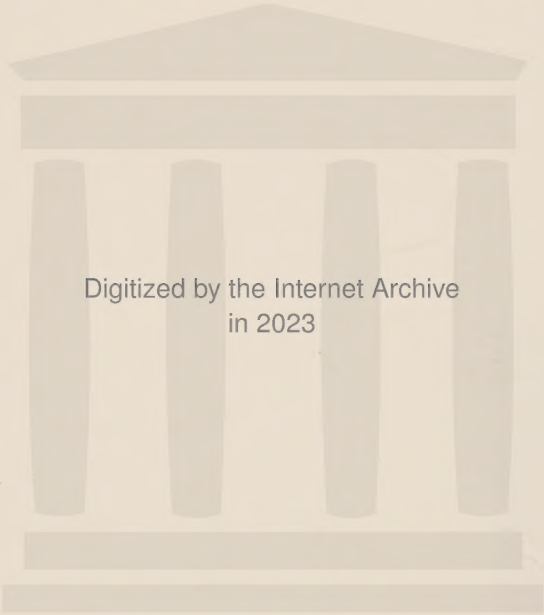
Père très Saint, je t'offre mes actions, mes joies, mes peines, avec celles de tous mes frères, par le cœur de ton Fils Jésus, Notre Seigneur.
Grâce à l'Esprit-Saint, nous serons aujourd'hui les témoins de ton Amour.
Avec Notre-Dame, unis à l'Église, nous te prions pour que le monde accueille ta lumière.
Nous te prions spécialement pour....


Digitized by the Internet Archive
in 2023

https://archive.org/details/oeuvrescompltes0000sain

ŒUVRES COMPLÈTES

ŒUVRES
COMPLÈTES

Sainte Thérèse de Jésus

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

ŒUVRES COMPLÈTES

*

TRADUCTION DU
R. P. GRÉGOIRE DE SAINT JOSEPH
CARME DÉCHAUSSÉ

Aux Éditions du Seuil
27, RUE JACOB, PARIS VI[e]

IMPRIMI POTEST, SERVATIS DE JURE SERVANDIS

Romae, 30 Julii 1948

fr. MARIA-EUGENIUS a Puero Jesu o. c. d. Vic. Gen.

fr. SIMEON a S. Familia Secret.

IMPRIMATUR

Lugduni, 17a Augusti 1948

A. ROUCHE, v. g.

ISBN 2-02-003253-8.

© Éditions du Seuil, 1949.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

AVERTISSEMENT

Le 28 mars 1515, dans la vieille cité d'Avila, au royaume de Castille en Espagne, naissait celle que les chrétiens devaient écouter et aimer sous le nom de Thérèse de Jésus. Son père s'appelait don Alphonse Sanchez de Cepeda ; sa mère, doña Béatrix de Ahumada. D'un premier mariage avec doña Catherine del Peso y Henao, don Alphonse avait eu trois enfants : Jean Sanchez de Cepeda, un autre fils dont on ignore le nom, et doña Marie de Cepeda, que la Sainte citera souvent dans ses œuvres. Devenu veuf en octobre 1507, il épousa doña Béatrix, âgée de quatorze ans, qui lui donna neuf enfants : Ferdinand, Rodrigue (le préféré de la Sainte), Thérèse, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin et Jeanne.

Thérèse n'avait que six ou sept ans lorsqu'elle entraîna son frère Rodrigue vers le pays des Maures, dans l'espoir qu'on y ferait tomber leurs têtes. Les deux fugitifs furent rencontrés par un oncle qui les ramena à la maison paternelle. Aux parents qui demandaient le motif de cette fuite, Thérèse, la plus jeune, mais le chef, répond : « Je suis partie parce que je veux voir Dieu et que, pour le voir, il faut mourir. » Elle ne peut être martyre ? Avec les petites filles de son âge, elle joue à « imiter les religieuses » et construit d'enfantins ermitages.

Ces heureuses dispositions allaient être battues en brèche. Doña Béatrix aimait à lire les livres de chevalerie. Thérèse suivit cet exemple avec toute la fougue de son tempérament. A douze ans, elle perd sa mère et ce vide

la laisse désemparée devant les assauts qui se préparent. La coquetterie s'éveille : elle commence à porter des parures et ne dédaigne point d'attirer les regards. Elle soigne ses mains, ses cheveux, se montre délicate dans le choix des parfums. Plusieurs cousins la fréquentent et « lui portent beaucoup d'intérêt ». Une parente, qui venait souvent à la maison, attise ce feu naissant par des conversations frivoles.

Parmi les proches, on blâmait la conduite de Thérèse. Don Alphonse s'en aperçoit, et, soucieux de la réputation de sa fille, il la met pensionnaire chez les Augustines de la ville, en juillet 1531. Le mal n'avait point jeté de profondes racines, la vertu refleurit sans peine. Au début de 1534, une maladie grave la ramène au foyer paternel. Pendant sa convalescence, elle séjourne chez un oncle très prudent et très vertueux. Près de lui, le néant des choses d'ici-bas et la brièveté de la vie s'imposent à son esprit. La vie religieuse lui apparaît comme le seul moyen d'aller droit au ciel.

Malgré l'opposition de son père, elle entre au monastère de l'Incarnation des carmélites d'Avila et y reçoit l'habit religieux le 2 novembre 1536. Elle est âgée de vingt et un ans. Le 3 novembre de l'année suivante, elle fait profession. Sa santé ne tarde pas à être ébranlée par « le changement de vie et de nourriture ». Une maladie étrange se déclare, qui l'oblige à sortir du cloître et la conduit à Bécédas. Le traitement est trop fort, elle est portée à l'Incarnation où, pendant plusieurs heures, on la croit morte. Puis les forces reviennent lentement et saint Joseph, qu'elle a invoqué dans ce but, lui rend une santé suffisante pour qu'elle reprenne à peu près normalement sa vie religieuse.

Ici se place une deuxième période de luttes, que Thérèse appellera « le temps de ses infidélités ». Elle est dans toute la grâce et le charme de sa jeunesse. La clôture n'est pas stricte et ne défend point les longues conversations au parloir. Les gentilshommes d'Avila sont attirés par ses dons brillants : sous prétexte d'entretiens spirituels, ils prolongent et multiplient leurs visites. Thérèse est troublée : elle sent que Dieu exige un don absolu. Certains confes-

seurs essaient de calmer ses craintes en lui affirmant que ces mondanités monastiques n'offensent pas le Seigneur. Sa nature se plaît à ces occupations stériles et ne méprise point l'admiration discrète dont elle se sent l'objet. Qui l'emportera ?

L'heure de l'élection sonne : la sainteté ou la médiocrité. Notre-Seigneur se fait plus pressant. Après des années d'hésitations, de bons désirs et de faiblesses, Thérèse se rend. Elle a quarante ans. Elle s'engage avec fermeté et ne s'arrêtera plus. Les grâces mystiques font irruption dans sa vie, l'extase la saisit même en public. Son entourage se divise : les uns crient au scandale, à l'illuminisme ; saint Pierre d'Alcantara, saint François de Borgia et les théologiens les plus éminents la rassurent.

En 1559, une vision de l'enfer la bouleverse, fait surgir en elle la soif des âmes et accentue sa volonté d'une perfection plus haute. Le monastère où elle se trouve rend difficile cette entreprise. Elle en parle à ses amies. Les unes lui proposent d'imiter les franciscaines réformées ; les autres, de copier la vie des Pères du désert. Thérèse est encore attachée à son monastère, à sa cellule ; ces projets n'enthousiament guère son réalisme.

Notre-Seigneur intervient et lui dit de travailler à la réforme du Carmel. Elle se récrie. Il insiste. Elle en parle à son confesseur, à son supérieur, à saint Pierre d'Alcantara : tous l'encouragent, les dernières hésitations tombent. Le 24 août 1562, elle s'enferme avec quatre postulantes au petit monastère Saint-Joseph d'Avila : la réforme thérésienne était inaugurée. Toute la ville se soulève et parle de mettre le feu à la nouvelle fondation. Il fallut le prestige et l'éloquence du P. Bagnez pour calmer cette éclosion subite de colère.

En 1567, le T. R. P. Rubéo, Général de l'Ordre, fait la visite à Saint-Joseph d'Avila. Il admire l'œuvre accomplie et en souhaite l'extension. De larges permissions sont accordées à la Mère Thérèse pour la création de couvents semblables et même pour l'érection de couvents de carmes déchaussés. Appuyée sur l'obéissance, la Sainte se met en route. Elle sillonne l'Espagne et y fait fleurir sa réforme.

Medina del Campo a son carmel thérésien en août 1567 ; Malagon, en avril 1568 ; Valladolid, en août 1568 ; Tolède et Pastrana, en 1569 ; Salamanque en 1570 ; Albe de Tormès en 1571.

Ses supérieurs ecclésiastiques l'arrachent brusquement à son œuvre et la nomment prieure de ce monastère de l'Incarnation où elle avait pris l'habit trente-cinq ans plus tôt. Avec douceur et fermeté elle s'efforce de ramener les sœurs à une vie régulière et silencieuse. Pour se faire aider, elle demande et obtient comme confesseur, saint Jean de la Croix. Le jour octave de saint Martin, 18 novembre 1572, au moment où celui-ci la communiait, Notre-Seigneur lui apparaît et lui confère la grâce du « mariage spirituel », caractéristique d'une très haute union divine.

Ses trois ans de priorat achevés, elle reprend son œuvre de fondatrice. En mars 1574, elle établit un carmel à Ségovie ; à Béas et Séville, en 1575 ; à Caravaca, en 1576.

Déjà la tempête s'était déchaînée sur la Réforme. Un conflit de juridiction opposait nonces apostoliques et Provinciaux, mitigés et réformés. En 1575, le chapitre général de l'Ordre, tenu à Plaisance, porte des sanctions contre les Déchaussés et Thérèse reçoit l'ordre de ne plus sortir du monastère qu'elle aurait choisi. Elle se rend à Tolède, et, pendant que les attaques augmentent de violence, elle écrit son chef-d'œuvre : Le Château de l'âme, *ce qui ne l'empêche pas de correspondre avec le roi pour obtenir la cessation du conflit.*

Après de longs mois d'angoisses, la liberté lui est rendue. Et la voilà sur les chemins d'Espagne, pour la troisième série de ses fondations. En 1580, c'est Villanueva de la Jara et Palencia ; en 1581, Soria ; en 1582, Burgos. Ces derniers voyages s'opèrent dans un climat d'apaisement. Les Carmes Déchaussés, groupés en Province séparée dès 1580, approuvent au chapitre d'Alcala, l'année suivante, les constitutions composées par la Sainte à l'usage des Carmélites. L'œuvre de Thérèse était établie sur des bases solides.

La Mère, usée par la maladie, les soucis et les voyages,

travaille jusqu'à l'épuisement de ses forces. L'année même de sa mort, elle achève son livre des Fondations. *En sortant de Burgos, elle visite plusieurs monastères où quelques-unes de ses filles de prédilection, par une permission divine, ne lui accordent pas les témoignages de soumission filiale auxquels elle a droit. Dernière purification d'un cœur que l'amour transforme et embrase.*

Le 4 octobre 1582, elle expire à Albe de Tormès à l'âge de soixante-sept ans. Les prodiges éclatent autour de la chambre mortuaire et dans toute l'Espagne. Les miracles se multiplient près de ses reliques, et, dans la tombe, son corps garde fraîcheur et souplesse. Dès 1614, elle était béatifiée, et, le 12 mars 1622, le Pape Grégoire XV la canonisait et recommandait la doctrine contenue dans ses écrits. Ceux-ci se répandirent rapidement dans tout l'Occident : leur succès fut si étonnant, qu'au pied de la statue érigée à Saint-Pierre de Rome, l'Eglise fit inscrire l'un des plus beaux titres de gloire de la Sainte : Mater spiritualium...

Ses ouvrages sont, en effet, source de vie. Cependant Thérèse n'est pas un écrivain de profession. C'est toujours sur l'ordre de Notre-Seigneur ou de ses supérieurs ecclésiastiques qu'elle se met à écrire, et elle gémit de ce qu'on l'oblige, elle, simple femme, à écrire au lieu de la laisser à ses occupations ordinaires de la vie religieuse. Elle compose ainsi une autobiographie, qui fut complétée dans la suite par différentes relations spirituelles. Les deux traités principaux, le Chemin de la perfection *et le* Château de l'âme, *enseignent et le moyen par excellence pour arriver à la sainteté et les différentes étapes que l'âme parcourt depuis ses premiers efforts jusqu'à l'union transformante. Le livre des* Fondations *retrace, avec quel à propos et quelle vie ! l'histoire des monastères qu'elle a créés. Plusieurs opuscules, des poésies complètent cet ensemble si varié et si vivant. Nous ne parlons pas de l'Epistolaire, qui n'a rien à envier à ceux des plus grands noms de la littérature. Il exigerait un volume spécial ; son étude est indispensable pour découvrir, dans toute sa richesse, le tempérament moral de la Sainte.*

Louis de León, dans une lettre à Anne de Jésus qui est citée à l'édition de 1588, écrivait : « Par la profondeur des sujets qu'elle traite, par la délicatesse et la clarté qu'elle apporte à les expliquer, elle dépasse beaucoup de génies ; si je considère la forme du langage, la pureté et l'aisance de son style, la grâce et la bonne harmonie des mots, l'élégance sans affectation qui charme tant, je doute qu'il y ait dans notre langue un écrit qui égale les siens... » Un de nos contemporains, Henendez y Pelayo affirmait : « Ni Malebranche, ni Leibnitz n'ont jamais trouvé de plus puissante ontologie. »

Depuis trois siècles, l'influence de Thérèse d'Avila n'a jamais cessé de croître. Elle s'exerce dans tous les milieux et marque profondément les âmes. Le secret de cette action spirituelle qui se continue sous nos yeux, un écrivain récent, qui avait été conquis par la Sainte, nous en donne la clef : « Sa grande supériorité parmi les mystiques..... c'est qu'elle nous ouvre tout de suite les portes de ce monde inconnu. Elle nous jette en plein surnaturel. Elle nous en parle directement, comme d'une réalité expérimentée par elle. Les autres dissertent, théorisent sur l'union mystique. Celle-ci nous en donne en quelque sorte le sentiment et, à certains moments, l'intuition. Il semble qu'il n'y ait pas d'intermédiaire entre le lecteur et les hautes réalités dont elle parle. Elle nous met en leur présence. Elle les a vues et nous croyons les voir par ses yeux. Il n'y a qu'elle, vraiment, qui ait parlé de choses aussi inaccessibles avec un pareil accent de vérité. On sent qu'elle est en communication avec ces choses, que sa voix nous arrive, toute fraîche et toute pure, des lieux mêmes où son âme est ravie... »

VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

LE LIVRE DES MISÉRICORDES DE DIEU[1]

JÉSUS!

On m'a donné l'ordre d'exposer par écrit ma méthode d'oraison et les grâces dont le Seigneur m'a favorisée. On me laisse en même temps pleine latitude pour cette relation. J'aurais bien voulu avoir la même liberté pour raconter dans tous leurs détails et avec clarté mes grands péchés et ma triste vie, et j'en eusse éprouvé une vive consolation. Mais on ne l'a pas voulu; on m'a plutôt commandé d'être très réservée sur ce point. Aussi, je conjure, pour l'amour de Dieu, celui qui lira cet écrit, de ne point perdre de vue que ma vie a été très infidèle, et que, parmi les saints qui se sont convertis au Seigneur, je n'en ai trouvé aucun qui puisse me servir de consolation. Je constate, en effet, qu'une fois appelés de Dieu, ils ne l'offensaient plus. Pour moi, au contraire, non seulement je devenais plus infidèle, mais je m'étudiais, ce semble, à résister aux faveurs que Sa Majesté m'accordait. Je craignais d'être obligée de servir Dieu avec plus de courage, et je comprenais par ailleurs l'impuissance où j'étais de le payer tant soit peu de retour. Qu'il soit béni à jamais de m'avoir attendue si longtemps !

1. C'est ainsi que la Sainte appelle le livre de sa *Vie*. Cf. sa lettre du 15 septembre 1581, à don Pierre de Castro, chanoine d'Avila.

Je le supplie du fond du cœur de m'accorder la grâce de composer en toute clarté et sincérité cette relation que me demandent mes confesseurs. Il me la réclame lui-même, je le sais, depuis longtemps, bien que je n'aie pas osé l'entreprendre jusqu'à ce jour. Puisse-t-elle contribuer à le glorifier et bénir ! Puisse-t-elle, en outre, éclairer mes confesseurs ! Me connaissant mieux désormais, ils viendront au secours de ma faiblesse et m'aideront à répondre quelque peu à mes obligations envers Dieu. Que toutes les créatures célèbrent à jamais ses louanges ! Ainsi soit-il.

JÉSUS !

CHAPITRE I[1]

Où l'on montre comment le Seigneur commença à porter cette âme dès l'enfance vers la vertu, et quel secours on trouve, pour la pratiquer, dans les bons exemples des parents.

J'avais des parents pieux et craignant Dieu. Cette faveur, jointe aux grâces dont le Seigneur me comblait, aurait dû suffire, si je n'avais été si misérable, pour me rendre bonne. Mon père aimait à lire de bons livres, et il en avait en langue castillane à l'usage de ses enfants. Ces livres et la sollicitude que ma mère apportait à nous faire prier Dieu, comme aussi à nous inspirer la dévotion à Notre-Dame et à plusieurs saints, commencèrent à éveiller le goût de la piété dans mon

1. Sainte Thérèse écrivit une première rédaction de sa *Vie* en 1562, sur l'ordre du P. Ibagnès, O.P. A la fin de la même année, le P. Garcia de Toledo, O.P., enjoignit à la Sainte de reprendre le même travail et de le compléter. Elle se mit à l'œuvre au début de 1563 et le termina en 1565. La première rédaction est perdue, seule la deuxième nous est parvenue.

Elle fut approuvée par les plus grands théologiens du temps et soumise au tribunal de l'Inquisition. Le manuscrit, après être passé en nombreuses mains, a été déposé, en 1591, au palais de l'Escurial. C'est là qu'il est conservé et la *Vie* que nous donnons n'est que la traduction de ce précieux autographe.

âme vers l'âge, ce me semble, de six à sept ans. J'étais secondée par l'exemple de mes parents, en qui je ne voyais d'encouragement que pour le bien. Ils possédaient, en effet, de grandes vertus.

Mon père était très charitable pour les pauvres et plein de compassion pour les malades. Sa bonté pour les serviteurs était telle que l'on ne put jamais le décider à prendre des esclaves, tant il était peiné de leur sort. Une esclave d'un de ses frères, se trouvant chez lui par circonstance, il la traita à l'égal de ses enfants. Il éprouvait, disait-il, un chagrin extrême de ne pas la voir libre. La vérité régnait toujours dans ses paroles. On ne l'entendit jamais jurer ni médire; il montrait une très grande austérité de mœurs.

Ma mère était ornée, elle aussi, de nombreuses vertus. Elle passa toute sa vie au milieu de grandes infirmités. Sa modestie était parfaite. Malgré sa beauté, elle ne donna jamais lieu de penser qu'elle en faisait quelque cas. Lorsqu'elle mourut à trente-trois ans, elle avait déjà adopté la manière de se vêtir des personnes âgées. Elle possédait une grande douceur et un jugement excellent. Après avoir enduré beaucoup d'épreuves tout le cours de sa vie, elle mourut très chrétiennement.

Nous étions trois sœurs et neuf frères. Tous, par la grâce de Dieu ont ressemblé à leurs parents dans la pratique de la vertu, excepté moi. J'étais cependant la plus aimée de mon père; et ce n'était pas, je crois, sans quelque raison, tant que mon âme n'avait pas offensé Dieu. Aussi, je ne puis que gémir quand je vois combien j'ai mal profité des bonnes inclinations que le Seigneur m'avait données.

Mes frères ne me détournaient en rien du service de Dieu. Il y en avait un qui était à peu près de mon âge. Nous nous réunissions tous les deux pour lire la

vie des saints. C'est celui que je chérissais le plus. Toutefois j'avais pour tous l'amour le plus vif, et ils me payaient de retour. Je lisais donc les souffrances que les saintes Martyres avaient endurées pour Dieu; il me semblait qu'elles achetaient à bon compte le bonheur d'aller le posséder. Aussi, j'appelais de tous mes vœux le même genre de mort. Ce qui me guidait, ce n'était pas un amour de Dieu dont j'eusse conscience, mais le désir d'aller promptement au ciel pour y jouir de ces délices ineffables dont nos livres nous entretenaient. Nous recherchions donc, mon frère et moi, quel serait le moyen de réaliser un tel plan. Nous prîmes le parti de nous rendre, en demandant l'aumône pour l'amour de Dieu, au pays des Maures, dans l'espoir que l'on y ferait tomber nos têtes. Le Seigneur nous donnait ce me semble, dans un âge si tendre, le courage d'accomplir notre dessein, si nous en trouvions le moyen. Mais nous avions nos parents, et c'est de là, à nos yeux, que venait le plus grand des obstacles.

Nous étions profondément impressionnés, quand nous lisions dans nos livres que les châtiments comme les récompenses devaient durer toujours. Il nous arrivait de nous entretenir très fréquemment de cette pensée. Nous prenions plaisir à redire souvent : Pour toujours, toujours, toujours ! Quand j'avais répété un certain nombre de fois ces paroles, le Seigneur m'accordait la grâce, malgré mon jeune âge, de me faire comprendre ce que c'est que le chemin de la vérité.

Dès que je vis l'impossibilité d'aller dans un pays où nous serions martyrisés pour Dieu, nous résolûmes de mener la vie d'ermites. Nous nous appliquions à construire de notre mieux de petits ermitages dans un jardin attenant à la maison, en plaçant les unes sur les autres de petites pierres qui tombaient

aussitôt. Ainsi nous ne trouvions aucun moyen de réaliser nos désirs. Maintenant encore je suis tout émue, quand je vois comment Dieu m'a donné de si bonne heure ce que j'ai perdu par ma faute.

Je faisais l'aumône autant que je le pouvais; mais ce que je pouvais était peu de chose. Je recherchais la solitude pour réciter mes prières qui étaient nombreuses, et en particulier le chapelet; car ma mère aimait beaucoup cette dévotion, et elle s'appliquait à nous l'inculquer. Lorsque je jouais avec d'autres petites filles, j'éprouvais une vive consolation à élever des monastères et à imiter les religieuses. Il me semble que je désirais être religieuse, moi aussi; ce désir toutefois était moins grand que ceux dont j'ai parlé.

A l'époque où mourut ma mère, j'avais, je m'en souviens, près de douze ans. Comme je commençais à comprendre la perte que je venais de faire, je m'en allai, tout affligée, m'agenouiller devant une statue de Notre-Dame; je répandis des larmes abondantes et suppliai la très sainte Vierge Marie de me tenir lieu de Mère. Il me semble que ma prière, bien que faite avec simplicité, fut accueillie favorablement, car il est bien clair que j'ai toujours trouvé un secours près de cette Vierge souveraine, chaque fois que je me suis recommandée à elle; enfin elle m'a amenée chez elle.

Et maintenant je ne puis voir et considérer sans douleur les causes pour lesquelles je ne suis pas restée fidèle aux bons désirs de mon enfance. O mon Seigneur ! puisqu'il semble bien que vous aviez résolu de me sauver, (plaise à Votre Majesté qu'il en soit ainsi !) et de m'accorder toutes les grâces dont vous m'avez comblée, pourquoi n'avez-vous pas jugé bon, non pour mon avantage personnel, mais pour le respect qui est vous dû, qu'une demeure où vous deviez habiter d'une manière si continue ne reçût pas tant

de souillures ? Ce seul récit me brise de douleur, ô mon Dieu, car toute la faute, je le sais, vient de moi, et je ne vois pas ce que vous auriez dû faire de plus pour que, dès cet âge, je fusse entièrement à vous. Quant à me plaindre de mes parents, c'est également impossible; car je ne découvrais rien en eux qui ne fût bien et sollicitude pour mon âme.

Après avoir passé cet âge, je commençai à me rendre compte des dons naturels que le Seigneur m'avait accordés, et ils étaient nombreux, me disait-on. Mais, au lieu de lui en rendre grâce, je me mis à me servir de chacun d'eux pour l'offenser, comme je vais le dire maintenant.

CHAPITRE II

Elle montre comment elle perdit peu à peu ces vertus, et combien il est important de fréquenter dès l'enfance des personnes vertueuses.

Voici maintenant ce qui a été, je crois, l'origine d'un grand préjudice pour mon âme. Je songe parfois au mal dont les parents sont cause, quand ils ne veillent pas à ce que leurs enfants aient constamment sous les yeux l'exemple de toutes les vertus. Ma mère, comme je l'ai dit, était très vertueuse; et cependant lorsque j'arrivai à l'âge de raison, je ne suivis que peu ou presque point le bien qui était en elle, mais plutôt le mal qui me causa le plus grand tort. Elle aimait à lire les livres de chevalerie; ce passe-temps n'était pas blâmable chez elle, comme il le fut chez moi; car elle ne négligeait point pour cela ses devoirs, tandis que mes frères et moi, au contraire, nous nous en exemptions pour nous livrer à ces lectures. Peut-être, tout en y cherchant une diversion à ses grandes souffrances, avait-elle aussi en vue de donner par là une occupation à ses enfants, afin de les préserver des autres dangers qui auraient pu les perdre. Toutefois mon père en avait tant de déplaisir que nous devions veiller à ce qu'il ne s'en aperçût point.

Je commençai à contracter l'habitude de ces lectures, et cette petite faute que je remarquai en ma mère refroidit peu à peu mes bons désirs et m'amena

insensiblement à des manquements sur tous les autres points. Il me semblait qu'il n'y avait pas de mal à passer de longues heures du jour et de la nuit dans une occupation aussi vaine, même à l'insu de mon père. Je m'y livrais avec un tel entraînement que je ne pouvais pas, ce semble, être contente, si je n'avais un livre nouveau.

Je commençai à porter des parures et à désirer plaire en paraissant bien. J'apportai beaucoup de soin à mes mains et à mes cheveux. J'usai de parfums et de toutes les vanités de ce genre qu'il m'était possible; et elles étaient nombreuses, car j'étais très recherchée dans ma mise. Mon intention cependant n'était point mauvaise, et je n'aurais voulu être pour personne l'occasion d'offenser Dieu. Durant bien des années il me resta un goût marqué pour une excessive propreté et pour ces choses où il me semblait qu'il n'y avait aucun péché. Je vois maintenant quel mal ce devait être.

J'avais plusieurs cousins germains; or, mon père était si prudent qu'il les autorisait seuls à entrer dans sa maison, et plût à Dieu qu'il eût usé de la même réserve à leur égard ! Maintenant, en effet, je vois le danger auquel s'exposent les âmes à l'époque où elles doivent se former à la vertu, si elles traitent avec des personnes qui, sans connaître la vanité du monde, éveillent plutôt l'idée de s'y plonger.

Nous étions presque du même âge, mes cousins et moi; ils étaient cependant un peu plus âgés; nous étions toujours ensemble; ils me portaient beaucoup d'intérêt; et je savais leur parler de tout ce qui leur était agréable. J'écoutais ce qu'ils me racontaient de leurs affections et de leurs enfantillages, qui n'avaient rien de bon. Il y eut pire encore : mon âme s'habitua à ce qui fut la cause de tout son mal.

Si j'avais un conseil à donner aux parents, je leur

dirais de bien considérer avec qui leurs enfants sont en rapport à cet âge; car ils courent un grand danger, vu que notre nature est plutôt portée au mal qu'au bien, comme l'expérience me l'a prouvé.

J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi[1], qui était très modeste et très vertueuse; et cependant je ne l'imitai en rien. Je suivis, au contraire, tous les défauts d'une parente qui venait souvent à la maison. Ses manières étaient très légères. Aussi, ma mère, soupçonnant, ce semble, le mal qu'elle devait me causer, n'avait rien négligé pour l'éloigner. Mais elle n'avait pu y réussir, tant cette parente avait d'occasions de venir. Je pris donc plaisir à me trouver dans sa compagnie. C'est avec elle que j'aimais à parler et à m'entretenir. Elle me secondait dans tous les passe-temps qui étaient de mon goût; elle m'y engageait même, et me faisait part de ses relations et de ses vanités.

C'est vers l'âge de quatorze ans, ou un peu plus, je crois, que j'entrai en rapport avec elle, je veux dire que je devins son intime et sa confidente. Jusqu'alors aucune faute mortelle ne m'avait, je crois, séparée de Dieu, et je n'avais pas perdu sa crainte. Toutefois la crainte de perdre l'honneur était plus vive; c'est elle qui m'avait donné la force de ne pas le perdre complètement. Rien au monde, ce me semble, n'aurait pu m'ébranler sur ce point, ni aucune affection humaine me faire fléchir. Que n'ai-je eu, pour ne point contrevenir à l'honneur de Dieu, ce courage que me donnait ma nature pour ne porter aucune atteinte à ce que je regardais comme l'honneur du monde ! Et cependant je ne voyais pas que je perdais ce dernier lui-même par beaucoup d'autres manières. Je mettais de

1. Doña Marie de Cépéda.

la passion à le rechercher follement, et je ne prenais aucun des moyens nécessaires pour le conserver; j'avais néanmoins un soin extrême de ne pas me perdre entièrement.

Mon père et ma sœur étaient très mécontents de mes relations avec cette parente et me le reprochaient souvent. Mais comme ils ne pouvaient faire disparaître les occasions qu'elle avait d'entrer dans notre demeure, toutes leurs diligences ne servaient de rien. J'étais d'ailleurs très ingénieuse pour le mal, quel qu'il fût.

Je suis effrayée parfois quand je vois les torts causés par une mauvaise compagnie; si je n'en avais fait l'expérience, je ne pourrais jamais le croire. C'est surtout au temps de la jeunesse que le danger doit être plus grand. Aussi, je voudrais que les parents instruits par mon exemple fussent très vigilants sur ce point. Cette relation, en effet, m'avait tellement changée, que, de toutes les bonnes inclinations et vertus de mon âme, il ne restait presque plus rien; car cette parente ainsi qu'une autre compagne, adonnée aux mêmes vanités, avaient, ce me semble, imprimé en moi leurs manières. Cela me fait comprendre les grands avantages d'une bonne compagnie. Je suis persuadée que si, à cet âge, j'avais traité avec des personnes pieuses, je me serais maintenue complètement dans l'exercice de la vertu. Si j'avais eu alors quelqu'un pour m'enseigner la crainte de Dieu, mon âme aurait acquis peu à peu assez de force pour ne point tomber. Après avoir perdu entièrement la crainte de Dieu, il ne me restait plus que celle de manquer à l'honneur. Celle-ci était mon tourment continuel. Néanmoins à la pensée que mes actions demeuraient inconnues, j'avais la hardiesse d'accomplir beaucoup de choses qui étaient bien contre mon honneur et contre Dieu.

Telles furent, ce me semble, les causes qui, au

début, portèrent préjudice à mon âme. Ce n'était peut-être pas la faute des personnes dont j'ai parlé, mais la mienne, car, plus tard, il suffisait bien de ma malice pour me porter à l'offense de Dieu. Par ailleurs, je trouvais pour tout ce qui était mal le plus grand concours dans les servantes de la maison. Si quelqu'une m'avait donné de bons conseils, je les aurais peut-être suivis. Mais elles étaient aveuglées par l'intérêt comme je l'étais par les inclinations de mon cœur. Toutefois, je n'ai jamais été portée à commettre de grandes fautes, car j'avais une horreur naturelle des choses déshonnêtes. Ce que je recherchais, c'était les passe-temps d'une bonne conversation. Néanmoins, exposée comme je l'étais, le danger devenait imminent, et je compromettais mon père et mes frères. Le Seigneur a daigné me délivrer de tous ces dangers, mais il l'a fait de telle sorte qu'il semble bien avoir lutté contre ma volonté pour m'empêcher de me perdre complètement.

Cependant ma conduite ne put demeurer tellement secrète que ma réputation n'en fût bien ébranlée et que mon père n'en conçût de l'inquiétude.

Il n'y avait pas ce me semble, trois mois que je vivais dans ces mondanités, lorsqu'on me fit entrer dans un monastère de la ville où l'on élevait des personnes de ma condition qui étaient loin toutefois d'être aussi mauvaises que moi. Le projet fut exécuté avec la plus grande discrétion; j'étais seule dans le secret avec un de mes parents. On avait attendu une circonstance favorable pour ne laisser transpirer rien d'extraordinaire. Ma sœur étant venue à se marier, il ne me convenait pas, puisque je n'avais plus de mère, de rester seule à la maison. Tel était l'amour de mon père pour moi et mon habileté à ne rien laisser transpirer, qu'il ne dut pas me croire aussi coupable que je l'étais et me garda ses bonnes grâces. Le temps

de ma dissipation avait été d'ailleurs de courte durée, et si quelque chose avait transpiré, on ne pouvait rien affirmer de certain, car la crainte de ternir ma réputation était telle que j'employais toute mon habileté à m'entourer de secret. Je ne songeais pas que rien ne peut être caché à Celui qui voit tout. O mon Dieu, que de maux ne causent pas dans le monde le peu de cas que l'on fait de cette vérité ! Comment peut-on s'imaginer qu'une faute commise contre vous puisse demeurer secrète ? Je suis persuadée que nous éviterions de grands maux si nous comprenions que notre intérêt est, non pas de nous tenir à l'abri des regards du monde, mais de veiller à ne point vous déplaire.

Les huit premiers jours me furent très sensibles; cependant la crainte que mes dissipations ne fussent divulguées m'affligeait plus encore que l'ennui de me voir dans cette maison. D'un autre côté, j'étais déjà bien lasse de la vie que j'avais menée. Quand j'offensais Dieu, je ne pouvais échapper à une grande frayeur et je faisais en sorte de me confesser au plus tôt. Mon âme, en un mot, était toute troublée. Au bout de huit jours passés dans ce monastère, et même moins, je crois, je me sentais beaucoup plus heureuse que dans la maison de mon père. Toutes les religieuses étaient contentes de moi, car le Seigneur m'a accordé la grâce de procurer du contentement à toutes les personnes avec lesquelles je me suis trouvée et d'en être très aimée. Malgré l'aversion extrême que j'avais alors pour la vie du cloître, je me réjouissais de voir des religieuses si parfaites. Et elles l'étaient vraiment celles de ce monastère, par leur modestie, leur piété et leur recueillement.

Cependant le démon ne laissa pas de me tenter encore : des personnes du dehors cherchèrent à me troubler par leurs messages. Comme ces relations

n'étaient pas admises, on cessa bientôt. Je commençai alors à reprendre les saintes habitudes de ma première enfance, et je compris quelle grâce insigne Dieu nous accorde quand il nous met dans la compagnie des gens de bien. Notre-Seigneur semblait chercher et chercher encore les moyens de me ramener à Lui. Soyez béni à jamais, ô Seigneur, de ce que vous m'avez supportée si longtemps ! Ainsi soit-il.

Une circonstance pouvait, ce me semble, justifier quelque peu ma conduite passée, si je n'avais eu tant de fautes à me reprocher. Il s'agissait, en effet, de relations qui semblaient pouvoir aboutir à une alliance honorable pour moi. J'avais même consulté sur beaucoup de points mon confesseur et plusieurs autres personnes, et l'on m'avait répondu que je n'offensais point Dieu.

Il y avait dans ce monastère une religieuse qui dormait dans le dortoir des pensionnaires. C'est par elle, ce me semble, que le Seigneur daigna commencer à me donner sa lumière, comme je vais le raconter.

CHAPITRE III

Elle raconte comment une sainte compagnie a réveillé ses bons désirs d'autrefois et par quels moyens le Seigneur commença à l'éclairer et à lui montrer l'illusion où elle se trouvait.

Je commençai donc à goûter l'excellente et sainte conversation de cette religieuse[1]. Je me plaisais à l'entendre parler si bien de Dieu, car elle était très prudente et très sainte. D'ailleurs, je dois le dire, à toutes les époques de ma vie, j'ai été heureuse d'entendre parler de Dieu.

Elle se mit donc à me raconter comment elle avait résolu de se faire religieuse à la seule lecture de ces paroles de l'Évangile : *Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus*. Elle me parlait de la récompense que le Seigneur réserve à ceux qui méprisent tous les biens d'ici-bas par amour pour lui. Une si sainte compagnie ne tarda pas à faire disparaître les habitudes que j'avais contractées dans la mauvaise. Le désir des biens éternels se réveilla dans mon âme, et l'aversion si profonde que j'avais eue pour la vie du cloître diminua peu à peu. Quand je voyais une religieuse fondre en larmes à la prière, ou pratiquer quelque acte de vertu, je lui portais une grande envie. Mon cœur était si froid que la lecture de la Passion n'aurait pu m'arracher une seule larme, et cela me causait un vrai chagrin.

1. Marie de Briceño.

Je demeurai un an et demi dans ce monastère, et j'étais déjà transformée. Je commençai à réciter beaucoup de prières vocales. Je suppliai toutes les religieuses de me recommander à Dieu, pour qu'il daignât m'amener à cet état de vie où je devais le servir. Toutefois, mon désir était de n'être point religieuse, et je souhaitais que Dieu ne m'en donnât pas la vocation. D'un autre côté, je redoutais l'état de mariage. A la fin de mon séjour dans cet asile, j'avais déjà un peu plus d'attrait pour la vie religieuse. Cependant je n'aurais pas voulu m'y engager dans cette maison, à cause de certains exercices de piété très difficiles qui étaient venus ensuite à ma connaissance et qui me semblaient tenir de l'exagération. Quelques-unes des plus jeunes religieuses me confirmaient même dans cette opinion. S'il y avait eu uniformité de vues dans la communauté, mon âme en eût reçu une impression favorable. D'ailleurs, j'avais une amie intime dans un autre monastère; et c'était là pour moi un motif, si je devais être religieuse, pour ne l'être que dans le monastère où elle se trouvait. Je regardais plus ce qui pouvait flatter ma nature et ma vanité que le bien de mon âme. Ces bons désirs d'embrasser la vie religieuse me venaient de temps en temps; mais ils s'évanouissaient aussitôt, et ainsi je ne pouvais prendre une détermination.

Si à cette époque je ne négligeais point les remèdes salutaires à mon âme, le Seigneur était plus désireux encore de me préparer à la vocation qui devait être la plus avantageuse pour moi. Il m'envoya une maladie grave qui m'obligea de retourner à la maison de mon père. Dès que je fus rétablie, on me conduisit chez ma sœur qui résidait à la campagne, pour lui faire une visite, car elle avait pour moi l'amour le plus profond, et, si je l'avais écoutée, je ne me serais jamais éloignée d'elle. Son mari m'aimait beaucoup;

du moins, il me témoignait toutes sortes d'égards. C'est là une grâce dont je dois remercier le Seigneur; car partout où je me suis trouvée, on a toujours eu des attentions pour moi. Et moi, misérable comme je le suis, je n'ai pas su répondre à toutes ses faveurs.

Sur notre chemin se trouvait la demeure d'un frère de mon père. C'était un homme très prudent et très vertueux. Il était veuf, et le Seigneur le préparait également à se consacrer à lui. Dans un âge déjà avancé, il renonça à tous ses biens, entra dans la vie religieuse et mourut d'une manière si édifiante que j'ai tout lieu de croire qu'il jouit de la vue de Dieu.

Cet oncle voulut me retenir quelques jours chez lui. Son occupation était de lire de bons livres écrits en langue castillane. Sa conversation roulait ordinairement sur Dieu ou sur la vanité du monde. Il me demandait de lui faire la lecture; et, bien que ses livres ne fussent pas de mon goût, je manifestais cependant que j'y prenais de l'intérêt; lorsqu'il s'agissait de faire plaisir aux autres, je me montrais complaisante à l'excès, malgré la contrariété que je pouvais éprouver. Ce qui eût été un acte de vertu pour d'autres devenait pour moi une grande faute, car il m'arrivait souvent de dépasser les bornes de la prudence.

O mon Dieu, soyez béni ! par quelles voies merveilleuses Votre Majesté me préparait à l'état où elle voulait se servir de moi ! Comme Vous m'avez obligée, malgré mes résistances, à me vaincre moi-même ! Soyez-en béni à jamais ! Ainsi soit-il !

Je ne restai que peu de jours chez mon oncle. Cependant une impression profonde se produisit dans mon cœur, grâce aux paroles de Dieu que je lisais ou entendais, et à la bonne compagnie dans laquelle je me trouvais. J'arrivai, en effet, à comprendre sous un jour de plus en plus clair la vérité que j'avais

apprise dès mon enfance. Je voyais le néant des choses d'ici bas, la vanité du monde et la brièveté de la vie. Je me prenais à trembler, en considérant que si la mort était venue, elle me trouvait sur le chemin de l'enfer. Je ne pouvais encore me déterminer à embrasser la vie religieuse, mais déjà cet état me paraissait le meilleur et le plus sûr; et ainsi peu à peu je résolus de me faire violence pour l'embrasser [1].

Ce combat dura trois mois. Voici à l'aide de quelles raisons je luttai contre ma volonté. Les souffrances et les peines de la vie religieuse ne seraient pas aussi grandes que celles du purgatoire. Or, après avoir mérité l'enfer, ce n'était pas beaucoup de passer le reste de ma vie comme dans un purgatoire. Puis, je m'en irais droit au ciel; et c'était là tout mon désir. Ce qui me déterminait, ce semble, à embrasser la vie religieuse, c'était plutôt la crainte servile que l'amour de Dieu. Le démon me représentait qu'étant habituée à être bien traitée, je ne pourrais pas supporter les austérités de la vie religieuse; je m'en défendais en me rappelant les souffrances du Sauveur; ce n'était pas beaucoup d'en endurer à mon tour quelques-unes pour lui. Je dus penser aussi qu'Il daignerait m'aider à les supporter, bien que je ne puisse affirmer que cette pensée me soit venue.

Durant cette période, je passai par de fortes tentations; je fus visitée par des fièvres qui étaient accompagnées de grandes défaillances, car ma santé était toujours très faible. Ce qui me donna la vie, c'est que j'étais déjà amie des bons livres. Je lisais les lettres de saint Jérôme, et j'y puisais un tel courage que je résolus de parler de ma vocation à mon père. Une telle démarche de ma part équivalait en

1. La sainte devait avoir alors dix-huit ans environ.

quelque sorte à prendre l'habit religieux. J'étais si attachée au point d'honneur que, ma parole une fois donnée, rien au monde n'aurait pu, ce me semble, me faire retourner en arrière. Mais mon père avait pour moi une tendresse si grande, qu'il ne voulut à aucun prix consentir à mon départ. Plusieurs personnes, sur ma demande, essayèrent de le faire fléchir, et elles ne réussirent pas davantage. Tout ce qu'on put obtenir fut qu'à sa mort je ferais ce que je voudrais. Or, comme je savais déjà me défier de moi-même et de ma faiblesse, je craignais de retourner en arrière. Il me sembla donc que la détermination de mon père ne me convenait nullement. Aussi je fis en sorte de réaliser mon dessein par une autre voie, comme je vais le raconter.

CHAPITRE IV

Elle raconte les moyens que le Seigneur a pris pour l'aider à triompher d'elle-même et à revêtir le saint habit, ainsi que les grandes infirmités que Sa Majesté a commencé à lui envoyer.

A cette époque où je méditais mon dessein je montrai à l'un de mes frères la vanité du monde, et le décidai à se faire religieux. Nous résolûmes donc ensemble de nous rendre un jour de grand matin au monastère où se trouvait cette amie pour laquelle j'avais l'affection la plus vive. Toutefois cette dernière décision était de telle sorte que j'étais également disposée à aller dans tout autre monastère, si j'avais cru y mieux servir Dieu, ou si mon père l'avait voulu; car ce que je regardais avant tout, c'était le bien de mon âme. Quant à mon repos, je n'en tenais aucun compte.

Je me souviens, et c'est bien, d'après tout ce qui me semble, l'exacte vérité, qu'au sortir de la maison de mon père j'éprouvai de telles angoisses que la mort, je crois, ne saurait m'en réserver de plus vives. Il me semblait que tous mes os se détachaient les uns des autres. Il n'y avait pas encore en moi un amour de Dieu assez fort pour dominer celui que je portais à mes parents et à mes proches. La lutte fut telle que, si le Seigneur n'était venu à mon secours, toutes mes considérations eussent été impuissantes à me faire avancer. Il me donna alors le courage de triompher de moi-même, et je pus exécuter mon dessein.

Au moment où je recevais l'habit religieux, le Seigneur me fit comprendre quelles faveurs il accorde

à ceux qui savent se vaincre par amour pour lui. Personne cependant n'avait soupçonné cette lutte; on n'avait vu en moi qu'un très grand courage. Aussitôt j'éprouvai une telle joie d'être enfin dans l'état religieux, que depuis lors je n'ai jamais cessé de la goûter.

Dieu changea la sécheresse où était mon âme en l'amour le plus tendre pour lui. Tous les exercices de la vie religieuse faisaient mes délices; et c'est la pure vérité. Ainsi par exemple, quand j'allais parfois balayer aux mêmes heures que j'avais coutume d'employer précédemment à mes plaisirs et à mes parures, je me rappelais que j'étais enfin libre de toutes ces vanités; une joie nouvelle inondait mon âme. J'en étais surprise moi-même et je ne pouvais comprendre d'où elle venait. Quand je me rappelle ces souvenirs, il n'y a pas d'obstacle, si grand qu'il soit, que je ne me sente prête à affronter. J'en ai fait souvent l'expérience : chaque fois que l'on s'applique dès le début d'une entreprise à agir uniquement pour Dieu, il veut, pour augmenter nos mérites, que nous sentions de la frayeur avant de mettre la main à l'œuvre. Plus la frayeur est grande, plus aussi, quand on la surmonte, la récompense est abondante et procure ensuite de joie. Dès cette vie même, Sa Majesté daigne payer ce courage par des faveurs connues de ceux-là seuls qui les ont goûtées. Je le répète, j'en ai fait l'expérience en beaucoup de choses très importantes; et, si j'étais une personne autorisée pour donner un avis, je ne conseillerais jamais d'écouter les craintes de la nature, lorsqu'une bonne inspiration vient souvent nous solliciter. Si nous n'avons en vue que Dieu seul, nous n'avons pas à craindre un insuccès ! car il est tout-puissant. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

O mon souverain Bien, ô souverain repos de mon

âme, n'était-ce donc pas assez de faveurs dont vous l'aviez comblée jusqu'alors ! Votre main miséricordieuse et puissante m'avait conduite par tant de détours à un état si sûr, à un asile où vous comptez un grand nombre de fidèles servantes dont je pourrais prendre exemple pour croître sans cesse dans votre service ! Je ne sais plus comment continuer mon récit, quand je me rappelle les circonstances de ma profession, ce grand courage, ce bonheur si profond que j'éprouvais, les fiançailles enfin que je célébrai avec vous ! Je ne saurai le dire sans pleurer, et ce sont des larmes de sang qu'il faudrait répandre. Mon cœur devrait être brisé de douleur, et ce serait trop peu encore, pour pleurer tant d'offenses commises depuis lors.

Il me semble maintenant que j'avais raison de ne pas vouloir aspirer à une si haute dignité, puisque je devais en user si mal. Et vous, ô mon Seigneur, pendant près de vingt ans que j'ai mal usé de cette faveur, vous avez voulu être l'offensé, afin de me rendre meilleure. Ne dirait-on pas, ô mon Dieu, que je n'avais pris d'autre engagement que celui de trahir toutes les promesses que je vous avais faites ? Telle n'était pas alors mon intention; mais quand je vois quelles ont été mes œuvres depuis lors, je ne sais vraiment quelle intention je pouvais avoir. Cela, du moins, montre mieux qui vous êtes, ô mon Époux, et qui je suis. Il est certain que bien souvent le regret de mes grandes infidélités est tempéré par la joie que j'éprouve à la pensée qu'elles feront mieux ressortir la multitude de vos miséricordes. En qui donc, en effet, ô mon Seigneur, vos miséricordes pourraient-elles mieux resplendir qu'en moi, qui ai tant obscurci par la malice de mes œuvres les hautes faveurs dont vous commenciez à me favoriser ? Infortunée que je suis, ô mon Créateur, voudrais-je trouver des excuses ? Je n'en

ai aucune, toute la faute retombe sur moi seule. Si j'avais payé par tant soit peu de retour la tendresse que vous commenciez à me montrer, je n'aurais pu aimer que vous, et cet amour eût été le remède à tous mes maux. Mais je ne l'ai point mérité; je n'ai pas eu un tel bonheur. O mon Dieu, que du moins à l'avenir votre miséricorde me soit propice !

Le changement de vie et de nourriture fut nuisible à ma santé. Les délices de l'âme étaient grandes, et cependant je ne m'en portais pas mieux. Mes défaillances commencèrent à augmenter. Il me vint un mal de cœur si violent que j'étais un objet de frayeur pour ceux qui me voyaient. Ajoutez à cela beaucoup d'autres maux réunis. Je passai ainsi la première année avec une très mauvaise santé. Toutefois je ne crois pas avoir beaucoup offensé Dieu durant ce temps. Le mal était si intense que d'une façon habituelle il me privait presque de mes sens, et quelquefois il m'en privait complètement. Mon père n'omettait rien pour y remédier. Les médecins d'ici[1] ne pouvant me guérir, il prit ses dispositions pour me conduire à une localité[2] très renommée par des guérisons de maladies différentes de la mienne, mais où, disait-on, je guérirais, moi aussi. Cette amie[3] dont j'ai parlé, et qui était une des anciennes religieuses du monastère, m'accompagna, car on ne faisait pas le vœu de clôture.

Mon séjour dans cette région fut d'une année environ. Durant trois mois j'y endurai de telles souffrances par suite des remèdes si violents qu'on me donnait, que je ne sais comment je pus les supporter.

1. Avila.
2. Bécédas, localité située à 15 lieues à l'ouest d'Avila.
3. Doña Jeanne Suarez.

Enfin, si l'âme fut assez forte pour les endurer, le corps y succomba, comme je vais le raconter.

La cure devait commencer au début de la saison d'été, et j'étais partie dès l'entrée de l'hiver. Durant cet intervalle je demeurai donc à la campagne dans la maison de cette sœur dont j'ai déjà parlé, et j'attendis le mois d'avril. Ce n'était d'ailleurs qu'à une petite distance de la localité où je devais aller; j'évitais ainsi les allées et venues. Cet oncle[1] dont j'ai parlé et dont la maison se trouvait sur le chemin, me remit, à mon arrivée, un livre appelé le *Troisième Abécédaire* qui traitait de l'oraison de recueillement. Sans doute, dans le cours de cette première année j'avais lu de bons livres, et je ne voulais plus lire que de ceux-là, car je savais le dommage que les autres avaient causé à mon âme; mais je ne savais pas encore comment faire oraison, ni comment recueillir mon esprit. Aussi ma joie fut grande en ouvrant ce livre, et je résolus d'apporter tous mes soins à suivre la méthode qu'il prescrivait. Comme le Seigneur m'avait déjà favorisée du don des larmes et que la lecture me plaisait, je commençai à me procurer des heures de solitude, à me confesser souvent et à suivre cette voie de l'oraison de recueillement, en prenant mon livre pour guide; car je ne trouvai point de maître, je veux dire de confesseur qui pût me comprendre, bien que je l'aie cherché durant vingt ans à partir de l'époque dont je parle. Il en résulta un vrai dommage pour mon âme. Bien souvent elle retournait en arrière. Elle fut même exposée à se perdre entièrement. Un bon directeur du moins m'aurait aidée à sortir des occasions où j'étais d'offenser Dieu.

Sa Majesté commença à me combler de beaucoup

1. Son oncle Pierre, qui résidait à Ortigosa.

de faveurs dans ces débuts; à la fin de mon séjour dans cette solitude où je restai environ neuf mois, je n'étais pas exempte de fautes, comme le prescrivait mon livre, mais j'en prenais mon parti, car il me paraissait impossible d'exercer une telle vigilance; j'avais soin cependant de ne point commettre de péché mortel, et plût à Dieu qu'il en eût toujours été ainsi ! Quant aux péchés véniels, je les regardais comme peu de chose, et ce fut là mon malheur.

Le Seigneur commença donc à m'accorder tant de grâces dans cette voie que je suivais, qu'il m'éleva à l'oraison de quiétude, quelquefois même à celle d'union. J'ignorais pour lors ce qu'étaient l'une et l'autre et à quel prix je devais les estimer. Cependant il m'eût été, je crois, très utile de le savoir. Cette oraison d'union, il est vrai, durait très peu; je ne sais même si elle durait le temps d'un *Ave Maria*; mais mon âme en éprouvait des effets si merveilleux que, n'ayant pas encore vingt ans, je tenais déjà, ce semble, le monde enchaîné sous les pieds. Aussi j'étais, je m'en souviens, remplie de compassion pour ceux qui le suivent, même dans les choses licites.

Je m'appliquais le plus possible à considérer Jésus-Christ, notre Bien et notre Maître, présent au-dedans de moi. Tel était mon mode d'oraison. Quand je pensais à quelque mystère de sa Passion, je me le figurais s'accomplissant au centre de mon âme. Mais je passais beaucoup plus de temps à la lecture des bons livres. C'était là d'ailleurs toute la joie de mon âme. Le Seigneur, en effet, ne m'a point donné le talent de discourir à l'aide de l'entendement, ni de me servir avec profit de l'imagination. Cette faculté est même tellement inerte en moi que, malgré tous mes efforts, je ne pouvais jamais me peindre ni me représenter la Sainte Humanité de Notre-Seigneur. Sans doute, ceux qui ne peuvent discourir avec l'entendement,

arrivent plus vite à la contemplation, s'ils persévèrent ; mais c'est là une voie très difficile et très pénible ; car, si la volonté est inactive, et si l'amour n'a pas un objet présent qui l'occupe, l'âme reste pour ainsi dire sans appui et sans exercice. La solitude et la sécheresse lui causent une peine très vive, et les pensées un terrible combat. Les âmes de cette sorte ont besoin d'une plus grande pureté de conscience que celles qui peuvent se servir de l'entendement. Celles, en effet, qui ont la faculté de discourir sur la vanité du monde, leurs grandes obligations envers Dieu, les souffrances inouïes du Sauveur, leur peu de fidélité à le servir, et les bienfaits qu'il accorde à ceux qui l'aiment, tirent de là des considérations qui peuvent les défendre contre les pensées étrangères, les occasions et les dangers. Mais celles qui ne peuvent user de ce moyen sont plus exposées. Il leur convient de s'adonner beaucoup à la lecture, puisqu'elles ne peuvent tirer d'elles-mêmes aucune bonne pensée. Une telle méthode est très douloureuse. Or la lecture, si courte qu'elle soit, est d'un très grand secours à celles qui la suivent pour arriver à se recueillir. Elle est même nécessaire pour remplacer l'oraison mentale qu'elles ne peuvent faire. Si le maître qui les guide les oblige à demeurer longtemps à l'oraison sans ce secours, elles ne pourront y persévérer beaucoup. S'il insiste, il finira par nuire à leur santé, car c'est là un état très pénible.

Il me semble bien maintenant que c'est par une providence spéciale de Dieu que je n'ai point rencontré un tel directeur. Il m'eût été impossible, je crois, de persévérer, comme je l'ai fait, dix-huit ans dans ces épreuves et dans ces aridités si grandes, car j'étais, je le répète, impuissante à discourir. Durant toute cette époque, je n'osais jamais, si ce n'est après la communion, me mettre à l'oraison sans un livre. Mon âme éprouvait autant de frayeur

à se mettre à l'oraison sans ce secours, que si elle avait eu à lutter contre une foule d'ennemis. Le livre remédiait à mes craintes. Il me servait, pour ainsi dire, de compagnie. C'était un bouclier qui me protégeait contre les traits des nombreuses distractions. Il était ma consolation. La sécheresse n'était pas continuelle. Mais dès que le livre me manquait, j'y retombais toujours, je me troublais aussitôt, et mes pensées s'en allaient. Avec lui, je commençais à les ramener. Il était comme une amorce qui soulevait mon âme. Souvent même, je n'avais qu'à ouvrir mon livre, et c'était assez. Quelquefois je lisais un peu; d'autres fois beaucoup, selon la grâce que le Seigneur daignait m'accorder.

Dans ces débuts dont je parle, il me semblait qu'avec des livres et de la solitude, aucun danger ne pourrait me ravir le grand bien dont j'étais favorisée. Il en eût été ainsi, je crois, avec le secours de Dieu, si j'avais eu un maître ou un directeur qui m'eût prévenue d'avoir à fuir les occasions dangereuses dès qu'elles se présentaient, ou du moins m'eût aidée à en sortir promptement, lorsque je m'y trouvais engagée. Si alors le démon m'eût attaquée ouvertement, pour rien au monde, ce me semble, je ne me serais laissée aller de nouveau à des fautes graves. Mais il fut si habile, et moi si mauvaise, que toutes mes résolutions me servirent de peu. Elles me procurèrent cependant les plus grands avantages à l'époque où je servais Dieu, et elles m'aidèrent à supporter les terribles infirmités que j'eus à endurer, avec cette patience extraordinaire dont Sa Majesté me favorisa.

Bien des fois j'étais dans le ravissement à la vue de la bonté immense de Dieu, et mon âme se délectait, en considérant sa magnificence et sa miséricorde infinie. Qu'Il soit béni pour tous ses bienfaits ! Car je l'ai vu clairement il n'a jamais manqué de me

récompenser, même dès cette vie, du moindre bon désir. Quelque défectueuses et imparfaites que fussent mes œuvres, ce bon Maître les améliorait peu à peu; il les perfectionnait; il leur donnait de la valeur. Quant à mes fautes et à mes péchés, il s'empressait de les faire disparaître. Et maintenant Sa Majesté permet que ceux qui en ont été les témoins ne les voient plus et ne s'en souviennent plus. Il dore mes fautes; il fait resplendir une vertu qu'Il a lui-même mise en moi, en m'obligeant pour ainsi dire à la recevoir.

Je reviens au sujet que l'on m'a commandé d'écrire. Je le répète, si je devais raconter dans le détail la conduite miséricordieuse du Seigneur à mon égard dans ces débuts, il faudrait une autre intelligence que la mienne. Je ne saurais donner une idée des bienfaits dont je lui suis redevable, ni de l'excès de mon ingratitude et de ma malice. J'ai même tout oublié. Qu'Il soit béni à jamais de m'avoir supportée si longtemps ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE V

Elle continue le récit de ses grandes maladies et de la patience que le Seigneur lui a donnée pour les supporter. Elle montre comment Dieu tire le bien du mal, ainsi qu'on le verra d'après un fait qui lui arriva dans cette localité où elle était allée pour se soigner.

J'ai oublié de dire que, durant l'année de mon noviciat, j'eus de grands troubles pour des choses qui étaient de peu d'importance. On me reprenait très souvent sans motif; je le supportais avec beaucoup de peine et d'imperfection; mais la joie profonde que j'avais d'être religieuse m'aidait à passer par-dessus. On me voyait rechercher la solitude et même parfois pleurer mes péchés; dès lors on s'imaginait que j'étais mécontente, et on en parlait. Je me portais volontiers à tous les exercices du cloître; mais je ne pouvais supporter quoi que ce soit qui ressemblât à du mépris. J'étais très contente de l'estime que l'on avait pour moi. Je mettais beaucoup de recherche dans toutes mes actions, et tout ce que je faisais me paraissait vertu; cela ne saurait me disculper, car je savais très bien me procurer en tout ma propre satisfaction; et l'ignorance où j'étais ne m'exempte pas de faute. Ce qui me sert d'une certaine excuse, c'est que le monastère n'était pas établi sur le pied d'une très haute perfection. Et moi, mauvaise comme j'étais, je me portais à ce que je voyais d'imparfait, pour laisser ce qu'il y avait de bon.

Une religieuse souffrait alors d'un mal très grave et très pénible. C'étaient des ouvertures que des obstructions lui avaient occasionnées au ventre, et par où elle rejetait les aliments. Elle ne tarda pas d'ailleurs à succomber. Je voyais que toutes les religieuses redoutaient son mal. Pour moi, j'avais grande envie d'une patience pareille à la sienne; et, s'il plaisait à Dieu de m'en donner une semblable, je le suppliais de m'envoyer toutes les maladies qu'il voudrait. Je n'en redoutais aucune, ce semble, tant j'étais résolue de gagner à tout prix les biens éternels. Je suis étonnée moi-même de ces dispositions, car je ne possédais pas encore, je crois, cet amour de Dieu dont je fus animée, ce semble, lorsque je commençai à faire oraison. C'était une lumière qui me montrait le peu de valeur de tout ce qui passe et le prix d'autres biens qui sont inestimables, parce qu'ils sont éternels et que cet amour nous procure. Sa Majesté daigna encore exaucer cette prière. Deux années ne s'étaient pas écoulées, que j'étais prise d'un mal qui ne ressemblait point sans doute à celui dont je viens de parler, mais qui n'était, je crois, ni moins douloureux, ni moins pénible. Il dura trois ans, comme je vais le raconter bientôt.

L'époque du traitement que j'attendais chez ma sœur, dans la localité que j'ai dite, étant arrivée[1], je fus transportée, avec les soins les plus appropriés à mes goûts, par mon père, ma sœur et cette religieuse, mon amie, qui m'avait accompagnée et qui me portait la plus vive affection. C'est là que le démon commença à jeter du trouble dans mon âme. Mais Dieu sut en tirer beaucoup de bien.

Dans cette localité où j'allai pour ma cure, se trou-

1. C'était vers le mois d'avril 1538 qu'elle quittait Castellanos de la Cañada pour se rendre à Bécédas.

vait un ecclésiastique d'une naissance distinguée et d'une très belle intelligence. Il avait reçu une instruction assez bonne, mais peu profonde. Je commençai à me confesser à lui. J'ai toujours recherché les confesseurs instruits, car ceux qui ne l'étaient qu'à demi ont porté le plus grand préjudice à mon âme; mais je ne pouvais pas toujours les avoir aussi savants que je l'eusse désiré. J'ai reconnu par mon expérience que, quand on a affaire à des hommes vertueux et de saintes mœurs, il vaut mieux qu'ils n'aient aucune science que d'en avoir peu, car alors ils se défient de leurs lumières, comme moi-même je m'en défierais, et ils consultent des savants. Les vrais savants, au contraire, ne m'ont jamais trompée. Les autres n'avaient pas évidemment l'intention de le faire, mais ils n'en savaient pas davantage. Les croyant suffisamment instruits, je m'imaginais n'avoir d'autre obligation que celle de les croire. Leurs conseils d'ailleurs étaient larges et me donnaient plus de liberté. S'ils m'avaient traitée avec rigueur, j'aurais cherché d'autres confesseurs, tellement je suis misérable. Là où il y avait péché véniel, on me disait qu'il n'y avait aucune faute, et là où il y avait péché grave, on me disait que ce n'était qu'une faute vénielle. Tout cela me causa le plus grand préjudice. Aussi rien d'étonnant que j'en parle ici pour prémunir d'autres âmes contre un si grand malheur. Je vois bien que, devant Dieu, je n'ai pas d'excuse. Dès lors, en effet, qu'une chose n'était pas bonne en elle-même, ce devait être suffisant pour que je me tienne en garde contre elle. Dieu, je pense, a permis qu'à cause de mes péchés, les confesseurs se soient trompés et m'aient trompée. A mon tour, j'en ai trompé beaucoup d'autres en leur répétant la même chose qu'on m'avait dite. Je demeurai dans cet aveuglement plus de dix-sept ans, ce me semble. Enfin un

Père dominicain[1], grand théologien, me détrompa sur divers points. Puis, les Pères de la Compagnie de Jésus me représentèrent la gravité de si mauvais débuts et me firent concevoir les craintes les plus sérieuses sur toute ma vie, comme je le raconterai plus tard.

Je commençai donc à me confesser à cet ecclésiastique dont j'ai parlé, et il s'affectionna beaucoup à moi; car alors, comme depuis le commencement de ma vie religieuse, je n'avais à accuser que bien peu de fautes, en comparaison de celles que j'ai eu à déclarer dans la suite. Son affection n'était pas mauvaise en soi, mais elle était excessive et par suite n'était plus bonne. Il avait compris que pour rien au monde je ne consentirais à commettre une faute grave contre Dieu et il m'assurait qu'il était de son côté dans les mêmes dispositions. Aussi nos entretiens étaient fréquents. Tout enivrée de Dieu comme je l'étais alors, mon plus grand bonheur était de parler de lui. Une telle disposition dans une personne si jeune encore le remplit de confusion. Poussé par sa grande sympathie pour moi, il commença à me découvrir le mauvais état de son âme qui était en effet déplorable. Depuis environ sept ans il se trouvait dans une situation très dangereuse. Il entretenait une affection et des relations coupables avec une personne de la localité, et malgré cela il disait la messe. La chose était si publique qu'il avait perdu son honneur et sa réputation; mais personne n'osait l'en reprendre. J'étais remplie de compassion pour lui, car je lui portais beaucoup d'intérêt. D'ailleurs il y avait en moi tant de légèreté et d'aveuglement que je considérais comme une vertu de répondre par la reconnaissance et par l'amour à

1. Le P. Vincent Baron, confesseur du père de la Sainte, don Alphonse de Cépéda.

ceux qui m'aimaient. Maudite soit une telle loi qui va jusqu'à être contraire à la loi de Dieu ! C'est là une folie qui a cours dans le monde, et qui me met toute hors de moi, car tout le bien qu'on nous fait, nous le devons à Dieu ; et nous regardons comme une vertu de ne pas rompre une amitié alors même qu'elle serait contre lui ! O monde, que tu es aveugle ! O Seigneur, quelle grâce vous m'eussiez accordée, si j'avais été remplie d'ingratitude envers le monde tout entier, et que je ne l'eusse jamais été envers vous ! Mais, à cause de mes péchés, c'est tout le contraire qui est arrivé.

Je cherchai donc à me procurer des renseignements plus précis auprès des personnes de sa maison, et je connus mieux l'état dangereux où il était. Je vis que l'infortuné était moins coupable qu'il le paraissait. La malheureuse femme qui l'avait séduit l'avait prié de porter au cou par amour pour elle une petite idole de cuivre à laquelle elle avait attaché des charmes, et personne n'avait eu assez d'autorité sur lui pour la lui faire enlever. Je ne crois pas d'une manière absolue à ce que l'on raconte des sortilèges ; je dis ce que j'ai vu, afin que les hommes se tiennent sur leurs gardes contre ces femmes qui voudraient former de telles relations. Car, il n'y a pas à en douter, une fois qu'elles ont perdu toute pudeur devant Dieu, elles qui cependant devraient, plus que les hommes encore, se tenir dans la plus grande réserve, elles ne méritent plus aucune confiance. Elles ne reculent devant rien, quand il s'agit d'atteindre leur but et de satisfaire cette passion que le démon entretient dans leur cœur. J'ai été bien misérable, je le reconnais, mais je ne suis jamais tombée dans une faute de ce genre. Je n'ai jamais eu l'intention de faire le moindre mal ; et, quand je l'aurais pu, je n'aurais jamais forcé quelqu'un à m'aimer. C'est le Seigneur qui m'a préservée.

S'il m'avait délaissée, je tombais sur ce point comme sur les autres, car on ne doit avoir aucune confiance en moi.

Une fois ces renseignements pris, je commençai à lui manifester un attachement plus profond. Si mon intention était bonne, ma conduite fut mauvaise; car, pour arriver à un bien, si grand qu'il soit, il ne fallait pas commettre le moindre mal. Je ne lui parlai guère que de Dieu, et ces entretiens durent lui faire du bien. Mais ce qui exerça le plus d'empire sur lui dans la circonstance ce fut, je crois, l'affection très grande qu'il me portait. Pour me faire plaisir, il en vint à me remettre la petite idole de cuivre que je fis jeter immédiatement dans la rivière. Une fois débarrassé de cette idole, il lui sembla sortir comme d'un profond sommeil. Il commença à se rappeler tout ce qu'il avait fait durant ces dernières années. Effrayé de lui-même, il pleurait son malheureux état, et se mit à l'avoir en horreur. Notre-Dame a dû l'aider puissamment, car il avait une dévotion spéciale au mystère de sa Conception, et il célébrait cette fête très solennellement. Il cessa enfin complètement de voir cette femme, et il ne se lassait pas de rendre grâces à Dieu de l'avoir éclairé. Il mourut juste un an après le jour où je l'avais vu pour la première fois. Il avait très bien persévéré dans le service de Dieu.

Je n'ai jamais compris que la grande affection qu'il avait pour moi fût mauvaise; cependant elle aurait pu être plus pure. Il y eut aussi des occasions où nous aurions commis des fautes plus graves, si nous ne nous étions pas bien tenus en la présence de Dieu. Je le répète, je n'aurais jamais voulu rien faire qui fût à mes yeux péché mortel; et, si je ne me trompe, la vue de cette disposition le portait à me donner son affection. Tous les hommes d'ailleurs, je le crois, doivent avoir plus d'affection pour les femmes qu'ils voient

portées à la vertu; et c'est pour elles un moyen plus sûr de gagner leur estime, comme je le dirai dans la suite.

Je regarde comme certain que ce prêtre est dans la voie du salut éternel. Il est mort dans les meilleurs sentiments et dans l'éloignement complet de l'occasion de pécher où il s'était trouvé. Tels sont, à mon avis, les moyens dont le Seigneur a voulu se servir pour sauver son âme.

Mon séjour dans cette localité fut de trois mois[1]. J'y souffris de grandes tortures, car le traitement était trop rude pour mon tempérament. Au bout de deux mois, on m'avait, à force de médecines ôté presque la vie elle-même. La violence du mal de cœur dont j'avais voulu chercher la guérison, était devenue beaucoup plus terrible. Parfois même il me semblait qu'on le déchirait avec des dents aiguës. On craignit même que ce fût la rage. J'étais épuisée; car je ne prenais aucune nourriture; je me contentais d'un peu de liquide; j'étais dégoûtée de tout, dévorée par une fièvre continuelle, desséchée par suite des médecines qu'on m'avait fait prendre tous les jours durant près d'un mois, si dévorée enfin par un feu intérieur que les nerfs commencèrent à se contracter avec des souffrances tellement insupportables que je ne trouvais aucun repos ni jour ni nuit. Enfin je tombai dans une tristesse profonde.

Voilà ce que j'avais gagné. Mon père me ramena chez lui. Les médecins vinrent de nouveau me visiter. Tous me condamnèrent. D'ailleurs, outre tous ces maux, disaient-ils, j'étais frappée d'étisie. Tout cela m'importait peu, car j'étais absorbée par la souffrance qui s'étendait avec une égale intensité des pieds à la

1. Bécédas.

tête. Celles des nerfs, au dire des médecins eux-mêmes, sont intolérables, et, leur contraction étant générale, j'endurai un tourment indicible. Hélas, si encore je n'avais point par ma faute manqué d'en tirer profit !

Les tortures à cet excès ne durent pas se prolonger plus de trois mois. Mais il semblait impossible de pouvoir souffrir tant de maux réunis. Moi-même j'en suis étonnée maintenant et je regarde comme une grâce insigne la patience que le Seigneur me donna, car on voyait clairement qu'elle venait de lui. Ce qui me fut d'un grand secours pour la pratiquer, c'est que j'avais lu l'histoire de Job dans les *Morales* de saint Grégoire. Le Seigneur, ce me semble, avait, par ce moyen et par celui de l'oraison à laquelle j'avais commencé de m'adonner, daigné me préparer d'avance à supporter tous ces maux avec tant de conformité à sa volonté. Je ne m'entretenais qu'avec lui. J'avais habituellement à la pensée ces paroles de Job que je me plaisais à répéter.: *Puisque nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux ?* Ces paroles ce me semble, me donnaient du courage.

Le fête de Notre-Dame d'août arriva[1], après des tourments qui duraient depuis le mois d'avril, bien qu'ils eussent été plus intenses les trois derniers mois. Je me préparai sans retard à me confesser. D'ailleurs, j'ai toujours aimé à me confesser souvent. On s'imagina que ce désir venait de la crainte de la mort, et, pour ne point m'effrayer, mon père s'y opposa. O amour excessif de la chair, quel préjudice tu pouvais causer à mon âme ! Et cependant mon père était si bon chrétien, si prudent ! Ce n'est donc point par ignorance qu'il parla ainsi. Or cette nuit-là même, j'eus

1. Probablement le 15 août 1538. La Sainte avait donc un peu plus de 23 ans.

une crise si terrible que pendant près de quatre jours je demeurai privée de tout sentiment. On m'administra alors le sacrement de l'Extrême-Onction; à toute heure, à tout moment, on s'attendait à me voir expirer. On ne cessait pas de me réciter le *Credo*, comme si j'avais compris quelque chose. A certains moments, on me croyait si bien morte, que l'on avait même laissé couler sur mes yeux de la cire que j'y trouvais ensuite. Mon père était désolé de ne pas m'avoir laissée me confesser. Que de cris, et de prières il fit monter vers Dieu ! Béni soit Celui qui a daigné les exaucer ! Il y avait déjà un jour et demi que l'on avait creusé dans mon monastère la tombe qui attendait mon corps; et un couvent de religieux de notre Ordre, situé en dehors de cette ville, avait fait les suffrages pour moi. Quand le Seigneur me rappela à moi, je voulus aussitôt me confesser. Je fis la communion en répandant beaucoup de larmes; mais ces larmes ne provenaient pas uniquement, ce me semble, de la douleur et de la peine d'avoir offensé Dieu. Néanmoins cette douleur eût été suffisante pour assurer mon salut, quand bien même Dieu m'eût imputé l'erreur où l'on m'avait jetée, en me disant qu'il n'y avait pas de péché mortel dans certaines choses où j'ai vu plus tard qu'il y en avait certainement. Mes larmes provenaient aussi des souffrances qui étaient intolérables et me laissaient peu de connaissance. Cependant, il me semble que ma confession fut complète : j'y accusai tous les péchés dont je me croyais coupable envers Dieu. Sa Majesté m'a accordé la grâce entre autres, depuis ma première communion, de ne jamais omettre de déclarer en confession ce que j'ai cru être péché, même véniel. Il me semble par ailleurs hors de doute que si j'étais morte alors, mon salut eût été bien exposé, soit parce que les confesseurs étaient très peu éclairés, soit parce que j'étais mauvaise, soit pour beaucoup d'autres

motifs. Oui, il est certain qu'arrivée à cette partie de mon récit, et considérant comment il apparaît que le Seigneur m'a ressuscitée, je suis pour ainsi dire toute tremblante.

O mon âme, il me semblerait bon que tu considères de quel danger le Seigneur t'avait délivrée. Si son amour n'avait pas assez d'empire pour t'empêcher de l'offenser, sa crainte, au moins, ne devait-elle pas te suffire ? Il aurait pu mille autres fois te faire mourir dans un état plus dangereux encore. Je ne crois pas exagérer beaucoup en disant mille autres fois, dussé-je encourir les reproches de celui qui m'a commandé d'être très réservée dans l'aveu de mes péchés; car ils sont encore très embellis. Je le supplie, pour l'amour de Dieu, de ne rien retrancher au récit de mes infidélités; elles feront mieux ressortir la magnificence de Dieu et sa patience vis-à-vis d'une âme. Qu'il soit béni à jamais ! Plaise à Dieu que je ne cesse jamais de l'aimer ! Mais que plutôt il me consume !

CHAPITRE VI

Elle parle de la gratitude immense qu'elle doit au Seigneur pour sa résignation parfaite au milieu de si grandes souffrances. Elle montre comment elle prit le glorieux saint Joseph pour médiateur et avocat, et quels avantages elle en retira.

Après ces quatre jours de crise, je restai dans un état tel que Dieu seul peut savoir quelles tortures intolérables j'endurais. Ma langue était en lambeaux à force d'avoir été mordue. N'ayant pris aucune nourriture dans cet intervalle, ma faiblesse était extrême. Aussi ma gorge s'était tellement resserrée que je me sentais étouffer, et je ne pouvais pas même avaler un peu d'eau. Mon corps me semblait tout disloqué, et ma tête dans un désordre complet. J'étais toute roulée sur moi-même comme un peloton. Voilà où m'avaient amenée ces quelques jours de si grande souffrances. A moins d'être aidée, je ne pouvais pas plus remuer les bras, les pieds, les mains, la tête, que si j'eusse été morte. Il n'y a, ce me semble, qu'un seul doigt de la main droite qu'il me fût possible de mouvoir. On ne savait comment me toucher, car je ne pouvais le supporter, tant le corps tout entier était endolori. Aussi, pour me changer de place, était-on obligé de me soulever à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient à chaque extrémité. Cet état dura jusqu'à Pâques fleuries[1]. Il y avait cela

1. Le dimanche de Pâques de 1539.

de bon que, si l'on ne me touchait pas, les douleurs cessaient très souvent; et, dès que je pouvais reposer un peu, je me considérais comme bien. Je craignais de perdre la patience. Je fus donc très contente de voir que les douleurs n'étaient plus aussi aiguës ni aussi continuelles. Néanmoins, elles étaient encore insupportables, lorsque je ressentais les frissons d'une fièvre double-quarte très violente qui m'était restée. Quant au dégoût pour la nourriture, il était très grand.

Je mis un tel empressement à retourner à mon monastère, que je m'y fis transporter en cet état. On recevait en vie celle que l'on avait attendue morte. Mais le corps était pire que s'il n'eût pas été animé, tant il faisait peine à voir. Sa faiblesse extrême ne se peut décrire, je n'avais plus que les os. Comme je l'ai dit, cet état dura plus de huit mois mais pendant près de trois ans je demeurai percluse[1], tout en ressentant une amélioration progressive. Lorsque je commençai à pouvoir me traîner par terre, j'en rendis grâces à Dieu.

Tout ce temps se passa dans une résignation parfaite, et, à part les débuts de mes souffrances, j'y apportai même une grande joie, car elles ne me semblaient rien en comparaison des douleurs et des tortures que j'avais endurées au début. Ma conformité à la volonté de Dieu était complète, alors même qu'il m'eût laissée toujours en cet état. Il me semble toutefois que je ne désirais guérir qu'afin d'être dans la solitude pour faire oraison d'après la méthode qui m'avait été enseignée[2]; car à l'infirmerie ce n'était pas chose facile. Je me confessais très souvent. Ma conver-

1. Par conséquent jusqu'en 1542.
2. D'après le *Troisième Abécédaire* que son oncle lui avait donné. — Cf. ch. III.

sation roulait habituellement sur Dieu. Aussi, toutes les religieuses en étaient édifiées, et s'étonnaient de la patience que le Seigneur m'avait donnée. Sans le secours de Sa Majesté, il paraissait absolument impossible de goûter tant de joie au milieu de souffrances si cruelles.

Ce fut une grande chose pour moi que d'avoir reçu de Dieu le don de l'oraison : elle me faisait comprendre ce que c'est que de l'aimer lui-même.

Durant ce peu de temps j'avais vu apparaître en moi ces vertus dont je vais parler, vertus qui étaient peu fortes toutefois, puisqu'elles étaient impuissantes à me maintenir dans la justice. Je ne disais de mal de personne, si petit qu'il fût; j'évitais au contraire d'une façon habituelle toute médisance, n'oubliant jamais que je ne devais ni vouloir pour les autres ni en dire ce que je ne voulais pas qu'on dise de moi-même. J'y veillais avec un soin extrême dans les occasions qui se présentaient. Il y avait cependant quelquefois des circonstances plus délicates, où il se glissait quelque léger manquement; mais c'était contre mon ordinaire. J'engageai donc si bien mes compagnes et les personnes que je voyais à suivre cette ligne de conduite, qu'elles en contractèrent l'habitude. On en vint à se persuader que là où j'étais la réputation des absents n'avait rien à craindre, et qu'il en était de même là où se trouvaient mes amies, mes parentes ou celles que j'instruisais. Néanmoins il y a d'autres points où j'ai un grand compte à rendre à Dieu pour les mauvais exemples que je leur ai donnés. Plaise à Sa Majesté de me pardonner si j'ai été cause de beaucoup de maux; mon intention n'était pas du moins aussi mauvaise que mes actes.

J'avais conservé le désir de la solitude. J'aimais à traiter et à parler des choses de Dieu, quand l'occasion s'en présentait; j'y trouvais plus de contentement

et de joie que dans toute la politesse, ou, pour mieux dire, dans la grossièreté des conversations du monde.

Je communiais et je me confessais beaucoup plus souvent. Mon âme le désirait d'ailleurs. J'affectionnais extrêmement la lecture des bons livres. Un repentir très profond s'emparait de moi, dès que j'avais offensé Dieu; et souvent, je m'en souviens, je n'osais plus faire oraison, car je redoutais comme un grand châtiment la douleur cruelle que je devais y ressentir de l'avoir offensé. Cette disposition prit ensuite de telles proportions que je ne sais à quoi comparer un pareil tourment. Jamais cependant il n'y eut de crainte, ni petite, ni grande; mais quand je me rappelais les délices dont le Seigneur me favorisait dans l'oraison, ou l'étendue de mes obligations envers lui, et que je voyais de quelle manière déplorable je le payais de retour, j'en demeurais accablée. Je me reprochais vivement de répandre tant de larmes pour mes fautes, quand je constatais mon peu d'amendement. Mes résolutions et mon chagrin ne suffisaient pas à me préserver des chutes, dès lors que je m'exposais aux occasions. Mes larmes me semblaient trompeuses, et mes fautes apparaissaient ensuite plus grandes à mes yeux, car je voyais la grâce que le Seigneur me faisait de les pleurer et d'en concevoir un si vif regret. Je faisais en sorte de m'en confesser au plus tôt, et je n'omettais rien, ce me semble, pour rentrer en grâce avec lui. Tout le mal venait de ce que je ne m'éloignais pas complètement des occasions et de ce que les confesseurs ne me procuraient que peu de secours. Si l'on m'avait montré le danger où j'étais, et l'obligation qu'il y avait pour moi de rompre certaines relations, à coup sûr on eût remédié à mon mal, car jamais pour rien au monde je n'aurais consenti à rester volontairement un seul jour en état de péché mortel. Toutes ces marques de la crainte de Dieu me vinrent dans l'orai-

son, et la plus grande de toutes, c'est que cette crainte était imprégnée d'amour et que je ne pensais même pas au châtiment. Tout le temps de ma grande maladie, je veillais soigneusement sur ma conscience pour la tenir à l'abri des péchés mortels. O mon Dieu, je désirais la santé pour vous mieux servir, et c'est d'elle qu'est venu tout le dommage causé à mon âme.

Me voyant donc si percluse à un âge si tendre encore, et considérant l'état où m'avaient réduite les médecins de la terre, je résolus de recourir à ceux du ciel, pour obtenir ma guérison. Si je désirais revenir encore à la santé, je supportais cependant mon mal avec beaucoup de joie. Je pensais que si avec de la santé je devais me damner, mieux valait rester ainsi. Néanmoins, je m'imaginais qu'une fois rétablie, je servirais Dieu d'une manière bien plus fidèle. C'est là notre illusion. Nous ne nous abandonnons pas entièrement à la volonté de Dieu. Il sait pourtant mieux que nous ce qui nous convient.

Je commençai donc mes dévotions qui consistaient à faire dire des messes et à réciter des prières très approuvées. D'ailleurs je n'ai jamais aimé ces autres dévotions auxquelles se livrent quelques personnes, les femmes en particulier qui y joignent certaines cérémonies de leur goût; je ne pouvais les supporter. En réalité, il a été prouvé que ces dévotions ne convenaient pas, et que c'était là de la superstition.

Je pris pour avocat et patron le glorieux saint Joseph et je me recommandai instamment à lui. J'ai vu bien clairement que c'est lui, mon père et mon protecteur, qui m'a guérie de cette infirmité, comme il m'a tirée également de dangers très grands où il s'agissait de mon honneur et du salut de mon âme. Son assistance m'a procuré plus de bien que je ne savais lui en demander. Je ne me souviens pas de lui avoir jamais adressé une supplique qu'il ne l'ait

exaucée. C'est une chose merveilleuse que les grâces insignes dont Dieu m'a favorisée, et les dangers tant du corps que de l'âme dont il m'a délivrée par la médiation de ce bienheureux saint. Les autres semblent avoir reçu de Dieu le pouvoir de nous assister dans une nécessité spéciale. Mais ce glorieux saint, je le sais par expérience, nous assiste dans tous nos besoins. Notre-Seigneur veut nous faire comprendre que, s'il a été soumis sur la terre à celui qu'il appelait son père, parce que c'était son gouverneur qui pouvait lui commander, il défère également au ciel à toutes ses suppliques. C'est ce qu'ont reconnu par expérience plusieurs personnes qui, d'après mes conseils, se sont recommandées à lui. A l'heure actuelle, elles sont nombreuses les âmes qui l'honorent et constatent de nouveau la vérité de ce que j'avance.

Je m'appliquais à faire célébrer sa fête avec toute la solennité possible. J'y apportais, il est vrai, plus de vanité que d'esprit intérieur, car je voulais que tout se fît avec bon goût et d'une manière parfaite. Mon intention était pure, sans doute; mais j'avais le défaut, quand le Seigneur me donnait la grâce d'accomplir quelque bonne action, d'y mêler toujours une foule d'imperfections et de fautes; dès qu'il s'agissait de mal, de recherche, ou de vanité, je déployais beaucoup d'habileté et de diligence. Que le Seigneur daigne me le pardonner !

Je voudrais persuader à toutes les âmes qu'elles doivent porter de la dévotion à ce glorieux saint. Une longue expérience, en effet, m'a montré les grâces qu'il nous obtient de Dieu. Je n'ai pas connu une seule personne, ayant pour lui une dévotion vraie et l'honorant d'un culte particulier, que je ne l'aie vue plus avancée dans la vertu. Il fait progresser d'une manière admirable les âmes qui se recommandent à lui. Depuis plusieurs années, ce me semble, je lui demande

une grâce le jour de sa fête, et je l'ai toujours obtenue ; et lorque ma supplique est quelque peu de travers, il la redresse pour le plus grand bien de mon âme. Si j'avais autorité pour écrire, je m'appliquerais très volontiers à raconter dans tous leurs détails les faveurs dont ce glorieux saint m'a favorisée, ainsi que d'autres personnes. Mais pour ne point dépasser les limites qui m'ont été fixées, je serai brève sur un grand nombre de points, et plus même que je ne le désirerais, tandis que sur d'autres points je serai plus longue qu'il ne faudrait. Enfin, je ferai comme une personne qui n'apporte en toute bonne œuvre que peu de discrétion. Je demande seulement pour l'amour de Dieu à celui qui ne me croirait pas, d'en faire l'épreuve. Il verrait par son expérience combien il est avantageux de se recommander à ce glorieux patriarche et d'avoir pour lui une dévotion spéciale. Les âmes d'oraison, en particulier, lui doivent un culte tout filial. Je ne sais d'ailleurs comment on pourrait penser à la Reine des Anges et à toutes les souffrances qu'elle a endurées en compagnie de l'Enfant Jésus, sans remercier saint Joseph de les avoir si bien aidés alors l'un et l'autre. Que celui qui n'aura pas de maître pour lui enseigner l'oraison prenne ce glorieux saint pour guide, et il ne risquera point de s'égarer. Plaise à Dieu que je ne me sois pas égarée moi-même en osant parler de lui ! Car, si je proteste de la plus tendre dévotion pour lui, j'apporte une foule d'imperfections dans la manière dont je cherche à le glorifier et à l'imiter. Il m'a bien montré ce qu'il est, puisque, grâce à lui, j'ai pu enfin me lever, marcher et être délivrée de ma paralysie. Et moi, étant ce que je suis, j'ai mal usé d'une telle grâce.

Qui aurait dit que je devais sitôt tomber, quand Dieu m'avait accordé tant de faveurs, quand Sa Majesté avait commencé à orner mon âme de vertus

qui, d'elles-mêmes, me stimulaient à le servir, quand je m'étais vue si près de la mort et en si grand danger de me damner, quand j'avais été ressuscitée corps et âme, à la stupéfaction de tous ceux qui me voyaient encore en vie !

Qu'est-ce que cela signifie, ô mon Seigneur ! Faut-il donc vivre exposé à tant de dangers ! Au moment où j'écris ces lignes, je puis bien, ce me semble, aidée de votre faveur et de votre miséricorde, dire comme saint Paul, bien que ce ne soit pas dans la même perfection que lui : *Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est vous, ô mon Créateur, qui vivez en moi,* tellement en effet, depuis quelques années, d'après ce que je puis comprendre, vous me soutenez de votre main ! Je trouve aussi en moi des désirs et des résolutions de ne faire aucune chose, si minime qu'elle soit, contre votre volonté; c'est ce que l'expérience m'a montré d'une certaine manière en beaucoup de circonstances, ces dernières années. Sans doute, il doit se glisser, à mon insu, beaucoup d'offenses contre votre divine Majesté. Mais il n'est rien, ce me semble, que je ne sois fermement résolue d'accomplir par amour pour vous. Et en réalité, vous m'avez prêté votre secours pour mener à bonne fin plusieurs entreprises.

Je n'aime ni le monde, ni rien de ce qui le concerne. Aucune chose, ce me semble, ne saurait me contenter en dehors de vous, et tout le reste me paraît une pesante croix. Je puis me faire illusion, et peut-être n'ai-je pas ces dispositions dont je parle. Mais vous voyez bien, vous, ô mon Seigneur, que d'après ce que je puis comprendre, je ne mens pas. Je tremble, et à bon droit, que vous ne m'abandonniez encore; car je sais où peuvent me conduire ma force et mon peu de vertu, si vous-même ne me soutenez constamment et ne m'aidez à ne point vous abandonner. Plaise à Votre Majesté que je ne sois pas abandonnée

de vous en ce moment même où je m'imagine posséder toutes ces dispositions dont je parle ! Je ne sais comment nous voulons vivre sur cette terre, puisque tout y est si incertain ! O mon Seigneur, il me semblait déjà impossible de vous abandonner si complètement. Mais, après vous avoir été si souvent infidèle, je ne puis m'empêcher de trembler. Car vous étiez-vous éloigné un peu de moi, que je retombais aussitôt à terre. Soyez béni à jamais ! j'avais beau vous abandonner, vous, vous ne m'abandonniez pas complètement, mais vous me tendiez plutôt toujours la main pour m'aider de nouveau à me relever ! Et moi, ô mon Dieu, je la repoussais bien souvent ! Je ne voulais même pas entendre ces appels réitérés que vous m'adressiez, comme je vais le raconter maintenant.

CHAPITRE VII

Elle montre comment elle perdit peu à peu les faveurs dont le Seigneur l'avait comblée et combien fut infidèle la vie qu'elle commença à suivre. Elle raconte les dangers où sont les monastères de religieuses qui ne gardent pas une très étroite clôture.

Je commençai donc à aller de passe-temps en passe-temps, de vanité en vanité, d'occasion en occasion. J'en arrivai à m'exposer tellement aux plus grands périls et à dépraver mon âme par une foule de frivolités, que j'avais déjà honte de m'approcher de Dieu et de m'entretenir avec lui dans l'intimité si particulière de l'oraison. Ce qui me confirmait dans cette crainte, c'est que mes fautes devenaient plus nombreuses, et que je commençais à perdre le goût et la joie que je trouvais précédemment dans les pratiques de vertu. Je voyais très clairement, ô mon Dieu, que ces faveurs s'éloignaient de moi, parce que je m'éloignais de vous. Ce fut le plus terrible des pièges dans lesquels le démon pouvait me faire tomber sous prétexte d'humilité. Je commençai à craindre de faire oraison en me voyant si infidèle. Il me semblait préférable d'agir comme tout le monde, puisque j'étais encore inférieure aux plus mauvaises et de me contenter des prières vocales qui étaient d'obligation. Il ne me convenait pas de faire l'oraison mentale, ni de m'entretenir si intimement avec Dieu, quand je méritais d'être dans la compagnie des démons. Il me semblait

que je trompais tout le monde, car les apparences étaient bonnes. Aussi il ne faut point en rendre responsable la Communauté où je me trouvais; et si je m'ingéniais à ce que l'on eût bonne opinion de moi, je n'avais cependant nulle intention de simuler la piété. D'ailleurs sur ce point de l'hypocrisie et de la vaine gloire, je ne me souviens pas d'avoir commis de faute, grâce à Dieu; du moins, il me le semble. Dès que j'en éprouvais le premier mouvement, j'en concevais tant de peine que le démon se retirait avec perte, et me laissait enrichie d'un mérite de plus; aussi, il m'a très peu tentée sur ce point. Peut-être si Dieu lui avait permis de me livrer d'aussi rudes combats sur ce point que sur d'autres, je serais également tombée. Mais Sa Majesté a daigné me préserver jusqu'à cette heure. Qu'elle en soit bénie à jamais ! Toutefois je souffrais extrêmement de voir la bonne opinion qu'on avait de moi, car je savais quel était l'intérieur de mon âme. Voici pourquoi on ne me croyait pas aussi mauvaise que je l'étais. On me voyait, malgré mon jeune âge et des occasions nombreuses, me retirer souvent dans la solitude pour m'y livrer à la prière et à de longues lectures. Je parlais habituellement de Dieu; j'étais heureuse de faire peindre l'image de Notre-Seigneur en beaucoup d'endroits du monastère; j'avais un oratoire que j'ornais de ce qui pouvait porter à la dévotion; je ne disais jamais de mal de personne. On remarquait encore en moi d'autres choses de ce genre qui avaient les apparences de la vertu. Et moi, vaine comme j'étais, je savais me rechercher dans les choses que le monde a coutume d'estimer.

Ajoutez à cela qu'on me donnait autant et plus de liberté même qu'aux plus anciennes religieuses. On avait pleine confiance en moi. J'avoue que je n'aurais jamais pris de moi-même la moindre liberté, ni osé rien faire sans permission; jamais, par exemple, je n'aurais

voulu entretenir des conversations par quelque ouverture du monastère ou par-dessus les murs, ou à la faveur de la nuit; jamais, ce me semble, on n'aurait pu m'amener à avoir de tels entretiens dans le monastère. Mais si je ne tombai point dans cet abus, c'est que le Seigneur daigna me soutenir de sa main.

En considérant avec soin et attention beaucoup de choses, il me semblait qu'exposer par ma malice l'honneur de tant de religieuses, vraiment vertueuses, c'eût été très mal, comme si d'autres choses que je faisais eussent été bonnes. A la vérité, les fautes que je commettais, si grandes qu'elles fussent, n'avaient point une telle gravité.

Ce qui, à mon avis, me causa beaucoup de tort, ce fut de n'être pas dans un monastère cloîtré.

Les religieuses ferventes pouvaient, en effet, user bonnement de la liberté qui leur était accordée; elles n'étaient pas obligées à faire davantage, dès lors qu'elles ne promettaient point de garder la clôture. Mais une telle liberté, pour moi qui suis mauvaise, m'aurait infailliblement conduite en enfer, si le Seigneur, usant de miséricordes toutes particulières, ne m'eût comblée d'une foule de secours et de grâces pour me tirer du danger. Elle constitue, à mon avis, un danger très grand dans un monastère de religieuses. Celles qui veulent être imparfaites, y trouveront plutôt le chemin de l'enfer qu'un remède à leurs faiblesses. Ces réflexions toutefois ne s'appliquent pas à mon monastère; il renferme en effet tant de religieuses qui servent le Seigneur avec générosité et la plus haute perfection que Sa Majesté ne peut dans sa miséricorde manquer de les favoriser. Il n'est pas d'ailleurs de ceux qui sont le plus ouverts à ces libertés, et il y règne une grande régularité. Je veux parler de certains autres monastères que je connais et que j'ai vus. Les religieuses qui les habitent m'inspirent, je l'avoue,

une profonde compassion. Il faut vraiment que le Seigneur leur adresse des appels bien particuliers, et non pas une fois, mais souvent, pour qu'elles puissent y faire leur salut, tant les honneurs et les plaisirs du monde y sont accrédités, tant on y comprend mal les obligations de la vie religieuse. Plaise à Dieu qu'on n'y prenne pas pour vertu ce qui est péché, comme cela m'arrivait très souvent ! Il est si difficile de faire comprendre cette vérité que le Seigneur doit lui-même y mettre la main d'une façon spéciale.

Dès lors que les parents ne se préoccupent plus de placer leurs filles dans un monastère où elles trouveraient des moyens de salut, mais là où les dangers sont plus grands encore que dans le monde, je les supplie de suivre au moins le conseil que je leur donne dans l'intérêt de leur honneur. Il vaut mieux pour eux marier leurs filles même au-dessous de leur rang que de les placer dans de semblables monastères, à moins qu'elles n'aient une inclination très profonde pour la vertu, — et encore plaise à Dieu que de telles dispositions soient suffisantes : — ou bien qu'ils les gardent chez eux. Car si l'une d'elles veut mener une vie imparfaite à la maison paternelle, elle ne pourra la dissimuler que peu de temps. Dans ces monastères, au contraire, elle le pourrait très longtemps; et à la fin le Seigneur finit par tout dévoiler.

Ces religieuses non seulement se nuisent à elles-mêmes, mais elles nuisent aussi à toutes les autres. Quelquefois la faute n'est point à ces pauvres filles; elles ne font que suivre une voie toute frayée, et beaucoup d'entre elles sont bien à plaindre. Elles veulent fuir un monde pour s'engager au service du Seigneur et se tenir à l'écart des dangers d'ici-bas; et, au lieu d'un monde, elles en trouvent dix; elles ne savent comment s'en délivrer ou s'en préserver. Leur jeune âge, leur sensualité et le démon ne cessent de les convier

et de les porter à certaines choses réellement mondaines; et elles voient que leur couvent les considère en quelque sorte comme des actes de vertu ! Je pourrais les comparer, jusqu'à un certain point, à ces infortunés hérétiques qui veulent faire croire qu'ils suivent la vérité, et affirment qu'ils en sont persuadés, quand il n'en est rien, car ils entendent au-dedans d'eux-mêmes une voix qui leur dit que cela est mal. Oh ! quel malheur ! quel malheur ! quand des communautés d'hommes ou de femmes, je ne distingue pas en ce moment, ne gardent plus la régularité ! quand il y a deux chemins, l'un pour la vertu et les pratiques du cloître, l'autre pour le relâchement, et que tous les deux sont également suivis ! Je me trompe; non; ils ne sont pas également suivis. Nos péchés nous entraînent toujours au plus imparfait, celui du grand nombre, et par suite, celui qui a les faveurs. On y observe si peu la régularité que les religieux ou religieuses qui veulent généreusement correspondre à leur vocation ont plus à redouter les habitants mêmes du monastère que tous les démons réunis. Il faut alors user d'une prudence et d'une réserve plus grande pour parler de l'amitié où l'on veut être avec Dieu que de ces autres amitiés ou liaisons que le démon entretient dans les monastères. Je ne sais pourquoi nous nous étonnons de voir tant de maux dans l'Église. Car enfin ceux qui devraient être pour tous des modèles de vertu ont complètement éteint cet esprit que les saints, leurs devanciers, avaient, au prix de leurs travaux, implanté dans la religion. Que la divine Majesté daigne y apporter le remède qu'Elle juge nécessaire ! Ainsi soit-il !

Je commençai donc à m'engager peu à peu dans ces conversations du monde. Suivant en cela une coutume établie, je ne croyais pas que de tels entretiens dussent causer à mon âme les dommages et les distractions

que j'ai compris dans la suite. Il me semblait que cet usage si général des visites dans beaucoup de monastères ne devait pas me faire plus de mal qu'aux autres, qui me paraissaient vraiment vertueuses. Mais je ne considérais pas que les autres religieuses étaient bien meilleures que moi et que ce qui était un vrai danger pour moi ne devait pas l'être au même degré pour d'autres. Je crains bien toutefois qu'il n'y en ait toujours ; en tout cas, c'est du temps mal employé.

Me trouvant un jour avec une personne dont je venais de faire la connaissance, le Seigneur voulut me donner à entendre que de telles liaisons ne me convenaient pas, m'avertir du danger où j'étais et m'éclairer dans cet aveuglement si profond. Le Christ se représenta à moi sous un visage sévère et me montra combien il était mécontent de ces conversations. Je le vis des yeux de l'âme beaucoup plus clairement que je ne pourrais le voir des yeux du corps. Son image me produisit une impression si profonde qu'après plus de vingt-six ans écoulés je crois l'avoir encore devant moi. J'en fus très effrayée et troublée. et je ne voulus plus voir cette personne.

Un grand inconvénient pour moi, ce fut d'ignorer que l'on peut voir autrement qu'avec les yeux du corps. Le démon chercha à m'entretenir dans cette pensée. Il me donnait à entendre que cela était impossible, que c'était une illusion de ma part, que peut-être c'était un artifice du malin esprit, et autres choses de ce genre. Et cependant il me semblait toujours que cette vision était de Dieu et non une illusion. Mais comme elle ne répondait pas à mes goûts, je m'appliquai à me tromper moi-même, et je n'osais m'en ouvrir à qui que ce soit. On me pressa ensuite de continuer mes rapports avec cette personne. On m'assurait qu'il n'y avait aucun mal à la voir et que, bien loin d'y perdre de la considération, je ne pour-

rais qu'en gagner. Je repris donc mes entretiens avec elle.

A d'autres époques, j'ai encore eu d'autres relations, car j'ai passé de longues années dans cette récréation pestilentielle. Lorsque je m'y trouvais, elle ne me semblait pas aussi nuisible qu'elle l'était en réalité. Parfois cependant je voyais clairement qu'elle n'était pas bonne. Mais aucune ne me causa autant de dissipation que celle dont je parle, car je portais à cette personne la plus profonde affection.

Une autre fois, me trouvant avec elle, nous vîmes venir vers nous, comme en furent témoins d'autres personnes qui étaient là, une sorte de crapaud énorme, qui s'avançait néanmoins avec beaucoup plus de rapidité que ne le font ces animaux. Je ne puis comprendre comment en plein midi un tel monstre pût venir de l'endroit d'où il sortit; et de fait, on n'y en a jamais vu. Mais l'impression que cette vue produisit en moi ne me semblait pas sans mystère; aussi je n'en ai jamais perdu le souvenir. O grand Dieu ! avec quelle sollicitude et quelle bonté vous avez daigné m'avertir par toutes sortes de moyens, et comme j'ai mal su en profiter !

Dans ce monastère se trouvait une religieuse ancienne, de ma famille. C'était une grande servante de Dieu. Sa régularité était exemplaire. Elle aussi me donnait parfois quelques avis. Et moi, non seulement je ne la croyais pas, mais je la trouvais ennuyeuse, et il me semblait qu'elle se scandalisait sans motif.

Si je raconte ces faits, c'est afin que l'on comprenne bien ma malice et la miséricorde infinie de Dieu; c'est aussi afin que l'on voie jusqu'à quel point une telle ingratitude m'avait rendue digne de l'enfer. Je le fais également afin que, si le Seigneur permet pour sa gloire que des religieuses lisent un jour ce récit, elles puissent s'instruire à mon exemple. Je les

conjure pour l'amour de Notre-Seigneur de fuir de semblables récréations. Plaise à Sa Majesté que j'en désabuse quelqu'une parmi celles en si grand nombre que j'ai trompées, en leur disant qu'il n'y avait aucun mal dans ces conversations et en les rassurant sur un si grand danger ! J'étais dans l'aveuglement, mais je ne voulais certes point les tromper. Et si, comme je l'ai dit, je leur ai donné le mauvais exemple, et par suite, causé beaucoup de préjudice, je ne croyais pas faire tant de mal.

Lorsque j'étais au début de ma maladie et que je ne savais pas même me diriger, il me venait un désir très ardent d'être utile au prochain. C'est là une tentation très commune chez les commençants, mais qui me réussit bien. Comme j'aimais tant mon père, je désirais le voir posséder le bien que je croyais déjà trouver moi-même dans l'oraison, car, à mon avis, il n'y en avait pas de plus grand sur la terre. Aussi, je m'ingéniai de mon mieux et commençai à l'y porter ; je lui remis même des livres dans ce but. Vertueux comme il l'était, ainsi que je l'ai dit, il s'habitua si bien à cet exercice, qu'au bout de cinq ou six ans, ce me semble, il avait déjà réalisé d'immenses progrès[1]. J'en rendis à Dieu les plus vives actions de grâces et en éprouvai la consolation la plus profonde. S'il eut de dures épreuves de diverses sortes, il sut les supporter toutes avec une conformité parfaite à la volonté de Dieu. Il venait souvent me voir, car il mettait sa joie à parler des choses de Dieu.

Une fois que les distractions m'eurent entraînée et que je ne faisais plus oraison, je m'aperçus qu'il me croyait toujours avec les mêmes habitudes. Je

1. Don Alphonse de Cépéda est mort le 24 décembre 1543. Ce serait donc en 1538 ou en 1539 que Thérèse l'aurait engagé à s'adonner à l'exercice de l'oraison.

ne pus m'empêcher de le désabuser. J'étais restée une année et même davantage sans faire oraison[1], parce que cela me paraissait plus humble. Ce fut, comme je le dirai plus loin, la plus grande tentation de ma vie; car elle allait achever de me perdre. Avec l'oraison, en effet, s'il m'arrivait d'offenser Dieu un jour, je me remettais dans le recueillement les autres jours, et je m'éloignais davantage des occasions. Aussi je ne pus souffrir que ce saint homme restât dans l'illusion à mon sujet et crût que je traitais avec Dieu comme d'habitude. Je lui déclarai donc que je ne faisais plus oraison, sans lui en dire le motif. Je lui représentai seulement que mes infirmités m'en empêchaient, car bien que guérie de cette maladie si grave dont j'ai parlé, j'en ai toujours eu jusqu'à ce jour et j'en ai même de bien grandes. Depuis quelque temps, j'avoue qu'elles sont moins pénibles, mais j'en ai toujours de plusieurs sortes. Ainsi durant vingt ans, j'étais prise de vomissements tous les matins; il m'était impossible de prendre aucune nourriture jusqu'au milieu du jour, quelquefois même plus tard. Depuis que je fais la communion plus souvent, les vomissements me viennent le soir, avant d'aller prendre mon sommeil, et avec une peine plus grande. Je dois moi-même les provoquer à l'aide d'une plume ou d'autre chose; car si j'omets de le faire, la souffrance est très vive. Je ne suis jamais, ce me semble, sans endurer des douleurs de diverses sortes qui sont quelquefois même très pénibles, surtout celles du cœur. Néanmoins, le mal qui m'affligeait autrefois d'une façon très ordinaire, ne me vient plus que de loin en loin. Quant au rhumatisme aigu et aux fièvres

1. Au chapitre XIX, la Sainte met une petite variante; elle dit : « J'abandonnai cet exercice un an et demi, ou au moins un an, car pour les autres six mois je ne me rappelle pas bien. »

qui me venaient fréquemment, j'en suis guérie depuis huit ans. Je me préoccupe très peu aujourd'hui de tous ces maux qui m'affligent. Bien souvent, au contraire, je m'en réjouis, à la pensée qu'ils me servent à procurer quelque gloire au Seigneur.

Mon père crut donc que c'étaient mes infirmités qui m'empêchaient de faire oraison. Comme il ne disait point de mensonge, je n'aurais pas dû en dire, non plus, vu surtout l'intimité que j'avais avec lui. Je lui dis donc, pour le confirmer dans son sentiment, que c'était bien assez pour moi de pouvoir remplir mon office au chœur. Cette excuse, je le voyais, n'étais pas valable, car les infirmités ne sont pas un motif suffisant pour laisser un exercice qui ne requiert point les forces corporelles, mais seulement l'amour et l'habitude. Le Seigneur, en outre, nous en facilite toujours les moyens, si nous le voulons. Je dis toujours; car si les circonstances ou même la maladie nous enlèvent parfois de longues heures de solitude, il y a néanmoins des moments où la santé nous permet de faire oraison. La véritable oraison, quand on est malade ou empêché, consiste, pour l'âme qui aime, à offrir à Dieu ses souffrances, à se rappeler Celui pour qui elle souffre, à se résigner et à produire mille autres actes qui se présentent. C'est l'amour qui agit ici, et non la force; le temps de solitude n'est pas indispensable, et il ne faut pas s'imaginer qu'en dehors de là il n'y a pas d'oraison.

Avec un peu de vigilance, on peut se procurer les plus grands biens, si l'on sait profiter du temps, alors même que le Seigneur nous enlèverait par la souffrance les heures accoutumées de l'oraison. C'est ainsi que j'en avais acquis, lorsque je veillais à la pureté de ma conscience.

Grâce à la bonne opinion qu'il avait de moi et à l'amour qu'il me portait, mon père crut tout ce que

je lui dis, et même me plaignit. Comme il était déjà très élevé dans l'oraison, il ne restait plus dès lors que peu de temps avec moi. A peine m'avait-il vue un instant qu'il s'en allait, en disant que rester davantage c'était du temps perdu. Et moi, qui le perdais en d'autres vanités, je m'en préoccupais peu.

Ce n'est pas seulement mon père, mais quelques autres personnes encore que j'engageais à faire oraison à cette époque où je m'occupais de passe-temps inutiles. Les trouvant portées à la prière, je leur indiquais la manière de méditer; je m'occupais de leur avancement, je leur procurais des livres. Car depuis que j'ai commencé à faire oraison, comme je l'ai dit, j'ai toujours eu le désir de voir les autres servir Dieu. Dès lors que je ne servais pas le Seigneur d'après les lumières que Sa Majesté m'avait données, il me semblait que je ne devais point les perdre, mais porter les autres à le servir à ma place. Je dis cela pour que l'on voie bien la profondeur de mon aveuglement. Je courais à ma perte, et je cherchais à sauver les âmes !

A cette époque, mon père fut atteint d'une maladie qui en peu de jours le conduisit au tombeau. J'allai lui donner mes soins, mais j'étais plus malade de l'âme qu'il ne l'était du corps, car je me trouvais plongée dans beaucoup de vanités. Cependant, autant que je puis en juger, je ne suis point tombée dans le péché mortel durant toute cette époque, la plus malheureuse de ma vie. Si je l'avais compris, je n'aurais jamais consenti à y demeurer.

J'eus beaucoup à souffrir durant la maladie de mon père, mais il me semble que je le payai tant soit peu de retour de la peine qu'il avait eue au milieu de mes maux. Souffrante comme je l'étais, je fis effort sur moi pour le servir. Je voyais qu'en le perdant, j'allais perdre tout mon bien et toute ma joie; car il

avait toujours été mon bonheur et ma consolation. J'eus assez de courage pour ne point lui montrer mon chagrin, et jusqu'à sa mort je fus comme si je n'avais rien senti. Mais il me semblait qu'on m'arrachait l'âme, quand je voyais s'éteindre peu à peu la vie d'un père que j'aimais tant. Il y a lieu de bénir Dieu quand on sait la mort qu'il fit, le désir qu'il avait de mourir, les conseils qu'il nous donnait après avoir reçu l'Extrême-Onction. Il nous chargeait de le recommander à Dieu et de lui obtenir sa miséricorde. Il nous exhortait à servir toujours le Seigneur et à bien considérer que tout passe. Il nous disait, les larmes aux yeux, quel profond chagrin il éprouvait de ne pas l'avoir servi avec ferveur. Il ajouta qu'il aurait voulu à ce moment être religieux, je veux dire l'avoir été, dans un ordre des plus austères.

Je regarde comme absolument certain que le Seigneur le prévint de sa fin proche quinze jours avant de l'appeler à lui. Jusqu'alors en effet le mal dont il souffrait ne lui semblait pas mortel. Mais à partir de ce moment, malgré un mieux notable et malgré les paroles rassurantes des médecins, il ne se préoccupait plus que de mettre ordre aux affaires de son âme.

Il souffrait surtout aux épaules, d'une douleur très vive qui ne le quittait pas. Parfois le mal était si violent qu'il en ressentait d'horribles tortures. Sachant qu'il était très dévot à Notre-Seigneur portant sa croix, je lui rappelais cette scène de la Passion et le priais de penser que Sa Majesté voulait lui donner à sentir quelque chose des souffrances qu'Elle avait alors endurées pour nous. Il en fut tellement consolé que jamais plus, ce me semble, je ne l'entendis se plaindre. Il demeura trois jours presque entièrement privé de connaissance. Mais le jour de sa mort, il recouvra, grâce à Dieu, une lucidité d'esprit si complète que nous en étions tout surpris. Il la conserva ensuite

jusqu'à son dernier soupir et mourut au milieu du *Credo* qu'il récitait lui-même. Il était comme un ange. Il me semble bien qu'il l'était, si je puis m'exprimer ainsi, par la pureté de son âme et par toutes ses dispositions qui étaient si parfaites.

Je ne sais pourquoi je raconte ce fait, si ce n'est pour me rappeler davantage les infidélités de ma vie. Car, témoin d'une telle mort et connaissant une telle vie, j'aurais dû, pour ressembler à un tel père, travailler à mon amendement. Son confesseur, qui était un dominicain très savant, disait qu'il ne doutait pas que mon père ne fût allé droit au ciel. Il y avait plusieurs années qu'il le confessait, et il faisait l'éloge de sa pureté de conscience.

Ce Père dominicain, homme d'une grande vertu et craignant Dieu, me fit le plus grand bien. Je le pris pour confesseur, et il eut à cœur de veiller au bien de mon âme; il m'éclaira sur le danger où je me trouvais. Il me faisait communier tous les quinze jours. Je commençai à m'entretenir avec lui, et j'arrivai peu à peu à lui parler de mon oraison. Il me recommanda de ne point l'abandonner, car elle ne pouvait que m'être utile. Je la repris donc, et depuis lors je ne l'ai plus quittée, mais je ne m'éloignai pas pour cela des occasions dangereuses.

Ma vie était des plus pénibles. Grâce à l'oraison je comprenais mieux mes fautes. Si d'un côté Dieu m'appelait, de l'autre je suivais le monde. Les choses de Dieu me procuraient les plus précieuses consolations, et celles du monde me retenaient captive. Je voulais, ce semble, concilier ces deux contraires, si ennemis l'un de l'autre, la vie spirituelle et ses consolations avec les jouissances et les passe-temps d'une vie sensuelle. J'endurais un vrai tourment dans l'oraison. L'esprit n'était pas maître, mais esclave. Aussi je ne pouvais me renfermer au-dedans de moi-même,

puisque c'était là tout mon mode d'oraison, sans y renfermer avec moi mille pensées vaines. Beaucoup d'années se passèrent de la sorte, et je m'étonne à présent, comment j'ai pu souffrir un tel état sans abandonner l'un ou l'autre. Par ailleurs, je sais qu'il n'était plus en mon pouvoir de laisser l'oraison, parce que Celui-là me soutenait de sa main, qui m'aimait et voulait m'accorder des faveurs plus hautes.

Oh ! grand Dieu ! que n'aurais-je pas à raconter si je devais dire toutes les occasions dangereuses dont le Seigneur m'éloignait durant cette époque de ma vie, et comment je retombais sans cesse ! Que de fois il m'a préservée des dangers où j'étais de perdre tout mon crédit ! Tandis que par mes œuvres je découvrais ce que j'étais, le Seigneur couvrait d'un voile mes fautes; il manifestait la moindre petite vertu que je pouvais avoir et la faisait paraître grande à tous les regards. Aussi on avait toujours beaucoup d'estime pour moi. Quand parfois mes fautes de vanité venaient à transpirer, on n'y croyait pas parce que l'on découvrait en moi d'autres choses qui avaient les apparences de la vertu. Celui qui connaît tout avait déjà vu qu'il en devait être ainsi, pour qu'on donnât quelque crédit aux choses de son service dont j'ai parlé plus tard. Dans sa libéralité souveraine, il regardait, non mes grands péchés, mais les désirs que je formais souvent de le servir et la peine que j'éprouvais de ne pas sentir en moi la force de les réaliser.

O Seigneur de mon âme, comment pourrais-je exalter les faveurs que vous m'avez accordées durant ces années, et l'empressement que, dans le temps où je vous offensais le plus, vous avez mis à me disposer, par une douleur extrême de mes fautes, à goûter vos caresses et vos bienfaits ! Je le confesse, ô mon Roi, vous me donniez le châtiment le plus délicat et le

plus cruel qu'il y eût pour mon âme, et vous saviez bien qu'il en serait ainsi. C'est par des faveurs insignes que vous me punissiez de mes fautes. Non, je ne crois pas dire une folie; et ne serait-il pas juste que ma raison se troublât en ce moment où je me rappelle mon ingratitude et ma malice ? Il m'était beaucoup plus pénible, vu ma nature, de recevoir des faveurs que des châtiments, quand j'étais tombée dans des fautes graves. Certainement une seule de ses grâces me mettait pour ainsi dire hors de moi, me jetait dans la plus profonde confusion et m'éprouvait beaucoup plus que plusieurs infirmités et autres peines réunies. Celles-ci, du moins, étaient, comme je le voyais, un châtiment mérité, et elles me semblaient une satisfaction, quoique très insuffisante, pour mes nombreux péchés. Mais me voir comblée de nouveaux bienfaits quand je répondais si mal à ceux que j'avais déjà reçus, c'était pour moi une sorte de tourment terrible. Et je crois qu'il en sera ainsi pour tous ceux qui auront quelque connaissance et quelque amour de Dieu. On peut s'en convaincre en considérant les sentiments d'une âme vertueuse. Ce qui causait mes larmes et ma peine, c'était de voir les sentiments qui m'animaient et de me trouver à la veille de nouvelles chutes. Toutefois mes résolutions et mes désirs dans ces moments du moins, étaient vraiment sincères.

Quelle infortune pour une âme quand elle se trouve seule au milieu de tant de dangers ! Il me semble que si j'avais trouvé alors à qui m'ouvrir entièrement, j'en aurais reçu un secours pour ne plus retomber. La honte, à défaut de la crainte de Dieu, m'aurait retenue. Aussi, je conseillerais à ceux qui font oraison, de rechercher, surtout au début, l'amitié et le commerce des personnes qui s'y adonnent également. C'est là un point de la plus haute importance, alors même qu'il n'y aurait que le profit de prier les uns pour

les autres. Mais il y a beaucoup d'autres avantages. Si dans le monde, on recherche des conversations et des affections qui ne sont pas très parfaites si on se procure des amis pour goûter près d'eux les douceurs du repos, et augmenter sa joie par le récit de vains plaisirs, je ne vois pas pourquoi celui qui se met résolument à aimer et à servir Dieu ne pourrait pas s'entretenir avec certaines personnes de ses joies et de ses peines; car les unes et les autres arrivent aux âmes d'oraison. S'il veut véritablement arriver à l'amitié avec Sa Majesté, qu'il ne craigne pas la vaine gloire. A peine en sentira-t-il le premier mouvement, qu'il le refoulera victorieusement. Mon avis est qu'avec cette intention droite dans ses entretiens, il se procure les plus grands avantages à lui-même et à ceux qui l'écoutent. Il en sort avec des lumières plus vives, et même à son insu il instruit ses amis. Celui qui tirerait de la vaine gloire de tels entretiens en tirerait également d'être vu quand il entend la messe avec dévotion, et quand il pratique d'autres exercices qu'il doit accomplir sous peine de n'être pas chrétien, et qu'on ne peut omettre par crainte de la vaine gloire.

Ce point est tellement important pour les âmes qui ne sont pas encore très affermies dans la vertu, que je ne saurais trop y insister. Car elles ont beaucoup d'ennemis et même d'amis pour les porter au mal. C'est là, ce me semble, une ruse que le démon emploie, parce qu'elle sert admirablement son but. D'un côté, il pousse les âmes fidèles à ne point manifester leurs désirs ardents d'aimer Dieu et de lui plaire, tandis que, de l'autre, il excite les âmes mondaines à découvrir leurs intentions coupables. Ces usages sont tellement établis qu'on s'en fait gloire, ce semble, et on rend publiques les offenses qu'on fait à Dieu sur ce point.

Je ne sais si je ne dis pas des folies. S'il en est ainsi, déchirez cet écrit. Dans le cas contraire, venez, je vous

en conjure, au secours de ma simplicité, et complétez la pensée que je viens d'émettre par beaucoup d'autres raisons. Car aujourd'hui il y a si peu d'énergie pour tout ce qui concerne le service de Dieu, que ceux qui lui sont dévoués doivent se soutenir mutuellement afin de marcher de l'avant. On trouve si naturel de se lancer dans les vanités et les joies mondaines, que c'est à peine si on y fait attention. Mais quelqu'un vient-il à se donner à Dieu, il voit aussitôt s'élever tant de murmures qu'il lui faut nécessairement chercher une bonne compagnie pour se défendre, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour ne pas craindre la souffrance; sans cela, il se verrait dans la plus grande détresse. C'est pour ce motif, semble-t-il, que certains saints ont dû s'enfuir dans les déserts. C'est d'ailleurs un genre d'humilité que de se défier de soi-même et de croire que Dieu nous aidera par le moyen de nos confidents; de plus, la charité grandit en se communiquant; enfin il y a mille autres avantages; je n'oserais le dire, si une longue expérience ne m'avait appris l'importance de cette conduite.

Je suis, il est vrai, la plus faible et la plus mauvaise de toutes les créatures. Mais, à mon avis, une âme même forte ne perdra rien à ne pas se croire telle, à s'humilier et à s'en rapporter sur ce point à une personne d'expérience. Pour moi, je déclare que, si le Seigneur ne m'eût découvert cette vérité, et s'il ne m'avait ménagé l'occasion de m'entretenir très fréquemment avec des personnes d'oraison, je m'en allais, avec mes chutes et mes retours, tout droit en enfer. Pour m'aider à tomber, j'avais des amis en grand nombre; mais pour me relever, je me trouvais complètement isolée. Aujourd'hui je m'étonne de n'être pas restée toujours par terre. Louange à la miséricorde de Dieu! C'est lui seul qui me tendait la main. Qu'Il en soit béni à jamais ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE VIII

Elle traite du grand bonheur qu'elle eut de ne pas abandonner entièrement l'oraison, et par suite de ne point perdre son âme. Elle montre quel remède excellent est l'oraison pour réparer le temps perdu. Elle exhorte toutes les âmes à s'y adonner. Elle en expose tant d'avantages que, viendrait-on à l'abandonner, ce serait encore un bien considérable d'avoir profité pendant quelque temps d'une source de grâces si abondante.

Ce n'est pas sans motif que je me suis appesantie sur cette époque de ma vie. La vue de tant d'infidélités, je le comprends, n'aura rien d'attrayant pour personne. Mais je voudrais que tous ceux qui liront cet écrit aient en horreur une âme qui a été aussi obstinée et aussi ingrate vis-à-vis de Celui dont elle avait reçu tant de faveurs. Je voudrais, en outre, être autorisée à raconter toutes les fautes que j'ai commises à cette époque contre Dieu, pour ne m'être pas appuyée à cette forte colonne de l'oraison.

Je passai près de vingt ans sur cette mer orageuse, en tombant, en me relevant, mais mal, puisque je retombais encore. Ma vie était si imparfaite que je ne me gardais presque pas des péchés véniels. Quant aux péchés mortels, je les craignais sans doute, mais je n'avais pas pour eux assez d'horreur, puisque je ne m'éloignais pas des dangers. Je puis bien le dire; c'est là, à mon avis, une existence des plus pénibles que l'on puisse imaginer. Je ne goûtais pas les joies

de Dieu, et je ne trouvais pas de contentement dans le monde. Lorsque je me trouvais au milieu des contentements du monde, je m'en attristais au souvenir de mes obligations envers Dieu. Lorsque je me trouvais avec Dieu, les affections mondaines me troublaient. C'est là une lutte tellement pénible, que je ne sais comment j'ai pu la supporter un seul mois, à plus forte raison durant tant d'années. Malgré tout, je vois clairement de quelle miséricorde le Seigneur a usé envers moi, puisqu'il me laissait, malgré mes relations avec le monde, l'audace de faire oraison. Je dis l'audace. Je ne sais pas, en effet, s'il y a ici-bas une plus grande audace que celle de trahir son roi, quand on est persuadé qu'il ne l'ignore pas, et qu'on demeure constamment en sa présence. Sans doute, nous sommes tous sous le regard de Dieu : mais, à mon avis, les âmes qui s'occupent d'oraison y sont d'une manière spéciale, parce qu'elles voient qu'il les considère; les autres, au contraire, peuvent durant plusieurs jours ne pas se rappeler que Dieu les voit.

Il est certain toutefois que, durant tout ce temps, il y eut beaucoup de mois, et quelquefois même, si je ne me trompe, une année entière, où je me tenais à l'abri de l'offense de Dieu. Je m'adonnais beaucoup à l'oraison, et je prenais certaines précautions et des moyens sérieux pour ne point commettre de fautes. Je signale ce fait en ce moment, car tout ce que je dis doit être l'expression de la plus exacte vérité. Néanmoins il me reste un bien faible souvenir de ces heureux jours qui durent être moins nombreux que les autres, tandis que le souvenir des mauvais est profondément gravé en moi. En réalité, peu de jours se sont passés sans que j'aie consacré beaucoup de temps à l'oraison, à moins que je ne fusse très souffrante ou très occupée. C'est quand j'étais malade que je me trouvais le mieux avec Dieu. J'engageais

les personnes qui m'entouraient à faire de même; je suppliais le Seigneur de leur accorder cette grâce; je leur parlais souvent de Dieu. Ainsi donc, sauf l'année dont j'ai parlé, depuis vingt-huit ans que j'ai commencé à faire oraison, j'en ai passé plus de dix-huit dans ce combat et cette lutte avec Dieu et avec le monde. Durant les autres années dont il me reste à parler, si la cause de la guerre fut différente, le combat lui-même ne fut pas petit. Mais j'étais dès lors, ce me semble, appliquée au service de Dieu, et je comprenais la vanité du monde. Aussi tout m'était une suavité, comme je le dirai dans la suite.

Si je me suis tant appesantie sur ces détails, c'est, je le répète, pour bien faire ressortir et la miséricorde de Dieu et mon ingratitude. C'est aussi pour faire comprendre l'immense faveur que Dieu accorde à une âme, quand il l'incline à s'adonner généreusement à l'oraison, bien qu'elle n'y apporte pas toutes les dispositions nécessaires. C'est en outre, pour montrer que, si elle persévère, malgré les fautes, les tentations et les chutes de toutes sortes où le démon voudrait la faire tomber, le Seigneur, j'en ai l'assurance, la conduira enfin au port du salut, comme, d'après ce qui me semble maintenant, Sa Majesté m'y a conduite moi-même. Qu'il lui plaise que je ne m'expose plus à ma perte !

Beaucoup de saints et d'hommes de vertu ont écrit sur les avantages qu'on retire de l'oraison, je veux dire l'oraison mentale. Que Dieu en soit glorifié ! Mais quand ils ne l'auraient pas fait, je ne serais pas, malgré mon peu d'humilité, assez téméraire pour oser en parler. Je puis dire toutefois ce que l'expérience m'a appris. Malgré les fautes où tombe celui qui débute dans la voie de l'oraison, il ne doit jamais l'abandonner. L'oraison est le moyen qui lui servira à se relever. Sans elle, ce serait beaucoup plus

difficile. Mais qu'il ne se laisse pas séduire comme moi par le démon, et qu'il se garde bien d'abandonner cet exercice sous prétexte d'humilité. Il doit croire que le Seigneur ne peut manquer à sa parole. Si notre repentir est sincère, et si nous prenons la résolution généreuse de ne plus pécher, il nous rend son amitié première; il nous accorde les mêmes faveurs que précédemment, et parfois de beaucoup plus grandes, si le repentir de notre cœur le mérite.

Quant à celui qui n'aurait pas encore commencé à faire oraison, je le supplie pour l'amour de Dieu de ne pas se priver d'un si grand bien. Ici, il n'y a rien à craindre, mais tout à espérer. Si, je suppose, on n'avance pas et si l'on ne s'efforce pas d'être assez parfait pour mériter les joies et les délices que le Seigneur réserve à ses vrais amis, on arrivera néanmoins à connaître peu à peu la voie du ciel. Si l'on persévère, j'ai confiance en la miséricorde de Dieu. Personne ne l'a pris en vain pour ami. Or, l'oraison mentale n'est, à mon avis, qu'un commerce intime d'amitié où l'on s'entretient souvent seul à seul avec ce Dieu dont on se sait aimé. Mais vous ne l'aimez pas encore, dites-vous. Car pour que l'amour soit vrai et l'amitié durable, il faut la parité des conditions. Or Notre-Seigneur, nous le savons, ne peut avoir de défauts; notre nature, au contraire, est vicieuse, sensuelle et ingrate. Vous ne pouvez donc arriver à lui porter assez d'amour, à cause de l'infériorité de votre état. Mais la vue des grands biens qu'il y a pour vous à posséder son amitié et de l'amour immense qu'il vous porte, vous amènera à triompher de la peine où vous êtes de rester longtemps avec Celui qui est si différent de vous.

O bonté infinie de mon Dieu ! C'est bien de la sorte, ce me semble ,que je vous vois et que je me voïs. O délices des Anges, je voudrais à cette vue me consumer

tout entière d'amour pour vous. Oh ! qu'il est bien vrai que vous supportez la présence de celui qui se fatigue en votre compagnie ! quel ami généreux vous êtes pour lui, ô mon Dieu ! que de faveurs vous lui prodiguez ! quelle patience à le supporter ! vous attendez qu'il se conforme à votre condition, pendant que vous poussez la condescendance jusqu'à supporter la sienne. Vous lui tenez compte, ô mon Dieu, de quelques instants qu'il consacre à vous aimer; et, à la première lueur de son repentir, vous oubliez ses offenses envers vous. Voilà ce que j'ai vu clairement par moi-même. Aussi, je ne comprends pas, ô mon Créateur, pourquoi tout le monde ne chercherait pas à se rapprocher de vous par une amitié si intime. Les méchants qui ne sont point de votre condition, vous les rendriez bons. Ils n'ont qu'à supporter que vous soyez près d'eux, seulement deux heures par jour, alors même que leur esprit serait, comme jadis le mien, emporté loin de vous et agité de mille soucis et de mille pensées frivoles. En récompense des efforts qu'on fait pour rester en si bonne compagnie, vous tenez compte de ce que dans les débuts, et même parfois dans la suite, nous ne saurions faire davantage. Et alors vous, ô Seigneur, vous empêchez les démons de nous attaquer, vous diminuez chaque jour leur empire sur nous, et vous nous donnez la force d'en triompher. Non, vie de toutes les vies, vous ne donnez la mort à aucun de ceux qui se confient en vous et vous prennent pour ami. Mais vous donnez la vie à l'âme, et vous soutenez celle du corps en lui communiquant une nouvelle santé.

Je ne comprends pas les craintes de ceux qui n'osent s'adonner à l'oraison mentale; je ne sais de quoi ils ont peur. Quant au démon, il sait bien ce qu'il fait lorsqu'il nous inspire ces frayeurs. Il nous cause un vrai préjudice quand il nous empêche de penser à

nos péchés et à nos graves obligations envers Dieu, à l'existence d'un enfer et d'un ciel, aux tourments inouïs et aux angoisses que le Sauveur a endurés pour nous. Telle fut toute mon oraison au milieu des dangers dont j'ai parlé. Telles furent les vérités sur lesquelles je méditais quand je le pouvais. Mais très souvent pendant plusieurs années, j'étais beaucoup plus préoccupée du désir de voir s'achever l'heure d'oraison et d'entendre le coup de l'horloge, que d'autres pensées vraiment utiles. Souvent aussi il m'eût été moins dur de subir les pénitences les plus rigoureuses que de me recueillir pour faire oraison. Oui, je l'affirme, j'avais à soutenir un tourment inouï contre le démon ou ma mauvaise nature, qui voulaient m'empêcher de me rendre à l'oraison. Une telle tristesse s'emparait de moi, en entrant à l'oratoire, que pour me surmonter j'avais besoin de tout mon courage, qui, dit-on, n'est pas petit. On a vu, en effet, que Dieu me l'a donné bien supérieur à celui d'une femme, quoique j'en aie mal usé. Enfin, le Seigneur venait à mon secours. Après m'être ainsi surmontée, je goûtais plus de repos et de consolation que dans quelques autres circonstances où j'étais stimulée par le désir de le prier.

Eh bien, si le Seigneur a supporté durant tant d'années une créature aussi vile que moi et s'il est évident que l'oraison a été le remède à tous mes maux, quel est celui, tout méchant qu'il soit, qui craindrait de s'adonner à cet exercice ? Quelque profonde que soit sa misère, il n'y persistera jamais autant d'années que moi, après avoir reçu de si grandes faveurs. Qui donc perdrait confiance, quand le Seigneur m'a tant supportée, uniquement parce que je recherchais et me procurais un peu de solitude et de temps pour qu'il fût avec moi ? Encore était-ce très souvent contre mon attrait par suite des efforts que

je faisais ou que le Seigneur plutôt faisait lui-même pour m'y contraindre.

Or, si l'oraison procure tant de bien et est même très nécessaire à ceux qui ne le servent pas, mais l'offensent au contraire, si personne ne peut en réalité y trouver le moindre inconvénient tandis qu'il en aurait un très grand à ne s'y point livrer, pourquoi donc ceux qui servent Dieu et veulent l'honorer laisseraient-ils cet exercice ? En vérité, je ne saurais le comprendre, à moins qu'ils ne veuillent augmenter la peine que procurent les travaux de la vie et fermer à Dieu la porte afin de l'empêcher de leur donner sa consolation. Oui, je les plains, car ils servent Dieu à leurs dépens. Si, au contraire, ils s'adonnent à l'oraison, c'est le Seigneur lui-même qui fait tous les frais. En échange d'un peu de peine, il leur donne des consolations qui les aident à supporter les épreuves.

Comme je traiterai longuement ailleurs des consolations que le Seigneur réserve à ceux qui persévèrent dans l'oraison, je n'en parlerai pas ici. Je dirai seulement que ces faveurs insignes dont le Seigneur m'a comblée, ne viennent que par l'oraison. Cette porte une fois fermée, je ne sais pas comment il nous les accorderait; car s'il veut venir prendre ses délices dans une âme et la combler de ses consolations, il n'y a qu'un moyen : il faut que l'âme soit seule, pure et désireuse de le recevoir. Si nous mettons une foule d'obstacles à sa venue, et si nous négligeons absolument de les faire disparaître, comment viendra-t-il à nous ? Comment voulons-nous alors qu'il nous fasse de grands dons ?

Je voudrais montrer sa miséricorde et l'immense avantage qu'il y eut pour moi à ne point abandonner l'oraison ni la lecture; car il est très important qu'on le comprenne. Je dirai donc quelle batterie le démon dresse contre une âme pour la gagner, ainsi que les

artifices et la miséricorde dont le Seigneur use pour la rappeler à lui. Ceux qui me liront, se tiendront en garde contre les dangers dont je n'ai pas su me préserver. Avant tout, ce que je demande, au nom de Notre-Seigneur, et au nom de cet amour immense qui le porte avec tant de sollicitude à nous ramener à lui, c'est que l'on s'éloigne des dangers. Dès qu'on s'y trouve, il n'y a plus de sécurité; nous avons alors une foule d'ennemis pour nous combattre, et nous sommes très faibles pour nous défendre.

Je voudrais pouvoir retracer l'état de captivité où se trouvait mon âme à cette époque. Je voyais bien qu'elle était captive, mais je ne parvenais pas à comprendre en quoi elle l'était. Je ne pouvais, non plus, croire entièrement que des choses qui ne m'étaient pas complètement défendues par mes confesseurs, fussent aussi graves que me le reprochait ma conscience. L'un d'eux que j'allai consulter sur mon scrupule me répondit que, quelle que fût la sublimité de la contemplation où j'étais élevée, je ne pouvais souffrir aucun dommage de toutes ces occasions dangereuses et de ces entretiens avec le monde. C'était dans les derniers temps où, par la grâce de Dieu, je m'éloignais davantage des grands dangers, sans pourtant en quitter entièrement l'occasion. Mes confesseurs considéraient mes bons désirs et le temps que je consacrais à l'oraison. Il leur semblait que je faisais beaucoup. Mais mon âme comprenait qu'elle ne répondait point aux obligations que lui imposaient tant de bienfaits reçus. Je la plains aujourd'hui de tout ce qu'elle a souffert, du peu de secours qu'elle trouvait de toutes parts, excepté du côté de Dieu, et de la grande latitude qu'on lui donnait pour des passe-temps et les joies du monde en lui disant que c'était permis.

Un tourment pour moi qui n'était pas petit, c'étaient

les sermons. J'aimais tellement à les entendre que si je voyais un prédicateur unir la flamme du zèle au talent, je lui portais une particulière estime. Je ne la recherchais point, il est vrai, et je ne sais qui la mettait en moi. Les personnes qui avaient entendu le prédicateur avaient beau dire qu'il ne prêchait pas bien, le sermon ne me paraissait presque jamais si défectueux que je ne l'écoutasse volontiers. Lorsqu'il était bon, j'en éprouvais une joie spéciale. D'ailleurs je ne me lassais pour ainsi dire jamais de parler de Dieu ou d'en entendre parler, depuis le jour où je me suis adonnée à l'oraison. D'un côté, les sermons étaient une joie pour moi : de l'autre, ils étaient aussi un tourment. J'y reconnaissais, en effet, que je n'étais pas sous beaucoup de rapports ce que je devais être. Je suppliais le Seigneur de me venir en aide, mais d'après ce qui me semble maintenant, j'avais le tort de ne pas mettre toute ma confiance en Sa Majesté et de ne pas me défier absolument de moi-même. Je cherchais un remède à mon tourment. Je faisais des diligences actives pour le trouver, mais je ne comprenais pas, sans doute, que tous nos efforts servent de peu, tant que nous ne bannissons pas toute confiance en nous-même pour nous reposer entièrement en Dieu. Je désirais vivre, car je voyais bien que ce n'était pas vivre que de lutter sans cesse contre une sorte de mort. Je n'avais personne pour me donner la vie, et je ne pouvais me la procurer moi-même. Celui qui le pouvait, avait bien raison de ne pas venir à mon secours; tant de fois il m'avait ramenée à Lui, et je l'avais toujours abandonné !

CHAPITRE IX

Elle raconte par quels moyens le Seigneur commença à réveiller son âme, à l'éclairer au milieu de si épaisses ténèbres et à fortifier ses vertus pour la préserver du péché.

Mon âme, fatiguée d'une telle vie, soupirait après le repos. Mais ses tristes habitudes ne lui permettaient pas d'en jouir. Or voici ce qui m'arriva. Entrant un jour dans l'oratoire, je vois une statue que l'on s'était procurée pour une fête qui devait se célébrer dans le couvent et que, en attendant, on avait placée là. Elle représentait le Christ tout couvert de plaies. La dévotion qu'elle inspirait fut si grande qu'en la voyant je me sentis complètement bouleversée, tant elle rappelait ce que le Seigneur avait enduré pour nous. Une telle douleur s'empara de moi, en considérant combien j'avais mal répondu à l'amour que supposaient de telles plaies, que mon cœur semblait se briser. Je me prosternai aux pieds de mon Sauveur, en répandant un torrent de larmes, et le suppliai de me donner enfin la force de ne plus l'offenser.

J'avais une dévotion très vive pour la glorieuse Madeleine, et très souvent la pensée de sa conversion m'occupait, spécialement lorsque je communiais. Certaine que Notre-Seigneur était alors au-dedans de moi, je me mettais à ses pieds. Il me semblait que mes larmes n'étaient pas à dédaigner. Je ne savais ce que je lui disais; c'était déjà une grande faveur de sa part de me laisser les répandre pour lui, quand

je devais sitôt oublier une telle disposition. Je me recommandais donc à cette glorieuse sainte et la suppliais de m'obtenir le pardon.

Mais dans cette dernière circonstance où je m'étais prosternée devant la statue de Notre-Seigneur, cette sainte me fut, ce semble, plus propice. J'avais déjà une extrême défiance de moi et toute ma confiance était en Dieu. Je dis alors, ce me semble, à Notre-Seigneur que je ne me relèverais pas de là, qu'il ne m'eût exaucée. Il m'écouta, j'en suis certaine, car je n'ai plus cessé depuis lors de faire de grands progrès dans la vertu.

Voici quelle était ma méthode d'oraison. Ne pouvant discourir à l'aide de l'entendement, je m'appliquais à me représenter le Christ au-dedans de moi. Mon âme retirait plus de profit, ce semble, à le considérer dans les circonstances où il s'était trouvé isolé. Je pensais que là, se trouvant seul et affligé, il devait, à cause même de sa détresse, m'accueillir auprès de lui. J'avais beaucoup de simplicités de ce genre. Je me plaisais surtout à méditer sa prière au jardin des Oliviers. C'est là que j'aimais à lui tenir compagnie. Je considérais sa sueur de sang et la tristesse où il était tombé alors. J'aurais désiré, si je l'avais pu, essuyer cette sueur qui lui a tant coûté. Mais, je m'en souviens, je n'ai jamais osé m'y déterminer. J'étais arrêtée par le souvenir de mes infidélités si graves. Je restais ainsi en sa compagnie aussi longtemps que mes pensées me le permettaient, car il y en avait beaucoup qui faisaient mon tourment.

Durant de nombreuses années, presque tous les soirs, avant de m'endormir, je recommandais mon sommeil à Dieu, et je méditais toujours un instant sur la prière de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers; j'avais cette coutume même avant d'être religieuse, car on m'avait dit qu'il y avait beaucoup d'indul-

gences attachées à cette pratique. Ce qui est certain, au moins, c'est que mon âme y trouva le plus grand profit, puisque je commençai ainsi à faire oraïson, sans même savoir ce que c'était; par suite de l'habitude, j'étais aussi fidèle à cette pratique qu'à faire mon signe de croix avant de prendre mon sommeil.

Je reviens à ce tourment des pensées importunes dont j'ai parlé. Ce mode de procéder sans le discours de l'entendement a ceci de particulier que l'âme y est absorbée ou très égarée. Quand je dis qu'elle est égarée, j'entends parler des distractions où elle se trouve. Si elle avance, elle profite beaucoup. Car elle avance dans l'amour. Mais il lui en coûtera d'en arriver là, à moins que le Seigneur ne veuille la conduire en peu de temps à l'oraison de quiétude, comme il l'a fait pour plusieurs personnes que je connais. Il est bon pour les âmes qui suivent cette voie de prendre un livre, afin de se recueillir promptement. Ce qui m'était aussi d'un grand secours, c'est la vue de la campagne, de l'eau ou des fleurs. Toutes ces choses me rappelaient mon Créateur. Elles me portaient à la ferveur et au recueillement; elles me tenaient lieu de livre. Je me servais, en outre, du souvenir de mon ingratitude et de mes fautes. Quant aux choses célestes ou très élevées, mon entendement grossier n'a jamais, non jamais, pu les imaginer, jusqu'à ce que le Seigneur daignât me les représenter par un autre moyen.

Il y avait en moi si peu d'aptitude pour me peindre les objets à l'aide de l'entendement, que je ne pouvais imaginer les choses que je n'avais pas sous les yeux. D'autres, au contraire, ont une imagination qui les aide à entrer dans le recueillement. Pour moi, je ne pouvais que penser à Notre-Seigneur dans son Humanité. Et encore, il ne m'a jamais été possible de me le représenter. En vain, je lisais la description de sa

beauté, ou je contemplais ses images, je n'y parvenais pas. Figurez-vous quelqu'un qui est aveugle, ou qui est dans l'obscurité. Il parle à une personne. Il sait qu'il est en sa présence, parce qu'il a la certitude qu'elle est là; il comprend, il croit qu'elle est là, mais il ne la voit pas. Ainsi en était-il de moi, quand je pensais à Notre-Seigneur. Voilà le motif pour lequel j'aimais tant les images. Hélas ! qu'ils sont malheureux ceux qui, par leur faute, se privent d'une ressource aussi précieuse ! On voit bien qu'ils n'aiment pas Notre-Seigneur. S'ils l'aimaient, ils seraient contents de voir son portrait; car même ici-bas c'est une joie de voir le portrait d'un ami.

A cette époque, on me remit les *Confessions* de saint Augustin. Ce fut sans doute par une disposition spéciale de la Providence, car je ne les avais point demandées, et je ne les avais même jamais vues. J'avoue que j'ai une dévotion très spéciale à ce grand saint, d'abord parce que le monastère où j'ai habité, avant d'être religieuse était de son Ordre, et ensuite parce qu'il a été pécheur. Or les saints que le Seigneur a retirés du péché pour les amener à la perfection étaient pour moi un sujet de consolations très vives. Il me semblait que je devais trouver en eux un appui, et que le Seigneur, qui leur avait accordé le pardon, pouvait bien me l'accorder à moi aussi. Une chose me désolait : c'est que, comme je l'ai dit, un seul appel du Seigneur avait suffi pour les convertir, et ils n'étaient plus retombés. Pour moi, au contraire, ses appels avaient été déjà si nombreux, et c'est là ce qui m'affligeait. Toutefois la vue de l'amour qu'il me portait me donnait du courage; et, si j'ai désespéré très souvent de moi-même, je n'ai jamais perdu confiance en sa miséricorde.

O mon Dieu, comme je suis stupéfaite en considérant l'aveuglement de mon âme, au milieu de tant de

secours dont vous l'entouriez ! Je deviens toute tremblante, en voyant le peu d'empire que j'avais sur moi-même, et jusqu'à quel point j'étais enchaînée puisque j'hésitais encore à me donner tout à Vous !

Dès que je commençai la lecture des *Confessions* de saint Augustin, il me sembla m'y voir représentée. Je me mis aussitôt à me recommander à ce glorieux saint. Arrivée au récit de sa conversion, où il parle de la voix qu'il entendit dans le jardin, il me sembla que le Seigneur me faisait entendre cette même voix, tant l'émotion de mon cœur était vive. Je restai longtemps baignée dans mes larmes, toute pénétrée de repentir et de douleur. Oh ! qu'une âme souffre, grand Dieu, quand elle perd la liberté qui devait en faire une Souveraine ! Que de tourments elle endure ! Je me demande aujourd'hui avec étonnement comment j'ai pu vivre au milieu d'une pareille torture. Béni soit Dieu qui m'a donné la vie et m'a délivrée d'une mort si cruelle ! Il semble bien que mon âme obtint alors de Notre-Seigneur de grandes forces. Il a dû entendre mes cris et se laisser toucher par tant de larmes.

A partir de ce moment je vois croître en moi le désir de demeurer plus longtemps en sa compagnie. Je détourne mes regards des occasions dangereuses. A peine ont-elles disparu, que mon amour pour Sa Majesté renaît dans mon cœur. Il me semblait bien que je l'aimais. Toutefois, je ne comprenais pas, comme je l'aurais dû, ce que c'est que d'aimer véritablement son Dieu. J'avais à peine formé, je crois, le désir d'accomplir sa volonté, qu'il me comblait de nouveau de ses faveurs. Ce que d'autres n'obtiennent qu'après de pénibles travaux, on aurait dit vraiment qu'il me suppliait de l'accepter. D'ailleurs, dans ces dernières années il m'accordait déjà des goûts

spirituels et des délices. Je ne lui demandais cependant jamais ces faveurs, ni la tendresse de la dévotion. Je ne l'aurais pas osé. Je me contentais de lui demander la grâce de ne plus l'offenser et de me pardonner mes grands péchés. Ils étaient si grands à mes yeux que sciemment je n'aurais même jamais osé désirer ces joies et ces délices. C'était déjà, à mon avis, trop de bonté de sa part et vraiment trop de miséricorde, que de me supporter en sa présence et de m'attirer près de lui, car, sans une telle sollicitude de sa part, je le voyais, j'en serais restée éloignée.

Je ne me souviens pas de lui avoir demandé de consolations, si ce n'est une seule fois dans ma vie; je me trouvais alors dans la plus grande aridité. A peine eus-je remarqué ce que je faisais, que je devins toute confuse; mais la douleur de me voir si peu humble m'obtint ce que j'avais eu la témérité de demander. Je savais bien, il est vrai, qu'il est permis de faire cette supplique; mais, selon moi, une telle liberté est réservée à ceux qui y sont préparés et qui n'ont négligé aucun effort pour acquérir la vraie dévotion, c'est-à-dire qui n'offensent plus Dieu et sont disposés et résolus à tout bien. Mes larmes ne me semblaient que des larmes de femme et des larmes sans énergie, puisqu'elles ne m'obtenaient pas l'objet de mes désirs. Je crois cependant qu'elles m'ont servi. Car depuis ces deux circonstances en particulier où je les répandis avec tant de componction et tant de brisement de cœur, je me suis adonnée davantage à l'oraison. En outre, je me suis moins exposée aux occasions qui auraient pu me nuire. Sans doute, je ne les évitais pas encore entièrement; mais, je le répète, Dieu m'a aidée à m'en détourner peu à peu. Sa Majesté n'attendait donc qu'une légère disposition de ma part. Aussi les faveurs spirituelles dont elle m'a enrichie devinrent de plus en

plus grandes, comme je vais le raconter. C'est là une conduite peu ordinaire de la part de Dieu, car il n'accorde en général ces faveurs qu'à ceux qui vivent dans la plus grande pureté de conscience.

CHAPITRE X

Elle commence à raconter les faveurs que le Seigneur lui a accordées dans l'oraison, les moyens par lesquels nous pouvons y donner notre concours, et l'importance qu'il y a à bien comprendre les grâces divines. Elle supplie celui à qui elle destine ces pages de tenir secret le récit qui va suivre, puisqu'on lui commande d'exposer avec tant de détails les faveurs reçues de Dieu.

Il m'a été donné plusieurs fois, comme je l'ai dit[1], de goûter durant un temps très court les prémices de la faveur dont je vais parler maintenant. Tandis que je m'appliquais à me tenir auprès de Notre-Seigneur de la manière que j'ai racontée, ou même quelquefois lorsque je faisais une lecture, il m'arrivait subitement un sentiment intime de la présence de Dieu. Je ne pouvais nullement douter qu'il ne fût en moi, ou que je ne fusse tout abîmée en lui. Cette faveur n'est pas une sorte de vision. On l'appelle, je crois, théologie mystique. L'âme est suspendue de telle sorte qu'elle semble tout entière hors d'elle-même. La volonté aime. La mémoire me paraît comme perdue. L'entendement ne discourt pas, à mon avis, mais il ne se perd pas. Cependant, je le répète, il n'agit pas par voie de raisonnement. Il est comme épouvanté de tout ce qu'il voit, car le Seigneur veut lui montrer qu'il ne comprend rien de ce que Sa Majesté lui représente.

1. Au chap. IV.

Tout d'abord, j'avais été favorisée d'une tendresse très habituelle de dévotion, dont nous pouvons, ce me semble, nous procurer jusqu'à un certain point quelque chose; c'est une joie qui n'est ni complètement sensible, ni complètement spirituelle. Tout est sans doute un don de Dieu. Cependant nous pouvons, à mon avis, nous aider beaucoup pour obtenir cette faveur, soit en considérant notre bassesse et notre ingratitude envers Dieu, les bienfaits immenses reçus de sa main, sa passion douloureuse et sa vie si souffrante, soit en nous réjouissant à la vue de ses œuvres, de sa grandeur, de son amour pour nous et de beaucoup de choses qui, sans grand effort de notre part, frappent très souvent l'âme désireuse de son avancement. Si à ces dispositions s'ajoute un peu d'amour, l'âme goûte une joie intime, le cœur s'attendrit et les larmes coulent; parfois nous semblons les arracher de vive force; d'autre fois, c'est le Seigneur qui nous fait violence, semble-t-il, et nous ne pouvons les retenir. A mon avis, Sa Majesté veut récompenser ces faibles efforts par ce don si magnifique de la consolation qu'éprouve une âme en sentant couler ses larmes pour un si grand Roi. Je ne m'en étonne pas. Elle n'a que trop de motifs pour mettre en lui sa consolation. En lui est toute sa joie; en lui sont toutes ses délices.

Voici une belle comparaison qui s'offre à moi en ce moment. Ces joies de l'oraison doivent ressembler à celles du ciel. Les bienheureux ne voient que ce que le Seigneur leur donne à contempler, d'après leurs mérites. Mais comme ils savent combien ils ont peu fait pour l'obtenir, chacun d'eux est content de la place qu'il occupe. Or, il y a une très grande différence entre les divers degrés de bonheur au ciel, et cette différence dépasse de beaucoup celle qu'il y a dès ici-bas entre les divers degrés de joie spirituelle,

quelle qu'elle soit. En vérité, quand une âme commence à goûter ces faveurs divines, dont je parle, il lui semble presque qu'elle n'a plus rien à désirer. Elle se considère comme très bien payée de tout ce qu'elle a fait pour la gloire de Dieu; et elle n'a que trop raison. Car une seule de ces larmes que, je le répète, nous nous procurons presque par nos efforts, bien que rien ne se fasse sans le secours de Dieu, ne pourrait être payée, ce semble, par tous les travaux du monde. Ces larmes produisent en nous un gain inestimable. Et quel trésor plus précieux que celui de posséder quelque témoignage que l'on est agréable à Dieu ! Aussi l'âme qui arrive à cette faveur doit lui adresser les plus vives actions de grâces, et reconnaître jusqu'à quel point elle lui est redevable, car le Seigneur semble dès lors la vouloir pour sa demeure et la choisir pour son royaume, si elle ne retourne pas en arrière.

Elle ne doit pas se préoccuper de certains sentiments d'humilité dont je veux parler. Il y en a qui s'imaginent faire acte d'humilité en ne reconnaissant pas les dons du Seigneur. Comprenons bien, oui, comprenons bien, comme c'est d'ailleurs la vérité, que ce sont des dons que le Seigneur nous accorde sans aucun mérite de notre part. Soyons-en reconnaissants à Sa Majesté; mais si nous ne savons ce que nous recevons, nous ne nous stimulons pas à aimer. Il est bien certain, en effet, que plus nous nous voyons riches des dons du Seigneur, tout en reconnaissant que nous sommes pauvres par nous-mêmes, plus aussi notre âme avance dans la vertu et spécialement dans la véritable humilité. Le reste est de nature à décourager. On s'imagine être incapable de recevoir de grandes grâces, et dès que Dieu commence à les accorder, on se met à trembler et à redouter la vaine gloire. Croyons-le, celui qui nous accorde ses faveurs nous donnera aussi la grâce de découvrir les tenta-

tions du démon, dès qu'il commencera à nous tenter sur ce point, et la force de les repousser. Mais il faut marcher avec sincérité devant Dieu et être bien déterminé à ne contenter que lui seul et non les créatures.

Il y a une chose très claire, c'est que nous aimons davantage une personne quand nous nous rappelons souvent ses bienfaits. Or, s'il est permis et très méritoire de nous rappeler sans cesse que Dieu nous a donné l'être, qu'il nous a tirés du néant, qu'il nous conserve l'existence, que, bien longtemps avant de nous créer, il a préparé pour chacun de ceux qui existent actuellement tous les autres bienfaits de ses souffrances et de sa mort, pourquoi ne me serait-il pas permis de reconnaître, de voir, de considérer très souvent qu'après m'être plu autrefois dans des conversations frivoles, je voudrais aujourd'hui, par un don du Seigneur, ne m'entretenir que de lui ? Voici un joyau de prix. Le souvenir qu'il nous a été donné et qu'il est en notre possession nous invite et nous force à aimer notre bienfaiteur. C'est là tout le fruit de l'oraison basée sur l'humilité. Mais que serait-ce donc si on voyait en sa possession, comme certains serviteurs de Dieu, d'autres joyaux bien plus précieux, tels que le mépris du monde et même de soi ? A coup sûr, ceux-là seraient tenus à se montrer plus redevables et plus obligés envers Dieu. Ils devraient bien se persuader qu'ils ne possédaient rien de ces faveurs et reconnaître la munificence de Dieu. Alors même qu'une âme aussi pauvre, aussi vile et aussi dépourvue de mérites que la mienne, n'eût reçu que le premier de ces joyaux, c'eût été suffisant. C'était même trop pour moi ! Et il a voulu me combler de trésors qui dépassent tout ce que j'aurais pu désirer.

De tels bienfaits nous obligent à prendre courage pour le servir avec plus de ferveur et ne pas nous montrer ingrats envers lui. C'est à cette condition

qu'il les accorde. Si nous ne profitions pas de ce trésor et de l'état sublime où il nous élève, il reprendrait ses biens pour nous laisser plus pauvres que jamais; il donnerait ces perles précieuses à des âmes qui sauraient les faire resplendir et en profiter pour elles-mêmes et pour les autres. Mais comment pourrait-il faire part de ses biens et les distribuer avec libéralité, celui qui ne sait pas qu'il est riche ? A mon avis, il est impossible, vu la faiblesse de notre nature, de se sentir porté aux grandes choses, quand on ne comprend pas que l'on est soutenu par Dieu. Nous sommes si misérables, si penchés vers les choses de la terre, qu'il est très difficile de mépriser réellement tous les biens d'ici-bas et de vivre dans un détachement absolu, si on ne reconnaît pas en soi quelque gage des biens d'en-haut. Par ces dons, en effet, le Seigneur nous rend la force que nous avions perdue par nos péchés. Mais si l'on n'a pas déjà des arrhes de l'amour divin et une foi très vive, il sera très difficile d'aspirer à devenir un objet de mépris et d'horreur pour toutes les créatures, et de se porter à toutes ces autres vertus sublimes que possèdent les parfaits. Notre nature est si inerte que nous ne nous portons qu'à ce que nous voyons présentement. Voilà pourquoi ces faveurs viennent réveiller notre foi et lui donner de la vigueur. Peut-être que, vu mon peu de vertu, je juge des autres par moi-même. Il peut se faire que la seule vertu de foi suffise à certaines âmes pour accomplir des œuvres très parfaites. Quant à moi, misérable comme je le suis, j'ai eu besoin de tous ces secours. Mais c'est à ces âmes favorisées à s'expliquer. Pour moi, je raconte ce que j'ai éprouvé, comme on me l'a commandé. Si cette relation n'est pas bien, celui à qui je l'envoie pourra la détruire. Il saura mieux que moi en découvrir les défauts. Mais je le supplie, pour l'amour de Dieu, de publier tout ce que j'ai raconté jusqu'ici

de ma triste vie et de mes péchés. Dès ce moment, je donne la liberté à tous mes confesseurs, et à lui par conséquent, puisqu'il est de ce nombre, de le faire même de suite et de mon vivant, s'ils le jugent à propos, afin que je ne trompe pas le monde plus longtemps et ne laisse pas croire qu'il y a en moi quelque bien. Oui, oui, je le dis en toute vérité, d'après les sentiments qui m'animent en ce moment, j'en aurais la joie la plus vive. Mais je ne leur donne point la même liberté pour le récit qui va suivre. S'ils viennent à le montrer à quelques personnes, je ne veux pas qu'ils disent quelle est celle qui l'a composé, ni en qui ces choses se sont passées. C'est pour cela que je fais silence sur mon nom et sur celui des autres dont j'aurai à parler.

Je veux tout raconter de mon mieux, mais rester inconnue. Aussi je les conjure pour l'amour de Dieu de se conformer à mes désirs. D'ailleurs l'approbation d'hommes si instruits et si graves suffira pour autoriser les quelques bonnes choses que le Seigneur me donnerait la grâce de dire. S'il en est ainsi, le mérite doit être attribué à lui, et non à moi, car je suis sans talent, ni vertu, et sans le secours de savants ou de toute autre personne. Ceux-là seuls qui m'ont commandé d'écrire, et qui, à l'heure actuelle, ne sont pas ici, savent que je compose ce récit de ma vie. Je n'y consacre pour ainsi dire que des instants dérobés, et c'est encore avec peine; car ce travail m'empêche de filer, et cependant je me trouve dans une maison pauvre au milieu de nombreuses occupations. Si le Seigneur m'avait donné un peu plus de capacité et de mémoire, j'aurais pu mettre à profit ce que j'ai lu et entendu, mais il y en a très peu en moi. Si donc je réussis à dire quelque chose de bon, c'est que le Seigneur l'aura voulu pour en tirer quelque bien. Tout ce qui sera défectueux viendra de moi, et je

vous prie, mon Père, de le retrancher. Mais dans l'un et l'autre cas, il n'y a aucune raison de dire mon nom. De mon vivant, il est clair qu'il ne faut point publier le bien qui est en moi ; à ma mort, il n'y a aucun motif de le faire non plus, car le bien que je dirais perdrait toute autorité et tout crédit, dès que l'on saurait qu'il vient d'une personne aussi basse et aussi vile que moi.

J'ai confiance, mon Père, que vous voudrez bien, vous et ceux qui doivent lire ces pages, accueillir cette demande pour l'amour de Dieu. Je pourrai alors écrire en toute liberté. Sans cela, je n'oserais le faire qu'avec beaucoup de scrupule, excepté pour raconter mes péchés, car sur ce point je n'en ai aucun. Quant au reste, il me suffit d'être femme pour perdre tout courage ; à plus forte raison, lorsqu'on est une femme aussi misérable que moi. Ainsi donc tout ce qui sera en dehors du simple récit de ma vie, veuillez mon Père, le garder pour vous, puisque vous m'avez tant pressée de faire une relation des faveurs que le Seigneur m'a accordées dans l'oraison. Je suppose, bien entendu, qu'elle sera conforme à notre sainte foi catholique ; sinon mon Père, vous la brûlerez immédiatement ; et, dès ce moment, je m'y soumets.

Je dirai donc ce qui se passe en moi. Si ce récit est conforme à nos croyances, il pourra vous être de quelque utilité. Dans le cas contraire, vous me détromperez afin que le démon ne trouve pas de profit là où je croyais moi-même en trouver. Le Seigneur sait bien, comme je le dirai plus loin, que j'ai toujours recherché les personnes capables de m'éclairer.

Malgré le désir que j'ai de m'exprimer avec la plus grande clarté, ces choses de l'oraison seront bien obscures pour celui qui n'en a pas l'expérience. J'indiquerai divers obstacles qui, selon moi, empêchent l'âme d'avancer dans ce chemin, et d'autres

choses où il y a danger. J'utiliserai dans ce but les enseignements de l'expérience que le Seigneur m'a donnés, et les lumières que j'ai puisées près de gens très instruits ou de personnes adonnées depuis longtemps à la vie spirituelle. Ils ont pu constater que, depuis vingt-sept ans seulement que je fais oraison, Sa Majesté m'a donné, malgré tous les faux pas et toutes mes imperfections dans cette voie, autant d'expérience qu'à d'autres qui la suivent depuis quarante-sept ou trente-sept ans dans l'exercice continuel de la pénitence et de la vertu. Béni soit le Seigneur de tous ses dons ! qu'Il se serve de moi, comme il plaira à Sa Majesté ! Mon Maître sait bien que je n'ai d'autre prétention que de travailler quelque peu à sa gloire et à son exaltation, en montrant, comment il a changé un fumier aussi abject et aussi rebutant que mon âme en un jardin où s'épanouissent les fleurs aux parfums les plus suaves. Plaise à Sa Majesté que je ne les arrache pas de nouveau par ma faute, et que je ne retourne pas à mon premier état ! Je vous conjure, mon Père, par amour pour Notre-Seigneur, demandez-lui cette grâce pour moi. Vous savez ce que je suis, bien plus clairement que vous ne m'avez permis de le dire ici.

CHAPITRE XI

Elle montre pour quel motif nous n'arrivons pas en peu de temps à la perfection de l'amour de Dieu. Elle commence à expliquer par une comparaison quatre degrés d'oraison. Elle traite ici du premier ; c'est un point très important pour ceux qui débutent et pour ceux qui ne goûtent pas les douceurs de l'oraison.

Je vais parler maintenant de ceux qui commencent à être les serviteurs de l'amour, car il me semble que nous ne sommes pas autre chose, lorsque nous nous déterminons à suivre par ce chemin de l'oraison Celui qui nous a tant aimés. C'est une dignité tellement haute, que je ne puis y penser sans éprouver une joie extrême. En réalité, la crainte est bientôt bannie, si dans ce premier état nous marchons comme il faut.

O Seigneur de mon âme ! O mon Bien ! Pourquoi n'avez-vous pas voulu que l'âme, dès lors qu'elle se détermine à vous aimer et fait son possible pour quitter tout, afin de s'y mieux employer, ne goûte pas immédiatement la joie d'arriver à cet amour parfait ? Je dis mal. J'aurais dû dire en gémissant : Pourquoi ne voulons-nous pas nous-mêmes ? puisque toute la faute est à nous, si nous ne parvenons pas de suite à une si haute dignité.

Ce véritable amour de Dieu apporte avec lui tous les biens, dès lors qu'on arrive à le posséder avec perfection. Mais nous nous estimons à un si haut prix ! Nous sommes si lents à faire à Dieu le don absolu de

nous-mêmes que nous n'en finissons plus de nous préparer à cette grâce ! Et cependant Sa Majesté ne veut pas nous accorder la jouissance d'un bienfait si précieux, si nous ne le payons d'un grand prix. Je vois bien qu'il n'y a pas sur la terre de quoi acheter un trésor si élevé. Toutefois si nous faisions tout ce qui dépend de nous pour n'avoir aucune attache aux choses de la terre, si, de plus, nous fixions toute notre sollicitude et toutes nos affections au ciel, je crois, à n'en pouvoir douter, que ce bien ne tarderait pas à nous être accordé. Il faudrait, à l'exemple de certains saints, apporter une disposition prompte et complète. Il nous semble que nous donnons tout à Dieu. Or, nous ne lui offrons que les revenus et les fruits, tandis que nous gardons pour nous le fonds et la propriété. Nous embrassons la pauvreté, c'est là un acte très méritoire. Mais bien souvent nous nous jetons de nouveau dans les soucis et les préoccupations, pour ne manquer ni du nécessaire, ni même du superflu; nous nous faisons des amis qui nous le procurent; et ainsi, pour ne manquer de rien, nous nous trouvons dans des soucis, peut-être même dans des dangers plus grands qu'il n'y en avait précédemment au milieu de nos biens.

Nous pensons, en outre, avoir renoncé à l'honneur du monde, parce que nous sommes entrés en religion, ou que nous avons déjà commencé à mener une vie spirituelle, et à suivre le chemin de la perfection. Or, vient-on à nous toucher sur le point d'honneur, nous oublions que nous en avons déjà fait le sacrifice à Dieu. Nous voulons le reprendre de nouveau et l'arracher pour ainsi dire de ses mains; et cependant c'est bien volontiers, ce semble, que nous l'en avions rendu le maître. Il en est de même de toutes les autres choses.

Curieuse manière, en vérité, de rechercher l'amour

de Dieu ! Nous voulons le posséder en peu de temps, et pour ainsi dire à pleines mains. Or, nous conservons toutes nos anciennes affections. Nous ne cherchons point à réaliser nos bons désirs et nous n'achevons pas de les élever au-dessus de toutes les choses de ce monde. Les grandes consolations spirituelles ne s'accordent point avec une telle conduite. Il y a, à mon avis, incompatibilité de part et d'autre.

Nous n'en finissons jamais de faire à Dieu le don absolu de nous-mêmes. Aussi il ne nous donne pas tout d'un coup un tel trésor. Plaise au Seigneur de le répandre en nous goutte à goutte, alors même qu'il devait nous en coûter tous les travaux du monde !

C'est un grand effet de sa miséricorde que de donner à une âme la grâce et le courage de se décider à poursuivre énergiquement la conquête d'un si haut bienfait. Aussi qu'elle persévère. Dieu ne se refuse à personne. Il donnera peu à peu plus de vigueur à son courage et lui fera enfin remporter la victoire. Je parle de courage, car, dès le début, le démon lui suscitera une foule d'entraves pour lui barrer entièrement l'entrée de ce chemin. Il sait quelles pertes il y subit, et que ce n'est pas seulement une âme, mais un grand nombre d'âmes qui lui échappent. Je crois, en effet, que celui qui commence, avec le secours de Dieu, à marcher résolument vers le sommet de la perfection, ne va jamais seul au ciel. Il entraîne toujours une foule à sa suite. Il est comme un vaillant capitaine à qui Dieu confie des gens qui marchent en sa compagnie. Voilà pourquoi il trouve tant de dangers et de difficultés de la part du démon. Aussi il ne lui faut pas peu de courage pour ne point retourner en arrière; il lui en faut un très grand, au contraire, et une faveur de Dieu toute spéciale.

Je parle des débuts de ceux qui se déterminent à la poursuite de ce bien et à la réussite de cette entre-

prise. Quant à l'autre sujet dont j'ai déjà dit un mot, et qu'on appelle, je crois, théologie mystique, j'y reviendrai plus loin. Je dis donc que c'est dans les débuts que l'on rencontre le plus de difficultés. Car si Dieu donne son secours, c'est nous qui faisons le travail. Dans les autres degrés d'oraison, la jouissance domine. Tous cependant, les premiers, ceux qui sont au milieu ou les derniers, ont à porter leur croix, bien que ce soit de différentes manières. Le chemin que le Christ a frayé est celui où doivent passer ceux qui le suivent, sous peine de se perdre. Heureuses souffrances que celles-là ! puisque dès ici-bas elles sont payées avec tant de surabondance !

Il faut que je me serve de quelques comparaisons. N'étant qu'une simple femme, j'aurais voulu m'en abstenir et me contenter d'écrire simplement ce que l'on m'a commandé. Mais il est si difficile de s'expliquer dans ces choses spirituelles, pour des personnes comme moi qui n'ont point fait d'études, que je dois nécessairement m'ingénier de quelque manière. Il pourra bien se faire que le plus souvent la comparaison ne sera pas juste. Elle servira du moins à vous donner, mon Père, une petite récréation, en vous montrant toute la pesanteur de mon esprit.

Voici maintenant une comparaison qui se présente à moi. Je l'ai lue ou entendue, ce me semble, mais j'ai si mauvaise mémoire que je ne saurais dire en quel endroit ni à quel sujet. Néanmoins elle convient bien au but que je me propose.

Celui qui débute considérera attentivement qu'il va préparer dans un terrain très ingrat et rempli de très mauvaises herbes un jardin où le Seigneur puisse prendre ses délices. Sa Majesté arrache les mauvaises herbes et doit planter les bonnes Or, sachons-le, ce travail est déjà fait, quand l'âme se détermine à pratiquer l'oraison et est entrée dans

cette voie. Néanmoins nous devons, en bons jardiniers, veiller avec l'aide de Dieu à faire croître ces plantes, et à prendre soin de les arroser. Au lieu de se dessécher, elles donneront, au contraire, des fleurs aux parfums les plus suaves qui réjouiront Notre-Seigneur; et ainsi, il viendra souvent prendre ses délices dans ce jardin et se réjouir au milieu de nos vertus.

Voyons maintenant comment on peut arroser ce jardin, afin de savoir ce qu'il y a à faire, et le travail que nous allons nous imposer, tout en examinant s'il ne dépassera pas les profits, et combien de temps il faudra y consacrer.

Il me semble qu'il y a quatre manières d'arroser un jardin. D'abord, en tirant de l'eau d'un puits à force de bras, ce qui exige une grande fatigue de notre part. Ou bien, en tournant à l'aide d'une manivelle une noria garnie de godets, comme je l'ai fait moi-même quelquefois : avec moins de travail on puise une plus grande quantité d'eau. Ou bien, en amenant l'eau soit d'une rivière, soit d'un ruisseau : la terre est alors mieux arrosée et mieux détrempée; il n'est pas nécessaire d'arroser aussi fréquemment, et le jardinier a beaucoup moins de travail. Enfin il y a la pluie abondante : c'est le Seigneur qui arrose alors sans aucun travail de notre part, et ce mode d'arrosage est sans comparaison supérieur à tous ceux dont nous avons parlé.

Appliquons maintenant à notre sujet ces quatre manières d'arroser et d'entretenir ce jardin qui, sans eau, ne pourrait rien produire. Cette comparaison me semble très à propos pour donner quelque idée des quatre degrés d'oraison, où le Seigneur, dans sa bonté, a daigné élever quelquefois mon âme. Puissé-je à l'aide de sa miséricorde, m'exprimer de manière à être utile à l'un de ceux qui m'ont commandé

ce récit[1] et que le Seigneur a élevé en quatre mois bien au delà du terme où je ne parvins qu'au bout de dix-sept ans. Ses dispositions ont été meilleures que les miennes. Aussi arrose-t-il sans peine le verger de son âme à l'aide de ces quatre eaux. La dernière, il ne la reçoit encore que par gouttes, mais sa fidélité est telle qu'il ne tardera pas, avec l'aide de Dieu, à s'y abîmer. Si mes explications lui semblent des folies qu'il en rie; j'y consens de bon cœur.

Les âmes qui commencent à s'adonner à l'oraison, nous pouvons l'affirmer, sont celles qui tirent péniblement l'eau du puits, comme je l'ai dit. Elles se fatiguent, en effet, pour recueillir leurs sens habitués à se répandre au dehors; c'est là un très grand travail. Elles doivent s'accoutumer peu à peu à ne plus se préoccuper de voir ou d'entendre, spécialement aux heures de l'oraison, à rester dans la solitude, et là, dans cet éloignement de tout le créé, réfléchir sur leur vie passée. Tous, il est vrai, débutants et parfaits, doivent y penser fréquemment, mais dans une mesure plus ou moins grande, comme je le dirai plus tard.

Une peine des commençants, c'est de ne pouvoir se rendre compte s'ils ont un vrai repentir de leurs fautes; et cependant ils l'ont, puisqu'ils se consacrent si généreusement au service de Dieu. Leur devoir est de s'appliquer à méditer la vie de Jésus-Christ, et cet exercice n'est pas sans fatigue pour l'entendement.

Voilà jusqu'où nous pouvons arriver par nos propres efforts, secondés, bien entendu, par la grâce de Dieu, car sans lui, nous le savons, il nous est impossible d'avoir une bonne pensée. C'est là ce que j'appelle commencer à tirer l'eau du puits, et Dieu veuille qu'il y en ait ! Mais, du moins, ce ne sera pas de notre faute

1. Le P. Ibagnez, O.P.

si nous n'en avons pas, puisque nous allons pour la tirer et que nous faisons notre possible pour arroser les fleurs de notre jardin. Dieu peut permettre pour des motifs connus de lui seul, et sans doute pour notre plus grand bien spirituel, que le puits soit à sec. Mais il est si bon qu'en nous voyant travailler avec activité, comme des jardiniers soigneux, il entretiendra nos fleurs sans eau et fera grandir nos vertus. Sous le nom d'eau je désigne ici les larmes et, à leur défaut, les tendres sentiments et la dévotion intérieure.

Mais que fera donc ici celui qui, après avoir travaillé longtemps, ne rencontre qu'aridité, dégoût, ennui et répugnance extrême à puiser de l'eau ? S'il ne considérait pas le plaisir qu'il procure et les services qu'il rend au Maître du jardin, s'il ne veillait pas à ne point perdre tous les mérites acquis, ni les récompenses qu'il attend encore d'un travail aussi pénible que celui de descendre fréquemment le seau dans le puits pour le retirer vide, il laisserait tout là. Il lui arrivera souvent que, même pour ce travail, il ne pourra plus lever les bras, c'est-à-dire avoir une seule bonne pensée, car, c'est chose convenue, tirer de l'eau du puits, c'est agir avec l'entendement. Mais je le répète, que fera le jardinier ? Il se réjouira, il se consolera, il considérera que c'est déjà une très haute faveur de travailler dans le jardin d'un si haut Souverain. Il sait, en effet, que par là il le contente, et son but doit être de rechercher, non une satisfaction personnelle, mais celle de son Maître. Qu'il lui adresse les plus vives actions de grâces, de ce que ce Maître compte sur lui, car c'est sous ses yeux que, sans recevoir aucun salaire, il accomplit avec le plus grand soin ce qui lui a été commandé. Qu'il l'aide ainsi à porter sa croix : qu'il médite comment toute sa vie s'est passée au milieu des souffrances, qu'il ne

recherche point son royaume ici-bas, qu'il n'abandonne jamais l'oraison; et alors même que cette aridité devrait durer toute la vie, qu'il soit bien résolu à ne point laisser le Christ tomber sous le poids de la croix. Un temps viendra où tous ses services lui seront payés à la fois. Qu'il ne craigne pas de perdre le fruit de ses travaux. Il sert un bon Maître qui a les regards attachés sur lui. Qu'il méprise les mauvaises pensées, en considérant que le démon les représentait aussi à saint Jérôme dans le désert.

Tous ces travaux ont leur prix. Je les connais pour les avoir endurés pendant de longues années. Aussi je regardais comme une faveur de Dieu de pouvoir enfin tirer une goutte d'eau de ce puits béni. Ces souffrances sont très pénibles, je le sais, et, à mon avis, elles exigent plus de courage que beaucoup d'autres travaux du monde. Mais, je l'ai vu avec évidence, Dieu ne manque pas de les récompenser largement, même dès cette vie. Il est certain, en effet, qu'une seule de ces heures, où le Seigneur s'est donné ensuite à goûter à mon âme, m'a surabondamment payée, ce me semble, de toutes les angoisses que j'ai endurées longtemps pour persévérer dans l'oraison.

Le Seigneur, j'en ai la conviction, envoie souvent aux commençants, et parfois à ceux qui approchent du terme, ces tourments et beaucoup d'autres tentations pour mettre à l'épreuve ceux qui l'aiment. Il veut savoir s'ils pourront boire son calice et l'aider à porter la croix, avant de leur donner de grands trésors. C'est pour notre bien sans aucun doute que Sa Majesté veut nous conduire par cette voie. Il faut, en effet, que nous comprenions bien le peu que nous sommes. Les grâces qui nous seront accordées plus tard sont d'un ordre si élevé, qu'il veut d'abord nous faire connaître par expérience l'abîme de notre misère,

afin de nous préserver d'une chute semblable à celle de Lucifer.

Mais, ô mon Souverain, est-il une seule de vos œuvres qui ne soit pour le plus grand bien d'une âme, quand vous comprenez qu'elle est déjà tout à vous, qu'elle se remet entre vos mains pour vous suivre en tous lieux jusqu'à la mort même de la croix, et qu'elle est résolue à vous aider à porter la croix elle-même, sans vous laisser jamais seul sous son fardeau ? Dès que l'on reconnaît en soi de telles déterminations non, non, il n'y a rien à craindre.

O âmes spirituelles, vous n'avez plus à vous affliger ! Vous êtes déjà élevées à un degré tellement sublime, que toute votre ambition est de traiter avec Dieu seul, et que vous foulez aux pieds tous les passe-temps du monde ; le plus difficile est fait. Remerciez Sa Majesté d'une telle grâce ; ayez confiance en sa bonté ; Dieu n'a jamais manqué à ses amis... Mais gardez-vous bien d'entretenir en vous une pensée comme celle-ci : Pourquoi accorde-t-il en peu de jours à celui-ci la dévotion qu'il me refuse à moi après tant d'années ? Soyons assurés que tout cela est pour notre plus grand bien. Que Sa Majesté nous conduise par où il lui plaira. Nous ne sommes plus à nous, mais à Dieu. C'est déjà une grande grâce qu'il nous fait de mettre en nous le désir de bêcher son jardin. Là, nous sommes près de lui, le Maître du jardin, car, n'en doutons point, il est près de nous. S'il veut que les plantes et les fleurs croissent chez les uns avec l'eau qu'ils tirent du puits, et chez les autres, sans eau, que m'importe à moi ? Agissez, ô mon Dieu, comme bon vous semblera, mais ne permettez pas que je vous offense, ni que je perde mes vertus, si toutefois vous en avez déjà mis en moi quelqu'une dont je sois redevable à votre seule bonté. Je veux souffrir, ô mon Dieu, parce que vous avez souffert ! que votre volonté

s'accomplisse en moi de toutes manières. Mais je vous en prie, ô mon souverain Maître, ne donnez pas la faveur si précieuse de votre amour à des âmes qui ne vous servent que pour goûter des consolations !

Voici une remarque importante. Je le dis, parce que je le sais par expérience. L'âme qui commence à marcher résolument dans cette voie de l'oraison mentale, et qui en est arrivée à ne plus faire cas des consolations ou des tristesses excessives, des goûts et des tendresses, qu'elle reçoit ou dont elle est privée, a déjà parcouru une grande partie du chemin. Qu'elle ne craigne point ! Malgré tout ses faux pas, elle ne retournera pas en arrière : l'édifice auquel elle travaille repose sur un fondement solide. Non, l'amour ne consiste pas à répandre des larmes, ni à goûter ces douceurs et ces tendresses que l'on désire ordinairement pour y trouver de la consolation. Il consiste à servir Dieu dans la justice, dans la force d'âme et dans l'humilité. Sans cela, nous semblerions recevoir toujours et ne rien donner.

Que de pauvres petites femmes comme moi, faibles et sans beaucoup de force, soient soutenues par des consolations intérieures, cela me semble convenable. C'est ainsi que le Seigneur en use en ce moment à mon égard, pour m'aider à supporter certaines épreuves qu'il a plu à Sa Majesté de m'envoyer. Mais que des serviteurs de Dieu, des hommes graves, de savoir et de jugement, éprouvent, comme je le sais, tant de chagrin de ce que Dieu ne leur donne pas de dévotion sensible, cela me déplaît. Je ne leur dis pas de la refuser, si Dieu la leur accorde. Dans ce cas, qu'ils l'estiment beaucoup; car Sa Majesté voit alors que cela leur convient. Mais s'ils en sont privés, qu'ils ne s'en troublent point; et, puisque Sa Majesté ne la leur accorde pas, ils doivent comprendre qu'elle ne leur est point nécessaire. Qu'ils sachent donc rester

maîtres d'eux-mêmes. Sans cela, il y aurait faute; ils peuvent m'en croire. Je l'ai expérimenté; je l'ai vu moi-même. Qu'ils sachent donc que ce serait une imperfection. Le trouble enlève la liberté d'esprit et tout courage pour les grandes œuvres.

Ce que je dis est sans doute pour les commençants, et si je m'y appesantis, c'est qu'il est très important pour eux de débuter avec cette liberté d'esprit et cette générosité. Toutefois, je m'adresse moins à eux qu'à une foule d'autres âmes qui, après avoir commencé depuis longtemps, n'arrivent jamais au but. Cela vient en grande partie, j'en suis persuadée, de ce qu'ils n'embrassent pas généreusement la croix dès le principe. Ils s'affligent, parce qu'ils s'imaginent ne rien faire. Si l'entendement cesse d'agir, ils ne peuvent y consentir; et c'est peut-être alors que la volonté se perfectionne et prend de la force; mais ils ne le comprennent pas. Nous devons bien nous persuader que le Seigneur n'attache pas d'importance à ces choses qui, à nos yeux, sont des fautes et qui, en réalité, n'en sont pas, Sa Majesté connaît mieux que nous notre misère et la bassesse de notre nature. Dieu sait aussi que ces âmes n'ont d'autre ambition que de penser toujours à lui et de l'aimer. Voilà le désir qui lui plaît. Quant aux chagrins que nous nous causons, ils ne servent qu'à jeter le trouble dans notre âme ; et si elle était déjà inhabile à profiter de l'oraison pendant une heure, elle le sera pendant quatre.

Très souvent ce trouble vient d'une indisposition du corps. J'ai une grande expérience sur ce point. C'est un fait que j'ai constaté avec soin et qui m'a été confirmé par le témoignage de personnes spirituelles. Telle est notre misère ici-bas. Notre pauvre âme, cette petite prisonnière du corps, participe à ses infirmités. Les changements de temps et le bouleversement des humeurs qu'il subit empêchent sou-

vent l'âme, sans faute de sa part, d'accomplir ce qu'elle veut, et lui causent des souffrances de toutes sortes. Plus on veut la forcer alors, plus on aggrave son état et plus aussi on le prolonge. Il faut donc de la prudence pour découvrir quand le mal provient de cette cause, et ne point achever d'étouffer la pauvre âme. Ces personnes doivent comprendre qu'elles sont malades. Elles changeront l'heure de l'oraison, et souvent elles seront obligées d'agir ainsi plusieurs jours de suite. Elles supporteront cet exil comme elles pourront. C'est une croix bien sensible pour une âme qui aime son Dieu de se voir au milieu de telles infirmités, et de ne pouvoir réaliser ses vœux, à cause d'un hôte aussi triste que ce corps.

J'ai dit que nous devons agir avec prudence. Quelquefois, en effet, c'est le démon qui est l'auteur de cet état. Aussi, ne doit-on pas toujours abandonner l'oraison quand les distractions et les troubles de l'entendement sont excessifs, ni tourmenter sans cesse notre âme pour l'obliger à ce qui est au-dessus de ses forces. On peut se livrer à des œuvres extérieures, à l'exercice de la charité ou à la lecture ; mais quelquefois on en sera même incapable. Que l'âme alors serve le corps pour l'amour de Dieu, afin que le corps la serve à son tour dans beaucoup d'autres circonstances. On peut, en outre, chercher quelque distraction dans les conversations vraiment saintes, ou aller respirer l'air de la campagne, selon le conseil que donnera le confesseur. En tout cela, l'expérience est d'un grand secours : elle nous fait connaître ce qui nous convient. D'ailleurs, en tout état on peut servir Dieu. Son joug est doux, et c'est une grande chose de ne pas violenter l'âme en l'entraînant de vive force, comme on dit, mais de la conduire avec suavité pour son plus grand avancement.

Je reviens à l'avis que j'ai donné, et peu importe

que je le rappelle souvent. Il est très important de ne jamais se préoccuper ni désoler des aridités, des troubles ou des distractions. Si nous voulons jouir de la liberté d'esprit, et ne pas vivre sans cesse au milieu des angoisses, commençons par ne point redouter la croix. Nous verrons alors comment le Seigneur nous aidera aussi à la porter, quelle joie inondera notre cœur et quels avantages nous retirerons de toutes nos épreuves. Car il est bien évident que si le puits est à sec, nous ne pouvons y mettre de l'eau. Et cependant nous devons bien veiller à puiser l'eau, dès qu'il y en aura, car Dieu veut alors par ce moyen multiplier nos vertus.

CHAPITRE XII

Elle continue à expliquer ce premier degré d'oraison ; elle expose jusqu'où nous pouvons arriver par nous-mêmes avec l'aide de Dieu ; elle montre les dangers qu'il y a à vouloir élever l'esprit à des choses surnaturelles et extraordinaires, avant que le Seigneur nous en fasse la grâce.

Dans le chapitre précédent, mon but a été, malgré de nombreuses digressions qui m'ont paru nécessaires, de montrer jusqu'où nous pouvons arriver par nos propres efforts, et comment, dans ce premier degré d'oraison, la dévotion dépend en partie de notre concours. Quand, en effet, nous méditons et approfondissons les souffrances que le Seigneur a endurées pour nous, nous sommes touchés de compassion ; de plus, il y a de la saveur dans le chagrin et les larmes qui procèdent de cette considération. Quand nous pensons à la gloire, objet de notre espérance, à l'amour de Notre-Seigneur pour nous, à sa résurrection, nous sommes portés à une joie qui n'est pas entièrement spirituelle, ni entièrement sensible ; mais cette joie est vertueuse, comme la peine précédente était très méritoire. Ainsi en est-il de tout ce qui cause une dévotion qui est en partie le fruit de l'entendement, bien que nous ne puissions ni la mériter, ni l'obtenir, si Dieu ne la donne.

Une âme que Dieu n'aura pas élevée au-dessus de cet état fera très bien de ne pas chercher à monter d'elle-même plus haut. Qu'elle y fasse bien attention ; sans quoi, elle ne pourrait qu'y perdre.

Lorsqu'elle se trouve dans ce degré d'oraison, elle peut produire des actes nombreux ayant pour but de la stimuler à de grandes œuvres pour Dieu et de réveiller son amour pour lui. Elle en accomplit d'autres pour favoriser l'accroissement des vertus, selon que l'indique un livre intitulé : *l'Art de servir Dieu*[1], ouvrage excellent et très approprié à cet état d'oraison où l'entendement opère. Nous pouvons par la pensée nous mettre en présence du Christ, nous embraser peu à peu du plus grand amour pour sa Sainte Humanité, lui tenir toujours compagnie, lui parler, lui recommander nos besoins, nous plaindre à lui dans nos peines, nous réjouir avec lui dans les consolations, nous garder de l'oublier dans la prospérité. Ne cherchons point à lui faire de beaux discours; parlons-lui simplement pour lui exprimer nos désirs et nos besoins. C'est là une méthode excellente, et elle nous fait avancer en très peu de temps. Celui qui s'étudie à vivre dans cette précieuse compagnie, qui cherche à en retirer les plus grands avantages, et y puise un amour sincère pour ce Maître, auquel nous sommes redevables de tant de bienfaits, celui-là, je l'affirme, est avancé dans la voie de l'oraison. Nous ne devons donc pas, comme je l'ai dit déjà, nous affliger, si la dévotion sensible vient à nous manquer. Remercions plutôt le Seigneur, qui, malgré les imperfections de nos œuvres, entretient en nous le désir de lui plaire.

Cette méthode d'oraison, qui consiste à se tenir dans la compagnie du Sauveur, est profitable dans tous les états. Elle est un moyen très sûr pour faire des progrès dans le premier degré d'oraison et arriver au second en peu de temps. Elle sert aussi dans les

1. Ce livre, composé par un franciscain, le P. Alphonse de Madrid, fut publié d'abord en 1521, à Séville, et ensuite en 1526, à Madrid. — Cf. P. Silverio, *Vida*, t. I, c. XII.

derniers pour nous protéger contre les tentations du démon.

Voilà donc ce que nous pouvons par nos propres forces. Celui qui voudrait passer outre et élever son esprit jusqu'à jouir de ces douceurs intimes qui ne lui sont point données perdrait, à mon avis, l'un et l'autre, car cette faveur est surnaturelle; et si l'entendement cesse d'agir, l'âme tombe dans un désert, dans une aridité complète. Or, comme cet édifice repose tout entier sur l'humilité, plus nous approchons de Dieu, et plus nous devons grandir en cette vertu; sans quoi tout l'édifice croule. Il y a en effet, à mon avis, une sorte d'orgueil à vouloir par nous-mêmes monter plus haut. Vu ce que nous sommes, c'est déjà une trop grande faveur que Dieu nous fait, quand il nous attire près de lui.

Je ne veux pas dire toutefois que nous ne devions point élever nos pensées jusqu'à considérer les choses du ciel et ses merveilles, ou Dieu lui-même et son infinie sagesse. J'avoue, il est vrai, que je ne l'ai jamais fait. J'étais si inhabile, comme je l'ai dit; je me trouvais si dénuée de vertu, que c'était déjà bien osé de ma part de penser aux choses de la terre, comme Dieu m'a fait la grâce de le comprendre. A plus forte raison étais-je dans l'impuissance d'élever mon esprit jusqu'à celles du ciel. Mais d'autres pourront en tirer profit, surtout les personnes instruites. La science, en effet, est, à mon avis, un trésor précieux pour cet exercice, quand on est humble. Je l'ai constaté dernièrement chez quelques personnages distingués par leur savoir. Bien qu'adonnés depuis peu à l'oraison, ils y avaient déjà réalisé les plus sérieux progrès; c'est ce qui m'a fait désirer ardemment qu'un grand nombre de savants s'adonnent à la vie spirituelle, comme je le dirai plus loin.

Quand je recommande de ne point chercher à

monter plus haut, si Dieu ne nous attire, j'emploie un langage tout spirituel. Celui qui a quelque expérience de ces choses pourra me comprendre. Mais si je ne suis pas comprise, j'avoue que je ne saurais m'expliquer plus clairement.

Dans la théologie mystique dont j'ai commencé à parler, l'entendement n'a plus la faculté d'agir. Dieu suspend son action, comme je l'expliquerai mieux dans la suite, si je le puis, et si Dieu m'en donne la grâce. Ce que je veux dire, c'est que nous n'ayons ni la présomption, ni même la pensée de le suspendre nous-mêmes. Nous ne devons pas cesser de l'employer à discourir, sans quoi nous tomberions dans la stupidité et la sécheresse, et nous ne pourrions obtenir aucun bon résultat. Mais quand le Seigneur suspend et arrête lui-même l'entendement, il lui donne de quoi admirer et de quoi s'occuper. Il lui montre, sans l'intermédiaire du raisonnement, plus de vérités dans l'espace d'un *Credo* que nous n'en pourrions comprendre avec toutes les diligences du monde en plusieurs années. Mais de nous-mêmes occuper les puissances de l'âme et nous imaginer que nous pourrons tout à la fois en suspendre l'opération, c'est une véritable folie. Je le répète, ce n'est pas là un signe d'une humilité profonde, bien que l'on ne s'en rende pas compte. Il n'y aura pas de notre faute, mais la peine, nous la subirons. Notre travail sera inutile, et l'âme éprouvera en elle-même un petit ennui, comme celui qui s'apprête à sauter et se sent retenu par derrière. Elle avait, semble-t-il, déployé toutes ses forces et elle n'a pas obtenu le but qu'elle se proposait d'atteindre. Au peu de profit qu'on retire, on pourra découvrir sans effort ce petit manque d'humilité dont j'ai parlé. Cette vertu, en effet, a cela d'excellent qu'elle ne laisse jamais de dégoût dans l'âme, quelles que soient les œuvres où elle l'accompagne.

Il me semble que mon explication est claire; mais peut-être ne l'est-elle que pour moi. Daigne le Seigneur ouvrir les yeux de ceux qui liront ce récit ! qu'il leur donne aussi de l'expérience ! Si peu qu'ils en aient, ils me comprendront de suite.

Durant de longues années, j'ai lu beaucoup de choses sans les comprendre. Ensuite, il y eut un temps assez long où par la grâce de Dieu je comprenais les faveurs dont j'étais l'objet, sans pouvoir trouver de termes pour m'expliquer : ce qui m'a coûté beaucoup de peine. Mais quand Sa Majesté le veut, elle nous enseigne le tout en un instant d'une manière qui me ravit.

Voici une chose que je puis affirmer en toute vérité. J'ai eu des entretiens avec beaucoup de personnes spirituelles, qui s'appliquaient à me faire comprendre les faveurs que le Seigneur m'accordait, afin de m'aider à en rendre compte. Or il est certain que leurs explications ne me servaient ni peu ni beaucoup, tant mon esprit était borné. Peut-être aussi le Seigneur le voulait de la sorte, car c'est Sa Majesté qui m'a toujours servi de Maître. Qu'Il soit béni de tous ses bienfaits ! Je puis l'avouer en toute vérité et à ma plus grande confusion, il ne voulait pas que ma reconnaissance s'adressât à un autre qu'à lui. Je ne recherchais rien, je ne demandais rien. Moi, si curieuse en une foule de choses vaines, je ne l'étais nullement sur ce point où il y aurait eu pourtant de la vertu à l'être; et Dieu m'a accordé en un instant la grâce de comprendre clairement ces faveurs et celle de savoir les exprimer. Mes confesseurs en étaient dans l'étonnement, et moi plus qu'eux parce que je connaissais mieux mon incapacité. Il y a peu de temps que j'ai reçu cette grâce. Depuis lors, je ne me mets plus en peine d'apprendre ce que le Seigneur ne m'a point enseigné, à moins que cela ne touche à ma conscience.

Il est donc très important, je le répète, de ne point

chercher à élever par nous-mêmes notre esprit, tant que le Seigneur ne l'attire pas à un degré supérieur. Quand il le fait, on le comprend aussitôt. Mais ce serait plus dangereux encore pour les femmes d'y travailler, car le démon pourrait les faire tomber dans quelque illusion. Néanmoins, je suis certaine que le Seigneur ne lui permettra pas de nuire à une âme qui marche dans l'humilité. Loin de là. Cette âme trouvera plus de profit et plus de gain, là où le démon croyait lui causer une perte.

Je me suis étendue beaucoup sur ce premier degré d'oraison, car il est le plus généralement suivi, et les avis que j'ai donnés sont très importants. D'autres sans doute auront écrit sur ce sujet bien mieux que moi, je le confesse. Aussi je suis toute confuse et toute honteuse d'avoir osé en parler, quoique je devrais l'être davantage. Que le Seigneur soit béni de tout, puisqu'il permet et veut même qu'une personne comme moi s'occupe de questions qui le concernent et traite de sujets si sublimes et si élevés !

CHAPITRE XIII

Elle continue l'explication du premier degré d'oraison, et donne des avis pour se prémunir contre quelques tentations que suscite parfois le démon. Ce chapitre contient une doctrine de la plus haute importance.

Il m'a paru bon de parler de certaines tentations que j'ai vues chez les commençants et que j'ai moi-même éprouvées quelquefois. Je voudrais, en outre, donner des avis sur des points qui me semblent nécessaires.

On doit, dès le début, s'appliquer à marcher avec joie et avec liberté d'esprit. Il y a des âmes qui s'imaginent que la dévotion va s'en aller, si elles s'oublient elles-mêmes tant soit peu. Il est bon de marcher dans la crainte de soi pour ne s'exposer, ni de près ni de loin, aux occasions où l'on a coutume d'offenser Dieu. Ce point est très nécessaire, tant qu'on ne sera pas profondément enraciné dans la vertu. Bien peu le sont assez pour se dispenser de vigilance dans les occasions qui favorisent la pente de la nature. D'ailleurs, tant que nous sommes sur la terre, nous devons, même par humilité, bien reconnaître quelle est notre faiblesse. Mais il y a beaucoup de circonstances où, comme je l'ai dit, on peut se récréer, afin même de revenir avec de nouvelles forces à l'oraison. En toutes choses la prudence est nécessaire.

Il faut, en outre, s'animer d'une grande confiance; car il nous est très dangereux de ne point ralentir nos désirs. Nous devons attendre de la bonté de Dieu que nos efforts nous amèneront, je ne dis pas de suite, mais

au moins peu à peu, là où beaucoup de saints sont arrivés avec sa grâce. S'ils n'avaient jamais conçu de tels désirs et ne les avaient mis peu à peu à exécution, ils ne seraient point parvenus à un si haut état. Sa Majesté recherche et aime les âmes généreuses, pourvu qu'elles soient humbles et ne mettent aucune confiance en elles-mêmes. Je n'en ai jamais vu une seule s'arrêter dans les bas sentiers de la vie spirituelle. Je n'ai jamais vu, non plus, une âme pusillanime qui se cache sous le manteau de l'humilité, faire au bout de longues années autant de chemin que les autres en très peu de temps.

Pour moi, je suis étonnée quand je vois combien il importe, dans ce chemin de l'oraison, de s'animer à accomplir de grandes choses. A coup sûr, l'âme n'a pas beaucoup de forces au début; semblable au petit oiseau qui n'a pas toutes ses plumes, elle se fatigue et s'arrête; mais si elle donne un coup d'aile, elle monte très haut.

Il fut un temps où il m'arrivait souvent de méditer sur cette parole de saint Paul : *On peut tout en Dieu*, et j'étais bien persuadée que je ne pouvais rien par moi-même. Cette considération me profita beaucoup ainsi que cette parole de saint Augustin : *Donnez-moi, Seigneur, ce que vous me commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.* Je m'entretenais, en outre, très souvent de cette pensée que saint Pierre n'avait rien perdu en se jetant à la mer, malgré la crainte qui s'empara ensuite de lui. Ces résolutions des débuts ont une grande valeur, bien que dans ce premier degré d'oraison il faille plutôt agir avec modération, se conformer à la prudence et suivre les avis du directeur. Mais nous devons veiller à ne pas en choisir un qui nous enseigne à imiter le crapaud ou qui est satisfait lorsqu'il a montré comment il faut faire la chasse aux lézards.

Quant à l'humilité, elle doit toujours tenir le premier

rang, pour nous faire comprendre que nos forces ne viennent pas de nous. Il faut nous faire une idée exacte de cette vertu. Car je crois que le démon porte beaucoup de préjudice aux âmes qui font oraison, et les empêche de réaliser de grands progrès par les fausses idées qu'il leur donne de l'humilité. Il leur représente qu'il y a de l'orgueil à entretenir de grands désirs, à vouloir imiter les saints, à souhaiter le martyre. Aussitôt il nous dit ou nous fait entendre que les actions des saints sont dignes de notre admiration, mais que des pécheurs comme nous ne sauraient les imiter. Tel est également mon avis.

Cependant nous devons bien considérer ce qu'il faut admirer et ce qu'il faut imiter. Ainsi il serait imprudent pour une personne faible et malade de s'imposer des jeûnes nombreux, des pénitences rigoureuses, de s'en aller dans un désert où elle ne pourrait ni dormir, ni trouver de quoi vivre, et de se livrer à d'autres mortifications de ce genre. Néanmoins nous devons penser que, nous aussi, nous pouvons faire des efforts avec le secours de Dieu pour parvenir à un grand mépris du monde, ou n'avoir nulle estime de l'honneur et nulle attache aux biens de la terre.

Nos cœurs sont tellement étroits que la terre, ce semble, va nous manquer, si nous venons à négliger tant soit peu le corps, pour veiller aux intérêts de l'âme. De plus, nous nous imaginons que la possession abondante de ce qui est nécessaire va favoriser le recueillement intérieur, parce que les soucis du temporel troublent l'oraison. Pour moi, je gémis de trouver en nous si peu de confiance en Dieu, et tant d'amour de nous-mêmes que nous nous laissions troubler par de tels soucis. En réalité, quand l'esprit d'oraison est si peu avancé, des bagatelles nous causent autant de peine que le feraient à d'autres des choses de grande importance; et avec cela, nous avons sérieusement la

prétention d'être spirituels ! Une telle manière de procéder cherche, ce me semble, à accorder le corps et l'âme de façon à ne point perdre le repos d'ici-bas et à jouir de Dieu là-haut. Il en sera de la sorte si nous marchons dans la justice et si nous sommes attachés à la vertu. Mais c'est là cheminer d'une manière trop timide[1], et jamais on n'arrivera ainsi à la liberté d'esprit. Cette conduite me paraît très bonne pour des personnes mariées, qui doivent se conformer à leur état ; mais pour un autre état de vie, je ne souhaite nullement une telle méthode pour avancer ; on ne me fera jamais croire qu'elle est bonne ; j'en ai fait l'expérience, et je l'aurais toujours suivie, si le Seigneur, dans sa bonté, ne m'avait enseigné une autre voie plus courte.

J'avoue que j'ai toujours été animée de grands désirs ; mais je m'en tenais à ce genre de vie dont j'ai parlé ; je faisais oraison, et je vivais selon mon plaisir. Oui, j'en suis persuadée, si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à voler, je me serais appliquée à réaliser ces grands désirs. Mais, à cause de mes péchés, ils sont rares et si peu nombreux ceux qui n'ont pas sur ce point une trop grande prudence ! C'est là, à mon avis, une cause suffisante pour empêcher les commençants d'arriver plus tôt à une haute perfection. Jamais, en effet, le Seigneur ne nous manque, et il ne tient pas à lui que nous fassions de tels progrès. C'est nous qui lui manquons et qui lui sommes infidèles.

On peut, en outre, à l'exemple des saints, rechercher la solitude, le silence et la pratique de beaucoup d'autres vertus qui ne tueront pas ce triste corps. Il ne veut être si bien traité que pour maltraiter l'âme. Le démon, de son côté, contribue grandement à le

1. La Sainte a mis : *es paso de gallina* : *c'est marcher à pas de poule.*

rendre inhabile pour le bien. S'il découvre en nous un peu la crainte, il n'en demande pas davantage pour tenter de nous persuader que tout va nous tuer, ou du moins nous ravir la santé. S'il nous voit seulement répandre des larmes, il nous fait craindre de devenir aveugles. J'ai passé par cette tentation. Voilà pourquoi je le sais. Mais je me demande vraiment ce que nous pourrions désirer de mieux pour notre vue et pour notre santé que de les sacrifier l'une et l'autre à une si noble cause. Quant à moi, infirme comme je le suis, j'ai toujours été enchaînée et incapable de rien, jusqu'au jour où je me suis déterminée enfin à ne plus faire aucun cas ni du corps ni de la santé. Et même à l'heure présente, ce que je fais est bien peu de chose. Néanmoins j'ai pu, grâce à Dieu, comprendre cette ruse du démon. S'il me représentait la perte de ma santé, je disais : Peu importe que je meure ! S'il me montrait la perte de mon repos, je répondais : Désormais ce n'est plus le repos qu'il me faut, mais la croix ! Et ainsi d'autres choses. J'ai vu clairement que très souvent, malgré mes grandes infirmités, il y avait tentation du démon ou faiblesse de ma part. Aussi, depuis que je ne traite plus mon corps avec autant de prudence et de délicatesse, ma santé est bien meilleure.

Il est donc très important, quand on commence à s'adonner à l'oraison, de ne point se laisser aller à de vaines terreurs. On peut me croire sur ce point, je le sais par expérience. Il serait même très utile de raconter mes fautes, afin que l'on s'instruise à mon exemple.

Voici encore une autre tentation très ordinaire chez les commençants. A peine ont-ils goûté les douceurs et les avantages de la vie d'oraison, qu'ils veulent voir tout le monde dans une très haute perfection. Ce désir n'est pas mauvais, mais le mode de le réaliser peut n'être pas bon, s'il n'est accompagné de beaucoup de prudence et d'adresse pour ne point paraître faire la

leçon aux autres. Celui qui veut procurer au prochain le bien dont il s'agit ici doit être lui-même très enraciné dans la vertu, sans quoi il ne sera pour les autres qu'un sujet de tentation. C'est là un fait qui m'est arrivé à moi-même, à l'époque où, comme je l'ai dit, je cherchais à porter d'autres personnes à l'oraison; voilà pourquoi je le sais. D'un côté, il est vrai, elles m'entendaient parler des immenses avantages de l'oraison; de l'autre, elles me voyaient faire oraison et néanmoins rester très pauvre de vertu. J'étais donc pour elles un sujet de tentation et de trouble. Ce n'était pas sans motif, car elles-mêmes m'ont avoué depuis qu'elles ne voyaient pas comment ces deux choses pouvaient se concilier. Croyant par ailleurs trouver en moi quelque vertu, elles ne considéraient pas comme mal ce qui l'était en réalité, précisément parce qu'elles me le voyaient faire quelquefois.

Voilà l'œuvre du démon. Il semble se servir des vertus qui sont en nous, pour autoriser, autant que possible, le mal qu'il poursuit. Et ce mal, si petit qu'il soit en lui-même, lui procure un gain énorme, quand il s'accomplit dans une communauté. Quel gain n'aura-t-il pas réalisé, à cause de ma conduite, hélas, si mauvaise ! Aussi, pendant plusieurs années, il n'y eut que trois personnes qui profitèrent de mes conseils. Mais depuis lors le Seigneur m'ayant fortifiée dans la vertu, j'ai pu, en deux ou trois ans, faire du bien à un grand nombre, comme je le dirai dans la suite.

A part cela, il y a encore un autre grand inconvénient, c'est que l'âme y perd. Au début, elle doit veiller surtout à ne prendre soin que de sa perfection, et à vivre comme s'il n'y avait sur la terre que Dieu et elle. Cette pratique lui sera de la plus grande utilité.

Voici une autre tentation, cachée comme les précédentes sous le zèle de la vertu; aussi est-il nécessaire de se bien surveiller et de marcher avec prudence.

Nous nous affligeons des péchés et des fautes du prochain. Le démon nous persuade que cette affliction vient uniquement du désir que Dieu ne soit pas offensé, et notre douleur, des atteintes à sa gloire. Aussitôt nous voudrions y porter remède. La préoccupation nous envahit si bien qu'elle nous empêche de faire oraison. Et le plus grand dommage, c'est que tout cela nous paraît vertu, perfection et grand zèle pour Dieu. Je ne parle pas de la douleur que nous éprouvons à la vue des fautes publiques qui seraient passées en coutume dans une Congrégation, ni des ravages que les hérésies, comme nous le voyons, causent dans l'Église par la perte de tant d'âmes. Cette douleur est très légitime et, pour ce motif, elle ne trouble pas.

Le plus sûr pour une âme qui s'applique à l'oraison est donc de laisser le souci de tout et de tous, de ne s'occuper que d'elle-même et de procurer le bon plaisir de Dieu. Voilà ce qui lui est souverainement utile. Que n'aurais-je pas à dire si je devais raconter tous les errements où la bonne intention a conduit, et dont j'ai été témoin !..... Appliquons-nous donc toujours à ne considérer dans le prochain que ses vertus et ses bonnes œuvres; mais que la grandeur de nos péchés nous porte à cacher ses défauts. Cette pratique, tout imparfaite qu'elle soit au début, nous conduit peu à peu à une vertu solide qui nous fait estimer tous les autres plus que nous. C'est par là que l'âme commence à réaliser des progrès avec le secours de Dieu. Ce secours d'ailleurs est toujours nécessaire; sans lui toutes nos diligences sont vaines; aussi devons-nous supplier le Seigneur de nous accorder cette vertu. Mais faisons de généreux efforts. Il ne se refuse à personne.

Voici encore un avis que je recommande à ceux qui discourent beaucoup à l'aide de l'entendement et qui savent déduire d'un sujet un grand nombre de pensées

et de réflexions. Quant à ceux qui n'ont pas ce moyen, et c'était mon cas, je leur conseille seulement de se tenir dans la patience jusqu'à ce que Dieu leur donne de quoi s'occuper et leur communique sa lumière. Ils peuvent si peu de chose par eux-mêmes, que leur entendement leur est plutôt un obstacle qu'un secours.

Revenant donc à ceux qui se servent du discours, je leur recommande de ne pas l'employer tout le temps de l'oraison. Comme cet exercice est très méritoire et plein de délices, il leur semble qu'il ne doit y avoir pour eux ni dimanche, ni un seul instant exempt de travail; sans quoi, ils s'imaginent aussitôt qu'ils perdent leur temps. Pour moi, je regarde cette perte de temps comme un gain très précieux, Qu'ils se tiennent donc, ainsi que je l'ai dit, en présence de Notre-Seigneur, sans fatiguer leur entendement; qu'ils lui parlent et mettent leur joie à se trouver avec lui; qu'ils ne se préoccupent point de composer des discours, mais lui exposent simplement les nécessités de leur âme et les motifs qu'il aurait de ne pas les souffrir devant lui. On doit s'appliquer tantôt à l'une tantôt à l'autre de ces considérations, pour ne point fatiguer l'âme en lui donnant toujours la même nourriture. Ces aliments sont pleins de saveur et très utiles; quand on s'y habitue, on y prend goût et on y puise cette forte substance qui donne la vie à l'âme et lui procure les plus précieux avantages.

Je veux m'expliquer plus clairement. Car tout ce qui concerne l'oraison est difficile et l'on a beaucoup de peine à le comprendre, sans le secours d'un maître. Mon désir serait d'être brève; l'excellent esprit de celui qui m'a commandé d'écrire m'autoriserait à effleurer seulement ces choses d'oraison; mais mon peu d'intelligence ne me permet pas de dire et de faire comprendre en peu de mots une chose qu'il est si important d'exposer avec la plus grande clarté. Après

avoir passé par tant d'angoisses, je suis touchée de compassion pour les commençants dont les livres sont l'unique secours. On est étonné, quand on voit combien la lumière qu'on y puise diffère de celle que donne l'expérience.

Je reviens à ce que je disais. Nous méditons, je suppose, un mystère de la Passion, par exemple celui qui nous représente Notre-Seigneur à la colonne. L'entendement recherche les motifs qui lui feront comprendre quelles grandes douleurs et quelles angoisses Sa Majesté endure dans un tel abandon; s'il est actif et enrichi de connaissances, il déduira encore beaucoup d'autres considérations. Tel est le mode d'oraison par lequel tous doivent commencer, continuer et finir. Cette voie est excellente et très sûre, jusqu'à ce que le Seigneur nous élève à d'autres choses surnaturelles. Je dis que ce mode est pour nous. Bien des âmes néanmoins trouveront plus de profit à méditer d'autres sujets que ceux de la Passion. S'il y a beaucoup de demeures au ciel, il y a aussi beaucoup de chemins pour y arriver. Certaines âmes profitent en se considérant déjà en enfer; d'autres, que la pensée de l'enfer attriste, profiteront davantage en se considérant au ciel. Il y en a encore pour qui la pensée de la mort est très utile. Certaines personnes qui ont une grande tendresse de cœur, se fatiguent beaucoup si elles méditent constamment la Passion; mais elles trouveront du repos et du profit à considérer le pouvoir et la grandeur que Dieu manifeste dans les créatures, l'amour qu'il a eu pour nous et qu'il fait resplendir en tous lieux. Ce mode d'oraison est admirable, mais il faut revenir souvent à la Passion et à la vie de Notre-Seigneur. Car c'est de là que nous sont venus et que nous viennent tous les biens.

Celui qui commence doit bien examiner ce en quoi il profite davantage. Pour cela un maître lui est très

nécessaire, pourvu qu'il ait de l'expérience. Si le maître n'est pas tel, il peut commettre beaucoup d'erreurs. Il conduira l'âme sans la comprendre et sans lui permettre de se comprendre elle-même; et cette âme, connaissant les grands mérites qu'il y a à obéir au directeur, n'osera pas sortir de la voie qui lui est prescrite. J'ai rencontré de ces âmes qui étaient dans le trouble et l'affliction à cause de l'inexpérience du directeur. Elles me faisaient pitié. J'en ai vu une, en particulier, qui ne savait plus que devenir. Quand un directeur ne comprend pas ces choses spirituelles, il afflige tout à la fois l'âme et le corps; il arrête tout progrès. Une personne m'a raconté que, le sien la tenait enchaînée depuis huit ans, sans la laisser sortir de la connaissance d'elle-même, et cependant le Seigneur l'avait déjà élevée à l'oraison de quiétude; aussi eut-elle à souffrir de très grandes tortures.

Sans doute nous ne devons jamais négliger de considérer ce que nous sommes par nature. Il n'y a pas d'âme, eût-elle la taille d'un géant dans cette voie spirituelle, qui ne doivent revenir très souvent à l'état de l'enfant, et sucer comme lui à la mamelle. Qu'on n'oublie jamais ce point. Peut-être je le répéterai encore bien des fois, tellement il est important, car il n'est pas d'état d'oraison si élevé, qu'il ne faille souvent revenir au commencement. Mais la considération de nos péchés et la connaissance de nous-mêmes, est le pain avec lequel il faut, dans cette voie de l'oraison, prendre tous les autres mets, si délicats qu'ils soient; sans lui, l'âme ne pourrait se soutenir; qu'on le prenne cependant avec mesure. Dès que l'âme se voit subjuguée par la grâce, et bien persuadée de son impuissance à ne posséder rien de bon par elle-même, dès qu'elle se reconnaît toute couverte de confusion en présence d'un si grand Roi et incapable de payer du plus faible retour ses immenses bienfaits, quelle néces-

sité a-t-elle de perdre là son temps ? pourquoi ne se porterait-elle pas plutôt à d'autres mets que le Seigneur lui présente ? Il ne serait pas raisonnable de les refuser. Sa Majesté sait mieux que nous la nourriture qui nous convient.

Il est donc très important que le directeur soit prudent, c'est-à-dire qu'il ait un esprit sûr et de l'expérience. Si à cela il ajoute la doctrine, c'est un très grand bien. Mais si l'on ne peut en trouver un qui ait ces trois qualités réunies, qu'on sache que les deux premières sont les plus importantes, car on peut, dans un cas de nécessité, trouver des hommes instruits et leur demander conseil. Les commençants retirent peu de profit, selon moi, des savants qui ne sont pas adonnés à l'oraison. Je ne leur dis pas cependant de n'avoir avec eux aucun rapport. Mais si dès le début l'âme ne devait pas suivre la voie droite, j'aimerais mieux qu'elle ne fît jamais oraison. La science est un grand trésor ; elle nous instruit, nous qui savons peu de chose, et nous communique la lumière. Avec elle, nous arrivons à connaître les vérités de la sainte Écriture et par suite à nous acquitter de nos devoirs. Quant aux dévotions sottes, que Dieu nous en préserve !

Je veux m'expliquer plus clairement, car je me mêle, à ce que je vois, de beaucoup de choses. D'ailleurs, ainsi que je l'ai dit, j'ai toujours eu ce défaut de ne pouvoir me faire comprendre qu'avec beaucoup de paroles. Voici une religieuse qui commence à s'adonner à l'oraison ; son directeur est un homme simple et il a la fantaisie de la porter à croire qu'il vaut mieux lui obéir qu'à son supérieur ; il n'y mettra aucune malice ; il croira même agir sagement ; et s'il n'est pas religieux, il sera persuadé qu'il en doit être ainsi, s'il traite avec une femme mariée, il lui dira qu'il vaut mieux vaquer à l'oraison, malgré le méconten-

tement de son mari, quand elle devrait s'occuper des affaires de famille. Ainsi donc, il ne sait régler ni le temps ni les œuvres d'une manière conforme à la vérité. La lumière lui manque, et, malgré son désir, il ne saurait la communiquer aux autres. Bien que la doctrine ne semble pas nécessaire ici, mon avis a toujours été et sera que tout chrétien doit s'appliquer, quand il le peut, à communiquer avec un guide instruit, et le plus éclairé sera le meilleur. Celui qui suit la voie de l'oraison en a plus besoin que tout autre: et plus on est avancé dans la spiritualité, plus il faut y avoir recours. Qu'on ne se fasse donc point illusion, en disant que les hommes instruits qui ne pratiquent pas l'oraison ne sauraient être utiles à ceux qui s'y adonnent. J'en ai connu un grand nombre. Depuis plusieurs années je les ai recherchés davantage, vu le besoin que j'avais de leurs lumières; d'ailleurs je les ai toujours aimés. Quelques-uns, il est vrai, ne possèdent pas la connaissance expérimentale des voies de l'oraison; mais ils n'ont pas en aversion l'esprit d'oraison, ils ne l'ignorent point; l'étude de la sainte Écriture, à laquelle ils ne cessent de se livrer, leur fait découvrir la vérité du bon esprit. Pour moi, je suis persuadée qu'une âme d'oraison qui consulte des hommes éclairés ne sera pas victime des illusions du démon, si elle ne veut elle-même se tromper. A mon avis, le démon redoute souverainement la science humble et vertueuse; il sait qu'alors ses ruses seront déjouées et qu'il sortira vaincu du combat.

J'ai parlé de la sorte, parce que, d'après quelques-uns, les gens instruits ne sont pas aptes à diriger les personnes d'oraison, s'ils n'en possèdent pas eux-mêmes l'esprit. Le maître doit être adonné à la spiritualité, comme je l'ai déjà dit; et, s'il n'est pas un homme de doctrine, c'est un grand inconvénient. Au contraire, le savant est d'un secours précieux quand il

est vertueux; alors même qu'il ne posséderait pas l'esprit d'oraison, il nous serait encore utile. Dieu lui fera comprendre ce qu'il doit nous enseigner; il le rendra même spirituel et apte à nous faire avancer. Si je l'affirme, c'est que je le sais d'après mon expérience personnelle; cela m'est arrivé avec plus de deux.

Mais je ne crains pas de le dire, une âme qui veut se soumettre à un seul guide commet une grande faute en ne le choisissant pas tel que je l'ai représenté. Si elle appartient à un Ordre religieux, elle devra obéissance à un Supérieur qui peut-être manquera des trois qualités dont j'ai parlé. Et ce sera assez d'une croix aussi lourde, sans aller de plein gré soumettre son jugement à celui qui en est dépourvu. Quant à moi, je n'ai jamais pu me résoudre à le faire, et, à mon avis, cela ne convient nullement. S'il s'agit d'une personne du monde, elle peut choisir le guide auquel elle doit se soumettre. Qu'elle en bénisse Dieu, et ne perde point une liberté si précieuse. Je dis même qu'elle fera bien de demeurer sans guide, tant qu'elle n'aura pas trouvé celui qui lui convient. Le Seigneur le lui donnera, si elle est profondément humble et désireuse de le trouver.

Pour moi, je bénis Dieu de tout mon cœur, et nous autres femmes, ainsi que toutes les personnes qui ne possèdent pas la science, nous devrions toujours lui adresser d'infinies actions de grâces, de ce qu'il nous procure les gens instruits qui, au prix des plus grands travaux, ont acquis la connaissance de la vérité que nous ignorons. Bien souvent, je suis toute remplie d'admiration, quand je considère par quels labeurs les savants, et en particulier les religieux, ont acheté des lumières dont je profite sans autre peine que celle de les leur demander. Et il se trouverait des personnes qui ne voudraient pas mettre à profit de tels trésors ?

Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ! Je vois ces religieux assujettis à toutes les rigueurs de leur règle qui sont grandes. Je considère leurs pénitences, leur pauvre nourriture, leur obéissance qui est telle que j'en suis parfois vraiment toute confuse. Ajoutez à cela qu'ils dorment mal, que pour eux tout est sacrifice et que tout est croix. Ce serait, à mon avis, un grand mal que de ne point profiter par notre faute d'un bien si précieux. Et nous qui sommes exemptes de ces travaux auxquels ils se livrent, qui en recevons une nourriture toute préparée, comme on dit, qui vivons à notre gré, nous nous préférons peut-être à eux, parce que nous avons un peu plus de temps à consacrer à l'oraison !

Soyez béni, ô mon Dieu, de ce que vous m'avez créée si inhabile et si inutile ! Soyez béni surtout de ce que vous suscitez tant d'âmes, qui, à leur tour, nous portent à la vertu. Nous ne devrions jamais cesser de prier pour ces savants qui nous donnent la lumière. Et que deviendrions-nous sans eux, au milieu de ces tempêtes si grandes qui, à l'heure actuelle, agitent l'Église ? Si quelques-uns de ces savants se sont montrés infidèles, les bons n'en brilleront qu'avec plus d'éclat. Daigne le Seigneur les soutenir de sa main et les assister, pour qu'ils puissent nous guider ! Ainsi soit-il.

Je me suis bien éloignée du sujet que j'avais commencé à traiter. Toutefois ces avis seront très utiles à ceux qui débutent ; dès lors qu'ils s'engagent dans une voie si sublime, ils pourront du moins veiller à marcher dans le droit chemin.

Je reviens donc à ce que je disais sur le mystère de Notre-Seigneur à la colonne. Il est bon de se servir du raisonnement pendant quelques instants. Examinons ensuite les tourments que Notre-Seigneur endure et le motif pour lequel il les endure, la qualité de celui qui

souffre et l'amour avec lequel il souffre. N'allons pas toutefois nous fatiguer à poursuivre toujours ces considérations. Faisons taire le raisonnement et demeurons près du Sauveur. Si nous le pouvons, occupons-nous à considérer qu'il nous regarde, que nous lui tenons compagnie; parlons-lui; exposons-lui nos suppliques; humilions-nous; réjouissons-nous avec lui, et souvenons-nous bien que nous ne méritons pas d'être en sa présence. Quand une âme pourra produire ces actes, bien que ce soit au commencement de l'oraison, elle en retirera un très grand profit. Ce genre d'oraison est en effet très avantageux; il l'a été du moins pour mon âme. Je ne sais si je réussis à m'expliquer; c'est à vous, mon Père, de le voir. Plaise au Seigneur que je réussisse à le contenter toujours Lui-même ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XIV

Elle commence à expliquer le second degré d'oraison, dans lequel le Seigneur fait déjà goûter à l'âme des consolations plus spéciales. Elle montre comment ce sont des faveurs surnaturelles C'est un point important à noter.

Nous avons vu combien il est pénible d'arroser ce jardin de notre âme, quand on tire l'eau du puits à force de bras. Parlons maintenant de la seconde manière d'arroser prescrite par le maître du jardin. Le jardinier, en faisant marcher une noria, puise une quantité d'eau plus grande; il se fatigue moins ; il n'est pas obligé de travailler sans cesse, et peut prendre du repos. C'est de cette manière d'arroser le jardin, en l'appliquant à l'oraison qu'on appelle oraison de quiétude, que je veux m'occuper maintenant.

L'âme commence ici à se recueillir; elle touche déjà aux choses surnaturelles; mais elle ne peut en aucune manière y parvenir par elle-même, malgré toutes ses diligences. A la vérité, elle a pris, ce semble, de la peine pendant quelque temps à tourner la roue de la noria pour remplir les godets qui y sont fixés, je veux dire qu'elle a travaillé avec l'entendement. Mais ici, l'eau se trouve à un niveau plus élevé, et on se fatigue moins qu'en la tirant du puits. Je veux dire que l'eau est plus proche de nous, parce que la grâce se fait alors connaître à l'âme avec plus de clarté. Ceci est un recueillement des puissances au-dedans de nous, pour jouir de ce contentement avec plus de saveur. Mais les puissances ne sont ni perdues, ni endormies. La volonté seule est occupée, sans savoir

comment, à se rendre captive. Elle ne peut que donner son consentement, pour que Dieu l'emprisonne, assurée qu'elle est de devenir la captive de celui qu'elle aime. O Jésus ! ô mon Dieu ! comme votre amour nous aide ici ! Il tient le nôtre tellement enchaîné qu'il ne lui laisse pas la liberté d'aimer alors autre chose que Vous !

Les deux autres puissances[1] viennent au secours de la volonté, pour la disposer à jouir d'un si grand bien. Parfois cependant, alors même que la volonté est unie à Dieu, elle est très gênée par ces deux puissances. Mais la volonté ne doit pas s'en préoccuper. Elle doit demeurer dans sa paix et sa quiétude ; car si elle cherche à les recueillir, elle se perd avec elles. Ces deux puissances sont alors comme des colombes qui, non contentes de la nourriture que le maître du colombier leur donne, sans aucun travail de leur part, vont en chercher ailleurs et s'en trouvent si mal qu'elles reviennent. Elles vont et viennent, dans l'espoir que la volonté leur fera part de ses délices. Si le Seigneur le trouve bon, il leur donne quelque nourriture, et elles s'arrêtent ; sinon, elles continuent encore à en chercher. Elles pensent évidemment être utiles à la volonté, mais souvent au contraire la mémoire ou imagination lui fait tort, en lui représentant le bonheur dont elle jouit. La volonté doit donc se conduire alors de la manière que je vais expliquer.

Tout ce qui se passe dans cette oraison est accompagné des consolations les plus vives. Il y a si peu de travail de notre part, qu'elle ne fatigue pas, alors même qu'elle durerait longtemps. Car l'entendement agit d'une manière très paisible ; il obtient une bien plus grande quantité d'eau que lorsqu'il la tirait du puits à force de bras. Les larmes que Dieu accorde

1. La Sainte indiquera, chap. xv, que ces deux puissances sont l'entendement et la mémoire.

en cet état coulent déjà avec suavité; on les sent, il est vrai, mais on ne les a point recherchées.

Cette eau que le Seigneur donne ici contient les plus grands biens et les plus précieuses faveurs. Elle développe les vertus d'une manière incomparablement plus admirable que dans l'oraison précédente. L'âme commence à s'élever déjà au-dessus de sa misère, et il lui est donné d'avoir quelque connaissance des délices de la gloire. Cette pensée, à mon avis, sert beaucoup à la faire grandir et à la rapprocher de Dieu, source vraie de toute vertu. Sa Majesté commence à se communiquer à elle, et veut même qu'elle sente ce mode de communication. A peine arrivée à cet état, elle commence à perdre le désir des choses d'ici-bas, et cela lui coûte peu; elle voit clairement en effet qu'elle ne saurait trouver sur la terre un seul instant de ce bonheur dont elle jouit : les richesses, le pouvoir, les honneurs, les plaisirs, tout est impuissant à lui procurer, même l'espace d'un clin d'œil, ce contentement; car c'est un contentement véritable et elle sent qu'il la satisfait. Il est impossible, à mon avis, de trouver tant de félicité dans les joies de la terre; car elles ne sont jamais sans mélange. Ici, pendant le temps de cette oraison, tout est bonheur pur; la peine ne vient qu'après, quand on voit que cette faveur a cessé, sans qu'on puisse ou qu'on sache comment la recouvrer. Viendrait-on à se mettre en pièces à force de pénitences, de prières, et de sacrifices de toutes sortes, tout cela nous servirait de bien peu, si le Seigneur ne daigne lui-même nous élever à cette faveur. Dieu veut alors manifester sa grandeur; il fait comprendre à l'âme qu'il est si près d'elle qu'elle n'a plus besoin de lui envoyer des messagers, qu'elle peut lui parler directement sans même élever la voix, car elle est déjà si rapprochée qu'il la comprend au moindre mouvement des lèvres.

Il semble étrange de tenir un tel langage. Nous savons, en effet, que Dieu nous entend toujours, et qu'il est toujours avec nous. Mais ce Souverain, ce Maître divin veut nous faire bien comprendre ici qu'il nous entend et nous donne à sentir les effets de sa présence. Il montre sa volonté de commencer à agir d'une manière toute spéciale dans l'âme, en lui donnant une grande satisfaction intérieure et extérieure; il lui manifeste que ces délices et ces joies sont, comme je l'ai dit, si différentes des plaisirs d'ici-bas, qu'il comble pour ainsi dire le vide fait en nous par nos péchés. L'âme goûte ces délices au plus intime d'elle-même; mais sans savoir d'où ni comment lui est venue cette faveur. Souvent même elle ne sait que faire, ni que vouloir, ni que demander. Il lui semble avoir trouvé tous les biens réunis; mais elle ignore ce qu'elle a trouvé et moi-même je suis incapable de le faire comprendre. Car, pour beaucoup de choses la science me serait nécessaire. Il serait utile en effet d'expliquer ici ce qu'il faut entendre par secours général et secours particulier. Il y en a tant qui l'ignorent. Il faudrait montrer comment le Seigneur veut que l'âme voie ici pour ainsi dire de ses propres yeux ce secours particulier. La science me servirait, en outre, pour beaucoup d'autres points qui seront mal dits. Ce qui me rassure, c'est que cet écrit sera revu par des hommes capables de discerner l'erreur. Je sais que je puis être tranquille sur leur science et leur spiritualité. Ils sauront bien comprendre et retrancher ce qu'il y aura de mauvais.

Je voudrais donc bien expliquer ces faveurs car elles sont les premières; et quand le Seigneur commence à les accorder l'âme elle-même ne les comprend pas et ne sait comment se diriger. Lorsque Dieu la conduit par la voie de la crainte comme il en a usé à mon égard elle en éprouve de grandes souffrances, s'il

n'y a pas de directeur qui la comprenne. Elle goûte, au contraire, une jouissance très vive à voir le portrait de son état retracé quelque part; elle reconnaît alors clairement la voie qu'elle suit. C'est, en outre, un grand avantage pour elle de savoir ce qu'elle doit faire pour avancer en tout état d'oraison. Pour moi, j'ai souffert beaucoup, et j'ai perdu bien du temps faute de savoir comment me diriger; aussi je suis touchée de compassion pour les âmes qui, arrivées à cet état d'oraison de quiétude, se trouvent isolées. J'ai lu, il est vrai, bien des livres spirituels qui touchent cette matière, mais ils l'expliquent fort peu. D'ailleurs donneraient-ils des explications très étendues, l'âme qui n'a pas une grande expérience aura beaucoup de peine à comprendre son état.

Je souhaiterais vivement que Dieu me vînt en aide pour exposer les effets qu'opèrent dans l'âme ces faveurs qui commencent déjà à être surnaturelles. Les effets nous feraient reconnaître, autant qu'on le peut ici-bas, si ces faveurs viennent de Dieu. D'ailleurs, il est toujours bon, même quand Dieu en est l'auteur, de marcher avec crainte et prudence; car le démon pourrait parfois se transformer en ange de lumière. Si l'âme n'a pas une grande expérience, elle ne le comprendra pas. Pour le comprendre, elle doit être très versée dans la spiritualité, et arrivée même à un très haut degré d'oraison.

Un tel travail est bien peu secondé par mon peu de loisir. Aussi est-il nécessaire que Sa Majesté y mette la main. Il me faut, en effet, suivre les exercices de la Communauté, et me livrer à beaucoup d'autres occupations. Je me trouve, de plus, dans un monastère de fondation récente[1], comme on le verra plus

1. Saint-Joseph, à Avila.

tard; et je ne puis écrire qu'à la dérobée et par intervalles. Cependant il me faudrait du temps, parce que quand le Seigneur nous donne son inspiration, on écrit avec plus de facilité et de clarté. Il semble qu'on a devant soi un modèle et qu'on le copie. Mais si l'inspiration de Dieu vient à manquer, il est plus difficile, malgré un grand nombre d'années passées dans l'oraison, de s'exprimer en ces matières que de parler arabe. Voilà pourquoi je considère comme un très grand avantage de me trouver, au moment où j'écris, dans le degré d'oraison dont je parle. Je vois alors clairement que ce n'est pas moi qui le dispose avec l'entendement; je ne sais même pas ensuite comment j'ai pu réussir à l'exposer; cela m'arrive très souvent.

Revenons maintenant à notre jardin ou verger. Considérons comment les arbres commencent à bourgeonner pour fleurir et donner ensuite leurs fruits, comment, en outre, les fleurs et les œillets se disposent à répandre leurs parfums. Cette comparaison me plaît. Bien souvent, en effet, aux débuts de cette vie de fidélité que je vais raconter (et plaise à Dieu que j'aie véritablement commencé à le servir !), je goûtais la joie la plus vive à me représenter mon âme comme un jardin et le Seigneur qui s'y promenait. Je le suppliais d'augmenter le parfum de ces petites fleurs des vertus, qui commençaient, ce semble, à vouloir éclore. Je lui demandais de les cultiver, dans le but seul d'augmenter sa gloire, puisque je ne voulais rien pour moi. Je le priais même de couper celles qu'il voudrait, bien assurée que j'étais qu'elles repousseraient plus belles. Je me sers du mot couper, car il y a des temps où l'âme ne reconnaît plus ce jardin. Tout y paraît aride, on dirait qu'il n'y aura plus d'eau pour l'entretenir; il semble que l'âme n'a jamais possédé la moindre vertu. La souffrance est extrême. Dieu veut

que le pauvre jardinier regarde comme perdue toute la peine qu'il a prise à cultiver et à arroser le jardin. L'heure est venue où il faut véritablement sarcler le jardin et enlever jusqu'à la racine les mauvaises herbes qui y sont demeurées, quelque petites qu'elles soient ; il faut de plus reconnaître l'insuffisance de tous nos efforts, dès que Dieu nous retire l'eau de sa grâce, faire peu de cas de notre misère qui n'est que néant et nous estimer même au-dessous du néant. L'âme réalise alors de grands progrès dans l'humilité, et les fleurs du jardin commencent à croître de nouveau.

O mon Seigneur et mon Bien ! Je ne puis parler de la sorte sans verser des larmes et sentir mon âme inondée de bonheur. Vous voulez, Seigneur, demeurer avec nous comme vous demeurez au Sacrement de l'autel ; je puis le croire en toute vérité, puisque c'est un point de notre foi, et c'est à bon droit que je puis me servir de cette comparaison. Et si nous n'y mettons obstacle par notre faute, nous pouvons mettre en vous notre bonheur ; vous-même vous mettez votre bonheur à demeurer en nous, puisque vous nous l'assurez en disant : *Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes !* O mon Seigneur, quelle parole que celle-là ! Chaque fois que je l'ai entendue, elle a toujours été pour moi, même au milieu de mes grandes infidélités, la source des consolations les plus vives. Mais, ô mon Dieu, serait-il possible de trouver une âme qui, après avoir reçu de Vous des faveurs si élevées, des joies si intimes, et compris que vous mettiez en elle vos délices, vous ait offensé de nouveau, et ait oublié tant de faveurs et tant de marques de votre amour dont elle ne pouvait douter puisqu'elle en voyait les effets merveilleux ? Oui, cela est possible, je l'affirme. Il y a une âme qui vous a offensé, non pas une fois seulement, mais souvent, et cette coupable, c'est moi, ô mon Dieu ! Plaise à votre Bonté, Seigneur, que

je sois la seule âme de cette sorte, la seule qui soit tombée dans une malice si profonde et qui ait manifesté un tel excès d'ingratitude ! Sans doute, vous avez daigné dans votre infinie Bonté en tirer quelque bien ; et plus ma misère a été profonde, plus aussi elle fait resplendir le trésor incomparable de vos miséricordes. Et avec combien de raison ne puis-je pas les chanter éternellement ! Je vous en supplie, ô mon Dieu, qu'il en soit ainsi, que je puisse les chanter, et les chanter sans fin ! Vous avez daigné me les prodiguer avec tant de magnificence ! Ceux qui le voient en sont étonnés ; moi-même j'en suis souvent ravie, et je puis mieux alors vous adresser mes louanges ! Si une fois revenue à moi je me trouvais sans vous, ô Seigneur, je ne pourrais rien, si ce n'est couper ces fleurs du jardin de mon âme ; et cette misérable terre se changerait comme autrefois en un vil fumier. Ne le permettez pas, Seigneur ; ne laissez pas se perdre une âme que vous avez achetée au prix de tant de souffrances, que vous avez tant de fois rachetée de nouveau et arrachée aux dents de l'épouvantable dragon.

Vous me pardonnerez, mon Père, si je suis sortie de mon sujet ; ne vous en étonnez pas : au fond je n'en suis point sortie ; mais mon âme est tellement saisie par mon récit que parfois, quand je me représente en les écrivant les immenses bienfaits dont le Seigneur m'a comblée, j'ai beaucoup de peine à ne pas publier davantage ses louanges. Je crois que vous ne le prendrez pas mal. Nous pouvons bien, ce me semble, chanter tous les deux le même cantique, quoique d'une manière différente ; mes obligations envers Dieu étant en effet plus grandes que les vôtres, car il m'a pardonné davantage, comme vous le savez.

CHAPITRE XV

Elle continue le même sujet et donne quelques avis sur la conduite à tenir dans cette oraison de quiétude. Elle expose comment il y a beaucoup d'âmes qui arrivent à ce degré d'oraison et montre que bien peu montent plus haut. Les points dont il est question sont très utiles et très nécessaires.

Revenons maintenant à notre sujet. Cette quiétude et ce recueillement sont une chose que l'âme sent profondément par la satisfaction et la paix dont elle jouit. Elle possède en même temps un très grand contentement, le repos de ses puissances et un plaisir très suave. Comme elle n'est pas encore parvenue à des faveurs plus élevées, il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer. Volontiers elle demanderait comme saint Pierre à fixer là sa demeure. Elle n'ose ni changer de place, ni se remuer, car il lui semble que ce trésor lui échapperait; parfois même elle voudrait ne pas respirer. Elle ne comprend pas, la pauvre petite, que, si elle a été absolument impuissante par elle-même à se procurer une telle grâce, elle le sera davantage encore à la conserver au delà du terme voulu par Dieu.

J'ai déjà dit que dans ce premier recueillement, dans cette oraison de quiétude, les puissances de l'âme ne sont pas privées de leur opération. Tant que dure cette oraison, l'âme goûte un tel bonheur avec Dieu, que la volonté lui restant unie, malgré les écarts de l'entendement et de la mémoire, elle conserve la quiétude et la paix. La volonté même les ramène peu à peu au recueillement. Bien qu'elle ne soit pas entiè-

rement abîmée en Dieu, elle est si bien occupée de lui, sans savoir comment, que ces deux puissances, malgré tous leurs efforts, ne sauraient lui ravir son bonheur et sa joie. Au contraire, elle veille sans fatigue à entretenir cette petite étincelle d'amour de Dieu, et à l'empêcher de s'éteindre.

Daigne Sa Majesté m'aider à bien faire comprendre ce point. Car il y a beaucoup, oui, beaucoup d'âmes qui arrivent à ce degré, mais il y en a bien peu qui le dépassent, et je ne sais à qui en attribuer la faute. A coup sûr, ce n'est pas à Dieu. Dès lors, en effet, que Sa Majesté nous fait la grâce d'y parvenir, je suis assurée qu'Elle en accordera beaucoup d'autres, s'il n'y a pas infidélité de notre part. Il est donc très important pour l'âme parvenue à cet état de bien connaître l'éminente dignité à laquelle elle est élevée et la faveur insigne qu'elle a reçue de Dieu. Qu'elle considère, en outre, qu'il serait très raisonnable qu'elle n'appartienne plus à la terre, car le Seigneur dans sa bonté la fait déjà, ce semble, habitante du ciel, pourvu qu'elle ne s'en rende pas indigne par sa faute; mais quelle infortune, si elle retourne en arrière! Je m'imagine qu'elle suivrait alors la pente de l'abîme, comme je le faisais moi-même, quand Dieu dans sa miséricorde a daigné me ramener à Lui. Car en général ces chutes, à mon avis, supposent de graves offenses, et il est impossible de renoncer à un si grand bien sans être aveuglé par un grand mal. Aussi je supplie, pour l'amour de Dieu, les âmes à qui le Seigneur a daigné accorder l'insigne faveur d'arriver à cet état, de se bien connaître, d'avoir pour elles-mêmes une haute estime, basée sur une humble et sainte présomption, pour ne pas retourner aux viandes d'Égypte. Si par suite de leur faiblesse, de leur malice, de leur nature misérable et fragile, elles viennent à tomber comme je le fis moi-même, qu'elles se rap-

pellent toujours le bien qu'elles ont perdu ; qu'elles marchent dans la crainte et la défiance d'elles-mêmes. Elles ont raison de craindre. Si en effet, elles ne reprennent l'exercice de l'oraison, elles ne pourront qu'aller de mal en pis. J'appelle véritable chute l'horreur qu'elles auraient pour le chemin qui les avait menées à l'acquisition de si grands biens. Je m'adresse donc à ces âmes : je ne leur dis pas d'être exemptes de toute offense de Dieu, de tout péché. Il serait cependant bien naturel de veiller avec le plus grand soin à s'en préserver, après avoir commencé à être comblé de si hautes faveurs, mais je sais que nous sommes fragiles. Ce que je recommande surtout, c'est qu'on n'abandonne pas l'oraison. Par elle on comprend ce qu'on fait, on obtient du Seigneur le repentir de ses fautes et la force pour se relever. Oui, oui, que l'on m'en croie, s'éloigner de cet exercice, c'est, à mon avis, un danger. Je ne sais si je comprends bien ce que je dis ; car, je le répète, je juge de ces choses par moi-même.

Cette oraison de quiétude est donc une petite étincelle de son véritable amour que le Seigneur commence à allumer dans l'âme. Il veut lui faire comprendre peu à peu ce que c'est que cet amour si plein de délices. Cette quiétude, ce recueillement et cette petite étincelle sont l'effet de l'Esprit de Dieu ; ce n'est point un goût qui vient du démon ou de nos efforts. Pour une âme qui a l'expérience, il est impossible de ne pas comprendre immédiatement qu'une telle faveur ne saurait venir de sa propre industrie. La nature, entraînée qu'elle est vers les choses agréables, mettra tout en œuvre pour se la procurer, mais elle ne tardera pas à se trouver très froide pour Dieu. Car elle a beau commencer à allumer ce feu afin de goûter une telle suavité, elle ne fait, ce semble, qu'y jeter de l'eau pour l'éteindre. Quand cette faible étincelle, si petite qu'elle

soit, est mise en nous par Dieu lui-même, elle a un grand retentissement. Lorsqu'elle n'est pas éteinte par notre faute, elle commence à allumer dans l'âme un vaste incendie qui, comme je le dirai en son lieu, jette au loin ses flammes, et produit cet amour immense dont le Seigneur embrase les âmes parfaites. Par cette étincelle Dieu donne à l'âme un signe, un gage qu'il la choisit désormais pour de grandes œuvres, si elle se prépare à les recevoir. C'est là un don immense et bien supérieur à tout ce que je pourrais en dire. Mais c'est pour moi, je le répète, une peine très sensible de voir arriver à cet état tant d'âmes que je connais, et si peu monter plus haut comme elles le devraient ; je suis toute confuse de le dire. Je n'affirme pas d'une manière absolue qu'il y en a peu à franchir ce degré ; il doit sans doute y en avoir beaucoup ; car si Dieu nous soutient c'est pour quelque chose ; mais je dis ce que j'ai constaté.

Je voudrais engager fortement ces âmes à faire en sorte de ne point enfouir le talent qu'elles ont reçu, car Dieu semble les avoir choisies pour le bien d'un grand nombre. De nos jours surtout, les amis de Dieu doivent être forts pour soutenir les faibles. Que ceux qui découvrent en eux un pareil don se regardent comme ses vrais amis, et sachent se conformer aux lois que la bonne amitié impose même dans le monde. S'ils ne le font pas, qu'ils craignent, comme je l'ai dit ; qu'ils prennent garde de se nuire à eux-mêmes, et plaise à Dieu qu'ils ne nuisent qu'à eux seuls !

Durant cette oraison de quiétude, l'âme n'a qu'une chose à faire : se comporter avec suavité et sans bruit. J'appelle bruit le travail de l'entendement qui cherche beaucoup de paroles et de considérations pour rendre grâce de ce bienfait, et qui entasse ses péchés et ses fautes pour se pénétrer de son indignité. Toutes ces choses se remuent alors, l'entendement les représente,

la mémoire s'agite; et j'avoue que parfois ces deux puissances me fatiguent, et bien que ma mémoire soit faible, je ne puis cependant la tenir sous le joug. La volonté doit donc se tenir dans le repos et la prudence pour comprendre qu'on ne négocie pas bien avec Dieu à force de bras; ce serait comme si l'on jetait sans discrétion de grosses bûches sur l'étincelle; on ne pourrait que l'éteindre. Qu'elle le reconnaisse, et qu'elle dise en toute humilité : Seigneur, que puis-je faire ici ? Quel rapport peut-il y avoir entre la servante et son maître, entre la terre et le ciel ? ou autres paroles d'amour qui se présentent à ce moment. Qu'elle soit bien pénétrée de la vérité de ce qu'elle dit; qu'elle ne se préoccupe pas, non plus, de l'entendement qui n'est qu'un importun. Elle voudra peut-être lui faire partager son bonheur et chercher à le tenir recueilli. Car elle se trouve souvent unie à Dieu dans un doux repos, tandis que l'entendement se livre à toutes sortes d'écarts. Ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de le laisser s'égarer, sans aller à sa recherche. Qu'elle se tienne donc en repos dans la jouissance de cette faveur; qu'elle soit recueillie comme une prudente abeille. Car si les abeilles n'entrent jamais dans la ruche et s'en vont toutes à la chasse les unes des autres, le miel ne se fera guère. Ainsi donc l'âme qui n'y veillera point subira un grand dommage, surtout si l'entendement est subtil. Quand, en effet, il commence tant soit peu à bien arranger ses discours, à trouver de belles raisons, et à les présenter sous une forme séduisante, il s'imagine faire quelque chose.

La raison n'a qu'une chose à faire ici, c'est de bien comprendre qu'une faveur aussi grande vient uniquement de la bonté de Dieu. En outre, nous voyant si près de Sa Majesté, nous devons lui demander des grâces, la prier pour l'Église, pour ceux qui se sont recommandés à nous, pour les âmes du Purgatoire,

et cela sans bruit de paroles, mais avec un grand désir d'être exaucés; c'est là une oraison qui comprend beaucoup, et obtient plus que tous les discours de l'entendement. Que la volonté réveille en elle certaines considérations qui se présenteront naturellement à la vue de son avancement, afin d'enflammer cet amour; qu'elle produise des actes d'amour, en se demandant ce qu'elle fera pour payer tant de bienfaits; mais, comme je l'ai dit, qu'elle se tienne en garde contre le bruit de l'entendement, qui est à la recherche de grandes pensées. Ce qu'il y a de plus opportun ici, ce sont de petites pailles placées sur ce feu avec humilité; ce qui vient de nous ne mérite même pas le nom de paille, sans doute, mais contribue mieux cependant à allumer ce feu, qu'une grande quantité de bois; je veux dire que des considérations très savantes, à notre point de vue, étoufferaient cette étincelle divine dans l'espace d'un *Credo*.

Cette doctrine sera profitable pour les hommes de science qui m'ont commandé de l'écrire. Tous, par la bonté divine, sont parvenus à ce degré d'oraison; mais il pourra se faire qu'ils perdent leur temps à faire des applications de la sainte Écriture. Sans doute, leur science leur sera très utile, avant et après l'oraison; mais au temps même de l'oraison, elle ne leur est guère nécessaire, selon moi; elle ne peut que refroidir la volonté. L'entendement, en effet, se voit alors si rapproché de la lumière, qu'il est tout inondé de clarté. Moi-même, malgré l'excès de ma misère, je me vois alors tout autre. J'ajoute ce qui m'est arrivé dans cette oraison de quiétude; moi qui ne comprends presque rien aux prières latines, spécialement aux psaumes, non seulement je comprenais alors le verset comme s'il eût été en castillan, mais de plus, je voyais avec bonheur que j'en découvrais même le sens caché.

Je ne parle pas ici des circonstances où les savants

ont à prêcher ou à enseigner, car il leur convient de se servir des ressources de la science, pour aider les pauvres ignorants comme moi. C'est une grande chose en effet que d'exercer la charité, et de se consacrer toujours à l'avancement des âmes, sans avoir d'autre vue que Dieu.

Ainsi donc durant ce temps de l'oraison de quiétude, il faut laisser l'âme goûter son repos près de Celui qui est son repos, et mettre la science de côté. Un temps viendra où cette science pourra procurer la gloire de Dieu. Elle aura alors tant de prix que pour tous les trésors du monde on ne voudrait pas manquer de la posséder, dans l'unique but de servir Sa Majesté; car le secours qu'elle procure est immense. Toutefois en présence de la Sagesse infinie, on peut m'en croire, mieux vaut étudier un peu l'humilité et en produire un seul acte que de posséder toute la science du monde. Ici, il n'y a point à argumenter, mais à reconnaître avec candeur ce que nous sommes, et à nous tenir avec simplicité devant Dieu. Le Seigneur, en effet, veut que l'âme qui n'est en réalité qu'une insensée devant lui sache reconnaître sa bassesse, quand lui, Majesté infinie, s'humilie au point de la souffrir en sa présence, tout indigne qu'elle en est.

L'entendement se remue aussi pour remercier Dieu en termes élégants. Mais la volonté, en demeurant dans son repos et ne levant pas même les yeux à l'exemple du publicain, rend à Dieu plus d'actions de grâces que ne le saurait faire l'entendement avec tous les artifices de la rhétorique.

Enfin, il ne faut pas ici abandonner entièrement l'oraison mentale, ni certaines prières même vocales si parfois on a le désir ou le pouvoir d'en faire; car, si la quiétude est profonde, il est difficile de parler; du moins ce ne sera qu'avec une peine excessive.

On peut, à mon avis, discerner quand cette faveur

provient de l'esprit de Dieu ou de nos propres efforts. Lorsque Dieu nous donne un commencement de dévotion, et que nous voulons, comme je l'ai dit, arriver de nous-mêmes à cette quiétude de la volonté, il n'y a aucun effet de produit ; tout ce travail s'évanouit promptement et laisse l'âme dans la sécheresse. Quand c'est le démon qui agit, une âme exercée pourra encore, selon moi, le comprendre, car il laisse du trouble, peu d'humilité, et peu de disposition pour les effets que produit l'esprit de Dieu. Il n'éclaire point l'entendement, et n'affermit pas dans la vérité. Au contraire, il ne portera aucun préjudice à l'âme, ou du moins ce préjudice sera faible si elle rapporte à Dieu les délices et la suavité qu'elle éprouve alors, si, en outre, elle dirige vers lui toutes ses pensées et tous ses désirs, comme je l'ai déjà dit. Le démon ne peut rien gagner à procurer des délices à cette âme. Dieu permettra plutôt qu'il perde beaucoup. Cette âme en effet, pensant que cette faveur vient de Dieu, reviendra souvent à l'oraison pour en jouir encore. Si elle est humble, nullement curieuse, ni attachée aux délices même spirituelles, mais plutôt amie de la croix, elle fera peu de cas des douceurs que le démon lui procure, tandis qu'au contraire, elle aura la plus grande estime pour celles dont Dieu est l'auteur ; tout ce qui vient du démon est mensonge comme lui. Mais voit-il l'âme s'humilier au milieu des joies et des délices, et elle doit toujours veiller avec soin à sortir plus humble de toutes ces faveurs et suavités de l'oraison, l'esprit de mensonge, comprenant qu'il y perd, ne reviendra pas souvent la tenter. C'est pour ce motif et beaucoup d'autres encore, qu'en parlant du premier degré d'oraison et de la première manière d'arroser le jardin, j'ai indiqué qu'il est très important, quand on s'adonne à l'oraison, de commencer par se détacher peu à peu de toutes sortes de contentements. J'ai dit

aussi d'entrer généreusement dans la lice avec l'unique but d'aider le Christ à porter la croix, et d'imiter ces vaillants chevaliers qui, sans solde, se consacrent au service de leur roi, assurés qu'ils sont d'en être récompensés. Tenons donc les yeux fixés sur le véritable et éternel royaume, que nous avons l'ambition de conquérir.

C'est une très grande chose d'avoir cette pensée toujours présente, surtout dans les débuts. Car dans la suite, le peu de durée ou le néant de tout le créé, le profond mépris que l'on doit avoir pour toutes les satisfactions d'ici-bas, apparaissent dans une telle clarté qu'au lieu de chercher à se les rappeler à la mémoire, il faut au contraire y faire diversion pour supporter la vie. Il semble même que ces considérations sont trop basses. De fait, les âmes avancées dans la perfection considéreraient comme une honte et un déshonneur de songer à ne laisser les biens de ce monde que parce qu'ils doivent finir un jour. Ces biens dureraient-ils toujours, elles seraient dans l'allégresse de les quitter pour Dieu. Plus ils seraient parfaits et de longue durée, et plus elles s'en dépouilleraient volontiers. L'amour est déjà très élevé dans ces âmes, et c'est lui qui agit.

Une telle considération est souverainement importante pour ceux qui commencent. Qu'ils ne la regardent donc pas comme une chose basse, car elle leur procurera un bien immense. Voilà pourquoi je la recommande avec tant d'instances. Les plus avancés en auront même besoin à certaines époques où Dieu veut les éprouver, et où Sa Majesté semble les délaisser.

Je l'ai dit, et je voudrais qu'on ne l'oublie jamais. Si l'âme grandit, comme nous l'affirmons, et c'est la vérité, elle ne croît pas cependant à la manière des corps. Le petit enfant qui s'est développé et est arrivé

à la taille de l'homme mûr, ne recommence pas à décroître et à reprendre un petit corps. Pour l'âme, le Seigneur veut qu'il en soit ainsi. C'est ce que j'ai constaté pour moi, car je ne le sais pas autrement. Le Seigneur veut nous humilier pour notre plus grand bien, et nous apprendre à nous tenir sur nos gardes, tant que nous serons dans cet exil; car plus nous sommes élevés, plus nous devons craindre et nous défier de nous-mêmes.

Il est des temps où ceux qui ont déjà leur volonté si parfaitement unie à celle de Dieu, qu'ils endureraient toutes sortes de tourments et souffriraient mille morts plutôt que de commettre une seule imperfection, sont parfois tellement assaillis par les tentations et les persécutions, qu'ils ont besoin, pour éviter l'offense de Dieu et ne point tomber dans le péché, de recourir aux premières armes de l'oraison. Ils doivent de nouveau considérer que tout finit ici-bas, qu'il y a un ciel, un enfer, et se servir d'autres considérations de ce genre.

Je reviens donc à ce que je disais. Un moyen très efficace pour déjouer les ruses et les douceurs du démon, c'est de commencer dès le début à porter généreusement la croix, sans désirer de consolations. Le Seigneur lui-même nous a enseigné ce chemin comme étant celui de la perfection; il nous a dit : *Prends ta croix et suis-moi.* Il est notre modèle. Et quiconque suit ses conseils, dans le seul but de le contenter, n'a rien à craindre. A l'avancement spirituel qu'il découvrira en lui, il comprendra que le démon n'y est pour rien; il pourra tomber encore, mais s'il se relève promptement, il aura une preuve que Dieu était là. Voici encore d'autres signes de cette action de Dieu.

Quand l'esprit de Dieu agit en nous, il n'est pas nécessaire de rechercher péniblement des considérations pour nous exciter à l'humilité et à la confusion

de nous-mêmes. Le Seigneur met en nous une humilité bien différente de celle que nous pouvons nous procurer par nos faibles pensées. La nôtre, en effet, n'est rien en comparaison de cette humilité vraie et éclairée que Notre-Seigneur enseigne alors, et qui produit en nous une confusion capable de nous anéantir. C'est une chose très connue que par les connaissances qu'il nous donne Dieu veut nous faire comprendre que par nature, nous ne possédons aucun bien ; plus ses faveurs sont élevées, plus cette connaissance est profonde. Il confère à l'âme un désir très vif d'avancer dans l'oraison et de ne jamais abandonner cet exercice malgré tous les travaux qui pourraient se présenter ; et elle s'offre à tout courageusement. Il l'anime d'une assurance pleine d'humilité et de crainte qu'elle fera son salut éternel. Il éloigne bientôt d'elle la crainte servile et lui inspire une crainte filiale dans un degré bien plus éminent. L'âme voit alors s'allumer en elle un amour de Dieu très dégagé de tout intérêt personnel. Aussi elle désire trouver des instants de solitude pour mieux jouir d'un tel trésor. Enfin, pour ne pas me fatiguer, je dirai seulement que cette grâce est pour elle le principe de tous les biens. Déjà les fleurs de son jardin sont sur le point d'éclore ; il ne leur manque presque rien pour s'épanouir. L'âme le verra d'une manière très claire, et elle ne pourra douter alors du secours que Dieu lui a donné, tant qu'elle n'est pas retombée dans ses fautes et ses imperfections ; elle devient alors toute tremblante ; mais cette crainte même lui est salutaire. Certaines âmes cependant retirent plus de profit de l'assurance que ces faveurs viennent de Dieu, que de toutes les craintes possibles. Quand elles sont naturellement portées à l'amour et à la gratitude, elles se tournent plus facilement vers Dieu par le souvenir de tous les bienfaits reçus que par la vue de tous les châtiments de l'enfer. Du moins,

c'est ce qui est arrivé pour moi, toute misérable que je suis.

Devant traiter ailleurs, avec plus d'étendue, des marques du bon esprit, je n'en dirai rien pour le moment, car il m'en coûterait beaucoup de les exposer avec clarté. Je compte néanmoins, avec l'aide de Dieu, pouvoir en parler d'une manière assez exacte. Sans parler de l'expérience qui m'a appris beaucoup de choses, j'ai consulté des personnes très instruites et très saintes. On peut donc raisonnablement s'en rapporter à leur autorité. Et ainsi, les âmes qui, par la bonté de Dieu, arriveront à cet état, pourront éviter les difficultés que j'ai rencontrées sur mon chemin.

CHAPITRE XVI

Elle traite du troisième degré d'oraison et de choses très relevées. Elle montre ce que peut l'âme parvenue à cet état et quels effets produisent ces faveurs si hautes du Seigneur. Cette doctrine est très propre à porter notre esprit aux louanges de Dieu et à consoler beaucoup l'âme ainsi favorisée.

Parlons maintenant de la troisième eau dont on se sert pour arroser le jardin. C'est une eau qui coule du ruisseau ou de la fontaine. S'il y a quelque fatigue à la diriger, l'arrosage cependant coûte beaucoup moins. Le Seigneur, en effet, veut aider si bien le jardinier, qu'il prend, pour ainsi dire, sa place et fait presque tout le travail. Cet état est un sommeil des puissances qui, sans être entièrement ravies, ne comprennent point cependant comment elles opèrent. La douceur, la suavité et la délectation surpassent incomparablement celles de l'oraison précédente. L'âme est tellement abreuvée de l'eau de la grâce, qu'elle ne peut avancer, elle ne sait d'ailleurs comment, ni retourner en arrière; elle veut seulement jouir de cette *gloire* immense. Elle est semblable à une personne qui va mourir de la mort qu'elle désire et tient déjà le cierge bénit en main; elle goûte dans cette agonie des délices plus profondes qu'on ne saurait exprimer. Ce n'est autre chose, à mon avis, que mourir d'une manière presque complète à tous les biens d'ici-bas, et jouir intimement de Dieu. Je ne trouve point d'autres termes pour dire ou exposer une telle faveur. L'âme ne sait alors que faire. Elle ne sait, en effet, si elle doit

parler ou se taire, rire ou pleurer. C'est un glorieux délire, une céleste folie où elle apprend la véritable Sagesse; c'est aussi une sorte de jouissance très délicieuse pour elle.

Il y a déjà, ce me semble, cinq ans et même six que le Seigneur m'a souvent donné en abondance cette oraison. Jusqu'ici je ne la comprenais pas, et je n'aurais pas su l'exposer. Aussi j'étais résolue, une fois arrivée à cet endroit de mon récit, à n'en dire que très peu de chose ou même à n'en pas parler du tout. Je voyais bien qu'il n'y avait pas union complète de toutes les puissances avec Dieu, mais je reconnaissais clairement que cette union était plus parfaite que dans l'oraison précédente. Il m'était impossible toutefois, je l'avoue, de discerner et de comprendre en quoi consistait cette différence. C'est, je crois, mon Père, grâce à l'humilité que vous avez eue de vous aider d'une simplicité aussi grande que la mienne, que le Seigneur m'a favorisée aujourd'hui même de cette oraison, aussitôt après la communion. Il m'y a fixée et m'a lui-même suggéré les comparaisons dont j'ai à me servir; il m'a enseigné de quelle manière je devais m'exprimer et comment l'âme doit se conduire en cet état. J'en ai été vraiment étonnée, car j'ai tout appris en un instant.

Bien souvent, je m'étais vue comme éprise de cette sainte folie et enivrée de cet amour divin; mais je n'arrivais jamais à comprendre comment cela se faisait. Je voyais bien que c'était Dieu qui agissait, et cependant je ne pouvais saisir le mode de son action. De fait, les puissances sont presque entièrement unies à lui, mais elles ne sont pas tellement absorbées qu'elles n'opèrent encore. Ça été pour moi une joie extrême de l'avoir enfin compris. Béni soit le Seigneur, qui m'a accordé un tel bienfait !

Les puissances de l'âme n'ont alors d'autre liberté

que celle de s'occuper entièrement de Dieu. Aucune d'elles, ce semble, n'ose remuer. Il nous est même impossible de les mouvoir; et voudrions-nous mettre toute notre étude à nous distraire, que nous ne pourrions alors, ce me semble, y réussir tout à fait. On prononce alors beaucoup de paroles à la louange de Dieu, mais sans ordre, à moins que Dieu n'en mette; du moins l'entendement est impuissant à le faire. L'âme souhaiterait proclamer bien haut la gloire de son Dieu. Elle est hors d'elle-même, en proie au délire le plus suave. Déjà, déjà les fleurs commencent à s'épanouir et à répandre leurs parfums. L'âme voudrait que tous les hommes pussent alors la contempler et comprendre la gloire à laquelle elle est élevée, afin d'en louer Dieu et de l'aider elle-même à le glorifier. Elle brûle du désir de leur faire part de tant de bonheur, qu'elle est impuissante à goûter toute seule. Elle est, ce me semble, comme cette femme dont parle l'Évangile, qui voulait appeler, ou appelait en effet ses voisines à partager sa joie. Tels devaient être aussi les admirables transports de David, le prophète royal, quand il prenait la harpe et entonnait ses cantiques à la gloire de Dieu. J'ai pour ce glorieux roi une dévotion très spéciale, et je voudrais le voir ainsi honoré de tous, en particulier des pécheurs comme moi.

O mon Dieu, que ne doit pas éprouver une âme quand elle est en cet état! Elle voudrait être toute transformée en langues pour louer le Seigneur. Elle dit mille saintes folies avec lesquelles elle réussit toujours à contenter celui qui l'élève à cette faveur. Pour moi, je connais une personne qui, sans être poète, faisait sur-le-champ des vers pleins de sentiments où elle exprimait sa peine d'une manière admirable[1]. Il n'y avait point là un travail de son intel-

1. La Sainte elle-même.

ligence; mais pour mieux jouir de la *gloire* qui la plongeait dans un tourment si plein de délices, elle exhalait de la sorte ses plaintes à Dieu. Elle eût voulu éclater tout entière, corps et âme, pour manifester la joie intime que cette peine lui causait. Quels tourments ne lui semblerait-il pas alors délicieux d'endurer pour son Dieu ! Elle voit clairement que les martyrs au milieu de leurs supplices ne faisaient presque rien par eux-mêmes; elle reconnaît très bien que leur courage venait d'ailleurs.

Mais quelle peine pour cette âme quand elle se voit obligée de revenir à elle-même pour continuer à vivre en ce monde, et à se trouver de nouveau engagée dans les soucis et les obligations de la vie ! Et cependant je n'ai point exagéré; je suis même bien loin d'avoir exprimé les délices dont le Seigneur veut alors combler une âme dès cet exil. Soyez béni à jamais, à mon Dieu ! Que toutes les créatures vous louent éternellement ! Je vous en supplie, ô mon Roi, puisque par votre bonté et votre miséricorde je me trouve encore, au moment où j'écris, dans cette sainte et céleste folie, puisque malgré l'excès de mon indignité vous me comblez d'une telle faveur, faites que tous ceux avec qui je m'entretiendrai soient fous de votre amour, ou bien permettez que je ne parle à personne, ou bien encore faites, à mon Dieu, que je ne tienne plus à aucune chose d'ici-bas, ou tirez-moi de ce monde. Votre servante, ô mon Dieu, ne peut plus supporter ce tourment extrême de se voir sans vous. Si elle doit vivre, elle ne veut plus de repos ici-bas. Vous, ô mon Dieu, ne lui en donnez pas.

Cet âme voudrait déjà jouir de sa liberté; le manger la tue, et le dormir la tourmente. Elle voit que le temps de la vie se passe à prendre ses aises, et cependant, rien hors de vous ne peut désormais la satisfaire. Il lui semble qu'elle mène une vie contre nature, car

elle ne voudrait plus vivre en elle-même, mais en vous seul ! O vrai Seigneur, ô ma gloire, quelle croix légère et pesante tout à la fois vous procurez à l'âme ainsi favorisée ! Légère, parce qu'elle est suave; pesante, parce qu'il est des circonstances où elle ne peut la supporter, et voudrait cependant n'en être jamais affranchie, si ce n'est pour se voir déjà éternellement avec vous. Quand elle se rappelle qu'elle ne vous a servi en rien, et qu'en vivant encore ici-bas, elle peut travailler pour votre gloire, elle voudrait porter un fardeau beaucoup plus lourd et ne mourir qu'à la fin du monde. Elle ne se préoccupe nullement de son repos, pourvu qu'elle puisse vous rendre le plus léger service. Elle ne sait ce qu'elle doit désirer. Mais elle comprend très bien qu'elle ne désire que vous !

O mon fils, vous à qui j'adresse cet écrit, que vous m'avez commandé, gardez pour vous seul certaines choses où vous verrez que je dépasse les bornes. Car il n'y a pas de raison suffisante pour m'empêcher de délirer quand le Seigneur lui-même me met hors de moi. Vraiment je me demande si c'est bien moi qui parle depuis que j'ai commencé ce matin. Tout ce que je vois me semble un songe, et je ne voudrais voir que des âmes atteintes du mal dont je suis moi-même atteinte en ce moment. Je vous en supplie, mon Père, soyons tous des insensés pour l'amour de Celui qui par amour pour nous a été outragé de ce nom. Et puisque vous me portez de l'affection, dites-vous, je veux que vous m'en donniez la preuve, en vous disposant à recevoir de Dieu cette faveur. Car j'en vois bien peu qui n'aient une sagesse excessive pour ce qui touche à leurs intérêts. Peut-être en ai-je moi-même plus que tous les autres. Mais ne le souffrez pas, mon Père, — car vous êtes pour moi un père aussi bien qu'un fils — puisque vous êtes mon confesseur, et que je vous ai confié les secrets de mon âme. Détrom-

pez-moi, et dites-moi la vérité avec cette franchise dont on use si peu de nos jours.

Je voudrais que nous cinq qui, à l'heure actuelle, nous aimons en Jésus-Christ[1], nous formions ensemble un accord. Dès lors que d'autres se réunissent en secret dans le but de former les plus noirs projets contre la divine Majesté et de susciter des complots et des hérésies, nous pourrions nous réunir quelquefois nous aussi. Ces réunions serviraient à nous éclairer mutuellement, à nous dire ce en quoi nous pourrions nous corriger et contenter Dieu davantage, car personne ne se connaît lui-même aussi bien qu'il est connu de ceux qui le regardent avec charité et souci réel de son avancement. Je dis que ces réunions seraient tenues secrètes, vu que cette liberté de langage n'est plus usitée à l'heure actuelle. Les prédicateurs eux-mêmes s'appliquent à bien disposer leurs sermons pour ne point déplaire. Leur intention est bonne sans doute, ainsi que leur œuvre, mais par là on opère peu de conversions. Pourquoi, en effet, les sermons éloignent-ils si peu d'âmes des vices publics ? Savez-vous ce que j'en pense ? Les prédicateurs ont trop de prudence; ils n'abandonnent pas la prudence humaine et n'ont pas ce grand feu de l'amour de Dieu dont étaient embrasés les apôtres : aussi leur flamme donne peu de chaleur. Je ne leur demande pas une flamme égale à celle des apôtres, mais je la voudrais plus grande qu'elle n'est. Savez-vous, mon Père, ce qu'il y a d'important ? C'est d'avoir la vie en horreur et de ne faire aucun cas des honneurs. Quand les apôtres proclamaient la vérité et la défendaient pour la gloire de Dieu, il leur importait peu de tout perdre ou de tout gagner. Car celui-là est indifférent à l'un et à

1. Les cinq ne seraient-ils pas la Sainte, le P. Ibagnès, Gaspar Daza, François de Salcedo et Julien d'Avila ?

l'autre qui en réalité sacrifie tout pour Dieu. Je ne dis pas que je suis telle, mais je voudrais bien l'être. Oh ! de quelle grande liberté on jouit, quand on considère comme un esclavage l'obligation de vivre et de se diriger d'après les lois du monde ! Comme cette liberté s'obtient de Dieu, il n'est pas d'esclave ici-bas qui ne doive être disposé à tout risquer pour se racheter et retourner dans sa patrie. Voilà le vrai chemin ; marchons-y sans nous arrêter, car nous ne pourrons arriver à la pleine possession d'un si riche trésor qu'à la fin de notre vie. Plaise au Seigneur de nous donner la grâce d'y parvenir !

Veuillez, mon Père, déchirer ces pages si vous le jugez bon. Considérez ce récit comme une lettre écrite pour vous, et pardonnez-moi mon excessive témérité.

CHAPITRE XVII

Elle continue l'explication de ce troisième degre d'oraison, achève d'en exposer les effets et montre les obstacles causés ici par l'imagination et la mémoire.

J'ai assez parlé de ce mode d'oraison et de ce que l'âme doit faire alors, ou, pour mieux dire, de ce que Dieu fait en elle; car c'est lui qui remplit l'office de jardinier, pour la laisser tout entière à la jouissance. La volonté n'a qu'à accepter les faveurs dont elle jouit dans cet état, et à s'abandonner généreusement à tout ce que la véritable Sagesse voudra opérer en elle. Et certes il lui faut pour cela du courage. La joie, en effet, est si excessive que l'âme semble parfois n'avoir plus qu'un lien à briser pour sortir du corps. Oh ! que cette mort serait heureuse !

Il faut alors, ce me semble, comme on vous l'a dit, mon Père, s'abandonner entièrement entre les bras de Dieu. Veut-il emporter l'âme au ciel ? Bien. En enfer ? Elle n'en a point de peine, puisqu'elle y va en compagnie de son souverain Bien. Veut-il lui ôter complètement la vie ? Elle le veut; ou la laisser vivre mille ans ? Elle y consent. Sa Majesté peut en disposer comme d'un bien propre. Cette âme ne s'appartient plus; elle appartient tout entière à son Dieu. Qu'elle ne s'inquiète donc de rien.

Quand Dieu élève l'âme à une si haute oraison, elle peut accomplir tout cela et beaucoup plus encore, vu que ces actes en sont les propres effets, et elle voit ce

travail s'accomplir sans aucune fatigue de l'entendement. Toutefois cette puissance me paraît comme stupéfaite de voir le Seigneur s'acquitter si bien de l'office de jardinier, et ne lui laisser aucun travail, pour qu'elle mette ses délices à respirer les premiers parfums des fleurs.

Une seule visite, si peu qu'elle dure, suffit à un tel jardinier pour y répandre avec abondance cette eau dont en définitive il est le créateur. Ce que la pauvre âme n'a pu obtenir malgré tous les efforts de son esprit, après vingt années peut-être de travaux, le jardinier céleste le lui donne en un instant. Il fait croître les fruits, et il les fait mûrir, de telle sorte qu'elle peut vivre des fruits de son jardin. Telle est la volonté du Seigneur. Il ne lui permet pas toutefois d'en distribuer, jusqu'à ce qu'elle se soit bien fortifiée par cette nourriture. Si elle se contentait de la goûter, elle n'en tirerait pas profit, et, ne recevant rien de ceux à qui elle la donnerait, elle les soutiendrait et nourrirait à ses dépens; elle s'exposerait peut-être elle-même à mourir de faim. Ceci est très clair pour les esprits élevés qui doivent examiner cet écrit; ils sauront en faire l'application beaucoup mieux que je ne pourrais le dire. Inutile donc de me fatiguer plus longtemps à en parler.

Enfin, les vertus sont plus fortes dans cette oraison que dans la précédente qui est celle de quiétude. L'âme se voit tout autre. Elle ne s'explique pas comment elle peut accomplir de grandes œuvres, grâce aux parfums que répandent les fleurs. Le Seigneur veut que ces fleurs s'ouvrent pour que l'âme sache qu'elle a des vertus. Par ailleurs, elle voit très bien qu'elle ne pouvait les acquérir, et qu'en réalité, elle n'a pu y parvenir en plusieurs années, tandis qu'il a suffi de quelques instants au jardiner céleste pour lui en faire don.

Son humilité est beaucoup plus grande et plus

profonde que dans l'oraison précédente. Elle voit plus clairement qu'elle n'a fait ni peu ni beaucoup pour l'obtenir. Elle a seulement consenti à ce que Dieu lui fasse des faveurs et à ce que sa volonté les accepte.

Ce mode d'oraison est, à mon avis, une union très manifeste de l'âme tout entière avec Dieu.

Néanmoins le Seigneur veut, ce semble, permettre aux puissances de comprendre et de goûter les grandes choses qu'il opère alors. Voici ce qui arrive quelquefois et même très souvent, dans cette union intime de la volonté avec Dieu. Je vous le dis, mon Père, afin que vous sachiez que cela peut être et que vous le compreniez lorsque vous en serez favorisé. Comme j'en ai été moi-même toute interdite, je veux en parler ici. L'âme comprend que sa volonté est entraînée et dans la jouissance; cette puissance seule goûte une quiétude très grande. L'entendement, au contraire, et la mémoire conservent une telle liberté qu'ils peuvent s'occuper d'affaires et se livrer aux œuvres de charité.

Cet état semble le même que celui de l'oraison de quiétude dont j'ai parlé. Mais il en diffère en partie. Là en effet, l'âme n'ose ni bouger, ni remuer; elle jouit de la sainte oisiveté de Marie. Ici, elle peut, en outre, remplir l'office de Marthe. Elle mène, pour ainsi dire, de front la vie active et la vie contemplative; elle s'occupe d'œuvres de charité, d'affaires conformes à son éclat et de lectures. Elle voit bien qu'elle n'est pas complètement maîtresse de ses facultés et que la meilleure partie d'elle-même est ailleurs. Elle est comme quelqu'un qui s'entretient avec une personne, pendant qu'une autre vient encore lui parler : elle ne peut donner une attention complète ni à l'une ni à l'autre. C'est un état qui se manifeste très clairement, et quand on en est favorisé, on possède une satisfaction et une joie très intime. L'âme est ainsi admirablement

préparée à jouir de la quiétude la plus profonde, dès qu'elle sera dans la solitude et dégagée des affaires. Elle est comme une personne qui est satisfaite de son repas et n'éprouve plus le besoin de manger. Son estomac est content, et ne se porterait pas à toutes sortes d'aliments; mais elle n'est pas tellement rassasiée, que, si elle en trouvait de bons, elle ne les acceptât très volontiers.

De même l'âme ne trouve aucun contentement dans les biens de ce monde, et elle ne voudrait en recevoir aucun. Elle en possède en elle-même un autre qui la satisfait plus parfaitement. Jouir davantage de Dieu, aspirer à l'accomplissement de ses désirs, et goûter plus encore le bonheur d'être avec lui : voilà ce qu'elle veut...

Il y a une autre sorte d'union qui n'est pas encore une union complète. Elle est supérieure à celle dont je viens de parler; mais inférieure à celle dont il a été question quand j'ai expliqué la troisième eau... Lorsque le Seigneur, mon Père, vous les aura données toutes, si vous ne les avez déjà, vous éprouverez une grande joie de les trouver décrites et de comprendre ce que c'est. Car recevoir de Dieu une faveur, c'est une première grâce; comprendre ce qu'est cette faveur ou ce don, en est une autre; c'en est enfin une troisième de pouvoir l'expliquer et d'en exposer les particularités. La première seule pourrait paraître suffisante pour que l'âme marche sans trouble et sans crainte, s'avance avec plus de courage dans la voie du Seigneur, et foule aux pieds toutes les choses du monde. Mais il est très utile, en outre, de comprendre ces bienfaits. Et c'est là une faveur insigne. Celui qui les a reçus doit, pour chacun d'eux, adresser à Dieu les plus vives actions de grâces. Celui qui en est privé, doit aussi le remercier de ce qu'il les accorde à quelques âmes sur la terre dans le but de nous en faire profiter.

Voici ce qui arrive souvent dans cette union dont je parle, et en particulier à moi, car cette sorte de faveur m'est très souvent accordée. Dieu s'empare de la volonté et même, ce me semble, de l'entendement. Celui-ci, en effet, ne discourt pas; il est occupé à jouir de Dieu; il voit et contemple tant de merveilles qu'il ne sait où fixer ses regards; l'une lui fait perdre l'autre de vue; et ainsi il n'en peut rien faire connaître d'une manière précise.

La mémoire demeure libre, ainsi que l'imagination, je pense. Dès qu'elle se voit seule, on ne saurait croire la guerre qu'elle fait et comment elle cherche à mettre tout sens dessus dessous. Quant à moi, j'en suis lasse, et je l'ai en horreur; souvent je supplie le Seigneur de me l'enlever dans ces heureux moments, si elle doit me causer tant de trouble. Parfois je lui fais cette prière : Quand donc, ô mon Dieu, les puissances de mon âme seront-elles unies entre elles pour célébrer toutes ensemble vos grandeurs ? quand donc mon âme cessera-t-elle d'être ainsi partagée sans pouvoir être maîtresse d'elle-même ? Je vois par là quel mal nous vient du péché : il nous a tellement assujettis que nous ne pouvons réaliser notre désir d'être toujours occupés de Dieu.

Voici une chose qui m'arrive parfois, et que j'ai éprouvée aujourd'hui même; aussi je l'ai bien présente à la mémoire. Je vois mon âme se consumer du désir d'être tout entière là où se trouve la meilleure partie d'elle-même; et elle n'y peut réussir. Car la mémoire et l'imagination lui font une guerre tellement acharnée qu'elles ne la laissent pas réaliser son dessein. Mais comme elles n'ont pas le secours des autres puissances, elles n'ont aucune force même pour le mal. C'est déjà beaucoup trop qu'elles parviennent à la troubler; je le répète, elles ne peuvent faire de mal, car elles sont sans vigueur et toujours agitées. Comme l'entende-

ment n'aide aucunement la mémoire dans ce qu'il lui représente, elle ne se fixe en rien, mais elle court vagabonde d'un objet à l'autre, semblable à ces petits papillons de nuit, importuns et inquiets, qui ne font qu'aller et venir. Cette comparaison me semble venir très à propos; car si les papillons ne peuvent nous nuire, ils ne laissent pas cependant d'être importuns pour ceux qui les voient.

A ce mal, je ne connais point de remède, le Seigneur ne m'en ayant point encore enseigné. Je m'en servirais bien volontiers cependant, car, je le répète, ce tourment est fréquent. Un tel état nous peint notre misère et nous révèle très clairement le pouvoir de Dieu. Car si cette puissance qui demeure libre nous cause tant de dommage et de fatigue, les autres qui sont en compagnie de Sa Majesté nous procurent le repos le plus suave.

Le seul remède que j'aie trouvé après plusieurs années de fatigues, est celui dont j'ai parlé dans l'oraison de quiétude; c'est de n'en faire pas plus de cas que d'une folle, et de l'abandonner à sa fantaisie, car Dieu seul peut la lui enlever. En définitive, elle n'est ici qu'une esclave, et nous devons la supporter avec patience, comme Jacob supportait Lia, dès lors que Dieu nous accorde déjà une assez grande faveur, en nous faisant jouir de Rachel. Je dis qu'elle n'est qu'une esclave, car elle ne peut, malgré tous ses efforts, entraîner après elle les autres puissances. Souvent, au contraire, ce sont ces dernières qui, sans aucun travail, la ramènent à elles. Parfois Dieu est touché de la voir si affolée, si inquiète et si désireuse d'être avec les autres puissances; il lui permet de se brûler au feu de ce divin flambeau, où celles-ci sont déjà réduites en cendres, où elles ont en quelque sorte perdu leur être naturel, pour jouir surnaturellement de biens si précieux.

Dans toutes ces sortes d'union dont j'ai parlé en traitant de cette dernière eau qui coule de la source, *la gloire* et le repos de l'âme sont si grands que le corps participe visiblement à sa joie et à ses délices. C'est là une faveur très sensible. Quant aux vertus, elles arrivent à ce haut degré de perfection dont j'ai parlé.

Il me semble que c'est le Seigneur lui-même qui a voulu faire connaître autant qu'il est possible ici-bas, je crois, ces divers états où l'âme se voit élevée. Veuillez, mon Père, en parler à une personne spirituelle, qui y soit parvenue et qui soit instruite. Si elle approuve cet écrit, croyez que le Seigneur lui-même vous l'a dit et adressez-en à Sa Majesté les plus vives actions de grâces. Je vous le répète, avec le temps vous vous réjouirez beaucoup de comprendre ces faveurs. Vous pourriez en jouir sans avoir la grâce de les comprendre : mais si Sa Majesté vous donne celle d'en jouir, vous arriverez, avec un esprit aussi élevé et aussi cultivé que le vôtre, à en avoir l'intelligence par mon récit. Louange au Seigneur dans les siècles des siècles pour tous ses bienfaits ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XVIII

Elle traite, dans ce chapitre, du quatrième degré d'oraison ; elle commence à exposer d'une manière excellente la haute dignité à laquelle le Seigneur élève l'âme en cet état. Cette doctrine est de nature à donner le plus grand courage aux personnes qui s'adonnent à l'oraison, pour qu'elles s'efforcent d'arriver à un état si sublime auquel on peut parvenir dès ici-bas, non par nos mérites, mais par la bonté de Dieu. Il faut lire ce chapitre avec attention, car le sujet y est traité d'une manière très élevée et il renferme des points très importants.

Daigne le Seigneur m'inspirer les termes dont il faut me servir pour dire quelque chose de la quatrième eau qui arrose le jardin ! Son secours m'est bien nécessaire ; il l'est plus encore que pour la précédente. Dans celle-ci l'âme sent qu'elle n'est pas encore entièrement morte ; je puis bien m'exprimer de la sorte, car elle est déjà morte au monde. Mais, ainsi que je l'ai dit, elle a assez de connaissance pour comprendre qu'elle est en ce monde, et pour sentir sa solitude ; elle se sert même des sens extérieurs pour donner, au moins par des signes, l'intelligence de ce qu'elle éprouve. Dans toutes les précédentes oraisons et leurs divers modes dont il a été parlé, le jardinier doit travailler un peu ; toutefois dans ces dernières, le travail est accompagné de tant de *gloire* et de consolation, que l'âme ne voudrait jamais le cesser ; aussi ce qu'elle éprouve est moins pour elle un travail qu'une *gloire*. Dans l'oraison dont je vais parler, le sentiment cesse, il n'y a que la jouissance, et encore on ne comprend pas ce

dont on jouit. On comprend que l'on jouit d'un bien, où se trouvent réunis tous les biens, mais ce bien lui-même, on ne le comprend pas. Tous les sens sont si occupés à cette jouissance, que nul d'entre eux ne peut s'occuper d'autre chose ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. Précédemment, il leur était permis, comme je l'ai dit, de donner quelques marques de leur grande joie; ici l'âme se trouve au sein d'une jouissance incomparablement supérieure, et cependant elle peut beaucoup moins la faire comprendre. Le corps est sans force et l'âme n'a aucun pouvoir pour communiquer cette jouissance. Dans ces moments, cette communication serait un grand embarras, un tourment, et un trouble pour son repos. J'ajoute même que s'il y a union de toutes les puissances, voudrait-elle alors faire autre chose, qu'elle ne le pourrait; et si elle le pouvait, il n'y aurait plus union.

Quant au mode et à la nature de cette oraison qu'on appelle union, je ne saurais les faire comprendre. La théologie mystique l'enseigne, il est vrai; mais les termes dont elle se sert me sont inconnus. Je ne comprends pas ce qu'il faut entendre par intelligence, ou esprit, ni comment ils diffèrent de l'âme, tout cela me semble une même chose. Parfois cependant, l'âme sort d'elle-même comme un feu ardent qui est transformé en flammes, et qui parfois grandit avec impétuosité; alors cette flamme s'élance très haut au-dessus du feu, mais elle n'est pas, pour cela, d'une autre nature; c'est toujours la flamme du feu. Vous, mes Pères, éclairés comme vous l'êtes, vous le comprendrez facilement; pour moi, je n'en saurais dire davantage.

Ce que je prétends expliquer, c'est ce que l'âme ressent, quand elle se trouve dans cette divine union. Ce qu'il faut entendre par union, on ne l'ignore pas; c'est l'état de deux choses qui étaient divisées et n'en

font plus qu'une. O mon Dieu ! quelle bonté est la vôtre ! soyez béni à jamais ! que toutes les créatures, ô mon Dieu, chantent vos louanges ! votre amour pour nous est tel que nous pouvons parler avec vérité de cette communication que vous avez, même dès cet exil, avec les âmes. S'il s'agit d'âmes vertueuses, c'est déjà une largesse et une magnanimité extraordinaires, une faveur enfin, digne de vous, ô mon Dieu, qui donnez d'une manière conforme à votre nature ! O Libéralité infinie, que vos œuvres sont magnifiques ! Elles remplissent d'admiration tout esprit assez dégagé des vanités d'ici-bas pour être tant soit peu accessible à l'intelligence de la vérité. Mais que vous accordiez de si souveraines faveurs à des âmes qui vous ont tant offensé, voilà ce qui me confond ! et quand j'y songe, je ne puis passer outre. Et où pourrais-je aller, sans revenir en arrière ? Vous rendre grâces pour de si hautes faveurs, je ne sais comment le faire. Vous dire des folies, c'est ce qui parfois peut soulager ma peine.

Voici ce qui m'arrive souvent, quand je reçois ces faveurs ou que le Seigneur commence à me les accorder; car au moment où j'en jouis, l'âme, ainsi que je l'ai dit, n'est capable de rien. Je dis ces paroles : « Seigneur, considérez ce que vous faites; n'oubliez pas sitôt mes si graves offenses. Vous les avez oubliées pour m'en accorder le pardon; mais veuillez, je vous en supplie, vous en souvenir pour modérer la profusion de vos faveurs. Ne répandez pas, ô mon Créateur, une liqueur aussi précieuse dans un vase aussi brisé, d'où vous m'avez déjà vue tant de fois la répandre. Ne déposez pas un si riche trésor dans un cœur qui n'a pas encore renoncé, comme il le devrait, au désir des consolations de la vie présente. Il le dissiperait follement. Comment confiez-vous les fortifications de cette ville, et les clés mêmes de la forteresse qui la

protège, à un gouverneur aussi lâche qui dès le premier assaut laissera entrer les ennemis ? Que votre amour, ô Roi éternel, ne soit pas excessif au point d'exposer des joyaux d'un si haut prix ! Il semble, ô mon Dieu, que vous donnez l'occasion d'en faire peu de cas, puisque vous les remettez au pouvoir d'une créature si coupable, si abjecte, si faible, si misérable et si vile. Et alors même que je ne les perdrais pas avec le secours de votre grâce qui doit être puissant pour une âme comme la mienne, je suis incapable d'en faire profiter personne. Enfin, je suis femme, et loin d'être bonne, mais l'imperfection même ! Il semble que confier des talents à une terre aussi ingrate, ce n'est pas seulement les cacher, mais les enfouir. Vous n'avez pas coutume, Seigneur, d'accorder de telles libéralités et faveurs à une âme, si ce n'est pour qu'elle les fasse tourner au profit d'un grand nombre. Vous le savez, ô mon Dieu, je vous ai fait souvent cette prière et je vous l'adresse encore avec toute mon affection et toute l'ardeur de mon cœur. Privez-moi, je le veux bien, du plus grand trésor que l'on puisse posséder ici-bas, et donnez ces grâces à des âmes qui sauront mieux que moi en profiter et travailler à l'accroissement de votre gloire. »

Telles sont les paroles ou autres semblables qu'il m'est arrivé de répéter souvent. Je reconnaissais ensuite ma folie et mon peu d'humilité ; car le Seigneur sait bien ce qui nous convient. Il voyait que mon âme n'avait aucune force de se sauver si Sa Majesté ne venait à son secours par tant de faveurs.

Mon intention est encore de parler des grâces et des effets que cette union laisse dans l'âme, d'exposer ce que l'âme peut par elle-même ou si elle est capable de quelque chose pour parvenir à un si haut état.

C'est alors qu'arrive parfois l'élévation d'esprit ou l'union à l'Amour céleste ; car, selon moi, dans

l'union même, la simple union est différente de l'élévation d'esprit. Celui qui n'aura pas éprouvé cette dernière faveur s'imaginera qu'il n'y a pas de différence; mais, à mon avis, bien qu'au fond ces deux faveurs soient une même chose, le Seigneur cependant y opère d'une manière différente; car le détachement des créatures est beaucoup plus rapide dans le vol d'esprit. J'ai reconnu clairement que c'est là une faveur spéciale, bien que, je le répète, elle ne soit, ou du moins ne paraisse qu'une seule chose avec l'union. Un feu petit est feu aussi bien qu'un grand : or on voit la différence qu'il y a de l'un à l'autre. Si le feu est petit, il lui faudra beaucoup de temps pour embraser un petit morceau de fer; mais le feu est-il grand, le morceau de fer, même plus considérable, ne mettra que très peu de temps pour changer, ce semble, complètement de nature. Ainsi en est-il, à mon avis, de ces deux sortes de faveurs divines. Celui qui sera arrivé aux ravissements, j'en suis sûre, me comprendra bien. S'il n'a pas encore reçu cette grâce, il s'imaginera que je dis une folie : et cela peut être. En effet, qu'une personne comme moi veuille parler de sujets si relevés et faire comprendre quelque chose de ce dont il semble impossible, faute de termes, de donner la première idée, rien d'étonnant qu'elle dise des folies.

J'ai confiance toutefois que le Seigneur m'aidera dans cette entreprise. Il sait bien qu'après l'accomplissement de l'obéissance, je n'ai rien tant à cœur ici que de séduire les âmes par les attraits d'un bien si élevé. D'ailleurs je ne dirai rien que je ne connaisse par une longue expérience. Ainsi, quand je commençai à parler de cette dernière eau, il me semblait plus impossible de continuer ma tâche que de parler grec, et, de fait la difficulté n'est pas moindre. Je laisse donc là mon travail, et je m'en vais communier. Oh ! béni soit le Seigneur qui vient ainsi au secours des igno-

rants ! O vertu de l'obéissance, que tu es puissante ! Dieu éclaire mon entendement tantôt en me dictant les paroles, tantôt en me montrant la manière de m'exprimer. Sa Majesté veut, ce semble, comme dans l'oraison précédente, dire elle-même ce que je ne puis ni ne sais dire. Ce que j'avance est l'exacte vérité; aussi ce qu'il y aura de bon dans cet écrit viendra de lui; ce qu'il y aura de mauvais viendra évidemment de moi qui ne suis qu'un océan de misères. Je dis donc que, s'il y a des personnes, et il doit y en avoir beaucoup, qui soient arrivées à ces états d'oraison où Dieu dans sa bonté a élevé une misérable comme moi, si ces âmes, craignant d'être égarées, veulent s'en entretenir avec moi, le Seigneur viendra au secours de sa servante pour qu'elle les éclaire et leur montre le chemin.

Parlons maintenant de cette eau qui tombe du ciel pour pénétrer et abreuver de son abondance tout ce jardin. Si le Seigneur ne manquait jamais de la répandre quand elle est nécessaire, on voit de quel repos jouirait le jardinier; si de plus, il n'y avait point d'hiver, mais, au contraire, un temps toujours tempéré, les fleurs et les fruits ne feraient jamais défaut, et on devine quelles seraient ses délices ! Mais tant que nous serons dans cet exil, cela est impossible. Il faut toujours veiller, et dès qu'une eau vient à manquer la remplacer par une autre.

Cette eau du ciel tombe souvent lorsque le jardinier y pense le moins. Dans les débuts, il est vrai, ce n'est généralement qu'après une longue oraison mentale. Car le Seigneur, après avoir conduit de degré en degré ce petit oiseau, le place enfin dans le nid pour qu'il y repose. Il l'a vu voltiger pendant longtemps et s'aider de l'entendement, de la volonté, de toutes ses forces enfin pour chercher son Dieu et lui plaire; il veut lui donner une récompense même en cette vie; et quelle

récompense magnifique ! En un instant, l'âme est dédommagée de tous les travaux d'ici-bas !

Tandis qu'elle cherche ainsi son Dieu, elle sent, au milieu des délices les plus profondes et les plus suaves, une défaillance presque complète; c'est une sorte d'évanouissement qui enlève peu à peu la respiration et toutes les forces du corps. Aussi on ne peut qu'au prix des plus grands efforts, faire même le moindre mouvement des mains; les yeux se ferment, sans qu'on le veuille; si on les tient ouverts, on ne voit presque rien. Si on lit, on ne peut prononcer les lettres; à peine même si on les distingue. On voit bien qu'il y a une lettre, mais, comme l'entendement ne prête pas son concours, on est incapable de lire, malgré le désir qu'on pourrait en avoir. On entend ce qui est dit, mais on ne le comprend pas. Ainsi les sens ne servent de rien à l'âme, si ce n'est pour ne pas la laisser tout entière à sa joie; ils sont pour elle un obstacle plutôt qu'un secours. En vain voudrait-on parler, on ne pourrait former une parole, et si on y arrivait, on n'aurait même pas la force de la prononcer. Car toute la force extérieure vient à cesser; mais la force intérieure grandit, et ainsi l'âme peut mieux jouir de sa *gloire*. La délectation qu'on éprouve à l'extérieur est aussi très grande et très sensible.

Cette oraison, quelque longue qu'elle soit, ne cause aucun préjudice à la santé; du moins, elle ne m'en a porté aucun. Si malade que je fusse lorsque Dieu m'accordait cette faveur, je ne me souviens pas d'en avoir été incommodée. Bien au contraire, j'en éprouvais une amélioration très sensible. Et quel mal pourrait donc venir d'un si grand bien ! Les effets extérieurs de cette grâce sont très sensibles : on y reconnaît d'une manière certaine l'agent puissant qui nous a enlevé les forces avec tant de délices pour nous les restituer plus grandes.

Dans les débuts, il est vrai, cette faveur est de très courte durée ; c'est du moins ce qui est arrivé pour moi ; et quand elle passe rapidement, elle ne se manifeste pas aussi clairement par les signes extérieurs et par la suspension des sens. Toutefois on comprend très bien, à la surabondance de grâces dont l'âme est comblée, que la clarté du Soleil qui a brillé en elle a été vive, puisqu'elle l'a ainsi liquéfiée.

Il faut bien remarquer, selon moi, que la suspension de toutes les puissances, si longue qu'elle soit, est toujours très courte, et quand elle durerait une demi-heure, c'est beaucoup. Pour moi, ce me semble, elle n'a jamais duré si longtemps. Il est vrai qu'on ne peut guère apprécier le temps qu'on y demeure, puisqu'on est privé de sentiment ; mais je dis que chaque fois que cette suspension a lieu, il s'écoule très peu de temps sans que quelque puissance ne revienne à elle-même. La volonté est celle qui soutient la joute, mais les deux autres puissances ne tardent pas à l'importuner de nouveau. Comme la volonté demeure ferme dans son calme, elle les suspend de nouveau ; et après quelques instants ces deux puissances reviennent à leur vie ordinaire. L'oraison peut, au milieu de ce va-et-vient, se prolonger et se prolonge de fait pendant quelques heures. Car dès que ces deux puissances ont commencé à s'enivrer en goûtant de ce vin tout céleste, elles retournent facilement à la suspension afin d'être beaucoup plus avantagées. Elles accompagnent donc la volonté, et toutes les trois ensemble sont plongées dans la joie. Mais cette suspension complète des puissances sans aucune action de l'imagination qui est aussi, selon moi, complètement ravie est, je le répète, de courte durée ; cependant elles ne reviennent pas tellement à elles-mêmes qu'elles ne puissent demeurer comme égarées pendant quelques heures durant lesquelles Dieu les ramène de temps en temps à lui...

Venons maintenant à ce que l'âme éprouve alors intérieurement. Que Celui qui le sait veuille nous le dire; car si on ne peut le comprendre, comment pourrait-on l'exprimer ?

Au moment où j'allais me mettre à ce sujet, je me demandais ce que l'âme fait durant ce temps. Je venais de communier et je sortais de cette oraison même que je décris. Or le Seigneur me fit entendre ces paroles : *Elle se consume tout entière, ma fille, pour s'abîmer davantage en moi. Ce n'est plus elle qui vit; c'est moi qui vis en elle. Comme elle ne peut comprendre ce qu'elle entend, c'est ne pas entendre, tout en entendant.* » Celui qui aura éprouvé cette faveur saisira quelque chose à ce langage. Ce qu'on éprouve alors est si caché qu'on ne peut l'exprimer plus clairement. Ce que je puis dire seulement, c'est que l'âme se voit unie à Dieu, et il lui reste une telle certitude de cette faveur, qu'elle ne saurait en avoir aucun doute. Ici, toutes les puissances défaillent et sont tellement suspendues que, je le répète, on ne peut nullement comprendre qu'elles agissent. Si précédemment on méditait sur quelque scène de la Passion, la mémoire la perd de vue, comme si on n'y avait jamais pensé. Si on lisait, on ne comprend rien et on ne peut se fixer; si on priait vocalement, c'est la même chose. Et ainsi cet importun petit papillon de la mémoire se brûle alors complètement les ailes et ne peut plus voltiger. Certes, la volonté doit être bien occupée à aimer, mais elle ne comprend pas comment elle aime. L'entendement, s'il entend, ne sait pas comment il entend; du moins il ne peut rien comprendre de ce qu'il entend. Quant à moi, il ne me semble pas qu'il entende, car, ainsi que je l'ai dit, il ne s'entend pas lui-même. D'ailleurs toutes ces choses sont au-dessus de ma portée.

Il y a un point que j'ignorais au début. Je ne savais

pas que Dieu est réellement dans toutes les créatures. Et il me semblait qu'une présence qui me paraissait si intime à mon âme était impossible. D'un autre côté, cesser de croire qu'il fût là, je ne le pouvais pas. Car d'après ce que je croyais avoir clairement compris, Dieu était là vraiment présent. Des gens peu instruits me disaient qu'il s'y trouvait seulement par sa grâce. Pour moi, je ne pouvais me ranger à leur avis; car, je le répète, il me semblait qu'il était là présent lui-même. Je me trouvais donc dans l'angoisse, quand un religieux très instruit de l'ordre du glorieux saint Dominique [1] vint dissiper mon doute. Il me dit que Dieu était véritablement présent en moi, et m'expliqua comment il se communique à nous; aussi je fus grandement consolée.

Il faut remarquer et bien comprendre que cette eau du ciel, cette très haute faveur de Dieu, laisse toujours l'âme en possession des plus riches trésors. C'est ce que je vais dire maintenant.

1. Le P. Vincent Baron, O.P.

CHAPITRE XIX

Elle continue le même sujet, et commence à expliquer les effets que ce degré d'oraison produit dans l'âme. Elle exhorte vivement à ne point retourner en arrière et à ne point abandonner l'oraison, alors même que ces faveurs seraient suivies de chutes. Elle montre les dangers qu'il y aurait à ne pas suivre ce conseil. Cette doctrine est très importante et sera d'une grande consolation pour les faibles et les pécheurs.

L'âme sort de cette oraison et de cette union toute remplie d'une extrême tendresse pour Dieu. Elle voudrait se consumer, non de peine, mais de la suavité même des larmes qu'elle répand. Elle s'en trouve inondée, sans les avoir senties couler, sans savoir ni quand ni comment elle les a répandues. Sa joie est extrême quand elle voit cette eau calmer l'impétuosité du feu qui la consume et l'augmenter encore. Cela semble de l'arabe, et cependant il en est vraiment ainsi.

Il m'est arrivé parfois dans ce degré d'oraison de me trouver tellement hors de moi, que je ne savais si cette *gloire*, dont je me sentais en possession au-dedans de moi, était un songe ou une réalité. Je me trouvais tout inondée de ces larmes; elles coulaient sans douleur et avec tant d'impétuosité et de rapidité qu'elles semblaient répandues par cette nuée du ciel. Je reconnaissais alors que ce n'avait pas été un songe. Cet effet se produisit dans les commencements, quand cette oraison durait peu de temps.

L'âme se sent animée d'un très grand courage. Si on venait alors à la mettre en pièces pour la cause de Dieu, elle en éprouverait la consolation la plus

vive. C'est pour elle l'heure des promesses, des déterminations héroïques, des désirs ardents. Elle commence à avoir l'horreur du monde et une vue très claire de sa vanité. Elle retire des avantages beaucoup plus nombreux et beaucoup plus élevés de cette oraison que des précédentes; et son humilité est devenue plus profonde. Elle voit en effet très bien qu'une faveur aussi excessive et aussi grandiose n'est point due à une diligence de sa part, et qu'elle n'a rien fait soit pour l'attirer, soit pour la conserver. Son indignité apparaît évidente, comme, dans un appartement où le soleil donne en plein, il n'est aucune toile d'araignée qui puisse demeurer cachée. Elle découvre la profondeur de sa misère. Elle est tellement éloignée de la vaine gloire, qu'il lui semble impossible d'en avoir. C'est de ses propres yeux qu'elle a vu son peu de pouvoir, ou plutôt son incapacité absolue. Car alors elle n'a pour ainsi dire point fourni de consentement; mais il semble qu'on a fermé, malgré elle, la porte à tous les sens, pour qu'elle puisse jouir plus parfaitement de son Dieu. Elle se trouve seule avec Lui. Et qu'a-t-elle à faire, si ce n'est de l'aimer ? Et il n'y a pas à lui en tenir grand compte, car elle ne voit ni n'entend plus, si ce n'est au prix des plus grands efforts. Sa vie passée et la grande miséricorde de Dieu se présentent ensuite à elle dans toute la vérité, et cela sans que son entendement soit obligé d'aller à la poursuite de considérations; car il trouve alors tout préparé ce qu'il doit comprendre et ce qui doit faire son aliment. Elle voit que par elle-même elle mérite l'enfer, et qu'on la châtie avec de la gloire. Elle se consume dans les louanges de Dieu, et c'est ce que je voudrais faire à l'heure présente. Soyez béni, ô mon Dieu, qui de ce bourbier si infect de mon âme avez fait une eau si limpide destinée à votre table ! Soyez loué, ô vous, ô délices des Anges, qui daignez élever de la sorte un ver de terre aussi vil !

Ces avantages spirituels demeurent quelque temps dans l'âme. Comme elle comprend clairement que les fruits de son jardin ne viennent pas d'elle-même, elle peut désormais commencer à en faire part aux autres, sans s'appauvrir. Elle donne déjà des signes qu'elle possède des trésors célestes; elle brûle du désir de les distribuer, et elle supplie le Seigneur de ne pas la laisser seule dans une telle abondance. Elle procure le bien spirituel du prochain, presque à son insu et sans rien faire par elle-même dans ce but; mais les autres le comprennent, car les fleurs de son jardin répandent un tel parfum, qu'ils désirent s'en approcher. Ils comprennent qu'elle est enrichie de vertus; ils voient que ses fruits sont pleins d'attraits et, comme elle, ils voudraient s'en nourrir.

Si cette terre a été profondément travaillée par les épreuves, les persécutions, les murmures, les maladies, toutes choses sans lesquelles bien peu arrivent à cet état; si elle est devenue souple par un absolu détachement de son propre intérêt, l'eau la pénètre si bien qu'elle ne souffre presque jamais de la sécheresse. Mais si l'âme est encore attachée à la terre, si elle se trouve au milieu des épines, comme je l'étais au début; si elle n'a pas encore renoncé à toutes les occasions dangereuses, si enfin elle ne manifeste pas la reconnaissance que méritent de si hautes faveurs, elle sera dans l'aridité comme avant. Supposez que le jardinier se néglige alors, et que le Seigneur ne veuille pas envoyer par pure bonté une nouvelle pluie, vous pouvez considérer le jardin comme perdu. C'est là ce qui m'est arrivé à moi-même plusieurs fois. J'en suis, je l'avoue, tout épouvantée, et si je n'en avais fait moi-même l'expérience, je ne pourrais le croire. Mais je le dis pour la consolation des âmes faibles comme la mienne, afin qu'elles ne désespèrent jamais et qu'elles ne cessent point d'avoir confiance en la miséricorde de Dieu.

Viendraient-elles à tomber après avoir été élevées par le Seigneur à un si haut état, qu'elles ne se découragent point, si elles ne veulent se perdre entièrement ; car les larmes peuvent tout gagner, et une eau en attire une autre.

Voilà l'un des motifs qui m'encouragent, au sein de ma misère, à exécuter l'ordre que l'on m'a donné de composer ce récit, et de raconter ma triste vie ainsi que les faveurs dont le Seigneur m'a comblée quand je l'offensais au lieu de le servir. Je voudrais à l'heure présente jouir d'une très haute autorité, pour qu'on ajoutât foi à mes paroles. Je supplie Sa Majesté de m'accorder cette grâce. Je le répète donc, que nul de ceux qui ont commencé à faire oraison ne se décourage jamais en disant : Si je commets encore des fautes, il est pire pour moi de continuer cet exercice de l'oraison.

Et moi, je pense que le pire c'est d'abandonner l'oraison et de ne point se corriger. Mais si on ne l'abandonne pas, on peut m'en croire, elle nous conduira au port de la lumière. Le démon m'a tendu ici le plus insidieux des pièges. Je souffris tant à la pensée que j'étais bien peu humble de faire oraison lorsque j'étais si mauvaise que, je le répète, j'abandonnai cet exercice un an et demi, ou au moins un an, car pour les autres six mois je ne m'en souviens pas bien. Il n'en fallait pas davantage, comme cela eut lieu, pour me mettre moi-même en enfer, sans qu'il fût besoin des démons pour m'y précipiter. O mon Dieu, quel aveuglement profond ! Et comme le démon atteint bien son but, quand il dirige tous ses efforts pour nous faire abandonner ce saint exercice ! Il sait bien, le traître, qu'une âme qui persévère dans l'oraison est perdue pour lui ; il n'ignore pas que les chutes où il l'entraîne serviront ensuite, grâce à l'infinie bonté, à lui donner un plus grand élan au service de Dieu. Il a donc quelque intérêt à la détourner de l'oraison.

O mon Jésus ! quel spectacle que celui d'une âme parvenue à cet état qui tombe ensuite dans quelque péché, et à qui vous daignez dans votre miséricorde tendre de nouveau la main pour la relever ! Comme elle reconnaît bien la multitude de vos grandeurs et de vos miséricordes, et en même temps la profondeur de sa misère ! C'est ici qu'elle s'anéantit véritablement et reconnaît vos perfections. Elle n'ose lever les yeux ; si elle le fait, c'est pour apprendre ce qu'elle vous doit. Elle s'adresse pleine de confiance à la Reine du ciel et la conjure de vous apaiser. Elle invoque les Saints qui sont tombés après avoir été appelés par vous, et les supplie de venir à son secours. Il lui semble que tous vos dons sont des excès de votre libéralité, car elle se reconnaît indigne que la terre la supporte. Elle s'empresse de recourir aux sacrements. Un foi vive l'anime quand elle découvre la vertu que vous y avez déposée. Elle vous bénit de ce que vous nous avez laissé ce remède, ce baume si salutaire qui non seulement ferme extérieurement nos plaies, mais les fait disparaître entièrement. Un tel spectacle la ravit. Et qui donc, ô Seigneur de mon âme, ne serait saisi d'étonnement, en vous voyant user d'une miséricorde si grande et d'une faveur si excessive, vis-à-vis d'une trahison si noire et si abominable ? Je ne sais comment, en écrivant ces lignes, mon cœur ne se brise pas. Cela vient sans doute de ma malice. Et par ces petites larmes que vous me faites répandre, mais qui, en tant qu'elles viennent de moi, coulent d'une source bien impure, je semblerais réparer tant de trahisons et toutes les fautes que je ne cessais de commettre, pour détruire les bienfaits dont vous m'avez comblée ! Donnez vous-même, ô mon Dieu, de la valeur à ces larmes. Purifiez une eau si trouble, ne serait-ce que pour préserver les autres de la tentation où je me suis trouvée, de porter des jugements sur votre conduite.

Je disais en moi-même : Pourquoi, ô mon Dieu, ne favorisez-vous pas des personnes très saintes, qui ont toujours travaillé à vous servir fidèlement, qui vous sont consacrées dès l'enfance et qui sont de vraies religieuses, tandis que moi, je n'en ai que le nom ? Et cependant je voyais que vous ne leur accordiez pas les mêmes grâces qu'à moi. Je le comprends, ô mon Bien, vous attendiez pour leur donner toute la récompense en une fois. Faible comme je le suis, j'avais besoin de ces grâces. Mais ces âmes, généreuses comme elles le sont, vous servent sans un pareil soutien, et vous les traitez comme des personnes fortes et désintéressées. Toutefois, ô mon Dieu, vous le savez, un cri de mon cœur s'élevait souvent vers vous pour excuser les personnes qui murmuraient contre moi. A mon avis, elles n'étaient que trop fondées à le faire. Cela avait lieu, ô mon Dieu, lorsque vous me souteniez dans votre bonté, pour que je ne vous offense plus autant, et que je me tenais à l'écart de tout ce qui me semblait devoir vous contrister. Aussitôt, Seigneur, vous avez commencé à ouvrir vos trésors à votre servante. Vous n'attendiez, ce semble, qu'un peu de bonne volonté et de disposition à les recevoir, puisque vous avez mis tant de promptitude non seulement à me les donner, mais à vouloir faire connaître que vous me les accordiez.

A peine, en effet, en eut-on connaissance, que l'on commença à avoir bonne opinion de celle dont la profonde malice, si transparente pourtant, n'était pas bien connue de tous. Mais d'un autre côté commencèrent aussitôt les murmures et les persécutions; et, à mon avis, on avait grandement raison. Aussi, je n'avais de rancune contre personne, mais je vous suppliais d'avoir égard au motif qui les guidait.

On disait que je voulais passer pour sainte, et que j'inventais des nouveautés, quand j'étais encore bien

loin d'accomplir même ma règle en entier et de marcher sur les traces des religieuses si bonnes et si saintes du monastère. Pour moi, je le reconnais, je ne parviendrai jamais à leur perfection, si Dieu dans sa bonté ne fait tout lui-même. Je n'étais bonne en effet qu'à détruire les coutumes édifiantes pour leur en substituer d'autres qui ne l'étaient pas; du moins, je faisais mon possible pour les introduire; car pour le mal mon pouvoir était grand. Aussi on n'était nullement coupable de me condamner. Je parle ici non seulement des religieuses, mais encore des personnes du dehors : elles me découvraient mes vérités, parce que vous le permettiez ainsi, ô mon Dieu.

J'étais parfois tourmentée de cette tentation dont j'ai parlé, quand, un jour, en récitant les Heures, j'arrive à ce verset : *Vous êtes juste, ô mon Dieu, et vos jugements sont équitables* [1]. Je me mis à considérer combien cette parole est véritable. Car sur ce point le démon n'a jamais pu par ses tentations me faire douter que vous, ô mon Dieu, vous ne fussiez la source de tous les biens; jamais, non plus, il n'a pu me faire chanceler sur une seule vérité de la foi. Au contraire, plus ces vérités dépassaient l'ordre naturel, et plus ma foi était vive. Ma dévotion même en devenait plus grande. En considérant, ô mon Dieu, que vous êtes tout-puissant, j'embrassais d'avance toutes les merveilles que vous pourriez accomplir. Je le répète, je n'ai jamais eu le moindre doute sur la foi.

Je considérais donc comment vous refusiez dans votre justice, ô mon Dieu, à un grand nombre de religieuses qui, je l'ai dit, étaient vos servantes très fidèles, les délices et les faveurs dont vous m'aviez comblée, malgré mon indignité. Et vous m'avez répondu : *Pour toi, sers-moi, et ne t'occupe point de*

1. Ps. 118.

cela. Ce fut la première parole que je vous entendis m'adresser. Aussi je fus toute saisie d'étonnement. Comme je dois expliquer plus tard la manière dont ces paroles se font entendre, ainsi que plusieurs autres points, je n'en dirai rien ici. Ce serait sortir de mon sujet et je m'en suis déjà assez écartée, si je ne me trompe, car je ne sais presque plus où j'en suis de mon récit, et il ne peut en être autrement. Aussi, mon fils, vous me pardonnerez toutes ces digressions. Quand, en effet, je considère la patience dont le Seigneur a usé à mon égard, et cet état où il m'a élevée, il n'est pas étonnant que je perde le fil de mon discours et que je ne sache plus ce que j'ai à dire. Plaise au Seigneur que mes égarements soient toujours de cette nature ! Que Sa Majesté ne permette jamais que je puisse contrevenir tant soit peu à sa loi; que, plutôt, il m'anéantisse à l'instant même !

Il suffit pour montrer ses grandes miséricordes qu'il m'ait pardonné non pas une fois, mais très souvent, une si noire ingratitude. Ce pardon qu'il n'a accordé à saint Pierre qu'une fois, il me l'a renouvelé souvent. Aussi le démon était bien fondé à me tenter, en me représentant que je ne devais pas prétendre à l'étroite amitié de Celui à qui je témoignais une inimitié si ouverte. Quel aveuglement était le mien ! Où donc, ô mon Dieu, étaient mes pensées, quand je cherchais hors de vous un remède à mon mal ? Quelle folie de fuir la lumière, pour trébucher à chaque pas au sein des ténèbres ! quelle humilité pleine d'orgueil le démon me suggérait en m'éloignant de cette colonne, de cet appui de l'oraison qui devait me préserver d'une chute si profonde ! Maintenant encore, j'en suis dans la stupeur et je n'ai jamais, je crois, couru de si grands dangers qu'à ce moment où le démon me tendait ce piège insidieux sous couleur d'humilité. Voici les pensées qu'il me suggérait : Comment, étant

aussi misérable après tant de grâces reçues, pouvais-je recourir à l'oraison ? Ne me suffisait-il pas de réciter, comme toutes les religieuses, les prières commandées ? et puisque je m'en acquittais si mal, pourquoi avais-je la prétention d'en faire davantage ? C'était là montrer peu de respect pour Dieu et peu d'estime pour ses faveurs. C'était bien d'avoir de telles pensées et de tels sentiments; mais la conclusion pratique que j'en tirai fut un très grand mal. Soyez béni, ô Seigneur, ô vous qui avez daigné me secourir !

C'est par là, je pense, que le démon commença à tenter Judas. Toutefois le traître n'osait pas m'attaquer d'une manière aussi ouverte, mais il en serait venu peu à peu à me jeter dans l'abîme où il l'avait précipité. Pour l'amour de Dieu, je supplie tous ceux qui s'adonnent à l'oraison d'y bien prendre garde. Qu'ils le sachent, durant tout le temps que j'ai cessé cet exercice j'ai mené une vie beaucoup plus infidèle qu'auparavant. Cela montre quel remède efficace, quelle charmante humilité le démon me conseillait. De plus, mon âme était en proie aux plus grandes inquiétudes ! Mais comment aurait-elle pu jouir de la paix ? L'infortunée, elle s'éloignait de Celui qui est son repos; et, sans oublier les grâces et les faveurs dont elle avait été comblée, elle voyait que tous les plaisirs de la terre ne sont qu'un objet de dégoût. Je me demande avec étonnement comment elle a pu supporter un tel état. Et si mes souvenirs sont bien fidèles, car il doit s'être écoulé plus de vingt et un ans depuis cette époque[1], j'ai toujours entretenu en moi le ferme espoir de revenir à l'oraison; mais j'attendais pour cela que mon âme fût exempte de toutes fautes. Hélas ! dans quelle triste voie me jetait cette confiance ! Le démon allait ainsi me tromper

1. Ce devait être vers l'année 1543 ou 1544.

jusqu'au jour du jugement, pour m'entraîner alors au fond des enfers. Précédemment déjà, malgré l'oraison et les lectures où je puisais des lumières et découvrais mes infidélités, malgré les larmes dont j'importunais souvent le Seigneur, j'étais trop faible pour me soutenir; comment donc, une fois éloignée de ces soutiens, adonnée aux passe-temps et aux occasions dangereuses, peu secondée pour le bien, et j'ose le dire, ne trouvant de secours que pour m'aider à tomber, comment pouvais-je espérer autre chose que le sort dont j'ai parlé ? Oui certes, il a beaucoup mérité devant Dieu ce religieux de l'Ordre de Saint-Dominique [1], homme d'une science profonde, qui m'a retirée d'un tel sommeil. Comme je crois l'avoir dit, il me fit communier tous les quinze jours. Le mal diminua. Je commençai à rentrer en moi-même, bien que je ne laissais pas de commettre encore des offenses contre Dieu. Mais, comme je n'avais pas perdu la route, j'y marchais à petits pas, tombant, me relevant. Or quand on ne cesse pas de marcher et d'avancer, on arrive, quoique tard, au but. A mon avis, perdre la route, ce n'est pas autre chose que laisser l'oraison. Que Dieu dans sa bonté daigne nous en préserver !

C'est donc bien clair, et il faut, pour l'amour de Dieu, y apporter la plus sérieuse attention : alors même qu'une âme reçoit de très grandes faveurs dans l'oraison, elle ne doit point se fier à elle-même, car elle peut tomber encore; elle ne doit non plus s'exposer en aucune manière aux occasions dangereuses. Qu'on y veille donc avec le plus grand soin, cet avis est très important. L'artifice dont le démon peut se servir ici, bien que la faveur vienne sûrement de Dieu, est de faire tourner, autant qu'il le peut le traître, la faveur elle-même à ses fins. Il cherche à

1. Le P. Vincent Baron. Cf. chap. VII.

séduire les âmes qui ne sont pas encore très avancées dans la vertu, la mortification ou le détachement. Car même une fois parvenues à cet état, elles n'ont pas, comme je le dirai plus tard, malgré leurs désirs et leurs résolutions, cette force qui leur permettra d'affronter impunément les occasions et les dangers. C'est là une doctrine excellente : elle n'est pas de moi mais de Dieu. Aussi, je voudrais que les personnes ignorantes comme moi en fussent bien pénétrées. Une âme, serait-elle en cet état, ne doit pas se fier à ses forces pour se présenter d'elle-même au combat; c'est assez pour elle de se défendre. Ce qu'il faut ici, ce sont des armes pour se prémunir contre les démons; l'âme n'a pas encore assez de force pour les attaquer et les abattre à ses pieds, comme le peuvent faire les âmes qui sont dans l'état dont je parlerai plus loin.

Voici le piège que nous tend le démon. Une âme se voit très rapprochée de Dieu; elle découvre la différence qu'il y a entre les biens du ciel et ceux de la terre; elle reconnaît l'amour dont elle est l'objet de la part de Dieu; et de la vue de cet amour naît en elle la confiance et la sécurité qu'elle ne tombera pas de cet état de bonheur. Il lui semble voir déjà la récompense dans toute sa clarté; elle regarde comme impossible d'échanger un bien si délicieux et si suave même dès cette vie, pour des biens aussi vils et aussi bas que les plaisirs du monde. C'est par cette confiance que le démon arrive à lui faire perdre la défiance qu'elle doit avoir d'elle-même; et ainsi, je le répète, elle s'expose aux dangers; animée d'un beau zèle, elle commence à distribuer sans mesure les fruits de son jardin; elle s'imagine qu'elle n'a plus rien à craindre pour elle-même. Ce n'est point l'orgueil qui la guide, car elle comprend bien qu'elle ne peut rien par elle-même; mais la grande confiance qu'elle a en Dieu n'est pas réglée par la discrétion. Cette âme ne consi-

dère pas que ses ailes sont trop débiles. Elle peut bien sortir du nid, et Dieu l'en tire parfois; mais elle est incapable de voler. Elle n'a pas encore des vertus solides; elle ne possède pas assez d'expérience pour connaître les dangers et elle ignore les dommages qu'elle se fait en se confiant en elle-même.

C'est là ce qui a été la cause de ma ruine. Aussi pour ce point et pour tous les autres, le secours d'un Maître est très nécessaire, ainsi que les rapports avec des personnes spirituelles. Oui, j'en suis bien persuadée, quand Dieu élève une âme à cet état, il ne cesse pas de la combler de ses grâces et il ne la laisse pas se perdre, si elle-même ne l'abandonne pas complètement. Mais si, comme je l'ai dit, elle vient à tomber, qu'elle prenne garde, pour l'amour de Dieu, qu'elle prenne garde de ne pas se laisser tromper par le démon, qui la porterait comme moi à abandonner l'oraison par fausse humilité, ainsi que je l'ai dit et voudrais le redire souvent. Qu'elle se confie en la Bonté de Dieu, qui surpasse tout le mal que nous pouvons commettre. Si nous voulons revenir à son amitié par une humble connaissance de nous-mêmes, il oublie nos ingratitudes. Quant aux grâces dont il nous a comblés, elles ne sont pas un motif pour qu'il nous châtie d'y avoir été infidèles. Elles l'inclinent, au contraire, à nous accorder plus promptement le pardon; car il nous regarde comme des personnes qui étaient déjà de sa maison, et qui avaient déjà, comme on dit, partagé le pain de sa table. Que ces âmes donc se souviennent de ses paroles et considèrent sa conduite à mon égard. Je me suis plutôt lassée de l'offenser que lui de me pardonner. Jamais il ne se fatigue de donner; et le trésor de ses miséricordes ne peut s'épuiser; ne nous lassons donc point de les recevoir. Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit il ! et que toutes les créatures chantent ses louanges !

CHAPITRE XX

Ce chapitre montre la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement ; il donne un aperçu du bonheur de l'âme, quand le Seigneur dans sa bonté l'élève à cet état ; il en montre enfin les effets. Cela est digne de beaucoup d'admiration.

Je voudrais bien, avec l'aide de Dieu, pouvoir exposer la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement qu'on appelle encore élévation, vol d'esprit, transport, car c'est tout un. Je dis que tous ces dons signifient une même chose qu'on appelle aussi extase.

Le ravissement l'emporte de beaucoup sur l'union. Il produit des effets plus grands, ainsi que plusieurs autres opérations particulières. Sans doute, l'union semble être tout à la fois le point initial, intermédiaire et final du ravissement, et elle l'est en effet pour l'intérieur. Mais les autres effets du ravissement sont d'un ordre beaucoup plus élevé et se manifestent à l'intérieur et à l'extérieur. Que le Seigneur daigne expliquer lui même cette doctrine, comme il a expliqué la précédente ! Car bien certainement si Sa Majesté ne m'avait fait comprendre par quels modes et quelles manières on peut en dire quelque chose, jamais je n'aurais pu y réussir.

Considérons maintenant que cette dernière eau dont nous avons parlé, tombe avec une telle abondance que, si la chose n'était impossible sur la terre, nous pourrions bien croire que la nuée elle même de la Majesté infinie se trouve avec nous dans cet exil. Quand nous savons reconnaître un si grand bienfait,

en accomplissant de bonnes œuvres selon toute l'étendue de nos forces, le Seigneur prend l'âme, et, disons-le maintenant, il l'élève complètement de terre, comme les nuées ou le soleil attirent les vapeurs, ainsi que je l'ai entendu dire. La nuée divine s'élève vers le ciel, emporte l'âme à sa suite et commence à lui découvrir les splendeurs du royaume qui lui est préparé. Je ne sais si la comparaison est exacte. En tout cas, les choses se passent vraiment ainsi. Dans ces ravissements, il semble que l'âme n'anime plus le corps; on perçoit d'une manière très sensible que la chaleur naturelle diminue et que le corps se refroidit peu à peu; on en éprouve une suavité et une joie extrême. Ici, il n'y a aucun moyen de résister. Dans l'union, comme nous nous trouvons sur notre terrain, nous le pouvons, bien qu'avec peine et difficulté; mais on peut presque toujours y résister. Ici, c'est impossible, au moins ordinairement. Très souvent même, prévenant toute pensée, toute coopération, le ravissement fond sur vous avec une impétuosité si soudaine et si forte, que vous voyez, que vous sentez s'élever cette nuée, ou cet aigle puissant qui vous emporte sur ses ailes.

On comprend, on voit, ai-je dit, qu'on est emporté, mais on ne sait à quel endroit. Malgré les délices que l'âme éprouve, elle ne laisse pas cependant, vu sa faiblesse naturelle, d'être saisie de crainte dans les commencements. Elle doit donc avoir beaucoup plus de courage et d'énergie que dans les oraisons dont j'ai parlé précédemment, pour tout risquer, malgré tout ce qui peut arriver, pour s'abandonner entièrement entre les mains de Dieu, et aller volontiers partout où on la transportera. D'ailleurs elle est transportée ainsi malgré elle. La violence était telle que j'aurais voulu très souvent résister à ce ravissement; j'y opposais toutes mes forces, spécialement quand parfois il me

prenait en public, et fréquemment en particulier, parce que je craignais d'être l'objet d'une illusion. Parfois, je pouvais opposer quelque résistance; mais c'était au prix d'une fatigue extrême; semblable à une personne qui a lutté contre un géant puissant, je me trouvais après le combat épuisée de lassitude. D'autres fois, tout effort était impossible; mon âme était enlevée et même ordinairement ma tête suivait ce transport sans qu'il y eût moyen de la retenir; quelquefois même le corps tout entier était emporté, lui aussi, et ne touchait plus terre. Mais cela n'est arrivé que rarement. Un jour, en particulier, je me trouvais au chœur avec toutes les religieuses; j'étais à genoux, prête à communier, quand le ravissement me surprit. J'en eus la peine la plus vive, car ce fait me semblait très extraordinaire et de nature à causer immédiatement l'émotion la plus profonde; aussi comme il est récent et s'est passé depuis que j'exerce la charge de Prieure, j'ai défendu aux religieuses d'en parler. D'autres fois, dès que je comprenais que le Seigneur allait me ravir de la sorte, je me jetais par terre. Un jour, cela m'arriva pendant un sermon auquel assistaient des dames de qualité, en la fête de notre titulaire. On s'empressa autour de moi pour retenir mon corps, mais on ne laissa pas de reconnaître le ravissement. Aussi je suppliai instamment le Seigneur de ne plus me donner de ces faveurs qui se manifestent par des signes extérieurs. Car j'étais fatiguée de m'imposer à cet égard la plus grande circonspection; et Sa Majesté pouvait bien m'accorder la même grâce, sans qu'on en sût rien au dehors. Je crois que, dans sa bonté, le Seigneur a écouté ma prière. Car, depuis lors, jamais rien de semblable ne m'est arrivé. Mais il y a peu de temps, il est vrai, que je lui ai adressé cette supplique.

Lorsque je voulais résister au ravissement, il me semblait que des forces si puissantes, que je ne sais à

quoi les comparer, me soulevaient par les pieds; elles me saisissaient avec une impétuosité beaucoup plus grande que dans ces autres choses de l'esprit dont j'ai parlé. Aussi j'en étais toute brisée. Car c'est là un combat terrible, et, quand Dieu le veut, tous nos efforts servent de peu; il n'y a pas de pouvoir contre le sien.

Parfois il daigne se contenter de nous montrer qu'il veut nous accorder cette grâce et qu'il ne tient qu'à nous de la recevoir; si nous y résistons par humilité, elle produit en nous les mêmes effets que si nous y avions apporté un plein consentement.

Ces effets sont grands dans l'âme qui les reçoit. Le premier, c'est de montrer le souverain pouvoir de Dieu. Quand Sa Majesté le veut, nous sommes aussi incapables de retenir le corps que l'âme, et nous n'en sommes plus les maîtres. Bon gré, mal gré, nous voyons que nous avons un supérieur, que ces faveurs sont un don de sa main, et que, de nous-mêmes, nous ne pouvons rien, absolument rien. Il s'imprime alors dans l'âme une humilité profonde. J'avoue même que dans les débuts, j'étais saisie d'une frayeur très vive en voyant mon corps ainsi élevé de terre. Et bien que l'âme l'entraîne à sa suite avec la plus grande suavité, quand on ne résiste pas, elle ne perd pas cependant l'usage des sens. Pour moi du moins je le conservais assez pour comprendre que j'étais élevée de terre. A la vue de la majesté de Celui qui peut produire ce phénomène, les cheveux se dressent sur la tête et on est pénétré de la crainte la plus vive d'offenser un Dieu si grand. Mais cette crainte est enveloppée de l'amour le plus ardent; et cet amour grandit encore, quand on voit le Seigneur porter une charité si excessive à un ver de terre qui n'est que pourriture. Non content, ce semble, d'élever d'une façon si vraie l'âme jusqu'à lui, il veut élever aussi ce corps si fragile,

ce limon de la terre, devenu si abject par tant d'offenses.

Un autre effet du ravissement, c'est un détachement merveilleux que je ne saurais expliquer ; mais je puis dire, ce me semble, que ce ravissement diffère sur plusieurs points des faveurs qui s'adressent à l'âme seule et opèrent en elle le détachement de toutes les choses créées. Il les surpasse. Ici, en effet, le Seigneur veut, ce me semble, que le corps lui-même manifeste ce détachement par les œuvres. On devient alors si étranger à toutes les choses d'ici-bas, que le fardeau de la vie devient beaucoup plus pénible.

On éprouve ensuite une peine, que nous ne saurions nous procurer nous-mêmes, ni éloigner de nous quand nous l'avons. Je désirerais vivement faire comprendre cette grande peine. Je crois que je n'y réussirai pas ; j'en dirai cependant quelque chose, si je le puis.

Voici tout d'abord ce que je dois faire remarquer. La grâce dont je parle maintenant m'arrive depuis peu de temps ; elle est donc postérieure à toutes les visions et révélations dont je parlerai plus loin, et à cette époque où, m'étant complètement adonnée à l'oraison, j'y ai reçu du Seigneur les suavités et les délices les plus grandes. Ces consolations viennent encore m'envahir parfois, mais bien souvent et même presque constamment je suis pénétrée de cette peine dont je vais parler. Elle est tantôt plus profonde tantôt moins ; je veux la considérer en ce moment dans son degré le plus intense.

Je compte parler plus loin de ces grands transports que je ressentais quand Dieu daigna me favoriser de ravissements. Mais, à mon avis, la peine causée par ces transports n'est rien auprès de celle dont il s'agit maintenant. Je ne crois pas exagérer beaucoup, en disant qu'il y a autant de différence entre elles qu'entre une chose très corporelle et une autre très spirituelle.

Ce tourment qui a lieu dans le ravissement, l'âme semble l'éprouver en compagnie du corps et le partager avec lui. Mais elle n'est pas dans ce délaissement extrême dont je parle en ce moment. Car, ainsi que je l'ai dit, nous ne pouvons rien relativement à cette peine. Souvent même l'âme se trouve tout à coup envahie par un désir véhément : elle ne sait comment il se produit, mais en un instant elle en est toute pénétrée, et elle arrive alors à un tel excès de douleur, qu'elle s'élève bien au-dessus d'elle-même et de toutes les créatures. Dieu alors la rend si étrangère à toutes les choses d'ici-bas, qu'elle ne pourrait, ce semble, malgré tous ses efforts, en trouver aucune pour lui tenir compagnie. D'ailleurs, elle ne le voudrait pas. Elle n'aspire qu'à mourir dans cette solitude. En vain on lui parle, en vain cherche-t-elle elle-même à parler; tout est peine perdue; son esprit, malgré tout, demeure dans cette solitude. Et, bien que Dieu semble très éloigné, il lui découvre parfois ses grandeurs de la manière la plus merveilleuse qui se puisse imaginer. Aussi on n'en saurait parler; et, à mon avis, il faut avoir passé par cet état, pour le croire et le comprendre. Cette communication n'est pas destinée à consoler l'âme, mais à lui montrer combien elle a raison de gémir en se voyant absente d'un bien qui renferme en soi tous les biens.

Par là s'agrandit encore le désir et le tourment de la solitude où l'âme se voit en proie à une peine si subtile et si pénétrante; transportée ainsi dans ce désert, elle peut bien, ce semble, dire en toute vérité comme le prophète royal : *J'ai veillé, et je suis devenu comme le passereau solitaire sur le toit* [1]. J'imagine que David, au moment où il parlait de la sorte, se trouvait dans

1. Ps. 101.

cette solitude; mais comme il était saint il dut recevoir de Dieu la grâce de la sentir d'une manière bien plus excessive. Quand je l'éprouve moi-même, je me rappelle ce verset, et il me semble que ce qu'il exprime se passe en moi. Ce m'est une consolation de voir que d'autres personnes, et surtout de telles personnes, ont passé par ces rigueurs de la solitude. Ainsi donc, l'âme, ce semble, n'est plus en elle-même, mais sur le faîte ou la partie la plus élevée d'elle-même, au-dessus de toutes les créatures. On dirait qu'elle habite plus haut encore, et se trouve au-dessus de la partie la plus élevée d'elle-même.

D'autres fois, l'âme paraît se trouver dans la plus grande détresse. Elle se dit et se demande à elle-même : *Où est donc ton Dieu?*[1] Il faut remarquer que je ne savais pas bien au début ce que voulaient dire ces versets en langue vulgaire. Mais après en avoir eu l'intelligence, j'éprouvais de la consolation à considérer que Notre-Seigneur, sans travail de ma part, les avait rappelés à ma mémoire.

Dans d'autres circonstances, je me souvenais de ce que dit saint Paul : *qu'il était crucifié au monde*[2]. Je ne dis pas qu'il en est ainsi pour moi; je vois trop bien que non. Mais il semble que l'âme est dans un état tel qu'il ne lui vient aucune consolation du ciel, où elle n'habite pas encore, ni de la terre, où elle n'est plus et d'où elle ne veut point en recevoir; elle est pour ainsi dire crucifiée entre le ciel et la terre, et dans sa souffrance elle n'a de secours ni d'un côté ni de l'autre. Ce secours du ciel, en effet, qui consiste, comme je l'ai dit, dans une connaissance de Dieu très profonde, et bien supérieure à tous nos désirs, ne fait

1. Ps. 41.
2. Gal. VI, 14.

qu'augmenter son tourment; car il agrandit tellement ses désirs que l'intensité de la peine lui ravit parfois tout sentiment, quoique pour peu de temps. Il semble qu'on endure toutes les douleurs de la mort, et cependant cette souffrance est accompagnée d'une joie si délicieuse que je ne sais à quoi la comparer. C'est un martyre de douleurs et de délices tout à la fois.

L'âme ne veut recevoir aucun soulagement des choses de la terre, même de celles qui habituellement lui étaient le plus agréables; mais, au contraire, elle semble les rejeter aussitôt bien loin. Elle comprend qu'elle ne veut plus que son Dieu, mais elle n'aime pas quelque chose de particulier en Lui. Elle le veut tout entier, et elle ne sait point ce qu'elle veut. Je dis qu'elle ne le sait pas. Car l'imagination ne lui représente rien et, selon moi, les puissances n'agissent pas durant une grande partie de ce temps. Ici la peine suspend les puissances, comme le fait la joie dans l'union et le ravissement.

O Jésus ! que ne puis-je, mon Père, vous faire comprendre cela, ne serait-ce que pour apprendre de vous ce que c'est ! car tel est l'état où mon âme se trouve toujours actuellement. D'ordinaire, dès que mon âme n'est plus occupée par les affaires, elle entre aussitôt dans ces angoisses mortelles ; et dès qu'elle sent leur approche, elle est saisie de crainte, car elle voit qu'elle ne doit pas mourir encore. Mais à peine est-elle plongée dans ce tourment, qu'elle y voudrait demeurer le reste de sa vie. Néanmoins, la douleur est tellement excessive que la nature a de la peine à la supporter. Il arrive que le pouls est presque entièrement perdu; c'est ce que m'ont affirmé les religieuses qui s'approchaient parfois alors de moi et qui comprennent mieux maintenant cet état. Les bras sont très ouverts, et les mains sont si raides que je ne puis parfois les joindre.

Aussi, il m'en reste jusqu'au jour suivant, dans les poignets et dans le corps tout entier, une douleur si vive que je suis, ce me semble, entièrement disloquée. Je pense bien quelquefois que si, par la bonté de Dieu, ces tortures continuent de la sorte, je finirai par y laisser la vie. Elles sont en effet assez violentes, à mon avis, pour donner la mort; mais sans doute, je ne mérite pas cette faveur. Tout mon désir alors est de mourir. Je ne me souviens plus ni du purgatoire, ni de mes grandes fautes qui m'ont rendue digne de l'enfer. Ce désir ardent de voir Dieu me fait oublier tout le reste. Ce désert, cette solitude, ont plus de charme pour l'âme que toutes les compagnies d'ici-bas. Si quelque chose pouvait la consoler, ce serait de s'entretenir avec des âmes qui ont passé par ce tourment, mais quand elle voit qu'elle aura beau s'en plaindre, personne, ce semble, ne la croira, elle éprouve un nouveau supplice.

Ce qui la tourmente encore, c'est que cette peine est tellement vive qu'elle ne voudrait plus la solitude comme d'autres fois. Elle ne désire pas non plus de compagnie, à moins que ce ne soit celle de quelqu'un à qui elle pourrait conter sa plainte. Elle est comme une personne qui a déjà la corde au cou et qui, étant sur le point d'être suffoquée, cherche à reprendre haleine : ce désir de compagnie me semble venir de la faiblesse de notre nature, car ce tourment nous met véritablement en danger de mort. Je me suis trouvée parfois dans ce danger par suite de mes grandes infirmités ou de certaines occasions dont j'ai parlé, et je crois pouvoir dire que le danger est aussi sérieux dans le cas dont je parle que dans tous les autres. C'est le désir que le corps et l'âme ont de ne se point séparer qui porte celui-là à demander secours pour reprendre haleine; il veut parler de son tourment, s'en plaindre, y faire diversion, en un mot chercher

le moyen de conserver la vie, et cela contre le désir de l'esprit, ou de la partie supérieure de l'âme, qui voudrait ne jamais être privée de ce tourment.

Je ne sais si je dis vrai ni si je m'exprime bien. Mais, selon moi, les choses se passent de la sorte. Vous voyez, mon Père, quel repos je puis goûter en cette vie. Celui dont je jouissais dans l'oraison et la solitude où le Seigneur daignait me consoler, s'est transformé pour faire place d'une façon habituelle à ce tourment. Mais ce martyre est si suave, l'âme l'estime à un si haut prix qu'elle le préfère à toutes les joies dont elle avait coutume d'être favorisée. Ce chemin lui paraît plus sûr, parce que c'est le chemin de la croix; il apporte avec lui, ce me semble, une douceur de la plus grande valeur, car l'âme ne communique au corps que sa peine; mais c'est elle qui pâtit et elle est seule à savourer la joie et le contentement qui lui viennent de ce tourment. Je ne sais comment cela peut se faire, mais il en est ainsi; et cette faveur que le Seigneur m'accorde lui-même de sa main, que, je le répète, je n'ai nullement acquise par mes efforts, parce qu'elle est absolument surnaturelle, je ne l'échangerais pas pour toutes celles dont je vais parler; je veux dire non toutes ces faveurs réunies, mais chacune d'elles prise en particulier.

Il ne faut pas oublier que cette faveur m'a été accordée après toutes celles qui sont rapportées dans ce livre. C'est l'état où le Seigneur me tient maintenant. Ces transports, je le répète, sont postérieurs aux faveurs dont je fais le récit et dont le Seigneur m'a favorisée.

J'étais donc, au début de cette faveur, en proie à la crainte. C'est d'ailleurs ce qui m'arrive presque toujours à chaque nouvelle grâce, jusqu'à ce qu'il plaise à Sa Majesté de me rassurer peu à peu. Or le Seigneur me dit *de ne pas craindre, et d'estimer cette faveur plus*

que toutes les précédentes, car l'âme se purifiait dans cette peine, elle y était travaillée et affinée comme l'or dans le creuset, pour qu'il pût mieux y placer l'émail de ses dons; elle y purgeait en outre la peine qu'elle aurait dû subir en purgatoire. Je comprenais bien que c'était là une faveur éminente; mais les paroles du Sauveur me donnèrent une sécurité beaucoup plus grande. Mon confesseur me dit, de son côté, que c'était une chose bonne. J'étais saisie de crainte à cause de ma si grande faiblesse; par ailleurs il m'était impossible de croire que cela fût mauvais; c'était plutôt l'excès même de ce bien qui était pour moi une cause de crainte, quand je considérais combien j'étais loin de l'avoir mérité. Béni soit le Seigneur, dont la bonté est si grande ! Ainsi soit-il !

Il me semble que je suis sortie de mon sujet, car j'avais commencé à parler des ravissements; mais cette faveur dont je parle est supérieure aux ravissements; aussi elle produit les effets que j'ai exposés.

Revenons maintenant aux ravissements et à ce qui s'y passe le plus ordinairement. Souvent, ce me semble, mon corps devenait si léger qu'il perdait toute sa pesanteur; parfois même c'était à tel point que je ne sentais plus pour ainsi dire mes pieds toucher le sol. Quand, en effet, il y a ravissement, le corps est comme mort, et souvent dans l'impuissance absolue de rien faire; le ravissement le laisse toujours dans l'attitude où il le saisit; s'il le trouve assis, les mains ouvertes ou fermées, il le laisse en cet état. Bien qu'on perde rarement l'usage des sens, il m'est arrivé quelquefois d'en être complètement privée; mais ce cas a été rare et de peu de durée. Généralement les sens sont dans le trouble. S'ils ne peuvent nullement agir par eux-mêmes à l'extérieur, on ne laisse pas cependant d'entendre et de percevoir les sons, comme s'ils venaient de loin. Je ne dis pas toutefois que l'on entend

ou que l'on perçoit les sons quand le ravissement est dans son plus haut degré. Je désigne ainsi l'état où les puissances sont suspendues à cause de leur union très intime avec Dieu. Alors, ce me semble, on ne voit, on n'entend, on ne sent rien. Comme je l'ai dit précédemment dans l'oraison d'union, cette transformation complète de l'âme en Dieu est de courte durée; mais, tout le temps qu'elle dure, aucune puissance n'a le sentiment d'elle-même ni ne sait ce qui s'accomplit alors. Sans doute il ne convient pas que nous en ayons connaissance tant que nous sommes sur la terre; du moins Dieu ne veut pas nous la donner, parce que nous sommes évidemment incapables de la recevoir. Voilà ce que j'ai vu par moi-même.

Vous me direz peut-être, mon Père : Comment alors le ravissement dure-t-il parfois de longues heures ? Voici ce que j'ai souvent éprouvé, comme je l'ai dit dans l'oraison précédente. C'est par intervalles que l'âme est dans la jouissance. Souvent elle s'abîme en Dieu, ou, pour mieux dire, Dieu l'abîme en lui-même. Il la tient ainsi quelques instants, puis il ne garde que la volonté. Quant aux deux autres puissances, elles sont en mouvement comme l'ombre produite par l'aiguille du cadran solaire qui ne s'arrête jamais; mais dès que le Soleil de justice le veut, il sait les arrêter, et je dis que cela est de courte durée. Toutefois, le transport et l'élévation de l'esprit ayant été très grands, la volonté, malgré l'agitation où retombent les autres puissances, demeure abîmée en Dieu. Comme souveraine du corps tout entier, elle produit l'opération que j'ai dite; dès lors que les deux puissances qui sont toujours en mouvement cherchent à la troubler et qu'il est mieux d'avoir le moins d'ennemis possible, elle veille à n'être point inquiétée par les sens; elle les tient donc suspendus, car telle est la volonté du Seigneur. Les yeux sont ordinairement fermés, quoique

l'on ne veuille pas les fermer; si parfois, ils restent ouverts, comme je l'ai déjà dit, on ne distingue rien, on ne remarque rien. Le corps a donc perdu ici beaucoup de son pouvoir d'agir par lui-même. Aussi quand les puissances voudront s'unir de nouveau, elles auront moins de difficulté. Celui à qui le Seigneur accordera cette grâce ne doit point se désoler, quand il voit son corps lié de la sorte durant plusieurs heures, et parfois l'entendement et la mémoire distraits. Sans doute, ces deux puissances, quoique distraites, sont ordinairement occupées tout entières à célébrer les louanges divines, ou à vouloir saisir et comprendre ce qui se passe en elles; mais elles ne sont pas encore bien éveillées pour cela; elles ressemblent à celui qui a eu un long sommeil plein de rêves et qui n'est pas arrivé à se réveiller complètement.

Je m'étends beaucoup sur ce point, parce qu'il y a actuellement, et même dans cette localité [1], je le sais, des personnes auxquelles le Seigneur accorde ces grâces. Si leurs guides n'ont pas reçu eux-mêmes ces faveurs, et surtout s'ils ne sont pas instruits, ils s'imagineront peut-être que ces personnes doivent rester comme mortes pendant le ravissement. C'est une pitié de voir ce que font souffrir des confesseurs qui ne comprennent pas cet état, comme je le dirai un peu plus loin. Mais peut-être je ne sais pas ce que je dis moi-même. Vous, mon Père, vous verrez si je dis juste en quelque chose, car le Seigneur vous a déjà accordé cette faveur. Il y a peu de temps, il est vrai, que vous l'avez reçue, et peut-être pour ce motif vous n'aurez pas observé les faits aussi bien que moi.

Ainsi donc, quoi que je fasse, je demeure assez longtemps après le ravissement, sans que le corps

1. Avila.

puisse se mouvoir, parce que l'âme lui a pris toutes ses forces. Souvent, ce corps, qui était bien infirme et torturé de douleurs aiguës, se trouve guéri et plus dispos pour agir. C'est une grâce insigne que l'on reçoit alors. Le Seigneur veut parfois, je le répète, y faire participer le corps qui déjà obéit aux désirs de l'âme. Quand l'âme revient à elle-même, il arrive, si le ravissement a été très élevé, qu'elle se trouve, pendant un ou deux jours ou même trois, avec des puissances complètement absorbées, et elle-même est si enivrée, qu'elle paraît encore hors d'elle-même.

C'est là que l'âme souffre de se voir obligée de revenir à cette vie d'ici-bas. C'est là que ses ailes ont grandi; elle a déjà perdu son duvet; elle peut prendre son vol. C'est là qu'elle déploie complètement l'étendard pour la cause du Christ. Il semble vraiment que le gouverneur de cette forteresse est monté ou plutôt a été porté à la tour la plus haute pour y arborer la bannière de Dieu. De là, l'âme considère ceux qui sont en bas, comme une personne qui est en lieu sûr. Bien loin de redouter les dangers, elle les désire au contraire, comme si on lui donnait en quelque sorte l'assurance de la victoire. Là elle voit très clairement le peu d'estime que méritent toutes les choses d'ici-bas et en découvre le néant. Car c'est d'en-haut que l'on découvre beaucoup de choses. Elle ne veut plus avoir de volonté propre; elle voudrait même ne plus avoir de libre arbitre. Telle est la grâce qu'elle demande à Dieu. Elle lui remet les clés de sa volonté.

Voilà donc maintenant le jardinier devenu gouverneur. Cette âme n'a d'autre ambition que celle d'accomplir la volonté de Dieu. Elle ne veut plus être maîtresse ni d'elle-même, ni de rien, ni d'une seule pomme de son jardin; et s'il y a quelque chose de bon dans ce jardin, que Sa Majesté le distribue elle-même, car désormais l'âme ne veut rien posséder en

propre, mais s'abandonner entièrement à ce que le Seigneur jugera conforme à sa gloire et à sa volonté.

De fait, toutes ces choses se passent de la sorte, quand les ravissements sont véritables; et alors l'âme reste en possession des effets et avantages dont j'ai parlé. Si les ravissements ne produisent rien de semblable, je doute fort qu'ils viennent de Dieu; je crains plutôt qu'ils ne soient de ces accès de rage, dont parle saint Vincent [1].

Pour moi, je le sais et je l'ai vu par ma propre expérience : une heure et même moins suffit ici pour que l'âme acquière l'empire sur toutes les créatures et une liberté telle qu'elle ne se reconnaît plus elle-même. Elle voit bien que cette faveur ne vient pas d'elle; elle ne sait comment on lui en a fait don. Mais elle comprend d'une manière évidente les avantages insignes que chacun de ces ravissements lui apporte.

Personne ne peut le croire, à moins de l'avoir éprouvé. Aussi on n'accorde aucune créance à la pauvre âme que l'on a vue imparfaite, et que l'on voit tout à coup se porter aux actes les plus héroïques. Elle ne se contente plus de servir Dieu en peu de chose, mais le plus parfaitement possible. On s'imagine donc que c'est là une tentation et une folie. Si on savait que de tels sentiments ne viennent pas d'elle, mais de Dieu, à qui elle a enfin remis les clés de sa volonté, on ne s'en étonnerait point. Pour moi, je regarde comme certain que quand l'âme est arrivée à cet état ce souverain Roi prend soin de tout ce qu'elle doit faire. O mon Dieu, comme on comprend bien ici le sens du verset de David demandant les ailes de la colombe ! Comme on comprend bien le motif qu'il avait et que tous devraient avoir d'adresser à Dieu la même sup-

1. S. Vincent Ferrier, *Tract. vit. spirit.*, c. XII.

plique ! On voit très clairement que c'est un vol que prend l'esprit, pour s'élever au-dessus de tout le créé, et d'abord au-dessus de lui-même, mais son vol est suave, plein de délices et sans bruit.

Quel empire que celui d'une âme que Dieu élève à cet état, où elle considère le monde tout entier sans y être enchaînée ! Comme elle regrette le temps où elle a vécu sous ses lois ! Comme elle s'étonne d'un tel aveuglement ! Quelle compassion ne porte-t-elle pas à ceux qui sont plongés dans les mêmes ténèbres, surtout s'ils sont adonnés à l'oraison et reçoivent déjà de Dieu des faveurs spéciales ! Elle voudrait avoir mille voix pour leur montrer combien ils se trompent. Parfois même elle le fait, et alors mille persécutions pleuvent sur elle. On trouve qu'elle a peu d'humilité et qu'elle a la prétention d'instruire ceux de qui elle devrait apprendre. S'il s'agit d'une femme, on l'accable encore plus. Ainsi donc on la condamne et avec raison, car on ignore quel est le transport qui la meut. Elle ne saurait parfois le contenir ni se défendre de chercher à détromper ceux qu'elle aime. Elle désire les voir délivrés de la prison de cette vie elle-même; car cela n'est rien moins et ne lui paraît rien moins qu'une prison.

Elle déplore l'époque où elle a été sensible au point d'honneur, et l'illusion qui lui faisait regarder comme honneur ce que le monde appelle de ce nom. Elle voit que c'est un mensonge insigne dans lequel sont plongés tous les hommes. Pour elle, l'honneur, seul digne de ce nom, est exempt de mensonge et inséparable de la vérité. Elle estime ce qui mérite de l'être, mais elle regarde comme néant ce qui l'est en réalité. Or, tout ce qui passe et ne tourne pas à la gloire de Dieu est néant, et au-dessous même du néant. L'âme rit d'elle-même, en se rappelant que jadis elle a fait quelque cas de l'argent et l'a même quelque peu

désiré. Toutefois je crois pouvoir affirmer que jamais je n'ai eu à me confesser d'un tel désir; c'était une trop grande faute déjà de lui avoir donné quelque estime. Si encore cet argent pouvait servir à acheter le bien dont je me vois en possession, j'aurais pour lui l'estime la plus grande ! Mais je le comprends, ce bien ne s'acquiert qu'en renonçant à tout.

Que peut-on acheter avec cet argent que l'on désire ? Est-ce un objet de prix ? Est-ce un bien durable ? Et pourquoi le veut-on ? Quelle triste satisfaction on se procure, et comme elle coûte cher ! Souvent cet argent conduit en enfer, et sert à acheter un feu inextinguible et des tourments éternels ! Oh ! si tous les hommes s'entendaient pour le regarder comme une poussière inutile, quelle harmonie régnerait dans le monde ! que de soucis on éviterait ! Quelle amitié enfin tous manifesteraient dans leurs rapports mutuels si l'intérêt de l'honneur et de l'argent était à jamais banni ! Pour moi, je crois que ce serait le remède à tous les maux.

L'âme voit aussi comment les plaisirs ne servent qu'à jeter dans l'aveuglement le plus profond et à ne procurer, même dès cette vie, que peines et que troubles. Quelle inquiétude ! quelle faible satisfaction ! quel travail inutile !

L'âme voit, en outre, non seulement les toiles d'araignée ou les grandes fautes, mais encore les moindres grains de poussière, si petits qu'ils soient, parce que la clarté du Soleil divin est très vive. Aussi, quels que soient ses efforts pour tendre à la perfection, si le Soleil divin l'investit vraiment, elle se voit toute trouble. Elle est semblable à l'eau contenue dans un vase qui à l'ombre paraît très limpide, mais qui, placée au soleil, se montre toute remplie d'atomes. Cette comparaison est très exacte. Avant d'être élevée à cette extase, l'âme s'imagine qu'elle veille à ne

point offenser Dieu et qu'elle fait pour sa gloire tout ce qui dépend d'elle. Mais une fois élevée à cet état, le Soleil de justice l'illumine et lui fait ouvrir les yeux. Elle découvre alors en elle tant d'atomes, qu'elle voudrait refermer les yeux. Elle est encore trop faible pour imiter le grand aigle et regarder fixement ce Soleil. Pour peu qu'elle tienne les yeux ouverts, elle se voit complètement trouble. Elle se rappelle ce verset : *Seigneur, qui sera juste devant vous?* Quand elle considère elle-même ce divin Soleil, elle est éblouie de sa clarté; et quand elle se considère elle-même, la fange de ses misères forme comme un bandeau sur ses yeux, et la petite colombe reste aveuglée. Bien souvent, en effet, il lui arrive d'être ainsi complètement aveuglée, absorbée, étonnée, éperdue en présence de toutes les merveilles qu'elle contemple. C'est ici qu'elle acquiert la véritable humilité; elle ne se préoccupe pas de dire ou d'entendre dire du bien d'elle-même. Le Maître du jardin en distribue les fruits, et non elle-même. Aussi elle n'en retient rien dans les mains. Tout le bien qu'elle possède, elle le rapporte à Dieu. Si elle parle d'elle-même, c'est pour la gloire de Sa Majesté. Elle sait qu'elle ne possède rien en propre dans ce jardin, et voudrait-elle l'ignorer, elle ne le peut; car elle le voit d'une manière évidente. Malgré elle, on lui ferme les yeux aux choses du monde, et on les lui tient ouverts pour qu'elle comprenne bien la vérité.

CHAPITRE XXI

Elle continue et achève ce dernier degré d'oraison. Elle montre combien l'âme arrivée à cet état souffre d'être obligée de vivre encore en ce monde, et comment le Seigneur l'éclaire sur les illusions d'ici-bas. Ce chapitre renferme une doctrine excellente.

Pour terminer l'exposé de ce dernier degré d'oraison, j'ajoute que le consentement de l'âme n'est point nécessaire ici. Elle l'a déjà donné. Elle n'ignore pas qu'elle s'est remise de bon gré entre les mains de Dieu et qu'elle ne peut le tromper, parce qu'il connaît tout. Ce n'est point comme ici-bas, où la vie est remplie d'artifices et de duplicités. Vous croyez avoir gagné l'affection d'une personne, tant elle vous en donne de témoignages; mais vous découvrez bientôt que tout cela n'est que mensonge. En vérité, il est impossible de vivre au milieu de tant d'intrigues, surtout si quelque intérêt vient à s'y mêler...

Bienheureuse l'âme que le Seigneur élève à l'intelligence de la vérité ! Oh ! comme cet état est bien fait pour les rois ! Comme il leur serait beaucoup plus avantageux que de travailler à l'acquisition d'un vaste empire ! Quelle équité ne verrait-on pas fleurir dans le royaume ! Que de maux on éviterait ! Combien auraient déjà été détournés ! En cet état on ne craint plus de perdre la vie, ni l'honneur pour l'amour de Dieu. Quel trésor ce serait pour les rois qui sont tenus plus que leurs sujets de travailler à la gloire de Dieu, dès lors que ce sont les rois que les autres doivent suivre ! Pour faire avancer la foi d'un seul pas et

donner quelque rayon de lumière aux hérétiques, ils seraient prêts à sacrifier mille royaumes; et ils auraient raison. Ils gagneraient à cet échange un royaume qui n'a pas de fin. L'âme a-t-elle reçu une seule goutte de cette eau du ciel, qu'elle semble déjà avoir le dégoût de toutes les choses d'ici-bas. Que sera-ce donc quand elle y sera plongée tout entière ?

O mon Dieu, pourquoi ne m'avez-vous pas mise en état de proclamer bien haut ces vérités ? Sans doute, on ne me croirait pas, comme il arrive à tant d'autres qui savent les annoncer avec plus d'autorité que moi. Du moins, mon âme en serait satisfaite. Il m'en coûterait bien peu, ce semble, de sacrifier ma vie pour donner à entendre une seule de ces vérités. Toutefois je ne sais ce que je ferais, car il n'y a pas à avoir confiance en moi; et cependant, toute misérable que je suis, j'éprouve des désirs si ardents d'annoncer ces vérités à ceux qui gouvernent, que j'en suis hors de moi.

Puisque je ne puis rien de plus, je me tourne vers vous, ô mon Dieu, et je vous conjure de remédier à tous ces maux. Vous le savez, si vous me mettiez à l'abri de toute offense, je me dessaisirais de grand cœur des faveurs dont vous m'avez comblée, et je les céderais aux rois. Ils ne pourraient plus, je le sais, tolérer les choses qu'ils tolèrent à l'heure actuelle, et il en résulterait nécessairement les plus grands biens. O mon Dieu, faites-leur donc comprendre quelles sont leurs obligations, puisque vous avez voulu les honorer tellement ici-bas, que vous daignez, comme je l'ai ouï dire, opérer quelque signe dans le ciel, quand vous les rappelez à vous. En vérité, lorsque j'y pense, je suis pénétrée d'un sentiment de dévotion. Vous voulez, ô mon Roi, leur montrer par là qu'ils doivent vous imiter pendant leur vie, puisque vous voulez par des signes dans le ciel donner à leur mort quelque ressemblance avec la vôtre.

Je suis par trop téméraire, sans doute. Aussi, mon Père, déchirez cet écrit, s'il ne vous paraît pas bien. Mais croyez-le, je parlerais en présence des rois avec plus de force encore, si je le pouvais, et si je pensais en être écoutée. Je les recommande à Dieu avec instances et avec le plus vif désir d'être exaucée. Tout se réduirait en somme à exposer sa vie. Et bien souvent, je voudrais en être délivrée; ce serait donc exposer bien peu pour gagner beaucoup. D'ailleurs, il n'est plus possible de vivre, quand on voit de ses propres yeux l'illusion profonde où nous sommes et cet aveuglement où nous vivons.

Lorsqu'une âme est arrivée à cet état, elle ne forme pas seulement des désirs de servir Dieu, mais elle reçoit encore de Sa Majesté la force de les réaliser. Toutes les occasions qui se présentent de la glorifier, elle les embrasse aussitôt; et encore elle ne croit rien faire, car elle voit clairement, comme je l'ai déjà dit, que tout est néant, excepté servir Dieu. Mon chagrin alors, c'est qu'il ne s'offre rien à faire quand on est aussi inutile que moi. Mais, ô mon Bien, faites, je vous en prie, que je puisse un jour payer de quelque obole les grandes dettes que j'ai contractées envers vous. Daignez, ô mon Dieu, disposer les choses de telle sorte que votre servante puisse vous rendre quelque gloire. Il y a eu des femmes qui ont accompli des actions héroïques par amour pour vous. Moi, je ne suis bonne qu'à babiller; c'est pourquoi vous ne voulez pas, ô mon Dieu, m'employer à des œuvres. Tout le service que je puis vous rendre consiste en paroles et en désirs, et encore n'ai-je pas sur ce point ma liberté; car, sans doute, j'en abuserais en tout. Fortifiez vous-même mon âme, ornez-la tout d'abord des dispositions requises, ô Bien de tous les biens, ô mon Jésus, ménagez-lui de suite les moyens de travailler un peu pour votre gloire, car personne ne voudrait consentir à tant

recevoir, sans jamais rien donner. Coûte que coûte, ô Seigneur, ne permettez pas que je me présente devant vous les mains si vides, puisque c'est aux œuvres que doit correspondre la récompense. Voici ma vie, voici mon honneur et ma volonté, je vous ai tout donné, je suis à vous; disposez de moi selon votre bon plaisir. Je vois bien, ô mon Dieu, le peu que je puis. Mais gardez-moi près de vous, sur ce sommet d'où l'on découvre la vérité; ne vous séparez pas de moi, et alors je pourrai tout; car si vous vous éloignez tant soit peu, je retournerai à mon premier état et je serai sur le chemin de l'enfer.

Hélas ! quel tourment pour une âme arrivée à cet état, quand elle se voit obligée de retourner au commerce du monde et d'être témoin d'une comédie aussi mal jouée que celle de la vie présente ! quel supplice pour elle de passer son temps aux soins du corps, au sommeil et à la nourriture ! Tout la fatigue; elle ne sait comment fuir; elle se voit enchaînée et prisonnière. Elle sent alors plus véritablement que jamais la captivité où la tient son corps et la misère de la vie. Elle comprend combien saint Paul avait raison de supplier Dieu de l'en affranchir [1]. Comme lui, elle fait entendre des cris suppliants et demande à Dieu la liberté, ainsi que je l'ai dit déjà plusieurs fois; mais maintenant ses élans sont devenus si impétueux qu'elle semble très souvent vouloir sortir de son corps pour s'emparer de cette liberté, qu'on lui refuse. Elle est comme vendue sur la terre étrangère; ce qui l'afflige encore plus, c'est de voir bien peu d'âmes gémir avec elle et demander la liberté, tandis que la plupart des hommes n'aspirent qu'à vivre. Ah ! si nous n'étions attachés à rien, si nous ne mettions notre joie dans

1. Rom. VII, 24.

aucun bien de ce monde, comme la crainte de la mort serait tempérée par la pensée de la peine qu'on éprouverait à vivre toujours sans Dieu et par le désir de la vie éternelle !

Voici ce que je me dis parfois. Si étant telle que je suis avec si peu d'amour et si incertaine du véritable repos, parce que mes œuvres ne l'ont point mérité, je puis cependant, grâce à cette lumière que Dieu m'a donnée, éprouver souvent la peine la plus vive de me voir dans ce lieu d'exil, quels ne devaient pas être les sentiments des saints ! Que ne devaient pas éprouver un saint Paul, une Madeleine et tant d'autres qui étaient comme eux si embrasés de ce feu de l'amour divin ! Leur vie devait être un martyre continuel. Ce qui peut, ce semble, me procurer quelque peu de consolation et quelque repos, c'est de traiter avec des personnes en qui je trouve ces mêmes désirs; je parle de désirs confirmés par des œuvres. J'ajoute les œuvres. Il y a, en effet, des personnes qui s'imaginent pratiquer le détachement, et le disent bien haut. En vérité, il en devrait être ainsi, car leur profession l'exige et il y a de longues années que quelques-unes se sont engagées dans la voie de la perfection. C'est de bien loin que cette âme dont je parle connaît ceux qui n'ont le renoncement qu'en paroles seulement et ceux qui l'ont aussi en réalité. Elle discerne très bien ceux qui font peu de progrès et ceux qui en font beaucoup. Une âme qui a de l'expérience le voit très clairement.

J'ai déjà parlé des effets des ravissements qui viennent de l'esprit de Dieu. A la vérité, ces effets sont plus ou moins grands. Je dis moins grands, parce que, au début, bien que réels, ils n'ont pas encore été éprouvés par des œuvres, et ainsi on ne peut se rendre compte qu'ils existent dans l'âme. En outre, la perfection s'acquiert par degré; or, pour faire disparaître complètement les toiles d'araignée, il faut un certain

temps. Mais plus l'amour et l'humilité grandissent dans l'âme, plus aussi les fleurs de ces vertus répandent des parfums qui l'embaument elle-même et les autres. Sans doute, le Seigneur peut à l'aide d'un seul de ces ravissements agir de telle sorte dans l'âme qu'elle n'ait que peu à faire pour acquérir la perfection. Personne ne pourra jamais croire, s'il n'en a l'expérience, de quelles faveurs Dieu enrichit alors l'âme. Selon moi, tous nos efforts sont impuissants à nous élever si haut. Je ne dis pas qu'avec l'aide de Dieu, et en suivant les principes et les moyens indiqués par ceux qui ont écrit sur l'oraison on ne puisse arriver avec beaucoup de peine à la perfection et à un profond détachement, mais il faudra plusieurs années. Ici le Seigneur accomplit son œuvre en très peu de temps, et sans aucun effort de notre part. Il arrache sans retour l'âme aux choses d'ici-bas; il lui donne un empire sur tous les biens de ce monde, alors même qu'elle n'aurait pas plus de mérites que moi. Que puis-je dire de plus fort, puisque je n'en avais pour ainsi dire aucun ? Pourquoi Dieu agit-il ainsi ? C'est parce qu'il le veut. Il agit comme il lui plaît. S'il ne trouve pas l'âme ornée des dispositions requises, il l'a prépare lui-même à recevoir les faveurs dont il veut l'enrichir. Il ne donne donc pas toujours ces grâces comme récompense de la sollicitude avec laquelle on a cultivé le jardin.

Ce qui est très certain cependant, c'est qu'il ne manque pas de favoriser ceux qui en prennent soin et s'exercent à pratiquer le renoncement. Mais il veut parfois, comme je l'ai dit, manifester son pouvoir sur le sol le plus ingrat et le disposer à produire toutes sortes de biens. L'âme semble alors comme incapable de retomber dans ses fautes habituelles. Son esprit est alors tellement disposé à comprendre la vérité dans toute sa clarté, qu'elle regarde tout le reste

comme un jeu d'enfants. Parfois, elle se prend à rire en elle-même quand elle voit jusque dans le cloître des personnes graves, adonnées à l'oraison, faire tant de cas de quelques points d'honneur qu'elle a déjà mis sous les pieds. Il faut, dit-on, agir avec discrétion et conserver la dignité de son rang, pour être plus utile aux autres. Mais cette âme sait parfaitement que l'on fait plus de bien en un jour, quand on méprise la dignité du rang pour l'amour de Dieu que l'on en ferait avec elle en dix ans.

Aussi elle mène une vie de souffrances et porte toujours sa croix. Mais ses progrès sont rapides. Ceux qui ont des rapports avec elle la croient déjà au sommet de la perfection, et peu de temps après elle est encore beaucoup plus élevée, car Dieu ne cesse de l'enrichir de ses dons. Il est l'âme même de cette âme; c'est lui qui désormais en a soin et l'illumine de ses clartés. Il semble l'assister toujours d'une manière spéciale pour qu'elle ne l'offense point, il la comble de ses faveurs; il la stimule enfin à le servir.

Dès que Dieu m'eut élevée à cette haute faveur, il fit cesser tous mes maux et me donna la force de m'en délivrer. Les occasions ou la compagnie des personnes qui avaient coutume de me dissiper ne me nuisaient pas plus que si je ne m'y fusse point trouvée. Je retirais même du profit de ce qui précédemment avait coutume de me nuire; tout devenait pour moi un moyen de mieux connaître Dieu, de le mieux aimer, de me pénétrer de mes obligations envers lui et de pleurer ma vie passée. Cette grâce, je le voyais bien clairement, ne venait pas de moi. Je ne l'avais point méritée par mes efforts. Je n'avais même pas eu le temps de m'y disposer. Une telle force me venait uniquement de la bonté de Sa Majesté. Depuis le jour où le Seigneur a commencé à m'accorder ces ravissements, cette force a toujours grandi en moi. Il a

daigné dans sa bonté me soutenir de sa main et m'empêcher de retourner en arrière. Il me semble, et c'est bien la vérité, que je n'y ai apporté pour ainsi dire aucun concours; c'est lui seul, je le vois clairement, qui agit en moi. Ainsi quand une âme favorisée de telles grâces marche dans l'humilité et la crainte, quand elle est bien persuadée que Dieu lui-même fait tout, et nous pour ainsi dire rien, elle peut traiter avec toutes sortes de personnes. Quels que soient leurs dissipations et leurs vices, elle ne s'en trouble point, elle ne s'en émeut point. Au contraire, elle en reçoit, ainsi que je l'ai dit, un stimulant et un moyen de réaliser de bien plus grands profits. Elle est désormais une âme forte que le Seigneur a choisie pour travailler au bien des autres. Mais une telle force ne vient point d'elle.

Quand le Seigneur a élevé une âme à cet état, il lui découvre peu à peu de très grands secrets. C'est ici dans cette extase qu'ont lieu les véritables révélations, les grâces signalées, les hautes visions. Toutes ces faveurs servent à rendre l'âme humble, à la fortifier encore, à lui donner le mépris de toutes les choses de la vie, à lui montrer plus clairement la grandeur de la récompense que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. Plaise au divin Maître que cette libéralité immense dont il a usé envers cette misérable pécheresse soit de quelque utilité pour ceux qui me liront et leur donne la force et le courage de renoncer à tout, par amour pour lui. S'il répand tant de prodigalités, pour montrer clairement la récompense et les avantages qu'il réserve aux siens, même dès ici-bas, quelle ne sera pas sa munificence dans l'autre vie ?

CHAPITRE XXII

Elle déclare combien c'est un chemin sûr pour les contemplatifs de ne point élever leur esprit à des choses sublimes, si le Seigneur lui-même ne l'élève. Elle montre comment l'Humanité du Christ doit être la voie de la plus haute contemplation. Elle rapporte une illusion où elle a été quelque temps. Ce chapitre est très utile.

Je voudrais, si vous l'approuvez, mon Père, parler d'une chose qui me paraît importante. Elle servira d'avis et pourra vous être nécessaire. Voici ce qu'on lit dans certains traités d'oraison : L'âme ne peut pas arriver par elle-même à cet état qui est une œuvre entièrement surnaturelle, que Dieu produit en elle, mais après avoir passé beaucoup d'années par la voie purgative, et réalisé des progrès dans l'illuminative, elle pourra s'aider en détournant sa pensée de toutes les choses créées et en l'élevant humblement vers Dieu. Je ne sais pas bien ce que l'on entend par voie *illuminative;* je pense qu'on veut désigner la voie de ceux qui s'avancent dans la perfection.

Ces auteurs recommandent instamment d'éloigner de soi toute image corporelle et de s'élever à la contemplation de la Divinité. Car, disent-ils, les images de cette sorte, serait-ce même celle de l'Humanité de Notre-Seigneur, sont, pour ceux qui arrivent à un état si élevé, un embarras et un obstacle à une plus haute contemplation. Il allèguent, à l'appui de leur sentiment, la parole que le Sauveur adressa à ses apôtres, en leur annonçant, au moment de remonter au ciel, la

venue du Saint-Esprit [1]. A mon avis, si les apôtres avaient cru alors aussi fermement qu'après la venue du Saint-Esprit que le Christ était à la fois Dieu et Homme, la présence de la sainte Humanité n'eût pas été pour eux un obstacle; aussi le Sauveur n'a point adressé cette parole à sa Mère, bien qu'elle lui portât plus d'amour qu'eux tous. D'après ces auteurs la contemplation est une œuvre entièrement spirituelle, que toute image corporelle peut troubler ou empêcher. Et il faut considérer que nous sommes complètement environnés de Dieu de toutes parts, et que nous sommes abîmés en lui. Tel serait d'après eux le but à atteindre. Cette méthode me paraît bonne quelquefois. Mais abandonner entièrement la considération du Christ, et assimiler son corps divin à nos misères ou à une créature quelconque, je ne puis le souffrir. Plaise à Sa Majesté que je sache me faire comprendre.

Je ne voudrais point contredire ces auteurs; ils ont pour eux la science et la vertu; ils savent ce qu'ils affirment; d'ailleurs Dieu conduit les âmes par des voies différentes et des moyens très divers. Je veux seulement parler de la voie par laquelle il a conduit la mienne, sans me mêler du reste, et montrer le danger où je me suis trouvée, pour avoir voulu me conformer à ce que je lisais. Sans doute, celui qui sera arrivé à l'oraison d'union, sans passer outre, je veux dire sans parvenir aux ravissements, visions et autres faveurs divines, trouvera que l'avis de ces auteurs est le meilleur à suivre, comme je le faisais moi-même. Mais si je m'étais toujours conformée à ce sentiment, jamais, je crois, je ne serais parvenue à l'état où je suis maintenant. Car, à mon avis, c'était une illusion. Il peut se faire que je me trompe, mais je dirai ce qui m'est arrivé.

1. *Expedit vobis ut ego vadam* : Jean, XVI, 7.

Comme je n'avais pas de directeur, je me mis à lire ces livres, dans l'espoir de pouvoir y puiser peu à peu quelque lumière. Mais j'ai bien vu ensuite que, si le Seigneur ne m'avait lui-même instruite, j'aurais appris bien peu de chose par les livres. Tant que Sa Majesté ne daigna pas me donner de cet état une connaissance expérimentale, je n'y entendais rien, je ne savais même pas ce que je faisais.

Dès que je commençai à avoir un peu d'oraison surnaturelle, je veux dire d'oraison de quiétude, je m'appliquai à éloigner de ma pensée toute chose corporelle; mais je n'osais aspirer plus haut; car j'y aurais vu de la témérité, à cause de ma vie toujours si imparfaite. Je sentais pourtant, ce me semble, la présence de Dieu, et il en était vraiment de la sorte. Aussi, je m'appliquais à me tenir recueillie près de Lui. C'est là une oraison pleine de suavité, quand Dieu y prête son concours. L'âme y savoure de profondes délices. Comme je sentais ce profit et cette jouissance, personne n'aurait pu alors me ramener à la considération de la sainte Humanité qui me semblait véritablement être un obstacle. O Seigneur de mon âme, ô mon Bien ! ô Jésus crucifié ! Je ne puis jamais me rappeler une telle illusion sans en éprouver du chagrin. Il me semble que c'était de ma part une grande trahison, bien qu'elle provînt de l'ignorance. Car toute ma vie j'ai eu envers le Christ la plus vive dévotion, une dévotion même extraordinaire. Une telle illusion dura, il est vrai, très peu de temps. Je revenais toujours, comme d'ordinaire, chercher ma joie dans la compagnie de Notre-Seigneur, surtout lorsque je communiais. J'aurais voulu avoir sans cesse devant les yeux son portrait ou son image, puisque je ne pouvais l'avoir aussi profondément gravé dans mon âme que je l'eusse désiré. Comment est-il possible, ô mon Dieu, que j'aie pu avoir une heure seulement la pensée que vous deviez être pour

moi un obstacle à un plus grand bien ! Et d'où me sont donc venus tous les biens, si ce n'est de vous ? Non, je ne veux plus penser qu'il y a eu en cela faute de ma part. J'en ai trop de chagrin. Certainement ce n'était que de l'ignorance. Aussi, vous avez daigné, dans votre bonté, y porter remède. Vous m'avez donné quelqu'un qui me tirât de cette erreur; puis, vous vous êtes montré à moi très souvent, comme je le dirai plus loin. Vous vouliez par là me faire comprendre plus clairement combien grande était cette erreur, m'engager à le dire aux personnes nombreuses à qui j'en avais parlé, et à le consigner maintenant ici. Pour moi, il est certain que, si beaucoup d'âmes arrivées à l'oraison d'union ne font pas plus de progrès et ne parviennent pas à une très grande liberté d'esprit, c'est à cause de cette erreur.

Deux raisons, ce me semble, peuvent servir de fondement à ma pensée. Peut-être n'ont-elles aucune valeur, mais ce que je dirai, je l'ai vu par expérience. Mon âme, en effet, était en très fâcheux état jusqu'au jour où le Seigneur a daigné l'éclairer. Elle ne goûtait que par intervalles les consolations spirituelles; ces heureux moments passés, elle ne trouvait plus, pour résister aux épreuves et aux tentations, cette divine compagnie dont elle a été favorisée depuis.

La première raison sur laquelle je m'appuie pour désapprouver cette méthode, c'est qu'elle renferme un petit défaut d'humilité, qui est si caché et si déguisé qu'on ne le sent même pas. Mais trouvera-t-on quelqu'un qui, même après avoir passé sa vie dans toutes les pénitences, oraisons et persécutions imaginables, soit comme moi, assez orgueilleux et misérable pour ne pas s'estimer très riche et très bien payé, si Notre-Seigneur consent à l'admettre au pied de la Croix, comme saint Jean ? Je ne sais dans quel cerveau, si ce n'est dans le mien, a pu germer la

pensée de ne pas se contenter d'une telle faveur. Aussi, bien loin d'y gagner, j'y ai perdu de toutes façons.

Peut-être le tempérament ou la maladie ne nous permettent pas de méditer sans cesse la Passion du Sauveur; car cette considération est pénible. Mais qui nous empêche de tenir compagnie au Sauveur ressuscité, puisque nous le possédons si près de nous dans le très saint Sacrement, où il est déjà glorifié ? Là, du moins, nous ne le verrons pas accablé de souffrances ni déchiré par les fouets, répandant le sang, fatigué de ses courses, persécuté par ceux qu'il a comblés de bienfaits, ou méconnu des apôtres. On ne peut pas toujours évidemment penser à de si grandes souffrances. Eh bien ! le voici donc ici avant de remonter au ciel sans douleur et plein de gloire, stimulant les uns, encourageant les autres. Il est notre compagnon au très saint Sacrement ; on dirait qu'il lui a été impossible de demeurer séparé de nous un seul instant. Et moi, ô mon Seigneur, j'ai pu me séparer de vous, dans l'espoir de vous mieux servir! Du moins, quand je vous offensais, je ne vous connaissais pas; mais vous connaître et penser que je m'enrichirais davantage en m'éloignant de vous ! Hélas ! Seigneur, dans quelle triste voie je m'engageais ! Il semble que je m'égarais complètement, si vous ne m'aviez remise dans le chemin. Mais dès que je vous ai vu près de moi, j'ai vu tous les biens... Depuis lors, je n'ai eu, au milieu de toutes mes épreuves qu'à vous considérer devant vos juges, pour tout endurer avec le plus grand courage. En compagnie d'un ami si dévoué, et d'un capitaine si valeureux, qui marche en tête dans la voie de la souffrance, on peut tout supporter. Il est notre soutien, il est notre force; jamais il ne nous fait défaut. C'est un ami véritable. Pour moi, je le vois clairement, et je l'ai toujours

admis depuis le jour où il m'a ramenée de mon erreur. Nous ne pouvons plaire à Dieu que par la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur; c'est par elle qu'il veut nous accorder des grâces signalées; en elle, comme il l'a dit, il a mis ses complaisances. J'en ai fait l'expérience très souvent, et le Seigneur lui-même me l'a dit. Telle est la porte, je l'ai vu clairement, par laquelle nous devons entrer, si nous voulons que la souveraine Majesté nous dévoile de grands secrets.

Ainsi donc, cher Seigneur[1], ne cherchez point d'autre chemin, alors même que vous seriez au sommet de la contemplation. En le suivant, on marche avec sécurité. Ce maître qui est nôtre est pour nous la source de tous les biens. C'est lui qui vous enseignera. Considérez sa vie; elle est le plus parfait des modèles. Que pouvons-nous désirer de plus que d'avoir près de nous un ami si dévoué, qui ne nous délaissera pas à l'heure de l'épreuve et de la tribulation, comme le font ceux du monde ? Heureux celui qui l'aime véritablement et le garde toujours près de soi ! Considérons le glorieux saint Paul; il semble qu'il ne cessait jamais de prononcer le nom de Jésus, tant il le possédait au plus intime de son cœur.

Depuis le jour où j'ai eu connaissance de cette vérité, j'ai étudié avec soin la conduite de certains saints, grands contemplatifs; et ils ne suivaient pas une autre voie. Saint Francois nous en donne la preuve par ses stigmates et saint Antoine de Padoue par son amour pour l'Enfant Jésus. Saint Bernard mettait ses délices dans la Sainte Humanité, comme aussi sainte Catherine de Sienne et tant d'autres, que vous connaîtrez mieux que moi.

Sans doute ce doit être bon de rejeter tout ce qui est

1. Elle désigne probablement le P. Garcia de Toledo, O.P.

corporel, puisque des personnes si spirituelles l'affirment; mais dans ce cas il faut, ce me semble, que l'âme soit très avancée; car jusqu'alors, elle doit évidemment chercher le Créateur par les créatures. Tout cela d'ailleurs dépend de la grâce que le Seigneur accorde à chaque âme : et c'est là une question dont je ne veux pas me mêler. Ce que je voudrais faire comprendre, c'est que la très Sainte Humanité du Christ ne doit pas être au nombre des objets à écarter. Que l'on comprenne bien ce point; je voudrais l'expliquer clairement.

Lorsque Dieu veut suspendre toutes les puissances de l'âme, comme nous l'avons vu en traitant des différents modes d'oraison, il est clair que, quand même nous ne le voudrions pas, la présence de la Sainte Humanité nous est enlevée. Qu'elle nous soit ravie alors, c'est fort bien. Heureuse une telle perte qui nous fait mieux jouir de ce que nous semblons perdre ! L'âme alors s'emploie tout entière à aimer Celui que l'entendement s'est appliqué à connaître; elle aime ce qu'il n'a pas compris, et elle jouit de ce dont elle ne pourrait jouir aussi parfaitement, si ce n'est en se perdant elle-même, afin, je le répète, de se retrouver plus enrichie. Mais que de nous-mêmes, nous mettions notre habileté, nos soins et toutes nos forces à éviter d'avoir toujours présente la Sainte Humanité, et plût à Dieu que nous l'eussions toujours présente ! cela, je le répète, ne me paraît pas bien. Une âme qui suit cette voie, marche en l'air, comme on dit. Elle est privée d'appui, quelque remplie de Dieu qu'elle se croie. Une pratique importante pour nous, faibles mortels, c'est en effet de nous représenter Notre-Seigneur comme Homme, tant que nous sommes sur la terre. Or le second inconvénient, dont je vais parler a pour but de nous en détourner.

Le premier, comme j'ai déjà commencé à le dire,

consiste dans un petit défaut d'humilité. L'âme veut s'élever, avant que le Seigneur ne l'élève. Elle ne se contente pas de méditer sur un sujet aussi excellent que la Sainte Humanité du Sauveur; elle veut être Marie, quand elle n'a pas encore travaillé avec Marthe. Si le Seigneur veut qu'elle soit Marie, serait-ce même dès le premier jour, elle n'a rien à craindre. Mais sachons nous modérer, comme je crois l'avoir déjà dit. Ce petit défaut d'humilité ne paraît rien, et cependant il cause le plus grand préjudice à l'âme qui veut avancer dans la contemplation.

Je reviens au second inconvénient. Nous ne sommes pas des Anges, nous avons un corps. C'est donc une folie de vouloir faire l'ange, quand on est sur la terre, surtout quand on y est aussi enfoncé que je l'étais. D'une manière habituelle, notre pensée a besoin d'un appui. Parfois sans doute, l'âme sort d'elle-même; bien qu'elle se trouve souvent si remplie de Dieu qu'elle n'a besoin d'aucun objet créé pour se recueillir. Mais cet état n'est pas habituel. Aussi quand arrivent les affaires, les persécutions, les épreuves, quand on ne peut goûter les douceurs d'une quiétude si parfaite ou qu'on est dans les sécheresses, c'est un très bon ami que le Christ. Nous le considérons homme comme nous, nous le voyons dans les abaissements et la souffrance : il nous sert de compagnie; et quand on a contracté l'habitude de le considérer ainsi, il est très facile de le trouver près de soi. Toutefois, il y aura encore des jours où l'on ne pourra faire ni l'un ni l'autre. Aussi il est bon, comme je l'ai déjà dit, de ne pas nous habituer à rechercher les consolations spirituelles. Advienne que pourra, embrassons la Croix; c'est là une grande chose. Notre bon Maître a été privé de toute consolation; on le laissa seul dans ses épreuves; nous du moins, ne l'abandonnons pas. La main qu'il nous tendra nous aidera mieux à monter plus haut que ne

le pourrait notre propre diligence. Il s'absentera au moment qu'il jugera convenable et lorsque le Seigneur voudra, comme je l'ai dit, tirer l'âme hors d'elle-même.

Dieu se complaît beaucoup à voir une âme prendre humblement son divin Fils pour Médiateur et lui porter tant d'amour que, même s'il veut l'élever à une très haute contemplation, elle s'en reconnaisse indigne, comme nous l'avons vu, et dise avec saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur* [1]. Voilà ce que j'ai éprouvé. C'est par cette voie que Dieu a conduit mon âme. D'autres suivront, comme je l'ai dit, un sentier plus court. Pour moi, j'ai compris que tout cet édifice de l'oraison repose sur l'humilité, et que plus une âme s'abaisse dans l'oraison, plus Dieu l'élève. Je ne me souviens pas d'avoir reçu une seule de ces grâces signalées dont je vais parler dans la suite, si ce n'est quand j'étais anéantie à la vue de mon extrême misère. Sa Majesté m'aidait à me connaître, et s'appliquait même à me faire comprendre certaines choses que je n'aurais jamais pu imaginer. Pour moi, j'en suis persuadée, quand une âme fait quelque chose pour s'aider dans cette oraison d'union, alors même qu'elle paraîtrait au début réaliser quelques progrès, elle ne tarde pas à tomber très promptement comme un édifice qui n'a point de fondement. Je crains même qu'elle n'arrive jamais à la véritable pauvreté d'esprit. Une telle disposition consiste à ne point rechercher de consolations et de douceurs dans l'oraison parce que l'on a déjà renoncé à celles de la terre, mais à trouver son bonheur dans la souffrance par amour pour Celui dont la vie tout entière fut une croix continuelle, et à garder le calme de la paix soit dans l'épreuve, soit

1. Luc, v, 8.

dans la sécheresse. Bien que la nature en souffre, on ne tombe pas dans cette inquiétude et cette désolation qui envahissent certaines personnes. Quand leur entendement n'est pas toujours occupé et que la dévotion sensible vient à leur manquer, elles s'imaginent que tout est perdu, comme si leurs efforts pouvaient mériter un tel trésor. Je ne dis pas qu'il faille négliger ces moyens, et ne pas veiller avec soin à se tenir sous le regard de Dieu; mais alors même que nous ne pourrions avoir une seule bonne pensée, n'allons pas nous désespérer, comme je l'ai déjà dit. Nous ne sommes que des serviteurs inutiles [1]. Que pensons-nous pouvoir ? Or, le Seigneur veut que nous comprenions bien cette vérité et que nous fassions comme ces petits ânons, qui puisent de l'eau avec la noria dont nous avons parlé. Ils ont les yeux bandés, et sans savoir ce qu'ils font, ils tirent plus d'eau que le jardinier avec tous ses efforts.

Nous devons marcher en toute liberté dans ce chemin de l'oraison et nous remettre entre les mains de Dieu. Si Sa Majesté veut nous élever au rang des princes de sa cour et de ses plus intimes favoris, allons-y simplement; sinon, servons-la dans les offices les plus humbles, et, comme je l'ai dit quelquefois, n'allons pas de nous-mêmes nous asseoir à la meilleure place. Dieu a plus de sollicitude pour nous que nous-mêmes, et il sait à quoi chacun de nous est propre. A quoi bon vouloir se diriger soi-même quand on a remis toute sa volonté entre les mains de Dieu ? A mon avis, c'est moins tolérable ici que dans le premier degré d'oraison, et la perte serait beaucoup plus considérable, car il s'agit de biens surnaturels. Si quelqu'un a une mauvaise voix, il n'arrivera pas, mal-

1. Luc, XVII, 10.

gré tous ses efforts, à la rendre belle. Mais si le Seigneur daigne lui en donner une belle, il n'a pas besoin de s'égosiller auparavant. Ne cessons donc jamais de demander à Dieu des grâces; mais avec un plein abandon et une entière confiance en sa libéralité. Puisque l'on nous permet de nous tenir aux pieds du Christ, veillons à ne point nous en retirer. Demeurons-y comme nous pourrons; imitons Madeleine; et quand notre âme sera assez forte, Dieu la conduira au désert.

Ainsi donc, mon Père, tenez-vous-en là, tant que vous n'aurez pas trouvé quelqu'un qui ait plus d'expérience que moi et qui l'entende mieux que moi. S'il s'agit de personnes qui commencent à goûter les douceurs divines, n'allez pas les croire quand elles s'imagineront, en s'aidant elles-mêmes, réaliser de plus grands progrès et se procurer des douceurs plus profondes; il n'en est rien. Oh ! comme Dieu sait bien, quand il le veut, venir à découvert sans employer tous ces petits moyens ! Malgré nos efforts, il enlève notre esprit comme un géant une paille, sans que nous puissions résister. S'il veut faire voler le crapaud, va-t-il attendre que le crapaud prenne de lui-même son essor ? Et cependant il est, à mon avis, bien plus difficile et plus pénible à notre esprit de s'élever, si Dieu ne l'élève. Chargé de terre, comme il l'est, et retenu par mille entraves, il lui sert peu de vouloir voler. Cela serait cependant plus conforme à sa nature qu'à celle du crapaud; mais il est tellement enfoncé dans la fange qu'il a perdu cet avantage par sa faute.

Je veux conclure par ceci. Chaque fois que nous pensons au Christ, rappelons-nous l'amour qu'il nous a témoigné en nous accordant de si hautes faveurs, et la charité excessive de son Père qui le pousse à nous donner en lui un tel gage de sa tendresse pour nous. Car l'amour appelle l'amour. Bien que le nôtre ne soit qu'au début et que nous soyons très misérables, ne

négligeons rien pour avoir cette pensée toujours présente et nous exciter à aimer. Et si un jour le Seigneur daigne dans sa miséricorde imprimer cet amour en nos cœurs, tout nous sera facile; nous réaliserons les plus grands progrès en très peu de temps et sans la moindre fatigue.

Plaise au divin Maître de nous accorder cet amour, puisqu'il sait jusqu'à quel point il nous convient. Je le lui demande au nom de ce même amour qu'il a eu pour nous et au nom de son glorieux Fils qui nous a montré le sien au prix de tant de sacrifices. Ainsi soit-il !

Je voudrais bien, mon Père, vous faire une demande. Dès lors que le Seigneur commence à enrichir une âme de faveurs aussi élevées que celles de la contemplation parfaite, ne serait-il pas raisonnable qu'elle fût immédiatement au sommet de la perfection ? Certes, oui, la raison le dit. Car une âme qui est comblée de semblables grâces ne devrait plus rechercher les consolations d'ici-bas. Pourquoi, à mesure qu'elle monte dans le ravissement, et qu'elle est habituée à recevoir des grâces, semble-t-elle en porter des effets plus élevés ? pourquoi alors est-elle de plus en plus détachée ? Pourquoi le Seigneur ne l'élève-t-il que peu à peu à la perfection de la vertu, quand il pourrait par une seule de ses visites et dans un instant lui donner une sainteté consommée? Voilà ce que je ne sais pas et désire savoir. Ce que je sais bien, c'est que la force divine dont l'âme est revêtue au début, quand cette faveur ne dure qu'un clin d'œil et ne se sent, pour ainsi dire, que dans ses effets, est différente de celle qu'elle reçoit quand cette faveur dure plus longtemps. Souvent, ce me semble, la cause vient de l'âme qui n'apporte pas de suite une disposition complète : le Seigneur doit alors la fortifier peu à peu, lui faire prendre des résolutions généreuses, et lui donner

enfin le courage viril de tout mettre immédiatement sous les pieds, comme il fit pour sainte Madeleine. Il agit à l'égard d'autres personnes, selon la liberté qu'elles lui laissent. Nous avons de la peine à croire que Dieu nous récompense au centuple même dès cette vie.

Voici encore une comparaison qui s'est présentée à mon esprit. Il est admis que la nourriture que l'on donne aux parfaits et aux commençants est la même; c'est comme un mets dont mangent beaucoup de personnes; ceux qui en prennent une très faible quantité, en retirent une saveur agréable, mais de courte durée; ceux qui en prennent davantage, y trouvent un petit soutien; ceux qui en prennent beaucoup, y puisent la vie et la force. Ainsi l'âme pourra prendre si souvent et si abondamment de ce pain de vie qu'elle ne trouvera plus rien de savoureux en dehors de lui. Elle voit le profit qu'elle en retire; désormais son goût est si bien fait à cette suavité, qu'elle préférerait plutôt perdre la vie que de se voir condamnée à prendre un autre aliment. Tout mets étranger ne pourrait que lui enlever la saveur exquise de ce pain délicieux.

Considérons, en outre, que nous sommes dans la compagnie d'une sainte personne. Sa conversation ne nous fait pas dans un jour autant de bien qu'en plusieurs. Mais si nous demeurons longtemps avec elle, nous pourrons lui devenir semblables, avec le secours de Dieu; car enfin tout dépend de ce qu'il veut : il accorde ses dons à qui il lui plaît. Mais il est important, pour celui qui commence à recevoir cette grâce, de se montrer généreux dans ses résolutions, de se détacher de tout et d'estimer cette faveur comme elle le mérite.

Il me semble, en outre, que le divin Maître va de l'un à l'autre pour voir ceux qui l'aiment. Il leur découvre avec de souveraines délices qui il est,

afin de raviver, si elle était éteinte, leur foi dans la récompense qu'il nous destine. Il leur dit : Considérez que ce n'est là qu'une goutte de cet immense océan où sont renfermés tous les biens. Il ne néglige rien pour ceux qu'il aime. Dès qu'il voit que l'on correspond à son amour, il donne de nouveau et se donne lui-même. Il aime ceux qui l'aiment. Et quel Bien-Aimé ! quel Ami fidèle ! O Seigneur de mon âme, où trouverais-je des expressions capables de faire comprendre ce que vous donnez à ceux qui mettent en vous leur confiance, et ce que perdent ceux qui, arrivés à cet état, restent attachés à eux-mêmes ? Ne permettez pas cela, ô Seigneur; est-ce que vous ne faites pas plus encore, puisque vous daignez descendre dans une hôtellerie aussi misérable que celle de mon âme ? Soyez-en béni dans les siècles des siècles !

Je vous en supplie de nouveau, mon Père, si vous traitez de cet écrit sur l'oraison avec des personnes spirituelles, veillez bien à ce qu'elles le soient en réalité. Car si elles ne connaissent qu'un chemin, ou si elles sont arrêtées au milieu, elles ne pourront en porter un jugement sérieux. Il y en a que Dieu conduit dès le début par une voie très élevée; ils s'imaginent que les autres pourront comme eux avancer dans cette voie, fixer leur entendement et négliger le secours des choses corporelles. Mais ceux-là demeureront secs comme un morceau de bois. Il y en a d'autres qui ont à peine goûté un peu les douceurs de l'oraison de quiétude qu'ils s'imaginent pouvoir passer aussitôt de cette oraison à une autre plus élevée; et, au lieu d'avancer, ils reculent, comme je l'ai déjà dit. En toutes choses, il faut donc de l'expérience et de la discrétion. Daigne le Seigneur nous les accorder dans sa bonté !

CHAPITRE XXIII

Elle reprend le récit de sa vie, et montre comment et par quels moyens elle a commencé à s'élever à une plus haute perfection, et il est utile, pour ceux qui dirigent des âmes d'oraison de savoir ce qu'il faut faire au début. Elle indique le profit qu'elle retira d'avoir été bien dirigée.

Je veux revenir maintenant à cet endroit du récit de ma vie où j'en étais restée [1]. Si je m'en suis écartée plus qu'il ne fallait, ma digression servira peut-être à mieux comprendre ce qui va suivre. C'est maintenant un nouveau livre qui commence, je veux dire une nouvelle vie. Celle que j'ai racontée tout d'abord était ma vie; celle où j'ai commencé ensuite à parler des divers états d'oraison est, si je ne me trompe, la vie de Dieu en moi; car, je le vois, sans le secours de Dieu il m'eût été impossible d'en finir en si peu de temps avec des habitudes et des œuvres aussi imparfaites que les miennes. Que le Seigneur soit béni de m'avoir délivrée de moi-même !

A peine eus-je commencé à fuir peu à peu les occasions dangereuses et à m'adonner davantage à l'oraison, que le Seigneur se mit à m'enrichir de ses grâces. Il semblait ne désirer qu'une chose, c'est que je voulusse bien les recevoir. Sa Majesté se mit à m'élever très ordinairement à l'oraison de quiétude, et souvent même à celle d'union qui durait longtemps.

1. La Sainte reprend son récit interrompu à la fin du chapitre IX.

Comme, à cette époque, on avait découvert les grandes illusions où des femmes séduites par le démon étaient tombées, je commençai à concevoir des craintes au sujet des délices et des suavités si grandes dont j'étais inondée et dont bien souvent je ne pouvais me défendre. Par ailleurs je découvrais en moi, surtout à l'heure de l'oraison, une assurance très grande que ces faveurs venaient de Dieu. De plus, je me trouvais, au sortir de cet exercice, bien meilleure et plus forte. Mais dès que je me laissais aller tant soit peu à la distraction, la crainte m'envahissait de nouveau. Je me demandais si ce n'était pas le démon qui, en me faisant croire que c'était bon, voulait suspendre l'entendement et me priver de son secours, pour m'éloigner ainsi de l'oraison mentale et m'empêcher de méditer la Passion de Notre-Seigneur.

Vu le peu de lumière que j'avais alors, cela me semblait une perte plus grande. Mais Sa Majesté voulait déjà m'éclairer pour arrêter le cours de mes infidélités et me faire connaître combien je lui étais redevable.

Cette crainte devint si vive que je cherchai avec soin des guides spirituels pour conférer avec eux. J'avais même entendu parler de quelques-uns. Les Pères de la Compagnie de Jésus venaient de s'établir dans cette ville. Pour moi, sans en connaître encore aucun, je leur étais très affectionnée, uniquement par les rapports que l'on m'avait faits de leur genre de vie et de leur oraison. Toutefois je ne me jugeais pas digne de leur parler, ni assez forte pour leur obéir. Cela augmentait mes craintes; car traiter avec eux, en restant ce que j'étais, me semblait peu délicat.

Tel fut mon état durant quelque temps. Mais, enfin, fatiguée de tant de combats intérieurs et de craintes, je me déterminai à conférer avec un maître spirituel, pour apprendre de lui ce qu'était mon oraison, et le

supplier de m'éclairer, si j'étais dans l'erreur; j'étais résolue à faire tous mes efforts pour ne point offenser Dieu; c'était, comme je l'ai dit, le manque d'énergie que je découvrais en moi qui me rendait si timide.

Dans quelle illusion profonde j'étais, ô mon Dieu ! Je voulais être bonne, et je m'éloignais du bien ! Le démon doit tenter fortement sur ce point l'âme qui commence à pratiquer la vertu. Il sait bien en effet que l'âme sera guérie de tous ses maux, dès qu'elle pourra conférer avec les amis de Dieu. Pour moi du moins, je ne pouvais parvenir à m'y déterminer; et rien ne pouvait m'y décider. J'attendais que je fusse devenue meilleure, comme à l'époque où j'avais cessé de faire oraison; mais peut-être je n'y aurais jamais réussi; car j'étais déjà si plongée dans certaines petites habitudes mauvaises, que je n'en comprenais même plus la culpabilité et qu'il me fallait le secours d'autrui et une main charitable pour m'aider à me relever. Béni soit le Seigneur ! c'est sa main qui me fut tendue la première.

Comme mes craintes augmentaient parce que mon oraison grandissait, il me sembla qu'il y avait là, ou quelque bien signalé ou un très grand mal. Ce qui se passait en moi, je le comprenais déjà, était surnaturel, car je ne pouvais parfois y résister, de même qu'il m'était impossible de l'éprouver au gré de ma volonté. Le seul remède, à mon avis, était de m'appliquer à une grande pureté de conscience, et de fuir toute occasion, même de péchés véniels; si c'était l'esprit de Dieu qui agissait en moi, le profit était bien clair; si c'était le démon, il ne me causerait que peu de préjudice, ou p utôt il ne pourrait qu'y perdre, dès lors que tous mes soins tendraient à contenter le Seigneur et à ne le plus offenser. Cette résolution prise, je ne cessai plus de supplier le Seigneur de venir à mon secours. Au bout de quelques jours, je vis que

mon âme n'avait pas assez de force pour s'élever d'elle-même à une si haute perfection. Elle était encore rivée à certaines affections qui, sans être en soi très coupables, étaient cependant de nature à tout entraver.

On me parla d'un ecclésiastique instruit, qui se trouvait dans cette ville et dont Dieu commençait à manifester au public la vertu et la sainteté. Je fis en sorte de m'entretenir avec lui par l'entremise d'un saint gentilhomme qui habite cette même ville. Ce gentilhomme est marié, mais d'une vie très exemplaire et d'une vertu profonde. Il est si adonné à l'oraison et aux œuvres de charité, que tout en lui respire la bonté et la perfection ; ce n'est pas sans un motif fondé. Il a fait beaucoup de bien à un grand nombre d'âmes. Il a reçu pour cela tant de talents qu'il ne peut s'empêcher de les faire valoir, bien qu'il n'y soit nullement aidé par son état. Il a un très bon jugement, et est très affable pour tous. Sa conversation n'a rien d'ennuyeux, elle est plutôt pleine de grâce et de suavité, et en même temps si droite et si sainte qu'il est un charme pour tous ceux qui traitent avec lui. Il vise toujours au plus grand bien des âmes avec lesquelles il est en rapport. On dirait qu'il n'a rien tant à cœur que de se rendre utile et de faire plaisir à tous, dans la mesure de ses forces. Ce digne et saint homme a été, ce me semble, par sa prudence le premier instrument de salut pour mon âme. Son humilité me rend toute confuse. Il y a près de quarante ans (deux ou trois de moins, je ne sais) qu'il s'adonne à l'oraison et mène une vie aussi parfaite que semble le comporter son état. Sa femme est une si grande servante de Dieu et si charitable qu'il ne trouve en elle aucun obstacle pour sa perfection. Dieu lui-même a voulu la choisir pour être l'épouse de celui qu'il savait devoir être l'un de ses plus fidèles serviteurs.

Ses parents avaient des alliances avec les miens; de plus, il avait de fréquents rapports avec un autre grand serviteur de Dieu, mari d'une de mes cousines. C'est par cette voie que je cherchai à conférer avec l'ecclésiastique si vertueux dont j'ai parlé, et qui était l'ami intime de ce gentilhomme, mon but était de me confesser à lui et de le prendre pour directeur. Le gentilhomme me l'amena. Me trouvant en présence d'un personnage si saint, je me sentis toute confuse. Je lui ouvris mon âme et lui fis part de mon genre d'oraison, mais il ne voulut pas me confesser, il s'en excusa sur ses occupations, qui, en réalité, étaient très grandes. Il prit immédiatement une sainte résolution : il me traita en âme forte, telle que j'aurais dû être en effet d'après l'oraison qu'il découvrait en moi. Il voulut me faire éviter toute offense contre Dieu. Pour moi, en présence d'une détermination si prompte au sujet de petites choses, où, je le répète, je ne me sentais pas la force de pratiquer immédiatement une si haute perfection, je fus extrêmement affligée. Je vis qu'il considérait les affaires de mon âme comme une œuvre qui devait se conclure d'un seul coup. Mais, à mon avis, il fallait la conduire avec beaucoup plus de prudence. En un mot, je compris que les moyens qu'il me proposait n'étaient pas ceux qui devaient m'apporter le remède, ils étaient pour une âme plus parfaite que la mienne. J'étais, il est vrai, très avancée dans les faveurs divines, mais j'étais tout à fait au début dans les vertus et la mortification. A coup sûr, si je n'avais pas eu d'autre guide, je crois que mon âme n'aurait jamais réalisé le moindre progrès. Aussi l'affliction qui s'empara de moi en voyant que je n'accomplissais pas, et ne croyais même pas pouvoir accomplir ce qu'il me prescrivait, était capable de me décourager et de me faire tout abandonner. J'admire parfois comment Dieu a permis que cet ecclésiastique, doué pourtant

d'une grâce particulière pour amener les âmes dans la voie de la perfection, n'ait pas compris la mienne et n'ait pas même voulu s'en charger.

Je vois que tout a été disposé pour mon plus grand bien. J'en vins alors à connaître et à consulter des hommes aussi saints que ceux de la Compagnie de Jésus.

Dès ce jour, il fut convenu avec ce saint gentilhomme [1] qu'il viendrait me voir de temps en temps. Je reconnus par là sa grande humilité, puisqu'il consentait à s'entretenir avec une personne aussi imparfaite que moi.

Il commença donc à venir me voir et à m'encourager. Il me faisait remarquer que je ne pouvais penser arriver en un jour à un détachement complet, mais que Dieu l'opérerait peu à peu; que pour lui, il était demeuré plusieurs années sans pouvoir se vaincre en des choses pourtant bien légères. O humilité, quelles richesses tu procures à l'âme où tu habites, et à ceux qui l'approchent ! Ce saint, car il semble que je puis à juste titre lui donner ce nom, s'humiliait à me raconter pour mon bien les faiblesses de son âme; du moins il les voyait ainsi, mais, vu son état, elles ne constituaient ni faute ni imperfection, tandis que pour le mien c'était une très grande infidélité.

Si je parle ainsi, ce n'est pas sans motif. Il semble que je m'appesantis beaucoup sur de petites particularités, et cependant elles sont tellement importantes pour commencer à faire avancer une âme et lui enseigner à prendre peu à peu son essor, quand elle n'a pas encore toutes ses plumes, comme on dit, que personne ne peut le croire avant d'en avoir fait l'expérience

Comme j'espère de la bonté de Dieu, mon Père

1. Dom François de Salcedo.

que vous êtes appelé à procurer l'avancement spirituel d'un grand nombre d'âmes, je déclare ici que toute l'œuvre de mon salut vient de ce que l'on a su me guérir; on a eu assez d'humilité et de charité pour traiter avec moi, et assez de patience pour me supporter quand on voyait que je ne me corrigeais pas de tous mes défauts.

Ce gentilhomme agissait avec prudence et m'indiquait peu à peu les moyens de vaincre le démon. Je conçus dès lors une telle affection pour lui, que je n'avais pas de plus grand repos que dans les circonstances, assez rares d'ailleurs, où il venait me voir. S'il retardait sa visite, j'en éprouvais de suite beaucoup de chagrin, à la pensée que c'était à cause de mon peu de vertu qu'il ne venait pas. Il comprit peu à peu mes grandes imperfections; je devrais dire, mes péchés, bien que, à partir de ses visites, il y eût un peu plus d'amélioration dans mon âme. Mais quand, pour avoir ses lumières, je lui découvrais les faveurs dont le Seigneur me comblait, il me répondait que l'un ne s'accordait pas avec l'autre, et que de telles faveurs étaient réservées à des personnes déjà très avancées et très mortifiées. Aussi, il ne pouvait s'empêcher de craindre beaucoup; il lui semblait que certaines choses n'étaient que l'œuvre du démon, bien qu'il n'eût pas sur ce point un jugement arrêté. Il me recommanda de bien considérer toutes les particularités de mon oraison et de lui en rendre compte. Or, c'était là la difficulté, car je ne savais nullement exposer ce qu'était mon oraison. Il y a peu de temps d'ailleurs que Dieu m'a accordé la grâce de le comprendre et de savoir le dire. Aussi sa réponse s'ajoutant à mes craintes précédentes, je tombai dans une affliction profonde et me mis à pleurer. Mon désir sincère, je le voyais, était de contenter Dieu, et je ne pouvais me persuader que j'étais victime des illusions

du démon. Mais je craignais qu'en punition de mes grands péchés, Dieu ne me refusât la lumière nécessaire pour m'en rendre compte.

Je pris donc des livres avec l'espoir d'y trouver le moyen d'expliquer mon oraison. Dans un ouvrage qui a pour titre : *L'Ascension de la montagne*[1], et, à l'endroit où il traite de l'union de l'âme avec Dieu, je trouvai toutes les marques de ce que je sentais, lorsque, favorisée de cette oraison, je ne pouvais penser à rien c'était précisément de cette impuissance que je parlais. Je fis quelques signes aux endroits en question, et je remis le livre au gentilhomme. Il devait l'examiner en compagnie de ce saint ecclésiastique et fidèle serviteur de Dieu dont j'ai déjà parlé[2]. Tous deux devaient me dire ce qu'il fallait faire, et si tel était leur avis, j'étais prête à abandonner complètement l'oraison. Pourquoi, en effet, m'exposer à tous ces dangers ? Il y avait environ vingt ans que je faisais oraison ; et au lieu d'y trouver le moindre profit, j'y rencontrais les illusions du démon ; mieux valait y renoncer. Ce parti toutefois me semblait bien dur, car je savais par expérience ce qu'était mon âme sans l'oraison. Il n'y avait donc de toutes parts que des difficultés pour moi. J'étais comme une personne qui se trouve au milieu d'une rivière sur le point d'être engloutie ; de quelque côté qu'elle veuille se diriger, elle redoute un péril plus grand. C'est là une angoisse très profonde et j'ai eu à souffrir beaucoup de peines de ce genre, comme je le dirai dans la suite. Ce que

1. Ce livre parut la première fois à Séville en 1535. L'auteur était don Bernardino de Laredo, célèbre médecin de Jean II de Portugal, qui devint frère convers chez les Franciscains. Les éditions du XVI^e siècle ne portent pas le nom de l'auteur. L'édition d'Alcala de 1617 l'a enfin donné. — Cf. *Santa Teresa*, P. Silverio.

2. Maître Gaspar Daza.

j'en rapporterai pourra paraître de peu d'importance, mais sera cependant utile pour comprendre comment il faut éprouver les esprits.

C'est là évidemment une angoisse très vive. Aussi la prudence est nécessaire, surtout quand il s'agit de diriger des femmes, car leur faiblesse est grande. On pourrait leur causer beaucoup de préjudice en leur déclarant sans détour qu'elles sont victimes des illusions du démon. Il faut, après mûre réflexion, les éloigner des occasions où elles peuvent se trouver; leur recommander le plus profond secret, et le garder soi-même comme il convient. Je fais cette recommandation, car j'ai eu beaucoup à souffrir de ce que plusieurs personnes auxquelles j'avais parlé de mon oraison n'ont pas gardé le secret; elles s'en entretenaient entre elles dans un but louable, sans doute, mais elles m'ont causé un tort considérable. Des choses qui auraient dû rester très secrètes, qui n'étaient nullement destinées à être connues du public, ont été divulguées, et c'est moi-même qui semblais les publier. Il n'y avait pas de faute de leur part, je le crois; c'est le Seigneur qui le permettait ainsi, pour que j'aie à souffrir. Je ne dis pas qu'ils dévoilaient ce que je leur disais en confession; mais, comme je leur faisais part de mes craintes pour en obtenir la lumière, il me semblait qu'ils auraient dû garder le secret. Malgré tout, je n'ai jamais osé rien cacher à de tels personnages. Il faut donc, je le répète, se tenir dans la plus grande discrétion quand il s'agit de diriger les âmes, les encourager et attendre le moment où Dieu viendra à leur aide, comme il l'a fait pour moi. Sans cela on m'eût causé les plus grands préjudices, tant j'étais timide et craintive. De plus, comme je souffre beaucoup du cœur, je m'étonne de ce que je n'aie pas éprouvé beaucoup de mal.

Je remis donc au gentilhomme le livre ainsi qu'une

relation de ma vie et de mes péchés, que j'avais faite de mon mieux. Ce n'était pas une confession, puisque je l'adressais à un séculier; mais j'y exposais très clairement jusqu'à quel point j'étais mauvaise. Les deux serviteurs de Dieu [1] examinèrent donc avec la plus grande charité et un amour sincère ce qui était convenable à mon âme. C'est dans les craintes les plus vives que j'attendais leur réponse; je suppliais un grand nombre de personnes de me recommander à Dieu et pendant ce temps, je me consacrais moi-même beaucoup à l'oraison. Enfin la réponse arriva. Le gentilhomme se présenta tout désolé et me dit que, autant qu'ils pouvaient en juger son ami et lui, j'étais trompée par le démon; ce que je devais faire, c'était d'en conférer avec un Père de la Compagnie de Jésus; je n'avais qu'à le faire appeler, en lui disant que j'avais besoin de lui, et il ne manquerait pas de venir. Je lui rendrais compte dans une confession générale de toute ma vie et de mes dispositions, avec la plus grande clarté; par la vertu du sacrement de pénitence, Dieu lui donnerait plus de lumière; d'ailleurs ces Pères avaient beaucoup d'expérience des voies spirituelles. Je ne devais nullement m'écarter de ce qui me serait dit; car mon âme courait les plus grands périls, si elle n'avait pas de guide pour la diriger.

Une telle réponse me causa une crainte et une peine si vives que je ne savais que devenir; je ne faisais que pleurer. Me trouvant dans un oratoire au comble de l'affliction, et ne sachant vraiment ce que j'allais devenir, j'ouvre un livre que le Seigneur, ce semble, me mettait lui-même entre les mains, et je lis que d'après saint Paul : *Dieu est très fidèle et ne laisse jamais ceux qui l'aiment devenir victimes des illusions*

1. Dom François de Salcedo et maître Gaspar Daza.

du démon [1]. Cette parole me procura une consolation profonde. Je commençai à m'occuper de ma confession générale. Je mis par écrit tout le mal et tout le bien de ma vie; en un mot, je fis l'exposé de mon âme avec le plus de clarté qu'il me fut possible, sans rien omettre. Après l'avoir achevé, je m'en souviens, je vis tant de mal d'un côté, et si peu de bien de l'autre, que j'en fus profondément affligée et peinée [2].

Un autre tourment pour moi, c'était que les religieuses du monastère me vissent conférer avec des hommes aussi saints que les Pères de la Compagnie de Jésus. Je redoutais ma faiblesse. Il me semblait que mes rapports avec eux m'obligeraient davantage à la maîtriser et à rompre enfin avec mes passe-temps; sans quoi, mon état deviendrait plus déplorable encore. Aussi je recommandai à la sacristine et à la portière de n'en rien dire à personne; précaution inutile. Précisément, au moment où l'on m'appelait, se trouvait près de la porte une religieuse qui publia la nouvelle dans tout le monastère. Hélas! que d'obstacles et que de craintes le démon ne vient-il pas susciter à une âme qui veut s'élever vers Dieu!

Je traitai donc avec ce religieux [3], qui était un vrai serviteur de Dieu et doué d'une rare prudence; je lui découvris tous les secrets de mon âme. Comme il comprenait parfaitement le langage de la spiritualité, il m'expliqua mon état et m'encouragea beaucoup. D'après lui, c'était évidemment l'esprit de Dieu qui agissait en moi. Mais il était nécessaire de reprendre à

1. La Sainte ne traduit pas exactement le texte : « *Fidelis autem Deus est qui non pastietur vos tentari supra id quod potestis* : Dieu est fidèle et ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces » (I Cor., x, 13).

2. Cette relation a vraisemblablement été détruite de bonne heure par la Sainte elle-même.

3. Le P. Cétina, ou Zetina.

nouveau l'oraison, car elle ne reposait pas sur un fondement solide, et je n'avais pas encore commencé à comprendre la mortification. C'était si vrai, qu'il me semble que je ne connaissais pas même la signification de ce mot. Je ne devais à aucun prix abandonner l'oraison, mais au contraire m'y appliquer plus que jamais, puisque Dieu m'y comblait de grâces si élevées. Que savais-je, si Dieu ne voulait pas se servir de moi pour le bien d'un grand nombre d'âmes ? Il ajouta encore d'autres réflexions, où il semblait prophétiser ce que le Seigneur a accompli depuis lors en moi. En un mot, je serais grandement coupable, si je ne répondais pas aux faveurs que Dieu m'accordait.

Toutes ses paroles me semblaient dictées par l'Esprit-Saint lui-même, tant elles faisaient d'impression dans mon âme pour la guérir de ses maux : j'en étais toute remplie de confusion. Il me conduisit par des moyens qui, ce me semble, me transformaient d'une manière complète. Oh ! que c'est une grande chose que de comprendre une âme ! Il me dit de méditer chaque jour sur un point de la Passion et de m'appliquer à en tirer profit. Il me recommanda en outre de ne penser qu'à la sainte Humanité de Notre-Seigneur. Je devais aussi résister autant que possible à ces recueillements et à ces douceurs intérieures dont j'ai parlé, et ne jamais leur donner entrée jusqu'à nouvel ordre de sa part. Il me laissa toute remplie de consolation et de courage. Le Seigneur venait enfin à mon secours et daignait l'éclairer lui-même pour lui faire comprendre l'état de mon âme et la manière dont il devait me diriger. Je pris la résolution de ne m'écarter en rien de la ligne de conduite qu'il me traçait : et jusqu'à ce moment j'y suis restée fidèle. Loué soit le Seigneur ! il m'a fait la grâce, à laquelle j'ai répondu bien imparfaitement, d'obéir à mes confesseurs, qui ont presque toujours été de ces

hommes bénis de la Compagnie de Jésus. Mais, je le répète, je n'ai suivi leurs conseils que d'une manière bien imparfaite. Toutefois, mon âme commença à en retirer un profit très sensible, comme je vais le dire maintenant.

CHAPITRE XXIV

Elle continue le même sujet, et montre quels progrès son âme a réalisés après avoir commencé à obéir. Elle dit aussi combien peu lui a servi sa résistance aux faveurs divines, et comment Sa Majesté lui en accordait toujours de plus élevées.

Après cette confession, mon âme se trouva si souple qu'il n'y avait plus rien, ce me semble, que je ne fusse disposée à entreprendre. Je commençai donc à me réformer sur beaucoup de points. Le confesseur ne me pressait aucunement; il avait plutôt l'air de faire peu de cas de tous mes efforts; et cela m'excitait davantage. Il me conduisait par la voie de l'amour de Dieu et me laissait pour ainsi dire toute liberté, sans autre obligation que celle que je m'imposais par amour. Pendant près de deux mois, je m'appliquai donc à résister de tout mon pouvoir aux délices et aux faveurs divines. Quant à l'extérieur, l'amélioration fut très sensible. Déjà le Seigneur me donnait le courage d'accomplir certains actes que des personnes de ma connaissance, et même des religieuses de mon monastère [1], considéraient comme exagérés; il est vrai, ma conduite passée leur donnait lieu d'en juger ainsi, et cependant, j'étais bien loin encore de répondre aux obligations que m'imposaient mon habit et ma profession.

1. Le monastère de l'Incarnation d'Avila.

Le gain que je retirai de cette résistance aux douceurs et aux délices de Dieu fut un enseignement de Sa Majesté. Jusqu'alors j'avais pensé que pour recevoir des délices dans l'oraison, il fallait être dans la solitude la plus profonde; aussi je n'osais pas, pour ainsi dire, me remuer. J'ai vu combien cela importait peu. Plus, en effet, je cherchais à faire diversion, et plus le Seigneur me comblait de cette suavité, de cette *gloire* qui semblait m'environner tout entière sans qu'il me fût possible de la fuir. Oui, c'est bien ainsi que les choses se passaient. Mes efforts pour résister à ces faveurs étaient si grands que c'était une peine pour moi. Mais le Seigneur apportait plus de soin encore à me les accorder. Pendant ces deux mois il se manifesta à moi beaucoup plus que de coutume, pour me faire mieux comprendre qu'il n'était plus en mon pouvoir de lui résister.

L'amour pour la très sainte Humanité de Notre-Seigneur commença à renaître en moi. Mon oraison s'affermissait peu à peu, comme un édifice qui désormais reposait sur une base solide. Je m'affectionnai davantage aux pénitences corporelles que j'avais bien négligées au cours de mes si grandes infirmités. D'après le saint homme qui me confessait, je pouvais me livrer à certaines mortifications sans aucun danger. Qui sait, me disait-il, si le Seigneur ne m'avait pas envoyé tant d'infirmités parce que je me dispensais de la pénitence ? Aussi Sa Majesté voulait me l'imposer. Il m'ordonna donc certaines mortifications qui n'étaient nullement de mon goût. Mais je les accomplissais toutes, car il me semblait que le Seigneur lui-même me commandait par sa voix et en même temps lui donnait grâce pour me commander de manière à être obéi. Déjà mon âme ressentait toujours plus vivement l'offense de Dieu, si petite qu'elle fût. Dès que je trouvais quelque chose de superflu parmi

les objets à mon usage, il m'était impossible de me recueillir avant de m'en être dépouillée. Je conjurais instamment le Seigneur de me tenir de sa main, et de ne pas me laisser retourner en arrière. Puisque je traitais avec ses fidèles serviteurs, c'eût été, ce me semble, une grande faute de ma part, s'ils avaient perdu à cause de moi l'estime dont ils jouissaient.

A cette époque, arriva dans la ville le P. François qui avait été précédemment duc de Gandie. Depuis quelques années qu'il avait tout quitté, il était entré dans la Compagnie de Jésus. Mon confesseur, comme d'ailleurs le gentilhomme dont j'ai parlé, me procura les moyens de m'entretenir avec lui et de lui rendre compte de mon oraison. Il savait que Dieu le comblait de faveurs et de délices, et le récompensait même dès cette vie de s'être dépouillé de biens immenses par amour pour sa gloire.

Après m'avoir entendue, le P. François me dit que c'était l'esprit de Dieu qui agissait en moi et qu'il ne lui paraissait pas bien de résister davantage. Il approuvait la ligne de conduite que j'avais tenue jusqu'alors, mais à l'avenir je devais commencer toujours mon oraison par un point de la Passion. Si le Seigneur m'élevait ensuite à quelque état surnaturel, il ne fallait plus opposer de résistance, mais me remettre entre les mains de Sa Majesté en me gardant bien toutefois de rechercher ces faveurs. Avancé comme il l'était dans les voies spirituelles, il put me donner le remède et le conseil. Car il est important dans ces questions d'avoir de l'expérience. En un mot, il déclara que ce serait une erreur de résister plus longtemps. Je demeurai très consolée et le gentilhomme partagea mon bonheur. C'était pour lui une joie très vive qu'on eût déclaré que le Seigneur agissait en moi. Aussi il me procurait toujours son assistance et ses avis dans toute la mesure possible, et il pouvait beaucoup.

A cette époque on envoya mon confesseur dans une autre localité, ce qui m'affecta beaucoup. Je craignais de retomber encore dans mes infidélités passées, et il me semblait impossible de rencontrer un directeur comme lui. Mon âme se trouva alors comme dans un désert, au comble de la désolation et de la crainte, je ne savais plus que devenir.

Une de mes parentes obtint alors de mes Supérieurs l'autorisation de m'emmener chez elle; j'en profitai pour me procurer de suite un autre confesseur parmi les Pères de la Compagnie de Jésus. Grâce à la bonté divine, je me liai d'amitié avec une dame veuve, illustre par sa naissance et très adonnée à l'oraison; comme elle avait beaucoup de relations avec eux, elle m'adressa à son confesseur [1]. Je restai chez elle un temps assez long. Sa demeure était située près de celle des Pères, ce qui me causait une vive joie, parce que je pouvais ainsi communiquer souvent avec eux. La seule connaissance de la sainteté de leurs entretiens était pour mon âme d'un très grand profit spirituel.

Ce Père commença par me faire pratiquer une vie plus parfaite. Il me disait que je ne devais rien négliger pour contenter Dieu entièrement, et me traitait avec beaucoup de prudence et de bonté, car mon âme, loin d'être forte, était encore très tendre; elle ne pouvait, en particulier, renoncer à certaines amitiés; je n'y offensais pas Dieu, mais j'y étais très attachée; il ne me semblait pas possible de les rompre sans ingratitude. Aussi je disais à mon confesseur : Puisque je n'offense pas Dieu, pourquoi devrais-je manquer de reconnaissance ? Il me conseilla de recommander cette affaire à Dieu pendant quelques jours et de réciter l'hymne *Veni Creator*, afin qu'il daignât m'éclairer

1. Il s'agit probablement du P. Jean de Padranos.

sur ce qu'il y aurait de mieux. Or un jour, que j'étais restée longtemps en oraison et avais conjuré le Seigneur de m'aider à le contenter en tout, je commençais l'hymne; pendant que je la récitais, il me vint un ravissement si subit, qu'il me tira pour ainsi dire hors de moi; mais il était si manifeste que je ne pouvais nullement en douter. C'était la première fois que le Seigneur m'accordait la grâce du ravissement. J'entendis alors ces paroles : « *Je ne veux plus que tu converses désormais avec les hommes, mais seulement avec les Anges.* Je fus saisie du plus grand effroi, parce que le transport s'était fait sentir avec véhémence et que ces paroles m'avaient été dites dans le plus intime de l'âme. J'éprouvai donc de la crainte, mais aussi une vive consolation : et quand la frayeur causée, ce me semble, par la nouveauté d'une telle grâce se fut dissipée, la consolation me resta.

Cette parole s'est vérifiée d'une manière parfaite. Depuis lors, je n'ai jamais pu avoir ni affection, ni goût, ni amour spécial, si ce n'est pour des personnes que je vois aimer Dieu et s'appliquer à le servir. Il n'est plus en mon pouvoir de faire autrement. Il m'importe peu qu'il s'agisse de parents ou d'amis. C'est pour moi une croix pesante d'avoir le moindre rapport avec toute personne chez qui je ne trouve pas l'amour de Dieu ou la pratique de l'oraison. Et autant que j'en puis juger, telles sont exactement mes dispositions.

Depuis ce jour, je me sentis fermement résolue à ne négliger aucun sacrifice pour ce Dieu qui, en un instant (car cela ne dura pas davantage, ce me semble), avait entièrement transformé sa servante. Aussi il n'était plus nécessaire de me presser sur ce point. Mon confesseur, me voyant si attachée à ces amitiés, n'avait pas osé me donner l'ordre formel d'y renoncer. Sans doute, il attendait ce changement de Notre-Seigneur qui l'opéra en effet. Pour moi, je me sentais

incapable d'y réussir. Ayant tenté, il est vrai, divers essais, et voyant quelle peine j'en éprouvais, j'y avais renoncé comme à une chose d'ailleurs qui me semblait sans inconvénient. Le Seigneur daigna me donner assez de liberté et de force pour renoncer à toutes ces attaches. J'en parlai donc à mon confesseur, et je quittai tout de la manière qu'il me commanda. Une telle détermination de ma part fit le plus grand bien à la personne avec laquelle j'étais liée.

Béni soit à jamais le Seigneur ! En un instant, il m'a donné cette liberté que je n'avais pu conquérir après tant d'années malgré toutes mes diligences, et souvent même malgré des efforts qui avaient nui grandement à ma santé. Comme ce fut l'œuvre de Celui qui est tout-puissant et le vrai maître de toutes les créatures, je n'eus alors aucune peine.

CHAPITRE XXV

Elle expose de quel mode et de quelle manière le Seigneur fait entendre ces paroles, sans qu'elles frappent les oreilles. Elle montre quelques illusions qui peuvent s'y rencontrer et le moyen de les reconnaître. Ce chapitre est très important pour celui qui est arrivé à ce degré d'oraison, parce que ce sujet y est bien exposé et renferme une doctrine excellente.

Il me semble utile, mon Père [1], d'exposer maintenant quel est ce mode de parler dont le Seigneur se sert, et quelles sont les impressions que l'âme éprouve alors, afin que vous puissiez vous en faire une idée exacte. Depuis la circonstance dont il a été question et où le Seigneur m'a parlé pour la première fois [2], cette faveur m'a été accordée très souvent, comme vous le verrez par la suite de ce récit.

Ces paroles sont très distinctes, mais on ne les entend pas des oreilles du corps; on les perçoit cependant d'une manière beaucoup plus claire que par le sens de l'ouïe. Tous les efforts que l'on ferait pour ne pas les entendre seraient inutiles. Si nous voulons ne pas entendre la parole des hommes, nous pouvons nous fermer les oreilles, ou porter notre attention à un autre objet, de telle sorte que, tout en entendant parler, nous ne comprenons pas ce qui est dit. Quand à cette parole divine, il est impossible de ne pas la

1. Le P. Garcia de Tolédo.
2. Au chap. XIX. C'était entre 1555 et 1557.

saisir; elle nous force, malgré nous, à écouter; elle oblige l'entendement à donner toute son attention pour comprendre ce que Dieu veut lui dire, peu importe que nous le voulions ou non. Celui qui peut tout nous donne ainsi à entendre que sa volonté doit s'accomplir, et il se montre notre véritable maître. Mon expérience sur ce point est très grande. Pendant près de deux ans, j'ai résisté à ces paroles, à cause des craintes excessives que j'avais d'être trompée. Maintenant encore, je le fais parfois, mais cela me sert de peu .

Je voudrais exposer les illusions dans lesquelles on peut tomber alors, bien que, à mon avis, une âme très expérimentée en soit complètement exempte, ou du moins ait peu de danger à courir; mais il faut alors une grande expérience. Je voudrais aussi montrer la différence qu'il y a quand c'est le bon esprit, et quand c'est le mauvais, et indiquer comment l'entendement parvient à s'imaginer ces paroles, ce qui peut arriver, ou à se parler à lui-même. Quant à ce dernier point, je ne l'affirme pas, mais aujourd'hui même il m'a semblé que oui. Que Dieu m'ait parlé, je l'ai constaté par une très grande expérience, car beaucoup de faits qui m'étaient annoncés deux ou trois ans à l'avance, se sont tous accomplis. Jusqu'à ce jour, il n'y en a pas un seul qui ne se soit réalisé. Il y a encore d'autres choses où l'esprit de Dieu se voit d'une manière claire, comme je le dirai dans la suite.

Il peut arriver, ce me semble, qu'une personne qui recommande une chose à Dieu avec beaucoup de désirs et de préoccupations s'imagine entendre une réponse, et en particulier, que la chose se fera ou ne se fera pas. Cela, en effet, est très possible. Mais quiconque a entendu les paroles de Dieu verra clairement ce que c'est, la différence est grande entre les unes et les autres.

Lorsque l'entendement forme les paroles, il a beau agir d'une manière cachée, il voit que c'est lui-même qui les ordonne et les prononce. Il ne fait donc alors qu'ordonner son discours, tandis que dans le premier cas, il écoute ce qu'un autre lui dit. Dans le cas présent il voit bien qu'il n'écoute pas, mais qu'il agit. De plus, les paroles qu'il forme sont comme un bruit sourd et fantastique; elles manquent complètement de la clarté des paroles divines. Nous pouvons alors porter ailleurs notre attention, de même que nous pouvons nous taire quand nous parlons. Mais quand Dieu lui-même parle, il nous est impossible d'opérer la moindre diversion. Voici encore une autre différence et la principale : les paroles formées par l'entendement ne produisent aucune opération dans l'âme; celles, au contraire, que Dieu prononce sont à la fois paroles et œuvres; et, bien qu'il ne les prononce pas pour exciter notre dévotion, mais pour nous adresser des reproches, il dispose l'âme dès le premier mot et la rend apte à le servir; il l'attendrit et il l'éclaire; il lui donne sa joie et sa paix. L'âme est-elle dans les aridités, les troubles, ou les inquiétudes : il dissipe tous ses maux comme avec la main, et mieux encore; il veut, ce semble, lui faire comprendre qu'il est tout-puissant et que ses paroles sont des œuvres.

Il y a donc, selon moi, entre ces paroles la différence qu'il y a entre parler et écouter, ni plus ni moins. Je le répète, lorsque je parle j'arrange avec l'entendement ce que je dis; mais si l'on me parle, je n'ai qu'à écouter, et je ne me fatigue pas. Dans le premier cas, nous ne saurions donner nous-mêmes un sens bien précis à nos paroles, car nous sommes semblables à une personne à moitié endormie. Dans le second, au contraire, on entend une voix très claire; on ne perd pas une syllabe de ce qui est dit. Cette faveur arrive parfois dans des circonstances où l'entendement est

si distrait et l'âme si troublée qu'on ne saurait former aucun raisonnement convenable. L'âme se nourrit alors des pensées admirables qu'on lui a préparées et qu'elle n'aurait jamais pu découvrir même au sein du plus profond recueillement. Dès la première parole, je le répète, elle est toute transformée. Elle pourrait moins encore les découvrir quand elle est dans le ravissement; ses puissances étant alors suspendues, comment entendrait-elle des choses qui ne lui sont jamais venues à la mémoire ? Comment ces mêmes choses se présenteraient-elles à elle à ce moment où elle n'agit pour ainsi dire point et où l'imagination est comme hors d'elle-même ?

Voici maintenant une remarque importante. Quand l'âme a des visions ou entend des paroles de ce genre, ce n'est jamais, à mon avis, dans le temps où elle est unie à Dieu par le ravissement; car alors, ainsi que je l'ai dit, ce me semble, en parlant de la seconde eau [1], ses puissances sont complètement perdues en Dieu; elle ne peut alors, à mon avis, ni voir, ni entendre, ni écouter. Elle est tout entière au pouvoir d'un autre, et durant ce temps qui est de très courte durée, le Seigneur ne lui laisse, ce semble, de liberté pour rien. Or, les faveurs dont je parle ont lieu quand ce temps très court est passé et que l'âme se trouvant encore dans le ravissement, ses puissances, sans être complètement perdues en Dieu, n'opèrent presque pas, et sont comme absorbées et inhabiles à former des raisonnements.

Il y a tant de moyens de discerner la différence dont je parle que si l'on y est trompé une fois, on ne le sera pas souvent. Je dis même qu'une âme exercée et pru-

1. La Sainte veut dire la seconde manière d'arroser le jardin; elle fait allusion à ce qu'elle a dit aux chap. XVIII et XX. En réalité il s'agit de la quatrième eau.

dente la découvrira d'une manière très claire. Sans parler des autres motifs qui démontrent la vérité de ce que j'avance, les paroles formées par notre entendement ne produisent aucun effet, et l'âme ne les accepte pas, tandis qu'elle est forcée d'admettre celles de Dieu. De plus, elle n'ajoute pas foi aux siennes, elle les regarde plutôt comme des rêveries de l'entendement et elle n'en fait pas plus de cas que des paroles d'une personne en délire. Les autres paroles, au contraire, nous les écoutons comme celles d'une personne très sainte, très instruite, ou douée d'une grande autorité qui, nous le savons, est incapable de nous tromper. Et encore cette comparaison est trop basse. Ces paroles, en effet, se font entendre parfois avec une majesté souveraine, et sans considérer celui qui nous les dit, nous sommes pris de frayeur si ces paroles sont pour nous des reproches; mais si elles sont des paroles d'amour, elles nous consument d'amour.

De plus, il s'agit, comme je l'ai dit, de choses qui étaient bien loin de notre mémoire. En un instant, elles nous procurent des vérités si profondes qu'il nous aurait fallu beaucoup de temps pour les mettre en ordre. Il me semble donc absolument impossible d'ignorer alors qu'elles ne sont point le produit de notre entendement. Aussi il est inutile de m'expliquer davantage; car une âme qui a de l'expérience ne saurait jamais, selon moi, tomber ici dans l'illusion, à moins que, de propos délibéré, elle ne veuille se tromper elle-même.

Il m'est arrivé souvent d'hésiter quelque peu à croire ce qui m'avait été dit et de me demander si je n'avais pas été victime d'une illusion. Ce doute, il est vrai, ne s'élevait pas en moi au moment où l'on me parlait, car alors c'est impossible; mais il venait plus tard. Et cependant longtemps après, je voyais l'accomplissement de tout ce que j'avais entendu.

Le Seigneur sait si bien graver ces paroles dans la mémoire que nous ne saurions en perdre le souvenir. Celles, au contraire, qui viennent de nous, ressemblent à un premier mouvement de la pensée; elles passent et s'oublient. Les paroles divines sont comme des œuvres toutes faites... Viendrait-on à en perdre un peu le souvenir, au bout de quelque temps on se rappelle cependant qu'on les a entendues; si on les oublie tout à fait, c'est lorsqu'il s'est écoulé un temps très long, ou qu'il s'agit de paroles de tendresse ou de doctrine. Quant aux paroles prophétiques, on ne les oublie jamais, ce me semble; pour moi, du moins, je n'en ai jamais perdu le souvenir, malgré mon peu de mémoire.

Ainsi donc, je le répète, voici mon avis : à moins qu'une âme ne soit assez malheureuse pour vouloir feindre, ce qui serait une faute très grave, et affirmer qu'elle entend quand elle n'entend pas, elle ne pourra être trompée. Elle ne manquera pas de voir clairement quand c'est elle-même qui forme le discours et prononce intérieurement les paroles; cela me semble impossible si elle a compris l'esprit de Dieu. Dans le cas contraire, elle pourra rester toute la vie dans cette illusion et s'imaginer qu'elle l'entend; mais j'avoue que je ne comprends pas comment cela pourrait être. En effet, ou bien cette âme veut entendre, ou elle ne le veut pas. Mais si elle est désolée de ce qu'elle entend, si elle veut alors éviter à tout prix mille craintes qui l'agitent et beaucoup d'autres inconvénients qui lui font désirer de n'avoir rien de semblable et de goûter le repos de l'oraison, pourquoi donc accorde-t-elle un temps si considérable à l'entendement et lui permet-elle ainsi de former des discours ? car il faut du temps pour les coordonner. Quand c'est Dieu qui parle, l'âme ne perd pas ainsi son temps; elle se trouve immédiatement instruite et acquiert des connaissances

qu'elle aurait été incapable, ce semble, de coordonner après un mois de travail. L'entendement lui-même et l'âme sont étonnés de certaines vérités qu'il leur est donné de connaître. Voilà le fait; et toute âme expérimentée verra que telle est l'exacte vérité. Je bénis Dieu de ce que j'aie su le dire ainsi, et je termine.

Quand ces paroles viennent de nous, il me semble que nous pourrions les entendre à notre gré; et chaque fois que nous faisons oraison, nous pourrions nous imaginer qu'on nous les adresse. Mais quand elles viennent de Dieu, il n'en est pas ainsi. En vain, je passerais de longs jours à vouloir les entendre; tous mes désirs seraient inutiles. D'autres fois, comme je l'ai dit, je suis forcée d'y donner mon attention. Quelqu'un voudrait-il tromper les autres, en donnant comme paroles de Dieu les discours de son propre entendement, il serait peu gêné, ce me semble, pour affirmer qu'il a entendu ces paroles des oreilles du corps. Et en vérité, jamais je n'avais même pensé qu'il y eût une autre manière d'entendre et de connaître jusqu'au jour où je l'ai constaté par moi-même; mais, comme je l'ai dit, cette expérience m'a coûté cher.

Quand les paroles viennent du démon, non seulement elles n'engendrent pas de bons effets, mais elles en produisent de mauvais. Cela ne m'est arrivé que deux ou trois fois, et encore le Seigneur a daigné me prévenir de suite que c'était le démon. Sans parler de la grande aridité qui lui reste, l'âme ressent alors une inquiétude semblable à celle que, par une permission de Dieu, j'ai éprouvée souvent au milieu de grandes tribulations et de diverses peines intérieures. Bien qu'il me tourmente fréquemment, ainsi que je le dirai plus tard, il produit une inquiétude dont on ne peut découvrir la cause. Il semble que l'âme résiste, se trouble et s'agite sans savoir de quoi, car ce que le

démon lui fait entendre n'est pas mauvais, mais plutôt bon. Je me demande si cette inquiétude ne vient pas de ce qu'un esprit en sent un autre.

Le goût et les plaisirs que procurent les paroles du démon diffèrent souverainement, à mon avis, de ceux qui viennent de Dieu. Le démon néanmoins, pourrait, par ces douceurs, tromper celui qui ne connaît pas et n'a jamais savouré les véritables délices du Seigneur. Je désigne par là une joie, une consolation douce, forte, pénétrante, délicieuse, tranquille; car je ne donne pas le nom de dévotion à certaines affections de l'âme qui se manifestent par des larmes, ni à ces petits sentiments qui, comme des fleurs naissantes, se fanent au premier souffle de la persécution. Évidemment ces débuts sont louables et ces dispositions sont saintes. Mais cela ne suffit pas pour que l'on puisse discerner les effets du bon et du mauvais esprit. Aussi, faut-il agir toujours avec beaucoup de prudence; car les personnes qui ne seraient pas élevées dans l'oraison au-dessus de ces grâces dont je viens de parler pourraient facilement se laisser tromper, si elles avaient des visions ou des révélations. Pour moi, je n'ai jamais été favorisée de ces deux dernières grâces avant d'avoir été élevée par la pure bonté de Dieu à l'oraison d'union, excepté lorsque le Christ m'apparut la première fois, il y a de longues années, comme je l'ai déjà dit [1]. Plût à Sa Majesté que j'eusse compris alors que c'était une vraie vision, comme je l'ai su depuis ! Ce n'eût pas été pour moi un petit avantage.

Quand le démon nous parle, il ne procure à l'âme aucun calme intérieur. Il la laisse plutôt comme saisie de frayeur et en proie à un grand dégoût. Mais j'en

1. Au chap. VII.

suis bien persuadée, il ne trompera pas, et Dieu ne lui permettra pas de tromper une âme qui se défie absolument d'elle-même, qui est prête, tellement sa foi est vive, à endurer mille morts pour défendre un seul article du *Credo*. Avec cet amour de la foi que Dieu lui infuse de suite et qui constitue sa foi vive et forte, elle s'applique sans cesse à se conformer aux enseignements de l'Église, elle s'éclaire près des uns et des autres; elle est enfin tellement affermie dans ces vérités de foi que, malgré toutes les révélations possibles, verrait-elle le ciel entr'ouvert, elle ne se laisserait pas ébranler sur un seul des points que l'Église nous propose de croire.

Si un instant elle est hésitante sur un point ou s'arrête à dire : Mais si Dieu me parle de la sorte, ce qu'il me fait entendre pourrait bien être aussi vrai que ce qu'il a révélé aux saints, je dis, non pas qu'elle le croit, mais que le démon commence à la tenter par un premier mouvement; si elle s'y arrêtait, ce serait déjà évidemment très mal. J'ajoute même que ces premiers mouvements sont très rares, quand l'âme possède cette force que Dieu accorde à ceux qu'il favorise des grâces dont je parle, car elle se sent capable de confondre tous les démons pour soutenir la plus petite des vérités que l'Église enseigne. Si l'âme, je le répète, ne découvre pas en elle ce courage indomptable, si les tendresses de la dévotion ou les visions ne lui procurent pas une foi plus vive, elle doit se convaincre que toutes ces faveurs ne sont pas sûres. Le préjudice qu'elle en retire peut ne pas se manifester immédiatement; mais avec le temps il deviendrait très grand. Je le vois et je le sais par expérience, on n'adhère à une faveur considérée comme venant de Dieu qu'autant qu'elle est conforme à la sainte Écriture. Si elle s'en écartait tant soit peu, je serais, ce semble, incomparablement plus portée à voir en elle

un piège du démon, que je ne le suis à découvrir, dans les faveurs dont je jouis présentement, la main si manifeste pourtant de Dieu lui-même. Il n'est pas nécessaire alors de chercher d'autres signes, ni même d'examiner de quel esprit il s'agit. Cette seule marque dévoile si bien les ruses de l'esprit mauvais, que, le monde tout entier assurerait-il que c'est l'esprit de Dieu, je ne le croirais pas.

Quand le démon nous parle, tous les biens semblent se cacher et s'enfuir; l'âme est dans le trouble et le dégoût; aucun effet bon n'est produit en elle. Bien que cet esprit mauvais semble lui inspirer de bons désirs, ces désirs ne sont pas généreux; l'humilité qu'il laisse est fausse, inquiète et sans douceur. Une âme qui a l'expérience des effets du bon esprit le comprendra, je crois, très bien. Malgré tout, le démon peut nous tendre une foule de pièges. Il n'y a aucune chose d'ailleurs ici de tellement assurée, qu'il ne soit encore plus sûr de craindre, de nous tenir sur nos gardes et d'avoir un directeur éclairé auquel on ne cache rien. Avec cela aucun dommage n'est à redouter. Quant à moi, si j'en ai subi beaucoup, c'est par suite des craintes excessives de certaines personnes.

Voici ce qui m'est arrivé une fois entre autres. Plusieurs serviteurs de Dieu auxquels j'accordais, à juste titre, une entière confiance, s'étaient réunis à mon sujet. Je ne traitais d'ordinaire qu'avec l'un d'eux; mais sur son ordre, je communiquais aussi à d'autres ce qui se passait en moi. Ceux-ci, à leur tour, s'entretenaient sérieusement du remède à donner à mon âme, car ils me portaient beaucoup d'intérêt et craignaient que je ne fusse trompée. Je le craignais moi-même très vivement quand j'étais hors de l'oraison. Car une fois dans ce saint exercice, je me rassurais aussitôt à la moindre faveur de Dieu.

Ils étaient donc, je crois, cinq ou six [1] et tous de grands serviteurs de Dieu, pour délibérer à mon sujet. Mon confesseur me déclara que, d'après leur avis, ce qui se passait en moi venait du démon, que je devais communier moins souvent, et chercher à me distraire pour fuir la solitude. Mes craintes étaient très vives, comme je l'ai déjà dit, et mon mal de cœur les favorisait. Bien souvent, même en plein jour, je n'osais rester seule dans une chambre. Voyant donc que tant de personnes affirmaient ce que je ne pouvais croire, je fus en proie à un très grand scrupule, à la pensée que c'était peu d'humilité de ma part. Tous d'ailleurs menaient une vie bien plus édifiante que la mienne, et de plus ils étaient instruits. Pourquoi donc ne pas me ranger à leur avis ?

Je faisais tous mes efforts pour les croire, et en considérant ma triste vie, je pensais qu'ils devaient avoir raison.

Un jour, sous le poids d'une telle affliction, je sors de l'église, et j'entre dans un oratoire. Depuis longtemps déjà j'étais privée de la communion, et je ne gardais plus la solitude qui faisait toutes mes délices; je n'avais même personne à qui je pusse m'ouvrir; tout le monde était contre moi. Les uns semblaient me tourner en dérision quand ils m'entendaient parler de mes tourments; à leurs yeux, ce n'était que de l'illusion; les autres prévenaient mon confesseur de se tenir en garde; d'autres enfin affirmaient que l'action du démon était évidente. Seul, mon confesseur, tout en se rangeant à leur avis, dans le but de m'éprouver, comme je l'ai su depuis, me consolait toujours. Alors même, disait-il, que ce serait le démon, il ne pouvait

1. Au nombre de ces personnages il y avait au moins Maître Gaspar Daza, François de Salcédo et le confesseur de la Sainte.

me faire aucun mal, si je n'offensais pas Dieu; il ajoutait que cette épreuve passerait, et que je devais conjurer instamment le Seigneur de m'en délivrer. Lui-même, de son côté, le lui demanderait avec la plus grande ferveur, ainsi que les personnes qu'il confessait et beaucoup d'autres encore. Quant à moi, je ne cessais de prier et de faire prier tous ceux que je croyais être des serviteurs de Dieu, pour obtenir de Sa Majesté qu'elle daignât me conduire par un autre chemin. Pendant les deux années, ce me semble, que dura cet état, je suppliai constamment le Seigneur de m'accorder cette grâce.

Pour moi, je ne goûtais aucune consolation à la pensée que le démon pouvait me parler si souvent, car, depuis le jour où je ne prenais plus mes heures de solitude pour faire oraison, le Seigneur m'élevait dans le recueillement au milieu même d'une conversation; malgré mes résistances, il me disait ce qu'il jugeait convenable, et, coûte que coûte, il me fallait l'entendre.

Me trouvant donc seule dans l'oratoire, sans une personne pour me consoler de mes peines, impuissante à prier ou à lire, épouvantée en quelque sorte d'une tribulation si profonde, redoutant d'être trompée par le démon, plongée enfin dans un trouble et un accablement complets, je ne savais plus que devenir. Parfois, souvent même, j'avais eu des afflictions de ce genre. Mais jamais, ce me semble, le tourment n'avait été si profond. Je demeurai ainsi quatre ou cinq heures, sans recevoir de consolation ni du ciel ni de la terre. Le Seigneur me laissait abîmée dans la souffrance, et dans l'appréhension de mille dangers. O Seigneur de mon âme, comme vous êtes bien l'ami véritable! Vous, le Tout-Puissant, vous pouvez tout, dès que vous voulez! Non, jamais vous ne cessez d'aimer ceux qui vous aiment! O Maître du monde, que toutes les créatures vous louent! Qui donc aura la voix assez

puissante pour proclamer en tous lieux combien vous êtes fidèle à vos amis ? Toutes les créatures d'ici-bas peuvent nous manquer, mais Vous, le Maître de tout l'univers, vous ne nous manquez jamais ! Que vous laissez peu souffrir vos amis ! O mon Dieu, quelle délicatesse, quelle attention, quelle tendresse vous leur témoignez ! Oui, heureux, celui qui n'a jamais aimé que vous ! Vous semblez, ô Seigneur, traiter avec rigueur ceux qui vous aiment, afin que l'excès de la souffrance fasse mieux comprendre l'excès plus grand encore de votre amour. O mon Dieu, que n'ai-je assez de talent, assez de science et un langage nouveau pour exalter vos œuvres, aussi bien que je les comprends ! Tout cela me manque, ô mon Dieu. Mais si, du moins, vous ne cessez pas de me protéger, je ne vous abandonnerai jamais. Que tous les savants s'élèvent contre moi, que toutes les créatures me persécutent, que tous les démons me tourmentent mais, vous, ô mon Dieu, ne m'abandonnez pas. Je sais maintenant par ma propre expérience quels avantages retirent des combats ceux qui mettent leur confiance en vous seul.

Tandis que j'étais au comble de l'affliction dont je viens de parler, et bien que je n'eusse encore jamais eu de vision, ces paroles seules suffirent pour dissiper ma peine et établir en moi un calme parfait : *N'aie pas peur, ma fille, c'est moi, je ne t'abandonnerai pas, ne crains pas.*

Vu l'état où j'étais, il aurait fallu, ce semble, de longues heures pour ramener la sérénité dans mon âme, ou plutôt personne n'aurait pu y réussir. Et à ces seules paroles, mon âme retrouve le calme, la force, le courage, l'assurance, la paix et la lumière. En un instant, elle se voit toute transformée, et elle soutiendrait, ce semble, contre le monde tout entier, que cette faveur vient de Dieu. Oh ! que Dieu est bon ! Oh ! que c'est un bon maître ! qu'il est puissant !

Il donne non seulement le conseil, mais le remède. Ses paroles sont véritablement des œuvres. Qui pourra dire comme il sait fortifier la foi et augmenter l'amour ! Oui, je l'affirme, bien souvent je me suis rappelé en semblable épreuve cette tempête que le Seigneur apaisa, en commandant aux vents et aux flots de la mer de se calmer, et je disais : Quel est donc Celui auquel obéissent ainsi toutes les puissances de mon âme, qui en un instant fait resplendir la lumière au sein de ténèbres si profondes, qui attendrit un cœur aussi dur, pour ainsi dire, que la pierre et répand de douces larmes dans un jardin où la sécheresse devait peut-être exercer longtemps encore ses ravages ? Qui donc met en moi ces désirs ? Qui me donne ce courage ? Il m'est arrivé aussi d'avoir ces pensées : de quoi ai-je peur ? Qu'est-ce donc ? Je veux servir ce Maître et je n'ai pas d'autre ambition que celle de le contenter. Je ne veux goûter ni joie, ni repos, ni aucun autre bien ; ce que je veux, c'est l'accomplissement de sa volonté. Tels étaient mes sentiments ; j'en étais bien certaine, ce semble, et je pouvais l'affirmer. Si, en effet, ce Maître est tout-puissant, comme je le vois et je le sais, si les démons sont ses esclaves, comme la foi ne me permet pas d'en douter, quel mal peuvent-ils me faire à moi, dès lors que je suis la servante de ce Seigneur et de ce Roi ? Pourquoi n'aurais-je pas la force de combattre contre tout l'enfer réuni ? Je prenais à la main une croix et il me semblait en vérité que Dieu me donnait du courage. En très peu de temps, je me vis toute transformée et je n'aurais pas craint de me mesurer avec tous les démons à la fois ; il me semblait qu'avec cette croix, je pouvais facilement les vaincre tous. Aussi, je leur disais : Maintenant, venez tous, je suis la servante de Dieu, je veux voir ce que vous pouvez contre moi !

Ce qui est hors de doute, à mon avis, c'est qu'ils

avaient peur de moi. Je me trouvai si tranquille et si rassurée contre eux tous que toutes mes craintes antérieures se sont dissipées. S'il m'est arrivé parfois de les voir depuis lors, comme je le dirai dans la suite, non seulement je n'en avais presque aucune crainte, mais il me semblait plutôt que j'étais pour eux un objet de terreur. J'avais donc acquis, par la bonté manifeste du Maître du monde, un tel empire contre eux, que je n'en faisais pas plus de cas que de simples mouches. A mon avis, ils sont tellement lâches que, s'ils se voient méprisés, ils n'ont plus aucun courage. Ces ennemis n'attaquent que ceux-là seuls qu'ils voient déjà se rendre à discrétion, ou les justes que le Seigneur destine à retirer un plus grand bien de l'épreuve et de la tentation. Daigne Sa Majesté imprimer en nos cœurs la seule crainte que nous devons avoir et nous faire comprendre qu'un seul péché véniel peut nous causer plus de mal que tout l'enfer réuni, comme c'est la vérité. Si les démons nous causent de l'effroi, c'est que nous nous troublons nous-mêmes par notre attachement aux honneurs, aux richesses et aux plaisirs. Ils nous voient lutter avec eux contre nous-mêmes, aimer et rechercher ce que nous devrions avoir en horreur; et alors ils unissent leurs efforts aux nôtres et nous font le plus grand mal. Nous leur fournissons nous-mêmes, pour qu'ils les retournent contre nous, ces armes qui devaient servir à notre défense. C'est une vraie pitié ! Mais, si nous pratiquons un renoncement absolu pour l'amour du Sauveur, si nous embrassons sa croix, si nous nous appliquons à le servir en toute vérité, le démon prend la fuite. Il redoute comme la peste les dispositions fondées sur la vérité. Il est ami du mensonge, et le mensonge même; aussi il ne fera jamais de pacte avec celui qui marche dans la vérité. S'il voit notre entendement obscurci, il emploie toutes ses ruses pour fermer complètement nos yeux à la

lumière. Vient-il à rencontrer quelqu'un d'assez aveugle pour chercher son repos dans les vanités d'ici-bas aussi futiles, en vérité, que des jeux d'enfants, il reconnaît à ces signes, que ce n'est qu'un enfant; aussi il le traite comme tel; il s'enhardit à lui livrer de nouveaux combats non pas une fois, mais souvent.

Plaise au Seigneur que je ne sois pas du nombre de ces insensés ! Que Sa Majesté daigne m'accorder la grâce d'estimer comme repos ce qui est repos, comme honneur ce qui est honneur, comme plaisir ce qui est plaisir, et de ne pas faire tout le contraire ! Oh ! alors, je me moque de tous les démons [1], et ce sont eux qui me craindront. Je ne puis concevoir les craintes qui provoquent ces exclamations : Le démon ! le démon ! quand nous pouvons dire : Mon Dieu ! mon Dieu ! et faire ainsi trembler l'esprit de ténèbres. Ne savons-nous pas qu'il ne peut faire le moindre mouvement, si Dieu ne le lui permet ? Pourquoi donc ces frayeurs ? Pour moi, je l'affirme, je redoute bien plus ces hommes si timides devant le démon, que le démon lui-même. Lui, ne me peut nuire en rien; les autres dont je parle, surtout s'ils sont confesseurs, jettent l'âme dans les plus grandes inquiétudes. J'en ai tant souffert durant plusieurs années, que je m'étonne maintenant d'avoir pu le supporter. Béni soit le Seigneur qui m'a prêté un secours si efficace !

1. Mot à mot : *je fais une figue à tous les démons*. D'après Covarrubias, dans son *Tesoro*, c'est une sorte de mépris que l'on fait en fermant le poing et en mettant le pouce entre l'index et le médius.

CHAPITRE XXVI

Elle poursuit le même sujet. Elle raconte et expose ce qui lui est arrivé, ce qui lui à fait bannir la crainte et affirmer que le Bon Esprit lui-même lui parlait.

Le courage dont Dieu m'a armée contre les démons est, à mon avis, une des hautes faveurs qu'il m'a accordées. C'est en effet un grave inconvénient pour une âme d'être timide et d'avoir une autre crainte que celle d'offenser Dieu. Nous sommes au service d'un Roi tout-puissant, d'un Maître si grand qu'il peut tout et commande à tout. Nous n'avons rien à redouter, si, comme je l'ai dit, nous suivons, sous son regard, le sentier de la vérité avec une conscience pure. Aussi, je le répète, n'ayons jamais d'autre crainte que celle d'offenser même légèrement Celui qui à l'instant même peut nous anéantir. S'il est content de nous, il n'est aucun de nos ennemis qui ne soit obligé de s'humilier devant nous. On pourra me dire : Cela est vrai, mais où trouver l'âme assez droite pour contenter Dieu en tout, et n'avoir pas sujet de craindre ? Ce n'est pas la mienne, à coup sûr, elle est trop infidèle, trop dépourvue de mérites, et trop remplie de misères. Mais Dieu ne nous traite pas comme le fait le monde; il connaît notre faiblesse. Quant à l'âme, elle découvre en elle-même des signes non équivoques d'un véritable amour pour Dieu. Lorsqu'elle est arrivée à cet état dont je parle, son amour ne demeure plus caché comme au début, mais, ainsi que je l'ai déjà dit, ou le dirai plus tard, elle le manifeste par la véhémence de ses trans-

ports et du désir de voir Dieu. Tout est pour elle dégoût, fatigue, et tourment, excepté de se tenir en sa compagnie ou de se dévouer pour sa gloire. Il n'y a pas de repos qui ne soit pour elle une fatigue; car elle se voit absente de son véritable repos. Ainsi donc, je le répète, les marques de cet amour, bien loin de demeurer cachées, sont au contraire très manifestes.

Voici ce qui m'est arrivé d'autres fois. Je me suis vue, à l'occasion d'une certaine affaire dont je parlerai plus tard [1], plongée au milieu de grandes tribulations, j'étais poursuivie par les murmures de presque toute la ville où je suis maintenant [2] et de mon Ordre lui-même; or tandis que j'étais sous le poids de l'affliction où tant de causes de troubles me jetaient, le Seigneur me dit : *De quoi as-tu peur? Ne sais-tu pas que je suis tout-puissant? j'accomplirai ce que je t'ai promis.* Ces paroles, qui se sont en effet très bien accomplies, laissèrent aussitôt en moi, ce semble, la force d'entreprendre d'autres œuvres; j'étais disposée à endurer de plus rudes travaux encore pour le service de Dieu et à embrasser de nouvelles souffrances. Cela m'est arrivé tant de fois que je n'en saurais dire le nombre.

Souvent aussi, il m'adressait des réprimandes. Il le fait encore quand je tombe dans quelque imperfection. Ces paroles alors sont capables de faire rentrer une âme dans son néant. Du moins, elles portent avec elles l'amendement, car Sa Majesté, comme je l'ai dit, donne en même temps le conseil et le remède.

D'autre fois, surtout quand il veut m'accorder quelque faveur signalée, il me rappelle mes péchés passés. L'âme alors s'imagine qu'elle comparaît déjà

1. Elle fait allusion à la fondation du couvent de Saint-Joseph, berceau de la Réforme du Carmel. Voir plus loin au chap. xxxvi.
2. Avila.

devant son vrai Juge, et elle voit la vérité sous un jour si lumineux qu'elle ne sait où se mettre.

Plusieurs fois encore, il m'a prévenue de certains dangers, qui me menaçaient moi-même ou d'autres personnes; Il m'a annoncé des événements trois ou quatre ans à l'avance. Ces prédictions ont été nombreuses, et toutes se sont accomplies. J'en signalerai peut-être quelques-unes.

Ainsi donc il y a tant de signes pour reconnaître que Dieu lui-même nous parle, qu'une âme, à mon avis, ne peut l'ignorer.

Voici cependant la ligne de conduite la plus sûre et que je suis moi-même. Sans cela je n'aurais pas de repos : et il est bon que nous autres, femmes, nous ne nous en écartions jamais, puisque nous ne sommes pas instruites. Elle n'offre aucun inconvénient, mais présente, au contraire les plus précieux avantages, comme Notre-Seigneur me l'a dit très souvent.

Il ne faut pas manquer de faire connaître tous les secrets de notre âme et les faveurs divines à un confesseur instruit et de lui obéir. Cela m'a été dit très fréquemment.

J'avais un confesseur qui me mortifiait beaucoup [1]. Parfois aussi, il me causait de l'affliction et des souffrances pénibles, car il me tourmentait grandement; et cependant, c'est lui, ce me semble, qui m'a fait le plus de bien. Malgré l'attachement profond que j'avais pour lui, j'étais parfois tentée de le quitter; il me semblait que le chagrin qu'il me causait me détournait de l'oraison. Mais chaque fois que je me déterminais à exécuter ce dessein, j'entendais aussitôt une voix qui me le défendait, et une réprimande qui me mortifiait plus que tout ce que faisait mon confesseur. Parfois la peine était vive; d'un côté, je recevais des reproches

1. Le P. Balthasar Alvarez.

et de l'autre, des réprimandes. Tout cela devait m'être nécessaire, tant il y avait peu de souplesse dans ma volonté. Or, un jour, Notre-Seigneur me dit que l'on n'est pas obéissant si l'on n'est pas déterminé à souffrir; je devais considérer ce qu'il avait lui-même souffert, et tout me deviendrait facile.

Un confesseur, auquel je m'étais adressée dans les débuts, me conseilla un jour de ne plus parler de ces grâces dont j'étais favorisée; il était prouvé, disait-il, qu'elles venaient de Dieu, il devenait inutile d'en faire part à qui que ce soit; mieux valait à l'avenir taire complètement les choses de ce genre. Ce conseil ne me déplaisait pas, car j'éprouvais toujours une peine très vive de me faire connaître à mon confesseur, et me sentais toute couverte de confusion. Parfois même, surtout quand il s'agissait de faveurs élevées, il m'eût été moins sensible de lui déclarer de grandes fautes. Il me semblait qu'on ne me croirait pas et qu'on se moquerait de moi. J'étais donc tellement peinée de ce qui était, à mes yeux, une irrévérence pour les grâces divines, que j'aurais voulu n'en plus parler. Il me fut dit alors que *j'avais été très mal conseillée par ce confesseur; je ne devais pour aucun motif taire quoi que ce soit à celui qui me confessait, parce qu'il y avait en cela une grande sécurité; en agissant autrement je pourrais me tromper quelquefois.* Notre-Seigneur me commandait parfois à l'oraison une chose, tandis que le confesseur m'en commandait une autre; mais il ne manquait jamais de me dire de nouveau que je devais obéir au confesseur; et lui-même se chargeait ensuite de changer les dispositions de son âme et l'amenait à me commander la même chose que lui.

Quand on prohiba la lecture d'un grand nombre de livres écrits en langue castillane, j'éprouvai une peine très vive, car quelques-uns d'entre eux servaient de récréation à mon âme, et je ne pouvais plus les lire

dès lors qu'on n'en autorisait plus que le texte latin. Notre-Seigneur me dit : *N'en aie point de peine, je te donnerai un livre vivant.* Je ne pus comprendre alors pourquoi cette parole m'avait été dite, car je n'avais pas eu encore de visions. Mais très peu de jours après, j'en eus l'intelligence parfaite. J'ai trouvé tant à penser et à me recueillir dans ce que j'avais sous les yeux, le Seigneur m'a témoigné un amour si grand pour m'instruire par beaucoup de moyens, que j'ai bien peu ou presque pas besoin de livres. Sa Majesté a été le livre véritable où j'ai vu les vérités. Béni soit un tel livre ! Il laisse si profondément imprimé dans l'esprit ce qu'on doit lire et pratiquer, qu'on ne saurait l'oublier.

Qui donc verrait le Sauveur couvert de plaies, affligé, persécuté, sans embrasser ses souffrances, sans les aimer et les désirer ? Qui donc, après avoir vu un rayon de la gloire dont il comble ses fidèles serviteurs, ne comprendra que tout ce que l'on peut faire et souffrir n'est rien auprès d'une telle récompense ? Qui donc enfin, en voyant les tourments des damnés, ne considérerait comme délices tous ceux d'ici-bas et n'aurait la plus grande reconnaissance envers ce Dieu qui tant de fois l'a préservé de l'abîme !

Comme je dois avec le secours de Dieu parler ailleurs d'une manière plus étendue de quelques-unes de ces faveurs, je veux continuer maintenant le récit de ma vie. Dieu veuille que je me sois suffisamment expliquée dans tout ce que j'ai dit jusqu'ici ! Une âme expérimentée dans ces voies le comprendra, je l'espère, et verra que j'ai réussi à en dire quelque chose. Si elle ne l'est pas, elle regardera tout cela comme une folie, et je n'en serais pas surprise. Par le fait même que c'est moi qui l'ai dit, elle est disculpée et je ne blâmerai point son appréciation. Daigne le Seigneur m'accorder la grâce de réussir à accomplir sa volonté ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXVII

Elle expose un autre moyen dont le Seigneur se sert pour instruire l'âme et lui faire comprendre d'une manière admirable sa propre volonté, sans même lui adresser une parole. Elle raconte aussi une grande faveur dont elle a été favorisée et une vision qui n'était point imaginaire. Ce chapitre est très important.

Je reprends le récit de ma vie. J'étais donc, comme je l'ai dit, plongée dans ces afflictions et ces peines dont j'ai parlé. On priait beaucoup pour moi et on demandait au Seigneur de me conduire par un autre chemin plus sûr, car celui que je suivais était, disait-on, trop suspect. Mais, je l'avoue, quand, de mon côté, j'adressais à Dieu la même supplique, je ne pouvais, malgré tous mes efforts, désirer un autre chemin, excepté dans certaines circonstances où j'étais profondément affligée de toutes les choses qu'on me disait et des craintes qu'on me suggérait. A la vue de l'amélioration si sensible de mon âme, il n'était pas en mon pouvoir de le désirer, tout en continuant de le demander sans cesse. Je me voyais transformée sur tous les points, et tout ce que je pouvais faire, c'était de me remettre entre les mains de Dieu. Il savait, Lui, ce qui me convenait; aussi je le suppliais pour que sa volonté s'accomplît parfaitement en moi. Ce chemin, je le voyais, me conduisait au ciel, tandis que le précédent me menait en enfer. Je ne devais pas désirer celui-ci ni croire que c'était le démon qui agissait en moi. Malgré tous mes efforts pour désirer l'un et croire

l'autre, je n'y parvenais pas. Cela, je le répète, n'était pas en mon pouvoir. Le peu de bien que je pouvais accomplir, je l'offrais à Dieu dans ce but. Je prenais des saints pour protecteurs contre les embûches du démon. Je faisais neuvaines sur neuvaines. Je me recommandais à saint Hilarion et à l'archange saint Michel que j'invoquais dès lors avec une confiance toute nouvelle. J'importunais enfin beaucoup d'autres saints pour que, grâce à leurs prières, le Seigneur manifestât la vérité, je veux dire pour qu'il accordât enfin la faveur demandée. Or, au bout de deux ans, durant lesquels je n'avais cessé, avec d'autres personnes, de prier le Seigneur, ou de me conduire par une autre voie, ou de manifester la vérité, puisqu'il continuait à me parler très souvent, voici ce qui m'arriva.

Me trouvant en oraison un jour de fête du glorieux saint Pierre, je vis près de moi, ou plutôt je sentis le Christ, car je ne vis rien, ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme; il me semblait qu'il était tout près de moi et que c'était lui qui me parlait. Comme j'ignorais alors complètement qu'il pût y avoir de semblables visions, je fus saisie au début d'une grande frayeur, et je ne faisais que pleurer. Mais à peine le Sauveur eut-il prononcé une parole pour me rassurer, que je me trouvais, comme de coutume, calme, heureuse et affranchie de toute crainte. Il me semblait qu'il marchait toujours à côté de moi, mais je ne voyais pas sous quelle forme. Car ce n'était pas une vision imaginaire. Toutefois je sentais d'une manière évidente qu'il se tenait toujours à ma droite et qu'il était témoin de toutes mes œuvres; si je me recueillais tant soit peu, ou si je n'étais pas très distraite, je ne pouvais ignorer qu'il ne fût près de moi.

Je m'en allai aussitôt, toute triste, le dire à mon confesseur. Il me demanda sous quelle forme je voyais Notre-Seigneur. Je lui dis que je ne le voyais pas. Alors,

reprit-il, comment savez-vous que c'est le Christ? Je répondis que je ne savais pas comment, mais que je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il ne fût près de moi, je le comprenais clairement, je le sentais; de plus, le recueillement de mon âme dans l'oraison de quiétude était beaucoup plus profond et très continuel; les effets qu'elle éprouvait étaient beaucoup plus sensibles que de coutume. C'était là autant de points très évidents pour moi. Je cherchais toutes sortes de comparaisons pour me faire comprendre. Mais, à mon avis, il est absolument impossible d'en trouver une seule qui puisse donner une idée bien exacte de ce genre de vision. Elle est d'ailleurs de l'ordre le plus élevé. Je l'ai appris depuis d'un homme très saint et fort spirituel, appelé le Père Pierre d'Alcantara, dont je parlerai plus longuement dans la suite [1]. Des savants éminents m'ont dit la même chose; ils ont ajouté que c'est la faveur où le démon peut avoir le moins d'accès. Aussi, des femmes peu instruites comme moi ne pourraient en donner quelque explication; les savants sauront mieux en donner l'intelligence.

Je dis donc que je ne voyais le Sauveur, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, car il ne s'agit pas d'une vision imaginaire. Mais alors comment puis-je comprendre et affirmer qu'il est près de moi, avec une évidence plus grande que si je le voyais de mes propres yeux ? A mon avis, l'âme est alors comme une personne aveugle ou enveloppée de ténèbres, et qui ne voit pas une autre personne qui est près d'elle. Mais cette comparaison n'est pas exacte; si elle a quelque ressemblance avec la faveur dont je parle, elle n'en a pas beaucoup. Car cette personne peut percevoir par les sens la présence de l'autre; elle peut l'entendre parler ou se remuer; elle peut la toucher. Ici, il n'y a rien de

1. Chap. XXVII, XXX et XXXII...

cela. L'âme n'est point dans l'obscurité, mais le Sauveur lui fait connaître sa présence d'une manière plus claire que le soleil. Je ne dis pas qu'on voit le soleil ou une clarté; mais c'est une lumière, qui, tout en étant imperceptible pour notre vue, illumine l'entendement et procure à l'âme la jouissance d'un si grand bien. Une vision de cette sorte apporte avec elle les plus précieuses faveurs.

Cette présence de Dieu ne ressemble pas à celle dont jouissent souvent les âmes, surtout dans l'oraison d'union et de quiétude. Dès que nous voulons faire oraison, nous trouvons, ce semble, à qui parler et nous comprenons, à mon avis, que l'on nous entend, d'après les effets et les sentiments spirituels que nous éprouvons, d'un amour ardent, d'une foi vive, et de résolutions pleines de suavité. C'est là une grâce insigne du Seigneur; et celui qui en est favorisé doit en concevoir une haute estime, car cette oraison est très élevée. Mais ce n'est pas une vision; on comprend que Dieu est présent par les effets qui, je le répète, sont produits dans l'âme, et que Sa Majesté veut, par ce mode, se faire sentir. Ici on reconnaît clairement que Jésus-Christ, fils de la Vierge, est là. Dans le premier mode d'oraison dont je viens de parler, certaines influences de la Divinité se manifestent; ici, outre ces influences, on voit que la très sainte Humanité de Notre-Seigneur nous accompagne et veut aussi nous combler de ses dons.

Mais qui donc, me demanda le confesseur, vous a dit que c'était Jésus-Christ ? — Lui-même, ai-je répondu, me le dit souvent. Or, avant qu'il me l'eût dit, c'était déjà imprimé dans mon entendement; et avant même cette impression, il me le signifiait, mais je ne le voyais pas.

Je suppose que je suis aveugle ou enveloppée de ténèbres et qu'une personne que je n'ai jamais vue,

mais dont j'ai seulement entendu parler, vient me faire visite et me dit qui elle est; je la crois sur parole; mais je ne saurais l'affirmer avec la même assurance que si je l'avais vue. Ici, on possède cette assurance. On ne voit pas l'objet, mais la connaissance de cet objet s'imprime d'une manière si évidente, que le doute semble impossible. Notre-Seigneur veut que son image demeure tellement gravée dans l'entendement, qu'elle produise une certitude égale, supérieure même à celle de la vue. Car le témoignage de la vue peut laisser parfois le doute subsister, et nous nous demandons si nous ne sommes pas victimes d'une illusion. Mais ici, le doute viendrait-il à se présenter subitement, l'âme toutefois demeure en possession d'une telle certitude que ce doute n'a aucune prise sur elle.

Ainsi en est-il également d'une autre manière dont Dieu instruit l'âme, et lui parle sans paroles, de la même façon que je viens de dire. C'est un langage tellement céleste que toutes nos paroles sont impuissantes à le faire comprendre, si le Seigneur lui-même ne nous l'enseigne par expérience. Il grave au plus intime de l'âme ce qu'il veut lui faire connaître, et là il le lui représente sans image ni forme de paroles, mais de la même manière que dans la vision dont je viens de parler. Et qu'on remarque avec le plus grand soin cette manière dont le Seigneur fait entendre à l'âme ce qu'il veut, en lui découvrant de grandes vérités ou de hauts mystères; car bien souvent, quand il m'explique une vision dont il m'a favorisée, c'est ainsi qu'il m'en donne l'intelligence. Il me semble que c'est là où le démon a le moins de prise; en voici d'ailleurs les raisons. Si elles ne sont pas bonnes, c'est que je dois me tromper. Cette sorte de vision et de langage est quelque chose de si spirituel, qu'il n'y a, à mon avis, ni dans les puissances, ni dans les sens, le plus léger mouvement d'où le démon puisse tirer profit. Cela

arrive rarement et dure très peu de temps; car, d'autres fois, il me semble que les puissances ne sont pas suspendues, ni les sens ravis, mais sont, au contraire, parfaitement libres dans leurs opérations. Cette sorte de vision, en effet, ne nous est pas toujours donnée dans la contemplation; c'est même fort rare; mais quand elle arrive, je dis qu'il n'y a alors aucune opération, aucun acte de notre part; c'est Dieu, ce semble, qui fait tout. Il en est comme d'une nourriture qui se trouverait dans notre estomac sans que nous l'ayons mangée; nous ignorons comment elle y est entrée, mais nous comprenons bien qu'elle y est. Toutefois nous ne savons ni ce qu'est cette nourriture, ni qui l'a mise en nous; au contraire, dans la faveur dont je m'occupe, nous connaissons qui nous parle et ce qui nous est dit : pour moi, j'ignore comment cette connaissance est en moi; car je n'ai rien vu, ni entendu; jamais je n'ai eu le moindre désir de cette faveur, ni même la pensée que cela pût être.

Dans le mode de parler dont il a été question plus haut [1], Dieu force lui-même l'entendement à être, malgré lui, attentif à ce qui est dit. L'âme semble alors douée de plusieurs facultés nouvelles d'entendre; on l'oblige à écouter, et on l'empêche de se distraire. Elle est semblable à une personne favorisée d'une ouïe excellente; si on ne la laisse pas se boucher les oreilles et qu'on lui parle de très près et à haute voix, il faut, bon gré mal gré, qu'elle entende. Mais enfin, elle fait quelque chose, puisqu'elle est attentive à ce qu'on lui dit. Ici, l'âme n'agit nullement. Elle est même exempte de l'action si simple d'écouter qu'elle exerçait dans le cas précédent. Elle trouve tout préparé et mangé; elle n'a pas autre chose à faire qu'à en jouir. Il en est de

1. Au chap. xxv.

même d'une personne qui, sans avoir rien appris, ni avoir travaillé pour savoir lire, ni avoir rien étudié, se trouverait en possession de toute la science acquise : cette personne ne pourrait s'expliquer comment ni d'où lui est venue cette science, puisqu'elle n'a jamais travaillé, même pour apprendre l'A, B, C.

Cette dernière comparaison me semble expliquer quelque chose de ce don céleste. En un instant, en effet, l'âme se trouve savante, elle découvre dans une lumière si claire le mystère de la très sainte Trinité et certains autres mystères très relevés, qu'il n'y a pas de théologien contre qui elle n'osât soutenir et défendre ces sublimes vérités. Elle en est elle-même profondément étonnée, car une seule de ces grâces suffit pour opérer une transformation complète. Elle ne peut plus rien aimer alors, si ce n'est celui qui, comme elle le voit, la rend capable de si grands biens, sans réclamer le moindre concours de sa part, lui communique ses secrets, et lui donne des témoignages de charité et d'amour vraiment inexprimables.

Quelques-unes de ces faveurs divines pourraient engendrer le doute, précisément parce qu'elles sont si admirables, et qu'elles sont accordées à une âme si peu digne de les recevoir; et quand la foi n'est pas très vive, on ne saurait croire qu'elles viennent de Dieu. Voilà pourquoi, à moins d'un ordre contraire, je ne parlerai que très peu de ces grâces dont le Seigneur m'a favorisée. Je rapporterai seulement certaines visions dont on pourra tirer quelque profit. Elles aideront les personnes qui en seraient favorisées à bannir toute frayeur et à ne pas les regarder comme impossibles, ainsi que je le faisais moi-même; elles serviront, de plus, à exposer la manière ou la voie par laquelle le Seigneur a daigné conduire mon âme; et c'est là ce que l'on me commande d'écrire.

Je reviens donc à ce genre de connaissance qui nous

est donné. Il me semble que le Seigneur veut, par tous les moyens possibles, procurer à cette âme quelque connaissance de ce qui se passe dans le ciel. Il lui fait voir, à mon avis, comment, là-haut, on se comprend sans parler; c'est là un fait que j'avais toujours ignoré, je l'avoue, jusqu'au jour où le Seigneur, par pure bonté, a daigné m'en rendre témoin et me le montrer dans un ravissement. Il en est de même ici; Dieu et l'âme se comprennent par cela seul que Sa Majesté veut être entendue d'elle; ces deux amis n'ont pas besoin d'un autre artifice pour s'exprimer leur mutuel amour. Deux personnes qui s'aiment beaucoup sur la terre et qui possèdent un bon jugement, n'ont même pas besoin, ce semble, de signes pour se comprendre; elles n'ont qu'à se regarder. C'est ce qui doit avoir lieu ici. Sans que nous voyions comment, ces deux amants dirigent leur regard l'un sur l'autre; c'est là ce que l'Époux dit à l'Épouse dans le livre des Cantiques, ainsi que je crois l'avoir entendu dire.

O miséricorde infinie d'un Dieu ! Vous daignez vous laisser encore regarder par des yeux aussi coupables devant vous que ceux de mon âme ! Que cette vue, ô Seigneur, les habitue à ne plus jamais considérer les choses basses, et à ne plus rechercher leur satisfaction en dehors de vous ! O ingratitude des mortels ! jusqu'à quel excès arriveras-tu ? Je connais par expérience la vérité de ce que j'affirme et tout ce qu'on pourrait dire n'est rien en comparaison des faveurs dont vous comblez une âme quand vous l'élevez à une telle intimité. O âmes qui avez commencé à vous adonner à l'oraison et vous qui êtes animées d'une foi vive, je ne vous parle pas seulement des biens que vous gagnez pour l'éternité; mais, je vous le demande, quels trésors comparables à la moindre de ces faveurs pouvez-vous ambitionner même en cette vie ? Considérez comme absolument certain que Dieu se donne

lui-même à ceux qui ne craignent pas de tout quitter par amour pour lui. Il ne fait acception de personne; il aime tout le monde. Nul, quelque misérable qu'il soit, ne peut alléguer d'excuse, quand il a daigné agir ainsi avec moi et m'élever à un état si sublime. Ce que j'en dis, sachez-le, n'est rien en comparaison de ce qu'on en pourrait raconter. Je me contente de ce qui est nécessaire pour donner à entendre cette sorte de vision et de grâce dont le Seigneur favorise l'âme; mais je me sens impuissante à exprimer ce qu'on éprouve quand il lui manifeste et ses secrets et ses grandeurs. C'est une joie excessive; elle dépasse de beaucoup tout ce que la pensée peut concevoir; aussi elle inspire, à juste titre, une horreur souveraine pour tous les plaisirs d'ici-bas; tous réunis ne sont d'ailleurs que de la boue. C'est même avec dégoût que je les compare aux faveurs dont je parle, quand bien même ils devraient durer toujours. Mais ces faveurs elles-mêmes, que sont-elles ? Une seule goutte de ce torrent de délices que le Seigneur nous a préparées !

O honte ! Oui, je rougis de moi-même. Si la confusion pouvait trouver place dans le ciel, j'y serais, à juste titre, plus confuse que personne. Pourquoi donc aspirons-nous à de si grands biens, à de telles délices, à une gloire éternelle, uniquement aux dépens du bon Jésus ? Et puisque nous ne l'aidons pas, comme le Cyrénéen, à porter sa Croix, pourquoi, du moins, ne pleurons-nous pas sur lui, avec les filles de Jérusalem ? Eh quoi ! la voie des plaisirs et des vains passe-temps nous mènerait-elle à la félicité qu'Il nous a conquise au prix de tant de sang ? Cela est impossible ! Nous penserions par de vains honneurs le dédommager des mépris dont il a été couvert, pour nous procurer un royaume éternel ! On serait insensé de le croire. Illusion, illusion ! jamais ce chemin ne conduira au ciel ! Proclamez bien haut ces vérités, mon Père,

puisque le Seigneur ne m'a pas donné à moi cette liberté. Je voudrais me les redire sans cesse à moi-même ! j'ai tant tardé à leur prêter une oreille attentive et à écouter la voix de Dieu, comme le prouve ce récit! C'est pour moi, je l'avoue, une confusion extrême d'en parler : aussi je préfère n'en plus rien dire. Je me contente d'ajouter une considération que je fais de temps en temps sur le bonheur du ciel, et daigne le Seigneur m'accorder la grâce d'en jouir un jour ! Quelle gloire accidentelle et quelle joie ce sera pour les Bienheureux déjà en possession de ce bonheur, quand ils verront que, s'ils ont commencé sur le tard à servir Dieu, du moins, ils n'ont plus négligé de travailler à sa cause dans toute l'étendue de leur pouvoir, ni de se renoncer en tout par amour pour lui, chacun selon ses forces et sa condition ! Et plus leurs efforts auront été grands, plus aussi leur gloire sera éclatante. Comme il se trouvera riche celui qui aura renoncé à toutes ses richesses pour Jésus-Christ ! Comme il sera honoré celui qui par amour pour Lui aura foulé aux pieds tous les honneurs, et mis sa joie à se voir au comble de l'humiliation ! Comme il sera sage celui qui aura trouvé ses délices à passer pour un insensé, parce que la Sagesse elle-même a porté ce titre ! Mais qu'elles sont rares à l'heure présente les âmes de cette valeur ! Sans doute nos péchés en sont cause. Oui, vraiment, ils semblent avoir disparu à tout jamais, ceux que les mondains traitaient d'insensés, parce qu'ils les voyaient accomplir les œuvres héroïques des véritables amants de Jésus-Christ ! O monde, ô monde, grandis-tu en honneur parce qu'il y en a si peu qui te connaissent ! Croyons-nous donc mieux servir Dieu parce que nous passons pour sages et pour discrets ? On dirait qu'il en doit être ainsi, tant on use de discrétion. Nous nous imaginons donner bien peu d'édification, si nous ne soutenons pas avec soin un maintien et une auto-

rité conformes à notre rang. Il n'y a pas jusqu'aux religieux, aux ecclésiastiques et aux religieuses qui ne regardent comme une nouveauté et un sujet de scandale pour les faibles de porter des habits vieux et rapiécés. On craint même d'être très recueilli et de s'adonner à l'oraison, tant le monde est perverti, tant sont tombés en oubli les pratiques de perfection et les grands élans de ferveur qu'on voyait dans les saints. Ces maximes en effet contribuent plus aux calamités de l'heure présente que ne pourraient causer de scandale des religieux qui montreraient, par leurs exemples comme par leurs paroles, le mépris où il faut tenir le monde; par là ils ne scandaliseraient personne. Car de tels scandales par la grâce de Dieu produisent le plus grand bien. Et si quelques-uns s'en offensent, d'autres sentent des remords. Plût à Dieu qu'il nous fût donné de contempler dans un saint le portrait fidèle des souffrances endurées par le Christ et ses Apôtres ! Aujourd'hui, plus que jamais, nous en aurions besoin.

Et quel parfait modèle de vertu le Seigneur vient de nous ravir en rappelant à lui le saint religieux Pierre d'Alcantara[1] ! Le monde n'est plus capable d'une si haute perfection. Les santés, dit-on, sont plus faibles; nous ne sommes plus aux temps passés. Or ce saint homme était de notre temps; sa faveur égalait celle des temps anciens; aussi il avait en horreur toutes les vanités du monde. Si nous n'allons pas nu-pieds comme lui, si nous ne nous livrons pas à une pénitence aussi austère, il y a beaucoup d'autres moyens, comme je l'ai dit souvent, de mépriser le monde; et le Seigneur

1. Il naquit en 1499 à Alcantara, dans l'Estramadure. Il prit l'habit de saint François chez les Frères Mineurs dont il inaugura la Réforme en 1540 à Pedroso. Il mourut le 18 octobre 1562 à Arenas, dans la province d'Avila.

lui-même nous les indique, dès qu'il découvre en nous du courage.

Oh ! quel magnanime courage dut recevoir de Sa Majesté le Saint dont je parle, pour pratiquer pendant quarante-sept ans cette pénitence si austère que tout le monde connaît ! Je veux en signaler quelques traits que je sais d'une manière très certaine. C'est lui-même qui me les a racontés ainsi qu'à une personne dont il se cachait peu. S'il m'a parlé avec tant d'abandon, je le dois sans doute à l'affection qu'il me portait. Notre-Seigneur avait voulu la lui donner pour qu'il prît ma défense et me soutînt à une époque où j'en avais grandement besoin, comme je l'ai dit déjà et comme je le dirai encore plus loin [1]. Il me raconta que pendant quarante ans, ce me semble, il n'avait jamais dormi plus d'une heure et demie chaque jour. Sa plus dure pénitence au début avait été de vaincre le sommeil, voilà pourquoi il se tenait toujours ou à genoux ou debout. Le peu de sommeil qu'il s'accordait, il le prenait assis, la tête appuyée contre un morceau de bois fixé à la muraille. Aurait-il voulu se coucher, il ne l'aurait pu, car sa cellule, on le sait, n'avait pas plus de quatre pieds et demi de long. Durant tout ce temps, il ne se couvrit jamais de son capuce, malgré les ardeurs du soleil, ou l'abondance de la pluie, il ne se servit point de chaussures, ni de linge. Il ne portait qu'un habit de grosse bure, sans autre chose sur la chair, encore cet habit était-il aussi étroit que possible, par-dessus il mettait un petit manteau de même étoffe. Il m'a dit que dans les grands froids il le quittait et ouvrait la porte et la petite fenêtre de sa cellule, puis reprenait son manteau et fermait la porte, c'est ainsi qu'il reposait son corps et le mettait un peu plus à

1. La Sainte fait ici allusion à la fondation du premier monastère de la Réforme. Voir plus bas les chap. xxxv et xxxvi.

l'abri. Il lui était très ordinaire de ne manger que tous les trois jours; et il me dit que je n'avais pas lieu d'en être surprise, car c'était très possible pour quiconque en avait pris l'habitude Un de ses compagnons m'assura qu'il restait parfois huit jours sans manger. Cela arrivait, je pense, lorsqu'il était en oraison, car il avait de très grands ravissements et transports d'amour de Dieu, une fois même j'en ai été témoin. Sa pauvreté était extrême; sa mortification était si grande, même dès sa jeunesse, qu'il m'a raconté avoir passé trois ans dans une maison de son ordre sans connaître un seul des religieux, si ce n'est au son de la voix, car il ne levait jamais les yeux; aussi il ne savait se rendre aux endroits où le devoir l'appelait, qu'en suivant les religieux. Il faisait de même quand il allait en voyage. Pendant de longues années il n'a jamais regardé une femme. Toutefois, à l'époque où je fis sa connaissance, il m'affirma que c'était la même chose pour lui de les voir ou de ne pas les voir; mais il était alors très vieux et sa maigreur était extrême; son corps semblait n'être formé que de racines d'arbres. A une si haute sainteté, il joignait la plus grande affabilité. Néanmoins il parlait peu, à moins qu'on ne l'interrogeât. Ses paroles étaient pleines d'onction et son jugement très sûr.

J'aurais encore beaucoup d'autres traits à raconter; mais je crains, mon Père, que vous ne me demandiez de quoi je me mêle; j'avais même cette appréhension en faisant ce récit; aussi je termine en disant que sa mort a été comme sa vie, une prédication et une exhortation à ses frères. Voyant sa fin approcher, il récita le psaume *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi* [1] puis, s'étant mis à genoux, il mourut.

Depuis lors, par la volonté divine, il m'a plus

1. Ps. 121 : « Je me suis réjoui à ces paroles qui m'ont été dites: Nous irons dans la maison du Seigneur. »

assistée encore, que pendant sa vie, et m'a donné beaucoup de conseils. Je l'ai vu souvent au sein d'une gloire immense. La première fois qu'il m'apparut ainsi, il me dit : *O bienheureuse pénitence qui m'a valu une telle récompense !* Il me dit aussi plusieurs autres choses. Un an avant sa mort, il m'était apparu, malgré la distance qui nous séparait ; je sus qu'il devait mourir bientôt et je lui écrivis pour l'en prévenir ; il était alors à plusieurs lieues d'ici. Au moment de sa mort, il m'apparut de nouveau et me dit qu'il allait se reposer. Je n'y crus pas pour lors, mais j'en parlai néanmoins à plusieurs personnes, et au bout de huit jours arriva la nouvelle qu'il était mort, ou plutôt, qu'il avait commencé à vivre pour toujours. Voilà donc le terme d'une vie si austère ! une gloire immense ! Et maintenant, ce me semble, il me console beaucoup plus que pendant sa vie sur la terre. Le Seigneur me dit un jour qu'on ne lui demanderait jamais rien au nom de ce fidèle serviteur, qu'il ne l'accordât. Pour moi, je l'ai chargé de présenter plusieurs fois mes suppliques à Dieu, et je les ai toujours vues exaucées. Que le Seigneur en soit à jamais béni ! Ainsi soit-il !

Mais à quoi bon tant de paroles pour vous porter, mon Père, à ne donner aucune estime aux choses de ce monde ? Comme si vous ne saviez pas cela, ou comme si vous n'étiez pas déjà déterminé à tout quitter et ne l'eussiez fait ! Mais je vois le monde vivre dans un tel état de perdition, que ce récit ne servirait-il qu'à me causer une fatigue corporelle, ce me serait un soulagement de l'écrire, car tout ce que je dis tourne à ma condamnation. Que le Seigneur daigne me pardonner les offenses que j'ai commises même en cela contre lui ; quant à vous, mon Père, pardonnez-moi la fatigue que je vous cause sans motif. On dirait que je veux vous imposer la pénitence qui m'est due pour ces manquements.

CHAPITRE XXVIII

Elle parle des grandes grâces dont le Seigneur l'a comblée, et de la manière dont il lui apparut la première fois. Elle explique ce qu'il faut entendre par VISION IMAGINAIRE, *et montre quels sont les effets et les signes de cette faveur quand elle vient de Dieu. Ce chapitre est très utile et très important.*

Je reviens à mon sujet. La vision dont j'ai parlé me dura plusieurs jours, mais peu cependant bien que ce fût d'une manière continuelle [1]. J'en retirais un si grand profit que je ne sortais plus d'oraison. Je m'appliquais dans toutes mes actions à ne point déplaire à Celui qui, je le voyais clairement, en était le témoin. Si parfois je redoutais d'être trompée à cause de tout ce que l'on me disait, cette crainte durait peu ; le Seigneur lui-même daignait me rassurer.

Un jour que j'étais en oraison, il lui plut de me montrer seulement ses mains ; elles étaient d'une beauté si merveilleuse que je suis impuissante à en faire la peinture. Je fus saisie d'une vive crainte, comme je le suis toujours au début, quand il y a du nouveau dans les faveurs surnaturelles qu'il m'accorde. Peu de jours après, je vis aussi son visage divin et je demeurai, ce me semble, entièrement ravie. Je ne comprenais pas pourquoi le Seigneur se montrait ainsi peu à peu, puisqu'il devait m'accorder ensuite la

1. Il s'agit de la vision de Notre-Seigneur, dont il a été question au chapitre précédent.

grâce de le voir tout entier. Mais j'ai compris plus tard qu'il voulait me traiter de la sorte à cause de ma faiblesse naturelle. Qu'Il en soit béni à jamais ! Car tant de gloire réunie aurait dépassé les forces d'un sujet aussi abject et aussi misérable que moi. Ce Dieu de bonté ne l'ignorait pas; voilà pourquoi il m'y préparait progressivement.

Il vous semblera, mon Père, qu'il ne fallait pas un grand effort pour contempler des mains et un visage d'une telle beauté. Mais les corps glorifiés sont si beaux, que la gloire dont est accompagnée la vue d'une beauté si surnaturelle la met hors d'elle-même. Aussi ma crainte était profonde : j'en étais toute troublée et bouleversée. Puis ensuite, à la certitude et assurance que cette faveur venait de Dieu, se joignaient de tels effets que la crainte s'évanouissait promptement.

Un jour de la fête de saint Paul, pendant la messe, je vis Notre-Seigneur dans sa Sainte Humanité tout entière, tel qu'on le peint ressuscité. Il m'apparut dans une beauté et une majesté incomparables, comme je vous l'ai écrit en particulier, mon Père, quand vous me fîtes un ordre formel de vous le raconter. J'avoue que ce ne fut pas sans peine, car on se trouve comme anéanti, tellement on se reconnaît impuissant à en parler. Je me suis exprimée alors de mon mieux, aussi je ne vois pas la nécessité d'en parler de nouveau ici. Mais je ne crains pas de le dire, n'aurions-nous pas d'autre spectacle pour charmer notre vue dans le ciel, que celui de la grande beauté des corps glorifiés, et en particulier la Sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce serait une gloire immense. Et cependant Notre-Seigneur ne se fait connaître ici-bas que d'une manière conforme à notre faiblesse; que sera-ce au Ciel, où nous jouirons pleinement d'un si grand bien ?

Je n'ai jamais contemplé cette vision, quoique imaginaire, ni aucune autre, des yeux du corps, mais seulement des yeux de l'âme. Ceux qui le savent mieux que moi regardent la vision précédente comme plus parfaite que celle-ci; celle-ci, à son tour, est bien au-dessus de celles qui frappent les yeux du corps. Ces dernières, disent-ils, sont les plus imparfaites; c'est là où il peut y avoir le plus d'illusions du démon. Je ne pouvais le comprendre alors; je désirais même contempler des yeux du corps cette vision dont le Seigneur me favorisait, afin que mon confesseur ne pût pas me dire que c'était une rêverie. Il m'arrivait, une fois la vision passée, et tout de suite après, de me demander si je n'avais pas été victime d'une illusion; j'étais peinée d'en avoir parlé à mon confesseur, et craignais de l'avoir peut-être trompé. C'était un nouveau sujet de larmes. J'allais donc le trouver et lui confiais ma peine. Il me demandait si je lui avais dit les choses comme il m'avait semblé qu'elles étaient ou si j'avais voulu le tromper ? Je lui répondais la vérité; il me semblait que je ne mentais point; je n'en avais eu nulle intention, et pour rien au monde je n'aurais affirmé une chose pour une autre. Il le savait bien d'ailleurs; aussi, il cherchait à me tranquilliser. Pour moi, j'éprouvais tant de peine à aller lui parler de ces faveurs, que je ne comprends pas comment le démon eût pu me suggérer l'idée de les feindre pour me tourmenter ainsi moi-même.

Mais le Seigneur s'empressa tellement de me renouveler cette faveur, et de m'en montrer la vérité, que bientôt toute crainte d'illusion fut dissipée. Je vis alors combien j'avais été simple. Car je n'aurais jamais pu ni su, même après plusieurs années d'efforts, m'imaginer ou me figurer un spectacle aussi beau; il dépasse par sa seule blancheur et son éclat tout ce que l'on peut concevoir ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit pas;

c'est une blancheur pleine de suavité et une splendeur infuse qui charme délicieusement la vue, sans lui causer la moindre fatigue; c'est une clarté qui nous illumine pour que nous puissions contempler cette beauté si divine. C'est une lumière qui diffère souverainement de celle d'ici-bas. Et, à mon avis, la clarté même du soleil perd tellement son lustre, quand on la compare à cette clarté et à cette lumière divine, que l'on ne voudrait plus ouvrir les yeux. Je compare la première à une eau limpide que nous voyons couler sur le cristal et dans laquelle se réfléchissent les rayons du soleil, et la seconde à une eau très trouble qui par un temps sombre coule sur le sol. Je ne dis pas qu'on voit alors un soleil ou que cette lumière soit semblable à celle du soleil. Mais cette lumière dont l'âme est inondée lui semble une lumière naturelle, et celle de l'astre qui nous éclaire lui paraît artificielle. C'est une lumière qui n'a point de nuit; elle est toujours resplendissante et ne connaît point d'éclipse. Elle est telle enfin que le plus grand génie ne saurait, même après une longue vie, s'en former une idée. Dieu la donne d'une manière si subite, que s'il fallait ouvrir les yeux pour la voir, nous n'en aurions même pas le temps. Mais il importe peu que les yeux soient ouverts ou fermés; quand le Seigneur le veut, nous la voyons, même malgré nous. Il n'y a pas de distraction, ni de résistance possibles; nulle industrie, nulle diligence n'y saurait mettre obstacle. Je le sais par une longue expérience, comme je le dirai dans la suite.

Ce que je voudrais exposer maintenant, c'est la manière dont le Seigneur se montre dans ces visions. Mon dessein toutefois n'est pas d'expliquer comment il éclaire notre sens intérieur de cette lumière si puissante, ni comment il produit dans notre entendement une image de lui-même si vive qu'il paraît nous être véritablement présent. C'est là une question qui regarde

les savants; d'ailleurs il n'a pas voulu m'en donner l'intelligence. Je suis même si ignorante et d'un esprit si peu cultivé, que, malgré tout ce que l'on a fait pour me l'expliquer, je n'ai pu encore arriver à le comprendre. Il est certain, mon Père, que je n'ai point la vivacité d'esprit qu'il vous semble. Je l'ai constaté dans beaucoup de circonstances, je ne comprends que les choses les plus simples. Parfois le confesseur était tout étonné de mes ignorances. Jamais il ne chercha à me faire comprendre comment Dieu fait cela ni comment telle ou telle chose peut être. D'ailleurs je ne désirais pas le savoir et je ne le demandais pas, bien que, depuis plusieurs années, comme je l'ai dit, il m'ait été donné de traiter avec des hommes très instruits. Quand il s'agissait de savoir si une chose était péché ou non, oui alors, je le demandais. Pour le reste, il me suffisait de penser que Dieu a tout créé. Aussi, bien loin de m'étonner de ses œuvres, je n'y trouvais que des motifs de chanter ses louanges. Si elles sont difficiles à comprendre, elles m'inspirent même de la dévotion; et plus elles le sont, plus elles m'en inspirent.

Je dirai donc ce que j'ai vu moi-même. Quant à la manière dont Dieu accorde cette vision, vous, mon Père, vous l'expliquerez mieux que moi; vous éclaircirez aussi tout ce qu'il y aurait d'obscur dans mon récit ou ce que je n'aurais pas su dire.

En certaines circonstances, ce que je voyais me semblait une simple image, mais en beaucoup d'autres, non; c'était Jésus-Christ lui-même; cela dépendait du degré de clarté où il daignait se manifester. Parfois la vision était si confuse qu'elle me semblait seulement une image; mais c'est une image qui ne ressemble nullement aux tableaux d'ici-bas, si parfaits qu'ils soient; et cependant j'en ai vu beaucoup de très beaux. C'est une folie de penser qu'il n'y a d'autre ressemblance entre l'un et l'autre que celle qui existe entre

une personne vivante et son portrait. Ce portrait, aussi bien réussi et ressemblant qu'il soit, ne paraîtra jamais qu'une chose sans vie. Ceci explique bien ma pensée, et est de la plus exacte vérité. Mais laissons ce sujet. Je ne dis pas cependant que c'est là une comparaison, car toute comparaison est imparfaite; c'est une vérité. Il y a exactement cette différence qu'on trouve entre un objet vivant et le tableau qui le représente, ni plus ni moins; car si c'est une image que je voyais, c'est une image vivante. Ce n'est pas un homme mort, c'est le Christ vivant qui se montrait à moi. Il me donnait à entendre que c'était lui l'Homme-Dieu, non tel qu'il se trouvait dans le sépulcre, mais tel qu'il en sortit ressuscité.

Le Seigneur se manifeste parfois avec une telle majesté qu'on ne saurait douter que ce ne soit Lui, surtout quand il accorde cette faveur après la communion; car nous savons déjà par la foi qu'il est alors véritablement présent en nous. Il se montre tellement Maître de cette demeure où il descend, que l'âme tout entière en est comme anéantie; elle se voit consumée dans le Christ. O mon Jésus! que ne puis-je faire comprendre avec quelle majesté vous vous dévoilez à l'âme! Comment dire jusqu'à quel point vous vous montrez le Maître absolu de la terre et des cieux, de mille autres mondes encore, et de mondes et de cieux sans nombre que vous pourriez créer! A la vue de cette Majesté, l'âme comprend que tout cela ne serait encore rien pour un Maître tel que vous.

Là, on voit clairement, ô mon Jésus, le peu de pouvoir de tous les démons en comparaison du vôtre, et on comprend comment celui qui vous contente, peut fouler aux pieds tout l'enfer. Là, on voit le motif pour lequel les démons ont été remplis de terreur à votre descente dans les limbes et ont désiré mille enfers nouveaux, plus profonds les uns que les autres pour

fuir une telle Majesté. Vous voulez, je le comprends, manifester combien elle est sublime et donner une idée du pouvoir que possède cette très Sainte Humanité, unie à la Divinité. Là on a une représentation vive de ce que sera le jour du jugement quand on verra la majesté de ce Roi, et son courroux contre les méchants. De là cette humilité vraie que produit en nous la vue de notre néant que l'on ne peut ignorer. Là on trouve la confusion et le vrai repentir du péché. Malgré l'amour dont l'âme se voit l'objet de la part de son Dieu, elle ne sait où se mettre et se consume tout entière.

Quand le Seigneur, je le répète, veut manifester dans un grand éclat sa gloire et sa majesté, cette vision agit avec tant de puissance qu'aucune âme ne saurait la soutenir, si Dieu, par un secours très surnaturel, ne la faisait entrer dans le ravissement et l'extase, car alors la jouissance fait perdre la vision de cette divine présence. Il est vrai, on oublie ensuite cette vision. Mais cette majesté et cette beauté du Sauveur demeurent profondément gravées dans l'âme : elle ne saurait en perdre le souvenir, si ce n'est dans le temps où par la volonté de Dieu elle doit souffrir les rigueurs de la sécheresse et de la solitude, comme je le dirai plus loin; car alors il semble qu'elle ne se souvient plus même de Dieu.

L'âme, par cette vision, est vraiment transformée, elle est toujours absorbée en Dieu. Il lui semble qu'elle commence de nouveau à aimer Dieu de l'amour le plus ardent et, à mon avis, le plus élevé. La vision précédente où Dieu se montre à l'âme sans image, est plus élevée, à coup sûr; mais celle-ci a l'avantage d'être plus appropriée à notre faiblesse; car elle porte le plus grand secours à la mémoire pour qu'elle n'oublie pas une si haute faveur, et que l'entendement y puise une occupation constante; aussi est-il très utile qu'une

si divine présence soit représentée et demeure gravée dans l'imagination. D'ailleurs ces deux sortes de visions viennent presque toujours ensemble. Oui, c'est bien ainsi qu'elles viennent. Les yeux de l'âme contemplent dans la vision imaginaire l'excellence, la beauté et la gloire de la Sainte Humanité de Notre-Seigneur, tandis que dans la vision intellectuelle, dont j'ai parlé, il nous est donné d'entendre comment le Sauveur est en même temps le Dieu souverain, qui peut tout, régit tout, gouverne tout, et remplit tout de son amour.

On doit avoir une très haute estime de cette vision. Elle n'offre, à mon avis, aucun danger, car les effets dont elle est la source, font connaître que le démon n'a ici aucun pouvoir. Il a cherché trois ou quatre fois, ce me semble, à me montrer ainsi Notre-Seigneur par une fausse représentation. Il peut bien prendre une forme de chair, mais il ne saurait contrefaire la gloire d'une telle vision quand elle vient de Dieu. Il veut par ces représentations détruire la véritable vision dont l'âme a été favorisée. Mais l'âme les repousse; elle tombe dans le trouble, le dégoût, l'inquiétude; elle perd la dévotion et la suavité dont elle jouissait précédemment, et se trouve impuissante à faire oraison. Cela m'arriva dans les commencements trois ou quatre fois, comme je l'ai dit.

Il y a une très grande différence entre ces fausses représentations et les véritables visions. Aussi, une âme parvenue seulement à l'oraison de quiétude la distinguera très bien, selon moi, par les effets dont j'ai parlé plus haut en traitant des paroles surnaturelles. La différence, en effet, est frappante. Et, si une âme ne veut pas se laisser tromper elle-même, si, de plus, elle marche dans l'humilité et la simplicité, elle ne saurait, à mon avis, tomber dans les pièges du démon. Il lui suffira d'avoir été favorisée d'une véritable vision de Dieu, pour s'en apercevoir presque immédiatement.

Le démon peut bien commencer à lui suggérer un certain plaisir et un certain contentement; mais elle le repousse bien loin; ce plaisir même, à mon avis, doit être différent de celui qui vient de Dieu; car il ne porte pas le cachet de l'amour pur et chaste, et le démon ne tarde pas à montrer qui il est. Aussi je crois qu'une âme expérimentée ne pourra recevoir de lui aucun préjudice.

Qu'une telle vision soit le produit de notre imagination, c'est absolument impossible; cela ne peut pas être. La beauté seule, la blancheur seule d'une main de Notre-Seigneur surpassent tout ce que nous pouvons imaginer. Comment d'ailleurs pourrions-nous en un instant considérer comme présentes des choses auxquelles nous ne pensions pas, dont nous n'avons jamais eu l'idée et que notre imagination serait impuissante à coordonner après un temps très long ? Car, cette vision, je l'ai déjà dit, surpasse incomparablement tout ce que nous pouvons concevoir ici-bas : Nous ne pouvons donc nous la représenter nous-mêmes. Mais si nous pouvions quelque chose ici, on en verrait clairement l'origine par ce que je vais ajouter. Je suppose que cette vision est l'œuvre de notre entendement; elle ne produira pas les effets merveilleux d'une véritable vision, ni aucun autre. De plus, on ressemblerait alors à une personne qui ferait des efforts pour dormir et demeurerait éveillée, parce que le sommeil n'est pas venu. Elle le désire, car elle en sent le besoin, ou que sa tête est fatiguée; aussi elle tâche de s'endormir, et, enfin, après tant d'efforts, il lui semble parfois qu'elle sommeille un peu. Mais si ce n'est pas un véritable sommeil, elle ne sera pas soulagée, et sa tête, au lieu d'en être fortifiée, n'en sera souvent que plus épuisée encore. C'est en partie ce qui arriverait ici.

L'âme serait épuisée. Au lieu d'être soutenue et fortifiée, elle ne sentirait que fatigue et dégoût.

Si, au contraire, la vision vient de Dieu, l'âme est enrichie de trésors inestimables, et le corps lui-même y puise la santé et des forces nouvelles.

J'opposais donc cette raison et d'autres encore, quand on me répétait, ce qui arrivait souvent, que c'était une illusion du démon ou de mon imagination. Je me servais aussi de comparaisons comme je le pouvais ou que le Seigneur me le suggérait. Mais tous ces moyens me servaient de peu. Il y avait, en effet, dans la localité, des personnages très saints, auprès desquels je n'étais que malice; et comme le Seigneur ne les conduisait pas par la même voie, ils étaient de suite saisis de crainte à mon sujet. Sans doute en punition de mes péchés, ces choses furent répétées de l'un à l'autre, de telle sorte qu'elles furent divulguées; cependant je ne m'en étais ouverte qu'à mon confesseur et aux personnages qu'il m'avait signalés.

Je leur dis un jour que s'ils m'affirmaient qu'une personne bien connue de moi, avec laquelle je viendrais de m'entretenir, n'était pas celle que je m'imaginais, et s'ils étaient certains que je fusse dans l'illusion, à coup sûr je serais prête à ajouter foi à leur parole plutôt qu'au témoignage de ma vue. Mais si cette personne m'avait remis quelques joyaux, que j'aurais encore en mains comme gage de son grand amour, quand précédemment j'en étais dépourvue, et que de pauvre je fusse devenue riche, je ne pourrais plus alors, malgré tous mes désirs, croire à leur parole. Or, ces joyaux, je pouvais les montrer. Tous ceux qui me connaissaient voyaient clairement que mon âme était toute transformée. Mon confesseur lui-même l'affirmait; ce changement sur tous les points était très profond; loin d'être caché, il était manifeste pour tous. Après m'être vue si infidèle, je ne pouvais croire, disais-je, que le démon, dans le but de me tromper et de me conduire en enfer, prît un moyen aussi opposé à ses desseins que

celui de déraciner les vices de mon âme pour y implanter des vertus et du courage. Car, je le voyais clairement, toutes ces visions venaient chaque fois opérer en moi une nouvelle transformation.

Mon confesseur, qui, je le répète, était un religieux très saint de la Compagnie de Jésus, faisait la même réponse, comme je l'ai appris depuis. Il possédait beaucoup de prudence et d'humilité; mais cette humilité si grande m'attira bien des peines. Quoique très adonné à l'oraison et homme de science, il ne se fiait pas à lui-même, car le Seigneur ne conduisait pas son âme par le même chemin que la mienne. Aussi il eut beaucoup à souffrir à mon sujet, et de bien des manières. J'ai appris depuis qu'on allait le prévenir de se tenir en garde contre moi, afin de ne pas se laisser tromper par le démon, en donnant créance à quelque chose de ce que je lui disais. On lui citait même à ce sujet l'exemple de plusieurs personnes. Tout cela était pour moi une cause de tourment. Je craignais de ne plus trouver personne à qui me confesser et de voir tout le monde me fuir; je ne faisais que pleurer. Ce fut une providence du Seigneur que ce confesseur voulût continuer à m'entendre il était d'ailleurs si grand serviteur de Dieu, qu'il était prêt à tout endurer pour sa cause. Il me disait d'éviter toute offense de Dieu, de ne point m'écarter de ses conseils et de ne pas craindre qu'il m'abandonnât. Je trouvais toujours près de lui courage et consolation. Il me recommandait sans cesse de ne lui rien cacher, et j'obéissais. Il me disait qu'en agissant de la sorte, je ne recevrais aucun dommage du démon, supposé qu'il fût l'auteur de ce qui se passait en moi; au contraire, le Seigneur tirerait le bien du mal même que cet esprit de ténèbres voudrait me causer. Il s'appliquait de tout son pouvoir à la perfection de mon âme. Pour moi, remplie de crainte comme je l'étais, je lui obéissais en tout, quoique

d'une manière imparfaite. Mais il eut beaucoup à souffrir à mon sujet durant trois ans et plus, qu'il me dirigea au milieu de ces épreuves. Tandis que j'étais en butte à de grandes persécutions et que, par une permission de Dieu, j'étais mal jugée sur une foule de points, et souvent sans qu'il y eût la moindre faute de ma part, on allait cependant le trouver et on faisait retomber sur lui toute la responsabilité, bien qu'il ne fût nullement coupable. S'il n'eût eu tant de sainteté et si Dieu ne l'eût soutenu, il lui eût été impossible de supporter tant d'ennuis. D'un côté, il devait répondre à ceux qui me regardaient comme hors du bon chemin et ne croyaient pas à ce qu'il leur disait ; de l'autre, il devait me tranquilliser. Par ailleurs, tout en me donnant lui-même des craintes plus grandes, il devait me rassurer, car chaque vision, étant chose nouvelle, me laissait ensuite, par une permission spéciale de Dieu, en proie aux appréhensions les plus vives. Tout cela provenait de ce que j'avais été et étais encore si pécheresse. Il me consolait avec beaucoup de compassion, et s'il s'était cru lui-même, je n'aurais pas tant souffert, car Dieu daignait l'éclairer en tout, et, à ce que je crois, c'est par le sacrement de pénitence qu'il lui conférait la lumière.

Les autres serviteurs de Dieu n'étaient pas rassurés sur mon compte et avaient avec moi de fréquents entretiens. Comme je leur parlais avec abandon de certaines choses de mon âme, ils leur donnaient des interprétations différentes des miennes. Parmi eux s'en trouvait un pour lequel j'avais une estime spéciale, car mon âme lui était infiniment obligée, et il était très saint; mais c'était un vrai tourment pour moi de voir qu'il ne me comprenait pas, et cependant il avait le plus vif désir de ma perfection et il conjurait le Seigneur de vouloir m'éclairer.

Ce que je leur disais donc avec simplicité, je le répète,

leur semblait une preuve de mon peu d'humilité. Dès qu'ils remarquaient en moi quelque faute, et ils devaient en découvrir beaucoup, ils condamnaient aussitôt tout le reste. Ils me posaient diverses questions; comme je leur répondais avec candeur et abandon, il leur semblait de suite que je voulais les instruire et faire la savante. Tout cela était rapporté à mon confesseur, car on ne cherchait, à coup sûr, que mon avancement spirituel, et lui me réprimandait. Cette épreuve dura longtemps, mais si les afflictions venaient de divers côtés, les grâces dont le Seigneur me comblait m'aidaient à tout supporter.

Mon but, en racontant ces faits, est de donner à entendre les tourments qu'éprouve une âme quand elle n'a pour la diriger aucun maître expérimenté dans cette voie spirituelle. Si le Seigneur ne m'avait accordé tant de faveurs pour me soutenir, je ne sais ce que je serais devenue. Il y en avait assez pour me faire perdre le jugement. Parfois même, je me voyais réduite à une telle extrémité, que la seule chose en mon pouvoir était d'élever mon regard vers Dieu. Car la contradiction de la part des gens de bien pour une pauvre femme aussi misérable, infirme et timide que moi, ne semble rien telle que je viens de la raconter, et cependant, si j'ai enduré de grandes épreuves dans le cours de ma vie, celle-là a été une des plus sensibles. Puisse-t-elle du moins avoir contribué quelque peu à la gloire de Sa Majesté ! Car ceux qui me condamnaient et m'adressaient des reproches ne cherchaient, j'en suis convaincue, que sa gloire et le plus grand bien de mon âme.

CHAPITRE XXIX

Elle continue le même récit. Elle raconte quelques faveurs insignes dont le Seigneur l'a comblée ainsi que les paroles que Sa Majesté lui adressait pour la rassurer et lui permettre de répondre à ses contradicteurs.

Je me suis bien éloignée de mon sujet. Je voulais montrer pour quels motifs ces visions ne sont pas le produit de notre imagination. Comment, en effet, cette faculté pourrait-elle, avec tous ses efforts, nous représenter l'Humanité du Christ, et nous retracer sa beauté souveraine ? Ce n'est pas en quelques instants qu'elle parviendrait à en reproduire même une certaine ressemblance. Nous pouvons, il est vrai, nous en former une image et la considérer pendant quelque temps, examiner ses traits, sa blancheur; nous pouvons aussi donner à cette image une perfection toujours plus grande et la confier à notre mémoire. Et alors, qui pourra nous l'enlever, puisqu'elle est l'œuvre de notre entendement ? Dans la vision dont je parle, cela est impossible. Nous devons la contempler quand il plaît au Seigneur de nous en favoriser, comme il lui plaît et le temps qu'il juge bon. Nous n'y pouvons rien retrancher ou ajouter, quoi que nous fassions, ni la contempler, ou cesser de la contempler, au gré de nos désirs. Et si nous voulons en considérer quelque détail, cette vision du Christ s'évanouit aussitôt.

Durant l'espace de deux ans et demi, le Seigneur m'a favorisée très fréquemment de cette vision. Mais il y a plus de trois ans déjà qu'il ne me l'accorde plus

aussi fréquemment de cette façon; il l'a remplacée par une grâce plus élevée dont je parlerai peut-être dans la suite. Je voyais donc alors que le Christ me parlait; j'admirais son incomparable beauté et les paroles suaves, quelquefois sévères, qui tombaient de ses lèvres si ravissantes et si divines. J'avais le plus vif désir de connaître la couleur de ses yeux et sa taille elle-même, afin de pouvoir en parler. Mais je n'ai jamais mérité cette faveur. Tous mes efforts ont été inutiles, car la vision s'évanouissait alors entièrement. Parfois cependant j'ai remarqué qu'il jetait sur moi un regard de bonté, mais ce regard était d'une telle puissance que l'âme ne saurait le supporter. Elle demeure alors dans un ravissement si élevé que, pour jouir davantage de lui tout entier, elle perd de vue ce spectacle si beau.

Ainsi donc cette vision est absolument indépendante de notre volonté. Le Seigneur, on le voit d'une manière claire, veut qu'il n'y ait en nous que de l'humilité et de la confusion, que nous recevions simplement ce qui nous est donné et en rendions grâces au bienfaiteur. Il en est ainsi dans toutes les visions, sans en excepter une seule. Nous n'y pouvons rien faire, et soit pour voir moins, soit pour voir plus, toute notre industrie serait inutile. Le Seigneur veut nous montrer très clairement que cette faveur n'est point notre œuvre, mais la sienne. Nous pouvons en effet d'autant moins concevoir d'orgueil, qu'il nous pénètre lui-même d'humilité et de crainte, car nous voyons que, s'il nous enlève la faculté de contempler à notre guise ce que nous voudrions, il peut également nous priver de telles faveurs comme de sa grâce, et nous laisser dans une indigence complète. Il veut enfin que nous marchions toujours avec crainte tant que nous sommes dans cet exil.

Le Seigneur se manifestait presque toujours à moi

dans la gloire de sa Résurrection ; c'est ainsi également que je le voyais quand il m'apparaissait dans la sainte Hostie. Parfois cependant, voulant me soutenir dans la tribulation, il me montrait ses plaies. Je l'ai vu quelquefois en croix et au jardin des Olives, rarement avec la couronne d'épines, et parfois portant sa croix. Il se conformait alors, je le répète, aux nécessités de mon âme ou de quelques autres personnes. Mais il m'apparaissait toujours dans sa chair glorifiée.

Qui pourra dire les humiliations et les angoisses, les frayeurs et les persécutions par lesquelles je suis passée pour révéler toutes ces faveurs ! On me croyait si bien possédée du démon que plusieurs voulaient m'exorciser. Cette perspective me préoccupait peu. Mais j'éprouvais une peine très sensible quand je voyais les confesseurs appréhender de me confesser, ou quand j'entendais les rapports dont j'étais l'objet auprès d'eux. Cependant, je n'ai jamais pu être peinée d'avoir de ces visions célestes, et je n'aurais pas voulu en échanger même une seule contre tous les biens et tous les plaisirs du monde. Je les considérais toujours comme des faveurs insignes de Dieu. Elles étaient, à mes yeux, un trésor du plus grand prix, et le Seigneur lui-même daignait souvent m'en donner l'assurance. Mon amour pour lui, je le voyais, s'embrasait des ardeurs les plus vives. J'allais lui confier toutes mes angoisses, et l'oraison me procurait toujours de la consolation et des forces nouvelles. Mais je n'osais plus répondre à mes contradicteurs, car c'était toujours pire : ils y auraient vu un manque d'humilité. Je me contentais de m'ouvrir à mon confesseur, qui me consolait toujours beaucoup, quand il me voyait dans l'épreuve.

Ces visions, devenant de plus en plus fréquentes, un des confesseurs qui précédemment m'avait aidée et à qui je m'adressais parfois quand le Père ministre était

empêché, commença à me déclarer qu'elles étaient évidemment l'œuvre du démon. Mes contradicteurs me commandèrent, puisque je ne pouvais les empêcher, de les repousser chaque fois par le signe de la croix ou une marque de mépris [1], et le démon, car c'était lui, je devais en être persuadée, ne reviendrait plus; mais il fallait bannir toute crainte de mon âme; Dieu d'ailleurs veillerait sur moi et saurait me délivrer. Leur commandement me causa une peine profonde. Comme il m'était impossible d'admettre que ces visions ne venaient pas de Dieu, c'était pour moi une chose terrible que d'obéir. D'un autre côté, je ne pouvais, non plus, je le répète, désirer de ne plus avoir ces visions. Malgré tout, j'accomplissais ponctuellement ce que mes contradicteurs me commandaient. Je suppliais Dieu avec instances de ne pas permettre que je fusse dans l'illusion. C'était là une prière continuelle, que j'accompagnais de larmes abondantes. J'invoquais aussi saint Pierre et saint Paul. Le Seigneur qui m'était apparu pour la première fois le jour de leur fête [2], m'avait dit que l'un et l'autre me préserveraient de toute illusion. Aussi je les voyais souvent à mon côté gauche d'une manière très claire, bien que ce ne fût pas dans une vision imaginaire. Ces glorieux saints étaient mes protecteurs particuliers.

C'était une peine extrême pour moi de faire ces gestes de mépris quand j'étais favorisée de la vision de Notre-Seigneur. Au moment où je le voyais présent, on m'aurait plutôt mise en pièces que de me faire croire que c'était le démon. Aussi m'avait-on imposé un genre de pénitence bien sensible. Pour ne point faire tant de signes de croix, je me contentais de tenir un

1. Littéralement : *faire des niques*. — Isabelle de Saint-Dominique (Procès d'Avila 1610, 26 août) ajoute qu'on lui avait commandé de cracher sur cette image.

2. Cf. ch. XXVIII.

crucifix à la main. Cela, je le faisais presque toujours; quant à ces gestes c'était moins fréquent parce que cela me coûtait trop. Me rappelant les affronts dont les Juifs avaient couvert Notre-Seigneur, je le suppliais de me pardonner ce que je faisais, puisque j'obéissais à son représentant, et de ne pas me l'imputer à faute, puisque les ministres qu'il avait établis dans son église me le commandaient eux-mêmes. Il me disait alors que je ne devais pas m'en troubler, que je faisais bien d'obéir et qu'il saurait lui-même manifester la vérité. Mais quand ceux qui me croyaient trompée par le démon me défendirent l'oraison, il me sembla qu'il en était irrité. Il me commanda alors de leur dire que c'était là de la tyrannie. Il me faisait connaître, en outre, les raisons pour lesquelles je comprendrais que ce n'était pas le démon. J'en exposerai quelques-unes plus loin.

Un jour que je tenais à la main la croix de mon rosaire, le Sauveur me la prit de sa propre main. Quand il me la remit, elle était formée de quatre grandes pierres incomparablement plus précieuses que des diamants. D'ailleurs il n'y a pour ainsi dire pas de comparaison entre des diamants et ce qui est surnaturel, car tous les diamants paraissent faux et sans valeur auprès des pierres précieuses que l'on voit alors. Les cinq plaies du Sauveur étaient représentées avec un fini merveilleux sur cette croix. C'était ainsi, m'assura le Sauveur, que je la verrais à l'avenir. Sa parole s'est vérifiée. Depuis lors, en effet, je n'ai plus vu le bois de cette croix, mais bien les pierres précieuses; toutefois j'étais seule à jouir de cette faveur.

Dès que l'on commença à m'imposer ces épreuves et à me commander la résistance aux visions, les faveurs célestes se succédèrent beaucoup plus abondantes. Je voulais me distraire, mais je ne sortais plus de l'oraison et jusque dans mon sommeil, ce me semble, je la

continuais encore. Mon âme s'embrasait de plus en plus d'amour. Je ne cessais de confier mes plaintes au Seigneur, et de lui dire que je ne pouvais plus supporter une telle torture. Il n'était pas en mon pouvoir, malgré tous mes désirs et tous mes efforts, de ne plus penser à lui. J'obéissais quand je le pouvais; mais mon pouvoir sur ce point était bien faible, pour ne pas dire nul. Or le Seigneur, bien loin de me dispenser d'obéir à ses représentants, me le recommandait plutôt, mais il ne manquait pas, d'un autre côté, de me rassurer. Il m'enseignait même, comme il le fait encore maintenant, ce que je devais dire à mes confesseurs et me fournissait des raisons si convaincantes qu'il dissipait toutes mes craintes.

Peu de temps après il commença, comme il me l'avait promis, à donner des preuves plus évidentes que ces visions venaient de lui. Mon âme brûlait d'un tel amour pour Dieu que je ne savais à qui j'aurais pu l'attribuer, si ce n'est à Lui. Car il était très surnaturel et je n'y avais point contribué. Je me voyais mourir du désir de voir Dieu et je ne savais où je devais chercher cette vie dont j'avais soif, si ce n'est dans la mort même. Les transports de cet amour devenaient très impétueux; ils n'avaient point la véhémence et la valeur de ceux dont j'ai parlé déjà [1]; mais je ne savais que devenir; rien ne pouvait me satisfaire; je ne vivais plus en moi-même; il me semblait véritablement qu'on m'arrachait l'âme. O artifice souverain de mon Dieu ! de quelle délicate industrie vous usiez à l'égard de votre misérable esclave ! Vous vous cachiez de moi, mais votre amour, en me pénétrant de toutes parts, me plongeait dans une agonie si suave que mon âme n'aurait jamais voulu en sortir.

1. Chap. XX.

Celui qui n'aura pas éprouvé ces grands transports de l'amour ne pourra jamais s'en faire une idée. Ils ne ressemblent en rien à ces émotions du cœur ni à certains mouvements de dévotion sensible si communs qui semblent étouffer l'esprit et ne peuvent être contenus. Une telle oraison est bien inférieure à celle dont je parle. On doit éviter ces élans précipités, s'appliquer avec suavité à les retenir en soi et à mettre le calme dans l'âme. Il en est ici comme de certains petits enfants suffoqués par les sanglots; vous leur donnez à boire, et leur chagrin excessif disparaît aussitôt. Ainsi la raison doit réprimer ces impétuosités et tenir les rênes. Sans cela, la nature pourrait y avoir sa part. Changeons nos pensées, en considérant avec crainte que tout cela n'est point parfait, et qu'il peut s'y mêler beaucoup de sensualité. Apaisons l'âme comme ce petit enfant par une caresse d'amour qui la porte à aimer Dieu d'une manière suave, et non à coups de poing, comme on dit. Que l'âme recueille cet amour au-dedans de soi, et se garde de ressembler à la chaudière qui bout d'une façon excessive, parce que l'on a jeté sans discrétion du bois sur le feu, et se répand tout entière au dehors.

Il faut modérer la cause qui avait allumé ce feu et chercher à amortir sa flamme par des larmes suaves et exemptes d'effort; car celles de ces sentiments impétueux sont pénibles et causent un grand préjudice. J'en ai répandu parfois de ces larmes dans les débuts, mais elles me brisaient tellement la tête, et me fatiguaient tellement l'esprit, que le lendemain et les jours suivants il m'était impossible de reprendre l'oraison. Il faut donc une grande discrétion dans les commencements pour procéder en toutes choses avec suavité et accoutumer l'esprit à agir intérieurement, car on doit avoir grand soin d'éviter toute manifestation extérieure.

Les transports dont je parle sont absolument différents de ces élans de dévotion sensible. Nous n'y jetons pas nous-mêmes le bois pour en activer la flamme; mais, à mon avis, le feu est déjà tout allumé, et on nous y précipite tout à coup pour nous y consumer. L'âme, non plus, ne fait rien pour souffrir de cette blessure que lui cause l'absence de son Dieu; mais on lui enfonce de temps en temps un dard qui pénètre au plus vif des entrailles et lui transperce le cœur. Elle ne sait plus alors ce qu'elle a, ni ce qu'elle veut. Elle comprend bien cependant qu'elle veut son Dieu, car le dard dont elle est blessée a été, ce semble, trempé dans le suc d'une herbe apte à lui donner l'horreur d'elle-même et l'amour de Dieu. Aussi elle ferait très volontiers le sacrifice de sa vie pour lui. Aucun langage ne saurait exprimer ni exalter la manière dont Dieu lui fait cette blessure, et le tourment dont il est l'auteur. Elle ne sait plus alors ce qu'elle est devenue. Mais cette peine est si délicieuse qu'elle procure plus de contentement que tous les plaisirs d'ici-bas. Son désir, je le répète, serait d'être toujours mourante de ce mal.

Ce tourment uni à une telle *gloire* me jetait hors de moi; il m'était impossible de comprendre comment cela pouvait être. Oh ! quel spectacle que celui d'une âme ainsi blessée ! Oui, elle peut bien le dire d'après ce qu'elle éprouve, elle est blessée, d'une manière vraiment ineffable. Elle voit clairement qu'elle n'a pris aucun moyen pour attirer cet amour. C'est plutôt l'amour excessif du Sauveur, qui, ce me semble, a laissé tomber tout à coup en elle l'étincelle qui l'a embrasée tout entière. Oh ! que de fois je me suis rappelé dans ces heureux moments cette parole de David : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum !*[1]

1. « Comme le cerf soupire après les sources d'eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. » Ps. 41, 2.

Il me semble qu'elle se réalisait littéralement en moi.

Quand Dieu n'accorde pas cette faveur dans un degré très élevé, on atténue quelque peu, dirait-on, ce tourment par certaines pénitences. Du moins, l'âme y cherche quelque remède, car elle ne sait que faire. Mais elle y est aussi insensible, et elle n'éprouve pas plus de douleur à faire jaillir le sang de son corps, que si ce corps était inanimé. Elle cherche mille moyens, mille inventions nouvelles, afin de souffrir quelque chose pour son Dieu. Toutefois la première douleur est trop profonde, et je ne vois aucun tourment corporel capable de la faire disparaître. Le remède n'est point là. Tous ces moyens sont trop bas pour guérir un mal d'une nature si élevée. On y trouve néanmoins quelque adoucissement et on le rend quelque peu supportable en demandant à Dieu lui-même le remède. Mais elle n'en voit point d'autre que la mort; c'est par elle, en effet, que l'âme espère se procurer la jouissance complète du bien infini.

D'autres fois, quand le tourment divin est excessif, l'âme ne peut employer ni cette supplique, ni aucun autre moyen. Le corps tout entier est brisé et ne peut remuer ni les pieds ni les bras; s'il est debout, il s'affaisse comme attiré de vive force et peut à peine respirer. Il laisse seulement échapper quelques soupirs auxquels il ne peut donner de la force, bien que le sentiment en soit très vif.

Tandis que j'étais en cet état, il plut au Seigneur de me favoriser à différentes reprises de la vision suivante. Je voyais près de moi, du côté gauche, un ange sous une forme corporelle. Il est très rare que je voie les anges ainsi. Bien qu'ils m'apparaissent souvent, je ne les vois que selon le mode dont j'ai parlé tout d'abord dans la vision précédente [1]. Or, dans la vision

1. Chap. XXVII.

présente le Seigneur a voulu me montrer l'ange sous cette forme. Il n'était pas grand, mais petit et extrêmement beau; à son visage enflammé il paraissait être des plus élevés parmi ceux qui semblent tout embrasés d'amour. Ce sont apparemment ceux qu'on appelle Chérubins, car ils ne me disent pas leurs noms. Mais il y a dans le ciel, je le vois clairement, une si grande différence de certains anges à d'autres, et de ceux-ci à ceux-là, que je ne saurais l'exprimer.

Je voyais donc l'ange qui tenait à la main un long dard en or, dont l'extrémité en fer portait, je crois, un peu de feu. Il me semblait qu'il le plongeait parfois au travers de mon cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. En le retirant, on aurait dit que ce fer les emportait avec lui et me laissait tout entière embrasée d'un immense amour de Dieu. La douleur était si vive qu'elle me faisait pousser ces gémissements dont j'ai parlé. Mais la suavité causée par ce tourment incomparable est si excessive que l'âme ne peut en désirer la fin, ni se contenter de rien en dehors de Dieu. Ce n'est pas une souffrance corporelle; elle est spirituelle. Le corps cependant ne laisse pas d'y participer quelque peu, et même beaucoup [1]. C'est un échange d'amour si suave entre Dieu et l'âme, que je supplie le Seigneur de daigner dans sa bonté en favoriser ceux qui n'ajouteraient pas foi à ma parole.

Les jours que durait cette faveur, j'étais comme hors de moi. J'aurais voulu ne rien voir et ne point parler, mais savourer mon tourment; car il était pour moi une *gloire* au-dessus de toutes les gloires d'ici-bas.

1. Cfr. *Seconde Relation* de la Sainte au P. Rodrigue Alvarez. La Sainte y déclare ce qui suit : *Cette douleur n'est pas dans les sens du corps; ce n'est pas une blessure matérielle; on l'éprouve dans l'intérieur de l'âme et il n'en paraît rien sur le corps.* Elle s'exprimait donc en 1575 d'une façon un peu différente qu'à l'époque où elle écrivait le livre de sa *Vie*, comme on vient de le voir.

Telle était la grâce dont le Seigneur me comblait quelquefois, quand il lui plut de me donner des ravissements si grands, que je ne pouvais y résister même en présence des autres. Aussi ma peine fut très vive quand ils commencèrent à être connus du public. Depuis que j'en suis favorisée, je n'éprouve plus cette peine au même degré, mais plutôt celle dont j'ai parlé plus-haut, dans je ne sais plus quel chapitre [1]. Celle-ci est bien différente sous beaucoup de rapports et d'un plus haut prix. Quant à celle dont je parle maintenant, elle s'est à peine fait sentir, je crois, que le Seigneur ravit l'âme et la plonge dans l'extase. Aussi elle n'a pas le temps d'avoir de la peine ni de souffrir; car elle entre aussitôt dans la jouissance. Béni soit à jamais Celui qui comble de telles faveurs une âme qui répond si mal à de si grands bienfaits !

1. Chap. XX-XXI.

CHAPITRE XXX

Elle reprend le récit de sa vie et montre comment le Seigneur remédia en grande partie à ses peines, en amenant dans la ville où elle était le P. Pierre d'Alcantara, saint religieux de l'Ordre de Saint-François. Elle explique les grandes tentations et les peines intérieures qu'elle endura à plusieurs reprises.

Voyant donc le peu d'efficacité, l'inutilité même de mes efforts pour empêcher des transports aussi grands, je craignis même de les avoir. Je ne pouvais comprendre comment la peine et la joie se trouvaient simultanément en moi. Je savais bien que la souffrance corporelle est compatible avec la joie spirituelle. Mais une peine spirituelle aussi excessive, unie à une suavité aussi enivrante, c'était un mystère pour moi. Cependant je ne cessais pas de résister à ces transports. Mes efforts, je l'avoue, étaient bien insuffisants, et parfois j'en étais brisée de fatigue. Je m'armais de la croix, et avec elle je voulais me défendre contre Celui qui s'en est servi pour nous sauver tous. Personne, je le voyais clairement, ne me comprenait; mais je n'osais le dire qu'à mon confesseur. M'en ouvrir à d'autres, c'eût été manifester que je n'avais point d'humilité.

Le Seigneur daigna remédier en grande partie à mes peines. Il lui plut même de les faire cesser pour lors entièrement, en amenant dans cette ville le saint religieux Pierre d'Alcantara. J'en ai déjà fait mention et j'ai parlé quelque peu de sa pénitence. On m'a raconté qu'entre autres mortifications, il avait porté

continuellement pendant vingt ans un cilice de lames de fer-blanc. Il a composé en langue vulgaire plusieurs petits traités d'oraison fort répandus aujourd'hui. Habitué comme il l'était à la bien pratiquer, il a pu en parler d'une manière très utile pour les âmes qui s'y adonnent. Il a gardé enfin dans toute sa rigueur la règle primitive du bienheureux S. François et pratiqué les autres pénitences dont j'ai déjà parlé quelque peu [1].

Or cette dame veuve, dont il a été question, grande servante de Dieu, et mon intime amie [2], apprit l'arrivée en cette ville d'un si grand personnage. Elle n'ignorait pas le besoin que j'en avais, car elle était témoin de mes afflictions et me procurait beaucoup de consolation. Animée de la foi la plus vive, elle ne pouvait voir que l'esprit de Dieu là où presque tous reconnaissaient celui du démon. C'était une personne d'un jugement très sûr et d'une rare discrétion. Le Seigneur lui accordait beaucoup de grâces dans l'oraison. Aussi Sa Majesté daigna l'éclairer sur des points que des savants ignoraient. Mes confesseurs me permettaient de lui confier quelques-unes de mes peines, afin d'y trouver un adoucissement, car pour plusieurs motifs elle était apte à le donner. Parfois même elle avait part aux faveurs dont j'étais comblée, et Notre-Seigneur me chargeait de lui transmettre des avis très utiles pour son âme.

Dès qu'elle eut appris l'arrivée de ce saint religieux, elle songea à me procurer de son mieux des rapports avec lui, et, sans m'en rien dire, elle obtint de mon provincial l'autorisation de m'avoir huit jours dans sa maison.

Je le vis donc chez elle et dans certaines églises et

1. A la fin du ch. XXVII.
2. Doña Yomar de Ulloa.

j'eus avec lui de nombreux entretiens cette première fois qu'il vint dans cette localité. Depuis lors, j'ai pu aussi, à diverses époques, communiquer avec lui.

Je lui fis donc un exposé sommaire de toute ma vie et de mon mode d'oraison. J'apportai à cette ouverture le plus de clarté possible, car j'ai toujours eu à cœur d'agir avec une très grande clarté et sincérité avec tous mes directeurs. Je voudrais leur faire connaître jusqu'aux premiers mouvements de mon âme. Dans les choses douteuses et incertaines j'apporte même des raisons contre moi. C'est donc sans duplicité aucune ni artifice que je lui découvris les secrets de mon intérieur.

Je vis presque dès le début qu'il me comprenait par son expérience personnelle. C'était là précisément ce dont j'avais besoin ; car je n'avais pas alors comme aujourd'hui la lumière nécessaire pour faire connaître ce qui se passait en moi ; le Seigneur ne m'avait pas encore accordé la grâce dont Sa Majesté m'a favorisée depuis, de pouvoir comprendre ces faveurs et de les exposer aux autres. Il fallait donc une connaissance expérimentale à celui qui devait avoir la pleine intelligence de mon état, et me dire ce que c'était.

Il me donna une très grande lumière, parce que je ne pouvais comprendre les visions qui ne sont pas imaginaires. Quant à celles qui se représentent aux yeux de l'âme, il me semble que je ne les comprenais pas davantage. Comme je l'ai déjà dit, celles-là seulement qui frappent les yeux du corps me semblaient devoir mériter mon estime, et je n'en avais pas de celles-là. Ce saint homme me donna sur tous les points la lumière et les explications nécessaires. Il me recommanda de ne pas avoir de peine, mais de rendre grâces à Dieu ; car je devais être tellement certaine que son esprit agissait en moi, que, à part les vérités de la foi,

il n'y avait rien qui fût plus vrai, ni qui méritât davantage ma créance.

Il se consolait beaucoup avec moi, et m'accordait toutes ses faveurs et ses attentions. Depuis lors, il a toujours pris le plus grand soin de mes intérêts, et m'a fait part de ses pensées et de ses projets. En voyant les désirs si manifestes dont le Seigneur m'avait enrichie et le si grand courage dont j'étais animée pour arriver à ce qu'il accomplissait déjà lui-même, il éprouvait une joie profonde à s'entretenir avec moi. Quand, en effet, on a été élevé à cet état, il n'y a pas de joie et de consolation comparables à celles de rencontrer une âme à laquelle il semble que le Seigneur a déjà donné le commencement de ces dispositions, car pour lors, je ne devais pas être sans doute beaucoup plus avancée. Plaise à Dieu que je sois parvenue maintenant à cet état !

Il eut pour moi la plus vive compassion. L'une des plus grandes épreuves d'ici-bas, me dit-il, était celle que j'avais endurée, la contradiction des gens de bien. Il me restait encore, ajouta-t-il, à souffrir beaucoup; car j'avais besoin d'un secours continuel, et il n'y avait dans la ville personne qui me comprît. Mais il parlerait à mon confesseur et au gentilhomme marié dont j'ai fait mention [1]. Celui-ci était l'un de ceux qui me causaient le plus de peine. Comme personne ne s'intéressait plus que lui à mon âme, il était précisément l'auteur de toute cette guerre, car il était craintif et saint. Après m'avoir vue naguère si imparfaite, il ne parvenait pas à se rassurer sur mon état.

Ce saint religieux exécuta sa promesse. Il leur parla à tous les deux, et leur exposa pour quels motifs et pour quelles raisons ils devaient se rassurer et ne plus m'inquiéter à l'avenir. Le confesseur n'en avait

1. Le P. Balthasar Alvarez et François de Salcedo.

pas grand besoin. Mais il n'en était pas de même du gentilhomme, car il ne put être pleinement persuadé. Néanmoins, à partir de cette entrevue, il ne me causait plus autant de crainte.

Voici ce qui fut convenu entre ce religieux et moi. Je lui écrirais à l'avenir ce qui m'arriverait, et nous prierions beaucoup le Seigneur l'un pour l'autre. Son humilité était si profonde qu'il voulait bien faire quelque cas des prières d'une pécheresse comme moi; aussi j'en étais toute confuse. Il me laissa comblée de joie et de consolation et me recommanda de continuer sans crainte mon oraison; car je devais être certaine que j'étais guidée par l'esprit de Dieu. S'il survenait quelques doutes, je n'avais, pour plus de sécurité en tout, qu'à les exposer à mon confesseur et après cela me tenir en paix.

Néanmoins je ne pouvais vivre dans cette complète assurance, puisque le Seigneur me conduisait par la voie de la crainte; mais je ne pouvais, non plus, me croire victime des illusions du démon, quand on m'affirmait qu'il en était ainsi. En un mot, que l'on cherchât à m'inspirer de la crainte ou de la confiance, on ne pouvait obtenir de moi plus de confiance que celle qu'il plaisait au Seigneur lui-même de mettre dans mon âme. Si l'homme de Dieu me procura consolation et repos, je ne lui donnai pas cependant assez de créance pour vivre dans une sécurité complète, surtout quand le Seigneur me faisait passer par les tourments intérieurs dont je vais parler. Malgré tout, je le répète, ma consolation fut grande; aussi je ne me lassais pas de rendre grâces à Dieu et à mon glorieux père saint Joseph. Il me semblait que ce saint m'avait amené lui-même ce religieux, qui était commissaire général de la custodie placée sous son vocable. D'ailleurs je m'étais beaucoup recommandée à lui et à Notre-Dame.

Il m'arrivait parfois, comme il m'arrive encore maintenant, mais plus rarement, d'éprouver en même temps de telles angoisses spirituelles, ainsi que des tortures et souffrances corporelles si vives que je ne savais que devenir. D'autres fois, quand les souffrances corporelles étaient plus aiguës, je les supportais avec la plus grande allégresse, parce que j'étais exempte de peines spirituelles. Mais quand les deux m'affligeaient en même temps, l'épreuve était si grande que j'en étais comme accablée. Toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites s'effaçaient de ma mémoire. Il m'en restait seulement un souvenir comme d'un rêve, de nature à me causer de la peine. Car alors l'entendement était tellement enchaîné qu'il me faisait passer par toute sorte de doutes et de craintes. Je n'avais pas su, semblait-il, comprendre ce qui s'était passé en moi; peut-être m'étais-je trompée, et il suffisait que je le fusse, sans jeter encore les autres dans l'erreur. Me voyant si mauvaise, je m'imaginais être cause par mes péchés de tous les maux et de toutes les hérésies qui affligeaient le monde. C'était là une fausse humilité inventée par le démon pour me troubler et me jeter, s'il avait pu, dans le désespoir. Je le sais par une très grande expérience. Et comme le démon ne l'ignore pas, il ne me tourmente plus autant sur ce point que par le passé. Cette fausse humilité se reconnaît à des signes évidents. Elle cause dès le début de l'inquiétude et du trouble; tout le temps qu'elle dure, elle agite l'âme, la tient dans les ténèbres, l'affliction, les sécheresses et les répugnances pour l'oraison et pour toute sorte de bien. Elle semble étouffer l'âme et enchaîner le corps, pour entraver tout progrès. Il n'en est pas ainsi de l'humilité vraie. L'âme qui la possède reconnaît, j'en conviens, son néant, elle gémit de la misère où elle se trouve, elle considère les sentiments de sa

malice qui sont très vifs, aussi vifs même que je l'ai dit, et qu'elle éprouve en toute vérité; mais elle n'a ni trouble, ni inquiétude, ni ténèbres, ni sécheresses. Bien au contraire, elle est dans la joie et la paix, les suavités et la lumière. La peine qu'elle éprouve est une peine qui l'encourage, car elle voit quelle grâce insigne Dieu lui accorde en la lui faisant sentir et quel profit elle en retire. Elle gémit d'avoir offensé Dieu, mais elle se sent dilatée par sa miséricorde. La lumière qui l'inonde la porte non seulement à se confondre elle-même, mais aussi à chanter les louanges de cette Majesté suprême qui l'a supportée si longtemps.

Dans cette autre humilité dont le démon est l'auteur il n'y a de lumière pour aucun bien, et Dieu semble mettre tout à feu et à sang. L'âme se représente sa justice· elle a, il est vrai, la foi en sa miséricorde, et le démon ne peut, malgré ses efforts, la lui ravir; mais cette foi ne la console pas; loin de là; la vue de cette miséricorde si grande vient augmenter son tourment, car elle reconnaît que ses obligations envers Dieu n'en étaient que plus grandes.

C'est là un artifice du démon des plus pénibles, des plus subtils et des plus dissimulés que j'aie pu découvrir. Aussi, mon Père, je voudrais vous en parler, afin que si cet ennemi venait vous tenter de ce côté, vous ayez quelque lumière pour le reconnaître; mais il faut qu'il laisse votre entendement libre pour cela, car cette connaissance, croyez-le, ne vient ni des lettres ni de la science. J'en suis complètement dépourvue, et cependant, une fois sortie des troubles causés par cette fausse humilité, j'en comprends très bien la folie. Le Seigneur, j'en ai la certitude, le veut et le permet ainsi, et il donne au démon le pouvoir de me tenter, comme il le lui a donné pour tenter Job; mais vu mon extrême misère, il ne le laissa pas me tenter avec la même rigueur.

Il m'est arrivé une tentation de ce genre, je m'en souviens, l'avant-veille de la fête du Saint-Sacrement, pour laquelle j'ai une dévotion spéciale, bien qu'elle ne soit pas aussi grande qu'il le faudrait. Cette fois, elle ne me dura que ce jour-là. D'autres fois, elle se prolonge huit jours, quinze jours, trois semaines même, et peut-être davantage. Le démon me tentait tout particulièrement pendant la Semaine sainte, où j'avais coutume de faire mes délices de l'oraison. Il vient assaillir tout à coup l'entendement de choses parfois si frivoles que j'en rirais dans toute autre circonstance. Il le trouble à son gré; l'âme n'est plus maîtresse d'elle-même, mais enchaînée; elle ne peut penser qu'aux choses folles qu'il lui représente, et qui sont, pour ainsi dire, inutiles, insensées, uniquement faites pour l'étouffer. Aussi elle ne se possède plus elle-même. Parfois il m'a semblé que les démons s'amusaient à se renvoyer mon âme comme une balle, sans qu'elle pût s'échapper de leurs mains. On ne saurait exprimer ce qu'on souffre en cet état. On cherche de toutes parts un secours, et Dieu ne permet pas qu'on en trouve. La seule lumière du libre arbitre demeure toujours, mais cette lumière elle-même est obscurcie; je veux dire que l'âme est alors semblable à une personne qui a un bandeau sur les yeux; ou à celui qui étant passé souvent par un endroit sait, vu l'habitude et malgré la nuit et l'obscurité, où il peut y avoir du danger, parce qu'il l'a remarqué pendant le jour, et il ne manque pas de s'en préserver. Ainsi en est-il de l'âme; si elle n'offense pas Dieu, elle le doit, à mon avis, à ses bonnes habitudes. Je mets à part l'assistance de Dieu, sans lequel tout effort est vain.

Dans cet état, la foi est, comme toutes les autres vertus d'ailleurs, très assoupie et très endormie. Elle n'est pas perdue, car on croit aux vérités que nous enseigne l'Église; mais on semble ne prononcer l'acte

de foi que du bout des lèvres. L'âme est en effet, comme pressurée et appesantie. Elle connaît Dieu pour ainsi dire, comme une chose qu'elle a entendue de fort loin. Son amour est si tiède, qu'en entendant parler de Dieu, elle écoute et admet ce qu'on dit comme une chose de foi, parce que l'Église l'enseigne; mais elle n'a aucun souvenir de ce qu'elle a éprouvé en elle-même. Si elle se rend à l'oraison ou s'enfonce dans la solitude, ses angoisses ne font qu'augmenter. Car la peine qu'elle éprouve intérieurement, sans savoir de quoi, est intolérable, et me semble représenter quelque chose des tourments de l'enfer. Je dis bien la vérité; et le Seigneur a daigné lui-même me la donner à entendre dans une vision, car l'âme se consume elle-même dans ce feu intérieur. Mais elle ne sait qui a pu allumer ce feu, ni le moyen qu'on a pris pour l'allumer. Elle ne sait, non plus, ni comment le fuir, ni comment l'éteindre. Si elle cherche un remède dans la lecture, c'est comme si elle ne savait pas lire. Voici même ce qui m'arriva dans une circonstance. Je voulus lire la vie d'un Saint pour chercher à m'absorber et à puiser quelque consolation dans le récit de ses souffrances. J'en lus quatre ou cinq lignes à quatre ou cinq reprises, mais bien qu'elles fussent écrites en castillan, je les comprenais moins à la fin qu'au commencement; aussi je laissais là le livre. Le même phénomène s'est reproduit bien des fois, mais celui-là est plus particulièrement présent à ma mémoire.

M'entretenir alors avec quelqu'un, c'est pire encore, car le démon m'inspire tant de mauvaise humeur et de colère, que je voudrais, ce semble, dévorer tout le monde. Je ne puis rien à cela. Je crois faire quelque chose en me contenant, ou plutôt le Seigneur lui-même veille alors sur l'âme qui est en cet état pour l'empêcher de rien dire ou rien faire qui porte préjudice au prochain et offense Sa Majesté.

Quand j'allais me confesser, voici, je puis bien l'affirmer avec certitude, ce qui m'arrivait très souvent. Les confesseurs que j'avais alors et que j'ai encore, m'adressaient, malgré leur grande sainteté, des paroles et des reproches d'une telle dureté, que quand plus tard je les leur rappelais, ils en étaient eux-mêmes étonnés. Ils me disaient qu'il n'avait pas été alors en leur pouvoir de me traiter autrement. Ils prenaient, il est vrai, la résolution de ne plus me parler si rudement à l'avenir; car ils en avaient de la peine et même du scrupule quand ils me voyaient assaillie par de tels tourments spirituels et corporels, mais tous leurs désirs de me consoler et de me traiter avec bonté demeuraient inutiles. Leurs paroles, j'en conviens, n'étaient pas répréhensibles, je veux dire qu'elles n'étaient pas de nature à offenser Dieu, mais c'étaient les plus pénibles que l'on puisse entendre de la bouche d'un confesseur. Sans doute, leur intention était de me mortifier, en d'autres circonstances, je me serais réjouie de l'épreuve, et je l'aurais vaillamment supportée, mais alors tout m'était tourment.

Il me semblait encore que je les trompais. J'allais donc les trouver et je les conjurais en toute sincérité de ne pas se fier à moi, dans la crainte que je pourrais les tromper. Je voyais bien que je n'aurais pas voulu le faire sciemment, ni proférer un mensonge, mais tout me donnait de la crainte. L'un d'eux, ne voyant là qu'une tentation, me dit un jour de ne plus m'en mettre en peine; alors même, ajoutait-il, que je voudrais le tromper, il avait assez de jugement pour ne pas se laisser induire en erreur. Cette parole me consola beaucoup.

Parfois aussi, je veux dire d'une manière presque ordinaire ou du moins fréquente, je goûtais quelque repos aussitôt après avoir communié. Quelquefois même, au moment de communier, je me sentais tout

à coup si bien d'esprit et de corps que j'en étais étonnée. Il semble qu'en un instant toutes les ténèbres de l'âme sont dissipées, et que le divin Soleil en se levant montre clairement de quelles folies on se laissait troubler.

Parfois, ainsi que je l'ai déjà dit [1], une seule parole du Sauveur, comme celle-ci : « *Ne t'afflige point, sois sans crainte* », me guérissait de tous mes maux; ou bien encore à la suite d'une vision je me trouvais comme si je n'avais jamais rien souffert. En prenant mes délices auprès de Dieu, je me plaignais à lui, et lui demandais pourquoi il me laissait endurer des tourments si cruels. Mais il les récompensait, j'en conviens, d'une manière magnifique; car presque toujours ces épreuves étaient suivies d'une grande abondance de grâces. L'âme, en effet, semble en sortir comme l'or du creuset, plus pure, plus glorifiée et plus apte à contempler le Seigneur au-dedans d'elle-même. Aussi elle trouve légères ces peines qui précédemment lui semblaient intolérables, et désire les endurer de nouveau, si Dieu doit en retirer plus de gloire. Les tribulations et les persécutions seraient-elles plus nombreuses encore, si on n'y offense pas Dieu et si on se réjouit de souffrir pour lui, on ne peut qu'en retirer de plus grands avantages. Mais pour moi, je ne supporte pas ces épreuves comme il le faudrait; je m'y montre, au contraire, très imparfaite.

J'ai eu aussi, de temps en temps, comme maintenant encore, des tourments d'une autre sorte. Je perds, ce semble, toute possibilité de concevoir une bonne pensée, ou de désirer un acte de vertu. Mon corps et mon âme deviennent inutiles à tout et très pénibles pour moi-même. Mais je n'ai pas alors ces

1. Chap. xxv et xxvi.

tentations ni ces troubles dont j'ai parlé. C'est seulement un dégoût de je ne sais quoi, où l'âme n'est satisfaite de rien. Je m'applique, moitié de gré moitié de force, à de bonnes œuvres extérieures pour m'occuper. Et je vois clairement combien l'âme est indigente dès que la grâce vient à se cacher. Je n'en conçois pas pourtant beaucoup de peine, car la vue de ma bassesse est pour moi de quelque consolation.

Il m'arrive aussi parfois de n'avoir aucune pensée précise ni raisonnable sur Dieu ou sur aucun bien; il m'est impossible de faire oraison, malgré la solitude où je me trouve. Je sens bien néanmoins que j'ai une connaissance générale de Dieu. L'entendement et l'imagination me causent ici, je le comprends, un grand tort. Quant à la volonté, elle me semble bonne et disposée pour toute sorte de bien. L'entendement, au contraire, est tellement égaré qu'il ressemble à un fou furieux que personne ne peut enchaîner; aussi je suis impuissante à le fixer même l'espace d'un *Credo*. Parfois j'en ris; comme j'ai alors l'intelligence de ma misère, je le considère et l'abandonne à lui-même pour voir ce qu'il fera. Grâce à Dieu, jamais, ô merveille ! il ne se porte à rien de mauvais, mais seulement à des choses indifférentes, pour examiner ce qu'il y aurait à faire ici, ou là, ou ailleurs. J'apprécie mieux alors quelle faveur insigne m'accorde le Seigneur quand il tient ce fou enchaîné dans une contemplation parfaite. Je me demande, en outre, ce que diraient de moi, à la vue de ces égarements d'esprit, ceux qui me croient bonne. Je suis touchée de compassion quand je vois mon âme en si mauvaise compagnie. J'ai le plus vif désir de sa liberté; je m'adresse au Seigneur et je lui dis : Quand donc, ô mon Dieu, verrai-je mon âme occupée tout entière à chanter vos louanges ? Quand donc toutes ses puissances jouiront-elles de vous ? Ne permettez pas, Seigneur, qu'elle soit plus

longtemps divisée; on dirait qu'elle s'en va de tous côtés en lambeaux.

C'est là une épreuve fréquente. Parfois aussi, je le vois, ma mauvaise santé y contribue pour beaucoup. Mais je ne puis oublier le préjudice que nous a causé le péché de nos premiers parents; c'est lui, ce me semble, qui rend nos facultés incapables de jouir d'un si grand bien d'une façon complète. Mes péchés personnels doivent aussi y contribuer; car si je ne les avais commis en si grand nombre, j'aurais plus d'aptitude à me fixer tout entière dans le bien.

Voici encore une autre grande épreuve par laquelle je suis passée. Il me semblait que tous les livres d'oraison que je lisais m'étaient connus et que je n'en avais plus besoin, puisque le Seigneur m'avait déjà accordé les grâces dont ils parlent; je ne les lisais donc plus. Je me contentais de lire la vie des Saints; et, me voyant si loin d'eux dans le service de Dieu, je m'imaginais trouver un stimulant et un encouragement dans l'exemple de leurs vertus. Mais en me croyant parvenue à un si haut degré d'oraison, il me semblait que j'avais très peu d'humilité. Comme je ne pouvais m'ôter cette pensée, j'en éprouvais un chagrin profond jusqu'à ce que des hommes instruits, et, entre autres, le saint religieux Pierre d'Alcantara, me dirent de ne plus m'en mettre en peine. Je vois bien, certes, que je n'ai pas encore commencé à servir Dieu, et, cependant, les faveurs que je reçois de Sa Majesté sont comme celles qu'il réserve à beaucoup d'âmes saintes. Tout en moi est imperfection, sauf les désirs et l'amour; sur ce point, je le reconnais bien, le Seigneur m'a favorisée afin que je puisse lui rendre quelque service. Il me semble vraiment que je l'aime, mais ce qui me désole, ce sont mes œuvres et les nombreuses imperfections que je constate en moi.

D'autres fois mon âme est dans une sorte de stupi-

dité. J'exprime ce qui est. Je ne fais, ce semble, ni bien, ni mal; je me contente de suivre les autres, comme on dit, sans éprouver ni peine, ni consolation; la vie et la mort, la joie et la douleur, tout m'est indifférent; on dirait que je ne sens rien. L'âme est alors, selon moi, comme le petit ânon qui s'en va paissant, se soutient avec l'aliment qu'on lui donne et mange sans presque s'en apercevoir. Une fois dans cet état, en effet, elle ne doit pas être sans puiser un aliment dans quelques faveurs insignes de Dieu; car elle n'a aucune répugnance à supporter cette vie si misérable et l'accepte avec une indifférence parfaite. Mais comme elle ne sent ni les mouvements ni les effets intérieurs, elle n'a pas l'intelligence de son état.

Il me semble maintenant que l'âme est alors comme un navire qui fend les eaux par un vent très modéré et fait beaucoup de chemin sans qu'on s'en aperçoive. Il n'en est pas ainsi de ces autres états dont j'ai parlé. Les effets produits y sont si grands que l'âme constate presque aussitôt son progrès, car soudain les désirs bouillonnent en elle et rien n'est plus capable de la satisfaire; tel est l'effet produit, quand Dieu lui donne ces grands transports d'amour dont il a été question. Elle ressemble à ces petites sources d'eau vive que j'ai vues couler, et qui ne cessent jamais par leur bouillonnement de rejeter le sable en haut. Cette comparaison, à mon avis, peint au naturel l'état de cette âme. L'amour dont elle est embrasée est sans cesse en mouvement et lui suggère toujours de nouvelles entreprises. Il ne peut plus être contenu en elle, comme la source qui ne pouvant demeurer sous terre, se répand au dehors. Tel est l'état habituel de cette âme. Elle ne peut ni rester en repos ni contenir ses transports, tant est grande l'impétuosité de l'amour. Abîmée dans cet amour qui ne saurait lui faire défaut,

elle voudrait voir les autres s'y désaltérer et célébrer avec elle les louanges de Dieu.

Oh ! que de fois je me suis rappelé cette eau vive dont le Seigneur parle à la Samaritaine ! Que j'aime ce passage de l'Évangile ! Ce qui est certain, c'est que dès mon jeune âge je l'aimais, sans comprendre comme aujourd'hui la valeur de ce bien que je demandais; je conjurais souvent le Seigneur de me donner de cette eau, et là où je me tenais toujours j'avais une image me représentant cette scène de l'Évangile, avec ces paroles que la Samaritaine adressa au Seigneur près du puits : *Domine, da mihi aquam; Seigneur, donnez-moi de cette eau.*

Cet amour peut encore, à mon avis, se comparer à un grand feu qui demande toujours un aliment nouveau pour continuer son activité. Ainsi en est-il des âmes dont je parle. Volontiers elles feraient les plus grands sacrifices pour jeter le bois dans ce feu et l'empêcher de s'éteindre. Pour moi, étant ce que je suis, n'aurais-je que des pailles à y jeter, je m'estimerais heureuse. C'est là tout ce que je puis faire de temps en temps et même très souvent. Parfois j'en ris; d'autres fois je m'en afflige beaucoup; je me sens pressée par un mouvement intérieur de servir Dieu en quelque chose, et ne pouvant faire davantage, j'orne de verdure et de fleurs quelques images, je balaie, je décore un oratoire, ou je me livre à certaines petites occupations de si peu d'importance que j'en suis confuse. Quand j'accomplis quelque pénitence, c'est dans une mesure très faible; et si le Seigneur n'avait égard à la droiture de mes intentions, ces œuvres, je le vois, ne seraient d'aucun prix; aussi je ris de moi-même.

C'est un grand tourment pour ces âmes en qui Dieu dans sa bonté a déposé ce feu de son amour en abondance, quand par défaut de forces corporelles, elles

ne peuvent faire quelque chose pour lui. Oui, c'est là une angoisse bien cruelle. Elles sont impuissantes à jeter du bois dans ce feu, et elles se meurent de l'appréhension de le voir s'éteindre. L'âme alors semble se consumer au-dedans d'elle-même, et se réduire en cendres; elle fond en larmes et elle brûle; c'est un tourment indicible mais délicieux. Que d'actions de grâces elle doit rendre au Seigneur, l'âme élevée à cet état, qui a reçu assez de forces corporelles pour faire pénitence, ou qui, possédant la science, le talent et la liberté nécessaires, peut prêcher, confesser et convertir les pécheurs ! Elle ne saurait connaître ni apprécier le trésor dont elle est en possession, si elle n'a pas éprouvé personnellement quelles angoisses il y a à ne pouvoir rien faire pour le service de Dieu, quand on est sans cesse comblée de ses faveurs les plus élevées. Qu'Il soit béni pour tous ses dons et que les Anges chantent sa gloire ! Ainsi soit-il.

Je ne sais, mon Père, si je fais bien d'entrer dans tant de détails. Mais comme vous m'avez fait dire de nouveau de ne pas craindre de m'étendre et de ne rien omettre, je rapporte avec toute la clarté et simplicité possibles ce que ma mémoire me rappelle. Évidemment il y aura de nombreuses omissions. Il me faudrait d'ailleurs beaucoup plus de temps, et j'en ai très peu, comme je l'ai dit. Peut-être aussi il n'en résulterait aucun profit.

CHAPITRE XXXI

Elle parle de quelques tentations extérieures, apparitions et tourments qui lui venaient du démon. Elle explique en même temps certaines choses très utiles pour les âmes qui suivent le chemin de la perfection.

Après avoir parlé de quelques tentations et troubles tant intérieurs que secrets. dont le démon était l'auteur, je veux en raconter d'autres dont il me tourmentait presque en public et où l'on ne pouvait méconnaître son action.

Un jour que je me trouvais dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche sous un aspect horrible. Sa bouche attira tout particulièrement mon attention, parce qu'il me parla : elle était épouvantable. Il semblait sortir de tout son corps une grande flamme très claire, et sans mélange d'ombre. Il me dit d'une voix menaçante que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait me reprendre. Je fus effrayée et je fis comme je pus mon signe de croix. Il disparut, mais il revint aussitôt. Par deux fois, la même scène se renouvela. Ne sachant plus que faire, je pris de l'eau bénite qui se trouvait là; j'en jetai du côté où il était, et il ne revint plus.

Une autre fois, il me tourmenta durant cinq heures par des douleurs si terribles et un trouble physique et moral si profond que je ne croyais pas pouvoir y résister plus longtemps. Les personnes présentes étaient épouvantées; elles ne savaient que faire, ni moi comment me défendre. Quand les douleurs et les

maux corporels sont excessifs, j'ai pour coutume de faire des actes intérieurs comme je puis; je supplie le Seigneur, s'il doit retirer quelque gloire de ces épreuves, de me donner de la patience et de me laisser en cet état jusqu'à la fin du monde. Comme cette fois la souffrance dont j'étais torturée me paraissait très rude, je m'efforçais de la supporter par le moyen de tels actes et de telles résolutions. Le Seigneur daigna me faire entendre que c'était le démon. Je vis en effet près de moi un petit nègre d'aspect abominable ; il grinçait des dents comme désespéré d'avoir essuyé une perte là où il croyait trouver un gain. Dès que je l'eus aperçu, je me mis à rire, et je demeurai sans crainte, car il y avait près de moi quelques religieuses. Celles-ci toutefois ne savaient que faire ni quel remède apporter à un si grand tourment; car le démon me poussait, malgré toutes mes résistances, à me donner de grands coups du corps, de la tête et des bras; la souffrance la plus cruelle était le trouble intérieur, il m'était absolument impossible de goûter un peu de repos. Je n'osais demander de l'eau bénite à mes compagnes, pour ne point les effrayer et ne point leur faire connaître ce que c'était.

Je l'ai vu bien des fois par ma propre expérience, il n'y a rien de plus efficace que l'eau bénite pour repousser les démons et les empêcher de revenir. La croix aussi les met en fuite, mais ils reviennent. La vertu de l'eau bénite doit être bien grande. Pour moi j'en éprouve une consolation très particulière et très sensible, lorsque j'en prends. Et je l'affirme, elle me fait éprouver d'ordinaire un bien-être que je ne saurais exprimer, et une joie intérieure qui fortifie toute mon âme. Cela n'est point une illusion; ce n'est pas une fois mais très souvent que je l'ai éprouvé et examiné avec soin. On est alors comme celui qui, fatigué par la

chaleur et une soif excessives, boirait un verre d'eau froide; il semble qu'il éprouve un rafraîchissement dans tout son être. Cela montre combien est grand tout ce qui est établi par l'Église; aussi je ressens une joie très vive en considérant quelle vertu ses paroles communiquent à l'eau, pour la rendre si différente de celle qui n'est pas bénite.

Comme le tourment dont j'étais victime ne cessait point, je dis à mes compagnes, que si elles ne devaient point en rire, je leur demanderais de l'eau bénite. Elles m'en apportèrent et en jetèrent sur moi, mais ce fut sans effet. J'en jetai moi-même du côté où était le démon, et il disparut aussitôt; tout mon mal me quitta comme si on l'avait enlevé avec la main; mais je restai aussi brisée que si j'avais été rouée de coups de bâton. Il en résulta pour moi un grand enseignement. Je constatai le mal que le démon peut nous faire, sur une simple permission de Dieu, même quand le corps et l'âme ne lui appartiennent pas encore. Que ne fera-t-il pas quand il les aura en sa possession! Aussi je conçus de nouveau le désir de me préserver d'une si mauvaise compagnie.

Dans une autre circonstance assez récente, je fus soumise au même tourment. Mais l'épreuve fut moins longue. Me trouvant seule, j'appelai pour demander de l'eau bénite. Deux religieuses entrèrent lorsque les démons étaient déjà sortis; et ces religieuses sont vraiment dignes de foi et incapables pour rien au monde de dire un mensonge; or, elles sentirent une odeur très mauvaise comme de soufre. Pour moi, je ne la sentis point. Mais elle dura assez de temps pour donner le loisir de la constater.

Une autre fois, me trouvant au chœur, je fus saisie d'un très grand transport de recueillement. Je sortis pour qu'on ne s'en aperçût pas. Mais on entendit frapper de grands coups dans la pièce voisine où je

m'étais retirée. Pour moi, j'entendis parler près de moi, comme si l'on s'était concerté pour un complot et ne saisis que des cris menaçants. J'étais tellement absorbée dans l'oraison que je ne pus rien comprendre; aussi je n'éprouvai aucune crainte.

J'étais assaillie de la sorte presque toutes les fois que le Seigneur me faisait la grâce d'être utile à quelque âme par mes conseils. Voici un fait certain qui m'est arrivé. Les témoins en sont nombreux et parmi eux se trouve mon confesseur actuel[1] qui en a vu la preuve dans une lettre; je ne lui avais pas dit de qui était la lettre, mais il connaissait bien la personne.

Un ecclésiastique vint un jour me trouver. Depuis deux ans et demi il vivait dans un péché mortel des plus abominables dont j'aie entendu parler. Pendant ce temps, il ne le confessait pas et ne s'en corrigeait pas; et cependant il célébrait la messe. Il se confessait des autres péchés, me disait-il, mais comment pourrait-il faire l'aveu d'une faute aussi honteuse ? Il désirait ardemment la déclarer, et il n'en avait pas le courage. Son état me toucha vivement, et la vue d'une offense si grande faite à Dieu me causa une peine profonde. Je lui promis de supplier instamment le Seigneur d'y apporter un remède, et d'engager d'autres personnes meilleures que moi à faire de même. J'écrivis aussi à une personne à qui, me dit-il, je pouvais envoyer mes lettres pour lui. Or, dès la première, il se confessa. Le Seigneur ayant égard aux supplications des nombreuses personnes très saintes auxquelles j'avais recommandé cette âme, daigna lui faire miséricorde. De mon côté, malgré ma misère j'avais apporté beau-

1. Le P. Dominique Bagnès ou le P. Garcia de Toledo, qui confessèrent la Sainte à Saint-Joseph d'Avila entre 1563 et 1566. — P. Silverio, p. 251.

coup de soin pour accomplir tout ce qui dépendait de moi. Cet ecclésiastique m'écrivit qu'il s'était déjà très amendé et que, depuis quelque temps, il n'était plus retombé dans ce péché; mais, ajoutait-il, la tentation lui causait un tourment si grand et des souffrances si cruelles, qu'il lui semblait être en enfer. Il me conjurait de le recommander encore à Dieu. Je fis part de cette supplique à mes Sœurs, à la prière desquelles le Seigneur devait m'accorder la grâce désirée; car elles prirent cette affaire à cœur. Il s'agissait par ailleurs d'une personne que nul n'aurait pu soupçonner. Je suppliai Sa Majesté de mettre un terme à ses tourments et à ses tentations et de laisser plutôt les démons venir me torturer à sa place, à la condition que je fusse à l'abri de toute faute. Or pendant un mois, je suis passée par les plus cruels tourments, et c'est alors que j'ai enduré les deux épreuves dont j'ai parlé. Je fis connaître à cet ecclésiastique ce que j'avais enduré durant ce mois; et on me répondit que, par la miséricorde de Dieu, il n'était plus harcelé des tentations du démon. Son âme se fortifia et recouvra une entière liberté. Il ne cessait pas de rendre grâces au Seigneur, et de me manifester à moi-même sa reconnaissance, comme si j'y eusse été pour quelque chose. Sans doute, la persuasion où il était que le Seigneur me favorisait de ses dons lui était utile. Quand il se voyait très tenté, disait-il, il lisait mes lettres, et la tentation le quittait. Il était extrêmement étonné de ce que j'avais enduré et de la manière dont il avait été délivré; moi-même j'en étais surprise. Mais volontiers j'aurais accepté de souffrir beaucoup d'années encore, pour voir cette âme affranchie. Dieu soit béni de tous ses dons ! Elle doit être bien puissante sur lui l'oraison de ceux qui le servent, comme le font, j'en suis persuadée, les religieuses de cette maison. Comme c'était moi qui avais sollicité

le concours de leurs prières, les démons devaient s'indigner davantage contre moi, et le Seigneur le permettait ainsi à cause de mes péchés.

A cette époque encore, je crus une nuit que ces esprits de ténèbres allaient m'étouffer. Quand on leur eut jeté beaucoup d'eau bénite, j'en vis s'enfuir une multitude, comme s'ils s'étaient précipités du haut d'un rocher. Ces maudits esprits me tourmentent très souvent, mais ils m'inspirent fort peu de crainte, car je vois qu'ils ne peuvent faire le moindre mouvement sans la permission de Dieu; ce serait donc une fatigue pour vous, mon Père, et pour moi si je racontais toutes leurs tentations.

Cet exposé pourra servir au véritable serviteur de Dieu et l'aider à mépriser tous ces fantômes dont les démons se servent pour l'effrayer. Soyons-en bien persuadés, chaque fois que nous les méprisons, nous leur enlevons de leurs forces et notre âme acquiert encore sur eux un plus grand empire. De plus, il en découle toujours quelque grand avantage pour nous. Je n'en parlerai pas pour ne point prolonger ce récit. Je raconterai seulement ce qui m'arriva une veille des Morts. Me trouvant dans un oratoire, après avoir récité un nocturne, je disais quelques oraisons très dévotes qui se trouvent à la fin de notre bréviaire. Soudain le démon vint se placer sur le livre, pour m'empêcher d'achever l'oraison; je fis le signe de la Croix et il s'en alla. Je recommençai l'oraison, et il revint; par trois fois, ce me semble, je recommençai la même oraison; enfin, je jetai de l'eau bénite et je pus l'achever. A l'instant, je vis sortir du Purgatoire quelques âmes auxquelles sans doute il devait rester bien peu à expier. Il me vint alors à la pensée que le démon avait voulu retarder leur délivrance. Je l'ai vu bien rarement sous quelque forme, et très souvent sans forme aucune, comme dans la vision dont j'ai

parlé, où, bien qu'il n'y ait point de représentation, on voit clairement qu'il est là.

Voici encore un fait que je veux rapporter, parce qu'il m'étonna beaucoup. Étant un jour de la Sainte Trinité dans le chœur d'un certain monastère, j'entrai dans un ravissement et je vis qu'une lutte terrible s'était engagée entre des démons et des anges. Je ne pouvais comprendre le sens de cette vision. Mais moins de quinze jours après j'en eus l'intelligence, en constatant un certain démêlé qui s'éleva entre des personnes d'oraison et un grand nombre d'autres qui ne l'étaient pas. Il en résulta même un sérieux dommage pour la maison où cela se passa, car ce démêlé dura longtemps et causa beaucoup de trouble.

D'autres fois, je voyais une multitude de démons autour de moi; mais il me semblait qu'une grande clarté m'environnait tout entière et ne leur permettait pas de s'approcher de moi. Je compris que Dieu me gardait et les retenait assez loin de moi pour les empêcher de me porter à quelque faute. D'après ce que j'ai constaté plusieurs fois en moi, j'ai reconnu la vérité de cette vision. Le fait est que je comprends si bien leur peu de pouvoir quand je ne suis point infidèle à Dieu, que je n'en ai pour ainsi dire aucune crainte. Tous leurs efforts sont vains, s'ils ne rencontrent pas des âmes qui se rendent à discrétion. C'est contre ces lâches qu'ils montrent leur pouvoir.

Dans les tentations dont j'ai parlé, il me semblait parfois que toutes les vanités et les faiblesses du passé se réveillaient en moi. J'avais bien besoin alors de me recommander à Dieu, car, aussitôt je me tourmentais, en m'imaginant que, puisque ces pensées me revenaient, tout le reste devait être l'œuvre du démon. Je me disais qu'après avoir reçu tant de faveurs de Dieu, je devais, semble-t-il, être préservée même des premiers mouvements de ces mauvaises pensées, et

ce tourment durait jusqu'à ce que le confesseur m'eût tranquillisée.

D'autres fois, j'étais très tourmentée, et je le suis encore maintenant, quand je vois que quelques-uns font grand cas de moi, spécialement les personnes d'un rang élevé, et que l'on dit de moi beaucoup de bien. J'en ai souffert, et j'en souffre extrêmement. Mais je m'empresse alors de jeter les yeux sur la vie de Notre-Seigneur et des saints. Il me semble que je suis une voie tout opposée à la leur; car ils n'ont connu que mépris et injures. La crainte s'empare de moi; je n'ose pour ainsi dire lever la tête, et je voudrais me dérober à tous les regards.

Je suis tout autre au milieu des persécutions. Bien que le corps le sente et que la nature s'afflige, l'âme s'élève avec tant de souveraineté que je ne sais comment cela peut être. Mais il en est ainsi. L'âme semble alors se trouver dans son propre royaume et tenir tout l'univers à ses pieds.

J'ai éprouvé à différentes reprises cette peine qui durait plusieurs jours. Il me semblait que sous un certain rapport c'était de la vertu et de l'humilité. Mais je vois clairement aujourd'hui que c'était une tentation, comme me l'a fort bien montré un dominicain très savant. La pensée que les faveurs dont le Seigneur me comblait seraient connues du public me causait un tourment si excessif que j'en étais dans un trouble profond. Mon affliction devint extrême, et après avoir bien pesé tout, j'aurais mieux aimé être enterrée toute vive, que de voir se divulguer ces grâces. Aussi quand je commençai à être favorisée de ces grands recueillements ou ravissements auxquels je ne pouvais résister même en public, je me trouvais si confuse ensuite que j'aurais voulu me soustraire à tous les regards.

Un jour que j'étais plus que d'ordinaire sous le

poids de cette affliction. Notre-Seigneur me demanda ce que je craignais. Car il ne pouvait en résulter que deux choses : ou bien on murmurerait contre moi, ou bien on le glorifierait. Par là il me faisait connaître que ceux qui ajouteraient foi aux faveurs dont j'étais l'objet l'en glorifieraient, et que ceux qui refuseraient d'y croire me condamneraient sans motif, mais dans l'un et l'autre cas il y aurait profit pour moi. Je ne devais donc point me troubler. Ces paroles me tranquillisèrent beaucoup et me consolent encore chaque fois que je me les rappelle.

La tentation fut si forte que je voulais sortir de cette localité et m'en aller avec ma dot dans un autre monastère. J'avais entendu dire que la clôture y était beaucoup plus étroite que dans celui où j'étais et qu'on y pratiquait de grandes austérités. Ce monastère était également de mon Ordre et très éloigné, ce qui m'aurait consolée, car je me serais trouvée là où personne ne m'aurait connue; mais mon confesseur ne voulut jamais m'y autoriser. Toutes ces craintes m'enlevaient beaucoup de liberté d'esprit; je suis parvenue à comprendre, depuis, que cette humilité n'était pas la bonne, puisqu'elle me causait tant de troubles. Aussi le Seigneur daigna m'enseigner la vérité suivante. Je devais être absolument sûre et certaine que tous les biens dont j'étais enrichie ne venaient pas de moi, mais de Lui seul. Et de même qu'au lieu de m'attrister en entendant louer d'autres personnes, je m'en réjouissais au contraire et trouvais une grande consolation à voir comment les dons de Dieu brillaient en elles, de même je ne devais pas non plus m'affliger de ce qu'il manifestait ses œuvres en moi.

Je tombai encore dans un autre extrême. J'adressais à Dieu des suppliques et des prières toutes spéciales pour qu'il manifestât mes péchés aux personnes qui croiraient découvrir en moi quelque bien; elles

verraient par là combien j'étais loin d'avoir mérité ses faveurs; et ce désir je l'ai toujours très vif. Mon confesseur me défendit cette prière. Mais jusqu'à ces derniers temps, si je voyais qu'une personne avait une très haute estime de moi, je prenais des détours et je m'ingéniais pour lui donner connaissance de mes péchés, et il me semble que cela me soulageait. On m'a encore fait un grand scrupule d'agir de la sorte. Cette conduite en effet ne venait pas de l'humilité; c'était une tentation qui en engendrait beaucoup d'autres. Il me semblait que je trompais tout le monde : et s'il est vrai qu'ils se trompent ceux qui croient qu'il y a en moi quelque bien, mon désir n'était point de les tromper, et jamais je n'ai eu une pareille intention. Mais le Seigneur doit le permettre pour quelque cause spéciale. Ainsi je n'ai jamais parlé même à mes confesseurs d'aucune de ces choses, à moins de le croire nécessaire; je m'en serais fait un grand scrupule.

Toutes ces petites craintes, ces peines, cette ombre d'humilité, étaient, je le vois bien maintenant, d'assez grandes imperfections et dénotaient un défaut de mortification. Car une âme qui se remet entièrement entre les mains de Dieu ne se préoccupe pas plus du bien que du mal qu'on peut dire d'elle, si elle comprend bien qu'elle n'a rien d'elle-même et que la grâce de le comprendre vient évidemment de la main du Seigneur. Qu'elle se confie donc en celui qui la comble de ses dons, car il doit savoir pourquoi il manifeste ses faveurs; mais qu'elle se prépare aussi à la persécution qui de nos jours est certaine, lorsque le Seigneur veut manifester que quelques personnes reçoivent de semblables grâces; mille regards sont fixés sur elle, tandis que pas un regard ne se porte sur mille âmes d'une autre sorte.

De fait, il n'y avait pas peu de motifs d'avoir de la crainte, et la mienne devait venir de là; ce n'était pas

de l'humilité, mais de la pusillanimité. Aussi l'âme que Dieu veut ainsi exposer aux regards du monde doit se préparer à être martyre du monde; et, si elle ne veut pas mourir à lui, il saura bien l'abattre sous ses coups. Et certainement je ne vois rien en lui qui me paraisse avoir du bon, si ce n'est qu'il ne permet pas aux gens de bien d'avoir des défauts et les oblige, à force de murmures, à se perfectionner. Et je l'affirme, il faut plus de courage à une âme qui n'est pas encore sans défauts, pour suivre le chemin de la perfection que pour endurer un prompt martyre. La perfection ne s'acquiert pas en peu de temps; je fais une exception pour celui à qui le Seigneur, par un privilège spécial, accorde cette faveur. A peine le monde a-t-il vu une âme entrer dans ce chemin, qu'il la voudrait parfaite aussitôt. De mille lieues il lui découvre un défaut qui est peut-être en elle une vertu. La même action chez ceux qui la condamnent viendrait d'un vice, voilà pourquoi ils jugent de cette âme par eux-mêmes. La personne qui tend à la perfection ne devrait, d'après eux, ni manger, ni dormir, ni même respirer, comme on dit. Plus haute est l'opinion qu'ils ont de sa vertu, plus ils semblent oublier qu'elle vit dans un corps. Car, malgré toute sa perfection, elle vit sur la terre, et, de si haut qu'elle domine les misères d'ici-bas, elle leur demeure toujours assujettie. Aussi, je le répète, il faut un grand courage à cette pauvre âme. Elle n'a pas encore commencé à marcher, et on voudrait qu'elle vole. Elle n'a pas encore vaincu ses passions, et on voudrait que dans les circonstances difficiles elle montre cette fermeté dont on lit le récit dans la Vie des Saints déjà confirmés en grâce. O mon Dieu, que n'endure-t-elle pas ? et comment n'en aurait-on pas le cœur brisé de douleur ? que d'âmes qui retournent en arrière parce qu'elles ne savent pas, les pauvres petites, comment soutenir de telles

épreuves ! Et c'est bien là, je crois, ce qui serait arrivé pour la mienne, si Dieu, dans sa très grande miséricorde, n'eût tout fait de son côté. Aussi vous verrez, mon Père, que jusqu'au jour où, par pure bonté, il a daigné tout accomplir lui-même, je n'ai fait que tomber et me relever.

Je voudrais bien savoir m'expliquer, car, à mon avis, beaucoup d'âmes sont dans l'illusion ici. Elles veulent voler quand Dieu ne leur a pas encore donné des ailes. Je crois m'être déjà servie de cette comparaison, mais elle vient ici très à propos. Je la rappelle parce que je vois quelques âmes tomber dans une peine profonde à cause de cette illusion. Elles commencent avec de grands désirs, et avec ferveur; elles ont une généreuse résolution de s'avancer dans la vertu; il y en a même qui renoncent à tous les biens extérieurs par amour pour Dieu. Or, elles voient chez d'autres âmes plus avancées des actes de vertus héroïques qui sont un don du Seigneur, et non le résultat de leurs propres efforts; elles lisent dans tous les ouvrages que l'on a composés sur l'oraison et la contemplation, ce qui est requis pour parvenir à cet état élevé; et comme elles ne peuvent le mettre en pratique immédiatement, elles se désolent. On doit, d'après ces livres, ne pas se préoccuper du mal qu'on peut dire de nous, et même s'en réjouir beaucoup plus que si l'on en disait du bien; il faut faire peu de cas de l'honneur; le détachement vis-à-vis de parents étrangers à l'oraison sera tel que, bien loin de rechercher leur conversation, on en éprouve de la fatigue; on parle aussi de beaucoup d'autres choses de ce genre qui, à mon avis, sont des dons du Seigneur; car, si je ne me trompe, ce sont là déjà des biens surnaturels ou contraires à nos inclinations. Mais que ces âmes ne s'affligent pas et mettent leur confiance en Dieu. Les bons désirs dont elles sont animées aujourd'hui,

Sa Majesté les transformera en œuvres, si elles s'adonnent à l'oraison et si elles font de leur côté tout ce qui dépend d'elles. Il est très important pour nous, vu notre faiblesse native, de nous soutenir par une grande confiance sans nous laisser abattre et de ne point nous imaginer que, malgré tous nos efforts, nous ne remporterons jamais la victoire.

Comme j'ai une grande expérience sur ce point, je veux, mon Père, vous donner quelques avis. Ne croyez pas, malgré toutes les apparences, qu'une vertu est acquise, si elle n'a pas été éprouvée par son contraire. Nous devons être toujours dans la défiance de nous-mêmes, et nous tenir sur nos gardes tant que nous vivrons. Car nous ne tardons pas à nous attacher beaucoup aux choses d'ici-bas si, comme je l'ai dit, la grâce ne nous est pas pleinement donnée pour en connaître le néant. Et, en cette vie, il n'y a rien qui ne soit constamment entouré de dangers multiples. Je m'imaginais, il y a quelques années, que non seulement j'étais détachée de mes parents, mais qu'ils m'étaient une fatigue; et vraiment j'avais peine à souffrir leur conversation. Or une affaire très importante étant survenue, je fus obligée d'aller chez une de mes sœurs que j'avais beaucoup aimée autrefois [1]. Bien qu'elle fût meilleure que moi, je ne m'accommodais point de ses entretiens, car elle était mariée, et vu la différence de notre état, les conversations ne pouvaient pas être toujours au gré de mes désirs. Aussi je gardais le plus possible la solitude. Et cependant je vis que j'étais beaucoup plus sensible à ses peines qu'à celles du prochain et que j'en étais préoccupée. Enfin je reconnus que je n'étais pas aussi libre que je le pensais; je devais encore fuir les occasions, afin de faire grandir en moi cette vertu de déta-

1. Marie de Cépéda, dont la Sainte parle avec tant d'éloges, aux chap. II et III.

chement dont le Seigneur avait commencé de me favoriser. Aussi, depuis cette époque, je m'y suis toujours appliquée avec le secours de sa grâce.

Quand le Seigneur commence à nous donner une vertu, nous devons avoir pour elle la plus haute estime et ne jamais nous exposer au danger de la perdre, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit de l'honneur, sans parler de beaucoup d'autres choses. Car, soyez-en certain, mon Père, tous ceux qui s'imaginent en être complètement détachés, ne le sont pas; il faut ne jamais nous négliger sur ce point. Et une personne, si elle est encore sensible à quelque point d'honneur et si elle veut avancer, doit, qu'elle m'en croie, briser cette attache. C'est là une chaîne qu'aucune lime ne saurait rompre. Dieu seul le fait quand il y a de notre côté l'oraison et de généreux efforts. Il me semble que c'est une entrave dans ce chemin de la perfection, et elle cause de tels dommages que j'en suis épouvantée.

Je vois des personnes qui par la sainteté et la grandeur de leurs œuvres font l'admiration du monde. D'où vient donc, ô mon Dieu, que ces âmes rampent encore sur la terre ? Comment ne sont-elles pas déjà parvenues au sommet de la perfection ? Quel est ce phénomène ? Qui donc retient ces âmes qui font pourtant de si grandes choses pour Dieu ? Hélas ! elles sont retenues par un point d'honneur, et ce qui est pire encore, elles ne veulent pas en convenir, car le démon leur persuade parfois qu'elles sont obligées de le garder. Mais qu'elles se fient à mes paroles, qu'elles ajoutent foi pour l'amour de Dieu à cette petite fourmi à qui le Seigneur commande de parler. Si elles ne font pas disparaître cette chenille, l'arbre pourra n'être pas endommagé tout entier; quelques vertus lui resteront, mais toutes seront atteintes. Cet arbre sera sans beauté, il ne grandira pas et il empêchera de grandir ceux qui l'entourent; car les fruits des bons

exemples qu'il donne ne sont pas sains et durent peu.

Je l'ai dit bien des fois, si petit que soit le point d'honneur, il est comme une erreur de ton ou de mesure dans le chant; il n'y a plus d'harmonie. Il est nuisible en tout temps; mais pour l'âme qui marche dans la voie de l'oraison, c'est une peste. Vous cherchez, dites-vous, à vous unir étroitement à Dieu, vous désirez suivre les conseils du Christ qui a été chargé d'injures et de faux témoignages, et vous voulez ne souffrir aucune atteinte dans votre honneur ou votre réputation ! Vous n'arriverez pas à vous rencontrer, car les chemins sont différents. Le Seigneur vient s'unir à l'âme qui se renonce et ne craint pas de perdre de son droit en beaucoup de circonstances. Quelques-uns me diront : Mais je n'ai rien en quoi je puisse céder de mon droit, les occasions ne s'en présentent pas. Pour moi, je crois que si vous avez cette détermination dont j'ai parlé, le Seigneur ne permettra pas que vous soyez privé d'un si grand bien. Sa Majesté vous ménagera tant de circonstances où vous pourrez vous exercer dans cette vertu, que peut-être vous les trouverez trop nombreuses. Il s'agit seulement de mettre la main à l'œuvre.

A ce sujet je veux rapporter les bagatelles, les petites choses que je faisais au commencement, ou du moins quelques-unes d'entre elles. Je veux parler de ces petites pailles que je jetais dans le feu, comme je l'ai dit plus haut; car je ne pouvais faire davantage. Le Seigneur reçoit tout; qu'il en soit béni à jamais !

J'avais, entre autres imperfections, celle de savoir peu les rubriques du bréviaire, les offices et les cérémonies du chœur; c'était une pure négligence de ma part, quand par ailleurs je m'occupais de beaucoup de choses vaines. Je voyais d'autres novices qui auraient pu m'instruire. Il m'arrivait de ne point les interroger pour ne pas leur faire comprendre mon peu de con-

naissance, car aussitôt la pensée du bon exemple à donner se présentait comme c'est l'ordinaire. Mais depuis le jour où Dieu m'a un peu ouvert les yeux, je n'hésitais pas, au moindre doute qui s'élevait sur des choses même que je savais, à interroger les jeunes. Et je ne perdis par là ni honneur ni crédit. Le Seigneur daigna même, ce me semble, me donner plus de mémoire que je n'en avais auparavant.

Je ne savais pas bien chanter; aussi j'étais très humiliée quand je n'avais pas étudié la partie dont on m'avait chargée, non par crainte d'y faire des fautes en présence du Seigneur, ce qui eût été une vertu, mais à cause des nombreuses personnes qui m'entendaient. Ce n'était que du point d'honneur; mais je me troublais tellement que je chantais beaucoup moins bien que je ne le savais. Dans la suite je pris sur moi, quand je n'étais pas très bien préparée, de dire que je ne savais pas. Cela me coûtait beaucoup dans les débuts; mais ensuite je le faisais avec joie. Dès que je commençai à ne plus me préoccuper que l'on connût mon ignorance, je chantai beaucoup mieux qu'auparavant. En réalité c'est ce triste point d'honneur qui m'empêchait de savoir exécuter ce que j'avais à honneur de bien faire : car chacun met son honneur où il veut.

Voilà de petits actes qui ne sont rien, et moi-même je suis un véritable rien puisque tout cela me donnait de la peine, mais par là l'âme s'entraîne peu à peu à faire des efforts. Et des actions de cette sorte, infimes en elles-mêmes, sont précieuses aux yeux de Dieu si elles sont faites pour Sa Majesté; et il nous aide à en accomplir de plus importantes.

Voici, par exemple, ce qui m'arriva plusieurs fois pour l'exercice de l'humilité. Voyant que toutes les religieuses réalisaient des progrès dans cette vertu excepté moi, car je n'ai jamais été bonne à rien, j'allais plier tous leurs manteaux, dès qu'elles étaient sorties

du chœur. Par là, me semblait-il, je servais ces anges qui chantaient en ce lieu les louanges du Seigneur. Elles vinrent enfin à le découvrir, je ne sais comment, et je n'en fus pas peu confuse, car ma vertu n'allait pas jusqu'à vouloir qu'elles eussent connaissance de ces riens. Ce ne devait pas être humilité de ma part, mais je craignais que, pour des choses de si peu de valeur, on ne vînt à rire de moi [1].

O mon Seigneur, quelle honte pour moi quand, me voyant coupable de tant d'offenses, je n'ai à parler que de ces quelques grains de sable, que je ne soulevais même pas de terre pour votre gloire, puisque toutes mes actions étaient accompagnées de tant de misères ! L'eau de votre grâce n'avait pas encore jailli sous ces petits grains de sable pour les porter en haut. Pourquoi donc, ô mon Créateur, n'y a-t-il pas, au milieu de tant d'infidélités, quelque chose de valeur capable de figurer à côté du récit que je donne des grandes grâces dont vous m'avez comblée ! Aussi, mon Dieu, je ne sais comment mon cœur ne se brise pas de douleur, ni comment ceux qui liront ces pages pourront s'empêcher de m'avoir en horreur. Ils verront qu'après avoir si mal répondu à des faveurs si élevées, je n'ai pas rougi de raconter de pareils services; après tout ils sont de moi, c'est tout dire. Oui, ô mon Dieu, j'en rougis. Cependant, faute d'actions plus notables, je raconte ces ébauches si imparfaites de vertus afin d'encourager ceux qui accompliront de grandes œuvres; car, si le Seigneur a daigné prendre les miennes en considération, à plus forte raison aura-t-il les leurs pour agréables. Plaise à Sa Majesté de m'accorder la grâce de ne pas rester toujours dans les débuts ! Ainsi soit-il !

1. D'après les dépositions d'Anne de Jésus et d'Isabelle de Saint-Dominique, à Avila, 26 août 1610, la Sainte, au début de la Réforme, aurait voulu être sœur converse, afin de vivre plus cachée.

CHAPITRE XXXII

Elle expose comment le Seigneur voulut la transporter en esprit dans un endroit de l'enfer qu'elle avait mérité par ses péchés. Elle raconte sommairement ce qui lui fut représenté alors. Elle commence à rapporter les différentes voies par lesquelles se fonda le monastère de Saint-Joseph, où elle se trouve actuellement.

Depuis longtemps déjà le Seigneur m'avait accordé un grand nombre des grâces dont j'ai parlé, et d'autres encore fort élevées, quand, un jour, étant en oraison, il me sembla que je me trouvais subitement, sans savoir comment, transportée tout entière en enfer. Le Seigneur, je le compris, voulait me montrer la place que les démons m'y avaient préparée et que j'avais méritée par mes péchés. Cette vision dura très peu; mais alors même que je vivrais de longues années, il me serait, je crois, impossible d'en perdre jamais le souvenir.

L'entrée me parut semblable à une ruelle très longue et très étroite, ou encore à un four extrêmement bas, obscur et resserré. Le fond était comme une eau fangeuse, très sale, infecte et remplie de reptiles venimeux. A l'extrémité se trouvait une cavité creusée dans une muraille en forme d'alcôve où je me vis placée très à l'étroit. Tout cela était délicieux à la vue, en comparaison de ce que je sentis alors; car je suis loin d'en avoir fait une description suffisante.

Quant à la souffrance que j'endurai dans ce réduit,

il me semble impossible d'en donner la moindre idée; on ne saurait jamais la comprendre. Je sentis dans mon âme un feu dont je suis impuissante à décrire la nature, tandis que mon corps passait par des tourments intolérables. J'avais cependant enduré dans ma vie des souffrances bien cruelles; et, de l'aveu des médecins, ce sont les plus grandes dont on puisse être affligé ici-bas, car tous mes nerfs s'étaient contractés quand je fus percluse de mes membres. J'avais eu aussi à supporter toutes sortes d'autres maux dont quelques-uns, je l'ai dit, venaient du démon. Mais tout cela n'est rien en comparaison de ce que je souffris dans ce cachot. De plus, je voyais que ce tourment devait être sans fin et sans relâche. Et cependant toutes ces souffrances ne sont rien encore auprès de l'agonie de l'âme. Elle éprouve une oppression, une angoisse, une affliction si sensible, une peine si désespérée et si profonde, que je ne saurais l'exprimer. Si je dis que l'on vous arrache continuellement l'âme, c'est peu, car, dans ce cas, c'est un autre qui semble vous ôter la vie. Mais ici, c'est l'âme elle-même qui se met en pièces. Je ne saurais, je l'avoue, donner une idée de ce feu intérieur et de ce désespoir qui s'ajoutent à des tourments et à des douleurs si terribles. Je ne voyais pas qui me les faisait endurer, mais je me sentais, ce semble, brûler et hacher en morceaux. Je le répète, ce qu'il y a de plus affreux, c'est ce feu intérieur et ce désespoir de l'âme.

Dans ce lieu si infect d'où le moindre espoir de consolation est à jamais banni, il est impossible de s'asseoir ou de se coucher; l'espace manque; j'y étais enfermée comme dans un trou pratiqué dans la muraille; les parois elles-mêmes, objet d'horreur pour la vue, vous accablent de tout leur poids; là tout vous étouffe; il n'y a point de lumière, mais les ténèbres les plus épaisses. Et cependant, chose que je

ne saurais comprendre, malgré ce manque de lumière, on aperçoit tout ce qui peut être un tourment pour la vue.

Le Seigneur ne voulut pour lors me montrer rien plus de l'enfer. Il m'a donné, depuis, une vision de choses épouvantables et de châtiments infligés à certains vices; ces tortures me paraissaient beaucoup plus horribles à la vue. Mais, comme je n'en souffrais pas la peine, j'en fus moins effrayée. Dans la vision précédente, au contraire, le Seigneur m'avait fait éprouver véritablement en esprit ces tourments et ces angoisses, comme si mon corps les avait endurés. Je ne sais comment cela se fit, mais je compris bien que c'était une grande grâce et que le Seigneur voulait me faire voir de mes propres yeux l'abîme d'où sa miséricorde m'avait délivrée. Entendre parler de l'enfer, ce n'est rien. Ce que j'avais médité sur les divers tourments qu'on y endure, bien que ce fût rarement, car la voie de la crainte ne convenait pas à mon âme, ce que j'avais considéré sur les déchirements causés par les démons, ce que j'avais lu enfin de divers autres châtiments, tout cela n'est rien auprès de ce supplice. Ce sont deux choses absolument différentes. Elles sont entre elles comme le tableau et l'objet qu'il représente; et la torture du feu de ce monde est bien peu de chose en comparaison du feu de l'enfer. Aussi, je fus épouvantée; malgré les six ans environ écoulés depuis lors, ma terreur est telle en écrivant ces lignes qu'il me semble que mon sang se glace dans mes veines[1] ici même où je me trouve. Aussi, chaque fois que je me rappelle ce souvenir au milieu de mes travaux et de mes peines, toutes les souffrances d'ici-bas ne sont plus rien à mes yeux; il me semble même que, sous

1. Comme la Sainte écrivait ces lignes vers 1565, la vision dont elle parle dut avoir lieu en 1559.

un certain rapport, nous nous plaignons sans motif. Je ne crains pas de le redire, c'est là une des grâces les plus insignes que le Seigneur m'ait accordées. Elle a produit en moi le plus grand profit. Elle m'a ôté la crainte des tribulations et des contradictions de la vie, elle m'a donné le courage de les supporter; et elle m'a stimulée à remercier le Seigneur de m'avoir délivrée, comme j'ai tout lieu de le croire maintenant, de ces tourments si longs et si terribles.

Depuis lors, je le répète, tout me paraît facile en comparaison d'un seul instant de ces tortures que j'endurai alors. Je m'étonne même qu'après avoir lu souvent des livres où l'on donne quelque aperçu des peines de l'enfer, je ne les aie point redoutées comme elles le méritent et ne m'en soit pas fait une idée exacte. Où étais-je donc ? Comment pouvais-je trouver quelque repos dans ce qui m'entraînait à un si terrible séjour ? O mon Dieu, soyez à jamais béni ! Comme on voit bien que vous m'aimez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même ! Que de fois, ô Seigneur, ne m'avez-vous pas délivrée d'une si horrible prison ! Que de fois j'y retournais moi-même contre votre volonté !

Cette vision m'a procuré, en outre, une douleur immense de la perte de tant d'âmes et en particulier de ces luthériens qui étaient déjà par le baptême membres de l'Église. Elle m'a procuré aussi les désirs les plus ardents d'être utile aux âmes. Il me semble en vérité que, pour en délivrer une seule de si horribles tourments, je souffrirais très volontiers mille fois la mort. Voici en effet ce que je pense. Quand nous voyons quelqu'un et surtout une personne amie au milieu de grandes épreuves et de grandes douleurs, il semble que nous sommes naturellement touchés de compassion; et si ses souffrances sont intenses, nous les ressentons très vivement. Mais la vue d'une âme condamnée pour l'éternité au supplice des supplices,

qui donc la pourrait souffrir ? Il n'y a pas de cœur qui n'en serait brisé de douleur. Nous sommes émus de la plus tendre compassion pour les maux d'ici-bas, et cependant nous savons qu'ils ont un terme et finissent avec la vie. Ne le serions-nous pas davantage pour des supplices qui doivent durer toujours ? Je ne sais comment nous pouvons vivre en repos quand nous voyons tant d'âmes que le démon entraîne avec lui en enfer.

Cela enfin me fait désirer ardemment que dans l'affaire si importante du salut nous ne soyons satisfaits qu'à la condition de faire tout, oui tout ce qui dépend de nous. Dieu veuille nous donner la grâce de réaliser ce dessein ! Voici la réflexion qui me vient. Toute mauvaise que j'étais, j'apportais quelque soin à servir Dieu; j'évitais certaines fautes que le monde, je le vois, compte pour rien et commet avec facilité; j'endurais de graves infirmités avec cette grande patience que me donnait le Seigneur; je n'étais point portée au murmure; je ne disais de mal de personne; je n'aurais jamais pu, ce me semble, vouloir du mal à qui que ce soit; je n'étais point atteinte de la convoitise; je ne me souviens pas d'avoir jamais eu des sentiments d'envie, ou du moins je n'ai pas offensé gravement le Seigneur sur ce point; il y avait encore en moi quelques autres dispositions de ce genre. Enfin, toute mauvaise que j'étais, je me tenais le plus possible dans la crainte de Dieu, et cependant je vois la place que les démons m'avaient préparée; et, en vérité, mes fautes, ce me semble, méritaient encore un plus grand châtiment. Toutefois, je le répète, c'était un terrible supplice. Aussi il est dangereux de nous contenter de nos faibles vertus; et une âme qui à chaque pas tombe en péché mortel ne devrait goûter ni repos ni joie; aussi pour l'amour de Dieu, retirons-nous des occasions dangereuses, et le Seigneur nous aidera comme il l'a

fait à mon égard. Plaise à Sa Majesté de ne point m'abandonner de sa main, afin que je ne retombe plus à l'avenir, car j'ai déjà vu la demeure où je devrais aboutir. Que le Seigneur ne le permette jamais, je l'en supplie par ses perfections infinies. Ainsi soit-il !

Après cette vision, le Seigneur daigna encore dans sa bonté me favoriser d'autres grandes merveilles et me révéler des choses secrètes sur la gloire qu'il réserve aux bons et les peines qu'il prépare aux méchants. Aussi je soupirais après tous les moyens possibles de mériter quelque peu un si grand bien et de faire pénitence pour éviter un si grand malheur. Mon désir était de fuir les créatures et d'achever enfin de me séparer entièrement du monde. Ce dessein me poursuivait sans cesse, mais, bien loin de me troubler, il me causait une douce paix. Il était évident qu'il venait de Dieu, et que Sa Majesté avait donné à mon âme une chaleur nouvelle pour l'aider à supporter des aliments plus solides que ceux dont elle s'était nourrie jusqu'alors.

Réfléchissant donc à ce que je pourrais faire pour sa gloire, je pensai qu'il fallait tout d'abord répondre aux devoirs de ma vocation religieuse, en gardant ma règle dans toute la perfection possible. Le monastère où j'étais[1] comptait, il est vrai, beaucoup de servantes de Dieu, et Notre-Seigneur y était fidèlement servi. Mais comme il y avait une grande pauvreté, les religieuses en sortaient fréquemment pour se rendre dans des maisons où elles pouvaient passer quelque temps en tout honneur et toute religion. La règle n'y était pas, non plus, établie dans sa rigueur primitive, et on la suivait, comme dans l'Ordre entier, conformément à la Bulle de mitigation[2]. Il y avait encore

1. Celui de l'Incarnation, à Avila.
2. Celle d'Eugène IV, 1431.

d'autres inconvénients. La vie, me semblait-il, y était trop facile, parce que la maison était spacieuse et pleine d'agréments. Mais le plus grand inconvénient, à mes yeux, était celui des sorties. J'en usais cependant plus que les autres; car certaines personnes à qui les supérieurs ne pouvaient répondre par un refus, voulaient m'avoir en leur compagnie, et on cédait devant leurs importunités. Cela prenait une telle tournure que je n'aurais pu rester que très peu dans le monastère. Sans doute le démon devait y être pour quelque chose, et travailler à ce que je fusse dehors pour empêcher le grand bien que je faisais à quelques religieuses en leur communiquant les enseignements que je recevais de mes directeurs. Or, il arriva une fois que me trouvant en compagnie de plusieurs personnes, l'une d'elles me dit à moi comme aux autres que si nous voulions vivre comme les religieuses déchaussées[1], il serait possible de fonder un monastère. Une telle proposition répondait parfaitement à mes vœux. Je commençai à en faire part à cette dame veuve, ma compagne dont j'ai déjà parlé[2]. Animée des mêmes vues que moi, elle se mit aussitôt en demeure d'assurer des revenus au futur monastère. Comme je le vois maintenant, il n'y avait pas alors grande chance de succès; mais le désir que nous en avions nous le faisait paraître facile. D'un autre côté, comme j'étais très contente de vivre dans le couvent où j'habitais, parce que je le trouvais très à mon goût et ma cellule tout à fait à mon gré, je ne voulais pas encore prendre un parti définitif. Toutefois, nous résolûmes, cette dame et moi, de recommander beaucoup ce projet à Dieu.

Un jour, après la communion, le Sauveur me commanda de travailler de toutes mes forces à l'établisse-

1. Les franciscaines.
2. Doña Yomar de Ulloa, cf. chap. XXIV.

ment de ce monastère. Il me donnait la plus complète assurance que cet établissement se ferait et que lui-même y serait très fidèlement servi. Il voulait qu'il fût dédié à saint Joseph : ce saint nous protégerait à l'une des portes, Notre-Dame à l'autre, et lui-même, le Christ, se tiendrait au milieu de nous. Ce monastère serait une étoile qui jetterait un grand éclat. Bien que les familles religieuses fussent relâchées de leur ferveur primitive, je ne devais pas croire qu'il en tirât peu de gloire; et que deviendrait le monde, s'il n'y avait des religieux ? Enfin, il m'ordonnait de communiquer le commandement qu'il me faisait à mon confesseur; il le priait de ne point s'opposer à ce dessein et de ne point m'en détourner.

Cette vision fut accompagnée d'effets si merveilleux, et ces paroles produisirent une impression si vive en moi, que je ne pouvais douter que Dieu n'en fût l'auteur. Cependant j'éprouvais une peine profonde, parce que je me représentais alors quelques-uns des ennuis et des travaux que cette entreprise allait me coûter; j'étais d'ailleurs très contente dans mon monastère, et si je m'étais occupée précédemment de cette affaire, ce n'avait pas été avec une détermination bien arrêtée ni avec la certitude du succès.

Maintenant il me semblait qu'on me pressait de mettre la main à l'œuvre. Et comme je voyais que c'était entreprendre une œuvre qui me donnerait de grands soucis, je me demandais encore ce que j'allais faire. Mais le Seigneur insista souvent; il me fit connaître sa volonté par des raisons si nombreuses et si évidentes que je n'osais plus me dispenser d'en parler à mon confesseur. Je lui écrivis donc tout ce qui se passait [1]. Il n'osa pas me dire formellement d'aban-

1. Le P. Balthasar Alvarez.

donner le projet. Mais d'après les lumières naturelles de la raison, il ne voyait pas de chance de succès, car cette dame ma compagne, qui devait bâtir le monastère, n'avait que des ressources très minimes et presque nulles. Il me dit de m'en ouvrir à mon supérieur et de me conformer à sa décision. Mais comme je n'avais pas l'habitude de parler de mes visions à ce supérieur, ce fut cette dame qui lui exprima son désir de fonder un monastère. Le Provincial [1], qui est ami de la perfection religieuse, accueillit très favorablement ce projet; il donna à cette dame tout l'appui qui était nécessaire et lui dit qu'il prendrait le monastère sous sa juridiction. On s'entretint aussi du revenu qu'il faudrait. Quant au nombre des religieuses, nous ne voulions point, pour beaucoup de raisons, qu'il dépassât celui de treize. Avant ces pourparlers, nous avions écrit tout ce qui se passait au saint religieux, le Père Pierre d'Alcantara; il nous avait conseillé de ne pas manquer de réaliser notre projet et donné son avis sur toutes nos démarches.

Notre projet avait à peine transpiré dans la localité, qu'il s'éleva contre nous une grande persécution qu'il serait trop long de raconter. Ce n'était que paroles malignes et railleries. On traitait notre projet de folie; on disait que je n'avais qu'à rester dans mon monastère. Quant à ma compagne, elle eut à subir une telle persécution qu'elle en était accablée. Pour moi, je ne savais que devenir, et il me semblait que l'on avait quelque raison de nous traiter ainsi. Or un jour que j'étais sous le coup de cette épreuve et me recommandais à Dieu, Sa Majesté commença à me consoler et encourager. *Je verrais par là*, me dit-il, *combien avaient souffert les Saints qui avaient fondé des Ordres*

1. Le P. Grégoire Fernandez.

religieux; j'aurais encore à endurer beaucoup plus de persécutions que je ne pouvais penser; mais nous ne devions point nous en mettre en peine. Il me parla, en outre, de certaines autres choses que je devais confier à ma compagne. Ce qui causa le plus mon admiration c'est qu'aussitôt, nous fûmes l'une et l'autre consolées de tout le passé et remplies de courage pour résister à tous nos contradicteurs. Car en réalité il n'y avait presque personne, soit parmi les gens d'oraison, soit dans toute la ville, qui ne fût contre nous et qui ne regardât notre projet comme une insigne folie.

Il y eut aussi tant de propos et tant de trouble dans mon monastère qu'il sembla bien ardu au provincial de lutter seul contre tous. Il changea donc d'avis et ne voulut plus admettre la fondation. Les revenus, disait-il, n'étaient ni sûrs, ni suffisants, et l'opposition trop grande. En tout cela il semblait bien avoir raison; enfin il abandonna notre projet et refusa de reconnaître la fondation. Aussi nous qui pensions avoir surmonté les premières difficultés, nous éprouvâmes une très grande peine. Pour moi, ce qui me chagrina le plus, ce fut de voir que le provincial nous était opposé; car avec son approbation j'étais disculpée aux yeux de tout le monde. Quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution si elle n'abandonnait pas ce projet, parce que, disait-on, son devoir était de faire cesser le scandale.

Elle alla trouver un religieux de l'Ordre de saint Dominique, qui était d'une éminente doctrine et en même temps très grand serviteur de Dieu [1]. Elle lui raconta notre projet et lui fit le récit de toute l'affaire, parce que nous n'avions personne dans la localité qui voulût nous donner un conseil. On disait que nous ne

1. Le P. Pierre Ibagnès.

suivions que nos têtes. Cela avait lieu avant même que le provincial n'eût changé d'avis. Cette dame fit donc à ce saint homme une relation exacte de l'affaire; elle lui exposa en outre quelle rente elle tirait de son majorat. Son plus grand désir était d'être aidée par lui, parce que c'était le plus grand théologien qu'il y eût alors dans la ville, et que bien peu dans son Ordre le surpassaient. De mon côté, je lui dis tout ce que nous pensions faire et lui en exposai quelques motifs. Toutefois je ne lui parlai point des révélations que j'avais eues, mais seulement des raisons naturelles qui me déterminaient; je voulais en effet qu'il ne nous donnât son avis que d'après ces renseignements. Il nous pria de lui donner huit jours pour réfléchir et nous demanda si nous étions bien déterminées à faire ce qu'il nous dirait. Je lui répondis que oui. Mais malgré cette réponse qui, ce me semble, était conforme à ma volonté, je conservai toujours une certaine assurance de voir la fondation se réaliser. Ma compagne avait plus de foi que moi; en dépit de tout ce qu'on pouvait lui dire, elle ne consentit jamais à abandonner ce dessein. Pour moi, je le répète, il me semblait impossible qu'il ne réussît pas. Cependant je ne regarde comme vraie une révélation qu'autant qu'elle n'est point contraire à la sainte Écriture et aux lois de l'Église que nous sommes obligés de suivre. La révélation dont j'avais été favorisée me semblait venir véritablement de Dieu; si néanmoins ce savant religieux m'avait dit que nous ne pouvions, sans commettre de faute ou aller contre la conscience, fonder le monastère, je m'en serais désistée immédiatement, ce me semble, ou j'aurais cherché un autre moyen d'accomplir la volonté de Dieu. Mais le Seigneur ne me montrait alors que celui-là.

Ce serviteur de Dieu m'a avoué depuis qu'en acceptant d'examiner notre projet il était bien décidé à

faire tout son possible pour nous en détourner; car il avait déjà su l'opposition de la ville, et comme tout le monde il jugeait que ce projet était une folie. Il ajouta qu'un gentilhomme, ayant appris que nous étions allées le trouver, l'avait fait avertir de bien prendre garde à la décision qu'il allait nous donner et de ne nous prêter aucun concours. Mais quand il commença à examiner ce qu'il devait nous répondre, quand il considéra attentivement cette affaire et le but que nous nous proposions, l'ordre et la régularité que nous voulions établir, il fut pleinement convaincu que notre projet était très agréable à Dieu et qu'il fallait ne pas manquer de le réaliser. Il nous répondit donc de nous hâter de le mener à bonne fin; il nous indiqua même les moyens à prendre et la ligne de conduite à suivre. Les revenus qu'on promettait pour la fondation étaient, il est vrai, très modiques, mais il fallait bien, disait-il, compter un peu sur la Providence. D'ailleurs, ceux qui s'opposeraient à notre dessein n'auraient qu'à s'adresser à lui, et il saurait leur répondre. Depuis lors, en effet, il nous prêta toujours son appui, comme je le dirai dans la suite.

Cette réponse nous consola beaucoup. En même temps certaines personnes vraiment saintes, qui n'avaient cessé de nous être contraires, commençaient déjà à s'adoucir; quelques-unes même nous venaient en aide. Parmi elles, se trouvait le saint gentilhomme dont j'ai déjà fait mention [1]. Il lui sembla, vertueux comme il était, que notre projet visait à la plus haute perfection; car notre genre de vie était basé tout entier sur l'oraison; et si les moyens de le réaliser lui paraissaient très difficiles et sans chance de succès, il se rangeait cependant à la pensée que Dieu pourrait

1. François de Salcedo.

bien en être l'auteur. Sans doute, le Seigneur lui avait touché le cœur. Il avait agi de même vis-à-vis de cet ecclésiastique, grand serviteur de Dieu et docteur [1], auquel, comme je l'ai dit, je m'étais adressée tout d'abord. C'était un vrai miroir de vertu dans toute la ville, où Dieu l'avait évidemment placé pour la conversion et l'avancement d'un grand nombre d'âmes. Il venait donc, lui aussi, nous prêter son concours.

Les choses en étaient là et on ne cessait de nous assister par beaucoup de prières, quand nous achetâmes une maison dans un endroit bien situé. Elle était petite, il est vrai, mais je ne m'en mettais pas en peine; car le Seigneur m'avait dit d'entrer comme je pourrais; et je verrais ce que Sa Majesté ferait. Oh ! comme je l'ai bien vu, en effet ! Aussi, quoique la rente destinée au monastère parût très modique, j'avais l'assurance que le Seigneur trouverait d'autres voies pour tout arranger et favoriser notre dessein.

1. Maître Gaspar Daza.

CHAPITRE XXXIII

Elle continue le récit de la fondation du monastère du glorieux saint Joseph. Elle dit comment on lui commanda de ne plus s'en occuper, et pendant combien de temps elle l'abandonna. Elle raconte aussi quelques épreuves qu'elle endura alors et les consolations dont le Seigneur la favorisa.

Les affaires étaient donc en cet état et si près de se conclure que le jour suivant on devait passer le contrat, quand notre Père provincial changea d'avis. Il agissait, selon moi, d'après une disposition particulière de la Providence, comme la suite l'a montré. Les prières faites pour l'œuvre étaient si nombreuses, que le Seigneur travaillait à la perfectionner peu à peu pour la mener à bonne fin d'une autre manière. Notre Père provincial ne voulant donc plus admettre la fondation, mon confesseur[1] me défendit aussitôt de m'en occuper. Et Dieu sait cependant tout ce qu'il m'en avait coûté de travaux et d'épreuves pour la conduire jusqu'à ce point. Je l'abandonnai donc, et elle en demeura là. Aussi on se confirma davantage dans l'opinion que toute cette affaire n'était qu'une rêverie de femmes. Les murmures redoublèrent contre moi, et cependant je n'avais rien fait jusqu'alors que par ordre de mon provincial. J'étais très mal vue de tout mon monastère[2] pour avoir voulu en bâtir un d'une clôture plus étroite. Les religieuses disaient que

1. Le P. Balt. Alvarez.
2. Celui de l'Incarnation d'Avila.

je leur faisais affront; que je pouvais également bien servir Dieu dans le monastère où il y avait d'autres religieuses meilleures que moi; que je n'aimais pas ce couvent, et qu'il vaudrait mieux lui procurer des rentes que d'en rechercher pour un nouvel établissement. Les unes parlaient de me faire mettre dans la prison [1]; d'autres en très petit nombre, prenaient quelque peu ma défense. Je voyais bien qu'en beaucoup de choses on avait raison de me condamner; aussi j'exposais quelquefois les motifs de ma conduite. Mais, comme je ne pouvais déclarer le principal, qui était l'ordre de Dieu, je ne savais que faire et je gardais le silence. Parfois aussi le Seigneur m'accordait une très grande grâce, celle de n'éprouver aucune inquiétude de tout cela et d'abandonner mon projet avec autant de facilité et de contentement que s'il ne m'en eût rien coûté. Nul ne pouvait croire qu'il en fût ainsi, pas même les personnes d'oraison avec qui je traitais; on pensait au contraire que j'étais très peinée et très confuse. Mon confesseur lui-même ne pouvait y ajouter foi. Pour moi, je croyais avoir accompli tout ce que j'avais pu; je ne me regardais donc plus comme obligée à poursuivre le but que le Seigneur m'avait prescrit. Aussi je restai dans mon monastère très contente et très heureuse. Cependant je ne perdis jamais l'assurance que la fondation ne dût se réaliser. Je n'en voyais plus le moyen; je ne savais ni comment ni quand elle aurait lieu; mais j'avais la certitude qu'elle se ferait.

Ce qui me causa beaucoup de peine, c'est qu'un jour mon confesseur [2] m'adressa une réprimande, comme si j'avais fait quelque chose contre sa volonté.

1. Celle du monastère qui existe encore aujourd'hui et qui consiste en une cellule étroite et sans fenêtre.
2. Le P. Balt. Alvarez.

Le Seigneur voulait sans doute que l'épreuve ne manquât point de me venir de ce côté qui devait m'être le plus sensible. Car au milieu de tant de persécutions mon confesseur, de qui, ce semble, me devait venir quelque consolation, m'écrivit que je devais voir enfin, par tout ce qui était arrivé, que mon dessein était une pure rêverie; qu'après cette leçon, il ne fallait plus m'en occuper à l'avenir, ni même en parler; je pouvais voir en effet le scandale qui en était résulté. Il ajoutait encore diverses autres choses qui étaient toutes de nature à me faire de la peine. Cela me causa plus de chagrin que tout le reste ensemble. Je me demandais si je n'avais pas été l'occasion, la cause même que Dieu fût offensé; je me disais que, si mes visions étaient fausses, toute mon oraison n'était qu'un rêve, et je m'étais bien abusée et bien égarée. J'en conçus une peine très vive; j'étais au comble du trouble et de l'affliction. Heureusement Dieu ne m'a jamais manqué; au milieu de toutes ces épreuves dont j'ai parlé il me donnait fréquemment des consolations et des encouragements qu'il est inutile de rapporter. Aussi il me dit de ne point m'affliger; loin de l'avoir offensé, je l'avais beaucoup servi dans cette affaire; toutefois je devais me soumettre à l'ordre de mon confesseur et garder le silence pour le moment, jusqu'à ce qu'il fût temps de me remettre à l'œuvre.

Cette parole me procura tant de consolation et de joie, que la persécution soulevée contre moi ne me parut plus rien. Le Seigneur m'apprit alors le bien immense qu'il y a à souffrir l'épreuve et la persécution par amour pour lui. En effet, le progrès de l'amour de Dieu en moi, sans parler d'une foule d'autres avantages, fut tel que j'en étais moi-même étonnée. Aussi je ne puis plus m'empêcher de désirer les souffrances. L'on s'imaginait autour de moi que j'étais très confuse, et je l'eusse été en effet, si le Seigneur ne m'avait

accordé à un très haut degré une faveur de cette sorte. C'est alors que je commençai à avoir ces plus grands élans d'amour de Dieu dont j'ai parlé et de plus hauts ravissements. Mais je me taisais et ne révélais à personne les biens dont j'étais comblée.

Le saint religieux dominicain [1] demeurait toujours aussi certain que moi que la fondation aurait lieu. Voyant que je ne voulais plus m'en mêler pour ne point désobéir à mon confesseur, il s'en occupait de concert avec ma compagne; tous deux écrivaient à Rome et poursuivaient l'entreprise.

De son côté, le démon commençait à insinuer aux uns et aux autres que j'avais eu quelque révélation sur notre projet; on vint en tremblant m'annoncer que les temps étaient difficiles, qu'on pourrait peut-être relever quelque accusation contre moi et me dénoncer aux Inquisiteurs. Ces propos me parurent plaisants et je me contentai d'en rire, car je n'ai jamais eu aucune crainte sur ce point; je connaissais bien mes sentiments intimes pour tout ce qui concerne la foi; j'étais prête à endurer mille morts plutôt que de paraître aller contre la moindre des cérémonies de l'Église ou une vérité quelconque de la sainte Écriture. Je répondis donc qu'on pouvait être sans crainte sur ce point, et que ce serait un grand malheur pour mon âme, si elle avait un motif de redouter l'Inquisition. J'ajoutai encore que, dans ce cas, j'irais de moi-même me présenter à son tribunal : mais si l'on m'accusait faussement, le Seigneur saurait manifester mon innocence et il en résulterait un gain pour moi.

J'en parlai donc à mon cher père le dominicain, qui était, comme je l'ai dit, si savant que je pouvais bien être tranquille en faisant ce qu'il me dirait. Je lui

1. Le P. Pierre Ibagnès.

exposai alors avec la plus grande clarté possible toutes mes visions, mon mode d'oraison et les grandes grâces dont le Seigneur me comblait. Je le suppliai d'examiner le tout avec la plus sérieuse attention et de me dire s'il y trouvait quelque chose de contraire à la sainte Écriture, en un mot de me donner son sentiment. Il me rassura beaucoup et, si je ne me trompe, il retira de cette communication le plus grand profit. Car, bien qu'il fût déjà très vertueux, il s'adonna beaucoup plus à l'oraison à partir de ce moment; afin de s'y livrer plus librement, il se retira dans un monastère de son Ordre qui était situé dans un endroit très solitaire. Il y était depuis plus de deux ans, quand, à son grand regret, l'obéissance l'en fit sortir, parce qu'on avait besoin ailleurs d'un homme d'un tel mérite.

Pour moi, je fus très sensible sous un certain rapport à son départ; mais je ne l'en détournai point malgré le grand vide qu'il me causait. Je sus, en effet, quels avantages il devait retirer de cette retraite. Me trouvant un jour très affligée de son éloignement, j'entendis le Seigneur me dire de me consoler et de ne point avoir de peine, parce que ce père était sous la conduite d'un bon guide. De fait, il était à son retour si enrichi de vertus, et si avancé dans l'esprit d'oraison, que pour rien au monde, me disait-il, il n'eût voulu avoir manqué d'aller dans cette solitude. Je pouvais bien dire la même chose. Car, si précédemment il me rassurait et me consolait par le seul secours de la science, il le faisait aussi depuis lors à l'aide de la connaissance expérimentale des voies surnaturelles où il était très avancé.

Dieu le ramena juste au moment où Sa Majesté voyait que nous avions besoin d'un tel secours pour son œuvre, c'est-à-dire pour ce monastère dont il avait décrété l'établissement.

Je me renfermai donc dans ce silence dont j'ai parlé,

sans m'occuper de notre affaire, sans même en souffler mot, durant l'espace de cinq ou six mois, et jamais,dans cet intervalle, le Seigneur ne me commanda de la poursuivre. Je n'en comprenais pas la cause, mais je ne pouvais m'ôter de l'esprit que la fondation aurait lieu. Après ce laps de temps, le recteur de la Compagnie de Jésus ayant quitté cette ville, Sa Majesté en amena un autre qui était très versé dans la spiritualité, et qui avait, en outre, du courage, du jugement et de la science. Mon âme était alors dans une grande nécessité. En effet, celui qui me confessait dépendait d'un supérieur et, comme tous les pères de la Compagnie, il se faisait un devoir rigoureux de n'agir que d'après la volonté du supérieur. Il avait, sans doute, une connaissance approfondie de mes dispositions intérieures, et le plus vif désir de me faire réaliser de grands progrès; mais il n'osait prendre une détermination sur certains points; et il avait pour cela beaucoup de motifs. Mais comme mon âme éprouvait de telles impétuosités, je souffrais beaucoup de la voir enchaînée; cependant je ne m'écartais point des ordres de mon confesseur.

Étant un jour très affligée, parce qu'il me semblait que ce confesseur ne me croyait pas, le Seigneur me dit de ne point me tourmenter, que cette peine finirait bientôt. Ces paroles produisirent en moi la plus grande allégresse à la pensée qu'elles étaient l'annonce de ma mort prochaine; et chaque fois qu'elles revenaient à ma mémoire, elles causaient en moi la joie la plus vive. J'ai vu clairement ensuite qu'il s'agissait de l'arrivée du recteur dont je viens de parler, car depuis sa venue, ma peine a disparu. Ce recteur, en effet, non seulement n'entravait point la liberté du Père ministre qui était mon confesseur, mais il lui recommandait au contraire de me consoler parce qu'il n'y avait rien à craindre, de ne plus me conduire par une

voie si resserrée et de laisser agir l'esprit de Dieu en moi. Quelquefois en effet il me semblait que mon âme, emportée par l'impétuosité de ses transports, ne pouvait plus respirer.

Ce recteur vint me voir; mon confesseur m'avait commandé de lui faire connaître mon âme avec toute la liberté et toute la clarté possibles. Ces ouvertures m'inspiraient ordinairement une répugnance extrême. Mais cette fois, en entrant dans le confessionnal, j'éprouvai en mon âme un je ne sais quoi que je ne me souviens pas d'avoir jamais senti ni avant ni après pour personne. Il me serait impossible de dire, même par comparaison, comment cela se passa. Ce fut une joie toute spirituelle et une vue claire que cette âme devait comprendre la mienne et se trouvait en conformité avec elle. Mais, je le répète, je ne sais pas comment cela put se faire. Si encore je lui avais parlé précédemment, ou si l'on m'avait donné sur lui les renseignements les plus favorables, je n'aurais point été etonnée de la joie que j'éprouvais en songeant qu'il allait me comprendre. Mais nous ne nous étions jamais parlé l'un à l'autre et il m'était absolument inconnu. J'ai bien vu depuis que je ne m'étais point trompée dans mes appréciations; car il a fait sous tous les rapports le plus grand bien à mon âme dans les entretiens spirituels que j'ai eus avec lui. Son commerce est très avantageux pour les personnes que Dieu semble déjà conduire par des voies élevées; il ne les laisse point marcher pas à pas, il les fait courir. Sa méthode est de les porter à un détachement absolu et de les exercer à la mortification; Dieu lui a donné sur ce point, comme sur beaucoup d'autres d'ailleurs, un talent tout particulier. Dès que j'eus commencé à traiter avec lui, je compris sa manière d'agir; je vis que c'était une âme pure et sainte, et qu'elle avait reçu de Dieu un don tout spécial pour discerner les

esprits. Ce fut pour moi une grande consolation.

Il y avait peu de temps que je traitais avec lui, quand le Seigneur commença de nouveau à me presser de reprendre l'affaire du monastère. Il me chargea d'en exposer toutes les nombreuses raisons et considérations à mon confesseur et à ce recteur, pour les empêcher l'un et l'autre de m'en détourner. Quelques-unes leur inspirèrent de la crainte, car le Père recteur ne douta jamais que l'esprit de Dieu ne me dirigeât, vu qu'il en contemplait tous les effets avec beaucoup de soin et d'attention. Enfin, après plusieurs événements qui s'étaient succédé, ils n'osèrent m'empêcher de poursuivre mon entreprise.

Mon confesseur m'autorisa de nouveau à y travailler de tout mon pouvoir. Je voyais bien les peines auxquelles je m'exposais; car j'étais très seule, et mes ressources étaient très minimes. Il fut donc décidé entre nous que l'affaire serait conduite dans le plus grand secret.

Je m'entendis avec une de mes sœurs qui habitait en dehors de cette localité [1], pour qu'elle achetât et préparât la maison, comme si c'eût été pour elle, avec l'argent que le Seigneur nous procura lui-même dans ce but par différentes voies qu'il serait trop long de raconter. En tout cela, j'avais bien soin de ne rien faire contre l'obéissance. Toutefois, je n'en disais rien à mes supérieurs; c'eût été, je le savais, faire échouer mon dessein comme la première fois; et même c'eût été pire encore. Mais que de peines pour me procurer de l'argent, pour trouver la maison, en débattre le prix et la faire aménager ! J'étais parfois bien isolée au milieu de ces tourments; ma compagne, il est vrai, faisait ce qu'elle pouvait. Mais elle pouvait peu de

1. Jeanne de Ahumada, qui habitait Albe de Tormès, vint avec son mari Jean de Ovalle s'installer à Avila.

chose, si peu même que ce n'était presque rien. Tout ce qui était en elle c'était de prêter son nom et sa faveur, et rien plus; tout le reste de l'entreprise retombait sur moi et m'accablait parfois de tant de manières, que je m'étonne aujourd'hui d'avoir pu le supporter. Me trouvant parfois tout affligée, je disais : Mon Dieu, pourquoi me commandez-vous des choses qui semblent impossibles ? Bien que je ne sois qu'une femme, si du moins j'étais libre ! Mais liée de tant de manières, sans argent et sans moyen de m'en procurer soit pour le Bref, soit pour tout le reste, que puis-je faire, Seigneur ?

Un jour, me trouvant dans la nécessité, ne sachant que devenir, ni comment payer quelques ouvriers, saint Joseph, mon véritable Père et soutien, m'apparut. Il me fit comprendre que l'argent ne me manquerait pas et que je devais passer le marché avec les ouvriers. Je lui obéis sans avoir le moindre denier, et le Seigneur pourvut à tout d'une manière qui parut digne d'admiration à ceux qui en eurent connaissance. La maison me semblait très petite; et en réalité elle l'était tellement que je ne croyais pas pouvoir en faire un monastère; aussi je voulais en acheter une autre qui était contiguë, et très petite, pour en faire l'église. Mais n'ayant rien pour l'acheter et ne voyant pas le moyen de l'acquérir, je ne savais que faire. Or, un jour que je venais de communier, le Seigneur me dit : *Je t'ai déjà dit d'entrer comme tu pourras*; puis, il ajouta sous forme d'exclamation : *O cupidité du genre humain, tu crains donc que la terre même te manque ! Que de fois j'ai dormi au serein, pour n'avoir pas où me reposer !* Ces paroles jetèrent en moi l'épouvante. Comprenant que le Sauveur avait raison, je me rends à la maisonnette, j'en prends le tracé et je trouve qu'on peut la transformer en un monastère suffisant quoique très petit. Je ne m'occupai donc plus d'en acheter

une autre; mais je fis arranger celle-là, sans recherche ni élégance, de manière qu'on pût y vivre et qu'elle ne fût pas nuisible à la santé, comme cela doit toujours être.

Le jour de Sainte Claire, comme j'allais communier, cette sainte m'apparut toute ravissante de beauté. Elle me dit de poursuivre avec courage mon entreprise et ajouta qu'elle viendrait à mon secours. Je conçus dès lors une grande dévotion pour elle, et j'ai bien vu dans la suite la vérité de sa promesse. Un monastère de son Ordre, qui est proche du nôtre, nous aide à vivre; et, ce qui est beaucoup plus important encore, cette Sainte a peu à peu élevé mon désir à une si haute perfection que nous observons dans cette maison la même pauvreté qu'elle a établie dans les siennes, et que nous vivons nous aussi d'aumônes. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu faire confirmer ce point par l'autorité du Saint-Père, de façon que nous ne puissions jamais y contrevenir ni avoir de rentes. Le Seigneur a fait plus encore, grâce sans doute aux prières de cette Sainte bénie; il nous pourvoit très abondamment du nécessaire, sans que nous demandions rien à personne. Qu'il soit béni de tout ! Ainsi soit-il !

A la même époque je me trouvais, le jour de la fête de l'Assomption de Notre-Dame, dans une église de l'Ordre du glorieux saint Dominique; je me rappelais les nombreux péchés que j'y avais confessés autrefois et certaines particularités de ma triste vie. Tout à coup j'entrai dans un ravissement si grand que je me trouvai presque hors de moi-même. Je m'assis; il me semble que je ne pus même voir élever la sainte Hostie, ni suivre la messe; ce qui me causa ensuite quelque scrupule. Tandis que j'étais dans ce ravissement, on me revêtait, ce me semble, d'une robe toute éclatante de blancheur et de lumière. Tout d'abord je

ne vis point qui me revêtait ainsi; mais ensuite, j'aperçus Notre-Dame vers ma droite, et mon père saint Joseph à ma gauche qui me mettaient ce vêtement; il me fut donné de comprendre que j'étais déjà purifiée de mes péchés. A peine étais-je ainsi revêtue et toute comblée de délices et de *gloire*, qu'il me sembla que Notre-Dame me prenait les mains. Elle me dit que je lui procurais beaucoup de joie par ma dévotion au glorieux saint Joseph. Elle me donna l'assurance que la fondation du monastère réussirait et que Notre-Seigneur, elle et saint Joseph y seraient très fidèlement servis; je ne devais pas craindre d'y voir se refroidir jamais la ferveur sur ce point, bien que l'obéissance sous laquelle je me mettrais ne fût pas de mon goût; car elle et saint Joseph nous protégeraient, et son Fils nous avait déjà promis d'être toujours au milieu de nous. Comme gage de la vérité de cette promesse, elle me donnait ce joyau. Il me semblait qu'elle m'avait passé au cou un collier d'or très beau auquel était suspendue une croix du plus haut prix. Cet or et ces pierreries surpassent incomparablement tout ce que nous voyons ici-bas, car leur beauté est infiniment élevée au-dessus de ce que nous pouvons imaginer. L'entendement ne saurait comprendre non plus de quel tissu était la robe, ni avoir une idée de la blancheur dont Dieu voulait la faire briller. Tout ce qu'il y a ici-bas ne paraît plus, pour ainsi dire, qu'un dessin à la suie. Notre-Dame me parut d'une beauté ravissante. Je ne distinguai pas cependant les particularités de ses traits; je vis seulement l'ensemble de sa physionomie. Elle était vêtue de blanc et m'apparaissait au milieu d'une splendeur très grande qui, bien loin d'éblouir, réjouissait au contraire le regard. Je ne vis pas aussi distinctement le glorieux saint Joseph; toutefois je vis qu'il était là; c'était une vision semblable à celles

dont j'ai parlé précédemment, et où l'on connaît sans le secours des sens. Il me semblait aussi que Notre-Dame était très jeune. L'un et l'autre demeurèrent ainsi quelques instants près de moi; je me trouvais toute remplie d'une *gloire* et d'une joie immenses; je crois que je n'avais jamais été favorisée d'une pareille grâce, et je n'aurais plus voulu en être privée. Il me sembla ensuite que je les voyais remonter au ciel environnés d'une grande multitude d'anges. Je me trouvai alors dans une profonde solitude. J'éprouvai néanmoins tant de consolations ! Je me trouvai si élevée, si recueillie en oraison, si attendrie, qu'il me fut impossible pendant quelques instants de faire un mouvement et de proférer une parole ! j'étais, pour ainsi dire, hors de moi. J'éprouvai alors un si grand désir de me sacrifier pour Dieu, je découvris en moi des effets si merveilleux, tout en un mot s'était passé de telle sorte que je ne pus jamais, malgré tous mes efforts, avoir le moindre doute que cette vision ne vînt de l'esprit d'en haut. Aussi j'étais remplie de consolation et dans une paix profonde.

Ce que la Reine des anges m'avait dit de la juridiction provenait de ce j'avais de la peine à me soustraire à celle de l'Ordre. Notre-Seigneur m'avait déjà dit qu'il ne convenait pas de soumettre le nouveau monastère aux religieux; il m'avait même donné les raisons pour lesquelles cela ne convenait en aucune manière. Il m'avait, en outre, recommandé de recourir à Rome par une certaine voie qu'il avait daigné m'indiquer, et par où il ferait venir les dépêches. Il fut fait ainsi. Jusqu'alors les négociations n'avaient jamais pu aboutir, mais nous suivîmes la voie indiquée par Notre-Seigneur, et l'affaire réussit très bien.

Les événements qui suivirent ont montré combien il était important de mettre le nouveau monastère sous l'obéissance de l'évêque. Pour moi, je ne le

connaissais pas encore et je ne savais pas quel supérieur nous aurions en lui. Mais le Seigneur a voulu qu'il fût rempli d'une extrême bonté, et prît en main les intérêts de cette maison, autant qu'il le fallait pour la soutenir au milieu de la grande épreuve qu'elle a traversée, comme je le rapporterai plus loin, et la mettre dans l'état où elle est aujourd'hui. Béni soit Celui qui a tout conduit de la sorte ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXXIV

Elle montre comment il était convenable qu'elle s'absentât de cette localité à cette époque, elle en indique le motif et expose pourquoi son supérieur lui commanda d'aller consoler une dame de haut rang qui était très affligée. Elle commence à faire le récit de ce qui lui arriva alors, et de la grande grâce dont le Seigneur la favorisa en se servant d'elle pour porter à une grande perfection un personnage de naissance illustre en qui elle devait trouver ensuite un soutien et un appui. Ce chapitre est très important.

Malgré toutes mes précautions pour ne rien laisser transpirer de cette affaire, il fut impossible de la tenir tellement secrète que quelques personnes n'en eussent une connaissance très précise. Les unes y ajoutaient foi; les autres, non. Je craignais beaucoup que si l'on venait à en dire quelque chose au provincial à son arrivée, il ne me défendit de m'en occuper, car aussitôt j'aurais laissé là l'entreprise. Mais le Seigneur y pourvut de la manière suivante.

Dans une grande localité, distante de celle-ci de plus de vingt lieues, se trouvait une dame qui était fort affligée par la mort de son mari; son chagrin était si profond que l'on craignait même pour sa santé [1].

1. Louise de la Cerda, fille de Jean de la Cerda, duc de Médinaceli et proche parente des anciens rois d'Espagne. Son mari, don Antoine Arias Pardo de Saavedra, avait été un des plus riches d'Espagne, maréchal de Castille, seigneur de Malagon, Paracuellos y Fernan Caballero. Cette dame résidait alors à Tolède. C'est là que Thérèse se rendit au commencement de l'année 1562.

Le Seigneur voulut qu'on lui parlât de cette pauvre pécheresse, et qu'on lui en dît même du bien, dans le but de procurer les autres avantages qui en devaient résulter.

Cette dame, qui était d'une naissance illustre, connaissait beaucoup le provincial. Elle apprit que j'habitais un monastère où les sorties étaient permises. Notre-Seigneur lui donna un si vif désir de me voir dans l'espoir de trouver près de moi de la consolation, qu'elle ne pouvait y résister; aussitôt elle s'appliqua par tous les moyens possibles à m'amener chez elle, et elle en écrivit au provincial, qui était alors très loin. Celui-ci m'envoya un ordre formel, au nom de l'obéissance, de partir immédiatement avec une autre religieuse pour compagne. Cette nouvelle m'arriva la nuit de Noël. J'éprouvai un peu de trouble et un vif chagrin, à la pensée que si l'on m'appelait, c'était parce que l'on croyait trouver en moi quelque bien, et je ne pouvais le souffrir, quand je me savais si imparfaite. Je me recommandai donc instamment à Dieu. Or pendant tout le temps ou presque tout le temps des matines, je fus dans un profond ravissement. Le Seigneur me dit de ne pas manquer d'y aller, sans me préoccuper des avis contraires qu'on pourrait me donner; bien peu me conseilleraient sans témérité; si je devais rencontrer des travaux, il en reviendrait une grande gloire pour Dieu; d'ailleurs il convenait, pour la réussite de l'affaire du monastère, que je fusse absente jusqu'à l'arrivée du Bref; car le démon avait ourdi une grande trame pour le retour du provincial. Il ajouta que je ne devais rien redouter, car il m'assisterait là où j'allais.

Ces paroles me remplirent de courage et de consolation. Je parlai de tout cela au recteur, et il me répondit qu'il n'y avait aucun motif qui pût me dispenser de partir. D'autres, au contraire, prétendaient que cela ne pouvait être, car c'était, disaient-ils, une invention

du démon qui cherchait par là à me causer quelque préjudice, et je devais en écrire au provincial.

J'obéis au recteur et, m'appuyant sur les paroles que j'avais entendues dans l'oraison, je partis sans crainte; mais j'étais toute confuse en considérant à quel titre on m'appelait et combien on se trompait sur mon compte. Ce fut là un motif pour supplier instamment Notre-Seigneur de ne point m'abandonner. Une vive consolation pour moi était de trouver une maison de religieux de la Compagnie de Jésus, dans la localité où j'allais. Il me semblait qu'en me soumettant à ce qu'ils me commanderaient, comme je le faisais ici, j'y serais avec quelque sécurité.

Grâce à Dieu, cette dame trouva tant de consolation auprès de moi qu'elle éprouva aussitôt un mieux sensible, et cette consolation allait grandissant de jour en jour. On en fut d'autant plus frappé, que sa douleur, comme je l'ai dit, l'avait réduite à l'état le plus déplorable. Le Seigneur sans doute accordait cette faveur aux nombreuses prières que des personnes pieuses de ma connaissance lui avaient adressées pour moi et le succès de mon voyage.

Cette dame possédait une vive crainte de Dieu; elle était si bonne que, par son grand esprit de foi, elle suppléait à ce qui me manquait. Elle me voua la plus profonde affection, et je le lui rendais bien, en la voyant si bonne. Mais presque tout m'était une croix. Les attentions dont on m'entourait me causaient un grand tourment; j'étais dans les craintes les plus vives, en voyant que l'on faisait tant de cas de moi. Aussi, je tenais mon âme dans un tel recueillement que je n'osais la perdre de vue. Le Seigneur, de son côté, veillait sur moi; car durant mon séjour chez cette dame il me combla des plus hautes faveurs. Ces grâces me donnèrent une telle liberté, et m'inspirèrent un tel mépris pour tous les objets que je voyais, que plus

ils étaient précieux, plus j'en comprenais le néant. Quand j'aurais pu considérer comme un très grand honneur pour moi de servir des dames d'un si haut rang, je ne manquais pas de me trouver aussi libre avec elles, que si j'eusse été leur égale.

Il en résulta un très grand profit pour mon âme, comme je le déclarai à cette dame. Je vis qu'elle était femme et aussi sujette que moi à ses passions et à ses faiblesses. Je reconnus le peu de cas qu'il faut faire des grandeurs; car plus on est élevé, plus on a de soucis et d'ennuis. La préoccupation où l'on est de soutenir la dignité de son rang ne laisse pas vivre. Il faut manger hors de temps et de règle, parce qu'on doit suivre les exigences de son état et non de son tempérament; et bien souvent on choisit les mets qui conviennent au rang plutôt qu'au goût.

Aussi, je pris en horreur souveraine le désir d'être grande dame. Mais Dieu me garde de manquer de respect à celles qui le sont ! Bien que cette dame soit une des premières du royaume, je crois qu'il y en a peu qui soient plus humbles, et reflètent une plus profonde franchise. Je la plaignais et je la plains encore en voyant qu'elle sacrifiait souvent ses inclinations à son rang. De plus, il y a peu à se fier aux gens d'une maison, bien que les siens fussent bons; mais il ne faut pas parler à l'un plus qu'à l'autre; car celui qui sera l'objet d'une faveur excitera la jalousie de tous. C'est là une servitude, un de ces mensonges inventés par le monde, qui donne le nom de Seigneurs à ces personnages, quand, selon moi, ils sont, sous mille rapports, de véritables esclaves.

Grâce à Dieu, oui, grâce à Dieu, durant le temps que je demeurai dans cette maison, les personnes qui l'habitaient firent des progrès dans le service de Sa Majesté. Toutefois je ne fus pas à l'abri de certaines peines. Des jalousies même se manifestèrent chez

plusieurs personnes à cause du grand amour que cette dame avait pour moi. On pensait sans doute que je poursuivais quelque intérêt humain. Si le Seigneur permit que j'eusse quelque peu à souffrir de ces misères, et d'autres d'un genre différent, ce devait être pour ne pas me laisser enivrer par les attentions dont j'étais entourée. Il daigna ainsi me tirer de toutes ces difficultés avec une grande amélioration pour mon âme.

Pendant que j'étais dans cette ville, arriva un religieux de haute naissance [1] avec lequel j'avais traité quelquefois bien des années auparavant. Entendant un jour la messe dans une église de son Ordre, située près de la maison où j'habitais, j'eus le désir de savoir qu'elles étaient les dispositions de son âme, car je souhaitais vivement qu'il fût un grand serviteur de Dieu. Je me levai donc pour aller lui parler. Mais ensuite comme je me trouvais déjà recueillie en oraison, il me sembla que c'était perdre mon temps; pourquoi d'ailleurs me mêler de ce qui ne me regardait pas ? Je me rassis donc de nouveau. Cela m'arriva, je crois, par trois fois. Enfin mon bon ange l'emporta sur le mauvais, et je fis appeler ce religieux, qui vint me parler au confessionnal.

Nous commençâmes par nous demander mutuellement des nouvelles de notre vie; car il y avait bien des années que nous ne nous étions pas vus. Je lui déclarai tout d'abord que la mienne avait été traversée par beaucoup de peines intérieures. Comme il insistait vivement pour m'amener à les lui raconter, je lui répondis qu'elles étaient de nature à demeurer secrètes et que je ne pouvais pas les lui dévoiler. Mais puisque, reprit-il, son intime ami le Père dominicain dont il a été question [2] les savait, il lui en ferait aussitôt la

1. Le P. Garcia de Tolédo.
2. Le P. Ibagnès.

confidence; je pouvais donc parler sans crainte.

Le fait est qu'il ne put s'empêcher d'insister, ni moi ce me semble, de lui dire ce qu'il désirait savoir. Si d'ordinaire il m'en coûtait beaucoup d'ennui et de honte pour ouvrir mon âme, je n'en eus pas plus avec lui qu'avec le Père recteur dont j'ai parlé [1]. Je n'y éprouvai aucune peine, mais au contraire la consolation la plus vive. Je lui parlai donc sous le sceau de la confession. Il me parut plus éclairé que jamais. Sans doute, j'avais toujours reconnu en lui une haute intelligence; mais j'admirai alors les talents et les dons magnifiques qu'il possédait pour réaliser de grands progrès, s'il se donnait entièrement au service de Dieu. Car depuis quelques années voici quelle est ma disposition. Je ne puis rencontrer une personne qui me contente beaucoup sans désirer aussitôt la voir se donner tout à Dieu. Parfois même, ces désirs sont si véhéments qu'il m'est impossible de les contenir. Sans doute, je les forme pour tous, mais ils sont très vifs pour les âmes qui me contentent; aussi je fais toute sorte d'instances en leur faveur auprès de Dieu. C'est ce qui m'arriva pour le religieux dont je parle. Il me pria de le recommander avec ferveur à Dieu. Mais il n'avait pas besoin de me le dire; j'y étais si bien disposée que je n'aurais pu agir autrement.

Je m'en allai donc à cet endroit où j'avais coutume d'être seule à faire oraison, et, entrant dans un profond recueillement, je me mis à m'entretenir avec le Seigneur, et à lui adresser des paroles pleines d'abandon, car bien souvent je ne sais ce que je lui dis. C'est l'amour qui parle; l'âme est tellement hors d'elle-même qu'elle ne voit plus la distance qui la sépare de Dieu. Elle se reconnaît aimée de Lui et elle s'oublie elle-même. Elle est, ce semble, tout en Lui, comme sa

1. Le P. Gaspar de Salazar, recteur du collège d'Avila.

chose propre, sans division aucune, et elle dit des folies.

Je me souviens que je conjurai d'abord le Seigneur avec des larmes abondantes d'enchaîner cette âme tout entière à son service. Je la savais vertueuse, il est vrai, mais cela ne me suffisait pas; je la voulais parfaite. J'ajoutai ensuite ces paroles : *Seigneur, vous ne pouvez me refuser cette grâce; considérez que c'est là un bon sujet pour être de nos amis.*

O Bonté, ô miséricorde immense de Dieu ! Bien loin de s'arrêter à nos paroles, il considère les désirs et l'amour qui les dictent ! et il souffre qu'une personne comme moi ose parler avec tant de hardiesse à Sa Majesté ! Qu'il en soit béni à jamais !

Ce soir-là même, je m'en souviens, à ces heures où je faisais oraison, je fus extrêmement affligée à la pensée que j'étais peut-être dans l'inimitié de Dieu, et que je ne pouvais savoir si j'étais ou non en état de grâce; ce n'est pas que j'eusse le désir de le savoir; mais j'aurais voulu mourir, pour ne plus me trouver dans une vie où je n'étais pas sûre de n'être pas morte; il ne pouvait en effet y avoir de mort plus cruelle pour moi que la pensée d'avoir peut-être offensé Dieu. Je gémissais sous le poids de cette peine; aussi je le suppliais tout embrasée d'amour et inondée de larmes de ne pas permettre un tel malheur. J'entendis alors que *je pouvais bien me consoler et être certaine que j'étais en état de grâce, car un tel amour de Dieu, ces faveurs et ces sentiments que me donnait Sa Majesté ne sauraient se trouver dans l'âme qui est en état de péché mortel.*

Quant à la grâce que je lui avais demandée pour ce religieux, je demeurais pleine de confiance qu'il la lui accorderait. Il me chargeait en même temps de lui dire certaines paroles, ce qui me chagrina beaucoup, car je ne savais comment les lui dire. Ces sortes de messages à une tierce personne sont, je le répète, ce

qui me coûte toujours le plus, surtout quand je ne sais comment on les recevra, ni si l'on ne se moquera pas de moi. Aussi je me trouvais dans une grande angoisse. Enfin je fus tellement convaincue qu'il fallait obéir, que je promis, ce me semble, à Dieu de m'exécuter. Mais à cause de la confusion profonde que j'éprouvais à transmettre ces paroles de vive voix, je les mis par écrit et donnai ma relation à ce religieux. Les effets qu'il en éprouva montrèrent bien qu'elles venaient de Dieu. Il prit la résolution très ferme de s'adonner à l'oraison, sans toutefois exécuter immédiatement ce projet. Comme le Seigneur le voulait pour son service, il lui transmettait par mon intermédiaire certaines vérités qui, à mon insu, arrivaient si à propos qu'elles le jetaient dans l'étonnement. Le Seigneur devait aussi le disposer à reconnaître qu'elles venaient de Sa Majesté. Pour moi, toute misérable que je suis, je conjurais instamment le Seigneur de se l'attacher sans réserve et de lui donner l'horreur des contentements et des biens d'ici-bas. Aussi, qu'il en soit béni à jamais ! Il a si bien exaucé ma supplique, que je suis comme ravie chaque fois que ce religieux s'entretient avec moi. Si je ne l'avais pas vu, je ne pourrais croire qu'il eût reçu en si peu de temps des faveurs aussi élevées. Son recueillement intérieur est tel qu'il semble ne plus vivre pour les choses de la terre. Que Sa Majesté le tienne de sa main ! S'il continue à se perfectionner de la sorte, comme j'espère bien qu'il le fera par la grâce de Dieu, à cause de la profonde connaissance qu'il a de lui-même, il deviendra l'un de ses plus fidèles serviteurs. Il rendra, en outre, les plus importants services à une foule d'âmes, à cause de la grande expérience des choses spirituelles qu'il a acquise en peu de temps.

Ce sont là des dons de Dieu. Il les donne quand il veut et comme il veut, sans avoir égard au temps, ni

aux services qu'on lui a rendus. Je ne veux pas dire cependant que ces motifs n'y contribuent beaucoup. Mais bien souvent le Seigneur n'accorde pas après vingt ans le degré de contemplation qu'il accordera à d'autres au bout d'un an. Sa Majesté en sait la raison. Nous nous trompons, quand nous croyons pouvoir comprendre avec le temps ce qui ne s'acquiert que par l'expérience. Aussi, je le répète, un grand nombre sont dans l'erreur, quand ils prétendent s'y connaître en spiritualité, sans être spirituels. Je ne dis pas cependant que celui qui ne la possède pas ne puisse, s'il est instruit, guider celui qui y est parvenu; car dans les choses extérieures et dans les intérieures qui sont de l'ordre naturel, il pourra encore s'appuyer sur les lumières de la raison; quant aux choses de l'ordre surnaturel, il verra si elles sont conformes à la sainte Écriture. Mais pour le reste, qu'il ne se tue point, et ne s'imagine pas comprendre ce qu'il ne comprend pas; qu'il n'aille pas resserrer les âmes au point de les étouffer. Car une fois élevées à cet état, elles ont un Maître plus grand qui les dirige; elles ne sont pas sans supérieur. Il ne doit donc point s'étonner de ces choses ni les regarder comme impossibles, puisque tout est possible à Dieu. Il doit s'appliquer à grandir dans la foi et à s'humilier, en considérant que le Seigneur donne peut-être plus de lumières dans ces voies élevées à une pauvre petite vieille qu'à lui si savant qu'il soit. Ce dernier procurera plus de profit aux autres et à lui-même en s'humiliant, qu'en voulant passer pour contemplatif, sans l'être en réalité. S'il n'a pas l'expérience, je le répète, et ne s'humilie pas très profondément en reconnaissant que ces voies dépassent son intelligence et ne sont pas pour cela impossibles, il avancera peu et fera encore moins avancer les âmes dont il a la direction. Mais s'il est humble, qu'il soit sans crainte, le Seigneur ne permettra

pas qu'il se trompe, ni qu'il trompe les autres.

Or, ce Père dont je parle a reçu du Seigneur l'humilité sur beaucoup de points. Il s'est appliqué en même temps à étudier tout ce qu'on peut apprendre sur ces voies élevées de l'oraison. Il est très instruit, et ce qu'il ne connaît pas, faute d'expérience, il le demande à ceux qui la possèdent. Le Seigneur l'assiste encore en lui donnant une grande foi. Par là, ce religieux a pu réaliser de grands progrès et faire avancer dans la perfection plusieurs âmes et en particulier la mienne. Le Seigneur sachant les peines intérieures qui devaient m'affliger, et devant rappeler à lui quelques-uns de mes directeurs, a voulu, ce semble, m'en procurer d'autres qui m'ont soutenue dans de nombreuses épreuves et m'ont procuré beaucoup de bien. Quant à celui dont je parle, il l'a tellement transformé, qu'il ne se reconnaît pour ainsi dire plus lui-même. Il l'a guéri de la faiblesse corporelle qui l'empêchait de faire pénitence, et lui a donné la force de s'y livrer; il l'a rempli de courage pour toute sorte de bonnes œuvres et il lui accorde d'autres faveurs qui montrent bien une vocation toute spéciale. Qu'Il en soit béni à jamais !

A mon avis, tous ces biens lui viennent des grâces dont le Seigneur l'a comblé dans l'oraison; et ils ne sont point superficiels. C'est ce que le Seigneur a voulu manifester en certaines circonstances d'où il l'a fait sortir, comme quelqu'un qui connaissait déjà la grandeur du mérite que l'on acquiert dans les persécutions. J'espère de la bonté de Dieu qu'il procurera par là les plus précieux avantages à quelques religieux de son Ordre et à l'Ordre lui-même. Déjà on commence à le comprendre.

Dans de grandes visions dont j'ai été favorisée, le Seigneur m'a fait connaître certaines particularités vraiment admirables sur lui, sur le Père recteur de la

Compagnie de Jésus dont j'ai parlé [1] et sur deux autres religieux de l'Ordre de Saint-Dominique [2], mais spécialement sur l'un d'eux dont il a manifesté la haute vertu dans plusieurs circonstances, comme je l'avais déjà compris.

Quant aux révélations qui m'ont été faites sur celui dont je parle, elles ont été nombreuses. En voici une que je veux rapporter maintenant.

Me trouvant un jour avec lui dans un parloir, mon âme comprit que la sienne était tellement embrasée de l'amour de Dieu, que j'en fus comme ravie; je considérai les grandeurs de Dieu qui en si peu de temps l'avait élevée à une si haute perfection. Ma confusion était profonde en le voyant écouter avec tant d'humilité ce que je lui disais sur certains points d'oraison, quand j'étais si osée de parler de la sorte à un personnage si éminent. Sans doute le Seigneur me le pardonnait, en considération du grand désir que j'avais de le voir très parfait. Sa conversation me procurait tant de profit que mon âme semblait embrasée d'un nouveau feu qui lui donnait le désir de servir le Seigneur avec une ardeur toute nouvelle.

O mon Jésus, que ne fait pas une âme embrasée de votre amour ! De quelle estime ne devrions-nous pas l'honorer ! Ne faudrait-il pas conjurer le Seigneur de la laisser sur cette terre ! Tous ceux qui possèdent ce même amour, devraient marcher à la suite de telles âmes, si cela était possible. C'est une grande chose pour un malade de cette sorte que d'en trouver un autre atteint du même mal, et une précieuse consolation pour lui de voir qu'il n'est plus seul ! Ils s'aident mutuellement à supporter leurs souffrances et à gagner des mérites. Ils s'encouragent comme des personnes bien résolues à exposer mille fois leur vie

1. Le P. Gaspar de Salazar.
2. Probablement les Pères Pierre Ibagnès et Dominique Bagnès.

pour Dieu, et ils appellent l'occasion de l'immoler à sa gloire. Ils sont semblables à ces soldats que le butin doit enrichir et qui désirent la guerre, parce qu'ils savent qu'elle est l'unique moyen de réaliser leurs vœux. Souffrir voilà leur office. Oh ! quelle faveur le Seigneur accorde quand il donne sa lumière à une âme et lui montre les trésors immenses qu'on acquiert à souffrir pour lui ! On ne comprend bien cette vérité qu'après avoir tout quitté. Celui en effet qui a quelque attache à une chose, prouve par là qu'il l'estime; et s'il a de l'estime pour elle, il lui en coûtera forcément de l'abandonner; dès lors tout est imperfection et ruine. C'est le cas de rappeler le proverbe qui dit : Celui-là s'égare qui suit un égaré. Peut-on imaginer plus de perte, plus d'aveuglement et plus de malheur pour une âme que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien !

Je reviens à mon sujet. J'étais donc dans la joie la plus vive en considérant cette âme. Le Seigneur voulait, ce semble, me montrer clairement de quels trésors il l'avait enrichie. A la vue de la faveur qu'il m'avait accordée de se servir pour cela de moi comme d'intermédiaire, tout indigne que j'en étais, j'estimais bien plus les grâces faites à ce religieux et je me considérais comme plus obligée à la reconnaissance que si elles m'avaient été accordées à moi-même. Aussi je ne cessais de bénir le Seigneur en constatant qu'il exauçait peu à peu mes vœux et avait écouté une prière dont le but était qu'il se suscitât des personnes si éminentes à son service. Mon âme ne pouvant plus supporter l'excès d'une telle joie, sortit d'elle-même et se perdit pour acquérir un gain supérieur; elle cessa toutes ses considérations, et, en entendant cette langue divine que l'Esprit-Saint semblait lui parler, elle tomba dans un grand ravissement qui me fit perdre presque tout sentiment, bien qu'il fût de courte durée. Je vis le Christ dans une majesté et une gloire immenses, qui

montrait un grand contentement de notre entretien; il me le dit même; il voulut enfin me faire voir clairement qu'il est toujours présent à de semblables conversations et grandement glorifié quand on met son bonheur à parler de Lui.

Une autre fois, me trouvant éloignée de cette localité [1], je vis cependant ce religieux au milieu d'une grande gloire, élevé de terre par les anges [2]. Cette vision avait pour but de me faire comprendre combien il faisait de progrès dans la perfection, ce qui était vrai. Un faux témoignage, capable de perdre son honneur avait été porté contre lui par une personne dont il avait sauvé la réputation et l'âme elle-même; et il avait supporté cette épreuve avec la joie la plus vive. Il avait également accompli d'autres œuvres très glorieuses pour Dieu et souffert bien d'autres persécutions.

Je ne crois pas utile pour le moment de raconter d'autres faits. Mais si plus tard vous le jugez à propos, vous qui les connaissez, mon Père [2], je pourrais en faire le récit pour la plus grande gloire de Dieu.

Toutes les prédictions dont j'ai parlé et dont je parlerai au sujet de ce monastère et d'autres choses encore, se sont accomplies. Le Seigneur m'en faisait connaître quelques-unes trois ans avant l'événement, ou plus tôt ou plus tard. Je les communiquais toujours à mon confesseur et à cette dame veuve, mon amie, à laquelle j'avais permission d'en parler, comme je l'ai dit. J'ai su depuis qu'elle les rapportait à d'autres personnes; et celles-ci savent que je ne mens pas. Que Dieu ne permette pas que je m'écarte en rien, et surtout quand il s'agit de choses si graves, de la plus exacte vérité.

1. Avila.
2. Le P. Garcia de Toledo.

Un de mes beaux-frères [1] étant venu à mourir subitement, j'étais très affligée de ce qu'il n'avait pas eu le temps de se confesser. Il me fut dit dans l'oraison que ma sœur mourrait ainsi, et que je devais aller la trouver pour la disposer dans ce but. J'en parlai à mon confesseur qui ne me le permit pas. La même recommandation céleste m'ayant été faite à plusieurs reprises, il me dit alors de partir, puisque d'ailleurs il n'y avait rien à perdre. Ma sœur se trouvait à la campagne [2]. J'allai la trouver et sans lui rien dire de la prédiction, je l'éclairais sur toutes sortes de points, je la déterminai à se confesser fréquemment et à veiller toujours sur son âme. Comme elle était très vertueuse, elle déféra à mon conseil. Au bout de quatre ou cinq ans, passés dans ces exercices et cette vigilance constante sur elle-même, elle mourut sans qu'il y eût personne auprès d'elle, et sans qu'il lui fût possible de se confesser. Heureusement qu'elle avait coutume de se confesser souvent, et il n'y avait guère plus de huit jours qu'elle l'avait fait; aussi cette circonstance me procura une grande joie quand j'appris sa mort. Elle demeura très peu de temps en purgatoire. Huit jours ne s'étaient pas encore écoulés depuis sa mort, ce me semble, quand le Seigneur m'apparut au moment où je venais de communier et voulut me montrer comment il l'introduisait dans la gloire. Durant tout le temps qui s'était écoulé depuis la prédiction jusqu'à cet événement, je n'avais pas perdu de vue ce qui m'avait été dit, ni ma compagne [3] non plus. Aussi en apprenant cette nouvelle, elle vint me trouver et se montra très frappée de voir comment la prédiction s'était réalisée. Gloire à jamais à Dieu, qui prend tant de soin des âmes pour les empêcher de se perdre !

1. Don Martin de Guzman y Barrientos, qui était marié à doña Marie de Cepeda, sœur aînée de la Sainte.
2. A Castellanos de la Cañada.
3. Doña Yomar de Ulloa.

CHAPITRE XXXV

Elle continue le récit de la fondation de ce couvent de notre glorieux Père saint Joseph. Elle raconte les moyens dont le Seigneur se servit pour lui commander d'y garder la sainte pauvreté, et expose le motif qui lui fit prendre congé de la dame chez qui elle était, ainsi que plusieurs autres événements.

Tandis que j'étais chez cette dame dont j'ai parlé et près de laquelle je demeurai plus de six mois, il arriva, par une disposition de la Providence, qu'on parla de moi à une béate de notre Ordre qui habitait à plus de soixante-dix lieues de cette localité. Elle eut l'occasion de passer dans la région où je me trouvais et se détourna de quelques lieues pour venir me parler. Le Seigneur lui avait inspiré, la même année et le même mois qu'à moi, le désir de fonder un nouveau monastère de l'Ordre. Pour déférer à ce désir, elle vendit tout ce qu'elle possédait et se rendit à pied et sans chaussure à Rome pour obtenir les autorisations requises.

C'est une femme qui pratique beaucoup la pénitence et l'oraison; le Seigneur l'a favorisée de grâces nombreuses, et Notre-Dame, qui lui était apparue, lui avait commandé de poursuivre son dessein. Elle me dépassait tellement dans le service de Dieu que j'étais toute confuse de me trouver en sa présence. Après qu'elle m'eut montré les autorisations qu'elle apportait de Rome, nous convînmes ensemble, durant les quinze jours qu'elle demeura près de moi, de la

manière dont nous devions établir nos monastères.

Jusqu'alors, je n'avais jamais su que notre Règle, avant d'être mitigée, défendît de rien posséder. Je ne songeais nullement à faire une fondation sans revenus; mon but était de n'avoir point la préoccupation de rechercher le nécessaire, et je ne voyais pas les nombreux soucis qu'il y a à posséder des revenus. Cette sainte femme, éclairée de Dieu comme elle l'était, connaissait très bien, quoiqu'elle ne sût pas lire, ce que j'ignorais encore, après avoir lu tant de fois les Constitutions. Dès qu'elle m'en parla, son projet me parut bon : je craignais cependant qu'on ne me permît pas de le réaliser : qu'on ne le traîtât de folie et qu'on me défendît d'être pour d'autres une occasion quelconque de souffrir à cause de moi. Si j'avais été seule, je n'aurais pas hésité un instant. C'était en effet une grande joie pour moi de penser que je suivrais les conseils du. Christ, Notre-Seigneur, car Sa Majesté m'avait déjà donné les plus vifs désirs d'être pauvre. Il n'y avait donc pas de doute pour moi : c'était là le plus parfait. Depuis longtemps je souhaitais qu'il fût compatible avec ma profession d'aller demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et de ne rien posséder en propre, ni maison, ni objet quelconque. Mais je craignais pour mes compagnes une vie de mécontentement si elles ne recevaient pas de Dieu le même désir. Je redoutais aussi de causer par là quelque distraction. Je voyais plusieurs monastères pauvres qui n'étaient pas très recueillis, et je ne considérais pas que le manque de recueillement était la cause de la pauvreté et que la pauvreté n'était point la cause de la dissipation; celle-ci en effet ne nous rend pas plus riches. Dieu, d'ailleurs, ne manque jamais à ceux qui le servent. Enfin, ma foi était faible. Ce n'est pas ainsi que raisonnait cette servante de Dieu.

Je consultai, comme toujours, beaucoup de per-

sonnes; or, je n'en trouvai presque aucune qui fût de mon avis, ni mon confesseur, ni les savants auxquels j'en parlai. On m'apportait tant de raisonnements que je ne savais que faire. Je ne pouvais cependant me résoudre à posséder des revenus, puisque la Règle, je ne l'ignorais plus maintenant, le défendait; la suivre c'était donc le plus parfait. Parfois on parvenait à me convaincre. Mais à peine étais-je de retour à l'oraison, qu'en voyant le Christ sur la croix, si pauvre et si dénué de tout, je ne pouvais supporter la pensée d'être riche. Aussi je le suppliais, les larmes aux yeux, de tout disposer afin que je fusse pauvre comme Lui. Je découvrais tant d'inconvénients à avoir des rentes, et j'y voyais une telle source de préoccupation et même de dissipation que je ne cessais de discuter avec les savants sur ce point.

J'en écrivis à ce religieux dominicain qui nous prêtait son appui [1]. Il m'envoya deux feuilles pleines de réfutations et de raisons théologiques pour me détourner de mon projet; il ajoutait même qu'il avait beaucoup étudié cette question. Je lui répondis que je ne voulais pas m'autoriser de la théologie pour ne point suivre ma vocation, ni me conformer à mon vœu de pauvreté, ni suivre les conseils du Christ dans toute leur perfection : et je le dispensais de me communiquer sa science sur ce point.

C'était une grande joie pour moi quand je rencontrais une personne de mon avis. Cette dame près de laquelle je me trouvais, m'encourageait vivement à poursuivre mon dessein [2]; quelques autres personnes, après l'avoir approuvé au début, y trouvaient ensuite, à la réflexion, tant d'inconvénients qu'elles s'employaient de tout leur pouvoir à m'en détourner. Je leur répondais que,

1. Le P. Pierre Ibagnès.
2. Doña Louise de la Cerda, chez qui elle était à Tolède.

puisqu'elles changeaient si promptement d'avis, je voulais m'en tenir à leur premier sentiment.

A cette époque, je suppliai le saint religieux Pierre d'Alcantara de venir chez cette dame qui ne l'avait jamais vu. Grâce à Dieu, il répondit à ma demande. Cet illustre amant de la pauvreté en connaissait bien tous les trésors, puisqu'il l'avait pratiquée durant tant d'années; aussi me fut-il d'un très grand secours. Il me recommanda de ne rien négliger pour la réalisation de mon dessein. Forte de l'avis et de la protection de ce religieux dont l'autorité était au-dessus des autres puisqu'elle reposait sur une si longue expérience, je pris le parti de ne plus consulter personne.

Recommandant un jour cette affaire à Dieu avec les plus vives instances, le Seigneur me dit de ne manquer en aucune manière de fonder un monastère pauvre; car telle était la volonté de son Père et la sienne; lui-même d'ailleurs viendrait à mon aide. J'étais dans un grand ravissement, quand j'entendis ces paroles; elles produisirent un effet si intense que je ne pouvais douter que Dieu n'en fût l'auteur.

Une autre fois, il me dit que les rentes sont une source de trouble. Il ajouta plusieurs autres réflexions à la louange de la pauvreté, et me donna l'assurance que ceux qui le servent ne manquent pas du nécessaire pour vivre. Quant à moi, je le répète, je n'ai jamais eu la moindre crainte sur ce point.

Le Seigneur changea aussi les dispositions du père Présenté, je veux parler de ce religieux dominicain qui, comme je l'ai dit, m'avait écrit de ne pas fonder le monastère sans revenus. Après avoir entendu la parole du Seigneur et les avis de tels personnages, j'étais au comble de la joie. Il me semblait que je possédais vraiment toutes les richesses du monde, dès lors que je voulais vivre d'aumônes pour l'amour de Dieu.

A cette époque, mon Provincial [1] me releva du commandement formel qu'il m'avait fait de me rendre chez cette dame, et me laissa libre de partir immédiatement ou d'attendre encore quelque temps. Or on était sur le point de procéder aux élections dans mon monastère, et on me prévint que beaucoup de religieuses songeaient à me donner leurs voix pour la charge de prieure. Cette seule pensée me causait un tel tourment que, si je me sentais prête à endurer facilement tout autre martyre pour l'amour de Dieu, je ne croyais pouvoir, en aucune manière, accepter celui-là. Sans parler des fatigues qu'entraîne le gouvernement d'un très grand nombre de religieuses, ni de choses qui n'avaient jamais eu d'attrait pour moi, ni des charges elles-mêmes, puisque je les avais toujours refusées, il me semblait y voir un grave danger pour ma conscience. Aussi je bénis Dieu de ce que j'étais alors absente de mon monastère. J'écrivis à mes amies, et les priai de ne pas voter pour moi.

J'étais toute heureuse de me trouver éloignée de ce bruit, quand le Seigneur me dit que je devais absolument partir; puisque je désirais la croix, il s'en préparait une bonne pour moi; je ne devais pas la rejeter, mais être pleine de courage puisqu'Il viendrait lui-même à mon aide, et partir immédiatement. Grande était ma peine; je ne faisais que pleurer, à la pensée que la charge de prieure était la croix dont il parlait. Aussi, je le répète, je ne pouvais me persuader que cela convînt à mon âme sous un rapport quelconque; je ne trouvais aucun motif pour m'y résigner. J'en parlai à mon confesseur [2], qui m'ordonna de préparer immédiatement mon départ, puisque c'était évidem-

1. Le P. Ange de Salazar.
2. Le P. Domenech, recteur des Jésuites, à Tolède.

ment le plus parfait. Toutefois, comme les chaleurs étaient excessives, je pouvais me contenter d'arriver pour l'élection, et attendre encore quelques jours afin de n'être pas incommodée par les fatigues du chemin.

Mais le Seigneur en avait ordonné autrement, et sa volonté devait s'accomplir. Je tombai dans un trouble intérieur extrême et dans l'impuissance de faire oraison. Il me semblait que je n'obéissais pas aux ordres de Dieu; de plus, comme je restais pour mon plaisir dans la maison de cette dame où j'étais bien traitée, je refusais d'aller m'offrir à la peine. Toute ma vertu devant Dieu se réduisait à des paroles. Pouvant être là où c'eût été plus parfait de me rendre, je refusais d'y aller. Et si je devais en mourir, pourquoi ne pas en mourir ? Ajoutez à tout cela que mon âme était dans les angoisses et que le Seigneur la privait de tout goût spirituel dans l'oraison. Enfin, tel était mon état, si grand était le tourment intérieur, que je suppliai cette dame de vouloir bien me laisser partir. Déjà mon confesseur, en voyant ma peine, m'avait dit de m'en retourner; le Seigneur, il est vrai, lui avait donné la même inspiration qu'à moi.

Quant à cette dame, elle s'affligeait tant de mon départ que ce fut pour moi un autre tourment, car ce n'est qu'avec beaucoup de peine et après toutes sortes d'instances qu'elle avait obtenu de mon Provincial la permission de m'avoir chez elle.

Je regardai comme une grâce insigne qu'elle accédât à mon désir, tant était vif son chagrin. Mais comme elle possédait une grande crainte de Dieu, je lui parlai du service qu'elle pouvait rendre à sa gloire et de plusieurs autres choses; je lui donnai en outre l'espérance de pouvoir revenir près d'elle; aussi malgré sa désolation, elle se rendit enfin. Pour moi, je n'avais plus aucune peine de partir; je comprenais qu'il y avait là une plus haute perfection, et qu'il

s'agissait du service et de la gloire de Dieu. Comme j'étais heureuse de le contenter, je surmontai facilement la peine de quitter cette dame malgré sa profonde affliction, ainsi que plusieurs autres personnes auxquelles je devais beaucoup, et en particulier mon confesseur, religieux de la Compagnie de Jésus, dont je me trouvais très bien [1]. Plus je sacrifiais de consolations pour l'amour de Dieu, plus était vive la joie qui m'inondait. Je ne pouvais comprendre comment cela pouvait se faire, mais je constatais ces deux sentiments opposés. La joie, la consolation et l'allégresse naissaient en mon âme du sacrifice même qu'elle s'imposait. C'était la paix, le repos, et je pouvais m'adonner à l'oraison durant plusieurs heures.

Je voyais que j'allais me jeter moi-même dans un feu. Le Seigneur, en effet, m'avait déjà annoncé une grande croix, mais jamais je ne l'aurais imaginée si pesante. Cependant, je partais toute joyeuse et impatiente de me trouver enfin dans ce combat. Comme le Seigneur me le ménageait lui-même, il m'envoyait le courage, pour le substituer à ma faiblesse.

Ne pouvant comprendre, je le répète, comment tous ces sentiments se trouvaient en moi, j'imaginai la comparaison suivante. Je possède, je suppose, un joyau ou un objet qui me fait le plus sensible plaisir; mais je viens à apprendre qu'une personne que j'aime plus que moi-même le désire; je veux la contenter au prix même de mon repos et je suis très heureuse de sacrifier la joie que me donnait l'objet possédé, afin de plaire à cette personne. Comme cette joie de la contenter dépasse ma propre satisfaction, il n'y a plus de peine à sacrifier le joyau ou l'objet dont la possession m'est chère ni à me priver du contentement

1. Le P. Pierre Domenech.

qu'il me donne. Aussi je ne pouvais avoir de peine, en voyant que je m'éloignais de personnes auxquelles mon départ causait tant de chagrin. Cependant je suis par nature si reconnaissante que, dans un autre temps, cela eût suffi pour que je fusse profondément affligée, mais alors il m'eût été impossible de l'être, quand même je l'aurais voulu. Il était d'ailleurs extrêmement important, pour l'affaire de cette sainte demeure que je voulais fonder, de ne pas retarder mon départ un seul jour de plus; sans cela, je ne sais pas comment elle aurait pu se conclure.

O grandeur de Dieu ! Bien souvent je suis dans le ravissement quand je considère et que je vois quel soin particulier Sa Majesté a pris de m'aider pour la fondation de ce petit coin de Dieu, car, à mon avis, c'en est un; c'est une demeure où Sa Majesté prend ses complaisances. Me trouvant un jour en oraison, le Seigneur me dit que *cette maison était pour lui un paradis de délices*. Il semble avoir choisi lui-même les âmes qu'il y a attirées, et c'est avec une grande et très grande confusion que je vis en leur compagnie. Jamais je n'aurais su les choisir aussi parfaites pour un projet qui demandait tant d'austérité, de pauvreté et d'oraison. Mais elles manifestent en tout tant de joie et d'allégresse, que chacune d'elles se reconnaît indigne d'avoir mérité de trouver un tel asile; et en particulier, quelques-unes que le Seigneur a retirées des vanités et des fêtes du monde, où, d'après les maximes du siècle, elles auraient pu être heureuses. Elles reçoivent ici une telle surabondance de joie, qu'il est clair pour elles que le Seigneur leur a donné le cent pour un de tout ce qu'elles ont quitté; aussi elles ne se lassent pas d'en rendre grâces à Sa Majesté. Quant aux autres, il les a fait passer du bien au mieux. Il donne aux jeunes du courage, et les éclaire pour qu'elles ne puissent désirer autre chose et comprendre qu'elles

ne sauraient goûter de repos plus parfait, même au point de vue humain, que de vivre dans une séparation complète de tous les biens d'ici-bas. A celles qui sont plus anciennes et ont peu de santé, il a donné jusqu'à ce jour assez de forces pour supporter les mêmes austérités et pénitences que toutes les autres.

O mon Dieu, comme vous savez bien montrer votre puissance ! Il n'est pas nécessaire de chercher les raisons de ce que vous voulez ; car en dépassant toutes les lumières de la raison, vous montrez que toutes les choses sont possibles, et vous donnez bien à entendre par là, ô mon Dieu, qu'il suffit de vous aimer sincèrement et de renoncer généreusement à tout par amour pour vous, pour que vous nous rendiez tout facile. C'est bien le cas de répéter ici que vous feignez de mettre de la difficulté dans vos lois [1]. Pour moi, du moins, je ne la vois pas, ô mon Dieu, et je ne comprends pas comment peut être étroit le chemin qui conduit à vous ! Je le vois, c'est un chemin royal, et non un vulgaire sentier. Quand on y entre courageusement, on marche avec plus de sécurité ; c'est bien loin de là que sont les passes dangereuses et les récifs, car on y est à l'abri des occasions de vous offenser. J'appelle sentier, et sentier dangereux ou chemin étroit, celui qui est bordé d'un côté par une vallée profonde où l'on peut tomber et de l'autre par un abîme. A la moindre négligence, on roule au fond du précipice, et le corps est en lambeaux. Celui qui vous aime sincèrement, ô mon Bien, s'avance avec sécurité, par un chemin large et royal, loin de tout précipice. S'il vient à chanceler tant soit peu, vous vous empressez, ô Seigneur, de lui tendre la main. Il pourra tomber une fois et même plusieurs fois, mais s'il vous aime, et s'il est

1. *Qui fingis laborem in praecepto.* Ps. 93, 20.

détaché de toutes les choses du monde, il ne se perdra pas, car il marche dans la vallée de l'humilité.

Pour moi, je ne puis comprendre ce que redoutent ceux qui craignent d'entrer dans le chemin de la perfection. Daigne le Seigneur dans sa miséricorde nous faire connaître quelle fausse sécurité il y a à suivre le courant de la foule, et à se jeter ainsi dans les dangers les plus manifestes ! Qu'il nous montre, en outre, comment la vraie sécurité consiste à réaliser de très grands progrès dans la voie de Dieu. Fixons le regard sur lui. Ne craignons pas que ce Soleil de justice vienne à se cacher et nous laisse marcher dans les ténèbres où notre perte serait assurée, si nous-mêmes nous ne l'abandonnons point. On n'a plus à redouter de se trouver au milieu des lions qui semblent prêts à nous mettre en pièces, c'est-à-dire au milieu de ce que le monde appelle honneurs, plaisirs et autres satisfactions de ce genre ; et quand il s'agit de la vertu, le démon, ce semble, nous effraie avec des riens. Quel spectacle lamentable ! Que de larmes il faudrait verser à cette vue ! Pour moi, je voudrais faire entendre ma voix à tous les hommes pour leur dire le profond aveuglement et la malice de ma vie, afin de les aider un peu par là à ouvrir les yeux. Qu'Il daigne dans sa bonté les leur ouvrir, Celui qui le peut ! Qu'il ne permette pas que je retombe moi-même dans l'aveuglement où j'étais ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXXVI

Elle continue le même sujet. Elle raconte comment se termina l'affaire et comment se fit la fondation de ce monastère du glorieux saint Joseph ; elle parle des violentes contradictions et persécutions qui s'élevèrent après la prise d'habit des religieuses, ainsi que des grandes épreuves et tentations dont elle souffrit elle-même ; elle montre de quelle manière le Seigneur la fit sortir victorieuse de tous les obstacles, à la gloire et à la louange de son nom.

Étant donc partie de cette ville[1], je revins tout heureuse et bien décidée à accepter très volontiers les épreuves qu'il plairait au Seigneur de m'envoyer. Le soir même de mon retour ici, arrivaient de Rome les dépêches et le bref autorisant la fondation du monastère. J'en fus toute surprise, et ceux qui savaient jusqu'à quel point le Seigneur m'avait pressée de revenir, ne le furent pas moins quand ils apprirent combien ma présence était nécessaire et dans quelle circonstance le Seigneur me ramenait. Je trouvai ici l'Évêque, le saint religieux Pierre d'Alcantara et ce gentilhomme de si haute vertu qui le logeait chez lui, ce gentilhomme d'ailleurs était un personnage chez qui les serviteurs de Dieu trouvaient toujours bon accueil et protection. Tous les deux finirent par décider l'évêque à prendre le monastère sous sa juridiction. Ce n'étais pas une petite faveur, puisque le monastère

1. Tolède; ce fut vers le milieu de juillet 1562.

devait être pauvre. Mais ce prélat était si affectionné aux personnes qu'il voyait résolues à servir Dieu, qu'il fut heureux de nous prendre sous sa protection. Ce fut le saint vieillard Pierre d'Alcantara qui fit tout, en approuvant notre dessein et en décidant plusieurs personnes à nous prêter leur appui. Si je n'étais arrivée en pareille conjoncture, je le répète, je ne sais comment la fondation aurait pu réussir, car ce saint homme demeura ici très peu de temps, huit jours à peine, je crois, durant lesquels il fut très souffrant, et peu après le Seigneur le rappelait à lui [1]. Il semble que Sa Majesté nous l'avait réservé pour conclure cette affaire, car il y avait longtemps, et je crois plus de deux ans, qu'il était déjà très mal.

Tout se passa dans le plus grand secret. Sans cela, je ne sais si on aurait pu rien faire, tant la ville était opposée à notre dessein, comme on l'a vu depuis.

Le Seigneur voulut alors qu'un de mes beaux-frères [2] tombât malade. Comme sa femme était absente, il se trouvait si délaissé qu'on me permit d'aller près de lui. Cette circonstance servit à voiler notre projet; sans doute plusieurs personnes en avaient bien quelque soupçon, mais elles n'osaient pas y croire. Chose digne d'admiration, mon beau-frère ne fut malade que juste le temps nécessaire pour la réussite de notre affaire; et quand sa guérison devenait urgente pour me rendre à ma liberté et lui permettre de laisser la maison, le Seigneur lui rendit si promptement la santé, qu'il en était lui-même émerveillé.

Les fatigues ne me manquèrent pas; il fallait agir pour faire partager mes vues aux uns et aux autres, soigner mon malade et presser les ouvriers d'achever

1. Saint Pierre d'Alcantara mourut le 18 oct. 1562 à Arénas, province d'Avila.

2. Jean de Ovalle, mari de Jeanne de Ahumada, qui avait acheté la maison comme pour lui le 10 août 1561. — Cf. Ribéra, I. I, c. 17.

rapidement la maison pour lui donner la forme d'un monastère, car il restait beaucoup à faire. Ma compagne dévouée n'était point là [1]. Il nous avait paru préférable qu'elle fût absente pour mieux dissimuler nos plans. Je voyais que tout dépendait de notre diligence, et cela pour plusieurs raisons; l'une d'elles c'est que je craignais à chaque instant qu'on ne me rappelât à mon monastère. Il y eut tant d'occasions de souffrir que je me demandais si ce n'était pas là cette croix dont le Seigneur m'avait parlé. Cependant elle me paraissait bien légère en comparaison de celle que je m'étais figurée.

Tout étant donc prêt, il plut au Seigneur que, le jour de la fête de saint Barthélemy, quelques postulantes prissent l'habit et que le Saint-Sacrement fût placé dans notre chapelle avec toutes les autorisations et tous les pouvoirs nécessaires. Ainsi se trouva érigé notre monastère de notre très glorieux Père saint Joseph en l'année 1562 [2]. J'étais là moi-même pour donner l'habit aux postulantes en présence de deux religieuses de notre couvent de l'Incarnation qui avaient pu obtenir la permission de sortir. La maison où fut érigé le monastère était celle qu'habitait mon beau-frère, qui l'avait achetée en son nom, comme je l'ai dit, pour mieux couvrir notre dessein. J'y étais en vertu d'une autorisation, car je ne faisais rien sans l'approbation de personnages instruits, afin de ne blesser en rien l'obéissance. Comme ils voyaient que la fondation devait être très avantageuse à l'Ordre tout entier pour beaucoup de motifs, ils m'assuraient que je pouvais la réaliser, bien que ce fût en secret et à l'insu de mes supérieurs. S'ils m'avaient déclaré qu'il y avait en cela la moindre imperfection, j'eusse

1. Doña Yomar, que la Sainte se plaît à appeler *ma compagne*.
2. C'était un lundi.

abandonné, ce me semble, mille monastères, à plus forte raison, un seul; cela est certain. Sans doute, je désirais cette fondation pour me séparer davantage du monde, et me conformer à ma vocation religieuse avec plus de perfection et dans une plus étroite clôture; mais ce désir était de telle sorte que si j'avais pensé qu'il y avait plus de gloire pour Dieu à y renoncer, je l'eusse abandonné, comme je l'avais fait une autre fois, en toute paix et tranquillité.

Ce fut pour moi comme un état de gloire quand je vis qu'on mettait le très saint Sacrement dans le tabernacle et qu'on remédiait à l'indigence de quatre pauvres orphelines, car on les recevait sans dot; mais elles étaient de vraies servantes de Dieu. Dès le principe, d'ailleurs, notre dessein avait été d'admettre uniquement des personnes qui par leurs exemples serviraient de fondement, et seraient capables de seconder le dessein que nous avions formé de mener une vie de haute perfection et de grande oraison. J'étais heureuse d'avoir réalisé une œuvre qui, je le savais, était pour la gloire de Dieu et l'honneur de l'habit de sa glorieuse Mère; c'était là d'ailleurs que tendaient tous mes vœux. Profonde était ma consolation d'avoir accompli ce que le Seigneur m'avait tant recommandé, et d'avoir élevé dans cette localité une église de plus, érigée sous le vocable de mon glorieux Père saint Joseph qui n'y en avait point encore. Néanmoins il ne me semblait pas avoir fait quelque chose en cela; je n'ai point cette idée et je ne l'ai jamais eue, car j'ai toujours compris que c'est le Seigneur qui a tout fait.

Quant à la part que j'avais eue dans cette affaire, elle avait été accompagnée de tant d'imperfections qu'il me devait, je le vois, des reproches plutôt que de la gratitude. Ma joie toutefois était vive quand je considérais que Sa Majesté avait daigné se servir

d'un instrument aussi vil que moi pour une œuvre si importante. Mon contentement fut tel que j'étais comme hors de moi, et ravie dans une haute oraison.

Tout était terminé depuis trois ou quatre heures environ, quand le démon me livra le combat spirituel que je vais raconter. Il me représenta que ce que j'avais fait était peut-être mal. Et puis n'avais-je pas manqué à l'obéissance pour avoir agi sans l'ordre du Provincial ? Il me semblait bien que celui-ci devait en éprouver quelque mécontentement, puisque, sans même l'avoir prévenu, j'avais placé le monastère sous la juridiction de l'Ordinaire; or, comme il avait refusé de le prendre sous la sienne, et que d'un autre côté je restais personnellement sous son obéissance, il ne devait pas, ce semble, en être fâché. Mais, de plus, les religieuses de cette maison seraient-elles heureuses en se voyant dans une si étroite clôture ? Ne manqueraient-elles pas des vivres nécessaires ? En un mot tout cela n'était-ce pas une folie ? De quoi m'étais-je mêlée ? N'avais-je pas déjà un monastère ? Tout ce que le Seigneur m'avait commandé, les nombreux avis qu'on m'avait donnés, les prières que depuis plus de deux ans on n'avait pas cessé de faire, pour ainsi dire, toutes ces choses s'étaient effacées de ma mémoire, comme si elles n'avaient jamais existé. Il me restait seulement le souvenir de mes vues personnelles. Mais toutes les vertus, la foi elle-même, étaient suspendues en mon âme; j'étais sans force pour les faire agir et me défendre contre tant d'assauts réunis.

Voici encore ce que le démon me représenta. Comment, avec tant d'infirmités, pouvais-je m'enfermer dans une demeure si étroite ? Comment pourrais-je y supporter des pénitences si austères, quand je quittais une maison si spacieuse et si pleine de charmes où j'avais toujours vécu si contente, au milieu de

tant d'amies ? Peut-être les religieuses de ce nouveau monastère ne me conviendraient pas. Je m'étais engagée à beaucoup de choses qui peut-être seraient pour moi une cause de désespoir. Qui sait si le démon n'avait pas cherché par là à m'enlever la paix, et la joie intérieure de l'âme ? Une fois dans le trouble, je ne pourrais plus faire oraison. Enfin mon âme serait en danger. Telles sont les craintes que le démon me représentait toutes à la fois, et il n'était pas en mon pouvoir de penser à autre chose. Ajoutez à cela une affliction, une obscurité et des ténèbres intérieures qu'on ne saurait décrire. Me voyant en cet état, j'allai devant le très Saint-Sacrement; mais il me fut impossible de lui adresser une seule prière; mes angoisses étaient, ce me semble, comme celles d'une personne à l'agonie. Au milieu d'une telle épreuve, je n'osais m'ouvrir à personne, car je n'avais pas un confesseur désigné.

O mon Dieu ! quelle vie que la nôtre ! comme elle est pleine de misères ! nulle joie n'y est assurée, nulle chose qui ne soit sujette au changement. Un instant auparavant, je n'aurais pas échangé, ce semble, mon bonheur contre tous les plaisirs de la terre, et maintenant la cause même de cette joie me jetait dans un tel tourment que je ne savais que devenir. Ah ! si nous considérions avec attention les événements de notre vie, chacun de nous verrait par sa propre expérience quel peu de cas il faut faire des joies et des tristesses qu'on y trouve ! Ce fut là certainement, je le crois du moins, l'un des moments les plus douloureux de ma vie. Mon esprit semblait pressentir toutes les souffrances qui m'attendaient, et cependant elles n'auraient pas égalé celle dont je parle, si elle avait duré encore. Mais le Seigneur ne laissa pas souffrir longtemps sa pauvre servante; il ne m'avait jamais délaissée dans mes peines; il fit de même en cette circonstance; il

daigna me donner un peu de lumière pour que je pusse comprendre la vérité et reconnaître que c'était là une tentation du démon, dont l'unique but était de chercher à m'épouvanter par des mensonges. Je commençai alors à me rappeler mes grandes résolutions de servir Dieu, et mon désir de souffrir pour lui; je pensai en moi-même que si je voulais les mettre en œuvre, je ne devais pas chercher le repos; si j'avais des croix, elles seraient pour moi une occasion de gagner des mérites; si les peines venaient m'affliger, je n'avais qu'à les endurer pour l'amour de Dieu, et elles me tiendraient lieu de Purgatoire. Que pouvais-je redouter ? J'avais désiré des croix; celles-ci étaient bonnes; plus elles seraient pesantes, plus il y aurait de mérite. Pourquoi manquer de courage au service de Celui qui était mon suprême bienfaiteur ?

Après ces considérations et d'autres semblables, je fis un grand effort sur moi-même; je m'engageai devant le Saint-Sacrement à ne rien négliger pour obtenir l'autorisation de venir habiter ce monastère, et, si je le pouvais en sûreté de conscience, promettre d'y observer la clôture [1]. A peine avais-je pris cet engagement, que le démon s'enfuit, et me laissa dans ce repos et ce contentement que je n'ai jamais perdus depuis lors. Les observances de cette maison, la clôture, les austérités et le reste, tout m'est extrêmement doux et léger. Ma joie est telle que je me dis parfois : Que pourrais-je trouver de plus agréable sur la terre ? Je ne sais si cela est cause que j'ai beaucoup plus de

1. Si la Sainte a pris un tel engagement, c'est qu'elle restait toujours sous la juridiction de l'Ordre, bien que le nouveau monastère fût établi sous la juridiction de l'Ordinaire. Elle n'était donc pas libre d'y rester à son gré; aussi les Supérieurs la firent retourner immédiatement à son monastère de l'Incarnation — Marie de Saint-Joseph, 8e *Recreacion*.

santé que jamais. Peut-être aussi le Seigneur, jugeant nécessaire et raisonnable que je suive la vie de communauté, a voulu me donner la consolation de pouvoir, bien qu'avec peine, m'y conformer; et cela même est un sujet d'étonnement pour toutes les personnes qui connaissaient mon état d'infirmité.

Béni soit Celui qui est l'auteur de tout don et par la puissance de qui on peut tout !

Un tel combat m'avait laissée toute brisée. Néanmoins quand je vis clairement que le démon était l'auteur de cette épreuve, je me mis à rire de lui.

Tout cela était arrivé, je crois, par une permission du Seigneur. N'ayant jamais été mécontente de ma vocation depuis vingt-huit ans et plus que je la suis, il me faisait connaître de quelle grâce il m'avait favorisée, et de quel tourment il m'avait délivrée. Il voulait aussi m'apprendre à ne point m'effrayer si je voyais quelque religieuse dans une pareille épreuve, et à la traiter au contraire avec compassion et à la consoler.

Une fois cette tourmente passée, je voulais aller prendre un peu de repos après le dîner, car la nuit précédente je n'avais pour ainsi dire pas dormi, et j'en avais passé plusieurs autres au milieu des travaux et des préoccupations à la suite de journées très fatigantes. Mais déjà on savait dans mon monastère comme en ville ce qui venait de s'accomplir. Il s'éleva chez les sœurs une grande rumeur qui, pour les motifs indiqués plus haut, semblait avoir quelque fondement. Aussitôt la prieure me fit dire de revenir immédiatement. Devant l'ordre qui m'était donné, je laissai là mes religieuses dans la peine la plus vive, et je partis sans retard. Je voyais bien que de nombreuses tribulations m'attendaient; cependant comme le monastère était fondé, je me préoccupais peu. Je fis une prière et suppliai le Seigneur de m'accorder son secours. Je conjurai mon Père saint Joseph de me ramener

à sa demeure, et présentai à Dieu l'offrande de toutes les peines que j'aurais à endurer. Heureuse de ce qu'il se présentait quelque chose à souffrir pour lui et de procurer sa gloire, je partis bien persuadée qu'on allait me mettre aussitôt en prison. C'eût été pour moi, je l'avoue, une grande joie. Là du moins je n'aurais eu à parler à personne, et j'aurais trouvé un peu de repos dans la solitude. J'en avais d'ailleurs un besoin extrême car j'étais brisée d'avoir eu à traiter avec tant de monde.

A peine arrivée, j'exposai les raisons de ma conduite à la supérieure, et elle se calma un peu. La communauté avisa le provincial [1], et remit l'affaire à sa décision. Dès qu'il fut arrivé, je comparus devant lui pour être jugée; ma joie était grande en considérant que je souffrais quelque chose pour Dieu; car je ne voyais pas que j'eusse rien fait dans cette circonstance qui fût contre Sa Majesté ou contre mon Ordre. J'avais au contraire employé toutes mes forces à son accroissement, et j'eusse de bon cœur sacrifié ma vie dans ce but; tout mon désir était de le voir parvenir à la plus haute perfection.

Me rappelant le jugement subi par le Christ, je voyais combien le mien était peu de chose. Je fis ma coulpe, comme si j'avais été très coupable, et je paraissais telle aux yeux des personnes qui ignoraient toutes les raisons de ma conduite. Le Provincial m'adressa une sérieuse réprimande, sans y mettre cependant toute la rigueur que demandaient le délit et les nombreux rapports qu'on lui avait faits contre moi. Je ne voulais point chercher d'excuses; telle était ma résolution. Je le priai donc de me pardonner, de me donner une pénitence et de n'être point fâché contre moi.

1. Le P. Ange de Salazar.

Je voyais bien qu'on me condamnait à tort sur certains points. On disait par exemple que j'avais agi de la sorte pour m'attirer de la considération, pour faire parler de moi, et pour des motifs semblables. Mais sur certains autres points, je le voyais clairement, on avait raison. J'étais, disait-on, plus imparfaite que d'autres; je n'avais pu me conformer aux saintes pratiques de perfection en vigueur dans ce monastère; et je prétendais réussir dans une autre maison où les austérités seraient plus grandes ! En outre, je scandalisais la ville et je voulais introduire des nouveautés. Tout cela ne me causait ni trouble ni peine. Cependant je montrais que j'en avais pour ne pas paraître mépriser ce qu'on me disait. Enfin, le Provincial me commanda de rendre compte de ma conduite en présence des sœurs, et je dus m'exécuter. Comme mon âme était dans la paix et que le Seigneur me venait en aide, j'exposai mes raisons de telle sorte que ni le Provincial, ni les religieuses présentes ne trouvèrent de quoi me condamner. Je parlai ensuite en particulier au Père provincial avec plus de clarté, et il fut très satisfait. Il me promit même, si la fondation subsistait, de me permettre de retourner à mon monastère, dès que la ville viendrait à se calmer, car le trouble y était fort grand, comme je vais le raconter.

Deux ou trois jours après, le corrégidor tenait une assemblée où étaient réunis plusieurs régidors ainsi que plusieurs membres du Chapitre. On y décidait à l'unanimité qu'il ne fallait en aucune manière consentir à la fondation du nouveau monastère qui était évidemment nuisible au bien public. On devait en ôter le Saint-Sacrement et empêcher à tout prix de passer outre. On convoqua tous les Ordres religieux de la ville, et deux religieux instruits de chaque Ordre devaient donner leur avis. Les uns gardèrent le silence, d'autres me condamnèrent, enfin la conclusion fut

que le nouveau monastère devait être détruit aussitôt. Seul un Présenté [1] de l'ordre de Saint-Dominique, qui, sans être opposé au monastère, n'approuvait pas la pauvreté sur laquelle il était établi, fit observer que ce n'était pas là une chose à détruire ainsi, qu'on devait y regarder de près, qu'il y avait le temps pour agir, que ce cas relevait d'ailleurs de l'évêque. Il ajouta plusieurs autres réflexions de cette nature et produisit l'effet le plus heureux sur les esprits; ce fut un bonheur, tant l'excitation était grande, qu'on n'allât pas détruire le monastère sur-le-champ.

Mais en définitive la vraie raison, c'est que la fondation devait subsister, parce que le Seigneur la voulait. Aussi tous nos adversaires réunis pouvaient peu de chose contre sa volonté. Ils exposaient leurs raisons, et étaient animés d'un beau zèle. Ils n'offensaient donc point Dieu, en me faisant souffrir, moi et les quelques personnes qui m'étaient favorables; car celles-ci durent même passer par une rude persécution.

L'émotion était si profonde en ville qu'on ne s'entretenait pas d'autre chose. Tous me condamnaient et s'empressaient d'aller parler contre moi au Provincial et aux religieuses de mon monastère. Tout ce que l'on disait contre moi ne me causait pas plus de peine que si l'on ne m'eût rien dit. Ce que je redoutais, c'est que le nouveau monastère ne fût détruit. Cette pensée me causait un profond chagrin. Une autre peine pour moi, c'était de voir les personnes qui me prêtaient leur concours perdre dans l'estime publique et souffrir une vraie persécution. Quant à ce que l'on disait de moi, j'en éprouvais, ce semble, plutôt de la joie que de la peine. Si ma foi eût été plus vive, je n'aurais pas été troublée; mais lorsqu'il vient à manquer quelque chose à une vertu, toutes les autres sont

1. Licencié en théologie.

comme endormies. Aussi, je fus très affligée les deux jours où l'on tint en ville ces assemblées dont je viens de parler [1]. J'étais brisée de douleur, quand le Seigneur me dit : « *Ne sais-tu pas que je suis Tout-Puissant ? Que crains-tu?* » Il m'assura, en outre, que le nouveau monastère ne serait pas détruit. Cette parole me laissa pleine de consolation.

Cependant la ville, après avoir pris ses informations, en référa au Conseil Royal. Celui-ci commanda de lui remettre un rapport sur tout ce qui s'était passé. Et voilà un grand procès commencé. La ville envoya ses représentants à la Cour. Notre monastère devait, lui aussi, envoyer les siens. Or, nous n'avions pas d'argent, et je ne savais que faire. Heureusement le Seigneur y pourvut, et le Père provincial ne me défendit jamais de m'occuper de cette affaire. Il était tellement ami de toute vertu que, s'il ne nous prêtait pas son concours, il ne voulait pas, non plus, traverser notre dessein. Néanmoins, il ne me donna pas l'autorisation de rêtourner à mon nouveau monastère, jusqu'à ce qu'il eût vu l'issue de ce débat.

Quant aux servantes de Dieu qui étaient restées seules, elles faisaient plus par leurs prières que moi avec toutes mes négociations qui réclamaient cependant beaucoup de diligence. Parfois il semblait que tout était perdu, et spécialement le jour qui précéda l'arrivé du provincial. La prieure en effet me défendit de m'occuper de rien, ce qui était tout compromettre. J'allai alors me recommander à Dieu et je lui dis : *Seigneur, cette maison n'est pas à moi c'est pour vous qu'elle a été faite; maintenant qu'il n'y a personne pour s'en occuper, que votre Majesté daigne s'en charger elle-même !* A ce moment, je me trouvai aussi tran-

1. Le 29 et le 30 août 1562.

quille et libre de toute peine, que si l'univers entier avait pris en main ma cause; et dès lors je tins le succès pour assuré.

Un ecclésiastique [1], vrai serviteur de Dieu, ami de toute perfection, et qui m'avait toujours appuyée, se rendit à la Cour pour prendre en mains nos intérêts, et il nous défendit avec le plus grand zèle. Le saint gentilhomme dont j'ai déjà fait mention [2] se montrait, de son côté, plein de dévouement et nous aidait de toutes sortes de moyens. Cela ne manqua pas de lui attirer bien des peines et des persécutions; aussi, je l'ai toujours vénéré et je le vénère encore comme mon père. En un mot, le Seigneur animait nos défenseurs d'un zèle à toute épreuve. Chacun d'eux embrassait notre cause avec la même ardeur que s'il se fût agi de sa vie et de son honneur; et cependant la gloire de Dieu était leur unique mobile.

Sa Majesté sembla assister aussi de la manière la plus évidente un ecclésiastique, maître en théologie, dont j'ai parlé plus haut. Il était l'un de ceux qui me soutenaient le plus. Envoyé par l'évêque pour parler en son nom à une grande *junte* tenue à notre sujet, il fut seul à prendre notre défense contre tous les autres. Il parvint même à les apaiser en leur proposant certains expédients qui contribuèrent beaucoup à gagner du temps, car personne n'était capable de les empêcher de revenir de suite à leur dessein de détruire le monastère à tout prix. Ce serviteur de Dieu dont je parle avait donné l'habit aux nouvelles religieuses et mis le Saint-Sacrement dans l'église, et pour ce motif s'était attiré une grande persécution. Cette batterie dura six mois. Mais il serait trop long de raconter dans

1. Gonzalve de Aranda. — Cf. Julien d'Avila, *Vida*, l. II, c. VII.
2. Dom Francisco de Salcédo. — Cf. Julien d'Avila. *Vida*, l. II, c. VII.

le détail toutes les rudes épreuves qu'il fallut endurer.

J'étais étonnée d'une telle tempête suscitée par le démon contre quelques pauvres femmes. Je me demande comment tout le monde, je veux dire tous nos contradicteurs, pouvaient s'imaginer que douze religieuses seulement et leur prieure, car elles ne doivent pas dépasser ce nombre, étaient capables, en menant une vie très austère, de causer un préjudice considérable à la ville; car le dommage ou le mécompte ne devait, en somme, retomber que sur elles-mêmes. Quant à un préjudice porté à la ville, il semble bien que c'était une folie de le soutenir. Et cependant on le trouvait si grand qu'on nous faisait la guerre en sûreté de conscience.

Enfin on vint me déclarer que, si nous avions des revenus, on tolérerait mon dessein, et je pourrais le poursuivre. J'étais déjà si fatiguée de toutes les épreuves endurées par nos amis, que j'en souffrais même plus que des miennes. Aussi il me semblait qu'il ne serait pas mal d'avoir des revenus jusqu'à ce que tout fût apaisé, et d'y renoncer ensuite. Parfois même, vu ma misère et mon peu de vertu, il me semblait que telle était peut-être la volonté de Dieu, puisque sans cela nous ne pouvions réussir. J'étais même sur le point d'accepter cette combinaison.

On avait déjà commencé à traiter sur ce terrain, quand, la veille au soir du jour où l'on devait tout conclure, le Seigneur me dit pendant l'oraison de ne pas accepter cet arrangement; car si une fois nous commencions à avoir des rentes, on ne nous permettrait plus d'y renoncer. Il me fit en même temps plusieurs autres recommandations.

La nuit même, le saint religieux Pierre d'Alcantara, qui était déjà mort, m'apparut. Quelques jours avant de mourir, il avait appris la vive opposition et la persécution dont nous étions l'objet. Il m'avait écrit

sa joie de voir le monastère rencontrer tant de résistance. Un signe que le Seigneur devait y être très fidèlement servi, disait-il, c'était l'acharnement que le démon mettait à en empêcher la fondation. Je ne devais donc à aucun prix consentir à avoir des revenus. Deux ou trois fois dans la même lettre il appuyait sur ce point. A cette condition, ajoutait-il, tout se ferait au gré de mes désirs. Je l'avais déjà vu deux autres fois depuis son décès, et j'avais contemplé la gloire élevée dont il jouissait. Aussi son apparition, loin de me causer la moindre frayeur, m'avait comblée de joie. Il s'était toujours montré à moi dans l'état d'un corps ressuscité au sein d'une gloire immense dont j'étais moi-même inondée en le contemplant. Je me souviens qu'à la première apparition, il me dit entre autres choses pour m'exprimer l'étendue de son bonheur : « O heureuse pénitence, celle que j'ai faite, puisqu'elle m'a valu une telle récompense ! »

Comme je crois avoir déjà parlé un peu de ces apparitions, je me contente d'ajouter qu'à cette dernière il me montra un visage sévère. Il me dit seulement que je devais à tout prix refuser d'avoir des rentes. Pourquoi donc ne voulais-je pas suivre son conseil ? Puis, il disparut aussitôt. Je fus effrayée. Dès le lendemain, parlant au saint gentilhomme auquel j'avais recours en tout, parce qu'il nous était le plus dévoué [1], je lui racontai ce qui se passait et lui dis de n'accepter à aucun prix un arrangement relatif à la rente, mais plutôt de poursuivre le procès. Cela lui causa une grande joie, car il était beaucoup plus résolu que moi sur ce point. Il m'a avoué ensuite qu'il n'était entré qu'à regret dans la voie de cet accommodement.

L'affaire était déjà dans de bons termes, quand

1. François de Salcédo.

une autre personne, vraie servante de Dieu et animée d'un beau zèle, se présenta et proposa de la remettre entre les mains d'hommes instruits. Ce fut pour moi une source de préoccupations très vives, parce que quelques-uns de ceux qui m'aidaient partageaient cette idée. De tous les artifices du démon aucun ne me causa plus d'ennuis. Le Seigneur néanmoins me prêtait en tout son assistance. Cette relation sommaire ne saurait donner une idée de ce qu'il y eut à souffrir durant les deux ans qui s'écoulèrent depuis le commencement de la fondation du monastère jusqu'à ce qu'il fut achevé. Mais les six derniers mois et les six premiers furent les plus pénibles.

La ville commençait à se calmer, quand ce Père présenté dominicain qui, quoique absent, nous secondait, arriva et sut très bien manœuvrer en notre faveur [1]. Le Seigneur l'amenait ici à cette époque où il nous rendit un service signalé. Sa Majesté semblait ne l'avoir fait venir que pour nous assister. Lui-même m'a avoué qu'il n'avait eu aucun motif de venir, et que c'était par hasard qu'il avait eu connaissance de ce qui se passait. Il demeura ici tout le temps nécessaire. En partant, il obtint par divers moyens de notre Père provincial la permission qu'il semblait impossible d'obtenir sitôt [2] : je pouvais venir avec quelques compagnes dans cette maison [3], y réciter l'office divin et former les sœurs qui s'y trouvaient. Le jour où nous arrivâmes fut pour moi un jour de consolation très vive. Pendant que j'étais en oraison à l'église avant

1. Le P. Ibagnès.
2. La permission fut donnée de vive voix vers le milieu du carême de 1563 (Ribera, II, 5), et par écrit le 22 août 1563.
3. Ces compagnes sont Anne de Saint-Jean, Anne des Anges, Marie-Isabelle et Isabelle de Saint-Paul.
4. Jusqu'alors les novices n'avaient récité que l'office de la sainte Vierge (Ribéra, II, 5).

d'entrer dans le monastère, je fus comme élevée dans un ravissement. Je vis le Christ qui semblait m'accueillir avec un grand amour. Il me plaçait une couronne sur la tête et me témoignait sa satisfaction de ce que j'avais fait pour sa Mère.

Une autre fois, tandis que nous étions toutes au chœur à faire oraison après Complies, je vis Notre-Dame resplendissante de gloire. Elle portait un manteau blanc sous lequel elle semblait nous protéger toutes. Cela me fit comprendre l'éminent degré de gloire que le Seigneur réservait aux religieuses de cette maison.

Dès que nous eûmes commencé à dire l'office, le peuple fut rempli de la plus sincère dévotion pour cette maison, et nous reçûmes de nouvelles religieuses. Le Seigneur aussi commença à toucher le cœur de ceux qui nous avaient le plus persécutées; il les porta à nous donner les marques du plus beau dévouement et à nous apporter des aumônes. Ainsi ils approuvaient ce qu'ils avaient tant condamné. Peu à peu ils se désistèrent du procès. Ils reconnaissaient bien, disaient-ils, que la fondation était une œuvre de Dieu, puisque, malgré tant d'opposition, Sa Majesté l'avait menée à bonne fin.

Aujourd'hui personne ne pense qu'il eût été sage de l'abandonner. Aussi, on a tant de soin de nous envoyer des aumônes que nous ne faisons pas de quête, et que nous ne demandons rien à qui que ce soit. C'est le Seigneur lui-même qui suggère l'inspiration de nous apporter des secours, et nous vivons sans manquer du nécessaire. J'espère de la bonté de Dieu qu'il en sera toujours ainsi. Les religieuses, il est vrai, sont en petit nombre; mais si elles remplissent bien leurs devoirs, comme Sa Majesté leur en fait maintenant la grâce, je suis assurée qu'il ne leur manquera rien, et que les sœurs ne seront jamais dans l'obliga-

tion d'être à charge ou importunes à personne. Le Seigneur veillera sur elles, comme il l'a fait jusqu'à ce jour.

C'est une très vive consolation pour moi de me trouver en compagnie d'âmes aussi détachées. Leur unique occupation est de chercher comment elles pourront réaliser des progrès dans le service de Dieu. La solitude fait leur joie. Elles ne songent à voir personne. Toute visite leur est à charge, même celles de leurs plus proches parents, si on ne doit pas les aider à s'embraser davantage d'amour pour leur céleste Époux. Aussi, il ne vient personne à ce monastère si ce n'est dans ce but. Sans cela, il n'y aurait de satisfaction ni de part ni d'autre. Leur conversation roule uniquement sur Dieu, et à moins de parler le même langage, elles ne comprennent pas et on ne les comprend pas.

Nous suivons la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel tout entière sans mitigation aucune, telle qu'elle a été rédigée par le Père Hugues, cardinal de Sainte-Sabine et donnée en 1248 par le pape Innocent IV, la cinquième année de son pontificat [1].

1. La Règle avait été rédigée par saint Albert, patriarche de Jérusalem, en 1205 ou 1207, sous le pontificat d'Innocent III. Le cardinal Hugues de Saint-Cher et Guillaume, évêque d'Antera, en Syrie, tous deux de l'Ordre de Saint-Dominique, furent chargés au nom du pape Innocent IV d'éclaircir certaines difficultés de la Règle proposées par saint Simon Stock et le Chapitre Général. C'est le Bref expliquant ces difficultés qui serait daté du 1er sept. 1248, dit l'*Histoire Générale des Carmes Déchaussés*. Le Bullaire romain porte la date de 1247. D'après le manuscrit de la Règle qui se trouve à la Bibliothèque Vaticane, le Bref serait du 1er octobre 1247, comme on le voit dans la photographie de la Règle publiée par le R. P. Wessel, carme.

En 1432, la Règle fut mitigée sur plusieurs points par Eugène IV. C'est cette Règle mitigée que la Sainte avait suivie jusqu'en 1562. En inaugurant la Réforme, elle revenait, comme elle se plaît à le répéter, à la règle primitive. Mais elle ajoutait à cette règle de nouvelles austérités, comme la nudité des pieds, la grossièreté de l'habit, de la nourriture, la pauvreté absolue, l'oraison (*Hist. Gén. des Carmes*, l. IV, c. VII).

Toutes les souffrances que nous avons endurées ont été, ce semble, bien employées. Notre genre de vie comporte, il est vrai, certaines austérités; car nous ne mangeons jamais de viande sans nécessité, nous jeûnons huit mois de l'année; nous pratiquons en outre d'autres pénitences, comme on peut le voir dans la Règle primitive. Néanmoins les sœurs regardent beaucoup de ces points comme peu de chose et s'adonnent encore à d'autres austérités qui nous ont paru nécessaires pour accomplir la Règle avec plus de perfection. Aussi j'espère de la bonté de Dieu que l'œuvre commencée grandira de plus en plus, comme Sa Majesté m'en a donné l'assurance.

L'autre monastère que la béate dont j'ai parlé voulait fonder, a reçu, lui aussi, la bénédiction de Dieu. Il est à Alcala. Les épreuves ne lui ont pas manqué, et il a dû passer par de grandes souffrances. Je sais qu'on y vit en toute religion et qu'on s'y conforme à notre Règle primitive. Plaise au Seigneur que tout soit pour son honneur et sa louange, comme aussi pour l'honneur et la louange de la glorieuse Vierge Marie dont nous portons l'habit ! Ainsi soit-il !

La relation que j'ai faite de ce monastère, va, je le crains, mon Père, vous causer de l'ennui, parce qu'elle est longue. Cependant elle est très courte en comparaison de tous les travaux que l'on a endurés et de toutes les merveilles que le Seigneur a opérées, comme un grand nombre de témoins pourraient l'attester sous serment. Aussi, mon Père [1], dans le cas où vous trouveriez bon de détruire tout le reste de mon récit, je vous demande pour l'amour de Dieu de garder celui qui concerne ce monastère pour le remettre après ma mort aux sœurs qui l'habiteront. Cette relation encou-

1. Le P. Garcia de Tolédo.

ragera beaucoup à servir Dieu celles qui viendront dans la suite; elle les stimulera non seulement à maintenir l'œuvre commencée, mais encore à la développer, quand elles verront tout ce que Sa Majesté a réalisé pour cette fondation, à l'aide d'un instrument aussi imparfait et aussi méprisable que moi.

Le Seigneur ayant donc montré d'une manière si particulière combien il avait à cœur cet établissement, celle-là, à mon avis, commettrait une grande faute et serait rigoureusement châtiée par Dieu, qui commencerait à introduire le relâchement dans la perfection qu'il a lui-même établie et favorisée afin qu'on y trouve la plus profonde suavité. On reconnaît très bien que son joug est léger et qu'on peut le porter sans fatigue. Celles qui cherchent la solitude afin d'y jouir du Christ, leur Époux, trouvent ici toutes facilités pour vivre constamment en sa compagnie. Leur aspiration constante sera d'ailleurs de se trouver toujours seules avec lui seul. Aussi, elles ne doivent pas être plus de treize [1].

D'après les nombreux avis qui m'ont été donnés et d'après ma propre expérience, il ne faut pas qu'elles dépassent ce nombre, pour ne point perdre l'esprit établi dans cette maison, et pour vivre d'aumônes sans rien demander. Que l'on s'en rapporte toujours sur ce point au témoignage de celle qui, par de grandes épreuves et les prières de nombreuses personnes, a établi ce qui devait être le mieux On se convaincra, en outre, que c'est là ce qui convient, si l'on considère la grande joie, l'allégresse, le peu de fatigue où nous

1. La Sainte n'a pas eu toujours la même opinion sur ce point. Elle parle de 13, de 14 ou de 15 religieuses. Il s'agissait alors des monastères fondés sans revenus, dans lesquels elle consentit bientôt à admettre en plus trois sœurs converses. Plus tard, elle fonda des monastères avec des revenus et porta le nombre des religieuses jusqu'à 21, y compris les trois sœurs converses.

nous trouvons toutes depuis les quelques années que nous sommes dans cette maison ainsi que les santés qui s'y sont beaucoup fortifiées.

Celle qui trouverait ce genre de vie trop austère ne doit s'en prendre qu'à son peu d'esprit intérieur et non à la Règle que l'on garde ici, dès lors que des personnes délicates et d'une santé faible, mais possédant cet esprit intérieur, supportent ce joug avec la plus grande suavité. Qu'elles s'en aillent donc à un autre monastère, où elles pourront se sauver, en en suivant l'esprit.

CHAPITRE XXXVII

Elle traite des effets produits en elle par certaines faveurs divines et ajoute une doctrine solide Elle expose comment il faut rechercher et estimer beaucoup l'acquisition de quelque degré de gloire de plus, et ne reculer devant aucune souffrance quand il s'agit d'acquérir des biens qui sont éternels.

Il m'en coûte de traiter encore des grâces dont le Seigneur m'a favorisée. Celles dont j'ai parlé sont déjà si élevées que l'on se persuadera difficilement qu'il les ait accordées à une âme aussi imparfaite. Mais il faut obéir au Seigneur, qui me l'a commandé, ainsi qu'à vous, mes Pères[1]. Aussi j'en raconterai quelques-unes encore à sa plus grande gloire. Plaise à Sa Majesté de faire tourner à l'avantage de quelque âme le spectacle des faveurs dont a été comblée une créature aussi misérable que moi ! Que ne fera pas le Seigneur pour une âme qui le servira fidèlement ! Que tous s'animent à lui plaire, puisque, même en cette vie il donne de telles marques de miséricorde !

Tout-d'abord il faut bien comprendre que, dans ces faveurs que Dieu accorde à l'âme, il y a plus ou moins de *gloire*. Certaines visions l'emportent tellement sur d'autres par la gloire, la suavité et les joies, que je m'étonne de trouver une si grande différence dans la manière de jouir de Dieu, même en cette vie. Parfois ces suavités et ces délices dont Dieu comble une âme

1. Le P. Pierre Ibagnès et le P. Garcia de Tolédo, O. P.

dans une vision ou un ravissement s'élèvent tellement au-dessus des faveurs précédentes, qu'il ne semble pas possible à l'âme de pouvoir désirer quelque chose de plus ici-bas. De fait, elle ne le désire point; et elle ne demande rien de plus. Cependant, depuis que le Seigneur m'a fait comprendre quelle différence il y a dans le ciel entre le bonheur des uns et celui des autres, je vois bien qu'il ne met point non plus ici-bas, quand il lui plaît, de mesure à ses dons. Aussi je voudrais ne plus mettre désormais de mesure au service de Sa Majesté.

Mon ambition est de lui consacrer toute ma vie, mes forces et ma santé. Je voudrais ne point perdre par ma faute le moindre degré de jouissance dans le ciel. Je le déclare, si on me demandait ce que je préfère, ou bien de rester ici-bas pour y endurer toutes les tortures du monde jusqu'à la fin des temps, et monter ensuite au ciel pour y jouir d'un petit degré de gloire de plus, ou bien d'aller immédiatement, sans souffrir, dans la patrie avec un peu de gloire de moins, j'accepterais très volontiers tous les travaux d'ici-bas pour acheter ce petit degré de jouissance, et pénétrer davantage les grandeurs de Dieu. Je vois en effet que plus on le connaît, plus aussi on l'aime et on le glorifie. Je ne dis pas que je ne m'estimerais pas trop heureuse et que je ne me contenterais pas d'être au ciel, fût-ce à la dernière place, dès lors que j'ai mérité d'être à la dernière en enfer. Le Seigneur me ferait encore une trop grande miséricorde. Plaise à Sa Majesté de m'y appeler un jour et de ne plus considérer la gravité de mes fautes ! Toutefois je dis que si je pouvais souffrir beaucoup pour Dieu et qu'il m'en donnât la grâce, je ne voudrais pas, quoi qu'il dût m'en coûter, perdre quoi que ce soit par ma faute. Infortunée que je suis, puisque par tant de péchés j'avais tout perdu !

Il faut noter, en outre, que chaque faveur, vision

ou révélation, que le Seigneur m'accordait, procurait à mon âme de précieux avantages; quelques visions même lui apportaient des richesses extraordinaires. Celle du Christ a laissé imprimée en moi sa beauté incomparable et j'en jouis encore aujourd'hui. Il m'eût suffi d'ailleurs pour cela d'en avoir été favorisée une fois; à plus forte raison s'est-elle gravée en mon âme après tant d'apparitions. Le profit que j'en ai retiré fut des plus précieux. J'avais un grand défaut, d'où me sont venus des dommages considérables. Et le voici : Quand je voyais qu'une personne me portait de l'intérêt et que de plus elle me plaisait, je lui vouais une telle affection que ma pensée se reportait constamment sur elle. Mon intention n'était nullement d'offenser Dieu. Mais j'éprouvais du plaisir à la voir, à penser à elle et aux bonnes qualités que je lui trouvais. C'était là un défaut tellement préjudiciable que mon âme se trouvait dans un état très fâcheux.

Depuis ce jour où il m'a été donné de contempler la beauté ineffable du Sauveur, je n'ai pu voir une seule personne qui, comparée à lui, pût avoir de l'attrait pour moi ou occuper mon esprit. Je n'ai qu'à jeter les regards sur cette image gravée au fond de mon âme, pour me sentir complètement libre. Tout ce que je vois ici-bas me donne le dégoût quand je songe aux excellences et aux charmes que je découvre en mon Sauveur. La science, les jouissances, quelles qu'elles soient, n'ont plus aucune valeur pour celui qui a entendu une seule parole de cette bouche divine. Quelle félicité lorsqu'on a reçu tant de fois ce privilège ! Aussi, à moins que le Seigneur ne permette, en punition de mes péchés, que je perde un tel souvenir, je regarde comme impossible qu'une personne occupe à ce point mon esprit qu'il ne me suffise, pour être libre, de me rappeler tant soit peu cette image du Sauveur.

Voici ce qui m'est arrivé avec un certain confesseur. J'ai toujours été très attachée à ceux qui dirigent mon âme. Comme je suis bien persuadée qu'ils tiennent vis-à-vis de moi la place de Dieu, il me semble que c'est toujours là un motif de leur porter plus d'amour. Dès lors qu'il n'y avait aucun danger pour moi, je leur manifestais mes sentiments. Quant à eux, timorés comme ils l'étaient, et serviteurs de Dieu, ils redoutaient quelque amitié ou attache particulière dans cette affection toute sainte cependant que je leur portais, et ils me traitaient durement. Cela m'est arrivé depuis le jour où je me suis soumise à leur obéir d'une façon absolue. Car avant cette époque, je ne leur portais pas une affection aussi vive. Je riais en moi-même quand je voyais combien ils se trompaient sur mon compte. Et si je ne leur déclarais pas toujours d'une manière claire le peu d'attache que j'avais pour la créature, je ne manquais pas cependant de les rassurer; et bientôt, à la suite de rapports plus fréquents, ils reconnaissaient de quel don de détachement le Seigneur m'avait favorisée. Aussi les craintes qu'ils avaient toujours à mon égard dans les débuts ne tardaient pas à se dissiper.

La vue de Notre-Seigneur et les entretiens si fréquents que j'avais avec lui augmentèrent beaucoup mon amour et ma confiance. Je comprenais que, s'il est Dieu, il est Homme aussi et qu'il ne s'étonne pas des faiblesses des hommes. Il sait que notre misérable nature est sujette à des chutes nombreuses par suite du péché du premier homme qu'il est venu réparer. Je puis traiter avec lui, tout Seigneur qu'il est, comme avec un ami. Il ne ressemble pas, je le vois bien, aux seigneurs d'ici-bas qui mettent toute leur grandeur dans les insignes de l'autorité. A ceux-là on ne parle qu'à certaines heures, et il n'y a à leur parler que certaines personnes déterminées. Si un pauvre infor-

tuné se présente pour traiter d'une affaire, il lui faut prendre mille détours, implorer des faveurs et souffrir toutes sortes d'ennuis avant d'obtenir une réponse. Que serait-ce donc si l'on devait traiter avec le roi lui-même ! Les gens pauvres, ceux qui ne sont pas gentilshommes ne sauraient l'approcher. Il faut s'adresser aux favoris du prince, et ces gens-là ne sont point évidemment de ceux qui foulent le monde aux pieds. Ces derniers en effet ne cachent point la vérité, car ils ne craignent rien et ne doivent rien redouter, mais ils ne sont pas faits pour la cour où la franchise est inconnue, où l'on tait le mal qu'on voit et où il faut même éviter d'y penser pour ne pas s'exposer à une disgrâce.

O Roi de gloire ! ô Seigneur de tous les rois ! comme votre royaume est loin d'être protégé par de fragiles roseaux ! Car il est sans fin ! Combien inutiles sont les intermédiaires pour vous aborder ! Il suffit de vous voir pour reconnaître que Vous seul méritez le nom de Seigneur, vous déployez une telle Majesté que vous n'avez besoin ni d'escorte, ni de garde, qui manifeste en vous le Roi. Ici-bas un roi, s'il est seul, ne sera pas facilement reconnu pour tel. En vain le voudrait-il, on ne le croira pas, puisqu'il n'a rien de plus que les autres. Pour le croire, il faut qu'on voie en lui les insignes de la royauté. Et ces insignes, j'en conviens, lui sont nécessaires; sans cela, on n'aurait pour lui aucune considération; sa personne, en effet, ne reflète pas le pouvoir; et l'autorité qu'il possède doit lui venir des autres.

O mon Seigneur, ô mon Roi ! Que ne puis-je décrire en ce moment la Majesté qui est votre apanage ! Il est impossible de ne pas reconnaître que vous êtes par vous-même le Maître souverain. On est saisi d'effroi à la vue d'une telle Majesté. Mais l'effroi grandit, et grandit encore, ô mon Seigneur, quand on voit

en même temps votre humilité et l'amour que vous portez à une créature comme moi. Une fois passé le premier sentiment d'effroi et de frayeur qui naît de la vue de votre Majesté, on peut s'entretenir avec vous et vous parler librement de tout ce qui nous concerne. Mais il demeure en l'âme une autre frayeur plus vive, celle de vous offenser; et cette frayeur ne vient pas de la crainte du châtiment, ô mon Seigneur; elle n'est rien auprès de celle de vous perdre vous-même.

Voilà quels sont entre autres les avantages admirables de cette vision, quand elle vient de Dieu. On le comprend par les effets qu'elle produit. Il faut cependant pour cela que l'âme ait la lumière, car souvent, comme je l'ai dit déjà, le Seigneur la laisse dans les ténèbres, et la prive de cette lumière. Il n'est donc pas étonnant que l'on soit rempli de crainte quand on se voit aussi misérable que moi.

Voici ce qui vient de m'arriver. Pendant huit jours, je n'avais, ce me semble, et ne pouvais avoir ni la connaissance de mes obligations envers Dieu, ni le souvenir de ses faveurs. Mon âme était complètement absorbée, et je ne sais de quoi, ni comment elle s'occupait. Je n'avais pas de pensées mauvaises, mais je me sentais si impuissante pour en avoir de bonnes, que je riais de moi-même, et je prenais plaisir à voir quelle est la bassesse de l'âme quand Dieu cesse tant soit peu de la soutenir. On voit bien qu'on n'est pas sans lui dans cet état; car cette épreuve ne ressemble point à ces grandes tortures qui m'ont affligée quelquefois, comme je l'ai dit. Cependant l'âme a beau mettre du bois dans le foyer et faire le peu qui est en son pouvoir, elle ne saurait faire jaillir la flamme de l'amour de Dieu. C'est déjà une grande miséricorde qu'elle puisse voir la fumée et comprendre que ce feu n'est pas complètement éteint. Le Seigneur devra lui-même l'allumer de nouveau; jusqu'alors, on aurait

beau se rompre la tête à souffler et à arranger le bois, on n'arriverait, ce semble, qu'à l'étouffer davantage. Le mieux, à mon avis, est de reconnaître sincèrement qu'on ne peut rien par soi-même, et de s'occuper, comme je l'ai dit, à d'autres œuvres méritoires. Peut-être en effet, le Seigneur enlève-t-il la faculté de faire oraison, pour que l'âme se livre à ces œuvres et apprenne par sa propre expérience combien elle est impuissante par elle-même.

Mais, à coup sûr, je me suis bien consolée aujourd'hui auprès du Seigneur. J'ai pris la hardiesse de me plaindre de Sa Majesté et je lui ai dit : Eh quoi ! ô mon Dieu, n'est-ce pas assez que vous me reteniez dans cette misérable vie ! que, par amour pour Vous, j'accepte cette épreuve, et que je consente à demeurer dans cet exil où tout contribue à m'empêcher de jouir de vous, où il faut m'occuper du manger, du dormir, des affaires, des rapports avec une foule de personnes ? Cependant je me résigne à tout par amour pour Vous ! car vous le savez bien, ô mon Dieu, c'est là pour moi un tourment indicible ! Or les quelques instants qui me restent pour jouir de votre présence, vous vous cachez ! Comment cela peut-il être compatible avec votre miséricorde ? Comment votre amour pour moi peut-il le souffrir ? Seigneur, s'il m'était possible de me cacher de vous, comme vous vous cachez de moi je crois, je suis persuadée que votre amour pour moi ne le souffrirait pas ! mais vous êtes toujours avec moi et me voyez toujours. Une telle inégalité est trop dure, ô mon Dieu. Considérez, je vous en supplie, que c'est faire injure à celle qui vous aime tant !

Il m'est donc arrivé de dire ces paroles et d'autres de ce genre, après avoir bien compris que le lieu qui m'avait été préparé en enfer était encore trop clément pour une pécheresse comme moi. Mais parfois l'amour me transporte de telle sorte que je ne me possède

plus; c'est d'une façon très réfléchie que je profère ces plaintes, et le Seigneur supporte tout cela de moi. Béni soit un Roi si plein de bonté ! Pourrions-nous approcher des rois de la terre avec de pareilles hardiesses ? Si l'on n'ose pas parler au roi, je ne m'en étonne point. Il est juste qu'on le craigne, lui et les premières autorités du royaume. Mais le monde d'aujourd'hui est tel qu'il faudrait une vie plus longue pour apprendre les modes, les nouveautés et les civilités qui sont en usage, et pour avoir encore un peu de temps à donner au service de Dieu. Aussi je suis effrayée de voir ce qui se passe. Pour moi, je le déclare je ne savais plus comment vivre quand je suis venue m'établir dans ce monastère[1]. On prend au sérieux un oubli que vous avez commis en traitant certaines personnes avec plus d'honneur que ne demande leur condition; et on regarde si bien cela comme un affront qu'il faut faire ensuite des excuses et prétexter de sa bonne intention, s'il y a eu oubli comme je l'ai dit; et encore plaise à Dieu que l'on vous croie !

Je le répète, il est certain que je ne savais plus comment vivre dans le monde. Une pauvre âme s'y trouve ballottée de toutes parts. D'un côté on lui commande de tenir toujours son esprit occupé de Dieu, et elle reconnaît que ce moyen est indispensable pour se préserver d'une foule de dangers. D'un autre côté, elle doit se garder de manquer à un seul point des lois du monde, sous peine de froisser ceux qui mettent leur honneur à s'y conformer. Tout cela me fatiguait; je n'en finissais jamais de faire des excuses, parce que, malgré toute mon application, je commettais sur ce point bien des fautes qui, aux yeux du monde, ne passent point pour légères.

1. Saint-Joseph d'Avila.

Mais est-il bien vrai que les personnes religieuses ne soient pas excusables dans ces circonstances ? N'est-il pas juste qu'on leur pardonne ? Eh bien ! il paraît que non. Les monastères, dit-on, doivent être des cours, des écoles de politesse. Pour moi, je l'avoue, je ne puis pas comprendre cela. Je me suis demandé si quelque saint n'avait pas dit que la vie religieuse est une cour où l'on forme les courtisans du ciel, et si l'on n'avait pas pris cette parole à rebours. Comment en effet ceux qui devraient constamment s'occuper de plaire à Dieu et de mépriser le monde, pourront-ils apporter un soin si minutieux à satisfaire les personnes du siècle en des choses qui changent si souvent ? Je l'ignore. Encore si on pouvait les apprendre une fois pour toutes, passe. Mais même les simples titres de lettres réclament, pour ainsi dire, une chaire spéciale aujourd'hui qui nous enseigne comment il faut faire. Car on doit laisser le papier libre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il faut, en outre, donner le titre d'*illustre* à celui qui ne portait pas même celui de *magnifique*. Je ne sais où l'on en viendra. Je n'ai pas encore cinquante ans[1], et j'ai vu cela changer déjà tant de fois que je n'y comprends plus rien. Comment feront-ils donc ceux qui viennent au monde maintenant, s'ils doivent vivre longtemps ? Je plains de tout mon cœur les personnes spirituelles qui, pour des raisons saintes, doivent rester dans le monde; c'est une croix terrible qu'elles ont à porter. Si elles pouvaient s'entendre toutes à vouloir passer pour ignorantes dans cette science et être considérées comme telles, elles se déchargeraient d'un lourd fardeau.

1. La Sainte, étant née le 28 mars 1515, devait donc écrire ces lignes en 1564 ou au commencement de 1565.

Mais de quelles folies me suis-je occupée ? Tout en parlant des grandeurs de Dieu, j'en suis venue à parler des bassesses du monde ! Puisque le Seigneur m'a fait la grâce de le quitter, je veux en sortir d'une manière définitive. Qu'ils s'arrangent ceux qui, au prix de tant de soucis, se soumettent à de telles bagatelles ! Plaise à Dieu que dans l'autre vie, où il n'y a plus de changements, nous n'ayons pas à les payer fort cher ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXVIII

Elle parle de plusieurs grandes grâces que le Seigneur lui a accordées en lui découvrant quelques secrets du ciel et en la favorisant d'autres visions et révélations très élevées. Elle raconte les effets et les fruits précieux qui en résultèrent pour son âme.

Me trouvant un soir si souffrante que je voulais me dispenser de faire oraison, je pris un chapelet pour prier vocalement; je cherchais à éviter le recueillement de l'esprit, quoique je fusse extérieurement bien tranquille dans un oratoire. Mais, lorsque le Seigneur le veut, ces industries servent de peu. J'étais là depuis quelques instants à peine, quand il me vint un ravissement d'esprit si impétueux qu'il me fut impossible d'y résister. J'étais transportée au ciel, ce me semble, et les premières personnes que j'y vis furent mon père et ma mère. Je découvris en même temps les plus grandes merveilles. Il n'avait fallu pour cela qu'un très court espace de temps, celui d'un *Ave Maria*. Cette faveur me semblait tellement excessive que j'en restai toute hors de moi. L'espace de temps dont je parle fut peut-être de plus longue durée, il parut du moins très court. Je craignis que ce ne fût une illusion; aucun indice cependant ne me l'indiquait. Je ne savais que faire, tant j'étais confuse de devoir aller m'en ouvrir au confesseur. Ce n'était pas, je crois, par humilité, puisqu'il me semblait qu'il allait se moquer de moi et me demander si j'étais un autre saint Paul ou un saint Jérôme pour

découvrir les secrets du ciel. Des grâces de ce genre ayant été accordées à ces glorieux saints, il me semblait impossible que j'eusse été favorisée comme eux; aussi mes craintes augmentaient et je ne faisais que pleurer. Enfin, malgré toutes mes répugnances, j'allai trouver mon confesseur. Je n'aurais jamais osé d'ailleurs lui rien cacher, quoi qu'il pût m'en coûter, tant je redoutais d'être trompée. Me voyant si affligée, il me consola beaucoup, et me fit plusieurs réflexions de nature à dissiper mon chagrin.

Depuis lors le Seigneur a daigné, comme il le fait encore quelquefois, me révéler de plus grands secrets. Quant à voir au delà de ce qui lui est présenté, l'âme n'en a nul moyen; cela est impossible. Aussi je ne voyais chaque fois que ce qu'il plaisait au Seigneur de me montrer, mais ces faveurs étaient très élevées. La moindre d'entre elles suffisait pour me jeter dans le ravissement et produire dans l'âme des effets si précieux qu'elle n'a plus que bien peu d'estime et une basse opinion des choses de la vie. Je voudrais pouvoir donner une légère idée de la plus petite de ces faveurs; or, en examinant comment je le pourrais faire, je trouve que c'est impossible. La seule lumière de ce séjour où tout est lumière, est tellement différente de celle d'ici-bas qu'on ne saurait établir de comparaison entre elles; la clarté du soleil lui-même vous inspire un dégoût profond. Enfin, l'imagination, si vive qu'elle soit, n'arrivera jamais à se représenter et à dépeindre cette lumière ni aucune de ces merveilles que le Seigneur me dévoilait. Il répandait alors en moi une joie souveraine impossible à décrire. Tous les sens sont dans une jouissance si élevée et si suave qu'on ne saurait l'exprimer. Voilà pourquoi il est mieux de n'en dire rien de plus.

Il y avait une fois plus d'une heure que j'étais en cet état. Le Seigneur me montrait des choses

admirables et semblait ne point s'éloigner de moi. Il me dit : *Vois, ma fille, ce que perdent ceux qui sont contre moi. Ne manque pas de le leur dire.* Hélas, ô mon Dieu, quelle efficacité peuvent avoir mes paroles sur ceux qui sont aveuglés par leurs œuvres, si votre Majesté elle-même ne les éclaire ! Certaines âmes à qui vous avez donné votre lumière ont dû tirer profit de la connaissance de vos grandeurs; mais quand elles voient que vous les avez manifestées à une créature aussi vile et aussi méprisable que moi, c'est beaucoup qu'il ait pu se trouver même une seule personne pour me croire. Bénis soient votre nom et votre miséricorde, puisque j'ai pu, moi du moins, constater l'amélioration évidente que ces grâces ont produite en mon âme ! Depuis lors, en effet, elle voudrait ne plus quitter ces hauteurs, ni revenir à cette vie mortelle, car elle a conçu le plus profond mépris pour toutes les choses d'ici-bas. Il me semble, en effet, que tout y est vil limon et je vois la bassesse qu'il y a à s'y arrêter.

Me trouvant chez cette dame dont j'ai parlé [1], il m'arriva un jour de souffrir de ce mal de cœur, qui m'a bien torturée autrefois, comme je l'ai dit, quoiqu'il soit aujourd'hui peu de chose. Cette dame, étant très charitable, me fit apporter des joyaux d'or, des pierreries de grand prix, et des diamants qu'on estimait beaucoup. Elle espérait par là me récréer. Mais je riais en moi-même et j'étais remplie de pitié, en voyant ce que le monde estime et en réfléchissant à ce que Dieu nous réserve. Je regardais comme impossible de faire, malgré tous mes efforts, le moindre cas de telles bagatelles, si le Seigneur daignait ne pas

1. Doña Louise de la Cerda, chez qui elle fit un séjour de plus de six mois en 1562 et écrivit au moins une partie de la première rédaction du livre de sa *Vie*.

m'ôter le souvenir de ses faveurs. Cette grâce confère à l'âme un grand empire, un empire tellement grand même, qu'à mon avis, on ne peut le comprendre, à moins de le posséder. C'est là le détachement vrai, le détachement pur, parce qu'il s'accomplit sans travail de notre part; c'est Dieu lui-même qui fait tout. Sa Majesté nous découvre ces vérités sous le plus grand jour et les imprime profondément dans l'âme. On voit clairement combien il nous serait impossible de les acquérir ainsi par nous-mêmes en si peu de temps.

Depuis cette faveur je ne crains presque plus la mort que j'avais toujours tant redoutée. Mourir me semble maintenant la chose la plus facile pour celui qui sert Dieu, puisque en un instant l'âme est délivrée de la prison du corps et placée dans le lieu de son repos. Ce vol d'esprit, ces ravissements où Dieu nous élève et nous découvre des secrets si profonds ressemblent, je crois, à ce qui se passe au moment où l'âme sortant du corps se voit tout à coup en possession du souverain Bien. Je ne parle pas des douleurs de la séparation; il n'y a pas à en faire grand cas; d'ailleurs ceux qui auront aimé véritablement Dieu et méprisé toutes les choses d'ici-bas doivent avoir une mort plus douce.

Cette vision me servit aussi beaucoup, ce me semble, à connaître quelle est notre véritable patrie, et à me montrer que nous sommes pèlerins sur cette terre. C'est une faveur immense que celle de contempler ce qu'il y a là-haut et de connaître l'endroit où nous devons vivre un jour. Le voyageur qui va s'établir dans une région lointaine se sent soutenu au milieu des fatigues du voyage, lorsqu'il a déjà vu que le pays où il se rend lui procurera un repos parfait. De même l'âme, favorisée de cette vision, acquiert de la facilité pour s'élever à la considération des choses divines et

s'appliquer à ce que sa conversation soit dans le ciel. C'est là un avantage des plus précieux. Un regard vers le ciel suffit pour la recueillir. Comme le Seigneur a daigné lui en découvrir quelques secrets, elle en occupe sa pensée. Parfois ceux qui me tiennent compagnie et avec qui je me console sont ceux que je sais vivant dans ce séjour. Il me semble que ceux-là sont véritablement vivants. Ceux, au contraire, qui sont dans cet exil me semblent tellement morts que le monde entier ne saurait me tenir compagnie, surtout quand mon âme a ces grands transports d'amour. Tout ce que je vois des yeux du corps me semble alors un songe et une plaisanterie. Mais ce que j'ai déjà vu des yeux de l'âme, voilà ce que je désire. Et comme je m'en vois encore éloignée, j'en éprouve une peine mortelle.

Enfin, c'est une très haute faveur que Dieu fait à une âme quand il lui accorde de telles visions. Il lui donne, en effet, un secours très puissant, et l'aide à porter une bien lourde croix; car rien ne saurait plus la satisfaire ici-bas; tout lui inspire le plus profond dégoût. Et si le Seigneur ne permettait pas qu'elle perde de temps en temps le souvenir de ce qu'elle a vu, bien que ce souvenir lui revienne ensuite, je ne sais comment elle pourrait supporter la vie. Qu'il soit béni et loué éternellement ! Daigne Sa Majesté, je l'en supplie par le sang que son Fils a répandu pour moi, qu'après avoir compris quelque chose de ces biens ineffables et commencé à en jouir d'une certaine manière, je n'aie pas le sort de Lucifer qui a tout perdu par sa faute ! Que dans sa Bonté il ne le permette pas ! Quelquefois ma crainte à ce sujet n'est pas petite, mais d'un autre côté, et c'est le plus ordinairement, la miséricorde de Dieu ranime ma confiance. Après m'avoir délivrée de tant de péchés, il ne voudra pas retirer sa main et me laisser courir à ma perte.

Telle est la grâce, mon Père, que je vous conjure de lui demander sans cesse pour moi.

Toutes ces faveurs ne sont pas encore aussi élevées que celle dont je vais parler maintenant. Celle-ci en effet, l'emporte sur les précédentes pour beaucoup de motifs, et en particulier par les grands biens et la grande force d'âme qu'elle procure. Cependant, chacune de ces faveurs, considérée en soi, est d'un tel prix qu'il n'y a pas lieu de les comparer entre elles.

C'était un jour de veille de la Pentecôte après la messe. Je m'en allai dans un endroit très solitaire où je me retirais souvent pour prier. Je me mis à lire dans l'ouvrage d'un Père Chartreux ce qui concernait la fête, et j'y découvris les signes que doivent posséder ceux qui commencent, ceux qui progressent et ceux qui sont déjà parfaits, pour reconnaître si le Saint-Esprit habite en eux. Après avoir lu ce qui était dit de ces trois états, il me sembla que par la bonté de Dieu, et autant qu'il m'était possible d'en juger, ce divin Esprit était en moi. Je lui en rendis grâces et me rappelai avoir déjà lu ce même passage dans une autre circonstance où j'étais bien loin de tout cela, comme je le voyais avec évidence. Le contraste entre ces deux états de mon âme me montra de quelle grâce insigne le Seigneur m'avait favorisée. Aussi, considérant la place que j'avais méritée en enfer par mes péchés, j'adressai à Dieu les louanges les plus vives de ce qu'il avait tellement changé mon âme que je ne la reconnaissais plus.

Telles étaient mes réflexions, quand je tombai dans ce ravissement profond, dont je ne connaissais point la cause. Il me sembla que mon âme voulait sortir du corps, car elle était hors d'elle-même et se sentait incapable d'attendre davantage le bien si grand qui lui était montré. L'impétuosité du ravissement, bien différent, ce me semble, de ceux dont

j'avais été favorisée d'autres fois, était si excessive que je n'étais plus maîtresse de moi. Mon âme ne comprenait pas ce qu'elle avait, ni ce qu'elle voulait, tant elle était saisie. Je cherchais un appui, car je ne pouvais même demeurer assise; toutes mes forces naturelles m'abandonnaient.

Tandis que j'étais dans ce ravissement, je vis au-dessus de ma tête une colombe, très différente de celles d'ici-bas. Elle n'avait pas de plumes et ses ailes étaient formées de petites écailles d'une splendeur éclatante. Elle était plus grande qu'une colombe ordinaire et il me semblait entendre le bruit qu'elle faisait avec ses ailes. Son vol dura environ l'espace d'un *Ave Maria*, mais déjà mon âme, se perdant dans le ravissement, la perdit aussi de vue. Mon esprit s'apaisa en compagnie d'un hôte si plein de bonté; car, selon moi, une faveur si merveilleuse aurait dû le troubler et l'effrayer. Mais dès que la jouissance commença, il perdit toute crainte; avec la jouissance vint le repos et je demeurai dans le ravissement.

La gloire de ce ravissement fut extraordinaire. Aussi, la plus grande partie de la fête de la Pentecôte je fus si hors de moi et si absorbée, que je ne savais que devenir; je ne comprenais pas comment je pouvais être l'objet d'une telle faveur et d'une grâce si haute. Je ne voyais et n'entendais pour ainsi dire rien à cause de l'excès de joie intérieure dont j'étais comblée. Depuis lors j'ai compris quels grands progrès j'avais faits dans l'amour, et dans les autres vertus. Que Dieu en soit béni et loué à jamais ! Ainsi soit-il !

Une autre fois, je vis la même colombe au-dessus de la tête d'un Père de l'Ordre de Saint-Dominique [1];

1. Le Père Ibagnès. Il mourut prieur de Trianos le 2 Février 1565 *(note marginale du P. Bagnès)*.

mais il me sembla que les rayons et la splendeur de ses ailes s'étendaient beaucoup plus loin. Il me fut donné de comprendre par là que ce religieux devait attirer des âmes à Dieu.

Dans une autre circonstance, je vis Notre-Dame qui mettait un manteau d'une blancheur éclatante sur les épaules du Père Présenté du même Ordre dont j'ai parlé plusieurs fois. Elle me dit qu'elle lui faisait ce présent pour le récompenser du service qu'il lui avait rendu en favorisant la fondation de ce monastère. C'était, en outre, un signe qu'elle veillerait elle-même à l'avenir sur la pureté de son âme et qu'il ne tomberait point dans le péché mortel. Et il en fut ainsi, j'en ai la conviction. Ce Père mourut peu d'années après; mais sa vie jusqu'alors fut si pénitente et sa mort elle-même fut si sainte qu'on ne saurait, d'après ce qu'on peut en juger, avoir aucun doute sur son bonheur. Peu de jours avant de mourir, il disait que saint Thomas était près de lui, comme me l'a raconté un religieux qui l'assistait alors. Il mourut plein de joie, et avec un ardent désir de quitter cet exil. Depuis lors, il m'est apparu plusieurs fois tout éclatant de gloire, et m'a appris plusieurs choses. C'était un homme de si haute oraison, que voulant s'en distraire vers la fin de sa vie, à cause de sa faiblesse, il ne le pouvait pas, tant les ravissements étaient fréquents. Il m'écrivit quelque temps avant sa mort, pour me demander quel moyen il pourrait employer afin de les éviter, car après avoir célébré la messe, il demeurait longtemps ravi, sans pouvoir s'en défendre. Enfin Dieu l'a récompensé de tous les services qu'il lui avait rendus pendant toute sa vie.

Il m'a été montré, en outre, quelques-unes des grâces élevées que le Seigneur accordait au Recteur de la Compagnie dont j'ai fait mention plusieurs fois. Mais pour ne pas prolonger cette relation, je ne les

raconterai pas ici. Il lui arriva une fois une cruelle épreuve, car il fut victime d'une grande persécution et se trouva dans une affliction profonde. Or un jour que j'entendais la messe, je vis, au moment où l'on élevait l'hostie, Notre-Seigneur en croix; il me fit entendre plusieurs paroles de consolation que je devais lui transmettre; il m'en adressa d'autres pour le prévenir de ce qui allait arriver; il fallait enfin lui représenter tout ce que le Christ avait souffert pour lui et l'inviter à se préparer à l'épreuve. Cette communication lui donna beaucoup de consolation et de courage. Et tout s'est passé comme le Seigneur me l'avait dit.

J'ai vu de grandes choses concernant les religieux de l'Ordre auquel appartient ce Père, je veux dire la Compagnie de Jésus, et concernant l'Ordre lui-même tout entier. Je les ai vus plusieurs fois au ciel tenant en mains des bannières blanches. Il m'a été révélé encore sur eux d'autres choses vraiment admirables. J'ai la plus profonde vénération pour cet Ordre parce que j'ai eu beaucoup de rapports avec ses membres et je vois que leur vie est conforme à ce que le Seigneur m'en a fait comprendre.

Me trouvant un soir en oraison, le Seigneur commença à m'adresser quelques paroles qui me rappelaient combien ma vie avait été mauvaise. J'en étais remplie de confusion et de chagrin; ces paroles en effet, bien que dites sans sévérité, produisent un repentir et une douleur qui vous anéantissent. Une seule d'entre elles procure à l'âme plus de connaissance d'elle-même que ne le ferait un long temps passé à considérer ses propres misères; car elles portent avec elles ce cachet de vérité qu'on ne peut révoquer en doute. Le Seigneur me rappela les attaches accompagnées de tant de vanités que j'avais entretenues. Il me dit de regarder comme une haute faveur qu'il

voulût bien permettre à un cœur comme le mien, dont j'avais fait un si mauvais usage, de se donner à Lui, et qu'il daignât l'accepter.

D'autres fois, il me recommandait de me rappeler le temps où je mettais, ce semble, mon honneur à aller contre le sien, ou encore de ne point oublier mes obligations envers Lui, puisque c'est à l'époque où je l'offensais le plus qu'il me comblait de grâces. Quand je commets des fautes, et cela n'est pas rare, Sa Majesté me les montre sous un tel jour que j'en suis, ce semble, complètement anéantie. Et comme mes fautes sont nombreuses, cela se renouvelle très souvent. Il m'est arrivé, après avoir reçu de mon confesseur une réprimande, d'aller à l'oraison pour y trouver une consolation, et d'y trouver la vraie réprimande.

Je reviens à ce que je disais. Dès que le Seigneur eut commencé à me rappeler à la mémoire ma triste vie, je me mis à répandre d'abondantes larmes; car il me semblait que je n'avais encore rien fait à son service. La pensée me vint qu'il voulait peut-être par là me préparer à quelque grâce. D'ordinaire, en effet, c'est quand je viens de m'humilier profondément qu'il m'accorde quelque faveur spéciale. Il veut ainsi, je pense, me montrer clairement combien je suis loin de l'avoir méritée. Quelques instants après, mon âme était élevée à un tel ravissement qu'elle me semblait avoir pour ainsi dire abandonné le corps. Du moins, si elle vivait en lui, elle ne le comprenait pas. Je vis alors la très sainte Humanité de Notre-Seigneur dans une gloire beaucoup plus éclatante qu'il ne m'avait été donné de la contempler. A la faveur d'une connaissance admirable et claire, je vis le Christ dans le sein du Père éternel. Je ne saurais dire comment cela est, puisque, sans rien voir, il me semble que je me trouvais en présence de cette Divinité. Je fus tellement saisie et dans un tel état que je

passai, je crois, plusieurs jours sans pouvoir revenir à moi-même. Il me semblait avoir toujours devant moi cette Majesté du Fils de Dieu, bien que ce ne fût pas, je le comprenais bien, comme la première fois. Cette vision, si rapide qu'elle soit, demeure en effet tellement gravée dans l'imagination, qu'elle ne s'en efface pas de quelque temps. Il en résulte pour l'âme une consolation profonde et de grands profits.

Cette même vision m'a été accordée dans trois autres circonstances. A mon avis, c'est la plus haute dont le Seigneur m'ait favorisée. Elle apporte avec elle les plus riches trésors; elle semble purifier l'âme d'une manière admirable et enlever, pour ainsi dire, toute vigueur à notre sensualité. C'est comme une flamme vive qui consume et anéantit, ce semble, tous les désirs de cette vie. Grâce à Dieu, je ne me sentais plus portée aux frivolités d'ici-bas. Mais il me fut donné alors de comprendre toute la vanité des choses de la terre et des grandeurs du monde. Mon âme apprit encore clairement à porter ses désirs vers la pure vérité. Un respect si profond pour Dieu demeura imprimé en elle que je ne saurais le décrire; mais il est bien différent de celui que nous pouvons acquérir ici-bas par nos propres forces. Enfin, elle fut saisie du plus grand effroi en voyant comment elle avait osé et comment il se trouve quelqu'un pour oser offenser une si haute Majesté.

J'ai déjà parlé sans doute, à plusieurs reprises, des divers effets de ces visions et autres faveurs. J'ai dit aussi que ces avantages étaient plus ou moins précieux. Mais ceux qu'on retire de cette dernière vision sont merveilleux. Lorsque j'allais ensuite communier, je me rappelais cette Majesté souveraine qui s'était montrée à moi; et lorsque je considérais cette même Majesté présente au très saint Sacrement, où d'ailleurs le Seigneur daigne souvent m'apparaître sous

l'hostie, je sentais les cheveux se dresser sur ma tête et j'étais, pour ainsi dire, tout anéantie. O mon Seigneur ! Et si vous ne voiliez pas votre grandeur, comment une âme si souillée et si méprisable oserait-elle s'approcher si souvent de la sainte Table et s'unir à une telle Majesté ? Soyez béni, ô Seigneur ! Que les anges et toutes les créatures vous louent de ce que vous daignez ainsi accommoder vos mystères à notre faiblesse ! Pour nous faire jouir de faveurs si souveraines vous prenez soin de ne point nous effrayer par votre pouvoir infini; sans cela, pauvres et fragiles comme nous sommes, nous n'oserions jamais prétendre à un tel bonheur, et il pourrait nous arriver ce qui advint à un laboureur. Voici le fait; je le sais d'une manière certaine. Il trouva un trésor qui dépassait de beaucoup tout ce que son esprit borné pouvait imaginer. Se voyant en possession de ce bien, il conçut une telle affliction, un tel souci de ne savoir à quoi l'employer, qu'il tomba dans une tristesse profonde et ne tarda pas à en mourir. Si, au lieu de trouver ce trésor tout à la fois, il l'eût reçu par parties, il aurait pu s'en servir pour soutenir son indigence, il eût goûté plus de joie que dans la pauvreté et il n'en eût pas perdu la vie.

O richesse des pauvres ! comme vous savez admirablement secourir les âmes ! Au lieu de leur découvrir en une fois tous vos trésors, vous les leur montrez peu à peu. Quand je vois une telle Majesté se voiler sous des apparences aussi frêles que l'hostie, je ne puis pas m'empêcher d'admirer une si haute Sagesse. Je ne sais comment le Seigneur me donne force et courage pour que je m'approche de Lui. Si, après m'avoir accordé de telles faveurs dont il me comble encore, il ne daignait me soutenir, je ne pourrais non plus taire ses bienfaits, ni m'empêcher de publier à haute voix de si grandes merveilles. Que ne doit donc

pas éprouver une misérable comme moi, chargée d'abominations, après une vie passée avec si peu de crainte de Dieu, quand arrive pour elle le moment de recevoir le Dieu d'une si haute Majesté, et que ce même Seigneur veut se montrer à elle ? Comment une bouche qui a proféré tant de paroles contre ce Seigneur ose-t-elle s'approcher de ce corps infiniment glorieux qui est tout rempli de pureté et de miséricorde ? L'âme qui a offensé Dieu conçoit beaucoup plus de douleur et d'affliction à la vue de l'amour si plein de tendresse et de douceur que manifeste ce visage ineffablement beau, que de crainte à la vue de sa Majesté. Mais qu'ai-je dû éprouver, après avoir vu deux fois ce que je vais raconter ? Oui, ô mon Seigneur et ma gloire, je suis tentée de l'affirmer; dans ces grandes afflictions, que mon âme ressent, j'ai d'une certaine manière fait quelque chose pour votre service ! Mais, hélas ! je ne sais plus ce que je dis, ce n'est pour ainsi dire plus moi qui parle quand j'écris ceci; je suis troublée, et je me sens un peu hors de moi, dès que je me rappelle de tels souvenirs. J'aurais eu raison de dire que j'ai fait quelque chose pour vous, ô mon Dieu, si les sentiments dont je parle venaient de moi. Mais comme nous ne pouvons, sans vous, avoir aucune bonne pensée, il n'y a pas lieu de m'en savoir gré. C'est moi qui suis la débitrice, ô Seigneur, et c'est vous qui êtes l'offensé.

Allant un jour à la communion, je vis des yeux de l'âme, beaucoup plus clairement que je n'aurais pu le faire des yeux du corps, deux démons d'un aspect horrible. Ils semblaient serrer avec leurs cornes la gorge d'un pauvre prêtre. En même temps que cet infortuné tenait en ses mains l'hostie qu'il allait me donner, je vis mon Seigneur m'apparaître avec cette majesté dont je viens de parler. Évidemment mon Seigneur était entre des mains criminelles, et je com-

pris que cette âme se trouvait en état de péché mortel. Quel spectacle, ô mon Dieu, que de voir votre beauté au milieu de ces abominables figures ! Ces démons étaient comme saisis d'épouvante et d'effroi en votre présence, et volontiers, ce semble, ils auraient pris la fuite, si vous leur en aviez donné la liberté. Je fus si troublée que je ne sais comment il me fut possible de communier. Une grande crainte s'empara de moi; si cette vision venait de Dieu, sa Majesté, me semblait-il, ne m'aurait pas montré l'état malheureux de cette âme. Mais le Seigneur me recommanda de prier pour elle. Il ajouta qu'il avait permis cela pour me faire comprendre quelle est la vertu des paroles de la consécration, et comment il ne laisse pas d'être présent sous l'hostie, quelque coupable que soit le prêtre qui prononce ces paroles; il voulait, en outre, me montrer quelle bonté est la sienne, puisqu'il se remet aux mains de son ennemi, pour mon bien et celui de tous. Je compris clairement quelle obligation s'impose aux prêtres d'être plus vertueux que les autres, combien il est horrible de recevoir indignement ce sacrement très saint et combien le démon est maître d'une âme en état de péché mortel. Cette vision produisit en moi le plus grand profit et me donna une haute connaissance de toutes mes obligations envers Dieu. Qu'il en soit béni à jamais !

Une autre fois, il m'arriva encore une chose qui me causa un indicible effroi. J'étais dans un endroit où vint à mourir une personne qui, comme je l'ai appris, avait très mal vécu durant de longues années. Mais les deux dernières années, elle avait été malade et semblait s'être amendée en plusieurs points. Elle mourut sans se confesser; cependant il ne me semblait pas, malgré cela, qu'elle dût être damnée. Pendant qu'on mettait son corps dans le cercueil, je vis une foule de démons qui le prenaient, semblaient se jouer

avec lui, le malmenaient et avec de grands crocs le traînaient de côté et d'autre; j'étais dans l'épouvante. Quand on l'emporta pour l'enterrer avec les honneurs et les cérémonies ordinaires, je pensais à la bonté de Dieu qui ne voulait pas que cette âme fût diffamée et passât pour son ennemie.

J'étais à moitié interdite par tout ce que j'avais vu. Durant toute la durée de l'office je n'aperçus aucun autre démon. Mais quand on jeta le corps dans la fosse, il y en avait une telle multitude qui étaient là pour s'emparer de lui, que j'étais hors de moi à ce spectacle. Et il ne me fallut pas peu de courage pour ne point manifester au dehors mes sentiments. Je me demandais comment les démons devaient traiter l'âme, quand ils s'emparaient avec tant d'empire de ce pauvre corps. Plaise à Dieu que tous ceux qui sont en mauvais état voient comme moi une scène aussi épouvantable ! Ce serait, à mon avis, un moyen très efficace pour les ramener à une sainte vie.

Tout cela me fit mieux connaître ce que je dois à Dieu et ce dont il m'a délivrée. Mais une crainte très vive m'accompagna jusqu'au moment où j'en parlai à mon confesseur. Je me demandais si ce n'était pas une illusion du démon qui voulait déshonorer cette âme, bien qu'elle ne passât point pour avoir beaucoup de religion; ce qui est certain, c'est que, y eût-il illusion ou non, je ne puis m'empêcher de trembler chaque fois que le souvenir m'en revient.

Puisque j'ai commencé à parler de visions qui concernent les morts, je veux raconter certaines choses que le Seigneur m'a fait connaître au sujet de quelques âmes. J'en dirai peu pour abréger. D'ailleurs je ne crois ni nécessaire ni utile de m'étendre sur ce point.

On m'annonça la mort d'un religieux qui avait été provincial de notre province et qui à son décès

en gouvernait une autre. J'avais eu des rapports avec lui et je lui étais redevable de plusieurs bons offices. C'était un religieux d'une haute vertu. Mais à la nouvelle de sa mort, un grand trouble s'empara de moi : je craignais pour son salut; pendant vingt ans il avait été supérieur, chose que je redoute tant, car, à mon avis, il y a beaucoup de danger à avoir charge d'âmes. Je m'en allai donc tout affligée à un oratoire. J'offris pour lui tout le bien que j'avais pu faire en ma vie, quoique ce fût peu de chose, et je conjurai le Seigneur de suppléer par ses mérites à ce qu'il fallait pour délivrer cette âme du purgatoire. Tandis que j'adressais de mon mieux cette supplique au Seigneur, il me sembla voir à ma droite cette âme qui sortait du fond de la terre et s'élevait au ciel toute remplie d'une indicible allégresse. Ce religieux était très âgé au moment de sa mort; mais je le vis sous les traits d'un homme de trente ans et même moins, avec un visage tout resplendissant. Cette vision fut de très courte durée; néanmoins je fus si consolée, que depuis lors je n'ai jamais pu avoir le moindre chagrin de sa mort, malgré la peine très vive de beaucoup d'autres personnes, car il était très estimé. Ma consolation était si vive que j'étais très tranquille à son sujet et ne pouvais douter de la réalité de la vision. Je veux dire que je n'avais pas été victime d'une illusion. Il n'y avait pas plus de quinze jours que ce religieux était mort; cependant je recommandais de bien prier pour lui et je le faisais moi-même; mais ce n'était plus avec la même ferveur que si je n'avais pas eu cette vision. Quand en effet le Seigneur me montre ainsi une âme et qu'ensuite je veux prier pour elle, il me semble de toute évidence que je fais l'aumône à un riche. Comme ce religieux était mort dans une localité très éloignée d'ici, je n'appris que plus tard quelle sainte mort le Seigneur lui avait accordée.

Elle avait été en effet des plus édifiantes. Et tous ceux qui en furent témoins ne purent s'empêcher d'admirer avec quelle lucidité d'esprit, quelles larmes et quelle humilité, ce religieux terminait sa vie.

Il y avait un peu plus d'un jour et demi qu'une religieuse, grande servante de Dieu, était morte dans mon monastère. On récitait pour elle l'office des morts au chœur, et une sœur lisait une leçon, tandis que j'étais debout pour dire avec elle le verset. A la moitié de la leçon, je vis cette âme qui me semblait sortir de terre du même côté que la précédente et s'en aller au ciel. Cette vision ne fut pas imaginaire, comme celle dont je viens de parler. Elle ressemble à l'une de celles dont j'ai fait mention plus haut. Mais le doute est impossible sur elle comme sur les autres.

Une autre religieuse mourut dans ce même monastère, à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Bien que toujours malade, elle avait été une fidèle servante de Dieu, très assidue aux offices du chœur et très vertueuse. J'étais persuadée que ses nombreuses souffrances lui avaient mérité plus qu'il ne fallait pour la préserver du purgatoire. Il y avait déjà environ quatre heures qu'elle était morte, quand, durant la récitation des Heures avant l'enterrement, je la vis sortir du même lieu et s'en aller au ciel.

Je me trouvais un jour dans l'église d'un collège de la Compagnie de Jésus [1], tourmentée par de grandes souffrances de corps et d'esprit, qui, comme je l'ai dit, m'envahissaient parfois et maintenant encore. J'étais si abattue que je ne pouvais, ce me semble, avoir une bonne pensée. Or, la nuit même était mort un frère de cette maison de la Compagnie [2]. Je le recom-

1. A Avila.
2. Alphonse de Enao, décédé le 11 avril 1557.

mandais à Dieu de mon mieux, et j'entendais une messe que célébrait pour lui un Père de la Compagnie, quand je tombai dans un recueillement profond. Je le vis monter au ciel tout éclatant de gloire et accompagné de Notre-Seigneur. Je compris que c'était par une faveur toute spéciale que Sa Majesté l'accompagnait.

Un religieux de notre Ordre, très vertueux, était à toute extrémité. Pendant que j'entendais la messe, j'entrai dans un grand recueillement; je vis que ce Père était mort et qu'il montait au ciel sans passer par le purgatoire[1]. Or, comme je l'ai su depuis, il était mort à l'heure même où j'avais eu la vision. Comme j'étais étonnée qu'il ne fût point passé par le purgatoire, il me fut dit que s'il avait évité le purgatoire, c'est qu'il avait suivi fidèlement la Règle de sa profession et avait profité des Bulles de l'Ordre[2]. Je ne sais pourquoi cette connaissance me fut donnée. Ce doit être sans doute pour me montrer que ce n'est point l'habit qui fait le religieux, je veux dire, qu'il ne suffit pas de le porter pour jouir de l'état de plus grande perfection qui constitue vraiment la vie religieuse.

---

1. D'après le P. Gratien, il s'agit du P. Mathias, ou Diégo Mathias, carme mitigé d'Avila.

2. Dans ce texte, la Sainte ne précise pas davantage; elle indique seulement les *Bulles* de l'Ordre. Peut-on cependant assurer qu'elle veut parler de la Bulle sabbatine, en particulier ? A notre avis, rien ne s'y oppose. Au contraire, les premières Carmélites de la Réforme ont attesté, en effet, que la Sainte veillait avec un soin tout particulier à ce que les Sœurs portent leur scapulaire même la nuit. Cf. *Hist. gen. de los Carm. Desc.* por el P. José de Sª Teresa — et *El Monte Carmelo*, nov. 1925, p. 520.

Saint Jean de la Croix, de son côté, avait une confiance spéciale dans sa dévotion au saint scapulaire du Carmel, et il comptait bien profiter du privilège de la Bulle sabbatine. C'est ce qu'ont attesté dans les *Informations* pour sa cause le P. Barthélemy de Saint-Basile à Jaën en 1617, Ferdinand Diaz à Ubède en 1617, et Alphonse de la Mère de Dieu à Ségovie en 1627.

Je ne veux pas m'étendre davantage sur ces visions; car, ainsi que je l'ai dit, il n'y a aucune raison de le faire. Bien que le Seigneur m'en ait favorisée souvent, je n'ai jamais compris que, parmi toutes les âmes que j'ai vues, il y en eût d'autres à éviter le purgatoire, que celle de ce dernier religieux, celle du saint frère Pierre d'Alcantara et celle du Père dominicain dont j'ai parlé [1]. Le Seigneur a daigné me montrer le degré de gloire de quelques-unes et la place qu'elles occupent au ciel. La différence entre les unes et les autres est très grande.

1. Le P. Pierre Ibagnès, O. P.

CHAPITRE XXXIX

Elle continue le même sujet, et montre les grandes grâces que le Seigneur lui a faites. Elle raconte comment Sa Majesté lui promit de bénir les personnes pour lesquelles elle prierait. Elle expose plusieurs circonstances merveilleuses où cette faveur lui a été accordée.

Je conjurais un jour le Seigneur avec les plus vives instances de rendre la vue à une personne envers laquelle j'avais des obligations. Elle n'y voyait presque plus et j'en étais touchée de pitié. Mais je craignais que le Seigneur ne voulût pas m'exaucer à cause de mes péchés. Il m'apparut comme il l'avait fait d'autres fois; me montrant la plaie de sa main gauche, il en tira avec l'autre un grand clou qui y était enfoncé. Ce clou me semblait entraîner la chair à sa suite, et l'on voyait bien quelle cruelle souffrance il causait. J'en étais tout émue. Le Sauveur me dit que s'il avait souffert cela pour moi, il ferait à plus forte raison ce que je lui demanderais. Il me promettait d'exaucer toutes mes prières. Il savait d'ailleurs que je ne lui en adresserais aucune qui ne fût conforme à sa gloire; il ferait donc ce que je lui demandais présentement. Je devais me rappeler qu'il m'avait toujours exaucée au delà de mes désirs, même à l'époque où je ne le servais pas; à plus forte raison le ferait-il à l'avenir, car il était assuré de mon amour. Je devais donc n'avoir aucun doute là-dessus.

Or je crois que huit jours ne s'étaient pas encore écoulés quand le Seigneur rendit la vue à cette per-

sonne. Mon confesseur en fut avisé aussitôt. Peut-être cette guérison ne doit-elle pas être attribuée à ma prière; mais comme j'avais été favorisée de la vision dont je viens de parler, j'eus la certitude que le Seigneur m'avait exaucée; aussi j'en rendis grâces à Sa Majesté.

Dans une autre circonstance quelqu'un[1] souffrait d'une maladie très pénible que je ne signale pas, parce que j'en ignore le nom. Il y avait deux mois qu'il endurait les douleurs les plus cruelles; c'était une torture où il se déchirait lui-même. Mon confesseur, qui était alors le recteur[2] dont j'ai parlé, lui ayant fait une visite, en fut touché de pitié et me dit que je devais absolument l'aller voir; que cela se pouvait puisque c'était un de mes parents. Je partis, mais je fus si émue de compassion à la vue de ses souffrances que je me mis à conjurer instamment le Seigneur de le guérir. Je vis bien clairement autant que je puis en juger, qu'il daignait m'exaucer, car dès le lendemain le malade était complètement délivré de ses souffrances.

J'étais un jour très peinée d'apprendre qu'une personne à qui j'avais de grandes obligations voulait faire une chose très opposée à Dieu et à son propre honneur et qu'elle y était même bien déterminée. J'en éprouvais une telle désolation que je ne savais quel moyen employer pour l'arrêter, il me semblait de plus qu'il n'y en avait aucun. Je suppliai instamment le Seigneur d'y mettre la main, car tant que cette grâce ne serait pas obtenue, mon chagrin ne pourrait se calmer. Je m'en allai alors à un ermitage très solitaire, comme il y en a dans ce couvent. C'était celui

1. D'après le P. Gratien, il s'agit de don Pedro Mejia, cousin germain de la Sainte.
2. Le P. Gaspar de Salazar.

où se trouve représenté le Christ à la colonne. Tandis que je conjurais le Sauveur de m'accorder la grâce désirée, j'entendis une voix très suave semblable à un doux murmure. Les cheveux se dressèrent sur ma tête, tant je fus saisie de crainte. J'aurais voulu comprendre ce qu'on me disait, mais cela me fut impossible; car la voix cessa aussitôt de se faire entendre. Une fois ma crainte passée, ce qui ne tarda pas d'ailleurs, je goûtai un repos, une joie, des délices si intimes que j'en étais étonnée. Je me demandais comment le son d'une voix que j'avais perçu par l'oreille corporelle, mais sans pouvoir saisir une parole, avait pu produire une telle opération dans mon âme. Je compris par là que ma demande était exaucée, et elle l'était en effet. Mon chagrin se dissipa aussi complètement que si j'avais déjà vu mon désir accompli comme il l'a été depuis. J'en parlai à mes confesseurs; car j'en avais deux à cette époque, ils étaient l'un et l'autre très instruits et grands serviteurs de Dieu[1].

Je savais qu'une personne qui s'était déterminée à servir Dieu généreusement, et adonnée pendant quelque temps à l'oraison où elle recevait beaucoup de grâces de Sa Majesté, avait délaissé ce saint exercice pour certaines occasions, dont elle ne s'éloignait pas malgré le danger très réel qu'elle y courait. J'en conçus la peine la plus vive; car c'était une personne que j'aimais beaucoup et je le lui devais bien. Pendant plus d'un mois, ce me semble, je ne cessai de conjurer Dieu de la ramener à Lui. Or, étant un jour en oraison, je vis près de moi un démon qui manifestait beaucoup de dépit et déchirait certains papiers qu'il tenait en mains. A cette vue ma joie fut vive.

1. Le P. Garcia de Toledo et le P. Dominique Bagnès.

Il me sembla que ma prière était exaucée. Et il en était ainsi, comme je l'ai appris ensuite. Cette personne avait fait une confession avec les plus belles marques de repentir et était revenue très sincèrement à Dieu. J'espère bien de sa bonté qu'elle ne cessera pas de faire des progrès dans la vertu. Que le Seigneur soit béni de tous ses dons ! Ainsi soit-il !

C'est très souvent que, grâce à mes prières, Notre-Seigneur a tiré des âmes de l'état de péché mortel, qu'il en a amené d'autres à une plus haute perfection, qu'il en a délivré du purgatoire ou qu'il en a gratifié de faveurs signalées. Ces faveurs sont si nombreuses que ce serait me fatiguer et être à charge à ceux qui me liront que de les raconter. Cependant j'ajoute que les guérisons des âmes sont beaucoup plus nombreuses que celles des corps. C'est là une chose très connue et beaucoup de personnes pourraient en rendre témoignage.

Dans les commencements, j'en avais beaucoup de scrupule. Sans doute, ces grâces doivent être attribuées avant tout à la seule bonté de Dieu; mais je ne pouvais m'empêcher de croire qu'il les accordait à ma prière. Depuis qu'elles sont si nombreuses et connues de tant de personnes, je n'ai plus de peine à avoir cette persuasion. Elles me servent à bénir Sa Majesté, à me confondre en sa présence et à me rappeler combien je lui suis redevable. Elles avivent, ce me semble, mes désirs de servir Dieu et m'embrasent d'amour pour lui.

Ce qui m'étonne le plus, c'est que, s'il s'agit de choses qu'il ne juge pas convenables, je ne puis le prier, malgré mon désir, qu'avec peu d'énergie, d'attention et de ferveur. Voudrais-je faire de plus grands efforts, ce serait impossible. Au contraire, s'agit-il de grâces que Sa Majesté doit accorder, je vois que je puis les lui demander souvent, même avec beaucoup d'im-

portunité, et s'il m'arrive de n'y pas apporter de sollicitude, on dirait que quelqu'un me le rappelle. La différence qu'il y a entre ces deux manières de demander des faveurs à Dieu est très sensible, et je ne sais comment la faire comprendre. Les unes, je les demande, mais en m'efforçant de prier et sans éprouver en moi la même ferveur que pour les autres, bien qu'elles me touchent de près. Je suis alors comme une personne dont la langue est enchaînée; elle voudrait parler et elle ne le peut, ou le fait si mal qu'elle voit bien qu'on ne la comprend pas. Quand je demande les autres, je suis comme une personne qui a un langage clair et limpide, et qui voit qu'on l'écoute avec plaisir. La première demande, disons-le encore, ressemble à la prière vocale, la seconde à cette contemplation élevée où le Seigneur se manifeste de telle sorte que l'on comprend qu'il nous écoute, qu'il se réjouit de notre prière et se plaît à nous exaucer. Qu'il soit béni à jamais de ce qu'il me donne tant, bien que je lui donne si peu ! Que fait-il en effet, ô mon Seigneur, celui qui ne se consume pas tout entier pour vous ? Hélas ! que je suis loin, que je suis loin, je pourrais le dire mille fois, que je suis loin de cette perfection ! Voilà pourquoi, sans parler de beaucoup d'autres motifs, je ne devrais pas vouloir vivre, puisque je ne vis pas conformément à ce que je vous dois. Quelle foule d'imperfections ne vois-je pas en moi ! Quelle lâcheté à vous servir ! Oui, je voudrais parfois être privée de sentiment pour ne pas voir tant de mal en moi. Que celui-là qui le peut daigne y remédier !

Durant mon séjour chez cette dame dont j'ai parlé[1], je devais exercer la plus grande vigilance sur

1. Dona Louise de la Cerda, à Tolède.

moi-même et ne point perdre de vue la vanité inséparable de toutes les choses d'ici-bas. J'étais, en effet, très estimée et comblée de louanges, et il s'offrait bien des circonstances où j'aurais pu m'attacher à la terre, si je m'étais regardée moi-même. Mais Celui qui possède la vraie vue veillait sur moi pour ne point m'abandonner de sa main.

A ce propos, je songe aux tourments des âmes à qui Dieu révèle la vérité quand elles doivent s'occuper des choses de la terre, où elle est si obscurcie. C'est ce que me dit un jour le Sauveur. D'ailleurs beaucoup de ces choses que j'écris ici ne sont pas tirées de ma tête; c'est ce Maître céleste lui-même qui daigne me les dicter. Quand je m'exprime en ces termes : *J'ai entendu ceci*, ou *Le Seigneur m'a dit cela*, je me ferais un grand scrupule d'ajouter ou de retrancher même une syllabe. Mais si mon souvenir n'est pas fidèle sur tout ce qu'il m'a dit, ou que probablement j'y mets du mien, le récit vient comme de moi. Cependant je n'appelle pas mien ce qui est bon, car il n'y a de bon en moi, je le sais, que ce qu'il a plu au Seigneur de me donner, sans aucun mérite de ma part. Je dis qu'une parole vient de moi, quand il ne m'a pas été donné de l'entendre par révélation.

Mais, hélas ! ô mon Dieu, que de fois nous voulons juger des choses spirituelles, comme des choses de ce monde, d'après nos propres lumières et des vues très opposées à la vérité ! Il nous semble que nous devons juger de notre avancement spirituel d'après les années passées dans quelque exercice d'oraison; on dirait que nous voulons fixer une mesure à Celui qui, quand il lui plaît, donne sans mesure ses bienfaits et peut enrichir davantage une âme en six mois qu'une autre en plusieurs années. C'est là un fait que j'ai pu constater bien souvent, et je me demande avec étonnement comment nous pouvons hésiter à le

croire. Mais, à mon avis, il ne s'y trompe pas celui qui a reçu de Dieu le don de discernement des esprits et une humilité vraie. Il juge d'après les effets la générosité et l'amour : une lumière spéciale de Dieu le guide alors. C'est par là, et non par le nombre des années, qu'il découvre l'avancement et le progrès des âmes; car une âme peut en six mois réaliser plus de profit qu'une autre en vingt ans. Le Seigneur, je le répète, distribue ses grâces à qui il veut, et aussi à celui qui s'y dispose le mieux.

J'en ai un exemple en ce moment dans ces jeunes filles qui viennent habiter ce monastère. A peine Dieu les a-t-il touchées de sa grâce ou leur a-t-il donné un peu de lumière et d'amour, je veux dire à peine leur a-t-il accordé, au bout de peu de temps, quelque consolation, qu'aussitôt, sans plus tarder, sans redouter aucun obstacle, sans se préoccuper des choses nécessaires à la vie, elles s'enferment pour toujours dans une maison où il n'y a point de revenus. Pour elles, nul souci de la vie. Elles ont tout quitté par amour pour Celui dont elles se savent aimées; elles ne veulent plus avoir de volonté propre; il ne leur vient même pas à la pensée qu'elles puissent éprouver du mécontentement dans une si étroite clôture, et toutes ensemble s'offrent en sacrifice à Dieu. Comme je reconnais volontiers l'avantage qu'elles ont sur moi, et comme je devrais être remplie de confusion devant Dieu ! Il y a bien des années que je me suis adonnée à l'exercice de l'oraison, et que le Seigneur a commencé à m'accorder ses bienfaits et cependant il n'a pas encore obtenu de moi ce qu'il a obtenu d'elles en trois mois et même de quelqu'une d'entre elles en trois jours, quoiqu'il leur accorde beaucoup moins de grâces qu'à moi. Mais aussi il sait les récompenser avantageusement, et à coup sûr elles n'ont aucun regret de ce qu'elles ont fait pour Lui

Quand nous nous rappelons nos nombreuses années de religion et d'oraison, soyons humbles; n'allons point tourmenter les âmes qui, en peu de temps, ont fait plus de progrès que nous, ni les obliger à revenir en arrière pour s'accommoder à notre pas; elles prennent leur essor comme des aigles, grâce aux faveurs dont Dieu les comble : pourquoi vouloir les faire marcher comme le poussin retenu par un fil ? Jetons les yeux sur Dieu lui-même, et si nous voyons ces âmes véritablement humbles, lâchons-leur la bride; le Seigneur, qui leur accorde tant de grâces, ne les laissera pas tomber dans l'abîme. Elles mettent toute leur confiance en Lui, car elles savent profiter de la connaissance des vérités de la foi; pourquoi ne pas leur reconnaître cette confiance et les mesurerons-nous à notre aune ou d'après notre faiblesse ? Il n'en doit pas être ainsi. Mais, puisque nous n'atteignons pas leur haute perfection et leur générosité, et que, faute d'expérience, nous ne pouvons les bien comprendre, humilions-nous, et ne les condamnons pas. Sous prétexte de rechercher leur avancement spirituel, ne négligeons pas le nôtre; ne perdons pas l'occasion que le Seigneur nous offre de nous humilier, de comprendre notre indigence, et de reconnaître combien ces âmes sont plus détachées d'elles-mêmes et unies à Dieu que nous, dès lors que Sa Majesté se communique à elles d'une manière si intime.

Voici ce que je comprends, et je ne veux point changer d'avis. Supposons une oraison de date récente qui produit de très beaux effets, manifestes à tout le monde, et qui ne sauraient, sans un amour très intense, exister ni porter à un renoncement complet, dans le but seul de plaire à Dieu. Cette oraison est de beaucoup préférable à celle qui durant depuis des années ne donne pas plus de courage à la fin qu'au commencement, et ne fait rien de signalé pour Dieu; à moins

que l'on ne regarde comme des marques de haute vertu et de grande mortification ces petits actes, semblables à des grains de sel sans poids ni volume et qu'un oiseau peut, ce semble, enlever avec son bec. Mais c'est vraiment une pitié que nous fassions cas de certaines de nos œuvres accomplies pour Dieu, si nombreuses soient-elles, et que nous les remarquions. Voilà cependant où j'en suis, et par ailleurs, j'oublie à chaque instant les grâces dont Dieu m'a comblée. Je ne dis pas que Sa Majesté n'ait une haute estime de ces petits actes. Le Seigneur est si bon. Toutefois je ne voudrais pas en faire cas ni m'apercevoir que je les accomplis, puisque en définitive ce sont des riens. Pardonnez-moi, ô mon Dieu, et ne me réprimandez pas; il faut bien que je cherche ma consolation en quelque chose, puisque je ne vous sers en rien. Je ne ferais aucun cas de ces bagatelles, si j'accomplissais de grandes œuvres à votre service. Heureuses les âmes qui vous glorifient par des actions magnifiques ! S'il m'était tenu compte de l'envie que je leur porte et du désir que j'ai de les imiter, je ne serais pas des dernières à vous plaire. Mais je ne vaux rien, ô mon Dieu. Mettez donc en moi la valeur qui me manque, puisque vous me portez tant d'amour.

Voici ce qui m'est arrivé un de ces jours. On m'avait remis le Bref[1] de Rome qui autorisait ce monastère à vivre sans revenu et achevait définitivement l'affaire de la fondation, qui m'avait, ce me semble, coûté quelque peine. Profonde était ma joie de la voir ainsi achevée. Or, tandis que je songeais à tout ce que j'avais enduré, et remerciais le Seigneur de ce qu'il avait daigné se servir de moi en quelque chose, je me rappelai les diverses particularités de cette affaire. Dans toutes celles qui paraissaient avoir

1. Le Bref est daté du 17 juillet 1565.

une certaine valeur, je découvris une foule de fautes et d'imperfections, parfois peu de courage, et souvent très peu de foi. Jusqu'à cette heure où je vois accompli tout ce que le Seigneur m'avait annoncé sur la fondation de ce monastère, je n'avais jamais pu croire d'une manière absolue à sa promesse, et cependant je ne pouvais en douter. Je ne sais comment cela pouvait être. Très souvent, en effet, si d'un côté la fondation me paraissait impossible, d'un autre côté je la regardais comme assurée, et je ne pouvais croire qu'elle ne réussît pas. Enfin je découvris que tout ce qu'il y avait de bon dans cette affaire venait de Dieu, et que tout ce qu'il y avait de mal venait de moi. Aussi je cherchai à me distraire de cette pensée; je voudrais même en perdre le souvenir, afin de n'être plus affligée par la vue de tant de fautes. Béni soit Celui qui sait, quand il lui plaît, tirer le bien de toutes nos fautes ! Ainsi soit-il !

Je disais donc qu'il est dangereux de compter les années qu'on a passées dans l'exercice de l'oraison. Malgré l'humilité qu'on peut avoir, cela révèle je ne sais quel sentiment d'après lequel on s'imagine avoir acquis quelques mérites au service de Dieu. Je ne dis pas qu'on n'en a pas acquis et qu'on n'en sera pas bien récompensé; mais toute âme adonnée à la spiritualité qui s'imagine, après plusieurs années d'oraison, avoir mérité ces hautes faveurs, n'arrivera jamais, j'en ai la conviction, au sommet de la perfection. N'est-ce pas beaucoup déjà qu'elle ait mérité que Dieu la soutienne de sa main, et l'empêche de commettre ces fautes où elle tombait avant de s'adonner à l'oraison ? Pourquoi lui intenterait-elle un procès pour ses propres deniers, comme on dit ? Ce n'est pas là le signe d'une humilité profonde; il peut se faire que je me trompe; mais à mes yeux, c'est là de la témérité. J'ai bien peu d'humilité, et cependant

il me semble que je n'ai jamais osé en venir là. Si je ne suis jamais tombée dans cet excès, la cause en peut venir de ce que je n'ai jamais servi Dieu; car si je l'avais servi, j'aurais peut-être réclamé mon salaire avec plus d'instance que tous les autres.

Je ne dis pas que Dieu ne récompensera pas l'âme et qu'elle n'a fait aucun progrès, si son oraison a été humble, mais elle doit ne point s'occuper du nombre d'années passées dans cet exercice; toutes nos œuvres ne méritent que le dégoût en comparaison d'une seule goutte de ce sang répandu pour nous par le Sauveur. Et si plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables, qu'allons-nous exiger de Lui ? Pour un denier que nous lui payons de notre dette, il nous donne en retour mille ducats ! Pour l'amour de Dieu, laissons là nos calculs; c'est à lui de juger ! De telles comparaisons sont toujours odieuses, même dans les choses d'ici-bas. Que sera-ce donc dans les choses dont Dieu seul a le secret ! Aussi Sa Majesté a pris soin de nous en fournir la preuve, en donnant aux derniers venus la même récompense qu'aux premiers.

J'ai dû écrire ces trois feuilles à tant de reprises et en tant de jours, par suite du peu de temps dont j'ai pu disposer, comme je l'ai dit, et dont je dispose encore, que j'ai oublié la suite de mon récit. Voici la vision dont je voulais parler. Étant un jour en oraison, je me vis seule dans une vaste plaine; tout autour de moi se trouvait une multitude de gens armés, prêts à m'attaquer; les uns avaient des lances, les autres des épées, ceux-ci des dagues, ceux-là des estocs fort longs. Cernée de toutes parts, je me voyais dans l'impossibilité de fuir sans m'exposer à la mort; j'étais seule, sans personne pour me défendre ! Au milieu d'une telle perplexité, je ne savais que faire. Je levai les yeux vers le ciel, et je vis le Christ, non dans le ciel, mais bien haut dans les airs. Il étendait

la main vers moi et me protégeait si bien que je ne redoutais plus cette troupe armée et qu'elle-même ne pouvait plus, malgré son désir, me faire aucun mal.

Cette vision semble sans profit, et cependant elle en a produit en moi un très réel, car il me fut donné d'en comprendre la signification. Peu de temps après en effet, je me vis dans un danger presque semblable. Je reconnus que cette vision était un tableau du monde, où tout semble armé pour attaquer la pauvre âme. Je ne parle pas de ceux qui sont tièdes au service de Dieu, ni des honneurs, richesses, plaisirs ou autres choses semblables, qui enlacent évidemment l'âme quand elle n'est pas sur ses gardes ou qui du moins cherchent toutes à la séduire; je parle des amis, des parents, et ce qui m'étonne le plus, des personnes très vertueuses qui pensaient bien faire sans doute; mais je me vis tellement pressurée de toutes manières que je ne savais ni comment me défendre, ni que devenir. O mon Dieu, si je devais raconter toutes les diverses tribulations par lesquelles je passai à cette époque, même après ce que j'ai déjà raconté, comme on verrait bien quelle horreur profonde il faut concevoir pour le monde tout entier ! Ce fut, à mon avis, la plus terrible persécution de toutes celles que j'ai endurées. Je le répète, je me voyais parfois si pressurée de toutes parts que ma seule ressource était de lever les yeux au ciel et d'appeler Dieu à mon secours. Le souvenir de la vision dont j'avais été favorisée était bien présent à ma mémoire et me procura le plus grand profit pour ne pas mettre beaucoup de confiance en personne, puisqu'il n'y a de stable que Dieu. Au milieu de ces rudes tribulations, le Seigneur m'envoyait toujours, comme il me l'avait montré dans cette vision, une personne qui me tendait la main de sa part. Comme je ne m'appuyais sur rien de créé et ne cherchais qu'à lui plaire, cela a suffi

pour soutenir le peu de vertu qui était en moi et qui ne consistait que dans le désir de procurer sa gloire. O mon Dieu, soyez-en béni à jamais !

Je me trouvai un jour très troublée et préoccupée, sans pouvoir me recueillir; c'était une lutte et un combat où ma pensée se portait à des choses imparfaites, et où je n'avais même pas, ce me semble, le détachement qui m'est ordinaire. A la vue d'une telle misère, je fus saisie par la crainte que les grâces dont le Seigneur m'avait favorisée n'eussent été des illusions. Enfin, mon âme était plongée dans les plus épaisses ténèbres. Telle était ma peine, quand le Seigneur commença à m'adresser la parole et me dit *de ne point m'affliger; que la vue de cet état me ferait comprendre le malheur où je tomberais s'il venait à s'éloigner de moi, et qu'il n'y avait nulle sécurité pour nous tant que nous vivons dans cette chair mortelle.* Il me fut donné de comprendre la valeur d'une telle lutte et d'un tel combat, qui nous méritent une si belle récompense. Il me sembla que le Seigneur était rempli de compassion pour nous qui vivons en ce monde. Il me disait, en outre, *de ne pas m'imaginer qu'il m'oubliait; d'ailleurs il ne m'abandonnerait jamais; toutefois je ne devais pas manquer de faire tous mes efforts pour le servir.* Il prononça ces paroles avec beaucoup de bonté et d'amour. Il m'en adressa encore d'autres qui furent pour moi une très haute faveur. Je ne vois pas de motif de les rapporter.

Voici celles que Sa Majesté me répète souvent en me montrant un profond amour : *Désormais tu es mienne, et moi je suis tien.* Celles que j'ai coutume de lui dire toujours et je les dis avec vérité, ce me semble, sont celles-ci : « *Que m'importe, Seigneur, ce qui me regarde ? n'est-ce pas de Vous que je m'occupe ?* » Ces paroles et ces caresses du Sauveur me jettent dans la plus grande confusion, quand je me rappelle ce que

je suis. Je l'ai déjà dit, je crois, d'autres fois et j'en parle de temps en temps à mon confesseur, il me faut, ce semble, plus de courage pour recevoir de telles faveurs que pour endurer les plus cruels tourments. Quand ces faveurs m'arrivent, j'oublie pour ainsi dire mes bonnes œuvres; je ne vois plus que ma misère, sans même faire le moindre effort d'entendement pour discourir; et parfois cela me paraît aussi surnaturel.

De temps en temps il me vient des désirs de communier si ardents que je ne saurais en donner une idée. Cela m'arriva un matin où la pluie tombait avec tant d'abondance qu'il me semblait impossible de mettre le pied hors de la maison. Lorsque j'étais déjà sortie, je me trouvai tellement hors de moi par suite de ce désir, que j'aurais, ce me semble, bravé des lances dressées contre ma poitrine, et serais passée outre; comment n'aurais-je pas bravé la pluie ? A peine arrivée à l'église, je tombai dans un grand ravissement. Il me semblait que les cieux s'ouvraient non plus par une simple porte comme les autres fois, mais dans toute leur étendue. Je vis le trône que j'avais déjà contemplé à plusieurs reprises, comme je vous l'ai dit, mon Père. Au-dessus de ce trône, il y en avait un autre, où, par une connaissance que je ne saurais définir, puisque je ne vis rien, je compris que résidait la Divinité. Ce trône me semblait soutenu par des animaux, dont la signification, je crois, m'a été donnée. Je me demandai s'ils ne représentaient pas les Évangélistes. Mais je ne vis ni comment était le trône, ni qui y siégeait. J'aperçus seulement une multitude considérable d'anges, qui me parurent incomparablement plus beaux que ceux que j'avais déjà vus dans le ciel. Je pensai que c'était peut-être des séraphins ou des chérubins, car leur gloire est très différente de celle des autres anges; ils paraissaient

tout enflammés d'amour. La différence qu'il y a entre les uns et les autres, comme je l'ai déjà dit, est très grande. Quant à la *gloire* où je me trouvais alors, elle ne saurait se décrire; je n'en puis même rien dire, et il est impossible de se l'imaginer si on ne l'a pas éprouvée. Je compris que tous les biens qu'on peut désirer se trouvaient réunis là, mais je ne vis rien. Il me fut dit, je ne sais par qui, que l'unique chose en mon pouvoir à ce moment était de comprendre que je ne pouvais rien comprendre et de considérer combien tout est néant en comparaison de ce bien. Aussi mon âme était toute confuse ensuite en voyant qu'elle peut s'arrêter à quelque chose de créé, et à plus forte raison encore en voyant qu'elle peut s'y attacher. Car tout ici-bas me parut une fourmilière.

Je fis la communion et j'entendis la messe, mais je ne sais dans quel état je me trouvai durant tout ce temps, qui me sembla d'ailleurs fort court. Je fus tout étonnée quand, entendant sonner l'horloge, je reconnus que j'étais restée deux heures dans ce ravissement et dans cette *gloire*. J'admirai ensuite les effets qui sont produits quand on approche de ce feu qui semble venir d'en haut et qui est le feu du véritable amour de Dieu. J'aurais beau le vouloir, le rechercher, me consumer pour l'obtenir, je serais impuissante à en acquérir même une étincelle par mes propres efforts. On l'a seulement quand Sa Majesté le veut, comme je l'ai dit d'autres fois; mais dès qu'on en approche, il consume, ce semble, le vieil homme avec ses fautes, ses faiblesses et ses misères. De même que le phénix, d'après ce que j'ai lu, après être passé par le feu, renaît de ses cendres avec une nouvelle vie, de même aussi l'âme est toute transformée par ce feu divin d'où elle sort avec des désirs nouveaux et le plus mâle courage. Elle ne semble plus la même et commence à marcher avec une pureté toute nouvelle dans les

voies du Seigneur. Je suppliai donc Sa Majesté de m'accorder cette transformation et de m'aider à commencer cette vie nouvelle à son service; or Elle me dit : *La comparaison dont tu viens de te servir est juste; fais en sorte de ne point l'oublier, afin de travailler à te perfectionner toujours plus.*

Me trouvant un jour poursuivie par ce doute dont j'ai parlé un peu plus haut, et me demandant si ces visions venaient de Dieu, le Seigneur m'apparut et me dit d'un ton sévère : *O enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur dur ?* Il me recommanda de bien examiner en moi-même une chose : M'étais-je, oui ou non, donnée entièrement à Lui ? si je l'avais déjà fait, et il en était ainsi, je devais croire qu'il ne me laisserait point périr. Cette exclamation m'ayant vivement peinée, il me dit avec beaucoup de tendresse et de bonté de ne pas m'affliger, car il savait bien déjà que je ne manquerais pas de tout sacrifier pour sa gloire; et il exaucerait toutes mes demandes; aussi il accédait à celle que je lui adressais alors. Je devais encore considérer l'amour que je lui portais et qui grandissait de jour en jour; j'avais là une preuve que ces visions ne venaient pas du démon; il ne fallait pas m'imaginer que Dieu lui laissait un tel pouvoir sur les âmes de ses serviteurs. *Non*, ajouta-t-il, *il ne saurait te donner cette clarté de l'entendement et cette quiétude de l'âme que tu possèdes.* Il me donna enfin à entendre qu'après l'avis de tant de personnes et d'une telle autorité m'affirmant que ces visions venaient de Dieu, je ferais mal de ne pas le croire.

Un jour que je récitais le psaume *Quicumque vult*[1], il me fut donné de comprendre d'une manière si claire comment il y a un seul Dieu et trois personnes en

1. Le Symbole de saint Athanase, qui se trouve à l'Office de *Prime*.

Dieu, que j'en fus toute surprise et profondément consolée. Il en résulta pour moi le plus précieux avantage, pour mieux connaître la grandeur de Dieu et ses merveilles. Aussi quand je pense à ce mystère ou que j'en entends parler, il me semble comprendre comment cela peut être; et c'est là pour moi une très vive consolation.

Un jour de l'Assomption de celle qui est la Reine des Anges et notre Souveraine, le Seigneur voulut m'accorder la grâce suivante. Il me montra dans un ravissement l'entrée de Notre-Dame au ciel, l'allégresse et la pompe avec lesquelles elle y fut reçue, et la place qu'elle occupait. Exprimer comment cela se fit me serait impossible. Mais à la vue d'une telle gloire mon esprit était lui-même dans une *gloire* immense. Cette vision produisit en moi de profonds effets; elle me procura une soif toujours plus vive de souffrir et un désir ardent de glorifier Notre-Dame, qui a tant mérité.

Me trouvant un jour dans l'église d'un collège de la Compagnie de Jésus[1], je vis, au moment où les frères de cette maison faisaient la communion, un dais très riche au-dessus de leurs têtes. Cela m'arriva deux fois; mais quand d'autres personnes communiaient, je ne le voyais point.

1. A Avila.

CHAPITRE XL

Elle continue le récit des hautes faveurs que le Seigneur lui a faites. On peut tirer de quelques-unes une doctrine très solide ; d'ailleurs, comme elle l'a dit son but principal, après celui de l'obéissance, a été de raconter celles qui peuvent être utiles aux âmes. Avec ce chapitre, s'achève le récit de sa VIE *qu'elle a écrit. Que ce soit pour la gloire de Dieu ! Ainsi soit-il !*

Étant un jour en oraison, j'éprouvai en moi les plus suaves délices. Comme je me considérais indigne d'une telle faveur, il me vint à la pensée que je méritais à bien plus juste titre la place que j'avais vue préparée pour moi en enfer; car je n'ai jamais oublié, comme je l'ai déjà dit, le triste état où je m'y suis vue. A l'aide de cette considération, mon âme s'embrasa encore plus d'amour. Il me vint un ravissement d'esprit tel que je ne saurais le dépeindre. Mon âme semblait tout imprégnée et remplie de cette Majesté que j'avais vue d'autres fois. Me trouvant donc dans cette Majesté, il me fut donné de comprendre une vérité qui est la plénitude de toutes les vérités. N'ayant rien vu, je ne saurais dire comment cela se passa. J'entendis les paroles suivantes, sans voir qui les proférait; mais je compris très bien que c'était la Vérité même : *Ce n'est pas une petite faveur que celle que je t'accorde ; c'est une de celles dont tu m'es le plus redevable. Tout le mal qui arrive en ce monde vient de ce qu'on ne connaît pas clairement les vérités de l'Écriture dont cependant le moindre point ne manquera pas de s'ac-*

complir. Il me sembla que j'avais toujours cru cela et que tous les fidèles le croyaient. Mais il me fut dit : *Hélas ! ma fille, qu'il y en a peu à m'aimer véritablement ! Si l'on m'aimait, je ne cacherais pas mes secrets ! Sais-tu ce que c'est que de m'aimer véritablement ? C'est comprendre que tout ce qui ne m'est pas agréable est mensonge. Cette vérité que tu ne comprends pas maintenant, tu la verras clairement aux progrès qu'en retirera ton âme.* Cette parole, je l'ai vue se réaliser en effet. Que le Seigneur en soit béni ! Depuis lors, tout ce qui n'est pas ordonné à la gloire de Dieu me semble tellement rempli de vanité et de mensonge, que je ne saurais dire comme je le comprends, et que je suis remplie de pitié à la vue des ténèbres où se trouvent ceux qui ne possèdent pas cette vérité.

Je retirai encore de là plusieurs avantages précieux que je vais dire et beaucoup d'autres que je ne saurais raconter.

Le Seigneur m'adressa alors une parole spéciale qui fut pour moi une très haute faveur. Je ne sais comment cela se passa, car je ne vis rien. Je me trouvai dans un état qu'il m'est impossible d'exprimer. J'étais remplie d'un courage extraordinaire, et prête à accomplir de tout mon pouvoir ce que prescrit la moindre parole des divines Écritures. Il me semblait que, pour cela, j'aurais enduré tous les tourments du monde.

Une image très vive de cette divine Vérité qui me fut représentée s'est gravée en moi; je ne saurais en dire ni le mode ni le degré. Mais elle m'inspire un respect tout nouveau pour Dieu. Elle me donne une connaissance vraiment ineffable de sa majesté et de son pouvoir. Aussi je crois comprendre que c'est là une haute faveur.

Je conçus également le plus vif désir de ne plus parler que de choses très vraies et bien élevées au-des-

sus des conversations ordinaires du monde. Et depuis lors c'est un tourment pour moi d'y vivre encore. J'ai obtenu aussi un amour très tendre pour Dieu, beaucoup de joie intérieure et d'humilité.

Je ne saurais dire comment tout cela se passa; cependant le Seigneur me donna alors, il me semble, de très grandes grâces, et je n'ai jamais eu la moindre crainte qu'il y eût là de l'illusion. Je ne vis rien, mais je compris quel précieux avantage il y a à mépriser tout ce qui ne nous rapproche pas de Dieu. Je compris en un mot, ce que c'est pour une âme que de marcher dans la vérité, en présence de la Vérité même. En même temps le Seigneur daignait me faire comprendre qu'il est lui-même cette Vérité.

Tout ce que je viens de rapporter, je l'ai appris quelquefois par des paroles que j'ai entendues, d'autres fois par un autre moyen qui apportait plus de clarté que les paroles elles-mêmes. Je compris de très hautes vérités sur cette Vérité, et je les compris beaucoup mieux que si un grand nombre de savants me les avaient enseignées. Jamais, ce me semble, ils n'auraient pu m'en pénétrer aussi intimement, ni me donner une vue aussi claire de la vanité du monde.

Cette Vérité dont je parle, et qui a daigné se révéler à moi, est en soi la Vérité même; elle est sans commencement et sans fin. Toutes les autres vérités dépendent de cette Vérité, comme tous les autres amours, de cet Amour, et toutes les autres grandeurs, de cette Grandeur. Et encore ce que je dis est bien obscur, en comparaison de cette clarté avec laquelle le Seigneur voulut me le faire comprendre. Comme on voit bien le pouvoir de cette Majesté, puisque dans un temps si court elle enrichit l'âme de trésors si précieux et y imprime de telles vérités ! O Grandeur et Majesté qui êtes mon Bien ! Que faites-vous, ô mon Seigneur, vous le Tout-Puissant ? Considérez

à qui vous accordez de si souveraines faveurs ! Ne vous souvenez-vous plus que cette âme a été un abîme de mensonges et un océan de vanités, et tout cela par sa faute ? Vous aviez mis en moi une horreur naturelle du mensonge, et cependant je me suis moi-même entretenue souvent de choses mensongères ! Comment, ô mon Dieu, est-il possible, comment est-il concevable que vous vous abaissiez à accorder tant d'amour et tant de grâces à une âme qui s'en est rendue si indigne ?

Étant un jour à réciter les *Petites Heures* avec la communauté, j'entrai tout à coup dans un recueillement intime. Mon âme tout entière me semblait comme un clair miroir, sans revers, ni côtés, ni haut, ni bas qui ne fût tout resplendissant. Au centre d'elle-même je vis le Christ Notre-Seigneur sous la forme où il a coutume de m'apparaître. Je le voyais, ce me semble, très clairement dans toutes les parties de mon âme, comme dans un miroir, et ce miroir, à son tour, se représentait tout entier sous je ne sais quel mode dans ce même Seigneur, par une communication toute d'amour qu'il me serait impossible de dépeindre. Mais à coup sûr, cette vision m'est très avantageuse, chaque fois que le souvenir s'en présente à ma mémoire, surtout quand je viens de communier. J'ai compris alors qu'une âme qui commet le péché mortel recouvre ce miroir d'un épais nuage et le rend très noir. Et alors le Seigneur ne peut s'y représenter ni y être vu, bien qu'il y soit toujours présent pour nous donner l'être. Je vis aussi que tomber dans l'hérésie, c'est pour ainsi dire briser ce miroir, chose bien plus malheureuse que de le noircir. Il y a une très grande différence entre la manière dont on comprend ces vérités et celle dont on en parle. Car il est difficile d'en donner une idée. Mais cette vision m'a été extrêmement précieuse; elle a produit aussi en

moi le plus vif regret d'avoir tant de fois par mes offenses obscurci mon âme, et de m'être privée de la vue du Seigneur.

Cette vision me semble avantageuse pour les personnes adonnées au recueillement intérieur. Elle leur apprend à considérer le Seigneur au plus intime de leur âme. Par là on s'attache davantage à Lui, et l'on retire beaucoup plus de fruit qu'en le considérant hors de soi, comme je l'ai déjà dit à différentes reprises. D'ailleurs plusieurs livres d'oraison l'affirment en indiquant où il faut chercher Dieu. Le glorieux saint Augustin, en particulier, nous dit qu'après l'avoir cherché par les places publiques, dans les plaisirs, partout, il ne le trouvait nulle part comme au-dedans de lui-même[1]. Cette méthode est incomparablement la meilleure. Point n'est besoin d'aller au ciel, ni d'aller plus loin qu'en nous-mêmes; ce serait se fatiguer l'esprit et distraire l'âme pour arriver à un résultat moins fructueux.

Je veux ici faire remarquer une chose qui peut arriver quand on a un grand ravissement. Une fois passé cet état d'union pendant lequel les puissances sont complètement absorbées, et qui dure peu, comme je l'ai dit, l'âme demeure dans un profond recueillement même extérieur, sans pouvoir revenir à elle-même. Mais ses deux puissances, l'entendement et la mémoire, sont encore dans une sorte de frénésie, absolument hors d'elles-mêmes. Cela arrive parfois, je le répète, surtout dans les débuts. Or, je me demande si cela ne viendrait pas de ce que notre pauvre nature ne peut supporter une si forte activité de l'esprit

1. Ce passage est tiré des *Soliloques* apocryphes (de S. Augustin), c. 31 : « J'ai beaucoup travaillé à vous chercher au dehors quand vous étiez au-dedans de moi. Je vous ai cherché par les places publiques de la ville de ce monde, je ne vous y ai pas rencontré. Je vous cherchais au dehors quand vous étiez au-dedans. »

et que l'imagination en est affaiblie elle-même. Je sais qu'il en est ainsi pour plusieurs personnes. Elles devraient s'efforcer de laisser momentanément l'oraison; elles répareraient plus tard ce temps qu'elles lui ont ravi; sans cela, il pourrait en résulter un grave préjudice, comme l'expérience le prouve; et il est très important de considérer jusqu'où peuvent aller les forces de notre santé.

En tout, il faut de l'expérience; aussi un guide est-il nécessaire. Quand l'âme, en effet, est parvenue à cet état élevé, il y a beaucoup de choses qu'elle a besoin de traiter avec lui. Si, après l'avoir cherché, elle ne le trouve pas, le Seigneur ne la délaissera pas, puisqu'il ne m'a pas abandonnée, toute misérable que je suis. Je crois qu'ils sont rares ceux qui ont une connaissance expérimentale de faveurs si hautes. Ceux qui ne la possèdent pas ne pourront donner de conseils, sans troubler une âme et la jeter dans la peine. Toutefois le Seigneur tiendra compte de cette épreuve; aussi est-il préférable de s'ouvrir quand même à un directeur, comme je l'ai déjà dit d'autres fois, et peut-être en est-il de même de tout ce que j'écris maintenant; cependant, ne m'en souvenant pas bien, je le répète encore parce que je le juge très important, surtout pour les femmes. Elles doivent se laisser diriger par le confesseur; or, celui-ci doit être tel que je viens de dire. D'ailleurs le nombre des femmes à qui le Seigneur accorde ces faveurs est beaucoup plus considérable que celui des hommes. Je l'ai entendu dire au saint religieux Pierre d'Alcantara et je l'ai constaté moi-même. Ce Père affirmait que les femmes faisaient beaucoup plus de progrès dans ce chemin que les hommes, et il en donnait d'excellentes raisons qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici; elles étaient toutes d'ailleurs en faveur des femmes.

Étant un jour en oraison, j'eus une vision de très

courte durée et je ne pus rien distinguer de précis. Il me fut représenté au milieu de la plus vive clarté, comment on voit toutes les créatures en Dieu, et comment Dieu les contient toutes. J'avoue que je ne saurais décrire cette vision : mais elle demeura profondément imprimée en moi. C'est là une des plus insignes faveurs que le Seigneur m'ait faites et qui m'a le plus portée à me confondre et à m'humilier au souvenir de mes fautes passées. Je crois pouvoir l'affirmer, si le Seigneur avait daigné m'accorder plus tôt cette faveur et s'il l'avait accordée à ceux qui l'offensent, je n'aurais jamais eu, ni eux non plus, l'audace et la témérité de lui déplaire. Il me semblait voir quelque chose, quoique je ne puisse pas l'affirmer. Cependant on doit bien voir quelque chose, puisque je vais en donner une comparaison. Cependant tout cela se passe d'une manière si subtile et si délicate que l'entendement ne saurait y parvenir. Peut-être aussi je ne sais pas me rendre compte de ces visions, qui ne me semblent pas imaginaires, bien que quelques-unes doivent l'être un peu. Toutefois, comme cela se passe dans le ravissement, les puissances de l'âme ne savent plus se figurer ensuite les choses de la même manière que le Seigneur les représente alors pour qu'elles en jouissent.

Je dis donc que la Divinité est comme un diamant très clair et beaucoup plus grand que le monde tout entier, ou encore comme un miroir semblable à celui auquel j'ai comparé l'âme dans la vision précédente. Or ce diamant ou ce miroir est quelque chose de tellement transcendant qu'il me serait impossible d'en donner une idée. Toutes nos œuvres se voient dans ce diamant. Il est de telle sorte qu'il contient tout en lui-même et il n'y a rien qui existe en dehors de son immensité. Ce fut pour moi un grand sujet d'étonnement de voir en un moment si court tant de

choses reproduites en ce très clair diamant; ce m'est aussi un sujet d'affliction profonde chaque fois que, le souvenir m'en revenant, je vois représentées dans cette clarté si limpide des choses aussi abominables que mes péchés. La douleur est tellement vive alors, que je ne sais comment la supporter. Après cette vision, j'étais si pénétrée de confusion que je ne savais pour ainsi dire où me mettre. Oh ! que ne puis-je donner ces lumières à ceux qui tombent dans les péchés déshonnêtes et infâmes ! Ils sauraient que leurs fautes ne sont point secrètes et que Dieu en est justement offensé, puisqu'ils les commettent absolument sous les regards de sa Majesté et avec si peu de respect pour Sa présence ! J'ai vu à quel juste titre l'enfer est mérité par un seul péché mortel. On ne saurait, en effet, comprendre la gravité d'un tel acte commis en présence d'une si haute Majesté et l'opposition qu'il y a entre des choses de cette sorte et sa nature. Cela montre aussi sa miséricorde, puisqu'il sait que nous connaissons ces vérités, et qu'il daigne cependant nous supporter.

Cette vision m'a amenée à la réflexion suivante : Si un tel spectacle cause à l'âme tant de terreur, que sera-ce au jour du jugement, alors que cette souveraine Majesté se manifestera clairement à nous et que nous verrons tous nos péchés ? O mon Dieu, dans quel aveuglement j'ai vécu ! Bien souvent j'ai été saisie d'effroi à la pensée de ce que j'écris maintenant. Mais vous, mon Père, n'en soyez pas étonné; ce qui doit vous surprendre, c'est que je puisse vivre encore quand je vois ces choses et que je me considère moi-même. Béni soit à jamais Celui qui m'a tant supportée !

Faisant un jour oraison, avec beaucoup de recueillement, de douceur et de quiétude, il me semblait que j'étais tout environnée d'anges et très rappro-

chée de Dieu. Je me mis à prier avec ferveur Sa Majesté pour les besoins de l'Église. Il me fut donné de voir le grand bien qu'un certain Ordre devait faire dans les derniers temps et le courage avec lequel les religieux de cet Ordre soutiendraient la foi.

Un autre jour, je priais aux pieds du très saint Sacrement, quand m'apparut un saint dont l'Ordre a été un peu déchu. Il ouvrit un grand livre qu'il tenait en mains, et me dit de lire quelques paroles qui s'y trouvaient écrites en caractères très gros et très nets. J'y lus ceci : « Dans les temps à venir, cet Ordre sera prospère, et aura beaucoup de martyrs. »

Une autre fois, tandis que j'étais au chœur, à Matines, j'eus une vision. Je vis se placer devant moi six ou sept religieux qui semblaient du même Ordre et tenaient des épées à la main. Je crois comprendre par là qu'ils doivent défendre la foi. Un autre jour, en effet, étant en oraison, j'eus une extase. Il me semblait que j'étais au milieu d'une vaste plaine où se trouvaient une foule de combattants. Les religieux de cet Ordre luttaient avec le plus grand courage. Leur visage était beau et tout en feu. Ils renversaient un grand nombre d'ennemis vaincus et en tuaient d'autres. Ce combat me semblait livré contre les hérétiques. J'ai vu ce glorieux saint à différentes reprises, et il m'a parlé de plusieurs choses. Il m'a aussi remerciée des prières que je fais pour son Ordre et promis de me recommander au Seigneur.

Je ne désigne pas les Ordres dont il s'agit, de peur d'offenser les autres. Le Seigneur les fera connaître, si tel est son bon plaisir; mais chaque Ordre ou plutôt chaque religieux devrait travailler à être l'instrument dont Dieu se servirait pour procurer au sien un tel bonheur que celui de servir l'Église dans les besoins immenses où elle se trouve aujourd'hui. Heureuses les vies qui s'immoleraient pour une telle cause !

Quelqu'un me pria un jour de demander à Dieu de lui faire connaître s'il était de sa gloire qu'il acceptât un évêché. Le Seigneur me dit après la communion : « Lorsqu'il aura compris en toute vérité et clarté que la vraie domination est de ne rien posséder, alors il pourra l'accepter. » Il me donnait à entendre par là combien ceux qui sont appelés aux prélatures doivent être éloignés de les désirer et de les vouloir, ou au moins de les rechercher.

Telles sont les faveurs, sans parler de beaucoup d'autres, que le Seigneur a accordées et accorde continuellement à cette pécheresse. Il ne me semble pas utile d'en continuer le récit; ce que j'ai dit, en effet, suffira à faire connaître mon âme et l'esprit d'oraison dont le Seigneur m'a favorisée. Qu'il soit béni à jamais d'avoir eu tant de sollicitude pour moi !

Voulant un jour me consoler, il me dit avec beaucoup d'amour de ne pas avoir de chagrin. Il ajouta que nous ne pouvions pas en cette vie mortelle demeurer toujours dans le même état, que tantôt je serais dans la ferveur, et tantôt non; tantôt je serais dans le trouble, et tantôt dans la paix, ou enfin dans les tentations, mais que je devais espérer en Lui et ne pas craindre.

Je me demandais un jour s'il n'y avait pas de la recherche dans le plaisir que j'éprouve à traiter avec les directeurs de mon âme, et dans l'affection que je leur porte, à eux et à ceux que je crois de grands serviteurs de Dieu; car je trouve toujours de la consolation dans leurs entretiens. Le Seigneur me dit que si un malade qui était en danger de mort croit devoir la santé à un médecin, ce ne serait pas de sa part un acte de vertu de ne lui témoigner ni reconnaissance ni affection. Eh ! qu'aurai-je donc pu faire sans le secours de ces personnes ! La conversation des bons n'est pas nuisible. Je devais veiller à ce que

mes paroles fussent toujours pesées et saintes, et ne pas cesser mes rapports avec ces personnes; bien loin de me nuire, elles ne pourraient que m'être utiles. Ces paroles me consolèrent beaucoup, car parfois je voulais cesser tous ces entretiens, dans la crainte qu'il n'y eût quelque attache.

Notre-Seigneur daignait donc me donner conseil en toutes circonstances; il allait même jusqu'à me dire quelle conduite je devais tenir vis-à-vis des faibles et de quelques autres personnes. En un mot Il ne m'abandonne pas un instant.

Parfois je suis tout affligée de me voir si inutile à son service et obligée de consacrer aux soins d'un corps aussi faible et débile que le mien plus de temps que je ne voudrais. Or j'étais un jour en oraison et l'heure du repos arrivait. J'endurais de vives souffrances et j'allais avoir mon vomissement ordinaire. En voyant que j'étais si esclave de moi-même et que d'un autre côté mon esprit réclamait du temps pour lui, j'éprouvais la peine la plus vive, je me mis à répandre d'abondantes larmes et à m'affliger. Cela d'ailleurs m'est arrivé non pas une fois seulement, mais, je le répète, très souvent; il me semble que je m'indigne contre moi et que je conçois alors une véritable horreur de moi-même. D'ordinaire cependant je n'éprouve pas, je le vois, cette horreur de moi, et je ne manque pas de prendre les soins que je crois nécessaires. Et encore plaise à Dieu que je ne dépasse pas la mesure ! car évidemment cela doit m'arriver. Tandis que j'éprouvais cette peine dont je viens de parler, le Seigneur m'apparut et me témoigna beaucoup de bonté. Il me dit de prendre ces soins par amour pour Lui et avec résignation, car ma vie était encore nécessaire. Aussi, je n'ai plus eu, ce me semble, la moindre peine, depuis le jour où j'ai résolu de servir de tout mon pouvoir ce Seigneur, mon vrai Conso-

lateur. S'il me laisse souffrir un peu, il ne manque pas de me donner ensuite de telles consolations que mon désir des souffrances n'est vraiment rien. Je n'ai donc plus maintenant, ce me semble, aucune raison de vivre, si ce n'est pour souffrir. C'est là ce que je demande à Dieu avec le plus d'instances. Je lui dis quelquefois avec toute la ferveur de mon âme : *Seigneur, ou mourir, ou souffrir !* je ne vous demande pas autre chose. Ce m'est une consolation d'entendre sonner l'horloge; il me semble qu'en voyant cette heure de ma vie écoulée je m'approche un peu plus du moment d'aller voir Dieu. Parfois je suis dans une disposition telle que je n'éprouve aucune peine de vivre, ni, ce me semble, aucune envie de mourir; c'est une sorte de tiédeur et d'obscurité pour tout, et qui provient sans doute, comme je l'ai dit, des vives souffrances que j'endure souvent.

Le Seigneur a voulu rendre publiques ces faveurs dont Sa Majesté me comble. Lorsqu'il me prévint, il y a plusieurs années, qu'il en serait ainsi, j'en avais éprouvé une grande peine, et jusqu'à ce moment, je n'ai pas eu peu à en souffrir, comme vous le savez, mon Père, car chacun les interprète à sa manière. Ce qui m'a consolée c'est qu'il n'y a pas eu de ma faute; je n'en parlais en effet qu'à mes confesseurs, ou à des personnes qui, je le savais, l'avaient appris d'eux-mêmes. Pour moi, je veillais avec un soin extrême à n'en rien divulguer. Ce n'était pas humilité de ma part cependant, car, je l'ai déjà dit, j'avais de la peine à m'en ouvrir même à mes propres confesseurs. Maintenant, grâce à Dieu, si l'on murmure beaucoup contre moi et avec un beau zèle, si les uns craignent de me parler ou même de me confesser, si les autres m'adressent beaucoup de réprimandes pénibles, je ne m'en trouble pas. Je comprends le bien que le Seigneur a voulu faire à beaucoup d'âmes

en divulguant ces grâces, comme j'en ai la preuve évidente, et que je me rappelle tout ce qu'il serait prêt à endurer pour chacune d'elles; je me préoccupe très peu de tous ces ennuis. Je ne sais si une telle disposition ne viendrait pas, en partie du moins, de la solitude de ce petit coin si bien fermé où il a plu à Sa Majesté de me placer[1]. Je pensais y demeurer comme une chose morte pour le monde et je m'imaginais qu'on ne se souviendrait plus de moi. Mon désir ne s'est réalisé qu'en partie et je me vois forcée de parler encore à quelques personnes. Toutefois, n'étant plus dans un lieu où l'on puisse me voir, il me semble que le Seigneur a voulu me mettre dans un port où, je l'espère de Sa Majesté, je vivrai en sécurité. Me trouvant désormais en dehors du monde, au milieu de compagnes en petit nombre et vraiment saintes, je regarde tout comme d'une hauteur et je me soucie fort peu de ce que l'on peut dire ou apprendre à mon sujet. Le progrès d'une âme, si petit qu'il soit, me touche plus que tous les jugements formés sur mon compte, et c'est là, grâce à Dieu, l'unique objet de tous mes désirs, depuis que je suis dans cette demeure.

La vie m'est devenue comme une sorte de rêve; il me semble presque toujours que tout ce que je vois est un rêve; je ne découvre en moi ni joie ni peine profonde. Si j'en éprouve parfois, cela passe avec tant de rapidité que j'en suis étonnée et je n'en suis pas plus touchée que d'un rêve. C'est l'exacte vérité. Alors même que je voudrais ensuite me réjouir de ce contentement ou m'affliger de cette peine, cela me serait aussi difficile qu'à une personne sage d'éprouver de la peine ou de la joie à la suite d'un songe qu'elle aurait eu. Le Seigneur, en effet, a bien voulu affranchir mon âme de cet excès de sensibilité qu'elle éprouvait,

1. Au couvent de Saint-Joseph d'Avila.

parce que je n'étais ni mortifiée ni morte aux choses du monde. Plaise à Sa Majesté que je ne retombe plus dans cet aveuglement !

Telle est la vie que je mène actuellement, mon seigneur[1] et mon père. Veuillez demander vous-même à Dieu, ou qu'il m'appelle à Lui, ou qu'il m'accorde la grâce de le servir. Plaise aussi à Sa Majesté que cet écrit vous fasse quelque bien ! Il m'a coûté quelque peine, vu le peu de temps que j'avais à ma disposition. Mais heureuse cette peine si j'ai pu dire quelque chose qui contribue même une seule fois à la gloire de Dieu. Oh alors ! je me regarderais comme bien payée, quand même vous devriez, mon Père, brûler aussitôt cet écrit. Je souhaiterais toutefois qu'il fût préalablement examiné par les trois personnages que vous savez, qui sont et ont été mes confesseurs. Il est juste qu'ils perdent la bonne opinion qu'ils ont de moi, si l'ouvrage n'est pas bien; dans le cas contraire, vertueux et savants comme ils sont, ils verront, j'en suis assurée, quel en est l'auteur et glorifieront Celui qui a parlé par mon entremise. Que Sa Majesté daigne vous soutenir toujours de sa main, mon Père, et fasse de vous un saint tellement grand, que, par votre intelligence et vos lumières, vous éclairiez cette pauvre âme, qui a été peu humble et assez hardie cependant pour avoir osé écrire sur des choses si relevées. Plaise à Dieu que je n'aie pas mal fait en cela ! Du moins l'intention et le désir ont été de bien faire, d'obéir et de travailler quelque peu à ce que l'on glorifie le Seigneur : c'est là ce que je lui demande depuis bien des années. Et comme les œuvres me manquaient pour atteindre ce but, j'ai eu la hardiesse de mettre en ordre cette relation de ma vie désordonnée. Je n'y ai employé que le soin et le temps nécessaires

1. Le P. Garcia de Toledo.

pour l'écrire; je raconte ce qui s'est passé en moi avec toute la simplicité et la vérité possibles Que le Seigneur, qui est tout-puissant et qui peut ce qu'il veut, daigne m'accorder la grâce d'accomplir en tout sa volonté ! Qu'il ne permette pas la perte de cette âme que Sa Majesté a par tant d'artifices et en tant de voies différentes retirée si souvent de l'enfer et ramenée à Lui ! Ainsi soit-il !

JÉSUS[1]

Que le Saint-Esprit soit toujours avec vous, mon Père, Ainsi soit-il !

Il ne serait pas mal de vous exposer dans tout son jour le service que vous m'avez demandé, afin de vous obliger à me recommander très instamment à Notre-Seigneur. J'ai tant souffert à me voir dépeinte dans ce récit et à rappeler à mon souvenir les innombrables infidélités de ma vie, que j'en aurais bien le droit. Mais je puis le dire en toute vérité, il m'a été plus pénible de raconter les faveurs dont le Seigneur m'a favorisée, que mes offenses contre Sa Majesté.

Je me suis conformée à ce que vous m'aviez demandé, en donnant de l'étendue à ma relation, mais à la condition que vous accomplirez ce que vous m'avez promis et déchirerez ce qui ne vous paraîtra pas bien. Je n'avais pas encore achevé de relire cet écrit, quand on est venu le chercher de votre part. Sans doute il y aura des choses qui seront mal exposées et d'autres qui seront répétées; j'ai eu si peu de temps que je ne pouvais même revoir au fur et à mesure ce que

1. Cette lettre, qui fait suite au livre de la *Vie* dans l'original, a été écrite probablement au P. Garcia de Toledo.

j'écrivais. Je vous conjure donc de le corriger et de le faire copier dans le cas où on l'enverrait au Père maître Avila, car on pourrait peut-être reconnaître mon écriture. Je désire ardemment qu'on fasse en sorte qu'il le voie; c'est même dans ce but que je me suis mise à le composer; et s'il juge que je suis en bon chemin, j'en demeurerai vivement consolée. Je n'ai plus rien à ajouter pour faire ce qui dépendait de moi. Pour vous, faites ce que vous croirez le plus à propos. Mais considérez que vous avez des obligations vis-à-vis de celle qui vous confie ainsi son âme. Toute ma vie, je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur. Veuillez donc vous hâter de servir Sa Majesté, pour venir ensuite à mon secours. Vous verrez dans ce récit quel trésor on gagne quand on se donne tout entier, comme vous avez commencé de le faire, à Celui qui se donne à nous sans mesure. Qu'il soit béni à jamais ! J'espère de sa miséricorde que nous nous verrons dans ce séjour où, vous et moi, nous pourrons contempler plus clairement les grandes faveurs dont il nous a comblés, et le louer éternellement. Ainsi soit-il. Ce livre a été terminé en juin, l'année 1562 [1].

1. Cette date se réfère à la première relation que la Mère Thérèse de Jésus écrivit, sans aucune distinction de chapitres. Elle fit ensuite cette copie à laquelle elle ajouta beaucoup de faits postérieurs à la date susdite, par exemple, la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, comme on peut le voir à la feuille 169 (chap. 36). *Fr. Dominique Bagnès.*

Julien d'Avila (*Vida*, I, c. 19) raconte que, voyant tous les moyens que le démon employait pour faire disparaître ce livre qu'elle venait d'écrire, il s'empressa de chercher autant de personnes qu'il le fallait pour en avoir une copie dans un jour, car on avait la certitude que l'original serait brûlé.

Ce renseignement, qu'il est le seul, semble-t-il, à donner, pourrait se rapporter à l'époque qui a suivi la fondation du couvent de Saint-Joseph, époque où l'opposition de la ville fut terrible contre la Sainte et le nouveau monastère.

Il ajoute : « On voit clairement que, si Dieu n'y avait mis la main, toutes les diligences des hommes n'auraient pas suffi à le préserver contre les contradicteurs, qui étaient des plus savants. »

RELATIONS SPIRITUELLES

RELATIONS[1] ADRESSÉES A SES CONFESSEURS

I. 1560. INCARNATION D'AVILA

A L'UN DE SES CONFESSEURS PROBABLEMENT LE P. IBAGNÈS, O. P.

Jésus ! La manière dont je fais actuellement l'oraison est la suivante. Lorsque je m'y trouve, il est rare que je puisse discourir avec l'entendement ; car mon âme commence aussitôt à se recueillir. Elle se trouve alors de telle sorte dans la quiétude et le ravissement que je ne saurais me servir de mes puissances et de mes sens. La seule faculté qui agisse est celle de l'ouïe ; et encore elle ne m'aide pas pour comprendre ce que l'on dit.

Voici ce qui m'arrive souvent. Bien que je ne cherche point à fixer ma pensée en Dieu et que je songe même à d'autres choses, il me semble impossible, malgré tous mes efforts, de me livrer à l'oraison, à cause de l'état

1. Les *relations* qui nous sont connues sont au nombre de 68 ; elles s'échelonnent entre les années 1560 et 1581. Quelques-unes seulement, au nombre de huit, ont été adressées à ses confesseurs ou directeurs ; les autres, la Sainte les a écrites pour n'en point perdre le souvenir et pour être utile à quelques âmes, comme on le voit par les *relations* 22 et 45. Nous commencerons par donner en première série celles qui sont adressées à ses confesseurs. Quant à celles qui n'ont aucun destinataire déterminé, elles feront partie d'une deuxième série. Nous nous conformons à la copie d'Avila.

de grande sécheresse où je me trouve et des souffrances corporelles que j'endure, quand soudain le recueillement et le vol d'esprit s'emparent de moi avec tant de promptitude que je n'y puis résister. En un instant, je me trouve transformée et changée. Cela a lieu sans que j'ai eu de vision, ni entendu quoi que ce soit; je ne sais même où je suis. Il me semble que mon âme se perd, et cependant je la vois tellement enrichie, que, malgré mes efforts, je n'aurais, je crois, jamais pu réaliser de tels progrès en une année.

Parfois, il me vient de tels transports et de tels désirs de me consumer pour Dieu, que je ne sais que devenir. Il me semble que ma vie va se terminer; et alors je crie vers Dieu et je l'appelle; ces transports m'arrivent avec une très grande impétuosité.

D'autres fois je ne puis demeurer assise, tant est vive l'impétuosité du transport. J'endure un tourment que je n'ai point recherché; mais il est tel que l'âme ne voudrait jamais en être privée durant son pèlerinage ici-bas. Ce sont des désirs véhéments qui l'animent de quitter cet exil. Elle semble vivre sans pouvoir guérir son mal. Le remède serait de voir Dieu, mais pour cela il faudrait mourir et elle ne peut se donner la mort. Aussi, elle s'imagine que le monde entier, sauf elle, est dans la consolation et trouve le moyen de supporter les épreuves. Cette pensée l'afflige tellement que le Seigneur doit la soutenir par quelque ravissement où elle trouve une paix complète, une quiétude et une joie profondes, soit en voyant quelque chose de ce qu'elle désire, soit en comprenant certaines vérités. Sans cela, il lui serait impossible, ce semble, de surmonter la peine où elle est.

D'autres fois, ce sont des désirs de servir Dieu, accompagnés de transports si élevés que je ne saurais en donner l'idée. J'éprouve alors un chagrin extrême, en voyant combien je vaux peu pour travailler à sa

gloire. Il n'y a alors, ce me semble, ni travaux, ni épreuves, que je puisse redouter; ni mort, ni martyre que je n'endure volontiers. Aucune considération n'a précédé ce sentiment qui me remplit en un instant et me transforme entièrement. Je ne sais d'où me vient un tel courage. Je voudrais, ce semble, élever la voix et donner à entendre à tous les hommes combien il importe de ne pas se contenter de faire peu de chose pour Dieu, et quels trésors nous recevrons de sa main si nous nous préparons à les recevoir. Ces désirs dont je parle sont tels que je me consume en moi-même, parce qu'il me semble que je veux une chose au-dessus de mes forces. Je me trouve comme enchaînée par ce corps qui m'empêche de rien réaliser pour Dieu et pour mon Ordre. Sans cela, j'accomplirais des œuvres très importantes selon l'étendue de mes moyens. Aussi quand je me vois complètement impuissante à servir Dieu, j'éprouve une telle peine que je ne trouve aucun terme pour l'exprimer. Elle se dissipe par les délices, le recueillement et les consolations où Dieu met mon âme.

Quand ces désirs véhéments de servir Dieu me viennent, il m'arrive parfois de vouloir faire des pénitences, mais je ne le puis, vu la faiblesse de mon corps. Cela cependant me soulagerait; et, en réalité, le peu que j'en fais est pour moi un soulagement et une joie. Si j'avais la liberté de suivre de tels désirs, je commettrais sûrement des excès.

D'autres fois, je suis très peinée d'avoir à traiter avec qui que ce soit; l'affliction est si grande que j'en répands d'abondantes larmes. Mon unique désir alors est d'être dans la solitude; il est vrai que je n'y suis pas toujours occupée à prier ou à lire, et cependant la solitude même est pour moi une consolation.

Les entretiens, surtout avec les parents et les proches, semblent m'être à charge. Je les subis comme

une personne vendue, excepté quand je m'entretiens de l'oraison et de l'âme, car alors j'éprouve de la consolation et de la joie. Parfois cependant ces personnes me fatiguent; je voudrais ne pas les voir et m'en aller dans un endroit où je fusse seule, bien que cela soit rare, surtout quand il s'agit de ceux auxquels je découvre les secrets de ma conscience; ceux-ci me consolent toujours.

D'autres fois, j'éprouve une peine très vive d'être obligée de manger et de dormir, spécialement quand je vois que je ne puis moins que personne m'en dispenser. Je le fais pour obéir à Dieu. et je lui offre mon sacrifice.

Le temps me paraît toujours court et semble me manquer pour prier. Je ne me fatiguerais jamais de garder la solitude. Je désire sans cesse avoir des loisirs pour me livrer à la lecture, car j'ai beaucoup aimé cela. Néanmoins je lis très peu, parce que j'ai à peine pris un livre que j'entre dans un recueillement où je trouve la joie; ainsi ma lecture se change en oraison. Cela néanmoins est rare, à cause de mes occupations; bien que bonnes en elles-mêmes, elles ne me donnent pas le contentement que je trouverais dans la lecture. Voilà pourquoi je souhaite sans cesse avoir plus de temps; et tout, ce me semble, m'est insipide, quand je vois que je ne réalise ni ce que je veux, ni ce que je désire.

Notre-Seigneur m'a donné ces désirs et une augmentation de vertu, dès le jour où il m'a favorisée de l'oraison de quiétude et élevée aux ravissements. Je trouve en moi une telle amélioration, qu'à mon avis, j'étais jusqu'alors l'imperfection même. Ces ravissements et ces visions produisent en moi les grands effets dont je vais parler. S'il y a quelque bien en mon âme, c'est sûrement de là que je le tiens.

Il m'est venu une résolution très ferme de ne point

offenser Dieu, même vénièllement, et de mourir mille fois plutôt que de le faire de propos délibéré. De plus, lorsqu'une chose me semble plus parfaite et plus glorieuse pour Notre-Seigneur, et qu'elle m'est commandée par celui qui a soin de mon âme et la dirige, je me sens tellement déterminée à l'accomplir que je ne saurais l'omettre pour aucune difficulté, ni pour aucun trésor de la terre. Dans le cas où j'agirais autrement, je n'oserais plus rien demander à Dieu Notre-Seigneur, ni recourir à l'oraison, bien que cependant je ne laisse pas de tomber dans une foule de fautes et d'imperfections.

J'obéis à mon confesseur [1], bien que ce soit d'une manière défectueuse; mais si je comprends qu'il veut une chose ou s'il me la commande, je ne manquerais pas, ce me semble, de l'exécuter; sans cela, je me croirais dans une profonde illusion.

Il me vient, en outre, le désir de vivre pauvre, mais je ne le souhaite pas assez; cependant, si j'avais de grands trésors, je ne voudrais pas, ce me semble, posséder de rentes en mon particulier, ni d'argent en réserve, pour mon usage privé; cela me laisse indifférente; je me contenterais seulement du nécessaire. Néanmoins je me trouve très en retard avec cette vertu de pauvreté; bien que je ne désire pour moi ni argent, ni rente, ni rien, je voudrais posséder quelque chose pour le donner.

Presque toutes les visions dont j'ai été favorisée ont produit en moi des résultats précieux; c'est peut-être une illusion du démon; je m'en remets sur ce point à mes confesseurs.

Je ne voudrais plus, ce me semble, voir des choses belles ou riches, comme l'eau, la campagne, les fleurs,

1. Le P. Balthazar Alvarez.

ni respirer de parfums, ni entendre de chants, etc. La différence entre les objets d'ici-bas et les visions dont le Seigneur me favorise est telle, que je n'ai plus ce désir; aussi j'en fais très peu de cas; à peine si je m'y porte par un premier mouvement; voilà seulement ce qui m'en reste; tous ces objets me paraissent de la boue.

Lorsque je parle ou m'entretiens avec des personnes du monde, parce que je ne puis m'en dispenser, et que la conversation roule même sur des points d'oraison, je suis obligée, si elle se prolonge par passe-temps et non par nécessité, de me faire violence, car je ressens alors une grande peine. Quant aux choses d'agrément que je recherchais tant autrefois et aux vanités du monde, elles me sont à charge; je voudrais ne pas les voir.

Ces désirs que j'ai d'aimer Dieu, de le servir et de le voir, ai-je dit, ne me viennent pas à la suite de réflexions, comme précédemment, quand je me trouvais, ce me semble, pénétrée de dévotion et que je répandais d'abondantes larmes; ils sont produits par une flamme et une ferveur telles que, je le répète, si le Seigneur n'y remédiait par quelque ravissement où il comble l'âme de délices, je ne tarderais pas, je crois, à perdre la vie.

Ceux que je vois avancés dans la vertu, animés de ces désirs, détachés et généreux, je les aime beaucoup; c'est avec eux que je voudrais m'entretenir, car ils sont, à mon avis, un soutien pour moi. La vue des personnes qui sont timides et qui me semblent aller à tâtons dans ces choses qu'elles pourraient faire raisonnablement, me cause une sorte d'angoisse. J'en appelle alors à Dieu; j'invoque les saints qui ont accompli ces mêmes actions dont la noblesse nous effraie. Cela ne veut pas dire que je sois bonne à quoi que ce soit; néanmoins, le Seigneur, ce me semble, vient au secours de ceux qui, par amour pour lui, entreprennent

de grandes œuvres. Il ne manque jamais à ceux qui mettent en lui seul leur confiance. Je voudrais rencontrer des âmes capables de me fortifier dans cette persuasion, et n'avoir nul souci soit de la nourriture, soit du vêtement, afin d'abandonner tout cela à Dieu.

En laissant à Diéu le soin de ce qui m'est nécessaire, je ne veux pas dire que je laisserais de m'en occuper, mais que je le ferais sans inquiétude. Depuis le jour où Notre-Seigneur m'a donné cette liberté, je m'en trouve très bien et je travaille à m'oublier le plus possible. Il y a un an à peine, ce me semble, que j'ai reçu cette faveur.

Grâce à Dieu, je n'ai, je crois, nul motif d'avoir de la vaine gloire. Je vois clairement que c'est Dieu qui me fait ces faveurs et que je n'y mets rien de moi. D'ailleurs, il me donne à connaître mes misères ; malgré mes efforts, je ne pourrais, ce me semble, arriver par moi-même à comprendre toutes les vérités qu'il me manifeste en un instant.

Quant à ces faveurs elles-mêmes, il me semble que j'en parle depuis quelque temps comme s'il s'agissait d'une autre personne. Précédemment, j'étais parfois confuse que l'on en eût connaissance ; aujourd'hui, je vois que je n'en suis pas meilleure pour cela ; je n'en suis; au contraire, que plus misérable, puisque je profite si peu de tant de grâces. Nulle part en ce monde, il ne s'est rencontré, ce me semble, une âme pire que la mienne sous tous les rapports. Les vertus des autres me paraissent beaucoup plus méritoires que les miennes, car je ne fais que recevoir des faveurs ; le Seigneur donnera aux autres tout à la fois ce qu'il veut m'accorder sur la terre ; voilà pourquoi je le supplie de ne pas me donner ma récompense en ce monde ; s'il me conduit par cette voie, c'est, j'en suis persuadée, à cause de ma faiblesse et de ma misère.

Lorsque je suis à l'oraison, et même presque chaque

fois que je me livre tant soit peu à quelques considérations, il me serait impossible, malgré mes efforts, de lui demander des joies ou de les désirer, car je vois qu'il n'a eu lui-même sur la terre que la croix pour partage. Aussi, je le supplie de me donner des épreuves; cependant, je le prie d'abord de m'accorder la grâce de les endurer.

Toutes les faveurs de ce genre et celles qui se rapportent à une haute perfection s'impriment tellement en moi dans l'oraison, que j'en suis ravie. Quand je vois tant de vérités d'une manière si claire, les choses de la terre me semblent des folies. J'ai besoin de veiller sur moi-même pour ne point oublier de quel œil je regardais autrefois les vanités du monde; n'est-ce pas une folie, en effet, de gémir sans cesse sur les morts et les épreuves, ou de s'attacher avec excès aux parents, aux amis?... Oui, je le répète, je dois veiller sur moi, quand je considère ce que j'ai été dans le monde et combien j'étais sensible à cela.

Lorsque je vois chez les autres des choses qui semblent évidemment des péchés, je ne puis croire que ces personnes ont offensé Dieu; si la pensée m'en est venue, c'est bien rarement; en tout cas, jamais je n'y ai consenti, malgré les preuves que j'en avais; il me semblait que les autres étaient comme moi et désiraient vraiment plaire à Dieu. Et en cela, il m'a accordé une grande grâce en ne permettant pas que je m'arrête jamais à des choses mauvaises dont le souvenir me revienne plus tard; si je me les remémore, je vois aussitôt quelque vertu dans la personne qui les a faites. Ainsi donc, je n'éprouve jamais le moindre trouble à ce sujet. Le péché en général et les hérésies, voilà ce qui m'attriste souvent, et, presque chaque fois que j'y pense, il me semble que cela seul devrait suffire pour nous affliger. Je gémis, en outre, lorsque je vois des âmes qui étaient adonnées à l'oraison retourner en

arrière; néanmoins, cette peine n'est pas très profonde, parce que je veille à ne pas m'y arrêter.

J'ai moins de curiosité qu'autrefois, bien que je ne sois pas complètement corrigée de ce défaut; s'il m'arrive de me mortifier de temps en temps sur ce point, je n'y suis pas toujours fidèle.

Tout ce que je viens de dire est, à mon avis, ce qui se passe ordinairement en moi.

J'ajoute que mon esprit est occupé de Dieu d'une façon très constante. Malgré mes autres occupations, mon attention est éveillée, sans que je le veuille, ou que je sache par qui. Cela ne m'arrive pas toujours, mais seulement quand je traite de choses importantes; grâce à Dieu, mon esprit ne s'occupe de ces choses importantes que par moments, et même alors, il n'en est pas complètement absorbé.

Il m'arrive parfois, mais rarement, que, durant trois, quatre ou cinq jours, mes bonnes œuvres, mon zèle, les visions, tout me semble avoir disparu; je ne puis même m'en souvenir, et, malgré mes efforts, je ne saurais me rappeler quel bien il y a eu dans ma vie passée. Tout cela me paraît un songe; ou du moins, je ne me souviens de rien; mes maux corporels me torturent tous à la fois; l'entendement se trouble; je ne puis penser à aucune chose de Dieu; je ne sais sous quelle loi je vis; si je fais une lecture, je ne la comprends pas; il me semble que je suis remplie de fautes, et sans aucun courage pour la vertu; car ce grand courage que j'ai d'ordinaire est tellement abattu qu'il ne pourrait, ce semble, résister à la plus petite tentation ou à la plus légère critique du monde. Il me vient alors à la pensée que je ne suis bonne à rien, et que c'est à tort que je sors de la voie commune; la tristesse s'empare de mon âme; il me semble que je trompe tous ceux qui ont quelque bonne opinion de moi; je voudrais me cacher dans un endroit où personne ne pût me voir;

je recherche la solitude non par vertu, mais par manque de générosité. Je serais, je crois, prête à reprendre avec amertume ceux qui voudraient me contredire. Cependant, au milieu de ce combat, Dieu me fait la grâce de ne pas l'offenser plus que de coutume; je ne lui demande point de m'enlever cette épreuve; je suis même prête à l'endurer toujours si telle est sa volonté, pourvu qu'il me soutienne de sa main et que je ne l'offense en rien. Je me conforme à lui de tout cœur, et je reconnais que c'est de sa part une faveur très signalée de ne pas me laisser toujours en cet état.

Ce qui me ravit, c'est que, quand je suis ainsi, une seule de ces paroles que j'ai coutume d'entendre, une vision, ou un peu de recueillement qui dure le temps d'un *Ave Maria*, ou la communion, suffit pour rendre à mon âme la paix, au corps la santé, à l'entendement la clarté, ainsi que le courage et les désirs dont je suis ordinairement animée. J'ai l'expérience de cette faveur qui est fréquente; au moins, depuis plus de six mois, ma santé reçoit une amélioration notable, lorsque je communie; cet effet se produit encore lorsque j'ai des ravissements. L'amélioration dure parfois plus de trois heures; d'autres fois, le jour tout entier; et, à mon avis, ce n'est pas de l'illusion de ma part; je l'ai remarqué avec le plus grand soin. Voilà pourquoi, lorsque j'ai ce recueillement, je ne redoute aucune maladie. Il est vrai, quand mon oraison est comme précédemment, je n'éprouve pas cette amélioration.

Tout ce que je viens de dire me donne à croire que ces choses viennent de Dieu. Je sais, en effet, ce que j'étais. Je vois que je courais à ma perte et qu'en peu de temps, c'en était fait; mais ces faveurs dont mon âme est ravie m'ont certainement transformée. Je ne savais d'où me venaient les vertus que je découvrais en moi; je ne me reconnaissais plus; c'était là évidem-

ment un don du ciel et non un fruit de mes efforts. Je puis le dire en toute vérité et clarté, et je sais que je ne me trompe pas, Dieu a voulu non seulement par ces faveurs m'attirer à lui, mais encore me préserver de l'enfer, comme le savent les confesseurs à qui j'ai fait des confessions générales.

De plus, quand je vois une personne qui connaît quelque chose de moi, je voudrais lui raconter ma vie; il me semble qu'il est de mon honneur que Notre-Seigneur soit loué; tout le reste ne m'est rien. Sa Majesté ne l'ignore pas, ou je suis bien aveugle : ni l'honneur, ni la vie, ni la gloire, ni un bien quelconque soit du corps, soit de l'âme, rien ne saurait m'arrêter, ou exciter mes désirs. Je ne souhaite même pas mon avancement spirituel, mais sa gloire. Je ne puis m'imaginer que le démon ait pris tant de moyens pour séduire mon âme et la perdre; je ne le crois pas insensé à ce point. Je ne puis croire, non plus, que, si j'ai mérité par mes péchés de tomber dans l'illusion, Dieu n'ait pas agréé les prières nombreuses que tant de bonnes âmes lui adressent depuis deux ans pour moi. Je ne cesse d'en demander à tout le monde, afin qu'il daigne me manifester si ces faveurs viennent de lui, ou me conduire par une autre voie. A mon avis, sa divine Majesté n'aurait pas permis que ces faveurs eussent toujours continué, si elles ne venaient pas de sa main.

Toutes ces raisons et celles de tant de saints m'encouragent, lorsque la vue de ma misère me fait craindre par ailleurs que ce ne soient pas là des grâces du ciel.

Mais à l'heure de l'oraison, ou les jours que mon âme vit dans le calme et la pensée de Dieu, les savants et les saints du monde auraient beau se réunir et m'infliger tous les tourments imaginables pour me faire croire que c'est le démon, j'aurais beau moi-meme vouloir le croire, que je ne le pourrais. Quand on voulut m'y obliger, j'étais dans les craintes, vu l'autorité de

celui qui me commandait. Je pensais que les savants devaient dire la vérité, et que moi, étant ce que je suis, je devais être dans l'illusion. Or, la première parole que j'entendais en moi, le premier recueillement intérieur ou la première vision que j'avais détruisait tout ce qu'ils m'avaient dit; je n'en pouvais pas davantage, et j'étais persuadée que c'était Dieu qui agissait.

Je pense néanmoins que le démon peut parfois se mêler à ces faveurs; et il en est ainsi, comme je l'ai vu et comme je l'ai dit; mais les effets sont alors très différents. Quiconque a l'expérience des faveurs divines ne saurait, à mon avis, s'y tromper.

Malgré ce que je viens de déclarer et la persuasion où je suis qu'elles viennent de Dieu, pour rien au monde je ne ferais une chose qui d'après les lumières du directeur de mon âme, ne tournerait pas à la plus grande gloire de Notre-Seigneur. Je n'ai jamais entendu autre chose, si ce n'est que je dois obéir, et ne rien taire de ces faveurs, parce que cela me convient. Presque constamment, je suis reprise de mes fautes d'une manière qui m'impressionne jusqu'au fond de l'âme. Je reçois, en outre, des avis, quand il y a, ou qu'il peut y avoir quelque danger dans les choses dont je m'occupe. Ces avertissements m'ont été extrêmement profitables; ils ont ramené très souvent à mon esprit le souvenir de mes péchés passés, qui me causent tant de chagrin.

Cette lettre est bien longue, et cependant le récit des grâces dont je me trouve enrichie au sortir de l'oraison est certainement loin d'être complet. J'ajoute qu'après ces faveurs, je suis très imparfaite, très inutile et très misérable. Peut-être que je ne comprends pas les bonnes choses et que je me trompe moi-même. Néanmoins, je remarque une amélioration notable dans ma vie; voilà pourquoi, lorsque je songe à ce que je viens de dire, je puis assurer en vérité que

je l'ai, ce me semble, vraiment éprouvé. Telles sont les perfections que le Seigneur a daigné opérer dans une créature aussi vile et aussi misérable que moi. Je remets cela à votre jugement, puisque vous connaissez les secrets les plus intimes de mon âme.

II. JANVIER-JUILLET 1562

DU PALAIS DE DOÑA LOUISE DE LA CERDA A TOLÈDE

AU PÈRE IBAGNÈS, O. P.

L'oraison de la Sainte s'est perfectionnée ; son esprit de pauvreté, de foi, sa charité, sa patience, son détachement, son courage. Désir de la gloire de Dieu. Pureté de son âme.

JÉSUS ! Il y a plus d'un an, ce me semble, que j'ai écrit la relation ci-jointe. Durant ce temps, Dieu m'a soutenue de sa main, et mon état intérieur n'est pas plus mauvais ; au contraire, je constate un réel progrès, comme je vais vous le raconter. Dieu soit béni de tous ses dons !

Les visions et les révélations n'ont point cessé ; mais elles sont d'un ordre bien plus élevé. Le Seigneur m'a enseigné un mode d'oraison où je trouve plus de profit, où je puise plus de détachement des choses d'ici-bas, plus d'énergie et plus de liberté d'esprit.

Les ravissements ont augmenté. Parfois, ils me viennent avec une telle impétuosité et de telle sorte que je ne puis en empêcher l'effet extérieur ; ils me viennent même quand je suis en compagnie ; aussi, je ne puis les dissimuler qu'en donnant à entendre que, vu les souffrances du cœur auxquelles je suis sujette, il s'agit de quelque défaillance. J'ai un soin extrême d'y résister au début ; mais parfois je ne le puis.

Pour ce qui concerne la pauvreté, il me semble que Dieu m'a fait une grande grâce. Je ne voudrais même pas avoir le nécessaire, si ce n'est à titre d'aumône ; aussi ai-je le plus vif désir de me trouver dans

un monastère où l'on ne vivrait que de charités. Il me semble que, si j'habite une maison où j'ai la certitude de ne manquer de rien ni pour la nourriture, ni pour le vêtement, je n'accomplis pas avec autant de perfection mon vœu de pauvreté et le conseil du Christ, que là où il n'y a pas de rentes et où il manquera parfois quelque chose. Les avantages que procure la vraie pauvreté me paraissent considérables : je voudrais n'en perdre aucun.

A certaines heures, ma foi est très vive. Dieu, ce me semble, ne peut abandonner l'âme qui le sert; je n'ai pas le moindre doute sur cette vérité : ses paroles sont infaillibles et ne manqueront jamais de s'accomplir; il m'est impossible de me persuader autre chose et d'avoir la moindre crainte sur ce point; aussi, j'éprouve une peine profonde quand on me conseille d'avoir des rentes, et j'ai recours à Dieu pour me consoler.

J'ai, ce me semble, beaucoup plus de compassion pour les pauvres que précédemment. Leur misère me touche avec tant de force et mon désir de les secourir est tel, que si je m'écoutais, je leur donnerais jusqu'à mes vêtements. Je n'ai aucune répugnance à leur parler, ou à les toucher. C'est là, je le vois, un don de Dieu. Sans doute, je leur faisais précédemment l'aumône par amour pour Lui; mais je n'étais pas portée naturellement à en avoir pitié. Aussi, je trouve en moi, une amélioration notable sur ce point.

Par rapport aux critiques nombreuses dont je suis souvent l'objet et qui me causent un préjudice réel, je me sens beaucoup plus généreuse. Elles ne me font pour ainsi dire pas plus d'impression que si je n'y comprenais rien. Il me semble parfois et presque toujours qu'on a raison de me blâmer, et j'y suis si peu sensible qu'à mon avis, je n'ai rien à offrir à Dieu. Comme l'expérience me l'a appris, mon âme y trouve

un précieux avantage; il me semble que par là on me fait plutôt du bien. Je vois se dissiper toute pensée de ressentiment contre mes détracteurs, dès le premier instant où je me remets à l'oraison; au moment où j'entends leurs propos, j'éprouve, il est vrai, un peu de peine, mais c'est sans inquiétude, ni trouble. Quand parfois, au contraire, je vois des personnes me témoigner de la compassion, j'en ris en moi-même, car toutes les injustices de la terre me semblent si peu de chose, qu'il n'y a pas lieu de s'en laisser émouvoir : je regarde tout cela comme un rêve dont au réveil il ne reste plus rien.

Dieu m'a accordé par les visions dont il m'a favorisée de plus vifs désirs de le servir, une soif plus grande de solitude, un détachement plus complet des choses d'ici-bas, comme je l'ai dit; il m'a donné à comprendre par là le peu de cas qu'il faut faire de tout, alors même qu'il s'agirait de laisser ceux et celles avec qui j'étais liée par l'amitié ou la parenté; ce n'est pas un sacrifice de m'éloigner de ces derniers; ils me sont plutôt une très lourde charge. Dès lors qu'il s'agit de rendre un peu plus de gloire à Dieu, je les laisse avec une entière liberté et avec joie; de la sorte, je trouve partout la paix.

Quelques conseils qui m'ont été donnés dans l'oraison ont été très justifiés par les effets.

Si d'un côté je suis plus favorisée des grâces de Dieu, de l'autre je suis plus lâche à le servir; les circonstances m'ont ménagé une vie plus douce; et souvent cela me cause une peine très vive. Mes pénitences sont peu de chose. On me fait beaucoup d'honneur, et c'est très souvent contre mon gré. Enfin, je mène une vie très douce et nullement mortifiée. Plaise à Dieu d'y remédier, comme il le peut!

III. 1563. DU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA

La relation ci-jointe, qui est de ma main, je l'ai écrite, il y a neuf mois environ. Depuis lors, je n'ai pas manqué de correspondre aux grâces dont Dieu m'a favorisée. Je crois même, à ce que je comprends, en avoir reçu de nouvelles et une liberté intérieure beaucoup plus grande. Jusqu'à présent, il me semblait que j'avais besoin des autres, et je m'appuyais plus qu'aujourd'hui sur les secours du monde; je vois maintenant d'une manière claire que tous les hommes sont comme de petites pailles de romarin sec, qu'il n'y a pas de sécurité à s'appuyer sur eux, et qu'ils fléchissent au moindre vent de la contradiction ou de la critique. Comme l'expérience me l'a appris, le vrai moyen de ne point tomber est d'avoir pour appui la croix et de se confier en Celui qui a voulu y être attaché. Je trouve en lui un ami véritable, et je me vois ainsi élevée à un tel empire que je pourrais, ce semble, pourvu que Dieu ne me manque point, résister aux attaques du monde entier.

Avant d'avoir une vue si claire de cette vérité, j'étais très désireuse d'être estimée. Aujourd'hui, cela ne me préoccupe pas, et, sous un certain rapport, j'en ai plutôt de la peine, ce me semble. Je ne parle pas de ceux avec qui je traite des affaires de mon âme, ou à qui je crois être utile; je voudrais être aimée des premiers, afin qu'ils me supportent, et des seconds, afin qu'ils croient plus volontiers ce que je leur dis du néant de toutes les choses d'ici-bas.

Au milieu des terribles épreuves, persécutions et contradictions que j'ai endurées ces derniers mois[1],

1. La Sainte fait allusion aux épreuves qu'elle a endurées à la fondation du Couvent de Saint-Joseph d'Avila, en 1562 et 1563.

Dieu m'a donné un courage extraordinaire; plus les difficultés étaient grandes, et plus je me sentais fortifiée, sans me lasser de souffrir. Non seulement je n'éprouvais aucun ressentiment contre les personnes qui parlaient mal de moi, mais j'avais pour elles, ce me semble, un amour nouveau. J'ignore comment cela pouvait être. En tout cas, j'y reconnais vraiment un don de la main du Seigneur.

J'étais de mon naturel, quand je désirais une chose, très ardente à la rechercher. Maintenant, mes désirs sont accompagnés d'une telle quiétude qu'en les voyant réalisés, je ne sais pas même si je m'en réjouis. La peine et le plaisir, à moins qu'il ne s'agisse de choses d'oraison, ont tellement peu d'empire sur moi, que je parais une sotte et que je reste plusieurs jours en cet état.

J'ai de temps en temps, comme par le passé, des désirs très ardents de me livrer à des pénitences; lorsque j'en fais quelques-unes, je les sens très peu vu le désir extrême que j'en ai; au contraire, elles me donnent parfois et même presque toujours une joie particulière; cependant, je me modère sur ce point à cause de mes grandes souffrances.

C'est souvent une peine très vive pour moi d'être dans la nécessité de manger, surtout lorsque je suis en oraison; mais en ce moment, cette peine est excessive. Elle doit être très profonde, parce qu'elle me fait pleurer beaucoup et prononcer des paroles pleines d'affliction, presque sans que je m'en aperçoive; or, cela est contre ma coutume. J'ai eu, en effet, de très sensibles épreuves dans ma vie, et je ne me souviens pas en avoir jamais parlé; sous ce rapport, je ne suis nullement femme et j'ai le cœur dur.

J'éprouve en moi un désir beaucoup plus ardent que de coutume que Dieu ait à son service des personnes absolument détachées et nullement arrêtées

par quoi que ce soit d'ici-bas, puisque tout n'y est que mensonge. Je voudrais le voir glorifié ainsi spécialement par les savants. Quand je considère les grandes nécessités de l'Église, il me semble que c'est une moquerie de s'affliger d'autre chose que de cela; voilà pourquoi je ne cesse de recommander à Dieu les théologiens. Je vois qu'une seule personne absolument parfaite et embrasée d'un véritable amour de Dieu serait bien plus utile que beaucoup d'âmes vulgaires.

Pour ce qui concerne la foi, je me trouve, à mon avis, plus ferme. Il me semble que je ne craindrais pas d'être seule à lutter contre tous les luthériens et de leur montrer l'erreur où ils sont. La perte de tant d'âmes m'afflige profondément.

Je vois beaucoup d'âmes avancées dans la vertu, et je reconnais clairement que Dieu a voulu se servir de moi pour leur bien. Je constate, en outre, que, par sa bonté, la mienne grandit chaque jour dans son amour.

Il me semble que je ne pourrais pas, malgré mes efforts, avoir de la vaine gloire, ni imaginer qu'une seule des vertus qui sont en moi vient de moi; car, il y a peu de temps, je vis que, durant de longues années, je n'en avais possédé aucune. Maintenant, je ne fais que recevoir des grâces, et je ne sers pas Dieu; je suis la chose la plus inutile du monde. Aussi, je considère parfois comment tous les autres réalisent des progrès excepté moi; je ne fais absolument rien pour mon avancement spirituel. Cela, à coup sûr, n'est point de l'humilité, mais la pure vérité. Quand je me vois si inutile, je suis parfois dans la crainte d'être victime de l'illusion. Il est évident pour moi que ces révélations et ces ravissements, que je ne recherche pas et que je ne favorise pas plus que si j'étais un morceau de bois, sont la source de ces avantages. Cela me tranquillise : je retrouve alors un peu plus de calme; je me remets

entre les mains de Dieu; je me confie en mes désirs, qui sont sûrement, je le vois, de mourir pour lui et de lui sacrifier tout repos, advienne que pourra.

Il y a des jours où je me rappelle sans cesse ce que dit saint Paul, bien que sûrement je ne l'éprouve pas comme lui. Il me semble que ce n'est plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me dirige et me fortifie; je suis pour ainsi dire hors de moi, et alors la vie m'est un lourd fardeau. Comme il m'est si pénible d'être séparée de Dieu, le plus grand sacrifice que je puisse offrir à sa gloire est de consentir à vivre encore en ce monde par amour pour lui. Je voudrais même que ce fût au milieu des plus terribles travaux et des plus sensibles persécutions; dès lors que je ne puis le servir en rien, je voudrais au moins le glorifier par la souffrance; de bon cœur j'endurerais tous les martyres du monde pour avoir un petit peu plus de mérites, je veux dire, pour mieux accomplir sa volonté.

De toutes les choses qui m'ont été annoncées dans l'oraison, alors même que ce serait deux ans avant l'événement, il n'y en a aucune que je n'aie vue s'accomplir.

Les lumières que je reçois sur les grandeurs de Dieu et sur sa providence sont très élevées; je ne saurais presque jamais y penser, sans que mon intelligence constate sa propre faiblesse à la vue de choses qui surpassent de beaucoup sa portée, et alors j'entre dans un recueillement profond.

Dieu veille avec tant de soin à me préserver de la moindre faute que parfois j'en suis vraiment étonnée. Il me semble que je vois avec quelle attention il prend soin de moi, bien que je n'y corresponde presque en rien. J'étais un abîme de péchés et de misères avant d'être l'objet de ses faveurs, et il me semblait que je n'avais pas assez d'empire sur moi pour n'y plus retom-

ber. Si j'ai le désir de faire connaître les infidélités de ma vie, c'est pour manifester le souverain pouvoir de Dieu. Qu'il soit à jamais béni ! Ainsi soit-il !

Jésus ! La relation qui est au commencement n'est pas de ma main. Je l'avais donnée à mon confesseur [1] ; c'est lui qui, sans y rien changer, ni ajouter, a fait cette copie. C'était un homme très adonné à la spiritualité et un excellent théologien. Je lui avais livré tous les secrets de mon âme, et il en avait conféré avec d'autres théologiens, au nombre desquels se trouvait le Père Mancio [2]. Les uns et les autres n'ont rien trouvé en tout cela qui ne fût entièrement conforme à la sainte Écriture ; voilà pourquoi je suis rassurée. Néanmoins, tant qu'il plaira à Dieu de me conduire par cette voie, je dois évidemment ne me fier à moi pour rien. Telle a été d'ailleurs toujours ma ligne de conduite, bien que j'y sois très sensible. Veuillez considérer que tout cela est sous le secret de la confession, comme je vous en ai supplié.

1. Le Père Pierre Ibagnès, dominicain.
2. Religieux dominicain.

IV. 1571. 18 AVRIL. SALAMANQUE

Toute la journée d'hier, je me suis trouvée dans une grande solitude. A part le moment où je fis la communion, la fête de Pâques [1] n'a produit en moi rien de particulier: Or le soir, j'étais en compagnie des sœurs quand on chanta quelques couplets sur le tourment qu'il y a à vivre sans Dieu [2]. Comme j'éprouvais déjà ce tourment, je fus tellement saisie que mes mains se raidirent, malgré tous mes efforts, et, de même que mon âme entre en extase par les ravissements de joie, de même aussi elle y entre par la peine excessive, et demeure comme hors d'elle-même [3]. Jusqu'alors je n'avais pas compris cela. Depuis quelques jours, il me semblait que je n'avais pas des transports aussi élevés que de coutume, et il me semble maintenant que le motif est ce que je viens de dire; je ne sais si cela peut être. Précédemment, la peine n'était pas assez intense pour me faire entrer en extase; mais comme elle était devenue si intolérable et que je conservais l'usage de mes sens, elle me forçait à jeter de grands cris que j'étais impuissante à comprimer. Maintenant, cette peine a augmenté et elle est arrivée à ce transpercement dont je parle. Aussi, je comprends mieux la transfixion de Notre-Dame. Jusqu'à ce jour, je le répète, je n'avais pas compris ce

---

1. La Sainte nous dit dans son *Château de l'âme*, Dem. VI, c. 11, que c'était le dernier jour des fêtes de Pâques; elle ajoute même qu'elle avait passé le jour de la fête dans une grande sécheresse spirituelle.

2. C'est la sœur Isabelle de Jésus, novice, qui chanta les strophes que nous publierons en même temps que les poésies de la Sainte.

3. C'est au sortir de cette extase que la Sainte composa la glose qui commence par ces mots : *Je me meurs de ne point mourir*. Nous la donnerons avec ses autres poésies.

qu'est le transpercement. Mon corps en est demeuré tellement brisé que je ne puis même écrire ces lignes qu'avec une extrême difficulté; mes mains sont restées comme disloquées et endolories. Dès que vous viendrez me voir, vous me direz s'il s'agit d'une extase de peine, ou si je l'éprouve comme elle est en réalité, ou enfin si je me trompe.

Cette peine a continué jusqu'au moment où, ce matin, me trouvant en oraison, j'ai eu un grand ravissement. Il me semblait que Notre-Seigneur m'élevait jusqu'à son Père et lui disait :*Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la donne à mon tour;* et le Père, ce me semble, me fit approcher de lui. Ceci n'est pas une imagination de ma part; c'est une faveur absolument réelle, une grâce tellement élevée et spirituelle que je ne saurais l'exprimer. Le Père m'adressa ensuite plusieurs paroles dont je ne me souviens pas; quelques-unes se rapportaient aux grâces dont il veut me combler. Il me retint ainsi près de lui pendant un certain temps.

Comme vous êtes parti hier si promptement et que je vois que vos nombreuses occupations ne me permettent pas de trouver près de vous les consolations même nécessaires, que, par ailleurs, ces occupations sont plus indispensables que ma satisfaction, je fus un instant dans la peine et la tristesse. Le tourment dont j'ai parlé devait y être pour quelque chose, et cependant, je crois n'être attachée à aucune créature ici-bas. J'avais quelque scrupule, dans la crainte que je ne vinsse à perdre cette liberté où je suis. Tout cela se passait hier soir. Or, aujourd'hui, Notre-Seigneur a répondu en ces termes à ma difficulté : « Ne t'étonne pas; de même que les mortels désirent une compagnie pour parler de leurs joies mondaines, ainsi l'âme, quand elle rencontre quelqu'un qui la comprend, désire lui faire part de ses joies et de ses peines; elle

s'attriste quand elle ne le trouve pas. » Il ajouta : *A présent, il est dans une bonne voie, et ses œuvres me sont agréables* [1]. Comme il resta quelques instants avec moi, je me suis souvenue de vous avoir marqué que ces visions passaient promptement, et il me dit alors : « Il y a une différence entre cette faveur et les visions imaginaires; de plus, il n'y a pas de règle fixe dans les faveurs que j'accorde; car un jour celles-ci conviennent, un autre jour celles-là. »

Une fois, après la communion, il me semble que je vis très clairement Notre-Seigneur s'asseoir près de moi; il se mit à me consoler avec la plus grande bonté, et me dit entre autres choses : *Me voici près de toi, ma fille, c'est moi; montre-moi tes mains.* Il me les prenait, ce semble, et les portant à son côté, il ajouta : *Regarde mes plaies, tu n'es pas sans moi; la vie est courte et passe promptement.* Par certaines de ses paroles, je compris que, depuis son Ascension dans les cieux, il n'est plus descendu sur la terre, si ce n'est au très Saint Sacrement, pour se communiquer aux hommes. Il me dit, en outre, qu'au moment de sa Résurrection il s'était montré à Notre-Dame, car elle se trouvait dans les plus cruelles angoisses. Vu la peine où elle était abîmée et la douleur qui la transperçait, elle ne revint pas immédiatement à elle-même pour goûter la joie indicible de la Résurrection. Je compris par là l'autre transpercement que j'ai senti, comme je l'ai dit, mais qui était bien différent. Quel ne dut pas être, en effet, celui de la Vierge? Notre-Seigneur ajouta qu'il dut rester longtemps avec elle, et que cela avait été nécessaire pour la consoler.

1. Il est probable qu'il s'agit ici du destinataire de la présente *relation*.

V. 1572. MONASTÈRE DE L'INCARNATION AVILA

Sur une explication de l'union qui me fut donnée.

« Ne crois pas, ma fille, que l'union consiste à être très près de moi; ceux qui m'offensent le sont aussi, quoiqu'ils ne le veuillent pas. Les joies et les douceurs de l'oraison, seraient-elles même données par moi à un très haut degré, ne constituent pas, non plus, l'union; elles sont souvent un moyen de gagner les âmes qui ne se trouvent pas en état de grâce. » Au moment où j'entendis ces paroles, mon esprit était très élevé en oraison. Le Seigneur me fit entendre ce que c'était que l'esprit, et l'état où mon âme se trouvait alors. Il me donna aussi l'intelligence de ces paroles du *Magnificat: Mon esprit s'est réjoui*..... mais je ne saurais l'expliquer. Je compris, ce me semble, que l'esprit est supérieur à la volonté.

Je reviens à l'union dont je parlais. Je compris que c'était l'état de cet esprit pur et élevé au-dessus de toutes les choses de la terre, en qui il ne reste rien qui veuille s'éloigner de la volonté de Dieu, mais qui est tellement un même esprit et une seule volonté avec Dieu, détaché de tout pour lui, qu'il ne garde plus le moindre vestige d'amour de soi et des créatures. Je me demandais si c'était là l'union; car une âme qui est toujours dans cette disposition généreuse est toujours, nous pouvons le dire, dans cette oraison d'union; or, celle-ci, nous le savons bien, est de très courte durée. Il m'est venu à la pensée que cette âme marchera dans la voie droite, réalisera des progrès, gagnera des mérites, mais on ne peut pas dire qu'alors elle est unie à Dieu comme dans la contemplation. J'entendis, ce me semble, sinon ces paroles, du moins cette pensée : « La poussière de

notre pauvre nature, de nos fautes et des obstacles où nous nous embarrassons est tellement abondante qu'il n'est pas possible de vivre avec la même pureté que l'esprit lorsqu'il est uni à Dieu, car il serait en dehors et au-dessus de notre misérable condition. » Si l'union consiste en ce que notre volonté et notre esprit ne fassent plus qu'un avec Dieu, il est impossible, ce me semble, malgré ce qu'on a pu me dire, de la posséder, à moins d'être en état de grâce. Il me paraît donc très difficile de savoir, quand il y a union, si ce n'est par une lumière spéciale de Dieu ; car nous ne pouvons pas savoir quand nous sommes en état de grâce.

Veuillez m'envoyer votre avis, me marquer ce en quoi je me trompe et me retourner cet écrit.

VI. FÉVRIER OU MARS 1576. SÉVILLE[1]

AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ, S. J.

Dispositions intérieures de la Sainte. Ses directeurs et ses épreuves. Approbation des théologiens et des hommes de Dieu. Obéissance simple aux confesseurs. Effets produits par les faveurs célestes.

Il y a quarante ans que cette religieuse a pris l'habit de l'Ordre[2]. Dès la première année, elle commença à méditer les divers mystères de la Passion de Notre-Seigneur, et à pleurer ses propres péchés. Elle ne songeait jamais à suivre une voie qui fût surnaturelle; elle se contentait de considérer durant certains moments de la journée les créatures et les choses d'ici-bas qui lui montraient combien tout passe avec rapidité. Il ne lui est jamais venu à la pensée d'aspirer plus haut. Elle était si vile à ses propres yeux qu'elle se considérait comme indigne même de penser à Dieu.

Elle a passé ainsi environ vingt-deux ans au milieu

---

1. Lors de son séjour à Séville, la Sainte, ayant dû congédier une novice, se vit dénoncée par elle à l'Inquisition, comme faisant partie de la secte des *Illuminés*. Elle ne s'en troublait pas, tandis que le P. Gratien, son supérieur, en était, au contraire, tout préoccupé. Ce qui est certain, c'est que le P. Rodrigue Alvarez, S. J., fut désigné pour agir au nom de l'Inquisition. Thérèse dut à différentes reprises se présenter devant ce Père, qui, aidé de son collègue le P. Henri Enriquez, l'examina sérieusement. C'est alors qu'elle écrivit la présente *relation*. Elle lui adressa également la relation suivante. Elle fut hautement approuvée par ces deux religieux, qui ne cessèrent depuis lors de la regarder comme une âme vraiment privilégiée de Dieu.

2. La Sainte revêtit l'habit de l'Ordre du Carmel le 2 novembre 1536; elle était âgée de 21 ans et 7 mois.

de grandes aridités. Elle s'entretenait également à lire de bons livres.

Il y a environ dix-huit ans[1] qu'elle commença à traiter de la fondation du premier monastère des Carmélites déchaussées qui eut lieu à Avila. Déjà près de trois ans auparavant, il commença à lui sembler qu'on lui parlait intérieurement quelquefois, et qu'elle avait quelques visions et révélations; mais elle n'a jamais rien vu des yeux du corps. C'était une représentation qui passait avec la rapidité de l'éclair; cependant, l'impression faite dans son esprit et les effets produits étaient aussi et même plus considérables que si elle avait vu ces choses des yeux du corps.

Cette religieuse était alors d'une nature si craintive, qu'elle n'osait pas parfois rester seule, même le jour. Comme, malgré ses efforts, elle ne pouvait éviter ces visions, elle en était très affligée et redoutait que ce ne fût là un piège du démon. Elle commença donc à en parler à des religieux de la Compagnie de Jésus adonnés à la spiritualité. Parmi eux, il y eut le Père Araoz, qui était alors commissaire de la Compagnie, et qui vint à passer dans l'endroit où elle était [2];

Le Père François, qui avait été duc de Gandie, et avec qui elle eut deux entretiens;

Un provincial de la Compagnie qui est actuellement à Rome, et occupe la charge d'un des quatre assistants; il s'appelle Gilles Gonzalez;

Le provincial actuel de Castille, avec qui cependant elle eut moins de rapports qu'avec le Père Gilles Gonzalez;

Le Père Balthasar Alvarez, recteur actuel de Salamanque, qui l'a confessée durant six ans;

1. En l'année 1558.
2. A Avila.

Le recteur actuel de Siguenza, nommé Salazar;

Celui de Ségovie, nommé Santander, avec qui elle a eu moins de rapports;

Le recteur de Burgos, appelé Ripalda, qui lui était très opposé, jusqu'à ce qu'il se fût entretenu avec elle;

Le docteur Paul Hernandez, à Tolède, qui était consulteur de l'Inquisition;

Un autre Père, nommé Ordonez, qui fut recteur à Avila.

Comme elle s'est trouvée dans différentes localités, elle s'adressait à ceux d'entre eux qui jouissaient d'une plus haute estime.

Le Père Pierre d'Alcantara s'est beaucoup entretenu avec elle; c'est lui qui a grandement travaillé pour la défendre.

On est demeuré alors plus de six ans à faire des épreuves. Durant ce temps, elle était dans les larmes et la plus profonde affliction. Plus on la soumettait à l'épreuve, et plus elle recevait les faveurs dont il a été parlé, plus aussi elle avait de ravissements; cela lui arrivait très souvent durant l'oraison et même en dehors de cet exercice.

On priait beaucoup et on célébrait des messes afin que le Seigneur daignât la diriger par une autre voie, car ses craintes étaient très vives lorsqu'elle n'était plus en oraison. Cependant, pour tout ce qui concerne la gloire de Dieu, non seulement on remarquait en elle une amelioration sensible, mais on ne découvrait en elle ni vaine gloire, ni orgueil; loin de la; elle était, au contraire, très confuse que cela fût connu; il lui en coûtait plus de dévoiler ces faveurs que s'il se fût agi de péchés; il lui semblait qu'on allait se moquer d'elle et considérer ses visions comme des contes de femmelettes.

Il y a environ treize ans, plus ou moins, passa par là l'évêque actuel de Salamanque, qui était alors inqui-

siteur à Tolède, je crois, et à dû l'être ici. Or, cette religieuse fit en sorte de lui parler pour arriver à une plus grande sécurité, et lui rendit compte de tout. Celui-ci lui répondit qu'il ne voyait rien en cela qui regardât son office, puisque tout ce qu'elle voyait et entendait l'affermissait de plus en plus dans la foi catholique; car non seulement elle a toujours été et est très ferme sur ce point, mais ses désirs de la gloire de Dieu et du bien du prochain sont tels, que, pour sauver une seule âme, elle serait prête à endurer mille morts. En la voyant si tourmentée, il lui recommanda d'envoyer une longue relation de tout ce qui se passait en elle au Père maître Avila [1], qui était encore en vie, et était un homme profondément versé dans la connaissance de l'oraison, et de se reposer entièrement sur sa réponse. C'est ce qu'elle fit. Le P. Avila lui a répondu en la rassurant beaucoup. Cette relation était telle, que les savants qui l'ont vue et qui étaient mes confesseurs disaient qu'elle contenait d'excellents conseils pour la vie intérieure. Voilà pourquoi ils lui ont donné ordre de la transcrire, et de composer pour ses filles, puisqu'elle était alors prieure, un petit livre où elle leur donnerait des conseils[2].

Néanmoins, elle n'était pas toujours sans crainte. Les personnes adonnées à la vie spirituelle pouvaient également, lui semblait-il, être trompées aussi bien qu'elle. Voilà pourquoi elle voulait traiter de son intérieur avec quelques grands théologiens, alors même qu'ils n'eussent pas été très adonnés à l'oraison; son unique désir était de savoir si tout ce qui se passait en elle était conforme à la Sainte Écriture. Parfois elle se consolait à la pensée que, quand bien même ses

1. A saint Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie.
2. Après la seconde relation du livre de sa *Vie*, dont elle parle ici, elle composa le *Chemin de la Perfection*.

péchés lui eussent mérité d'être dans l'illusion, le Seigneur ne permettrait pas que tant de bonnes âmes qui désiraient l'éclairer se trompassent comme elle.

Elle commença donc à consulter des Pères de l'Ordre de Saint-Dominique sur ce qui se passait en elle, bien que, avant d'être favorisée de ces visions, elle se fût souvent confessée à eux. Voici les noms de ceux qu'elle a consultés :

Le Père Vincent Baron l'a confessée à Tolède un an et demi, quand elle se rendit à cette ville pour une fondation; il était alors consulteur du Saint-Office. C'était un grand théologien; il la rassura beaucoup et lui répéta ce que tous lui disaient : Si vous n'offensez pas Dieu, et si vous reconnaissez votre misère, que craignez-vous?

Le Père maître Dominique Bagnès, qui est actuellement consulteur du Saint-Office, à Valladolid, m'a [1] confessée six ans, et elle a toujours continué ses relations avec lui par lettres, chaque fois qu'il s'est présenté quelque chose de nouveau;

Le Père maître Chavès;

En même temps que le second, le Père Ibagnez, qui était alors Recteur à Avila et très grand théologien;

Un autre dominicain appelé le P. Garcia de Tolédo;

Le Père maître Barthélemy de Médina, professeur à Salamanque, qui, elle ne l'ignorait pas, était très prévenu contre elle, à cause de ce qu'on lui avait dit de ses visions. Elle s'imaginait que celui-là lui déclarerait mieux que tout autre si elle était dans l'illusion; cela se passait il y a un peu plus de deux ans. Elle fit en sorte de se confesser à lui et lui donna une longue relation de tout, durant le temps de son séjour à

1. La Sainte se trahit ici : elle ne parle plus à la troisième personne.

Salamanque; elle voulut même lui remettre ce qu'elle avait écrit de sa *Vie* [1], pour qu'il fût plus à même d'en juger. Or, ce Père la rassura autant et même plus que tous les autres; et depuis, il lui est resté très dévoué.

Elle s'est confessée aussi quelque temps au Père maître Philippe de Menesès, lorsqu'elle alla faire la fondation de Valladolid, alors que ce Père était prieur ou recteur du Collège de Saint-Grégoire. Déjà il avait entendu parler de ces choses et était allé à Avila, où il lui avait montré la plus grande charité; il voulait s'assurer si elle était dans l'illusion, et si l'on n'avait pas raison de tant la critiquer; or, il fut très satisfait d'elle.

Elle s'est entretenue aussi d'une manière toute particulière avec un provincial de l'Ordre de Saint-Dominique, nommé Salinas, homme très adonné à la vie intérieure, et grand serviteur de Dieu, ainsi qu'avec un autre lecteur de théologie, appelé le Père Diégo de Yanguas, homme d'un grand talent qui est actuellement à Ségovie.

Cette religieuse s'est encore confessée à d'autres, à cause de l'occasion qu'elle en a eue durant tant d'années qu'elle a été dans la crainte, et surtout obligée, comme elle l'était, de voyager beaucoup pour ses fondations. On l'a donc soumise à une foule d'épreuves, car les uns et les autres désiraient réussir à l'éclairer; et ces épreuves ont servi à la rassurer et à les rassurer eux-mêmes sur son compte. Elle a toujours été et est soumise à tous les enseignements de la sainte foi catholique. Le but de ses oraisons et celui des monastères qu'elle a fondés est de travailler à la propagation de la foi.

1. Le livre de sa *Vie*, dont le Père Médina fit faire une copie qu'il remit à la duchesse d'Albe.

Elle disait que, si quelqu'une de ces choses surnaturelles dont elle était favorisée l'avait poussée à quoi que ce soit d'opposé à la foi catholique ou à la loi de Dieu, il n'eût pas été nécessaire de la soumettre à des épreuves; elle aurait vu aussitôt que le démon en était l'auteur.

Elle ne s'est jamais dirigée par les choses qu'elle entendait dans l'oraison; loin de là. Quand ses confesseurs lui disaient d'agir contrairement à ce qui lui avait été suggéré dans l'oraison, elle se soumettait immédiatement, et ne manquait pas de leur rendre compte de tout. Malgré les affirmations de ses directeurs, elle n'a jamais cru de façon à pouvoir l'affirmer par serment que ces choses venaient de Dieu; il est vrai, les effets et les grandes faveurs dont elle était l'objet semblaient pourtant le lui prouver parfois. Ce qu'elle n'a cessé de désirer, ce sont des vertus; c'est là le point sur lequel elle a insisté vis-à-vis de ses religieuses. La plus humble et la plus mortifiée, leur a-t-elle toujours dit, sera aussi la plus élevée en spiritualité.

La relation qu'elle a écrite, elle l'a remise au Père maître Dominique Bagnès, qui est actuellement à Valladolid. C'est avec lui qu'elle a traité et traite encore le plus des affaires de son âme; elle pense qu'il a présenté lui-même au Saint-Office, à Madrid, les écrits de cette religieuse qui se soumet en tout à la censure de la foi catholique et de l'Église. Personne n'a trouvé à la blâmer, parce que ces faits extraordinaires dont elle parle ne sont au pouvoir d'aucune créature, et Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

Comme elle a rendu compte de son âme à tant de personnages, à cause des grandes craintes où elle était, ces faits se sont beaucoup divulgués. Cela a été pour elle un vrai tourment et une croix très pénible; non, dit-elle, parce que son humilité en était offensée, mais

parce qu'elle a toujours eu en horreur que l'on traitât ces choses de contes de femmes.

Elle redoutait beaucoup de se laisser guider par ceux qui lui semblaient disposés à regarder toutes ces faveurs comme venant de Dieu; il lui venait aussitôt la crainte que le démon ne réussît à les tromper, eux et elle en même temps. Quand, au contraire, elle trouvait quelqu'un de timide sur ce point, elle s'adressait à lui de préférence. Elle avait cependant du chagrin lorsque, pour l'éprouver, on méprisait toutes ces choses, dont plusieurs lui semblaient vraiment venir de Dieu; elle n'aurait pas voulu alors les voir condamnées d'une manière péremptoire sans raison; d'un autre côté, elle se troublait quand on regardait tout cela comme venant de Dieu; car elle voyait très bien qu'il pouvait y avoir illusion; voilà pourquoi elle ne crut jamais qu'il fût prudent de se tenir dans une sécurité complète là où il pouvait y avoir du danger.

Elle s'appliquait le mieux qu'elle pouvait à n'offenser en rien le Seigneur et à pratiquer toujours l'obéissance. Armée de ces deux dispositions, elle pensait sortir heureusement de l'épreuve, alors même que les visions fussent venues du démon.

Dès le moment où elle a été favorisée de ces choses surnaturelles, elle s'est toujours sentie portée à rechercher le plus parfait; d'une manière presque ordinaire, elle était altérée de souffrances. Aussi dans les persécutions qui ne lui ont pas manqué, elle trouvait de la consolation; elle portait même un amour particulier à ceux qui la persécutaient. A un ardent désir de pauvreté et de solitude, elle joignait celui de quitter cet exil pour aller voir Dieu. Lorsqu'elle constata ces effets et d'autres semblables, elle commença à recouvrer un peu de paix. Il lui semblait qu'un esprit qui la laissait enrichie de telles vertus ne devait pas être mauvais. C'était également l'avis de ses directeurs à

qui elle s'en ouvrait. Cependant, elle ne laissait pas pour cela de craindre; du moins, sa peine n'était plus aussi grande.

L'esprit dont elle est animée ne lui a jamais suggéré de taire la moindre chose; au contraire, il l'a toujours portée à obéir. Jamais elle n'a rien vu des yeux du corps, comme elle l'a déjà dit; tout se passait d'une manière tellement élevée et intellectuelle que parfois, dans les commencements, elle se demandait si ce n'était pas une illusion de sa part; d'autres fois, elle ne pouvait avoir cette pensée. Elle n'a jamais rien entendu, non plus, des oreilles du corps, si ce n'est deux fois; et encore elle ne comprit rien de ce qu'on lui disait, ni qui c'était. Ces choses n'étaient pas continuelles; elles arrivaient parfois lorsque son âme était dans quelque nécessité. Il en fut ainsi une fois entre autres, qu'elle s'était trouvée depuis plusieurs jours dans des tortures intérieures indicibles, et que son âme était bouleversée par la crainte que le démon ne la trompât; c'est ce qu'elle a exposé plus longuement dans cette relation dont elle a parlé et où elle raconte ses péchés qui ont été divulgués comme tous ces faits, car la crainte où elle était alors lui avait fait oublier le crédit dont elle jouissait.

Elle se trouvait donc dans cette affliction dont on ne saurait donner la moindre idée, lorsqu'elle entendit intérieurement ces seules paroles : *C'est moi, ne crains rien.* Aussitôt son âme se trouva si tranquille, courageuse et confiante, qu'elle ne pouvait comprendre d'où lui était venu un tel bien; son confesseur n'avait pu réussir à la tranquilliser; de nombreux théologiens auraient eu beau venir avec tous leurs discours, ils eussent été impuissants à lui donner la paix et la quiétude qu'une parole de cette sorte avait produites. Il en a été ainsi d'autres fois; à la suite d'une vision, elle se sentait pleine de forces. Sans ce secours, elle n'aurait pu sup-

porter des épreuves, des contradictions et des souffrances si grandes et innombrables; elle en a encore, car elle n'est jamais sans quelque souffrance; il y a du plus et du moins; mais d'une manière ordinaire, elle a toujours des douleurs et de nombreuses infirmités, bien que, depuis qu'elle est religieuse, ses maux corporels se soient aggravés. Si elle rend à Notre-Seigneur quelque gloire, ou quelque service, elle l'oublie promptement; si elle reçoit de Lui quelque faveur, elle y pense souvent : néanmoins elle ne saurait y fixer longtemps son attention comme sur ses péchés; ceux-ci la tourmentent sans cesse et sont pour elle comme un bourbier infect.

C'est dans doute parce qu'elle a tant offensé Dieu et l'a si peu servi qu'elle n'a point de tentation de vaine gloire. L'esprit qui la dirige ne l'a jamais portée au mal et ne lui a jamais rien manifesté qui ne fût absolument pur et chaste.

Il l'a animée surtout d'une grande crainte d'offenser Dieu, Notre-Seigneur, ou de ne pas accomplir en tout sa volonté; c'est là d'ailleurs ce qu'elle ne cesse de lui demander. Cette disposition, lui semble-t-il, est tellement ferme en elle, que si ses confesseurs ou supérieurs lui disaient la moindre chose où elle crût procurer davantage la gloire de Dieu, elle ne manquerait pas de l'accomplir, persuadée que le Seigneur vient au secours des âmes déterminées à le servir et à le glorifier. Quand il s'agit de la gloire de Dieu, elle ne se souvient pas plus d'elle-même et de son intérêt personnel que si elle n'existait pas. C'est là du moins ce qu'elle peut juger de ses dispositions et ce que ses confesseurs en jugent.

Tout ce qui est dans cet écrit est la pure vérité; vous pouvez vous en assurer en interrogeant ses confesseurs, si vous le voulez, et toutes les autres personnes avec qui elle a traité depuis vingt ans.

L'esprit qui la guide la pousse d'une manière très fréquente à louer Dieu. Elle voudrait voir le monde entier le glorifier, quoi qu'il dût lui en coûter à elle-même. De là lui vient ce désir dont elle est animée pour le bien des âmes. Si elle est parvenue à mépriser les choses de ce monde, c'est qu'elle a vu combien tout est vil ici-bas et combien sont précieuses les richesses spirituelles auxquelles rien ne saurait être comparé.

Voici maintenant le genre de vision dont vous voulez avoir connaissance. On ne voit rien ni intérieurement, ni extérieurement : ce n'est pas une vision imaginative; mais sans rien voir, l'âme comprend qui c'est, et de quel côté il est présent, plus clairement que si elle le voyait; cependant, il n'y a aucun objet particulier de représenté. Ainsi, par exemple, vous pouvez sentir qu'une personne est très près de vous, mais à cause de l'obscurité, vous ne la voyez pas, et cependant vous avez la certitude qu'elle est là. Cette comparaison, je l'avoue, est faible. Celui, en effet, qui est dans l'obscurité, a quelque moyen de connaître qu'une personne est près de lui : ou il entend du bruit, ou il a vu cette personne et l'a connue avant. Ici, il n'y a rien de tel. L'âme n'entend ni parole intérieure, ni parole extérieure, mais elle comprend très clairement qui c'est, de quel côté il est, et parfois même ce qu'il veut lui signifier. Par quel moyen et comment le comprend-elle? elle l'ignore; mais il en est ainsi; et le temps que cela dure elle ne peut l'ignorer. Une fois cette vision passée, elle ne saurait, malgré ses efforts, se la représenter de la même façon; elle comprend que c'est là alors un effet de son imagination; et non cette représentation de l'objet qui est au-dessus de sa portée, comme le sont toutes les faveurs surnaturelles. De là il résulte que l'âme à laquelle Dieu accorde cette faveur n'a aucune estime d'elle-même; elle voit que c'est là un pur don, et qu'elle ne peut par elle-même ni l'enlever

ni l'obtenir. Après cette faveur elle se trouve beaucoup plus humble et désireuse de servir toujours un Maître si puissant qui peut réaliser ce que nous ne pouvons même pas comprendre sur la terre. D'ailleurs, quelque savant qu'on soit, il y a des choses qui nous dépassent. Béni soit celui qui accorde de telles faveurs ! Ainsi soit-il ! à jamais !

VII. MARS OU AVRIL 1576. SÉVILLE

AU PÈRE RODRIGUE ALVAREZ [1]

Oraison surnaturelle. Paix intérieure. Sommeil des puissances. Extase, union, ravissement : effets qui découlent de ces faveurs. Vol d'esprit, transport. Blessure d'amour. Vision des trois personnes divines.

Jésus! Il est très difficile de parler de ces faveurs spirituelles de l'âme, et surtout de s'exprimer de manière à en donner l'intelligence, dès lors qu'elles passent avec tant de rapidité. Si l'obéissance ne me vient en aide, ce sera un hasard que je parvienne à m'expliquer convenablement, en particulier sur des choses tellement élevées. Peu importe que je dise des folies; cet écrit est adressé à quelqu'un qui m'en a entendu débiter de plus grandes. Je vous supplie d'être bien persuadé que je n'ai nullement la prétention de croire que j'ai réussi à composer cet écrit; je pourrais ne pas m'en rendre compte moi-même; cependant, ce que je puis vous certifier, c'est que je n'avancerai rien que je n'aie expérimenté plusieurs fois et même souvent. Vous verrez si c'est bien ou mal, et vous me le direz.

Je crois vous être agréable en commençant par parler des premières faveurs surnaturelles; car on sait ce qu'il faut entendre par ces mots dévotion, attendrissement, don des larmes et méditations, toutes

1. Cette *relation* diffère totalement de la précédente; ce n'est plus un plaidoyer où la Sainte défend sa foi, c'est un récit plein de confiance qu'elle fait non plus au juge de l'Inquisition, mais au père spirituel de son âme.

choses que nous pouvons acquérir ici-bas avec l'aide de Dieu.

Je donne le nom de surnaturel à ce que nous ne saurions atteindre par notre industrie et nos efforts personnels, quelque grands qu'ils soient, bien que nous puissions nous y disposer, et que même il soit important de le faire. Or, la première oraison surnaturelle, ce me semble, que j'aie sentie est un recueillement intérieur. L'âme l'éprouve au-dedans d'elle-même; elle semble avoir là d'autres sens, comme les sens extérieurs du corps, et vouloir s'affranchir de l'agitation de ces derniers. Parfois, elle les attire à elle; car il lui plaît de fermer les yeux, de ne rien voir, ni entendre, ni comprendre, sinon ce qui l'occupe alors, afin de s'entretenir avec Dieu seul. Elle ne perd pas dans cette oraison l'usage de ses sens et de ses facultés, dont la puissance demeure entière, mais dont les dispositions sont de s'employer pour Dieu. Celui qui aura reçu cette grâce de Notre-Seigneur comprendra facilement ce que je dis; dans le cas contraire, non; ou du moins, il faudrait pour cela de longs discours et beaucoup de comparaisons.

A la suite de ce recueillement, il vient parfois une quiétude et une paix intérieure très douces; l'âme, ce semble, ne manque de rien; c'est une fatigue pour elle même de parler, je veux dire de prier vocalement et de méditer; elle ne voudrait qu'aimer. Cette oraison dure plus ou moins longtemps.

De là découle encore ordinairement ce qu'on appelle le sommeil des puissances; celles-ci ne sont pas complètement absorbées ni tellement suspendues qu'on puisse donner à cet état le nom de ravissement. Mais ce n'est pas, non plus, tout à fait l'union.

Quelquefois et même souvent l'âme comprend que la volonté seule est unie. Elle le comprend très clairement; du moins cela lui paraît ainsi. Elle la voit tout

entière occupée de Dieu et dans l'impossibilité de s'arrêter à autre chose et de s'en occuper. Mais les deux autres puissances [1] sont libres pour vaquer aux affaires et aux œuvres de la gloire de Dieu ; en un mot, Marthe et Marie travaillent à l'unisson. Comme j'étais très étonnée de cela, je demandai au Père François [2] si c'était de l'illusion, et il me répondit que cela arrivait souvent.

Quand toutes les puissances sont dans l'union c'est très différent ; elles ne peuvent plus rien faire par leur mode ordinaire, et l'entendement est comme étonné de ce qu'il voit. La volonté aime plus que l'âme ne comprend : l'âme ne comprend pas de manière à pouvoir l'exprimer, si elle aime, ni ce qu'elle fait. Quant à la mémoire et à l'imagination, on dirait, ce me semble, qu'il n'y en a pas ; les sens extérieurs ne sont pas éveillés alors ; ils sont comme perdus, pour permettre à l'âme, je pense, d'être davantage à la jouissance qui lui est offerte, vu que cela est de courte durée et passe vite. En se trouvant enrichie d'humilité, de toutes sortes de vertus et d'amour de Dieu, l'âme voit quels biens précieux découlent de cette faveur, mais elle ne saurait exprimer ce que c'est. Si elle cherche à se faire comprendre, elle ne sait pas comment elle comprend cela et elle est impuissante à l'exposer. Quand cette union est véritable, c'est, je crois, la plus grande grâce, ou du moins l'une des plus grandes que Dieu nous accorde dans cette voie spirituelle.

Les extases et suspensions sont, à mon avis, une même chose, bien que j'emploie ordinairement le mot suspension, pour éviter celui d'extase qui effraie. D'ailleurs, on peut bien en toute vérité donner aussi

1. L'intelligence et la mémoire.
2. Saint François de Borgia.

le nom de suspension à l'union dont je viens de parler.

La différence qu'il y a entre l'extase et l'union est la suivante : l'extase dure plus longtemps et se fait sentir davantage à l'extérieur ; elle coupe peu à peu la respiration, de telle sorte qu'on ne saurait ni parler, ni ouvrir les yeux. Ces effets se produisent également, il est vrai, dans l'union ; mais ici, c'est avec une force plus intense, parce que la chaleur naturelle s'en va je ne sais où ; quand l'extase est grande, car dans tous ces états d'oraison il y a des degrés, quand l'extase est grande, les mains sont glacées et parfois raides comme des bâtons. Lorsqu'elle arrive, le corps, s'il est debout, reste debout ; s'il est à genoux, à genoux. L'âme est tellement abîmée dans la joie du bonheur que le Seigneur lui fait goûter, qu'elle semble oublier d'animer le corps et le délaisser. Lorsque cet état se prolonge, les nerfs demeurent endoloris.

Le Seigneur veut, je crois, que l'âme comprenne mieux dans l'extase ce dont elle jouit que dans l'union. Voilà pourquoi Il lui donne alors à contempler très ordinairement certaines choses de sa Majesté. Les effets qu'elle ressent sont très élevés ; elle s'oublie elle-même ; son seul désir est que ce Dieu si grand, que ce Seigneur soit connu et glorifié. Quand l'extase vient de Dieu, l'âme ne peut, selon moi, s'empêcher de reconnaître clairement qu'elle n'y est pour rien. Elle voit la misère et l'ingratitude qu'elle a eues de n'avoir pas servi Celui qui par pure bonté lui accorde de telles grâces. Elle éprouve un sentiment et une suavité tellement au-dessus de toutes les choses de la terre, que, si le souvenir ne s'en effaçait pas, elle aurait sans cesse du dégoût pour les joies de l'exil ; voilà pourquoi elle ne fait plus que bien peu de cas de tout le bonheur du monde.

La différence qu'il y a entre l'extase et le ravissement est la suivante : dans l'extase, c'est peu à peu que l'âme meurt à ces choses extérieures et perd l'usage

de ses sens pour vivre tout en Dieu. Le ravissement vient par une simple connaissance que la divine Majesté donne au plus intime de l'âme; il arrive avec une telle promptitude qu'il emporte en quelque sorte l'âme à la partie supérieure d'elle-même, et que l'âme semble abandonner son corps. Aussi doit-elle être courageuse au début de cette faveur afin de s'abandonner entre les bras du Seigneur, pour qu'il l'emporte où il veut; car jusqu'à ce qu'il l'établisse dans la paix où il a résolu de l'élever, c'est-à-dire de lui donner des connaissances très sublimes, il faut certainement qu'elle soit au début très fermement résolue à mourir pour lui; dans les débuts, en effet, la pauvre âme, je le répète, ne sait pas encore ce que cela doit être.

Les vertus qui découlent de là sont, à mon avis, plus fortes que dans l'extase. On désire davantage et on comprend mieux le pouvoir de ce grand Dieu; on a pour lui et plus de crainte et plus d'amour; sans que nous puissions opposer la moindre résistance, il enlève notre âme en Maître tout-puissant. Quant à l'âme, elle demeure avec un regret immense de l'avoir offensé; elle s'étonne d'avoir eu assez d'audace pour contrister une telle Majesté; elle souhaite ardemment que personne ne résiste à sa volonté et que tous la glorifient. De là viennent, en outre, je crois, ces désirs si ardents du salut des âmes qui l'animent, cette soif d'y contribuer pour sa part, et de se sacrifier pour que ce grand Dieu soit loué, comme il le mérite.

Le vol d'esprit est un je ne sais quoi qui monte du plus intime de l'âme. Voici une comparaison que je me rappelle et dont je me suis servie, là où vous savez [1], pour exposer tout au long ces sortes d'oraisons et d'autres encore. Je ne me souviens que de celle-là, car j'ai

1. *Vie*, chap. 18, 20 et 21.

si peu de mémoire que j'oublie vite. L'âme et l'esprit doivent être, ce me semble, une même chose; je les compare à un grand feu et à un feu qui se dispose à brûler. L'âme, vu la disposition où elle est vis-à-vis de Dieu, est comme le feu qui s'allume promptement, lance sa flamme et monte en haut; mais cette flamme est du feu aussi bien que ce qui reste en bas; elle ne cesse pas d'être du feu, parce qu'elle monte en haut. De même l'âme semble produire du fond d'elle-même un effet si prompt, si subtil, qui monte à la partie supérieure et va où le Seigneur veut, que je ne puis mieux l'expliquer. Cela me paraît un vol d'esprit; je ne trouve pas d'autre comparaison plus claire. Je sais qu'on le comprend très bien alors, et qu'on ne peut l'empêcher.

L'esprit qui s'élève léger comme le petit oiseau, paraît s'être délivré de l'esclavage de la chair et échappé de la prison du corps; ainsi rendu à la liberté, il est plus apte à jouir des faveurs dont le Seigneur le comble. Ce vol de l'esprit est si délicat et si précieux, d'après ce que l'âme comprend, qu'elle ne croit pas l'illusion possible dans ce cas, ni même dans les autres faveurs au moment où elle en est favorisée; ses craintes viennent ensuite. La personne qui les a reçues, étant très imparfaite, croyait avoir raison de tout craindre, bien que, dans l'intime de l'âme, elle eût une certitude et une assurance avec lesquelles elle pouvait vivre; mais elle ne laissait pas pour cela de bien veiller à n'être point victime de l'illusion.

J'appelle transport un désir dont l'âme est animée, sans que l'oraison ait précédé. Il lui vient quelquefois et même le plus souvent un souvenir subit qu'elle est absente de Dieu, ou bien elle entend une parole dans ce sens. Ce souvenir est parfois si puissant et d'une telle force qu'en un instant elle semble hors d'elle-même. Une personne à qui l'on apprend tout à coup

une nouvelle imprévue très triste, ou à qui l'on cause une grande frayeur, semble perdre tout pensée capable de la consoler et demeure comme interdite. Ainsi en est-il dans le cas présent, mais la peine dont l'âme souffre est causée par un tel motif, qu'elle comprend parfaitement combien il lui serait avantageux d'en mourir. Il lui semble en réalité que tout ce dont elle a alors l'intelligence est de nature à augmenter sa souffrance; d'après la volonté du Seigneur tout son être ne doit pas servir à autre chose; elle ne se souviendra même pas que c'est Dieu qui la retient sur la terre. Elle est comme dans une solitude si affreuse et une telle privation de secours qu'elle ne peut l'exprimer. Le monde tout entier et les plaisirs du monde lui sont à charge; rien de créé ne saurait lui tenir compagnie; son unique aspiration est de voir son Créateur. Or, elle reconnaît que c'est impossible sans passer par la mort, et comme elle ne peut se la donner, elle meurt du désir de mourir. Voilà pourquoi elle est vraiment en danger de mort; elle se voit en quelque sorte suspendue entre le ciel et la terre, et ne sait que devenir. Dieu lui donne de temps en temps une connaissance si élevée de lui-même, pour lui montrer ce qu'elle perd, qu'elle ne pourrait en donner une idée. De toutes les souffrances de l'exil, ou du moins de toutes celles que j'ai endurées, aucune n'égale celle-là; il suffit qu'elle dure une demi-heure pour laisser le corps brisé, les bras raides, les mains tout endolories jusqu'à ne pouvoir pas écrire.

L'âme ne sent pas ces souffrances du corps, si ce n'est une fois le transport passé. Elle a assez à faire à sentir les souffrances intérieures; elle ne sentirait même pas, je crois, les plus cruels tourments du corps. On a l'usage de tous les sens; on peut parler et même regarder, mais non marcher, car le grand coup de l'amour abat l'âme. Mourrait-on du désir d'avoir cette faveur, on ne l'obtiendrait pas; c'est un pur don de

Dieu. On en retire les plus riches effets et les plus précieux avantages. Les savants signalent ceux-ci ou ceux-là; personne, néanmoins, ne les condamne. Le Père maître d'Avila m'a écrit que c'était une chose bonne; tel est l'avis de tous. Quant à l'âme, elle comprend clairement que c'est là une haute faveur de Dieu; mais, si elle la recevait fréquemment, la vie durerait peu.

Le transport ordinaire est le désir de servir Dieu, accompagné d'une grande tendresse et de larmes que lui fait répandre le désir de quitter cet exil. Comme elle a assez de liberté pour voir que la volonté de Dieu est de la laisser encore en ce monde, elle se résigne; elle offre sa vie au Seigneur et le supplie de ne l'employer que pour sa gloire; avec cela, elle supporte l'existence.

Voici une autre oraison très fréquente; c'est une sorte de blessure qui semble véritablement être faite à l'âme, comme si quelqu'un lui enfonçait une flèche au travers du cœur ou d'elle-même. Cette blessure cause une douleur intense, qui fait pousser des cris plaintifs, mais tellement délicieuse qu'on ne voudrait point la voir finir. Cette douleur n'est pas dans les sens du corps; ce n'est pas une blessure matérielle; on l'éprouve dans l'intérieur de l'âme, et il n'en paraît rien sur le corps[1]. On n'arrive à donner l'idée de cet état qu'en se servant de comparaisons, et celles-ci sont très grossières, oui vraiment grossières pour le but proposé; cependant je ne puis m'exprimer d'une autre manière. Voilà pourquoi ces choses ne sont ni pour être écrites ni pour être racontées; celui qui ne les aura pas expérimentées ne les comprendra pas; je dis qu'il ne saura pas jusqu'où va cette peine; car les peines de l'esprit

1. Cf. *Vie* chap. 29.

sont très différentes de celles d'ici-bas. Cela me montre que les âmes qui sont dans l'enfer et dans le purgatoire souffrent beaucoup plus que nous ne pouvons nous l'imaginer par les peines corporelles d'ici-bas.

Parfois, il semble que cette blessure d'amour monte de l'intime de l'âme; ses effets sont vraiment admirables. Il lui est tout aussi impossible, quoi qu'elle fasse, de se procurer cette faveur si le Seigneur ne la donne pas, que de la refuser quand il daigne l'accorder. Ce sont comme des désirs de Dieu tellement ardents et élevés qu'on ne peut les exprimer. L'âme se voit enchaînée et ne peut jouir de Dieu autant qu'elle le voudrait; elle conçoit alors une horreur souveraine pour son corps; elle le considère comme un mur élevé, qui l'empêche de jouir, sans obstacle de sa part, du bien qu'elle possède déjà, lui semble-t-il, en elle-même. Aussi comprend-elle le mal profond que le péché d'Adam nous a causé, en nous enlevant cette liberté. Cette oraison m'a été donnée avant celle des ravissements et des grands transports dont j'ai parlé.

J'ai oublié de dire que ces grands transports ne se terminent presque jamais si ce n'est par un ravissement, ou par une faveur insigne; le Seigneur alors console l'âme et l'encourage à vivre par amour pour lui.

Tout ce que je viens de dire ne peut être une illusion, pour plusieurs motifs qu'il serait trop long d'énumérer. Que ce soit bon ou non, le Seigneur le sait. Quant aux effets, on ne saurait, à mon avis, s'empêcher de les reconnaître à la vue des biens immenses dont l'âme est enrichie.

Je vois clairement que les trois Personnes divines sont distinctes, comme je vous vis hier, vous et le Père provincial [1] séparément, quand vous lui parliez.

1. Le P. Diego de Acosta. La Sainte lui resta très attachée et recommanda aux Sœurs de Séville de recourir à sa direction.

Ainsi que je vous l'ai marqué, je ne vois rien des yeux du corps, je n'entends rien des oreilles du corps; les yeux de l'âme même ne voient pas; j'ai seulement une certitude extraordinaire que les trois Personnes divines sont là, et quand leur présence cesse, je le comprends aussitôt. Le comment de tout cela, je l'ignore; mais je sais très bien que ce n'est pas de l'imagination. J'aurais beau ensuite m'ingénier pour me représenter cette présence, je n'y réussirais pas; j'en ai fait l'expérience. Il en est de même de tout ce que je viens de dire, d'après ce que je puis comprendre. Depuis tant d'années que je reçois ces faveurs, j'ai eu le temps de le constater pour en parler avec cette assurance.

Je puis bien affirmer, il est vrai, et je vous prie de remarquer ceci, quelle est, ce me semble, la Personne qui me parle toujours. Quant aux deux autres, je ne pourrais l'affirmer de la même manière. L'une d'elles, je le sais, ne m'a point encore parlé; la cause, je ne l'ai jamais sue; d'ailleurs, je ne m'occupe point de demander à Dieu plus que ce qu'il lui plaît de me donner : car il me semblerait immédiatement que le démon va me jeter dans l'illusion. Je ne le demanderai pas, non plus maintenant, pour la même raison.

La première Personne m'a parlé quelquefois, ce me semble. Comme je ne m'en souviens pas bien en ce moment et comme j'ai oublié ce que c'était, je n'oserais l'affirmer. Tout cela, et ce dont je viens de parler, se trouve exposé plus longuement dans l'écrit que vous savez; néanmoins; je ne sais si c'est dans les mêmes termes.

L'âme voit par un mode très élevé que les trois Personnes divines sont distinctes, mais elle connaît qu'elles ne sont qu'un seul Dieu. Je crois me souvenir que Notre-Seigneur ne m'a point parlé; c'est son Humanité. Je le répète, tout cela, je puis l'assurer, n'est point une illusion.

Ce que vous me dites de l'eau, je l'ignore. Je n'ai point, non plus, appris où se trouve le paradis terrestre. Comme je vous l'ai déjà marqué, ce que le Seigneur me donne à comprendre, je ne puis pas ne pas le comprendre; je le comprends, parce que je ne puis faire autrement. Quant à demander à Sa Majesté de me donner l'intelligence de certaines choses, je ne l'ai point osé; je croirais aussitôt que c'est là l'œuvre de mon imagination, et que le démon va me tromper. Jamais, grâce à Dieu, je n'ai eu la curiosité d'adresser des demandes de cette sorte; je ne me suis pas préoccupée d'en apprendre davantage; il m'en a coûté assez de travail pour apprendre sans le vouloir ce que l'on m'a enseigné. Cependant, c'est là, à mon avis, un moyen que le Seigneur a pris pour me sauver, quand il a vu mes infidélités; car les bons n'ont pas besoin de tant de grâces pour servir Sa Majesté.

Voici une autre oraison que je me rappelle. Elle précède la première dont j'ai parlé et consiste dans une certaine présence de Dieu. Ce n'est nullement une vision; mais du moins, quand il n'y a pas de sécheresse, si l'on veut se recommander à Notre-Seigneur, même par une prière vocale, on le trouve présent, lorsqu'on le veut et chaque fois qu'on le veut.

Qu'il lui plaise que je ne perde pas de telles grâces par ma faute, et qu'Il daigne me faire miséricorde!

VIII. 1581, MAI. PALENCIA

A DON ALPHONSE VÉLASQUEZ, SON ANCIEN CONFESSEUR A TOLÈDE, ET POUR LORS ÉVÊQUE D'OSMA

État actuel de son âme

Jésus ! Oh ! comme je voudrais bien faire comprendre à Votre Seigneurie la quiétude et la paix où se trouve mon âme !.....

Elle a, en effet, une certitude si grande de jouir un jour de Dieu qu'il lui semble en avoir déjà reçu cette possession, mais sans la joie dont elle sera accompagnée. Elle est comme celui qui aurait reçu d'un autre, par un contrat passé en due forme, une splendide propriété dont il ne devrait jouir et recueillir les fruits qu'après un temps déterminé. Jusqu'alors, il n'aurait que la possession du titre reçu, et attendrait la possession de la propriété. Cependant, mon âme, dans sa reconnaissance, ne voudrait pas jouir immédiatement de la possession de Dieu : il lui semble qu'elle ne l'a pas méritée ; son désir est de continuer à servir Dieu, même au prix des plus terribles souffrances ; et encore, ce serait peu parfois, à ses yeux, de servir jusqu'à la fin du monde celui qui lui a donné ce gage. A la vérité, elle n'est plus en quelque sorte sujette aux misères du monde, comme précédemment ; elle a plus de souffrances à endurer, mais il lui semble que ces souffrances ne font que l'effleurer. Elle est pour ainsi dire dans une forteresse, d'où elle exerce son empire, et elle ne perd point la paix. Néanmoins, cette sécurité, loin de lui enlever une crainte extrême d'offenser Dieu, ne la dispense pas de travailler à surmonter tous les

obstacles qui s'opposeraient à sa loi, et augmente, au contraire, sa sollicitude. Mais elle se préoccupe si peu de son propre intérêt, qu'il lui semble avoir perdu en partie son être, tant elle vit dans l'oubli d'elle-même. Tout en elle est dirigé au service de Dieu, à l'accomplissement de plus en plus parfait de sa volonté et à sa plus grande gloire.

Tel est donc l'état de son âme. Quant à sa santé et à son corps, il semble qu'elle en prend plus de soin que par le passé, qu'elle pratique moins la mortification dans la nourriture et les pénitences extérieures; néanmoins ses désirs de l'exercer n'ont point diminué, et, si je ne me trompe, ils ont même grandi. Tout cela a pour but de servir Dieu davantage en d'autres choses. Souvent elle lui offre, comme un rude sacrifice, le soin dont, malgré son chagrin, elle entoure sa santé; parfois, elle accomplit, il est vrai, quelques pénitences, mais vraiment elle ne peut le faire sans danger pour sa santé, et elle se rappelle alors ce que les supérieurs lui ont prescrit. Cette pensée et le désir d'avoir de la santé sont évidemment accompagnés de beaucoup d'amour-propre. Pourtant, j'aurais, je crois, plus de satisfaction à me livrer à de grandes austérités, comme j'en éprouvais autrefois quand je pouvais les pratiquer. Il me semblait au moins que je faisais quelque chose, que je donnais le bon exemple et que je n'avais pas ce tourment où je suis de ne servir Dieu en rien. Votre Seigneurie aura la bonté d'examiner ce qu'il y aura de mieux à accomplir sur ce point.

La grâce des visions imaginatives a cessé. Mais j'ai toujours, ce me semble, cette vision intellectuelle des trois personnes divines et de la Sainte Humanité de Notre-Seigneur; cette faveur est, selon moi, incomparablement plus élevée. Les faveurs précédentes, je crois pouvoir l'assurer maintenant, venaient vraiment de Dieu, et préparaient mon âme à l'état où elle est

aujourd'hui. Vu ma faiblesse et mon peu de courage, Dieu me conduisait par la voie qu'il croyait nécessaire; ces faveurs, cependant, dès lors qu'elles viennent de lui, sont d'un très haut prix.

Les paroles intérieures persévèrent toujours; et quand Notre-Seigneur le juge nécessaire, il me donne quelques avis; sans cela, on aurait fait à Palencia, où je suis présentement, une étourderie très grossière, bien qu'il n'y eût aucune offense de Dieu[1].

Les actes et les désirs ne semblent plus avoir leur force d'autrefois. Quelque grands qu'ils soient, je souhaite incomparablement plus l'accomplissement de la volonté de Dieu et ce qui doit contribuer davantage à sa gloire; l'âme, en effet, comprend combien Sa Majesté sait ce qui est nécessaire pour cela; elle est profondément dépouillée de tout intérêt propre; les actes et les désirs dont je parle cessent promptement et n'ont, ce me semble, aucune force. De là provient une crainte où je suis de temps en temps, sans cependant éprouver, comme jadis, de l'inquiétude et de la peine. Je crains que mon âme ne soit insensible et ne fasse rien; je ne puis alors me livrer aux pénitences corporelles. Quant aux désirs de souffrir, d'endurer le martyre ou de voir Dieu, ils sont sans force; le plus ordinairement, il m'est impossible de les former. Je vis uniquement, ce semble, dans le but de manger et de dormir; je n'ai aucune peine de rien; et cela même ne m'en donne pas. J'ai seulement de temps en temps, je le répète, une crainte que ces choses ne soient de l'illusion, mais je ne puis le croire; car, d'après la conviction de ma conscience, je n'ai aucune attache forte aux créatures ni même à toute la gloire du ciel. Seul l'amour de Dieu règne en moi avec force; cet

1. Cf. *Fondations*, chap. 29.

amour, bien loin de diminuer, grandit au contraire à mes yeux, ainsi que le désir que Sa Majesté soit glorifiée par toutes les créatures.

A côté de cela, une chose m'étonne, c'est que je ne puis plus éprouver, comme précédemment, ces chagrins si excessifs et si intimes dont j'étais tourmentée à la vue de la perte des âmes ou à la pensée que je commettais peut-être quelque offense contre Notre-Seigneur. En ce moment je ne saurais les éprouver de la sorte. Néanmoins, le désir que Dieu ne soit plus offensé n'a pas diminué, ce me semble.

Votre Seigneurie saura qu'en tout ceci, comme dans les choses qui se sont passées en moi ou qui s'y passent présentement, je ne puis faire davantage; il n'est pas en mon pouvoir de servir Dieu avec plus de fidélité; (mais oui, je le pourrais, à la condition que je ne fusse pas imparfaite comme je le suis!). J'affirme cependant qu'il me serait impossible en ce moment, malgré tous mes efforts, de désirer la mort, de produire comme autrefois des actes, ou d'être affligée des offenses faites à Dieu. Je ne pourrais, non plus, éprouver ces craintes excessives d'être trompée où j'ai vécu durant tant d'années. Voilà pourquoi je n'ai plus besoin, à l'heure actuelle, de consulter les savants, ni de rien communiquer à personne. Il me suffirait seulement pour ma satisfaction de savoir que je suis dans la bonne voie, ou que je puis travailler quelque peu à la gloire de Dieu. J'ai traité de ce point comme j'avais traité des autres, avec plusieurs théologiens, le Père Dominique [1], le Père maître Médina et quelques Pères de la Compagnie de Jésus. Ce que vous me direz maintenant me déterminera à en finir avec les consultations, car je mets la plus entière confiance en Votre

1. Le P. Dominique Bagnès, O. P.

Seigneurie. Veuillez, pour l'amour de Dieu, examiner tout cela avec attention.

Je n'ai point perdu, non plus, la faveur de connaître que certaines âmes qui me touchent de près, et sortent de ce monde, sont déjà au ciel. J'ajoute que je n'ai pas cette lumière pour les autres.

Oh! dans quelle solitude je me trouve, quand je songe qu'on ne peut appliquer le sens dont je vous ai parlé au sujet du retour d'Égypte, à celui qui tette les mamelles de ma mère [1].

Je goûte une grande paix intérieure. Les joies et les peines ont peu de puissance pour m'enlever longtemps cette présence des trois personnes divines dont il m'est absolument impossible de douter. Il me semble expérimenter clairement ce que dit saint Jean : Les trois personnes divines établiront leur demeure dans l'âme, et cela, non seulement en nous accordant la grâce, mais en voulant nous donner à sentir leur présence. Une telle faveur est la source des plus riches trésors; on ne saurait les exprimer. L'un d'eux, c'est qu'il n'est pas nécessaire de se livrer à de longues considérations pour reconnaître que Dieu est là. Ce bienfait m'est sensible d'une manière presque constante, à moins que je ne sois accablée par les souffrances physiques. Parfois, le Seigneur semble vouloir me faire souffrir sans me laisser la moindre consolation intérieure; jamais cependant ma volonté ne s'oppose, même par un premier mouvement, à l'accomplissement en elle de la volonté de Dieu. Cette soumission a tant de force que je ne souhaite ni la mort ni la vie, sauf dans les circonstances très courtes où je suis enflammée du

1. Phrase très obscure pour nous, qui ne connaissons pas, comme le docteur Vélasquez, la question que la Sainte avait posée. Nous n'avons pas cru devoir l'omettre, malgré son obscurité. Elle se trouve non en marge, mais en texte.

désir de voir Sa Majesté. Comme aussitôt je me représente d'une manière très vive que les trois personnes divines sont en moi, la peine que me causait leur absence se dissipe, et alors je désire rester sur la terre, si telle est la volonté de Dieu, pour travailler encore à sa gloire. Que ne puis-je contribuer à le faire aimer et louer davantage, ne serait-ce que d'une seule âme, et pour un moment ! Je regarderais cela comme plus important que d'être déjà en possession de la gloire du ciel.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

RELATIONS
DIVERSES OU FAVEURS CÉLESTES

I. 1569, 17 NOVEMBRE. TOLÈDE

Jésus! Le 17 novembre, dans l'octave de saint Martin de l'année 1569, je vis, pour le but que je sais, que j'avais passé douze ans sur trente-trois que vécut Notre-Seigneur. Il en manque vingt et un. C'est à Tolède, au monastère des Carmélites du glorieux saint Joseph que j'ai eu cette révélation.

Moi pour toi, et toi pour moi, ô ma Vie.

J'en ai vécu douze pour moi, et non par ma volonté.

II. 1569 OU 1570

Quand je me trouvais au monastère de Tolède, plusieurs personnes me conseillaient de ne pas y donner la sépulture à quelqu'un qui ne fût pas gentilhomme; Notre-Seigneur me dit : *Tu te tromperais beaucoup si tu te laissais guider par les lois du monde; jette les yeux sur moi, tu me verras pauvre et méprisé des hommes; est-ce que par hasard il suffit d'être grand devant le monde pour être grand devant moi? et ce qui doit vous rendre dignes d'estime, sont-ce les titres de noblesse, ou les vertus?*

III. 9 FÉVRIER 1570. MALAGON.

Je venais de communier, le second jour de Carême, à Saint-Joseph de Malagon, lorsque Notre-Seigneur se montra à moi dans une vision imaginative, comme de coutume. En le considérant, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il en avait une toute resplendissante, dont les rayons partaient évidemment des blessures que les épines lui avaient faites autour de la tête. Dès lors que j'ai une grande dévotion à ce mystère, je fus très consolée. Je me mis ensuite à penser quel terrible tourment Notre-Seigneur dut endurer, puisque la couronne d'épines lui avait fait tant de plaies, et je fus toute pénétrée de douleur. Le Seigneur me dit alors : *Ne t'afflige pas pour ces plaies, mais pour celles en nombre considérable qu'on me fait maintenant.* Je lui répondis : Que puis-je pour y remédier? Je suis prête à tout. Il répliqua « : Ce n'est pas le temps maintenant de te reposer; hâte-toi de fonder ces monastères; ma joie est d'être près des âmes qui les habitent. Accepte toutes les maisons que l'on te donnera : c'est parce que beaucoup d'âmes n'en trouvent point qu'elles ne me servent pas. Les monastères que tu fonderas dans les petites localités seront comme celui-ci; on y gagnera autant de mérites que dans les autres, pourvu qu'on y soit animé du même zèle. Applique-toi à les mettre tous sous le gouvernement d'un seul supérieur. Insiste pour que le souci du temporel ne fasse pas perdre la paix intérieure : je veillerai sur vous, afin que rien ne vous manque. On aura un soin particulier des malades; la prieure qui les néglige, ou même qui n'est pas attentionnée pour elles, ressemble aux amis de Job. Elle les expose à manquer de patience, quand j'envoie la maladie pour le bien de leurs âmes. Tu écriras le récit de la fondation de ces monastères. » Je me rap-

pelai alors que pour celle de Médina je n'avais jamais rien vu qui méritât d'être relaté. Il me dit : *Cette fondation n'est-elle pas miraculeuse? Que veux-tu de plus?* Il voulut me donner à entendre que lui seul l'avait réalisée, quand elle semblait impossible. Je me déterminai alors à écrire ces *Fondations* [1].

IV. 1570-1571.

Réfléchissant, un jour, à un avis que le Seigneur m'avait chargée de donner, et n'y comprenant absolument rien, malgré toutes les prières que je lui adressais, je m'imaginais que c'était peut-être le démon qui me trompait. Le Seigneur me dit : « Ce n'est pas le démon, et je te préviendrai, lorsque le temps sera venu. »

V. 1570 OU 1571

Je pensais une fois que l'âme mène une vie plus pure, quand elle est éloignée des affaires, et que, m'y trouvant toujours engagée, je devais être dans une mauvaise voie et commettre beaucoup de fautes, lorsque j'entendis ces paroles : « Il ne peut en être autrement, ma fille; applique-toi toujours à agir avec

1. Ce n'est cependant qu'en 1573 que la Sainte y mit la main pour obéir au P. Ripalda, qui la confessait alors à Salamanque. C'est le P. Gratien qui l'obligea à en continuer le récit.

une intention droite, et un détachement complet. Jette les yeux sur moi, et rends tes œuvres conformes aux miennes. »

THÉRÈSE DE JÉSUS.

VI. 1570-1571.

Je me demandais dans une circonstance pourquoi les ravissements ne me venaient presque jamais plus en public, quand j'entendis : « Cela ne convient plus maintenant; tu as assez de crédit pour le but que je me propose; nous aurons égard à l'avenir à la faiblesse des méchants. »

VII. 1571.

J'étais un jour très préoccupée des moyens de réformer l'Ordre, quand Notre-Seigneur me dit : « Fais ce qui est en ton pouvoir; laisse-moi agir et ne te préoccupe de rien; jouis des faveurs dont tu es comblée, car elles sont grandes. Mon Père met ses délices en toi, et le Saint-Esprit t'aime. »

VIII. 15 FÉVRIER 1571.

Un jour Notre-Seigneur me dit : « Tu désires toujours des souffrances, et d'un autre côté tu les refuses. Je dispose

les choses conformément aux désirs que je vois en toi, et non conformément à ta sensualité et à ta faiblesse. Fais de généreux efforts; tu vois combien je t'aide; j'ai voulu que tu mérites cette couronne. *De ton vivant, tu verras l'Ordre de la Vierge très florissant.* » J'entendis cette parole de Notre-Seigneur lui-même vers la fin de février de l'année 1571.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

IX. 29 MAI 1571. AVILA.

Le mardi après l'Ascension [1], je restai un instant en oraison, au sortir de la communion que j'avais faite avec difficulté, car j'étais tellement distraite que mon esprit ne pouvait se fixer à une pensée, et je me plaignais au Seigneur de notre pauvre nature. Soudain, mon âme commença à s'enflammer. Je croyais véritablement avoir une vision intellectuelle de la présence en moi de la sainte Trinité. Il fut donné à mon âme, par une certaine représentation ou image de la vérité, de voir, autant du moins que ma faiblesse en était capable, comment il y a trois personnes en un seul Dieu. Il me semblait, que ces trois personnes me parlaient, qu'elles se reproduisaient distinctement au dedans de mon âme et me disaient : *A partir de ce jour, tu verras en toi du progrès sur trois choses dont chacune de nous te fait don : la charité, la joie dans la souffrance et le sentiment de cette charité qui s'enflammera*

1. Le 29 mai 1571, au monastère de Saint-Joseph, à Avila, où le provincial des Carmes, le P. Alphonse Gonzalez, venait de l'envoyer à son retour de Salamanque à Médina.

dans ton âme. Je compris le sens de ces paroles du Seigneur : « Les trois personnes divines habiteront dans l'âme qui est en état de grâce. » Je voyais, en effet, la sainte Trinité présente au-dedans de moi de la manière que j'ai exposée.

Je remerciais ensuite le Seigneur d'une telle grâce, dont je me trouvais si indigne, et je disais avec les plus profonds sentiments de douleur à Sa Majesté : « Puisque vous deviez m'accorder des faveurs de ce genre, pourquoi ne m'avez-vous pas soutenue de votre main et préservée de tant d'infidélités? » car le jour précédent, j'avais eu une extrême affliction de mes fautes dont le souvenir s'était présenté. Je vis alors clairement tout ce que le Seigneur avait fait pour moi depuis mon enfance afin de m'attirer à lui par les moyens les plus efficaces, et le peu de zèle que j'avais mis à correspondre à sa grâce. Je vis par là quel amour excessif le porte à nous pardonner chacune de nos fautes, lorsque nous voulons revenir à lui; mais cet amour se manifeste davantage en moi qu'en toute autre, pour beaucoup de raisons.

Mon âme vit, ce semble, s'imprimer si profondément en elle l'image de ces trois personnes divines, que je contemplais et qui ne sont qu'un seul Dieu, que, si cette faveur durait, il me serait impossible de n'être pas recueillie dans une telle compagnie. Je vis encore dans cette circonstance d'autres choses et entendis d'autres paroles, mais il n'y a pas de motif pour en parler.

X. MAI 1571. AVILA.

Peu avant cette faveur je me disposais un jour

à aller recevoir la sainte communion ; l'hostie était encore dans le ciboire, quand je vis une sorte de colombe qui agitait les ailes avec bruit. J'en fut tellement émotionnée que j'entrai alors en extase et que je dus faire de grands efforts pour communier. Tout cela se passa à Saint-Joseph d'Avila. La sainte communion m'était donnée par le Père François de Salcédo [1]. Un autre jour, que j'assistais à sa messe, le Seigneur, qui m'apparaissait à l'état de gloire dans l'hostie consacrée, me dit : *Son sacrifice m'est agréable.*

XI. 30 JUIN 1571. MÉDINA.

Cette présence en moi des trois personnes divines dont j'ai parlé au commencement [2] a continué jusqu'à ce jour, fête de la commémoration de saint Paul, d'une manière presque constante. Habituée comme je l'étais à la présence seule de Jésus-Christ, il me semblait toujours que j'étais quelque peu gênée par la vue de ces trois personnes, bien que je sache qu'elles ne sont qu'un seul Dieu. Comme je m'entretenais aujourd'hui de cette pensée, le Seigneur me dit : *Tu te trompes en te représentant les choses de l'âme comme celles du corps ; sache qu'elles sont très différentes, et que l'âme est capable de jouir beaucoup.* Il me parut que, semblable à une éponge toute pénétrée et imbibée d'eau, mon âme était imprégnée de la Divinité, et que d'une certaine manière, elle jouissait vraiment de

1. Il avait été ordonné prêtre l'année précédente, 1570.
2. Cf. *Relation* IX, où elle en parle.

la présence des trois personnes et les possédait en elle. J'entendis alors cette parole : *Ne songe pas à me renfermer en toi, mais à te renfermer en moi.* Il me semblait que les trois personnes divines étaient au-dedans de mon âme; je les voyais se communiquer à chacune des créatures, sans exception, tout en demeurant en moi.

XII. JUILLET 1571.

JÉSUS! je me demandais un jour si l'on n'avait pas raison de trouver mal que je sortisse de mon monastère pour ériger des fondations, et si je ne ferais pas mieux de me livrer sans cesse à l'oraison, lorsque j'entendis : *Tant que l'on est sur la terre, le profit spirituel ne consiste pas à se procurer près de moi de plus grandes joies, mais a accomplir ma volonté.* THÉRÈSE DE JÉSUS.

XIII. 1571.

Il m'avait semblé que la recommandation de saint Paul sur la retraite où doivent vivre les femmes, dont on m'avait parlé depuis peu de jours, mais que j'avais entendue avant, devait être pour moi l'expression de la volonté de Dieu, quand le Seigneur me dit : *Préviens-les de ne pas se guider par un seul passage de la sainte Écriture, mais de considérer aussi les autres : eh quoi ! pourraient-ils par hasard me lier les mains ?*

XIV. 10 JUILLET 1571. MÉDINA.

Le lendemain de l'octave de la Visitation, je me trouvais dans l'ermitage du Mont-Carmel et recommandais à Dieu un de mes frères, qui était en danger de perdre son âme[1]. Je lui disais (je ne sais plus si c'était mentalement) : Pourquoi mon frère est-il dans un endroit où son salut est en danger? Si je voyais, Seigneur, un de vos frères dans ce danger, que ne ferais-je pas pour le sauver? Je ne négligerais rien, ce me semble, de ce qui est en mon pouvoir. Le Seigneur me répliqua : *O ma fille, ma fille, les religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs, et tu hésites à aller à leur secours. Courage! Sache que je le veux. Les difficultés ne sont pas aussi grandes qu'il te le semble; tes autres affaires n'en souffriront point comme tu le redoutes : elles n'iront que mieux, ainsi que celles de l'Incarnation. Ne résiste donc plus; mon pouvoir est grand.*

XV. APRÈS LE 21 JUILLET 1571. AVILA.

La soif et le désir si ardents que j'avais de la mort m'ont quittée, surtout depuis la fête de sainte Madeleine; car je me suis déterminée alors de bon cœur à vivre pour servir beaucoup Dieu. Quelquefois néanmoins le désir de le voir me revient, et malgré tous mes efforts pour le chasser, je n'y réussis pas.

1. Augustin de Ahumada.

XVI. 1571. AVILA.

Une autre fois, j'entendis : Un temps viendra où il s'opérera beaucoup de miracles dans cette église; on l'appellera l'église sainte. Cela eut lieu à Saint-Joseph d'Avila, en 1571.

XVII. 1571.

Je songeais, un jour, à la grande pénitence que faisait doña Catherine de Cardone. Je me disais que j'aurais pu moi-même m'y livrer davantage pour correspondre aux désirs que Dieu m'en avait donnés parfois. Comme les supérieurs me l'avaient défendu par obéissance, je me demandais s'il ne serait pas mieux de ne plus leur obéir à l'avenir sur ce point. Or, le Seigneur me dit : *Cela, non, ma fille, le chemin que tu suis est bon et sûr; vois toutes ces pénitences; eh bien! je préfère ton obéissance.*

XVIII. 1571.

Me trouvant un jour en oraison, le Seigneur me montra dans une sorte de vision intellectuelle l'état d'une âme qui est en grâce avec Dieu. Je vis la sainte Trinité lui tenir compagnie et par le fait même lui donner le pouvoir de dominer le monde entier. Il me fut donné alors de comprendre ces paroles du livre des Cantiques : « Que mon Bien-Aimé vienne dans

mon jardin et se nourrisse du fruit des pommiers. » Il me montra, en outre, l'état d'une âme en péché mortel; elle est privée de tout pouvoir, semblable à une personne qui est complètement liée et attachée, qui a les yeux bandés, qui, malgré ses efforts, ne peut ni voir, ni marcher, ni entendre, et qui enfin se trouve dans d'épaisses ténèbres. Je fus tellement touchée de pitié pour les âmes qui sont en cet état que tous les tourments possibles me sembleraient légers pour en délivrer une seule. On ne saurait bien exprimer ce que j'ai vu alors; mais si on le comprenait comme je l'ai vu, il serait impossible, je crois, qu'une âme quelconque consentît à perdre une faveur telle que l'état de grâce, ou à rester dans une infortune comme celle du péché.

XIX. 19 JANVIER 1572. AVILA.

La première année que je fus prieure à l'Incarnation, au moment où l'on commençait le *Salve*, la veille de saint Sébastien, je vis la Mère de Dieu environnée d'une foule d'anges descendre du ciel, et se placer à la stalle de la prieure, là où se trouve la statue de Notre-Dame. Il me paraît qu'alors je ne vis plus la statue, mais Notre-Dame elle-même, qui ressemblait, je crois, un peu à l'image dont la comtesse m'avait fait présent[1]. Il est vrai, j'eus à peine le temps de l'examiner; je tombai aussitôt dans une grande extase. Il me semblait qu'il y avait des anges au-dessus des corniches des stalles et sur les accoudoirs de devant.

1. Doña Marie de Vélasco y Aragon, comtesse d'Osorno, avait fait don à la Sainte de cette statue qui se conserve religieusement au monastère de Saint-Joseph, à Avila.

Mais je ne les voyais pas sous une forme corporelle, car c'était une vision intellectuelle. Notre-Dame resta ainsi durant tout le *Salve*, et me dit : Tu as bien fait de me placer ici; je serai présente aux louanges que les sœurs adresseront à mon Fils, et je les lui offrirai. Après cela, mon âme entra dans l'oraison où elle se trouve en compagnie de la Sainte Trinité. Il me sembla alors que le Père m'approchait de lui et m'adressait les paroles les plus agréables. Il me dit entre autres choses, en me montrant son amour : Je t'ai donné mon Fils, le Saint-Esprit et cette Vierge, que peux-tu me donner en retour?

XX. 30 MARS 1572. INCARNATION D'AVILA

Le dimanche des Rameaux, je venais de communier, quand j'entrai dans une grande extase; je ne pouvais avaler la sainte Hostie. Je l'avais encore dans la bouche, lorsqu'il me sembla véritablement, une fois que je fus un peu revenue à moi, que toute ma bouche était remplie de sang, que toute ma figure et ma personne en étaient couvertes, comme si Notre-Seigneur venait de le répandre. Il me sembla que ce sang était chaud et que la suavité que j'en éprouvais était excessive. Notre-Seigneur me dit alors : « Ma fille, je veux que mon sang te profite; ne crains pas que ma miséricorde vienne à te manquer. J'ai répandu mon sang au milieu des plus grandes douleurs, et tu en jouis au milieu des délices, comme tu le vois. Je te paye bien le banquet que tu m'as fait à pareil jour. » Il ajouta ces dernières paroles, parce que, depuis plus de trente ans, je communiais ce jour-là, si je le pouvais, et je m'appliquais à bien préparer mon âme pour y donner l'hospitalité au Seigneur. Les Juifs, à mon avis,

s'étaient montrés vraiment cruels envers lui, lorsqu'ils le laissèrent aller si loin chercher son repas, après l'avoir reçu avec tant de solennité. Je ne négligeais donc rien pour qu'il daignât demeurer avec moi; et certes, il se trouvait dans une bien mauvaise hôtellerie, comme je le vois maintenant. Je me livrais ainsi à plusieurs considérations très naïves, mais Notre-Seigneur devait cependant les agréer, car cette vision est une de celles que je regarde comme des plus certaines, et elle m'a servi pour la communion.

Avant de recevoir cette faveur, j'étais restée, si je ne me trompe, trois jours dans cette grande peine que j'éprouve plus vivement à certains jours d'être loin de Dieu. Cette fois, la peine avait été tellement vive que je ne croyais plus pouvoir l'endurer. Après en avoir beaucoup souffert, je vis qu'il était tard pour prendre ma collation, et je n'en avais nullement la force. C'est une très sensible fatigue pour moi de ne pas la prendre plus tôt, à cause de mes vomissements. Je fis donc un effort; je plaçai le pain devant moi pour tâcher de le manger; je vis aussitôt le Christ qui, ce me semble, coupait le pain pour me le porter à la bouche; il me dit : *Mange, ma fille; soumets-toi comme tu pourras; je suis peiné de ce que tu souffres; mais cela te convient pour le moment.* Ma peine disparut alors et je fus consolée. Il me sembla vraiment que Notre-Seigneur était alors avec moi et qu'il y demeura tout le jour suivant. Enrichie de cette faveur, mon désir, fut pour lors satisfait. J'ai remarqué l'expression : « Je suis peiné », car, à mon avis, il ne peut plus avoir de peine de rien.

XXI. MAI 1572. AVILA.

« De quoi t'affliges-tu, pauvre petite pécheresse?

Ne suis-je pas ton Dieu? Ne vois-tu pas combien je suis offensé là-bas? Si tu m'aimes, pourquoi n'as-tu pas de douleur des offenses qui me sont faites? »

XXII. 1572. AVILA.

Sur la crainte de n'être pas en état de grâce.

« Ma fille, la lumière est bien différente des ténèbres; je suis fidèle; personne ne se perdra sans le savoir. Il se trompe celui qui veut mettre son assurance dans les joies spirituelles; la véritable assurance est le témoignage de la bonne conscience. Que personne ne s'imagine pouvoir par lui-même demeurer dans la lumière, ou empêcher la nuit de venir; cela dépend de ma grâce. Le meilleur moyen pour l'âme de garder la lumière est de comprendre qu'elle ne peut rien par elle-même, et que tout lui vient de moi. Bien qu'elle soit dans la lumière, elle tombe dans la nuit dès l'instant où je me retire. La véritable humilité pour l'âme consiste à connaître ce qu'elle peut et ce que je puis. Ne manque pas d'écrire les avis que je te donne, afin de ne les point oublier. Quand tu veux avoir par écrit les avis des hommes, pourquoi t'imagines-tu que c'est perdre le temps que de transcrire ceux que tu reçois de moi? Un temps viendra où ils te seront tous nécessaires. »

XXIII. 1572. AVILA.

J'avais lu dans un livre que c'était une imperfection

d'avoir des images curieuses; aussi, je ne voulais plus qu'il en restât une seule dans la cellule. Déjà il m'avait semblé conforme à la pauvreté de n'avoir que des images en papier; quand donc je fis ensuite cette lecture, je n'en voulais plus que de cette sorte. Voici ce que le Seigneur me dit à un moment où je ne songeais plus à cela : « Ce n'est pas là une bonne mortification. Lequel vaut le mieux? la pauvreté ou la charité? C'est évidemment la charité; ne laisse donc point de côté ce qui peut la réveiller, et ne l'enlève point à tes religieuses; le livre que tu as là parle non des images, mais des ornements et des dessins artistiques qui les entourent. La ruse du démon consiste précisément à enlever aux luthériens tout ce qui pourrait réveiller leur amour pour Dieu; voilà pourquoi ces infortunés courent à leur perte. Mes fidèles, ma fille, doivent, maintenant plus que jamais, suivre une voie tout opposée. Je compris, en outre, combien j'étais obligée à honorer Notre-Dame et saint Joseph. Souvent, en effet, je suivais le chemin de la perdition, et Dieu, en considération de leurs prières, me ramenait dans celui du salut.

XXIV. INCARNATION D'AVILA. MAI 1572.

Durant l'octave de la Pentecôte, le Seigneur m'a accordé une grande grâce et donné l'espoir que ce monastère allait s'améliorer; je veux dire les Sœurs de ce monastère.

XXV. INCARNATION D'AVILA. 22 JUILLET 1572.

Le jour de la fête de sainte Madeleine, le Seigneur

vint de nouveau m'accorder la grâce qu'il m'avait faite à Tolède, en me choisissant pour remplacer une personne absente [1].

XXVI. 22 SEPTEMBRE 1572.

Le lendemain de la fête de saint Mathieu, je me trouvais dans les dispositions où je suis ordinairement depuis que j'ai eu la vision de la Sainte Trinité et de la manière dont elle habite dans l'âme qui est en état de grâce. L'adorable Trinité se représenta à moi de telle sorte que par certains modes et certaines comparaisons, je la contemplai très clairement dans une vision imaginative. D'autres fois, il est vrai, elle s'était montrée à moi dans une vision intellectuelle; mais au bout de quelques jours, je ne pouvais plus, comme maintenant, occuper mon esprit de cette vérité, ni y trouver de la consolation. Aujourd'hui, je reconnais que cette vision est conforme à ce que j'ai entendu des théologiens, quoique je ne le comprisse pas aussi bien alors. Cependant, j'ai toujours cru cette vérité sans hésiter; car je n'ai jamais eu de tentation contre la foi.

Nous pensons, nous autres ignorants, que les Personnes de la Sainte Trinité sont toutes les trois en une seule; c'est ainsi que nous les voyons dans les peintures,

1. Yépès (Vie de la Sainte, l. I, c. XIX) raconte que la Sainte portait une grande envie à l'amour que Notre-Seigneur avait eu pour Marie-Madeleine. Or, un jour de la fête de cette sainte, Notre-Seigneur lui dit : « J'ai eu celle-ci pour amante durant mon séjour sur la terre; c'est toi qui l'es maintenant que je suis au ciel. » Tous les ans, il lui renouvelait cette faveur, le jour de la fête de sainte Madeleine.

à la manière d'un corps à trois visages que l'on nous représente parfois. C'est là une chose qui nous épouvante et nous paraît impossible. Nous n'osons y arrêter notre pensée; l'entendement se trouble, dans la crainte de douter de cette vérité, et il perd alors un grand mérite.

Ce qui fut représenté à mon esprit, ce sont trois personnes distinctes, qu'on peut voir et à qui on peut parler séparément. Depuis lors, j'ai considéré que le Fils seul a pris la chair humaine, ce qui montre bien cette vérité. Ces trois personnes s'aiment, agissent en commun et se connaissent. Mais si chacune est par elle-même, comment disons-nous que les trois ne sont qu'une seule essence? Or nous le croyons. C'est là une vérité absolue, et je serais prête à endurer mille morts pour la soutenir. Ces trois Personnes n'ont qu'une seule volonté, qu'un seul pouvoir, qu'une seule autorité. Aussi l'une ne peut rien sans l'autre, et toutes les créatures n'ont qu'un seul Créateur. Le Fils pourrait-il sans le Père créer une fourmi? Non; car ils n'ont qu'un seul pouvoir; il en est de même du Saint-Esprit. Il n'y a donc qu'un seul Dieu Tout-Puissant, et les trois Personnes ne sont qu'une même Majesté. Quelqu'un pourrait-il aimer le Père sans aimer le Fils et le Saint-Esprit? Non; celui qui honore l'une de ces trois Personnes les honore toutes les trois; celui qui en offense une offense les trois. Le Père peut-il être sans le Fils et sans le Saint-Esprit? Non; parce qu'ils ne sont qu'une seule essence, et là où se trouve l'un d'entre eux, ils se trouvent tous les trois; on ne saurait les séparer. Mais comment voyons-nous que les trois Personnes sont distinctes? comment le Fils seul a-t-il pris la chair humaine, et non le Père, ni le Saint-Esprit? Cela, je ne l'ai pas compris : les théologiens le sauront peut-être. Je sais bien, pourtant, que dans l'œuvre si merveilleuse de l'Incarnation, les trois Personnes

ont agi, mais je ne porte pas beaucoup ma pensée à la manière dont s'est accompli ce mystère; car mon esprit est bientôt captivé par cette vérité que Dieu est tout-puissant, qu'il a réalisé tout ce qu'il a voulu, et qu'il réalisera encore tout ce qu'il voudra; moins je comprends cette vérité, plus je la crois et plus je l'aime. Que Sa Majesté soit bénie à jamais! Ainsi soit-il!

XXVII. 1572.

Si Notre-Seigneur ne m'avait accordé tant de grâces, je n'aurais jamais eu, je crois, assez de courage pour entreprendre les œuvres qui se sont accomplies, ni assez de force pour supporter les travaux, les contradictions et les critiques qui ont plu sur moi. Depuis l'origine de ces fondations, les craintes que j'avais précédemment d'être trompée se sont évanouies. J'ai eu la certitude que Dieu lui-même agissait en moi; voilà pourquoi j'ai entrepris des œuvres difficiles. Cependant, je ne l'ai jamais fait qu'après avoir pris conseil, et par obéissance. Il est donc évident que si Notre-Seigneur a voulu ramener notre Ordre à sa ferveur primitive, si pour cela il a voulu dans sa miséricorde se servir de moi, Sa Majesté devait me donner les qualités qui me manquaient et me faisaient complètement défaut, pour mener ce projet à bonne fin. Il devait manifester d'autant plus sa grandeur qu'il employait un instrument plus imparfait.

XXVIII. 18 NOVEMBRE 1572. AVILA.

La seconde année de mon priorat à l'Incarnation,

le jour de l'octave de saint Martin, j'étais sur le point de communier, quand le Père Jean de la Croix, qui me donnait la sainte hostie, la partagea en deux pour en donner la moitié à une autre sœur. Je pensai que ce Père agissait ainsi, non parce qu'il n'y avait pas assez d'hosties, mais parce qu'il voulait me mortifier, car je lui avais dit que j'aimais beaucoup recevoir de grandes hosties. Je savais bien que cela importait peu et que Notre-Seigneur est tout entier dans la plus petite parcelle. Sa Majesté me dit alors, pour me faire comprendre qu'en effet cela importait peu : *Ne crains pas, ma fille, que personne puisse jamais te séparer de moi.* Le Seigneur m'apparut alors dans une vision imaginative, comme d'autres fois, au plus intime de l'âme, et, me donnant sa main droite, il me dit : *Vois ce clou; c'est un signe qu'à partir de ce moment tu seras mon Épouse; jusqu'à présent, tu ne l'avais pas mérité; à l'avenir, non seulement tu verras en moi ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais tu auras soin de mon honneur, comme ma véritable Épouse : mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.* Cette grâce fut si puissante que j'étais comme ravie hors de moi, et dans ce transport, je dis au Seigneur : « Ou transformez ma bassesse, ou ne m'accordez pas une telle faveur. » Il me semblait, en vérité, qu'elle était excessive pour ma faible nature. Je demeurai ainsi tout le jour profondément ravie. Depuis lors, j'ai éprouvé les effets merveilleux de cette grâce; d'un autre côté, je suis plus confuse et plus affligée que jamais, quand je vois combien je suis loin d'y répondre.

XXIX. 1572.

Voici ce que me dit un jour le Seigneur : Penses-tu,

ma fille, que le mérite consiste à jouir? N'est-il pas plutôt à travailler, à souffrir et à aimer? Tu n'as jamais entendu dire que saint Paul ait goûté plus d'une fois les joies du ciel, tandis qu'elles sont nombreuses celles où il a souffert. Considère ma vie; elle est marquée par une souffrance constante; tu n'y trouves qu'une seule joie, celle du Thabor. Ne t'imagine pas, quand tu contemples ma Mère me tenant dans ses bras, qu'elle ait goûté une si haute faveur sans éprouver les plus cruels tourments; dès le jour où elle entendit les paroles du vieillard Siméon, elle reçut de mon Père une claire vue de mes souffrances futures. Aussi les grands saints du désert, guidés qu'ils étaient par Dieu, se livraient également aux plus austères pénitences, et ils avaient encore à soutenir de terribles combats contre le démon et contre eux-mêmes; ils passaient de longs jours sans goûter la moindre consolation spirituelle. Sois-en bien persuadée, ma fille, plus mon Père aime une âme, plus il lui envoie de tribulations; celles-ci sont en rapport avec son amour. En quoi puis-je moi-même te montrer plus d'amour, si ce n'est en voulant pour toi ce que j'ai voulu pour moi? Contemple mes plaies; jamais tes souffrances n'arriveront jusque-là. Voilà le chemin de la vérité. Comprends-le, et tu m'aideras à pleurer la perte où courent les victimes du monde dont les désirs, les soucis et les pensées sont complètement opposés à ces vérités.

J'avais un tel mal de tête au début de mon oraison, qu'il me semblait presque impossible de la faire, lorsque le Seigneur me dit : « *Tu verras par là le prix de la souffrance; ta santé ne te permettait pas de me parler; j'ai voulu m'entretenir avec toi et te combler de grâces.* » Et, en effet, je demeurai près d'une heure et demie dans un recueillement profond. Il m'adressa alors les paroles que je viens de rapporter et d'autres encore. Je n'eus aucune distraction durant tout ce temps; je ne sais

où j'étais; mais je ne pourrais exprimer l'excès de joie où se trouvait mon âme. Je ne souffrais plus de la tête et j'en fus dans le ravissement; j'éprouvais un très vif désir de souffrir. Je dois le dire aussi, je n'ai pas compris que Notre-Seigneur et saint Paul aient eu d'autres joies sur la terre que celles dont j'ai parlé. Le Seigneur me recommanda, en outre, de bien me rappeler les paroles qu'il avait adressées à ses apôtres : *Le serviteur ne doit pas être plus que le maître.*

XXX. 1572. AVILA.

Je vis une grande tempête d'épreuves. De même que les enfants d'Israël furent persécutés par les Égyptiens, de même nous devons être persécutés, nous aussi; mais Dieu nous fera passer la mer à pieds secs, et nos ennemis seront engloutis dans les flots.

XXXI. FÉVRIER-MARS 1575. VÉAS.

Un jour, au couvent de Véas, Notre-Seigneur me dit que je pouvais, étant son Épouse, lui présenter mes suppliques, et qu'il me promettait de m'accorder tout ce que je lui demanderais; comme gage, il me donna une bague splendide où se trouvait enchâssée une pierre précieuse semblable à une améthyste, dont l'éclat est incomparablement supérieur à celui des pierres précieuses d'ici-bas, et il me la passa lui-même au doigt. En écrivant cela, je suis toute confuse. Si d'un côté je vois la bonté de Dieu, je vois de l'autre les

infidélités de ma vie qui m'auraient mérité l'enfer. Ah ! mes filles, recommandez-moi à Dieu. Soyez très fidèles à honorer saint Joseph, dont le pouvoir est grand. J'écris cette folie...

XXXII. 1575. VÉAS, ÉCIJA.

Jésus ! Le mois d'avril 1575, j'étais à la fondation de Véas, quand arriva maître Jérôme de la Mère de Dieu, Gratien. Je commençai à me confesser à lui quelquefois, sans cependant le considérer comme pouvant remplacer d'autres confesseurs que j'avais eus, ni me diriger entièrement d'après lui. Or, je prenais un jour mon repas, et je n'avais aucun recueillement intérieur, quand, soudain, mon âme commença à entrer en extase et à se recueillir ; la pensée me vint que j'allais avoir quelque ravissement. Voici la vision qui se présenta à moi avec la rapidité ordinaire, qui est comme celle de l'éclair. Je vis, ce semble, près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la forme où Sa Majesté m'apparaît habituellement ; vers son côté droit était le même Père maître Gratien. Le Seigneur prit sa main droite et la mienne, et les unissant me dit : « Je veux que ce Père tienne ma place près de toi le cours de ta vie entière ; vous aurez l'un et l'autre les mêmes vues en tout, parce que cela convient ainsi. » J'eus la plus complète assurance que c'était Dieu qui me parlait, et cependant, en songeant à deux confesseurs qui m'avaient dirigée à plusieurs reprises assez longtemps, àuxquels j'avais obéi et étais grandement redevable, mais surtout à l'un d'eux qui possède toute ma confiance, j'éprouvais une terrible résistance.

Malgré tout, je ne pouvais me persuader que cette

vision fût une illusion, car elle avait agi avec force et produit un grand effet. Par deux autres fois le Seigneur me dit en des termes différents qu'il ne fallait pas craindre, parce qu'il le voulait ainsi. Je résolus donc de lui obéir; sa volonté était claire, il fallait suivre ce conseil le reste de ma vie. Or, je n'avais jamais rien fait de tel avec personne. Cependant je m'étais trouvée en rapport avec plusieurs confesseurs très savants et très saints qui s'étaient occupés de mon âme avec le plus grand zèle. Mais rien de semblable ne m'avait été révélé pour les changer. Au contraire, ma persuasion était qu'il me convenait d'avoir quelques-uns d'entre eux pour guides et que ce ministère leur serait utile.

Une fois ma détermination prise, je demeurai inondée d'une paix et d'une consolation si profondes que j'en étais étonnée. J'avais, en outre, la persuasion que telle était la volonté du Seigneur, car une paix et une consolation de cette sorte ne peuvent, ce semble, venir du démon. Aussi chaque fois que le souvenir m'en revient, je bénis le Seigneur; je me rappelle ce verset : *qui posuit fines suos in pace*, et je voudrais me sacrifier tout entière à la gloire de Dieu.

Or un mois environ après cette détermination, le second jour de la Pentecôte, me rendant à la fondation de Séville, j'entendis avec mes compagnes la messe dans un ermitage, à Écija. Nous restâmes là pour la sieste. Tandis que les sœurs étaient dans l'ermitage, je demeurai seule dans la sacristie d'à côté et me mis à réfléchir à une faveur que l'Esprit-Saint m'avait accordée une veille de cette solennité [1]. Il me vint un vif désir de lui en montrer ma reconnaissance par un service signalé. Or, je ne trouvais rien que je n'eusse déjà fait, ou du moins que je ne fusse résolue d'accom-

1. Cf. le livre de sa *Vie*, chap. 38.

plir, car toutes mes œuvres ont dû être très défectueuses. Je me rappelai alors que le vœu d'obéissance que j'avais fait pouvait l'être avec plus de perfection. Le Saint-Esprit, ce me semblait, serait glorifié, si je m'engageais par une promesse à accomplir la simple résolution que j'avais prise d'obéir au Père maître Jérôme. D'un côté, cette promesse ne me semblait rien, vu la détermination où j'étais déjà d'obéir. D'un autre côté, elle me paraissait très difficile; car je considérais que l'on ne découvre pas aux supérieurs de l'Ordre auxquels on fait vœu d'obéir tous les secrets de l'âme. De plus, ils changent, et si l'on est bien avec un, il en vient un autre avec lequel il n'en sera pas de même. Je craignais de demeurer sans liberté intérieure ni extérieure le reste de mes jours. Tout cela excitait en moi de la répugnance et même une répugnance vive à me lier par cette promesse.

Or, cette résistance même que je trouvai dans ma volonté me rendit toute confuse. Il me sembla qu'il y avait dès lors quelque sacrifice que je ne faisais pas pour Dieu, et c'était là une chose terrible vu la détermination où je suis de le servir. Le fait est que cette difficulté me causa une angoisse extraordinaire; si j'excepte ce que j'ai souffert quand je sortis de la maison de mon père pour être religieuse, je n'ai jamais, ce semble, pas même pour ma profession, éprouvé un tel combat. La cause de tout cela vient de ce que je ne songeais pas à l'affection que j'ai pour le Père Gratien ni aux qualités dont il est doué pour le bien de mon âme; au contraire, je le considérais alors comme un étranger. J'ai même été étonnée de cela... Je me demandais toute tremblante si la gloire de Dieu était en jeu. Sans doute, ma nature, qui aime la liberté devait réclamer ses droits, bien que depuis longtemps cette liberté n'ait plus d'attraits pour moi. Mais agir à l'avenir en vertu d'un vœu me paraissait bien autre-

ment important, comme cela l'est en réalité. Enfin, après ce gros moment de combat, le Seigneur me donna une entière confiance que plus la promesse m'était pénible à faire, plus elle serait méritoire. Dès lors que je faisais cette promesse pour l'Esprit-Saint, il était obligé de donner lui-même au Père Gratien la lumière nécessaire pour me diriger. Je me rappelai en outre alors que Notre-Seigneur me l'avait donné pour guide.

Aussi je me jetai à genoux; je promis d'accomplir le reste de ma vie tout ce qu'il me dirait afin de plaire par là au Saint-Esprit, pourvu que ce ne fût ni contre Dieu ni contre les prélats, car on est plus tenu de leur obéir qu'à d'autres. Je veillai à ne pas me lier pour des choses de peu d'importance. J'exceptai les cas où je viendrais par oubli à l'importuner sur un point et qu'il me dirait de cesser, ou s'il s'agissait de mes aises, ou encore de ces petits riens dans lesquels on tombe sans s'en apercevoir. Je m'engageai à ne rien lui cacher volontairement ni de mes fautes, ni de mes péchés, ni de mon intérieur, chose qui est encore plus grave que ce que l'ont fait avec les prélats; enfin je le considérerais en tout pour ma conduite, tant intérieure qu'extérieure, comme tenant la place de Dieu.

Je ne sais si j'ai mérité par là; mais il m'a semblé que j'avais accompli un grand acte pour le Saint-Esprit. Du moins, j'ai fait tout ce que j'ai su lui être agréable; et c'est très peu encore, vu les obligations que j'ai envers lui. Je remercie Dieu d'avoir créé une personne qui convienne si bien à mon âme. Sa Majesté, j'en ai la confiance la plus grande, lui accordera pour cela des grâces toutes nouvelles. Pour moi, je me trouve tellement pleine d'allégresse et de joie, que je suis, ce semble, parvenue à la liberté complète. Je craignais de m'imposer une chaîne par la sujétion où j'allais me mettre, et me voilà beaucoup plus libre que jamais! Que Dieu soit béni de tout!

XXXIII. 1575. ÉCIJA.

Un jour de fête de la Pentecôte, une personne [1] qui se trouvait à Écija se rappela une grande grâce dont Notre-Seigneur l'avait favorisée une veille de cette solennité. Désireuse d'accomplir quelque chose de très spécial pour sa gloire, il lui semblait bon de promettre de ne rien voiler, ni des fautes ni des péchés qu'elle commettrait depuis lors jusqu'à la fin de sa vie, à un confesseur qui tenait près d'elle la place de Dieu, car on ne s'engage point à cela vis-à-vis des supérieurs. Cette personne, il est vrai, avait déjà fait vœu d'obéissance, mais par la promesse dont il s'agit, elle pensait ajouter quelque chose à son vœu. Elle voulait aussi s'engager à faire tout ce que ce confesseur lui dirait, pourvu que ce ne fût point contre son vœu d'obéissance, mais en choses importantes, bien entendu. Au début, cette promesse lui paraissait difficile; elle la fit cependant. La première raison qui l'y détermina fut de comprendre qu'elle rendait par là quelque gloire à l'Esprit-Saint; la seconde, qu'elle regardait comme un grand serviteur de Dieu et un grand théologien celui qui était choisi; aussi elle était persuadée qu'il saurait guider son âme et l'aider à servir davantage Notre-Seigneur. Ce confesseur n'eut connaissance de la promesse que plusieurs jours après. Il s'appelle le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

XXXIV. 22 JUILLET 1575. SÉVILLE.

Un jour de la fête de sainte Madeleine, je considérais

1. La Sainte elle-même.

l'amour que je devais porter à Notre-Seigneur; à cause de ce qu'il m'avait dit de cette Sainte. Je souhaitais ardemment l'imiter, lorsque Sa Majesté m'accorda une grande grâce et me dit : *Redouble de ferveur; désormais tu dois me servir plus que tu ne l'as fait jusqu'à présent.* Je sentis alors le désir de ne pas mourir de sitôt, afin d'avoir le temps de travailler à sa gloire, et je me trouvai avec la détermination énergique de souffrir.

XXXV. 1575. SÉVILLE.

Jésus! Un jour que j'étais très recueillie et que je recommandais *Élisée* [1] à Dieu, j'entendis : *C'est mon véritable fils; je ne manquerai pas de l'aider*, ou une autre parole de cette sorte, car je ne me la rappelle pas exactement.

XXXVI. 9 AOUT 1575. SÉVILLE.

La veille de saint Laurent, au sortir de la communion, mon esprit était tellement distrait et troublé que je ne pouvais me recueillir; je commençai à porter envie à ceux qui habitent les déserts, persuadée que, n'entendant et ne voyant rien à l'extérieur, ils devaient être exempts de ces distractions; j'entendis alors ces paroles : « Tu te trompes beaucoup, ma fille; les tentations du

1. Le Père Gratien, ainsi appelé durant ses grandes épreuves par la Sainte.

démon y sont, au contraire, plus fortes qu'ailleurs ; prends patience ; tant que dure la vie, on ne saurait échapper à ces épreuves. » Je réfléchissais à ces paroles, quand tout à coup il me vint un recueillement intérieur accompagné d'une lumière si grande que je me croyais dans un autre monde ; mon esprit se trouva au dedans de lui-même comme au milieu d'un bosquet ou jardin délicieux ; je me rappelai ce que dit le livre des Cantiques : *Veniat dilectus meus in hortum suum.* J'y vis mon Élisée ; il n'était nullement noir, à coup sûr, mais ravissant de beauté ; il portait sur la tête une sorte de guirlande de pierres très précieuses ; des vierges en grand nombre le précédaient ; elles tenaient à la main des palmes et chantaient toutes des cantiques à la louange de Dieu. Je ne m'appliquais qu'à ouvrir les yeux pour distraire mon attention, sans y réussir ; il me semblait même qu'il y avait un concert de petits oiseaux et d'anges ; mon âme en goûtait la suavité sans les entendre pourtant, car elle était tout entière plongée dans la joie. Comme je m'étonnais de ne voir là aucun autre homme, il me fut dit : « Celui-ci a mérité d'être au milieu de vous autres, et cette fête que tu vois aura lieu le jour qu'il fixera en l'honneur de ma Mère ; hâte-toi, si tu veux arriver là où il est. » Cette vision à laquelle je ne pouvais faire diversion, tant était excessive la joie de mon âme, dura plus d'une heure et demie, chose qui ne m'arrive pas pour les autres visions. Je retirai de là un amour plus grand pour *Élisée*, et je me rappelle plus souvent avec quelle beauté il m'apparut. J'ai craint que ce ne fût là une tentation. En tout cas, ce ne pouvait être une imagination.

XXXVII. 1575. SÉVILLE.

Un jour, je vis comment le Seigneur se trouve dans

toutes les créatures. Il me vint la comparaison d'une éponge, qui est complètement imprégnée d'eau.

XXXVIII. AOUT 1575. SÉVILLE.

Quand mes frères[1] furent de retour des Indes, je ne manquai pas d'avoir quelques entretiens avec l'un d'eux, auquel je dois beaucoup; je m'occupais de son âme et de sa tranquillité; tout cela me causait de la fatigue et de la peine : néanmoins, j'offrais cette mortification au Seigneur, parce que je me croyais obligée de rendre ce service. Je me suis rappelé alors un point de nos Constitutions où il est dit de nous tenir à l'écart des parents; je me demandais si j'étais tenue de rompre ces rapports, lorsque le Seigneur me dit : *Non, ma fille; vos instituts ne doivent pas manquer de se guider d'après ma loi.* Et à la vérité, le but que les Constitutions poursuivent est que nous soyons détachés des parents; or, c'est plutôt pour moi un ennui et une fatigue d'avoir à traiter avec eux.

XXXIX. 28 AOUT 1575. SÉVILLE.

Je venais de faire la communion, le jour de la fête de saint Augustin, quand il me fut donné, je ne sais s'il faut dire d'entendre et presque de voir, mais par une vision intellectuelle très rapide, comment les trois Personnes de la très Sainte Trinité, dont l'image est empreinte en mon âme, sont une même nature. Je le

1. Don Laurent de Cepeda et Pierre de Ahumada.

compris par une représentation si élevée et une lumière si claire que cela m'a produit un effet tout différent de celui de la foi. De là il est résulté que je ne puis penser à l'une des trois Personnes divines sans songer immédiatement qu'il y en a trois. Je me demandais donc aujourd'hui comment, les trois Personnes formant une unité si parfaite, le Fils seul s'est fait homme; or, le Seigneur me montra alors que les trois Personnes, n'ayant qu'une seule nature, sont néanmoins distinctes entre elles. Ce sont là des faveurs tellement élevées que l'âme sent en elle un désir nouveau de quitter ce corps qui en empêche la jouissance. Vu notre faiblesse, nous semblons peu capables de saisir quelque chose de ces mystères sublimes; toutefois, il suffit d'un instant pour que l'âme retire alors, sans savoir comment, un profit incomparablement plus grand que si elle avait passé de longues années à les méditer.

XL. 8 SEPTEMBRE 1575. SÉVILLE.

Je passe ordinairement la fête de la Nativité de la Sainte Vierge dans une profonde allégresse intérieure. Cette fête arrivée, il me semblait bon de renouveler mes vœux; au moment où j'allais le faire, j'aperçus la Vierge Notre-Dame par une vision intellectuelle; il me semblait que je prononçais mes vœux entre ses mains et que cet acte lui était agréable. Cette vision dura plusieurs jours; la Sainte Vierge se tenait près de moi, du côté gauche.

XLI. 1575. SÉVILLE.

Un jour, après avoir reçu la communion, il me sembla

vraiment que mon âme devenait une même chose avec le corps sacré du Sauveur, dont la présence m'était sensible. Cette faveur produisit en moi les plus précieux avantages.

XLII. 1575. SÉVILLE.

Je me demandais une fois si l'on me donnerait l'ordre d'aller réformer un monastère; cette perspective me causait de la peine, lorsque j'entendis ces paroles : *Que craignez-vous? Que pouvez-vous perdre, sinon la vie que tant de fois vous m'avez offerte en sacrifice? Je vous aiderai.* Cette faveur me fut accordée à un moment où j'étais en oraison, et mon âme fut très satisfaite.

XLIII. 1575. SÉVILLE.

Après avoir parlé un jour à une personne qui avait renoncé à de grands biens par amour pour Dieu, je considérais que je n'avais moi-même rien laissé pour lui, et que je ne l'avais pas encore servi selon l'étendue de mes obligations, vu les grâces de choix dont il m'a favorisée. Ma peine devenait très vive, quand le Seigneur me dit : « Tu sais déjà les fiançailles qu'il y a entre moi et toi; dès lors ce que j'ai est à toi; je te donne donc tous les travaux et toutes les souffrances que j'ai endurées; tu peux demander à mon Père tout cela comme un bien propre. » J'avais déjà entendu dire que nous en sommes participants, mais je l'appris alors

d'une manière bien supérieure. Il me sembla que j'étais en possession de richesses du plus haut prix. Je ne saurais exprimer ici avec quel amour me fut accordée cette faveur. Il me semble que la personne du Père avait cela pour agréable, et depuis lors je regarde les souffrances de Notre-Seigneur sous un jour tout différent; je vois en elles un bien à moi, et ce m'est d'un secours très précieux [1].

XLIV. 1575. SÉVILLE.

Je désirais rendre quelque service à Notre-Seigneur dans une circonstance qui se présentait; après réflexion, je m'en jugeai bien incapable, et je dis en moi-même : *Pourquoi, Seigneur, voulez-vous mes œuvres?* Il me répondit : *Pour voir ta volonté, ma fille.*

XLV. 1575. SÉVILLE.

Le Seigneur m'avait donné un jour une lumière toute spéciale sur un point que j'étais très heureuse de comprendre; or, peu de jours après, le souvenir s'en effaça subitement, et je ne pouvais plus me rappeler ce que c'était; comme je m'y appliquais de nouveau, j'entendis ceci : *Tu sais déjà que je te parle de temps en temps; n'omets donc point d'écrire ce que je te dis : alors même que tu n'en retirerais pas de profit,*

1. La Sainte parle également de cette faveur dans son *Château de l'âme*, VI, chap. v.

cela pourra être utile à d'autres. Je me demandai alors si, à cause de mes péchés, j'allais inspirer aux autres la crainte de Dieu et me perdre moi-même; il me répliqua : *Ne crains pas.*

XLVI. 1575. SÉVILLE.

Je jouissais un jour, dans le recueillement, de cette compagnie que j'ai toujours en mon âme; il me semblait que Dieu s'y trouvait de telle sorte que je songeais à cette parole de saint Pierre : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant,* car Dieu était vraiment vivant en moi. Cette vision ne ressemble pas aux autres; elle élève la puissance de la foi; on ne saurait douter que la Trinité est en notre âme par une présence spéciale, par sa puissance et par son essence. Cette vision est extrêmement avantageuse pour faire entendre une telle vérité. Comme j'étais tout étonnée de voir une si haute Majesté dans une créature aussi vile que mon âme, j'entendis cette parole : *Ton âme n'est pas vile, ma fille, car elle est faite à mon image.* J'entendis, en outre, plusieurs autres choses sur le motif pour lequel Dieu met ses complaisances dans les âmes plutôt que dans les autres créatures, mais elles sont très élevées; si mon entendement les a comprises sur l'heure, il est incapable d'en donner une idée.

XLVII. 1575. SÉVILLE.

J'avais éprouvé un tel chagrin de la maladie de notre Père que j'en perdais le repos. Or, un jour après

la communion je suppliais avec instance le Seigneur qui me l'avait donné pour guide de daigner me le conserver et Notre-Seigneur me dit : *Ne crains pas.*

XLVIII. 1575. SÉVILLE.

Un jour, je considérais en mon âme cette présence des trois Personnes divines. La lumière était tellement vive, qu'il n'y avait nul doute que ce ne fût là le Dïeu vivant, le vrai Dieu; on me donnait en même temps à comprendre des choses que je ne puis expliquer. Entre autres choses, on me montrait comment la Personne du Fils s'est incarnée, et non les deux autres. Je ne puis, je le répète, rien exprimer de tout cela; quelques-unes de ces choses se passent tellement dans l'intime de l'âme que l'entendement semble comme une autre personne qui dort ou est à moitié endormie, et s'imagine entendre quelques paroles. Je songeais combien la vie est amère, puisqu'elle nous empêche de nous tenir toujours dans une si admirable compagnie, et je disais intérieurement : *Seigneur, donnez-moi quelque moyen de supporter cette vie.* Le Seigneur me dit : *Sache, ma fille, qu'après cette vie, tu ne pourrais plus me servir comme maintenant; que tu manges ou que tu dormes, quoi que tu fasses, fais-le par amour pour moi, comme si tu ne vivais plus toi-même, mais moi en toi; c'est là ce qu'a proclamé saint Paul.*

XLIX. 1575. SÉVILLE.

Un autre jour aussitôt après la communion, il me

fut donné d'entendre comment le corps sacré du Christ est reçu par le Père Éternel au-dedans de notre âme; je comprends et je vois que les trois Personnes divines sont là, et que le Père a pour souverainement agréable l'offrande que nous lui faisons de son Fils, en qui il met toutes ses délices et complaisances; je veux dire ici-bas, car la Sainte Humanité de Notre-Seigneur n'habite pas notre âme, mais seulement sa Divinité; cette offrande, le Père l'accepte et l'agrée d'une manière ineffable; en retour, il nous enrichit des plus hautes grâces. Je compris, de plus, qu'il accepte le sacrifice de l'autel, alors même que le prêtre serait en état de péché; mais dans ce cas, celui-ci ne reçoit pas les faveurs réservées aux âmes qui sont en état de grâce. Cela ne vient pas de ce que ces faveurs célestes perdent de leur force, car elles procèdent de l'acceptation du sacrifice lui-même par le Père; mais plutôt des mauvaises dispositions de celui qui doit les recevoir. Ce n'est pas, non plus, la faute du soleil s'il ne resplendit pas quand ses rayons tombent sur de la poix, comme quand ils tombent sur le cristal. Dans le cas où je m'expliquerais maintenant sur ce point, je ferais bien comprendre ma pensée; il est important de savoir comment cela est; car il y a en nous de profonds secrets lorsque nous recevons la communion. Il est regrettable que notre corps oppose tant d'obstacles à la jouissance de cette faveur.

L. 1575. SÉVILLE.

Dans l'octave de la Toussaint, j'avais passé deux ou trois jours très pénibles au souvenir de mes grands péchés; j'éprouvais, en outre, de très vives craintes

au sujet des persécutions qui m'attendaient, craintes qui n'avaient d'autre fondement que les calomnies dont on allait me noircir, et je ne sentais pas ce courage dont je suis ordinairement animée quand il s'agit de souffrir pour Dieu [1]. Je faisais cependant des efforts pour me stimuler et je produisais des actes de générosité, car je voyais quels fruits j'en pourrais retirer; néanmoins, tout cela me servait de peu; la crainte ne me quittait pas. C'était un combat terrible. Soudain, mes regards tombent sur une lettre où mon bon Père [2] rappelle la parole de saint Paul; *Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nous pouvons souffrir.* Cette parole me soulagea beaucoup, mais ne calma pas toutes mes appréhensions. Le jour suivant, je fus même très affligée de me trouver sans le secours de ce Père. Je n'avais personne à qui recourir dans cette tribulation : je me voyais dans un grand isolement. Une chose encore augmentait ma peine, c'est que je n'ai plus personne, excepté lui, qui puisse me consoler. Comme il devait être habituellement absent, mon chagrin était profond.

Le soir suivant, je pris un livre et je lus une autre parole de saint Paul qui m'apporta quelque consolation.

Me trouvant un peu recueillie, je considérais quelle présence intime j'avais précédemment de Notre-Seigneur, qui me semblait si véritablement le Dieu vivant. Je m'entretenais de cette pensée, quand le Seigneur m'apparut dans une vision intellectuelle au plus intime de moi-même, comme du côté du cœur, et me dit : *Je suis là, mais je veux que tu voies le peu dont tu es capable sans moi.*

---

1. Une novice du couvent de Séville avait dénoncé à l'Inquisition la Sainte et toute la communauté. — Cf. *Fondations*, chap. xxv.
2. Le P. Gratien.

Aussitôt, je recouvrai mon assurance, et toutes mes craintes furent dissipées. Le soir même, à Matines, le Seigneur m'apparut dans une vision intellectuelle si élevée qu'elle me semblait presque imaginative; il se plaça dans mes bras, de la même manière qu'on le représente dans la cinquième douleur de la Sainte Vierge [1].

J'étais très troublée de cette vision, qui se manifestait bien évidente et tellement rapprochée de moi que je me demandais si ce n'était pas une illusion. Le Seigneur me dit : *Ne t'étonne pas de cela, car l'union de mon Père avec ton âme est incomparablement plus grande.* Cette vision a duré jusqu'à ce moment. Ce que j'ai dit de Notre-Seigneur m'a duré plus d'un mois, mais c'est déjà passé.

LI. NOVEMBRE 1575. SÉVILLE.

J'étais, un soir, dans une profonde affliction, parce que depuis longtemps je ne recevais aucune nouvelle de mon Père, et qu'il ne se trouvait pas encore bien portant la dernière fois qu'il m'avait écrit. Cette peine m'étreignait moins que celle que j'avais eue tout d'abord de son mal et j'étais confiante; d'ailleurs, je n'ai jamais depuis lors éprouvé la même peine. Néanmoins, la préoccupation m'empêchait de faire oraison. Or, ce Père m'apparut tout à coup. La vision fut de telle sorte qu'elle ne pouvait être l'œuvre de l'imagination. Une lumière se répandit dans mon intérieur;

1. La Vierge des Douleurs est très honorée en Andalousie. Il s'agit ici non de la cinquième, mais plutôt de la sixième douleur. Cf. P. Silverio.

j'aperçus le Père qui venait par le chemin, tout joyeux ; son visage était blanc, ce qui sans doute provenait de cette lumière. D'ailleurs, il me semble que tous les habitants du ciel sont resplendissants : je me suis demandé si la blancheur du visage des saints ne vient pas de l'éclat et de la lumière que répand Notre-Seigneur. J'entendis alors cette parole : *Dis-lui de commencer immédiatement sans crainte aucune ; la victoire est à lui.*

Le lendemain de son arrivée, je m'occupais, le soir, à remercier Notre-Seigneur de toutes les grâces dont j'avais été comblée, quand Sa Majesté me dit : *Que me demandes-tu, ma fille, que je ne fasse ?*

LII. 21 NOVEMBRE 1575. SÉVILLE.

Le jour où l'on présenta le Bref, je me trouvais dans une telle affliction que j'en étais toute troublée, et que je ne pouvais pas même faire une prière vocale. On était venu me dire que notre Père courait un grand danger, qu'on ne le laissait pas sortir et qu'il y avait beaucoup de tumulte. J'entendis alors ces paroles : *O femme de peu de foi, sois tranquille ; les choses sont en très bonne voie.* C'était le jour de la Présentation de Notre-Dame, en 1575. Je résolus, si la Sainte Vierge obtenait enfin de son Fils que nous nous vissions, notre Père et nous, délivrés de ces religieux [1], de demander à Sa Paternité qu'on célébrât tous les ans cette fête avec solennité dans nos monastères de Carmélites déchaussées. Au moment où je prenais cette résolution,

1. Les Carmes mitigés.

je ne me rappelais pas avoir entendu qu'il devait lui-même établir cette fête dont j'avais eu la vision. En relisant maintenant ce petit cahier, je me suis demandé si cette fête n'était pas celle de la Présentation.

LIII. 1575 OU 1576. SÉVILLE OU TOLÈDE.

Me trouvant un jour en oraison, je sentis mon âme si unie à Dieu et perdue en lui que le monde semblait disparaître pour moi; il me fut donné alors de comprendre, d'une manière que je ne saurais oublier, ce verset du *Magnificat : Et exultavit spiritus meus.*

LIV. 1576. TOLÈDE.

Je pensais dans une circonstance au projet qu'on avait de détruire ce monastère de Carmélites déchaussées et je me demandais si l'on n'avait pas pour but d'arriver peu à peu à les détruire tous. J'entendis alors : *C'est là ce que l'on voudrait; mais on ne le verra pas; c'est tout le contraire qui aura lieu.*

LV. AOUT 1576. TOLÈDE.

J'avais commencé à me confesser à quelqu'un de la ville où je suis présentement. Après m'avoir montré beaucoup de dévouement et m'avoir prouvé sa

bonne volonté depuis qu'il s'était chargé de mon âme, il cessait de venir m'entendre. Me trouvant un soir en oraison et considérant le vide que son absence me causait, je compris que Dieu l'empêchait de venir, parce qu'il me convenait de traiter des intérêts de mon âme avec un autre confesseur de la même localité [1]. Pour moi, j'étais chagrinée d'avoir à me faire connaître à un nouveau confesseur, qui peut-être ne me comprendrait pas et me jetterait dans le trouble, tandis que je laisserais un ami dévoué. Cependant, je ne pouvais ni le voir ni l'entendre prêcher, sans éprouver un contentement spirituel; je voyais, il est vrai, un inconvénient à m'adresser à lui, parce qu'il était très occupé. Le Seigneur me dit : *Je ferai en sorte qu'il t'écoute et te comprenne : expose-lui toutes les difficultés de ton âme : il te sera de quelque secours dans tes épreuves.* Cette dernière parole fut dite, je pense, parce que j'étais alors très fatiguée de me trouver absente de Dieu. Sa Majesté me dit encore en cette circonstance : *Je vois bien l'épreuve où tu es; mais il ne peut en être autrement, tant que tu seras dans cet exil; tout cela est pour ton plus grand bien.* Cette parole me consola beaucoup. Les choses se sont passées comme elles m'ont été annoncées. Ce nouveau confesseur est heureux de venir; il dispose son temps pour cela; il a compris mon âme, et m'a été d'un secours précieux. C'est un grand théologien et un saint.

LVI. 21 NOVEMBRE 1576. TOLÈDE.

Un jour de la Présentation, je recommandais avec

(1) Le docteur Vélasquez. Cf. *Lettres*.

instance à Dieu une personne. Il me semblait que ses richesses et la liberté dont elle jouissait étaient un obstacle à la sainteté que je lui désirais; je voyais par ailleurs qu'elle avait peu de santé, et qu'elle travaillait beaucoup au salut des âmes. J'entendis alors : *Elle me sert très fidèlement; mais c'est une grande chose de me suivre dans le dénûment complet où je me suis trouvé sur la croix. Dis-lui d'avoir confiance en moi.* Cette dernière parole faisait allusion à la pensée que j'avais eue que cette personne, à cause de sa mauvaise santé, ne pourrait mener une vie aussi parfaite.

LVII. 1576. TOLÈDE.

Je considérais, un jour, la peine que j'avais d'être obligée de manger de la viande et de ne pas faire pénitence, quand j'entendis : *C'est quelquefois plus par amour-propre que par désir sincère de pénitence.*

LVIII. 1576. TOLÈDE.

Un jour, je pleurais amèrement mes péchés, quand Dieu me dit : *Tous tes péchés sont devant moi, comme s'ils n'avaient jamais existé; il te faut maintenant prendre courage; car tu n'es pas à la fin de tes épreuves.*

LIX. VERS 1576.

VISION ET RECOMMANDATION DE SAINT ALBERT [1]

Ma fille, il est nécessaire de séparer le grain de la paille.

LX. 6 JUIN 1579. AVILA.

La veille de la Pentecôte, je me trouvais dans l'ermitage de Nazareth, à Saint-Joseph d'Avila. Je me rappelais une très grande grâce dont Notre-Seigneur m'avait favorisée environ vingt ans auparavant, à pareil jour [2], quand je fus saisie d'un tel transport et d'une telle ferveur spirituelle que je tombai dans un ravissement. Au milieu de ce recueillement profond, j'entendis de Notre-Seigneur les paroles suivantes : Tu diras de ma part aux Pères Carmes déchaussés de s'appliquer à garder quatre choses; tant qu'ils y seront fidèles, cette Réforme ira toujours grandissant, mais le jour où ils ne s'y conformeront plus, qu'ils sachent qu'ils dégénèrent de leur ferveur primitive : La première, que les supérieurs aient uniformité de vues.

1. La sœur Marie de la Croix a déposé au Procès de Valladolid, 1595-1610, que peu de jours avant de mourir la Sainte lui raconta que saint Albert lui était apparu et lui avait fait cette révélation, et que, comme elle n'en comprenait pas la signification, elle en avait parlé le jour suivant à son confesseur; ayant vu clairement alors qu'il s'agissait de séparer les Carmes de la réforme d'avec les autres, elle s'était appliquée de suite à réaliser ce projet.

2. Cf. *Vie*, chap. 38.

La seconde, que, malgré le grand nombre de monastères, il y ait peu de religieux dans chacun;

La troisième, que les religieux aient peu de rapports avec les personnes du dehors, et encore pour le seul bien des âmes;

La quatrième, qu'ils prêchent plus par les œuvres que par les paroles.

Cela arriva en l'année 1579, et comme c'est la pure vérité, je le signe de mon nom.

THÉRÈSE DE JÉSUS.

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

LIVRE APPELÉ
CHEMIN DE LA PERFECTION [1]

Composé par Thérèse de Jésus, religieuse de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il est destiné aux religieuses déchaussées de Notre-Dame du Mont-Carmel de la règle primitive [2].

Jésus ! Ce livre contient des Avis et des Conseils que Thérèse de Jésus donne à ses sœurs et filles les religieuses des monastères de la règle primitive de Notre-Dame du Carmel, qu'elle a fondés avec l'aide de Notre-Seigneur et de Notre-Dame, la glorieuse Vierge, Mère de Dieu. Elle l'adresse en particulier aux Sœurs du monastère de Saint-Joseph d'Avila, le premier qu'elle ait établi et dont elle était prieure lorsqu'elle l'écrivit.

---

1. Sainte Thérèse a écrit son *Chemin de la Perfection* pour déférer aux prières de ses religieuses qui le lui ont réclamé et à la recommandation du P. Banez, O. P., qui était alors son confesseur.

Ce livre a été écrit une première fois entre 1562 et 1568. Le manuscrit de l'Escurial est le meilleur témoin de cette rédaction. Mais il semble que la Sainte a revu ce traité et lui a donné une forme différente, en 1569. Le manuscrit de Valladolid serait la rédaction définitive. A moins d'indication contraire, la traduction est faite sur l'autographe de Valladolid et, à l'occasion de cette réédition, a été soigneusement revue par l'éditeur.

2. Ce titre a été mis par la Sainte elle-même sur la première feuille de l'autographe de Valladolid. Dans la lettre du 2 janvier 1577 à son frère Don Laurent, elle l'appelle aussi *Explication du Pater* bien qu'elle ne commence cette explication qu'au chapitre XXVI.

PROTESTATION [1]

Je me soumets en tout ce que je dirai dans ce traité à ce que propose notre Mère la sainte Église romaine, et s'il s'y rencontre quelque chose de contraire à son enseignement, ce sera parce que je ne le comprends pas. Aussi je supplie pour l'amour de Notre-Seigneur les savants qui doivent l'examiner d'y veiller avec beaucoup d'attention, de corriger les fautes de ce genre qui pourraient s'y trouver ainsi que les autres en grand nombre qu'il y aurait sur d'autres points. S'il renferme quelque chose de bon, que ce soit pour l'honneur et la gloire de Dieu ; que ce soit, en outre, pour la gloire de sa très sainte Mère, notre Patronne et Souveraine, dont, malgré toute mon indignité, je porte l'habit.

1. Cette protestation fut dictée par la Sainte et écrite par Anne de Saint-Pierre au commencement de la copie du *Chemin de la Perfection* qui se trouve à Tolède et qui fut publiée en 1583 à Evora.

PROLOGUE

Jésus ! Il est venu à la connaissance des Sœurs de ce monastère de Saint-Joseph que le Père Présenté Frère Dominique Bañez, de l'Ordre du glorieux saint Dominique, mon confesseur actuel, m'avait permis d'écrire quelques pensées sur l'oraison. Elles ont cru que je pourrais réussir dans ce travail, parce que j'avais traité avec un grand nombre de personnes spirituelles et saintes. Aussi elles m'ont tellement sollicitée de l'entreprendre, que je me suis décidée à leur obéir. Je sais le profond amour qu'elles me portent ; voilà pourquoi elles liront peut-être plus volontiers une œuvre imparfaite et mal écrite, venant de moi, que certains livres fort bien composés par un savant qui sait ce qu'il dit. J'ai confiance en leurs prières, peut-être qu'à cause d'elles le Seigneur daignera m'accorder la grâce de dire quelque chose qui convienne au mode et au genre de vie de cette maison. Si mon travail est défectueux, le Père Présenté, qui doit le voir tout d'abord, le corrigera ou le jettera au feu. Pour moi, je n'aurai rien perdu à obéir à ces fidèles servantes de Dieu. Elles constateront ce que je puis par moi-même, quand Sa Majesté ne m'accorde pas son assistance.

Mon but est d'indiquer quelques remèdes à certaines petites tentations du démon, dont peut-être on ne fait pas de cas précisément parce qu'elles sont très petites. Je traiterai, en outre, d'autres points, selon que le Seigneur m'en donnera l'intelligence ou que le souvenir s'en présentera. Ne sachant pas ce que j'ai

à dire, je ne saurais l'exposer avec ordre. Le mieux d'ailleurs, à mon avis, est de n'en point mettre, puisque c'est déjà une chose si contraire à l'ordre que je me mêle d'écrire sur ce sujet. Plaise au Seigneur de m'assister en tout cet écrit, afin qu'il soit conforme à sa sainte volonté ; car tel est mon désir constant, bien que mes œuvres soient aussi imparfaites que moi.

Je peux assurer que ni l'amour, ni la bonne volonté ne me manquent pour aider de tout mon pouvoir les âmes de mes sœurs à réaliser les plus grands progrès possibles dans le service de Dieu. Mon amour pour elles, joint à mon âge et à l'expérience que j'ai de quelques monastères, fera peut-être que je réussirai mieux que des savants à traiter de certaines petites choses. Ceux-ci en effet, ayant des occupations importantes et étant des hommes forts, ne font pas autant de cas que nous de choses qui en soi ne semblent rien ; car tout peut nous nuire à nous autres femmes, faibles comme nous le sommes. Le démon par ailleurs emploie une foule de pièges contre les personnes qui vivent dans une étroite clôture ; il voit qu'il lui faut de nouvelles armes pour leur porter préjudice. Pour moi, misérable comme je le suis, j'ai mal su me défendre ; aussi je voudrais que mes sœurs apprissent à tirer profit de mes fautes. Je ne dirai rien que je ne connaisse par mon expérience personnelle, ou que je n'aie vu dans les autres.

Il y a peu de jours, on m'a commandé d'écrire une relation de ma *Vie*, où j'ai traité plusieurs points d'oraison. Peut-être mon confesseur ne voudra-t-il pas que vous la voyiez ; voilà pourquoi je marquerai ici plusieurs des choses qui y sont dites, et j'ajouterai celles qui me paraîtront nécessaires. Plaise au Seigneur de mettre lui-même la main à cet écrit, comme je l'en ai supplié, et de le diriger à sa plus grande gloire ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE I

Du motif pour lequel j'ai établi ce monastère dans une si étroite clôture.

J'ai raconté dans le livre dont je viens de parler[1] les motifs qui m'ont déterminée à réaliser cette fondation[2] ; j'ai exposé, en outre, plusieurs faveurs extraordinaires par lesquelles le Seigneur a manifesté qu'il y serait très fidèlement servi. Lorsqu'on traita de la fondation, mon but n'était point qu'il y eût tant d'austérité extérieure, ni qu'on y vécût sans revenus. J'aurais voulu, au contraire, tout disposer pour que rien n'y manquât. J'étais faible et imparfaite ; néanmoins je me sentais mue plutôt par des intentions droites que par le désir de ma propre commodité.

Ayant appris vers cette époque de quelles terribles épreuves souffrait la France, les ravages qu'y avaient faits les luthériens, et les effroyables développements que prenait leur malheureuse secte, j'éprouvai une peine profonde. Comme si j'eusse pu, ou que j'eusse été quelque chose, je pleurais avec le Seigneur et le suppliais de porter remède à une telle calamité. Il me semblait que j'aurais sacrifié volontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes qui s'y perdaient en

1. Celui de sa *Vie*, chap. XXXII.
2. Celle du monastère de Saint-Joseph, à Avila.

grand nombre. Mais étant femme et bien imparfaite encore, je me voyais impuissante à réaliser ce que j'aurais voulu pour la gloire de Dieu. Tout mon désir était, et est encore, que, puisqu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, ceux-ci du moins lui fussent dévoués. Je me déterminai donc à faire le peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire à suivre les conseils évangéliques dans toute la perfection possible et à porter au même genre de vie les quelques religieuses de ce monastère. Je me confiai en la bonté infinie de Dieu, qui ne manque jamais d'assister l'âme quand elle renonce à tout par amour pour lui. Mes compagnes, en tout point conformes à mes désirs, pourraient par leurs vertus couvrir mes fautes et de la sorte, j'arriverais à contenter le Seigneur en quelque chose. Nous nous mettrions toutes en prière pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui la soutiennent, et nous aiderions dans la mesure de nos forces ce Seigneur de mon âme. Il est poursuivi de si près par ceux qu'il a comblés de tant de bienfaits ! Ces traîtres voudraient, semble-t-il, le crucifier de nouveau et ne pas lui laisser un seul endroit pour reposer sa tête.

O mon Rédempteur, je ne puis supporter ce spectacle sans que mon cœur soit brisé de douleur ! Que sont devenus aujourd'hui les chrétiens ? Ceux qui vous offensent davantage seront donc toujours ceux qui vous sont le plus obligés, ceux qui reçoivent de vous le plus de bienfaits, que vous choisissez pour amis, afin de vivre en leur compagnie, et que vous comblez de grâces par les Sacrements ? Ne sont-ils donc pas satisfaits de toutes les souffrances que vous avez endurées pour eux ? En vérité, ô mon Seigneur, ce n'est pas un grand sacrifice aujourd'hui de se séparer du monde. Dès lors qu'il vous est si peu fidèle, que pouvons-nous en attendre ? Est-ce que par hasard nous méritons davantage qu'il nous estime ? Lui aurions-

nous donné plus de marques de dévouement pour qu'il nous garde son amitié ? Qu'attendons-nous donc de lui, nous qui, par la bonté du Seigneur, sommes à l'abri de cette compagnie pestilentielle, tandis que les infortunés qui s'y trouvent sont déjà sous la puissance du démon ? Ils ont préparé leur châtiment de leurs propres mains, et ce qu'ils ont récolté de leurs plaisirs, c'est le feu éternel. Tant pis pour eux ; et pourtant mon cœur se brise de douleur en voyant se perdre tant d'âmes, et, plus encore, de voir s'en perdre tous les jours davantage.

O mes sœurs en Jésus-Christ, aidez-moi à adresser cette supplique au Seigneur. C'est pour cela qu'il vous a réunies ici ; c'est là votre vocation ; ce sont là vos affaires ; tel doit être l'objet de vos désirs, le sujet de vos larmes, le but de vos prières. Non, mes sœurs, nos affaires ne sont point celles du monde. Je me prends à rire, mais je m'attriste aussi, quand je vois des personnes qui viennent nous charger de prier Dieu pour leur obtenir de Sa Majesté des rentes et de l'argent, lorsque je voudrais voir plusieurs d'entre elles lui demander la grâce de fouler aux pieds tous les biens de la terre. Leur intention est bonne ; et la vue de leur piété nous porte à céder à leurs demandes. Néanmoins ma conviction intime est que Dieu ne m'écoute jamais lorsque je lui présente de telles suppliques. Le monde est en feu ! on voudrait, pour ainsi dire, condamner de nouveau Jésus-Christ puisqu'on l'accable de tant de calomnies ! on voudrait en finir avec son Église ! Et nous perdrions du temps à présenter des suppliques qui, si Dieu les exauçait, feraient qu'il y ait peut-être une âme de moins au ciel ! Non, mes sœurs, non, ce n'est point l'heure de traiter avec Dieu d'affaires de peu d'importance. Certes, si je ne considérais la faiblesse humaine qui se réjouit d'être toujours aidée et que nous devons

secourir, quand nous le pouvons, je serais très heureuse que l'on comprît que ce ne sont point là des choses que l'on doit demander à Dieu avec tant d'ardeur.

CHAPITRE II

Ce chapitre montre comment on ne doit pas se préoccuper des nécessités temporelles et quels sont les avantages de la pauvreté.

Ne vous imaginez pas, mes Sœurs, qu'en négligeant de contenter le monde, vous n'aurez pas de quoi manger. Ne recherchez jamais votre subsistance par des artifices humains ; sans quoi, je vous l'assure, vous mourrez de faim, et ce ne sera que justice. Ayez les yeux fixés sur votre Époux ; c'est Lui qui doit vous procurer le nécessaire. S'il est content de vous, les personnes qui vous sont le moins dévouées vous viendront en aide, malgré elles, comme l'expérience vous l'a montré. Travaillez donc à lui plaire, et si malgré cela vous venez à mourir de faim, je dirai : Heureuses les Sœurs du couvent de Saint-Joseph !

Pour l'amour de Dieu, n'oubliez jamais ce point : dès lors que vous avez renoncé à posséder des revenus, renoncez également au souci de votre subsistance ; sans quoi vous perdrez tout. Que ceux qui par la volonté de Dieu en possèdent leur attachent une telle importance, à la bonne heure ; c'est très juste : ils sont dans leur voie ; mais pour nous, mes Sœurs, c'est de la folie. Compter sur les rentes du prochain, c'est, à mon avis, songer à ce qu'il possède ; or votre inquiétude sur ce point ne changera pas ses idées et ne lui inspirera pas le désir de vous faire l'aumône.

Laissez un pareil souci à celui qui peut toucher tous les cœurs, au Maître des rentes et des rentiers. C'est à son appel que nous sommes venues ici ; ces paroles sont véritables ; elles ne manqueront pas de se réaliser ; le ciel et la terre passeraient plutôt. Ne lui manquons pas nous-mêmes, et ne craignons pas qu'il nous manque. Si un jour il venait à nous manquer, ce serait pour un plus grand bien, comme nous le voyons par les saints, qui ont perdu la vie et que l'on a tués à cause du Seigneur ; mais, finalement, le martyre augmentait leur gloire. Comme nous ferions l'échange de bon cœur, si nous pouvions en finir au plus tôt avec tout cela, et jouir du bonheur éternel !

Considérez, mes Sœurs, combien cet avis est important ; voilà pourquoi je le marque ici, afin que vous vous en souveniez après ma mort ; car tant que je serai sur la terre, je ne cesserai de vous le rappeler. L'expérience m'a appris quels trésors on acquiert en le suivant. Moins nous possédons, moins j'ai de soucis. Le Seigneur ne l'ignore pas : j'éprouve, ce me semble, plus de peine, lorsque les aumônes vont bien au-delà du nécessaire, que lorsque nous manquons de quelque chose. Encore ne sais-je point s'il nous a laissées dans le besoin, tant, comme nous l'avons vu, il s'est empressé de nous secourir.

Nous tromperions le monde s'il en était autrement. Nous passerions pour pauvres à ses yeux, lorsque nous ne le serions qu'à l'extérieur, sans l'être d'esprit. Je m'en ferais un cas de conscience, comme on dit ; et nous serions comme des riches qui demandent l'aumône. Plaise à Dieu qu'il n'en soit pas ainsi ! Là où se manifeste le souci exagéré d'attirer des aumônes, on finit un jour ou l'autre par en contracter l'habitude ; on ira même demander ce qui n'est pas nécessaire et peut-être le demandera-t-on à quelqu'un qui en a plus besoin que nous. Les donateurs,

au lieu de perdre par leurs aumônes, ne pourraient que gagner ; mais nous, nous y perdrions sûrement. Plaise à Dieu, mes filles, que cela n'arrive jamais ! Je préfèrerais que vous eussiez des revenus.

Ne vous préoccupez donc en aucune manière de ce point ; je vous le demande comme une aumône pour l'amour de Dieu ; et que la plus jeune d'entre vous, si elle vient à découvrir une telle tendance dans cette maison, élève des cris vers Sa Majesté ; qu'elle prévienne humblement la Supérieure, et lui dise qu'elle n'est pas dans le bon chemin : elle y est si peu, en effet, qu'on en arrivera petit à petit à la ruine de la vraie pauvreté. J'espère de la bonté du Seigneur que ce malheur n'arrivera pas, et que Sa Majesté n'abandonnera point ses fidèles servantes. Cet ouvrage, que vous m'avez demandé d'écrire, vous servira au moins de signal d'alarme.

Croyez-moi, mes filles, le Seigneur m'a donné pour votre bien quelque intelligence des trésors renfermés dans la sainte pauvreté. Celles d'entre vous qui en feront l'expérience le comprendront ; elles n'en auront pas cependant une vue aussi claire que moi ; car j'ai été folle, et non pauvre d'esprit, malgré le vœu que j'en avais fait.

La pauvreté est un bien qui renferme en soi tous les biens du monde ; elle assure un empire immense ; je le répète, elle nous rend vraiment maîtres de tous les biens d'ici-bas, dès lors qu'on les foule aux pieds. Qu'ai-je à voir avec les rois et les puissants de la terre, si je ne recherche point leurs revenus ? Que m'importe de les contenter, si par là je dois tant soit peu déplaire à mon Dieu ? Que m'importe d'avoir leurs honneurs, si je comprends bien que le plus grand honneur pour un pauvre est d'être véritablement pauvre ? A mon avis, les honneurs, et les richesses vont presque toujours de pair ; celui qui désire

les honneurs ne hait point les richesses ; celui qui hait les richesses se soucie peu des honneurs.

Comprenez bien ceci. A mon avis, les honneurs entraînent toujours avec eux quelque attachement aux revenus et aux richesses. C'est merveille que de trouver dans le monde un pauvre honoré ! Serait-il digne de l'être, on en fait peu de cas. Mais la vraie pauvreté, celle que l'on embrasse pour Dieu seul, entraîne avec elle une honorabilité qui s'impose à tous. Elle n'a à contenter que Dieu. Or il est bien certain que tant que nous n'avons besoin de personne, nous comptons beaucoup d'amis ; je le sais par mon expérience personnelle.

Il a été composé beaucoup d'écrits sur cette vertu ; je ne saurais en comprendre l'excellence ni surtout en parler ; aussi pour ne point la rabaisser sous prétexte de la louer, je m'arrête. J'ai dit seulement ce que j'ai vu. J'avoue que je me suis laissée entraîner à vous en parler ; et c'est seulement maintenant que je m'en aperçois, mais puisque c'est fait, que ce soit pour l'amour de Dieu. Nos armes sont dans la sainte pauvreté. Aux débuts de notre Ordre, nos bienheureux pères l'avaient en telle estime et étaient si fidèles à l'observer qu'ils ne se réservaient rien d'un jour à l'autre, comme me l'a appris quelqu'un qui le savait bien. Dès lors que nous ne la gardons plus avec autant de perfection à l'extérieur, gardons-la, au moins, d'une manière parfaite en notre intérieur. Deux heures de vie, en somme — puis la récompense infinie ; et quand il n'y aurait pas d'autre récompense que celle de suivre un conseil de Notre-Seigneur, ce serait encore un magnifique salaire que d'imiter en quelque chose Sa Majesté. Voilà les armes qui doivent figurer sur nos bannières. Ne négligeons rien pour les conserver. Que tout y soit conforme : nos monastères, nos habits, nos paroles et surtout nos pensées. Tant que

vous serez fidèles à cette conduite, ne craignez pas ; la perfection de cette maison, grâce à Dieu, ne tombera pas. Comme le disait sainte Claire, ce sont de fortes murailles que celles de la pauvreté ; c'est de ces murailles et de celles de l'humilité qu'elle voulait voir ses monastères entourés. Certes, si la pauvreté est bien pratiquée, elle sera une meilleure sauvegarde pour l'honneur du monastère et tout le reste que de somptueux édifices. N'en bâtissez jamais de tels, je vous le demande pour l'amour de Dieu et par le sang de son Fils ; et si je puis le dire en bonne conscience, je souhaite qu'ils s'écroulent le jour même où ils seront achevés. Il est scandaleux, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres. Plaise à Dieu de ne pas le permettre ! Que votre demeure soit petite et pauvre en tout. Imitons notre Roi en quelque chose : il n'a eu que l'étable de Bethléem où il est né, et la Croix où il est mort. C'étaient là des demeures où il y avait peu de jouissance ! Ceux qui bâtissent de vastes maisons auront des motifs pour agir de la sorte ; leurs intentions seront saintes. Mais pour treize pauvres petites religieuses, le moindre coin suffit. Que vous ayez un jardin, rendu nécessaire par la clôture rigoureuse où vous vivez, et même, pour favoriser l'oraison et la dévotion, quelques petits ermitages où vous puissiez vous retirer pour prier, parfait ; mais de vastes édifices, des demeures spacieuses, des ornements superflus, Dieu nous en préserve ! N'oubliez jamais que tout doit tomber au jour du jugement ; et savons-nous si ce jour n'est pas proche ? Or il ne convient pas que la maison de treize pauvres petites religieuses fasse beaucoup de bruit en tombant. Les vrais pauvres n'en doivent point faire ; ils doivent vivre sans bruit pour attirer la compassion.

Quelle ne serait pas votre joie, si vous voyiez quel-

qu'un préservé de l'enfer, à cause d'une aumône qu'il vous aurait faite ? Car tout est possible ; vous êtes d'ailleurs grandement obligées de prier pour vos bienfaiteurs d'une manière constante, puisqu'ils vous donnent de quoi vivre. Bien que tout nous vienne de la main du Seigneur, il veut cependant que nous soyons reconnaissants envers les personnes par l'intermédiaire desquelles il nous soutient. Veillez donc à ne jamais négliger cette obligation.

Je ne sais plus ce que j'avais commencé à vous dire, car je me suis bien éloignée de mon sujet. Sans doute, le Seigneur l'a voulu ainsi ; car jamais je n'avais songé à écrire ce que je viens de marquer ici. Plaise à Sa Majesté de nous soutenir toujours de sa main, afin que cette perfection de la pauvreté ne vienne point à déchoir parmi nous ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE III

Ce chapitre continue le sujet commencé au chapitre premier, et exhorte les Sœurs à prier toujours Dieu de secourir ceux qui défendent son Eglise ; il se termine par une exclamation.

Je reviens au but principal pour lequel Notre-Seigneur nous a réunies dans cette maison. Mon désir ardent est que nous soyons toujours quelque peu en état de contenter sa divine Majesté. Je vois de très grands maux, et les forces humaines sont impuissantes à éteindre cet incendie allumé par les hérétiques qui prend de si vastes proportions. Il m'a donc semblé nécessaire de nous conformer à ce qui se pratique en temps de guerre. Lorsque l'ennemi a ravagé entièrement le pays, le seigneur de la région, qui se voit pressé de toutes parts, se retire dans une ville qu'il fait fortifier avec soin ; de là il fond de temps en temps sur l'ennemi ; ceux qu'il mène au combat, étant tous des soldats d'élite, le secondent mieux que des soldats plus nombreux mais lâches. De cette sorte, on gagne souvent la victoire ; si on ne la gagne pas, du moins n'est-on pas vaincu ; et pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître, on ne succombera que devant la famine. Ici, il n'y a pas à redouter de famine qui nous oblige à nous rendre. Nous pouvons mourir, oui ; être vaincus, jamais. Pourquoi vous dis-je tout cela ? Pour que vous compreniez bien, mes sœurs, ce que nous devons demander à Dieu. Supplions-le pour que, dans cette petite place forte où se sont retranchés de vaillants

chrétiens, nous n'en voyions pas un seul passer à l'ennemi, pour qu'il comble de grâces les capitaines de cette ville ou place forte, c'est-à-dire les prédicateurs et les théologiens ; et comme la plupart d'entre eux appartiennent aux ordres religieux, qu'il les élève très haut dans la perfection de leur état. C'est là une chose très nécessaire ; car, ainsi que je l'ai dit, nous serons sauvés par le bras ecclésiastique, et non par le bras séculier. Or, nous ne pouvons rien sous ce double rapport pour secourir notre Roi. Travaillons, du moins, à être telles que nos prières puissent aider ces serviteurs de Dieu. C'est au prix de pénibles efforts qu'ils se sont fortifiés par la science, la vertu et les épreuves, pour venir aujourd'hui en aide au Seigneur.

Vous vous demanderez peut-être pourquoi j'insiste tant sur ce point, et pourquoi il faut secourir ceux qui sont meilleurs que nous. Je vais vous le dire. Vous ne comprenez pas bien encore, ce me semble, la grandeur du bienfait que Dieu vous a accordé, lorsqu'il vous a amenées dans une demeure où vous êtes si bien à l'abri des soucis temporels, des occasions dangereuses et du commerce du monde ; or c'est là une grâce très élevée ; et ceux dont je parle n'en jouissent pas ; cela même leur convient aujourd'hui moins que jamais. Ce sont eux qui doivent soutenir les faibles et donner du courage aux petits. Que deviendraient les soldats sans leurs capitaines ? Ceux-ci doivent donc vivre parmi les hommes, converser avec les hommes, paraître dans les palais et parfois même se faire extérieurement semblables à tous.

Pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, vivre au milieu du monde, s'occuper des affaires du monde, s'adapter, ainsi que je l'ai dit, à la conversation du monde, et demeurer intérieurement étranger au monde, ennemi du monde, se conduire comme si l'on vivait au fond d'un désert,

enfin pour être des anges bien plus que des hommes ! Car s'il en est autrement, ils ne méritent assurément pas le nom de capitaines ; que Dieu, alors, ne leur permette pas de sortir de leurs cellules ! Ils feraient plus de mal que de bien. Car notre époque interdit, à ceux qui sont chargés de donner l'exemple, de laisser paraître aucune imperfection. Si leur vertu n'est pas ferme, s'ils ne comprennent pas combien ils sont obligés de fouler aux pieds tous les biens de la terre, s'ils ne sont pas détachés des choses périssables, et appliqués aux choses éternelles, leurs faiblesses transpireront, quoi qu'ils fassent pour les dissimuler. Avec qui traitent-ils d'ailleurs ? N'est-ce pas avec le monde ? Or, il n'y a pas de danger que le monde leur fasse grâce de quoi que ce soit, ni que la moindre imperfection lui échappe. De bonnes actions, il en est beaucoup dont il ne s'apercevra même pas, peut-être même les jugera-t-il mauvaises ; mais les fautes et les imperfections — pour cela, n'ayez crainte. Je me demande en ce moment avec stupeur qui a pu donner l'idée de la perfection au monde. S'il use de cette connaissance, ce n'est pas pour garder lui-même la perfection ; il ne s'y croit nullement obligé ; et il s'imagine que c'est beaucoup pour lui de se conformer à peu près aux commandements de Dieu. Mais il s'en sert pour condamner les autres ; et parfois il condamne comme une satisfaction personnelle ce qui est vertu chez eux. N'allez donc pas croire que ces hommes dont nous parlons n'aient besoin que d'un faible secours de Dieu pour soutenir la lutte redoutable dans laquelle ils sont engagés ; une grâce abondante, au contraire, leur est nécessaire.

Je vous demande donc de travailler à mériter par nos vertus que Dieu nous accorde ces deux choses : la première, que, parmi le grand nombre de personnages très savants et religieux que nous avons, il y

en ait beaucoup qui possèdent, comme je l'ai dit, les qualités requises pour cette lutte, et que le Seigneur donne ces qualités à ceux qui ne les ont pas encore complètement ; un seul homme parfait sera plus utile que beaucoup d'autres médiocres. La seconde, que ces hommes, une fois engagés dans la mêlée qui, je le répète, n'est pas petite, soient soutenus par Dieu afin de se garder des dangers du monde et traversent cette mer orageuse, l'oreille fermée au chant des sirènes. Si, pour atteindre ce but, nous pouvons quelque chose auprès de Dieu, combattons, pour lui, toutes cloîtrées que nous sommes ; et je trouverai fort bien employées toutes les épreuves que j'ai endurées pour fonder cette petite retraite [1], où j'ai voulu que l'on gardât aussi dans toute sa perfection primitive la règle de Notre Dame et Souveraine.

Ne vous imaginez pas qu'il soit inutile de prier constamment dans ce but ; car il y a des personnes à qui il semble dur de ne pas prier beaucoup pour elles-mêmes. Et quelle meilleure prière peut-il y avoir que celle dont je parle ? Vous éprouverez peut-être de la peine à la pensée qu'elle ne servira point à diminuer les souffrances qui vous attendent en purgatoire ; tranquillisez-vous : elle a aussi cette efficacité. Mais après tout, s'il vous reste encore quelque chose à expier, qu'importe ? Que me fait à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme, si surtout je procure l'avancement spirituel d'un grand nombre, et la gloire de Dieu ? Méprisez les peines qui passent, dès lors qu'il s'agit de procurer quelque gloire à Celui qui a tant souffert pour nous. Prenez toujours des conseils pour savoir ce qu'il y a de plus parfait.

Je vous demande de supplier Sa Majesté (et moi-

1. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila.

même, quoique si misérable, je l'en supplie avec vous) de nous exaucer dans tout ce que je viens de dire, car tous mes désirs ne tendent qu'à sa gloire et au bien de son Église.

Il semble bien osé de ma part de m'imaginer que je puisse contribuer à obtenir ce résultat. Mais, ô mon Dieu, je me confie en vos fidèles servantes que je vois réunies ici. Je sais que tous leurs désirs et toute leur ambition est de vous contenter. Par amour pour vous, elles ont abandonné le peu qu'elles avaient ; elles auraient voulu avoir de plus grands biens pour vous les sacrifier. Vous n'êtes pas un ingrat, ô mon Créateur : aussi ne puis-je croire que vous accorderez moins qu'on ne vous demande, mais, au contraire, beaucoup plus. Lorsque vous êtes passé sur la terre, vous n'avez point, ô Seigneur, abhorré les femmes ; vous les avez, au contraire, toujours traitées avec beaucoup de compassion. Lorsque nous vous demanderons des honneurs, des rentes, des richesses ou des avantages qui sentent le monde, ne nous écoutez point. Mais lorsque nos prières auront pour but l'honneur de votre Fils, pourquoi, ô Père éternel, n'exauceriez-vous pas celles qui vous sacrifieraient volontiers mille honheurs et mille vies ? Daignez nous écouter, Seigneur, non à cause de nous, car nous ne le méritons pas, mais à cause du sang et des mérites de votre Fils.

O Père Eternel, tous les coups, toutes les injures et tous les terribles tourments qu'il a soufferts en si grand nombre ne doivent point être oubliés ! Comment donc, ô mon Créateur, des entrailles si pleines d'amour que les vôtres peuvent-elles supporter que ce que votre Fils a réalisé avec tant d'amour, pour vous contenter davantage et accomplir l'ordre que vous lui aviez donné de nous aimer, soit tant dédaigné de nos jours ? Ne voyez-vous pas ces malheureux hérétiques outrager le Saint-Sacrement, lui enlever ses tabernacles et démolir les

églises ? Votre Fils a-t-il donc manqué à quelque chose de ce qu'il fallait pour vous contenter ? Mais il a tout fait avec perfection. N'était-ce donc pas assez, ô Père Éternel, qu'il n'eût pas durant sa vie terrestre où reposer sa tête, qu'il fût toujours accablé de souffrances ? Faut-il encore qu'on le prive aujourd'hui de ces demeures où il convie ses amis, parce qu'il connaît leur fragilité et sait qu'au milieu de leurs épreuves ils ont besoin de se fortifier par le céleste aliment qu'il leur donne ? N'avait-il donc pas surabondamment satisfait pour le péché d'Adam ? Chaque fois que nous retombons dans le péché, ce très aimant Agneau doit-il donc encore payer pour nous? Ne le permettez pas, ô mon Souverain Maître ! Que Votre Majesté s'apaise ! Détournez vos regards de nos péchés, et considérez que votre Fils Bien-Aimé nous a rachetés, souvenez-vous de ses mérites, de ceux de sa glorieuse Mère, ainsi que de ceux de tant de saints et de martyrs qui sont morts pour vous.

Hélas ! Seigneur, comment ai-je osé vous adresser cette supplique au nom de toutes mes Sœurs ! Quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi, mes filles, pour présenter votre demande et obtenir que vous soyez exaucées ! Notre Seigneur Juge ne s'indignera que davantage de me voir si téméraire — et comme il aura raison ! Mais considérez, Seigneur, que vous êtes désormais le Dieu de miséricorde ; répandez votre miséricorde sur cette pauvre pécheresse, sur ce misérable ver de terre qui se laisse aller à tant d'audace devant vous. Voyez, ô mon Dieu, mes désirs et les larmes qui accompagnent ma supplique. Oubliez mes œuvres, je vous en conjure au nom de votre Bonté ; ayez pitié de tant d'âmes qui se perdent et venez au secours de votre Église. Ne permettez plus, Seigneur, de tels maux dans la chrétienté et que votre lumière vienne dissiper ces ténèbres !

Pour l'amour de Dieu, mes Sœurs, je vous supplie de recommander à Sa Majesté cette pauvre petite pécheresse, pour qu'il lui accorde l'humilité. Je vous adresse cette requête comme une chose à laquelle vous êtes obligées. Je ne vous charge pas de prier spécialement pour les rois, les prélats de l'Église et surtout pour notre évêque [1] ; je vous vois, vous les religieuses d'aujourd'hui, si soucieuses de le faire que, semble-t-il, je ne puis désirer rien de plus. Mais je souhaite que les Sœurs qui viendront après nous comprennent que si elles ont un supérieur saint, elles seront saintes également. C'est là une chose tellement importante qu'elles ne devront jamais cesser de la représenter au Seigneur.

Le jour où vos prières, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes, ne tendraient pas à la fin dont je viens de parler, sachez que vous n'accomplissez ni ne respectez le but pour lequel le Seigneur vous a réunies ici.

1. Don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. La copie de Tolède ajoute : *pour cet Ordre de la Très Sainte Vierge et les autres.*

CHAPITRE IV

Ce chapitre exhorte à garder la règle et parle de trois choses importantes pour la vie spirituelle.

Vous venez de voir, mes filles, la grandeur du but que nous devons atteindre. Mais que ne devons-nous pas être, si nous voulons ne point passer pour très téméraires aux yeux de Dieu et du monde ? Il nous faudra évidemment travailler beaucoup. Un secours puissant pour nous sera de tenir très haut nos pensées, afin que nous nous efforcions d'élever aussi nos œuvres. Eh bien, si nous veillons à garder exactement notre Règle et nos Constitutions, j'espère que Dieu, dans sa bonté, exaucera nos prières. Je ne vous demande rien de nouveau, mes filles : nous devons simplement respecter nos vœux et notre vocation, quoiqu'il y ait de grandes différences dans la manière d'y être fidèle.

La Règle primitive de notre Ordre dit que nous devons prier sans cesse. Ne négligeons rien pour remplir ce devoir, le plus important de tous, et nous observerons les jeûnes, les disciplines et le silence que l'Ordre demande de nous ; car, vous ne l'ignorez pas, l'oraison, pour être véritable, doit être aidée de toutes ces pratiques ; d'ailleurs la mollesse et l'oraison ne vont pas ensemble.

C'est de l'oraison que vous m'avez priée de vous parler quelque peu ; mais je vous demande, en retour de ce que je dirai, de mettre en pratique et de relire souvent de bon cœur ce que j'ai exposé jusqu'ici.

Avant de parler de l'intérieur, c'est-à-dire de l'oraison elle-même, je veux signaler certaines choses qui sont nécessaires à ceux qui marchent par ce chemin de l'oraison ; elles sont même tellement nécessaires, que l'on peut être avec elles très avancé dans le service de Dieu, sans être contemplatif ; d'un autre côté, si on ne les possède pas, on ne saurait être très contemplatif, et croire qu'on l'est cependant ; en quoi l'on se tromperait complètement. Dieu veuille m'assister et m'enseigner ce que je dois dire, afin que cet écrit serve à sa gloire ! Ainsi soit-il !

Ne vous imaginez pas, mes amies et mes sœurs, que les choses dont je vous recommande la pratique sont nombreuses. Plaise au Seigneur que nous accomplissions bien ce que nos saints pères ont prescrit et gardé ; c'est par ce chemin qu'ils ont mérité ce nom de Saints ; n'en cherchons point d'autre, ni par nous-mêmes ni par les conseils de personne ; nous nous égarerions.

Mon but est de vous exposer seulement trois points de la Constitution elle-même. Il importe beaucoup que nous comprenions l'étroite obligation où nous sommes de nous y conformer, pour posséder la paix intérieure et extérieure dont Notre-Seigneur nous a fait une recommandation si pressante. La première, c'est l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres ; la seconde, le détachement de toutes les créatures ; la troisième, la véritable humilité, vertu qui, bien que nommée la dernière, est cependant la principale et embrasse toutes les autres.

CHAPITRE V

Ce chapitre expose la première de ces trois choses, à savoir : l'amour du prochain et le danger des amitiés particulières.

L'amour profond que nous devons avoir les unes pour les autres, et dont je parle en premier lieu, est chose très importante. Il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne devienne facile à ceux qui s'aiment ; il faudrait que ce fût bien pénible pour leur causer de l'ennui. Si ce commandement de la charité était observé dans le monde comme il doit l'être, il serait, à mon avis, d'un secours puissant pour observer les autres. Mais, par défaut ou par excès, on n'arrive jamais à accomplir ce précepte dans toute sa perfection.

A première vue, l'excès ne semble pas devoir en être mauvais parmi nous ; et cependant il engendre tant de maux et tant d'imperfections, que personne, à mon avis, ne le croira, s'il n'en a été témoin par lui-même. Le démon tend par là toutes sortes de pièges, que les consciences peu exigeantes dans leur façon de servir Dieu perçoivent mal, les prenant même pour des actes de vertu. Mais celles qui tendent à la perfection s'en rendent parfaitement compte, car ils affaiblissent peu à peu la volonté et l'empêchent de s'employer tout entière à aimer Dieu. Pour moi, je crois que ce défaut se rencontre plus fréquemment chez les femmes que chez les hommes. Il porte des préjudices très considérables à une communauté. De là vient que toutes les Sœurs ne s'aiment pas tou-

tes également ; on est sensible à l'humiliation faite à une amie ; on désire avoir quelque chose pour le lui donner ; on cherche l'occasion de lui parler, et souvent c'est pour lui dire qu'on l'aime et lui exprimer des banalités, plutôt que pour lui parler de l'amour qu'on a pour Dieu. Il est rare, en effet, que ces grandes amitiés aient pour but de nous entr'aider à aimer Dieu davantage. Je crois, au contraire, qu'elles sont suscitées par le démon pour créer des partis dans les familles religieuses.

Lorsque l'amour mutuel des sœurs tend à la gloire de Sa Majesté, on le voit promptement ; leur affection n'est pas guidée alors par la passion ; elles cherchent une aide pour vaincre les autres passions. Je voudrais que les amitiés de cette sorte fussent nombreuses dans les grands monastères ; mais dans cette maison où nous ne sommes et ne devons être que treize, toutes les sœurs doivent être amies, toutes doivent s'aimer, se chérir et s'entr'aider. Pour l'amour de Dieu, qu'elles se gardent bien de ces amitiés particulières, si saintes qu'elles soient. Des amitiés de cette sorte produisent ordinairement l'effet d'un poison, même entre frères. Pour moi, je n'y vois aucun avantage ; mais ces religieux sont-ils unis par les liens du sang, c'est pire encore : c'est une peste. Croyez-moi, mes sœurs, la conduite à tenir dont je parle peut vous paraître exagérée ; et cependant, elle renferme une haute perfection et une paix profonde. Elle délivre d'une foule de dangers les âmes qui ne sont pas très assises dans la vertu. Le cœur peut se sentir plus porté vers une Sœur que vers une autre ; il ne peut en être autrement ; c'est là un mouvement naturel qui nous incline très souvent à aimer la plus imparfaite, si elle est mieux douée du côté de la nature ; mais alors résistons fortement à cette affection, et ne nous laissons point dominer par elle. Aimons les vertus et les qualités intérieures

de cette Sœur ; et veillons toujours soigneusement à ne jamais faire cas de ses qualités extérieures. Ne consentons point, mes sœurs, à laisser notre cœur devenir l'esclave de personne, si ce n'est de Celui qui l'a racheté de son sang ; car, sachez-le, vous vous trouveriez engagées, sans savoir comment, dans des liens dont vous ne pourriez vous défaire. O grand Dieu, qu'elles sont innombrables, à mon avis, les petitesses qui naissent de ces amitiés particulières ! Elles sont tellement puériles qu'il faut en avoir été témoin pour le comprendre et le croire ; aussi, il n'y a pas de motif d'en parler. Il est certain cependant que si cela est un mal chez toute personne, c'est une peste chez la Supérieure.

Il faut apporter un grand soin à faire disparaître ces amitiés particulières dès qu'elles commencent à se manifester ; mais ce travail demande plus d'adresse et d'amour que de rigueur. Un bon remède, c'est que les sœurs ne soient ensemble et ne parlent entre elles qu'aux heures marquées, comme nous le pratiquons maintenant. La Règle d'ailleurs nous prescrit de ne pas être ensemble, mais de demeurer chacune dans notre cellule. Qu'il n'y ait donc point dans ce monastère de Saint-Joseph de salle commune de travail. Bien que ce soit là une coutume louable, le silence est mieux gardé quand chaque sœur se tient chez soi. Par là on s'habitue à la solitude qui facilite au plus haut point l'oraison ; or, l'oraison devant être comme le ciment de cette maison, nous devons rechercher spécialement ce qui peut le mieux en favoriser la pratique.

Je reviens à l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres. Il vous semblera hors de propos de vous le recommander. Quels sont les individus, quelque barbares qu'ils soient, qui ne s'aimeraient s'ils devaient comme vous vivre toujours ensemble, dans la même compagnie, sans pouvoir parler ou avoir des relations et se récréer avec les personnes du

dehors ? N'en serait-il pas ainsi de vous qui croyez que Dieu vous aime, et que vos sœurs l'aiment, puisqu'elles ont tout quitté par amour pour Sa Majesté ? De plus, la vertu n'attire-t-elle pas toujours à soi l'amour ? Aussi j'espère de la miséricorde de Dieu qu'elle sera toujours pratiquée par les sœurs de ce monastère.

Il semble donc que je n'aie pas à insister beaucoup sur ce point. Mais que doit être cet amour mutuel ? Qu'est-ce que l'amour vertueux que je veux voir régner parmi vous ? A quel signe reconnaîtrons-nous que nous possédons cette vertu, dont l'importance est telle que Notre-Seigneur l'a recommandée instamment à tous, et en particulier à ses apôtres? Voilà ce que je voudrais vous dire brièvement d'après mes faibles moyens. Si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez point à ce que j'en exposerai ; car peut-être je ne sais ce que je dis.

Je veux parler de deux sortes d'amour : l'un qui est tout spirituel semble n'avoir aucun lien avec la sensualité ou la tendresse naturelle et ne rien perdre de sa pureté ; l'autre qui est spirituel aussi, mais où notre sensualité et notre faiblesse ont leur part ; cet amour paraît bon et licite, comme celui que l'on a pour les parents ou amis et dont j'ai déjà parlé.

Je veux vous entretenir maintenant de l'amour spirituel, où la passion n'a aucune part ; car dès que la passion s'y mêle, toute l'harmonie qui pouvait exister est détruite ; mais s'il suit la modération et la prudence lorsque nous traitons avec les personnes vertueuses, et en particulier les confesseurs, il est très utile. Cependant, si l'on découvre dans le confesseur quelque tendance vaine, que l'on regarde tout comme suspect, que l'on n'ait avec lui aucune conversation, quelque sainte qu'elle soit, que l'on se confesse en peu de mots et que l'on se retire. Le mieux est alors de prévenir la prieure que notre âme ne se trouve pas

bien de ce confesseur et de le changer ; tel est le parti le plus sage, lorsqu'on peut le suivre sans blesser sa réputation.

Dans ce cas et dans d'autres difficultés où le démon pourrait nous tendre ses pièges, lorsqu'on ne sait quel conseil prendre, le plus sage est de parler à un homme instruit (ce qui ne sera pas refusé, quand il y a nécessité), de se confesser à lui et de suivre ses avis ; car lorsqu'il s'agit de prendre une détermination, on peut se tromper beaucoup. Que d'erreurs ne commet-on pas dans le monde, parce que l'on ne demande pas conseil pour agir, surtout lorsque la réputation du prochain est en jeu ? Chercher un remède est donc absolument nécessaire. Lorsque le démon en effet commence à nous attaquer de ce côté, ce n'est pas pour peu de chose, à moins qu'on ne l'arrête au plus tôt. Aussi, le mieux, je le répète, est de parler à un autre confesseur, lorsqu'on le peut ; et j'espère de la bonté de Dieu que vous le pourrez toujours.

L'avis que je vous donne est très important. Cette vanité dans un confesseur est très dangereuse ; c'est un enfer, une ruine pour toutes les sœurs. N'attendez donc pas, je vous en prie, que le mal soit considérable ; conjurez-le dès le début par toutes les voies possibles ; employez tous les moyens que la bonne conscience vous dictera.

Néanmoins le Seigneur ne permettra pas dans sa bonté, je l'espère, que des religieuses appelées à une oraison continuelle puissent porter de l'attachement à un confesseur qui ne soit pas un grand serviteur de Dieu. Cela est certain, ou bien il faut croire qu'elles ne sont pas des âmes d'oraison et ne recherchent pas la perfection à laquelle on doit tendre dans ce monastère. Quand elles verront qu'il ne comprend pas leur langage, et qu'il n'est pas porté à parler de Dieu, elles ne pourront l'aimer ; il ne leur ressemble pas. S'il leur

ressemble, vu le peu d'occasions qui se présenteront, ou il sera bien simple, ou il ne voudra ni s'en troubler, ni troubler les servantes de Dieu.

Puisque j'ai commencé à parler de ce sujet, j'ajoute que le dommage que le démon peut causer ici est considérable. On ne le découvre que très tard ; et voilà pourquoi la perfection peut disparaître d'un monastère sans qu'on en connaisse la cause. Si le confesseur veut communiquer la vanité à laquelle il s'adonne lui-même, il regarde tout comme des riens, même chez les autres. Que Dieu dans son infinie bonté nous délivre de choses semblables ! Cela seul suffirait à troubler toutes les sœurs ; car leur conscience leur dit le contraire de ce que dit le confesseur ; si on les oblige à n'en avoir qu'un seul, elles ne savent que faire, ni comment recouvrer la paix. Celui qui devrait leur donner le remède et les tranquilliser est celui-là même qui les trouble.

Il doit y avoir dans certains endroits de grandes afflictions de ce genre, et j'en suis vraiment touchée de compassion. Aussi, ne vous étonnez pas si j'insiste tant pour vous faire comprendre ce danger.

CHAPITRE VI

Ce chapitre continue la question des confesseurs, et expose combien il importe qu'ils soient instruits.

Daigne le Seigneur, dans son infinie bonté, ne laisser aucune sœur de cette maison tomber dans les angoisses de l'âme et du corps, dont je viens de parler ! Supposez une Supérieure qui a un attachement trop naturel pour le confesseur ; les sœurs n'osent rien dire au confesseur de ce qui concerne la Supérieure, ni à celle-ci de ce qui touche le confesseur. Elles ont alors la tentation de ne point confesser des péchés très graves, dans la crainte d'être molestées. O grand Dieu, quel préjudice peut alors causer le démon : que cette contrainte et ce faux point d'honneur coûtent cher aux sœurs ! En n'ayant qu'un seul confesseur, on s'imagine respecter hautement la discipline et faire l'honneur du monastère. Mais le démon se sert de ce moyen pour prendre les âmes dans ses filets, lorsqu'il n'y peut réussir par d'autres pièges. Si les sœurs demandent un autre confesseur, on s'imagine aussitôt que toute la discipline religieuse est perdue. Si elles demandent un confesseur étranger à l'Ordre, fût-il un saint, et ne serait-ce que pour un simple entretient il semble que l'on fait un affront à la Communauté.

Je supplie pour l'amour de Dieu celle qui sera Supérieure de veiller toujours à assurer cette sainte liberté de s'ouvrir à d'autres qu'aux confesseurs ordinaires.

Elle s'entendra avec l'évêque ou le provincial pour qu'elle puisse de temps en temps, ainsi que ses filles, traiter des affaires de l'âme avec des hommes instruits, surtout si les confesseurs ordinaires ne le sont pas, malgré leur vertu. La science est chose très importante pour donner lumière en tout. Il est possible, par ailleurs, que vous trouviez les deux qualités réunies dans la même personne. Plus les faveurs que le Seigneur vous accordera dans l'oraison seront élevées, plus il sera nécessaire que vos œuvres et votre oraison reposent sur un fondement solide.

La première pierre de ce fondement, vous le savez déjà, doit être une bonne conscience ; vous devez ne rien négliger pour vous délivrer même des péchés véniels et aspirer au plus parfait. Il vous semblera que tout confesseur sait cela ; c'est une erreur. Il m'est arrivé de traiter des affaires de l'âme avec l'un d'entre eux qui avait suivi tout son cours de théologie, et qui me fit un très grand tort en me déclarant que certaines choses n'étaient rien. Évidemment il ne voulait pas me tromper ; il n'avait aucun motif pour cela ; mais il n'en savait pas davantage. La même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

La vraie lumière dont nous avons besoin pour garder parfaitement la loi de Dieu constitue tout notre bien. Elle est la base solide de l'oraison ; l'édifice porte à faux s'il n'a pas ce fondement, et si l'on ne vous donne pas la liberté de vous confesser à des hommes tels que je l'ai dit plus haut et de traiter avec eux des affaires de l'âme. J'ose dire plus : alors même que le confesseur ordinaire aurait toutes ces qualités, vous devriez encore vous adresser à un autre de temps en temps ; car il peut se tromper et il est bon qu'il ne vous tienne pas toutes dans l'illusion. Veillez cependant en tout cela à ne jamais aller contre l'obéissance. On peut trouver des moyens légitimes pour tout. Les âmes ont le

plus grand intérêt à jouir de cette liberté ; voilà pourquoi la Supérieure ne doit rien négliger pour la leur procurer.

Tout ce que je viens de dire s'adresse spécialement à la Supérieure, aussi je lui renouvelle ma supplique : Puisque les Sœurs de ce monastère ne recherchent d'autre consolation que celle de l'âme, elle tâchera de la leur procurer. Les voies par lesquelles Dieu conduit les âmes sont différentes, et un seul confesseur n'est pas obligé de les connaître toutes. Je vous assure que malgré votre pauvreté, vous ne manquerez pas de personnages vraiment saints avec qui vous traiterez de votre intérieur et près de qui vous trouverez de la consolation, si vous êtes telles que vous devez être. Celui qui soutient vos corps suscitera quelqu'un et lui inspirera le désir sincère d'éclairer vos âmes. Il remédiera ainsi au mal que je redoute tant. Le confesseur pourrait tomber dans les pièges du démon et se tromper sur un point de doctrine ; mais s'il sait que vous traitez de votre âme avec d'autres, il apportera plus de soin à tout ce qu'il fera et sera plus circonspect.

Cette porte une fois fermée au démon, j'espère de la bonté de Dieu qu'il n'entrera point dans ce monastère. Je demande donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, à l'évêque de cette ville qui sera votre Supérieur, de laisser aux Sœurs cette liberté, de ne point vous l'enlever, lorsqu'il y aura des confesseurs à la fois instruits et vertueux, ce que l'on sait promptement dans une ville aussi petite que celle où nous sommes.

Ce que je viens de dire, je le sais par ma propre expérience et par celle des autres. J'en ai parlé, en outre, à des personnages instruits et saints ; ils ont examiné ce qui convenait le mieux pour la plus grande perfection des sœurs de cette maison. Or, nous avons trouvé que s'il se rencontre en tout des dangers dans cette

vie, le moindre est celui qui résulte de la liberté dont je parle. Nous avons pensé également que le vicaire ne devait jamais entrer à sa guise dans le monastère, et que le confesseur n'aurait pas non plus cette liberté ; que leur mission était de veiller au recueillement et à la bonne renommée de la maison, comme aussi au progrès intérieur et extérieur des sœurs ; que s'ils remarquaient quelques fautes, ils en préviendraient le Supérieur, mais qu'ils n'exerceraient pas eux-mêmes cette charge. Voilà ce qui se pratique à présent ; et ce n'est pas seulement ma manière de voir que l'on suit en cela, mais encore celle de l'évêque actuel sous l'obédience de qui nous nous sommes placées, pour bien des motifs, et non sous celle de l'Ordre. C'est en effet un personnage de beaucoup de piété et de sainteté ; en un mot un grand serviteur de Dieu. Il s'appelle don Alvaro de Mendoza, et descend d'une noblesse illustre. Comme il a à cœur tout ce qui peut favoriser cette maison, il a réuni des personnes qui possédaient non seulement la science et la vertu, mais encore l'expérience, et on a fixé les divers points que je viens de marquer.

Il sera bon que les prélats qui se succéderont se conforment à cette détermination, puisque des gens si vertueux l'ont approuvée et qu'on a tant supplié le Seigneur de nous montrer la meilleure conduite à tenir. Ce que l'on a vu jusqu'à présent prouve, en effet, que cette mesure est préférable à toute autre. Plaise au Seigneur de la maintenir toujours, puisqu'il s'agit de sa plus grande gloire ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE VII

Ce chapitre revient à l'amour parfait dont on avait commencé à parler.

Je me suis bien écartée de mon sujet ; mais ce que j'ai dit est tellement important, que, si on en a l'intelligence, on ne me blâmera pas.

Revenons à l'amour qu'il est louable d'avoir les unes pour les autres, je veux dire, à l'amour purement spirituel. Je ne sais si je le comprends bien ; du moins je ne crois pas nécessaire de vous en parler longuement, car il est le partage du petit nombre. L'âme à qui Notre-Seigneur en fait don est grandement obligée de le remercier, car ce doit être là le signe d'une très haute perfection. Je vais donc en dire quelques mots, avec l'espoir que ce sera peut-être de quelque utilité. Quiconque d'ailleurs désire la vertu et prétend l'acquérir se porte vers elle lorsqu'on la lui met sous les yeux. Plaise à Dieu que je comprenne cet amour et surtout que je sache en parler !

Il me semble que je ne comprends pas quand l'amour est purement spirituel, ni quand il s'y mêle du sensible ; et je me demande comment j'ose traiter ce sujet. Je suis comme une personne qui entend parler au loin et qui ne perçoit pas distinctement le sens des paroles. Sans doute, il doit m'arriver parfois de ne pas comprendre ce que je dis, et le Seigneur veut cependant que ce soit bien dit. Si, en d'autres circonstances, mes paroles sont hors de propos, il ne faut point s'en éton-

ner. Ce qu'il y a pour moi de plus naturel, c'est de ne réussir en rien.

Voici maintenant ce qu'il me semble. Lorsque Dieu montre clairement à une âme ce qu'est le monde et le peu qu'il vaut, ainsi que l'existence d'un autre monde, la différence qu'il y a entre les deux, l'éternité de l'un, le songe rapide de l'autre ; lorsqu'il lui dévoile ce que c'est que d'aimer le Créateur, ou la créature ; lorsque l'âme connaît cela, non seulement par son intelligence ou par la foi, mais par son expérience, ce qui est bien différent ; lorsqu'elle voit et éprouve ce qu'elle gagne à aimer le Créateur, ce qu'elle perd à aimer la créature, ce qu'est l'un, ce qu'est l'autre ; lorsqu'elle voit encore beaucoup d'autres vérités que le Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison ou qu'il daigne instruire, alors elle aime d'une manière beaucoup plus parfaite que ceux qui ne sont pas élevés à cet état.

Il vous paraîtra peut-être superflu, mes Sœurs, de vous entretenir de ce sujet ; vous me direz toutes que vous savez déjà cela. Plaise au Seigneur qu'il en soit ainsi ! Que cette connaissance soit exacte et profondément imprimée dans votre cœur ! Or, si vous savez cela, vous devez reconnaître que je ne mens pas, quand j'avance que l'âme éclairée de la sorte par Dieu possède un amour purement spirituel. Les âmes que Dieu élève à cet état sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne mettent point leur bonheur à aimer quelque chose d'aussi misérable que nos corps, dont la beauté et la grâce, cependant, peuvent bien plaire à leurs yeux, et dont elles loueront le Créateur. Mais s'y arrêter, sans passer outre à ce premier mouvement de les aimer pour ces seules qualités — cela, non. Il leur semblerait ainsi s'attacher à des choses sans poids et chérir une ombre ; elles auraient honte d'elles-mêmes et n'oseraient pas, sans être

remplies de confusion, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Mais, me direz-vous, ces personnes ne sauront pas aimer ni payer de retour l'amour qu'on leur porte. Du moins, vous répondrai-je, il leur importe peu qu'on les aime. Si parfois il leur arrive, par un premier mouvement naturel, de se réjouir de l'affection qu'on leur porte, elles reconnaissent, aussitôt rentrées en elles-mêmes, que c'est là une folie. Ce sentiment n'a pas lieu, lorsqu'il s'agit de personnages qui peuvent les aider par leur science et leur oraison. Toute autre affection les fatigue : elles comprennent qu'elles n'en tireront aucun profit, et pourraient en recevoir de graves dommages. Elles ne laissent pas toutefois d'avoir de la reconnaissance pour eux et les payent de retour en les recommandant à Dieu, car c'est lui qu'elles chargent de ce soin. Elles comprennent que l'amour dont on les honore vient de lui, puisqu'il semble qu'elles n'ont rien en elles-mêmes qui mérite d'être aimé, et que si on les aime, c'est parce que Dieu les aime. Elles laissent donc à Sa Majesté le soin d'acquitter leur dette de reconnaissance, le prient dans ce but ; puis, elles demeurent libres, comme si cela ne les regardait plus.

Après avoir bien tout considéré, je pense quelquefois que s'il ne s'agit pas de personnes qui, comme je l'ai dit, puissent nous aider à acquérir les biens parfaits, il y a un profond aveuglement à vouloir être aimé des autres. Remarquez, en effet, que si nous désirons l'affection du prochain, nous y recherchons toujours quelque intérêt ou une satisfaction personnelle. Les personnes parfaites dont j'ai parlé ont déjà foulé aux pieds tous les biens et tous les plaisirs que le monde peut leur procurer. Leur joie est de telle nature, que, le voudraient-elles, elles ne peuvent les goûter qu'en Dieu ou dans des entretiens qui roulent sur Dieu. Quel profit peuvent-elles donc retirer à être aimées ? Dès qu'elles se rappellent cette vérité, elles rient d'elles-

mêmes, et de la peine qu'elles ont éprouvée jadis quand elles se demandaient si leur amour était oui ou non payé de retour.

Mais, quoique notre amour soit bon, il nous est très naturel de désirer être aimés. Or, lorsque vous venez à recevoir cette paye, vous reconnaissez qu'elle n'est qu'une paille légère ; tout cela n'est que de l'air ; ce sont des atomes que le vent emporte. Lorsqu'on nous a beaucoup aimés, que nous en reste-t-il ? Aussi ceux dont je parle ne se soucient-ils pas plus d'être aimés que de ne l'être pas, à moins qu'il ne s'agisse de ceux qui, comme je l'ai dit, peuvent nous aider à acquérir la perfection ; ils comprennent que, sans leur dévouement, ils succomberaient promptement sous le poids de la faiblesse humaine. Ceux-là, direz-vous, n'aiment donc, et ne savent aimer personne si ce n'est Dieu ? Je réponds qu'ils aiment beaucoup plus : leur amour est plus vrai, plus ardent et plus utile ; enfin c'est de l'amour. Ils sont toujours beaucoup plus portés à donner qu'à recevoir ; telle est leur disposition à l'égard du Créateur lui-même. Leur amour, je vous l'assure, est vraiment digne de ce nom, tandis que ces affections basses de la terre l'ont usurpé et ne le méritent point. Vous me direz encore : S'ils n'aiment pas les choses qu'ils voient, sur quoi se porte leur affection ? A la vérité, ils aiment ce qu'ils voient, et s'affectionnent à ce qu'ils entendent. Or, ce qu'ils voient est stable. Si donc ils aiment, ils ne s'arrêtent pas au corps : ils jettent le regard sur l'âme et examinent s'il y a en elle quelque chose qui mérite d'être aimé ; s'ils n'y découvrent encore rien à aimer, mais seulement quelque commencement de vertu ou quelque disposition au bien, qui permet de supposer qu'en creusant cette mine, on y découvrira de l'or, leur amour ne redoute aucune fatigue ; les choses les plus pénibles, ils les accomplissent volontiers pour le bien de cette

âme : ils veulent que leur amour soit durable ; et ils savent parfaitement que cela est impossible si le prochain ne possède pas les biens célestes et beaucoup d'amour de Dieu. Cela est impossible, ai-je dit ; car alors même qu'on obligerait le prochain de toutes manières, qu'on se mourrait d'amour pour lui, qu'on lui rendrait toutes sortes de services, alors même qu'il posséderait toutes les grâces de la nature réunies, on ne saurait lui vouer un amour fort et durable. On sait déjà et on connaît par expérience le peu de valeur de tous les biens de la terre, et on ne se laisse point abuser. On voit qu'on ne doit point aboutir au même terme et qu'un tel amour ne saurait durer ; car c'est un amour qui doit finir avec la vie, si le prochain ne garde pas la loi de Dieu et n'a pas d'amour pour lui ; et chaque âme alors s'en ira vers un sort différent.

Les âmes auxquelles le Seigneur a communiqué la véritable sagesse, loin d'apprécier au delà de son mérite l'amour qui finit avec la vie, ne l'estiment même pas ce qu'il vaut. Il a néanmoins son prix pour ceux qui mettent leur bonheur dans les biens du monde, dans les plaisirs, les honneurs, les richesses, qui ont des amis dans l'opulence pouvant leur procurer des fêtes et des réjouissances ; mais les âmes qui abhorrent tous les faux biens sont peu sensibles à leur amitié, et n'en font même aucun cas.

Si donc ces âmes aiment le prochain, elles désirent passionnément qu'il aime Dieu et qu'il en soit aimé. Dans le cas contraire, elles le savent, l'amour ne serait pas durable. Cet amour, d'ailleurs, leur coûte cher ; car elles ne négligent rien de ce qui est en leur pouvoir pour être utiles à leur prochain. Elles sont prêtes à sacrifier mille fois leur vie pour lui procurer le moindre bien. O précieux amour ! Il s'applique à imiter le Prince de l'amour, Jésus, notre Bien !

CHAPITRE VIII

Où l'on traite du même sujet, c'est-à-dire de l'amour spirituel, et où l'on donne quelques avis pour l'obtenir.

C'est une chose merveilleuse que de voir combien cet amour est ardent. Que de larmes, que de pénitences, que de prières il coûte ! De quel zèle n'est-il pas animé près de ceux qu'il croit puissants sur le cœur de Dieu pour qu'on recommande à sa miséricorde la personne aimée ! Quel désir constant de son avancement ! Il n'a pas de repos tant qu'elle ne réalise pas de progrès. Mais quand, après avoir constaté en elle de l'amélioration, il la voit retourner quelque peu en arrière, il ne peut plus, ce semble, goûter de bonheur en cette vie. Qu'il mange, qu'il dorme, cette préoccupation le poursuit sans cesse. Il redoute toujours la perte de cette âme qu'il aime tant, et il craint d'en être séparé à jamais. La mort temporelle, il la méprise. Il ne veut pas s'attacher à une chose qui s'évanouit au moindre souffle, et qu'on ne peut retenir. Cet amour, je le répète, est sans le moindre mélange d'intérêt propre ; tous ses vœux sont de voir cette âme enrichie de biens célestes. Voilà où est le véritable amour, et non dans ces misérables affections de la terre. Je ne parle pas, bien entendu, de l'amour coupable : Dieu nous en préserve ! C'est un enfer. Inutile de nous fatiguer à en décrire l'horreur. Il est impossible d'exposer le moindre de ses maux. Pour nous, mes sœurs, nous ne devons ni prononcer son nom, ni penser qu'il existe en ce monde, ni consentir à ce

qu'on en parle devant nous par plaisanterie ou sérieusement, ni permettre en notre présence une conversation ou un entretien sur un amour de cette sorte. Car y prêter seulement l'oreille ne peut produire aucun bien, et peut nuire à l'âme.

L'amour dont je parle est un amour licite ; c'est celui, comme je l'ai dit, que nous avons les unes pour les autres, ou pour les parents, ou pour les amies ; nous craignons que la personne aimée ne vienne à mourir ; si elle souffre seulement de la tête, notre âme elle-même, nous semble-t-il, en éprouve une souffrance physique ; si nous la voyons dans l'épreuve, toute notre patience s'en va, et ainsi de tout le reste.

L'amour spirituel est très différent. Sans doute il peut éprouver les premiers mouvements de sensibilité naturelle, mais aussitôt la raison examine si les épreuves où se trouve la personne aimée sont destinées à sa perfection, si elle grandit en vertu, comment elle supporte ses travaux ; il prie Dieu de lui donner de la patience et de l'aider à gagner des mérites. La voit-il résignée, il n'éprouve plus aucune peine ; mais il se réjouit et se console ; bien plus il prendrait volontiers pour lui ce qu'elle souffre plutôt que de la voir elle-même souffrir, et, s'il pouvait, lui donnerait tout le mérite et tout le profit de la souffrance ; néanmoins il ne perd pour cela ni la paix ni le repos. Je le répète, cet amour semble être à l'image et à la ressemblance de celui qu'a eu pour nous Jésus, l'Amour Infini.

Ceux qui aiment ainsi procurent un très grand bien, parce qu'ils prennent pour eux toutes les croix, et veulent que le prochain en retire le profit sans en éprouver la peine. Les personnes qui sont l'objet de leur amitié amassent de grandes richesses. Tenez-le pour certain, ou ils briseront cette amitié, du moins dans ce qu'elle a d'intime, ou ils leur obtiendront de Notre-Seigneur, comme sainte Monique l'obtint pour saint

Augustin, la grâce de marcher dans la même voie, puisqu'ils vont à la même patrie.

Ils ne peuvent user avec elles d'aucune dissimulation ; s'ils les voient s'éloigner tant soit peu du droit chemin ou commettre quelque faute, aussitôt ils les préviennent ; ils ne sauraient faire autrement ; et comme ils ne peuvent changer sur ce point, qu'ils n'ont recours ni à la flatterie ni à la dissimulation envers elles, ou bien ces personnes s'amenderont, ou bien ils briseront eux-mêmes tout lien d'amitié avec elles, car ils ne pourront supporter une telle conduite, et c'est justice ; il y a de part et d'autre une guerre continuelle. Bien qu'ils soient détachés du monde entier et ne recherchent pas si l'on y sert Dieu ou non, uniquement occupés qu'ils sont à accomplir sa volonté, ils ne sauraient en agir de même avec leurs amis ; chez ceux-ci ils découvrent tout ; ils voient les fautes les plus légères ; je l'affirme, leur croix est bien lourde à porter.

Tel est l'amour que je voudrais voir en vous. Bien qu'au début il ne soit pas à cette perfection, il se perfectionnera de jour en jour avec la grâce de Dieu. Commençons par prendre les moyens de l'acquérir ; sans doute il pourra s'y mêler un peu de tendresse naturelle ; mais cela ne vous nuira point, pourvu que ce soit en général ; il est bon et même nécessaire parfois de montrer cette tendresse, d'être sensible aux épreuves et aux infirmités des sœurs, bien qu'elles soient petites ; il peut arriver de temps en temps qu'une chose très légère nous cause autant de chagrin qu'à une autre une grande épreuve ; il y a des personnes qui de leur nature s'affectent très vivement pour peu de chose. Si vous avez une nature tout opposée, ne manquez pas néanmoins d'être compatissantes pour vos sœurs ; peut-être le Seigneur veut-il vous préserver de ces peines pour vous en donner d'autres ; celles qui nous

paraîtront lourdes, et qui le sont en réalité, sembleront légères à une autre. Ainsi donc ne jugeons point de ces choses par nous-mêmes. Ne nous considérons pas dans le temps où peut-être, sans le moindre effort de notre part, le Seigneur nous rendait plus fortes ; mais considérons-nous dans le temps où nous étions plus faibles.

Cet avis, sachez-le, est très important pour nous apprendre à compatir aux souffrances des autres, si petites qu'elles soient. Il s'adresse, en particulier, aux âmes dont j'ai parlé. Comme elles sont animées du désir de souffrir, elles trouvent toutes les croix légères. Il leur est nécessaire de ne point oublier l'époque où elles étaient faibles et de reconnaître que, si elles ne le sont plus, cela ne vient point d'elles, sans quoi, le démon pourrait refroidir peu à peu leur charité vis-à-vis du prochain et faire regarder comme une perfection ce qui est une faute. Nous devons agir toujours avec zèle et circonspection, puisqu'il ne dort pas. Celles qui aspirent à une plus haute perfection y sont obligées plus que les autres ; car le démon leur tend des pièges extrêmement cachés ; il n'ose les tenter d'une autre manière. Or, si ces âmes ne se tiennent pas sur leurs gardes, elles ne s'apercevront du mal qu'une fois qu'il sera fait. Enfin elles doivent toujours veiller et prier. Il n'y a pas de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir les pièges cachés du démon et l'obliger à se démasquer.

Vous devez aussi vous appliquer à être gaies avec les Sœurs, lorsqu'elles prennent une récréation spéciale qui leur est nécessaire. Vous y veillerez également avec soin à l'heure de la récréation ordinaire, même si vous n'y prenez aucun plaisir. Si vous agissez avec prudence, tout devient amour parfait. Il est très bon d'avoir de la compassion les unes pour les autres dans la nécessité ; mais ne manquez pour cela ni à la discrétion, ni à l'obéissance. Le commandement de la prieure

pourra vous paraître dur intérieurement ; néanmoins n'en manifestez rien, n'en dites rien à personne, si ce n'est à la prieure elle-même, et avec humilité, sans quoi vous causeriez un grave préjudice.

Voici les choses où vous devez montrer du cœur et de la compassion pour les sœurs. Soyez vivement affectées de toute faute que vous découvrirez en elles, dès lors qu'elle est notoire ; d'un autre côté, montrez et exercez bien votre amour, en vous appliquant à supporter cette faute et en ne vous en étonnant point. Les sœurs feront de même pour vos fautes qui doivent être beaucoup plus nombreuses, bien que vous ne les remarquiez pas. De plus, recommandez instamment ces sœurs à Dieu, et tâchez d'accomplir avec une haute perfection la vertu opposée aux fautes que vous avez remarquées en elles. Vous vous efforcerez à cette pratique, et ainsi vous instruirez plutôt par les œuvres que par les paroles, qui peut-être ne seraient pas comprises et ne produiraient aucun résultat, pas plus que des châtiments. Car la vertu qu'on voit briller chez les autres est très contagieuse. C'est là un avis excellent : ne l'oubliez point !

Oh ! qu'il est excellent et véritable l'amour d'une sœur qui porte au bien toutes ses compagnes, qui oublie son intérêt propre pour le leur, qui réalise de sérieux progrès dans toutes les vertus et garde sa règle avec perfection ! Voilà une amitié meilleure que toutes les paroles de tendresse qu'on peut dire. On ne prononce pas et l'on ne doit jamais dans ce monastère prononcer des paroles comme celles-ci : Ma vie, mon âme, mon bien, ou autres de ce genre que l'on adresse tantôt à une personne, tantôt à une autre. Ces paroles de tendresse, réservez-les pour votre divin Époux.

Puisque vous devez demeurer si longtemps avec Lui et dans une solitude si profonde, elles pourront vous servir, et Sa Majesté daignera les agréer. Si vous vous

en serviez habituellement entre vous, elles ne vous attendriraient plus autant lorsque vous êtes avec Dieu. En dehors de là, il n'y a pas de motif de les prononcer. Elles sentent trop la femme, et je désire, mes filles, que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais que vous ressembliez à des hommes forts. Si vous accomplissez ce qui dépend de vous, le Seigneur vous rendra tellement viriles que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et quoi de plus facile pour lui ? Il vous a tirées du néant !

Une autre marque excellente d'amour consiste à enlever aux sœurs et à prendre pour soi ce qu'il y a de fatigant dans les offices du monastère ; c'en est une également de se réjouir vivement à la vue de leurs progrès dans la vertu et d'en rendre à Dieu de sincères actions de grâces. Toutes ces choses non seulement apportent avec elles un grand bien, mais elles contribuent beaucoup à la paix et à la bonne harmonie avec les sœurs. Voilà précisément ce que, par la bonté de Dieu, l'expérience nous montre dans ce monastère. Plaise à Sa Majesté de maintenir toujours cette union ! Ce serait une chose terrible si le contraire arrivait. Quelle souffrance plus atroce que d'être en petit nombre et de vivre désunies ! Plaise à Dieu de ne le permettre jamais !

Si par hasard il se glissait quelque petite parole contre la charité, qu'on y apporte aussitôt le remède, que toutes adressent à Dieu de ferventes prières. J'en dis autant s'il y avait parmi vous de ces maux qui durent longtemps, comme des ligues, des désirs d'ambition, des points d'honneur. Quand je pense, en écrivant ces lignes, que cela pourrait arriver un jour, il me semble que le sang se glace dans mes veines. Je vois que c'est là le plus grand mal pour un monastère. S'il arrivait jamais, tenez-vous pour perdues. Considérez et croyez que vous avez chassé votre Époux de sa

propre maison, et que vous l'obligez à aller chercher une autre demeure. Faites monter vos gémissements jusqu'à Sa Majesté ; cherchez le remède ; si vous n'y parvenez pas après tant de confessions et communions, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille bien à ne pas laisser s'introduire ce mal ; qu'elle s'y oppose énergiquement dès le début ; tout dépend de là, le mal comme le remède. Si elle voit une sœur jeter le trouble, qu'elle ne néglige rien pour l'envoyer à un autre monastère. Dieu vous procurera la dot nécessaire pour cela. A tout prix, défaites-vous de cette sœur ; c'est une peste. Coupez comme vous pourrez les rameaux de cette plante ; si cela ne suffit pas, déracinez-la. Si vous ne pouvez envoyer cette sœur dans un autre monastère, enfermez-la dans une prison, d'où elle ne sorte jamais ; mieux vaut la traiter ainsi que de la laisser communiquer aux autres un mal incurable.

Oh ! quel mal affreux ! Dieu veuille qu'il ne pénètre jamais en aucun monastère ! Je préférerais y voir entrer un feu qui nous consumât toutes.

Comme je compte vous parler ailleurs un peu plus longuement de ce sujet si important, je n'en dis pas davantage en ce moment.

CHAPITRE IX

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à se détacher intérieurement et extérieurement de tout le créé.

Parlons maintenant du détachement où nous devons être. Il est tout pour nous, s'il est parfait. Je dis qu'il est tout pour nous : dès lors, en effet, que nous nous attachons seulement au Créateur, et que nous nous élevons au-dessus de toutes les choses créées, Sa Majesté nous infuse les vertus de telle sorte que si, de notre côté, nous travaillons à acquérir peu à peu la perfection dans la mesure de nos forces, nous n'aurons plus beaucoup à combattre. Le Seigneur étendra sa main pour nous défendre contre les démons et le monde tout entier. Ne pensez-vous pas, mes Sœurs, qu'il est fort important et fort bon pour nous de chercher à nous donner tout entières et sans réserve aucune à Celui qui est tout ? Puisqu'il est, je le répète, la source de tous les biens, rendons-lui, mes Sœurs, les plus vives actions de grâces de ce qu'il nous a réunies dans cet asile où le détachement est notre unique occupation. Aussi, je ne sais pourquoi je vous parle de cette vertu, car il n'y en a pas une parmi vous qui ne soit à même de me l'enseigner. J'avoue ne pas avoir sur ce point si important la perfection que je désire, et que je sens bien être nécessaire. Il en est de même des autres vertus et de ce que j'expose dans ce livre. Car il est plus facile d'écrire que d'agir ; et encore ce que j'écrirai ne sera-t-il pas exact, car il faut parfois connaître une chose par expérience pour en

bien parler ; mais, pour réussir, je n'aurai qu'à considérer toutes mes fausses vertus, pour connaître aussitôt celles que j'aurais dû avoir.

Quant à l'extérieur, on voit assez combien nous sommes séparées de tout. O mes sœurs, je vous en prie pour l'amour de Dieu, comprenez la faveur insigne que le Seigneur vous a faite en vous amenant ici. Que chacune d'entre vous y réfléchisse sérieusement. Vous n'êtes que douze, et Sa Majesté a voulu que vous fussiez de ce nombre. Mais combien d'autres, meilleures que moi, auraient, je le sais, pris de bon cœur cette place ! et le Seigneur me l'a accordée, quand j'étais si loin de l'avoir méritée ! Soyez béni, ô mon Dieu ! que toutes les créatures chantent vos louanges ! Je ne saurais moi-même vous remercier dignement de cette faveur, ni de beaucoup d'autres que vous m'avez faites. N'en est-ce pas une insigne que vous m'ayez appelée à la vie religieuse ? Mais comme j'ai été si infidèle, vous ne vous êtes point fié à moi, ô mon Dieu. Là où se trouvaient réunies tant de saintes âmes, mes imperfections seraient restées cachées jusqu'à la fin de ma vie. Vous m'avez donc amenée dans cette maison où, les Sœurs étant en très petit nombre, il semble impossible que mes fautes passent inaperçues ; et afin que je me surveille davantage, vous m'enlevez toutes les occasions de vous offenser. Désormais, ô mon Seigneur, il n'y a plus d'excuse pour moi, je le confesse. Aussi ai-je plus que jamais besoin de votre miséricorde pour obtenir le pardon des fautes que je pourrais commettre.

Ce que je demande instamment, mes filles, c'est que si quelqu'une d'entre vous ne se reconnaît pas capable de suivre ce qui se pratique dans ce monastère, qu'elle le dise. Il y a d'autres monastères où l'on sert également le Seigneur ; elle peut y aller ; mais qu'elle ne reste pas ici ; elle troublerait les quelques religieuses que Sa Majesté y a réunies. Ailleurs, elle aura la liberté

de chercher quelque consolation près de ses parents ; ici, quand on admet quelques parents à nous visiter, c'est dans le but de les consoler eux-mêmes. Quant à la religieuse, si elle désire les voir pour une satisfaction personnelle, lorsqu'ils ne sont pas adonnés à la vie intérieure, qu'elle se regarde comme imparfaite ; qu'elle se persuade qu'il n'y pas de détachement en elle ; son âme est malade ; elle ne jouira pas de la liberté de l'esprit ; elle ne possédera pas une paix complète ; elle a besoin du médecin. Je lui déclare que, si elle ne renonce pas à cette attache, et ne s'en guérit pas, elle n'est pas faite pour cette maison.

Le meilleur remède, à mes yeux, c'est qu'elle ne voie point ses parents, jusqu'à ce qu'elle se trouve vraiment libre, et obtienne de Dieu cette grâce par de longues prières ; lorsqu'elle se trouvera disposée de telle sorte que leurs entretiens lui seront une croix, oui, alors elle pourra les voir ; elle leur sera utile et ne se nuira point à elle-même.

CHAPITRE X

Ce chapitre parle des grands biens qu'il y a à fuir les parents quand on a quitté le monde et montre quels amis plus sincères on trouve alors.

Oh ! si nous, religieuses, nous comprenions bien quels dommages nous sont causés par les rapports fréquents avec nos proches, comme nous les fuirions ! Je ne vois pas quelle consolation ils peuvent nous donner, je ne dis pas seulement dans ce qui touche le service de Dieu, mais même du côté de la paix et du repos. Nous ne pouvons ni ne devons prendre part à leurs plaisirs ; il ne nous reste donc qu'à partager leurs épreuves ; or, il n'y en aura pas une sur laquelle nous ne pleurions, et quelquefois plus qu'eux-mêmes. En vérité, si l'on en reçoit de quoi soulager quelque peu le corps, l'esprit le paie cher.

Ce danger n'existe pas ici. Comme tout est en commun et qu'aucune d'entre vous ne peut posséder en son particulier le moindre soulagement, l'aumône faite par les parents est pour toutes en général ; et de cette façon, aucune sœur ne se trouve obligée à plus de reconnaissance que ses compagnes pour ce bienfait. Vous le savez déjà, c'est à Notre-Seigneur de pourvoir aux besoins de la Communauté.

Je suis toujours étonnée de voir les dommages qu'entraînent les fréquents rapports avec les parents. A mon avis, on ne saurait le croire, à moins d'en avoir fait l'expérience. Comme la perfection dont je parle semble oubliée aujourd'hui dans les maisons religieuses !

Je ne sais ce que nous avons laissé du monde, quand nous déclarons que nous avons tout quitté pour Dieu, si nous ne nous sommes pas détachées du principal, c'est-à-dire des parents. Les choses en sont venues à tel point que les religieux croiraient manquer de vertu s'ils n'aimaient beaucoup leurs parents et n'avaient de fréquents entretiens avec eux. Et comme ils savent bien le dire ! comme ils en allèguent de bonnes raisons !

Dans cette maison, mes filles, ayons un soin particulier de recommander à Dieu nos parents ; c'est justice. Mais ensuite, éloignons-les le plus possible de notre souvenir, parce que notre volonté s'attache naturellement à eux plus qu'à tous les autres. Pour moi, j'ai été beaucoup aimée des miens, comme ils me le disaient d'ailleurs, et je les aimais tant que je ne les laissais point m'oublier. Mais voici ce que j'ai appris par mon expérience et celle des autres. Je ne parle point ici de nos père et mère ; il est rare qu'ils omettent de se dévouer pour leurs enfants, et il est juste d'avoir des rapports avec eux, quand ils ont besoin de consolation ; ne montrons donc point une conduite étrange à leur égard, s'il n'en doit résulter aucun inconvénient pour l'œuvre principale de notre perfection : nous pouvons les voir et conserver cependant un détachement complet. J'en dis autant des frères et sœurs. Mais il n'en est pas de même des autres parents. Au milieu des travaux où je me suis trouvée, ce sont ces derniers qui m'ont le moins aidée ; au contraire, le secours m'est venu des serviteurs de Dieu.

Croyez-moi, mes sœurs, servez fidèlement Notre-Seigneur, comme vous y êtes obligées, et vous ne trouverez pas de parents plus dévoués que ceux que vous enverra Sa Majesté. Je sais qu'il en est ainsi. Gardez la ligne de conduite où vous êtes, comprenez bien qu'agir autrement serait manquer à votre véritable Ami, à votre Époux, et, n'en doutez point, vous

acquerrez promptement cette liberté dont je parle. Vous pourrez vous fier davantage à ceux qui vous aiment uniquement pour lui, qu'à tous vos proches ; ceux-là ne vous manqueront point. Vous trouverez même dans ceux à qui vous ne pensiez pas, des pères et des frères ; ils attendent de Dieu seul leur récompense et ils se dévouent pour nous. Ceux, au contraire, qui attendent de nous leur récompense, nous voyant pauvres et incapables de leur rendre le moindre service, se lassent bientôt de nous secourir. Cela, il est vrai, n'est pas général, mais c'est le plus ordinaire, parce qu'enfin le monde est toujours le monde.

Ne croyez pas quiconque vous dira le contraire et cherchera à le faire passer pour vertu. Si je vous exposais tous les dangers de ces attaches humaines, je devrais m'étendre beaucoup. Comme de plus instruits que moi ont écrit sur ce sujet, il suffit de ce que j'ai dit. Mais puisque, malgré l'étendue de ma misère, j'ai une vue si profonde de ces dangers, quelle connaissance ne doivent pas en avoir les âmes parfaites ! quand tous les saints ne cessent de nous conseiller la fuite du monde ils proclament évidemment une chose salutaire. Croyez-moi, ce qui, je le répète, s'attache le plus à nous et ce dont nous avons le plus de difficulté à nous détacher, ce sont les parents. Voilà pourquoi ceux qui s'en vont loin de leur pays font bien, si cela les aide au détachement ; mais le détachement ne dépend pas, à mon avis, de l'éloignement corporel ; il consiste à s'unir généreusement au bon Jésus, Notre-Seigneur. Comme l'âme trouve tout en lui, elle oublie tout le reste. Néanmoins l'éloignement des créatures nous aide beaucoup au détachement, jusqu'à ce que nous ayons compris cette vérité. Et alors le Seigneur voudra peut-être, pour nous faire trouver une croix là où nous n'avions que du plaisir, que nous traitions avec nos proches.

CHAPITRE XI

Ce chapitre montre comment il ne suffit pas de se détacher des proches, si nous ne nous détachons de nous-mêmes, et comment le détachement et l'humilité vont ensemble.

Une fois détachées du monde et de nos proches, pour nous enfermer ici dans les conditions dont j'ai parlé, il nous semblera peut-être que nous n'avons plus rien à faire et que nous n'avons plus de combat à soutenir. O mes Sœurs, gardez-vous d'une pareille sécurité ; ne vous endormez pas. Vous ressembleriez à celui qui se couche bien tranquille, parce qu'il a soigneusement fermé ses portes par crainte des voleurs, quand il les a laissés dans sa maison. Or, c'est nous-mêmes que nous enfermons ; et, vous vous en doutez bien, nous ne saurions rencontrer de pires larrons. Si donc nous ne nous surveillons beaucoup, si chacune de nous ne considère comme l'affaire la plus importante de toutes le renoncement à sa volonté propre, une foule d'obstacles nous enlèveront la sainte liberté d'esprit et empêcheront l'âme de prendre son vol vers le Créateur, dégagée de tout ce qui est terre et plomb.

Voici un grand remède pour cela. Considérons sans cesse que tout est vanité et combien tout est passager. Ce sera le moyen de détourner notre affection de choses si fragiles et de la porter à ce qui ne finira jamais ; ce moyen, tout faible qu'il paraisse, communique néanmoins peu à peu à l'âme la plus grande vigueur. Veillons, en outre, avec beaucoup de soin à ne pas avoir d'attache pour une chose, si minime qu'elle soit.

Détournons-en aussitôt notre pensée pour la diriger vers Dieu : car c'est lui qui nous aide. Déjà il nous a accordé une grâce insigne, en nous appelant dans cette maison. Le principal est fait. C'est néanmoins chose rude encore que de nous détacher de nous-mêmes et de lutter contre notre nature, car nous sommes fort unies à nous-mêmes et nous nous aimons beaucoup.

La porte est ouverte ici à la véritable humilité. Cette vertu et celle du renoncement marchent toujours ensemble, à mon avis. Ce sont deux sœurs ; il ne faut point les séparer. Elles ne sont point comprises parmi ces proches dont, comme je l'ai dit, nous devons nous détacher ; au contraire, chérissez-les, aimez-les et ne vous privez jamais de leur compagnie.

O souveraines vertus, reines de tout le créé, princesses du monde, libératrices de toutes les ruses et de tous les pièges du démon, vous, si chères au Christ, notre Maître, qu'il ne se vit jamais un seul instant sans vous ! celui qui vous possède peut s'avancer en toute sécurité ; il peut lutter contre tout l'enfer réuni, contre le monde et ses séductions. Qu'il ne redoute personne ; le royaume des cieux est à lui. Il n'a rien à craindre, car il se préoccupe peu de perdre tous les biens créés : ce ne serait même pas là une perte pour lui. Il ne craint qu'une chose, celle de déplaire à Dieu. C'est pourquoi il le supplie de le fixer dans la possession de ces deux vertus, afin qu'il ne les perde pas par sa faute.

A la vérité, le propre de ces vertus est de se cacher aux regards de celui qui les possède. Il ne les découvre jamais en lui. Il ne peut se persuader qu'il en est enrichi, malgré ce qu'on lui affirme. Cependant il en a une si haute estime qu'il s'applique sans cesse à les acquérir, et qu'il ne néglige rien pour les posséder dans une plus grande perfection. Elles se trahissent néanmoins chez celui qui les possède, et dès qu'on traite avec lui,

on les découvre immédiatement, sans qu'il s'en doute.

Mais quelle folie de vous faire l'éloge de l'humilité et de la mortification quand le Roi de gloire les a tant exaltées et qu'Il les a si bien consacrées par tant de souffrances ! Courage, mes filles ! C'est le moment de travailler à sortir de la terre d'Égypte. Lorsque nous aurons trouvé ces vertus, nous aurons trouvé la manne ; toutes les choses seront pleines de saveur pour nous. Quelque amères qu'elles soient aux gens du monde, elles nous paraîtront pleines de suavité.

Eh bien ! la première chose à faire maintenant, c'est de déraciner en nous l'amour de notre corps. Il y a des religieuses naturellement si amies de leurs aises, qu'elles n'ont pas peu à faire ici ; elles sont fort soucieuses de leur santé, et il est étonnant de voir les combats que les religieuses en particulier, mais tout aussi bien les personnes qui ne le sont pas, doivent soutenir sur ce point. On dirait que certaines religieuses ne sont entrées dans le cloître que pour travailler à ne point mourir, et prendre toutes sortes de soins. A la vérité, des actions de ce genre ne sont guère possibles dans ce monastère ; mais je voudrais qu'on n'en eût même pas le désir.

Prenez donc courage, mes Sœurs, vous êtes venues ici dans le but de mourir pour Jésus-Christ, et non de vous traiter avec délicatesse pour lui. Le démon représente à l'esprit que l'on doit se soigner pour suivre et garder la règle ; et l'on veille alors avec tant de soin sur sa santé, (toujours dans la louable intention de suivre et de garder la Règle), que l'on meurt sans l'avoir suivie complètement durant un mois, ni peut-être un seul jour. Je ne sais pourquoi ces personnes sont entrées en religion. Ne craignez pas que l'on manque de prudence sur ce point ; ce serait bien extraordinaire. Les confesseurs eux-mêmes ont aussitôt peur que l'on ne vienne à se tuer par des pénitences.

Cette imprudence est tellement en horreur qu'il serait à souhaiter qu'on eût même cette disposition pour tout.

Les âmes qui suivent une voie opposée ne se troubleront pas, j'en ai la certitude, de ce que je dis ; et moi, je ne me troublerai pas si on prétend que je juge des autres par moi-même ; car c'est la vérité. A mon avis, le Seigneur nous rend d'autant plus malades que nous nous soignons davantage : c'est du moins la grande miséricorde qu'il m'a faite ; comme je devais rechercher mes aises d'une façon ou d'une autre, il a voulu que ce fût pour quelque chose.

C'est une chose curieuse que de voir quel tourment se donnent ces religieuses. Il leur vient parfois un désir de se livrer, à tort et à travers, à des pénitences qui ne durent que deux jours, comme on dit. Puis le démon leur représente que cela leur a fait mal. Il leur inspire donc l'horreur des pénitences, et elles n'osent même plus, après une telle expérience, accomplir celles de la règle. Nous ne gardons pas certains points très faciles de la règle, comme le silence qui ne saurait nous faire du mal. A peine souffrons-nous de la tête que nous n'allons plus au chœur, ce qui ne nous tuerait pas. Nous voulons inventer des pénitences de notre choix ; et nous en venons à ne plus accomplir ni celles-ci, ni celles-là. Parfois la souffrance est légère et nous ne nous croyons plus obligées à rien, ou bien nous nous imaginons avoir rempli notre devoir, parce qu'avec une dispense, nous nous estimons quittes. Mais, direz-vous, pourquoi la Supérieure la donne-t-elle ? Si elle connaissait notre intérieur, peut-être ne l'accorderait-elle pas. On lui représente qu'il s'agit d'une chose nécessaire ; le médecin, à qui on a parlé dans le même sens, nous appuie ; une amie ou une parente est là tout près qui pleure. Que voulez-vous que fasse la prieure ? Elle a scrupule de manquer à la

charité ; elle aime mieux vous laisser commettre la faute que la commettre elle-même.

Voilà des choses qui peuvent arriver parfois. Je les marque ici pour que vous sachiez vous en préserver ; car si le démon commence à nous effrayer par la crainte de perdre la santé, nous ne ferons jamais rien. Plaise au Seigneur de nous donner sa lumière afin que nous puissions nous bien diriger en tout ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XII

Ce chapitre continue à traiter de la mortification et expose celle qu'il faut acquérir dans les maladies.

C'est, à mon avis, mes sœurs, une véritable imperfection de se plaindre sans cesse pour des maux légers ; si vous pouvez les supporter sans en rien dire, faites-le. Quand le mal est grave, il se plaint lui-même, il a une autre plainte que les vôtres ; on le reconnaît tout de suite. Considérez que vous êtes en petit nombre. Or que l'une d'entre vous vienne à prendre cette mauvaise habitude, elle peut causer de la peine à toutes les autres, dès lors que vous vous aimez et que vous avez de la charité. Que celle qui est vraiment malade le dise et prenne ce qui lui est nécessaire. Si elle n'a plus d'amour-propre, elle sera tellement affligée de prendre le moindre soulagement qu'il n'y a pas à craindre qu'elle l'accepte sans nécessité, ou se plaigne sans motif.

Lorsqu'il y a nécessité, ce serait une plus grande faute de ne pas le dire et de ne pas se soigner que de prendre des soulagements sans raison aucune ; ce serait très mal aussi de la part des sœurs de ne pas lui manifester leur compassion. Mais, à coup sûr, là où règne la charité et où les sœurs sont en petit nombre, on ne manquera jamais de nous soigner dans la maladie. Quant à certaines faiblesses, à ces petits maux de femmes, ne songez point à vous en plaindre ; c'est parfois le démon qui nous fait croire à toutes ces dou-

leurs ; elles vont et viennent : perdez l'habitude d'en parler, de gémir pour la moindre chose, sauf auprès de Dieu ; sans quoi, vous n'en finirez jamais. Notre corps a cela de mauvais, que plus on le soigne, plus il se découvre de nouveaux besoins. C'est une chose étrange comme il aime à être bien traité. A la moindre nécessité, il se sert de prétextes spécieux pour tromper la pauvre âme et arrêter ses progrès. N'oubliez donc point qu'il y a une foule de pauvres malades qui n'ont personne à qui se plaindre. Vous êtes pauvres, et vous voudriez être bien traitées ! Songez donc encore qu'il y a beaucoup de femmes mariées, et, je le sais, de la haute classe de la société, qui, malgré de grandes souffrances et de cruelles épreuves, n'osent pas élever une plainte pour ne point déplaire à leur mari. Mais, pécheresse que je suis ! Est-ce que nous sommes venues ici pour être mieux traitées qu'elles ? Et puisque, mes Sœurs, vous êtes à l'abri des terribles épreuves qu'on endure dans le monde, sachez souffrir un peu pour l'amour de Dieu, sans que tout le monde le sache. Voilà une femme très mal mariée, et pour que son mari n'apprenne pas qu'elle en parle ou qu'elle s'en plaint, elle souffre les plus noirs chagrins, sans avoir de consolation de personne ! Et nous ne supporterions pas, entre Dieu et nous, quelques-unes des afflictions qu'il nous envoie pour l'expiation de nos péchés, quand surtout les plaintes ne servent nullement à calmer la douleur !

Dans tout ce que je viens de dire, il n'est pas question d'un mal violent, comme d'une forte fièvre par exemple ; et cependant si l'on vient à se plaindre alors, que ce soit toujours avec modération et patience. J'ai voulu parler de ces petits maux que l'on peut endurer debout. Mais qu'arrivera-t-il si ces lignes viennent à être lues hors de cette maison ? Que ne diront pas de moi toutes les religieuses ? Ah ! bien volontiers je supporterais tout, si cette lecture devait en corriger

quelqu'une. Car lorsqu'il y a seulement une sœur qui se plaint sans motif, on en arrive ordinairement à ne plus croire les autres, malgré les maux dont elles souffrent.

Rappelons-nous nos pères, ces saints ermites d'autrefois, dont nous prétendons imiter la vie. Que de douleurs supportées dans l'isolement ! Que n'ont-ils pas souffert du froid, de la faim, du soleil, de la chaleur sans avoir personne à qui se plaindre, excepté Dieu ! Pensez-vous qu'ils étaient de fer ? Ils étaient aussi délicats que nous. Croyez donc, mes filles, que le jour où nous commencerons à vaincre ce misérable corps, il ne nous sera plus aussi importun. Vous aurez toujours assez de sœurs qui veilleront à vous procurer ce dont vous aurez besoin ; pour vous, laissez de côté ce soin, à moins que la nécessité ne soit évidente.

Si nous ne nous déterminons pas une bonne fois à faire bon marché de la mort et de la perte de la santé, nous ne ferons jamais rien. Tâchez de ne plus redouter la mort, abandonnez-vous complètement à Dieu, et arrive que pourra. Qu'importe que nous mourions ? Quand le corps s'est moqué de nous si souvent, est-ce que nous ne nous moquerons pas de lui quelquefois ? Croyez-moi, cette détermination importe plus que nous ne pourrions le croire. Car si nous nous appliquons avec persévérance à dompter peu à peu notre corps, avec l'aide de Dieu nous en deviendrons maîtresses. Vaincre un tel ennemi est une grande affaire pour soutenir les combats de cette vie. Plaise au Seigneur de nous accorder cette grâce, puisqu'Il le peut ! Je crois bien que celui-là seul en comprend les avantages qui jouit déjà de la victoire. Ils sont tellement précieux, à mon avis, que si on les connaissait, personne ne reculerait devant cette épreuve pour posséder cette satisfaction et cet empire.

CHAPITRE XIII

Ce chapitre montre comment celui qui aime vraiment Dieu doit faire peu de cas de la vie et de l'honneur.

Passons à d'autres points qui sont aussi très importants, bien qu'ils paraissent insignifiants. Tout nous semble pénible, et à juste titre, puisqu'il s'agit d'une guerre contre nous-mêmes. Mais dès que nous nous mettons à l'œuvre, Dieu agit si puissamment dans l'âme et lui accorde tant de grâces qu'elle considère comme peu de chose tout ce qu'elle peut accomplir en cette vie. Quant à nous, religieuses, nous faisons le principal, lorsque nous renonçons à notre volonté pour l'amour de Dieu, et la remettons aux mains d'autrui. Nous nous soumettons, en outre, à toutes sortes de pénitences : jeûnes, silence, clôture, office au chœur. Voudrions-nous nous traiter avec délicatesse, nous ne le pourrions que rarement ; et peut-être en tant de monastères que j'ai vus, suis-je la seule à l'avoir fait. Pourquoi donc nous arrêterions-nous là et ne pratiquerions-nous pas la mortification intérieure ? Elle rendrait toutes nos pénitences extérieures beaucoup plus méritoires et plus parfaites, et nous les accomplirions avec plus de suavité et de paix.

On arrive à cet état lorsque, comme je l'ai dit, on résiste peu à peu à sa volonté propre et à ses penchants, même dans les petites choses, jusqu'à ce que le corps soit enfin assujetti à l'esprit. Je le répète, tout, ou

presque tout, consiste à nous affranchir de la recherche de nous-mêmes et de nos aises. Quand on commence à servir Dieu véritablement, le moins qu'on puisse lui offrir, c'est le sacrifice de sa vie. On lui a déjà donné sa volonté, que craint-on? A coup sûr, le religieux fervent ou l'homme d'oraison qui désire goûter les joies divines, ne doit pas retourner en arrière, mais désirer mourir pour Dieu et endurer le martyre pour sa cause. Or, ne le savez-vous pas, mes sœurs ? Est-ce que la vie d'un bon religieux, de celui qui veut être compté parmi les amis intimes de Dieu, n'est pas un long martyre ? Je dis long, en comparaison de ce martyre d'un moment qu'ont enduré ceux qui ont eu la tête tranchée ; car toute vie n'est-elle pas courte, celle de quelques-uns en particulier ? Or, savons-nous si la nôtre ne sera pas courte et ne s'achèvera pas à l'heure ou à l'instant qui suivra notre détermination de servir Dieu fidèlement ? C'est là une chose possible. Car après tout, il n'y a pas à faire grand cas de tout ce qui a une fin. Songez donc que chaque heure peut être la dernière ; et quelle est celle parmi vous qui ne voudrait la bien employer ?

Croyez-moi, le plus sûr est de s'attacher à cette pensée. Travaillons donc à contrarier en tout notre volonté. Si nous nous y appliquons comme je l'ai dit, nous arriverons peu à peu, et sans savoir comment, au sommet de la perfection. Mais ne semble-t-il pas trop rigoureux de dire que nous ne devons rechercher notre satisfaction en rien ? Évidemment, si on passe sous silence les douceurs et les délices qu'amène cette lutte contre nous-mêmes, et les avantages ou la sécurité qu'elle procure dès cette vie même.

Comme toutes les sœurs de ce monastère suivent cette voie, le plus difficile est fait ; vous vous stimulez mutuellement ; vous vous aidez ; chacune d'entre vous s'applique à devancer les autres dans la pratique du

renoncement. Surveillez attentivement vos mouvements intérieurs, surtout ceux qui concernent les prééminences. Que le Seigneur nous préserve par sa douloureuse Passion de nous arrêter à toute pensée ou parole comme les suivantes : Je suis plus ancienne en religion, je suis plus âgée, j'ai travaillé davantage, on a plus d'égards pour telle sœur que pour moi. Il faut résister à ces pensées, dès qu'elles se présentent ; si vous vous y arrêtez, si vous venez à en parler, c'est une peste, et la source de grands maux. Lorsque vous aurez une prieure qui supportera tant soit peu des réflexions de ce genre, croyez que Dieu a permis que vous l'ayez en punition de vos péchés et que c'est là le commencement de votre perte. Priez-le avec ferveur qu'il daigne y remédier, parce que vous êtes exposées à un grave danger.

Vous trouverez peut-être que j'insiste beaucoup sur ce point et que j'expose une doctrine sévère, car Dieu accorde ses douceurs spirituelles à des âmes qui ne sont pas encore arrivées à ce détachement complet. C'est vrai, mais Dieu voit dans sa sagesse infinie que cela convient pour nous porter à tout abandonner par amour pour lui. Je n'appelle pas détachement la seule entrée en religion ; il peut y avoir des obstacles pour y entrer, et une âme parfaite peut pratiquer partout le détachement, et l'humilité. Il lui en coûtera plus d'efforts dans un lieu que dans un autre, j'en conviens, car c'est un grand point que de se trouver dans des circonstances favorables. Mais croyez-moi, là où règnent le point d'honneur et l'amour des biens temporels, il n'y a point de détachement, et cela peut exister dans les monastères comme ailleurs ; plus vous êtes éloignées des occasions, plus la faute sera grande. Malgré de longues années passées dans l'oraison, ou pour mieux dire, dans la méditation, car l'oraison parfaite finit par corriger ces défauts, on ne saurait

jamais grandir beaucoup ni arriver à jouir du véritable fruit de l'oraison.

Voyez, mes Sœurs, s'il n'y a pas quelque nécessité pour vous à vous renoncer sur les points dont j'ai parlé ; nous ne sommes ici que pour cela. En agissant autrement, vous ne seriez pas plus honorées ; et vous perdriez tout profit là où vous auriez pu gagner beaucoup, de sorte que déshonneur et perte vont ici ensemble. Que chacune d'entre vous considère où elle en est de l'humilité, et elle verra où elle en est de ses progrès spirituels.

Il me semble qu'en matière de prééminence, le démon n'osera pas tenter, même par un premier mouvement, l'âme véritablement humble ; comme il est extrêmement sagace, il redoute le coup dont il serait frappé. Il est impossible à l'âme humble de ne pas grandir et progresser dans cette vertu, si le démon tente par là. Cette âme en effet jette le regard sur sa vie ; elle voit de quelle sorte elle a servi Dieu et combien elle lui est redevable ; elle considère par quel prodigieux abaissement le Sauveur est descendu jusqu'à nous afin de nous donner l'exemple de l'humilité ; elle découvre ses propres péchés et le lieu où elle aurait mérité d'être condamnée ; elle tire de là tant de profits que le démon n'ose plus la tenter, dans la crainte d'avoir la tête brisée.

Voici un conseil que je vous donne ; ne l'oubliez point. Non seulement vous devez avancer intérieurement dans l'humilité, sans quoi ce serait un grand malheur ; mais tâchez encore, par vos actes extérieurs, de faire tourner votre tentation au profit des sœurs ; et si vous voulez vous venger du démon et vous délivrer plus promptement de la tentation, dès que vous êtes tentée, suppliez la supérieure de vous commander quelques offices bas, ou découvrez-en vous-même, dans la mesure du possible ; étudiez la manière de

briser votre volonté dans les choses qui lui répugnent et que Le Seigneur vous découvrira ; de la sorte, la tentation durera peu.

Dieu nous préserve des personnes qui prétendent le servir et prennent soin en même temps de leur honneur ! C'est là, croyez-moi, un mauvais calcul. Je l'ai déjà dit, l'honneur lui-même se perd dès qu'on le recherche, surtout quand il s'agit de prééminences ; il n'y a pas de toxique au monde qui empoisonne aussi promptement le corps que l'orgueil ne tue la perfection.

Mais, direz-vous, ce sont là de petites choses, des mouvements de nature, et il n'y a pas lieu d'en faire cas. Veillez au contraire à ne point les traiter à la légère. Ces choses montent comme l'écume. Une chose n'est pas petite, quand le danger est aussi grand que dans ces points d'honneur, et dans la recherche des torts qu'on peut nous avoir faits. Savez-vous pourquoi ? En voici une raison entre beaucoup d'autres. Le démon commence à vous tenter à propos d'une chose légère, qui ne sera presque rien ; mais aussitôt il la représente comme grave à une autre ; cette dernière croira même faire acte de charité en vous en parlant. Elle vous dira : Comment pouvez-vous supporter cette injure ? je prie Dieu de vous donner de la patience ; offrez-lui cette épreuve ; un saint ne souffrirait pas davantage. Le démon enfin met sur la langue de cette sœur mille faux raisonnements. J'admets que vous vous résigniez à souffrir ; vous serez néanmoins tentée de vaine gloire pour une épreuve que vous n'avez pas supportée avec la perfection que vous devriez montrer. Notre nature est si faible ! même lorsque nous reconnaissons n'avoir rien à souffrir d'une épreuve, nous pensons avoir fait quelque chose en la supportant, et nous y sommes fort sensibles. A plus forte raison quand nous voyons les autres en souffrir par amour pour nous ; voilà comment l'âme perd les occasions

qu'elle avait de gagner des mérites ; elle demeure alors plus faible ; elle laisse la porte ouverte au démon, qui reviendra vous tenter avec plus de violence.

Voici encore ce qui pourrait arriver. Je suppose que vous avez pris la résolution de tout souffrir humblement ; mais des compagnes peuvent venir vous trouver et vous dire : Vous êtes une insensée ! il est bon de ressentir les affronts. Oh ! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, qu'aucune d'entre vous ne se laisse aller à une charité indiscrète et ne montre de la compassion pour des injures imaginaires. Votre charité ressemblerait à celle qu'eurent pour le saint homme Job ses amis et sa femme.

CHAPITRE XIV

Ce chapitre continue à traiter de la mortification, et montre comment il faut fuir le point d'honneur et les principes du monde pour arriver à la véritable sagesse.

Je vous l'ai dit souvent, mes Sœurs, et je veux maintenant le consigner dans cet écrit pour que vous n'en perdiez point le souvenir ; non seulement les religieuses de ce monastère, mais toutes les personnes qui veulent tendre à la perfection, doivent fuir de mille lieues des paroles comme les suivantes : « J'avais raison ; on m'a fait tort ; celle qui m'a fait cela n'avait pas raison. » Dieu nous préserve des mauvaises raisons ! Est-ce que par hasard il était juste que notre bon Jésus souffrît tant d'injures, qu'on lui fît tant d'affronts et tant d'outrages ? Si une religieuse ne veut bien porter sa croix que dans la mesure où cela n'offense pas son bon droit, je me demande ce qu'elle fait dans un monastère. Qu'elle retourne dans le monde, où toutes ses prétentions ne la mettront pas non plus à l'abri de l'épreuve. Est-ce que vos souffrances seront si pénibles que vous n'en méritiez de plus grandes encore ? Quel motif avez-vous de vous plaindre ? Je n'en vois vraiment pas.

Lorsqu'on nous rend quelque honneur, ou qu'on nous traite avec attention et délicatesse, exposons nos raisons, car il est bien contre toute raison qu'on nous entoure d'égards en cette vie. Mais quant à ces affronts, ou à ce que nous appelons ainsi, puisqu'en

vérité on ne nous en fait aucun, je ne vois pas pourquoi nous irions en parler.

Ou nous sommes les Épouses du grand Roi, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, est-il une femme d'honneur qui ne prenne sa part des outrages faits à son mari, malgré la répugnance qu'elle pourrait en éprouver ? Car enfin honneur et déshonneur sont communs entre eux. Si bien que prétendre à entrer au royaume de notre Époux et à jouir de ses délices, sans vouloir prendre sur soi la plus petite part des affronts et des souffrances qu'il a endurés, c'est de la folie pure. Plaise à Dieu que nous ne désirions jamais rien de pareil ! Celle d'entre nous qui se croira la moins estimée, doit se considérer comme la plus heureuse ; et elle l'est, si elle supporte cette épreuve comme il faut. Elle ne manquera point d'être honorée ni en ce monde, ni en l'autre, vous pouvez m'en croire. Mais quelle folie est la mienne de dire que vous pouvez m'en croire quand la Sagesse infinie nous l'affirme ! Tâchons, mes filles, de retracer en quelque chose la profonde humilité de la très sainte Vierge dont nous portons l'habit. Je suis toute confuse quand je songe que nous nous appelons les religieuses de la Vierge ; car malgré toute l'humilité que nous croyons avoir, nous sommes encore loin de ce qui convient pour être les dignes filles d'une telle mère et les dignes Épouses d'un tel Époux.

Nous devons donc couper court immédiatement aux imperfections dont j'ai parlé ; sans cela, ce qui aujourd'hui ne semble rien, demain peut-être sera un péché véniel tellement dangereux, que si nous n'y veillons, il ne demeurera pas seul. C'est là une chose extrêmement funeste dans les maisons religieuses. Nous devons donc veiller beaucoup sur nous-mêmes, nous qui vivons en communauté, pour ne point porter tort à celles qui travaillent à nous faire du bien et à nous donner le

bon exemple. Si nous savions quel grave préjudice provient d'une mauvaise coutume, nous préférerions mourir plutôt que d'en être cause. Il ne s'agirait, après tout, que de la mort du corps ; mais les ravages faits aux âmes sont quelque chose de très grave, et semblent se continuer sans fin. Aux religieuses qui meurent, il en succède d'autres ; et il peut arriver qu'elles suivent plutôt une mauvaise coutume qui s'est introduite que de nombreux exemples de vertu. Pour la première, le démon ne la laisse point tomber ; quant aux vertus, il suffit de notre faiblesse pour les perdre.

Oh ! quelle charité elle ferait, quels services elle rendrait à Dieu, la religieuse qui, se voyant incapable de suivre les usages de cette maison, se l'avouerait sincèrement et s'en irait du monastère ! Oui, qu'elle parte, si elle ne veut trouver un enfer en ce monde, et plaise à Dieu qu'elle n'en trouve pas un second dans l'autre ! Il y a beaucoup de raisons de craindre ce malheur ; et peut-être que ni elle, ni les autres ne le comprendront aussi bien que moi.

Que l'on veuille m'en croire sur ce point, sinon le temps se chargera de me donner raison. Le but que nous poursuivons n'est pas seulement de vivre en religieuses, mais en ermites. Nous devons par conséquent nous détacher de toutes les créatures. Telle est précisément la grâce que le Seigneur accorde, comme je le constate, à celle qu'il a choisie pour cette maison en particulier. Le détachement de cette âme n'a pas encore atteint toute sa perfection ; néanmoins, ce qui prouve qu'elle y tend c'est la paix profonde et l'allégresse que Dieu lui donne à la pensée qu'elle n'aura plus à s'occuper des choses du siècle, et la saveur qu'elle trouve dans tous les exercices de la religion.

Je le répète, que parte celle qui est portée vers les choses du monde, et que l'on ne voit pas réaliser de progrès ; si néanmoins elle veut encore être religieuse,

qu'elle entre dans un autre monastère, sans quoi elle verra ce qui lui arrivera. Mais qu'elle ne se plaigne pas de moi qui ai inauguré ce genre de vie dans cette maison[1], et qu'elle ne m'accuse point de ne l'avoir point prévenue.

Cette maison est un ciel, si tant est qu'il puisse y en avoir un sur la terre ; mais c'est un ciel seulement pour les âmes qui s'appliquent uniquement à contenter Dieu, et qui ne se préoccupent pas de leur propre satisfaction. Leur vie est pleine de charmes. Voudraient-elles quelque chose en dehors de là, que non seulement elles ne pourraient l'avoir, mais qu'elles perdraient tout.

Une âme mécontente ressemble à quelqu'un qui est dégoûté de toute nourriture, si bonne qu'elle soit, et a en horreur les mets que ceux qui se portent bien prennent avec beaucoup d'appétit. Cette personne fera mieux son salut ailleurs ; elle y arrivera peut-être peu à peu à la perfection qu'elle n'a pu supporter dans cette maison, parce qu'on l'embrasse tout d'un coup. Il est vrai, on accorde du temps pour que l'intérieur soit complètement détaché et mortifié ; mais l'extérieur doit l'être sans retard. Si une sœur qui voit ce que font les autres et qui se trouve toujours en si excellente compagnie ne réalise pas de progrès en un an, je crains qu'elle n'en réalise pas davantage en plusieurs années, et qu'au lieu d'avancer, elle ne recule. Je ne dis pas que sa perfection doive égaler celle des autres ; néanmoins il faut que l'on comprenne que son âme se fortifie. Mais quand le mal est mortel, on ne tarde pas à s'en apercevoir.

1. Saint-Joseph d'Avila.

CHAPITRE XV

Où l'on montre combien il est important de ne jamais admettre à la profession une personne dont les dispositions intérieures sont opposées à ce qui vient d'être dit.

Je regarde comme certain que Dieu ne manque pas de favoriser beaucoup une âme qui est fermement résolue d'être à lui. Voilà pourquoi, quand une personne veut entrer chez nous, il faut examiner le but qu'elle se propose ; on doit voir, en outre, si elle ne cherche pas seulement à se tirer d'embarras, comme cela arrivera à un grand nombre. Le Seigneur peut évidemment corriger cette dernière intention, lorsque la personne jouit d'un bon jugement. Mais si elle en manque, on ne la recevra à aucun prix : elle ne comprendrait pas l'imperfection des vues qui l'auraient amenée, ni les avis des sœurs qui voudraient la guider dans une voie plus parfaite. En général, les personnes de cette sorte s'imaginent toujours mieux savoir ce qui leur convient que les plus sages. C'est là, à mon avis, un mal incurable, et il est bien rare qu'il ne soit pas accompagné de malice. Dans les monastères où les religieuses sont nombreuses, on pourrait le tolérer, mais là où l'on est en si petit nombre, c'est impossible.

Une personne qui a un bon jugement commence-t-elle à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement ; car elle voit que c'est là le plus sûr. Peut-être ne

portera-t-elle pas les autres à une haute perfection spirituelle : elle pourra, du moins, leur donner un bon conseil et leur être utile dans une foule de circonstances ; elle ne sera une fatigue pour aucune des sœurs ; mais si elle manque de jugement, je ne vois pas de quelle utilité elle peut être dans une Communauté : elle pourrait au contraire lui être très nuisible.

Le manque de bon sens ne se voit pas tout d'abord. Il y en a beaucoup qui parlent bien et comprennent mal ; d'autres qui parlent peu et assez mal, sont cependant capables de beaucoup de bien. On trouve des âmes chez qui la simplicité est alliée à la sainteté : elles s'entendent peu aux affaires et aux usages du monde, mais elles sont fort instruites dans l'art de traiter avec Dieu. Voilà pourquoi il faut se rendre bien compte des personnes avant de les recevoir, et les éprouver longtemps avant de les admettre à la profession. Donnez à entendre une bonne fois au monde que vous gardez la liberté de les renvoyer, et que dans un monastère où il y a des austérités, les motifs de le faire peuvent être nombreux. Quand on verra que c'est là un usage chez vous, on ne s'en offensera plus.

Je m'exprime de la sorte, à cause du malheur des temps et de notre extrême faiblesse : il ne nous suffit plus que nos ancêtres nous aient prescrit cette ligne de conduite pour mépriser ce que l'on regarde aujourd'hui comme une question d'honneur, par crainte de déplaire aux parents. Plaise à Dieu que nous ne soyons pas punies dans l'autre vie pour avoir admis de telles vocations ! car nous ne manquons jamais de prétextes pour nous persuader que c'était légitime. C'est là une affaire que chacune d'entre nous doit considérer en son particulier et recommander à Dieu. Nous devons, en outre, encourager la Supérieure à ne point manquer de fermeté dans une affaire de cette importance. Aussi je supplie Dieu de vous donner sa lumière. C'est un

précieux avantage pour vous de ne point recevoir de dot. Là où on en reçoit, il peut arriver que, pour n'avoir pas à rendre l'argent qu'on a déjà dépensé, on garde dans le monastère le larron qui ravit le trésor ; ce qui fait vraiment pitié. Pour vous, ne vous laissez émouvoir sur ce point par personne ; ce serait porter tort à ceux que vous voulez favoriser.

CHAPITRE XVI

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à ne point s'excuser même quand on se voit condamné sans être coupable.

Je suis toute confuse en songeant à la vertu que je veux vous conseiller ; j'aurais dû au moins la pratiquer un peu, et je vous avoue que j'y ai réalisé très peu de progrès. Jamais, me semble-t-il, je ne manque de motifs pour me persuader qu'il y a plus de vertu à s'excuser. Cela est permis quelquefois, et alors il serait mal de garder le silence ; mais je n'ai pas le discernement, ou, pour mieux dire, l'humilité voulue pour le faire quand il faut. C'est vraiment une grande humilité de se taire, lorsqu'on se voit condamné sans motif ; car on marche bien alors sur les traces du Sauveur, qui s'est chargé de toutes nos fautes. Je vous conjure donc instamment de vous appliquer avec soin à la pratique de cette vertu qui apporte avec elle de précieux avantages. Ne cherchez point à vous excuser ; vous n'en retireriez absolument aucun profit ; nous devons excepter certains cas, où je le répète, vous causeriez soit du chagrin, soit du scandale en ne disant pas ce qui est. Mais pour connaître ces circonstances, il faut avoir meilleur jugement que moi.

A mon avis, il est très important de s'exercer à la pratique de cette vertu, ou de travailler à obtenir du Seigneur la véritable humilité qui doit la produire. Celui qui est véritablement humble doit avoir le désir

sincère d'être méprisé, persécuté et condamné sans motif, même en choses graves. S'il veut imiter le Seigneur, en quoi peut-il mieux le faire ? Il ne faut pour cela ni forces corporelles, ni secours de personne, si ce n'est de Dieu.

Je voudrais, mes Sœurs, que ces vertus solides fussent l'objet de notre étude spéciale et de nos pénitences. Vous le savez déjà, je veille à ce que vous ne tombiez point dans des pénitences excessives, car elles peuvent nuire à la santé lorsqu'on s'y livre sans discernement ; quant aux vertus intérieures, il n'y a rien à craindre ; quelque rigides qu'elles soient, elles n'affaiblissent pas le corps, et ne l'empêchent pas de servir la Communauté ; au contraire, elles fortifient l'âme. En nous surmontant dans des choses même très petites, nous nous habituons, comme je vous l'ai dit d'autres fois, à remporter la victoire dans les grandes. Pour moi, je n'ai pu faire cette épreuve dans des choses importantes. Quand, en effet, j'ai entendu dire du mal de moi, j'ai toujours trouvé qu'on en disait bien trop peu ; si l'on m'accusait faussement, j'avais cependant offensé Dieu de bien des manières, et c'était beaucoup, à mon avis, qu'on n'en parlât point ; d'ailleurs je trouve bien moins pénible de me voir accusée de fautes supposées, que de m'entendre dire toutes mes vérités !

Ce qui aide beaucoup alors, c'est de considérer comment l'on se procure de très précieux avantages, par quelque voie que ce soit, et comment, tout bien considéré, on ne nous accuse jamais sans motif, car nous sommes toujours remplis de fautes. Le juste tombe sept fois par jour, et ce serait mentir que d'affirmer que nous sommes sans péché. Voilà pourquoi, bien qu'on nous accuse à tort, nous ne sommes jamais complétement exemptes de fautes, comme l'était le bon Jésus.

O mon Seigneur, quand je vois combien de sortes de tourments vous avez endurés et combien vous étiez loin de les mériter, je ne sais que dire de moi. Je me demande où j'avais l'esprit, lorsque je ne désirais pas la souffrance ; et j'ignore où j'en suis lorsque je me disculpe. Vous savez, vous, ô mon Bien, que si je possède quelque don, je ne l'ai pas reçu d'autres mains que des vôtres. Vous en coûte-t-il plus de donner beaucoup que de donner peu ? Si vous accordez vos dons quand nous n'avons aucun mérite, j'avoue que moi non plus, je n'ai point mérité les faveurs que vous m'avez faites. Pourrais-je désirer que l'on dise jamais de bien d'une créature aussi mauvaise que moi, quand on dit tant de mal de vous, ô Bien au-dessus de tous les biens ? Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible, ô mon Dieu. Je ne veux pas que vous le souffriez, ni qu'il y ait rien en votre servante qui ne plaise à vos regards. Considérez, Seigneur, que je suis aveugle et que je me contente de faire bien peu à votre service. Donnez-moi votre lumière et mettez en moi le désir sincère d'être méprisée de toutes les créatures, puisque je vous ai si souvent abandonné, vous qui m'avez aimée avec tant de fidélité. Qu'est ceci, mon Dieu ? Quel profit pensons-nous retirer à contenter les créatures ? Alors même que toutes nous imputeraient une foule de fautes, qu'importe, si aux yeux du Seigneur nous en sommes exemptes ?

O mes sœurs, nous n'arrivons jamais à comprendre cette vérité : voilà pourquoi nous n'arriverons jamais à être parfaites, si nous ne la considérons attentivement et si nous ne méditons sérieusement ce qui est et ce qui n'est pas.

Quand il n'y aurait d'autre avantage pour la personne qui vous a accusées faussement que celui de la confusion, si elle voit que vous vous laissez condamner injustement, il serait énorme. Un tel acte élève par-

fois l'âme beaucoup plus que dix sermons. D'ailleurs, nous devons toutes nous appliquer à prêcher par les œuvres, puisque l'Apôtre et notre incapacité nous interdisent de le faire par la parole. Ne vous imaginez jamais que, malgré l'étroite clôture où vous pouvez être, le bien ou le mal que vous ferez demeurera secret. Pensez-vous, mes filles, que, si vous ne vous disculpez pas, il n'y aura personne pour prendre votre défense ? Voyez comment le Seigneur a pris la défense de Madeleine lorsqu'elle était dans la maison du Pharisien, ou qu'elle était accusée par sa sœur. Il n'aura pas la même rigueur pour vous que pour lui-même, car ce n'est qu'une fois sur la croix qu'il permit au bon larron d'élever la voix en sa faveur. Aussi, il inspirera à quelqu'un la pensée de vous disculper ; s'il ne le fait pas, c'est que ce ne sera pas nécessaire. Voilà ce que l'expérience m'a montré, et c'est la pure vérité. Toutefois ne songez point à cela ; réjouissez-vous plutôt de vous voir accusées. Avec le temps, je vous l'assure, vous verrez quel profit en résulte pour votre âme. Elle commence alors à acquérir la liberté ; elle ne se préoccupe pas plus qu'on dise du mal d'elle que du bien ; il lui semble qu'on traite d'une affaire qui lui est étrangère. Quand deux personnes parlent entre elles, sans s'adresser à nous, nous ne nous préoccupons pas de leur répondre ; ainsi en est-il dans le cas présent. Une fois que par l'habitude on s'est bien persuadé que l'on n'a pas à répondre, il semble que ce n'est pas à nous que l'on s'adresse. Cela nous paraîtra impossible, à nous qui sommes fort susceptibles et peu mortifiées. Dans les débuts, c'est chose ardue ; mais, je le sais, on peut arriver à cette liberté d'esprit, à cette abnégation et à ce détachement avec la grâce de Dieu.

CHAPITRE XVII

De la nécessité de ce qui précède pour commencer à pratiquer l'oraison.

Ne vous imaginez pas que tout cela soit beaucoup ; je ne fais encore que préparer, comme on dit, les pièces du jeu sur la table. Vous m'avez demandé de vous exposer quel est le fondement de l'oraison. Pour moi, mes filles, bien que le Seigneur ne m'ait pas conduite par ce chemin, et sans doute je ne dois pas posséder le commencement même de ces vertus, je ne connais pas autre chose que ce que j'ai dit. Mais, croyez-moi, celui qui ne sait pas disposer les pièces au jeu d'échec jouera mal ; s'il ne sait pas faire échec, il ne saura pas faire mat. Vous allez me blâmer, en m'entendant parler de jeu, dès lors que le jeu n'existe pas ni ne doit exister dans cette maison. Voyez par là quelle mère Dieu vous a donnée, puisque j'ai connu même cette vanité ; néanmoins ce jeu, dit-on, est permis quelquefois ; à plus forte raison nous sera-t-il permis d'en adopter les règles, et si nous les appliquons scrupuleusement, nous ne tarderons pas à faire mat au Roi divin ! Il ne pourra s'échapper de nos mains ; il ne le voudra même pas.

A ce jeu, c'est la dame qui lui fait le plus la guerre, bien que toutes les autres pièces lui prêtent leur concours. Eh bien ! il n'y a pas de dame qui oblige le Roi divin à se rendre, comme l'humilité. C'est elle qui l'a fait descendre du ciel dans le sein de la Vierge ; et grâce à elle, nous l'attirerons dans nos âmes, aussi doucement que par un de ses cheveux. Croyez-moi,

celle qui aura le plus d'humilité le possèdera davantage; celle qui en aura moins en jouira moins. Je ne puis comprendre qu'il y ait et qu'il puisse y avoir de l'humilité sans amour, ni d'amour sans humilité ; et il n'est pas possible que ces deux vertus existent sans un profond détachement de tout le créé.

Vous me demanderez peut-être, mes filles, pourquoi je vous parle des vertus, quand vous avez tant de livres qui en traitent, et que vous désirez seulement que je vous entretienne de la contemplation. Je vous réponds que, si vous m'aviez priée de vous parler de la méditation, j'aurais pu le faire et donner à toutes le conseil de ne point l'omettre, alors même que l'on ne possèderait pas encore de vertus, parce que c'est par là que l'on commence à les acquérir toutes. Il est même de la plus haute importance pour tous les chrétiens de s'y adonner. Il n'y a personne, si coupable qu'il soit, qui doive la négliger dès que Dieu lui inspire un tel bien. J'ai déjà écrit ailleurs sur ce sujet et beaucoup d'autres l'ont fait également, qui savent ce qu'ils écrivent ; car pour moi je l'ignore certainement ; c'est Dieu seul qui le sait.

Quant à la contemplation, mes filles, c'est autre chose. Voici une erreur où l'on tombe généralement. Quelqu'un s'applique-t-il chaque jour un instant à penser à ses péchés, comme doit le faire quiconque n'est pas chrétien de nom seulement, qu'on l'appelle aussitôt un très grand contemplatif ; et immédiatement on voudrait voir en lui les hautes vertus que doit posséder tout grand contemplatif ; il croit lui-même les posséder, mais il se trompe, parce qu'il n'a pas su disposer à l'avance les pièces de son jeu. Il croyait que la connaissance seule des pièces suffirait pour faire mat ; mais c'est là chose impossible, cas ce roi dont nous parlons ne se livre qu'à ceux qui se livrent complètement à Lui.

CHAPITRE XVIII

Différence qu'il doit y avoir entre la vie parfaite des contemplatifs et ceux qui se contentent de l'oraison mentale. Dieu peut élever quelquefois une âme dissipée à la contemplation parfaite ; motif pour lequel il agit ainsi. Importance de ce chapitre et du suivant.

Si donc, mes filles, vous voulez que je vous parle du chemin qui vous mènera à la contemplation, permettez-moi de m'étendre un peu sur des points qui au premier abord ne vous paraîtront pas très importants, et qui cependant, à mon avis, le sont beaucoup. Si vous ne voulez ni les écouter ni les mettre en pratique, restez avec votre oraison mentale toute la vie. Mais je vous déclare, à vous et à toutes les personnes qui veulent posséder ce bien de la contemplation parfaite, que vous n'y parviendrez jamais ; voilà ce que m'a appris une recherche qui a duré vingt ans, bien que je puisse me tromper, en jugeant des autres par moi-même.

Comme quelques-unes d'entre vous ne savent pas d'une manière précise ce que c'est que l'oraison mentale, je vais vous l'expliquer. Plaise à Dieu que nous possédions cette oraison dans la perfection voulue ! Mais je crains encore que nous n'y arrivions difficilement, si ce n'est par la pratique des vertus. Il n'est pas nécessaire toutefois que les vertus soient aussi élevées pour l'oraison mentale que pour la contemplation. Croyez-moi, le Roi de gloire ne viendra jamais

dans notre âme, j'entends pour s'unir à elle, tant que nous ne nous efforcerons pas d'acquérir de solides vertus. Je veux m'expliquer, car si vous surpreniez dans mon langage quelque chose qui ne fût pas conforme à la vérité, vous ne me croiriez plus, et vous auriez raison, si je le faisais sciemment. Mais que Dieu m'en préserve ! si cela arrivait, ce serait parce que je n'en sais pas davantage, ou que je ne comprends pas ce dont je parle.

Je veux donc vous dire que Dieu veut quelquefois accorder cette haute faveur à des âmes qui sont en mauvais état, pour les tirer par ce moyen des mains du démon.

O mon Seigneur, que de fois nous vous mettons aux prises avec lui ! N'est-ce pas assez que vous vous soyez laissé porter dans ses bras sur le pinacle du temple, pour nous apprendre à le vaincre ? Quel spectacle, mes filles ! Le Soleil divin près de l'esprit de ténèbres ! Quelle terreur devait éprouver ce malheureux esprit, sans en connaître la cause, parce que Dieu ne le lui permit pas ! Bénies soient une telle compassion et une telle miséricorde ! Mais quelle ne devrait pas être notre honte, à nous chrétiens, de le mettre tous les jours aux prises, comme je l'ai dit, avec une bête si immonde ! Il était bien nécessaire, Seigneur, que vos bras fussent tout-puissants ! Mais comment ne sont-ils pas demeurés affaiblis après toutes les tortures que vous avez endurées sur la Croix ? Oh ! comme tout ce que l'on endure par amour se guérit facilement ! Aussi, je crois que si vous aviez gardé la vie, l'amour même que vous nous portiez eût suffi à guérir toutes vos plaies, il n'était point nécessaire d'une autre médecine. O mon Dieu, daignez appliquer cette médecine sur tout ce qui me cause de la peine et du chagrin ! Que de grand cœur je souhaiterais les souffrances, si j'étais assurée d'en guérir par un remède si salutaire !

Je reviens à mon sujet. Dieu sent qu'il peut gagner certaines âmes par le moyen dont j'ai parlé. Les voyant complètement dissipées, il ne veut rien négliger pour les ramener à lui. Bien qu'il les trouve mal disposées et dépourvues de vertu, il leur donne des plaisirs, des délices, une tendresse qui commencera à exciter leurs désirs. Il les élève quelquefois, mais rarement, à une contemplation qui d'ailleurs dure peu. Il agit de la sorte, je le répète, pour voir, si à l'aide de cette faveur elles voudront se disposer à jouir souvent de sa présence ; mais si elles ne le font pas, qu'elles me pardonnent de le leur déclarer, ou plutôt, Seigneur, pardonnez-nous : c'est un grand mal, quand vous vous tournez vers elles de cette sorte, qu'elles osent se tourner vers les choses de la terre pour s'y attacher.

Pour moi, je suis persuadée qu'il y en a beaucoup que Dieu, Notre-Seigneur, éprouve de cette sorte, et qu'il y en a peu qui se disposent à jouir de cette faveur. Lorsque le Seigneur accorde cette grâce et que nous ne négligeons rien pour y répondre, je regarde comme certain qu'il ne discontinue pas de nous combler de ses bienfaits, jusqu'à ce qu'il nous ait élevés à un très haut degré. Si nous ne nous donnons pas à Sa Majesté avec le même amour qu'elle se donne à nous, elle nous accorde encore une grande grâce en nous laissant dans l'oraison mentale et en nous faisant visite de temps en temps, comme à des ouvriers de sa vigne. Quant aux autres, ils sont traités en enfants bien-aimés. Le Seigneur ne voudrait pas qu'ils s'éloignent de lui ; lui-même ne s'en éloigne pas, parce que leur volonté est de ne le point abandonner. Il les fait asseoir à sa table ; il leur donne à manger des mets dont il se nourrit ; il s'ôte même le morceau de la bouche pour le leur donner.

O bienheureuse sollicitude, mes filles ! O bienheureux détachement de choses si viles et si basses qui nous élève à un état si sublime ! Considérez-le bien ; que vous

importera, une fois que vous serez entre les bras de Dieu, que le monde entier vous condamne ? Il est puissant ; et il peut vous délivrer de toutes les épreuves. Il n'a eu qu'à commander une seule fois que le monde fût, et le monde a été fait. Pour lui, vouloir c'est faire. Ne craignez pas qu'il consente à ce que l'on parle contre vous, à moins que ce ne soit pour votre plus grand bien; car il ne saurait répondre si médiocrement à l'amour qu'on a pour lui. Ainsi, mes Sœurs, pourquoi ne lui montrerions-nous pas notre amour, autant qu'il dépend de nous ? Voyez plutôt combien nous gagnons au change : notre amour contre le sien ! Sachez qu'il peut tout et que nous n'avons de pouvoir qu'autant que Dieu nous en accorde. Or, qu'est-ce que nous faisons pour vous, ô Seigneur, qui nous avez créées ? Rien en vérité, puisque nous nous contentons d'une petite résolution. Mais, si Sa Majesté veut qu'avec ce qui n'est rien nous méritions le Tout, ne soyons donc pas insensées au point de ne pas l'écouter.

O Seigneur, tout notre mal vient de ce que nous n'avons pas notre regard fixé sur vous. Si nous ne regardions que le chemin, nous arriverions bientôt ; mais nous faisons mille chutes, mille faux pas ; nous nous trompons de route parce que nous ne tenons pas, je le répète, notre regard fixé sur le chemin véritable. On dirait que nous ne l'avons jamais suivi, tant il nous paraît nouveau. C'est une chose déplorable que de voir ce qui se passe parfois. Voir diminuer tant soit peu l'estime qu'on a de nous, cela ne se souffre point, ne doit pas même se souffrir ; et nous voilà aussitôt proclamant que nous ne sommes pas des saints. Dieu nous préserve de dire, mes filles, lorsque nous ferons quelque chose d'imparfait : Nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saintes ! Bien que nous ne le soyons pas, considérez quel avantage il y a à penser que nous pourrions

le devenir avec l'aide de Dieu, si nous nous y appliquions. Ne craignez pas qu'il nous manque, si nous ne négligeons rien de notre part. Et puisque nous ne sommes pas venues ici pour un autre but, mettons-nous, comme on dit, à l'ouvrage. Il n'est rien que nous voyions de vraiment glorieux pour Dieu, que nous ne devions tenter d'accomplir avec sa grâce. Je voudrais que cette présomption régnât dans ce monastère ; elle fait toujours grandir l'humilité et acquérir une sainte hardiesse. Dieu assiste les âmes généreuses ; il ne fait aucune acception de personnes.

Me voilà bien loin de mon sujet. Je reviens donc à ce que je disais, et je vais vous expliquer ce qu'il faut entendre par oraison mentale et contemplation. Cela semble hors de propos ; mais vous souffrez tout de moi ; peut-être comprendrez-vous mieux mon langage grossier que le style élégant d'un autre. Daigne le Seigneur m'accorder la grâce qu'il en soit de la sorte ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XIX

Ce chapitre montre comment toutes les âmes ne sont pas appelées à la contemplation, comment quelques-unes y arrivent tard, et comment celle qui est véritablement humble doit s'avancer avec joie par le chemin où le Seigneur la conduit.

Il vous semble que j'arrive enfin à traiter de l'oraison. Mais auparavant j'ai à vous parler quelque peu d'une chose très importante : elle concerne l'humilité et est nécessaire dans cet asile [1] dont le principal exercice est l'oraison. Comme je l'ai déjà dit, nous avons le plus grand intérêt à pratiquer sérieusement l'humilité. Le point que je veux vous exposer maintenant est capital pour l'exercice de cette vertu, et indispensable à toutes les personnes qui se livrent à l'oraison.

Comment l'homme véritablement humble pourra-t-il s'imaginer qu'il possède autant de vertu que ceux qui sont devenus contemplatifs ? Sans doute Dieu peut, dans sa bonté et sa miséricorde, le rendre tel ; mais qu'il m'en croie, et se tienne toujours à la dernière place, comme nous l'a enseigné Notre-Seigneur par sa parole et par ses exemples. Qu'il se dispose néanmoins à la contemplation, dans le cas où Dieu voudrait le conduire par cette voie. Si telle n'est pas la volonté de Dieu, l'humilité sera alors sa res-

1. Saint-Joseph d'Avila.

source ; l'âme s'estimera heureuse d'être la servante des servantes du Seigneur ; elle bénira Sa Majesté de l'avoir appelée en leur compagnie, quand elle avait mérité d'être en enfer l'esclave des démons.

Je ne dis pas cela sans raison sérieuse, car, je le répète, il est très important de bien comprendre que Dieu ne conduit pas toutes les âmes par le même chemin ; et celui qui se croit le plus vil est peut-être le plus élevé devant Dieu. Ainsi donc, bien que toutes les sœurs de ce monastère soient adonnées à l'oraison, il ne s'ensuit pas que toutes doivent être contemplatives. C'est impossible. Ce serait un chagrin immense pour celle qui ne le serait pas, si elle ne comprenait point cette vérité qu'un tel état est un pur don de Dieu, et n'est point nécessaire pour le salut ; et puisque Dieu ne l'exige nullement comme prix de ses récompenses, elle peut être sûre que personne non plus ne s'avisera de l'exiger d'elle. Elle pourra, sans ce don, être très parfaite si elle accomplit ce que j'ai dit ; peut-être même aura-t-elle beaucoup plus de mérite, parce qu'elle travaille plus à ses dépens. Le Seigneur la traite comme une âme forte et lui réserve pour les lui donner toutes à la fois les consolations dont elle aura été privée sur la terre. Aussi ne doit-elle point se décourager, ni abandonner l'oraison, ni omettre de faire comme les autres ; parfois le Seigneur vient tard, mais alors il paie bien et il donne autant en une seule visite qu'il a donné peu à peu à d'autres en plusieurs années. Pour moi, je suis restée plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer, si ce n'est à l'aide d'un livre, et sans doute beaucoup de personnes sont-elles dans ce cas. Il y en a d'autres qui n'y réussissent pas même par ce moyen. Elles ne peuvent prier que vocalement ; cela fixe mieux leur attention. Quelques-unes ont l'esprit si léger qu'elles ne sauraient se concentrer sur un sujet ; leur pensée est si instable

que, dès qu'elles veulent l'arrêter sur Dieu, elles tombent dans mille rêveries puis mille scrupules et mille doutes.

Je connais une personne très âgée, qui mène une vie très sainte. Elle est très pénitente et grande servante de Dieu. Depuis de longues années elle consacre chaque jour plusieurs heures à l'oraison vocale ; quant à l'oraison mentale, elle n'a jamais pu la faire. Le plus dont elle soit capable, c'est de se fixer peu à peu à ce qu'elle récite vocalement. Il y a beaucoup de personnes dans ce cas. Lorsqu'elles sont humbles, elles ne sont pas plus mal partagées à la fin que celles qui auront été comblées de consolations ; elles recevront tout autant. Elles auront marché en quelque sorte avec plus de sécurité. Nous ne savons pas, en effet, si ces consolations viennent de Dieu, ou du démon. Si elles viennent du démon, elles sont très dangereuses, parce que son but est de nous inspirer de l'orgueil. Si elles viennent de Dieu, nous n'avons rien à craindre ; car elles apportent avec elles l'humilité, comme je l'ai exposé longuement dans l'autre livre [1].

Les âmes qui sont privées de telles consolations se tiennent dans l'humilité. Elles craignent qu'il n'y ait eu de leur faute et elles s'appliquent toujours à réaliser des progrès. Voient-elles les autres répandre une seule larme, elles s'imaginent que, n'en répandant point elles-mêmes, elles sont fort en retard dans le service de Dieu ; mais peut-être seront-elles beaucoup plus avancées que les autres. Les larmes, quelque bonnes qu'elles soient, ne sont pas toutes parfaites. L'humilité, la mortification, le détachement et les autres vertus offrent toujours plus de sécurité, et n'exposent à aucun danger. Soyez donc sans crainte ;

1. Le livre de sa *Vie*, chap. XVII, XIX, XXVIII.

vous pouvez arriver à la perfection comme les plus hauts contemplatifs.

Sainte Marthe ne laissait pas d'être une sainte, bien qu'on ne dise pas qu'elle fût contemplative. Que prétendez-vous de plus que de ressembler à cette bienheureuse sainte, qui a mérité de recevoir tant de fois dans sa demeure Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui donner à manger, de le servir, de manger à sa table ? Si vous restiez en contemplation comme Madeleine, il n'y aurait personne pour donner à manger à cet Hôte divin. Eh bien ! représentez-vous que ce monastère qui nous abrite est la maison de Marthe, et qu'il y faut un peu de tout. Les sœurs qui sont conduites par la vie active ne murmureront point contre celles qui sont très absorbées dans la contemplation ; elles savent, en effet, que le Seigneur prendra leur défense, quand bien même elles se tairaient, et qu'en général il les porte à l'oubli d'elles-mêmes et de tout le reste. Elles doivent se souvenir qu'il en faut une au moins parmi elles pour lui préparer son repas. Qu'elles s'estiment heureuses de le servir comme Marthe ; qu'elles considèrent que la véritable humilité consiste beaucoup à accepter promptement et avec joie ce qu'il plaît au Seigneur d'ordonner à notre égard, et à nous considérer comme indignes d'être appelées ses servantes. Mais si la contemplation, si l'oraison soit mentale, soit vocale, si le soin des malades, les divers offices de la maison et le travail même le plus vil, si tout cela est un moyen de servir l'Hôte qui vient loger, manger et prendre son repos chez nous, que nous importe d'avoir tel ou tel emploi ?

Je ne dis pas que la contemplation dépende de nous, mais que nous ne devons négliger aucun devoir. La contemplation, en effet, ne dépend pas de notre choix ; elle est un don du Seigneur. S'il lui plaît de laisser après de longues années chacune de nous dans l'office où

elle est, voyez la belle humilité que de vouloir l'échanger pour un autre. Laissez faire le Maître de la maison. Sage et puissant comme il est, il sait ce qui vous convient et ce qui lui convient à lui-même. Faites ce qui est en votre pouvoir, disposez-vous à la contemplation avec toute la perfection dont il a été parlé, et soyez-en assurées, il ne manquera pas, à mon avis, de vous accorder ce don si vous avez vraiment du détachement et de l'humilité. S'il ne vous l'accorde pas, c'est qu'il vous réserve cette joie tout entière pour le ciel ; ainsi que je vous l'ai déjà dit, il vous traite comme des âmes fortes : il vous donne ici-bas la Croix, comme Sa Majesté elle-même l'a toujours portée. Quelle meilleure preuve d'amitié peut-il nous montrer que de vouloir pour nous ce qu'il a voulu pour lui ? Et peut-être aurions-nous moins de mérite si nous étions élevées à la contemplation. Ce sont là des jugements de Dieu, et nous n'avons pas à nous en occuper. C'est très heureux que le choix de notre voie ne dépende pas de nous ; sans quoi, comme celle de la contemplation semble renfermer plus de paix, nous voudrions tous, à coup sûr, être de grands contemplatifs. Oh ! le précieux avantage que de ne point rechercher un gain d'après nos propres vues ! Nous n'avons alors aucune perte à redouter ; car Dieu ne permet jamais à l'âme vraiment mortifiée d'en éprouver aucune, si ce n'est afin de lui faire gagner plus de mérite.

CHAPITRE XX

Ce chapitre continue le même sujet ; il montre combien les travaux des contemplatifs surpassent ceux des âmes qui sont dans la vie active, ce qui est pour elles un grand sujet de consolation.

Je vous dis donc, mes filles, à vous que Dieu ne conduit pas par ce chemin, que les contemplatifs, d'après ce que j'ai vu et compris, ne portent pas une croix plus légère que vous. Vous seriez étonnées si vous saviez par quelles voies et par quelles épreuves Dieu les fait passer. Je connais les deux états. Je sais très bien que les travaux que Dieu envoie aux contemplatifs sont intolérables ; ils sont de telle sorte qu'on ne pourrait les supporter si Dieu ne donnait à savourer ses délices. Il est clair qu'il en doit être ainsi. Dieu, en effet, conduit ceux qu'il aime par la voie des épreuves ; et plus il les aime, plus il leur envoie d'épreuves. Ne nous imaginons donc pas qu'il a en horreur les contemplatifs, puisqu'il les loue de sa propre bouche et les regarde comme ses amis. Mais il serait absurde de croire qu'il admet dans son intimité ceux qui vivent dans les délices et qui ne portent pas la croix. Je suis persuadée qu'il leur envoie des épreuves bien plus lourdes qu'aux autres. Comme Dieu les fait passer par un chemin abrupt et rude, au point qu'ils s'imaginent parfois s'être égarés et devoir revenir sur leurs pas pour recommencer leur route, Sa Majesté doit alors les fortifier, non avec de l'eau, mais avec un vin qui les enivre et qui, en leur faisant perdre cons-

cience, leur permette de supporter toutes les épreuves. Aussi je vois peu de vrais contemplatifs que je ne trouve pleins de courage et résolus à souffrir ; car la première chose que fait le Seigneur, s'il les trouve faibles, c'est de leur donner du courage et de les rendre intrépides au milieu de toutes les croix.

Ceux qui sont adonnés à la vie active s'imaginent, dès qu'ils sont témoins de quelques faveurs accordées aux contemplatifs, que ces âmes sont toujours dans la jubilation. Pour moi, je vous assure qu'ils ne pourraient peut-être pas souffrir un seul jour ce qu'elles endurent. Mais comme le Seigneur sait ce qu'il nous faut, il donne à chacun de nous l'office qu'il juge convenir davantage à l'âme, à sa propre gloire et au bien du prochain. Pourvu que votre préparation soit bonne, votre travail, soyez-en assurées, ne sera pas perdu. Considérez bien ce que je dis. Nous devons toutes nous efforcer d'atteindre ce but, car nous ne sommes pas ici pour autre chose ; travaillons-y donc, non pas seulement une année ou deux, ni même dix, mais persévérons-y encore, pour ne pas avoir l'air de l'abandonner par lâcheté. Prouvons au Seigneur que nous ne négligeons rien pour l'atteindre. Les soldats, malgré les services nombreux qu'ils ont déjà rendus, doivent être toujours prêts à exécuter les ordres de leur capitaine, quels qu'ils soient ; car c'est de lui qu'ils doivent recevoir leur paye. Mais combien est supérieure à la solde que donnent les rois de la terre, celle que donne notre Roi !

Voyant donc les soldats présents et désireux de le servir, le capitaine, qui connaît d'ailleurs leurs aptitudes, leur distribue les emplois d'après leur valeur respective ; s'il ne les trouvait pas présents, il ne leur confierait aucune charge, et ne leur demanderait aucun service.

Ainsi donc, mes sœurs, appliquons-nous à l'oraison

mentale ; celles qui ne pourront faire cette oraison se livreront à la prière vocale, à la lecture et à des entretiens avec Dieu, comme je le dirai plus loin. Mais ne laissez point les heures d'oraison qui sont fixées pour toutes. Vous ne savez pas à quel moment l'Époux vous appellera ; craignez donc le sort des vierges folles. Vous ignorez, en outre, si l'Époux ne voudra pas vous réserver de plus grandes croix qu'il vous fera trouver douces par les consolations dont il vous comblera. S'il ne le fait pas, sachez que vous n'y êtes pas aptes et qu'il vous convient de continuer la prière vocale ; vous mériterez alors en vous humiliant et en croyant sincèrement que vous êtes même inférieures à l'emploi que vous remplissez. Soyez pleines de joie d'accomplir ce qui vous est commandé, comme je l'ai dit, et que votre humilité soit sincère. Bienheureuses les servantes de la vie active qui la possèdent ! et qui ne se plaindront que d'elles-mêmes. Laissez donc aux autres leurs propres combats, qui ne sont pas une mince affaire.

Voyez le porte-drapeau dans les batailles. Il ne se bat point ; mais il ne laisse pas pour cela de courir de grands dangers. Il doit souffrir intérieurement plus que tous les autres, parce que, comme il porte l'étendard, il ne peut parer les coups, et doit se laisser mettre en pièces plutôt que de le lâcher.

Ainsi les contemplatifs doivent arborer l'étendard de l'humilité et supporter tous les coups qu'on leur donne, sans en rendre aucun ; leur office est de souffrir comme le Christ, de tenir toujours la croix bien haut, sans jamais l'abandonner, malgré les dangers où ils sont, ni montrer la moindre faiblesse au milieu de leurs souffrances. C'est dans ce but que Dieu leur a confié un poste si glorieux. Qu'ils prennent donc garde à eux, car s'ils abandonnent le drapeau, la bataille est perdue ; et ils portent, à mon avis, un grave préjudice aux âmes moins élevées, qui devraient les considérer

comme leurs capitaines et les amis de Dieu, et qui remarquent alors que leurs œuvres ne correspondent plus à leur office. Que de simples soldats s'en tirent comme ils peuvent ; parfois même ils s'éloignent des endroits les plus dangereux : personne ne s'en aperçoit, et ils ne perdent pas l'honneur pour cela. Mais pour les chefs, ils sont le point de mire de tout le monde ; ils ne peuvent bouger sans qu'on les remarque. Sans doute, leur office est beau et honorable ; celui-là reçoit une haute faveur qui en est investi par le roi ; mais ce n'est pas une petite obligation qu'il s'impose en l'acceptant.

Ainsi, mes Sœurs, puisque nous ne savons ce que nous demandons, laissons donc Dieu agir lui-même ; n'imitons pas ces personnes qui semblent réclamer de lui des faveurs, comme s'il était tenu en justice de les accorder. Étrange manière de pratiquer l'humilité ! Aussi Celui qui nous connaît tous a-t-il raison de n'en accorder que rarement à ces âmes. Il voit avec évidence qu'elles ne sont pas préparées à boire son calice.

Voulez-vous savoir, mes filles, si vous êtes vraiment avancées dans la vertu ? Que chacune d'entre vous examine si elle se croit la plus misérable de toutes, et si elle le manifeste par des œuvres qui portent les autres dans la voie du progrès et du bien. La plus parfaite n'est point celle qui goûte le plus de suavité dans l'oraison et qui reçoit de Dieu des ravissements, des visions ou des faveurs de ce genre. Attendons plutôt d'être dans l'autre monde pour en connaître la valeur. L'humilité, au contraire, c'est une monnaie qui a cours, un revenu qui ne fait jamais défaut, une rente perpétuelle et non une redevance remboursable à volonté [1], comme ces faveurs extraordinaires,

1. Le *juro* est en soi une rente perpétuelle, mais le *censo* se rachète facilement.

qu'on nous donne et qu'on peut nous retirer. Notre vrai trésor consiste dans une humilité profonde, une mortification sincère, et une obéissance telle que l'on ne s'écarte pas d'une ligne de ce que commande le Supérieur, car il tient la place de Dieu ; et c'est vraiment Dieu, vous le savez, qui nous commande par son intermédiaire.

C'est surtout l'obéissance que je devrais recommander, puisque sans elle, à mon avis, il n'y a pas de vraie religieuse, mais je n'en parlerai point, dès lors que je m'adresse à des religieuses qui me semblent vraiment bonnes, ou du moins qui désirent l'être. Je ne me permets qu'un mot sur un point si connu et si important ; ainsi vous ne l'oublierez point.

Voilà une personne qui est soumise par vœu à l'obéissance, et elle y manque en n'apportant pas tous ses soins à s'y bien conformer. Pourquoi habite-t-elle dans un monastère ? Je n'en sais vraiment rien. Cependant je puis lui assurer que, tant qu'elle manquera à son vœu, elle n'arrivera jamais à être contemplative, ni même à bien remplir les devoirs de la vie active. Cela me paraît absolument certain. Supposons même qu'il s'agisse d'une personne qui n'a pas fait vœu d'obéissance ; si elle veut, ou si elle prétend arriver à la contemplation, elle doit, pour être bien assurée de sa voie, remettre complètement sa volonté entre les mains d'un confesseur expérimenté. C'est une chose connue, en effet, que l'on réalise plus de progrès par ce moyen en un an, que sans lui en plusieurs années. Mais comme cet avis n'est pas pour vous, il est inutile de m'y arrêter plus longtemps.

Je conclus donc, mes filles, en vous disant que les vertus dont je viens de parler sont celles que je désire voir en vous, celles que vous devez rechercher et ambitionner saintement. Quant aux faveurs ou dévotions dont il a été parlé, ne vous affligez pas si vous en êtes

privées. Elles ne constituent pas un bien certain. Chez d'autres personnes, peut-être, elles seront un don de Dieu ; mais en vous, elles pourraient être, par une permission de Sa Majesté, une illusion du démon qui vous tromperait comme il en a trompé d'autres. Et puisqu'il s'agit d'une chose douteuse, pourquoi la désireriez-vous, quand vous avez tant de moyens de servir Dieu d'une manière sûre ? Pourquoi vous exposeriez-vous à un pareil danger ?

Je me suis beaucoup étendue sur ce point, parce que cela convient, ce me semble, vu la faiblesse de notre nature. Mais Dieu sait la fortifier, quand il lui plaît de nous élever à la contemplation. S'il ne vous y élève pas, ce sera, du moins, une joie pour moi de vous avoir donné ces avis dont les contemplatifs eux-mêmes pourront tirer profit pour s'humilier. Que le Seigneur dans sa bonté daigne nous accorder sa lumière, pour que nous suivions en tout sa volonté, et nous n'aurons rien à craindre !

CHAPITRE XXI

Ce chapitre commence à traiter de l'oraison, et s'adresse aux âmes qui ne peuvent discourir avec l'entendement.

Il y a longtemps que j'ai écrit ce qui précède, sans avoir jamais eu le loisir de le continuer. Si je voulais savoir ce que j'ai dit, je devrais me relire ; mais pour ne pas perdre de temps, je continuerai comme je pourrai, sans me préoccuper de mettre une liaison avec ce qui précède.

Les personnes qui ont un jugement rassis, qui sont déjà exercées à la méditation et peuvent se recueillir, ont à leur disposition une foule de livres excellents, composés par des auteurs de mérite. Celles d'entre vous qui sont dans ce cas se tromperaient donc si elles faisaient quelque cas de ce que je vais dire sur l'oraison. Elles ont en effet sous la main des livres qui leur retracent pour chaque jour de la semaine les mystères de la vie et de la Passion de Notre-Seigneur, des méditations sur le jugement, sur l'enfer, sur notre néant et sur nos grandes obligations envers Dieu ; les uns et les autres renferment une doctrine et une méthode excellentes en ce qui concerne le fondement et le but de l'oraison [1].

1. La Sainte doit faire ici allusion aux livres sur l'oraison qu'elle désigne au chap. II de ses *Constitutions* primitives : le *Chartreux*, les livres de Louis de Grenade, de saint Pierre d'Alcantara, de Jean d'Avila, etc. Peut-être pense-t-elle aussi aux *Exercices Spirituels* de saint Ignace.

Je n'ai rien à dire à celles qui suivent ce genre d'oraison, ou qui y sont déjà habituées. Par un chemin aussi sûr, le Seigneur les conduira au port de la lumière, et des commencements aussi bons les amèneront à une fin excellente. Quiconque suivra cette voie trouvera repos et sécurité : quand la pensée a une assiette stable, on connaît une paix entière.

Mais il est un point dont je voudrais parler, afin de donner quelques conseils, si le Seigneur m'en accorde la grâce. S'il ne me l'accorde pas, je voudrais du moins vous faire comprendre que beaucoup d'âmes souffrent du tourment dont je vais parler, afin que vous ne vous attristiez point dans le cas où vous seriez de ce nombre.

Il y a des âmes dont l'esprit est très instable ; elles ressemblent à des chevaux qui ne sentent plus le frein et qu'on ne saurait arrêter. Elles vont ici ou là, et sont toujours dans l'agitation, soit que cela provienne de leur nature, soit que Dieu le permette ainsi. J'en suis touchée de la plus vive compassion. On dirait des personnes desséchées par une soif brûlante qui aperçoivent au loin une source d'eau vive et qui, quand elles veulent en approcher, trouvent des ennemis qui leur en barrent l'accès au commencement, au milieu et au bout du chemin qui y conduit. Il arrive qu'à force de lutter, et lutter ferme, elles triomphent des premiers ennemis ; mais elles se laissent vaincre par les seconds, et elles aiment mieux mourir de soif que de lutter encore pour boire une eau qui doit leur coûter si cher. Elles cessent tout effort ; elles perdent courage. D'autres âmes qui ont assez de valeur pour vaincre les seconds ennemis, n'en ont plus aucune devant les troisièmes, et peut-être n'étaient-elles plus qu'à deux pas de la source d'eau vive dont Notre-Seigneur a dit à la Samaritaine : Celui qui en boira n'aura plus jamais soif.

Oh ! qu'elle est juste, qu'elle est vraie, cette parole prononcée par Celui qui est la Vérité même ! L'âme qui boit de cette eau n'a plus soif des choses de cette vie ; elle sent en elle une autre soif qui va croissant pour les choses de l'autre vie et dont la soif naturelle ne saurait nous donner la moindre idée. Mais qui dira combien l'âme est altérée de cette soif ! Car elle en comprend tout le prix, et bien que cette soif soit un supplice terrible, elle apporte avec elle une suavité qui est son propre apaisement. Elle ne tue point ; elle éteint seulement le désir des choses de la terre, et rassasie l'âme des biens célestes. Quand Dieu daigne étancher la soif avec cette eau, une des plus grandes grâces qu'il puisse accorder à l'âme, c'est de la laisser encore tout altérée. Chaque fois qu'elle boit de cette eau, elle désire toujours plus ardemment en boire encore.

Parmi les nombreuses propriétés que doit avoir l'eau, il y en a trois qui se présentent maintenant à mon esprit et qui conviennent à mon sujet. L'une, c'est de rafraîchir. Quelle que soit la chaleur que nous ayons, elle disparaît dès que nous nous mettons à l'eau. Un grand feu même ne résiste pas à son action — si ce n'est celui qui, étant produit par le goudron, n'en devient que plus actif. O grand Dieu ! quelle merveille qu'un feu qui s'enflamme davantage par l'eau quand il est fort, puissant et au-dessus des éléments, car l'eau qui lui est opposée, loin de l'éteindre, l'active encore plus ! Ce me serait un grand secours de pouvoir m'entretenir ici avec quelqu'un qui sût la philosophie et qui me rendît compte de la propriété des choses. Je pourrais alors m'expliquer sur ce sujet qui m'émerveille. Mais je ne sais comment l'exposer, et peut-être même que je ne l'ai pas bien compris.

Lorsque Dieu vous appellera, mes Sœurs, à boire

de cette eau, en compagnie de celles d'entre vous qui jouissent déjà d'une pareille faveur, vous goûterez ce que je dis. Vous comprendrez comment le véritable amour de Dieu, s'il est fort, s'il est libre des choses de la terre et plane au-dessus d'elle, est incontestablement le maître des éléments et du monde. Quant à l'eau qui tire son origine d'ici-bas, soyez sans crainte, elle n'éteindra pas ce feu de l'amour de Dieu. Ce n'est point là son affaire, bien qu'elle lui soit opposée ; car ce feu est déjà maître absolu et il ne lui est soumis en rien. Ne vous étonnez donc point, mes sœurs, si j'ai tant insisté dans ce livre pour vous stimuler à acquérir une telle liberté.

N'est-ce pas une chose merveilleuse qu'une pauvre sœur de Saint-Joseph puisse arriver à exercer son empire sur la terre et les éléments ? Quoi d'étonnant que les saints en aient disposé à leur gré, avec la grâce de Dieu ? Saint Martin voyait le feu et les eaux lui obéir. Saint François commandait même aux oiseaux et aux poissons. Beaucoup d'autres saints ont eu le même pouvoir. On comprenait clairement qu'ils n'avaient tant d'empire sur toutes les choses de la terre, que parce qu'ils s'étaient appliqués à les mépriser et s'étaient soumis eux-mêmes de tout leur cœur et de toutes leurs forces au souverain Maître du monde. Ainsi donc, je le répète, l'eau qui jaillit d'ici-bas n'a aucun pouvoir contre ce feu de l'amour divin. Les flammes de ce dernier sont trop hautes ; il ne prend pas son origine dans une chose si basse.

Il y a d'autres feux qui proviennent d'un faible amour de Dieu. Le premier accident les éteint. Mais il n'en est pas de même de celui dont je parle. La mer tout entière des tentations viendrait-elle à se précipiter sur lui, qu'il continuerait à brûler et les maîtriserait. Si l'eau qui tombe sur lui descend du ciel, elle saurait encore moins l'éteindre, car cette eau et ce feu

ne sont point opposés. Il sont du même pays. Ne craignez pas qu'ils se fassent aucun mal ; chacun de ces deux éléments contribuera, au contraire, à l'effet de l'autre. Car les larmes qui coulent à l'heure de la véritable oraison sont une eau qui, envoyée par le Roi du ciel, active ce feu et le fait durer. A son tour, ce feu aide l'eau à rafraîchir. O grand Dieu, quel spectacle ! quelle merveille ! Un feu qui rafraîchit ! Eh oui, il en est ainsi. Il glace même toutes les affections du monde, quand il est arrosé par les eaux vives du ciel, je veux dire, par cette source d'où découlent les larmes dont je viens de parler, larmes qui sont un pur don, et non le fruit de notre industrie.

Il est donc bien clair que cette eau nous enlève toute fièvre et toute affection pour les choses du monde. Elle nous empêche, en outre, de nous y arrêter, à moins que ce ne soit pour chercher à embraser les autres de ce feu ; car ce feu ne se contente pas de sa nature d'agir dans une sphère étroite ; il voudrait, si c'était possible, consumer le monde tout entier.

La seconde propriété de l'eau est de laver ce qui est sale. Sans eau pour nettoyer, dans quel état serait le monde ! Or, sachez-le, il y a autant de vertu dans cette eau vive, cette eau céleste, cette eau claire, quand elle est très limpide et sans aucune fange, et qu'elle tombe du ciel ; il suffit d'en boire une seule fois, et je regarde comme certain qu'elle rend l'âme nette et pure de toutes ses fautes. Car, ainsi que je l'ai dit [1], cette eau, je veux dire l'oraison d'union, est une faveur entièrement surnaturelle, qui ne dépend point de notre volonté. Dieu ne la donne à l'âme que pour la purifier, la rendre nette, et la délivrer

1. Livre de sa *Vie*, chap. XIX.

de toute la fange ainsi que de toutes les misères où ses fautes l'avaient plongée.

Les douceurs dont nous jouissons par l'entremise de l'entendement dans la méditation ordinaire seront, malgré tout, comme une eau qui coule sur la terre. On ne la boit pas à sa source même ; elle rencontre forcément des impuretés sur sa route, auxquelles nous nous arrêtons ; elle n'est plus aussi pure ni aussi limpide. Le nom d'eau vive ne convient donc pas, d'après moi, à cette oraison que l'on fait lorsque l'on discourt à l'aide de l'entendement ; car l'âme a beau faire des efforts, elle s'attache toujours, malgré elle, à quelque chose de terrestre, entraînée qu'elle est par son corps et la bassesse de sa nature.

Je veux expliquer davantage ma pensée. Nous méditons sur le monde ou la fragilité de ses biens pour les mépriser ; et, sans nous en douter, nous nous occupons de plusieurs choses qui nous plaisent en lui. Nous souhaitons les fuir, mais nous nous arrêtons au moins quelque peu à la pensée de ce qui a été, ou sera, de ce que nous avons fait ou de ce que nous ferons ; il en résulte alors qu'en songeant à nous délivrer du danger, nous nous y exposons parfois de nouveau. Ce n'est pas à dire qu'il faille renoncer à ces considérations ; mais il faut nous tenir dans la crainte et ne pas cesser d'être sur nos gardes.

Ici, dans l'oraison surnaturelle, le Seigneur se charge de ce soin, parce qu'il ne veut pas se fier à nous sur ce point. Telle est l'estime qu'il a de notre âme que, dans le temps où il lui réserve quelque faveur, il ne la laisse pas se mêler de choses capables de nuire à son progrès. Dans l'espace d'un instant, il la met à ses côtés, et lui révèle plus de vérités, lui communique sur toutes les choses du monde des connaissances plus claires qu'elle n'aurait pu en acquérir après bien des années, parce que notre vue n'est pas dégagée et que nous sommes

aveuglés par la poussière de la marche. Mais dans l'oraison surnaturelle, le Seigneur nous transporte au but de notre course, sans que nous sachions comment.

L'autre propriété de l'eau consiste à nous désaltérer et à étancher notre soif. La soif, en effet, exprime, ce me semble, le désir d'une chose dont le besoin est tellement pressant que nous mourons si nous en sommes privés. Chose étrange, si l'eau nous manque, c'est la mort ; et d'un autre côté, si nous en buvons avec excès, c'est encore la mort : car c'est ainsi que meurent beaucoup de noyés. O mon Seigneur ! Que ne m'est-il donné d'être engloutie dans cette eau vive, pour y perdre la vie ! Mais comment ? est-ce que cela est possible ? Oui. Notre amour pour Dieu, notre désir de Dieu peuvent grandir à tel point que notre nature y succombe ; aussi y a-t-il des personnes qui en sont mortes. Pour moi, j'en connais une qui eût été dans ce cas si Dieu ne s'était empressé de la secourir en lui donnant de cette eau vive avec tant d'abondance qu'il la tira pour ainsi dire hors d'elle-même pour la faire entrer dans le ravissement [1]. Je dis qu'il la tira en quelque sorte hors d'elle-même, parce qu'elle trouve alors le repos qu'elle désire. Il lui semble étouffer, tant elle éprouve d'aversion pour le monde, et elle ressuscite en Dieu ; Sa Majesté la rend alors capable de jouir d'un bien qu'elle n'aurait pu posséder sans mourir, si elle n'eût été élevée dans le ravissement. Vous comprendrez par là que s'il n'y a rien en notre souverain Bien qui ne soit parfait, il ne nous donne rien qui ne soit pour notre avantage. Il peut donner l'eau en très grande abondance, car il n'y a jamais d'excès dans ce qui vient de sa main. S'il en donne

1. Sainte Thérèse parle ici d'elle-même. Cf. *Vie*, chap. xx.

beaucoup, il rend l'âme apte, comme je l'ai dit, à en boire beaucoup, semblable au verrier qui donne au vase la capacité nécessaire pour contenir ce qu'il veut y mettre.

Quant au désir, comme il vient de nous, il n'est jamais sans quelque imperfection ; s'il contient quelque chose de bon, il le doit à l'assistance de Notre-Seigneur ; et comme nous manquons de discernement, la peine où nous sommes étant suave et pleine de délices, nous croyons ne pouvoir jamais nous rassasier de cette peine. Nous prenons cette nourriture sans mesure ; nous excitons encore ce désir autant que nous le pouvons ; et quelquefois on en meurt. Heureuse mort, certes ! mais si l'on avait continué à vivre, on eût peut-être aidé d'autres personnes à mourir du désir de cette mort. Selon moi, nous devons redouter les ruses du démon. Il voit les dommages que des personnes de cette sorte lui occasionneront en restant sur la terre. Il les tente et les pousse à des mortifications inopportunes pour ruiner leur santé ; c'est là un grand point pour lui.

L'âme qui sera arrivée à cette soif ardente de Dieu doit donc se tenir avec soin sur ses gardes, parce qu'elle aura cette tentation ; si elle ne meurt pas de cette soif, elle ruinera sa santé. Elle laissera malgré elle transpirer au dehors les sentiments qui l'animent et qu'elle devrait à tout prix tenir secrets. Parfois ses efforts seront inutiles, et elle ne pourra les tenir aussi cachés qu'elle le voudrait. Néanmoins, elle doit prendre garde à ne pas exciter ces ardents désirs pour ne pas les augmenter, et y couper court doucement par quelque autre considération. Peut-être notre nature elle-même se montrera-t-elle parfois aussi active que l'amour de Dieu, car il y a des personnes qui se portent avec une extrême ardeur vers tout ce qu'elles désirent, alors même que ce serait quelque chose de mauvais ; celles-là, à mon avis, ne sont pas

très conformes à la mortification, qui pourtant nous est utile en tout. Mais ne semble-t-il pas déraisonnable de mettre un frein à une chose si excellente ? Non, car je ne dis pas qu'il faille étouffer ce désir, mais que nous devons le modérer par un autre qui nous aidera peut-être à gagner autant de mérite.

Je veux vous donner une explication qui fera mieux comprendre ma pensée. Il nous vient un vif désir, comme à saint Paul, d'être délivrés de cette prison du corps et de nous voir avec Dieu. Pour modérer une peine qui part d'un motif si élevé et qui doit être en soi si pleine de suavité, il nous faut une bien grande mortification ; et encore on n'y réussit pas complètement. Parfois cette angoisse sera telle qu'elle enlèvera presque le jugement. C'est ce que j'ai constaté, il n'y a pas longtemps, chez une personne impétueuse par nature et cependant habituée à briser sa volonté, et qui me semble avoir perdu tout bon sens, comme on a pu le voir dans certaines circonstances. Je l'ai vue un instant comme hors d'elle-même, tant sa peine était profonde et tant elle faisait d'efforts pour la dissimuler [1]. Quand ces souffrances étreignent l'âme, il faut, alors même qu'elles viendraient de Dieu, pratiquer l'humilité et craindre. Nous ne devons pas nous imaginer que notre charité est assez vive pour nous jeter dans de telles angoisses. De plus, il ne serait pas mal, à mon avis, que l'âme, si elle le peut, et elle ne le pourra pas toujours, change l'objet de son désir. Qu'elle se persuade que si elle continuait à vivre sur cette terre, elle servirait Dieu davantage et éclairerait quelque âme qui sans cela était perdue ; si elle travaillait à servir Dieu ainsi, elle acquerrait de nouveaux mérites et pourrait un jour le posséder

1. La Sainte parle ici d'elle-même.

plus pleinement ; enfin elle doit être remplie de crainte à la pensée qu'elle l'a encore bien peu servi. Ce sont là de bons motifs de consolation pour l'aider à supporter une telle épreuve et à calmer son chagrin. Elle gagnera, en outre, de nombreux mérites, puisqu'elle veut demeurer sur la terre avec sa peine afin de glorifier Dieu davantage. Je la compare à une personne qui se trouverait sous le coup d'une terrible épreuve ou d'un chagrin profond, et que je consolerais par ces paroles : Prenez patience, et remettez-vous entre les mains de Dieu ; que sa volonté s'accomplisse en vous, car le plus sûr est de nous abandonner en tout à sa Providence.

Mais le démon ne favorise-t-il pas de quelque manière un tel désir de voir Dieu ? C'est là une chose possible. Cassien, si je ne me trompe, rapporte en effet qu'un ermite de vie très austère se laissa persuader qu'il devait se jeter dans un puits afin d'aller voir Dieu au plus tôt. A mon avis, cet ermite ne devait pas avoir servi le Seigneur avec perfection et humilité. Le Seigneur, en effet, est fidèle, et il n'aurait pas permis que cet homme fût assez aveuglé pour ne pas comprendre une chose aussi évidente. Il est clair que, lorsque le désir vient de Dieu, loin de pousser au mal, il apporte avec lui la lumière, le discernement, la mesure ; cela est évident ; mais le démon, notre mortel ennemi, ne néglige rien pour chercher à nous nuire ; et dès lors qu'il déploie tant d'activité, ne cessons jamais d'être en garde contre lui. C'est là un point très important pour beaucoup de choses ; il l'est en particulier pour abréger le temps de l'oraison, si douce qu'elle soit, lorsque les forces du corps nous trahissent, ou que la tête n'y trouve que fatigue ; la modération est très nécessaire en tout.

Pourquoi, mes filles, ai-je voulu vous montrer le but à atteindre et vous exposer la récompense avant

le combat lui-même, en vous parlant du bonheur que goûte l'âme quand elle boit à cette fontaine céleste, et s'abreuve à ses eaux vives ? C'est afin que vous ne vous affligiez ni des travaux ni des obstacles de la route, que vous marchiez avec courage et que vous ne succombiez pas à la fatigue ; car, ainsi que je l'ai dit, il peut se faire qu'étant déjà arrivées jusqu'au bord de la fontaine, vous n'ayez plus qu'à vous pencher pour y boire, mais que vous abandonniez tout et perdiez un bien si précieux, en vous imaginant que vous n'avez pas la force d'y parvenir et que vous n'y êtes point appelées.

Veuillez considérer que le Seigneur appelle tout le monde. Or, il est la Vérité même ; on ne saurait douter de sa parole. Si son banquet n'était pas pour tous, il ne nous appellerait pas tous, ou alors même qu'il nous appellerait, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire. Il aurait pu dire : Venez tous, car enfin vous n'y perdrez rien, et je donnerai à boire à ceux qu'il me plaira. Mais, je le répète, il ne met pas de restriction ; oui, il nous appelle tous. Je regarde donc comme certain que tous ceux qui ne resteront pas en chemin boiront de cette eau vive. Plaise au Seigneur, qui nous la promet, de nous donner la grâce de la chercher comme il faut ! Je le lui demande par sa bonté infinie.

CHAPITRE XXII

Ce chapitre expose comment, bien qu'il y ait des voies différentes, la consolation ne manque jamais dans le chemin de l'oraison. On conseille aux sœurs de s'entretenir toujours de ce sujet.

Il semble qu'il y ait contradiction entre ce que je viens de dire dans ce dernier chapitre et ce que j'avais dit précédemment. Afin de consoler en effet celles qui n'arrivent pas à la contemplation, j'avais affirmé qu'il y a différentes voies pour aller à Dieu, comme il y a beaucoup de demeures au ciel. Or je l'affirme de nouveau. Sa Majesté, en voyant notre faiblesse, nous a dans sa bonté ménagé des secours. Néanmoins il n'oblige pas ceux-ci à passer par un chemin, ni ceux-là à passer par un autre. Sa miséricorde est si grande, qu'il n'empêche personne d'aller boire à la fontaine de vie. Qu'il en soit béni à jamais ! Oh ! à quel juste titre il eût pu m'en empêcher ! Mais si, bien loin de m'ordonner de m'éloigner de cette source, lorsque j'eus commencé à m'y abreuver, il a fait en sorte que je fusse précipitée dans ses profondeurs, à coup sûr, il n'en éloignera personne. C'est publiquement, c'est à grands cris qu'il y appelle les âmes. Toutefois sa bonté est telle qu'il ne veut pas nous contraindre. A ceux qui veulent le suivre, il donne une foule de moyens de boire l'eau vive, afin que personne ne soit privé de consolation et ne meure de soif. De cette source abondante jaillissent des ruisseaux, les uns grands, les autres petits ; parfois ce ne sont que des filets d'eau qu'il destine aux enfants, c'est-à-dire aux commençants ; cela

d'ailleurs leur suffit, tandis qu'une grande quantité d'eau les épouvanterait.

Ainsi donc, mes sœurs, ne craignez pas de mourir de soif dans ce chemin. L'eau céleste des consolations n'y manque jamais au point qu'on ne le puisse souffrir. Ainsi donc, suivez mon conseil, et ne restez pas en chemin, mais combattez au contraire avec courage. Mourez, s'il le faut, à la poursuite de ce bien, car vous n'êtes ici que pour combattre. Marchez toujours avec la résolution de mourir plutôt que de cesser de tendre vers le terme de la route. Si le Seigneur vous laisse endurer quelque soif en cette vie, il vous donnera dans la vie qui dure toujours de quoi vous désaltérer pleinement, sans crainte que l'eau vive vienne à vous manquer. Plaise au Seigneur que nous ne lui manquions pas nous-mêmes ! Ainsi soit-il !

Pour entreprendre ce chemin dont j'ai parlé et ne pas nous égarer dès le début, voyons un peu comment nous devons commencer le voyage. Car c'est là ce qui importe le plus ; je veux dire que tout dépend de là. Je ne prétends pas que celui qui n'aura pas la résolution bien arrêtée dont je veux parler ne doive pas commencer ; le Seigneur peut l'aider, en effet, à réaliser des progrès. Ne ferait-il qu'un pas, ce pas renferme en soi une très haute vertu. Il n'a pas à craindre d'en perdre le mérite, et il ne manquera pas d'en être largement récompensé. Voyez, par exemple, celui qui a un chapelet indulgencié ; s'il le récite une fois, il gagne une fois les indulgences ; plus il le récite, plus il gagne d'indulgences. Mais si, au lieu de le réciter, il le tenait toujours renfermé dans une boîte, mieux vaudrait qu'il ne l'eût point. De même, celui qui ne suit plus ce chemin de la contemplation en recevra, pour peu qu'il y ait pénétré, une lumière pour bien se conduire dans les autres voies ; plus il y aura pénétré, plus cette lumière sera grande. Enfin il peut être cer-

tain qu'aucun préjudice ne lui viendra d'avoir commencé, quoiqu'il ait abandonné ensuite son projet, car le bien ne produit jamais de mal.

Aussi, mes filles, lorsque des personnes viennent s'entretenir avec vous, et que leurs dispositions ou l'amitié vous le permettent, appliquez-vous à leur ôter toute crainte de s'adonner à la recherche d'un bien si précieux. Pour l'amour de Dieu, je vous demande de viser toujours dans vos entretiens au profit spirituel des personnes avec lesquelles vous parlez. Votre oraison ne doit-elle pas tendre à l'avancement des âmes ? Et puisque vous devez sans cesse demander cette grâce au Seigneur, ce serait manquer à votre rôle, mes sœurs, que de ne pas poursuivre ce but par tous les moyens en votre pouvoir. Si vous voulez être véritablement dévouées à vos parents, vous les aimerez de la sorte ; quant à montrer votre affection aux personnes qui vous sont chères, sachez que vous ne le pouvez que par ce moyen. Que la vérité habite en vos cœurs comme doit l'y établir la méditation, et vous verrez clairement quel amour il faut avoir pour le prochain.

Ce n'est plus l'heure, mes sœurs, de nous arrêter à des jeux d'enfants, car toutes ces amitiés du monde, même bonnes, ne me semblent pas autre chose. N'adressez donc jamais ces paroles : M'aimez-vous ? ne m'aimez-vous pas ? ni à vos compagnes, ni à vos parents, ni à personne. J'excepte le cas où vous auriez une raison grave de le faire et rechercheriez l'avancement d'une âme. Il peut arriver, en effet, que, pour faire entendre et accepter une vérité, à un parent, à un frère ou à une personne semblable, vous deviez l'y disposer par des paroles de ce genre, et par des marques d'amitié qui plaisent toujours à la nature. Peut-être qu'on estimera plus ce qu'on appelle une bonne parole, que beaucoup de paroles de Dieu ; et par celle-là on se disposera mieux à écouter celles-ci. Dès lors que vous

recherchez le profit spirituel du prochain, je ne les blâme pas, mais en dehors de là, elles ne peuvent être d'aucun avantage ; elles pourraient vous nuire au contraire, même à votre insu.

Les gens du monde savent que vous êtes religieuses, et que votre vie est une vie d'oraison. N'allez donc pas vous dire : Je ne veux pas que l'on me croie vertueuse, car le bien ou le mal que l'on voit en vous rejaillit sur la Communauté. Ce serait un grand mal que vous, religieuses, qui êtes si rigoureusement tenues de ne parler que de Dieu, vous vous imaginiez qu'il est bon de dissimuler dans ce cas, à moins que ce ne soit en vue d'un plus grand bien et rarement.

C'est ainsi que vous devez parler ; tel doit être votre langage. Que ceux qui veulent s'entretenir avec vous l'apprennent de vous. S'ils ne le font pas, gardez-vous bien d'apprendre le leur, ce serait l'enfer. Vient-on alors à vous considérer comme des personnes grossières, peu importe. Si l'on vous regarde comme des hypocrites, que cela vous touche moins encore. Vous y gagnerez de ne recevoir plus la visite que de ceux qui connaîtront votre langage. On ne conçoit pas, par exemple, que celui qui ignore l'arabe prenne plaisir à s'entretenir longtemps avec une personne qui ne connaît que cette langue. De même, si l'on ne comprend pas votre langage, on ne viendra plus ni vous fatiguer, ni vous porter préjudice. Ce ne serait pas un petit dommage, en effet, de commencer à parler une nouvelle langue. Tout votre temps y serait employé. Vous ne pouvez pas savoir, comme moi qui en ai fait l'expérience, quel grave préjudice en résulte pour l'âme ; car, en voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre. Il en résulte un trouble perpétuel que vous devez fuir à tout prix ; ce qu'il faut surtout pour entrer dans ce chemin dont je commence à parler, c'est la paix et le calme de l'âme.

Lorsque des personnes viendront s'entretenir avec vous et voudront apprendre votre langage, vous pourrez, bien qu'il ne vous appartienne pas de l'enseigner, leur dire les richesses que l'on gagne à le connaître. Ne vous lassez jamais de le leur répéter ; mais joignez à vos conseils la piété, la charité et la prière, afin qu'elles en tirent profit, et que, comprenant les immenses bienfaits qui les attendent, elles cherchent un maître qui les instruise. Ce ne serait pas une petite grâce que vous accorderait le Seigneur, si vous déterminiez une âme à poursuivre un si grand bien.

Mais que de réflexions se présentent à l'esprit, lorsqu'on se met à parler de cette voie, même quand on l'a comme moi si mal suivie ! Plaise à Dieu, mes sœurs, que je sois plus habile à en parler que je ne l'ai été à la parcourir ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXIII

Ce chapitre expose combien il est important de s'armer d'un grand courage, quand on commence à s'adonner à l'oraison, et de mépriser tous les inconvénients que suggère le démon.

Ne vous étonnez point, mes filles, qu'il faille remplir tant de conditions pour entreprendre ce voyage divin. Le chemin qu'il s'agit de suivre est le chemin royal qui conduit au ciel. Dès lors qu'en le parcourant on gagne un grand trésor, rien d'étonnant à ce qu'il nous semble coûter cher. Un temps viendra où vous comprendrez le peu de valeur de toutes les choses d'ici-bas, en comparaison d'un bien si précieux.

Je reviens maintenant à ceux qui veulent suivre ce chemin, et ne point s'arrêter qu'ils ne soient parvenus au terme, c'est-à-dire qu'ils ne se désaltèrent à la source d'eau vive. Comment doivent-ils commencer ? Il est pour eux d'une importance extrême, et même capitale, de prendre la résolution ferme et énergique de ne point cesser de marcher qu'ils ne soient arrivés à la source de vie. Ainsi donc, qu'ils avancent malgré toutes les difficultés, malgré tous les obstacles, malgré tous les travaux et malgré tous les murmures ; que leur ambition soit d'atteindre le but. Qu'ils meurent plutôt sur le chemin qui y conduit, que de manquer de courage pour supporter les épreuves de la route, dût le monde tout entier s'abîmer avec eux !

On nous dit bien souvent : Cette voie est pleine de dangers ; telle personne s'y est perdue ; telle autre s'y

est égarée ; celle-ci qui priait beaucoup est tombée ; vous faites tort à la vertu ; cela n'est pas pour les femmes, car elles sont sujettes à l'illusion ; mieux vaudrait qu'elles filent ; elles n'ont pas besoin de ce raffinement ; le *Pater* et l'*Ave* leur suffisent. Certes oui, cela suffit ! Tel est bien mon avis, mes sœurs. Il est toujours précieux de donner pour base à notre oraison la prière qui est sortie d'une bouche telle que celle de Notre-Seigneur. En cela on dit vrai. Supposé que notre faiblesse ne fût pas si grande et notre dévotion si froide, nous n'aurions pas besoin d'autres formules de prières, ni d'aucun livre d'oraison.

Voici donc ce que j'ai pensé faire. Comme je m'adresse en ce moment à des âmes qui ne peuvent se recueillir dans la méditation des mystères, parce qu'il leur semble nécessaire d'y employer des moyens compliqués, et comme il y a des esprits si pointilleux que rien ne les contente, je me propose d'établir sur le *Pater* des règles pour le début, le progrès, et la fin de l'oraison, sans m'arrêter cependant à des considérations élevées. On ne pourra pas vous enlever tous vos livres, car si vous vous attachez avec zèle au *Pater* et si vous demeurez dans l'humilité, vous n'avez pas besoin d'autre chose. Pour moi, j'ai toujours beaucoup aimé les paroles de l'Évangile, qui m'ont toujours plus recueillie que les livres les mieux faits ; quant à ceux dont les auteurs ne recevaient pas une approbation unanime, je n'avais nulle envie de les lire.

Je m'approche donc du Maître de la Sagesse ; il me suggérera peut-être quelque pensée qui soit de nature à vous contenter. Toutefois je vous déclare que mon but n'est point de vous expliquer les divines invocations du *Pater* ; je n'aurais pas cette prétention. D'ailleurs les explications qui en ont été données ne manquent pas. Mais alors même qu'elles n'existe-

raient point, ce serait une folie pour moi de l'entreprendre. Je me contenterai seulement de vous donner quelques considérations sur les paroles du *Pater*, vu que parfois le grand nombre de livres nous fait perdre la dévotion là où il nous faudrait tant l'avoir. Quand un maître enseigne une leçon, il s'affectionne évidemment à son disciple, il est content que son enseignement lui plaise et il l'aide autant qu'il le peut à l'apprendre. Voilà ce que fera pour nous notre Maître céleste.

Aussi, ne vous troublez pas des craintes que l'on cherchera à vous inspirer, ni des dangers que l'on vous représentera. Ce serait une chose curieuse que l'on prétendît conquérir un grand trésor sans courir de danger, quand il y a tant de voleurs sur le chemin qui y conduit ! Mais les gens du monde sont-ils mieux disposés pour nous laisser le prendre en paix, quand pour un vil intérêt ils sont prêts à passer des nuits et des nuits sans dormir, et à vous tourmenter le corps et l'âme ? Or, si vous allez à la recherche de ce trésor, ou si vous voulez le ravir, puisque ce sont, affirme Notre-Seigneur, les violents qui le ravissent, si vous y allez par un chemin royal, par un chemin sûr, par celui-là même qu'a suivi notre Roi et qu'ont suivi tous ses élus et ses saints, pourquoi vient-on dire qu'il y a tant de dangers et vous susciter tant de craintes ? Mais à combien de dangers ne s'exposent-ils pas, ceux qui s'imaginent gagner ce trésor sans suivre de route ? O mes filles, ils en trouvent de bien plus nombreux. Mais ils ne le comprennent que lorsqu'ils sont tombés dans le péril véritable et qu'ils n'ont personne pour leur tendre la main. Ils perdent alors complètement l'eau qui désaltère ; ils n'en goûtent ni peu, ni beaucoup ; ils n'ont ni flaques ni ruisseaux pour y boire. Et, dites-moi, comment, sans une goutte de cette eau, pourront-ils parcourir ce chemin où il y a tant d'enne-

mis à combattre ? Il est clair qu'au temps qui devait être pour eux le plus favorable, ils mourront de soif.

Que nous le voulions ou non, mes filles, nous marchons tous, bien que de différentes manières, vers cette fontaine. Mais croyez-moi, et ne vous laissez tromper par personne : il n'y a qu'un seul chemin qui y conduise, l'oraison. Je n'examine pas en ce moment si elle doit être mentale ou vocale pour tous, mais je dis que vous avez besoin de l'une et de l'autre. C'est là le devoir des personnes entrées en religion. Celui qui viendra vous dire qu'il y a à cela quelque danger, regardez-le comme étant lui-même un danger pour vous et fuyez-le. N'oubliez pas ce conseil ; peut-être vous sera-t-il utile. Il y aurait du danger, oui, à ne posséder ni l'humilité ni aucune autre vertu ; mais assurer que le chemin de l'oraison est dangereux, à Dieu ne plaise ! Le démon semble avoir inventé ce prétexte pour jeter la frayeur dans les âmes, et par ses artifices il en a fait tomber quelques-unes qui semblaient adonnées à l'oraison.

Considérez combien le monde est aveugle ! Il ne fait plus attention à ces milliers d'infortunés qui, pour n'avoir point pratiqué l'oraison et s'être laissés aller à leurs rêveries, sont tombés dans l'hérésie et des désordres affreux. Or dans cette multitude, s'il y en a quelques-uns qui étaient adonnés à l'oraison et que le démon, pour mieux arriver à ses fins, a séduits, on vient répandre les plus grandes terreurs dans quelques âmes pour les détourner de la pratique des vertus. Que ceux qui se prévalent d'un tel prétexte pour éviter les dangers, se tiennent sur leurs gardes, parce qu'ils fuient le bien, pour se préserver du mal. Je n'ai jamais rien vu de plus perfide. Il est clair que c'est là une invention du démon.

O mon Seigneur, prenez la défense de votre propre cause. Voyez comme on prend à rebours vos paroles ;

ne permettez pas que vos serviteurs tombent dans de semblables faiblesses. Heureusement que vous aurez toujours quelque personne pour vous aider. Le vrai serviteur de Dieu, en effet, celui que Sa Majesté éclaire et conduit dans la voie sûre a cela de particulier, qu'au milieu des terreurs du chemin, il sent croître en lui le désir de ne point s'arrêter. Il voit avec évidence par où le démon veut frapper ; non seulement il se dérobe à ses coups, mais il lui brise la tête. Le démon est tellement sensible à cette défaite qu'il ne s'en trouve pas dédommagé par tous les plaisirs que lui causent ses esclaves.

Dans les temps de trouble et de zizanie dont il est l'auteur, il semble entraîner à sa suite tous les hommes qui sont pour ainsi dire aveuglés par les apparences d'un beau zèle. Mais Dieu suscite alors un élu qui leur ouvre les yeux et leur montre comment le démon, pour les empêcher de distinguer le chemin, l'a noyé dans la brume. Oh ! que Dieu est grand ! Un homme ou deux qui disent la vérité sont parfois plus puissants pour montrer la vraie voie qu'une foule d'autres réunis, car Dieu les remplit de courage. Si l'on dit que l'oraison est pleine de dangers, ils s'appliquent à montrer, sinon par des paroles, du moins par des œuvres, combien elle est précieuse.

A ceux qui prétendent qu'il ne convient pas de communier si souvent, ils répondent en communiant plus fréquemment. Ainsi donc, à l'aide d'un ou deux hommes qui suivent la voie d'une plus haute perfection sans crainte aucune, le Seigneur arrive peu à peu à regagner tout ce qu'il avait perdu.

Laissez donc, mes Sœurs, toutes ces vaines craintes. Ne faites jamais cas, dans les questions de cette nature, de l'opinion du vulgaire. L'époque où nous sommes ne permet pas de faire confiance à tout le monde ; suivez seulement ceux que vous verrez imiter fidèle-

ment la vie du Christ. Veillez à garder la pureté de la conscience, l'humilité et le mépris de tous les biens d'ici-bas. Croyez fermement ce qu'enseigne notre Mère, la sainte Église ; et soyez assurées que vous suivez le bon chemin. Je vous le répète, soyez sans crainte, là où il n'y a pas à craindre.

Si quelqu'un cherche à vous en inspirer, déclarez-lui avec humilité le chemin que vous suivez ; répondez-lui que votre règle vous prescrit de prier sans cesse, comme c'est la vérité, et que vous devez y être fidèles. Dans le cas où il vous répliquerait que cela s'entend de la prière vocale, demandez-lui si l'esprit et le cœur ne doivent pas être appliqués à ce que vous récitez. S'il répond que oui, et il ne pourra répondre autrement, vous comprendrez par cet aveu que vous devez forcément faire l'oraison mentale, et même arriver jusqu'à la contemplation, si Dieu vous en accorde la grâce.

CHAPITRE XXIV

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison mentale.

Sachez, mes filles, que l'oraison n'est pas vocale ou mentale parce que nous avons la bouche ouverte ou fermée. Si, quand je prie vocalement, je suis entièrement occupée de Dieu, à qui je m'adresse, si je songe à lui avec plus de soin qu'aux paroles mêmes que je prononce, j'unis l'oraison mentale à l'oraison vocale. Bien entendu, si l'on vient m'affirmer que vous parlez à Dieu quand, en prononçant les paroles du *Pater*, vous êtes tout occupées du monde, je n'ai plus qu'à me taire. Mais si l'on veut bien vous permettre de parler à Dieu avec toute l'attention qui convient à un tel Maître, il est juste que vous considériez quel est celui à qui vous vous adressez, et qui vous êtes, ne serait-ce que pour parler avec les convenances requises. Comment pourriez-vous vous présenter devant un Roi ou une Altesse et observer le cérémonial qui s'impose quand on parle à un grand, si vous ignorez la différence qu'il y a entre sa dignité et votre état ? Les marques de respect qu'il faut lui rendre doivent être conformes à sa dignité, ainsi qu'à l'usage qu'on doit également connaître ; sans quoi, on vous renvoie comme une personne rustique, et vous ne traitez aucune affaire.

Mais qu'est ceci, ô mon Seigneur ? Qu'est ceci, ô mon Souverain ? Comment peut-on le souffrir ? C'est vous, ô mon Dieu, qui êtes le Roi éternel. Votre

royaume n'est pas un royaume d'emprunt. Quand on récite dans le *Credo* qu'il n'aura pas de fin, j'en éprouve presque toujours une joie spéciale. Je vous en loue, ô Seigneur, et vous en bénis pour toujours. Enfin votre royaume durera éternellement. Ne permettez jamais, ô Seigneur, que ceux qui vont vous parler regardent comme bon de ne le faire que du bout des lèvres. Qu'est-ce que cela, chrétiens ? Vous dites que l'oraison mentale n'est pas nécessaire ! Est-ce que vous vous comprenez bien vous-mêmes ? Je crois que non ; et voilà pourquoi vous voudriez que nous divaguions tous ! Vous ne savez pas non plus ce que c'est que l'oraison mentale, ni comment il faut faire la prière vocale, ni ce qu'il faut entendre par contemplation ; car si vous le saviez, vous ne condamneriez pas d'un côté ce que vous approuvez de l'autre.

Pour moi, mes filles, je vous recommanderai toujours, chaque fois que je me le rappellerai, d'unir l'oraison mentale et l'oraison vocale. Ne vous alarmez donc point de ce que le monde pourra vous dire. Je sais jusqu'où l'on peut tomber quand on l'écoute ; j'en ai moi-même quelque peu souffert. Je ne voudrais pas que l'on vînt vous jeter dans le trouble ; car les craintes que l'âme peut éprouver sur le chemin de l'oraison lui sont extrêmement préjudiciables. Il est, au contraire, très important pour vous de comprendre que vous êtes dans la bonne voie. Quand on annonce à un voyageur qu'il s'est égaré, qu'il a perdu son chemin, on l'oblige à aller de côté et d'autre et à se fatiguer pour retrouver son chemin ; il perd du temps et il arrive plus tard. Mais qui donc pourrait trouver mauvais qu'au moment de commencer à réciter vos Heures, ou votre rosaïre, vous vous demandiez tout d'abord à qui vous allez parler et qui vous êtes, pour voir comment vous vous adresserez à lui ?

Or, je vous le dis, mes Sœurs, il vous faut passer beaucoup de temps en oraison mentale, avant de commencer votre prière vocale, pour comprendre convenablement ces deux points. Assurément, quand on va trouver un prince, on ne lui parle pas avec le même sans-façon qu'à un laboureur ou à une pauvre religieuse comme nous. De quelque façon qu'on nous parle, ce sera toujours bien. Sans doute, l'humilité de notre Roi est telle que, malgré mon ignorance des règles du langage, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre de m'approcher de lui ; ses gardes ne sauraient me chasser : car les Anges qui l'accompagnent n'ignorent pas que leur roi apprécie plus la simplicité d'un petit pasteur bien humble, qui en dirait davantage, s'il le pouvait, que tous les beaux raisonnements des plus grands savants et des lettres, s'ils ne sont pas humbles. Toutefois, ce n'est pas parce qu'il est bon que nous devons nous montrer grossiers. Ne serait-ce que pour lui témoigner ma gratitude de ce qu'il daigne supporter près de lui un objet aussi repoussant que moi, il est juste que je reconnaisse quelle est sa pureté et sa Majesté. A la vérité, on le comprend dès qu'on s'approche de lui. Quand on veut connaître les grands de ce monde, on nous parle de leurs ancêtres, de leurs revenus, de leurs titres de noblesse, et cela suffit pour les honorer, puisque l'on se guide ici-bas, non d'après leur mérite personnel, si grand soit-il, mais d'après leur condition de fortune. O malheureux monde ! Rendez à Dieu, mes filles, d'immenses actions de grâces de ce que vous avez laissé une telle vanité là où l'on estime les gens, non d'après leur mérite personnel, mais d'après ce que possèdent leurs fermiers et leurs vassaux. Viennent-ils à perdre ces avantages, que le monde cesse aussitôt de les honorer. Vous avez ici, mes filles, une belle occasion de vous divertir, lorsque vous irez prendre

ensemble un peu de récréation. Ce sera une excellente occupation de chercher à comprendre dans quel aveuglement les gens du monde passent leur temps.

O Maître absolu du monde, vous qui êtes le suprême pouvoir, la souveraine bonté, la sagesse même, vous qui êtes sans commencement ni fin, vous dont les œuvres n'ont point de terme, dont les perfections sont infinies, et au-dessus de toute intelligence ! ô vous, abîme sans fond de merveilles, ô beauté qui renfermez toutes les beautés, ô vous, la force même ! grand Dieu ! que n'ai-je en ce moment toute l'éloquence et la sagesse des hommes ! Je pourrais, autant qu'il est possible ici-bas, où notre science est bien courte, faire comprendre une seule de ces nombreuses perfections dont la vue nous révèle quelque peu la nature de Celui qui est notre Seigneur et notre Bien !

Oui, approchez de lui, mais songez et comprenez à qui vous allez parler, ou à qui vous parlez déjà. Après mille vies comme la nôtre, vous n'arriveriez pas encore à comprendre comment mérite d'être traité ce Seigneur devant qui tremblent les Anges. Il commande tout, il peut tout ; pour lui, vouloir c'est faire. Il est juste, mes filles, que nous nous appliquions à nous réjouir des grandeurs de notre Époux, que nous comprenions de qui nous sommes les Épouses, et que nous sachions quelle doit être la sainteté de notre vie.

Eh quoi, mon Dieu ! quand on se marie ici-bas, le premier souci n'est-il pas de connaître la personne avec laquelle on se marie, ses qualités et sa fortune ? Et nous qui sommes déjà fiancées, nous ne pourrions pas songer à notre Époux avant le jour des noces où il nous introduira dans sa demeure ? Puisque les fiancés de la terre peuvent se connaître avant leur union, pourquoi nous défendrait-on à nous de chercher à bien connaître quel est notre Époux, quel est son Père,

quel est le pays où il doit nous conduire, quels sont les biens qu'il nous promet, quel est son caractère, par quel moyen nous pourrions le contenter davantage, ou lui faire plaisir et nous conformer à ses goûts ?

C'est là ce que l'on conseille à une fille pour qu'elle soit heureuse dans le mariage, alors même que son mari serait d'une condition très basse. Mais, ô mon Époux, sera-t-il vrai qu'en toutes choses on fera moins de cas de vous que des hommes ? Si le monde n'approuve pas ce que je dis, qu'il vous laisse du moins vos Épouses, puisque c'est près de vous qu'elles doivent passer leur vie.

En vérité, voilà une vie heureuse. Notre Époux est si jaloux de nous, ses Épouses, qu'il ne veut pas que nous parlions aux créatures. Mais il serait plaisant que, de notre côté, nous ne cherchions pas à lui plaire et à comprendre que le motif pour lequel nous devons lui obéir et ne plus parler aux créatures, c'est que nous avons en lui tout ce que nous pouvons désirer.

Bien comprendre ces vérités, mes filles, c'est faire l'oraison mentale. Si vous voulez joindre à cela la prière vocale, ce sera parfait. Mais quand vous vous entretenez avec votre Époux, ne vous mettez pas, pour l'amour de Dieu, à penser à tout autre chose ! Ce serait bien mal comprendre l'oraison mentale, je crois l'avoir suffisamment expliqué. Plaise au Seigneur que nous sachions mettre tout cela en pratique ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXV

Ce chapitre montre combien il est important de ne pas retourner en arrière, quand on a commencé à parcourir ce chemin de l'oraison ; il traite de nouveau de l'importance qu'il y a à y marcher avec courage.

Il est très important, je le répète, d'entrer dans cette voie avec une ferme résolution de la poursuivre ; il y a même tant de motifs pour cela qu'il serait trop long de vous les exposer tous ; aussi, mes sœurs, je ne vous parlerai que de deux ou trois.

En voici un. Quand nous nous déterminons à donner quelque chose à Celui qui nous a tout donné, et nous donne encore sans cesse, il n'est pas juste de ne pas lui donner ce petit moment de l'oraison avec un entier abandon (nous y avons d'ailleurs tout intérêt, car nous en retirons de grands avantages), mais de le lui offrir comme un prêt qu'on peut lui redemander. A mon avis, ce n'est pas là un don véritable. De plus, celui à qui nous avons prêté un objet est toujours quelque peu attristé lorsque nous le lui réclamons, surtout s'il en a besoin, ou s'il le regardait déjà comme lui appartenant. Il le serait également s'il l'avait reçu d'un ami auquel il avait fait beaucoup de dons sans en réclamer aucun intérêt. Il regardera alors cela comme une petitesse, et la marque d'un bien faible amour, puisqu'on ne veut pas même lui faire don d'un petit objet en signe d'amitié.

Quelle est l'épouse qui, ayant reçu beaucoup de

joyaux précieux de son époux, refuserait de lui donner une simple bague, non à cause de sa valeur, puisque tout ce qui est à elle est aussi à lui, mais comme preuve qu'elle lui appartient jusqu'à la mort ? Or le Seigneur, notre Époux, mériterait-il moins, pour que nous allions nous moquer de lui, en reprenant aussitôt ce rien que nous lui avons donné ? Que d'heures ne passons-nous pas à nous occuper de nous-mêmes, ou à nous entretenir avec des personnes qui ne nous en sauront aucun gré ! Puisque nous voulons donner à Dieu quelques instants d'oraison, donnons-les lui donc avec un esprit bien libre et dégagé de toutes pensées terrestres. Donnons-lui ce temps avec la résolution ferme de ne plus le reprendre jamais, quelles que soient les épreuves, les contradictions ou les sécheresses que nous ayons à endurer. Considérons ce temps comme une chose qui ne nous appartient plus, et qu'on peut nous réclamer en justice, si nous ne le donnons pas tout entier.

Je ne veux pas dire que nous reprenons ce que nous avons donné, si nous laissons l'oraison pour un jour, ou même pour plusieurs, à cause d'une occupation légitime ou d'une indisposition quelconque. Mais que notre volonté au moins demeure inébranlable. Mon Dieu n'est nullement méticuleux, et il ne s'arrête pas à des bagatelles. Aussi ne manquera-t-il pas de vous savoir gré de votre bonne volonté, car, en définitive, vous avez donné quelque chose.

L'autre manière de procéder est bonne pour celui qui n'est pas généreux, et est si peu libéral qu'il n'a pas le courage de donner ; c'est beaucoup pour lui de prêter. Enfin qu'il fasse quelque chose, Notre-Seigneur prend tout en compte, et s'accommode en tout à nos désirs. Il n'est nullement exigeant, mais plutôt large. Quelque grande que soit notre dette, il lui en coûte peu de nous en tenir quitte. Il est rempli d'attentions pour payer nos services. Ne craignez pas qu'il laisse sans

récompense la plus simple action, comme celle de lever les yeux au ciel en vous souvenant de lui.

Le second motif pour lequel nous devons nous adonner généreusement à l'oraison, c'est que le démon n'a plus autant de prise pour nous tenter. Il redoute beaucoup les âmes vaillantes. L'expérience lui a appris quels préjudices elles lui causent. Tout ce qu'il fait pour leur nuire tourne à leur avantage et à celui du prochain, et finalement c'est lui qui y perd. Néanmoins nous ne devons pas nous relâcher, ni cesser d'être sur nos gardes ; nous avons à lutter contre des traîtres : s'ils nous trouvent vigilants, ils n'auront pas autant d'audace pour nous attaquer, parce qu'ils sont lâches. Mais s'ils remarquent en nous quelque relâchement, ils peuvent nous faire le plus grand mal. Dès qu'ils voient qu'une âme est chancelante et qu'elle n'est ni constante dans le bien, ni fermement résolue d'y persévérer, ils ne lui laissent de repos ni jour ni nuit, lui suggèrent mille craintes, et lui représentent sans cesse de nouvelles difficultés. C'est ce que l'expérience m'a fort bien appris ; voilà pourquoi j'ai pu traiter un sujet dont personne, me semble-t-il, ne mesure assez l'importance.

La troisième raison très importante pour la question dont nous nous occupons, c'est que l'on combat avec plus de courage ; on sait que, coûte que coûte, il ne faut pas reculer. Voyez celui qui est sur le champ de bataille ; il sait que s'il est vaincu, on ne lui fera pas grâce de la vie, et que s'il ne meurt pas au milieu du combat, on l'exécutera ensuite. Aussi, il lutte avec plus d'ardeur ; il veut vendre chèrement sa vie, comme on dit. Il ne redoute pas tant les coups, parce qu'il se représente combien il lui importe de remporter la victoire et reconnaît que le seul moyen de sauver sa vie, c'est de vaincre.

Il est nécessaire, en outre, de commencer avec

l'assurance que, si nous ne voulons pas nous laisser vaincre, nous réussirons. Cela ne fait aucun doute ; et, si petit que soit l'avantage que nous remporterons, il nous rendra très riches. Ne craignez pas que le Seigneur, qui nous invite à boire à cette fontaine, comme je l'ai déjà dit et comme je voudrais le répéter mille fois, nous laisse mourir de soif. La crainte, en effet, comprime beaucoup l'élan des personnes qui ne connaissent pas encore la bonté du Seigneur par une expérience personnelle, bien qu'elles la connaissent par la foi. C'est un immense avantage, je l'avoue, d'avoir goûté son amitié, ou expérimenté avec quelle douceur il traite ceux qui vont par ce chemin, et comme il fait, pour ainsi dire, tous les frais du voyage. Je ne m'étonne pas que ceux qui ne l'ont point éprouvé veuillent avoir l'assurance de recevoir quelque intérêt. Or vous savez déjà que cet intérêt sera de cent pour un, dès cette vie même, et que Notre-Seigneur a dit : *Demandez, et il vous sera donné.* Si vous ne croyez pas à la parole de Sa Majesté qui nous donne cette assurance en plusieurs endroits de l'Évangile, il me servira de peu, mes sœurs, de me fatiguer à vous le répéter. Néanmoins, je vous assure que celle qui aurait quelque doute risquera peu à en tenter l'épreuve. Ce qu'il y a de merveilleux pour l'âme qui entreprend ce voyage, c'est qu'on lui donne beaucoup plus qu'elle ne demande et ne saurait désirer. Cela est absolument certain, et je le sais par moi-même. Je puis d'ailleurs donner pour témoins de ce que j'avance celles d'entre vous qui, par la bonté de Dieu, ont une connaissance expérimentale de ces faveurs.

CHAPITRE XXVI

Ce chapitre montre comment il faut faire la prière vocale avec perfection et comment la prière vocale est unie à l'oraison mentale.

Je m'adresse de nouveau aux âmes dont j'ai parlé, et qui ne peuvent ni se recueillir, ni fixer leur esprit dans l'oraison mentale, ni s'adonner à la méditation. Nous ne prononcerons pas même ces noms, puisque les choses qu'ils signifient ne sont pas pour elles. Et, en vérité, il y en a beaucoup que le nom seul d'oraison mentale ou de contemplation semble effrayer ; car, ainsi que je l'ai dit, toutes ne vont pas par le même chemin, et il peut se faire que quelqu'une de ces âmes entre dans cette maison.

Je voudrais vous conseiller maintenant (et je pourrais dire vous enseigner, car étant votre Mère et votre prieure, cela m'est permis) sur la manière dont vous devez prier vocalement. Il est juste que vous compreniez ce que vous dites ; et peut-être celles qui sont incapables de fixer leur pensée en Dieu trouveront-elles aussi de la fatigue à faire de longues prières ; je ne veux point m'occuper de ces prières, mais seulement de celles auxquelles tout chrétien est forcément obligé, le *Pater* et l'*Ave*.

Il ne faut pas que l'on puisse dire de nous que nous parlons sans comprendre ce que nous disons ; à moins qu'il nous suffise, à notre avis, d'agir ainsi par coutume et que nous nous contentions de prononcer les paroles.

Que cela suffise ou non, je ne m'en occupe pas ; c'est aux savants de le dire. Ce que je voudrais que nous fissions, nous, mes filles, c'est de ne point nous contenter de cela. Quand je récite le *Credo*, il est raisonnable, ce me semble, que je me rende compte de ce que je crois et que je le sache ; quand je récite le *Notre Père*, ce sera une marque d'amour de me rappeler quel est ce Père et aussi quel est le Maître qui nous a enseigné cette prière. Si vous m'objectez que vous le savez déjà et qu'il est inutile que je vous le rappelle, je vous réponds que vous avez tort. Il y a maître et maître. Et pour ne parler que de ceux de la terre qui nous enseignent, c'est un grand malheur de ne pas en garder le souvenir ; quand ce sont des saints et qu'ils dirigent notre âme, je regarde comme impossible que nous les oubliions, si nous sommes leurs fidèles disciples.

Mais comment ne pas nous rappeler un Maître comme celui qui nous a appris cette prière, qui nous l'a enseignée avec tant d'amour et avec un si vif désir qu'elle nous fût profitable ? Que Dieu ne permette pas que nous récitions cette prière sans penser à lui, et si nous ne le pouvons pas toujours, à cause de notre faiblesse, qu'au moins ce soit le plus souvent possible.

Tout d'abord vous savez que Sa Majesté nous enseigne à prier dans la solitude. C'est ainsi que Notre-Seigneur faisait toujours, quand il priait, non que cela lui fût nécessaire, mais parce qu'il voulait nous donner l'exemple. Nous avons déjà dit qu'on ne saurait parler en même temps à Dieu et au monde. Or ils ne font pas autre chose, ceux qui récitent des prières et par ailleurs écoutent ce qui se dit autour d'eux, ou s'arrêtent aux pensées qui se présentent sans se préoccuper de les repousser. Je ne parle pas de ces indispositions qui surviennent parfois, ni, surtout, de la mélancolie ou des maux de

tête qui affligent certaines personnes et les empêchent, malgré leurs efforts, de se recueillir.

Il en est de même pour ces orages intérieurs qui peuvent troubler quelquefois les fidèles serviteurs de Dieu, mais que celui-ci permet pour leur plus grand bien. Dans leur affliction, ils cherchent en vain le calme. Quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent être attentifs aux prières qu'ils prononcent. Leur esprit, loin de se fixer à rien, s'en va tellement à l'aventure qu'il semble en proie à une sorte de frénésie.

A la peine qu'ils en éprouvent, ils verront que ce n'est pas de leur faute. Qu'ils ne se tourmentent donc point, ce serait pire. Qu'ils ne se fatiguent pas à remettre à la raison leur entendement, qui pour lors en est incapable. Qu'ils prient le mieux qu'ils pourront, et même qu'ils ne prient point. Puisque leur âme est malade, qu'ils s'appliquent à lui procurer quelque repos et s'occupent de quelque autre œuvre de vertu.

Voilà ce que doivent faire les personnes qui ont à cœur leur sanctification, et qui comprennent que l'on ne saurait parler à Dieu et au monde en même temps.

Ce qui dépend de nous, c'est de tâcher d'être dans la solitude pour prier. Et plaise à Dieu que cela suffise, je le répète, pour comprendre en présence de qui nous sommes et quelle réponse le Seigneur fait à nos demandes ! Pensez-vous qu'il se taise, bien que nous ne l'entendions pas ? Non, certes. Il parle au cœur quand c'est le cœur qui le prie.

Il est bon de considérer, en outre, que c'est à chacun d'entre nous que Notre-Seigneur a enseigné cette oraison, et qu'il nous l'enseigne encore en ce moment ; car jamais le Maître n'est si éloigné de son disciple qu'il doive élever la voix pour en être entendu ; il est, au contraire, tout près de lui. Je désire vous voir parfaitement convaincues de cette vérité que, pour

bien réciter le *Pater*, vous devez vous tenir près du Maître qui nous l'a enseigné.

Vous me direz encore que prier ainsi, c'est méditer, et que vous ne pouvez, ni par conséquent ne voulez autre chose que prier vocalement. Il y a, en effet, des personnes qui sont impatientes, et qui ne veulent se donner aucune peine. Comme elles ne sont pas habituées à méditer, elles ont des difficultés dans les débuts pour se recueillir ; et comme elles ne veulent pas prendre un peu de peine, elles disent qu'elles ne peuvent et ne savent prier que vocalement. J'avoue que vous avez raison d'appeler oraison mentale la méthode dont j'ai parlé. Mais je vous déclare en même temps que je ne comprends pas comment la prière vocale, pour être bien faite, peut en être séparée. Il nous faut bien savoir à qui nous parlons ; c'est même un devoir de s'appliquer à prier avec attention. Plaise à Dieu que tous ces moyens nous aident à réciter le *Pater* correctement, et que nous ne l'achevions pas au milieu de pensées les plus incongrues ! Pour moi, j'en ai fait l'expérience plusieurs fois, le meilleur remède aux distractions est de m'appliquer à fixer ma pensée sur Celui qui a composé cette prière. Soyez donc patientes, et travaillez à acquérir l'habitude d'une méthode si nécessaire.

CHAPITRE XXVII

Où l'on montre combien une âme profite à réciter avec perfection les prières vocales, et comment Dieu parfois l'élève de là à des faveurs surnaturelles.

N'allez pas croire que l'on tire peu de fruit de la prière vocale bien faite. Je vous le dis, il est très possible que, tandis que vous récitez le *Pater* ou une autre prière vocale, le Seigneur vous élève à la contemplation parfaite. Sa Majesté montre ainsi qu'Elle entend celui qui lui parle. Ce souverain Maître lui parle à son tour, il suspend son entendement, il arrête sa pensée, et recueille pour ainsi dire ses paroles avant qu'elles ne soient prononcées ; aussi ne peut-on en proférer une seule, si ce n'est au prix des plus grands efforts. L'âme reconnaît que ce Maître divin l'enseigne sans faire entendre aucun bruit de paroles ; il suspend l'activité de ses facultés, qui, loin de procurer quelque avantage, si elles opéraient alors, ne feraient que nuire. En cet état, les facultés jouissent sans comprendre comment elles jouissent. L'âme s'enflamme de plus en plus d'amour, sans comprendre comment elle aime. Elle sait qu'elle jouit de l'objet qu'elle aime ; mais elle ignore comment elle en jouit. Elle comprend, cependant, que son entendement n'aurait jamais su désirer un tel bien, et sa volonté embrasse ce bien sans savoir comment elle l'embrasse. Si elle peut en comprendre quelque chose, c'est en reconnaissant qu'elle ne pourrait le mériter par tous les travaux du monde. Il est

un don du Maître de la terre et des cieux, qui, en fin de compte, le confère d'une manière digne de lui. Voilà, mes filles, ce que c'est que la contemplation. Vous saurez maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci, je le répète, consiste à penser à ce que nous disons et à le comprendre, comme aussi à considérer à qui nous parlons, et ce que nous sommes pour oser nous adresser à une si haute Majesté. S'occuper de ces pensées et d'autres semblables, comme par exemple constater le peu que nous avons travaillé à la cause de Dieu et l'obligation où nous sommes de le servir, c'est faire oraison mentale. Ne vous imaginez donc pas que ce soit quelque chose d'extraordinaire, et ne vous effrayez pas à son seul nom. Réciter le *Pater*, l'*Ave*, ou une autre prière à votre choix, c'est faire une oraison vocale ; mais considérez quelle musique discordante elle ferait sans l'oraison mentale ; les paroles elles-mêmes ne se suivraient pas toujours avec ordre.

Dans ces deux sortes d'oraison, nous pouvons quelque chose de nous-mêmes avec le secours de Dieu. Dans la contemplation dont j'ai parlé tout à l'heure, nous ne pouvons absolument rien. Sa Majesté seule fait tout. C'est son œuvre, et cette œuvre surpasse les forces de notre nature. J'ai traité très longuement, et le mieux qu'il m'a été possible, ce point de la contemplation, dans le récit de ma *Vie* dont je vous ai déjà parlé et que j'ai composé pour le montrer à mes confesseurs, comme ils me l'avaient demandé. Aussi me suffit-il ici d'avoir effleuré ce sujet, sans m'y arrêter davantage. Celles d'entre vous qui auront été assez heureuses pour être élevées par Dieu à cet état de contemplation tâcheront de se procurer ce livre [1]. Il renferme plusieurs points de doctrine et

1. Celui de sa *Vie*, XI, XII.

des avis que le Seigneur m'a aidée à exposer. A mon avis, vous trouveriez à le lire beaucoup de consolation et de profit. C'est aussi ce que pensent quelques-uns de ceux qui l'ont vu, et qui le regardent comme un livre qu'il faut estimer. Mais quelle honte pour moi de vous engager à faire cas d'un écrit qui vient de moi, quand le Seigneur sait combien je suis confuse d'écrire la plupart de ces choses ! Béni soit-il de ce qu'il daigne me souffrir comme il le fait ! Celles d'entre vous, je le répète, qui seront élevées à l'oraison surnaturelle se procureront ce livre, lorsque je serai morte. Quant aux autres, elles n'ont aucun motif de le voir. Mais qu'elles s'efforcent de mettre en pratique ce que je dis dans le présent écrit et s'abandonnent à la volonté du Seigneur. C'est lui seul qui peut vous faire ce don de la contemplation. Il ne vous le refusera pas, si vous ne restez pas en chemin et si vous ne négligez rien pour arriver au but.

CHAPITRE XXVIII

Ce chapitre expose la manière de recueillir l'entendement et donne les moyens d'y réussir. Il est très important pour ceux qui commencent à s'exercer à l'oraison.

Revenons maintenant à notre prière vocale. Il faut la réciter de telle sorte que, sans nous en douter, nous recevions de Dieu tous les dons à la fois. Mais pour prier de la manière dont je vous ai recommandé de le faire, vous savez ce qu'on fait tout d'abord. On examine sa conscience, on récite le *Confiteor* et on fait le signe de croix. Aussitôt après, mes filles, appliquez-vous, puisque vous êtes seules, à trouver une compagnie. Et quelle meilleure compagnie pouvez-vous trouver que celle du Maître même qui a enseigné la prière que vous devez réciter ? Représentez-vous ce Seigneur auprès de vous ; considérez avec quel amour et quelle humilité il vous enseigne. Croyez-moi, ne négligez rien pour n'être jamais sans un ami si fidèle. Si vous vous habituez à le considérer près de vous ; s'il voit que vous faites cela avec amour et que vous vous appliquez à lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, vous en débarrasser. Il ne vous manquera jamais ; il vous aidera dans toutes vos épreuves ; vous l'aurez toujours et partout à votre côté. Pensez-vous que ce soit peu de chose que d'avoir un tel ami près de vous ? O mes sœurs, vous qui ne pouvez discourir beaucoup avec l'entendement, ni appliquer votre pensée sans être envahies par les distractions, prenez, prenez l'habitude que je vous indique. Je sais que vous le pouvez. Durant de longues

années j'ai moi-même souffert de ne pouvoir fixer mon esprit sur un seul sujet pendant l'oraison ; et c'est là une épreuve très pénible. Par ailleurs, je sais que Notre-Seigneur ne nous laisse jamais dans un tel isolement, qu'il ne nous tienne cependant compagnie lorsque nous l'en supplions humblement. Si nous ne recevons pas cette faveur au bout d'une année, travaillons plusieurs années pour l'obtenir. Ne regrettons pas un temps si bien employé. Et qu'est-ce qui nous presse ? Vous pouvez donc, je le répète, vous habituer à cette pratique, et travailler à vous tenir dans la compagnie de ce véritable Maître.

Je ne vous demande pas en ce moment de fixer votre pensée sur lui, ni de faire de nombreux raisonnements, ou de hautes et savantes considérations. Je ne vous demande qu'une chose : le regarder. Qu'est-ce qui vous empêche de porter sur Notre-Seigneur le regard de l'âme, ne serait-ce qu'un instant, si vous ne pouvez faire plus ? Comment, vous pourriez voir les objets les plus hideux, et vous n'auriez pas la faculté de considérer l'objet le plus ravissant qu'on puisse imaginer ! Car votre Époux, lui, ne vous perd jamais de vue ; il a supporté de vous mille péchés affreux, mille abominations, sans que son regard vous ait jamais quittées. Est-ce donc trop pour vous que de détourner votre regard des objets extérieurs pour le contempler lui-même quelquefois ? Considérez qu'il n'attend de vous, comme il le dit à l'Épouse, qu'un regard : et selon que vous l'aurez aimé, mes filles, vous le trouverez ; car il estime tant ce regard qu'il ne négligera rien de son côté pour l'avoir.

Voyez ce que fait, dit-on, la femme qui veut vivre en bonne harmonie avec son mari ; s'il est triste, elle doit se montrer triste ; s'il est joyeux elle doit, même si elle ne connaît que la tristesse, se montrer joyeuse aussi. Considérez en passant, mes sœurs, de quelle

sujétion vous êtes exemptes. Or telle est la conduite que tient en toute vérité et sans l'ombre d'une feinte Notre-Seigneur vis-à-vis de nous. Il se fait votre sujet et il veut que vous soyez les souveraines. Il se soumet à vos désirs. Etes-vous dans la joie ? contemplez-le ressuscité. Vous n'avez qu'à vous imaginer avec quelle gloire il est sorti du sépulcre, et vous serez dans l'allégresse. Et, en effet, quelle clarté, quelle beauté, quelle Majesté, quelle gloire et quelle jubilation dans son triomphe ! comme il sort glorieux du champ de bataille où il a remporté cet immense royaume qu'il veut tout entier pour vous, en même temps qu'il se donne Lui-même à vous ! Est-ce donc beaucoup que vous éleviez quelquefois les yeux vers Celui qui vous fait de telles largesses !

Etes-vous dans le chagrin, ou la tristesse ? considérez-le, lorsqu'il se rend au jardin des Oliviers. Quelle affliction profonde que celle qui remplissait son âme, puisque étant la patience même, il manifeste ses souffrances et s'en plaint ! Ou bien encore, considérez-le attaché à la colonne, abreuvé de douleurs, ayant toutes les chairs en lambeaux, tant est grand l'amour qu'il vous porte ! Voyez comment, au milieu de toutes ces angoisses, il est persécuté par les uns, couvert de crachats par les autres, renié, délaissé par ses amis, sans que personne prenne sa défense, transi de froid, et tellement isolé que vous pouvez bien vous consoler l'un l'autre. Ou bien considérez-le, lorsqu'il est chargé de la Croix et qu'on ne lui laisse même pas le temps de respirer. Il tournera vers vous ses yeux si beaux et si compatissants, tout remplis de larmes. Il oubliera ses souffrances pour consoler les vôtres, uniquement parce que vous allez chercher de la consolation près de lui et que vous tournez la tête vers lui pour le regarder.

O Seigneur du monde, ô véritable époux de mon âme ! pouvez-vous dire, alors, si votre cœur s'attendrit

de le voir dans un tel état que non seulement vous voulez le regarder, mais que c'est même une joie pour vous de vous entretenir avec lui ; et sans lui adresser de discours étudiés, mais en lui exprimant la peine de votre cœur (car c'est là ce qui compte le plus pour lui), dites-lui : O mon Seigneur et mon Bien, êtes-vous donc réduit à une telle extrémité que vous daigniez agréer une aussi pauvre compagnie que la mienne ? A votre visage, je vois que vous êtes consolé de me voir près de vous. Comment est-il possible, Seigneur, que les Anges vous laissent seul, et que votre Père lui-même ne vous console pas ? Puisqu'il en est ainsi, Seigneur, et que vous consentez à endurer tant de souffrances par amour pour moi, qu'est-ce donc que ce que j'endure pour vous ? De quoi puis-je me plaindre ? Quelle confusion pour moi de vous voir en cet état ! J'accepte d'avance, Seigneur, toutes les épreuves qui me viendront ; et je les regarderai comme un précieux trésor, puisqu'elles me permettront de vous imiter en quelque chose. Marchons ensemble, Seigneur, car j'irai partout où vous irez, je passerai partout où vous passerez.

Prenez, mes filles, votre part de cette croix du Sauveur, et ne vous préoccupez pas de vous voir foulées aux pieds par les Juifs. Aidez votre Époux à porter le fardeau qui l'accable, et ne faites aucun cas de ce que l'on vous dira. Fermez l'oreille aux murmures. Tombez plutôt avec votre Époux lorsqu'il tombera, mais ne vous séparez jamais de sa croix, ne l'abandonnez jamais. Voyez l'excès de fatigue où il se trouve, considérez combien ses souffrances surpassent les vôtres. Si grands que vous imaginiez vos tourments, et si sensibles qu'ils vous paraissent, vous serez consolées en voyant qu'ils sont des jeux d'enfants auprès de ceux du Seigneur.

Vous me direz peut-être, mes Sœurs : Comment

cela se peut-il ? si nous avions pu voir Sa Majesté des yeux du corps au temps où Elle était sur la terre, nous aurions fait tout cela de grand cœur et notre regard ne se fût jamais détaché d'Elle. N'en croyez rien. Celui qui aujourd'hui ne veut pas faire le moindre effort pour considérer le Seigneur au-dedans de son âme, quand il ne court aucun danger et n'a à apporter qu'un tant soit peu de diligence, eût été tout à fait incapable de se placer au pied de la croix avec Madeleine, qui contemplait la mort face à face. Mais qui dira ce que devaient souffrir la glorieuse Vierge Marie et cette sainte bénie ? Que de menaces contre elles ! que d'injures ! que de mauvais traitements ! que d'insultes grossières ! Quels courtisans pleins d'égards elles avaient dans ces gens, ces ministres de l'enfer, ces instruments du démon ! Ah ! certes, ce qu'elles ont enduré devait être quelque chose de terrible ; mais elles étaient insensibles à leurs propres souffrances, parce qu'elles avaient devant les yeux une autre douleur incomparablement plus cruelle. Ainsi donc, mes Sœurs, n'allez pas croire que vous auriez pu supporter de pareilles épreuves, si vous ne pouvez vaincre la petite difficulté dont j'ai parlé ; exercez-vous d'abord dans les petites choses, pour devenir capables d'en accomplir de plus grandes.

Voici un moyen qui pourra vous aider pour le point en question. Ayez soin d'avoir une image ou une peinture de Notre-Seigneur qui soit à votre goût. Ne vous contentez pas de la porter sur votre cœur, sans jamais la regarder, mais servez-vous-en pour vous entretenir souvent avec lui ; et il vous suggérera ce que vous aurez à lui dire. Vous savez bien vous exprimer quand vous parlez aux créatures, pourquoi ne trouveriez-vous pas des paroles lorsqu'il s'agit de vous entretenir avec Dieu ? Ne vous imaginez pas que cela soit au-dessus de vos forces ; pour moi, je

n'en crois rien, mais il faut vous y exercer. Le manque de rapports avec une personne fait qu'on éprouve en effet une certaine gêne en sa présence ; on ne sait comment lui parler ; il semble que nous ne la connaissions pas, alors même qu'elle serait de notre famille ; nos proches eux-mêmes deviennent pour nous comme des étrangers quand nous n'avons plus de relations avec eux.

Un autre moyen excellent pour vous aider même à vous recueillir et à bien faire vos prières vocales, c'est de prendre un bon livre en langue vulgaire. Et ainsi, à l'aide de ces attraits ou de ces artifices, vous habituerez peu à peu votre âme à la méditation sans l'épouvanter. Considérez qu'il y a bien des années qu'elle s'est séparée de son Époux, et que jusqu'à ce qu'elle consente à retourner chez lui, il faudra user avec elle de beaucoup de diplomatie. Car nous sommes ainsi, nous, misérables pécheurs. Notre âme et nos pensées sont tellement habituées à rechercher ce qui leur plaît, ou plutôt ce qui les torture, que la pauvre âme ne se comprend pas elle-même. Pour qu'elle reprenne goût à se trouver chez elle, il faut employer beaucoup d'artifice. Si l'on n'agit pas progressivement, autant qu'habilement, on ne fera jamais rien.

Je vous le certifie de nouveau, si vous avez soin de pratiquer la méthode que je viens de dire, vous en retirerez un tel profit que, voudrais-je vous l'exprimer, il me serait impossible de le faire. Tenez-vous donc près de ce bon Maître ; ayez la ferme résolution d'apprendre ce qu'il vous enseignera, et Sa Majesté veillera à ce que vous deveniez ses disciples fidèles ; elle ne vous délaissera pas si vous ne la délaissez point vous-mêmes. Méditez les paroles que prononce cette bouche divine. Dès la première, vous comprendrez l'amour qu'il vous porte ; et quelle joie, quel réconfort c'est pour un disciple que de se voir aimé de son Maître !

CHAPITRE XXIX

Ce chapitre expose quel grand amour le Seigneur nous a montré dès les premières paroles du Pater, *et combien il importe de ne tenir aucun compte des avantages de la naissance, si nous voulons être les véritables filles de Dieu.*

Notre Père qui êtes aux cieux. O mon Seigneur, comme il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils ! et comme votre Fils manifeste bien qu'il est le Fils d'un tel Père ! Soyez-en béni à jamais ! Cette phrase du *Pater* n'aurait-elle pas été une aussi grande faveur, ô Seigneur, si vous l'aviez placée à la fin de cette prière ? Or, c'est dès le début que vous nous remplissez les mains et que vous nous accordez une semblable faveur ! Notre entendement devrait en être tellement rempli, et notre volonté tellement pénétrée, qu'il nous soit impossible de proférer une parole. O mes filles, que ce serait bien ici le lieu de traiter de la contemplation parfaite ! Oh ! comme il serait juste que l'âme rentrât au-dedans d'elle-même ! Elle pourrait mieux alors s'élever au-dessus d'elle-même, et écouter ce que ce Fils béni lui apprend sur ce lieu où, comme il le déclare, se trouve son Père qui est dans les cieux ! Quittons la terre, mes filles ; il n'est pas juste qu'après avoir apprécié tout le prix d'une telle faveur, nous l'estimions si peu que nous restions encore en ce monde.

O Fils de Dieu, ô mon Seigneur ! comment, dès la première parole, nous donnez-vous tant de biens ? Vous vous humiliez à un tel excès que vous vous unissez à nous dans nos demandes, que vous vous faites le frère

de créatures aussi basses et aussi misérables ! Comment nous donnez-vous au nom de votre Père tout ce qui peut être donné ? Ne voulez-vous pas qu'il nous regarde comme ses enfants ? or, votre parole ne peut manquer de se réaliser. Vous l'obligez à l'accomplir, ce qui n'est pas une petite charge. Dès lors qu'il est notre Père, il doit nous supporter, malgré la gravité de nos offenses. Il doit nous pardonner lorsque nous retournons à lui comme l'enfant prodigue. Il doit nous consoler dans nos épreuves. Il doit nous nourrir, comme il convient à un tel Père, car il est forcément meilleur que tous les pères qui sont ici-bas, puisqu'il possède nécessairement tout bien parfait ; et, en plus de tout cela, il doit nous rendre participants et héritiers de ses richesses avec vous.

Pensez, ô mon Seigneur, à l'amour que vous nous portez et à votre si profonde humilité, et veillez bien à ne reculer devant aucun obstacle. Après tout, Seigneur, vous êtes descendu sur la terre et vous vous êtes revêtu de notre chair, en prenant notre nature. Il semble donc que vous ayez quelque motif de veiller à nos intérêts. Mais considérez que votre Père est dans les cieux ; vous le dites vous-même. Il est donc juste que vous preniez soin de sa gloire ; puisque vous vous êtes offert à la honte par amour pour nous, laissez votre Père libre ; ne l'obligez pas à répandre tant de bienfaits sur une créature aussi vile que moi et aussi peu reconnaissante.

O bon Jésus, comme vous montrez clairement que vous ne faites qu'un avec lui, que votre volonté est la sienne et que la sienne est la vôtre ! Quelle clarté dans votre témoignage ! Quel amour que celui que vous nous portez ! Vous avez agi de façon à cacher au démon que vous êtes le Fils de Dieu, mais vu le désir immense que vous avez de notre bien, vous surmontez tous les obstacles pour nous faire connaître une si haute vérité.

Et qui donc, sinon vous, Seigneur, le pouvait ? Je ne sais comment le démon, en entendant cette parole, n'a pas connu d'une manière évidente qui vous étiez. Au moins, ô mon Jésus, je vois bien que vous avez parlé comme un Fils chéri et pour vous et pour nous ; et vous êtes tout-puissant pour accomplir au ciel ce que vous dites sur la terre. Soyez béni à jamais, ô mon Seigneur, vous qui aimez tant à donner qu'aucun obstacle ne saurait vous arrêter.

Eh bien, mes filles, ne vous semble-t-il pas un bon Maître, puisque, pour nous porter à apprendre ce qu'il nous enseigne, il commence par nous accorder une si haute faveur ? N'est-il donc pas juste maintenant qu'en prononçant du bout des lèvres cette parole : *Notre Père*, vous y apportiez toute votre attention pour la comprendre, et que votre cœur se brise de voir un si grand amour ?

Quel est le fils, en ce monde, qui ne cherche à bien connaître son père, quand il le sait bon, plein de majesté et de puissance ? S'il ne trouvait pas en lui ces qualités, je ne serais pas étonnée qu'il ne voulût point être reconnu pour son fils. Le monde est tel que, si le fils est dans une situation supérieure à celle de son père, il se croit déshonoré de le reconnaître pour tel. Ce n'est point notre cas à nous, et plaise à Dieu qu'il n'y ait jamais de pareils sentiments dans cette maison ! elle deviendrait un enfer. Celle qui est de plus haute naissance doit se rabaisser un peu, et ne pas avoir toujours le nom de son père à la bouche : car vous devez toutes vivre dans une égalité parfaite.

O collège formé par le Christ ! Saint Pierre n'était qu'un pêcheur, et le Seigneur lui conféra plus d'autorité qu'à Saint Barthélemy, qui était fils de roi [1]. Sa

1. Cette affirmation de Sainte Thérèse n'a aucun fondement historique, et elle se fait sans doute ici l'écho de quelque récit de la Légende Dorée.

Majesté savait bien ce qui devait arriver en ce monde, où l'on discute sans cesse pour savoir qui est fait de la plus fine pâte, et si on est destiné, en quelque sorte, à devenir brique ou torchis. Mon Dieu, quel tourment on se donne ! Dieu vous préserve, mes sœurs, de tomber dans de pareilles querelles, alors même que vous ne le feriez que par plaisanterie ! Oui, j'ai confiance que Sa Majesté vous en gardera. Si quelqu'une d'entre vous venait à s'oublier tant soit peu sur ce point, qu'on y porte remède immédiatement ; que cette sœur craigne d'être comme Judas au milieu des Apôtres ; qu'on lui impose des pénitences jusqu'au jour où elle comprendra qu'elle ne mérite même pas d'être la terre la plus vile.

Quel bon Père vous donne le bon Jésus ! N'en reconnaissez pas d'autre ici, puisque c'est de lui seul que vous devez vous entretenir. Appliquez-vous, mes filles, à devenir telles que vous méritiez de vous réjouir auprès de lui et de vous jeter dans ses bras. Vous le savez déjà, il ne vous éloignera pas de lui, si vous êtes de bonnes filles. Et qui de nous ne travaillerait à ne perdre jamais un tel Père ! O grand Dieu ! que de motifs de consolation j'aurais à vous exposer ici ! Pour ne pas m'étendre plus longuement, je les laisse à vos réflexions.

Si instable que soit votre pensée, tenez-vous entre un tel Fils et un tel Père, et vous trouverez forcément le Saint-Esprit. Qu'il daigne lui-même embraser vos cœurs et les enchaîner par les liens tout-puissants de sa charité, dès lors que le si grand intérêt que nous y avons n'y suffit pas !

CHAPITRE XXX

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison de recueillement et où l'on indique quelques moyens pour s'y habituer.

Considérez maintenant que votre Maître a dit : *Qui êtes aux cieux*. Pensez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel, et en quel endroit vous devez chercher votre adorable Père ? Or, je vous assure que, pour des esprits distraits, il importe beaucoup, non seulement de croire à cette vérité, mais de chercher à la connaître par une expérience directe ; car c'est là une des choses les plus propres à fixer l'entendement et à aider l'âme au recueillement. Vous savez que Dieu est en tout lieu. Or il est clair, comme le dit le proverbe, que là où est le Roi, là aussi est sa cour ; donc là où est Dieu, là aussi est le ciel ; et par conséquent, vous pouvez croire sans l'ombre d'un doute que là où est Sa Majesté, là aussi est toute la gloire.

Considérez ce que dit Saint Augustin. Après avoir cherché Dieu en beaucoup d'endroits, il le trouva au-dedans de lui-même. Croyez-vous qu'il importe peu à une âme qui se distrait facilement de comprendre cette vérité, et de savoir qu'elle n'a pas besoin, pour s'adresser à son Père Éternel et se réjouir avec lui, de le chercher par tout le ciel ? Non, inutile de pousser des cris pour lui parler, car il est tellement près que, si bas qu'on lui parle, il entend. A quoi bon avoir des ailes pour aller à sa recherche ? Elle n'a qu'à se retirer dans la solitude et à le considérer au-dedans d'elle-

même, sans s'étonner qu'un hôte semblable lui rende visite. Qu'elle s'humilie profondément ; qu'elle lui parle comme à un père ; le supplie comme un père ; qu'elle lui expose ses épreuves et le conjure d'y porter remède, mais qu'elle comprenne bien qu'elle n'est pas digne d'être sa fille !

Loin de vous ces timidités excessives, où tombent certaines personnes qui les prennent pour de l'humilité ! Non, l'humilité ne consiste pas à refuser une faveur que nous fait le roi ; mais à l'accepter en reconnaissant combien nous en sommes indignes et à nous réjouir de cette faveur. Belle humilité, vraiment ! Comment ! Le Souverain de la terre et des cieux viendrait en moi pour me combler de ses faveurs et prendre ses délices avec moi, et par humilité je ne voudrais ni lui répondre, ni rester avec lui, ni accepter ce qu'il me donne ! et je le laisserais seul ! et quand il me permet et me prie de lui présenter mes suppliques, je croirais faire preuve d'humilité en restant dans ma pauvreté ! et je l'obligerais à s'en aller parce que je ne réponds pas à ses avances ? Laissez de côté, mes filles, cette prétendue humilité. Traitez avec lui comme avec un père, un frère, un Maître, un Époux. Considérez-le tantôt sous un rapport, tantôt sous un autre. Il vous enseignera lui-même ce que vous devez faire pour le contenter. Ne soyez pas si sottes que de ne rien demander. Dès lors qu'il est votre Époux, priez-le, au contraire, de tenir parole et de vous traiter comme ses Épouses.

Cette manière de prier, bien que vocale, aide l'esprit à se recueillir beaucoup plus rapidement que toute autre, et produit aussi les biens les plus précieux. On l'appelle oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses facultés et rentre au-dedans d'elle-même avec son Dieu. Là, son Maître divin réussit plus tôt que par tout autre moyen à l'instruire et à lui

donner l'oraison de quiétude. Là, en effet, recueillie au-dedans d'elle-même, elle peut méditer la Passion, se représenter Dieu le Fils, l'offrir au Père céleste, sans se fatiguer l'esprit à aller le chercher sur la montagne du Calvaire, au Jardin, ou à la Colonne. Celles d'entre vous qui pourront se renfermer ainsi dans ce petit ciel de leur âme, où habite Celui qui l'a créé en même temps que la terre, et qui prendront l'habitude de ne rien regarder au dehors, ni de rester là où les sens extérieurs trouvent un élément de distractions, suivront, elles peuvent m'en croire, une voie excellente ; elles arriveront, à coup sûr, à boire à la source d'eau vive. Par cette voie elles feront beaucoup de chemin en peu de temps, comme un voyageur qui, monté sur un navire que favorise un bon vent, arrive en quelques jours au but de son voyage, tandis que le trajet fait par terre eût été beaucoup plus long.

Ces âmes sont déjà, comme on dit, mises à flot. Bien qu'elles n'aient pas complètement quitté la terre, elles font, au moins durant l'oraison, ce qu'elles peuvent pour s'affranchir de ses lois, en recueillant leurs sens au-dedans d'elles-mêmes. Lorsque le recueillement est véritable, on le voit très clairement à un certain effet qu'il produit. Je ne sais comment vous le donner à entendre ; mais quiconque l'aura éprouvé me comprendra. On dirait que l'âme, comprenant enfin que les choses de ce monde ne sont qu'un jeu, se lève au meilleur moment, et s'en va. Elle ressemble encore à un homme qui se réfugie dans une place forte pour n'avoir plus à redouter les attaques de l'ennemi. Les sens se retirent des objets extérieurs, et les méprisent tellement que les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes pour ne plus considérer les créatures et pour que le regard de l'âme s'éveille davantage. Voilà pourquoi ceux qui suivent cette voie ont presque toujours les yeux fermés quand ils prient. C'est là d'ailleurs une coutume excel-

lente pour beaucoup de choses. Sans doute il faut dans les débuts se faire violence pour ne point regarder les objets terrestres ; mais ensuite cela n'est plus nécessaire. Au contraire, quand l'âme est dans l'oraison de recueillement, elle devrait faire un effort plus considérable pour tenir ouverts les yeux du corps.

L'âme semble alors comprendre qu'elle se fortifie, qu'elle acquiert de la vigueur aux dépens du corps, qu'elle le laisse seul et affaibli, qu'elle s'arme enfin pour le dompter. Ces effets ne sont pas très sensibles dans les commencements, parce qu'ils ne sont pas aussi profonds. Le recueillement d'ailleurs est plus ou moins grand. Mais que l'âme s'habitue à se recueillir et à mépriser la fatigue des débuts ; car le corps veut réclamer ses droits, et il ne saurait comprendre qu'il cause sa propre perte en refusant de s'avouer vaincu. Si l'on continue de la sorte durant quelques jours et si l'on fait des efforts sérieux, on verra clairement quel profit en découle. Dès que l'âme se mettra à prier, elle verra ses sens se recueillir, comme les abeilles qui retournent à leur ruche et y rentrent pour faire le miel. Il ne lui en coûtera aucun effort. Le Seigneur a voulu que, durant le temps où elle se faisait violence, l'âme ait mérité d'exercer de la sorte l'empire de sa volonté. A peine a-t-elle manifesté qu'elle veut se recueillir, que les sens obéissent et se replient au fond d'elle. Ils sortiront de nouveau ; mais c'est déjà beaucoup qu'ils se soient soumis. Aussi ne sortent-ils plus que comme des sujets et des captifs, qui ne peuvent pas faire autant de mal que précédemment. Si la volonté les rappelle, ils reviennent avec une promptitude plus grande encore. Quand ils seront rentrés ainsi souvent, le Seigneur les établira dans la contemplation parfaite.

Tâchez de bien comprendre ce que je viens de dire ; cela peut paraître obscur ; mais qu'on le mette en pratique, et on le comprendra.

Les âmes qui marchent par cette voie semblent donc voguer sur mer avec rapidité. Or, puisqu'il est pour nous du plus haut intérêt d'éviter toute lenteur, montrons en quelques mots comment nous nous habituerons à une si excellente manière de procéder.

Ces âmes qui s'appliquent à recueillir leurs sens sont à l'abri d'une foule d'occasions dangereuses. Elles s'embrasent plus promptement du feu de l'amour divin. Comme elles sont près du foyer, il suffit du moindre souffle de leur entendement pour que tout prenne feu, dès que la moindre étincelle les touche. Dégagées des objets extérieurs et seules avec Dieu, elles sont admirablement disposées à s'embraser.

Sachons nous rendre compte qu'il y a au-dedans de nous un palais d'une richesse incomparable, tout d'or et de pierres précieuses, digne en un mot du Maître à qui il appartient. Considérez que vous concourez pour votre part, comme c'est la vérité, à sa beauté ; il n'y a pas de palais dont la magnificence puisse être comparée à celle d'une âme pure et tout ornée de vertus ; plus ces vertus sont élevées, plus les pierres précieuses du palais resplendissent. Représentez-vous encore que dans ce palais habite ce grand Roi qui, par sa bonté, a daigné se faire votre père, et qu'il réside sur un trône du plus haut prix, votre cœur.

Il vous paraîtra étrange, au premier abord, que je tienne ce langage et que j'use d'une telle comparaison pour vous donner à entendre la vérité de ce que je dis. Toutefois cela pourra vous être très utile, et à vous en particulier. Comme, en effet, nous autres femmes, nous n'avons reçu aucune instruction, nous avons besoin de ces considérations pour bien comprendre qu'il y a au-dedans de nous quelque chose d'incomparablement plus précieux que ce que nous voyons au dehors par les sens. N'allons pas nous imaginer que tout notre intérieur est vide, et plût à

Dieu qu'il n'y eût que des femmes à partager cette illusion ! Si nous avions soin de nous rappeler quel est l'hôte qui habite notre âme, il nous serait impossible, selon moi, de nous porter avec tant de passion aux choses de ce monde. Nous verrions combien elles sont viles en comparaison de celles que nous possédons au-dedans de nous. Mais est-ce que nous n'imitons pas l'animal qui, à la vue d'une proie qui lui plaît, se précipite aussitôt sur elle pour assouvir sa faim ? Et pourtant, quelle différence ne doit-il pas y avoir entre la brute et nous ?

On rira peut-être de moi et l'on dira que c'est là une vérité très claire, et l'on aura raison. Néanmoins, elle a été obscure pour moi durant quelque temps. Je comprenais fort bien que j'avais une âme ; mais de quel prix était-elle ? quel hôte l'habitait ? voilà ce que je ne comprenais pas, parce que les vanités de la vie jetaient sur mon âme comme un bandeau qui l'empêchait de voir. Je ne comprenais pas comme aujourd'hui que dans ce minuscule palais de mon âme habite un Roi d'une telle Majesté. Sans cela, il me semble que je ne l'aurais pas laissé si souvent seul. De temps en temps au moins, je serais restée en sa compagnie, et j'aurais veillé avec plus de soin à ce que ce palais fût moins souvent souillé.

Mais quoi de plus admirable que de voir Celui qui remplirait mille et mille mondes de sa grandeur se renfermer dans une demeure aussi étroite ! A la vérité, notre Maître est tout-puissant, il jouit de toutes les libertés ; et, comme il nous aime, il se met à notre portée. Une âme qui débute dans cette voie serait troublée en se voyant, elle si petite, destinée à renfermer en soi Celui qui est si grand. Mais le Seigneur ne se manifeste pas à elle immédiatement : il agrandit peu à peu sa capacité ; il la dispose et la prépare aux dons qu'il veut mettre en elle. J'ai dit qu'il jouit de toutes

les libertés, parce qu'il a le pouvoir d'agrandir ce palais.

L'important pour nous, c'est de lui en faire un don absolu après l'avoir débarrassé de tout objet créé, pour qu'il puisse en disposer comme d'un bien propre. Puisque Sa Majesté a raison de le vouloir ainsi, ne lui refusons point ce qu'Elle demande. Dieu ne force pas notre volonté ; il prend ce que nous lui donnons. Mais il ne se donne pas complètement, tant que nous ne nous sommes pas, nous aussi, donnés à lui complètement. Voilà un fait certain. Comme cette vérité est extrêmement importante, je ne saurais trop vous la rappeler. Le Seigneur ne peut agir librement dans l'âme que quand il la trouve dégagée de toute créature et toute à lui ; sans cela, je ne sais comment il le pourrait, lui qui est si ami de l'ordre. Or, si nous remplissons notre palais de gens de basse condition et de futilités, comment le Seigneur pourrait-il y trouver place avec sa cour ? C'est déjà beaucoup qu'il daigne venir un instant au milieu de tant d'embarras.

Croyez-vous, mes filles, qu'il vienne seul ? Ne voyez-vous pas que son Fils lui dit : *Qui êtes dans les cieux ?* Mais est-ce que par hasard les courtisans d'un tel Roi le laisseraient seul ? Non certes. Ils sont près de lui. Ils le prient pour tous les hommes et le conjurent de nous combler tous de ses grâces, parce qu'ils sont pleins de charité. Ne vous imaginez pas qu'ils agissent comme les hommes ici-bas : un seigneur, en effet, ou un prélat, ne saurait accorder une faveur à quelqu'un, soit pour des motifs particuliers, soit simplement parce que tel est leur bon plaisir, sans exciter aussitôt la jalousie et la haine à l'égard de ce pauvre homme, qui n'a pourtant fait de tort à personne.

CHAPITRE XXXI

Ce chapitre continue à donner des conseils pour arriver à l'oraison de recueillement, et dit combien peu nous devons nous soucier d'être dans les bonnes grâces des Supérieurs.

Pour l'amour de Dieu, mes filles, ne vous préoccupez point de ces faveurs de vos Supérieurs dont nous venons de parler. Chacune d'entre vous doit s'appliquer à faire ce qu'elle doit. Si le Supérieur ne vous en manifeste aucune satisfaction, le Seigneur, soyez-en certaines, n'y manquera pas, et saura vous payer de retour. Nous ne sommes certes pas venues ici chercher une récompense pour la vie présente. Mes filles, ayons toujours notre pensée fixée sur ce qui doit durer éternellement, sans nous soucier des choses d'ici-bas, qui disparaissent encore plus vite que nous-mêmes. Aujourd'hui, c'est telle sœur qui jouit de la faveur du Supérieur ; demain ce sera vous, s'il découvre en vous plus de vertu ; mais dans le cas contraire, quelle importance cela aurait-il ? N'ayez point de ces soucis, qui sont parfois peu de chose au début, mais qui peuvent vous causer beaucoup de trouble. Arrêtez-les promptement, en considérant que votre royaume n'est pas sur la terre et que tout passe avec une effrayante rapidité.

Ce moyen toutefois est bas, et ne dénote pas une grande perfection. Aussi le mieux pour vous sera de demeurer toujours dans la défaveur et l'abaissement. Désirez y rester par amour pour le Seigneur, qui s'y trouve avec vous. C'est vous-même qu'il vous faut

regarder ; considérez-vous dans l'intime de votre âme, comme je l'ai dit ; vous y trouverez votre Maître, et lui ne vous manquera pas. Plus les consolations extérieures vous feront défaut, plus il vous comblera de joie. Il est plein de compassion, et n'abandonne jamais les âmes affligées et délaissées qui mettent en lui seul leur confiance. Voilà pourquoi David disait que le Seigneur est avec les affligés. Eh bien ! ou vous le croyez, ou vous ne le croyez pas ; si vous le croyez, pourquoi donc vous mettre martel en tête ?

O mon Seigneur, si nous vous connaissions bien, aucune chose ne serait capable de nous causer du chagrin ; car vous êtes vraiment libéral envers ceux qui mettent en vous toute leur confiance. Croyez-moi, mes amies, c'est une grande chose que de comprendre que telle est la vérité. On voit alors que toutes les faveurs d'ici-bas sont des mensonges, quand elles empêchent tant soit peu l'âme de se recueillir au-dedans d'elle-même. O mes filles, qui pourrait vous le faire comprendre ? Assurément, ce n'est pas moi. J'y suis tenue, j'en conviens, plus que personne ; mais je suis loin moi-même de le comprendre comme il faut.

Je reviens à mon sujet. Je voudrais pouvoir vous expliquer comment ce cortège céleste qui entoure Celui qui nous tient compagnie, le Saint des saints, n'empêche pas la solitude de l'âme avec son Époux, lorsque cette âme veut rentrer au-dedans d'elle-même, dans ce paradis avec son Dieu, et ferme la porte derrière elle à toutes les choses du monde. Je dis : lorsqu'elle veut. Comprenez bien, en effet, qu'il ne s'agit pas ici d'une chose surnaturelle ; elle dépend de notre volonté, et nous pouvons la réaliser avec l'aide de Dieu, sans lequel d'ailleurs on ne peut rien, pas même avoir une bonne pensée.

Je ne parle pas ici d'un silence de nos facultés, mais d'une retraite de ces facultés au-dedans de l'âme.

Il y a beaucoup de moyens d'atteindre ce but. Comme l'indiquent quelques livres, nous devons nous séparer de tout afin de nous approcher intérieurement de Dieu. Au milieu de nos occupations nous devons nous retirer au-dedans de nous-mêmes, ne serait-ce qu'un instant, en nous rappelant seulement Celui qui nous tient compagnie ; et cette pratique est extrêmement profitable. Enfin, nous devons nous habituer à goûter cette vérité, qu'il n'est pas nécessaire d'élever la voix pour lui parler, parce que Sa Majesté fera sentir sa présence. De la sorte, nos prières vocales se réciteront dans un grand repos, et nous éviterons beaucoup de fatigue. Quand nous aurons fait effort pendant quelque temps pour tenir compagnie à notre Seigneur, il nous comprendra parfaitement par signes, et si nous devions auparavant réciter de nombreux *Pater* pour nous faire entendre de lui, il nous entendra dès la première fois. Il est très désireux de nous épargner la fatigue. Si dans l'espace d'une heure nous ne disons qu'une fois le *Pater*, c'est assez pourvu que nous comprenions que nous sommes avec lui, que nous sachions ce que nous lui demandons, quel désir il a de nous exaucer, et quel plaisir il a de se trouver avec nous ; il n'aime pas que nous nous rompions la tête à lui adresser de longs discours.

Que le Seigneur daigne apprendre cette manière de prier à celles d'entre vous qui l'ignorent. Pour moi, j'avoue que je n'ai jamais su ce que c'était que de prier en connaissant la satisfaction intérieure, jusqu'au jour où le Seigneur me l'a enseignée. C'est parce que l'habitude de ce recueillement intime m'a procuré les plus grands profits que je me suis tant étendue sur ce point.

Je termine, en disant que celui qui voudra parvenir à cet état, qui est, je le répète, à notre portée, ne doit pas se décourager. Qu'il s'habitue à ce que j'ai

dit, et peu à peu il se rendra maître de lui-même ; au lieu de s'égarer en pure perte, il se gardera pour son propre avantage en faisant servir ses sens eux-mêmes au recueillement intime de l'âme. S'il parle, il se souviendra qu'il a en lui-même quelqu'un à qui parler. S'il entend parler, il se rappellera qu'il doit prêter l'oreille à celui qui lui parle de plus près. Enfin il considérera qu'il peut, s'il le veut, ne se séparer jamais d'une si bonne compagnie ; et il regrettera vivement tout le temps qu'il aura laissé seul un Père dont le secours lui est indispensable. Qu'il se rappelle souvent sa présence pendant le jour, ou au moins quelquefois. Qu'il s'habitue à cette pratique, et tôt ou tard il en retirera profit. Quand enfin il aura obtenu cette grâce du Seigneur, il ne voudra plus l'échanger pour tous les trésors du monde.

Puisqu'on n'apprend rien sans quelque peine, je vous en conjure, mes sœurs, pour l'amour de Dieu, regardez comme bien employés tous les efforts que vous ferez dans ce but. Je sais que, si vous vous y appliquez, vous réussirez avec l'aide de Dieu au bout d'un an, peut-être même au bout de six mois. Voyez combien ce temps est court pour acquérir une grâce si élevée que celle de poser un fondement solide à ces grandes choses auxquelles le Seigneur daignera peut-être vous appeler. Il découvrira en vous de bonnes dispositions, sitôt qu'il vous trouvera près de lui. Plaise à Sa Majesté de ne jamais permettre que nous nous éloignions de sa présence ! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXII

Ce chapitre expose combien il est important de comprendre ce que l'on demande dans l'oraison ; il traite de ces paroles du Pater : Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum, *et les applique à l'oraison de quiétude dont il commence à parler.*

Quel est l'homme, si inconsidéré qu'il soit, qui, voulant demander une grâce à une personne d'un rang élevé, ne songe tout d'abord à la manière de lui présenter sa requête pour lui être agréable et ne la froisser en rien ? Ne doit-il pas savoir ce qu'il désire et quel besoin il en a, surtout s'il sollicite une faveur importante, comme celle que nous enseigne à demander notre bon Jésus ?

Voici, à mon avis, une chose vraiment digne de notre attention. Ne pouviez-vous pas, ô mon Seigneur, vous contenter d'une seule parole et dire : Donnez-nous, ô Père, ce qui nous convient ? Cela suffisait, ce me semble, puisqu'il comprend tout si bien. O Sagesse Éternelle ! Cette seule parole était suffisante pour vous et votre Père : et c'est ainsi que vous vous êtes exprimé au jardin des Oliviers. Vous lui avez manifesté votre désir et votre crainte ; puis vous vous êtes soumis à sa volonté. Mais, ô mon Seigneur, vous nous connaissiez; vous saviez que nous sommes loin de nous conformer comme vous à la volonté de votre Père, et qu'il était nécessaire de bien préciser nos demandes afin de nous porter par là à considérer si ce que nous demandons nous convient, et à ne pas le demander dans le

cas contraire. Nous sommes ainsi faits, que si l'on ne nous donne pas ce que nous voulons, notre « libre arbitre », hélas, refuse ce que le Seigneur voudrait nous donner, alors même que ce serait meilleur pour nous ; d'ailleurs, si l'argent ne nous remplit aussitôt les mains, nous ne pensons jamais nous voir riches un jour. O grand Dieu, comment notre foi est-elle si endormie et ne croyons-nous pas à la certitude des peines et des récompenses futures ? Cela est sûr, pourtant, et c'est pourquoi, mes filles, vous devez savoir ce que vous demandez dans le *Pater*, afin que si le Père éternel vous l'accorde, vous ne le refusiez pas avec insolence. Considérez donc avec le plus grand soin si ce que vous demandez vous est utile. S'il ne l'est pas, ne le demandez pas, mais priez Sa Majesté de vous donner sa lumière. Nous sommes aveugles ; aussi nous sommes dégoûtés des mets qui nous donneraient la vie, et nous nous portons vers ceux qui doivent nous donner la mort. Et quelle mort que celle-là ! Affreuse et éternelle !

Or le bon Jésus nous invite à dire ces paroles par lesquelles nous demandons que le royaume de Dieu vienne en nous : *Que votre nom soit sanctifié; que votre règne nous arrive.*

Admirez maintenant, mes filles, quelle est la sagesse infinie de notre Maître, et considérez bien ici ce que nous demandons par ce royaume, car il est bon de nous en rendre compte. Sa Majesté a vu que nous ne pouvions, à cause de notre faiblesse, sanctifier, louer, exalter, glorifier dignement ce Nom béni du Père éternel si elle ne daignait y pourvoir en nous donnant dès ici-bas son royaume ; voilà pourquoi le bon Jésus a placé ces deux demandes l'une à côté de l'autre. Il veut nous faire comprendre non seulement ce que nous demandons, mais combien il nous importe d'insister pour l'obtenir sans jamais rien négliger pour

plaire à celui qui doit nous le donner. Je veux vous dire ici ma pensée sur ce sujet. Dans le cas où elle ne vous plairait pas, appliquez-vous à d'autres considérations ; notre Maître vous y autorise, pourvu que nous nous soumettions en tout aux enseignements de l'Église, comme je le fais moi-même en ce moment.

Maintenant voici, à mon avis, le bonheur immense que l'on goûte, entre beaucoup d'autres, dans le royaume du ciel. L'âme n'y fait plus aucun cas des choses de la terre ; elle trouve le repos et la gloire au-dedans d'elle-même ; elle se réjouit de la joie de tous ; elle possède une paix perpétuelle ; elle éprouve une satisfaction profonde en voyant que tous les élus sanctifient ou louent le Seigneur et bénissent son nom, sans que personne ne l'offense. Tous, en effet, l'aiment, et l'âme elle-même n'a d'autre occupation que celle de l'aimer ; elle ne peut cesser de l'aimer, parce qu'elle le connaît. C'est de la sorte que nous l'aimerions sur la terre, si nous le connaissions ; sans doute ce ne serait ni avec la même perfection, ni aussi essentiellement que les habitants du ciel ; mais nous l'aimerions d'une tout autre manière que nous ne le faisons.

Je semble vouloir dire que nous devons être des anges pour adresser cette demande et bien prier vocalement. Certes, notre divin Maître le désirerait, puisqu'il nous prescrit de lui faire une demande si élevée ; mais à coup sûr, il ne nous fait pas demander des choses impossibles. Une âme, vivant encore dans cet exil, peut donc l'obtenir avec la grâce de Dieu. Sans doute, elle n'arrivera jamais à aimer Dieu avec cette perfection des âmes qui sont déjà délivrées de la prison du corps, car elle vogue encore sur la mer ; son voyage continue toujours. Néanmoins, il y a des moments où le Seigneur, la voyant fatiguée de la route, met d'abord toutes ses facultés en repos, puis la met elle-même dans un calme profond ; et il lui fait alors

clairement comprendre, comme s'il lui parlait par signes, quelle est la saveur des faveurs réservées aux habitants de ce royaume. Quand il accorde cette grâce, que nous lui demandons tous, il accorde en même temps de tels gages d'amour que l'âme y entretient le ferme espoir d'aller jouir toute l'éternité de ce qu'elle ne peut goûter ici-bas que rarement.

Si vous ne deviez pas m'accuser de traiter de la contemplation, cette demande du *Pater* me fournirait ici une belle occasion de vous parler quelque peu du commencement de la pure contemplation, appelé oraison de quiétude par ceux qui en sont favorisés. Mais je vous ai promis de ne m'occuper que de la prière vocale, et il semble que les deux ne vont pas ensemble quand on n'en a pas l'expérience. Pour moi, je sais qu'elles s'allient très bien. Pardonnez-moi donc si je vous en parle.

Je connais, en effet, beaucoup de personnes qui prient vocalement, comme je l'ai dit, et que Dieu élève, sans qu'elles sachent comment, à une haute contemplation. J'en connais une en particulier qui n'a jamais pu faire d'autre oraison que l'oraison vocale ; or, en y étant fidèle, elle avait tout à la fois. Si elle ne priait pas tout haut, son esprit s'égarait de telle sorte que c'était un supplice. Mais plût à Dieu que nous eussions toutes une oraison mentale aussi parfaite que l'était son oraison vocale ! Pour réciter quelques *Pater* en songeant aux mystères où Notre-Seigneur a répandu son sang, et pour dire quelques autres prières, elle employait plusieurs heures. Elle vint un jour me trouver toute désolée de ce que, ne sachant pas faire l'oraison mentale, elle ne pouvait pas se livrer à la contemplation et ne faisait que réciter des prières vocales. Je lui demandai ce qu'elle récitait ; et je vis que, fidèle à réciter le *Pater*, elle était arrivée à l'oraison de pure contemplation ; Notre-Seigneur

l'élevait même jusqu'à l'oraison d'union. On voyait bien d'ailleurs à ses œuvres qu'elle devait recevoir de très hautes faveurs, parce qu'elle menait une vie très sainte. Je ne pus m'empêcher d'en louer le Seigneur, et je portai envie à son oraison vocale. Or si cela est la vérité, comme ce l'est en effet, ne croyez pas, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, que vous ne le serez point, si vous récitez vos prières comme il faut et avec une conscience pure.

CHAPITRE XXXIII

Ce chapitre continue le même sujet, expose ce que c'est que l'oraison de quiétude et donne quelques avis pour les âmes qui en sont favorisées.
Ce chapitre est très important.

Maintenant, mes filles, je vais vous exposer ce que c'est que l'oraison de quiétude, d'après ce que j'en ai entendu dire, ou d'après ce que Notre-Seigneur a daigné m'en faire connaître, afin sans doute que je vous le dise. C'est là, à mon avis, que le Seigneur, comme je l'ai déjà dit, nous montre qu'il entend notre demande. Il commence à nous donner son royaume ici-bas, pour que nous puissions le louer véritablement, sanctifier son nom, travailler enfin à ce que toutes les créatures le louent et le sanctifient. Cette faveur est déjà une chose surnaturelle et au-dessus de tous nos efforts, quels qu'ils soient. L'âme entre alors dans la paix, ou, pour mieux dire, le Seigneur l'y met par sa présence, comme il fit pour le juste Siméon. Toutes ses facultés sont dans le repos, et, sans le moindre secours des sens extérieurs, elle sent alors qu'elle est tout près de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approchât davantage, elle deviendrait par l'union une même chose avec lui. Mais elle ne le voit ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme. Le juste Siméon, en regardant le glorieux Enfant Jésus, ne voyait, lui non plus, qu'un enfant pauvre. S'il en avait jugé par les langes qui l'enveloppaient et le peu de personnes qui l'accompagnaient, il l'aurait pris plutôt pour le

fils de quelque pauvre que pour le Fils du Père céleste. Mais le divin Enfant se manifesta à lui. C'est de cette sorte qu'il se fait connaître ici à l'âme, bien que ce ne soit pas avec la même clarté, car elle ne sait pas encore comment elle comprend. Elle voit seulement qu'elle est dans le royaume, ou du moins près du roi qui doit le lui donner, et elle se sent pénétrée d'un tel respect qu'elle n'ose rien lui demander. C'est comme un engourdissement des facultés intérieures et extérieures. L'homme extérieur, (c'est-à-dire le corps, pour être plus claire), ne voudrait pas bouger ; il ressemble à un homme qui, presque arrivé au terme du voyage, prend un peu de repos pour y trouver un redoublement de forces et continuer sa marche avec plus de courage. Le corps éprouve une délectation profonde, et l'âme un bonheur égal. Celle-ci est si heureuse de se voir seulement près de la fontaine que, même avant de s'y désaltérer, elle est déjà rassasiée. Elle s'imagine qu'elle n'a plus rien à désirer ; ses puissances sont dans une telle quiétude qu'elles ne voudraient pas se remuer ; de fait, tout semble l'empêcher d'aimer. Toutefois les puissances de l'âme ne sont pas tellement enchaînées qu'elles ne pensent à celui auprès de qui elles se trouvent. Deux d'entre elles restent libres. La volonté seule est captive, et l'unique peine qu'elle puisse avoir alors, c'est de considérer qu'elle doit recouvrer sa liberté. L'entendement ne voudrait plus comprendre qu'une seule chose, la mémoire n'en renfermer plus qu'une seule ; tous deux voient que celle-là seule est nécessaire, et que tout le reste ne saurait que les troubler.

Ceux qui sont dans cet état voudraient que leur corps ne bougeât plus, de peur de perdre cette paix, si bien qu'ils n'osent faire le moindre mouvement. Il leur est pénible de parler, et ils pourront mettre une heure pour dire un seul Pater ; l'âme d'ailleurs se

voit si près de son Dieu qu'ils se comprennent déjà mutuellement par signes. Ils se trouvent dans le palais du roi et voient qu'il commence à leur faire don, dès ici-bas, de son royaume ; il leur semble ne plus être de ce monde et ils voudraient n'en plus rien voir ni entendre pour voir et entendre seulement leur Dieu. Rien ne les peine, et rien non plus, me semble-t-il, ne peut les peiner. Enfin pendant le temps que durent cette satisfaction et ce bonheur intimes, ces âmes sont tellement enivrées et absorbées qu'elles ne se souviennent pas qu'il leur reste encore quelque chose de plus à désirer, et elles diraient volontiers comme Saint Pierre : *Seigneur, dressons ici trois tentes.*

Dieu accorde parfois dans cette oraison de quiétude une autre faveur très difficile à comprendre, à moins qu'on n'en ait été souvent favorisé : celle d'entre vous qui en aura quelque expérience me comprendra aussitôt, et elle goûtera une vive consolation quand elle saura ce que c'est. Je crois même que Dieu accorde souvent cette faveur en même temps que la précédente.

Lorsque la quiétude est profonde et se prolonge, la volonté, d'après moi, ne pourrait demeurer longtemps dans ce repos, si elle n'était retenue à quelque objet. Or il nous arrive de rester ainsi un jour ou deux, pleins de cette félicité, sans comprendre comment cela se fait. Ils voient avec évidence (je parle toujours de ceux qui jouissent de cette faveur) qu'ils ne sont pas tout entiers à leurs occupations extérieures. Il y manque le principal, je veux dire la volonté, qui, à mon avis, est alors unie à son Dieu et laisse les autres facultés de l'âme libres afin qu'elles s'occupent du service de sa gloire. Pour cela elles possèdent beaucoup plus d'habileté que d'ordinaire, tandis que pour les choses du monde elles sont impuissantes, et parfois même comme hébétées.

C'est une grande grâce que celle-là. Les deux vies,

l'active et la contemplative, marchent alors de pair. Tout en nous s'occupe à l'unisson de la gloire de Dieu : la volonté est à son poste, sans comprendre comment elle travaille ; elle est dans la contemplation ; les autres puissances font l'office de Marthe, et, de la sorte, Marthe et Marie vont ensemble.

Je connais une personne à qui Dieu accordait souvent cette grâce [1]. Comme elle ne pouvait la comprendre, elle s'adressa à un grand contemplatif [2]. Celui-ci lui dit que cela était fort possible et qu'il lui en arrivait autant. Voilà pourquoi, dès lors que l'âme goûte tant de bonheur dans cette oraison de quiétude, la volonté doit, à mon avis, se trouver, pendant presque toute la durée de cette faveur, unie à celui qui seul peut la satisfaire.

Il me semble bon de donner ici quelques avis à celles d'entre vous, mes Sœurs, que le Seigneur, par pure bonté, élève à cet état ; et je sais qu'il y en a plusieurs.

Tout d'abord, comme elles se voient en possession d'un tel bonheur qu'elles ne savent comment il leur est venu, mais qu'elles constatent au moins qu'il est au-dessus de leurs efforts, elles sont exposées à la tentation de s'imaginer qu'elles peuvent le garder à leur guise ; aussi ne voudraient-elles même pas respirer. C'est là de la simplicité. Car s'il ne dépend pas de nous que le jour se lève, nous ne pouvons pas non plus empêcher la nuit d'arriver ; de même cette faveur n'est-elle plus en notre pouvoir ; elle est entièrement surnaturelle et nous ne pouvons rien faire pour l'obtenir. Le meilleur moyen de la conserver est de comprendre clairement

1. La Sainte elle-même.

2. « Le Père François, de la Compagnie de Jésus, qui avait été duc de Gandie et qui connaissait bien ces choses par expérience. » *Note de la Sainte à la copie de Tolède.* - (Ce Père François, qui conseilla sainte Thérèse, n'est autre que saint François Borgia.)

qu'il nous est impossible d'en rien retrancher, ou d'y rien ajouter, que nous en sommes parfaitement indignes et que nous devons la recevoir avec reconnaissance, non en prononçant beaucoup de paroles, mais en élevant le regard vers le ciel, comme le publicain.

Il est bon de rechercher alors une plus grande solitude pour donner plus de liberté d'action au Seigneur et laisser Sa Majesté travailler notre âme à sa guise. Il faut tout au plus prononcer de temps en temps une parole douce comme le souffle qui ranime la bougie éteinte, mais qui, je crois, suffirait à l'éteindre si elle brûlait encore. Je dis que le souffle doit être doux, de peur qu'en cherchant beaucoup de paroles avec l'entendement, nous n'occupions trop la volonté.

Considérez avec beaucoup d'attention, mes amies, un autre avis que je veux vous donner. Vous constaterez souvent alors que vous ne pouvez venir à bout de l'entendement et de la mémoire. L'âme se trouvant dans une quiétude profonde, il arrive parfois que l'entendement soit complètement troublé : il lui semble que ce n'est point dans sa maison que cela se passe ; il s'imagine être pour ainsi dire comme un hôte dans une maison étrangère où il n'est pas content de se trouver, et il en cherche une autre, parce qu'il ne sait pas se fixer. Peut-être mon entendement est-il le seul qui soit fait de cette sorte, et que les autres ne sont pas ainsi. C'est donc à moi-même que je m'adresse. Aussi il me vient parfois le désir de mourir, parce que je ne puis remédier à cette mobilité de l'entendement.

Dans d'autres circonstances, il semble se fixer dans sa demeure et y tient compagnie à la volonté. Lorsque les trois puissances de l'âme sont en bonne harmonie, elles connaissent un vrai paradis: Il en est alors comme de deux époux qui s'aiment bien : chacun veut ce que

l'autre veut ; mais s'ils sont mal assortis, voyez le chagrin qu'un mari peut causer à sa femme.

Lorsque la volonté est dans cette quiétude, elle ne doit pas faire plus de cas de l'entendement que d'un fou. Si elle veut l'attirer à elle, il lui arrivera forcément d'être distraite et quelque peu troublée. Au degré d'oraison où elle est parvenue, tout cela ne serait que fatigue pour elle ; elle n'y gagnerait rien et ne ferait que perdre, au contraire, ce que le Seigneur lui donne sans aucune fatigue de sa part.

Remarquez bien cette comparaison qui me semble très juste. L'âme est alors comme l'enfant à la mamelle qui, reposant sur le sein de sa mère, reçoit, sans avoir besoin de téter, le lait que celle-ci lui fait couler dans la bouche pour le régaler. Voilà l'image de ce qui se passe ici. La volonté est occupée à aimer, sans le moindre travail de l'entendement. Le Seigneur veut que, sans même qu'elle y pense, elle comprenne qu'elle est avec lui, qu'elle s'occupe uniquement de boire le lait que Sa Majesté lui met dans la bouche, et en savoure les douceurs. Il veut qu'elle sache que le Seigneur lui fait cette grâce, et jouisse de ses délices, mais non qu'elle cherche à comprendre comment elle en jouit, ni ce qu'est la faveur dont elle jouit. Elle doit s'oublier alors elle-même ; car celui qui est près d'elle ne manquera pas de pourvoir à ce qui lui convient. Si elle se mêle d'entrer en lutte avec l'entendement pour le ramener à elle et lui faire part de son bonheur, elle ne pourra fournir à tout ; elle laissera forcément tomber le lait de sa bouche, et perdra cet aliment divin.

La différence qu'il y a entre cette oraison de quiétude et celle où l'âme est complètement unie à Dieu, c'est que dans celle-ci elle n'a même pas besoin d'avaler la nourriture. Elle la trouve au-dedans d'elle-même, sans comprendre comment le Seigneur l'y a mise. Dans l'oraison de quiétude, au contraire, le Seigneur

semble lui laisser un peu de travail à faire par elle-même, bien que ce travail soit accompagné de tant de paix qu'elle ne le sent pour ainsi dire point. Ce qui la tourmente alors, c'est l'entendement. Mais cela n'existe plus quand il y a union des trois puissances, car celui qui les a créées suspend leur activité naturelle ; il les inonde d'une telle joie qu'il les ravit sans qu'elles sachent comment, et sans qu'elles puissent le comprendre.

Lorsque l'âme est élevée à l'oraison de quiétude, elle éprouve un contentement paisible et profond dans la volonté. Elle ne saurait, il est vrai, dire d'une manière précise ce qu'est cette faveur. Elle peut, du moins, affirmer qu'elle est très différente de toutes les joies d'ici-bas, et que l'empire du monde avec tous ses plaisirs ne saurait lui procurer cette satisfaction dont elle jouit dans l'intime de sa volonté ; car les joies de la terre, ce me semble, n'affectent que l'extérieur et pour ainsi dire l'écorce de la volonté.

L'âme une fois élevée à un tel degré d'oraison, qui est, je le répète, évidemment surnaturel, ne doit pas se préoccuper si l'entendement, ou, pour être plus claire, si notre pensée se porte aux rêveries les plus insensées. Qu'elle se contente d'en rire, et le regarde comme un fou. Qu'elle reste dans sa quiétude, tandis que l'entendement va et vient. La volonté est ici souveraine et toute-puissante. Elle le ramènera, sans courir après lui. Si elle voulait le ramener par la violence, elle perdrait l'ascendant qu'elle a sur lui et qu'elle puise dans l'aliment divin dont elle se nourrit. Ni l'un ni l'autre n'y gagnerait, mais ils y perdraient tous les deux.

Qui trop embrasse mal étreint, dit-on. Il en sera de même ici, me semble-t-il, comme l'expérience vous le fera comprendre. Sans elle, je ne serais pas étonnée que mon langage paraisse très obscur et mon conseil inutile. Mais, je le répète, pour peu qu'on en ait, on me

comprendra, on pourra en tirer profit et on louera le Seigneur qui m'a accordé la grâce de réussir à en parler ici.

Enfin je dirai que l'âme élevée à cette oraison peut bien croire que le Père éternel a déjà, lui semble-t-il, exaucé sa requête, et lui a donné ici-bas son royaume. O la belle demande que celle où nous sollicitons un si grand bien sans le comprendre ! O la belle manière de demander ! Voilà pourquoi je voudrais, mes sœurs, que nous considérions bien comment nous récitons cette prière du *Pater* et toutes les autres prières vocales. Quand Dieu accorde une telle faveur à une âme, elle doit n'avoir nul souci des choses du monde. Dès lors que le Maître du monde arrive en elle, il en chasse toutes les créatures. Je ne dis pas que tous ceux qui jouissent de cette grâce sont par le fait même détachés de tout ; mais je voudrais, du moins, qu'ils comprennent ce qui leur manque, qu'ils s'humilient et s'exercent à vivre dans un détachement absolu. Sans cela, ils ne feront aucun progrès.

Quand une âme reçoit de telles marques d'amour, c'est un signe que Dieu l'appelle à de grandes choses. Si elle n'est pas infidèle à la grâce, elle atteindra une grande perfection. Quand Dieu, au contraire, après avoir établi son royaume dans sa demeure, voit qu'elle se retourne vers la terre, non seulement il ne lui fera point connaître les secrets de son royaume, mais il ne lui accordera plus cette grâce qu'à de rares intervalles et durant un très court espace de temps. Il est possible que je me trompe sur ce point ; néanmoins, je vois et je sais que les choses se passent de la sorte. Je suis même persuadée que c'est là le motif pour lequel beaucoup d'âmes ne montent pas plus haut dans la vie spirituelle. Comme elles ne conforment pas leurs œuvres à une telle grâce ; qu'elles ne se disposent pas à la recevoir de nouveau, qu'elles retirent même leur

volonté des mains du Seigneur qui la regardait déjà comme sienne et qu'elles la portent à des choses viles, Dieu va chercher des âmes qui l'aiment véritablement afin de leur accorder de plus hautes faveurs. Toutefois, il n'enlève pas complètement à celles-là ce qu'il leur avait donné, lorsqu'elles gardent une conscience pure.

Il y a cependant des personnes, et j'ai été de ce nombre, que Notre-Seigneur remplit de sentiments de dévotion, auxquelles il envoie de saintes inspirations et découvre le néant de toutes choses, à qui enfin il donne son royaume en leur accordant cette oraison de quiétude — et qui font la sourde oreille. Elles sont tellement avides de réciter et de dire des prières vocales qu'elles ressemblent à celui qui, s'étant fixé la tâche d'en réciter tous les jours un nombre déterminé, tâche d'en finir au plus vite. Et quand le Seigneur leur remet son royaume entre leurs mains, elles le refusent ; elles pensent faire mieux que le Seigneur avec toutes leurs prières, et, finalement, perdent tout recueillement.

Pour vous, mes Sœurs, n'agissez pas ainsi. Tenez-vous, au contraire, sur vos gardes, lorsque le Seigneur vous accordera un pareil bienfait. Sans cela vous perdriez un précieux trésor. Sachez que vous faites beaucoup plus en prononçant de temps en temps une seule parole du *Pater*, qu'en le récitant souvent à la hâte. Celui que vous priez est tout près de vous. Il ne manquera pas de vous entendre. C'est ainsi, croyez-moi, que vous le bénirez véritablement et que vous sanctifierez son nom. Vous glorifierez le Seigneur comme doit le faire une personne de sa maison ; vous le louerez avec plus d'affection et d'amour ; il vous semblera enfin que vous ne pouvez plus cesser de travailler à sa gloire.

CHAPITRE XXXIV

Ce chapitre traite de ces paroles du Pater : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel ; *il montre quel mérite il y a à réciter ces paroles avec un détachement de soi absolu, et quelle magnifique récompense on reçoit alors de Dieu.*

Notre bon Maître a demandé pour nous, et nous a enseigné à demander, des biens d'une telle valeur qu'ils renferment tout ce que nous pouvons désirer sur la terre ; ne nous accorde-t-il pas en effet la faveur la plus haute quand il nous met au nombre de ses frères ?

Voyons maintenant ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous et ce qu'il demande de nous ; car il est juste que nous fassions quelque chose pour répondre à de telles grâces. O bon Jésus, comme ce que vous donnez de notre part est peu de chose en comparaison de ce que vous demandez pour nous ! Ce peu n'est-il pas en soi un pur néant, en comparaison de ce que nous devons à un tel Souverain ? Mais, ô mon Seigneur, il est certain que vous ne nous laissez pas sans rien : car nous donnons ainsi tout ce que nous pouvons, si toutefois nous donnons bien autant que nous le disons.

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Vous avez bien fait, ô notre bon Maître, de présenter à votre Père la demande précédente, pour que nous puissions réaliser ce que vous donnez maintenant en notre nom. Sans cela, Seigneur, il me paraît hors de doute que nous n'aurions pu le faire. Mais puisque votre Père nous donne son royaume ici-bas, comme

vous le lui demandez, je sais que nous ne vous infligerons pas de démenti ; nous accomplirons ce que vous promettez pour nous. Car une fois mon âme, toute terrestre qu'elle est, transformée en ciel, il vous devient possible d'accomplir votre volonté en moi. Sans cela, une terre aussi vile et stérile que la mienne, de quoi serait-elle capable ? Je me le demande, Seigneur, car c'est une grande chose que vous offrez en notre nom !

Quand je pense à cela, je ris de ces personnes qui n'osent demander des épreuves à Dieu, dans la crainte d'être exaucées aussitôt. Je ne parle pas de celles qui en sont empêchées par un sentiment d'humilité et s'imaginent qu'elles ne pourront les supporter : car je suis assurée que Celui qui nous donne assez d'amour pour demander de lui prouver notre dévouement par un moyen si difficile, nous donnera en même temps assez d'amour pour bien souffrir.

Mais je voudrais bien savoir de ceux qui ne demandent pas d'épreuves, de peur d'être exaucés aussitôt, ce qu'ils veulent dire, quand ils supplient le Seigneur d'accomplir en eux sa volonté. Le disent-ils parce que tout le monde le dit, sans avoir cependant l'intention de s'y conformer dans la pratique ? Cela, mes Sœurs, ne serait pas bien.

Voyez donc comment notre bon Jésus se montre par là notre ambassadeur. N'a-t-il pas voulu s'interposer entre nous et son Père ? (et combien lui en a-t-il coûté !) Ce qu'il offre pour nous, il ne serait donc pas juste que nous refusions de l'accomplir ; ou alors, ne disons pas que nous sommes prêts à le faire.

Voici encore un autre motif : que nous le voulions ou non, mes filles, persuadez-vous bien que sa volonté doit s'accomplir au ciel et sur la terre. Croyez-m'en, suivez mon conseil, et faites de nécessité vertu.

O mon Seigneur, quelle faveur pour moi que vous

n'ayez pas laissé à la merci d'une volonté aussi faible que la mienne l'accomplissement de la vôtre ! Soyez-en béni à jamais ! Que toutes les créatures vous en louent ! Que votre nom en soit éternellement glorifié ! Quel triste sort que le mien, ô Seigneur, s'il dépendait de moi que votre volonté s'accomplisse ou non ! En ce moment, je vous donne librement la mienne, bien que ce soit à une heure où elle n'est pas désintéressée. Je sais en effet, par une longue expérience, le profit que ma volonté trouve à se livrer librement à la vôtre. Quels avantages, mes amies, il y a à cela ! et quelle perte ce serait si nous n'accomplissions pas ce que nous disons au Seigneur, lorsque nous lui présentons cette supplique du *Pater !*

Avant de vous parler des avantages dont il est ici question, je veux vous exposer la grandeur de l'offrande elle-même. De la sorte, vous ne pourrez pas dire que vous ne la compreniez pas bien et qu'il y a eu erreur de votre part. N'imitez point certaines religieuses qui se contentent de promettre. Comme elles ne tiennent pas leur parole, elles s'excusent en disant qu'elles n'ont pas bien compris ce qu'elles promettaient. Or, cela peut fort bien se produire, car rien ne semble si facile que d'abandonner sa volonté à celle d'autrui, tout au moins en paroles ; mais dès qu'il s'agit de le mettre en pratique, on s'aperçoit que c'est la chose du monde la plus difficile à accomplir, si l'on veut s'y conformer comme il faut. Les supérieurs ne nous commandent pas toujours avec la rigueur nécessaire, parce qu'ils connaissent notre faiblesse. Parfois encore, ils traitent de la même manière les faibles et les forts. Il n'en est pas de même ici. Le Seigneur sait ce que peut chacune de ses créatures ; et quand il rencontre une âme forte, il accomplit sa volonté en elle jusqu'au bout.

Je veux vous exposer, ou vous rappeler, ce qu'est sa volonté. Ne craignez pas qu'il veuille vous donner des richesses, des plaisirs, des honneurs, ni tous les autres biens de la terre. Il vous aime trop pour cela et il estime trop vos présents : c'est pourquoi il veut vous récompenser dignement, et vous donne son royaume dès cette vie. Voulez-vous savoir comment il se comporte avec ceux qui le prient du fond du cœur d'accomplir en eux sa volonté ? Demandez-le à son glorieux Fils, qui lui adressa cette même supplique au jardin des Oliviers. Il le prie avec la ferme résolution d'accomplir sa volonté, et il le prie de tout son cœur. Or voyez comment son Père a bien accompli en lui cette volonté, quand il l'a livré à toutes sortes d'épreuves, de douleurs, d'injures et de persécutions, pour le laisser enfin mourir sur une croix.

En voyant, mes filles, ce que le Père a donné à Celui qu'il aimait au-dessus de tout, vous connaissez quelle est sa volonté. Tels sont les dons qu'il nous fait en ce monde. Il les mesure à son amour pour nous. Il en donne plus à ceux qu'il aime plus, et moins à ceux qu'il aime moins. Il se règle aussi d'après le courage qu'il découvre en chacun de nous et l'amour que nous avons pour lui. Il voit qu'on est capable de souffrir beaucoup pour lui quand on l'aime beaucoup, mais de souffrir peu quand on l'aime peu ; et je suis persuadée que la force de supporter une grande croix, ou une petite, a pour mesure celle même de l'amour. Voilà pourquoi, mes sœurs, si vous éprouvez réellement cet amour, vous veillerez, en parlant à un si grand Seigneur, à ce que vos paroles ne soient pas de purs compliments. Vous ne négligerez rien pour vous soumettre aux croix que Sa Majesté vous imposera. Si vous ne lui remettez pas votre volonté de cette sorte, vous ressemblerez à quelqu'un qui montre une pierre précieuse, s'apprête à la donner et supplie qu'on la reçoive,

mais qui, dès qu'on étend la main pour la prendre, la garde fort bien. Ce ne sont point là des moqueries à faire à Celui qui en a déjà tant supportées pour nous. N'y aurait-il pas d'autre motif que celui-là, il n'est pas juste que nous nous moquions de lui si souvent ; car c'est très fréquemment que nous lui adressons cette supplique dans le *Pater*. Donnons-lui donc une bonne fois cette pierre précieuse, que nous lui offrons depuis si longtemps ; car s'il ne nous donne pas le premier, c'est évidemment pour que nous lui donnions tout d'abord notre volonté.

C'est beaucoup pour les personnes du monde qu'elles aient une vraie résolution de tenir leur promesse. Pour vous, mes filles, vous ne devez pas vous contenter de promettre, il faut agir ; on ne vous demande pas seulement des paroles, mais des œuvres. Et à la vérité, c'est là, semble-t-il, ce que l'on attend de toute âme religieuse. Or, il arrive parfois qu'après avoir promis au Seigneur de lui donner la pierre précieuse, et l'avoir déjà placée dans ses mains, nous la reprenions. Nous montrons au premier abord beaucoup de libéralité, et ensuite nous sommes si avares qu'il eût peut-être mieux valu que nous fussions moins empressées de donner.

Tous les conseils que je vous ai donnés dans ce livre n'ont qu'un but, celui de vous amener à vous livrer complètement au Créateur, à lui remettre votre volonté et à vous détacher des créatures. Vous aurez compris combien cela est important. Aussi, je ne m'y appesantis pas davantage. Je veux seulement vous dire pourquoi notre bon Maître place ici ses paroles : *Que votre volonté.* C'est qu'il sait quel profit nous retirerons d'avoir ainsi servi la gloire de son Père Éternel. Par là, en effet, nous nous disposons à arriver promptement au terme de notre course et à boire l'eau vive de la source dont nous avons parlé. Si nous n'abandonnons

pas complètement notre volonté au Seigneur pour qu'il prenne soin lui-même de nos intérêts, dans la mesure où nous les lui aurons abandonnés, il ne nous laissera jamais boire à cette fontaine.

Voilà en quoi consiste la contemplation parfaite, cela même dont vous m'avez priée de vous parler. Et ici, comme je l'ai déjà dit, nous n'apportons aucun concours, ni travail, ni industrie ; il n'est besoin de rien d'autre que de ces quelques mots. Car tout ce que nous voudrions faire troublerait notre âme et l'empêcherait de dire : *Que votre volonté soit faite !* Que votre volonté, Seigneur, s'accomplisse en moi ! Que ce soit de toutes les façons et de toutes les manières qu'il vous plaira, ô mon Seigneur. Si vous voulez que ce soit au milieu des épreuves, accordez-moi la force de les supporter, et qu'elles viennent. Si vous voulez que ce soit au milieu des persécutions, des infirmités, des opprobres, de l'indigence, me voici devant vous, ô mon Père ; je ne les refuse point. Il ne serait pas juste de les fuir. Dès lors que votre fils, parlant au nom de tous, vous a remis ma volonté en même temps que celle des autres, je ne saurais pour ma part manquer à sa parole. Mais faites-moi la grâce de me donner votre royaume afin que je puisse être fidèle à un pareil engagement ; puis disposez de moi à votre gré, comme d'une chose qui vous appartient.

O mes Sœurs, quelle force renferme ce don ! S'il est présenté avec toute la générosité qui doit l'accompagner, il ne peut manquer d'attirer le Tout-Puissant à ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous transformer en lui, à unir le Créateur à la créature. Voyez comme vous serez bien payées ; reconnaissez quel bon Maître vous avez, car il sait comment on doit gagner le cœur de son Père, et nous enseigne par quels moyens nous devons le glorifier.

Et plus nos œuvres prouvent au Seigneur que notre

don ne consiste pas uniquement en phrases de bienséance, plus il nous rapproche de lui, et élève notre âme au-dessus des choses de ce monde et d'elle-même afin de la préparer aux plus grandes faveurs. Il ne cesse jamais de la récompenser de ce don en cette vie, tant il l'a en estime. Il la comble de telles grâces qu'elle ne sait plus que lui demander. Sa Majesté, en effet, ne se lasse point de donner, et non content de s'unir l'âme pour en faire une même chose avec lui, ce divin Maître commence à mettre en elle ses délices, à lui découvrir ses secrets, à se réjouir de ce qu'elle comprenne les trésors qu'elle a gagnés et de ce qu'elle entrevoie les biens qui lui sont encore réservés. Peu à peu il suspend l'activité de ses sens extérieurs, afin que nul obstacle ne l'arrête : cet état s'appelle ravissement.

Dieu commence à montrer à l'âme tant d'amitié que non seulement il lui rend sa volonté, mais lui donne en même temps la sienne propre. Dès lors qu'il la traite ainsi, il prend plaisir à voir ces deux volontés commander pour ainsi dire à tour de rôle. Il se rend à tous les désirs de cette âme, comme cette âme accomplit tout ce qu'il commande ; mais il le fait d'une manière bien supérieure, parce qu'il est tout-puissant, qu'il peut tout ce qu'il veut et qu'il ne cesse point de vouloir.

Quant à la pauvre âme, elle a beau vouloir, elle ne peut pas réaliser ce qu'elle veut ; elle ne peut même rien, sans un don de Dieu. Sa plus grande richesse consiste précisément à lui être d'autant plus redevable qu'elle le sert mieux. Souvent elle se tourmente de se voir sujette à tant d'inconvénients, d'embarras et de chaînes qu'elle trouve dans la prison du corps, parce qu'elle voudrait acquitter au moins une partie de sa dette. Mais elle est bien simple de s'affliger ainsi. Alors même qu'elle ferait tout ce qui dépend d'elle, que

peut-elle payer, puisqu'elle ne peut donner, je le répète, si tout d'abord elle n'a reçu ? Elle ne peut que reconnaître son indigence et accomplir parfaitement ce que dépend d'elle, c'est-à-dire faire le don de sa volonté. Tout le reste embarrasse l'âme que le Seigneur a élevée à cet état, et lui est nuisible au lieu de lui être profitable. L'humilité seule est capable de la servir en quelque chose. L'humilité dont je parle n'est pas celle qu'on acquiert à l'aide de l'entendement, mais celle qui provient de l'évidence même de la vérité et lui fait comprendre en un instant ce qu'elle n'aurait jamais pu imaginer après de longues années de réflexion : la profondeur de son néant, et l'incomparable Majesté de Dieu.

Je veux vous donner un avis. Ne pensez pas arriver à cet état par vos efforts et votre zèle. Vous n'y réussiriez point, et après avoir eu peut-être de la dévotion, vous tomberiez dans la froideur. Dites donc avec simplicité et humilité, car c'est l'humilité qui obtient tout : *Fiat voluntas tua.*

CHAPITRE XXXV

Où l'on montre combien nous avons besoin que le Seigneur nous donne ce que nous lui demandons par ces paroles du Pater : Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.

Le bon Jésus, comme je l'ai dit, savait toute la difficulté que nous aurions à accomplir ce qu'il a promis pour nous à son Père. Il connaissait d'ailleurs notre faiblesse ; mais, voyant que nous feignons souvent de ne pas comprendre quelle est la volonté du Seigneur, il devait dans sa bonté venir au secours de notre indigence ; car ne pas réaliser ce qu'il avait promis, voilà qui ne nous convenait nullement, puisque c'est de là que nous viennent tous les biens. Mais il reconnut aussi que c'était là une chose difficile pour nous.

Allez dire par exemple à celui qui vit au milieu des délices et des richesses que la volonté de Dieu lui impose de modérer les excès de sa table, pour donner au moins du pain à ceux qui meurent de faim ; il trouvera mille prétextes pour ne pas vous écouter et agir à sa guise. Dites au médisant que la volonté de Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes ; il ne pourra supporter ce langage et nulle raison ne sera capable de le convaincre. Représentez à un religieux, ami de sa liberté et de ses aises, qu'il est tenu de donner le bon exemple, qu'il ne doit pas se contenter de dire du bout des lèvres cette prière : *Que votre volonté soit faite*, mais qu'il a promis et juré de

l'accomplir ; que la volonté de Dieu est qu'il soit fidèle à ses engagements ; que s'il donne le scandale, il pèche gravement contre ses vœux, alors même qu'il ne les violerait pas entièrement ; qu'il a promis la pauvreté et doit s'y conformer sans détour, car telle est la volonté du Seigneur ; dites tout cela, et vous verrez qu'il y en a, aujourd'hui encore, que vous ne ramènerez pas à de meilleurs sentiments. Que serait-ce donc si le Seigneur n'avait aplani la plus grande partie de la difficulté par le remède qu'il nous a donné ? Il n'y en aurait qu'un très petit nombre à accomplir cette parole qu'il a adressée à son Père en notre nom, quand il a dit : *Fiat voluntas tua.*

Le bon Jésus, voyant donc combien son secours nous était nécessaire, a cherché un moyen admirable où paraît bien l'excès de son amour pour nous. Voilà pourquoi il a fait en son nom et au nom de tous ses frères cette prière : *Donnez-nous aujourd'hui, Seigneur, notre pain de chaque jour.*

Pour l'amour de Dieu, mes Sœurs, comprenons bien ce que demande pour nous notre bon Maître, et ne faisons pas cette prière à l'étourdie, car il y va de la vie de notre âme ; et n'attachez pas une grande importance à ce que vous avez donné au Seigneur, puisque vous devez tant recevoir de lui.

Voici la réflexion qui me vient en ce moment, sauf meilleur avis. Le bon Jésus a vu ce qu'il avait promis en notre nom, et combien il était important pour nous de le réaliser. Sachant aussi à quel point c'est là une œuvre difficile, vu notre faiblesse, notre penchant aux choses terrestres, notre peu d'amour enfin et notre peu de courage, il a senti qu'il devait réveiller notre amour en nous mettant le sien sous les yeux, et non pas un jour seulement, mais tous les jours. Voilà pourquoi il dut prendre le parti de demeurer au milieu de nous. Mais ce projet étant d'une gravité et

d'une importance si hautes, il a voulu en recevoir l'accomplissement de la main de son Père éternel. Sans doute, il n'est qu'une même chose avec son Père. Il savait que ce qu'il ferait sur la terre, son Père le ratifierait dans le ciel et l'aurait pour agréable ; car leur volonté est une. Mais l'humilité du bon Jésus était si profonde, qu'il voulut pour ainsi dire demander la permission à son Père, dont il était, il le savait bien, l'amour et les délices. Il sentait bien que la supplique qu'il lui adressait était plus importante que les précédentes, car il voyait déjà à quelle mort il serait condamné, comme aussi quels opprobres et quels outrages il devait souffrir.

Mais, ô Seigneur, quel est le Père qui, nous ayant donné son Fils, et un tel Fils, doué d'une telle perfection, pourrait consentir à ce qu'il restât encore au milieu de nous et souffrît chaque jour de nouveaux affronts ? Aucun, à coup sûr, si ce n'est le vôtre, ô Seigneur. Vous saviez bien à qui vous adressiez votre demande ! O mon Dieu, quel amour immense dans le Fils ! et quel amour immense dans le Père !

Toutefois je m'étonne moins du bon Jésus. Comme il avait déjà dit : « Que votre volonté soit faite », il devait l'accomplir, conformément à sa nature divine. A coup sûr, il n'est point comme nous ; car il savait qu'il accomplissait la volonté de son Père, en nous aimant comme nous-mêmes ; et il cherchait le moyen de l'accomplir le plus parfaitement possible, quoi qu'il dût lui en coûter.

Mais vous, ô Père éternel, comment l'avez-vous permis ? Pourquoi voulez-vous livrer chaque jour votre Fils à des mains aussi misérables que les nôtres ? Vous avez voulu le livrer une fois, vous avez consenti à sa demande, et vous voyez quels indignes traitements on lui a fait subir. Comment votre tendresse pour lui peut-elle supporter de le voir chaque jour,

oui, chaque jour, exposé à tant d'affronts ? Que d'outrages, hélas ! ne doit-on pas faire aujourd'hui au Très Saint Sacrement ! En combien de mains ennemies son Père ne doit-il pas le voir ! Que d'injures de la part des malheureux hérétiques !

O Seigneur éternel, comment acceptez-vous la supplique de votre Fils ? comment pouvez-vous l'exaucer ? Ne vous laissez pas influencer par son amour, car, pour accomplir votre volonté et travailler à notre salut, il est prêt à se laisser mettre en pièces tous les jours. C'est à vous, ô mon Seigneur, de veiller aux intérêts de votre Fils, puisque rien ne rebute son amour. Pourquoi faut-il que tous les biens qui nous viennent ne nous soient accordés qu'à ses dépens ? Pourquoi supporte-t-il tout en silence et, sans jamais se défendre lui-même, ne sait-il que prendre notre défense ? N'y aura-t-il donc personne pour prendre la défense de ce très aimant Agneau ?

Je ne puis m'empêcher d'admirer comment cette demande est la seule où il répète les mêmes paroles. Car tout d'abord il prie pour qu'on nous donne ce pain chaque jour ; puis il ajoute : donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur. C'est comme s'il disait à son Père que, ayant été une fois livré à la mort pour nous, et étant désormais notre Bien, il ne nous l'enlève pas, mais le laisse nous servir tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Qu'à cette pensée, mes filles, votre cœur s'attendrisse et s'embrase d'amour pour votre Époux. Quel est l'esclave qui prend plaisir à avouer sa condition ? or le bon Jésus semble s'honorer de l'être.

O Père éternel, quel ne doit pas être le mérite d'une telle humilité ! avec quel trésor achèterons-nous votre Fils ! Pour le vendre, nous le savons, trente deniers ont suffi ; mais pour le racheter, il n'y a pas de trésor qui vaille. En tant qu'il possède notre nature, il se fait ici une même chose avec nous, mais, en tant qu'il est

Maître de sa volonté, il représente à son Père que, puisqu'elle est à lui, il peut nous la donner. Voilà pourquoi il dit : *Notre pain.* Il ne fait pas de différence entre lui et nous ; c'est nous qui en faisons, en ne nous donnant pas chaque jour à Sa Majesté.

CHAPITRE XXXVI

Ce chapitre continue le même sujet, qui est très important pour le moment qui suit la réception du Très Saint Sacrement.

Il semble que Notre-Seigneur, en demandant ce pain de chaque jour, le demande pour toujours. Mais voici la pensée qui m'est venue. Pourquoi le Seigneur, après avoir employé le terme de *chaque jour*, ajoute-t-il : *Donnez-le-nous aujourd'hui, Seigneur ?*

S'il dit *notre pain de chaque jour*, c'est, à mon avis, parce que non seulement nous le possédons sur la terre, mais parce que nous le posséderons aussi au ciel, si nous savons profiter de sa compagnie. Car s'il demeure au milieu de nous, c'est uniquement pour nous aider, nous encourager et nous soutenir, afin que cette volonté du Père céleste dont nous avons parlé s'accomplisse en nous.

Quand il dit *aujourd'hui*, c'est, ce me semble, pour signifier un jour, c'est-à-dire la durée du monde ; car le monde ne dure vraiment qu'un jour, surtout pour ces infortunés qui se damnent et ne le posséderont pas dans l'autre vie ; s'ils se laissent vaincre, ce n'est pas la faute du Sauveur, qui ne cesse jamais de les encourager jusqu'à la fin du combat. Ils ne pourront invoquer aucun motif pour se disculper ; ils ne pourront pas non plus se plaindre au Père éternel de le leur avoir ravi au temps où ils en avaient le plus besoin. Le Fils, en effet, a dit au Père éternel : Puisqu'il ne s'agit que d'un jour, permettez-moi de le passer dans la servitude.

Dieu le Père nous l'a donné et l'a envoyé en ce monde par sa seule volonté. Le Fils à son tour, par sa volonté propre, ne veut pas nous abandonner, mais s'établir au milieu de nous pour la plus grande gloire de ses amis et la confusion de ses ennemis. Il ne fait cette nouvelle demande que pour *aujourd'hui* ; le Père éternel nous a donné ce pain sacré ; et c'est pour toujours, je le répète, qu'il nous a donné cet aliment de la Sainte Humanité, qui est une vraie manne pour nous et que nous pouvons trouver comme nous voulons ; s'il n'y a pas de faute de notre part, nous ne mourrons pas de faim ; notre âme puisera dans le très saint Sacrement tous les goûts et toutes les consolations qu'elle pourra souhaiter. Il n'y a pas de privations, d'épreuves ou de persécutions qui ne soient faciles à supporter si nous commençons à aimer celles du Sauveur.

Pour vous, mes filles, unissez-vous au Sauveur pour demander au Père éternel de vous laisser votre Époux aujourd'hui, et de n'en être pas privées en ce monde. C'est assez pour tempérer un bonheur si grand. qu'il reste si voilé sous les apparences du pain et du vin ; c'est même là un terrible tourment quand on n'aime que lui en ce monde et que l'on n'a de consolation qu'en lui. Suppliez-le qu'il ne vous manque pas et vous dispose à le recevoir dignement.

Quant à l'autre pain, ne vous en préoccupez pas si vous vous êtes abandonnées complètement à la volonté de Dieu ; je veux dire quand vous êtes en oraison, car vous traitez alors de choses plus importantes, et il est d'autres moments pour vous occuper à travailler et à gagner de quoi manger ; mais n'y apportez jamais un esprit préoccupé. Que le corps travaille ; car il est juste de travailler pour notre entretien ; mais que l'âme soit dans le repos. Laissez le soin du temporel, comme je l'ai déjà dit longuement, à votre Époux ; il ne vous oubliera jamais.

Vous êtes comme le serviteur auprès de son maître. Il veille à le contenter en tout. Le maître en retour doit lui donner à manger tant qu'il l'aura chez lui à son service, à moins qu'il ne soit tellement pauvre qu'il n'ait rien ni pour lui-même ni pour son serviteur. Mais ce n'est pas le cas ici : notre Maître est et sera toujours riche et puissant. Il ne conviendrait donc pas que nous, ses serviteurs, nous lui demandions de quoi manger ; nous savons bien que notre Maître y veille et y veillera toujours. Il pourrait nous dire avec raison : Occupez-vous de me servir et de me contenter ; car si vous vous préoccupez de choses qui ne vous regardent pas, vous ne ferez rien de convenable.

Ainsi donc, mes sœurs, demande qui voudra de ce pain matériel ! Pour nous, demandons au Père éternel que nous méritions de recevoir notre pain céleste avec des dispositions telles que, si nous n'avons pas la joie de le contempler des yeux du corps, tant il se cache, il se dévoile du moins aux yeux de l'âme et se manifeste à elle. C'est là une tout autre nourriture pleine de joie et de délices ; elle est le soutien de la vie.

Pensez-vous que cette nourriture sacrée ne soit pas aussi un soutien pour le corps, et un remède même contre les maux physiques ? Pour moi, je sais qu'il en est ainsi. Je connais une personne qui, affligée de graves maladies, endurait bien souvent les plus vives douleurs ; mais quand elle recevait la communion, on semblait les lui enlever comme avec la main, et elle se trouvait complètement guérie. Cette faveur lui était très ordinaire ; or il s'agissait de souffrances manifestes, qu'à mon avis on ne pouvait pas simuler. Comme les merveilles que ce pain sacré opère dans les âmes qui le reçoivent dignement sont très notoires, je ne parle pas de celles en grand nombre que je pourrais raconter de cette personne. J'étais à même de le savoir, et je sais qu'elle ne ment pas. Mais le Seigneur lui avait

donné une foi si vive, que quand elle entendait quelqu'un dire qu'il aurait voulu vivre au temps où le Christ, notre Bien, était en ce monde, elle riait en elle-même. Puisque nous le possédons, se disait-elle, dans le Saint-Sacrement aussi véritablement qu'alors, que désirons-nous de plus ? Je sais que pendant longtemps cette personne, sans être très parfaite, mais tout comme si elle avait réellement vu, avec les yeux du corps, Notre-Seigneur entrer dans l'hôtellerie de son âme au moment de la communion, s'appliquait alors à raviver sa foi et, croyant véritablement que Notre-Seigneur entrait dans sa pauvre demeure, se détachait autant que possible de toutes les choses extérieures pour y pénétrer avec lui. Elle recueillait ses sens afin de leur faire comprendre de quel bien elle jouissait, je veux dire, afin de n'être pas empêchée par eux de le connaître. Elle se considérait à ses pieds ; elle y pleurait en compagnie de Madeleine, absolument comme si elle l'avait vu des yeux du corps dans la maison du Pharisien. Alors même qu'elle ne sentait pas de dévotion, la foi lui disait qu'il était vraiment là.

En effet, il faudrait se faire plus stupide qu'on n'est et s'aveugler volontairement pour avoir le moindre doute ici. Ce n'est point là un travail de l'imagination, comme quand nous considérons Notre-Seigneur sur la croix ou dans une autre circonstance de sa passion ; nous nous représentons alors la chose en nous-mêmes telle qu'elle s'est passée. Ici, elle a lieu présentement ; c'est une vérité certaine, et il ne faut pas aller chercher Notre-Seigneur ailleurs, ni bien loin. Nous le savons, en effet, tant que les accidents du pain ne sont pas consumés par la chaleur naturelle du corps, le bon Jésus est en nous ; par conséquent, approchons-nous de lui.

Quand il était en ce monde, le simple contact de ses vêtements guérissait les malades ; pourquoi douter, si

nous avons la foi, qu'il ne fasse encore des miracles, quand il nous est si intimement uni ? Pourquoi ne nous donnerait-il pas ce que nous lui demandons, puisqu'il est dans notre propre maison ? Sa Majesté n'a pas coutume de mal payer la bonne hospitalité qu'on lui donne. Si vous êtes désolées de ne pas le voir des yeux du corps, considérez que cela ne vous convient pas. C'est une chose de le voir tel qu'il est dans sa gloire, c'en est une autre de le voir tel qu'il était en ce monde. Nous sommes tellement faibles sur la terre que personne ne serait capable de le contempler glorieux. Il n'y aurait même plus de monde ; et personne ne voudrait y vivre ; car la vue de la Vérité éternelle nous découvrirait que les choses que nous estimons ici-bas ne sont que mensonge et plaisanterie. A la vue d'une Majesté telle que la sienne, comment une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensé, pourrait-elle s'approcher si près de lui ? Sous les accidents du pain il est d'un accès facile. Quand un roi se déguise, il semble que nous n'avons pas à nous mettre en peine d'avoir tant de retenue et de respect pour traiter avec lui. D'ailleurs, il faut bien qu'il y consente, puisqu'il s'est déguisé. Il en est ainsi de Notre-Seigneur. Sans cela, comment oserions-nous en approcher avec tant de froideur, tant d'indignité, et tant d'imperfection ? Hélas ! que nous sommes loin de savoir ce que nous demandons, et comme il y a pourvu dans sa sagesse ! Car, dès qu'il voit qu'une âme va profiter de sa présence, il se découvre à elle. Elle ne le verra pas des yeux du corps, mais il se manifestera à elle par de grands sentiments intérieurs ou par bien d'autres moyens. Soyez donc avec lui de bon cœur. Ne perdez pas une occasion aussi favorable, pour traiter de vos intérêts, que l'heure qui suit la Communion. Si l'obéissance, mes sœurs, vous commande autre chose, ayez soin de laisser votre âme avec le Seigneur ; car si vous vous occupez

aussitôt d'objets étrangers, si vous ne faites pas cas de lui, si vous ne songez nullement qu'il est au-dedans de vous, comment se donnera-t-il à connaître à votre âme ? Car c'est le meilleur moment pour que notre Maître nous enseigne, pour que nous l'écoutions, lui baisions les pieds en reconnaissance de cet enseignement et lè suppliions de ne pas se séparer de nous.

Si vous deviez faire cette demande en vous mettant à considérer une image du Christ, ce serait, à mon avis, une folie de laisser le Christ en personne pour contempler cette image. Car n'en serait-ce pas une, si, ayant le portrait d'une personne que nous aimons et recevant la visite de cette personne, nous lui tournions le dos pour ne nous entretenir qu'avec son portrait ? Savez-vous quand il est excellent de recourir à une image de Notre-Seigneur et quand c'est une source de joie pour moi ? C'est quand lui-même est absent, ou qu'il veut nous le donner à sentir par les sécheresses au milieu desquelles il nous laisse. C'est alors un grand réconfort de contempler l'image de celui que nous avons tant de raisons d'aimer. Pour moi, de quelque côté que je tourne les yeux, je voudrais la voir. Qu'y a-t-il de meilleur et de plus agréable à la vue que la contemplation de Celui qui nous aime tant et qui renferme en lui tous les biens ? Qu'ils sont donc malheureux, ces hérétiques qui ont perdu par leur faute cette consolation, avec beaucoup d'autres !

Lorsque vous venez de communier, faites en sorte, puisque vous vous trouvez avec Notre-Seigneur en personne, de fermer les yeux du corps, d'ouvrir ceux de l'âme et de regarder en votre cœur. Je vous le dis, je vous le répète et je voudrais vous le redire mille fois, si vous prenez cette habitude de le faire chaque fois que vous communierez, si vous veillez à avoir une telle pureté de conscience qu'on vous permette de vous approcher souvent de la sainte Table, il n'est

pas si déguisé qu'il ne se manifeste à vous de bien des manières, dans la mesure où vous désirez le contempler. Vous pourrez même y apporter tant d'amour, qu'il se manifestera complètement à vous. Mais si vous ne faites aucun cas de lui, et qu'aussitôt après l'avoir reçu, vous l'abandonnez pour courir après de vils objets, que peut-il faire ? Doit-il nous entraîner de force à le regarder, parce qu'il veut se faire connaître à nous ? Non, évidemment. On ne le traita pas si bien déjà, lorsqu'il se montrait à tous à découvert et qu'il disait clairement qui il était ; et combien est petit le nombre de ceux qui crurent en lui ! Il nous fait donc une très grande miséricorde, quand il nous assure que c'est lui, Majesté Souveraine, qui réside dans le Saint-Sacrement. Mais se montrer à découvert, communiquer ses grandeurs ou répandre ses trésors, voilà une faveur qui est réservée à ceux qui le désirent ardemment ; ceux-là sont ses véritables amis. Quiconque ne l'est pas, et ne fait pas ce qui dépend de lui pour le recevoir comme tel, n'ose jamais le supplier de se donner à connaître. A peine a-t-il accompli ce que l'Église prescrit au sujet de la Communion, qu'il quitte sa demeure et le chasse de chez lui. Le voilà plongé dans les affaires, les occupations et les embarras du siècle On dirait qu'il n'a rien de plus pressé que de chasser aussitôt de sa propre demeure Celui qui en est le Maître.

CHAPITRE XXXVII

Ce chapitre achève le sujet précédent par une invocation au Père éternel.

Je me suis arrêtée longtemps sur ce point, et cependant j'en avais déjà parlé dans l'oraison de recueillement, lorsque j'ai montré combien il est important de nous retirer au-dedans de nous-mêmes pour y être seules avec Dieu. Mais lorsque vous ne recevrez pas la Communion à la messe que vous entendrez, communiez spirituellement ; vous en retirerez de grands profits. De même, recueillez-vous ensuite au-dedans de vous ; vous imprimerez ainsi en vous un amour profond pour Notre-Seigneur. Dès lors que vous vous préparez à le recevoir, il ne manque jamais de vous faire quelque faveur par une foule de voies mystérieuses. Nous approcher de lui, c'est nous approcher du feu. Bien qu'un feu soit très ardent, si vous vous en tenez éloignées et vous cachez les mains, il ne vous réchauffera pas beaucoup ; cependant vous sentirez plus de chaleur que si vous étiez dans un appartement où il n'y a pas de feu. Mais c'est une chose bien différente quand nous nous approchons de l'Eucharistie. Si l'âme est bien disposée, si elle a le désir véritable de chasser le froid qu'elle ressent et reste là un instant, elle se trouvera réchauffée pour plusieurs heures.

Peut-être, mes sœurs, que vous ne vous trouverez pas bien de cette méthode au début. Le démon, sachant

quel dommage en résulte pour lui, vous donnera des serrements de cœur et des angoisses ; il vous suggèrera la pensée que vous goûteriez plus de dévotion à suivre d'autres pratiques. Mais n'abandonnez pas celle-ci. Le Seigneur mettra ainsi à l'épreuve l'amour que vous lui portez. Souvenez-vous-en bien ; il y a peu d'âmes qui l'accompagnent et le suivent dans la voie de la Croix ; souffrons quelque chose pour lui; il ne manquera pas de nous le payer. Rappelons-nous aussi combien d'âmes il y a qui non seulement ne veulent pas être en sa compagnie mais qui le chassent honteusement de leur demeure. Nous devons donc souffrir un peu pour lui montrer le désir que nous avons de le voir.

Du moment qu'il souffre tout et est prêt à tout souffrir pour trouver une seule âme qui le reçoive et le garde avec amour, que chacune de nous soit cette âme. S'il n'y en avait aucune, évidemment son Père ne lui permettrait pas de rester au milieu de nous. Il aime tellement ses amis, il est si bon Maître pour ses serviteurs, que, voyant le désir de son Fils bien-aimé, il ne veut pas le détourner d'une œuvre si excellente et où resplendit avec tant d'éclat son amour pour son Père.

Eh bien, ô Père saint qui êtes dans les cieux, puisque vous le voulez et que vous l'acceptez ainsi, puisqu'il est clair que vous ne pouvez refuser une chose qui contribue tant à notre bonheur, il faut que quelqu'un, comme je l'ai dit au début, prenne la défense de votre Fils, car lui-même semble oublier ses propres intérêts. Or pourquoi ne pas la prendre, nous, mes filles ? C'est de la hardiesse de notre part, vu ce que nous sommes. Mais ayons confiance ; Notre-Seigneur nous ordonne de demander ; obéissons-lui donc, et, au nom du bon Jésus, allons dire à la divine Majesté : Votre divin Fils n'a rien omis pour nous donner à nous, pauvres pécheurs, un bienfait aussi grand que l'Eu-

charistie. Qu'en retour votre miséricorde ne permette pas qu'il soit si indignement outragé. Puisque votre saint Fils nous a donné un moyen si admirable de l'offrir souvent en sacrifice, qu'une offrande d'un tel prix arrête le cours de tant de maux et d'outrages, dans les endroits où résidait le Saint-Sacrement, et où les luthériens ont renversé les églises, massacré les prêtres en grand nombre et aboli les sacrements.

Qu'est-ce cela, mon Seigneur et mon Dieu ? Mettez fin à ce monde, ou remédiez à tant de maux ! Il n'y a pas de cœur qui puisse le supporter ! Nous-mêmes, malgré notre misère, ne le pouvons pas non plus ! Je vous en supplie, ô Père éternel, ne le souffrez pas plus longtemps. Arrêtez ce feu, Seigneur ; si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore en ce monde. Par respect pour lui, que tant d'ignominies, d'abominations et de souillures prennent fin ! Sa beauté et sa pureté ne méritent pas qu'il demeure là où se commettent de tels outrages. Seigneur, nous vous le demandons non pour nous, car nous ne le méritons pas, mais pour votre Fils. Quant à vous supplier qu'il ne soit plus au milieu de nous, nous n'osons vous le demander : que deviendrions-nous ? Car si quelque chose est capable d'apaiser votre colère, c'est ce gage de miséricorde que nous possédons. Mais, ô mon Dieu, il doit y avoir un remède à de tels maux : daignez vous-même l'appliquer.

O mon Dieu, que ne puis-je vous importuner avec instances ! Que n'ai-je de nombreux services à vous présenter, à vous qui n'en laissez aucun sans récompense ! Hélas, j'en suis bien loin, Seigneur ; et c'est peut-être moi, au contraire, qui ai provoqué votre colère, ce sont peut-être mes péchés qui ont attiré tant de maux. Que puis-je donc faire, ô mon Créateur, si ce n'est vous présenter ce pain sacré ? Vous nous l'avez donné : je vous le donne à mon tour. Je vous en

supplie par les mérites de votre Fils, accordez-moi cette faveur qu'il a méritée de tant de manières. Allons, Seigneur, ne tardez plus, faites que le calme revienne sur cette mer demontée, et que la barque de l'Église ne soit plus si ballottée par la tempête. Sauvez-nous, ô mon Seigneur, car nous périssons.

CHAPITRE XXXVIII

Ce chapitre explique ces paroles du Notre Père : Pardonnez-nous nos offenses.

Notre bon Maître voit donc que cette nourriture céleste nous rend tout facile, pourvu qu'il n'y ait point de notre faute, et que nous pouvons très bien accomplir ces paroles adressées à son Père : *Que votre volonté s'accomplisse en nous !* Aussi lui dit-il maintenant de nous pardonner nos offenses, parce que nous pardonnons nous-mêmes celles que nous avons reçues. Il continue la prière qu'il nous enseigne, et ajoute ces paroles : *Seigneur, pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Considérons, mes sœurs, qu'il ne dit pas : *comme nous pardonnerons.* Nous devons comprendre, en effet, que celui qui demande un bienfait aussi grand que le précédent et qui a déjà remis complètement sa volonté entre les mains de Dieu, doit avoir déjà pardonné. Voilà pourquoi le Sauveur dit : *comme nous pardonnons.* Ainsi donc quiconque a dit du fond du cœur cette parole à Dieu : *Que votre volonté soit faite*, doit avoir déjà tout pardonné, ou du moins en avoir pris le ferme propos.

Voyez donc, mes sœurs, comme les saints se réjouissaient au milieu des injures et des persécutions ; c'est qu'ils en tiraient quelque chose à offrir au Seigneur, pour lui adresser cette prière. Que fera une pauvre âme comme la mienne, qui a eu si peu à pardonner et

qui a tant besoin qu'on lui pardonne ? Voilà une vérité, mes sœurs, que nous devons bien considérer. Une faveur aussi grande et aussi importante que le pardon de Notre-Seigneur, pour des fautes qui auraient mérité le feu éternel, nous est accordée à la seule condition que nous accomplissions, en échange, une action d'aussi peu de prix que de pardonner nous-mêmes. Pour ma part j'ai tellement peu à pardonner que vous devez, Seigneur, me pardonner pour rien ; voilà une belle occasion de manifester votre miséricorde.

Soyez béni, ô Père céleste, de ce que vous me supportez malgré ma pauvreté. Votre Fils a demandé au nom de tous ; aussi toute pauvre et dénuée de ressources que je suis, mes dettes seront payées.

Mais, ô mon Seigneur, n'y aurait-il pas d'autres personnes qui me ressemblent et qui n'aient pas bien compris cette vérité ? S'il y en a quelques-unes, je les supplie en votre nom d'y penser et de ne faire aucun cas de certaines petites offenses qu'on appelle injures. S'arrêter à ces points d'honneur, c'est ressembler aux enfants qui veulent bâtir des maisonnettes avec de petites pailles.

O grand Dieu, que ne comprenons-nous, mes sœurs, ce que c'est que le véritable honneur, et en quoi consiste sa perte ? Je ne parle pas de vous en ce moment ; ce serait un grand malheur si vous n'aviez pas encore compris cette vérité. Je parle de moi, et de l'époque où je faisais cas de l'honneur, sans savoir ce que c'était, mais en me laissant aller au courant de la coutume. Que de choses m'étaient sensibles alors ! et comme j'en rougis aujourd'hui ! et cependant je n'étais pas de celles qui y regardent de très près. Mais je ne m'attachais pas au point principal ; je ne considérais ni ne me souciais aucunement de l'honneur qui procure quelque profit, et est utile à l'âme. Oh ! qu'il a dit vrai celui qui a déclaré qu'honneur et profit ne peuvent aller de pair !

Je ne sais s'il l'a dit à ce sujet ; mais cela est vrai au pied de la lettre ; car le profit de l'âme et ce que le monde appelle l'honneur ne peuvent marcher ensemble. C'est une chose stupéfiante que de voir le monde aller toujours au rebours. Béni soit le Seigneur qui nous en a retirées !

Cependant, mes Sœurs, considérez que le démon ne vous perd pas de vue. Il invente des points d'honneur dans les monastères, il y établit des lois d'après lesquelles on monte ou on descend en dignité, comme dans le monde. Ainsi les savants doivent monter selon le degré de leur savoir, bien que je ne sois pas très au fait de leurs usages. Si l'un d'eux est parvenu à enseigner la théologie, il ne doit pas s'abaisser à enseigner la philosophie ; car le point d'honneur veut que l'on monte, mais non que l'on descende. Si l'obéissance le lui commandait, il se croirait offensé, d'autres seraient de son avis et regarderaient cela comme un affront. Le démon à son tour suggérerait des motifs pour prouver que la loi même de Dieu leur donne raison. Il en est de même parmi nous : celle qui a été Prieure n'est plus apte à un emploi inférieur ; celle qui est plus ancienne veut qu'on lui donne des marques de respect ; elle n'a garde de l'oublier, et parfois elle s'en fait même un mérite, parce que ces marques de déférence sont commandées par notre Constitution. Il y aurait de quoi rire s'il n'y avait plutôt tant de motifs d'en pleurer. Est-ce que, par hasard, notre Constitution nous commande de ne pas garder l'humilité ? Sans doute établit-elle une hiérarchie ; mais est-ce à moi de me montrer si exigeante sur les égards qui me sont dus ? Dois-je avoir autant de zèle sur ce point de nos lois que sur d'autres, que je garde peut-être imparfaitement ? Toute la perfection ne consiste pas à garder ce seul point de la règle. D'autres y veilleront pour moi, si je viens à le négliger. Le fait est que, notre nature

nous portant à monter, nous ne consentirons jamais à nous abaisser d'une seule ligne ; et pourtant ce n'est pas par là que nous arriverons au ciel. O Seigneur, Seigneur ! N'êtes-vous pas notre modèle et notre Maître ? Qui en douterait ? Mais en quoi avez-vous mis votre honneur, vous qui êtes notre honneur à tous ? Car vous ne l'avez pas perdu en vous humiliant jusqu'à la mort ; non, Seigneur, loin de là ; vous l'avez conquis pour tous. Pour l'amour de Dieu, mes Sœurs, prenez garde de suivre le point d'honneur ; car dès les premiers pas, on se détourne du vrai sentier. Plaise à Dieu qu'aucune âme ne se perde pour vouloir s'attacher à ces maudits points d'honneur, parce qu'elle ne comprend pas ce qu'est l'honneur véritable ! Nous viendrions ensuite à penser que nous avons fait beaucoup, si nous pardonnons ces choses légères où il n'y a ni affront, ni injure, ni rien. Et comme si nous avions fait quelque chose, nous demanderions au Seigneur de nous pardonner, parce que nous avons pardonné ! Faites-nous donc voir, mon Dieu, que nous ne nous comprenons pas et que nous nous présentons devant vous les mains vides. Daignez par votre pure miséricorde nous accorder le pardon. Car en vérité, Seigneur, puisque tout ici-bas a une fin, tandis que le châtiment est éternel, je ne vois rien à vous présenter qui soit digne d'obtenir cette faveur insigne du pardon, si ce n'est la miséricorde de votre divin Fils.

Mais qui pourra dire combien cet amour mutuel que nous commande le Seigneur doit lui être agréable ? Le bon Jésus aurait bien pu lui représenter d'autres œuvres et lui dire : Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons beaucoup de pénitences, beaucoup de prières, beaucoup de jeûnes, ou parce que nous avons tout abandonné pour vous et que nous vous aimons beaucoup. Il n'a pas dit non plus : Pardonnez-nous parce que nous sommes prêts à faire le sacrifice de

notre vie pour vous, ou autres choses de ce genre : mais seulement parce que nous pardonnons. Peut-être a-t-il dit cette parole parce qu'il nous sait si attachés à ce vil point d'honneur, que rien ne nous coûte tant que de le fouler aux pieds et que rien n'est plus agréable à son Père que de nous voir y renoncer ; aussi en fait-il à son Père le sacrifice de notre part.

Considérez, mes sœurs, cette expression de Notre-Seigneur : *comme nous pardonnons* ; il s'agit donc, je le répète, d'une chose déjà faite. Examinez avec soin si, après avoir reçu les grâces que Dieu accorde dans cette oraison que j'ai appelée contemplation parfaite, l'âme est fermement résolue à pardonner ; et si, à l'occasion, elle pardonne en effet toutes les injures, quelque graves qu'elles soient ; car je ne parle pas de ces petits riens auxquels on donne le nom d'injures, et qui ne touchent pas l'âme que Dieu élève à une si haute oraison. Peu lui importe qu'elle soit estimée ou non. Je m'exprime mal, car elle éprouve beaucoup plus de peine de l'honneur que du déshonneur, et plus de chagrin de toutes les joies qu'elle goûte dans le repos que de ses épreuves. Quand, en effet, Dieu lui a vraiment donné ici-bas son royaume, elle ne veut plus d'autre royaume en ce monde. Elle voit que c'est là le vrai chemin à suivre pour arriver à régner d'une manière plus haute, car son expérience lui a déjà montré quel profit elle trouve et quels progrès elle réalise à souffrir pour Dieu. Il est rare que Dieu accorde de telles faveurs à d'autres qu'à ceux qui ont volontiers enduré les plus grandes souffrances pour lui ; car, ainsi que je l'ai dit déjà dans un autre endroit de ce livre, les croix des contemplatifs sont très lourdes, et le Seigneur ne les donne qu'aux âmes très éprouvées.

Or songez, mes sœurs, que ces âmes savent parfaitement quel est le néant des choses d'ici-bas et ne s'arrêtent pas beaucoup à ce qui passe. Leur premier

mouvement, en effet, peut être de chagrin, lorsqu'on leur inflige une grave offense ou une rude épreuve, mais elles ne l'ont pas plus tôt ressenti que la raison arrive à leur aide et remporte la victoire ; leur chagrin est pour ainsi dire complètement dissipé par cette joie dont elles sont inondées, en voyant que le Seigneur leur fournit l'occasion de gagner à ses yeux plus de faveurs et de récompenses éternelles en un seul jour, qu'elles ne l'auraient pu en dix ans par des épreuves de leur propre choix. C'est là ce qui se passe habituellement, autant que je sache ; j'en ai parlé à un grand nombre de contemplatifs, et j'ai la certitude qu'il en est ainsi. Tandis que d'autres recherchent l'or et les pierreries, ceux-ci n'estiment et n'ambitionnent que les épreuves, car ils savent qu'elles leur procureront la véritable richesse. Ces personnes sont loin d'avoir la moindre estime d'elles-mêmes ; elles sont heureuses que l'on connaisse leurs péchés, et les dévoilent quand elles s'aperçoivent que l'on a pour elles de l'estime. De même elles ne font aucun cas de la noblesse de leurs ancêtres, vu que cela ne leur servira de rien pour gagner le royaume éternel. Si elles sont heureuses d'être d'une race illustre, c'est lorsque cela leur est nécessaire pour procurer la plus grande gloire de Dieu. En dehors de là, elles souffrent d'être plus estimées qu'elles ne le méritent ; aussi n'est-ce pas une peine pour elles, mais au contraire une vraie joie de détromper ceux qui les jugent trop favorablement. Un fait certain, c'est que les âmes à qui Dieu accorde cette humilité et cet amour profond de sa gloire, s'oublient tellement elles-mêmes quand il s'agit de le servir, qu'elles ne peuvent se persuader que les autres soient sensibles aux injures, ni même qu'elles les regardent comme telles.

Les derniers effets dont je parle ne se rencontrent, il est vrai, que chez les personnes qui sont déjà parve-

nues à une haute perfection et que le Seigneur approche de lui en les élevant ordinairement à la contemplation parfaite. Mais les premiers effets, qui consistent à vouloir réellement souffrir les injures et les supporter malgré la peine qu'on en éprouve, peuvent être obtenus très rapidement quand on est déjà favorisé de l'oraison d'union. Lorsqu'une âme ne ressent pas ces effets, ou qu'elle ne sort pas de l'oraison fermement résolue à souffrir, elle doit croire que celle-ci ne lui vient pas de Dieu, mais que c'est plutôt une illusion, une fausse joie du démon qui la pousse à se croire plus favorisée que les autres.

Il peut se faire que l'âme qui commence à être élevée à l'oraison d'union ne possède pas immédiatement cette force ; mais si Dieu continue à la favoriser de la sorte, elle ne tardera pas à l'acquérir. Si elle ne l'a pas pour la pratique des autres vertus, elle l'aura du moins pour pardonner les injures. Je ne puis croire qu'une âme qui est unie si intimement à la Miséricorde infinie, où elle reconnaît son néant et voit combien Dieu lui a pardonné, ne pardonne pas immédiatement avec la plus grande facilité et n'éprouve pas les sentiments les plus charitables pour celui qui l'a offensée. Elle voit dans les grâces et les faveurs dont Dieu l'a comblée de tels gages d'amour, qu'elle se réjouit de trouver l'occasion de lui donner quelque marque de l'amour qu'elle a pour lui.

Je connais, je le répète, beaucoup de personnes que le Seigneur a daigné élever à des états surnaturels, et à cette oraison d'union ou de contemplation dont j'ai parlé ; or, bien que je découvre en elles des fautes et des imperfections sur d'autres points, je n'en vois aucune sur le pardon des injures ; je crois même qu'il ne peut pas y en avoir, quand les faveurs viennent vraiment de Dieu, comme je l'ai dit. Celui qui recevra de plus hautes faveurs encore doit bien considérer si

ces effets vont en s'accentuant ; s'il n'en va pas de la sorte, il doit craindre beaucoup et être assuré que ces prétendues faveurs ne viennent pas de Dieu ; car Dieu enrichit toujours l'âme qu'il daigne visiter. Cela est certain ; et même si la faveur et le plaisir de ces hautes oraisons passent vite, l'âme comprend peu à peu le profit qui lui en revient. Comme le bon Jésus sait très bien cela, il dit en termes exprès à son Père : *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.*

CHAPITRE XXXIX

Ce chapitre expose l'excellence du Notre Père *et la manière d'y trouver de multiples consolations.*

Quelle haute perfection dans cette prière évangélique ! comme elle est vraiment digne d'un si bon Maître ! et que d'actions de grâces nous en devons rendre au Seigneur ! Aussi, mes filles, chacune de nous peut-elle s'en servir pour son avantage personnel. Je suis confondue de voir que dans si peu de paroles se trouvent renfermées toute la contemplation et toute la perfection. Nous n'avons pas besoin, semble-t-il, d'étudier d'autre livre que celui-là. En effet, jusqu'ici le Seigneur nous a enseigné tous les degrés d'oraison et de haute contemplation, depuis ceux de la simple oraison mentale, jusqu'à ceux de quiétude et d'union ; si je savais exprimer toute cette doctrine, je pourrais, en m'appuyant sur un fondement si solide, composer un grand traité d'oraison.

Maintenant le Seigneur commence à nous faire comprendre les effets que produisent les faveurs dont je viens de parler, quand elles sont vraiment de lui Comme vous l'avez vu, je me suis demandé pourquoi Notre-Seigneur ne s'était pas expliqué davantage sur des points si élevés et si obscurs, afin de nous en donner à tous l'intelligence. Il m'a semblé que, cette prière étant générale et devant servir à tous, il fallait que chacun de nous, s'imaginant lui donner une interprétation légitime, pût s'en servir pour exposer ses besoins

personnels et y trouver un motif de consolation ; voilà pourquoi il l'a formulée d'une manière confuse. Ainsi, les contemplatifs qui ne recherchent plus les biens de la terre, et les âmes qui se sont données sans réserve à Dieu, demandent les faveurs célestes que la miséricorde infinie peut accorder ici-bas. Ceux qui sont retenus encore par les liens du monde et doivent y vivre selon leur état, demandent, en outre, le pain matériel et ce dont ils ont besoin pour se soutenir, eux et leurs familles ; or cette demande est à la fois très juste et très sainte. Mais considérez bien que ces deux choses, le don de notre volonté à Dieu et le pardon des injures, sont obligatoires pour tous. Il est vrai, je le répète, qu'il y a des degrés en cela. Les parfaits donneront leur volonté d'une manière parfaite, et ils pardonneront avec la perfection dont nous avons parlé. Nous, mes Sœurs, nous ferons ce que nous pourrons. Le Seigneur reçoit tout ce qu'on lui offre, car le Sauveur semble avoir passé en notre nom une sorte de contrat avec son Père éternel, et lui avoir dit : Faites cela, Seigneur, et mes frères feront ceci. Et il est bien certain qu'il ne manquera pas à sa parole. Oh ! Oh ! quel bon payeur ! Comme il sait payer avec largesse !

Dès le jour où il verra que nous récitons cette prière sans arrière-pensée, et que nous sommes fermement résolues à mettre en pratique ce que nous disons, il nous enrichira de ses dons. Il aime souverainement que nous allions à lui avec franchise, simplicité, clarté, et que nous ne disions pas une chose quand nous en pensons une autre. Lorsque nous agissons de la sorte, il donne toujours bien au delà de ce que nous demandons.

Notre bon Maître sait tout cela. Il voit que les âmes qui arrivent à formuler cette demande d'une manière vraiment parfaite devraient conserver le haut rang

où les élèvent les grâces de son Père. Il comprend que celles qui sont déjà arrivées à la perfection, ou qui y tendent résolument, n'ont aucune crainte, ni n'en doivent plus avoir puisqu'elles affirment fouler le monde aux pieds ; elles contentent celui qui en est le Souverain, et les dons qu'elles en reçoivent leur donnent la ferme confiance que Sa Majesté est satisfaite ; enivrées de ces délices, elles ne voudraient plus songer qu'il y a un autre monde, et qu'elles ont encore des ennemis à redouter. O Sagesse éternelle, ô Maître dévoué ! quelle faveur, mes filles, d'avoir un Maître si sage, si prudent, et qui sait prévoir les dangers ! Voilà tout le bien que peut souhaiter ici-bas une âme vraiment spirituelle, parce qu'elle trouve là une sécurité profonde ; je serais incapable d'exprimer le prix d'une telle grâce. Ce Maître, en effet, voit que ces âmes ont besoin d'être tenues en éveil, et qu'on doit leur rappeler qu'elles ont des ennemis. Il sait que ce serait plus dangereux pour elles que pour d'autres de ne plus être sur leurs gardes, et qu'elles ont d'autant plus besoin des secours du Père éternel, que, si elles venaient à tomber, elles tomberaient de plus haut. Aussi, afin qu'elles ne soient pas, à leur insu, victimes de l'illusion, il adresse en leur nom à son Père ces demandes si nécessaires pour nous tous qui vivons dans cet exil : *Et ne nous laissez pas succomber, Seigneur, à la tentation : mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XL

Ce chapitre expose le besoin extrême que nous avons de supplier le Père éternel de daigner nous accorder ce que nous lui demandons par ces paroles : Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal, *et explique quelques tentations. C'est un chapitre important.*

Ce sont de hautes faveurs, mes sœurs, que nous devons considérer ici et nous efforcer de comprendre, puisque nous allons les demander à Dieu. Considérez d'abord un point absolument certain pour moi. Ceux qui arrivent à la perfection ne demandent pas à Dieu d'être délivrés des souffrances, des tentations, des persécutions ni des combats. C'est là une autre preuve absolument sûre et des plus évidentes qu'ils sont dirigés par l'esprit de Dieu, et qu'ils ne sont point dans l'illusion, quand ils regardent comme venant de sa main la contemplation et les grâces dont ils sont favorisés. Car, je le répète, ils désirent plutôt les épreuves, ils les demandent et les aiment. Ils ressemblent aux soldats, qui sont d'autant plus contents qu'ils ont plus d'occasions de se battre, parce qu'ils espèrent un butin plus copieux ; s'ils n'ont pas ces occasions, ils doivent se contenter de leur solde, mais ils voient que par là ils ne peuvent pas s'enrichir beaucoup. Croyez-moi, mes sœurs, les soldats du Christ, c'est-à-dire ceux qui sont élevés à la contemplation et qui vivent dans la prière, ne voient jamais arriver assez tôt l'heure de combattre. Ils ne redoutent jamais beaucoup leurs

ennemis déclarés ; ils les connaissent et les savent impuissants contre ceux que Dieu arme de sa force ; ils sortent toujours vainqueurs du combat, riches de butin, et ne prennent jamais la fuite devant eux. Ceux qu'ils redoutent, et ils ont raison de les redouter et de demander au Seigneur d'en être délivrés, ce sont les traîtres, les démons qui se transforment en anges de lumière, ces ennemis qui se déguisent jusqu'à ce qu'ils aient causé d'immenses ravages dans l'âme. Ils ne se font point connaître, mais sucent notre sang peu à peu et dissolvent les vertus, de telle sorte que nous tombons dans la tentation sans même nous en apercevoir. Voilà les ennemis, mes filles, dont nous devons souvent prier et supplier le Seigneur de nous délivrer, en récitant le *Notre Père* ; demandons-lui qu'il ne permette pas que nous succombions à la tentation, ni que nous soyons victimes de l'illusion ; conjurons-le de nous découvrir le poison ; en un mot, que nos ennemis ne nous empêchent pas de voir la lumière et la vérité. Oh ! comme notre bon Maître a eu raison de nous enseigner à faire cette demande, et de l'adresser pour nous à son Père !

Considérez, mes filles, que nos ennemis cachés peuvent nous nuire de beaucoup de manières ; ce n'est pas seulement en nous faisant croire que les goûts spirituels et les délices qu'ils peuvent produire en nous viennent de Dieu ; c'est là, à mon avis, l'un des moindres dommages qu'ils sont capables de causer aux âmes. Peut-être même les stimuleraient-ils par là à réaliser plus de progrès au service de Dieu. Car ces délices de l'oraison les attireraient à s'y consacrer davantage ; comme elles ignorent que c'est là l'œuvre du démon, et qu'elles se reconnaissent indignes de telles faveurs, elles ne cessent d'en rendre grâce à Dieu, se croient plus rigoureusement tenues de le servir et s'efforcent de lui montrer plus de fidélité, afin que le

Seigneur ajoute de nouvelles faveurs à celles qu'elles croient avoir déjà reçues de lui.

Appliquez-vous, mes sœurs, à être toujours humbles. Considérez bien que vous n'êtes pas dignes de si hautes grâces et ne les recherchez point. C'est par là, j'en suis persuadée, que le démon voit lui échapper un grand nombre d'âmes qu'il se flattait de perdre. Du mal qu'il voulait nous faire, Sa Majesté tire notre bien. Le Seigneur, en effet, voit que notre intention, en demeurant près de lui à l'oraison, est de le contenter et de le servir ; or il est fidèle dans ses promesses. Nous devons néanmoins nous tenir sur nos gardes, veiller à ce que rien ne fasse une brèche dans notre humilité, et surtout pas la vaine gloire. Suppliez le Seigneur de vous préserver de ce danger, et ne craignez pas, mes filles, que Sa Majesté vous laisse longtemps recevoir de consolations d'un autre que de lui-même.

Le démon cependant peut nous causer, à notre insu, de graves préjudices, lorsqu'il nous fait croire que nous possédons certaines vertus, quand, en fait, il n'en est rien. C'est là un véritable fléau. Lorsqu'on reçoit de Dieu des joies et des délices, il semble que nous ne faisons que recevoir, et nous nous sentons obligés de servir Dieu avec plus de fidélité. Dans le cas présent, au contraire, il nous semble que c'est nous qui donnons à Dieu, qui lui rendons service, et qu'il doit nous récompenser. Le démon cause ainsi peu à peu les plus grands préjudices à l'âme. D'un côté, il affaiblit l'humilité ; de l'autre, il nous rend négligents à acquérir cette vertu que nous croyons posséder déjà. Quel remède avons-nous, mes sœurs, contre cette tentation ? Le meilleur semble être celui que notre Maître nous enseigne. Il nous dit de prier et de supplier le Père éternel de ne pas permettre que nous succombions à la tentation.

Mais je veux vous en donner un autre. S'il vous

semble que le Seigneur vous a déjà donné une vertu, considérez-la comme un bien reçu qu'il peut vous reprendre, ainsi que cela arrive souvent, et non sans un effet spécial de sa providence. Ne l'avez-vous jamais vu par vous-mêmes, mes sœurs ? Pour moi, je le sais par mon expérience personnelle. Parfois il me semble que je suis très détachée des choses de ce monde, et à l'occasion je montre bien que je le suis. D'autres fois, au contraire, je suis très attachée sur des points dont peut-être j'aurais ri le jour précédent, de telle sorte que je ne me reconnais pour ainsi dire plus moi-même. Parfois il me semble que j'ai beaucoup de courage et que je suis prête à ne reculer devant aucun obstacle, s'il s'agit de servir Dieu ; et dans quelques occasions j'ai montré qu'il en était ainsi. Or, le jour suivant, je n'aurais pas eu le courage de tuer une fourmi pour l'amour de Dieu, si j'avais rencontré la moindre difficulté. Parfois encore, il me semble que je serais insensible à toute sorte de médisances et de calomnies, et dans plusieurs occasions j'ai montré que telles étaient bien mes dispositions, et que j'en éprouvais même de la joie. Puis, viennent des jours où la moindre parole m'afflige, et où je voudrais m'en aller de ce monde, parce qu'il me semble que tout devient pour moi une épreuve. Je ne suis pas la seule à éprouver ces changements d'état, car je les ai observés également chez beaucoup de personnes bien meilleures que moi.

Puisqu'il en est ainsi, quelle est celle d'entre nous qui pourrait dire qu'elle a de la vertu ou qu'elle est riche en vertus, puisque, à l'heure où nous en aurions le plus besoin, nous nous en trouvons complètement dépourvues ? Personne, mes sœurs. Croyons toujours, au contraire, que nous sommes pauvres ; n'allons pas contracter des dettes sans avoir de quoi les payer. C'est d'une autre source que doit nous venir notre

trésor. Nous ne savons pas à quelle époque le Seigneur voudra nous laisser dans la prison de notre misère sans rien nous donner. Que l'on nous tienne pour vertueuses, que l'on nous accorde de l'estime et de la considération (c'est là le bien d'emprunt dont je viens de parler), et nous serons tournés en dérision, nous et nos admirateurs, dès que Dieu nous retirera sa main. A coup sûr, si nous servons Dieu en toute humilité, il nous prêtera secours dans nos besoins ; toutefois si cette vertu n'est pas très enracinée en nous, le Seigneur nous délaissera à chaque pas, comme on dit ; et ce sera là encore une très grande faveur ; car il nous montrera par là qu'il veut que nous travaillions à l'acquisition de cette vertu et que nous comprenions bien que nous ne possédons rien, si ce n'est ce que nous recevons de lui.

Voici encore un autre avis. Le démon nous donne à croire que nous possédons une vertu, par exemple, celle de la patience, parce que nous prenons la résolution de souffrir beaucoup pour Dieu, que nous lui en exprimons très souvent le désir et qu'il nous semble réellement que nous souffririons tout pour sa gloire. Nous voilà tout heureuses d'avoir de telles dispositions, et le démon ne néglige rien pour nous persuader que nous les avons ; mais ne faites aucun cas des vertus de cette sorte ; ne croyez pas les connaître encore autrement que de nom, ni les avoir reçues de Dieu, tant que vous ne les aurez pas vues à l'épreuve ; car il vous arrivera qu'à la moindre parole que l'on vous dira et qui vous déplaira, toute votre belle patience tombera. Lorsque vous aurez beaucoup souffert, alors oui, bénissez Dieu de ce qu'il commence à vous enseigner cette vertu et prenez courage pour souffrir encore, car c'est un signe qu'il veut que vous le payiez, puisqu'il vous en a fait don ; et il vous faut la regarder, ainsi que je l'ai dit, comme un dépôt qu'il peut vous retirer quand il voudra.

Voici encore une autre tentation. Il nous semble être très pauvres d'esprit, et nous répétons que nous ne désirons rien, que nous ne nous soucions de rien. Or, à peine quelqu'un nous fait-il don d'un objet qui ne nous est pas même nécessaire, que toute notre pauvreté d'esprit s'en va. Comme nous avons pris l'habitude de dire que nous sommes pauvres en esprit, nous avons fini par nous persuader que nous le sommes.

Il est très important de nous tenir sur nos gardes pour comprendre que c'est là une tentation, aussi bien pour les vertus dont je parle que pour une multitude d'autres. En effet, quand le Seigneur nous donne vraiment une seule de ces vertus solides, elle semble attirer toutes les autres à sa suite ; c'est là un fait très connu. Je vous en préviens donc encore, mes filles, alors même que vous croiriez posséder une vertu, craignez de vous faire illusion ; car celui qui est véritablement humble doute toujours de ses propres vertus ; il lui semble même que celles qu'il découvre dans le prochain sont plus solides et plus profondes que les siennes.

CHAPITRE XLI

Ce chapitre continue le même sujet, donne des avis sur diverses sortes de tentations et sur les moyens de s'en délivrer.

Gardons-nous bien aussi, mes filles, de certaines humilités que nous suggère le démon. Il nous jette dans les plus vives inquiétudes en nous représentant la gravité de nos péchés, et il sait troubler ainsi les âmes de beaucoup de manières. Il va jusqu'à les éloigner de la Communion et à les empêcher en particulier de faire oraison, sous prétexte qu'elles en sont indignes. S'approchent-elles de la sainte Communion, elles se demandent si elles se sont bien préparées ou non, et elles perdent ainsi le temps qu'elles auraient dû employer à profiter de la grâce. Dans leur trouble, elles vont parfois jusqu'à s'imaginer qu'à cause de leur indignité, Dieu les abandonne, et les abandonne même à tel point qu'elles en arrivent presque à douter de sa miséricorde. Tout ce qu'elles font leur semble entouré de dangers ; toutes leurs bonnes œuvres, si excellentes qu'elles soient, leur paraissent inutiles. Le découragement leur fait tomber les bras, elles se sentent impuissantes à accomplir aucun bien, parce qu'elles s'imaginent que tout ce qui est louable chez les autres est mauvais en elles.

Considérez bien, mes filles, ce que je vais vous dire maintenant. Il peut très bien arriver que ce sentiment si profond de votre misère soit parfois un acte d'humilité, une vertu véritable ; mais parfois aussi ce peut être une très grave tentation. Je le sais, parce que je suis passée par là. L'humilité, si grande qu'elle soit,

n'inquiète pas, ne trouble pas, n'agite pas l'âme, mais elle est accompagnée de paix, de joie et de repos. Sans doute la vue de sa misère lui montre clairement qu'elle a mérité l'enfer, et la jette dans l'affliction ; il lui semble qu'en bonne justice toutes les créatures doivent l'avoir en horreur, et c'est à peine si elle ose demander miséricorde. Mais quand l'humilité est véritable, cette peine répand en l'âme une telle suavité et un tel contentement que l'âme ne voudrait pas en être privée ; elle ne trouble ni n'étreint l'âme d'aucune angoisse ; elle la dilate, au contraire, et la rend plus apte au service de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'autre peine. Elle trouble tout, elle agite tout ; elle bouleverse complètement l'âme ; elle est remplie d'amertume. A mon avis, le démon voudrait nous faire croire que nous avons de l'humilité et, s'il le pouvait, nous amener quelquefois à perdre toute confiance en Dieu.

Lorsque vous vous trouverez dans cette épreuve, détournez le plus qu'il vous sera possible la pensée de votre misère, et fixez-la sur la miséricorde de Dieu, sur l'amour qu'il nous porte et les souffrances qu'il a endurées pour nous. Peut-être même, s'il s'agit d'une vraie tentation, n'y réussirez-vous pas, car le démon ne laissera pas votre esprit en paix, et il l'appliquera à des choses qui ne pourront que le fatiguer davantage. Ce sera déjà beaucoup si vous reconnaissez qu'il s'agit d'une tentation.

De même encore le démon nous pousse à des pénitences excessives, pour nous faire croire que nous sommes plus pénitentes que les autres, et que nous faisons quelque chose de méritant. Mais si vous vous y livrez à l'insu de votre Confesseur ou de votre Supérieure, ou si vous ne les abandonnez pas quand on vous l'ordonne, c'est une tentation manifeste. Ayez soin, au contraire, d'obéir coûte que coûte : car c'est en cela que consiste la plus grande perfection.

Voici encore une autre tentation très dangereuse : le démon nous inspire la certitude que rien, à ce qu'il nous semble, ne pourrait nous faire retourner à nos fautes passées ou aux plaisirs du monde : car nous savons bien ce qu'est le monde, nous n'ignorons point que tout passe ici-bas, et ce qui nous plaît par-dessus tout, c'est le service de Dieu. Si cette tentation se présente dans les commencements, elle est très dangereuse. Forte d'une telle assurance, l'âme ne se met plus en garde contre les occasions ; elle y tombe, et plaise à Dieu que cette seconde chute ne soit pas pire que la première ! Le démon voit en effet que cette âme peut lui porter tort et être utile à d'autres ; aussi n'omet-il rien pour l'empêcher de se relever. Quels que soient donc les délices et les gages d'amour que le Seigneur vous donne, ne vous laissez jamais aller à une sécurité telle que vous ne craigniez plus les rechutes, et tenez-vous en garde contre les occasions dangereuses.

Ne négligez rien pour parler de ces faveurs et de ces délices à quelqu'un qui puisse vous éclairer ; ne lui cachez rien. Ayez toujours soin, quelque élevée que soit votre contemplation, de commencer et d'achever votre oraison par la connaissance de vous-mêmes. Si l'oraison vient de Dieu, c'est malgré vous et sans même avoir besoin de cet avis que vous songerez, et très souvent, à votre propre faiblesse ; car elle apporte avec elle l'humilité et répand toujours une lumière plus vive qui nous montre le peu que nous sommes. Je ne veux pas insister davantage sur ces avis, que vous trouverez d'ailleurs dans beaucoup de livres. Si j'en ai parlé, c'est parce que je suis passée moi-même par ces tentations et que je me suis vue plusieurs fois dans l'angoisse. D'ailleurs, tout ce que l'on peut dire est incapable de nous donner une sécurité complète.

Puisqu'il en est ainsi, ô Père éternel, que nous

reste-t-il à faire, si ce n'est recourir à vous et vous supplier de ne pas laisser nos ennemis nous faire tomber dans la tentation ? Qu'ils nous attaquent ouvertement ! nous pourrons plus facilement, avec votre secours, nous en délivrer. Mais, qui pourra, ô mon Dieu, découvrir leurs trahisons secrètes ? Nous avons toujours besoin de votre secours. Dites-nous vous-même, Seigneur, quelque parole qui porte en nous la lumière et nous rassure. Vous savez bien que ceux qui vont par ce chemin de l'oraison ne sont pas nombreux ; or si l'on ne peut y avancer qu'avec tant de craintes, ils le seront beaucoup moins encore.

Mais voici un fait curieux. Le monde semble croire que le démon ne tente point ceux qui ne suivent pas le chemin de l'oraison. Il s'étonne plus de voir une seule de ces âmes qui sont arrivées à une certaine perfection trompées par le démon, que d'en voir également trompées cent mille autres, qui vivent publiquement dans le péché et pour lesquelles aucun doute n'est permis : on voit de mille lieues qu'elles appartiennent à Satan. A la vérité, le monde a raison, car il y en a très peu parmi ceux qui récitent le *Pater* comme nous l'avons dit, qui se laissent tromper par le démon ; aussi on s'en étonne comme d'une chose nouvelle et insolite. D'ailleurs, l'homme ici-bas passe facilement par-dessus tout ce qu'il a sans cesse sous les yeux, et s'étonne beaucoup, au contraire, de ce qui n'arrive que rarement ou presque jamais. Les démons eux-mêmes suggèrent cet étonnement, parce qu'ils y trouvent leur intérêt et qu'une seule âme qui arrive à la perfection leur en fait perdre beaucoup d'autres.

CHAPITRE XLII

Ce chapitre explique comment, en nous efforçant de marcher toujours dans l'amour et la crainte de Dieu, nous serons en sécurité contre toutes ces tentations.

Eh bien ! notre bon Maître, daignez nous donner quelque moyen de vivre sans ces craintes perpétuelles au milieu de combats si dangereux. Il en est un à notre portée, mes filles, et c'est un don de Sa Majesté même : l'amour et la crainte. L'amour nous fera presser le pas ; la crainte nous fera considérer où nous posons le pied, pour ne pas tomber dans ce chemin où tous ici-bas nous trouvons tant d'obstacles. En agissant ainsi, nous ne nous tromperons certainement pas. Mais vous me direz peut-être : à quel signe reconnaîtrons-nous que nous possédons ces deux vertus si grandes, si importantes ? Et vous avez raison. Une preuve absolument sûre et certaine, nous ne saurions l'avoir. Si nous l'avions que nous possédons l'amour, nous l'aurions aussi que nous sommes en état de grâce. Sachez-le toutefois, mes sœurs, il y a des signes qui ne sont point cachés ; ils semblent être vus même des aveugles ; ils parlent avec tant de force et font tant de bruit qu'on est forcé de les reconnaître malgré soi. On les remarque d'autant mieux que ceux qui les possèdent dans toute leur perfection sont peu nombreux. Et que peut-on imaginer de plus grand que l'amour et la crainte de Dieu ? Ce sont deux places fortes, d'où l'âme fait la guerre au monde et aux démons. Ceux qui aiment vraiment Dieu aiment tout ce

qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, s'unissent toujours aux bons pour les soutenir et les défendre. En un mot, ils n'aiment que la vérité et ce qui est digne d'être aimé. Croyez-vous qu'il soit possible à celui qui aime vraiment Dieu, d'aimer en même temps les vanités ? croyez-vous qu'il puisse aimer les richesses, les plaisirs de ce monde, les honneurs, les querelles et les jalousies ? Son unique ambition est de contenter le Bien-Aimé. Il se meurt du désir d'être aimé de lui et consume sa vie à rechercher les moyens de lui plaire davantage. Et comment cet amour de Dieu pourrait-il se cacher ? Que non ! Quand il est véritable, c'est impossible ! Voyez plutôt un saint Paul, une sainte Madeleine. Au bout de trois jours, saint Paul commence à manifester qu'il est malade d'amour ; Madeleine l'a montré dès le premier jour. Et comme leur amour était évident ! L'amour, sans doute, a des degrés. Il se manifeste plus ou moins, selon qu'il est plus ou moins grand. S'il est petit, il se montre peu. S'il est fort, il se montre beaucoup. Mais qu'il soit faible ou ardent, dès lors qu'il est véritable, il se fait connaître.

Quant aux contemplatifs (qui forment notre sujet, puisqu'ils sont particulièrement exposés aux pièges et aux ruses du démon), quel amour que le leur ! C'est toujours un amour très ardent, sans quoi ils ne seraient pas de vrais contemplatifs. Aussi se manifeste-t-il avec évidence et de beaucoup de manières. C'est un feu des plus vifs, qui ne peut que jeter le plus grand éclat. Dans le cas contraire, l'âme doit se défier d'elle-même et croire qu'elle a de sérieux motifs de craindre. Qu'elle cherche à découvrir ce que c'est ; qu'elle prie, qu'elle se tienne dans l'humilité et conjure le Seigneur de ne pas la laisser succomber à la tentation. Et, en vérité, si une âme contemplative

n'a pas ce signe d'amour spécial, je crains bien qu'elle ne soit dans la tentation. Mais, je le répète, si elle est humble, si elle cherche à connaître la vérité et se montre soumise à son confesseur, là où le démon se flattait de lui donner la mort, il lui donnera la vie, malgré ses flatteries et ses illusions.

Mais si vous ressentez cet amour de Dieu dont je viens de parler, et cette crainte dont je vais vous entretenir maintenant, réjouissez-vous, et soyez dans la paix. Le démon voudrait troubler votre âme et l'empêcher de jouir de faveurs si élevées ; voilà pourquoi il vous inspire de vaines terreurs, par lui-même ou par d'autres. Comme il ne peut vous gagner à sa cause, il cherche du moins à vous faire perdre quelque chose, et s'applique à nuire à des âmes qui réaliseraient de rapides progrès si elles croyaient que Dieu peut leur accorder des grâces si hautes, et combler de ses dons des créatures aussi viles que nous ; mais parfois, il semble vraiment que nous ayons oublié ses anciennes miséricordes.

Croyez-vous que le démon ne gagne pas beaucoup à nous inspirer toutes ces craintes ? Bien au contraire, et cela de deux manières : en premier lieu, il effraie les âmes qui entendent parler de ces craintes et les détourne de l'oraison, car elles ont peur d'être trompées, elles aussi. En second lieu, il diminue le nombre de ceux qui s'approcheraient de Dieu s'ils savaient reconnaître combien est grande sa bonté, puisqu'elle peut encore, je le répète, se communiquer d'une façon si intime à de pauvres pécheurs comme nous. Cette vue exciterait le désir de participer à de si hautes faveurs, et avec raison ; pour moi, je connais plusieurs personnes que cette considération a encouragées. Elles se sont adonnées à l'oraison, et en peu de temps elles sont parvenues à la contemplation et ont reçu des grâces élevées. Ainsi donc, mes sœurs, lorsque vous

verrez quelqu'une d'entre vous qui sera favorisée de la sorte, remerciez-en beaucoup le Seigneur. Mais ne croyez pas pour cela qu'elle soit en complète sécurité ; aidez-la, au contraire, en priant davantage pour elle ; car personne ne peut être en sécurité tant qu'il vit ici-bas et qu'il se trouve au milieu des périls de cette mer agitée.

Vous ne pourrez donc manquer de reconnaître cet amour, là où il est. Je ne sais même pas comment il pourrait demeurer caché. Celui que l'on porte aux créatures ne saurait, dit-on, se dissimuler ; plus on cherche à le cacher, plus clairement il se révèle ; et cependant cet amour est tellement bas qu'il ne mérite même pas le nom d'amour, puisqu'il repose sur le néant. Comment pourrait alors rester caché cet autre amour, si fort, si juste, qui croît sans cesse, qui ne rencontre dans son objet aucun défaut rebutant, mais est fondé sur la certitude intime d'être payé de retour par un autre amour dont il ne peut absolument pas douter, car il s'est manifesté trop clairement, au prix de trop de tourments, de douleurs et de plaies sanglantes, jusqu'à l'immolation de sa propre vie ? et tout cela afin que nous ne puissions plus, en aucune façon, douter de lui !

O grand Dieu, quelle différence il doit y avoir entre ces deux amours, pour l'âme qui les a éprouvés l'un et l'autre ! Daigne Sa Majesté nous donner l'amour divin, avant de nous retirer de cette vie ! car ce sera pour nous un immense réconfort, à l'heure de la mort, de considérer que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé par-dessus tout. Assurées que nos dettes sont payées, nous nous présenterons pleines de confiance à son tribunal. Nous ne nous rendrons pas, en effet, dans une terre étrangère, mais dans notre propre patrie, puisqu'elle est le séjour de Celui que nous aimons tant et qui nous porte tant d'amour.

Considérez bien ici, mes filles, quels avantages cet amour apporte avec lui ; mais voyez aussi quelle perte il y a à en être privé, car l'âme est livrée alors aux mains du tentateur, à ces mains si cruelles qui ont une telle horreur du bien et une telle prédilection pour le mal. Quel sort affreux que celui de cette pauvre âme qui, après avoir passé par des douleurs et des angoisses aussi terribles que celles de la mort, tombera aussitôt dans de telles mains ! Quel étrange repos que celui où elle entrera ! Voyez comment elle tombera toute déchirée en enfer. Quelle multitude de serpents de toute espèce ! Quel lieu effroyable ! Quel endroit terrible, quand une seule nuit passée dans une mauvaise hôtellerie est déjà si pénible aux personnes qui vivent dans le luxe — et ce sont celles-là surtout qui doivent peupler l'enfer ! Que sera-ce de cette hôtellerie éternelle et sans fin ! Dites-moi ce que pourra y éprouver cette âme infortunée !

O mes filles, ne recherchons point les joies de la terre. Nous sommes bien ici. Ce n'est qu'une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie. Louons Dieu, et efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. Oh ! combien sera douce la mort de celui qui aura fait pénitence de tous ses péchés et sera préservé du purgatoire ! Il peut même ici-bas commencer à jouir de la gloire, et ne trouvera alors en lui-même aucun motif de crainte, mais vivra dans une paix parfaite. Peut-être, mes Sœurs, n'arriverons-nous pas jusque-là ; mais alors, puisque nous aurons à subir des peines au sortir de cette vie, supplions Dieu de nous mettre dans le séjour où l'espoir de les voir finir nous aidera à les endurer de bon cœur, et où nous ne perdrons ni son amitié ni sa grâce ; supplions-le enfin de nous donner en cette vie la grâce de ne pas tomber à notre insu dans la tentation.

CHAPITRE XLIII

Ce chapitre traite de la crainte de Dieu et des moyens que nous devons employer pour nous préserver des péchés véniels.

Comme j'ai été longue ! Et cependant je ne l'ai pas été autant que je l'aurais voulu, tant il est doux de parler d'un tel amour ! Que sera-ce donc de le posséder ! Daigne le Seigneur me l'accorder par son infinie miséricorde !

Venons-en maintenant à la crainte de Dieu.

C'est une vertu qui, elle aussi, est très visible pour celui qui la possède et pour ceux qui l'entourent. Mais remarquez-le, elle n'atteint pas toujours une haute perfection dans les débuts, excepté chez certaines âmes que le Seigneur, je l'ai dit déjà, comble de faveurs et qu'il enrichit de vertus en peu de temps. Aussi, celle dont je parle ne se remarque pas chez tous dans les commencements. Mais elle se fortifie peu à peu, et elle augmente en valeur chaque jour ; d'ailleurs, elle ne tarde pas à se révéler. On remarque, en effet, que l'âme qui possède la crainte de Dieu s'éloigne aussitôt du péché, des occasions et des mauvaises compagnies ; elle le manifeste encore de plusieurs autres manières.

Mais lorsque l'âme est arrivée à la contemplation (et c'est d'elle surtout que traite ce livre), la crainte de Dieu qui l'anime est très apparente. Elle est comme l'amour qui, lui non plus, ne peut plus rester caché au profond de son cœur. Vous aurez beau observer ces personnes, vous ne les verrez jamais manquer de vigilance. Le Seigneur les soutient tellement de sa main

que pour tout l'or du monde elles ne commettraient pas volontairement un péché véniel. Quant aux péchés mortels, elles les redoutent comme le feu. Mon désir, mes Sœurs, est que nous craignions souverainement les illusions qu'on peut se faire sur ce point. Suppliez sans cesse le Seigneur de ne pas permettre que la tentation soit jamais si violente que vous l'offensiez lui-même, et de daigner la proportionner à la force qu'il vous donne pour la vaincre. Voilà le point important, et telle est la crainte que je désire que vous ne perdiez jamais, car elle sera notre sauvegarde.

Oh ! quel bien précieux que de n'avoir point offensé Dieu ! Par là, nous tenons enchaînés les valets et les esclaves de l'enfer ; car enfin il faut, bon gré mal gré, que toutes les créatures lui obéissent. Mais la différence qu'il y a entre eux et nous, c'est qu'ils le servent de force et que nous le faisons de bon cœur... Ainsi donc, que le Seigneur soit content de nous, et nous les tiendrons à distance ; ils ne pourront nous nuire en rien, malgré toutes leurs tentations et toute la perfidie de leurs stratagèmes.

Veillez donc à tenir votre conscience pure : c'est là un point de la plus haute importance. Travaillez-y jusqu'à ce que vous soyez tellement résolues à ne plus offenser Dieu, que vous soyez prêtes à perdre mille vies plutôt que de commettre un péché mortel ; et veillez avec le plus grand soin à ne jamais tomber dans le péché véniel, je parle du péché véniel de propos délibéré. Car pour les autres, qui donc ne les commet en grand nombre ? Il y a des fautes que l'on commet délibérément, et en toute connaissance de cause ; mais il en est d'autres où tout se passe si rapidement que commettre le péché véniel et le remarquer, c'est tout un ; et dans ce cas nous n'avons pas le temps de discerner ce que nous faisons. Quant aux péchés véniels, si petits qu'ils soient, qui se commettent avec pleine

réflexion, Dieu nous en préserve. Songeons donc surtout que ce n'est pas peu de chose que d'offenser une si haute Majesté, quand nous savons que ses regards sont fixés sur nous. C'est là, à mon avis, un péché qui n'est que trop prémédité. Nous semblons dire : Seigneur, cela vous déplaît, mais je le ferai quand même ; je sais très bien que vous me voyez et que vous ne voulez pas de cette action ; tout cela, je le sais parfaitement, mais j'aime mieux suivre mon caprice et mon propre penchant que votre volonté. Et un péché de cette sorte serait peu de chose ! Je n'en crois rien ! Si légère que puisse être la faute en soi, elle est grande, et très grande, à cause de la réflexion qui l'accompagne.

Si vous voulez, mes Sœurs, acquérir cette crainte de Dieu, considérez, je vous en prie, combien il est important de comprendre ce que c'est que l'offense de Dieu. Efforcez-vous d'y penser très souvent pour enraciner profondément cette vertu dans vos âmes : il y va de votre vie, et de beaucoup plus encore. Tant que vous ne l'aurez pas, vous devez exercer une grande, oui, une grande vigilance sur vous-mêmes, vous éloigner de toutes les occasions et compagnies qui ne vous aideraient pas à vous rapprocher davantage de Dieu. Appliquez-vous sérieusement à vaincre votre volonté dans toutes vos actions. Veillez bien à ne rien dire qui ne soit de nature à édifier le prochain ; fuyez toute conversation qui ne soit pas de Dieu.

Il y a beaucoup à faire pour imprimer profondément en nous cette crainte de Dieu. Mais nous la posséderons plus tôt si nous brûlons d'un amour véritable, et si, comme je l'ai déjà dit, nous nous sentons fermement résolues à ne commettre pour rien au monde la moindre offense contre Dieu. Sans doute il pourra nous arriver encore de tomber quelquefois, car, en définitive, nous sommes faibles et nous ne pouvons aucune-

ment nous fier à nous-mêmes ; au contraire, plus nos résolutions seront fermes, moins nous devons avoir confiance en nous ; car c'est en Dieu seul que doit être notre confiance. Mais lorsque vous reconnaîtrez en vous une véritable crainte de Dieu, il ne sera plus nécessaire d'avoir tant de timidité et de contrainte. Le Seigneur vous secourra, et la bonne habitude que vous aurez contractée vous aidera à ne pas l'offenser. Agissez plutôt avec une sainte liberté dans les rapports légitimes que vous aurez avec le prochain, alors même que vous auriez à traiter avec des personnes mondaines. Car si, avant que vous n'eussiez cette véritable crainte de Dieu, ces personnes pouvaient être un poison pour votre âme, et un moyen de lui donner la mort, elles vous exciteront alors à l'aimer et à le louer davantage, parce qu'il vous a délivrées d'un danger que vous découvrez maintenant clairement. Auparavant, vous auriez pu favoriser leurs faiblesses, et maintenant vous les aiderez à s'en délivrer, par le seul fait qu'elles sont en votre présence. Il en sera ainsi, alors même qu'elles n'auraient nulle intention de vous honorer.

Bien souvent je bénis Dieu quand je considère d'où peut venir un tel pouvoir. Très souvent, en effet, un vrai serviteur de Dieu peut, sans proférer une parole, et par sa seule présence, empêcher des discours contre Sa Majesté. C'est ce qui se passe en ce monde : on respecte toujours notre ami en notre présence et, bien qu'il soit absent, on ne dira rien contre lui, parce que l'on sait qu'il est notre ami. De même, on respecte celui qui est en état de grâce. La grâce elle-même doit faire qu'on respecte celui qui la possède, même s'il est de très basse condition ; on évite de l'affliger quand on voit clairement combien il est sensible à l'offense de Dieu. J'ignore quelle en est la véritable cause ; mais je sais qu'il en est généralement ainsi.

Ainsi donc, évitez la contrainte : quand une âme commence à s'y plier, elle devient malhabile à toute sorte de bonnes actions. Elle tombe même parfois dans des scrupules excessifs, et vous voyez qu'elle est alors inutile à elle-même et aux autres. Sans aller jusque-là, elle pourra travailler à sa sanctification personnelle, mais elle n'amènera pas beaucoup d'âmes à Dieu. Telle est notre nature, que la vue de tant de gêne, de tant de contrainte, l'effraye et l'angoisse : elle évite alors de suivre la voie où vous marchez, alors même qu'elle paraît évidemment plus vertueuse.

Il résulte de là un autre danger : celui de juger défavorablement les autres, qui suivent un autre chemin que vous, et cependant sont plus saints. Ils agissent librement et sans toutes ces contraintes pour se rendre utiles au prochain, et voilà qu'aussitôt nous les traitons d'imparfaits. Les voyons-nous se livrer à une sainte joie, nous regardons cela comme une dissipation, nous surtout, pauvres femmes, qui, faute de science, ignorons comment on peut traiter avec le prochain sans pécher. C'est là une chose très dangereuse : on est dans une tentation continuelle et extrêmement pénible ; on fait tort au prochain. En un mot, il est très mauvais pour nous de croire que tous ceux qui ne se plient pas à des contraintes aussi rigoureuses que nous sont, pour cela, moins parfaits.

Voici encore un autre inconvénient : c'est que dans certaines circonstances où vous auriez à parler, et même où il le faudrait, vous n'oserez le faire, par crainte de vous faire remarquer ; et vous direz peut-être du bien de ce que vous devriez repousser avec horreur.

Ainsi donc, mes sœurs, appliquez-vous, autant que vous le pourrez sans offenser Dieu, à être affables, à vous conduire, vis-à-vis de toutes les personnes avec lesquelles vous aurez à traiter, de telle sorte qu'elles

aiment votre conversation, désirent imiter votre manière de vivre et d'agir, ne s'effraient pas enfin et ne s'effarouchent pas de la vertu. Cet avis est très important pour les religieuses. Plus elles sont saintes, plus elles doivent montrer un abord agréable à leurs sœurs. Aussi, malgré toute la peine que vous pourrez éprouver, lorsque leurs entretiens ne seront pas conformes à vos goûts, ne paraissez jamais vous en étonner, si vous voulez leur être utiles et en être aimées. Ayez grand soin d'être aimables et agréables ; veillez à contenter toutes les personnes qui traiteront avec vous, et spécialement vos sœurs.

Ainsi donc, mes filles, sachez bien comprendre qu'en réalité Dieu ne s'arrête pas, comme vous le croyez, à tant de minuties. Ne laissez pas votre âme et votre esprit tomber dans les scrupules ; vous pourriez perdre beaucoup. Ayez, je le répète, une intention droite et une volonté ferme de ne pas offenser Dieu. Ne laissez pas votre âme se recroqueviller dans son coin : car au lieu de vous procurer la sainteté, elle vous occasionnerait une foule d'imperfections où le démon vous ferait tomber par ailleurs, et, comme je l'ai dit, vous ne seriez pas aussi utiles que vous auriez pu l'être à vous et aux autres.

Vous voyez maintenant comment, à l'aide de ces deux vertus, l'amour et la crainte de Dieu, nous pouvons suivre tranquillement et en paix ce chemin de la perfection. La crainte, il est vrai, doit toujours aller la première ; nous ne devons jamais cesser d'être sur nos gardes, car nous ne connaîtrons jamais sur cette terre une sécurité complète ; elle serait même un grand danger pour nous. C'est ce que notre Maître a bien vu, quand, à la fin de sa prière, il a adressé à son Père ces paroles dont il savait toute la nécessité pour nous : *Mais délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XLIV

Où l'on traite de ces dernières paroles du Pater : Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Le bon Jésus avait bien raison, ce me semble, de faire cette demande pour lui-même. Nous voyons, en effet, combien il devait être fatigué de la vie, puisque à la Cène il dit à ses Apôtres : *J'ai désiré ardemment célébrer cette Cène avec vous.* Or, comme c'était la dernière, nous pouvons supposer jusqu'à quel point la vie lui était pénible. Et aujourd'hui, après cent années d'existence, non seulement on n'est pas fatigué de vivre, mais on a toujours le désir de rester plus longtemps sur la terre. Nous sommes loin, il est vrai, d'éprouver les souffrances, les douleurs et la pauvreté par lesquelles est passée Sa Majestée. Que fut en effet sa vie entière, sinon une mort continuelle, puisque ce bon Maître avait toujours devant les yeux cette mort affreuse qu'on devait lui infliger ? Encore n'était-ce là que la moindre de ses douleurs. Mais que ne dut-il pas éprouver, en voyant tant d'offenses faites à son Père et tant d'âmes se damner ! Si un tel spectacle cause d'indicibles tourments à une âme qui possède la charité, que ne dut pas endurer Notre-Seigneur, qui était la charité sans bornes et sans mesure ! Quel juste motif avait-il donc de supplier le Père céleste de le délivrer de tant de maux et de tant de souffrances, comme aussi de lui donner enfin, et pour toujours, le repos dans ce royaume dont il était le véritable héritier !

Amen! Cet *Amen* qui termine toutes les demandes du *Pater* signifie, à mon avis, que Notre-Seigneur demande que nous soyons comme lui délivrés à jamais de tout mal.

Je supplie donc, moi aussi, le Seigneur de me délivrer de tout mal à jamais, car, loin de m'acquitter de ce que je lui dois, je m'endette peut-être tous les jours davantage. Ce qui fait mon tourment, ô Seigneur, c'est que je ne puis savoir d'une manière certaine ni si je vous aime, ni si mes désirs vous sont agréables. O mon Seigneur et mon Dieu, délivrez-moi enfin de tout mal et daignez me conduire au séjour de tous les biens ! Et que peuvent-ils attendre ici-bas, ceux à qui vous avez donné quelque connaissance de ce qu'est le monde, et à qui une foi vive montre les récompenses que leur réserve le Père éternel ?

Quand les contemplatifs font cette demande avec un désir ardent et une volonté ferme, ils ont grandement lieu de croire que les grâces dont ils sont comblés dans l'oraison viennent de Dieu. Ceux qui ont le bonheur de le croire, doivent avoir une haute estime de ce désir de quitter la terre. Pour moi, si je fais la même demande, ce n'est pas pour le même motif et je ne voudrais pas qu'on le croie ainsi. Mais j'ai si mal vécu jusqu'à ce jour que je crains de vivre plus longtemps, et que je suis lasse de tant d'épreuves. Rien d'étonnant que ceux qui ont déjà goûté aux délices de Dieu, désirent habiter ce séjour où ils en seront inondés, aspirent à quitter cette terre où ils trouvent tant d'obstacles pour jouir d'un si grand bien et habiter la patrie où le Soleil de justice ne se couchera jamais plus pour eux. Après une telle faveur, comme ils doivent trouver obscur tout ce qu'ils voient ici-bas ! Pour moi, je me demande comment ils peuvent vivre encore. Non, il ne doit pas y avoir de contentement sur la terre, pour ceux qui ont commencé à goûter le bonheur

divin et qui ont déjà reçu le royaume céleste. S'ils y sont encore, ce n'est point par leur volonté propre, mais par celle de leur Roi.

Oh ! combien cette vie du ciel doit être différente de celle de la terre, puisque l'on n'y désire plus la mort ! Comme la volonté s'y porte autrement à l'accomplissement de la volonté de Dieu ! Cette volonté souveraine veut que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge ; elle veut que nous recherchions ce qui est éternel, et nous nous portons à ce qui est passager ; elle veut que nous aspirions aux choses nobles et élevées, et nous ambitionnons les choses basses et terrestres ; elle voudrait que nous n'ayons d'affection que pour ce qui est assuré, et nous aimons ce qui est incertain. Quelle folie, mes filles ! La seule chose valable, c'est de prier Dieu qu'il nous délivre à jamais de ces dangers et nous affranchisse de tout mal. Bien que nous ne désirions pas encore très parfaitement une telle faveur, ne manquons pas de la demander avec instances : que nous en coûte-t-il de demander beaucoup, puisque nous nous adressons au Tout-Puissant ? Mais pour mieux réussir, laissons-le nous accorder ses dons comme il le voudra, puisque nous lui avons déjà, nous, fait le don entier de notre volonté. Que son nom soit à jamais sanctifié au ciel et sur la terre, et que sa volonté s'accomplisse toujours en moi ! Ainsi soit-il !

Considérez maintenant, mes sœurs, comme le Seigneur m'a assistée dans mon travail. Il nous a montré, à vous et à moi, ce chemin de la perfection dont j'ai commencé à parler, et il m'a fait comprendre les grandes choses que nous lui demandons, lorsque nous récitons cette prière de l'Évangile. Qu'il en soit béni dans les siècles des siècles ! Car, je vous l'assure, jamais je n'avais songé qu'elle contient tant de profonds secrets. Vous avez vu, en effet, qu'elle renferme tout le chemin de la vie spirituelle, depuis son point de départ jusqu'à

ce que l'âme soit perdue en Dieu, et que Dieu lui donne à boire à longs traits à cette source d'eau vive qui, comme je l'ai dit, se trouve au bout du Chemin de la perfection.

Le Seigneur a voulu, me semble-t-il, mes sœurs, nous faire comprendre quelle consolation se trouve renfermée dans cette prière. Elle est extrêmement profitable pour les personnes qui ne savent pas lire : si elles la comprenaient bien, elles y apprendraient beaucoup de choses concernant la foi, et y trouveraient une grande consolation.

Eh bien, mes sœurs, apprenons enfin à être humbles, en voyant avec quelle humilité notre bon Maître nous enseigne. Suppliez-le de me pardonner, si j'ai eu la hardiesse de vous entretenir de sujets si élevés. Ce souverain Maître sait bien que j'en aurais été incapable, s'il ne m'avait enseigné ce que je devais dire. Remerciez-le vous-mêmes, mes sœurs, car s'il m'a assistée, ce doit être en considération de l'humilité avec laquelle vous m'avez demandé cet écrit et avez voulu être enseignées par une créature aussi misérable que moi.

Si le Père Présenté Dominique Bañez, mon confesseur, à qui je le remettrai avant que vous ne le voyiez, le croit utile à vos âmes et vous le donne à lire, je me réjouirai de la consolation que vous y trouverez. Mais s'il juge qu'il ne doit être vu de personne, veuillez du moins agréer la bonne volonté que j'ai mise à le composer ; car j'ai obéi effectivement à ce que vous m'aviez commandé. Je me considère comme très bien payée de la peine que j'ai eue pour l'écrire ; je dis bien : pour l'écrire, car certainement je n'en ai eu aucune pour réfléchir aux choses que j'ai dites. Que le Seigneur soit béni et loué ! C'est de lui que découle tout le bien qui se trouve dans nos paroles, dans nos pensées et dans nos œuvres. Ainsi soit-il !

LE CHATEAU DE L'AME OU LE LIVRE DES DEMEURES

JÉSUS !

Ce traité intitulé *Le Château de l'âme* a été écrit par Thérèse de Jésus, religieuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, pour ses sœurs et filles, les religieuses Carmélites déchaussées [1].

1. La Sainte elle-même a mis ce titre au verso de la première feuille de son manuscrit.

LES DEMEURES[1]

JÉSUS!

Parmi les choses que l'obéissance m'a commandées, il y en a peu que j'aie trouvées aussi difficiles que celle d'écrire maintenant sur l'oraison. D'abord, il me semble que Notre-Seigneur ne m'en donne ni l'inspiration ni le désir. En second lieu, il se fait un tel bruit dans ma tête depuis trois mois, et elle est tellement fatiguée, que je puis à peine écrire même pour les affaires indispensables. Par ailleurs, je le sais, la force de l'obéissance aplanit d'ordinaire les difficultés que l'on regarde comme insurmontables; voilà pourquoi je me mets très volontiers à l'œuvre. Sans doute ma nature paraît s'en affliger beaucoup; car le Seigneur ne m'a pas accordé une vertu assez haute pour qu'elle ne ressente pas très vivement d'avoir à lutter contre des maladies continuelles et des occupations de toutes sortes. Qu'Il daigne mener à bonne fin ce travail, Celui qui par amour

1. Sainte Thérèse a écrit le *Château de l'Ame*, ou Livre des *Demeures*, à la prière de son supérieur et guide spirituel, le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, et du docteur Vélasquez, son confesseur à Tolède; mais déjà elle en avait reçu l'ordre de Notre-Seigneur. Elle le commença le 2 juin 1577, jour de la fête de la Très Sainte Trinité, et l'interrompit vers le commencement de juillet. S'étant rendue alors à Avila, elle reprit son travail vers la fin d'octobre et le continua depuis le chapitre IV des V^es^ *Demeures* pour l'achever la veille de saint André, 29 novembre de la même année 1577. Cette traduction est faite sur l'original.

pour moi a accompli d'autres choses plus difficiles ! Toute ma confiance est en sa miséricorde.

Il me semble qu'il y aura peu à ajouter à d'autres écrits que j'ai composés par obéissance ; je crains plutôt de me répéter presque toujours. Je suis absolument comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler : ils ne savent que ce qu'on leur enseigne ou ce qu'ils entendent, et ils le répètent à satiété. Si le Seigneur veut que je dise quelque chose de nouveau, il me l'inspirera, ou bien Sa Majesté daignera me rappeler à la mémoire ce que j'ai écrit ailleurs ; cette faveur même me suffirait, tant ma mémoire est mauvaise ; ce serait, en outre, une vraie joie pour moi de retrouver certains points, qui, m'a-t-on assuré, étaient bien exposés et qui sont peut-être perdus [1]. Dans le cas où le Seigneur ne m'accorderait pas même cette grâce, et où mon écrit ne serait d'aucune utilité pour personne, j'aurais du moins, tout en me fatiguant et en augmentant mon mal de tête, gagné quelque mérite à obéir.

Je commence donc cet acte d'obéissance, aujourd'hui fête de la Très Sainte Trinité de l'année 1577 dans ce monastère de Saint-Joseph du Carmel de Tolède, où je suis présentement [2]. Pour tout ce que je dirai, je m'en rapporte au jugement de ceux qui me l'ont commandé et qui sont des personnages très instruits. Si j'énonce une proposition qui ne corresponde pas à l'enseignement de la sainte Église catholique romaine, ce sera par ignorance, et non par malice. On peut considérer cela comme certain, car je lui suis soumise comme je l'ai toujours été et comme je continuerai à l'être avec la grâce de Dieu. Que ce Dieu soit béni et glorifié à jamais ! Ainsi soit-il !

1. A cette époque, elle ne savait pas encore ce qu'était devenu le livre de sa *Vie* qui avait été déféré à l'Inquisition en 1575.
2. Le 2 juin 1577.

Celui qui m'a ordonné cet écrit[1] m'a dit que les Sœurs de nos monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel ont besoin qu'on leur explique certaines difficultés relatives à l'oraison ; il a pensé qu'elles comprendraient mieux le langage d'une femme, et que, vu leur amour pour moi, mes paroles leur seraient plus efficaces que d'autres ; il est persuadé que cet écrit aura quelque importance pour elles, si je réussis dans mon exposé. Voilà pourquoi c'est à elles que je l'adresse ; d'ailleurs il semblerait insensé de m'imaginer qu'il puisse être utile à d'autres personnes. Notre-Seigneur me fera une grande grâce si quelqu'une de mes filles en retire profit pour le louer un petit peu plus, et Sa Majesté sait bien que tel est mon unique désir. Il est très clair, en outre, que, dans le cas où je réussirais à dire quelque chose de bon, elles comprendront que cela ne vient pas de moi ; il n'y a en effet nul motif de le penser ; sans cela elles n'auraient pas plus d'intelligence que moi-même je n'ai d'aptitude pour de tels sujets, à moins que le Seigneur dans sa miséricorde ne daigne me l'accorder.

1. Le P. Gratien, son supérieur, que Notre-Seigneur lui avait donné pour guide spirituel jusqu'à la fin de sa vie.

PREMIÈRES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite de la beauté et de la dignité de nos âmes; elle en donne une comparaison pour le faire comprendre; elle montre quel profit apportent cette connaissance ainsi que le goût des faveurs que nous recevons de Dieu; elle explique enfin comment l'oraison est la porte de ce château dont elle parle.

Tandis que je priais aujourd'hui Notre-Seigneur de parlér à ma place, parce que je ne savais que dire, ni de quelle manière je devais commencer ce travail que l'obéissance m'impose, il s'est présenté à mon esprit ce que je vais dire maintenant, et qui sera en quelque sorte le fondement de cet écrit.

On peut considérer l'âme comme un château qui est composé tout entier d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, et qui contient beaucoup d'appartements, ainsi que le ciel qui renferme beaucoup de demeures [1]. De fait, mes Sœurs, si nous y songions bien, nous verrions que l'âme du juste n'est pas autre chose qu'un paradis, où Notre-Seigneur, selon qu'il l'affirme lui-

1. La Sainte, se rendant un jour en 1579 de Médina del Campo à Avila, rencontra don Diégo de Yépès, son ancien confesseur à Tolède. Elle lui raconta comment tout le plan de ce livre lui avait été montré en un instant dans une vision. — Cf. *Vie* de la Sainte envoyée à Louis de Léon par don Diégo de Yépès. P. Silv., II, ap. XCII.

même, trouve ses délices. Dès lors, quelle doit être d'après vous la demeure où un Roi si puissant, si sage, si pur, si riche de tous les biens, daigne mettre ses complaisances ! Pour moi, je ne vois rien à quoi l'éminente beauté d'une âme et sa vaste capacité puissent être comparées. A la vérité, notre intelligence, si clairvoyante qu'elle soit, ne peut le comprendre, comme elle ne saurait, non plus, se représenter Dieu ; car il nous le déclare, c'est à son image et à sa ressemblance qu'il nous a créés.

Or si la chose est vraie, et elle l'est, il n'y a aucun motif pour nous fatiguer à vouloir comprendre la beauté de ce château ; puisqu'il y a entre lui et Dieu la même différence qui existe entre la créature et le Créateur ; car il n'est qu'une créature ; mais il suffit d'apprendre de Sa Majesté que ce château est fait à son image pour avoir quelque légère idée de la dignité sublime et de la beauté de l'âme. Ce ne serait donc pas une minime infortune, ni une petite confusion, si par notre faute nous ne pouvions nous comprendre nous-mêmes, ni savoir ce que nous sommes. Quelle ignorance ne serait pas, mes filles, celle d'une personne à qui l'on demanderait qui elle est, et qui ne se connût pas elle-même ou qui ne sût pas quel est son père, quelle est sa mère, ni quel est son pays ! Ce serait là une insigne stupidité ; or la nôtre est incomparablement plus grande, dès lors que nous ne cherchons pas à savoir ce que nous sommes, et que nous ne nous occupons que de notre corps. Nous savons bien d'une façon générale que nous avons une âme, parce que nous l'avons entendu dire et que la foi nous l'enseigne. Mais quels biens sont renfermés en elle ; quel est Celui qui habite au-dedans d'elle ; quelle en est la valeur inestimable ? C'est là ce que nous ne considérons que rarement ; voilà pourquoi nous avons si peu à cœur de mettre tous nos soins à en conserver la beauté. Toute notre sollicitude se porte

sur la grossièreté de l'enchâssure du diamant, ou enceinte de ce château, c'est-à-dire sur notre propre corps.

Considérons donc que ce château a, comme je l'ai dit, beaucoup d'appartements, les uns en haut, les autres en bas et sur les côtés, tandis qu'au centre, au milieu de tous les autres, se trouve le principal, celui où se passent des choses très secrètes entre Dieu et l'âme. Il est nécessaire que vous remarquiez bien cette comparaison. Peut-être m'aidera-t-elle, avec le secours de Dieu, à vous faire connaître quelques-unes des grâces qu'il lui plaît d'accorder aux âmes, et la différence qu'il y a entre elles. Je m'y appliquerai jusqu'au point où je le croirai possible; car personne, ni surtout une créature aussi misérable que moi, ne saurait les comprendre toutes, tant elles sont nombreuses. Quand il plaira au Seigneur de vous en favoriser, ce sera une grande consolation pour vous de savoir déjà que c'est là une chose possible; et s'il ne vous les accorde pas, vous le louerez du moins de sa bonté infinie. De même qu'il ne nous est pas nuisible de considérer les biens du ciel et le bonheur dont jouissent les bienheureux, que c'est là, au contraire, un motif de joie pour nous, et un stimulant pour travailler à l'acquisition de la gloire qu'ils possèdent, de même il ne peut pas résulter de dommage pour nous à considérer qu'un Dieu si grand peut se communiquer dès cet exil à des vers de terre si abjects. Il n'y en a pas non plus à aimer une bonté si excessive et une miséricorde si profonde. Je regarde comme certain que celui qui se scandalise quand il entend dire que Dieu peut accorder ici-bas une telle faveur est bien dépourvu d'humilité et d'amour du prochain. Et de fait comment pourrions-nous ne pas nous réjouir de ce que Dieu accorde de telles grâces à un de nos frères? cela l'empêche-t-il de nous faire les mêmes faveurs? Comment ne pas nous réjouir encore

quand il manifeste ses grandeurs en qui il lui plaît? Il n'a parfois d'autre but que de les montrer au grand jour; c'est ce qu'il affirme au sujet de l'aveugle à qui il rendit la vue, quand les Apôtres lui demandèrent si cet homme était aveugle à cause de ses propres péchés ou à cause de ceux de ses parents [1]. Ainsi donc, quand il accorde ses faveurs à certaines âmes, ce n'est pas parce que ces âmes sont plus saintes que d'autres à qui il les refuse, mais parce qu'il veut manifester sa grandeur, comme nous le voyons dans saint Paul et sainte Madeleine. Il nous invite d'ailleurs par là à le louer dans ses créatures.

On pourra me dire que ces choses paraissent impossibles et qu'il serait bon de ne pas scandaliser les faibles. Mais que ceux-ci n'y ajoutent pas foi, c'est un moindre mal que d'empêcher de profiter de ces grâces les âmes à qui Dieu les accorde. Celles-ci seront, au contraire, remplies de joie, et se stimuleront à aimer davantage celui qui les enrichit de tant de miséricordes, quand elles verront qu'il possède tant de pouvoir et de majesté. D'ailleurs il est évident pour moi que les âmes avec lesquelles je m'entretiens ne sont pas exposées à pareil danger. Elles savent fort bien et elles croient que Dieu donne encore de plus hautes marques de son amour. Pour moi, je suis persuadée que quiconque ne croit pas cette vérité ne la goûtera pas par expérience. Dieu, en effet, aime beaucoup que nous ne fixions pas de limite à ses œuvres; n'en mettez jamais non plus, vous, mes Sœurs que le Seigneur ne conduirait pas par cette voie.

Revenons à notre splendide et délicieux château, et voyons comment nous pouvons y pénétrer. Il semble que je dis une folie; car si ce château est l'âme elle-

1. Réminiscence de l'Evangile selon saint Jean, IX, 2.

même, n'est-il pas clair qu'elle ne peut y entrer? Je n'ignore pas que l'âme et le château sont une même chose; et mon langage semble aussi insensé que si je disais à quelqu'un d'entrer dans un appartement où il est déjà. Mais vous devez savoir qu'il y a de grandes différences dans la manière d'habiter un appartement. Elles sont nombreuses les âmes qui se trouvent dans l'enceinte extérieure du château, là où se tiennent les gardes; elles ne se préoccupent point d'y entrer, ni de savoir ce qu'il y a dans un si riche palais, ou quel est celui qui l'habite ou quelles en sont les demeures. Vous aurez lu, sans doute, dans certains livres d'oraison que l'on conseille à l'âme de rentrer au-dedans d'elle-même. Eh bien, c'est précisément de cela qu'il s'agit ici.

Les âmes qui ne font pas oraison, me disait, il y a peu de temps, un grand théologien, sont comme un corps paralysé ou perclus, qui a des pieds et des mains, mais qui ne peut s'en servir. Certaines âmes, en effet, sont tellement infirmes et tellement habituées à ne s'occuper que des choses extérieures, qu'on ne saurait les en tirer et qu'elles semblent dans l'impuissance de rentrer en elles-mêmes. Elles ont déjà contracté une telle habitude de vivre au milieu des reptiles et des bêtes qui se trouvent autour du château qu'elles en ont pris, pour ainsi dire, la ressemblance. Malgré la noblesse de leur nature et le pouvoir qu'elles avaient de converser avec Dieu lui-même, elles ne sont point sorties de cet état. Si elles ne s'appliquent pas à reconnaître combien est profonde leur misère et à y porter remède, si, de plus, elles ne portent pas leurs regards sur elles-mêmes, elles seront changées en statues de sel, comme la femme de Lot, qui avait regardé en arrière [1].

1. Réminiscence du livre de la Genèse, XIX, 20.

D'après ce que je puis comprendre, la porte qui donne entrée dans ce château, c'est l'oraison et la considération. Je ne dis pas qu'il s'agit plutôt de l'oraison mentale que de la prière vocale. Dès lors que la prière est véritable, elle doit être accompagnée de la considération. Car la prière où l'on ne considère ni à qui on parle, ni ce qu'on dit, ni la nature de celui qui prie, ou celle de celui à qui on s'adresse, je ne saurais l'appeler oraison, alors même que l'on remuerait beaucoup les lèvres. Parfois, il est vrai, il y aura oraison, alors même que l'âme n'apporterait pas cette sollicitude; cela viendra alors de ce qu'elle l'aura faite d'autres fois. Mais celui qui va ordinairement s'entretenir avec la Majesté divine, comme il le ferait avec son esclave, qui ne considère pas même s'il s'exprime mal, ou non, et dit tout ce qui lui vient à l'esprit, ou ce qu'il a appris par cœur afin de le répéter ensuite à loisir, celui-là ne fait pas ce que j'appelle l'oraison. Plaise à Dieu que personne parmi les chrétiens n'en ait une de cette sorte! Quant à vous, mes Sœurs, j'espère de la bonté de Dieu que vous n'agirez jamais ainsi. Vous êtes d'ailleurs habituées à vous occuper des choses intérieures; et c'est là un très bon moyen pour ne point tomber dans un tel abrutissement [1].

Nous ne nous adressons donc point à ces âmes paralysées. Si le Seigneur lui-même ne leur commande pas de se lever, comme à cet homme qui depuis trente [2] ans était sur le bord de la piscine, elles sont bien à plaindre et grandement exposées à se perdre. Parlons plutôt à ces âmes qui finissent par entrer dans le château. Tout engagées qu'elles sont dans le monde, elles ont pourtant de bons désirs; elles se recommandent parfois et de loin en loin à Notre-Seigneur; elles considèrent

1. La Sainte a mis le mot *bestialidad*, bestialité.
2. Pour *trente-huit ans*, est-il dit dans saint Jean, v, 5.

ce qu'elles sont, bien que ce ne soit pas d'une manière très approfondie. De temps en temps dans le mois, elles font des prières où elles apportent la pensée de mille affaires dont leur esprit est presque toujours occupé, car elles sont tellement attachées aux choses de ce monde que leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant elles s'arrachent parfois à toute préoccupation terrestre. Or c'est une grande chose pour trouver la porte du château que de se connaître soi-même et de constater que l'on suivait une mauvaise route. Enfin ces âmes entrent dans les premières demeures d'en bas, mais elles y sont accompagnées de tant de reptiles [1] qu'ils ne lui permettent ni de contempler la beauté du château, ni d'y trouver le repos. Néanmoins c'est déjà beaucoup qu'elles soient entrées.

Il vous semblera, mes filles, que ce langage est hors de propos; car par la bonté de Dieu, vous n'êtes pas du nombre de ces âmes. Veuillez avoir patience; parce que, sans cela, je ne puis vous exposer, comme je les comprends, certaines particularités intimes de l'oraison; et encore plaise au Seigneur que je réussisse à dire quelque chose de bon! Ce que je veux vous exposer est très difficile à comprendre, quand on n'en a point l'expérience; si vous l'avez, vous verrez que je ne puis me dispenser de toucher certains points qui, je le demande à la miséricorde de Dieu, ne vous regarderont jamais.

1. Nous verrons au Ch. II ce que la Sainte entend ici par reptiles.

CHAPITRE II

Elle parle de la laideur de l'âme qui est en état de péché mortel et de la manière dont Dieu a voulu en donner quelque idée à une personne. Elle expose également quelques pensées diverses sur la connaissance de nous-mêmes; cette doctrine est avantageuse parce qu'elle renferme plusieurs points importants. Elle dit comment il faut comprendre ces demeures.

Avant d'aller plus loin, je veux vous inviter à considérer quel spectacle ce serait de voir ce château si rempli de splendeur et de beauté, cette perle orientale, cet arbre de vie qui est planté au milieu des eaux vives de la vie qui est Dieu, lorsque l'âme tombe dans le péché mortel. Il n'y a pas de ténèbres plus profondes que celles où elle est plongée; il n'y a rien de si obscur et de si noir qui puisse lui être comparé. Pour vous en faire une idée, qu'il vous suffise de savoir que ce Soleil qui lui donnait tant de splendeur et de beauté et qui se trouve encore au centre d'elle-même n'y est que comme s'il n'y était pas; il est éclipsé pour elle, bien qu'elle serait tout aussi apte à jouir de Sa Majesté que l'est le cristal à recevoir les rayons de l'astre du jour. Rien ne lui profite alors. De là vient que toutes les bonnes œuvres qu'elle fait en état de péché mortel ne sauraient lui mériter la gloire du ciel. Ces œuvres ne procèdent plus de Dieu, qui est le principe de toute vertu digne de ce nom; l'âme s'est séparée de lui; elle ne peut donc être agréable à ses yeux; enfin le but de quiconque commet un péché mortel n'est pas

de contenter Dieu, mais de plaire au démon. Or le démon n'étant que ténèbres, la pauvre âme devient ténèbres comme lui.

Je connais une personne à qui Notre-Seigneur a voulu montrer ce qu'est une âme en état de péché mortel [1]. D'après cette personne, si on comprenait bien ce que c'est, nul ne se laisserait jamais aller à commettre un seul péché, dût-il, pour en fuir les occasions, s'exposer à tous les tourments imaginables. Voilà pourquoi elle a conçu un désir si ardent que tous comprennent cette vérité. Plaise à Dieu de vous donner, mes filles, ce désir de le prier avec instances pour les âmes qui sont en cet état; car elles sont devenues ténèbres et leurs œuvres ne sont que ténèbres.

Considérez bien ceci. Quand une source est très limpide, tous les ruisseaux qui en découlent le sont également; de même, c'est parce qu'une âme est en état de grâce que toutes les œuvres qu'elle accomplit alors sont agréables aux yeux de Dieu et des hommes. De telles œuvres procèdent de la source de vie; l'âme est comme un arbre planté au milieu de cette source, sans laquelle elle perdrait toute sa fraîcheur et tous ses fruits; c'est grâce à elle qu'elle est sustentée, qu'elle ne se dessèche pas et qu'elle porte de beaux fruits. Au contraire, l'âme qui, par sa faute, s'éloigne de cette source, et se place dans une autre dont les eaux sont affreusement noires et infectes, ne peut produire qu'infortune et souillure.

Vous devez bien remarquer ici que la source, ou ce soleil resplendissant qui se trouve au centre de l'âme, ne perd ni son éclat ni sa beauté; il est toujours au-dedans de l'âme, et rien ne peut lui ravir sa magnificence. Mais l'âme, après le péché, est par rapport à ce

1. La Sainte elle-même. Cf. sa *Vie*, ch. XL, et *Relations*, XVIII.

Soleil divin comme le cristal que l'on expose au soleil matériel, après l'avoir recouvert d'un linge très noir; il est évident que le soleil a beau éclairer, sa lumière ne produit rien sur ce cristal.

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, comprenez donc l'état où vous êtes tombées et ayez pitié de vous-mêmes! Comment est-il possible que, si vous le comprenez, vous ne fassiez aucun effort pour enlever la poix du péché qui est sur le cristal de votre âme? Sachez donc que, si vous mourez en cet état, vous ne pourrez jamais jouir de la lumière de ce Soleil divin. O Jésus, quel désolant spectacle que celui d'une âme qui en est privée! Dans quel triste état ne se trouvent-elles pas, les pauvres demeures du château! Quel n'est pas le trouble de ceux qui les habitent, c'est-à-dire des sens! Quant aux puissances de l'âme, qui sont les chefs, les majordomes et les maîtres de ces demeures, quel n'est pas leur aveuglement et leur mauvaise administration! Enfin, dès lors que l'arbre est planté sur un sol qui n'est autre que le démon, quels fruits peut-il donner? Un homme de Dieu me disait un jour qu'il ne s'étonnait point de tout ce que pouvait faire celui qui est en état de péché mortel, mais plutôt de ce qu'il n'en faisait pas davantage. Que Dieu dans sa miséricorde daigne nous préserver d'un tel mal! Il n'y a rien ici-bas qui mérite le nom de mal, si ce n'est le péché, puisqu'il engendre des maux dont la durée sera sans fin. Voilà, mes filles, le mal que nous devons toujours redouter et dont nous devons prier Dieu de nous préserver. Si, en effet, Dieu lui-même ne garde la cité, c'est en vain que nous y travaillerions [1], car nous sommes la faiblesse même.

Cette personne à qui Dieu daigna montrer une âme en état de péché mortel disait qu'elle avait retiré de cette

1. Réminiscence du psaume CXXVI, 1.

vision un double profit. Tout d'abord, elle en avait conçu une crainte extrême d'offenser Dieu; voilà pourquoi elle le conjurait sans cesse de ne pas la laisser tomber dans le péché dont elle voyait les si terribles châtiments. En second lieu, elle trouvait là un miroir d'humilité, car elle considérait que toutes nos bonnes œuvres ne viennent pas de nous comme de leur principe, mais de cette source où est planté l'arbre de nos âmes, et de ce Soleil divin dont la chaleur vivifie nos œuvres. Cette vérité, ajoute-t-elle, se présente à elle avec tant d'évidence, que, si elle accomplit ou voit accomplir par d'autres quelque bonne action, elle la fait remonter aussitôt à son principe; car elle comprend comment nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu. De là vient encore qu'elle en loue Dieu immédiatement, et que d'une manière générale elle n'a jamais le moindre retour sur elle-même à la vue des bonnes œuvres qu'elle peut accomplir.

Ce ne serait pas un temps perdu, mes Sœurs, que celui que nous emploierions, vous, à lire ces réflexions, et moi à les écrire, si nous en retirions le double profit dont je viens de parler. Les théologiens et les personnes expérimentées connaissent fort bien ces vérités. Mais nous autres femmes, pauvres ignorantes, nous avons besoin d'être aidées en tout. C'est peut-être pour ce motif que le Seigneur nous donne la connaissance des comparaisons de cette sorte. Qu'il Lui plaise dans sa bonté de nous accorder la grâce d'en profiter!

Il est très difficile de comprendre ces choses intérieures. Voilà pourquoi, ignorante comme je le suis, je dirai forcément beaucoup de choses superflues et hors de propos, avant de réussir à en dire une de bonne. Il faudra donc de la patience à quiconque lira cet écrit; il m'en faut bien d'ailleurs à moi-même pour écrire ce que je ne sais pas; et en vérité, il m'arrive parfois de prendre le papier, comme le ferait une personne

bornée, sans savoir que dire, ni par où commencer.

Je comprends bien cependant qu'il est très important pour vous que j'explique de mon mieux certaines choses intérieures de l'âme. Nous entendons sans cesse parler de l'excellence de l'oraison; d'après la Constitution nous avons un certain nombre d'heures à y consacrer chaque jour; mais on nous y parle seulement de ce que nous pouvons par nous-mêmes. Quant à ces faveurs surnaturelles que Dieu opère dans l'âme, on nous en dit peu de chose. Si donc on vient à en traiter et à l'expliquer de diverses manières pour nous en donner l'intelligence, nous éprouverons une vive consolation à contempler ce céleste château de l'âme, si peu connu des mortels, bien qu'il soit recherché d'un grand nombre. Le Seigneur, il est vrai, a jeté quelque lumière sur ce point par d'autres écrits que j'ai composés; cependant, je le reconnais, il y a, depuis lors, certaines particularités que je comprends beaucoup mieux, et ce sont surtout les plus difficiles. Le fâcheux, c'est que, pour arriver à les exposer, il me faudra, je le répète, dire une foule de choses qui sont déjà très connues; et il ne saurait en être autrement, quand on a l'esprit aussi peu cultivé que le mien.

Revenons maintenant à notre château et à ses nombreuses demeures. Vous ne devez pas considérer ces demeures comme si elles étaient l'une à la suite de l'autre et à la file. Portez les regards au centre du château. C'est là qu'est la demeure, le palais où habite le Roi. De même que le fruit savoureux du palmiste [1] est tout entier recouvert d'une foule d'écorces qui l'entourent, ainsi ce palais a-t-il tout autour de lui et au dessus une foule de demeures; d'ailleurs quand il s'agit des choses de l'âme, il faut toujours les voir dans

1. Arbre très commun en Andalousie et de la famille du palmier; sa moelle, paraît-il, est très agréable au goût.

leur plénitude, dans leur largeur et dans leur amplitude, sans craindre d'exagérer, car la capacité de l'âme dépasse de beaucoup tout ce que nous pouvons imaginer; enfin toutes les parties du château reçoivent la lumière du Soleil qui s'y trouve.

Il est très important de ne pas reléguer, pour ainsi dire, dans un coin et de ne pas mettre dans la contrainte les âmes qui s'adonnent quelque peu ou beaucoup à l'oraison. Laissez-les aller librement par ces demeures qui se trouvent en haut, en bas ou sur le côté, dès lors que Dieu les a appelées à une si haute dignité. Ne les obligez pas à rester longtemps dans une seule demeure, serait-ce celle de la connaissance propre. Celle-ci cependant, remarquez-le bien, est tellement nécessaire, que, seriez-vous dans la demeure même où réside le Seigneur, vous ne devriez jamais, malgré votre élévation, perdre de vue ce que vous êtes; et le voudriez-vous, que vous ne le pourriez pas; car une âme humble doit toujours travailler comme l'abeille qui fait son miel dans la ruche; sans cela, tout est perdu. Sachez-le néanmoins, l'abeille ne manque pas de sortir de sa ruche et de voler de fleur en fleur pour y butiner; ainsi doit faire l'âme qui considère sa propre misère. Qu'elle m'en croie, et prenne parfois son vol pour contempler la grandeur et la majesté de son Dieu. Là elle découvrira sa propre bassesse beaucoup mieux qu'en elle-même, et elle sera plus à l'abri des reptiles qui entrent dans les premières demeures, où elle s'exerce à la connaissance de soi. Sans doute, c'est, je le répète, une grande miséricorde de Dieu qu'elle s'applique à se connaître. Mais, comme on a coutume de le dire, le plus contient le moins. Aussi croyez-moi, vous pratiquerez beaucoup mieux la vertu en considérant les perfections divines qu'en tenant toujours le regard fixé sur votre propre limon.

Je ne sais si je me fais suffisamment comprendre,

mais cette connaissance de nous-mêmes est tellement importante, que je ne voudrais jamais voir en vous la moindre négligence sur ce point, quelque élevée que vous fussiez dans la contemplation des choses célestes. Tant que nous vivrons sur la terre, il n'y a rien de plus nécessaire pour nous que l'humilité. Je le dis donc de nouveau; il est très bon, il est excellent même de s'appliquer à entrer dans la demeure où l'on s'occupe de cette vertu, avant de prendre son vol vers les autres, parce qu'elle est le chemin qui y conduit. Dès lors que nous pouvons prendre une voie qui est sûre et facile, pourquoi voudrions-nous avoir des ailes pour voler? N'est-il pas préférable de nous appliquer à la suivre toujours mieux? A mon avis toutefois, nous n'arriverons jamais à nous connaître nous-mêmes, si nous ne cherchons à connaître Dieu. La vue de sa grandeur nous montrera notre bassesse; celle de sa pureté, nos souillures, et son humilité nous découvrira combien nous sommes loin d'être humbles.

Il y a deux avantages à cette considération. Le premier, c'est que si une chose blanche paraît beaucoup plus blanche quand elle est à côté d'une noire, et si une noire au contraire paraît beaucoup plus noire à côté d'une blanche, il en est de même des perfections divines; elles paraissent beaucoup plus éclatantes quand elles sont mises en regard de notre bassesse. Le second, c'est que notre intelligence et notre volonté acquièrent une plus haute noblesse et se disposent mieux pour toutes sortes de biens quand l'âme jette les yeux tour à tour sur Dieu et sur elle-même, tandis qu'il y a beaucoup d'inconvénients à ne considérer jamais que le limon de nos misères.

En parlant des âmes qui sont en état de péché mortel, nous avons déjà dit jusqu'à quel point elles sont semblables à des eaux noires et infectes. Je ne dis pas que les âmes qui sont dans la première Demeure leur ressem-

blent; Dieu nous en préserve! il ne s'agit que d'une simple comparaison; mais si nous sommes toujours plongées dans la considération de notre propre misère, nous ne sortirons jamais de la fange de la crainte, de la pusillanimité et de la lâcheté. On se dit : Me regarde-t-on, ou non? Si je suis cette voie, ne va-t-il pas m'arriver quelque malheur? Oserai-je entreprendre cette œuvre? Ne serait-ce pas là de l'orgueil de ma part? Est-il bien qu'une personne misérable comme moi s'occupe d'une chose aussi élevée que l'oraison? Ne va-t-on pas concevoir de moi une opinion trop favorable, si je ne suis pas la voie commune à tous les mortels? Les extrêmes ne sont pas bons, même dans les pratiques de vertu. Pécheresse comme je le suis, ne vais-je pas m'exposer à tomber de plus haut? Peut-être resterai-je en chemin et serai-je un scandale pour les bons? Une personne comme moi ne doit point prétendre à des singularités.

Hélas! mes filles, comme elles sont nombreuses les âmes à qui le démon à dû causer les plus graves préjudices par des réflexions de ce genre! Elles regardent comme de l'humilité toutes ces pensées et beaucoup d'autres que je pourrais rapporter. Cela vient de ce que nous ne nous connaissons pas encore. La connaissance de nous-mêmes est déviée; et si nous ne sortons jamais de la considération de nos misères, il n'y a pas lieu de s'en étonner. On peut s'attendre à cela et à quelque chose de pis. Aussi, mes filles, je vous en conjure, portez les regards sur le Christ notre bien; c'est là que vous apprendrez la véritable humilité; portez-les également sur les Saints; cette vue ennoblira votre entendement, comme je l'ai déjà dit, et la connaissance de vous-mêmes ne vous rendra plus rampantes et pusillanimes.

Il ne s'agit sans doute ici que de la première demeure. Néanmoins elle est très riche; elle est même d'un si

haut prix que l'âme qui se débarrasse des reptiles qui s'y trouvent ne peut manquer de passer plus avant. Mais il est bon de savoir combien sont terribles les artifices et les ruses que le démon emploie pour empêcher les âmes de se connaître et de se rendre compte du chemin qu'elles doivent suivre.

D'après mon expérience, je pourrais vous donner des marques excellentes de ces premières demeures. Voilà pourquoi je vous dis de considérer qu'elles renferment non pas un petit nombre seulement, mais une infinité d'appartements. Les âmes y pénètrent de bien des façons; les unes et les autres y arrivent animées d'une bonne intention; mais comme l'intention du démon est toujours si perfide, il doit mettre dans chacune de ces demeures plusieurs légions de mauvais esprits afin d'empêcher les âmes de passer aux autres demeures; et comme les pauvres âmes ne le comprennent pas, il leur dresse toutes sortes d'embûches pour les tromper. Son pouvoir toutefois est moins grand vis-à-vis de celles qui sont plus rapprochées de la demeure où habite le Roi. Dans ces premières demeures, au contraire, les âmes sont encore imprégnées de l'esprit du monde, plongées dans ses plaisirs, enivrées enfin par ses honneurs et ses prétentions. Les sens et les puissances qui sont les vassaux que Dieu leur a donnés ne sont pas encore assez forts par eux-mêmes; ces âmes sont facilement vaincues, malgré leur désir de ne point offenser Dieu et malgré leurs bonnes œuvres. Celles qui se verront en cet état doivent recourir souvent et de leur mieux à Sa Majesté, prendre sa sainte Mère pour avocate, et supplier les saints de les soutenir dans ce combat, puisque leurs serviteurs ont peu de force pour se défendre eux-mêmes. A la vérité, dans quelque état que l'on se trouve, il faut le secours de Dieu. Que Sa Majesté daigne nous le donner dans sa miséricorde! Ainsi soit-il!

Oh! que cette vie est pleine de misères! Comme j'ai longuement parlé ailleurs des inconvénients qu'il y a à ne pas bien comprendre ce qui concerne l'humilité et la connaissance de nous-mêmes [1], je ne m'y arrête pas davantage ici, mes filles, bien que ce soit le plus important pour nous; et encore plaise à Dieu que j'aie dit quelque chose qui vous soit profitable!

Toutefois remarquez-le bien, ces premières demeures ne reçoivent encore presque rien de la lumière qui sort du palais où réside le Roi; elles ne sont pas cependant complètement dans les ténèbres; elles ne sont pas noires, non plus, comme quand l'âme est en état de péché, mais il y a quelque peu d'obscurité. Je ne m'explique pas bien: je veux dire que si celui qui est dans l'appartement ne peut voir cette lumière, ce n'est pas parce que la demeure n'est pas éclairée, mais parce que toute cette foule de couleuvres, vipères et reptiles venimeux qui y sont entrés avec l'âme ne la laissent pas profiter de la lumière [2]. Voici quelqu'un qui entre dans une salle où le soleil darde vivement ses rayons. Mais ses yeux sont tellement couverts de boue qu'il ne peut presque pas les ouvrir; or, bien que la salle soit éclairée, il ne jouit pas de son éclat à cause de l'obstacle qu'il porte sur les yeux ou à cause des bêtes féroces et des bêtes fauves qui l'empêchent de voir autre chose qu'elles-mêmes.

Telle doit être, à mon avis, une âme qui, sans être en mauvais état, est encore, comme je l'ai dit, très plongée dans les choses de ce monde, préoccupée des biens terrestres, de l'honneur et des affaires; en fait voudrait-elle se contempler et jouir de sa propre beauté,

1. Sa *Vie*, c. XIII. — *Chemin de la Perfection*, c. XII-XIII...
2. La Sainte dira aux *secondes Demeures* ce qu'elle entend par reptiles et bêtes fauves.

qu'elle n'y réussirait pas et qu'elle serait impuissante, ce semble, à se débarrasser de tant d'obstacles.

Il convient donc beaucoup, si l'on veut entrer dans les secondes demeures, que chacun, selon son état, s'applique à se dégager des soucis et des affaires qui ne sont point indispensables. Cette mesure est tellement importante pour celui qui veut parvenir à la demeure principale, que je regarde comme impossible qu'il y arrive jamais s'il ne commence par le moyen dont je parle. Il ne pourra même pas rester dans la demeure où il est, sans courir de grands dangers, bien qu'il soit déjà entré dans le château; car il est impossible qu'au milieu de bêtes si venimeuses, il n'en soit pas mordu une fois ou l'autre.

Quel malheur ce serait, mes filles, si nous qui sommes à l'abri de tant de dangers et avons déjà pénétré bien plus avant dans les autres demeures secrètes du château, nous venions par notre faute à retomber dans la confusion de ces premières demeures! A cause de nos péchés, il doit y avoir beaucoup de personnes qui, après avoir été comblées des grâces de Dieu, sont retombées par leur faute dans ce misérable état. Ici, dans cette maison[1], nous sommes libres quant à ce qui regarde l'extérieur. Plaise à Dieu que nous le soyons également quant à l'intérieur, ou qu'il daigne lui-même nous accorder cette grâce!

Abstenez-vous, mes filles, de ces sollicitudes qui vous sont étrangères. Sachez qu'il y a peu de demeures dans ce château où les démons ne livrent leurs assauts. A la vérité, il en est quelques-unes où, comme je crois l'avoir dit, les gardes, c'est-à-dire les puissances de l'âme, ont assez de force pour lutter contre lui; mais nous avons un besoin extrême de veiller sans cesse

1. Celle de Tolède, où elle écrit le présent chapitre.

pour découvrir ses pièges et ne pas nous laisser tromper quand il se transforme en ange de lumière. Il peut nous nuire dans une foule de circonstances, en s'insinuant peu à peu, et nous ne le comprenons que lorsque le mal est fait.

Je vous ai déjà dit qu'il agit à la façon d'une lime sourde [1]. Nous devons le découvrir dès le début. Je vais vous donner quelques exemples pour vous aider à le mieux comprendre. Il inspire à une Sœur de si vifs désirs de pénitence qu'elle s'imagine ne pouvoir goûter de repos qu'à la condition de torturer son corps. Ce principe est bon. Mais si la prieure a défendu de se livrer à des pénitences sans sa permission, et que cette Sœur, trompée par le démon, croit devoir passer outre, parce qu'il s'agit d'une chose excellente, et continue en cachette à se torturer au point de perdre la santé et de ne pouvoir suivre la règle, vous voyez où l'a menée un tel bien.

Le démon suggère à une autre Sœur un zèle très ardent pour la perfection; ce zèle est excellent; mais il peut la pousser à regarder les moindres fautes commises par ses compagnes comme des manquements graves et à surveiller leurs imperfections pour les dénoncer à la prieure. Il y a plus, avec ce grand zèle dont elle est animée pour l'observance de la règle, elle ne verra même pas parfois ses propres fautes; et comme les autres religieuses ignorent ses intentions, elles ne prendront peut-être pas en bonne part une telle sollicitude.

Le mal que le démon prétend faire par là n'est pas petit. Il veut refroidir la charité et l'amour que les Sœurs se portent mutuellement; ce qui serait un grand malheur. Sachons bien, mes filles, que la véritable

1. *Chemin de la Perfection*, ch. XXXVIII.

perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain; et plus nous serons fidèles à garder ce double précepte, plus nous serons parfaites. Notre règle et nos constitutions ne sont que des moyens de l'accomplir de notre mieux. Laissons donc ce zèle indiscret qui peut nous causer beaucoup de mal, et que chacune d'entre nous se contente d'examiner sa propre conduite. Comme j'ai longuement traité ce sujet dans un autre écrit [1], je n'en dis pas davantage maintenant.

Cet amour que vous devez avoir les unes pour les autres est tellement important que je voudrais que vous ne le perdiez jamais de vue. Si vous alliez examiner chez vos sœurs ces petits riens qui parfois ne sont même pas des imperfections, mais que par suite de votre ignorance vous prendriez peut-être en mauvaise part, vous pourriez perdre la paix de l'âme et troubler les autres. Vous voyez comment une pareille perfection vous coûterait cher.

Le démon pourra, en outre, susciter ce même zèle indiscret vis-à-vis de la prieure; la tentation alors sera plus dangereuse; voilà pourquoi il faut beaucoup de discrétion. Si, en effet, la prieure agit contre la règle et la constitution, vous ne devez pas toujours le prendre en bonne part; mais vous aurez soin de l'avertir; et supposé qu'elle ne se corrige pas, vous préviendrez le Supérieur; cela est un acte de charité. Il en sera de même, si vous remarquez dans les Sœurs quelque manquement grave. Car laisser tout passer par crainte que ce ne soit une tentation serait une vraie tentation. Mais remarquez bien que, pour ne point vous laisser tromper par le démon, vous ne devez pas vous entretenir de ces choses les unes avec les autres; le démon pourrait en retirer beaucoup de profit et

1. Livre de sa *Vie*, t. I, ch. XIII, et *Manière de visiter les couvents des religieuses*.

introduire parmi vous l'habitude de la médisance. Vous n'en parlerez donc, comme je l'ai dit, qu'à la personne qui peut y apporter un remède. Grâce à Dieu, cette remarque n'a pas tant d'importance ici [1], vu le silence si continuel que nous gardons. Il est bon toutefois que nous nous tenions sur nos gardes.

1. C'est-à-dire au couvent de Tolède.

DEUXIÈMES DEMEURES

CHAPITRE UNIQUE

Elle montre combien il est important de persévérer pour arriver aux dernières demeures, quels combats terribles sont livrés à l'âme par le démon, et de quelle nécessité il est de ne point s'égarer dès le début, si l'on veut réussir. Elle indique un moyen qui, d'après son expérience personnelle, est très efficace.

Nous allons commencer maintenant à parler des âmes qui entrent dans les secondes demeures, et nous verrons ce qu'elles y font. Je voudrais être brève, dès lors que j'en ai parlé ailleurs[1] tout au long; mais il me sera impossible de ne pas me répéter sur beaucoup de points, vu que je ne me rappelle plus ce que j'en ai dit. Si du moins je savais exposer ces mêmes pensées d'une manière différente, vous n'en éprouveriez, j'en suis sûre, aucun ennui; car dans ce cas on ne se lasse jamais de lire les livres qui traitent de ces matières, quelque nombreux qu'ils soient.

Nous parlons donc des âmes qui ont déjà commencé à s'adonner à l'oraison; elles ont compris combien il leur importe de ne pas rester dans les premières demeures, mais bien souvent elles n'ont pas le courage de les abandonner, parce qu'elles ne s'éloignent pas des occa-

1. Livre de sa *Vie*, ch. XI-XIII. *Chemin de la Perfection*, ch. XX, XXIX.

sions. Il y a là un grave danger. C'est néanmoins une grande miséricorde de Dieu qu'elles s'appliquent de temps en temps à fuir les couleuvres et les bêtes venimeuses, et comprennent qu'il est bon de s'en détourner. Ces âmes, à un certain point de vue, ont beaucoup plus à souffrir que celles qui se trouvent dans les premières demeures; mais elles ne courent plus autant de dangers, parce qu'il semble que déjà elles les comprennent; il y a donc un espoir sérieux qu'elles pénétreront davantage dans l'intérieur du château.

J'ai dit qu'elles souffrent beaucoup plus que celles qui habitent les premières demeures; ces dernières, en effet, sont comme des muets qui se trouvent en même temps privés de l'ouïe, et qui, pour ce motif, souffrent moins de l'impuissance de parler, que s'ils entendaient sans pouvoir parler. Ce n'est pas toutefois un motif pour eux de préférer un pareil état; car enfin il est très utile d'entendre ce qu'on nous dit.

Les âmes qui habitent les secondes demeures entendent donc les appels que leur adresse le Seigneur, parce qu'elles sont plus rapprochées du palais où réside le Dieu de toute majesté. C'est en effet un très bon voisin! et il a tant de miséricorde et de bonté! Sans doute, ces âmes s'occupent encore de leurs passe-temps, de leurs affaires, de leurs plaisirs et des bruits du monde; elles font des chutes, puis elles se relèvent de leurs fautes; d'ailleurs les reptiles sont si venimeux, si dangereux et si remuants, qu'il est presque impossible qu'elles ne trébuchent pas et ne soient pas exposées à tomber. Néanmoins ce Seigneur de nos âmes estime tant que nous l'aimions et que nous recherchions sa compagnie, qu'il ne manque pas, à un moment ou l'autre, de nous appeler et de nous inviter à nous rapprocher de lui. Sa voix est tellement suave que la pauvre âme est toute désolée de ne pas accomplir immédiatement ce qu'il lui commande. Aussi, je le

répète, elle souffre davantage que si elle ne l'entendait pas.

Je ne dis pas que cette voix et ces appels du Seigneur ressemblent à ceux dont il sera question plus tard. Il nous parle ici par l'intermédiaire de gens de bien, de sermons, ou de livres de piété que nous lisons; il emploie, en outre, beaucoup d'autres moyens que vous connaissez, comme les maladies, les épreuves, ou enfin une vérité qu'il nous enseigne dans ces moments que nous consacrons à l'oraison. Si peu fervente que vous supposiez cette oraison, Dieu en fait grand cas. Quant à vous, mes Sœurs, prenez garde d'avoir peu d'estime pour cette première grâce, et ne vous découragez point si vous ne répondez pas immédiatement à la voix du Seigneur. Sa Majesté sait attendre des jours et des années, surtout quand elle découvre en nous de la persévérance et de bons désirs. C'est la persévérance qui est le plus nécessaire ici, dès lors qu'elle nous aide toujours à gagner beaucoup. Mais les combats que les démons livrent de toutes sortes de manières sont terribles et affligent bien plus que dans les demeures précédentes. Dans celles-ci, en effet, l'âme était comme une personne muette et sourde; du moins, elle entendait très peu; et, semblable à celui qui a perdu en partie l'espérance de vaincre, elle n'opposait pas une aussi vive résistance au démon. Mais ici son entendement est plus éveillé et ses puissances plus habiles; elle ne peut manquer d'entendre les coups redoublés qui lui sont portés et le vacarme que l'on fait autour d'elle. Les démons lui représentent alors ces reptiles pleins de venin dont j'ai parlé, c'est-à-dire les biens du monde, et lui montrent que les plaisirs d'ici-bas sont en quelque sorte éternels; ils lui rappellent l'estime dont elle y jouit, ses amis, ses parents; ils lui parlent de sa santé qu'elle va compromettre par les pénitences, car l'âme une fois parvenue à cette demeure commence toujours

à avoir déjà le désir d'en faire quelques-unes; enfin ils lui suscitent toutes sortes d'obstacles.

O Jésus, quel vacarme que celui que les démons font alors et dans quelle affliction ne plongent-ils pas la pauvre âme? Elle ne sait si elle doit avancer, ou retourner à la première demeure. Par ailleurs, la raison lui montre quelle folie ce serait de penser que tous les avantages du monde puissent être comparés au bien après lequel elle aspire. La foi lui enseigne ce qui est capable de combler ses vœux. La mémoire lui rappelle le terme où vont aboutir tous les biens d'ici-bas; elle lui remet sous les yeux la mort des personnes qu'elle a connues et qui en ont joui à loisir. Elle lui représente comment quelques-uns ont disparu subitement et avec quelle rapidité ils sont tombés dans un oubli complet; elle lui montre que quelques-uns de ceux qu'elle a vus au sein de la prospérité gisent aujourd'hui sous terre, foulés aux pieds des passants; que, de plus, elle est passée elle-même souvent par le lieu de leur sépulture, et enfin que dans leurs corps fourmillent des vers en nombre considérable; ajoutez à cela beaucoup d'autres choses que la mémoire peut lui représenter. La volonté se porte alors à aimer Celui en qui elle a découvert tant de perfections et tant de marques d'amour; elle voudrait le payer quelque peu de retour. Ce qui la touche surtout, c'est que ce véritable amour, loin de se séparer jamais d'elle, lui tient toujours compagnie, et lui donne l'être et la vie. L'entendement accourt aussitôt pour lui faire comprendre qu'elle ne saurait trouver un meilleur ami, alors même qu'elle vivrait de longues années encore; que le monde tout entier est rempli de mensonges, et qu'au milieu des plaisirs proposés par le démon, il n'y a que chagrins, soucis et contradictions. Il lui dit qu'elle doit être certaine qu'en dehors de ce Château elle ne trouvera ni sécurité ni paix; qu'elle se garde d'aller dans des

maisons étrangères; que la sienne, si elle veut en jouir, est enrichie d'une foule de biens : et qui donc peut trouver comme elle dans sa propre maison tout ce dont il a besoin? Ne possède-t-elle pas cet Hôte incomparable qui la comblera de tous les biens, si elle ne veut pas s'égarer comme l'enfant prodigue et se condamner comme lui à la nourriture des pourceaux?

Avec de telles raisons l'âme est capable de vaincre tous les démons. Mais ,ô mon Seigneur et mon Dieu, comme la coutume où l'on est de vivre au milieu des vanités d'ici-bas et le spectacle que donne le monde entier en s'en occupant ont bientôt détruit toutes ces raisons! La foi, en effet, est tellement affaiblie que nous préférons ce qui tombe sous nos regards à ce qu'elle nous enseigne. Et en vérité, que voyons-nous, sinon les plus profondes misères chez ceux qui mettent leur bonheur dans les biens visibles? Voilà ce que font ces reptiles venimeux au milieu desquels nous vivons. Considérez celui qui est mordu par une vipère; il est envahi par le venin et tout son corps se gonfle; ainsi en est-il de l'âme qui ne se tient pas sur ses gardes. Évidemment il lui faudra beaucoup de remèdes pour se guérir, et ce sera une grande miséricorde de Dieu si elle n'en meurt pas.

Oui, l'âme endure vraiment ici des souffrances très vives, surtout quand le démon comprend que, par ses qualités et par ses pratiques de vertu, elle est apte à monter très haut. Tout l'enfer est alors conjuré pour l'obliger à sortir du château. O mon Seigneur, comme elle a besoin de votre secours! Sans vous, elle ne peut rien! Je vous en supplie par votre miséricorde, ne permettez pas qu'elle soit victime de l'illusion et abandonne l'œuvre qu'elle a entreprise. Éclairez-la; qu'elle comprenne que tout son bonheur dépend de sa persévérance et qu'elle se tienne éloignée des mauvaises compagnies.

Il est très important pour elle de s'ouvrir à ceux qui connaissent de pareilles épreuves, de se rapprocher non seulement de ceux qu'elle voit dans la demeure où elle est arrivée, mais encore de ceux qui, comme elle le comprend, ont pénétré plus avant dans l'intérieur du château. Elle trouvera en eux un grand secours; et leur genre de vie aura peut-être tant d'empire sur elle qu'ils finiront par l'attirer dans leur propre demeure. Mais qu'elle se tienne toujours sur ses gardes, si elle veut ne point se laisser vaincre; et quand le démon la verra résolue à perdre la vie, le repos, et tout ce qu'il lui offre, plutôt que de retourner à la première demeure, il la laissera bien plus promptement.

L'âme doit montrer un mâle courage et ne pas ressembler à ces soldats qui se couchaient sur le ventre pour boire, lorsqu'ils marchaient au combat, sous la conduite de je ne sais plus quel chef [1]. Elle doit s'armer de courage, car elle va lutter contre tous les démons réunis et elle ne saurait avoir de meilleures armes que celles de la Croix. Je l'ai dit d'autres fois [2], mais je le répète encore ici, tant je le regarde comme important, l'âme ne doit pas songer à chercher des joies dans ces débuts : ce serait une manière très vile d'entreprendre un édifice si splendide et si majestueux, qui, s'il était bâti sur le sable, ne tarderait pas à s'écrouler. Elle n'y rencontrerait d'ailleurs que dégoûts et tentations. Ce n'est pas dans ces demeures que tombe la manne; c'est plus à l'intérieur du château, là où tout est suave pour l'âme, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut.

Quelle chose plaisante! Nous sommes encore au milieu de mille embarras et remplis d'imperfections; les vertus n'ont pas encore assez de force pour pouvoir marcher, parce qu'elles ne font que de naître, et plaise à Dieu qu'elles aient commencé! et cependant nous

1. Gédéon. *Jud.*, VII, 5.
2. *Vie* de la Sainte, ch. XI.

n'avons pas honte de chercher des douceurs dans l'oraison et de nous plaindre des sécheresses ! Que cela, mes Sœurs, ne vous arrive jamais. Prenez sur vos épaules la Croix que votre Époux a portée sur les siennes; sachez que telle doit être votre ambition. Que celle qui pourra souffrir davantage pour lui le fasse; elle sera la mieux partagée. Tout le reste est pour ainsi dire accessoire; néanmoins, si le Seigneur daigne vous l'accorder, ne manquez pas de lui en rendre les plus vives actions de grâces.

Il vous semblera peut-être que vous êtes fermement résolues à endurer les peines extérieures, à la condition que Dieu vous console intérieurement. Mais Sa Majesté sait mieux que nous ce qui nous convient; nous n'avons pas à lui conseiller ce qu'Elle doit nous donner. Elle pourrait nous dire, à juste titre, que nous ne savons pas ce que nous demandons. Voici un avis que vous aurez soin de ne jamais oublier, parce qu'il est très important : l'unique ambition de celui qui commence à s'adonner à l'oraison doit être de travailler à s'affermir dans les bonnes résolutions, et de ne négliger aucun moyen pour rendre sa volonté conforme à celle de Dieu. C'est en cela, soyez-en bien assurées, comme je le montrerai plus tard, que consiste la plus haute perfection à laquelle on puisse arriver dans le chemin spirituel. Plus votre volonté sera conforme à celle de Dieu, plus aussi vous recevrez de lui, et plus vous serez avancées dans la voie de la perfection. N'allez pas vous imaginer qu'il y a ici d'autres mystères, des choses que vous ne savez pas ou que vous ne comprenez pas; tout notre bien consiste à nous conformer à la volonté de Dieu.

Mais si nous nous trompons dès le début, si nous voulons immédiatement que Dieu fasse notre volonté et nous dirige à notre guise, quelle solidité peut avoir cet édifice spirituel? Appliquons-nous à faire ce qui

dépend de nous et à nous préserver des reptiles venimeux. Le Seigneur veut souvent que les mauvaises pensées viennent nous assaillir et nous affliger sans que nous puissions les chasser; il nous tient dans les aridités; il permet même parfois que nous soyons mordus par les reptiles, afin de nous apprendre à mieux nous en préserver ensuite; il veut voir également si notre douleur de l'avoir offensé est profonde. Ne vous découragez donc point, quand il vous arrive de faire quelques chutes; reprenez aussitôt votre marche en avant. Dieu saura tirer le bien de ces chutes mêmes, comme celui qui vend la thériaque et qui, pour s'assurer qu'elle est efficace, en prend aussitôt après avoir bu du poison[1].

Quand nous n'aurions point d'autre preuve de notre misère et des dommages immenses causés par la dissipation, que la terrible difficulté où nous sommes de pouvoir nous recueillir, cela suffirait. Quel mal plus grand pour nous que de n'être plus dans notre propre maison? Quel espoir aurions-nous de trouver du repos ailleurs, lorsque nous ne pouvons le trouver chez nous? En effet, nos amis les plus intimes et nos plus proches parents, ceux avec lesquels nous devons toujours vivre, alors même que nous ne le voudrions pas, je veux dire les puissances de notre âme, ne semblent-ils pas nous faire la guerre, comme pour se venger de celle que nos vices leur ont faite? La paix! la paix! mes Sœurs; voilà ce qu'a dit le Seigneur, telle est la parole qu'il a adressée tant de fois à ses Apôtres. Croyez-moi donc, si vous ne l'avez pas, et si vous ne travaillez pas à la posséder dans votre propre demeure, vous ne la trouverez point chez les étrangers.

Qu'ils mettent un terme à cette guerre, ceux qui n'ont pas encore commencé à rentrer en eux-mêmes!

1. Elle parle évidemment d'après l'opinion d'alors sur l'efficacité de ce remède.

Je le leur demande au nom du sang que Notre-Seigneur a répandu pour nous. Quant à ceux qui ont commencé, qu'ils se gardent bien de se décourager et de retourner en arrière. Qu'ils sachent que la rechute est pire que la chute; et puisqu'ils reconnaissent ce qu'ils ont perdu, qu'ils mettent toute leur confiance en la miséricorde de Dieu, et nullement en eux-mêmes. Ils verront alors comment Sa Majesté les fera passer d'une demeure à une autre et les introduira dans une terre où ces bêtes cruelles ne pourront ni les atteindre, ni les harceler. Ils les tiendront toutes assujetties, se riront de leurs vains efforts et jouiront de beaucoup plus de biens qu'ils ne pourraient en désirer même dès cette vie.

Ainsi que je vous le rappelais au début de cet écrit, je vous ai déjà exposé ailleurs[1] comment vous devez vous diriger au milieu de ces troubles que le démon suscite dans cette demeure; il faut commencer à vous recueillir non à force de bras mais avec suavité, afin de jouir de la paix d'une manière plus constante; voilà pourquoi je n'en dirai rien ici. Je veux seulement vous faire remarquer qu'il est très important, à mon avis, de s'ouvrir alors à des personnes qui ont l'expérience de cet état; car vous pourriez vous imaginer que vous faites une grande brèche au recueillement lorsque vous vous occupez d'œuvres nécessaires; mais si vous ne laissez pas pour cela de travailler à vous le procurer, le Seigneur dirigera tout à votre avantage, alors même que vous ne trouveriez personne pour vous donner conseil. Lorsque l'on a perdu le recueillement, il n'y a point d'autre remède que celui de le rechercher de nouveau; sans cela l'âme en arrive peu à peu à perdre tous les jours davantage, et encore plaise à Dieu qu'elle le comprenne!

Mais comme se l'imaginera peut-être quelqu'une

1. Livre de sa *Vie*, ch. XI, XIX.

d'entre vous, puisque c'est un si grand mal de retourner en arrière, ne vaudrait-il pas mieux ne s'occuper jamais d'entrer dans le château et rester en dehors? Je vous l'ai déjà dit au début, et le Seigneur lui-même l'a proclamé : *Celui qui aime le danger y périra* [1]. Je vous ai dit, en outre, que la porte pour entrer dans ce château c'est l'oraison. N'allons donc pas croire que nous entrerons au ciel si nous ne rentrons en nous-mêmes, pour nous connaître, pour considérer notre misère, pour savoir quelles sont nos obligations envers Dieu et implorer souvent sa miséricorde; ce serait une folie. Le Seigneur lui-même nous dit : *Personne ne montera à mon Père si ce n'est par moi;* je ne sais s'il a dit textuellement ces paroles; je crois que oui. Il a ajouté : *Qui me voit, voit aussi mon Père.* Or, l'âme qui ne jette jamais sur lui les regards, qui ne considère jamais ses obligations envers lui, ni la mort qu'il a endurée pour nous, comment peut-elle le connaître? je me le demande, comment peut-elle accomplir de bonnes œuvres à son service? Que peut être la foi sans les œuvres? Et des œuvres qui ne tirent pas leur valeur des mérites de Jésus-Christ, notre bien, de quel prix peuvent-elles être? Qui donc nous portera à aimer ce Seigneur? Plaise à Sa Majesté de nous faire comprendre combien nous lui coûtons et de nous manifester clairement que *le serviteur n'est pas plus que le maître* [2], que nous devons travailler pour jouir de sa gloire, et que pour cela il est nécessaire de prier, afin de n'être pas sans cesse exposé à la tentation!

1. Réminiscence de Eccli, III, 27 : *Qui amat periculum, in illo peribit.*

2. La Sainte se plaît à citer les paroles du Sauveur : *Nec servus super dominum suum* (Mat., x 34), et la fin de la phrase : *Orate ut non intretis in tentationem* (Mat., XXVI, 41).

TROISIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite du peu de sécurité que nous pouvons posséder tant que nous vivons dans cet exil, malgré l'état élevé où nous serons parvenus. Elle montre comment il convient de marcher toujours avec crainte et donne quelques avis utiles.

Que dirons-nous à ceux qui, par la miséricorde de Dieu, ont remporté la victoire dans ces combats, et qui par leur persévérance sont entrés dans les troisièmes Demeures? Que leur dirons-nous, si ce n'est : *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur*? Ce n'est pas une petite faveur que Sa Majesté m'ait accordée en me donnant à l'heure présente le sens de ce verset en castillan, tant je suis inapte sur ce point[1]. Oui, c'est à juste titre que nous l'appelons bienheureux, celui-là, car s'il ne retourne pas en arrière, il se trouve, d'après ce que nous pouvons en juger, dans le vrai chemin du salut. Vous voyez par là, mes Sœurs, combien il est important de remporter la victoire dans les combats dont nous avons parlé; je regarde, en effet, comme certain que le Seigneur ne manque jamais de mettre le vainqueur en sûreté de conscience, et ce n'est pas là un petit bienfait. Je dis en sûreté de conscience,

1. Réminiscence du Ps. CXI, 1.

et je dis mal; car il n'y a pas de sécurité en cette vie; voilà pourquoi vous devez toujours comprendre qu'en m'exprimant de la sorte, je suppose que l'âme n'abandonne pas la voie où elle a commencé d'entrer. C'est une bien grande misère que celle de notre vie d'ici-bas. Nous devons toujours être comme ceux qui ont les ennemis à leur porte; ils ne peuvent dormir ou manger que les armes à la main, car ils redoutent à tout instant que l'on ne fasse quelque brèche à leur forteresse. O mon Seigneur et mon Bien, comment voulez-vous que nous aimions une vie si misérable? Il nous serait impossible de ne pas vouloir et de ne pas demander que vous nous en sortiez, si nous n'avions l'espérance de la perdre pour vous, ou de la consacrer véritablement à votre service, et surtout si nous ne comprenions que telle est votre volonté. Mais si tel est votre bon plaisir, ô mon Dieu, mourons avec vous, comme disait saint Thomas [1], car vivre sans vous et dans la crainte que l'on peut vous perdre à jamais, qu'est-ce, sinon mourir mille fois?

Voilà pourquoi je vous le dis, mes filles, la félicité que nous devons demander est celle qui consiste à nous trouver en sécurité avec les bienheureux. Car, au milieu de toutes les craintes d'ici-bas, quel bonheur peut goûter une âme qui n'a d'autre joie que celle de contenter Dieu? Et cependant, sachez que certains saints, après avoir goûté cette joie, et une autre beaucoup plus élevée encore, sont tombés dans des péchés graves; or avons-nous l'assurance que Dieu nous tendra la main, je veux dire nous accordera un secours spécial pour nous relever et pour faire pénitence comme eux? Je vous l'assure, mes filles, cette pensée me donne une telle frayeur que je ne sais comment je puis écrire ces

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Jean, XI, 16.

lignes; je ne sais même pas comment je puis vivre, dès lors que le souvenir m'en revient si souvent. Demandez à Sa Majesté, mes filles, qu'elle-même soit toujours vivante en moi, car, sans cela, quelle sécurité pourrais-je avoir après une vie aussi mal employée que la mienne? Ne vous laissez pas aller au chagrin en entendant cet aveu, comme j'ai constaté que vous en avez eu quelquefois, lorsque je me suis exprimée de la sorte. Ce sentiment venait de ce que vous auriez voulu que j'eusse été très sainte, et vous avez raison. Je le souhaiterais également. Mais que puis-je faire, dès lors que j'ai perdu ce bonheur uniquement par ma faute? D'un autre côté, je n'ai pas à me plaindre de Dieu; il n'a pas manqué de m'accorder tous les secours nécessaires pour que vos désirs fussent remplis.

Je ne puis m'exprimer de la sorte sans répandre des larmes, et je suis toute confuse quand je considère que j'écris pour des âmes qui seraient capables de m'instruire. Mais aussi, comme l'ordre que l'on m'a donné de composer ce travail a été pénible pour moi! Plaise à Dieu qu'il vous soit de quelque utilité puisque je l'ai entrepris pour sa gloire! Conjurez-le de pardonner sa hardiesse à cette misérable créature. Toutefois, Sa Majesté sait bien que je ne veux espérer qu'en sa miséricorde. Dès lors que je ne puis faire que mon passé n'ait pas eu lieu, mon seul remède est de recourir à cette divine miséricorde, de mettre ma confiance dans les mérites de son Fils et de la Vierge, sa Mère, dont, tout indigne que j'en suis, je porte l'habit. Puisque vous portez, vous aussi cet habit, mes filles, bénissez Dieu de ce que vous êtes véritablement les filles de cette Souveraine. Vous n'avez plus à rougir de ma malice, puisque vous avez une si bonne Mère. Appliquez-vous à marcher sur ses traces; considérez quelle doit être la grandeur de cette Souveraine et quel est le privilège de l'avoir pour Patronne, dès lors que mes péchés et mes

infidélités n'ont pu ternir en rien l'éclat de ce saint Ordre. Toutefois, remarquez bien cet avis : malgré le bonheur d'appartenir à un Ordre si saint et d'être les filles d'une telle Mère, vous n'êtes pas en sécurité. David était très saint, et vous voyez ce qu'a été Salomon. Ni la clôture, ni les austérités au milieu desquelles vous vivez, ni le commerce intime que vous avez toujours avec Dieu, ni l'exercice de l'oraison auquel vous vous livrez si assidûment, ni l'éloignement si absolu où vous êtes de toutes les vanités du monde, ni l'horreur que vous croyez en avoir, ne sauraient vous donner une assurance complète. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, je le répète, pour nous mettre à l'abri de toute crainte. Aussi, continuez à méditer ce verset, et rappelez-le souvent à votre mémoire : *Beatus vir qui timet Dominum*[1].

Je ne me souviens plus de ce que je disais, car je me suis bien éloignée de mon sujet. Quand je me rappelle mes infidélités, on dirait qu'on me coupe les ailes et je suis incapable de dire une parole sensée; voilà pourquoi je ne veux plus m'en occuper pour le moment.

Je reviens donc à ce que j'avais commencé à vous dire. Nous parlions des âmes qui sont entrées dans ces troisièmes Demeures. Ce n'est pas une petite faveur que le Seigneur leur ait accordée quand il les a aidées à surmonter les premières difficultés; cette faveur au contraire est très grande; et grâce à la bonté de Dieu, il y a, je crois, beaucoup de ces âmes dans le monde qui en jouissent. Elles ont un désir ardent de ne point offenser Sa Majesté; elles se tiennent même en garde contre les péchés véniels; elles s'adonnent à la mortification; elles ont leurs heures de recueillement;

1. « Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur. » Ps. CXI, 1.

elles emploient bien leur temps; elles s'adonnent aux œuvres de charité envers le prochain; elles sont pondérées dans leurs paroles, rangées dans leur mise, et quand elles se trouvent à la tête d'une maison, elles la gouvernent avec sagesse. A coup sûr, leur état est digne d'envie; et il semble que rien ne les empêche d'arriver jusqu'à la dernière Demeure. Notre-Seigneur ne leur en refusera pas l'entrée, si elles le veulent, car elles sont dans d'excellentes dispositions pour recevoir de lui toutes sortes de grâces.

O Jésus! Pourrait-il s'en trouver une seule parmi vous, mes Sœurs, qui ose déclarer qu'elle ne veut pas un si grand bien, surtout après avoir surmonté les principales difficultés? Non, aucune ne le dira. Toutes, au contraire, nous proclamerons que nous le voulons. Mais il faut encore quelque chose de plus, pour que le Seigneur possède complètement l'âme. Il ne suffit pas de dire : Je le veux. Cela n'a point suffi au jeune homme auquel Notre-Seigneur demandait s'il voulait être parfait[1]. Depuis que j'ai commencé à parler de ces demeures, je songe à ce jeune homme, parce que nous faisons vraiment comme lui. C'est de là que viennent le plus ordinairement les grandes sécheresses que l'on éprouve dans l'oraison, bien qu'elles aient également d'autres causes. Je ne parle pas de certaines épreuves intérieures intolérables qu'endurent beaucoup de saintes âmes, sans qu'il y ait le moins du monde de leur faute, et dont Notre-Seigneur les délivre toujours en les enrichissant de nombreux mérites. Je ne parle pas, non plus, des âmes qui sont affligées de mélancolie ou d'autres infirmités, car enfin en toutes choses nous devons compter avec les jugements de Dieu; mais, à mon avis, les sécheresses ont le plus

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Mat., XIX, 21.

ordinairement pour cause ce que j'ai dit. Ces âmes sont persuadées qu'elles ne voudraient pour rien au monde tomber dans un péché mortel ; beaucoup d'entre elles ne commettraient pas même un péché véniel de propos délibéré ; elles font un noble usage de leur temps et de leurs biens ; aussi elles ne peuvent supporter avec patience qu'on leur ferme la porte qui donne entrée dans l'appartement de notre Roi dont elles se croient et sont en réalité les vassales. Mais elles ne se rappellent pas que, même sur la terre, tous les nombreux vassaux du Roi n'entrent pas dans ses appartements.

Pour vous, mes filles, entrez, entrez dans l'intime de vous-mêmes ; allez au-delà de vos petites œuvres, car votre titre de chrétiennes vous oblige à cela et à beaucoup plus encore. Contentez-vous d'être les vassales de Dieu ; gardez-vous d'avoir des prétentions trop hautes ; sans quoi vous perdriez tout. Considérez les saints qui sont entrés dans la demeure de ce Roi, et vous verrez quelle différence il y a entre eux et nous. Ne demandez point ce que vous n'avez pas mérité. Quand on a offensé Dieu comme nous, il ne devrait pas même nous venir à la pensée que, malgré tous les services que nous lui rendrons, nous pourrons mériter la faveur accordée aux saints.

O humilité, ô humilité ! Je ne sais quelle tentation j'ai en ce moment ; mais je ne puis croire que les âmes qui sont si affectées de ces sécheresses ne manquent pas un peu de cette vertu. Je ne parle point de ces grandes épreuves intérieures dont il a été question et qui affligent beaucoup plus qu'un simple manque de dévotion. Pour nous, mes Sœurs, éprouvons-nous nous-mêmes, ou bien que le Seigneur nous éprouve. Il sait bien le faire, quoique très souvent nous ne voulions pas le comprendre.

Revenons à ces âmes qui se conduisent en tout avec

tant de sagesse ; considérons ce qu'elles font pour Dieu, et nous verrons aussitôt que nous n'avons aucun motif de nous plaindre de Sa Majesté. Si, en effet, lorsque Notre-Seigneur nous dit comment il faut agir pour être parfaits, nous lui tournons le dos et nous nous en allons tristes, comme le jeune homme de l'Évangile, que voulez-vous que fasse Sa Majesté qui doit mesurer la récompense à l'amour que nous lui portons ? Cet amour, mes filles, ne doit pas être un produit de notre imagination ; il faut le prouver par les œuvres. Ne croyez pas néanmoins que le Seigneur ait besoin de nos œuvres ; il se contente de trouver en nous la volonté ferme de les accomplir.

Il nous semblera que nous avons déjà fait tout ce qu'il faut : nous avons revêtu l'habit de la religion et nous le portons de bon cœur ; nous avons renoncé par amour pour Dieu à tous les plaisirs du monde et à tous nos biens ; n'aurions-nous laissé que des filets comme saint Pierre, que devant Dieu celui-là donne beaucoup qui donne tout ce qu'il a. Cette disposition est très bonne, pourvu que nous y persévérions et que nous ne retournions pas au milieu des reptiles des premières Demeures, même par le désir. Il n'y a pas de doute que, si nous continuons dans ce dénûment et abandon de tout, nous arriverons au terme de nos désirs ; mais ce sera à une condition, que je vous prie de bien considérer, c'est que, selon la parole de saint Paul ou du Christ, nous nous regardions comme des servantes inutiles [1]. Soyons persuadées que, loin d'avoir vis-à-vis de Notre-Seigneur des titres à être admises dans sa demeure, nous lui sommes d'autant plus redevables, que nous avons reçu davantage de sa main libérale. Que pouvons-nous faire pour un Dieu si généreux qui

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Luc, XVII, 10.

est mort pour nous, qui nous a créées et qui soutient notre existence? Estimons-nous heureuses de pouvoir acquitter quelque peu la dette que nous avons contractée envers lui pour tous les services qu'il nous a rendus. C'est à contre-cœur que je dis cette parole, et cependant elle est vraie; car le Sauveur n'a pas fait autre chose que nous servir tout le temps qu'il a vécu sur la terre. N'allons donc point lui demander de nouveau des grâces et des faveurs.

Méditez attentivement, mes filles, certaines vérités que je vous marque ici, quoique d'une manière confuse, parce que je ne sais pas m'exprimer plus clairement. Le Seigneur vous en donnera l'intelligence, et elles vous serviront à puiser dans les sécheresses l'humilité et non l'inquiétude, comme le prétend le démon. Croyez-moi, l'âme qui possède une humilité vraie, ne recevrait-elle jamais de Dieu la moindre consolation, se tiendra dans une paix et une conformité parfaite à sa volonté, et elle sera plus heureuse que d'autres au milieu des consolations. Souvent même, comme vous l'avez lu, la divine Majesté accorde ces consolations aux plus faibles, qui pourtant ne voudraient pas, je crois, les échanger pour les mâles vertus des âmes éprouvées par les sécheresses. Ne sommes-nous pas, en effet, plus portés à rechercher les contentements que la croix? O Seigneur, vous qui connaissez toute vérité, daignez nous éprouver, afin que nous nous connaissions.

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet; elle parle des sécheresses qu'on éprouve dans l'oraison, et de ce qui, à son avis, peut arriver alors, comme aussi de la nécessité de nous éprouver nous-mêmes et d'être éprouvés par Dieu, quand on est dans ces demeures.

J'ai connu quelques âmes et je crois même pouvoir dire beaucoup d'âmes parmi celles qui sont arrivées à cet état. D'après ce qu'on en peut juger, il y avait de longues années qu'elles servaient le Seigneur avec droiture et sagesse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Puis, lorsqu'elles auraient dû, ce semble, dominer déjà le monde, ou du moins en être bien désabusées, et que Sa Majesté les a éprouvées en des choses peu importantes cependant, elles se sont laissées aller à tant d'inquiétude et d'angoisse de cœur que je n'en revenais pas; j'en étais même effrayée. Leur donner un conseil était inutile. Comme elles faisaient profession de vertu depuis si longtemps, il leur semblait qu'elles étaient capables d'enseigner les autres et qu'elles n'avaient que trop de raison d'être sensibles à ces épreuves. Enfin, je n'ai point trouvé et je ne trouve point d'autre moyen de consoler de telles personnes, que celui de leur montrer une vive compassion pour leurs peines; et à la vérité on doit compatir à une telle misère, mais il faut, en outre, ne point contredire leur manière de voir, car elles ont toutes sortes de belles raisons pour se persuader qu'elles souffrent pour Dieu; voilà pourquoi elles ne peuvent comprendre que ce

soit une imperfection; et c'est là une autre erreur où tombent des âmes si avancées. Qu'elles soient sensibles à l'épreuve, il n'y a pas lieu de s'en étonner, bien qu'à mon avis la peine qu'elles éprouvent pour de semblables choses devrait passer promptement. Dieu, en effet, veut bien souvent que ses élus sentent leur misère. Il suspend quelque peu le cours de ses faveurs, et certes cela suffit pour leur apprendre à se connaître aussitôt. Ils comprennent immédiatement ce genre d'épreuve, parce qu'ils voient très clairement leurs défauts; parfois même ils ont moins de peine d'endurer cette épreuve, que de se voir, malgré eux, sensibles aux choses de ce monde qui ne sont cependant pas très pénibles à supporter. Je vois là une grande miséricorde de Dieu; car bien que ce soit là une faute, cette faute leur est très profitable, puisqu'elle les fait avancer dans l'humilité.

Il n'en est pas de même des personnes dont je parlais. Dans leurs pensées, elles canonisent, je le répète, leurs épreuves, et elles voudraient que les autres les canonisent comme elles. Je veux vous en rapporter quelques exemples, afin que par là nous apprenions à nous connaître et même à nous éprouver, avant que le Seigneur ne s'en charge. Ce serait un grand point pour nous d'y être tout d'abord préparés et d'avoir une vraie connaissance de nous-mêmes.

Voici un homme riche, sans enfants et sans personne à qui il lui plaît de laisser son héritage; il vient à souffrir quelque perte dans ses biens; cette perte toutefois n'est pas tellement considérable qu'il ne lui reste non seulement le nécessaire, mais encore beaucoup plus que ce qu'il lui faut pour lui-même et pour sa maison. Supposez qu'il se laisse aller à autant de trouble et d'inquiétude que s'il n'avait plus un seul pain à manger. Comment Notre-Seigneur pourra-t-il l'engager à tout quitter par amour pour lui? Il répondra

peut-être qu'il regrette ses biens, parce qu'il voulait les distribuer aux pauvres. Mais, à mon avis, Dieu veut qu'au lieu de se laisser aller à ces sentiments de charité, il se conforme à ce que fait Sa Majesté et que, tout en cherchant à recouvrer ses biens, il tienne son âme dans la paix. S'il n'y parvient pas, parce que le Seigneur ne l'a pas encore élevé à une perfection assez haute, je le conçois; il devrait comprendre du moins qu'il n'a pas la liberté d'esprit nécessaire, et alors la demander et se disposer à la recevoir de la bonté de Dieu.

Voici une autre personne qui a suffisamment de quoi vivre et même beaucoup plus. Il se présente pour elle une occasion d'augmenter sa fortune. Qu'elle prenne ce bien, s'il lui est donné, à la bonne heure; mais qu'elle fasse des démarches pour se le procurer, et qu'une fois qu'elle en est en possession, elle cherche à acquérir toujours davantage, non, je ne l'approuve pas, quelles que soient ses bonnes intentions; car, je le répète, il s'agit d'une personne d'oraison et de vertu; aussi, croyez-moi, elle n'arrivera jamais aux demeures les plus voisines de celles du Roi.

Il en est de même, pour peu que l'on déprécie ces personnes, ou qu'on touche à leur honneur. Sans doute, Dieu leur accorde souvent la grâce de le bien supporter; il souhaite beaucoup, en effet, favoriser la vertu en public, afin que l'estime que l'on a de ces personnes ne soit pas diminuée; de plus, notre Bien est si plein de miséricorde qu'il se plaît à récompenser les services qu'il en a reçus. Toutefois il leur reste au fond de l'âme une inquiétude qu'elles sont impuissantes à dominer et qui ne les quitte pas de sitôt. Mais, ô mon Dieu, ne sont-ce pas là cependant des personnes qui considèrent depuis tant d'années non seulement comment Notre-Seigneur a souffert, mais encore combien il est avantageux de souffrir et qui même le désirent? Elles

voudraient que tout le monde eût un train de vie aussi bien réglé que le leur. Plaise à Dieu qu'elles ne s'imaginent pas que leur chagrin a pour cause le péché commis par le prochain et que dans leur pensée elles ne s'en fassent un mérite !

Il vous semblera, mes Sœurs, que ce langage est hors de propos et ne s'adresse pas à vous. Vous ne voyez, en effet, rien de tel ici [1]. Nous n'avons pas de biens terrestres ; nous n'en désirons pas ; nous n'en recherchons pas, et personne ne nous adresse des injures. Mes comparaisons n'ont donc rien à voir avec ce qui se passe chez nous. Néanmoins, elles nous servent pour beaucoup d'autres choses qui peuvent arriver, et qu'il n'est ni convenable ni nécessaire de signaler. Elles vous aideront du moins à comprendre si vous êtes détachées des biens que vous avez laissés ; car il se présente de petites épreuves, moins importantes que celles dont je viens de parler, et qui peuvent parfaitement servir à vous éprouver et à vous montrer si vous êtes maîtresses de vos passions. Croyez-moi, la question n'est pas de porter un habit religieux ou non, mais de s'exercer dans la pratique des vertus, de soumettre notre volonté à celle de Dieu en tout, de régler notre vie sur ce que Sa Majesté réclame de nous, et de ne pas vouloir que notre volonté s'accomplisse, mais la sienne. Tant que nous n'en serons pas là, comme je l'ai dit, humilions-nous. L'humilité sera le remède à nos plaies, et si cette vertu est profondément enracinée en nous, le chirurgien qui est Dieu pourra tarder quelque temps, mais il viendra nous guérir.

Ces personnes dont je parle ont leurs pénitences aussi bien réglées que l'ensemble de leur conduite.

1. Au monastère de Tolède où elle écrit ces lignes.

Elles tiennent beaucoup à la vie, afin de l'employer au service de Notre-Seigneur; et tout cela n'est pas mal. Aussi usent-elles d'une grande discrétion dans la pratique des pénitences pour ne pas nuire à leur santé. Ne craignez pas qu'elles se tuent; leur raison est encore très maîtresse d'elle-même, et l'amour n'est pas assez fort pour la faire délirer. Je voudrais plutôt que notre raison nous montrât que nous devons ne pas nous contenter de servir Dieu de cette sorte, en marchant toujours à pas comptés, car nous n'arriverions jamais au terme du chemin.Nous nous imaginons que nous avançons toujours; et nous nous fatiguons, parce que cette façon de marcher, vous pouvez m'en croire, est énervante; ce sera beaucoup que nous ne nous égarions pas. Mais croyez-vous, mes filles, que si vous pouviez n'employer que huit jours pour aller d'un pays à un autre, il serait bien d'y employer une année en s'exposant à tous les désagréments des hôtelleries, des neiges, des pluies ou des mauvais chemins, sans parler du danger de rencontrer les serpents? Aussi ne serait-il pas mieux d'en finir une bonne fois? Oh! comme je pourrais en parler en connaissance de cause! et plaise à Dieu que je sois moi-même sortie d'un pareil état! Bien souvent il me semble que non.

Comme nous allons avec tant de prudence, tout nous est obstacle; nous avons peur de tout; nous n'osons passer outre, comme si nous pouvions arriver à ces Demeures, à la condition que d'autres en fassent le chemin pour nous. Or cela n'est pas possible. Prenons donc courage, mes filles, pour l'amour de Notre-Seigneur; remettons notre raison et nos craintes entre ses mains; oublions notre faiblesse naturelle qui peut nous absorber beaucoup; laissons aux supérieurs le souci de notre corps; à eux de s'en occuper. Pour nous, hâtons-nous d'avancer pour voir Notre-Seigneur. Vous n'avez, il est vrai, que peu ou point de soula-

gement, mais le souci de votre santé pourrait vous tromper, et ce souci d'ailleurs ne vous donnerait pas de santé, je le sais. Je n'ignore pas, non plus, que les pénitences corporelles sont une chose secondaire. Si l'on veut avancer, il faut avoir une humilité profonde, comme vous l'avez bien compris; c'est là, à mon avis, le point défectueux pour les âmes qui ne pénètrent pas plus avant dans ces Demeures. Quant à nous, il doit nous sembler que nous avons réalisé peu de progrès et en être bien persuadées. Nous devons, en outre, croire que nos Sœurs avancent rapidement. Il faut que chacune d'entre nous non seulement désire passer pour la plus imparfaite, mais travaille à être considérée comme telle par les autres. Alors l'état de l'âme dans cette Demeure sera excellent; sans quoi, toute notre vie nous en demeurerons là au milieu de mille peines et de mille ennuis. Comme nous ne sommes pas dépouillées de nous-mêmes, notre existence est très pénible et nous est à charge. Nous sommes accablées sous le fardeau de toutes nos misères, tandis qu'elles en sont déjà affranchies, les âmes qui s'élèvent aux autres Demeures dont nous parlerons.

Quant à celles qui habitent ces troisièmes Demeures, Notre-Seigneur ne laisse pas de les payer dans sa justice. Il se montre même miséricordieux pour elles, car il donne toujours beaucoup plus que nous ne méritons. Aussi il leur accorde des satisfactions bien plus grandes qu'elles n'en pourraient trouver dans les faveurs et les divertissements de cette vie. Mais il ne leur donne pas, je crois, beaucoup de goûts spirituels, si ce n'est une fois ou l'autre; il les encourage alors par la vue de ce qui se passe dans les Demeures supérieures, afin qu'elles se disposent à y entrer.

Il vous semblera que satisfactions et goûts, c'est tout un, et vous vous demanderez peut-être pourquoi je mets une différence entre ces deux mots? Je vous

dirai qu'à mon avis la différence est très sensible, bien que je puisse me tromper. J'exposerai ce que j'en pense dans les quatrièmes Demeures, que j'expliquerai après celles-ci : ce sujet viendra plus à propos alors, puisque j'aurai à expliquer certaines particularités des goûts que le Seigneur y donne. Il vous semblera peut-être inutile que j'en parle ; et cependant il peut y avoir quelque avantage à le faire, car si nous comprenions chaque chose comme elle est, nous pourrions nous stimuler à marcher vers ce qui est plus parfait. Les âmes que Dieu élève à ces Demeures en éprouvent une consolation très vive. Celles qui se croyaient déjà parfaites y puisent un sujet de confusion, et, si elles sont humbles, elles n'ont qu'à lui en rendre grâces. Mais si elles manquent quelque peu d'humilité, elles tombent dans une désolation intérieure qui est hors de propos ; car la perfection, comme la récompense, ne consiste pas dans les goûts, on est d'autant plus parfait qu'on aime Dieu davantage et qu'on le sert avec plus de justice et de vérité.

Mais, me direz-vous, s'il en est ainsi, comme c'est la vérité, à quoi bon traiter de ces faveurs intérieures et en donner des explications ? Je l'ignore ; demandez-le à celui qui m'a commandé d'écrire ; je ne suis pas obligée à entrer en discussion avec les Supérieurs, ce qui ne serait pas bien, mais à leur obéir. Voici ce que je puis vous dire en toute simplicité. Lorsque mon âme ne recevait pas encore ces faveurs, qu'elle ne les connaissait point par expérience, qu'elle n'avait pas même l'espérance de les connaître jamais et cela à juste titre, c'eût été une très grande joie pour moi de savoir ou du moins de conjecturer que j'étais agréable à Dieu en quelque chose ; mais quand je lisais dans les livres le récit des faveurs et des consolations que le Seigneur réserve aux âmes qui le servent fidèlement, j'en éprouvais une joie très profonde et j'y trouvais un motif de rendre

à Dieu les plus vives actions de grâces. Or, si une âme, misérable comme la mienne, éprouvait de tels sentiments, les âmes vertueuses et humbles le loueront bien davantage. Quand même il n'y en aurait qu'une seule à le louer une seule fois, il serait très à propos, ce me semble, de parler de ces faveurs pour nous faire comprendre les joies et les délices que nous perdons par notre faute. Cela est d'autant plus certain que ces faveurs, quand elles viennent de Dieu, sont accompagnées de tant d'amour et de force que l'âme peut, sans fatigue aucune, avancer davantage dans la pratique des bonnes œuvres et des vertus. Ne croyez pas qu'il soit peu important pour nous de nous disposer à ces faveurs Quand il n'y a pas de notre faute, Notre-Seigneur sait le reconnaître dans sa justice, et ce qu'il nous refuse alors, Sa Majesté nous le donnera ensuite par d'autres voies. Il agit de la sorte pour des raisons connues de lui seul, car ses secrets sont profonds; du moins, il fera, n'en doutez point, ce qui convient le mieux à notre âme.

Les personnes qui par la bonté de Dieu sont parvenues à ces troisièmes Demeures, ce qui, comme je l'ai dit, n'est pas une petite faveur, parce qu'elles sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire de mieux, selon moi, que de s'exercer beaucoup à une obéissance prompte. Ne se trouveraient-elles pas dans la vie religieuse, qu'il leur serait d'un grand profit d'avoir, comme beaucoup d'autres, un directeur à qui elles pourraient s'adresser, afin de ne suivre en rien leur propre volonté, car d'ordinaire c'est là ce qui nous perd. Mais elles ne doivent pas en chercher un qui soit de leur humeur, comme on dit, et montre, comme elles, une prudence excessive en tout. Elles choisiront un guide qui soit complètement désabusé de tous les biens de ce monde. Car il est très utile de traiter avec quelqu'un qui en a l'expérience, si nous

voulons arriver à nous connaître nous-mêmes. Il y a, en effet, certaines choses qui nous paraissent impossibles, et quand nous voyons que d'autres les font avec tant de facilité et tant de suavité, nous nous sentons remplies de courage. Il nous semble en les voyant voler que nous allons voler à leur suite. Tels les petits oiseaux qui au début s'exercent à prendre leur essor; ils ne peuvent s'élever bien haut; mais ils finissent peu à peu par imiter leurs pères et mères. Le guide dont je viens de parler est donc d'un secours très précieux; je le sais par expérience.

Les personnes qui habitent ces troisièmes Demeures feront bien, quelque déterminées qu'elles soient à ne point offenser Dieu, de ne pas s'exposer aux occasions de le contrister; comme elles sont encore près des premières Demeures, elles pourraient facilement y retourner; leur force n'a pas pour fondement un terrain ferme, comme celles qui sont déjà exercées par la souffrance, qui connaissent le monde, savent le peu de motif qu'il y a de redouter ses tempêtes, et de désirer ses joies. Une grande persécution pourrait peut-être les ramener à ses plaisirs, car le démon est habile pour soulever des difficultés afin de nuire à nos âmes. Malgré le beau zèle dont nous serions animées pour retirer les autres du péché, nous ne pourrions pas résister à l'épreuve qui fondrait sur nous.

Considérons nos propres fautes, et non celles du prochain. Ce sont en général les personnes dont la vie est si bien réglée qui s'étonnent de tout; et peut-être que ceux dont la conduite nous étonne pourraient nous servir d'exemples en des choses importantes, quoique nous l'emportions sur eux par la modestie extérieure et nos rapports avec le prochain. Mais ce n'est pas là le point le plus nécessaire, quoiqu'il soit bon. Il n'y a pas de motif pour vouloir immédiatement que tous suivent le même chemin que nous, et nous

mettre à leur enseigner les voies spirituelles, quand peut-être nous ne savons pas en quoi elles consistent. Avec ces prétendus désirs que Dieu nous donne, mes Sœurs, de procurer le bien des âmes, nous pouvons tomber dans beaucoup d'errements; voilà pourquoi il est mieux de nous attacher à ce que nous commande notre règle, quand elle nous dit de nous appliquer à vivre toujours dans le silence et dans l'espérance. Notre-Seigneur aura soin des âmes qui lui sont chères. Ne négligeons point de le supplier pour elles, et, avec sa grâce, nous leur serons très utiles. Que Sa Majesté soit bénie à jamais!

QUATRIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite de la différence qu'il y a entre les contentements, la tendresse dans l'oraison et les goûts; elle dit quel fut son contentement quand il lui fut donné de comprendre que l'imagination et l'entendement sont deux choses différentes. Cette doctrine est profitable aux personnes qui sont très distraites dans l'oraison.

Avant de commencer ces quatrièmes Demeures, il m'était bien nécessaire de prier comme je l'ai fait. Je me suis recommandée à l'Esprit-Saint et l'ai supplié de parler désormais à ma place pour dire quelque chose des Demeures qui restent à expliquer et vous en donner l'intelligence.

Ce dont je vais vous entretenir commence à être surnaturel, et il est très difficile de le faire comprendre, si Sa Majesté ne me prête son concours, comme elle le fit, il y a quatorze ou quinze ans environ, quand j'écrivis un livre où j'ai exposé cet état jusqu'au point où j'en avais reçu l'intelligence [1]. Aujourd'hui, ce me semble, j'ai un peu plus de lumière sur ces faveurs que le Seigneur accorde à certaines âmes; mais c'est une chose toute différente de savoir les exposer.

1. La rédaction du livre de sa *Vie* fut terminée en juillet 1562. Cf. les ch. XI à XXVII.

Plaise à Sa Majesté de m'aider, s'il doit en résulter quelque bien ! sinon, qu'Elle ne fasse pas cas de ma supplique !

Comme ces demeures sont déjà plus rapprochées de celles où réside le Roi, leur beauté est aussi plus éclatante. Elles renferment des choses extrêmement délicates pour le regard et pour l'intelligence. Malgré tous ses efforts, l'entendement ne pourra en donner une idée tellement juste qu'elles ne restent néanmoins toujours très obscures pour ceux qui n'en ont pas l'expérience ; quant à ceux qui possèdent cette expérience, surtoût depuis longtemps, ils me comprendront très bien.

Vous vous imaginerez peut-être qu'avant de pénétrer dans ces Demeures, il faut avoir habité longtemps dans les précédentes. Sans doute, il est ordinaire que l'on passe par la dernière dont nous venons de parler ; toutefois, il n'y a pas à cela de règle certaine, comme vous l'aurez entendu dire souvent ; le Seigneur accorde ses faveurs quand il veut, comme il veut et à qui il veut.

Il est le Maître de ses biens, et il ne fait injure à personne. Les bêtes venimeuses dont nous avons parlé entrent rarement dans ces demeures ; mais quand elles y parviennent, l'âme, loin d'en recevoir quelque dommage, en tire plutôt une occasion de mérite. Je crois même préférable qu'elles y apparaissent et fassent la guerre à l'âme élevée à cet état d'oraison ; le démon pourrait la tromper au milieu de ces goûts qu'elle reçoit de Dieu ; si elle n'avait pas de tentation, il lui causerait même alors beaucoup plus de mal ; il l'empêcherait de gagner un plus grand nombre de mérites, ne serait-ce qu'en diminuant toutes les occasions qui l'aideraient à en acquérir, et il la laisserait dans un ravissement continuel. Or, quand le ravissement est continuel, je ne le regarde pas comme sûr ; et je ne crois pas possible que l'esprit de Notre-Seigneur

subsiste toujours en nous dans un même état durant notre exil ici-bas.

J'arrive maintenant à la promesse que je vous ai faite, et je vais vous dire la différence qu'il y a entre les contentements que l'on a dans l'oraison et les goûts. Nous pouvons, ce me semble, appeler contentements ces sentiments de satisfaction que nous éprouvons lorsque nous méditons ou que nous adressons nos prières à Notre-Seigneur; ils procèdent de notre nature, mais avec le secours de Dieu, bien entendu; c'est là une vérité qu'il ne faut pas oublier dans tout ce que je dirai; sans lui, en effet, nous ne pouvons rien. Ces contentements naissent de l'action vertueuse elle-même; il semble que nous les devons à notre travail, et nous avons raison de nous réjouir de ce que nous nous sommes occupés à accomplir de telles œuvres. Mais si nous y faisons bien attention, nous verrons qu'il y a beaucoup de choses en ce monde qui nous procurent les mêmes contentements. Cela arrive, par exemple, lorsque tout à coup on hérite d'une fortune considérable; lorsque l'on voit, contre toute attente, une personne que l'on aime beaucoup; lorsque l'on réussit dans une affaire importante, ou une entreprise sérieuse dont tout le monde dit du bien; lorsque l'on retrouve pleins de vie un mari, un frère ou un enfant dont on nous avait annoncé la mort. J'ai vu des larmes couler par suite d'un grand contentement, et cela m'est arrivé à moi-même quelquefois. Ces contentements sont naturels; or, il me semble que ceux que nous procurent les choses de Dieu le sont aussi, bien qu'ils soient d'une nature plus noble; sans doute les premiers ne sont pas mauvais; car, s'ils commencent en nous-mêmes, ils se terminent en Dieu. Les goûts, au contraire, commencent en Dieu; notre nature les sent ensuite et en jouit autant que des contentements dont j'ai parlé, et même beaucoup plus.

O Jésus ! quel désir m'anime de savoir bien m'expliquer en ce moment ! Je comprends, ce me semble, la différence manifeste qu'il y a entre les contentements et les goûts ; cependant ma science n'arrive pas à en donner l'intelligence. Que le Seigneur daigne y suppléer ! Je me rappelle en ce moment le verset que nous récitons à la fin du dernier psaume de Prime : *Cum dilatasti cor meum* [1]. Cette parole suffira à celui qui a beaucoup d'expérience de ces faveurs pour comprendre la différence qu'il y a entre les unes et les autres ; mais celui qui ne l'a pas a besoin de plus amples explications.

Les contentements dont nous avons parlé ne dilatent pas le cœur ; en général ils le resserrent, ce semble, plutôt un peu, bien qu'il y ait une joie vraie à voir tout ce que l'on fait pour Dieu. Ils font néanmoins couler des larmes amères qui semblent provoquées d'une certaine manière par la passion. Je sais peu de choses de ces passions de l'âme ; sans cela, il est possible que j'eusse pu me faire comprendre. De plus, bornée comme je le suis, je ne connais guère ce qui procède de la sensualité et de la nature ; voilà pourquoi je ne saurais pas exposer comme je le comprends ce que je connais par ma propre expérience ; c'est un grand secours pour tout que de posséder le savoir et la doctrine.

Voici ce que je sais par expérience de cet état, je veux dire les joies et les contentements que l'âme éprouve dans la méditation. Quand je commençais à répandre des larmes en méditant la Passion de Notre-Seigneur, je ne savais plus m'arrêter, jusqu'à ce que j'en eusse la tête brisée. Quand je pleurais mes péchés, il en était de même. En cela, Notre-Seigneur m'accordait cependant une grande grâce. Je ne veux pas exa-

1. « Lorsque vous avez dilaté mon cœur » (Ps. CXVIII, 32).

miner en ce moment lequel des deux vaut le mieux des contentements ou des goûts; je voudrais seulement savoir exposer la différence qu'il y a entre eux.

Il arrive parfois que dans les considérations dont je viens de parler les larmes qui coulent et les bons désirs qui naissent sont favorisés par la nature, ou dépendent des dispositions du moment; mais enfin, comme je l'ai dit, nos contentements vont, malgré cela, se terminer en Dieu. Il faut donc les estimer beaucoup, quand ils sont accompagnés d'humilité; car cette vertu nous aide à reconnaître que nous n'en sommes pas meilleurs pour cela; il ne nous est pas possible néanmoins de discerner si tous ces sentiments sont des effets de l'amour; mais quand ils le sont, ils proviennent de Dieu.

En général, ces sentiments de dévotion animent les âmes qui sont dans les Demeures précédentes, parce qu'elles agissent presque continuellement avec leur entendement ou qu'elles s'occupent à discourir et à méditer. Elles vont bien ainsi, dès lors qu'il ne leur a pas été donné de faire davantage. Toutefois elles feraient bien d'employer quelques instants à produire des actes, comme par exemple à louer Dieu, à se réjouir de ce qu'il est bon et de ce qu'il est Dieu, à désirer son honneur et sa gloire. Elles produiraient ces actes de leur mieux, car ils servent puissamment à stimuler la volonté. Mais qu'elles soient bien attentives au moment où le Seigneur leur donnera de tels sentiments, afin de ne pas les abandonner pour achever leur méditation ordinaire. Comme je me suis beaucoup étendue sur ce point en d'autres endroits, [1] je n'en parlerai pas plus longuement ici. Je vous préviens seulement que si l'on veut réaliser de sérieux progrès

1. Livre de sa *Vie*, ch. XII.

dans cette voie et parvenir aux Demeures que nous désirons, l'important n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. Faites donc ce qui stimulera davantage en vous l'amour.

Peut-être ne savons-nous pas ce que c'est qu'aimer, et je ne m'en étonnerais pas beaucoup. Celui qui aime le plus n'est pas celui qui a le plus de consolations, mais celui qui est le plus résolu à contenter Dieu en tout, à faire tout son possible pour ne le point offenser, à le prier toujours davantage pour l'honneur et la gloire de son Fils, ainsi que pour l'exaltation de l'Église catholique. Telles sont les marques de l'amour. N'allez pas vous imaginer cependant qu'il faille, pour aimer véritablement, ne jamais songer à autre chose, et que tout est perdu pour vous si vous venez à vous distraire tant soit peu. Pour moi, j'ai grandement souffert parfois de ces divagations d'esprit, et il n'y a guère plus de quatre ans que j'ai compris par mon expérience personnelle que la pensée (ou, pour que l'on me comprenne mieux, l'imagination) n'est pas la même chose que l'entendement. Je consultai un savant, et il me dit que c'était vrai; cette réponse ne fut pas d'une petite consolation pour moi. Comme l'entendement est une des puissances de l'âme, j'étais désolée de le voir parfois si distrait, tandis qu'ordinairement l'imagination prend son vol de suite; il n'y a que Dieu qui puisse l'enchaîner; quand il le fait, il nous attire si fortement à lui que nous semblons en quelque sorte détachés de notre corps. D'un côté, je voyais, ce me semble, toutes les puissances de mon âme absorbées en Dieu et recueillies en lui; d'un autre côté, l'imagination se trouvait dans un trouble complet; j'en étais tout interdite.

O Seigneur, daignez nous tenir compte de tout ce que le manque de connaissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel. Le malheur, c'est que, ne

nous imaginant pas qu'il faille avoir d'autre science que celle de penser à vous, nous ne savons même pas interroger les savants et nous ne croyons pas en avoir besoin. Nous endurons de terribles épreuves, parce que nous ne nous comprenons pas; et, ce qui n'est pas mauvais mais plutôt bon, nous le regardons comme une faute considérable.

De là proviennent les afflictions dans lesquelles tombent beaucoup de personnes qui s'occupent d'oraison; elles se plaignent de leurs épreuves intérieures, spécialement une grande partie de celles qui ne sont pas instruites; elles tombent dans la mélancolie, elles perdent la santé, elles arrivent même jusqu'à tout abandonner.

Nous ne considérons pas qu'il y a tout un monde intérieur au dedans de nous. Or, de même que nous ne pouvons pas arrêter le mouvement du ciel qui est emporté avec une rapidité prodigieuse, de même nous ne pouvons arrêter notre imagination. Nous mettons aussitôt toutes les autres puissances de l'âme avec elle, et alors il nous semble que nous sommes perdus et que nous employons mal le temps que nous passons en la présence de Dieu. Peut-être cependant que l'âme lui est unie tout entière dans les demeures qui sont les plus rapprochées de la sienne, tandis que l'imagination est dans les avenues du château, où elle souffre de se trouver au milieu de mille bêtes féroces et venimeuses, et où néanmoins elle gagne des mérites par cette souffrance. Ainsi donc nous ne devons ni nous troubler, ni abandonner l'oraison; car c'est là ce que cherche le démon. Généralement, toutes nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous comprenons pas.

Tandis que j'écris ces lignes, je réfléchis, à ce qui se passe dans ma tête, c'est-à-dire à ce grand bruit dont j'ai parlé au début et qui me rendait presque

impossible le travail que l'on m'a commandé. Il me semble entendre le bruit d'une foule de fleuves qui se précipitent, d'oiseaux qui chantent et de sifflements; je le perçois non dans les oreilles, mais dans la partie supérieure de la tête où, dit-on, réside la partie supérieure de l'âme. Je me suis arrêtée longtemps à cette considération parce qu'il me semblait que le grand mouvement de l'esprit vers la région supérieure se faisait d'une façon très rapide. Plaise à Dieu que je me rappelle d'en dire la cause lorsque nous arriverons aux demeures suivantes, parce qu'il n'est pas à propos de le faire ici. Je ne serais pas étonnée que Dieu ait voulu me donner ce mal de tête pour que j'en aie une connaissance plus claire. D'ailleurs, quel que soit ce trouble, il ne m'empêche pas de me livrer à l'oraison, ni d'être attentive à ce que je dis en ce moment; l'âme au contraire, est tout entière occupée de sa quiétude, de son amour, de ses désirs et de sa claire connaissance.

Mais si la partie supérieure de l'âme réside dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle pas troublée par un tel bruit? Je l'ignore; je sais cependant que ce que je dis est vrai. L'âme en éprouve de la peine, quand l'oraison n'est pas accompagnée d'extase; car alors et jusqu'à ce que l'extase cesse, elle ne sent aucun mal. Mais c'en eût été un très considérable si, par suite de ce bruit, j'avais tout abandonné.

Il n'est donc pas bien de nous laisser troubler par les pensées importunes, ou d'en éprouver de la peine. Ne nous en préoccupons donc point; et si elles viennent du démon, il cessera en voyant une telle attitude; si elles viennent, comme cela est vrai parfois, de la misère qui, ainsi que beaucoup d'autres infirmités, tire son origine du péché d'Adam, il faut prendre patience et souffrir tout cela pour l'amour de Dieu. Est-ce que nous ne sommes pas assujettis également à manger et à dormir, sans que nous puissions nous

en dispenser, bien que ce soit un grand tourment? Que cela nous apprenne à connaître notre misère, et à désirer parvenir *là où personne ne nous méprisera*[1].

Je me rappelle avoir entendu quelquefois ces paroles de l'Épouse des *Cantiques*, et, de fait, je ne trouve rien en ce monde qui les justifie davantage. Tous les mépris, toutes les épreuves de la terre ne me semblent rien auprès de ces combats intérieurs. Tous les chagrins et toutes les guerres, nous pouvons les supporter, quand nous avons la paix au dedans de nous, comme je l'ai dit. Mais que nous voulions trouver un repos aux fatigues innombrables de cette vie, et que le Seigneur veuille nous le préparer, quand par ailleurs l'obstacle est au dedans de nous, c'est là quelque chose qui est extrêmement douloureux et presque insupportable. Aussi, je vous en prie, ô Seigneur, conduisez-nous là où nous ne serons plus un objet de mépris de la part de toutes ces misères, qui semblent parfois se jouer de notre âme. Toutefois, même durant notre exil sur la terre, le Seigneur délivre l'âme de ce tourment lorsqu'elle est parvenue à la dernière Demeure, comme je le dirai, s'il m'en fait la grâce.

Ces misères ne causeront pas à tous autant de peine qu'à moi; tous ne seront pas ballottés comme je l'ai été de longues années à cause de ma malice; car il semble que je voulais me venger de moi-même. Néanmoins cette épreuve, ayant été tellement pénible pour moi, j'imagine qu'elle le sera peut-être également pour vous; voilà pourquoi je vous en parle ici et là dans l'espoir que, une fois ou l'autre, je vous ferai comprendre qu'elle est inévitable. N'en soyez donc ni troublées ni affligées; laissez aller ce traquet de moulin et sachons moudre notre farine, en tenant notre volonté et notre entendement toujours occupés.

1. Cant. des Cant. VIII, 1.

Ces troubles sont plus ou moins grands; ils dépendent de la santé et des circonstances. La pauvre âme doit donc s'y soumettre, quoiqu'il n'y ait aucune faute de sa part; elle commet par ailleurs beaucoup de fautes pour lesquelles il est juste qu'elle soit patiente. Cependant ce que nous lisons et ce que l'on nous conseille pour nous porter à ne point faire cas de ces pensées importunes ne nous suffira pas à nous qui sommes peu instruites : voilà pourquoi il me semble que le temps que j'emploie à vous l'expliquer plus en détail et à vous consoler sur ce point ne sera pas perdu. Toutes ces explications cependant serviront de peu si le Seigneur ne daigne pas nous donner sa lumière. Mais il faut, et telle est la volonté de Sa Majesté, que nous prenions les moyens d'atteindre ce but, nous connaître nous-mêmes et ne pas attribuer à notre âme les fautes qui viennent de la faiblesse de l'imagination, de la nature ou du démon.

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet, et montre par une comparaison ce que sont les goûts et comment on les acquiert sans les rechercher.

O mon Dieu, dans quelle digression me suis-je engagée! J'oubliais déjà le sujet dont je traitais, parce que les affaires et mon peu de santé m'ont obligée à l'interrompre au moment le plus favorable; comme j'ai peu de mémoire, tout sera écrit sans suite, parce que je n'ai pas le temps de me relire; et même tout ce que je dis sera confus; c'est du moins ce que je crains.

J'ai parlé, ce me semble, des contentements spirituels qui parfois sont joints à nos passions; ils provoquent certains sanglots entrecoupés; j'ai même entendu des personnes me raconter que leur poitrine se resserrait, qu'elles faisaient des mouvements extérieurs dont elles ne pouvaient se défendre, et tellement forts que le sang leur sortait par les narines, ou autres choses de ce genre très pénibles. Je n'en sais rien dire, parce que je n'ai rien éprouvé de semblable. Mais il doit y avoir quelque consolation, puisque, comme je vous l'ai dit, tout dans ces contentements a pour but le désir de plaire à Dieu et de jouir de Sa Majesté. Ce que j'appelle goûts de Dieu, et que j'ai désigné ailleurs sous le nom d'oraison de quiétude, est tout différent, comme le comprendront celles d'entre vous qui, par la miséricorde de Dieu, en ont l'expérience.

Pour mieux comprendre la différence qu'il y a entre

les contentements et les goûts, figurons-nous que nous sommes en présence de deux fontaines qui remplissent d'eau deux bassins. Je ne trouve rien de mieux pour expliquer certaines choses spirituelles, que cette comparaison de l'eau; cela vient de ce que je suis peu instruite et que mon intelligence ne m'aide point; par ailleurs j'aime tant cet élément que je l'ai considéré avec plus d'attention que d'autres choses. Sans doute il doit y avoir, dans tous les êtres créés par un Dieu si grand et si sage, de profonds secrets dont nous pourrions tirer profit, comme ceux qui en ont l'intelligence. Je crois cependant que chaque créature de Dieu, si minime qu'elle soit, ne serait-ce qu'une petite fourmi, renferme plus de secrets que nous ne saurions le comprendre.

Or les deux bassins dont j'ai parlé se remplissent d'eau de différentes manières. Le premier la reçoit de très loin; elle est amenée par des aqueducs et à l'aide de notre industrie; l'autre la reçoit immédiatement de la source qui le remplit sans bruit aucun. Quand la source est abondante, comme celle dont nous parlons, elle répand du bassin une fois rempli un grand ruisseau; il n'est plus besoin de notre industrie pour l'avoir; et il n'y a pas à craindre que les aqueducs viennent à se détériorer ou que l'eau cesse jamais de couler.

Il n'en est pas de même de l'eau qui vient par des aqueducs. Elle figure, ce me semble, les contentements dont j'ai parlé et qui procèdent de la méditation. De fait, nous nous les procurons par la réflexion, par la considération des choses créées et par le travail pénible de l'entendement. Dès lors qu'ils sont le fruit de nos efforts, ils font du bruit lorsqu'ils apportent à l'âme quelque profit spirituel, comme je l'ai dit.

L'autre bassin reçoit l'eau de la source même qui est Dieu. Aussi quand Sa Majesté daigne accorder

quelque faveur surnaturelle, elle la produit en mettant dans le plus intime de nous-mêmes la paix la plus profonde, la quiétude et la suavité. Mais dans quelle partie de l'âme cela se passe-t-il, et de quelle manière cela s'opère-t-il? je l'ignore. Ces goûts et ces délices ne se sentent point dans le cœur comme ceux d'ici-bas, du moins au début; ce n'est qu'ensuite qu'ils inondent tout. Cette eau céleste se répand dans toutes les demeures du château, ainsi que dans toutes les puissances de l'âme, et arrive enfin jusqu'au corps. Voilà pourquoi j'ai dit que ces goûts commencent en Dieu et se terminent en nous; et certes, comme le constatera quiconque l'aura éprouvé, ces goûts et cette suavité se font sentir à tout l'homme extérieur.

En traçant ces lignes, je songeais à ces paroles : *Dilatasti cor meum*, par lesquelles le Psalmiste déclare que son cœur s'est dilaté. A mon avis, ce n'est pas, je le répète, une joie qui a son origine dans le cœur; elle vient d'une partie plus intime, comme d'une profondeur; je pense que ce doit être du centre de l'âme, ainsi que je l'ai compris depuis et que je le dirai à la fin. Oui vraiment, je découvre en nous-mêmes des secrets qui me jettent souvent dans le ravissement. Et combien d'autres il doit y avoir!

O mon Seigneur et mon Dieu, que vos grandeurs sont admirables! Nous ne vivons ici-bas que comme de pauvres petits bergers, nous sommes ignorants et nous croyons connaître quelque chose de Vous. Or cette connaissance ne doit être qu'un rien, puisqu'il y a déjà en nous-mêmes de si profonds secrets que nous ne comprenons pas. Quand je dis que cette connaissance ne doit être qu'un rien, cela s'entend, eu égard aux merveilles innombrables qui sont en vous, ô mon Dieu, car elles sont incomparablement belles celles de vos œuvres qu'il nous est donné de comprendre.

Je reviens au verset du psaume, qui, à mon avis, peut me servir ici pour faire comprendre la dilatation du cœur. Il semble vraiment que quand cette eau céleste coule de la source dont j'ai parlé qui est au plus intime de nous-mêmes, tout notre intérieur s'élargit et se dilate. Elle produit en nous des biens que l'on ne saurait exprimer; l'âme elle-même est impuissante à comprendre les dons qui lui sont accordés alors. Elle respire une suave odeur, disons-le maintenant, comme si dans ce fond intime il y avait un brasier où l'on jetât des parfums les plus embaumés. On ne voit ni la flamme du brasier, ni l'endroit où il est, mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière, et même bien souvent, je le répète, le corps lui-même y participe.

Faites attention, mes filles, et comprenez-moi bien : on ne sent pas de chaleur, on ne respire pas de parfums; c'est une chose beaucoup plus délicate; je ne me sers de cette comparaison que pour vous faire comprendre ce que c'est. Les personnes qui ne sont point passées par cet état doivent être bien persuadées qu'il en est vraiment de la sorte, qu'on le comprend, et que l'âme en a une intelligence beaucoup plus claire que je ne sais le dire en ce moment. Ce n'est pas une faveur où l'on puisse se faire illusion. Malgré toutes nos diligences, nous ne pourrions l'acquérir; et elle manifeste par elle-même qu'elle n'est pas de notre métal, mais de l'or très pur de la Sagesse divine. Ici les puissances, ce me semble, ne sont pas unies à Dieu; elles sont enivrées et, comme étonnées, elles se demandent ce que c'est. Il peut se faire que mon langage diffère légèrement de ce que j'ai dit ailleurs sur ces choses intérieures; rien d'étonnant à cela, car depuis environ quinze ans que je les ai écrites[1], le Seigneur

1. En 1562.

m'a peut-être donné une intelligence plus claire de ces faveurs que je ne l'avais alors. Je puis cependant me tromper en tout maintenant comme alors, mais non mentir; par la grâce de Dieu, je préférerais plutôt mille fois la mort. Je dis ce que je comprends.

Il me semble bien que la volonté doit de quelque manière être unie à celle de Dieu. Toutefois c'est par les effets et les œuvres qui suivent que l'on reconnaît la vérité de ce qui se passe dans l'oraison; il n'y a pas de meilleur creuset pour en faire l'épreuve. C'est une très grande grâce de Dieu, que l'âme qui reçoit ces faveurs sache les reconnaître, c'en est une autre très grande qu'elle ne retourne pas en arrière.

Vous voudriez, mes filles, chercher à vous procurer immédiatement cette oraison, et c'est juste; car l'âme, je le répète, ne saurait approfondir les faveurs que le Seigneur lui fait alors ni l'amour avec lequel il l'approche toujours davantage de lui; et à coup sûr vous désirez savoir comment elle acquiert une telle grâce. Je vais donc vous dire ce que j'ai compris à ce sujet. Je ne parlerai pas des circonstances où Dieu daigne l'accorder de lui-même, uniquement parce qu'il le veut; il en sait le motif, et nous n'avons pas à lui en demander le pourquoi.

Lorsque vous vous serez conformées à ce que j'ai marqué pour ceux qui habitent les Demeures précédentes, pratiquez l'humilité et encore l'humilité. C'est par elle que le Seigneur se laisse vaincre et nous accorde tout ce que nous lui demandons. La première marque à laquelle vous reconnaîtrez que vous la possédez sera la persuasion où vous serez que vous ne méritez nullement ces faveurs et ces goûts de Dieu, et que vous n'en jouirez jamais en cette vie. Mais alors, me direz-vous, comment pourrons-nous les obtenir, si nous ne cherchons pas à nous les procurer? Je réponds à cela qu'il n'y a pas de meilleur moyen que celui que

j'ai indiqué. C'est-à-dire de ne point rechercher de telles faveurs, pour les raisons suivantes. La première, c'est qu'il faut pour cela aimer Dieu d'une manière désintéressée; la seconde, c'est que nous manifesterions de bien peu d'humilité, si nous nous imaginions obtenir une si haute faveur par nos misérables services; la troisième, c'est que la véritable préparation à cette faveur consiste, pour nous qui après tout avons offensé Dieu, à désirer souffrir et imiter le Seigneur, mais non à rechercher des consolations; la quatrième, c'est que Sa Majesté n'est point obligée à nous les accorder, comme elle l'est à nous donner la gloire du ciel, si nous gardons ses commandements; nous pouvons nous sauver sans cela. Elle sait mieux que nous ce qui nous convient, et connaît celui qui l'aime en vérité. Voilà un fait certain, je le sais; et je connais des personnes qui suivent la voie de l'amour, comme on doit y marcher, avec l'unique ambition de servir le Christ crucifié; non seulement elles ne lui demandent pas de consolations et ne les désirent pas, mais elles le supplient de ne pas leur en accorder en cette vie; telle est la vérité; la cinquième raison, c'est que nous travaillerions en vain à nous les procurer. Cette eau céleste ne doit pas, comme la précédente, être amenée dans l'âme par les aqueducs. Si la source divine ne la fait pas jaillir, il nous servira de peu de nous fatiguer. Je veux dire que nous aurions beau méditer, faire des efforts et répandre des larmes, nous n'amènerions pas cette eau; ce n'est point par ces moyens qu'on l'obtient; Dieu la donne à qui il veut, et bien souvent au moment où l'âme y pense le moins. Nous sommes à lui, mes Sœurs; qu'il fasse de nous ce qu'il voudra, et qu'il nous dirige par la voie qui lui plaira. Je crois bien que si nous sommes véritablement humbles et détachées, si, de plus, ces dispositions sont réelles et non pas un produit de notre ima-

gination qui nous trompe souvent, si, je le répète, notre détachement est absolu, le Seigneur ne manquera pas de nous accorder cette faveur et beaucoup d'autres encore que nous ne saurions désirer. Qu'il soit béni et loué à jamais ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE III

Elle dit ce qu'est l'oraison de recueillement que le Seigneur accorde d'ordinaire avant celle dont il vient d'être question. Elle en montre les effets et achève d'exposer ceux de l'oraison précédente, où il a été traité des goûts que le Seigneur donne.

Les effets de cette oraison sont nombreux : je vais en exposer quelques-uns. Mais tout d'abord, je veux parler d'une autre sorte d'oraison qui la précède presque toujours. Comme j'en ai parlé ailleurs[1]. je n'en dirai que quelques mots maintenant.

C'est un recueillement qui me semble également surnaturel. Il ne consiste pas à être dans l'obscurité, ni à fermer les yeux ; il ne dépend pas d'une chose extérieure, bien que, sans le vouloir, on ferme les yeux et on désire la solitude. Quoiqu'il n'y ait pas la moindre industrie de notre part, l'âme construit, à mon avis, l'édifice qui la prépare à l'oraison dont j'ai parlé. Les sens et les choses extérieures semblent perdre de leur empire, et l'âme reconquiert peu à peu celui qu'elle avait perdu. On dit que l'âme rentre alors au-dedans d'elle-même et quelquefois qu'elle monte au-dessus d'elle-même. Avec un tel langage je ne saurais rien expliquer, et mon tort est de m'imaginer que c'est mon langage que vous comprendrez, tandis que je ne serais peut-être comprise que de moi-même.

1. Livre de sa *Vie*, ch. XIV. — *Chemin de la Perfection*, ch. XXVIII.

Considérons que nos sens et nos puissances dont nous avons parlé sont les habitants de ce château intérieur de l'âme — car c'est la comparaison que j'ai prise afin de pouvoir m'expliquer; ils l'ont quitté et se sont mêlés, depuis de longs jours et même des années, à des étrangers ennemis de son bien. Une fois partis, ils ont compris leur malheur; ils se sont rapprochés du château, mais ils ne parviennent plus à y rentrer, tant l'habitude de se tenir dehors est pernicieuse. Du moins ce ne sont plus des traîtres; ils se trouvent dans le voisinage du château. A la vue de leur bonne volonté, le Grand Roi qui l'habite veut bien dans son immense miséricorde les ramener à lui; ce bon Pasteur donne un coup de sifflet si suave qu'ils le perçoivent à peine, mais qui leur fait reconnaître sa voix; et alors ils n'errent plus autant à l'aventure et reviennent à leur demeure. Ce coup de sifflet du Pasteur a tant d'empire sur eux qu'ils abandonnent les choses extérieures dans lesquelles ils étaient absorbés et rentrent dans le château. Il me semble que je n'ai jamais mieux expliqué cette faveur qu'en ce moment.

Quand on cherche Dieu, on le trouve mieux et d'une manière plus profitable en soi que dans les créatures; c'est là que saint Augustin l'a trouvé, comme il nous le raconte, après l'avoir cherché en beaucoup d'endroits. L'âme reçoit un secours précieux quand Dieu lui accorde cette faveur. N'allez pas croire cependant que vous l'obtiendrez à l'aide de l'entendement en considérant que Dieu est au-dedans de vous, ou à l'aide de l'imagination, en vous le représentant en vous. Cette méthode est bonne, et c'est là une excellente manière de méditer; elle est basée sur la vérité, puisque de fait Dieu est au-dedans de nous-mêmes; mais chacun de nous peut y réussir, avec le secours de Dieu, bien entendu. Ce n'est point là le recueillement dont je parle; il est d'une tout autre sorte. Parfois

même, l'âme n'a pas encore commencé à penser à Dieu, que les gens dont nous parlions [1] se trouvent déjà dans le château, on ne sait comment ils y sont entrés, ni comment ils ont entendu le coup de sifflet de leur Pasteur, puisque les oreilles n'ont perçu aucun son; mais on sent d'une manière notable à l'intime de l'âme un recueillement plein de suavité, comme peuvent s'en convaincre ceux qui en ont l'expérience; pour moi, je ne saurais m'expliquer plus clairement.

J'ai lu, ce me semble, que ce recueillement surnaturel ressemble à l'acte par lequel le hérisson et la tortue rentrent en eux-mêmes; celui qui a écrit cette comparaison devait sans doute en avoir l'intelligence. Toutefois, ne l'ignorons pas, ces animaux rentrent en eux-mêmes quand ils veulent, tandis que le recueillement surnaturel n'a pas lieu quand nous le voulons, mais seulement lorsqu'il plaît à Dieu de nous le donner. Je suis persuadée que si le Seigneur l'accorde, c'est à des personnes qui ont renoncé aux choses du monde, je ne dis pas en fait, parce que leur état les en empêche et qu'elles ne le peuvent pas, mais par leurs désirs. Il les appelle d'une manière toute particulière à la vie intérieure. Je crois même que si ces personnes savent correspondre à ses avances, il ne se contentera pas de leur accorder cette seule grâce, dès lors qu'il commence à les appeler à un état plus élevé. Ceux qui se reconnaîtront favorisés de la sorte doivent adresser beaucoup de louanges au Seigneur, car il n'est que trop juste de reconnaître cette grâce; et par cette gratitude ils se disposent à en recevoir de plus hautes.

Ce recueillement est une disposition à écouter les paroles divines; aussi, comme le conseillent certains livres, l'âme doit alors éviter de discourir, et considérer

1. Les sens et les puissances.

attentivement ce que le Seigneur opère en elle. Toutefois, si Sa Majesté n'a pas encore commencé à nous enivrer de ses délices, je ne saurais comprendre comment on pourrait empêcher l'entendement de discourir; il en résulterait plus de dommage que de profit. C'est là un point qui a été très discuté entre plusieurs personnages adonnés à la spiritualité. Pour moi je confesse mon peu d'humilité; mais je ne trouve pas qu'ils m'aient donné une raison convaincante pour que je me range à leur avis. L'un d'eux m'allégua un certain livre du saint religieux appelé Pierre d'Alcantara; je l'appelle saint, car je crois qu'il l'est, et volontiers je me serais rendue à son opinion parce que je sais qu'il était au courant de cette question. Or, après avoir lu le livre, nous trouvâmes qu'il disait la même chose que moi, il ne se servait pas des mêmes termes, mais on voyait bien par ce qu'il disait que, si d'après lui l'entendement ne doit plus discourir, c'est que l'amour est déjà éveillé dans l'âme. Il peut se faire que je me trompe; mais voici mes raisons.

Tout d'abord, dans ces choses spirituelles, celui-là fait plus qui est moins porté à penser et à vouloir agir. Ce que nous avons à faire, c'est de nous tenir comme des pauvres nécessiteux en présence d'un grand et riche monarque; à peine ont-ils demandé l'aumône, qu'ils baissent les yeux et attendent en toute humilité. Quand il nous semble que Dieu par des voies secrètes nous fait comprendre qu'il nous écoute, il est bon alors de nous taire, dès lors qu'il nous a permis de nous approcher de lui; il ne sera pas mal de chercher, si nous le pouvons, bien entendu, à ne pas discourir; mais si nous ne comprenons pas encore que ce grand Roi nous écoute et nous regarde, nous ne devons pas rester comme des insensés à ne rien faire. C'est ce qui n'arrive que trop à l'âme quand elle a essayé de ne plus discourir; elle se trouve dans une aridité plus

grande; peut-être même son imagination est-elle plus troublée par suite de l'effort qu'elle a fait pour ne penser à rien. Le Seigneur, au contraire, veut que nous lui adressions alors nos demandes et que nous considérions que nous sommes en sa présence. Il sait d'ailleurs ce qui nous convient. Pour moi, je ne puis croire que des moyens humains réussiraient dans des choses où Sa Majesté, ce me semble, a posé des limites qu'elle se réserve de faire franchir elle-même. Elle a laissé assez d'autres choses à notre disposition, comme les pénitences, les bonnes œuvres et l'oraison que nous pouvons faire avec son secours jusqu'au point où notre faiblesse nous le permet.

La seconde raison, c'est que ces opérations intérieures sont toutes suaves et pacifiques; or faire une chose pénible causerait plus de dommage que de profit. J'appelle chose pénible tout effort que nous voudrions réaliser, comme serait la peine de retenir son haleine. L'âme doit alors se remettre entre les mains de Dieu, pour qu'il fasse d'elle ce qu'il voudra, avec le plus complet désintéressement de son avancement qu'elle pourra, et la plus complète résignation au bon vouloir de Sa Majesté.

La troisième raison, c'est que l'effort même que l'on fait pour ne penser à rien excitera peut-être l'imagination à s'occuper de beaucoup de choses.

La quatrième raison, c'est que le plus important et le plus agréable pour Dieu consiste à nous rappeler son honneur et sa gloire, à nous oublier nous-mêmes, ainsi que notre propre avancement, nos plaisirs et nos joies.

Or, celui-là s'oublie-t-il lui-même qui est très attentif à ne pas remuer et à ne pas laisser se remuer son entendement et ses désirs pour rechercher la plus grande gloire de Dieu, comme à se réjouir de celle dont il est en possession? Aussi quand il plaît à Sa Majesté d'em-

pêcher l'entendement de discourir, Elle l'occupe d'une autre sorte, et l'instruit en l'éclairant d'une manière si élevée au-dessus de ses propres forces, qu'il en est tout absorbé; et, sans qu'il sache comment cela s'est fait, il se trouve enrichi de beaucoup plus de connaissances qu'il n'aurait pu en acquérir avec toutes les industries dont nous nous servons pour mieux suspendre ses opérations. Dieu nous a donné nos facultés pour que nous nous en servions, et chacune d'elles aura sa récompense; il ne faut donc pas chercher à les tenir dans une sorte d'enchantement, mais les laisser accomplir leur office, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de les appeler à un état plus élevé.

Voici ce que je comprends. Ce qui convient le mieux à l'âme que le Seigneur a daigné élever à cette demeure, c'est de faire ce que j'ai dit. Elle doit s'appliquer sans violence et sans bruit à empêcher les discours de l'entendement, mais non pas à le suspendre; j'en dis autant de l'imagination. Il est bon, au contraire, qu'elle se rappelle qu'elle est en la présence de Dieu, et considère qui il est. Si ce que l'entendement éprouve en lui-même le ravit, à la bonne heure; mais qu'il ne cherche pas à comprendre ce que c'est, car une telle faveur est accordée à la volonté; qu'il la laisse donc en jouir, sans rien faire de plus que de lui suggérer quelques paroles d'amour; car bien que nous ne cherchions pas à rester alors sans penser à rien, cela arrive souvent, mais dure très peu de temps.

J'ai déjà exposé ailleurs[1] le motif pour lequel l'entendement se trouble dans cette sorte d'oraison, dont j'ai commencé à parler au début de cette Demeure. J'en ai parlé en même temps que de l'oraison de recueillement. Mais j'aurais dû le faire tout d'abord, car elle

1. *Chemin de la Perfection*, ch. XXXI.

est de beaucoup inférieure à celle des goûts divins dont il a été question, et dont elle est la préparation. Dans l'oraison de recueillement, il ne faut pas laisser la méditation ni le travail de l'entendement. Dans l'oraison des goûts divins où l'eau de la grâce coule de la source même sans passer par des aqueducs, l'entendement s'arrête, ou mieux, est arrêté, parce qu'il voit qu'il ne comprend pas ce qu'il veut; voilà pourquoi il se porte ici et là comme un insensé, sans trouver de repos nulle part. Quant à la volonté qui trouve un repos si intime en son Dieu, elle est profondément peinée de son trouble; mais elle ne doit pas en faire cas, parce qu'elle perdrait une grande partie de la jouissance où elle est. Elle doit le laisser aller et s'abandonner elle-même entre les bras de l'amour. Sa Majesté lui apprendra ce qu'elle a à faire en cet état, où elle ne doit avoir pour ainsi dire d'autre souci que celui de se reconnaître indigne d'une si haute faveur et d'en rendre grâces.

Comme j'ai voulu parler de l'oraison de recueillement, j'ai laissé de côté les effets ou les signes auxquels l'âme reconnaît que Dieu l'a élevée à cette oraison des goûts. Mais j'y reviens. L'âme découvre clairement en elle une sorte de dilatation ou d'agrandissement. Supposez une source qui n'a pas de ruisseau où se déverser, mais dont le bassin qui la contient est fabriqué de telle sorte qu'il s'agrandit au fur et à mesure que l'eau s'y déverse. Ainsi en est-il de l'âme dans cette oraison. Il y a encore beaucoup d'autres merveilles que Dieu opère en elle pour la préparer et la disposer à contenir toutes ses faveurs.

Voici comment se manifestent cette suavité et cette dilatation intérieure : L'âme n'est plus aussi liée que précédemment dans les choses qui concernent le service de Dieu; elle s'y trouve, au contraire, beaucoup plus au large. Sa frayeur de l'enfer n'est plus

aussi grande, bien qu'elle redoute davantage d'offenser Dieu; elle perd ici la crainte servile et elle est remplie de la plus ferme confiance qu'elle jouira de Dieu un jour. La crainte de perdre la santé, qui lui faisait fuir les austérités, a fait place à l'assurance qu'elle peut tout avec le secours du ciel, et elle a un désir plus vif que jamais de se livrer à des pénitences corporelles; l'appréhension qu'elle avait pour les épreuves a diminué parce que sa foi est plus vive; elle comprend que si elle les endure pour Dieu, Sa Majesté lui donnera la grâce de les supporter avec patience; parfois même elle les désire, parce qu'elle se sent fortement portée à accomplir quelque chose pour sa gloire. Comme elle a une connaissance plus haute des perfections divines, elle voit mieux combien elle est pleine de misères; étant déjà admise à goûter les douceurs de Dieu, elle comprend mieux combien sont vils tous les plaisirs d'ici-bas; elle s'éloigne peu à peu de toutes les joies terrestres et elle a plus d'empire sur elle-même pour poursuivre un tel but. Enfin elle a grandi dans toutes les vertus et elle ne manquera pas de réaliser de nouveaux progrès; mais qu'elle ne retourne pas en arrière par quelque offense contre Dieu, parce qu'alors elle perd tout, si élevée qu'elle soit déjà en perfection. Il ne suffit pas, non plus, que Dieu ait accordé une fois ou deux cette oraison pour que l'âme soit enrichie de toutes ces faveurs; il faut qu'elle persévère à les recevoir, car c'est de cette persévérance que dépend tout notre bien.

Je voudrais donner un avis très important à l'âme qui se verrait arrivée à cet état. Elle doit veiller avec un soin extrême à ne pas se mettre dans l'occasion d'offenser Dieu, car elle n'est pas encore formée; elle est semblable au petit enfant qui commence à téter; s'il s'éloigne du sein de sa mère, que lui adviendra-t-il, sinon la mort? Je redoute beaucoup qu'une âme à qui

Dieu accorde une telle faveur ne tombe dans ce malheur si elle s'éloigne dè l'oraison sans une pressante nécessité; supposé même qu'elle ne la reprenne pas sans retard, elle ira de mal en pis. Il y a, je le sais, beaucoup à craindre dans ce cas. Je dis ce que j'ai vu. Je connais quelques personnes dont je ne saurais trop déplorer l'infortune, parce qu'elles se sont éloignées de Celui qui leur montrait tant d'amour en se donnant à elles comme ami, et en le leur prouvant par des œuvres. J'insiste donc pour que l'on ne s'expose pas au danger, car le démon travaille beaucoup plus à séduire une seule de ces âmes qu'un grand nombre d'autres à qui le Seigneur n'accorde pas de telles faveurs. Elles peuvent en effet porter un tort considérable au démon en entraînant d'autres âmes à leur suite et peut-être même en rendant les plus signalés services à l'Église de Dieu. Mais n'y aurait-il d'autre raison que celle de l'amour particulier que Sa Majesté leur témoigne, que cela suffirait pour que le démon ne néglige aucun moyen de les perdre. Voilà pourquoi elles sont violemment tentées, et, si elles s'égarent, leur chute est beaucoup plus profonde que celle des autres.

Quant à vous, mes Sœurs, d'après ce que nous en pouvons juger, vous êtes à l'abri de ces dangers. Mais que Dieu vous préserve de l'orgueil et de la vaine gloire! Si le démon cherche à contrefaire les faveurs dont le Seigneur enrichit l'âme dans cette demeure, vous le reconnaîtrez aux effets. Loin de produire ceux dont nous avons parlé, il en produirait de tout opposés.

Je voudrais vous prémunir contre un péril dont je vous ai déjà parlé ailleurs [1] et dans lequel j'ai vu tom-

1. *Fondations* de la Sainte, ch. VI.

ber des personnes d'oraison et surtout des femmes. Comme nous sommes plus faibles par nature, il y a aussi plus de motifs d'exposer ce que je vais dire. Voici ce dont il s'agit. Quelques-unes, par suite de leurs grandes pénitences, de leurs oraisons ou de leurs veilles, et même sans cela, sont d'une complexion très délicate; si elles reçoivent quelque consolation spirituelle, leur nature succombe. Lorsqu'elles éprouvent un certain contentement intérieur et une défaillance extérieure, ou cette faiblesse qui arrive dans le sommeil des puissances qu'on appelle spirituel, et qui est quelque chose de plus élevé que ce que j'ai dit, il leur semble que c'est tout un; elles se laissent aller à une sorte d'enivrement; plus elles s'y laissent aller, et plus l'enivrement augmente, parce que leur nature se débilite toujours davantage; elles s'imaginent qu'il s'agit vraiment d'un ravissement. Pour moi, j'appelle cela de la niaiserie; car elles ne font pas autre chose alors que de perdre le temps et de ruiner leur santé.

J'ai connu une personne qui restait huit heures en cet état sans perdre le sentiment et sans rien éprouver des choses de Dieu. Quelqu'un comprit ce que c'était; il l'obligea à dormir, à manger et à modérer ses pénitences; c'est ainsi qu'il la délivra. Son confesseur et d'autres personnes s'y étaient trompés; elle-même se faisait illusion, mais elle n'avait pas voulu tromper. Je crois bien que le démon y était pour quelque chose; il voulait en tirer quelque gain et il n'y avait déjà que trop réussi.

Quand cet état vient véritablement de Dieu, comprenons bien que, s'il y a défaillance intérieure et extérieure, l'âme ne succombe pas; elle goûte, au contraire, une joie très vive de se voir si près de Dieu; de plus, cet état, au lieu de durer si longtemps, passe au contraire très vite. Bien que cette ivresse et cette

oraison se renouvellent, elles ne sauraient, s'il ne s'agit pas de la faiblesse dont j'ai parlé, arriver à abattre le corps ni à produire en lui une souffrance extérieure. Voilà pourquoi vous êtes prévenues que si vous éprouviez quelque chose de semblable à ce que j'ai dit de cette personne, vous devez en aviser la Supérieure et faire diversion le plus que vous pourrez. La Supérieure défendra à ces Sœurs les longues heures d'oraison; elle ne leur en permettra que très peu. Elle leur commandera, en outre, de bien dormir et de bien manger, jusqu'à ce que les forces corporelles leur soient revenues, si toutefois elles les ont perdues parce qu'elles se sont privées de sommeil et de nourriture. Dans le cas où leur nature serait si faible que tous ces moyens se trouveraient insuffisants, elles peuvent m'en croire, Dieu ne les appelle qu'à la vie active; d'ailleurs il faut de tout dans nos monastères. On doit occuper ces Sœurs dans les offices, et veiller à ce qu'elles ne gardent que très peu la solitude, pour ne pas les exposer à perdre complètement la santé; ce sera là une grande mortification pour elles; mais le Seigneur veut, en la leur imposant, éprouver leur amour par la manière dont elles supporteront son absence; au bout d'un certain temps, il daignera leur rendre la santé; dans le cas contraire, elles se contenteront de gagner des mérites en priant vocalement et en faisant l'obéissance; elles mériteront ainsi ce qu'elles auraient obtenu par l'oraison des goûts de la vie de contemplation et peut-être même davantage.

Il pourra se rencontrer encore des personnes, comme j'en ai connu, qui ont la tête et l'imagination très faibles; il leur semble voir tout ce qu'elles pensent. Cela est très dangereux, peut-être en parlerai-je plus loin; en tout cas, je n'en dis pas davantage en ce moment. Si je me suis beaucoup étendue à traiter de cette Demeure, c'est parce qu'elle est celle, à mon avis,

où entrent le plus grand nombre d'âmes; de plus, le naturel s'y trouvant mêlé au surnaturel, le démon peut y causer plus de préjudice que dans les autres dont je vais parler, et où le Seigneur ne lui laisse pas tant de pouvoir. Que ce divin Maître soit loué à jamais! Ainsi soit-il!

CINQUIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle commence à traiter de la manière dont l'âme s'unit à Dieu dans l'oraison et expose les signes auxquels on reconnaît qu'il n'y a pas d'illusion.

O mes Sœurs, comment me sera-t-il possible de vous exposer les richesses, les trésors et les délices qui se trouvent dans ces cinquièmes Demeures? Il serait mieux, à mon avis, de ne rien vous dire de celles dont il me reste à traiter, puisque les paroles ne peuvent l'exprimer, ni l'entendement le comprendre, ni les comparaisons en fournir une idée; les choses d'ici-bas sont trop viles pour nous y aider. O mon Seigneur, envoyez-moi du ciel votre lumière afin que je puisse éclairer quelque peu ces religieuses : ce sont vos servantes; vous avez daigné élever plusieurs d'entre elles à la jouissance presque ordinaire de ces délices, et je voudrais les prémunir contre les embûches du démon dans le cas où il viendrait à se transformer en ange de lumière; elles n'ont d'ailleurs d'autre désir que celui de vous plaire.

J'ai dit que quelques-unes étaient élevées à cet état; néanmoins elles sont peu nombreuses, je crois, celles qui n'entrent pas dans cette Demeure dont je vais parler maintenant. Il y a sans doute du plus et du moins; voilà pourquoi j'ai dit que la plupart y entrent. Évidemment certaines faveurs de cette Demeure dont je

vais traiter ne sont, à mon avis, le partage que d'un petit nombre; mais, bien que les autres âmes n'arrivent seulement qu'à la porte de cette Demeure, c'est déjà une insigne miséricorde que Dieu leur fait; car si beaucoup sont appelés, il y a peu d'élus.

Je vous dirai maintenant que nous toutes qui portons ce saint habit du Carmel, nous sommes appelées à l'oraison et à la contemplation. Telle a été, en effet, notre première institution. Nous descendons de cette race de saints religieux du Mont Carmel qui ne s'enfonçaient dans une solitude si profonde et ne vouaient au monde un mépris si absolu que pour aller à la recherche de ce trésor, je veux dire de cette perle précieuse dont nous parlons. Et cependant il y en a bien peu parmi nous qui arrivent aux dispositions requises pour que le Seigneur la leur découvre. A l'extérieur, je l'avoue, nous allons bien, et nous pratiquons ce qui est nécessaire pour l'exercice des vertus; mais pour arriver à l'état dont je parle, il faut travailler beaucoup, oui beaucoup et ne nous négliger en rien. Aussi, mes Sœurs, courage! puisque nous pouvons d'une certaine manière jouir du ciel sur la terre. Demandons au Seigneur de nous accorder son secours, afin que nous ne soyons pas privées par notre faute de la faveur dont nous parlons. Prions-le de daigner nous montrer le chemin, et de mettre en notre âme la force de creuser jusqu'à ce que nous ayons trouvé ce trésor caché; car en vérité il est au-dedans de nous-mêmes. Voilà ce que je voudrais vous faire comprendre, si le Seigneur daigne m'en rendre capable.

J'ai dit : Que Dieu donne des forces à notre âme, pour nous faire connaître que les forces du corps ne sont nullement nécessaires, s'il ne les accorde pas. Il ne met personne dans l'impossibilité d'acquérir ses richesses, et il est content dès lors qu'on donne ce que l'on a. Béni soit un Dieu si grand!

Mais considérez, mes filles, ce que vous avez à faire ici. Dieu ne veut pas que vous réserviez quoi que ce soit, peu ou beaucoup. Il réclame pour lui tout ce que vous avez; et, selon que votre don sera plus ou moins absolu, ses faveurs seront plus ou moins élevées; il n'y a pas de meilleure preuve que celle-là pour reconnaître si notre oraison est arrivée ou non jusqu'à l'union.

Ne vous imaginez pas que c'est un sommeil des puissances comme dans la Demeure précédente. Je dis sommeil, parce qu'il semble en effet que dans cette Demeure l'âme est comme endormie : elle ne dort pas complètement, et elle ne se sent pas, non plus, éveillée. Mais ici, toutes nos puissances sont endormies et même profondément endormies par rapport à toutes les choses du monde et à nous-mêmes. Et en vérité, l'âme est comme privée de sentiment durant le peu de temps que dure cette oraison d'union; et le voudrait-elle, il lui serait impossible de penser à rien d'ici-bas. Aussi elle n'a pas besoin d'user d'artifice pour suspendre son entendement. Si elle aime, elle est dans un tel sommeil qu'elle ignore comment elle aime; elle ne sait pas même ce qu'elle aime, ni ce qu'elle voudrait. Enfin, elle est comme complètement morte au monde, pour vivre davantage en Dieu; voilà pourquoi c'est une mort délicieuse. C'est une mort; car l'âme est affranchie de toutes les opérations qu'elle peut avoir, tout en étant unie à son corps; et cette mort est pleine de délices, parce que, si l'âme semble vraiment se séparer de son corps, c'est pour mieux jouir de Dieu; aussi, je ne sais même pas s'il reste assez de vie au corps pour respirer. En y réfléchissant en ce moment, il m'a semblé que non; du moins, si on respire, on ne s'en rend pas compte. L'entendement voudrait employer toute son activité à comprendre quelque chose de ce que l'âme éprouve; mais comme il ne sau-

rait y réussir, il est tout ravi; s'il n'est pas complètement dans l'extase, il ne peut du moins remuer ni pied ni main, comme on le dit d'une personne qui est tellement évanouie qu'elle nous paraît morte.

O secrets de Dieu! Je ne me lasserais jamais de chercher à vous les faire comprendre, mes filles, si je pensais y réussir quelque peu. Aussi dirai-je peut-être mille folies avant d'arriver à vous exposer une seule fois ce qu'il faut pour que nous célébrions ensemble de toutes nos forces les louanges du Seigneur.

J'ai dit que ce n'était pas un sommeil, parce que, dans la Demeure dont j'ai parlé, l'âme, tant qu'elle n'a pas une longue expérience, se demande avec anxiété ce qui a eu lieu. Était-elle dans l'illusion? Était-elle endormie? Est-ce une faveur de Dieu, ou bien n'est-ce pas le démon qui s'est transformé en ange de lumière? Mille doutes l'envahissent, et il est bon qu'elle les ait, car, je le répète, notre nature elle-même peut nous tromper alors quelquefois. Sans doute, il est plus difficile aux bêtes venimeuses d'entrer dans la quatrième Demeure que dans les précédentes; bien que les petits lézards, étant plus effilés, se glissent partout; ils ne font pas de mal, surtout si on les méprise, comme je l'ai dit, mais ce sont de petites pensées qui procèdent de l'imagination ou des causes que j'ai signalées, et qui ne laissent pas d'être souvent importunes. Dans cette cinquième Demeure, au contraire, les lézards, si effilés qu'ils soient, ne peuvent pénétrer, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient empêcher l'âme de goûter la faveur dont elle jouit.

J'oserais affirmer que si c'est vraiment une union avec Dieu, le démon ne peut entrer dans cette partie du château, ni nous porter le moindre tort. Sa Majesté, en effet, est unie d'une manière si étroite à l'essence de l'âme qu'il n'ose pas s'approcher, et qu'il ne doit

même pas connaître ce secret. Cela d'ailleurs est bien clair, car s'il ne connaît pas, dit-on, nos pensées, il connaîtra moins encore un secret si profond que Dieu ne confie même pas à notre entendement. Oh! quelle faveur! Oh! quel heureux état, puisque ce maudit ne peut nous y faire aucun mal. Aussi l'âme retire-t-elle alors les plus précieux avantages, car c'est Dieu qui opère en elle, sans que personne ni elle-même puissent troubler son action. Que ne donnera-t-il pas, Lui qui est si désireux de donner et qui peut donner tout ce qu'il veut!

Vous êtes troublées, ce me semble, parce que j'ai dit : *si c'est une véritable union avec Dieu*, et vous me demandez s'il n'existe pas d'autres unions. Eh certes oui, il y en a d'autres! ne serait-ce que l'union à des choses vaines, que l'on aime beaucoup et à l'aide desquelles le démon peut, lui aussi, transporter l'âme! Mais cette union est d'une autre sorte que celle de Dieu; elle n'apporte ni délices, ni satisfaction, ni paix, ni joie. Quant à l'union avec Dieu, elle est au-dessus de toutes les joies de la terre, de toutes les délices, de tous les contentements, et les surpasse de beaucoup. La source de ces contentements n'a rien à voir avec ceux de la terre, et le sentiment qu'ils produisent en est complètement différent, comme vous le saurez par expérience. J'ai dit quelque part[1] que ces derniers ressemblent à ceux qui sont éprouvés par notre corps grossier, tandis que les contentements spirituels pénètrent jusqu'au plus intime de nous-mêmes; cette comparaison est exacte; je ne sais comment je pourrais mieux dire.

Mais, semble-t-il, vous n'êtes pas encore satisfaites, parce que vous vous imaginerez que vous pouvez vous tromper, et que ces choses intimes sont très difficiles

1. *Chemin de la perfection*, ch. XXXI.

à discerner. J'avoue que pour ceux qui en ont l'expérience ce qui est dit suffit, parce qu'il y a une notable différence entre les joies de l'oraison d'union et celles de la terre. Mais je veux vous donner un signe clair à l'aide duquel vous ne pourrez ni vous tromper, ni douter que la faveur vient de Dieu. Sa Majesté me l'a rappelé aujourd'hui même à la mémoire, et ce signe-là, à mon avis, est certain.

Lorsque je parle de ces choses difficiles, et bien que je croie les comprendre et dire vrai, je me sers toujours de cette expression : *il me semble;* car je suis toute disposée, si je me trompe, à m'en rapporter au jugement des vrais savants. Bien qu'ils n'aient point éprouvé les faveurs de cet état, ils ont je ne sais quelle lumière, parce que Dieu les destine à éclairer son Église ; et lorsqu'il s'agit d'une vérité, ils sont assistés pour la reconnaître. Quand, loin d'être adonnés à la dissipation, ils sont de vrais serviteurs de Dieu, ils ne s'étonnent jamais des merveilles que le Seigneur opère; ils savent parfaitement que sa main peut en accomplir beaucoup d'autres et de plus étonnantes encore. S'ils en trouvent de moins connues, ils doivent, en considérant celles qui sont rapportées dans les livres, juger qu'on peut les accepter. Voilà ce que m'a prouvé une longue expérience. Je connais aussi ces demi-savants qui ont peur de tout, et qui m'ont tant coûté. Du moins, à mon avis, celui qui ne croit pas que Dieu peut accorder encore beaucoup d'autres grâces plus élevées, qu'il a voulu et veut parfois de nos jours en faire part à ses créatures, tient la porte de son âme bien fermée à de semblables faveurs. Pour vous, mes Sœurs, que cela ne vous arrive jamais; soyez assurées, au contraire, que Dieu est capable de réaliser encore beaucoup de merveilles plus hautes. N'allez pas examiner si ceux à qui il les accorde sont mauvais ou bons. Sa Majesté le sait, comme je vous l'ai dit; et ce n'est pas là notre

affaire; mais servons-la avec simplicité de cœur et humilité. Louons-la également de ses œuvres et de ses merveilles.

Je reviens au signe dont je veux parler, à celui qui est le vrai. Vous voyez cette âme que Dieu prive complètement d'intelligence par rapport à toutes les choses créées, pour mieux imprimer en elle la véritable sagesse; elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend rien durant le temps de cette oraison; ce temps est court sans doute, mais il doit lui paraître encore beaucoup plus court qu'il ne l'est en fait. Dieu s'établit lui-même dans l'intime de cette âme, de telle sorte que, quand elle revient à elle-même, elle ne saurait avoir le moindre doute qu'elle n'ait été en Dieu et que Dieu n'ait été en elle. Cette vérité s'imprime si fortement en elle, et se passerait-il plusieurs années sans qu'elle reçût de nouveau une pareille grâce, qu'elle ne pourrait ni l'oublier ni la révoquer en doute. Elle reconnaît, en outre, cette vérité par les effets qu'elle en ressent et dont je parlerai plus tard, car c'est là un point très important.

Mais, me direz-vous, comment l'âme a-t-elle vu, comment a-t-elle compris cette faveur, puisqu'elle ne voit ni ne comprend? Je ne dis pas qu'alors elle l'a vue. C'est ensuite qu'elle s'en rend parfaitement compte. Ce n'est point une vision proprement dite, c'est une certitude qu'elle possède et que Dieu seul peut donner. Je connais une personne qui, ne sachant pas encore que Dieu est en toutes choses par présence, par puissance et par essence, le crut fermement après une faveur de cette sorte. Elle demanda à l'un de ces demi-savants dont j'ai parlé comment Dieu est en nous. Or, il n'en savait pas plus que cette personne n'en savait elle-même avant que Dieu ne lui en eût donné l'intelligence; et il lui répondit que Dieu n'était en nous que par sa grâce. Mais comme elle était alors

si persuadée de la vérité, elle ne le crut point. Elle interrogea ensuite de vrais savants[1]; mais ceux-ci lui dirent ce qui en était, et elle en fut très consolée.

Ne vous imaginez pas faussement que cette certitude ait pour objet une forme corporelle, comme le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très saint Sacrement, bien que nous ne le voyions pas lui-même; elle est toute différente ici; elle vient de la Divinité seule. Mais comment, me direz-vous, pouvons-nous avoir une telle certitude de ce que nous ne voyons pas? Pour moi, je l'ignore. C'est là une œuvre de Dieu, et je sais que je dis vrai. J'affirmerai même que, si quelqu'un n'a pas cette certitude, son âme n'a pas été unie tout entière, mais seulement par quelqu'une de ses puissances; ou bien elle aura reçu quelqu'une de ces innombrables faveurs que Dieu se plaît à accorder. Quand il s'agit de semblables questions, nous ne devons point chercher des raisons pour savoir comment les choses se passent; dès lors que notre entendement ne saurait les comprendre, pourquoi voudrions-nous nous y consumer en vain? Il nous suffit de comprendre que la puissance de Celui qui agit de la sorte est infinie.

Dés lors que nous ne pouvons rien malgré tous nos efforts pour obtenir la faveur de l'union, et que c'est Dieu seul qui la réalise, ne nous imaginons pas que nous pourrons la comprendre.

Au sujet de cette expression : *nous ne pouvons rien*, je me rappelle en ce moment cette parole que vous avez entendue et que l'Épouse dit dans les *Cantiques* : *Le Roi m'a introduite dans ses celliers*, ou *m'a mise*, je crois[2]. Elle ne dit pas qu'elle y est allée d'elle-même. Elle ajoute qu'*elle cherchait son Bien-Aimé de toutes parts*[3].

1. *Vie*, ch. XVIII, où elle raconte qu'elle en parla à un Père dominicain.
2. Réminiscence du Cant., I, 3.
3. Cant., XIII, 1, 2.

Or cette union, d'après moi, est le cellier où le Seigneur la place, quand il veut, et comme il veut, et où nous ne saurions pénétrer de nous-mêmes, malgré toute notre industrie. C'est à Sa Majesté de nous introduire et de nous placer dans le centre de notre âme. Afin de mieux nous manifester ses merveilles, le Seigneur ne veut pas que nous y apportions d'autre coopération que celle de la volonté qui s'est soumise entièrement à lui, ni qu'on lui ouvre la porte des puissances et des sens qui sont tous endormis. Il entre dans le centre de notre âme, sans passer par aucune de ses portes, comme il entra chez ses disciples, quand il leur dit : *La paix soit avec vous*[1], ou qu'il sortit du sépulcre, sans lever la pierre qui le fermait. Vous verrez plus loin, dans la dernière Demeure, comment Sa Majesté veut que l'âme goûte sa présence dans le centre d'elle-même beaucoup mieux qu'ici. O mes filles, quelles vues profondes nous aurons, si nous ne voulons considérer que notre bassesse et notre misère et comprendre que nous sommes indignes d'être les servantes d'un Maître si grand dont les merveilles surpassent la portée de notre entendement ! Qu'il soit loué à jamais ! Ainsi soit-il !

1. S. Jean, XX, 19.

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet; elle explique l'oraison d'union par une comparaison très ingénieuse, et indique ses effets dans l'âme; c'est une doctrine très importante.

Il vous semblera que tout est déjà dit sur les merveilles que l'on contemple dans cette Demeure; cependant, j'aurais encore beaucoup à ajouter, parce que, je le répète, il y a dans ces Demeures du plus et du moins. Quant à ce qui regarde l'oraison d'union elle-même, je crois que je n'ai rien de plus à vous exposer; mais quant à ce qui concerne les merveilles que Dieu opère dans l'âme qui se prépare à les recevoir, il y aurait beaucoup à dire. Je parlerai de quelques-unes, et je montrerai dans quel état se trouve l'âme après les avoir reçues. Afin de me faire mieux comprendre, je veux me servir d'une comparaison très appropriée. Je vous montrerai, en outre, que si nous ne pouvons rien pour obtenir cette union elle-même que Dieu réalise en nous, nous pouvons cependant faire beaucoup, quand nous nous mettons dans les dispositions requises pour que Sa Majesté nous l'accorde.

Vous aurez entendu parler de la façon merveilleuse dont se fait la soie et dont Dieu seul peut être l'inventeur. Vous aurez appris, en outre, comment elle vient d'une semence qui ressemble à de petits grains de poivre. Pour moi je n'ai jamais vu cette semence, mais j'ai entendu parler de ce que je vous raconte, et si ce que je vous dis n'est pas exact, je n'en suis pas

responsable[1]. Or, dès que les mûriers commencent à se couvrir de feuilles, cette semence se met, elle aussi à prendre vie sous l'action de la chaleur; et tant que l'aliment qui doit la soutenir n'est pas prêt, elle demeure comme morte. C'est donc avec les feuilles de mûrier que se nourrissent les vers qui viennent de cette semence. A peine ont-ils grandi, qu'on place devant eux de petites branches, où avec leurs petites bouches ils filent la soie qu'ils tirent d'eux-mêmes; ils font ainsi de petites coques très étroites, où ils se renferment. C'est là que ces vers qui sont grands et difformes trouvent la fin de leur vie; puis de cette coque elle-même sort un papillon blanc très gracieux.

Mais si cela ne se voyait pas de nos jours et qu'on nous la racontât comme une chose du temps passé, qui pourrait le croire? Comment pourrions-nous imaginer qu'un être privé de raison, comme un pauvre petit ver de terre, et j'en dirais autant de l'abeille, fût si diligent à travailler pour notre profit; qu'il fût même si industrieux et perdît la vie à ce travail? Cela suffit, mes Sœurs, pour vous aider quelque peu à méditer, alors même que je ne vous en dirais pas davantage. Vous pourrez considérer là les merveilles et la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de chaque chose? Voilà pourquoi il est très utile de nous occuper à méditer les grandes œuvres de ses mains et à nous réjouir d'être les Épouses d'un Roi si sage et si puissant. Revenons à notre sujet.

L'âme, représentée par ce ver de terre, commence à vivre quand, à l'aide de la chaleur de l'Esprit-Saint, elle commence à profiter du secours général que Dieu nous accorde à tous, et à user des remèdes qu'il a

1. Il s'agit, en effet, non d'une *graine*, ni d'une semence, mais bien de l'œuf du ver à soie. Le renseignement donné à la Sainte n'était donc pas exact.

confiés à l'Église, comme la confession fréquente, la lecture des bons livres, les sermons; ce sont là, en effet, autant de remèdes pour l'âme qui est morte par ses négligences ou ses fautes, et qui se trouve encore dans l'occasion de pécher. Avec eux elle reprend peu à peu la vie; elle se soutient par les moyens que je viens de dire et les bonnes méditations; enfin elle a grandi, et c'est l'état où je la considère, sans me préoccuper de son état précédent. Or quand ce ver, dont j'ai parlé au commencement, a grandi, il commence à filer la soie et à construire la demeure où il doit mourir. Je voudrais vous montrer maintenant que cette demeure pour l'âme c'est le Christ. J'ai lu, ce me semble, ou entendu dire quelque part que *notre vie est cachée dans le Christ* ou *en Dieu*, ce qui est tout un, ou que *le Christ est notre vie*[1]. Mais que la citation soit exacte ou non, peu importe pour le but que je me propose.

Par là, vous voyez, mes filles, ce que nous pouvons réaliser avec le secours de Dieu, afin que Sa Majesté devienne notre demeure, comme elle l'est dans cette oraison d'union, et comment d'ailleurs nous préparons nous-mêmes cette demeure. Je semble vouloir dire que nous pouvons enlever ou ajouter à Dieu quelque chose, car je dis qu'il est la demeure que nous pouvons nous-mêmes construire pour nous y introduire. Eh quoi! nous aurions ce pouvoir! Évidemment, nous ne pouvons rien enlever ni ajouter à Dieu; mais ce que nous pouvons c'est retrancher de nous-mêmes et donner de nous-mêmes comme font les petits vers à soie. Nous aurons à peine accompli tout ce qui dépend de nous, que Dieu prendra ce petit travail qui n'est rien, l'unira à sa grandeur et lui donnera tant de prix qu'il en sera lui-même la récompense. Et ainsi, comme c'est lui qui a fait presque tous les frais, il unit nos

1. Col., c. III, 3, 4.

petits travaux aux grands travaux qu'il a endurés, afin qu'ils deviennent une même chose avec eux.

Courage, donc mes filles, hâtons-nous d'accomplir cette œuvre et de former le tissu de notre petite coque mystique; renonçons à notre amour-propre et à notre volonté propre; détachons-nous de toutes les choses de la terre; livrons-nous à la pénitence, à l'oraison, à la mortification, à l'obéissance et à toutes les autres pratiques de vertus que vous connaissez. Plaise à Dieu que nos œuvres répondent aux lumières que nous avons et aux enseignements que l'on nous a donnés! Qu'il meure, oui, qu'il meure, ce ver mystique, comme le fait le ver à soie, dès qu'il a terminé l'ouvrage pour lequel il a été créé; et alors vous constaterez comment vous verrez Dieu, et vous vous trouverez enveloppées de sa grandeur, ainsi que le petit ver à soie dans sa coque. Quand je dis que vous verrez Dieu, je l'entends de la manière que j'ai expliquée et d'après laquelle il se donne à sentir dans l'oraison d'union.

Considérons maintenant ce que devient ce ver mystique; car c'est pour en arriver là que j'ai dit tout ce qui précède. Lorsqu'il est élevé à cette oraison d'union, il est bien mort au monde et il se transforme en un petit papillon blanc. O puissance de Dieu! qui pourra exprimer l'état de l'âme après cette union durant laquelle elle a été abîmée dans la grandeur de Dieu et si étroitement unie à lui pendant quelques instants? Je dis : quelques instants, car ce temps, à mon avis, n'arrive jamais à une demi-heure. Je vous le dis en toute vérité, cette âme ne se reconnaît plus. Il y a la même différence entre son état passé et son état actuel qu'entre ce ver à soie difforme et le petit papillon blanc. Elle ne sait comment elle a pu mériter un bien d'un si haut prix, je veux dire : elle ne sait d'où il a pu lui venir; ce qu'elle sait très bien, c'est qu'elle ne l'a point mérité.

Son désir de glorifier le Seigneur est de telle sorte qu'elle voudrait se consumer et endurer mille fois la mort par amour pour lui. Et alors elle appelle de tous ses vœux les plus rudes travaux, sans qu'elle puisse faire autre chose. Son souhait le plus ardent est de se livrer à la pénitence, de rechercher la solitude. Elle voudrait que Dieu fût connu de tous les hommes. De là lui vient une peine extrême à la vue des offenses commises contre Sa Majesté. Je parlerai plus en détail de ces effets de l'oraison d'union dans la prochaine Demeure, parce que ce qui s'y passe est presque la même chose que dans celle-ci; mais la puissance de ces effets est toute différente dans l'une et dans l'autre; et, je le répète, si l'âme, une fois élevée à cette oraison, s'efforce d'aller plus avant, elle verra de grandes choses.

Mais que ne pouvez-vous voir l'inquiétude de notre mystique papillon, bien qu'il n'ait jamais encore goûté autant de paix et de calme! C'est là vraiment un spectacle bien capable de nous porter à louer Dieu; car il ne sait où se poser ni où se fixer. Après avoir goûté un si profond repos en Dieu, il ne trouve rien sur la terre qui puisse le contenter, surtout quand le Seigneur lui a donné souvent à boire du vin de ses délices où il trouve presque chaque fois de nouveaux profits. Désormais, il ne compte pour rien les œuvres qu'il a accomplies, quand il n'était qu'un simple ver et formait peu à peu le tissu de sa coque. Les ailes lui ont poussé; comment se contenterait-il de marcher à pas lents lorsqu'il peut voler? Il regarde comme peu de chose tout ce qu'il peut faire pour Dieu, tant ses désirs de le glorifier sont intenses. Il ne s'étonne plus de tout ce qu'ont enduré les Saints. Il comprend, en effet, par sa propre expérience comment le Seigneur aide et transforme l'âme. Cette âme ne semble plus la même; sa physionomie est tout autre. De faible qu'elle était pour se livrer aux austérités, elle est

devenue forte pour les accomplir. Son attachement aux parents, aux amis, aux biens de ce monde, ne pouvait être vaincu ni par ses efforts, ni par ses résolutions, ni par sa volonté; elle se sentait toujours plus enchaînée; maintenant elle est tellement libre que c'est même une peine pour elle d'être obligée d'accomplir ce qu'elle doit pour ne point offenser Dieu. Tout la fatigue, parce qu'elle sait que le véritable repos ne saurait lui venir des créatures.

Il semble que je m'étends beaucoup sur ce point. Mais je pourrais en dire bien plus encore; une âme qui aura reçu de Dieu cette faveur de l'union trouvera même que j'en dis peu.

Il ne faut pas s'étonner si ce petit papillon cherche de nouveau où il pourra se poser, car il se trouve tout dépaysé au milieu des choses de ce monde. Mais où ira-t-il ce pauvre petit papillon? Retourner au lieu d'où il est sorti, il ne le peut. Car, je le répète, l'âme ne saurait arriver par elle-même à cette faveur; tous ses efforts sont inutiles, tant qu'il ne plaît pas à Dieu de la lui accorder de nouveau. O Seigneur, quelles épreuves nouvelles commencent pour elle! et qui l'eût jamais dit, après une grâce si élevée? Enfin, enfin d'une manière ou de l'autre, il faut porter la croix, tant que nous sommes sur cette terre.

Si quelqu'un affirmait, que depuis qu'il est parvenu à cet état, il se trouve toujours dans le repos et dans les délices, je dirais, au contraire, qu'il n'y est jamais parvenu. S'il est arrivé à la demeure précédente, il aura peut-être eu quelque goût provoqué en partie soit par la faiblesse naturelle, soit encore par le démon qui lui donne la paix pour lui livrer ensuite une guerre beaucoup plus terrible. Je ne veux pas dire que ceux qui sont élevés à cet état ne goûtent pas la paix; ils la possèdent, et elle est très profonde en eux; car leurs épreuves sont d'un si haut prix et d'une source si

excellente, que, si vives qu'elles soient, elles produisent la paix et le contentement. Le dégoût que leur donnent les choses du monde engendre en eux un désir d'en sortir tellement pénible que si quelque chose peut le calmer, c'est la pensée que Dieu les veut encore sur cette terre. Et encore cela ne suffit pas; l'âme, en effet, malgré tous les progrès dont nous avons parlé, n'a pas encore cette soumission parfaite à la volonté de Dieu, qu'elle aura plus tard; sans doute, elle ne laisse pas de s'y conformer; mais elle en éprouve une peine très vive qu'elle ne peut comprimer parce qu'elle n'a pas reçu une grâce plus forte et elle se répand en larmes abondantes. Telle est sa peine chaque fois qu'elle se met en oraison. Peut-être ce chagrin provient-il en partie de la douleur qui lui est causée quand elle voit combien Dieu est offensé et peu honoré en ce monde, comme aussi combien sont nombreux les hérétiques et les Maures qui se damnent. Mais ce qui l'afflige le plus, c'est la perte des chrétiens. Sans doute, elle sait que la miséricorde de Dieu est sans borne et que ces infortunés peuvent, malgré tous les désordres de leur vie, se convertir et faire leur salut, mais elle craint qu'ils ne se damnent en grand nombre.

O puissance de Dieu! il n'y a que peu d'années, et peut-être que peu de jours, cette âme ne songeait qu'à elle-même. Qui donc lui a donné une sollicitude si pleine d'angoisses? car voudrions-nous durant plusieurs années considérer un sujet si digne de compassion que nous ne pourrions pas ressentir le chagrin qui l'opprime. Mais, quoi donc! me dira-t-on, si je m'exerce durant de longs jours et des années à considérer la gravité du mal qu'il y a à offenser Dieu; si je songe que ceux qui se damnent sont ses enfants et mes frères, si je médite sur les dangers au milieu desquels nous vivons, et sur le bonheur qu'il y aurait pour nous à quitter cette misérable vie, est-ce que je ne pourrais

pas me procurer de pareils sentiments? Non, mes filles, non! La peine qu'éprouve l'âme, après avoir été élevée à l'oraison d'union, est toute différente de celle que nous nous procurons par ces considérations. Cette dernière, nous pourrions bien l'avoir, avec l'aide de Dieu et de longues méditations; mais elle n'arrive pas jusqu'au fond des entrailles; celle-là, au contraire, semble hacher l'âme et la moudre, sans qu'elle le recherche, et même parfois sans qu'elle le désire.

Mais qu'est-ce donc que cette souffrance? d'où vient-elle? Je vais vous le dire. N'avez-vous pas entendu ce que je vous ai dit déjà plus haut de l'Épouse des Cantiques en parlant d'un autre sujet? *Dieu l'a placée dans le cellier du vin et il a réglé en elle la charité.* Voilà l'explication des souffrances de l'âme. Elle a fait l'abandon complet d'elle-même entre les mains de Dieu, et l'amour qu'elle lui porte la rend tellement soumise qu'elle ne sait et ne veut rien, si ce n'est qu'il dispose d'elle à son gré. Une telle faveur, à mon avis, il ne l'accordera jamais qu'à l'âme qu'il regarde déjà comme sienne. Il veut que, sans qu'elle sache comment, elle sorte de l'oraison d'union marquée de son sceau; car, en vérité, l'âme en cet état est absolument comme une cire sur laquelle on imprime le sceau; ce n'est pas la cire qui se l'imprime elle-même; elle est seulement disposée à le recevoir; elle est molle, et encore ce n'est pas elle qui s'amollit de la sorte; elle est dans le repos et reçoit l'impression sans résistance. O bonté de Dieu! Tout doit se faire à vos frais! Vous ne demandez qu'une chose, c'est-à-dire que notre volonté consente et que notre âme, représentée par la cire, ne vous oppose pas le plus petit obstacle.

Voyez maintenant, mes Sœurs, ce que notre Dieu accomplit alors pour cette âme afin qu'elle se reconnaisse comme étant désormais sa propriété. Il lui donne de ses biens, et cela même que son divin Fils a eu sur

cette terre. Il ne saurait lui accorder une plus haute faveur. Or qui plus que son divin Fils a désiré sortir de cette vie? C'est ce que le divin Sauveur disait à la Cène : *J'ai désiré ardemment!* Mais comment, ô Seigneur, est-ce que vous n'avez pas redouté cette mort si douloureuse, si pénible, si effrayante que vous deviez endurer? Non, répond-il, parce que l'amour immense que j'éprouve pour les âmes et le désir que j'ai de leur salut surpassent incomparablement toutes ces souffrances. Les angoisses que j'ai endurées et que j'endure depuis mon entrée en ce monde par suite de ce zèle sont telles que les autres ne sont rien en comparaison.

Aussi j'ai réfléchi bien souvent à ces paroles. Je sais le tourment qu'a enduré et endure une âme que je connais[1] à la vue des offenses faites à Notre-Seigneur; il est tellement cruel qu'elle préférerait de beaucoup la mort à ce tourment; or, quand une âme dont la charité est si faible et même, nous pouvons bien le dire, presque rien comparée à celle du Christ, éprouvait un supplice si insupportable, je me demande ce que devait être le martyre de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Que ne devaient pas être les douleurs de sa vie? car toutes les choses étaient présentes à son regard et il voyait sans cesse les offenses énormes qui se commettaient contre son Père. Il n'y a aucun doute pour moi : elles durent être beaucoup plus vives que les souffrances de sa très sainte Passion. Alors du moins, il se trouvait à la fin de ses travaux; de plus, il était content de voir que sa mort allait remédier à nos maux; il montrait enfin l'amour qu'il portait à son divin Père en acceptant tant de souffrances pour sa gloire. Toutes ces considérations devaient modérer l'excès de ses tourments; c'est ce qui arrive ici-bas

1. La Sainte parle d'elle-même.

à ceux qui par suite de la violence de leur amour, ne ressentent presque pas les plus austères pénitences auxquelles ils se livrent, et voudraient en faire beaucoup plus, tant elles leur semblent légères. Qui pourra dire ce qui se passait en Sa Majesté, quand Elle put, au milieu de si terribles tortures, montrer à son Père avec quelle souveraine perfection Elle accomplissait sa volonté et aimait le prochain? Oh! quelle joie ineffable il y a à souffrir en faisant la volonté de Dieu! Mais la vue de tant d'offenses faites si constamment à Sa Majesté et de tant d'âmes sur le chemin de l'enfer devait être, à mon avis, un tourment si terrible pour le Sauveur que, s'il n'avait pas été plus qu'un homme, un seul jour d'un pareil tourment aurait suffi pour lui arracher mille vies, à plus forte raison l'unique vie qu'il avait.

CHAPITRE III

Elle continue le même sujet. Elle parle d'une autre sorte d'union à laquelle l'âme peut arriver avec la grâce de Dieu, et de l'importance de l'amour du prochain pour atteindre ce but. Cette doctrine est très utile.

Revenons à notre petite colombe[1], c'est-à-dire à l'âme, et considérons quelques-unes des faveurs que Dieu lui accorde en cet état. Je suppose toujours qu'elle doit travailler à se perfectionner dans le service de Notre-Seigneur et la connaissance d'elle-même. Si, en effet, elle se contente de recevoir la faveur de l'union, et que, la considérant comme assurée pour l'avenir, elle vient à se négliger et à se fourvoyer dans le chemin du ciel, c'est-à-dire dans l'accomplissement de la loi divine, elle subira le sort réservé au papillon qui naît du ver à soie et qui, après avoir laissé une semence d'où naîtront d'autres papillons, demeure lui-même mort pour jamais.

J'ai dit qu'il laisse une semence. Ainsi en est-il de l'âme. Je suis persuadée, en effet, que Dieu ne veut pas qu'une faveur aussi haute que celle de l'union soit donnée en vain, et que, si elle ne sert à l'âme qui en est l'objet, d'autres au moins puissent en profiter. Durant le temps qu'elle persévère dans le bien et possède les désirs et les vertus dont j'ai parlé, elle est

1. La Sainte a parlé d'un *papillon*, et non d'une *colombe*.

toujours utile aux autres et leur communique le feu divin qui la consume; mais alors même qu'elle ait déjà perdu ces biens, il lui arrive de conserver encore le désir d'être utile au prochain; elle est également heureuse de faire connaître les grâces que Dieu prodigue à ceux qui l'aiment et qui le servent. J'ai connu une personne de cette sorte; bien que très infidèle dans le service de Dieu, elle était cependant très contente d'être utile aux autres en les faisant profiter des grâces qu'elle avait reçues et en montrant le chemin de l'oraison à ceux qui ne le connaissaient pas. De la sorte elle fit beaucoup de bien, oui, beaucoup[1]. Depuis lors, le Seigneur lui a donné de nouveau sa lumière. A la vérité, elle n'avait pas encore connu les admirables effets de l'oraison d'union dont j'ai parlé. Mais combien ne doit-il pas y en avoir qui reçoivent des communications de Notre-Seigneur, qui sont appelés à l'apostolat comme Judas, ou à la royauté comme Saül, et qui ensuite se perdent par leur faute? Cela nous montre, mes Sœurs, que, si nous voulons nous préserver d'un tel malheur et gagner toujours de nouveaux mérites, le moyen sûr est de se tenir dans l'obéissance et de ne point s'écarter de la loi de Dieu. Cette réflexion s'adresse non seulement à ceux qui reçoivent ces hautes faveurs, mais encore à tout le monde.

Malgré ce que j'ai déjà dit de cette Demeure, elle reste encore, ce me semble, quelque peu obscure. Aussi, comme il y a tant de profit à y entrer; il sera bon de montrer que ceux que le Seigneur n'enrichit pas de grâces d'un ordre si surnaturel ne doivent pas perdre tout espoir d'y arriver. Car la véritable union peut très bien s'obtenir, avec l'aide de Notre-Seigneur, quand nous nous efforçons dans ce but de n'avoir plus

1. Cf. *Vie* de la Sainte, ch. VII, où elle raconte qu'elle aimait à parler des avantages de l'oraison.

de volonté propre et de nous attacher à tout ce qui est exigé par la volonté de Dieu.

Oh! combien n'y en a-t-il pas qui disent et s'imaginent qu'ils ne veulent autre chose que cette volonté, et sont prêts à sacrifier leur vie pour elle, comme je crois, ce me semble, l'avoir déjà dit. Or, je vous l'assure et je ne cesserai de le répéter, si vous êtes dans ces dispositions, vous avez obtenu de Notre-Seigneur la grâce de l'union; ne vous préoccupez plus de cette autre faveur pleine de délices dont j'ai parlé; car ce qu'il y a de plus précieux dans celle-ci, c'est qu'elle procède de celle dont je traite en ce moment; on ne peut, d'ailleurs, obtenir ces faveurs pleines de délices s'il n'y a pas une véritable union, c'est-à-dire si notre volonté n'est pas complètement soumise à celle de Dieu. Oh! que c'est bien là l'union qu'il faut désirer! Heureuse l'âme qui y est parvenue! Elle goûtera la paix en cette vie et en l'autre! Car, à moins qu'elle ne se trouve dans quelque danger de perdre Dieu, ou qu'elle ne voie qu'il est offensé, aucun des événements de ce monde ne saurait la troubler, ni la maladie, ni la pauvreté, ni la mort même, excepté celle des personnes qui sont nécessaires à la défense de l'Église. Cette âme, en effet, comprend clairement que Dieu sait mieux ce qu'il fait, qu'elle-même ne sait ce qu'elle désire.

Remarquez-le bien, il faut distinguer entre peines et peines. Il y en a qui, comme les joies, proviennent immédiatement de la nature; il y en a d'autres qui proviennent d'une charité pleine de compassion pour le prochain, comme celle qu'éprouva Notre-Seigneur quand il ressuscita Lazare. Les peines de cette sorte n'empêchent pas l'âme d'être unie à la volonté de Dieu; elles ne lui causent ni trouble, ni agitation de longue durée. Elles passent vite. Comme je l'ai dit des goûts que l'on éprouve dans l'oraison, elles n'arri-

vent pas, ce semble, jusqu'au fond de l'âme; elles n'affectent que les sens et les puissances. Elles se manifestent dans les Demeures précédentes, mais elles n'entrent pas dans la dernière dont nous nous occuperons; mais pour cela faut-il qu'il y ait ce que nous avons exposé au sujet de la suspension des puissances? Non. Dieu, qui est tout-puissant, a beaucoup de moyens pour enrichir les âmes et les introduire dans ces Demeures, sans les faire passer par le chemin raccourci dont il a été question. Toutefois, mes filles, sachez bien que ce ver mystique doit mourir et qu'il nous en coûtera alors beaucoup plus. Dans l'autre union, l'âme éprouve tant de joie de la vie nouvelle à laquelle elle est passée, qu'elle se trouve puissamment aidée pour faire mourir ce ver. Mais dans celle-ci il faut que l'âme, tout en vivant de sa vie ordinaire, lui donne elle-même la mort. Je vous avoue que le travail sera beaucoup plus pénible, mais par ailleurs le prix en sera plus élevé et la récompense plus haute, si nous triomphons. Il est impossible pour nous de douter de la victoire, si notre volonté est véritablement unie à celle de Dieu.

Telle est l'union que j'ai désirée toute ma vie et que je ne cesse de demander à Notre-Seigneur; c'est, en outre, celle qui est la plus facile à reconnaître et la plus sûre. Mais, hélas! qu'ils sont peu nombreux ceux qui doivent y arriver! Dès que l'on se garde d'offenser Dieu et que l'on entre en religion, on s'imagine qu'il ne reste plus rien à faire. Oh! que de vers restent encore! Semblables à celui qui rongea le lierre sous lequel était Jonas, ils ne se découvrent qu'une fois qu'ils ont rongé nos vertus par un certain amour-propre, une certaine estime personnelle, des jugements défavorables au prochain, bien que ce soit en choses minimes, et des manquements à la charité vis-à-vis des autres, parce que nous ne les aimons pas comme nous-mêmes.

Car si nous arrivons en nous traînant à accomplir l'obligation où nous sommes de ne point pécher, nous sommes loin encore d'être dans la disposition nécessaire pour être unies complètement à la volonté de Dieu.

Or, mes filles, quelle est, d'après vous, sa volonté? C'est que nous soyons absolument parfaites, pour n'être plus qu'une même chose avec Lui et avec son Père[1], comme il l'en a prié. Considérez donc tout ce qui vous manque pour en arriver là. Je vous l'assure, je suis profondément affligée, en traçant ces lignes, de m'en voir si éloignée, et cela absolument par ma faute. Il n'est pas nécessaire que Dieu nous accorde de grandes délices pour nous élever à cet état; il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous montrer le chemin. Ne vous imaginez pas toutefois y être parvenues si votre conformité à la volonté de Dieu est telle que vous n'éprouviez aucune douleur à la mort d'un père ou d'un frère, ou que vous vous réjouissiez au milieu des épreuves et des maladies. Cette disposition est bonne, mais elle provient parfois de la prudence qui, ne pouvant rien contre ces maux, fait de nécessité vertu. Combien d'actions de cette sorte ou d'autres semblables n'ont pas été accomplies par les philosophes qui suivaient les lumières de leur science! Dans le cas présent, Dieu ne demande de nous que deux choses : que nous l'aimions, et que nous aimions notre prochain, voilà quel doit être le but de nos efforts. Si nous nous y conformons d'une manière parfaite, nous accomplissons sa volonté, et nous lui sommes unis. Mais, je le répète, que nous sommes loin de remplir ce double précepte comme nous le devrions au service d'un Dieu si grand! Plaise à Sa Majesté de nous donner sa grâce, afin

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Jean : *Ut sint unum sicut et nos unum sumus*, XVII, 11.

que nous méritions de parvenir à cette perfection, car cela est en notre pouvoir, si nous le voulons.

La marque la plus sûre, à mon avis, pour savoir si nous avons ce double amour, consiste à aimer véritablement le prochain; car nous ne pouvons avoir la certitude que nous aimons Dieu, bien que nous en ayons des indices très sérieux; mais nous pouvons savoir sûrement si nous aimons le prochain. Soyez certaines que plus vous découvrirez en vous de progrès dans l'amour du prochain, plus vous serez avancées dans l'amour de Dieu. L'amour que Dieu nous porte est tellement profond qu'en retour de celui que nous avons pour le prochain il perfectionne de mille manières celui que nous lui portons à lui-même; je ne puis avoir aucun doute sur ce point. Voilà pourquoi il est très important de bien considérer comment nous aimons le prochain; dès lors que cet amour est parfait, on a réalisé tout ce qu'il fallait. Car, à mon avis, notre nature est tellement dépravée, que si notre amour pour le prochain ne prenait ses racines dans l'amour même de Dieu, il ne pourrait s'élever à la perfection.

Puisque c'est là, mes Sœurs, une chose d'une telle importance, appliquons-nous bien à voir peu à peu jusque dans les moindres détails à quel point nous en sommes. Ne faisons aucun cas de certaines pensées élevées qui nous arrivent en foule à l'heure de l'oraison, quand nous nous imaginons ce que nous ferions ou pourrions entreprendre pour le prochain et pour le salut d'une seule âme; car si ensuite les œuvres n'y répondent pas, il n'y a nul motif pour croire à l'efficacité de ces résolutions. Il faut en dire autant de l'humilité et de toutes les vertus. Les artifices du démon sont des plus perfides; il remuera tout l'enfer pour nous persuader que nous avons une vertu, quand nous ne l'avons pas; et il a raison. Car une telle illusion est très nuisible à l'âme et il n'y a jamais de ces fausses vertus

sans quelque vaine gloire; elles portent la marque de leur origine, tandis que les vertus qui viennent de Dieu sont exemptes de vaine gloire et d'orgueil.

Je me prends à rire parfois de certaines âmes; quand elles sont en oraison, elles se croient prêtes à être humiliées et méprisées publiquement pour l'amour de Dieu; et ensuite elles cacheront, si elles le peuvent, une légère faute qu'elles ont commise. Mais si on les accuse faussement, les voilà hors d'elles-mêmes. Que celui qui ne supporte pas cette épreuve veille bien à ne faire aucun cas de ces résolutions qu'il croit avoir prises dans la solitude; car, en réalité, il n'a pas eu cette volonté ferme qui est une tout autre chose, mais quelque illusion provenant de l'imagination. C'est elle que le démon trompe et séduit; et il peut en particulier égarer beaucoup de femmes et de personnes ignorantes, parce qu'elles ne comprennent pas la différence qu'il y a entre les puissances et l'imagination, et beaucoup d'autres choses qui se trouvent dans notre intérieur. O mes Sœurs, comme on voit clairement celles d'entre vous qui possèdent en vérité l'amour du prochain, et celles qui ne le possèdent pas avec cette perfection! Si vous compreniez bien l'importance de cette vertu, vous n'auriez pas d'autre préoccupation que celle de la pratiquer.

Quand je vois des personnes tellement appliquées à examiner leur oraison et tellement encapuchonnées lorsqu'elles s'y livrent, qu'elles semblent ne pas oser bouger pour ne pas en détourner la pensée, dans la crainte de perdre tant soit peu les goûts et la consolation qu'elles y trouvent, et quand je les vois s'imaginer que toute la perfection consiste en cela, je me dis qu'elles comprennent bien peu ce que doit être le chemin qui mène à l'union. Non, mes Sœurs, non; ce n'est pas là le chemin. Ce sont des œuvres que le Seigneur demande de nous. Si, par exemple, vous voyez une malade à qui

vous puissiez procurer du soulagement, n'ayez aucune peine de laisser là vos dévotions pour l'assister et lui montrer de la compassion; si elle souffre, partagez sa douleur; s'il vous faut jeûner pour qu'elle ait la nourriture nécessaire, faites-le, non pas tant par amour pour elle que par amour pour Dieu, qui le veut, comme vous le savez. Telle est la véritable union à sa volonté. Si vous voyez que l'on prodigue des louanges à une personne, réjouissez-vous-en beaucoup plus que si on vous louait vous-mêmes. A la vérité, cette pratique est facile quand l'âme est humble; elle serait alors plutôt désolée de s'entendre louer; mais c'est une grande chose de se réjouir lorsque l'on publie les vertus des Sœurs; comme aussi quand nous découvrons des fautes en quelqu'une d'entre elles, de nous affliger comme si ces fautes, nous étaient personnelles, et de chercher à les couvrir.

J'ai parlé longuement ailleurs[1] de ce point de la charité, parce que je vois, mes Sœurs, que si nous venons à y manquer, tout est perdu. Plaise à Dieu que ce malheur n'arrive jamais! Si vous avez la charité, vous ne manquerez pas, je vous l'assure, d'obtenir de Sa Majesté l'union dont j'ai parlé. Mais si vous voyez que vous y manquez, auriez-vous cette dévotion et ces délices qui vous feraient supposer que vous êtes arrivées à l'union, auriez-vous même quelque petite suspension des puissances dans l'oraison de quiétude, comme quelques-unes qui alors s'imaginent aussitôt que tout est fait, croyez-moi, vous n'êtes pas arrivées à l'union. Conjurez Notre-Seigneur de vous donner l'amour parfait du prochain, et laissez faire Sa Majesté. Le Seigneur vous donnera beaucoup plus que vous ne sauriez désirer. Vous devez néanmoins vous efforcer

1. *Chemin de la Perfection*, ch. VII.

dans toute la mesure du possible à acquérir cet amour; vous devez, en outre, obliger votre volonté à faire en tout la volonté de vos Sœurs, devriez-vous pour cela perdre de votre droit; vous oublierez votre propre intérêt pour rechercher le leur, malgré toutes les répugnances de votre nature; quand l'occasion s'en présentera, vous ne manquerez pas de prendre pour vous la fatigue pour la leur épargner. Ne vous imaginez donc pas qu'il ne doive pas vous en coûter quelque chose, et que vous deviez trouver le travail de votre perfection tout fait. Considérez ce qu'a coûté à notre Époux son amour pour nous : c'est pour nous délivrer de la mort qu'il a accepté une mort aussi douloureuse que celle de la Croix.

CHAPITRE IV

Elle poursuit le même sujet et donne de nouvelles explications de cette sorte d'oraison. Elle dit combien il nous est important d'être sur nos gardes, parce que le démon travaille beaucoup pour que l'âme abandonne l'œuvre qu'elle a commencée.

Vous désirez savoir, ce me semble, ce que devient notre petite colombe, et où elle se fixe, car nous n'ignorons pas qu'elle ne s'arrête point aux goûts spirituels, ni aux joies de la terre ; son vol est plus haut ; il me sera impossible toutefois de répondre à votre désir jusqu'au moment où nous traiterons de la dernière Demeure. Plaise à Dieu que je m'en souvienne alors et que j'aie le temps de vous l'expliquer ! Voilà environ cinq mois que j'ai commencé ce travail[1], et, comme mon mal de tête ne me permet pas de le relire, je crains que cet écrit soit sans ordre aucun et ne contienne des redites. Mais cela importe peu, puisqu'il est destiné à mes Sœurs.

Mon but est de vous donner de nouvelles explications sur ce qui, à mon avis, constitue l'oraison d'union. Pour me conformer à ma manière de procéder, je me servirai d'une comparaison. Nous parlerons ensuite un peu plus de notre petit papillon qui est toujours en mouvement, parce qu'il ne trouve pas son véritable repos, quoiqu'il ne manque pas de faire toujours du bien en se rendant utile à lui-même et aux autres.

1. L'ouvrage ayant été commencé le 2 juin, on était donc alors dans la seconde moitié d'octobre ; il fut terminé le 29 novembre suivant.

Vous avez entendu dire souvent que Dieu épouse les âmes d'une manière spirituelle. Bénie soit sa miséricorde qui l'incline à s'humilier de la sorte ! Cette comparaison est grossière sans doute ; mais je n'en trouve pas d'autre qui puisse mieux vous faire comprendre ce que je veux dire que le Sacrement de mariage. L'alliance dont je parle en est, en effet, bien différente et bien éloignée : elle ne présente jamais rien qui ne soit spirituel, les joies et les goûts que le Seigneur y accorde sont à mille lieues des satisfactions de ceux qui sont unis ici-bas. Tout est amour réciproque, et les opérations de cet amour sont très pures, très délicates et très suaves ; on ne saurait même les exprimer, mais Notre-Seigneur sait très bien les faire sentir.

Il me semble que l'union n'arrive pas encore jusqu'aux fiançailles spirituelles. Lorsque deux personnes doivent se marier, elles examinent si elles se conviennent, si elles se désirent ; elles en viennent à une entrevue pour qu'elles soient plus satisfaites l'une de l'autre. Or il en est de même ici. Nous supposons que le projet est déjà fait ; l'âme sait très bien quel honneur lui est réservé ; elle est résolue à accomplir la volonté de son Époux en tout et de toutes les manières qu'elle croira être agréable à Sa Majesté. De son côté, l'Époux divin, qui voit parfaitement la sincérité de ses dispositions, est content d'elle : voilà pourquoi dans sa miséricorde il veut le lui faire comprendre davantage, en venir, comme on dit, à une entrevue avec elle et se l'unir. Nous pouvons dire qu'il en est vraiment ainsi et que l'entrevue est de très courte durée. L'âme ici n'a qu'une chose à faire, celle de voir par un moyen mystérieux quel est cet Époux à qui elle doit s'unir. En quelques instants elle a l'intelligence de ce que les sens et les puissances n'auraient nullement pu lui faire comprendre après un millier d'années. Mais l'Époux,

étant si parfait, a voulu qu'elle fût rendue par cette seule vue plus digne de lui donner sa main, comme on dit. Elle est devenue alors tellement embrasée d'amour qu'elle ne néglige rien de ce qui est en elle, pour qu'il n'y ait aucun obstacle à ces divines fiançailles. Mais si elle se néglige et porte son affection à quelque chose en dehors de son Époux, elle perd tout; et sa perte est d'autant plus lamentable que les grâces qu'elle recevait de lui étaient plus précieuses et par conséquent beaucoup plus grandes qu'on ne saurait l'exprimer.

Aussi, âmes chrétiennes, que le Seigneur a élevées à cet état, je vous en conjure par amour pour lui, ne vous négligez point; éloignez-vous des occasions dangereuses, car même en cet état l'âme n'est pas tellement forte qu'elle puisse s'exposer aux dangers, comme elle le pourra après les fiançailles dont nous parlerons dans la Demeure suivante. Elle n'a eu qu'une seule entrevue avec l'Époux; aussi le démon ne négligera aucun effort pour la combattre et la détourner de ces fiançailles. Lorsque dans la suite il la voit complètement soumise à l'Époux, il n'a plus autant d'audace vis-à-vis d'elle, car il la redoute; d'ailleurs l'expérience lui montre que, si parfois il ose alors l'attaquer, il n'en retire que plus de confusion, et l'âme plus de profit.

Je vous l'assure, mes filles, j'ai connu des âmes très élevées qui étaient arrivées à cet état. Or le démon à force de ruses et de pièges les a fait tomber; tout l'enfer se ligue pour les séduire; et, comme je l'ai dit souvent, si le démon perd une seule de ces âmes, il en perd en même temps une foule d'autres, comme l'expérience le lui a prouvé. Considérez cette multitude d'âmes que Dieu a attirées à son service par le moyen d'une seule, et vous lui rendrez une infinité d'actions de grâces. Voyez les milliers de conversions opérées

par les martyrs ou par une vierge comme sainte Ursule ! Qui pourra dire combien d'âmes ont été retirées des mains du démon par saint Dominique, par saint François et d'autres fondateurs d'Ordres, ou sont encore maintenant soustraites à son empire par le Père Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus? Tous, comme nous le lisons dans leurs vies, ont reçu évidemment de Dieu des faveurs semblables à celles des autres âmes dont j'ai parlé. Mais comment ont-ils exercé tant d'influence? C'est qu'ils ont mis tous leurs soins à ne point rompre par leur faute de si divines fiançailles. O mes filles, le Seigneur est tout aussi disposé à nous accorder aujourd'hui ces mêmes faveurs qu'il l'était alors; il a en quelque sorte plus besoin d'âmes qui veuillent la recevoir, vu que le nombre de ceux qui recherchent sa gloire est plus restreint. Mais, hélas! nous nous aimons beaucoup nous-mêmes; et nous usons d'une trop grande prudence pour ne point perdre de notre droit. Oh! que cette illusion est funeste! Dieu veuille, dans sa miséricorde, nous donner sa lumière, pour que nous ne tombions pas dans de semblables ténèbres!

Mais peut-être avez-vous quelque doute sur deux points et en désirez-vous l'explication. Tout d'abord, vous me demandez comment une âme qui a cette soumission à la volonté de Dieu dont nous avons parlé peut tomber dans l'illusion, car elle ne veut suivre en rien sa volonté propre. En second lieu, vous voulez savoir par quelles voies le démon peut s'insinuer dans vos âmes et les exposer à tant de dangers qu'elles se perdent; car enfin vous êtes séparées du monde; vous recevez souvent les sacrements; et nous pouvons bien le dire, vous vous trouvez dans la compagnie des anges; par la bonté de Dieu, vous n'avez toutes qu'un désir, celui de servir Sa Majesté et de lui plaire en tout. Quant à ceux qui se trouvent au milieu des dangers du

monde, il n'est pas étonnant qu'ils tombent dans les pièges du démon. Je vous l'assure, vous avez raison de me demander une explication. Dieu, certes, nous a fait une grâce insigne. Mais quand je vois, je le répète, que Judas vivait dans la compagnie des Apôtres, qu'il conversait sans cesse avec Notre-Seigneur lui-même et qu'il entendait ses paroles, je comprends qu'il n'y a pas de sécurité, même dans l'état dont nous parlons.

Je réponds maintenant à la première difficulté et je dis que, si cette âme restait toujours unie à la volonté de Dieu, elle ne se perdrait certainement pas. Mais le démon arrive avec tous ses artifices, et sous prétexte de bien, il la fait se séparer de cette volonté divine en de petites choses, et l'engage dans d'autres qu'il lui représente comme n étant pas mauvaises; peu à peu il en arrive à obscurcir son entendement, et à refroidir sa volonté; il développe en elle l'amour-propre, jusqu'à ce qu'il l'éloigne enfin par des manquements successifs de la volonté de Dieu et l'amène à faire la sienne.

Ce que je viens de dire peut également servir de réponse à la seconde difficulté. Il n'y a pas, en effet, de clôture si étroite où le démon ne puisse pénétrer, ni de désert si profond où il ne puisse arriver. Je vous dirai même une autre raison. Le Seigneur peut-être le permet de la sorte pour voir comment se comporte cette âme qu'il destine à en guider d'autres, et il vaut mieux, si elle doit être imparfaite, qu'elle le soit dès le début, que quand elle pourrait nuire à beaucoup d'autres.

Voici le moyen qui me semble le plus sûr au milieu de ces dangers. Tout d'abord je suppose que nous ne cessons jamais de demander à Dieu dans notre oraison qu'il nous soutienne de sa main; nous devons considérer toujours que, s'il vient à nous abandonner, nous tombons aussitôt, comme c'est la vérité, au fond

de l'abîme. Nous devons, en outre, ne jamais avoir de confiance en nous-mêmes, car ce serait une folie. N'avançons qu'avec précaution et prudence; examinons où nous en sommes dans la pratique des vertus, si nous avançons ou reculons quelque peu, en particulier dans l'amour que nous devons avoir les unes pour les autres, dans le désir d'être tenues pour les dernières; examinons, en outre, comment nous accomplissons les devoirs ordinaires de la vie. Regardons-y bien et demandons à Notre-Seigneur de nous éclairer; nous verrons alors aussitôt nos profits ou nos pertes. Ne croyez pas cependant que Dieu, après avoir élevé une âme à un tel état, vienne à l'abandonner si promptement que le démon n'ait pas à travailler beaucoup pour la séduire. Sa Majesté est tellement sensible à la vue de sa perte, qu'elle lui donne mille lumières intérieures et la prévient de toutes sortes de manières pour l'empêcher de tomber. Cette âme ne saurait donc ignorer les dangers qu'elle court.

Enfin, pour conclure nos réflexions sur ce sujet, il faut travailler à réaliser sans cesse de nouveaux progrès. Sans cela, nous devons être remplis de crainte, parce que le démon se prépare à nous livrer quelque assaut. Il est impossible, en effet, qu'une âme, arrivée à un si haut état, cesse d'avancer dans la vertu, car l'amour n'est jamais oisif; s'il l'était, ce serait un très mauvais signe. L'âme qui a prétendu devenir l'Épouse de Dieu lui-même, qui a déjà eu des entretiens intimes avec Sa Majesté et qui est parvenue aux termes dont nous avons parlé, ne doit pas demeurer endormie.

Pour vous montrer, mes filles, quelle est la conduite de Dieu vis-à-vis des âmes qu'il reconnaît déjà comme ses épouses, nous allons commencer à parler des sixièmes Demeures. Vous verrez combien tous les services que nous pouvons lui rendre, et tout ce que nous pouvons faire ou souffrir, est peu de chose pour nous préparer

à de si hautes faveurs. Peut-être le Seigneur a-t-il voulu que l'on me commandât de vous l'écrire, afin que, considérant bien la récompense qu'il vous promet et la miséricorde infinie dont il use pour se donner et se manifester à ce point à des vers de terre, nous perdions de vue nos petites satisfactions terrestres, et que, les yeux fixés sur sa grandeur, nous courions tout embrasées de son amour.

Qu'il lui plaise que je réussisse à vous exposer quelques-unes de ces questions si difficiles ! Car si Sa Majesté ne vient pas avec l'Esprit-Saint pour diriger ma plume, je sais bien que ce travail est au-dessus de mes forces. Dans le cas où cet écrit ne devrait pas vous être utile, je la conjure de faire en sorte que je n'en dise rien. Sa Majesté le sait bien d'ailleurs, mon seul désir, d'après ce que je crois comprendre de mes dispositions, est que son nom soit glorifié et que nous travaillions à servir un Maître qui sait ainsi nous récompenser même sur cette terre. Voilà comment il nous donne à comprendre quelque chose de ce qu'il nous réserve au ciel, où notre bonheur ne sera jamais interrompu, et où nous serons à l'abri des travaux comme des dangers auxquels on est exposé sur cette mer bouleversée par les tempêtes. Mais s'il n'y avait pas la crainte de le perdre et de l'offenser, ce serait un repos de vivre jusqu'à la fin du monde et de nous dépenser pour un Dieu si grand, qui est pour nous tout à la fois un tel Maître et un tel Époux. Plaise à Sa Majesté que nous méritions de lui rendre quelque gloire, sans tomber dans tant de fautes dont sont toujours accompagnées même nos bonnes œuvres ! Ainsi soit-il !

SIXIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle montre comment, à mesure qu'il accorde de plus hautes faveurs, le Seigneur envoie également de plus rudes épreuves. Elle en indique quelques-unes, ainsi que la manière dont les supportent ceux qui sont déjà parvenus à cette demeure. Cette doctrine est excellente pour les âmes qui endurent des peines intérieures.

Arrivons enfin avec l'aide de l'Esprit-Saint à parler des sixièmes Demeures. C'est là que l'âme déjà blessée de l'amour de l'Époux habite. Elle recherche avec plus de soin la solitude, et évite, autant que le permet son état, tout ce qui pourrait l'en détourner. Cette vue de l'Époux dont elle a joui une fois est représentée en elle d'une manière si vive que tout son désir est de jouir encore de sa présence. Comme je vous l'ai déjà dit[1] dans l'oraison d'union, elle ne voit rien qui puisse porter le nom de vue, pas même pour l'imagination. Mais j'appelle cela une vue à cause de la comparaison qui m'a servi. L'âme est désormais bien résolue à ne point prendre d'autre Époux; néanmoins l'Époux n'exauce pas les désirs ardents qu'elle éprouve de célébrer enfin

1. Cf. *V^es Demeures*, ch. I.

les fiançailles; sa volonté est qu'elle les désire davantage, et qu'elle achète par quelque sacrifice une grâce qui est le plus précieux des biens: Tout ce qu'elle est capable d'endurer est de peu de valeur en comparaison des avantages qui lui sont réservés; mais je vous l'assure, mes filles, elle a besoin de la vue dont elle a joui et du gage qui lui a été donné pour supporter tant de travaux.

O mon Dieu, par quelles épreuves intérieures et extérieures ne doit-elle pas passer jusqu'au jour où elle entrera dans la septième Demeure! J'y pense quelquefois et je me dis avec crainte que, si on les prévoyait, il nous serait très difficile, vu la faiblesse de notre nature, de nous exposer à les endurer et à les souffrir, malgré la perspective des biens qui nous seraient promis. J'excepte le cas où l'âme serait déjà arrivée à la septième Demeure; car une fois là, elle ne craint plus rien; et c'est de grand cœur qu'elle se porte à tout souffrir par amour pour Dieu. La raison c'est qu'elle se trouve dans une union presque continuelle et très intime avec Sa Majesté. C'est de là que lui vient sa force.

Il sera bon, je crois, que je vous raconte quelques-unes de ces épreuves dont j'ai la certitude. Toutes les âmes, sans doute, ne seront pas conduites par cette même voie; je doute fort cependant que les peines d'ici-bas ne visitent d'une manière ou d'une autre les âmes qui jouissent parfois d'une façon si certaine des consolations du ciel. Mon but n'était pas d'en parler, mais j'ai pensé que quelques âmes, parvenues à cet état, seraient très heureuses de savoir ce que souffrent celles que Dieu élève à de telles faveurs, car il leur semble véritablement alors que tout est perdu pour elles. Je les exposerai, non dans l'ordre où elles arrivent, mais selon qu'elles se présenteront à ma mémoire. Je vais commencer par les plus petites.

Voici une personne qui est critiquée par celles avec lesquelles elle a des rapports et même par celles avec lesquelles elle n'en a pas et qui, ce semble, ne devaient jamais de la vie s'occuper d'elle. On dit qu'elle fait la sainte; qu'elle se livre à des exagérations pour tromper le monde, et montrer que les autres sont imparfaites quand leur vie est plus chrétienne sans toutes ces cérémonies; mais il faut noter que cette personne ne fait rien d'étrange, si ce n'est qu'elle s'applique à bien accomplir les devoirs de son état. Ceux qu'elle regardait comme ses amis s'éloignent d'elle; et ce sont ceux qui lui portent les plus forts coups de dents; et il en résulte une peine qui lui est très sensible. On lui dit qu'elle est égarée et tombée dans une profonde illusion; que ce qui se passe en elle vient du démon; qu'elle doit être comme telles et telles qui se sont perdues; qu'elle est une occasion de ruine pour la vertu; qu'elle trompe ses confesseurs. On va même prévenir ces derniers et leur rappeler ce qui est arrivé à d'autres qui se sont perdus par cette voie; en un mot, on emploie contre elle toutes sortes de moqueries et des propos mordants.

Je connais une personne qui eut une peur extrême de ne pouvoir plus trouver à qui se confesser, par suite des critiques dont elle était l'objet et sur lesquelles je ne m'arrêterai pas, parce qu'elles sont trop nombreuses[1]. Mais le pire, c'est que cette épreuve ne passe pas de suite et dure toute la vie; on va même jusqu'à prévenir les uns et les autres de veiller soigneusement à ne pas avoir de rapport avec elle.

Vous me direz qu'il y a d'autres personnes qui en disent du bien. O mes filles, qu'ils sont peu nombreux ceux qui y ajoutent foi, en comparaison de ceux qui

1. La Sainte elle-même. Voir le livre de sa *Vie*, ch. XXVIII.

la condamnent ! Mais il y a plus : ces louanges sont pour elle un tourment plus grand que les propos dont nous venons de parler. L'âme, en effet, voit clairement que si elle possède quelque bien, elle le tient de Dieu et nullement d'elle-même ; car peu avant elle se voyait pauvre et couverte de grands péchés ; voilà pourquoi ces louanges lui causent un tourment intolérable, du moins dans les commencements. Ce tourment diminue plus tard pour plusieurs raisons. La première, c'est que l'expérience lui montre clairement que les hommes se portent aussi promptement à dire du bien que du mal ; aussi elle ne fait plus de cas de ce qu'ils disent pour ou contre elle. La seconde, c'est que, découvrant à une lumière plus vive que tout le bien qui est en elle vient uniquement de Dieu, elle le considère comme s'il s'agissait d'une autre personne ; et, sans aucun retour sur la part qu'elle y a, elle se tourne vers Dieu pour lui en attribuer la gloire. La troisième, c'est que, si elle voit des âmes tirer profit des faveurs qu'elle reçoit, elle pense que Sa Majesté veut qu'on la croie bonne, quand elle ne l'est pas, pour leur faire du bien. La quatrième, c'est qu'elle a plus à cœur l'honneur et la gloire de Dieu que sa propre réputation ; et ainsi elle n'a plus, comme dans les débuts, la crainte que ces louanges seront pour elle, comme elle l'a vu pour quelques âmes, une cause de chute. La perte de son honneur la préoccupe peu, si, à ce prix, elle contribue à ce que Dieu soit glorifié seulement une fois ; peu lui importe ce qui lui arrivera à elle-même ensuite.

Ces raisons et d'autres encore mitigent la peine excessive que lui causent les louanges ; cependant elle en éprouve toujours quelqu'une, à moins qu'elle n'y fasse nullement attention. Par ailleurs, son chagrin est incomparablement plus grand quand elle se voit sans raison estimée publiquement, que quand elle est un objet de critique. Lorsqu'elle en vient à être

presque insensible aux louanges, elle l'est beaucoup plus encore aux paroles de critique; celles-ci, au contraire, la réjouissent et sont pour elle comme une harmonie des plus suaves. Cela est absolument certain; et l'âme, loin de se laisser abattre, en acquiert une nouvelle énergie. Elle sait déjà par expérience quel profit lui en revient. Il lui semble que ceux qui la persécutent de la sorte, non seulement n'offensent pas Dieu, mais qu'ils sont des instruments dont Sa Majesté se sert pour son plus grand bien. Comme cette pensée est claire à ses yeux, elle conçoit pour eux un amour tout particulier et plein de tendresse; ceux-là, en effet, lui semblent beaucoup plus ses amis que ceux qui l'approuvent; car ils l'aident davantage à gagner des mérites.

Le Seigneur a coutume alors d'envoyer également de très graves maladies. C'est là une épreuve beaucoup plus pénible, surtout quand les souffrances sont aiguës : si elles se font sentir d'une manière très intense, elles me semblent en quelque sorte les plus rudes que l'on puisse endurer sur la terre. Je parle des douleurs extérieures quelles qu'elles soient et du cas où elles sont excessives. L'intérieur et l'extérieur en sont tellement troublés, que l'âme oppressée ne sait que devenir : elle accepterait plus volontiers un martyre quelconque qui finît promptement, que de pareilles souffrances. Toutefois ces souffrances ne durent pas longtemps dans cette acuité; car enfin Dieu ne nous donne pas plus à souffrir que nous ne le pouvons; il commence d'ailleurs par accorder la patience; mais il envoie ordinairement d'autres souffrances pénibles et bien des genres de maladies.

Je connais une personne qui, depuis quarante ans que le Seigneur a commencé à lui accorder la faveur dont nous avons parlé, pourrait assurer en toute vérité qu'elle n'a pas passé un seul jour sans souffrir

et sans endurer diverses peines; je veux parler de son peu de santé ainsi que de ses grandes épreuves[1]. Sans doute elle avait été très infidèle au service de Dieu; voilà pourquoi tout cela lui paraissait peu de chose en comparaison de l'enfer qu'elle avait mérité. D'autres personnes qui auront moins offensé Notre-Seigneur seront conduites par une autre voie. Pour moi, je choisirais toujours celle de la souffrance, alors même qu'il n'y aurait pas d'autre profit que celui d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ, et surtout quand il y en a toujours tant d'autres.

Et maintenant que vous dirai-je des peines intérieures que l'âme endure en cet état? Si je pouvais vous les exprimer, les précédentes vous paraîtraient légères. Mais il est impossible d'en donner une idée exacte. Commençons néanmoins par le tourment qu'éprouve cette âme lorsqu'elle rencontre un confesseur si prudent et si peu expérimenté, qu'il ne regarde rien comme assuré. Il a peur de tout, il doute de tout, parce qu'il voit des choses extraordinaires, spécialement s'il découvre quelque imperfection dans les âmes qui sont l'objet de telles faveurs. Il lui semble qu'elles devraient être des anges, lorsque cela est impossible tant qu'elles sont unies à leur corps. Aussi il condamne tout immédiatement et l'attribue au démon ou à la mélancolie. Rien d'étonnant; car le monde est tellement rempli des illusions causées par ce mal, et le démon cause tant de préjudices par là, que les confesseurs ont grandement raison de s'en défier et d'y regarder de très près. Mais voilà une pauvre âme qui est agitée des mêmes craintes, et elle s'adresse au confesseur comme à son juge; or si elle s'entend condamner par

1. La Sainte elle-même. Cf. *Vie*, ch. v et vi, et *Fondations*, *passim*. Elle aurait donc reçu cette grâce à 21 ans, c'est-à-dire l'année même de son noviciat.

lui, elle ne peut manquer de tomber dans un tourment et un trouble tels que celui-là seul qui les aura éprouvés pourra comprendre quelle est la profondeur de son affliction.

Voici encore un des grands tourments que ces âmes endurent, surtout si leur vie a été imparfaite. Elles s'imaginent que Dieu, en punition de leurs péchés, doit permettre qu'elles soient dans l'illusion. Sans doute, au moment où elles reçoivent de Sa Majesté cette faveur, elles sont rassurées contre toute crainte et ne peuvent croire qu'elles sont dirigées par un autre esprit que celui de Dieu. Mais comme cette faveur passe promptement, tandis que le souvenir de leurs péchés est toujours présent, et qu'elles découvrent en elles de nouvelles fautes, dont elles ne sont jamais à l'abri, elles retombent aussitôt dans le même tourment. Lorsque le confesseur les rassure, ce tourment s'apaise, bien qu'il revienne plus tard. Mais lorsque le confesseur contribue à augmenter leurs craintes, elles endurent des angoisses presque intolérables, surtout si à cela viennent s'ajouter certaines aridités intérieures, où il leur semble qu'elles n'ont jamais pensé à Dieu et qu'elles ne pourront se souvenir de lui, ou quand, entendant parler de lui, elles ne perçoivent pas plus ce qu'on dit de Sa Majesté que s'il s'agissait d'une personne dont elles ont entendu parler depuis longtemps.

Tout cela n'est rien encore en comparaison de ce qu'elles souffrent lorsqu'elles s'imaginent qu'elles ne savent pas se faire connaître au confesseur et qu'elles le trompent; elles ont beau se dire et constater qu'il n'y a pas même de premiers mouvements de leur intérieur qu'elles ne lui déclarent; tout est inutile. Leur entendement est si obscurci, qu'il est incapable de discerner la vérité; elles croient ce que l'imagination, qui est alors maîtresse, leur représente et toutes les

folies que le démon veut leur insinuer. Le Seigneur doit sans doute permettre à ce dernier de les tenter et même de leur persuader qu'elles sont réprouvées de Dieu. De nombreuses angoisses torturent alors l'âme intérieurement. Son tourment est tellement sensible et intolérable que je ne saurais le comparer qu'à celui de l'enfer. Elle ne goûte aucune consolation au milieu de cette tempête. Si elle va en chercher auprès du confesseur, elle s'imagine que tous les démons se sont mis d'accord avec lui pour qu'il la tourmente davantage. Je connais un confesseur qui déclara à une personne que cet état lui paraissait dangereux, vu les diversités des peines dont il se composait, et lui commanda de le prévenir quand elle en serait de nouveau assiégée. Mais, l'état de cette personne empirant toujours, il finit par comprendre qu'elle n'y pouvait rien. Il arrivait même à cette personne, qui savait très bien lire, de prendre un livre écrit en langue vulgaire, et de ne pas plus le comprendre que si elle n'avait pas connu une seule lettre, tant son entendement était obscurci. Enfin il n'y a d'autre remède au milieu de cette tempête que celui d'attendre la miséricorde de Dieu. A l'heure où l'on y pense le moins, il dit une seule parole, ou il fait surgir une circonstance imprévue et en un clin d'œil il dissipe cette tempête. On dirait qu'il n'y ait jamais eu de nuages dans l'âme, tant elle est éclairée de la lumière du soleil et tant les consolations dont elle est inondée surpassent celles qu'elle a jamais goûtées. Elle est semblable à celui qui sort vainqueur d'un combat périlleux, et elle se plaît à en rendre grâces à Notre-Seigneur; car c'est lui qui a combattu et remporté la victoire; elle voit clairement qu'elle-même n'a point combattu, tandis que toutes les armes dont elle pouvait se servir pour se défendre lui semblaient entre les mains de l'ennemi. Aussi découvre-t-elle avec évidence sa misère

et le peu qui est en notre pouvoir, si le Seigneur vient à nous délaisser. Il semble qu'elle n'a plus besoin désormais de se livrer à des réflexions pour comprendre cette vérité ; l'expérience qu'elle a faite et la vue qu'elle a eue de son impuissance absolue lui ont découvert notre néant et la profondeur de notre misère. Sans doute, elle ne doit pas être alors privée de la grâce, dès lors que, malgré la tempête où elle se débat, elle n'offense pas Dieu et qu'elle serait prête à sacrifier tous les biens d'ici-bas pour ne le point offenser. Mais la grâce est tellement cachée en elle qu'elle n'a pas, semble-t-il, la plus petite étincelle d'amour de Dieu ou n'en a jamais eu. Car, si elle a fait quelque bien, ou reçu de Sa Majesté quelque faveur, tout lui paraît comme un songe ou une illusion. Quant à ses péchés, elle voit avec certitude qu'elle les a commis.

O Jésus ! quel spectacle digne de compassion que celui de voir une âme ainsi désemparée ! Combien peu lui servent toutes les consolations de la terre ! Aussi, mes Sœurs, ne vous imaginez pas, si vous vous trouvez parfois en cet état, que les riches ou ceux qui jouissent de leur liberté pourraient alors se procurer quelque remède particulier. Non, non ; voyez les damnés : trouveraient-ils un allégement à leurs maux, si vous leur présentiez tous les plaisirs du monde ? Non certes ; ils n'y puiseraient au contraire qu'un accroissement de torture. Il en est de même, ce me semble, dans le cas présent. Le tourment que l'âme endure vient d'en haut, et toutes les délices de la terre sont impuissantes à la soulager. Ce grand Dieu veut que nous le reconnaissions comme notre roi et que nous voyions nos propres misères. Cette connaissance est très importante pour ce qui va suivre.

Que fera donc cette pauvre âme, lorsqu'elle se trouvera de longs jours en cet état ? Si en effet elle récite une prière, c'est comme si elle ne la récitait pas ;

je dis qu'elle n'y trouve aucune consolation intérieure, car alors elle n'en a pas; elle ne comprend même pas les prières vocales qu'elle récite. Quant à la prière mentale, ce n'est nullement l'heure de s'y livrer; ses puissances en sont incapables. La solitude lui est plutôt nuisible.

Un autre tourment pour elle, c'est qu'elle ne peut souffrir ni compagnie ni conversation. Aussi malgré tous ses efforts, elle manifeste très facilement à l'extérieur du dégoût et de la tristesse. Pourrait-elle vraiment dire ce qu'elle éprouve? Non, cela ne saurait s'exprimer, parce qu'il s'agit d'angoisses et de peines spirituelles auxquelles il est impossible de donner le nom qui convient. Le meilleur remède, je ne dis pas pour guérir ce mal, car je n'en trouve pas, mais pour arriver à le supporter, c'est de s'occuper à des œuvres extérieures de charité et d'espérer en la miséricorde de Dieu; Il ne manque jamais à ceux qui espèrent en lui. Qu'il soit béni à jamais! Ainsi soit-il!

Il y a d'autres peines qui nous viennent du démon; elles sont extérieures et doivent être beaucoup moins fréquentes; aussi il n'y a pas de motif d'en parler. De plus, elles sont beaucoup moins pénibles que les précédentes. Le démon, à mon avis, ne peut, malgré tous ses efforts, lier nos puissances et nous troubler de la manière que nous avons vue; car enfin la raison reste à l'âme pour considérer que le démon ne peut aller au-delà de ce qu'il plaît à Dieu de lui permettre, et, quand la raison n'est pas obscurcie, tout ce qu'elle souffre est peu de chose en comparaison des peines dont nous venons de parler.

J'exposerai d'autres peines intérieures de cette Demeure, lorsque je traiterai des différentes sortes d'oraison et des faveurs que Dieu y accorde. Quelques-unes de ces peines sont même plus aiguës que celles dont il vient d'être question, comme on le voit par

l'état où elles laissent le corps. Mais elles ne méritent pas le nom de peines, et il n'est pas convenable que nous le leur donnions, parce qu'elles sont de très hautes faveurs de Dieu, et que, au moment où l'âme les éprouve, elle comprend que ce sont des faveurs insignes et qu'elle est loin de les avoir méritées. Cette grande peine arrive en même temps que beaucoup d'autres lorsque l'âme est sur le point d'entrer dans la septième Demeure. Je ne parlerai que de quelques-unes, car il serait impossible de les dire toutes et d'en déclarer même la nature. Elles ont une autre origine et sont d'un ordre beaucoup plus élevé que les précédentes; et, s'il m'a été impossible de m'étendre plus que je ne l'ai fait sur ces dernières qui sont cependant d'une nature inférieure, à plus forte raison dirai-je peu de chose des autres. Daigne le Seigneur, par les mérites de son Fils, m'assister en tout! Ainsi soit-il!

CHAPITRE II

Elle traite de certains moyens par lesquels Notre-Seigneur réveille l'âme ; et ou il semble qu'il n'y ait rien à craindre, bien qu'il s'agisse d'une faveur très élevée. Ce sont là de grandes grâces accordées à l'âme.

Il semble que nous nous sommes bien éloignées de notre petite colombe ; et cependant nous ne l'avons pas abandonnée ; car ce sont ces souffrances dont nous avons parlé qui lui font prendre un vol plus élevé. Commençons maintenant à parler de la manière dont l'Époux se conduit envers elle ; voyons comment, avant d'être complètement tel à son endroit, il se fait vivement désirer. Il emploie des moyens si délicats que l'âme elle-même ne les comprend pas, et je ne crois pas pouvoir en parler de façon à en donner l'intelligence, si ce n'est à celui qui les connaît par expérience. Ce sont des impulsions tellement délicates et subtiles qui partent du plus intime de l'âme, que je ne trouve aucune comparaison qui puisse en donner une idée exacte. Elles sont bien différentes de tout ce que nous pouvons nous procurer ici-bas par nos propres efforts, et même des goûts surnaturels dont j'ai parlé. Bien souvent, tandis que l'âme est distraite et qu'elle ne pense même pas à Dieu, Sa Majesté la réveille subitement ; on dirait un éclair qui passe de suite, ou un coup de tonnerre ; cependant elle n'entend aucun bruit, mais elle comprend très bien que Dieu l'appelle ; elle le comprend si bien que parfois. surtout dans les débuts, elle est toute tremblante et se plaint

même quoiqu'il n'y ait pourtant rien qui la fasse souffrir. Elle sent qu'elle a été blessée d'une manière ineffablement suave; mais elle ignore qui l'a blessée, et comment elle l'a été. Elle voit que cette blessure est un don précieux et elle voudrait ne jamais en guérir. Elle ne peut s'empêcher de proférer même extérieurement des plaintes toutes d'amour à son Époux, parce qu'elle comprend qu'il est là et qu'il ne veut pas se manifester, ni lui permettre de jouir de sa présence. Si sa peine est très vive, elle est en même temps pleine de suavité et de douceur. Voudrait-elle ne pas la ressentir, qu'elle ne le pourrait; son désir serait, au contraire, de n'en être jamais délivrée; car elle goûte un bonheur beaucoup plus pur que dans l'ivresse spirituelle de l'oraison de quiétude, où il n'y a cependant aucune souffrance.

Je m'évertue de mon mieux, mes Sœurs, pour vous donner à comprendre cette opération de l'amour, mais je ne sais comment y réussir; car il semble qu'il y a contradiction dans ce que je vous dis; en effet je vous affirme que le Bien-Aimé montre clairement qu'il est avec l'âme; par ailleurs, qu'il paraît l'appeler par un signe tellement certain qu'elle ne peut en douter; c'est un coup de sifflet si pénétrant qu'elle ne peut pas ne pas l'entendre. Car, à mon avis, lorsque l'Époux qui est dans la septième Demeure parle ainsi, sans cependant formuler de paroles distinctes, tout ce qui se trouve dans les autres Demeures n'ose plus remuer, ni les sens, ni l'imagination, ni les puissances.

O mon Dieu, ô Tout-Puissant! que vos secrets sont profonds! Que les choses spirituelles sont différentes de tout ce que nous pouvons voir et comprendre ici-bas, puisque je ne trouve aucune comparaison pour vous expliquer une faveur si petite pourtant auprès des merveilles que vous accomplissez dans les âmes! Cette faveur opère un tel effet que l'âme se

consume de désirs; elle ne sait que demander, car il lui semble évident que son Dieu est avec elle. Vous me direz peut-être : Mais si elle comprend cela, qu'est-ce qu'elle désire? qu'est-ce qui lui cause de la peine? quel bien plus grand souhaite-t-elle? Je l'ignore. Je sais seulement que cette peine semble la pénétrer jusqu'aux entrailles, et quand la flèche qui l'a blessée en est retirée, il semble vraiment qu'elle les entraîne à sa suite, tant est vif le sentiment d'amour qu'elle éprouve.

Je me demande en ce moment si cet état ne viendrait pas de ce que quelque étincelle s'est échappée de ce brasier d'amour qui n'est autre que mon Dieu et est tombée sur l'âme pour lui faire sentir les ardeurs de ce feu. Mais comme elle n'était pas encore assez puissante pour la consumer et que ce feu est si suave, elle reste avec sa peine; tel est l'effet que l'étincelle a produit en touchant l'âme. C'est, ce me semble, la meilleure comparaison que j'aie pu trouver. Cette douleur suave, qui ne mérite pas le nom de douleur, n'est pas toujours la même. Tantôt elle dure longtemps, tantôt elle passe vite, selon qu'il plaît au Seigneur de la communiquer, car ce n'est pas là une faveur que l'on puisse se procurer par une industrie humaine; mais bien qu'elle dure parfois longtemps, elle disparaît pour revenir; enfin elle n'est jamais dans le même état. Voilà pourquoi elle n'embrase pas complètement l'âme, car lorsque l'âme est sur le point de prendre feu, l'étincelle s'éteint, et l'âme éprouve encore le désir d'endurer cette douleur pleine d'amour que lui cause l'étincelle.

Il n'y a nullement lieu de craindre que cet état provienne de notre propre nature, de la mélancolie, des pièges du démon ou d'une illusion, car les sentiments dont l'âme est animée manifestent bien qu'ils prennent leur source à cette demeure où habite le Dieu immuable. Les effets produits ne ressemblent pas à certains sentiments de dévotion où la grande

ivresse des goûts spirituels peut nous occasionner quelque doute. Ici, les sens et les puissances n'éprouvent aucune ivresse spirituelle ; ils regardent et se demandent ce qui se passe, sans y jeter le moindre trouble, et, à mon avis, ils ne peuvent ni accroître ni enlever la peine si délicieuse où est l'âme.

Celui qui aura véritablement reçu de Notre-Seigneur cette faveur comprendra facilement ce que je dis; il lui en rendra les plus vives actions de grâces, car il n'a pas à y craindre l'illusion. Néanmoins il doit avoir une crainte extrême de se montrer ingrat après une si haute faveur, s'efforcer de servir Dieu et de perfectionner toutes ses œuvres; il verra alors jusqu'où il montera et comment il sera toujours comblé de nouveaux dons. Je connais une personne qui a été favorisée de cette grâce durant quelques années; elle en était au comble du bonheur. S'il lui avait fallu pour l'amour de Dieu endurer pendant une foule d'années les épreuves les plus sensibles, elle se serait considérée comme largement payée par un tel bienfait. Qu'Il en soit béni à jamais ! Ainsi soit-il !

Vous vous demanderez peut-être pourquoi j'ai dit qu'il y a plus de sécurité en cet état que dans les autres. Voici, à mon avis, quelles en sont les raisons. La première, c'est que le démon ne doit pas pouvoir donner jamais une peine savoureuse comme celle dont j'ai parlé : il dépend de lui de donner une saveur et un plaisir qui paraissent spirituels; mais unir une peine et une peine si vive à la paix et aux goûts spirituels de l'âme, cela est au-dessus de ses forces qui n'atteignent que l'extérieur; aussi, les peines qu'il donne ne sont jamais, à mon avis, accompagnées de saveur ou de paix; elles sont plutôt pleines d'inquiétude et de trouble. La seconde raison, c'est que cette tempête de suavité pour l'âme vient d'une région qui est bien différente de celle où il exerce son empire. La troisième,

c'est que l'âme est enrichie des biens les plus précieux; aussi est-elle dans une disposition presque constante de souffrir pour Dieu et de désirer beaucoup d'épreuves; elle est, en outre, plus que jamais résolue de se séparer de toutes les joies et conversations du monde, sans parler d'autres choses de ce genre.

Il est bien clair que cela ne peut être l'effet d'une illusion, car malgré nos efforts pour nous procurer cette faveur, nous ne pourrions la contrefaire. Elle est si évidente que l'âme ne peut nullement s'y tromper; je dis qu'elle ne peut croire qu'elle l'a quand elle ne l'a pas, ni douter de sa réalité quand elle la possède. Si quelque doute lui reste, elle doit savoir qu'il ne s'agit pas de ces véritables élans vers Dieu dont j'ai parlé. Je dis : si elle doute qu'elle les a eus ou non; car ces élans se font sentir avec autant d'évidence qu'une voix puissante qui frappe nos oreilles.

Il n'y a, non plus, aucune apparence que ce soit un effet de la mélancolie, parce que la mélancolie ne produit et ne forge ses illusions que dans l'imagination. La faveur dont je parle procède, au contraire, de l'intérieur de l'âme. Il est possible que je me trompe, mais tant qu'un homme expérimenté ne m'aura pas donné d'autres raisons, je m'en tiendrai à mon opinion. Je connais une personne qui a été remplie de crainte par rapport à ces illusions dont je parle. Mais elle n'a jamais pu avoir le moindre doute sur cette oraison.

Notre-Seigneur a encore d'autres moyens de réveiller l'âme. Quelquefois, elle est occupée à prier vocalement, ou elle ne pense à rien d'intérieur, quand tout à coup elle est, ce semble, enflammée d'une manière délicieuse, comme si soudain elle respirait un parfum tellement pénétrant qu'il se répandît dans tous ses sens. Je ne dis pas que c'est un parfum ou quelque chose de cette sorte, mais je me sers de cette comparaison pour montrer comment il est donné à l'âme de sentir que

l'Époux est là et excite en elle le désir suave de jouir de sa présence. Elle se trouve alors préparée à accomplir de grandes œuvres pour Notre-Seigneur et à ne rien négliger pour procurer sa gloire. Cette faveur à la même source que ces flammes d'amour dont j'ai parlé. Mais ici rien ne saurait lui causer de la peine; les désirs mêmes qu'elle a de jouir de Dieu ne lui en donnent point. Voilà ce que l'âme sent le plus ordinairement. Il me semble, en outre, qu'elle n'a rien à craindre ici pour plusieurs des raisons que j'ai déjà exposées; elle n'a qu'à s'appliquer à recevoir cette faveur avec actions de grâces.

CHAPITRE III

Elle traite du même sujet et montre comment Dieu parle à l'âme, quand il veut. Elle indique comment cette âme doit se conduire alors et ne point suivre sa propre manière de voir. Elle expose certains signes à l'aide desquels elle reconnaîtra s'il y a illusion ou non. Cette doctrine est très importante.

Dieu a un autre moyen de réveiller l'âme. Bien que cette faveur soit en quelque sorte plus haute que les précédentes, elle peut être plus dangereuse. Aussi je veux m'y arrêter quelque peu. Il s'agit des paroles que Dieu adresse à l'âme de beaucoup de manières; les unes semblent venir du dehors, les autres du plus intime de l'âme; tantôt elles se font entendre à la partie supérieure, tantôt elles sont tellement extérieures qu'on les entend par les oreilles comme le son d'une voix articulée.

Parfois et même souvent il peut y avoir illusion, surtout chez les personnes faibles d'imagination ou mélancoliques, je dis, notablement mélancoliques. A mon avis, il n'y a pas à faire cas de ce que disent ces deux sortes de personnes, alors même qu'elles affirmeraient qu'elles voient, qu'elles entendent et qu'elles comprennent. On ne doit pas, non plus, les troubler, en leur disant que c'est le démon qui leur parle. Il faut seulement les écouter comme des personnes malades. La prieure ou le confesseur à qui elles confient leur âme leur recommanderont de ne pas attacher d'impor-

tance à ces choses, puisque ce n'est pas là l'essentiel pour servir Dieu, et que le démon en a trompé beaucoup par cette voie. Néanmoins, pour ne pas les affliger au-delà de ce que leur humeur leur fait endurer, on ajoutera que probablement elles ne seront pas de ce nombre. Si on leur disait que c'est là un effet de la mélancolie, on n'en finirait jamais avec elles; elles jureraient qu'elles voient et qu'elles entendent ce qu'elles racontent, parce qu'elles le croient ainsi.

Il faut, néanmoins, avoir soin de les éloigner de l'oraison, et les engager le plus possible à ne point faire cas de ces choses, car le démon a coutume de se servir de ces personnes malades pour nuire à d'autres, s'il ne peut leur nuire à elles-mêmes. Cependant, qu'il s'agisse de personnes malades ou saines, il faut toujours se défier de ces choses jusqu'à ce que l'on comprenne quel en est l'esprit. Aussi, je dis que, dans les débuts, le mieux est de les combattre sans cesse. Si elles viennent de Dieu, cette résistance sera un moyen de réaliser de plus notables progrès; plus on met ces faveurs à l'épreuve, plus elles augmentent; oui, il en est vraiment de la sorte. Toutefois il ne faut pas pour cela contraindre beaucoup les âmes, ni les jeter dans le trouble; car, en réalité, elles ne peuvent faire davantage.

Pour revenir aux paroles que l'âme entend, je dis que, nonobstant la manière dont elles lui sont adressées, elles peuvent venir de Dieu, et même du démon ou de la propre imagination. J'espère arriver, avec l'aide de Dieu, à exposer les différences qui les distinguent et les marques auxquelles on reconnaît celles qui sont dangereuses.

Il y a beaucoup d'âmes adonnées à l'oraison qui les entendent; mais ne vous imaginez pas, mes Sœurs, que c'est mal de les croire ou de ne pas les croire. Quand elles ne s'adressent qu'à vous et qu'elles ont

pour but de vous réjouir ou de vous avertir de vos fautes, peu importe alors de savoir quel en est l'auteur, ou qu'elles sont un effet de l'illusion. Je veux vous donner un avis : ne croyez pas, alors même qu'elles seraient de Dieu, que vous serez meilleures pour cela ; n'oublions point que Notre-Seigneur a parlé bien souvent aux Pharisiens, et que toute la perfection consiste à tirer profit de ses paroles. Quant à la moindre parole qui ne serait pas absolument conforme à la sainte Écriture, vous n'en ferez pas plus de cas que si vous l'entendiez de la bouche même du démon. Si elle vient de la faiblesse de l'imagination, on doit la regarder comme une tentation contre les vérités de la foi. Ainsi donc, il faut y résister toujours, pour s'en débarrasser ; et vous y réussirez d'autant mieux qu'elles ont peu de force.

Je reviens à ce que je disais tout d'abord. Que ces paroles viennent de la partie intime de l'âme, ou de sa partie supérieure, ou du dehors, peu importe ; or elles peuvent toutes venir de Dieu. Les marques les plus certaines, à mon avis, pour reconnaître qu'elles viennent de lui sont les suivantes.

La première et la plus sûre consiste dans l'autorité et l'empire qu'elles apportent avec elles ; elles sont paroles et œuvres tout à la fois. Je veux m'expliquer davantage. Voilà une âme qui se trouve dans la tribulation et le trouble dont il a été question plus haut ; elle est plongée dans l'obscurcissement d'esprit et dans la sécheresse. Or une seule parole comme celle-ci : *Ne t'afflige point*, suffit pour lui rendre le calme ; elle n'a plus de peine ; elle est inondée de la lumière divine ; il ne lui reste plus rien de cette affliction, quand précédemment il lui semblait que le monde entier et tous les savants réunis eussent été impuissants, malgré leurs efforts et leurs raisonnements, à la dissiper. Est-elle affligée parce que son confesseur ou d'autres personnes lui ont dit que ce qui passe en elle vient du démon ?

ou bien est-elle toute remplie de crainte? Une parole de ce genre : *C'est moi, ne crains point,* lui enlève toutes ses craintes et la laisse tellement remplie de consolations, que personne, semble-t-il, ne serait capable de lui faire croire autre chose. Est-elle très préoccupée de certaines affaires importantes, et se demande-t-elle quelle en sera l'issue? Si elle entend qu'elle *doit être tranquille et que tout réussira,* elle a immédiatement la certitude qu'il en sera de la sorte, et elle n'a plus de préoccupation[1]. Il en est de même de beaucoup d'autres choses.

La seconde marque à laquelle on reconnaît que ces paroles viennent de Dieu consiste dans la paix profonde dont l'âme est inondée; elle se trouve dans un recueillement plein de dévotion et de paix; elle est toute prête à chanter les louanges de Dieu. O Seigneur! si une seule de vos paroles que vous nous communiquez par un de vos pages (puisque ce n'est pas vous qui nous parlez, dit-on, dans cette sixième Demeure, mais quelqu'un de vos anges) a tant de pouvoir, quelle jubilation ne répandez-vous pas vous-même dans l'âme que l'amour attache à vous, comme il vous attache à elle!

La troisième marque à laquelle on reconnaît que ces paroles viennent de Dieu consiste en ce qu'elles ne s'effacent pas de longtemps de la mémoire; quelques-unes même ne s'oublient jamais. Il n'en est pas ainsi de celles qui nous viennent de la terre, je veux dire des hommes même les plus graves et les plus savants; comme elles ne sont pas aussi profondément gravées dans la mémoire que celles de Dieu, elles s'en effacent bientôt. De plus, si elles se rapportent à des choses futures, on ne leur accorde pas autant de foi. Celles de Dieu impriment la certitude la plus profonde. Quand

1. *Vie,* ch. xxv.

parfois il s'agit de choses en apparence absolument impossibles, et que l'entendement se demande si elles s'accompliront ou non, qu'il doute, ou qu'il est quelque peu hésitant, l'âme néanmoins garde une telle assurance de les voir se réaliser qu'elle ne saurait partager ses doutes. Bien que le cours des événements semble tout à fait opposé à la parole qu'elle a entendue et que des années nombreuses se soient écoulées depuis lors, elle ne perd jamais la pensée que Dieu saura trouver pour la réaliser d'autres moyens que les hommes ne connaissent pas, et qu'enfin sa parole doit s'accomplir, comme en réalité elle s'accomplit. Sans doute, je le répète, l'âme ne manque pas de souffrir quand elle voit tous les obstacles qui s'y opposent. Au moment où elle l'a entendue, elle était persuadée qu'elle venait de Dieu; mais lorsqu'il s'est écoulé depuis lors un long espace de temps et qu'elle n'est plus sous l'impression du début, il s'élève en elle un doute, et elle se demande si elle a été trompée par le démon ou victime de son imagination; néanmoins au moment où elle entend cette parole, elle n'en a aucun doute et elle mourrait plutôt pour en soutenir la vérité. Toutefois, je le répète, que ne fera pas le démon avec toutes ces imaginations qu'il représente à l'âme! Il la plonge dans la peine et le découragement, surtout s'il s'agit d'une affaire dont il voit que le succès doit contribuer au plus grand bien des âmes, ou procurer à Dieu beaucoup d'honneur et de gloire, et que cette affaire offre de sérieuses difficultés. Il réussit du moins à affaiblir la foi; et c'est un très grave préjudice qu'il cause à l'âme quand il l'amène à ne pas croire que Dieu a assez de pouvoir pour réaliser des choses qui dépassent la portée de notre entendement.

Malgré tous ces combats et la critique des personnes qui traitent ces choses de folies, je veux dire de ses confesseurs à qui elle en parle, malgré la mauvaise

tournure de tous les événements qui donnent lieu de croire que ces prédictions ne peuvent se réaliser, il reste une étincelle d'espérance; je ne sais où elle est, mais cette étincelle d'espérance que ces prédictions s'accompliront est tellement vive que, toutes les autres espérances seraient-elles déçues, l'âme ne pourrait, malgré tous ses efforts, cesser d'être absolument certaine que Dieu réalisera ses promesses. Enfin, comme je l'ai dit, la parole du Seigneur s'accomplit; l'âme en conçoit tant de joie et d'allégresse qu'elle ne voudrait plus faire autre chose que d'en louer toujours Sa Majesté; ce sentiment vient non seulement de ce qu'elle constate l'événement, bien qu'il soit pour elle de la plus haute importance, mais surtout de ce qu'elle voit s'accomplir la parole qui lui avait été dite.

Je ne sais pourquoi l'âme désire avec tant d'ardeur que ces paroles de Dieu se vérifient. Elle éprouverait moins de peine, je crois, si elle était convaincue de quelque mensonge que si ces paroles ne s'accomplissaient pas; d'ailleurs elle ne peut que répéter ce qui lui a été dit. A ce propos, je connais une personne qui, dans une pareille épreuve, se rappelait très souvent le prophète Jonas et la crainte où il était que Ninive ne fût pas détruite. Enfin, comme c'est l'esprit de Dieu qui parle à l'âme, il est juste qu'elle lui montre cette fidélité et désire qu'on ne le regarde pas comme menteur, dès lors qu'il est la vérité souveraine. Aussi l'allégresse de l'âme est très vive quand après mille obstacles et mille difficultés elle voit l'accomplissement de la prophétie. Devrait-elle endurer à cette occasion les plus rudes épreuves, elle les accepterait plus volontiers que de ne pas voir se réaliser la parole qu'elle est certaine d'avoir entendue de Dieu. Peut-être toutes les âmes n'ont pas cette faiblesse, si toutefois c'en est une; en tout cas je ne puis la considérer comme mauvaise.

Lorsque les paroles que l'on entend sont le produit de l'imagination, elles n'ont aucune des marques dont nous venons de parler; elles ne confèrent ni certitude, ni paix, ni joie intérieure. Cependant il peut arriver, comme à quelques personnes que je connais, que l'âme se trouve très absorbée dans l'oraison de quiétude et le sommeil spirituel; et vu la faiblesse du tempérament ou de l'imagination, ou un autre motif que j'ignore, elle est dans ce profond recueillement si hors d'elle-même qu'elle ne perçoit rien des choses extérieures; ses sens sont tellement endormis qu'elle ressemble à une personne qui dort, et peut-être dort-elle véritablement; elle a comme une sorte de songe où il lui semble qu'on lui parle et même qu'elle voit certaines choses; elle s'imagine que tout cela vient de Dieu; les effets toutefois montrent bien que ce n'est qu'un songe.

Il peut arriver aussi que certaines personnes demandent avec amour quelque faveur à Notre-Seigneur, et elles s'imaginent qu'il répond à leurs désirs. Ce cas-là se présente quelquefois. Mais quiconque a une longue expérience de ces paroles de Dieu ne pourra, à mon avis, s'y tromper et les confondre avec celles qui sont le produit de l'imagination.

Quant aux paroles qui viennent du démon, elles sont plus à craindre. Toutefois, si les paroles que nous entendons produisent les effets dont il a été parlé plus haut, nous pouvons avoir une grande assurance qu'elles viennent de Dieu. Par ailleurs, si la chose que l'on vous dit est importante et qu'il s'agit d'accomplir quelque œuvre pour vous ou pour une tierce personne, ne faites jamais rien, et n'ayez jamais la pensée de rien faire avant d'avoir pris l'avis d'un confesseur éclairé, prudent et vrai serviteur de Dieu, quelle que soit l'expérience que vous ayez de ces choses, et quelle que soit l'évidence que vous pensiez avoir que ces paroles viennent de Sa Majesté. C'est là en effet ce

que Dieu veut. Par là on n'omet pas de se conformer à ce qu'il commande, dès lors qu'il nous a prescrit, au contraire, de considérer le confesseur comme son représentant; nous ne pouvons douter qu'il nous parle par son intermédiaire. Ce que celui-ci nous dira sera pour nous un secours et un encouragement, lorsque l'affaire est difficile. Notre-Seigneur, quand il le jugera bon, lui donnera le même courage et en même temps il l'assurera que nous sommes animés de son esprit; dans le cas où il ne le ferait pas, nous ne sommes tenus à rien plus. Suivre une autre ligne de conduite et se guider par nos propres lumières serait, à mes yeux, très dangereux. Voilà pourquoi, mes Sœurs, je vous en conjure au nom de Notre-Seigneur, que cela ne vous arrive jamais!

Dieu a une autre manière de parler à l'âme qui, ce me semble, revêt de sa part tous les caractères de la certitude. Il lui parle dans une certaine vision intellectuelle dont je traiterai plus loin. Or, sa parole se fait si bien sentir au plus intime de l'âme, en termes si clairs pour son ouïe et d'une façon si secrète, que le mode même dont elle la comprend et les effets qui sont produits par la vision lui donnent l'assurance et la certitude que le démon ne peut y avoir aucune part. Les effets admirables qui découlent de ces paroles portent à croire qu'elles viennent de Dieu. Au moins, on a l'assurance qu'elles ne procèdent pas de l'imagination. Et si l'on y réfléchit, on peut toujours avoir cette assurance, pour les raisons suivantes.

La première raison pour laquelle les paroles qui viennent de Dieu diffèrent de celles qui sont le produit de l'imagination consiste dans leur clarté. Les paroles divines sont tellement claires qu'il ne peut manquer une seule syllabe à ce que l'on a entendu sans que l'on s'en aperçoive; on se souvient même si elles ont été dites avec telle ou telle expression, bien que le sens

soit absolument le même. Les paroles, au contraire, qui viennent de l'imagination ne sont jamais aussi claires, ni aussi distinctes, mais elles ressemblent à une chose à demi rêvée.

La seconde raison, c'est que bien souvent on ne pensait point aux choses que l'on entend. Ces paroles se font entendre à l'improviste et parfois au milieu d'une conversation. Bien des fois elles répondent à une pensée qui passe rapidement ou que nous avons eue précédemment; mais très souvent elles se rapportent à des choses dont on ne se souvient pas avoir jamais eu la pensée qu'elles seraient ou pouvaient être. Voilà pourquoi l'imagination ne pouvait pas les fabriquer et ainsi tromper l'âme en lui représentant ce qu'elle n'a ni désiré, ni voulu, ni connu.

La troisième raison c'est que, quand il s'agit des paroles divines, l'âme est comme une personne qui les entend, tandis que quand il s'agit des paroles qui viennent de l'imagination, elle est comme une personne qui compose peu à peu ce qu'elle veut qu'on lui dise.

La quatrième raison, c'est qu'il y a une très grande différence entre ces paroles : une seule parole divine embrasse beaucoup de choses, que notre entendement ne pourrait trouver de sitôt.

La cinquième raison, c'est que ces paroles divines ont une certaine vertu que je ne saurais expliquer et donnent souvent à comprendre beaucoup d'autres choses que celles qu'elles expriment par le son. Je traiterai ailleurs avec plus d'étendue de ce mode de comprendre; c'est une chose très délicate et qui porte beaucoup à louer Notre-Seigneur.

Comme cette manière de comprendre, ainsi que les différences qu'il y a entre les paroles qui viennent de Dieu ou non, ont provoqué de vives angoisses chez certaines personnes, en particulier chez une qui les avait entendues, il pourrait y en avoir d'autres qui ne

réussiraient pas à se tranquilliser. Cette personne dont je parle apportait, je le sais, toute son attention à ces choses, car elle recevait très souvent cette grâce de Notre-Seigneur. Ce qui la préoccupait surtout alors dans les débuts, c'était la crainte que ce ne fût l'œuvre de l'imagination. Quand les paroles que l'on entend sont l'œuvre du démon, on arrive beaucoup plus promptement à s'en rendre compte. Ses artifices toutefois sont tellement subtils qu'il sait bien contrefaire l'esprit de lumière; mais ce sera, à mon avis, dans les paroles. Il les dit d'une manière très claire, et l'âme n'a pas plus de doute que quand c'est l'esprit de vérité qui les prononce. Ce qui dépasse son pouvoir, c'est de contrefaire les effets dont j'ai parlé; il ne produit ni cette paix ni cette lumière qu'apportent les paroles divines, mais plutôt l'inquiétude et le trouble. Voilà pourquoi il nuira peu à l'âme, ou même il ne lui portera aucun dommage, si elle est humble, et si, malgré tout ce qu'elle entend, elle n'ose rien faire que d'après les avis que j'ai donnés plus haut.

Supposé que Dieu fasse des faveurs et des caresses, l'âme doit considérer avec soin si elle se croit meilleure pour cela. Mais si, au fur et à mesure que les paroles qu'elle entend deviennent plus tendres, elle ne conçoit pas de plus vifs sentiments de confusion, elle doit croire que ces paroles ne viennent pas de l'esprit de Dieu. Il est certain, en effet, que quand elles viennent de Dieu, l'âme conçoit d'autant moins d'estime d'elle-même que ces faveurs se multiplient : elle se souvient davantage de ses péchés et oublie ses progrès dans le bien; plus aussi elle applique sa volonté et sa mémoire à poursuivre uniquement la gloire de Dieu, sans rechercher son propre intérêt; plus elle craint de s'éloigner tant soit peu de la volonté divine, et plus enfin elle demeure persuadée qu'elle n'a jamais mérité de telles faveurs, mais l'enfer lui-même. Lorsque

toutes les grâces et faveurs reçues dans l'oraison produisent ces effets, l'âme ne doit pas se laisser aller au trouble, mais au contraire mettre toute sa confiance dans la miséricorde de Dieu, qui est fidèle et ne la laissera pas tomber dans les pièges du démon. Elle fera bien néanmoins de se tenir toujours sur ses gardes.

Les âmes que Dieu ne conduit pas par cette voie s'imagineront peut-être que l'on peut ne pas écouter les paroles qui sont dites, ou que, s'il s'agit de paroles intérieures, on peut s'en distraire de façon à ne pas les entendre, et qu'ainsi on n'est pas exposé à tant de dangers. A cela je réponds que c'est impossible. Il n'en est pas de même des paroles qui viennent de l'imagination; nous y remédions lorsque nous modérons les désirs que nous avons de certaines choses et que nous nous appliquons à mépriser ce qui nous est présenté par l'imagination. Quant aux paroles qui viennent de Dieu, tout moyen de s'y opposer est inutile. Lorsque c'est lui qui parle, il fait si bien taire toutes les autres pensées et prêter attention à ce qu'il dit, qu'il serait plus facile, ce me semble, et je le crois, à une personne qui a l'ouïe très fine de ne pas en entendre une autre qui lui parlerait d'une voix forte; elle pourrait en effet s'en distraire et appliquer son entendement et sa mémoire à autre chose. Quand il s'agit des paroles divines, ce moyen n'est pas en notre pouvoir; il est impossible de se boucher les oreilles et de penser à autre chose qu'à ce que l'on nous dit. Celui qui a arrêté le soleil, à la prière de Josué[1], je crois, peut aussi arrêter nos puissances et toutes nos facultés intérieures. Aussi l'âme voit clairement qu'il y a un autre Maître plus puissant qu'elle qui commande dans le Château; et cette vue la remplit de dévotion et d'humilité. Il n'y

1. Réminiscence de la Bible: Josué, x, 12.

a donc aucun moyen de ne pas l'entendre, quand il parle. Plaise à Sa Majesté de nous faire la grâce de ne nous appliquer qu'à lui plaire et de vivre dans l'oubli de nous-mêmes, comme je l'ai dit ! Ainsi soit-il ! Dieu veuille que j'aie réussi à faire comprendre ce que je désirais marquer dans ce chapitre, et à donner des avis dont profiteront les âmes qui se trouvent dans l'état dont il a été question !

CHAPITRE IV

Elle montre quand Dieu suspend l'âme dans l'oraison par le ravissement, l'extase ou le rapt, ce qui est une même chose, à son avis. Elle montre également quel grand courage il faut pour recevoir les hautes grâces de Sa Majesté.

Quel repos y a-t-il donc pour le pauvre petit papillon au milieu de toutes les difficultés dont nous avons parlé et d'autres encore? Toutes ces peines sont destinées à lui faire concevoir un désir plus vif de jouir de l'Époux divin. Sa Majesté, qui connaît la faiblesse de notre amour, dispose l'âme par ce moyen et beaucoup d'autres à avoir le courage de s'unir à un si auguste Seigneur et de le prendre pour Époux. Vous rirez peut-être de ce que je dis, et vous le prendrez pour une folie; chacune d'entre vous s'imaginera qu'il n'est pas nécessaire d'avoir ce grand courage pour cela, vu qu'il n'est aucune femme, si basse que soit sa condition, qui n'en ait assez pour épouser le roi. Cela est vrai pour les rois de la terre; mais quand il s'agit d'épouser le Roi du ciel, je vous assure qu'il en faut plus que vous ne pensez. Notre nature est trop timide et trop basse pour une telle faveur, et je regarde comme certain que, si Dieu ne vous donnait ce courage, cela vous serait impossible, malgré tous les avantages que vous découvririez à devenir son Épouse.

Vous allez donc voir ce que Dieu fait pour conclure ces fiançailles. A mon avis, ce doit être quand il donne à l'âme des ravissements qui la dégagent de ses sens.

Car si elle n'était pas dégagée de ses sens lorsqu'elle se voit si rapprochée d'une telle Majesté, il lui serait peut-être impossible de demeurer unie à son corps. J'entends parler en ce moment de ravissements véritables, et non de ces faiblesses de femmes, comme cela se voit de nos jours, où tout nous paraît ravissement ou extase. Il y a des natures qui sont tellement faibles, comme je crois l'avoir déjà dit, qu'une seule oraison de quiétude les met en agonie.

Comme j'ai eu l'occasion de voir beaucoup de personnes spirituelles, je veux vous marquer ici les différentes sortes de ravissements que je comprends. J'ignore néanmoins si je réussirai à en parler aussi bien que je l'ai fait ailleurs[1], où j'ai traité également de plusieurs autres choses qui sont marquées ici. Il a semblé, pour divers motifs, qu'il n'y a aucun inconvénient à en parler de nouveau ici, ne serait-ce que pour traiter de toutes ces demeures ensemble.

Il y a une sorte de ravissement qui arrive lorsque l'âme, sans être en oraison, est frappée de quelque parole de Dieu qu'elle se rappelle ou qu'elle entend. Il semble que Sa Majesté, touchée de compassion après l'avoir vue souffrir si longtemps du désir de lui être unie, fait grandir du plus intime d'elle-même cette étincelle dont nous avons parlé. L'âme tout entière est embrasée; elle se renouvelle comme un phénix et elle peut croire pieusement que ses fautes lui sont pardonnées. Cela s'entend quand elle s'y est disposée et a pris les moyens que nous enseigne l'Église. Lorsqu'elle est purifiée de la sorte, le Seigneur se l'unit, sans que personne ne le comprenne encore, sinon Lui et elle. L'âme elle-même ne le comprend pas même de façon à pouvoir l'expliquer ensuite, bien qu'elle ne soit point

1. Le livre de sa *Vie*, ch. xx.

privée de l'usage des sens intérieurs; car cela ne ressemble pas à un évanouissement ni à une sorte de syncope où l'âme reste sans connaissance, ni intérieure, ni extérieure.

Ce que je comprends de cette faveur, c'est que l'âme n'a jamais été aussi éveillée du côté des choses de Dieu, et qu'elle n'a jamais eu autant de lumière ni autant de connaissance par rapport à Sa Majesté. Cela semblera impossible, car si les puissances et les sens sont tellement suspendus que nous pouvons dire qu'ils sont comme morts, comment l'âme peut-elle se rendre compte qu'elle comprend un tel secret? J'avoue que je l'ignore, et peut-être qu'aucune créature ne saurait le dire. Le Créateur seul le sait ainsi que beaucoup d'autres choses qui se passent en cet état, je dis en ces deux Demeures, car celle-ci et la dernière pourraient très bien être unies; de l'une à l'autre, en effet, il n'y a point de porte fermée; mais, comme dans la dernière il y a des choses qui n'ont point été manifestées aux âmes qui n'y sont pas encore parvenues, j'ai cru bon de les séparer.

Lorsque le Seigneur daigna manifester à l'âme ainsi ravie certains secrets, certaines choses du ciel, ou visions imaginaires, elle peut ensuite en rendre compte. Ces faveurs s'impriment si profondément dans sa mémoire qu'elle ne peut jamais les oublier. Mais lorsqu'elle reçoit des visions intellectuelles, elle ne peut pas les expliquer. Sans doute, il doit y en avoir de si élevées alors, qu'il ne convient pas que ceux qui vivent encore sur la terre les comprennent de façon à pouvoir les expliquer; cependant, lorsque l'âme recouvre l'usage de ses sens, il y a beaucoup de ces visions intellectuelles qu'elle peut raconter.

Peut-être que quelques-unes d'entre vous ne comprennent pas ce que c'est qu'une vision, et en particulier une vision intellectuelle. Je vous le dirai en son

temps, puisque mon Supérieur me l'a commandé. S'il semble déplacé de ma part de traiter un tel sujet, il est possible que quelques âmes en retirent du profit.

Mais, me direz-vous peut-être, si l'âme ne se souvient plus ensuite des faveurs élevées que le Seigneur lui accorde alors, quel profit en retire-t-elle? O mes filles, il est tellement grand que l'on ne saurait en exagérer le prix. Bien que l'on ne puisse expliquer ces faveurs, elles demeurent parfaitement gravées dans le plus intime de l'âme, et l'on n'en perd jamais le souvenir. Mais, ajouterez-vous, si elles n'ont aucune image qui les représente, et si les puissances ne peuvent les comprendre, comment peut-on s'en souvenir? J'avoue que je ne le comprends pas non plus. Ce que je comprends, c'est que l'âme en garde des idées tellement bien gravées sur la grandeur de Dieu, que quand même elle n'aurait pas la foi pour lui enseigner qui il est et l'obliger à le reconnaître pour son Dieu, dès ce moment elle l'adorerait comme tel. Voilà ce que fit Jacob quand il vit l'échelle mystérieuse[1]. Il dut comprendre alors d'autres secrets qu'il ne put expliquer ensuite. Supposé qu'il n'ait vu qu'une échelle le long de laquelle des anges descendaient et montaient, sans posséder une lumière intérieure plus grande, il n'aurait pas eu connaissance des hauts mystères renfermés dans cette vision. Je ne sais si je m'explique bien, car, quoique j'aie entendu parler de ce point, j'ignore si mes souvenirs sont fidèles. De son côté, Moïse ne put pas raconter, non plus, tout ce qu'il avait vu dans le buisson[2], mais seulement ce que Dieu lui commanda de révéler. Or, si Dieu ne lui avait pas manifesté avec certitude des choses secrètes pour lui faire voir et croire que c'était bien lui son Dieu qui parlait, il ne

1. Réminiscence de la Bible : Gen., XXVIII, 12.
2. Autre réminiscence de la Bible : Ex., III, 2.

se fût jamais exposé à des épreuves si grandes et si nombreuses. Il dut découvrir, à la vue de ce buisson ardent, des vérités tellement profondes, qu'elles lui donnèrent le courage d'entreprendre ce qu'il a accompli pour le peuple d'Israël.

Ainsi donc, mes Sœurs, nous ne devons pas chercher des raisons pour comprendre les secrets de Dieu. Dès lors que nous croyons qu'il est tout-puissant, évidemment nous devons croire également qu'un ver de terre, aussi faible que nous, est incapable de comprendre ses grandeurs. Rendons-lui les plus vives actions de grâces de ce qu'il daigne nous en faire connaître quelques-unes.

Je voudrais trouver une comparaison pour essayer de vous donner quelque idée du sujet que je traite; mais il n'y en a, ce me semble, aucune qui soit juste. Toutefois je vous donne la suivante.

Vous entrez, je suppose, dans l'appartement d'un roi ou d'un grand seigneur que l'on appelle, je crois, le salon. Là se trouvent toutes sortes de cristaux, de vases précieux et d'objets rares, disposés de telle sorte que vous les voyez pour ainsi dire tous en entrant. On me conduisit un jour dans un salon de ce genre au palais de la duchesse d'Albe, où les Supérieurs, sur les instances de cette dame, m'avaient commandé de me rendre au cours d'un voyage[1]. Je fus toute stupéfaite en entrant dans cette salle, et je me demandais à quoi pouvait servir tout cet amas d'objets. Je vis que la variété de tant de créatures pouvait m'aider à louer Dieu, et maintenant je considère avec étonnement comment tout cela me sert pour mon sujet. Je restai là quelque temps. Mais il y avait tant de choses à voir qu'à peine sortie j'avais tout oublié; je ne me rappelai plus un seul de tous ces objets divers : on dirait que

1. En allant de Salamanque à la fondation de Ségovie en février 1574. *Fondations*. XXI.

je ne les ai jamais vus, et il me serait impossible de dire de quelle sorte ils étaient; je n'en ai plus qu'un souvenir confus.

Ainsi en est-il dans le ravissement dont je parle. L'âme est tellement bien unie à Dieu qu'elle ne fait qu'une même chose avec lui; elle est placée dans l'appartement de ce ciel empyrée que nous devons avoir au plus intime de nous-mêmes. Il est clair, en effet, que si Dieu est dans l'âme, il doit occuper quelques-unes de ces demeures. Mais bien que l'âme soit dans l'extase, Dieu ne veut pas toujours qu'elle voie les secrets de ces demeures. La joie de posséder Dieu produit en elle un tel ravissement qu'un si grand bonheur lui suffit. Parfois cependant il plaît à Dieu de la tirer de cette ivresse, et de lui montrer aussitôt ce qu'il y a dans cette demeure. Lorsqu'elle est revenue à elle-même, elle se rappelle les merveilles qu'elle a contemplées. Mais elle ne peut encore les exprimer, et sa nature ne saurait par elle-même voir au-delà de ce que Dieu a voulu lui montrer surnaturellement.

Je semble donc avouer que l'âme a vu et qu'il s'agit d'une vision imaginaire. Non, je ne veux rien dire de semblable; ce n'est point de cela que je traite, mais de la vision intellectuelle. Vu mon ignorance et mon peu d'esprit, je ne sais rien dire de bien. Voilà pourquoi il est clair que si j'ai réussi à m'exprimer dans ce que j'ai dit jusqu'à présent sur cette oraison, il ne faut pas me l'attribuer.

Pour moi, je suis persuadée que, si une âme ne comprend pas certains de ces secrets de Dieu dans les ravissements dont elle est l'objet, il ne s'agit pas de ravissements véritables, mais de quelque faiblesse naturelle. Il peut arriver en effet aux personnes d'une complexion délicate, comme à nous autres femmes, de faire un effort d'esprit excessif et de rester ainsi absorbées, comme je crois l'avoir dit en traitant de l'oraison

de quiétude. Cette faiblesse n'a rien de commun avec les ravissements. Quand le ravissement est véritable, croyez bien que Dieu attire l'âme tout entière à lui-même; et comme il s'agit d'un véritable ravissement, Dieu, qui la regarde comme sa propriété et désormais son Épouse, lui découvre peu à peu quelque petite partie du royaume qu'il lui a mérité; or ce royaume, c'est lui, et si peu qu'elle découvre dans ce grand Dieu, c'est toujours beaucoup. Il ne permet pas qu'elle soit troublée par personne, ni par ses puissances, ni par ses sens; mais il fait aussitôt fermer toutes les portes de ces demeures; il n'y a que celle où il réside qu'il laisse ouverte pour nous y donner entrée. Bénie soit une telle miséricorde! et combien sont vraiment malheureux ceux qui ne veulent pas en profiter et perdent un tel Maître.

O mes Sœurs, considérons que ce que nous quittons n'est rien, et ce que nous faisons ou pourrions faire n'est rien non plus, pour un Dieu qui se donne si intimement à des vers de terre, comme nous. Et si nous avons l'espoir de jouir même dès cette vie d'une telle faveur, que faisons-nous? A quoi nous arrêtons-nous? Quelle chose est capable de nous empêcher un seul instant de rechercher ce Seigneur, comme le faisait l'Épouse des Cantiques, par les rues et par les places publiques? Oh! quelle folie que de s'arrêter à tous les biens de ce monde, s'ils ne conduisent pas à ce but et ne nous aident pas à l'atteindre, alors même que nous posséderions toujours tous les plaisirs, toutes les richesses, et toutes les joies imaginables qu'il peut offrir! Comme tout cela est vil et abject en comparaison de ces trésors dont la jouissance durera éternellement! Et ces trésors eux-mêmes, que sont-ils si on les compare au bonheur de posséder comme notre propriété le Seigneur de tous les trésors du ciel et de la terre! O aveuglement humain! jusques à quand, jusques à

quand attendrons-nous pour ôter ce limon qui est sur nos yeux? Et si ce limon n'arrive pas à nous aveugler complètement, je découvre néanmoins dans nos yeux de petits grains de poussière et de sable; et si nous en laissions augmenter le nombre, ils pourraient nous porter un préjudice très grave. Je vous en conjure donc pour l'amour de Dieu, mes Sœurs, sachons tirer profit de nos fautes elles-mêmes, pour bien connaître notre misère, et qu'elles nous donnent une meilleure vue, comme la boue la rendit à l'aveugle qui fut guéri par notre Époux[1]! Voilà pourquoi, en nous voyant si imparfaites, nous devons supplier avec plus de ferveur Sa Majesté de tirer du bien de nos misères, afin que nous puissions la contenter en tout.

J'ai fait une longue digression, sans m'en apercevoir. Veuillez me le pardonner, mes Sœurs; soyez bien persuadées qu'à la vue de ces grandeurs de Dieu, je veux dire qu'arrivée au moment de vous en parler, je ne puis m'empêcher de gémir profondément quand je constate ce que nous perdons par notre faute. Sans doute, ce sont là des faveurs que le Seigneur accorde à qui il veut; mais si nous l'aimions comme il nous aime, il nous les accorderait à toutes. Il n'a qu'un désir, celui de trouver des âmes à qui il puisse donner; car ses largesses n'appauvrissent point ses trésors.

Pour revenir à mon sujet, je dis que l'Époux fait fermer les portes des demeures, et même celles du château et de son enceinte, dès qu'il veut élever l'âme au ravissement. On perd la respiration de telle sorte que, si parfois on garde encore quelque temps l'usage des sens, il est absolument impossible de parler. D'autres fois, l'usage des sens cesse aussitôt, les mains se refroidissent, et le froid gagne tellement le corps qu'il

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Jean, IX, 6.

semble séparé de l'âme; parfois même on ne peut distinguer s'il respire. Cela ne dure guère, je veux dire dans le même état. Car ce grand ravissement venant à se ralentir, le corps semble revenir un peu à lui-même et reprendre haleine pour mourir de nouveau et donner à l'âme plus de vie. Malgré tout, une si grande extase n'est pas de longue durée. Cependant, bien qu'elle soit passée, il arrive que la volonté reste tellement enivrée, que l'entendement, qui est si absorbé durant un jour et même plusieurs jours, est incapable, ce semble, de rien comprendre en dehors de ce qui peut exciter la volonté à aimer. Quant à la volonté, elle est toute disposée à l'amour; mais elle est endormie par rapport aux créatures et n'ose plus s'attacher à elles.

Néanmoins, lorsque l'âme est complètement revenue à elle-même, quelle n'est pas sa confusion d'avoir reçu une telle faveur! quels désirs intenses n'éprouve-t-elle pas de s'employer au service de Dieu, de toutes les manières qu'il plaira à Sa Majesté? Si les oraisons précédentes produisaient en elle les effets admirables que nous avons exposés, quels fruits ne produira pas une oraison aussi haute que celle dont nous parlons? L'âme voudrait posséder mille vies pour les employer toutes au service de Dieu, et voir toutes les créatures d'ici-bas se convertir en autant de langues pour le louer en son nom. Les désirs qu'elle éprouve de faire pénitence sont très vifs; et elle ne fait pas beaucoup en s'y livrant, car, vu la force de l'amour qui l'anime, elle sent à peine toutes les austérités auxquelles elle se livre. Elle voit clairement que les Martyrs enduraient facilement leurs supplices, tant les secours qu'ils recevaient de Notre-Seigneur étaient abondants. Voilà pourquoi les âmes de cette sorte se plaignent à Sa Majesté quand elles ne trouvent pas d'occasions de souffrir.

Lorsqu'elles reçoivent cette faveur en secret, elles

en ont la plus haute estime ; mais lorsqu'elles la reçoivent en présence de quelques personnes, elles en sont tellement mortifiées et confuses qu'elles perdent en quelque sorte l'ivresse de la joie où elles étaient ; elles sont peinées et préoccupées en songeant à ce que penseront ceux qui en ont été les témoins. Elles n'ignorent pas quelle est la malice du monde, et elles savent que l'on ne reconnaîtra pas peut-être cette faveur pour ce qu'elle est, et qu'au lieu d'en louer le Seigneur, on en tirera probablement l'occasion de faire des jugements téméraires.

Cette peine et cette confusion, qui sont indépendantes de la volonté, me semblent venir d'un certain manque d'humilité. Dès lors, en effet, que l'âme désire les mépris, pourquoi se préoccupe-t-elle ? C'est ce que fit comprendre Notre-Seigneur à une personne qui était dans cette affliction[1] : « N'aie point de peine, lui dit-il, *ou bien on me louera ou bien on murmurera contre toi ; dans l'un ou l'autre cas, tu y gagneras.* » J'ai appris ensuite que ces paroles avaient procuré beaucoup de courage et de consolation à cette personne. Je les ai rapportées ici, afin qu'elles puissent servir à celles d'entre vous qui se trouveraient dans une pareille affliction.

Notre-Seigneur veut, ce me semble, faire comprendre à tous que désormais cette âme est sienne, et que personne ne peut y toucher. Que l'on attaque son corps, sa réputation, ses biens, soit ; il le permet, parce que de tout cela il tirera sa gloire ; quant à son âme, il ne souffrira pas qu'on y touche ; et si elle-même ne commet pas la faute énorme de se séparer de son Époux, il la protégera contre tous les assauts du monde et même contre tous ceux de l'enfer.

1. Livre de sa *Vie*, ch. XXXI.

Je ne sais si j'ai réussi à donner quelque idée de ce qu'est le ravissement ; car je le répète, le faire comprendre entièrement est chose impossible. Néanmoins, je n'aurai rien perdu, ce me semble, à en parler pour montrer ce qu'il est, et indiquer combien ses effets sont différents de ceux des ravissements faux ; je ne dis pas qu'ils sont faux parce que la personne qui les a veut tromper, mais parce qu'elle est victime de l'illusion ; et comme alors les marques et les effets de ces faux ravissements sont loin de correspondre à une si haute grâce, cette personne perd si bien tout crédit, que le monde se défie ensuite et à bon droit même des personnes à qui Notre-Seigneur en accorde de vrais. Qu'Il soit béni et loué à jamais ! Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE V

Elle continue le même sujet et indique de quelle manière Dieu transporte l'âme par un vol d'esprit, mais d'une façon différente de celle qui a été dite. Elle expose quelques motifs pour lesquels il faut avoir du courage, et donne quelques explications de cette faveur que Dieu accorde d'une façon savoureuse. C'est une doctrine très profitable.

Il y a une autre sorte de ravissement que j'appelle *vol d'esprit*. Bien qu'au fond il soit la même chose que le précédent, il en diffère cependant beaucoup dans la façon dont on l'éprouve intérieurement. Parfois, en effet, on sent tout à coup un mouvement si rapide de l'âme, que l'esprit semble emporté avec une promptitude qui donne une vive frayeur surtout dans les débuts. Voilà pourquoi je vous ai dit qu'il faut un grand courage à l'âme que Dieu doit enrichir de ces faveurs. Elle doit même se montrer très ferme dans la foi, la confiance et l'abandon à la volonté de Dieu pour qu'il en fasse ce qu'il voudra. Pensez-vous que ce soit peu de trouble pour cette personne qui, étant en pleine possession de ses sens, se voit emporter l'âme et même, comme nous l'avons lu de certains saints, le corps avec elle, sans savoir où elle va, ni qui l'emporte, ni comment on l'emporte? Car au début de ce mouvement subit, elle n'est pas encore très certaine que Dieu en soit l'auteur. Mais ne pourrait-elle pas y résister par quelque moyen? Non. Ce serait pire encore. Je

le sais d'une personne qui en a l'expérience[1]. Dieu semble vouloir faire comprendre à l'âme qu'après s'être tant de fois remise à lui si sincèrement, et offerte tout entière d'une manière si généreuse, elle ne peut plus désormais disposer d'elle-même en maîtresse; et, si elle résiste, il l'emporte avec plus d'impétuosité encore; voilà pourquoi cette personne avait pris le parti de ne pas plus résister au ravissement que la paille à l'ambre qui l'attire à soi, comme vous l'aurez peut-être remarqué. Elle se laissait porter dans les mains de Celui qui est si puissant, persuadé que ce qu'il y avait de mieux pour elle, c'était de faire de nécessité vertu. Et puisque je viens de parler de la paille, il est bien certain que, s'il est facile à un géant d'enlever une paille, il ne l'est pas moins à notre Géant infini et tout-puissant d'enlever l'esprit.

Il me semble que ce bassin, dont j'ai parlé, je ne me rappelle pas bien si c'est dans la quatrième Demeure[2], se remplissait avec suavité et douceur, je veux dire sans aucune agitation. Mais ce grand Dieu, qui contient les sources des eaux et ne permet pas à la mer de franchir ses limites, donne ici un libre cours aux sources qui alimentent le bassin; une vague si puissante s'élève alors et arrive avec tant d'impétuosité qu'elle emporte sur ses hauteurs la petite nacelle de l'âme; or si le pilote et les matelots ne peuvent empêcher leur barque d'aller là où elle est poussée par les vagues en furie, l'âme peut encore moins diriger ses mouvements intérieurs, ou empêcher ses sens et ses puissances de suivre le mouvement qui leur est donné. Quant à l'extérieur, on n'en fait plus cas ici.

En vérité, mes Sœurs, si à la seule description d'une telle faveur je suis dans l'admiration, quand je vois

1. C'est d'elle-même que la Sainte parle.
2. *IV*es *Demeures*, c. II et III.

comment ce grand Roi, ce Souverain montre alors son pouvoir absolu, que sera-ce de l'âme qui en fait l'expérience ! Je suis persuadée que, si Sa Majesté se manifestait à ceux qui vivent dans les dérèglements de ce monde comme elle le fait à ces âmes, ils n'oseraient plus l'offenser ; la crainte, à défaut de l'amour, les arrêterait. Mais quelle ne sera pas l'obligation pour les âmes conduites par une voie si sublime d'employer tous leurs efforts pour ne pas offenser un tel Maître ! Par amour pour lui, mes Sœurs, je vous en conjure, si Sa Majesté vous a accordé de telles faveurs ou d'autres semblables, ne vous négligez pas au point de vous contenter de les recevoir. Considérez que plus vous lui êtes redevables, plus vous êtes tenues de la payer de retour. Comme cette vue donne les craintes les plus vives, il vous faut également beaucoup de courage ; et si Notre-Seigneur ne le donnait, l'âme demeurerait toujours dans une profonde affliction, car elle voit tout ce qu'il fait pour elle, et quand elle tourne son regard sur sa propre vie, elle constate combien peu elle répond aux avances de Sa Majesté. De plus, comme ce peu est encore rempli de fautes, de misères et de faiblesses, il lui semble préférable de ne plus se rappeler jusqu'à quel point sont imparfaites ses bonnes œuvres, si elle en fait quelqu'une, et de les jeter dans l'oubli pour considérer ses péchés et s'abandonner à la miséricorde de Dieu. Dès lors qu'elle est impuissante à payer ses dettes, qu'elle lui laisse le soin d'y suppléer par la bonté et la miséricorde dont il use toujours à l'égard des pécheurs.

Peut-être lui fera-t-il la même réponse qu'il adressa à une personne que cette vue avait profondément affligée. Elle était au pied de son Crucifix et considérait qu'elle n'avait rien eu à donner à Dieu ni à sacrifier par amour pour lui. Or, le même Seigneur crucifié lui dit pour la consoler : *qu'il lui donnait toutes les*

douleurs et tous les travaux qu'il avait endurés dans sa Passion; qu'elle devait les regarder comme son bien propre et les offrir à son Père. Son âme se trouva si consolée et si riche, comme elle me l'a raconté, qu'elle ne peut en perdre le souvenir; chaque fois même qu'elle constate la profondeur de sa misère, elle se rappelle cette parole et elle est de nouveau remplie de courage et de consolation.

Je pourrais raconter ici certains faits de ce genre. J'en connais en effet beaucoup, vu que j'ai eu l'occasion de traiter avec un grand nombre de personnes saintes et adonnées à l'oraison. Mais pour que vous ne pensiez pas que je parle de moi-même, je ne vous en dis pas davantage.

Ce que je viens de raconter me semble très utile pour vous faire comprendre combien il plaît à Notre-Seigneur que nous reconnaissions ce que nous sommes; il a pour agréable en outre que nous nous appliquions à considérer et à approfondir notre indigence comme notre faiblesse, ou à nous persuader enfin que nous ne possédons rien que nous n'ayons reçu. Ainsi donc, mes Sœurs, pour que l'âme soit fidèle à cette faveur et aux autres grâces nombreuses qui lui sont offertes lorsque le Seigneur l'a élevée à cet état, il lui faut du courage. Mais, à mon avis, il lui en faut davantage pour correspondre à cette faveur qu'à toutes les autres, si elle est vraiment humble. Daigne le Seigneur nous donner cette humilité, puisqu'il le peut dans sa miséricorde!

Je reviens à ce vol rapide de l'esprit. Il s'opère de telle sorte que l'esprit semble véritablement sortir du corps; d'un autre côté, il est clair que cette personne dont j'ai parlé n'en est pas morte; mais elle ne saurait dire si durant quelques instants l'esprit anime le corps ou non. Il lui semble que tout son être s'est trouvé dans une région complètement différente de

celle où nous vivons, que là on lui a montré, sans parler d'autres choses, une lumière tellement supérieure à celle d'ici-bas qu'elle n'aurait pu, malgré les efforts d'une vie entière, se l'imaginer. Voici encore ce qui lui arrive. En un instant, on lui procure tant de connaissances à la fois, que son imagination et son entendement n'auraient pu après beaucoup d'années en forger la millième partie. Ce n'est pas une vision intellectuelle, mais une vision imaginaire. On voit alors avec les yeux de l'âme beaucoup mieux que l'on ne voit sur la terre avec les yeux du corps. Parfois même cela arrive sans que l'on entende aucune parole; voit-on par exemple quelques saints, on les connaît comme si l'on avait eu beaucoup de rapports avec eux.

D'autres fois, outre les choses que l'on voit des yeux de l'âme, on en voit d'autres par une vision intellectuelle, et en particulier une foule d'anges en compagnie de leur Maître; sans rien voir des yeux du corps ni de l'âme, on connaît, par un mode admirable que je ne saurais décrire, et les choses dont je viens de parler et beaucoup d'autres qu'il est impossible de rapporter. La personne qui en aura l'expérience et qui aura plus d'aptitude que moi pourra peut-être les faire comprendre, bien que cela me semble très difficile. Que l'âme soit alors unie au corps ou non, je ne saurais le dire. Du moins, je ne pourrais jurer qu'elle est dans son corps, ou que le corps en est séparé. Mais, je le répète, celui qui a l'expérience de cette faveur pourra en parler; si, de plus, il possède la science, il y trouvera un grand secours. Voici une pensée qui m'est venue bien souvent. Dès lors que le soleil de notre firmament peut, sans se déplacer, envoyer ses rayons avec une telle puissance qu'ils arrivent jusqu'à nous en un instant, est-ce que l'âme, qui n'est qu'une même chose avec l'esprit, comme le soleil avec ses rayons, ne pourrait pas, tout en demeurant où elle est,

et par la force de la chaleur qui lui vient du vrai Soleil de justice, s'élever au-dessus de sa propre substance par quelque partie supérieure d'elle-même?

Enfin, je ne sais ce que je dis. Ce qui est vrai, c'est qu'il se produit dans l'intérieur de l'âme un vol d'esprit aussi rapide que la balle qui sort de l'arquebuse à laquelle on met le feu. J'appelle cela un vol d'esprit, car je ne sais quel autre nom lui donner. Il se fait sans bruit; mais il est tellement manifeste, que nulle illusion n'est possible. Tandis que l'âme est complètement hors d'elle-même autant qu'elle peut en juger, on lui découvre des secrets admirables. Lorsqu'elle se sent revenue à elle-même, elle constate de quels grands biens elle est enrichie; quant à tous les biens de ce monde, elle en fait si peu de cas qu'ils ne lui paraissent que de la boue en comparaison de ceux qu'elle a vus. Désormais sa vie sur la terre se passe dans la peine la plus vive; elle ne voit plus rien de ce qui avait coutume de lui plaire, qui soit capable de la contenter. Le Seigneur, ce semble, a voulu lui montrer quelque chose du séjour auquel elle est destinée, comme le firent les députés qu'Israël avait envoyés à la terre promise et qui rapportèrent les preuves de sa fertilité[1]. Aussi l'âme est encouragée à supporter les travaux si pénibles de la route, parce qu'elle sait où elle doit aller trouver son repos.

Une faveur qui passe si rapidement ne vous paraîtra peut-être pas très profitable; et cependant les biens dont elle enrichit l'âme sont tellement précieux, que, à moins de les connaître, par une expérience personnelle, on ne saurait en apprécier toute la valeur. Cela prouve bien que le démon n'en est pas l'auteur et que l'imagination n'y peut rien. Le démon est impuissant à

1. Réminiscence de Num., XIII, 24.

représenter des choses qui produisent dans l'âme une opération si profonde, qui lui apportent tant de paix, de calme et de profit, mais qui surtout procurent à un si haut degré les trois choses suivantes : d'abord la connaissance de la grandeur de Dieu, car plus elle se découvre à nous, plus nous en voyons la profondeur; en second lieu, la connaissance de nous-mêmes et une humilité qui provient de ce que nous voyons comment une créature aussi vile en comparaison du Créateur de tant de merveilles a osé l'offenser et ose encore le regarder; en troisième lieu, le mépris de toutes les choses de la terre, excepté celles dont elle peut se servir pour la gloire d'un Dieu si grand.

Tels sont les joyaux que l'Époux commence à donner à son Épouse. Ils sont d'un tel prix qu'elle ne les exposera pas à se perdre. Les choses admirables qu'il lui a été donné de contempler demeurent tellement imprimées dans son esprit, qu'il lui est impossible, je crois, de les oublier, jusqu'à ce qu'elle aille en jouir dans l'éternité, car si elle venait à les oublier, ce serait un très grand malheur pour elle. Mais l'Époux qui lui a donné ces joyaux est assez puissant pour lui accorder la grâce de ne point les perdre.

Et pour revenir au courage que l'âme doit avoir, qu'en dites-vous? Ne doit-il pas être très grand? Car, en vérité, il lui semble qu'elle se sépare du corps; elle voit qu'elle perd l'usage de ses sens, et elle n'en comprend pas la raison. Mais il faut qu'elle reçoive ce courage de Celui qui lui accorde tous les autres dons. Vous direz que sa crainte est bien récompensée; et je suis de cet avis. Loué soit à jamais Celui qui peut l'enrichir de tant de faveurs! Plaise à Sa Majesté de nous donner ce qu'il faut pour mériter de travailler à sa gloire! Ainsi soit-il!

CHAPITRE VI

Elle parle ici d'un autre effet de l'oraison dont il a été question au chapitre précédent et qui fera comprendre que cette oraison est véritable et non une illusion. Elle parle aussi d'une autre faveur que le Seigneur accorde à l'âme pour qu'elle travaille à le louer.

De si hautes faveurs produisent dans l'âme un tel désir de jouir complètement de Celui qui les lui accorde, qu'elle vit dans un tourment indicible et savoureux tout à la fois. Elle appelle la mort de tous ses vœux, et c'est avec larmes qu'elle conjure d'une façon presque constante le Seigneur de la tirer de cet exil. Tout ce qu'elle voit ici-bas la fatigue. Dès qu'elle se trouve dans la solitude, elle éprouve quelque soulagement, mais aussitôt la peine de l'exil vient l'assaillir de nouveau, et quand elle n'a pas cette peine, elle ne goûte pas de repos. Enfin ce pauvre petit papillon ne saurait trouver une demeure stable. Comme l'âme brûle d'un amour si tendre, la plus petite occasion qui active son feu lui fait prendre son vol. Voilà pourquoi les ravissements lui sont très fréquents dans cette Demeure, et elle ne peut les empêcher, même en public. Aussitôt alors pleuvent sur elle les persécutions et les murmures. Voudrait-elle être sans crainte ? on ne le lui permet pas, parce que beaucoup de personnes et surtout les confesseurs sont les premiers à l'effrayer. Sans doute il lui semble qu'elle jouit intérieurement d'une profonde sécurité, surtout quand elle se trouve seule avec Dieu ; mais par ailleurs son affliction est extrême parce qu'elle craint

d'être trompée par le démon et d'offenser Celui qu'elle aime tant. Quant aux murmures dont elle est l'objet, elle en ressent peu de peine, à moins que le confesseur lui-même ne l'éprouve comme si elle pouvait empêcher ces ravissements. Aussi elle ne cesse de demander à tout le monde de prier pour elle, et de supplier Sa Majesté de la conduire par un autre chemin, parce qu'on lui dit de le faire, vu que celui-là est plein de dangers. Mais comme elle y a trouvé un si grand profit, et comme tout ce qu'elle lit, apprend et sait par les commandements de Dieu, lui montre avec évidence que ce chemin mène au ciel, elle ne peut arriver, malgré tous ses efforts, à en désirer un autre, et elle se remet entre les mains de Dieu. L'impuissance même où elle est de désirer une autre voie lui cause de la peine, car il lui semble qu'elle n'obéit pas au confesseur ; et cependant elle voit que toute sa sécurité contre les illusions consiste à obéir au confesseur et à ne point offenser Notre-Seigneur. Aussi, dût-on la mettre en pièces, elle ne commettrait pas, pense-t-elle, un seul péché véniel de propos délibéré, et c'est un profond chagrin pour elle de constater qu'elle ne peut s'empêcher d'en commettre beaucoup, sans même s'en apercevoir.

Dieu donne à l'âme qui est en cet état un désir tellement vif de ne le mécontenter en rien, même dans les plus petites choses, ou de ne pas commettre la plus légère imperfection, si c'est possible, que, n'eût-elle pas d'autre motif, celui-là seul suffit pour qu'elle veuille fuir la compagnie du monde. Aussi appelle-t-elle de tous ses vœux le bonheur de ceux qui vivent ou ont vécu dans les déserts. D'un autre côté, elle voudrait se lancer au milieu du monde, pour tâcher de contribuer à ce qu'une âme au moins loue Dieu davantage. S'agit-il d'une femme, elle s'afflige de ce que les chaînes où la retient son sexe l'empêchent d'exercer ce zèle ; aussi quelle envie ne porte-t-elle pas aux hommes

qui ont la liberté de parler à haute voix et de publier combien est grand le Dieu des armées !

O pauvre petit papillon ! Lié par tant de chaînes, comme tu es impuissant à voler où tu voudrais ! Ayez-en pitié, ô mon Dieu ; faites qu'il puisse réaliser au moins quelque peu ses désirs, pour votre honneur et pour votre gloire ! Ne vous souvenez pas du peu qu'il a fait pour mériter cette faveur, ni de la bassesse de sa nature. Vous êtes tout-puissant, ô Seigneur, vous qui avez commandé à la mer immense de se retirer et au grand fleuve du Jourdain de s'arrêter pour donner un libre passage aux enfants d'Israël[1]. Ne ménagez pas trop cette âme. Donnez-lui l'appui de votre force, et elle pourra endurer de nombreux travaux. Elle est résolue à les souffrir et elle les désire ardemment. Déployez, Seigneur, la puissance de votre bras, afin qu'elle ne passe pas son existence dans de viles occupations. Que votre magnificence se manifeste dans une créature aussi faible et aussi vile qu'une femme, et le monde, comprenant que les grandes œuvres qu'elle accomplit ne sauraient venir d'elle, vous en attribuera toute la gloire. C'est ce qu'elle veut, quoi qu'il puisse lui en coûter. Eût-elle mille vies, elle est prête à les sacrifier ; et si par là elle porte une seule âme à vous louer un peu plus, elle les considérera comme bien employées. Mais elle voit avec évidence qu'elle ne mérite pas de souffrir pour vous la plus petite épreuve, et à plus forte raison de mourir pour vous.

Je ne sais à quel propos ni dans quel but je vous ai tenu ce langage, mes Sœurs ; mais j'étais hors de moi ! Ce que nous devons regarder comme absolument certain, c'est que ces désirs sont produits par les suspensions ou les extases. Ce ne sont point des désirs qui

1. Réminiscences de la Bible : Exod., XIV, et Josué, III.

passent ; ils sont durables, et à l'occasion l'âme montre bien qu'ils ne sont point simulés. Mais pourquoi ai-je dit qu'ils sont durables ? Car l'âme se trouve parfois pleine de lâcheté dans les moindres circonstances, envahie par la crainte et si peu courageuse qu'il lui semble impossible de rien entreprendre. Le Seigneur veut alors, je crois, la laisser à ses propres forces naturelles pour son plus grand bien. Et, en effet, elle voit que si elle a pu quelque chose, ce n'est que par un don de Sa Majesté. Elle le voit d'une manière tellement claire qu'elle en est anéantie ; elle connaît mieux la miséricorde et la grandeur que Dieu daigne manifester dans une créature aussi vile. Toutefois son état le plus ordinaire est celui que j'ai déjà dit.

Il est une chose, mes Sœurs, sur laquelle j'appelle votre attention. Lorsque vous avez ces désirs véhéments de voir Notre-Seigneur qui nous oppressent tant parfois, il ne faut pas les favoriser, mais au contraire vous en divertir, si vous le pouvez. Il y en a d'autres auxquels on ne saurait résister, comme vous le verrez, lorsque j'en parlerai plus loin. Du moins, on peut résister quelquefois à ceux dont nous parlons en ce moment, parce que la raison est tout à fait libre pour se conformer à la volonté de Dieu et redire les mêmes paroles que saint Martin[1]. L'âme a la faculté de faire diversion à ces désirs lorsqu'ils sont très véhéments, en considérant qu'ils semblent être de personnes déjà très avancées, et que le démon pourrait bien les susciter pour nous faire croire que nous sommes de ce nombre ; aussi est-il bon de marcher toujours avec crainte. Néanmoins, je suis persuadée que le démon est impuissant à donner

1. La Sainte fait allusion aux paroles que le saint prononça peu avant de mourir : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le labeur ; mais que votre volonté se fasse. »

cette quiétude et cette paix que produit dans l'âme la peine causée par le désir de voir Dieu. Il excitera seulement quelque passion, comme la peine que l'on éprouve pour les choses du monde. Ceux qui n'ont pas l'expérience de l'un et de l'autre ne pourront les discerner; et, considérant que ces désirs sont une chose excellente, ils les favoriseront de tout leur pouvoir; un très grand dommage en résultera pour leur santé, parce que cette peine est continuelle, ou du moins très ordinaire.

Remarquez, en outre, qu'un tempérament faible est en général la cause de ces peines, surtout chez les personnes d'un naturel tendre qui pleurent pour le plus petit motif. Très souvent le démon leur fera croire que leurs larmes ont Dieu pour objet, quand il n'en est rien. Il peut même arriver qu'elles répandent durant quelque temps une grande abondance de larmes, à la plus petite parole de Dieu qu'elles entendent ou qu'elles méditent, sans pouvoir y résister, et que cela provienne de quelque humeur qui s'est amassée autour du cœur plutôt que de leur amour pour Sa Majesté. Il semble qu'elles n'en finiront jamais de pleurer. Comme elles sont persuadées que les larmes sont bonnes, bien loin de les contenir, elles ne voudraient faire autre chose qu'en répandre et y travaillent de tout leur pouvoir. Le démon cherche par là à les affaiblir, afin de les rendre ensuite impuissantes à faire oraison et à garder leur règle.

Il me semble vous entendre me demander ce que vous devez faire, puisque je trouve partout du danger, et qu'une chose aussi bonne que les larmes me paraît sujette à l'illusion. Ne serais-je pas moi-même dans l'illusion? cela est possible. Mais, croyez-moi, je ne parle pas sans avoir vu que cela peut arriver chez certaines personnes, et non en moi, car je ne suis nullement tendre; j'ai, au contrare, le cœur si dur, que cela me fait parfois de la peine. Mais quand le feu qui

le brûle intérieurement est vif, ce cœur, si dur qu'il soit, distille comme un alambic. Vous comprendrez très bien quand vos larmes viendront de Dieu; car, loin de troubler, elles donnent plutôt la force et la paix; et il est bien rare qu'elles fassent mal. D'ailleurs le bon qu'il y a dans cette illusion quand elle existe, c'est que le corps seul en souffre, mais non l'âme elle-même, pourvu qu'elle soit humble; quand au contraire il n'y a pas illusion, il n'est pas mal de s'en défier encore. N'allons pas nous imaginer, non plus, que tout est fait parce que nous aurons beaucoup pleuré. Mettons généreusement la main à l'œuvre et appliquons-nous à la pratique des vertus. C'est là l'essentiel. Quant aux larmes, qu'elles viennent ensuite, si Dieu nous les envoie; mais de nous-mêmes, ne faisons rien pour les attirer. Ces larmes que Dieu enverra arroseront la terre aride de notre âme et l'aideront puissamment à produire des fruits; moins nous les rechercherons, plus elles seront efficaces; car elles sont une eau qui tombe du ciel, et cette eau est d'une autre nature que celle que nous tirons avec peine de la terre. Bien souvent, après avoir creusé la terre de notre cœur pour la trouver, nous sommes moulues de fatigue, et nous n'avons pas même trouvé le plus petit filet d'eau, moins encore une source. Aussi, mes Sœurs, ce qu'il y a de mieux pour nous, c'est de nous mettre sous le regard de Dieu, pour considérer d'un côté sa miséricorde et sa magnificence et de l'autre notre propre bassesse. Et ensuite, qu'il nous donne ce qui lui plaira, soit de l'eau, soit de la sécheresse. Il sait mieux que nous ce qui nous convient. Nous suivrons alors notre chemin dans la paix, et le démon n'aura pas tant d'occasions de nous tendre des pièges.

Lorsque l'âme éprouve en même temps ces peines et ces saveurs, le Seigneur lui donne parfois des sentiments de jubilation et une oraison extraordinaire que

je ne puis m'expliquer. Je vous en parle ici dans le cas où il vous accorderait cette faveur, afin que vous lui en rendiez les plus vives actions de grâces, et que vous sachiez que c'est une chose qui arrive. Cette faveur consiste, à mon avis, dans une union intime des puissances. Notre-Seigneur leur laisse ainsi qu'aux sens la liberté de pouvoir goûter cette joie, mais sans qu'elles puissent comprendre la nature de cette joie ni la manière dont elles la goûtent. Cela semble de l'arabe, et cependant il en est vraiment ainsi. L'âme éprouve une telle joie qu'elle voudrait n'être pas seule à la posséder, mais en parler à tout le monde afin qu'on l'aide à louer Notre-Seigneur; car tel est le but où la portent toutes ses aspirations. Oh! que de fêtes, que de démonstrations elle ferait, si elle le pouvait, pour que tout le monde comprît sa joie! Il semble qu'elle s'est retrouvée elle-même, et que, comme le père de l'enfant prodigue, elle voudrait convier tout le monde à célébrer avec elle des fêtes solennelles en considérant quel est son état, car elle ne saurait douter qu'elle est en sûreté, du moins pour le moment. Quant à moi, je trouve qu'elle a raison. En effet, une telle joie intérieure, qui part du plus profond de l'âme, qui est accompagnée de tant de paix et qui n'aspire qu'à glorifier Dieu, ne saurait venir du démon. C'est beaucoup qu'au milieu de ces transports de jubilation excessive elle puisse garder le silence et cacher ses sentiments; mais ce n'est pas une petite peine pour elle.

Voilà ce que devait éprouver saint François quand, alors qu'il jetait de grands cris au milieu de la campagne, il rencontra des voleurs et leur dit qu'il était le héraut du grand Roi. Voilà ce qu'ont dû éprouver d'autres saints qui s'en allaient dans les déserts afin de pouvoir, comme saint François, chanter bien haut les louanges de leur Dieu. J'en ai connu un, et je crois

qu'il l'était, si j'en juge par son genre de vie; il s'appelait le Père Pierre d'Alcantara; il faisait de même; et ceux qui ont pu l'entendre quelquefois le considéraient comme un fou. Oh! quelle bonne folie que celle-là, mes Sœurs! Plaise à Dieu de nous la donner à toutes! Quelle grâce il vous a faite en vous plaçant dans un asile où, s'il vous accorde cette folie dont je parle et que vous la manifestiez, vous ne trouverez que des encouragements, et non des blâmes; il en eût été tout autrement dans le monde, où de tels accents sont si rares que je ne m'étonne pas qu'on les critique.

O malheureux temps que le nôtre! O misérable vie que la vie présente! Heureuses les âmes qui ont le sort si fortuné de vivre séparées du monde! C'est parfois, mes Sœurs, une joie particulière pour moi de voir, quand nous sommes réunies, quelle jubilation intérieure vous possédez, et quelles louanges vous vous stimulez à rendre à Notre-Seigneur pour le bonheur que vous avez d'habiter ce monastère[1]. On voit clairement que vos louanges jaillissent du plus intime de votre âme. Je voudrais, mes Sœurs, que vous vous stimuliez souvent de la sorte; ou que l'une d'entre vous commence et qu'aussitôt elle porte les autres à l'imiter. Et à quoi pouvez-vous mieux employer votre langue, lorsque vous êtes réunies, qu'à célébrer les louanges de Dieu, puisque nous avons tant de motifs de les chanter?

Plaise à Sa Majesté de nous accorder souvent cette oraison, qui est si sûre et si profitable! car nous ne saurions l'acquérir par nos propres forces, dès lors qu'elle est une faveur des plus surnaturelles. Il arrive qu'elle dure parfois tout un jour. L'âme alors ressemble à une personne qui a bu avec excès, sans cependant avoir

1. Le monastère de Saint-Joseph d'Avila, où elle écrivait ces pages.

perdu les sens, ou à une personne mélancolique qui, n'ayant pas complètement perdu le jugement, poursuit toujours l'idée qu'elle s'est mise dans l'imagination et dont on ne peut la sortir.

Ces comparaisons sont bien grossières pour expliquer une faveur si élevée; mais mon intelligence n'en trouve pas d'autres. Inondée d'une pareille joie, l'âme vit dans un tel oubli d'elle-même et de toutes les choses du monde, qu'elle ne songe et ne réussit qu'à parler de ce qui découle de cette joie, c'est-à-dire de la louange de Dieu. O mes filles, aidons toutes cette âme! Pourquoi prétendrions-nous avoir plus de sagesse qu'elle? Quelle chose pourrait nous procurer un plus grand bonheur? Que toutes les créatures viennent à notre aide pour louer Dieu dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

CHAPITRE VII

Elle montre quelle peine éprouvent de leurs péchés les âmes auxquelles Dieu accorde les grâces dont il a été parlé. Elle expose dans quelle grande erreur on se trouve quand on ne s'exerce pas, si élevé qu'on soit en spiritualité, à se rappeler l'Humanité de Notre-Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ, sa très sainte Passion et sa vie, comme aussi sa glorieuse Mère et les Saints. Cette doctrine est très profitable.

Vous vous imaginerez, mes Sœurs, que les âmes auxquelles Notre-Seigneur se communique d'une manière si particulière sont déjà tellement assurées de jouir de lui pour toujours qu'elles n'ont plus de motif de craindre ni de pleurer leurs péchés. Du moins, les âmes qui n'auraient pas reçu ces faveurs pourront le penser; car si elles ont été gratifiées de ces grâces qui viennent de Dieu, elles constateront la vérité de ce que je vais dire. Une telle sécurité serait une très grave illusion. La douleur des péchés commis croît en effet d'autant plus dans une âme qu'elle reçoit davantage de notre Dieu. Une chose certaine pour moi, c'est que, jusqu'à ce nous soyons arrivés là où rien ne pourra plus nous donner de peine, cette douleur ne cessera pas. Elle se fait sentir parfois plus ou moins, j'en conviens, et sous des formes différentes. Ainsi, l'âme arrivée à cet état ne considère point le châtiment qu'elle doit subir pour ses péchés, mais cette noire ingratitude qu'elle a eue envers celui à qui elle est si redevable et qui mérite tant d'être glorifié. En effet,

parmi ces magnificences qui lui sont communiquées, celle qu'elle comprend le mieux est celle de la grandeur de Dieu. Elle est épouvantée d'avoir eu tant de témérité; elle gémit de son peu de respect envers lui; elle voit qu'elle est tombée dans une folie tellement étrange qu'elle ne cesse jamais de la déplorer, quand elle considère qu'elle a préféré des objets si vils à une si haute Majesté. Ce souvenir lui revient beaucoup plus souvent que celui des faveurs qu'elle reçoit. Car ces faveurs si précieuses, comme nous l'avons vu, ainsi que celles dont nous parlerons encore, lui semblent comme apportées par un grand fleuve à certaines époques; ses péchés, au contraire, reviennent sans cesse, comme un bourbier infect, agiter sa mémoire, ce qui est pour elle une croix très pesante.

Je connais une personne qui désirait la mort non seulement pour voir Dieu, mais encore pour ne plus éprouver la peine si constante de lui avoir montré tant d'ingratitude quand elle en avait toujours été comblée de tant de faveurs et devait en recevoir tant d'autres. Il lui semblait qu'aucune créature n'avait commis autant d'iniquités qu'elle; et elle était persuadée qu'on ne trouverait aucune personne à qui Dieu eût montré tant de patience et accordé tant de faveurs.

Quant à la crainte de l'enfer, les personnes parvenues à cet état ne l'ont point. Il est vrai, la crainte de perdre Dieu leur cause parfois les angoisses les plus vives. Mais c'est rare. Toute leur crainte est d'être abandonnées de Dieu, de l'offenser alors, et de se voir dans l'état si misérable où elles se sont trouvées durant quelque temps. Elles ne se préoccupent nullement de leurs peines ou de leur gloire dans l'autre vie. Si elles désirent être délivrées promptement du purgatoire, c'est beaucoup plus pour n'être pas éloignées de Dieu le temps qu'elles y seront, que pour fuir les châtiments qu'elles y endureront. Quelque favorisée de Dieu que

soit une âme, je ne la croirais pas en sécurité si elle oubliait le triste état où elle a vécu quelque temps. Bien que ce souvenir lui soit pénible, il lui est profitable sous beaucoup de rapports. C'est peut-être parce que j'ai été si infidèle que je le crois ainsi; telle doit être la raison pour laquelle le souvenir de mes fautes est toujours présent à ma mémoire. Quant à celles qui ont été toujours bonnes, elles n'auront rien de pénible à se reprocher, bien qu'il y ait toujours des manquements tant que nous nous trouvons dans ce corps mortel.

Cette peine ne trouve aucun adoucissement dans la pensée que Notre-Seigneur a déjà pardonné nos péchés et les a oubliés; elle augmente, au contraire, à la vue de sa bonté si grande et des faveurs qu'il accorde à une âme qui n'a mérité que l'enfer. A mon avis, cette pensée dut causer un cruel martyre à saint Pierre et à la Madeleine. Comme leur amour pour Dieu était si vif, qu'ils avaient reçu de lui tant de grâces, et qu'ils comprenaient sa grandeur et sa majesté, leur douleur au souvenir des fautes passées dut être excessive et accompagnée de la plus profonde tendresse de sentiments.

Vous vous imaginerez peut-être encore que l'âme qui jouit de ces hautes faveurs ne peut plus méditer les mystères de la très Sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'elle ne s'applique plus qu'à aimer. J'ai déjà parlé longuement de ce sujet dans un autre endroit[1]; on a critiqué, il est vrai, ma manière de voir; on m'a déclaré que je ne comprenais pas la question; ce sont là, disait-on, des voies par lesquelles le Seigneur lui-même dirige les âmes, et il est mieux pour celles qui ont franchi les premiers

1. *Vie*, ch. XXII et XXVI.

degrés de la vie spirituelle de s'occuper des choses de la Divinité et de fuir les corporelles. Mais on ne me fera jamais dire que c'est là un bon chemin. Il peut se faire que je me trompe, comme aussi que nous disions tous au fond la même chose. Toutefois j'ai reconnu moi-même que le démon voulait m'égarer par cette voie. Après une telle expérience, je voudrais vous rappeler ici ce que je vous ai déjà dit plusieurs fois sur ce point[1], afin que vous vous teniez bien sur vos gardes. Remarquez ce que j'ose même vous dire : ne croyez point celui qui vous tiendrait un autre langage. Je m'efforcerai d'être plus claire que je ne l'ai été dans un autre écrit; car si celui qui avait promis de parler sur ce sujet l'avait expliqué plus longuement, peut-être aurait-il dit juste; mais quand on se contente de dire seulement quelques mots sur un tel sujet à des personnes ignorantes comme nous, on peut faire beaucoup de mal.

Quelques âmes s'imagineront encore qu'elles ne peuvent pas penser à la Passion de Notre-Seigneur. Mais alors elles pourront moins encore penser à la très sainte Vierge et à la vie des Saints dont le souvenir est si profitable et si encourageant. Pour moi, je me demande à quoi elles pensent. C'est le propre des esprits angéliques d'être toujours embrasés d'amour, parce qu'ils sont complètement séparés des choses corporelles. Quant à nous qui vivons dans un corps mortel, nous avons besoin de traiter avec les Saints, de penser à eux; il nous faut vivre dans la compagnie de ceux qui, ayant eu un corps comme nous, ont accompli de si grandes œuvres au service de Dieu; à plus forte raison ne devons-nous pas nous éloigner volontairement de la très sainte Humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ,

1. *Vie*, ch. XXII, XXIII, XXIV.

qui est pour nous la plénitude des biens et le remède à tous les maux. D'ailleurs je ne puis croire que ces personnes font ce qu'elles disent; il me semble plutôt qu'elles ne se comprennent pas elles-mêmes; et ainsi elles se nuisent et elles nuisent aux autres. Au moins, je puis les assurer qu'elles n'entreront point dans ces deux dernières Demeures; car si elles perdent le guide qui est le bon Jésus, elles n'en trouveront point le chemin; ce sera beaucoup si elles habitent les précédentes en sécurité. Le même Seigneur qui a dit qu'il est *la voie*[1] a dit aussi qu'il est *la lumière*[2] et que *personne ne peut aller à son Père si ce n'est par Lui*[3]. Il a dit encore : *Qui me voit, voit aussi mon Père*[4]. On dira que l'on donne d'autres sens à ces paroles. Pour moi, je ne connais que celui dont je parle; c'est celui-là que mon âme a toujours regardé comme le véritable, et elle s'est très bien trouvée de l'avoir suivi.

Parmi les nombreuses personnes qui sont venues traiter avec moi de cette question, il y en a quelques-unes qui, une fois élevées par Notre-Seigneur à la contemplation parfaite, voudraient y demeurer toujours; or cela est impossible. Cependant, à la suite de cette faveur de Dieu, elles ne peuvent plus discourir comme précédemment sur les mystères de la Passion et de la vie du Christ. J'en ignore la cause; mais il arrive très souvent que l'entendement est alors moins apte à la méditation proprement dite. Le motif, à mon avis, vient de ce que, comme le but de la méditation est de chercher Dieu, l'âme qui l'a une fois trouvé, et qui est habituée à le trouver de nouveau par un effort de la volonté, ne veut plus se fatiguer à le chercher à l'aide

1. S. Jean, XIV, 6.
2. S. Jean, VIII, 12.
3. S. Jean, XIV, 6.
4. S. Jean, XIV, 9.

de l'entendement. Il me semble, en outre, que, la volonté étant déjà enflammée, cette puissance généreuse voudrait, si elle le pouvait, se passer du concours de l'autre. Ce n'est pas mal; mais cela lui sera impossible, surtout tant qu'elle ne sera pas arrivée à ces dernières Demeures. De plus, elle y perdra le temps, parce que très souvent elle a besoin du secours de l'entendement pour s'enflammer. Remarquez bien ce point, mes Sœurs; il est très important; voilà pourquoi je veux vous l'expliquer davantage.

Ce que l'âme désire, c'est de s'occuper tout entière à aimer, et de ne pas faire autre chose; mais elle aura beau le vouloir, elle n'y réussira pas; car, bien que la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle brûle d'ordinaire est amorti, et il faut que quelqu'un le souffle, pour qu'il répande sa chaleur. Or, serait-il bon pour l'âme de rester dans cet état de sécheresse, et d'attendre, comme notre Père saint Élie, le feu du ciel qui doit consumer le sacrifice qu'elle fait alors d'elle-même à Dieu? Non, évidemment, et il ne convient pas d'attendre un miracle. Le Seigneur en fera pour cette âme quand il lui plaira, comme je l'ai déjà dit et comme je le dirai encore. Il veut que nous nous considérions comme si misérables que nous ne méritons point que Sa Majesté en accomplisse, mais que nous nous aidions en tout ce qui dépend de nous. Pour moi, je suis persuadée que telles doivent être nos dispositions jusqu'à la mort, quelque parfaite que soit notre oraison. Sans doute l'âme que le Seigneur a déjà élevée à la septième Demeure ne sera que rarement ou presque jamais obligée d'user d'une telle diligence, pour la raison que j'exposerai plus loin, si je m'en souviens; car elle vit presque constamment avec Notre-Seigneur Jésus-Christ selon un mode admirable d'après lequel sa Divinité et son Humanité tout ensemble lui tiennent toujours compagnie.

Ainsi donc, quand ce feu dont nous avons parlé n'est pas allumé dans la volonté et que l'on ne sent pas Dieu présent, il faut le chercher; voilà ce que Sa Majesté veut que nous fassions, à l'exemple de l'Épouse des Cantiques. Nous devons, comme saint Augustin le dit, je crois, dans ses *Méditations, ou ses Confessions*[1], demander aux créatures quel est celui qui les a faites. Ne soyons donc pas comme des insensés et ne perdons pas le temps à attendre ces ravissements où il nous a élevés une fois; car dans les débuts il peut se faire qu'il laisse s'écouler une année ou même plusieurs avant de nous accorder la même faveur. Sa Majesté en sait la raison que nous ne devons pas chercher à connaître, d'ailleurs il n'y a pas de motif pour cela. Nous n'ignorons pas que, pour plaire à Dieu, il faut suivre la voie des commandements et des conseils; soyons-y donc très fidèles; méditons sur la vie et la mort de Notre-Seigneur ainsi que sur toutes nos obligations envers lui; puis le reste nous sera accordé, quand il lui plaira.

Ces personnes me répondent qu'elles ne peuvent s'arrêter à de telles méditations, et ce que j'ai dit précédemment montre qu'elles ont peut-être raison sous un certain rapport. Vous savez qu'autre chose est le raisonnement qui se fait à l'aide de l'entendement, autre chose est la représentation de la vérité faite à l'entendement par la mémoire. Vous direz peut-être que vous ne comprenez pas ce que je dis, et en vérité, peut-être n'en ai-je pas moi-même assez l'intelligence pour vous l'expliquer; cependant je m'exprimerai comme je pourrai. J'appelle méditation les raisonnements nombreux que nous faisons avec l'entendement de la manière suivante : Nous commençons à songer à la

1. Ce mot est ajouté en marge par la Sainte. *Confessions*, l, X. c. VI. *Soliloques*, c. XXXI.

faveur que Dieu nous a accordée en nous donnant son Fils unique; et, sans nous arrêter là, nous passons à tous les mystères de sa glorieuse vie; ou bien nous commençons à méditer sur la prière de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers, et, sans nous y fixer, l'entendement continue à suivre le Sauveur jusqu'à ce qu'il le considère cloué à la Croix; ou bien nous prenons un point particulier de la Passion, par exemple la prise du Sauveur; et, réfléchissant sur ce mystère, nous considérons dans le détail tout ce qui peut frapper notre intelligence et notre cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des Apôtres, et les autres circonstances. Cette oraison est admirable et très méritoire.

Quant à cette oraison, les âmes élevées par Dieu aux choses surnaturelles et à la contemplation parfaite déclarent à bon droit qu'elles ne peuvent s'y livrer; comme je l'ai déjà dit, j'en ignore le motif; mais elles ne pourront presque jamais la faire. Toutefois elles auraient tort de dire qu'elles ne peuvent s'arrêter à ces mystères, ni les avoir souvent présents à l'esprit, surtout lorsque l'Église catholique les célèbre. Il n'est pas possible que l'âme, après tant de faveurs reçues de Dieu, perde le souvenir de marques d'amour si précieuses, qui sont en effet comme de vives étincelles bien capables de l'embraser davantage encore dans son amour pour Notre-Seigneur. Ces personnes ne doivent pas se comprendre elles-mêmes. Elles considèrent, en effet, ces mystères d'une manière plus parfaite; elles les ont tellement présents à l'esprit et imprimés dans la mémoire, que la simple vue du Sauveur prosterné au jardin des Oliviers et répandant une épouvantable sueur suffit pour les entretenir non seulement une heure, mais plusieurs jours. Elles voient qui il est et combien nous avons été ingrats après toutes les souffrances qu'il a endurées; leur volonté alors,

bien que n'ayant pas de tendresse sensible, s'applique aussitôt à désirer glorifier quelque peu une telle miséricorde, souffrir quelque chose pour celui qui a tant souffert et autres choses semblables dont elles occupent la mémoire et l'entendement. Tel est, à mon avis, le motif pour lequel elles ne peuvent s'appliquer à discourir davantage sur la Passion; et cela leur fait croire qu'elles ne peuvent y penser. Si elles n'y pensent pas, il est bon qu'elles s'efforcent de le faire; car, je le sais, l'oraison la plus sublime ne les en empêchera point; et je ne saurais trouver bon que l'on ne s'y applique pas souvent. Que le Seigneur veuille alors la faire entrer dans l'extase, à la bonne heure; d'ailleurs, ne le voudrait-elle pas, il l'obligerait à abandonner l'exercice auquel elle est occupée. Je regarde comme absolument certain que cette façon de procéder, au lieu d'être un obstacle à l'âme, la prépare au contraire beaucoup à recevoir toutes sortes de biens. Ce qui lui serait nuisible, ce serait une sérieuse application à la méditation de discours dont j'ai parlé au début; car, à mon avis, l'âme parvenue à un état plus élevé en est incapable. Je puis me tromper en cela. Dieu, en effet, conduit les âmes par des voies différentes. Mais on ne doit pas condamner ceux qui ne peuvent suivre ce chemin ni les juger incapables de jouir de ces faveurs si précieuses qui sont renfermées dans les mystères de notre trésor, Jésus-Christ. Personne, quelque spirituel que vous le supposiez, ne me fera croire que ce serait bien.

Il y a certains principes et même certains moyens en faveur chez quelques âmes. Dès qu'elles arrivent à l'oraison de quiétude et savourent les délices et les goûts que le Seigneur y donne elles s'imaginent qu'il est très important de demeurer toujours dans cette jouissance. Qu'elles veuillent bien m'en croire, et ne pas se laisser tant absorber, comme je l'ai dit dans un

autre endroit[1]; la vie est longue, et les épreuves y sont nombreuses; nous avons besoin de jeter les yeux sur le Christ notre modèle, pour voir comment il les a endurées, et de considérer même ses Apôtres et les Saints, afin de pouvoir comme eux les supporter avec perfection. C'est une trop bonne compagnie que celle du bon Jésus, pour que nous nous séparions de lui; j'en dis autant de celle de sa très sainte Mère. Il a pour très agréable que nous compatissions à ses peines, alors même que nous laisserions parfois de côté notre propre contentement et notre satisfaction personnelle. Cette conduite est d'autant plus nécessaire que les délices de l'oraison ne sont pas tellement fréquentes qu'il n'y ait du temps pour tout. Pour moi, je considérerais comme suspect l'état d'une âme qui me déclarerait qu'elle est toujours dans les délices et qu'elle ne peut jamais faire ce que j'ai dit[2]. Croyez-le de même; ne négligez aucun effort pour sortir d'une telle illusion et d'une pareille ivresse. Si vos efforts n'y suffisent pas, prévenez la prieure, afin qu'elle vous donne un office où vous aurez tant d'occupations que vous sortiez de ce danger; car s'il durait longtemps, il serait très grave au moins pour l'esprit et pour la tête.

Je crois avoir suffisamment expliqué l'importance qu'il y a, quelque spirituel que l'on soit d'ailleurs, à ne pas fuir les choses corporelles au point de nous imaginer que même la très sainte Humanité de Notre-Seigneur nous fait tort. On allègue, il est vrai, cette parole que le Seigneur adressa à ses disciples : *Il vous est expédient que je m'en aille*[3]. Pour moi, je ne puis souffrir qu'on fasse cette objection. Ah! certes, le

1. Au livre des *Fondations*, ch. VI.
2. C'est-à-dire penser à la Passion et à la mort de Notre-Seigneur.
3. S. Jean XVI, 7.

Sauveur n'a pas dit cette parole à sa très sainte Mère, parce qu'elle était ferme dans la foi. Elle savait qu'il était Dieu et Homme tout ensemble; et, bien qu'elle lui portât plus d'amour qu'eux, elle y mettait tant de perfection que la vue de la Sainte Humanité lui servait encore de stimulant. Les Apôtres ne devaient pas être alors aussi fermes dans la foi qu'ils le furent plus tard, et que nous devons l'être nous-mêmes maintenant.

Je vous l'assure, mes filles, je regarde comme dangereux de considérer comme un obstacle à notre perfection la Sainte Humanité de Notre-Seigneur. Le démon pourrait nous amener par là jusqu'à nous faire perdre la dévotion envers le Saint Sacrement. L'illusion où je me suis trouvée n'arriva pas, à mon avis, aussi loin; mais je ne prenais plus de plaisir à penser si longtemps à Notre-Seigneur Jésus-Christ; je m'entretenais dans cette ivresse en attendant le retour des délices dont j'avais joui. Mais je vis clairement que cette voie n'était pas bonne. Comme je ne pouvais goûter toujours ces délices, ma pensée s'en allait ici et là, et mon âme, semblable à l'oiseau qui voltige et ne trouve pas où se poser, perdait beaucoup de temps; elle ne faisait point de progrès dans les vertus et ne profitait point de l'oraison. J'en ignorais la cause et, à mon avis, je ne l'aurais jamais connue, parce que la voie que je suivais me semblait très bonne, si une personne, servante de Dieu, avec laquelle je traitai de mon oraison, ne m'avait éclairée. Depuis lors, j'ai vu clairement combien j'étais dans l'erreur; aussi je ne pourrai jamais assez regretter qu'il y ait eu un temps où je n'aie pas compris qu'il n'y avait rien à gagner à une si grande perte. Voilà pourquoi, alors même que je le pourrais, je ne veux acquérir aucun bien s'il ne me vient de l'auteur de tous les biens. Qu'Il soit béni à jamais! Ainsi soit-il!

CHAPITRE VIII

Elle traite de la manière dont Dieu se communique à l'âme par vision intellectuelle[1], *et donne quelques avis. Elle expose quels sont les effets de cette vision quand Dieu en est l'auteur. Elle recommande le secret sur ces faveurs.*

Je voudrais vous montrer plus clairement, mes Sœurs, que ce que je vous ai dit est vrai, et que plus une âme avance, plus elle vit dans la compagnie de ce bon Jésus. Il sera bon pour cela d'exposer comment, lorsqu'il plaît à Sa Majesté, il nous est impossible de ne pas être toujours en sa compagnie. Le Sauveur le montre avec évidence par les différentes manières dont il se communique à nous. Il nous témoigne son amour dans les apparitions ou visions les plus admirables. Je veux en dire quelques-unes, afin que vous ne soyez pas effrayées, dans le cas où vous en seriez favorisées un jour. Peut-être daignera-t-il m'aider à en dire quelques mots; mais ne serions-nous pas nous-mêmes l'objet de ses faveurs, nous lui adresserions néanmoins les louanges les plus vives de ce qu'il se communique ainsi à des créatures, lui qui a tant de majesté et de puissance.

Il arrive parfois que l'âme qui ne songe nullement à être l'objet d'une telle faveur et qui n'a jamais cru l'avoir méritée sent près d'elle Jésus-Christ Notre-Seigneur, sans le voir cependant des yeux du corps ni des yeux de l'âme. On appelle cela une vision

1. *Vie*, ch. XXVII, XXVIII.

intellectuelle, et je ne sais pourquoi. J'ai vu la personne à qui Dieu avait accordé cette faveur et plusieurs autres dont je parlerai plus tard. Dans les débuts, elle était très préoccupée; elle ne pouvait comprendre ce que c'était, parce qu'elle ne voyait rien. Cependant elle avait une telle assurance que c'était Jésus-Christ Notre-Seigneur qui se montrait à elle de la sorte, qu'elle n'en pouvait douter; je dis qu'elle n'avait aucun doute sur la vision elle-même. Mais cette vision venait-elle de Dieu ou non? Évidemment les admirables effets qui en découlaient lui faisaient comprendre que Dieu en était l'auteur. Mais elle ne laissait pas d'être dans la crainte; car elle n'avait jamais entendu parler de visions intellectuelles ni pensé qu'il y en eût de cette sorte. Elle comprenait très clairement que celui qui se trouvait présent était le même Seigneur qui lui parlait souvent de la manière que j'ai dite, car, jusqu'au jour où il lui fit cette grâce dont je parle, elle ne savait jamais qui lui parlait, bien qu'elle entendît les paroles.

Elle était, je le sais, très craintive à ce sujet; cette vision est, en effet, différente des visions imaginaires qui passent promptement; elle dure plusieurs jours et même parfois plus d'un an. Elle s'en alla donc toute préoccupée trouver son confesseur. Celui-ci lui dit : Puisque vous ne voyez rien, comment savez-vous que c'est Notre-Seigneur? Dites-moi quel visage il avait? — Elle lui répondit qu'elle ne le savait pas, qu'elle ne voyait pas de visage, et ne pouvait rien ajouter à ce qu'elle avait dit; ce qu'elle savait, c'est que c'était Notre-Seigneur qui lui parlait, et que ce n'était pas une illusion. On cherchait néanmoins à lui inspirer les craintes les plus vives. Mais très souvent elle ne pouvait avoir de doute, surtout lorsque Notre-Seigneur lui disait : *Ne crains pas, c'est moi.* Ces paroles avaient une telle efficacité que le doute lui était impossible alors. Elle se sentait complètement remplie de cou-

rage et de joie de se trouver dans une si bonne compagnie; aussi elle voyait clairement quel secours puissant elle y trouvait pour se tenir d'une manière habituelle en la présence de Dieu, et veiller avec soin à ne rien faire qui pût lui déplaire; il lui semblait, en effet, que Dieu avait toujours le regard fixé sur elle. Chaque fois qu'elle voulait s'entretenir avec Sa Majesté dans l'oraison, et même en dehors de là, il lui semblait que le Seigneur était si près qu'il ne pouvait pas manquer de l'entendre. Quant aux paroles qu'il disait, elle ne les entendait pas lorsqu'elle le voulait, mais à des moments où elle n'y pensait pas et quand c'était nécessaire. Elle sentait que Notre-Seigneur se tenait à sa droite; ce n'était pas toutefois à l'aide des sens qui nous découvrent qu'une personne est près de nous, mais par un mode très élevé qu'il est impossible d'expliquer, et qui cependant est absolument sûr et certain : en un mot il s'agit d'une certitude beaucoup plus grande que celle des sens. Les sens peuvent nous tromper; mais ce mode, non, parce que les fruits précieux qu'il produit et les effets intérieurs qu'il opère ne sauraient venir de la mélancolie, et que le démon, par ailleurs, ne produirait jamais un tel bien. L'âme ne goûterait pas, non plus, une paix si profonde et n'aurait pas en elle des désirs si constants de plaire à Dieu ni un tel mépris pour tout ce qui ne se rapporte pas à Lui.

Cette personne comprit clairement dans la suite que le démon n'était pas l'auteur de cette faveur qui devenait de plus en plus claire pour elle. Cependant, je sais qu'il y avait des moments où elle était très craintive, d'autres où elle était remplie de confusion, parce qu'elle se demandait comment avait pu lui venir une si haute faveur[1]. Nous étions tellement une même

1. *Vie*, ch. XXVII.

chose, elle et moi, que je n'ignorais rien de ce qui se passait dans son âme[1]. Je puis donc être un bon témoin, et vous pouvez croire que tout ce que je vous en dirai est la vérité.

C'est une faveur de Dieu qui fait naître dans l'âme beaucoup de confusion et d'humilité, tandis que le démon produit un effet tout contraire. L'âme voit avec évidence que cette grâce vient de Dieu, et que toutes les industries humaines seraient impuissantes à agir d'une manière si élevée. Aussi, quand elle la reçoit, elle ne la regarde point comme un bien propre, mais comme un don qui lui vient de la main de Dieu. Bien que quelques-unes des faveurs dont j'ai parlé me semblent plus hautes, celle-ci toutefois apporte une connaissance particulière de Dieu. De plus, l'âme, jouissant d'une manière si continuelle de sa compagnie, sent naître en elle l'amour le plus tendre pour Sa Majesté, ainsi que des désirs, plus ardents encore que ceux dont nous avons parlé, de se consacrer tout entière à son service, et enfin la plus grande pureté de conscience; car cette présence de Dieu qui se tient à son côté fait que son attention est sans cesse en éveil. Sans doute, nous savons que Dieu est présent à toutes nos œuvres. Mais notre nature est telle que nous l'oublions souvent, tandis que l'âme favorisée de cette grâce n'a pas de distraction; le Seigneur, qui est près d'elle, la maintient toujours attentive. Bien plus, comme elle a presque continuellement un amour actuel pour Celui qu'elle voit ou qu'elle sent près d'elle, elle reçoit beaucoup plus souvent les autres grâces dont nous avons parlé. Enfin le profit qu'elle en retire lui montre combien cette faveur est élevée et combien elle mérite d'être estimée. Elle en rend

1. La Sainte parle d'elle-même. — Cf. sa *Vie*, ch. XXVII.

grâces au Seigneur, qui la lui accorde, bien qu'elle soit si éloignée d'avoir pu la mériter, et elle ne l'échangerait pas pour tous les trésors et tous les plaisirs de la terre. Aussi quand le Seigneur l'en prive, elle se trouve dans une solitude profonde. Mais tous les efforts qu'elle pourrait réaliser pour recouvrer cette compagnie lui serviraient de peu; le Seigneur accorde cette grâce quand il veut; et nous ne pouvons l'acquérir par nous-mêmes. Quelquefois l'âme jouit aussi de la compagnie d'un Saint, et elle en retire également un grand profit.

Mais si l'on ne voit rien, me direz-vous, comment comprend-t-on que c'est le Christ qui est là, ou sa très glorieuse Mère, ou un Saint? A cela l'âme ne pourra répondre. Il lui est impossible, en outre, de comprendre comment elle le sait; ce qu'elle peut dire seulement, c'est qu'elle le sait d'une manière très certaine. Que le Seigneur nous tienne compagnie et nous parle, cela ne semble pas très difficile à comprendre. Mais qu'un Saint vienne de la sorte sans prononcer une parole et qu'il semble uniquement placé là par Dieu pour aider l'âme et lui tenir compagnie, voilà qui est plus merveilleux encore.

Ainsi en est-il de certaines autres faveurs spirituelles : on ne saurait les exprimer; mais elles nous montrent du moins combien basse est notre nature et combien elle est loin de comprendre les infinies grandeurs de Dieu, puisque nous ne pouvons même comprendre ces faveurs. Aussi l'âme qui les reçoit doit-elle les admirer et rendre gloire à Sa Majesté. Elle lui en adressera des actions de grâces toutes particulières; comme c'est une faveur qui n'est pas donnée à tous, elle en aura une haute estime et s'appliquera à rendre à l'avenir de plus signalés services à Notre-Seigneur, dès lors qu'il l'aide pour cela de tant de manières.

Il résulte de là que l'âme ne s'en estime pas davan-

tage; il lui semble que, de toutes les personnes qui sont sur la terre, elle est la plus imparfaite au service de Dieu; car, à son avis, aucune n'a plus d'obligations qu'elle envers lui; aussi la moindre faute qu'elle commet lui transperce le cœur, et ce n'est pas sans une très grande raison.

Chacune des Sœurs que le Seigneur conduira par cette voie trouvera dans les effets produits dont nous venons de parler une marque qu'il ne s'agit pas d'une illusion ou d'une imagination. Comme je l'ai dit, il n'est pas possible, à mon avis, que cet état dure si longtemps, s'il est l'œuvre du démon. Il ne produirait pas un progrès si notable et il ne répandrait pas une paix intime si profonde. Ce n'est point sa coutume d'agir ainsi; et, le voudrait-il, il ne peut pas, lui qui est si mauvais, produire un tel bien: les fumées de l'amour-propre se manifesteraient aussitôt, et l'âme se croirait meilleure que les autres. De plus, la vue de l'âme qui se tient toujours si unie à Dieu et si appliquée à penser à lui causerait tant de dépit au démon, que, s'il tentait de la tromper par là, il ne recommencerait pas souvent. Dieu, d'ailleurs, est tellement fidèle, qu'il ne lui laisserait pas tant de pouvoir sur une âme dont toute l'ambition est de plaire à Sa Majesté et de sacrifier sa vie pour son honneur et sa gloire; aussi il ne tarderait pas à la tirer de l'illusion.

Mon avis est et sera toujours que l'âme se conforme à ce que nous avons dit, après avoir reçu des faveurs; et alors, si Dieu permet parfois qu'elle soit tentée par le démon, il la délivrera du combat avec gloire, et le démon restera confondu. Voilà pourquoi, mes filles, si quelques-unes d'entre vous se trouvent dans cette voie, comme je l'ai dit, qu'elles ne s'effraient point. Il est bon cependant de marcher avec crainte et de nous tenir davantage sur nos gardes; il ne faut pas, non plus, après avoir reçu de si hautes faveurs, mettre

tant de confiance en nous-mêmes, que nous venions à nous négliger; ce serait un signe qu'elles ne viennent pas de Dieu; car vous ne découvririez pas en vous les effets dont j'ai parlé.

Il est bon dans les commencements de consulter sous le secret de la confession un homme très instruit, car ce sont les savants qui doivent nous donner la lumière; on peut interroger également une personne très élevée dans la spiritualité; quand cette personne n'est pas très spirituelle, il est mieux de choisir un homme très instruit; mais quand vous le pouvez, consultez l'un et l'autre. Si l'on vous dit que vous êtes dans l'illusion, ne vous en troublez pas; l'illusion ne peut faire ni beaucoup de mal ni beaucoup de bien à votre âme; mais recommandez-vous à la divine Majesté, pour qu'elle ne permette pas que vous soyez trompées. Si l'on vous dit que vous êtes le jouet du démon, votre peine sera plus vive; ce n'est pas néanmoins un homme vraiment savant qui vous le dira, pourvu qu'il découvre en vous les effets dont j'ai parlé; et, le dirait-il, je sais, moi, que le Seigneur, lui-même, qui est en votre compagnie, vous consolera et vous rassurera; il éclairera aussi peu à peu le savant pour qu'il vous donne à son tour la lumière. Si celui que vous consultez, tout en étant un homme d'oraison, est étranger à la voie que vous suivez, il s'étonnera aussitôt de votre état, et le condamnera; voilà pourquoi je vous conseille de vous adresser à un homme très instruit, et, si vous le pouvez, à quelqu'un qui soit en même temps très élevé dans la spiritualité. La prieure donnera la permission nécessaire; car, bien que la vue de la sainte vie d'une Sœur montre que son âme suit un chemin sûr, la prieure sera cependant obligée de la laisser consulter quelqu'un, afin que l'une et l'autre puissent être en sécurité. Une fois qu'elle aura traité de son intérieur avec ces personnes, que la Sœur se tienne tranquille,

et ne consulte plus; parfois, en effet, il n'y a aucun sujet de crainte, et le démon inspire des appréhensions tellement excessives qu'elles forcent l'âme à ne pas se contenter d'avoir consulté une fois, surtout quand le confesseur a peu d'expérience, se montre timide, ou pousse lui-même à rechercher d'autres conseils. Alors ce qui aurait dû rester très secret devient public; l'âme est persécutée et tourmentée[1]. Quand elle s'imagine que tout est secret, elle le voit connu du public; il en résulte qu'une foule de tourments viennent fondre sur elle, et que l'Ordre lui-même pourrait avoir à en souffrir, avec les temps malheureux où nous vivons.

Ainsi donc il faut agir avec beaucoup de prudence; c'est là ce que je recommande instamment aux prieures. Mais on ne doit pas s'imaginer qu'une Sœur est plus parfaite que les autres parce qu'elle est l'objet de telles faveurs. Notre-Seigneur conduit chaque âme comme il le juge bon pour elle. Ces faveurs sont un secours, pour aider l'âme à devenir une grande servante de Dieu, si elle fait ce qui dépend d'elle; parfois cependant Dieu conduit les plus faibles par cette voie; on ne saurait donc ni approuver ni condamner ces âmes; il faut considérer leur vertu. Celle qui sera la plus mortifiée et la plus humble, ou qui servira Notre-Seigneur avec le plus de pureté de conscience, sera aussi la plus sainte. Encore nous ne saurions ici-bas en avoir une certitude complète; il faut attendre que le véritable Juge rende à chacun selon ses mérites. Nous verrons alors avec étonnement combien ses jugements sont différents de ceux que nous formons ici-bas. Qu'Il soit loué à jamais! Ainsi soit-il!

1. *Vie*, ch. XXVIII.

CHAPITRE IX

Elle montre comment le Seigneur se communique à l'âme dans la vision imaginaire. Elle insiste beaucoup pour que l'on ne désire pas être conduit par cette voie et en donne plusieurs raisons.
Ce chapitre est très utile.

Parlons maintenant des visions imaginaires. Elles sont, dit-on, plus exposées aux artifices du démon que celles dont nous avons parlé; et je le crois volontiers. Néanmoins quand elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent en quelque sorte plus avantageuses que les autres, parce qu'elles sont plus en rapport avec notre nature; j'excepte, bien entendu, celles que Sa Majesté nous donne à comprendre dans la dernière Demeure, car aucune autre ne saurait leur être comparée.

Considérons à présent comment Notre-Seigneur est avec nous, ainsi que je l'ai dit au chapitre précédent. Représentons-nous que nous avons dans une cassette d'or une pierre précieuse d'une valeur extraordinaire et d'une vertu inestimable. Il est absolument certain qu'elle est là, quoique nous l'ayons jamais vue; mais sa vertu ne manque pas de se faire sentir, quand nous la portons sur nous. Tout invisible qu'elle soit restée à nos regards, nous ne manquons pas de l'estimer; car, l'expérience nous l'a prouvé, elle nous a délivrés de plusieurs infirmités qu'elle a la propriété de guérir[1].

1. C'était une croyance populaire.

Mais nous n'osons la regarder, ni ouvrir le coffret qui la contient. D'ailleurs nous ne le pourrions pas. Le propriétaire seul en connaît le secret et en possède la clef; il nous a prêté le bijou pour notre avantage; mais il ouvrira le coffret quand il lui plaira de nous le montrer; il nous l'enlèvera même quand il le jugera bon; et c'est ce qu'il fait. Or il lui plaît parfois d'ouvrir subitement le coffret pour faire une faveur à la personne à qui il l'a prêté. Dans ce cas, il est clair que cette personne éprouve une joie très vive; elle aimera ensuite à se rappeler l'éclat admirable de cette pierre précieuse et elle en conservera le souvenir bien gravé dans sa mémoire. Il en est de même ici, lorsque Notre-Seigneur veut bien donner à une âme une marque plus particulière de son amour. Il lui montre clairement sa très sainte Humanité de la manière qu'il veut. Il se manifeste tel qu'il était lorsqu'il conversait en ce monde, ou apparaissait après sa résurrection. Bien que la vision ait lieu avec une rapidité comparable à celle de l'éclair, cette image très glorieuse demeure tellement gravée dans l'imagination que je regarde comme impossible qu'elle s'en efface jamais jusqu'à ce qu'elle la voie dans ce séjour où elle en jouira éternellement. J'ai parlé d'une image; mais, à ce que pense la personne qui l'a vue, cette image n'est pas morte, comme l'est une peinture; c'est une image véritablement vivante qui parle parfois à l'âme et lui découvre même de profonds secrets.

Vous devez savoir que si l'âme s'arrête quelques instants à cette vision, elle ne peut pas plus la fixer qu'elle ne saurait fixer le soleil, car cette vision passe toujours très rapidement. Cela ne vient pas cependant de ce que son éclat fatigue les yeux de l'âme, comme l'eclat du soleil fatigue les yeux du corps. Je dis les yeux de l'âme, parce que c'est elle qui voit tout ici; d'ailleurs, quant à la vision qui est perçue par les yeux

du corps, je n'en puis rien dire; la personne en effet dont il a été question et dont je puis parler d'une manière si particulière n'a pas eu de visions de cette sorte, et il est difficile de rendre un compte exact de ce que l'on ne sait pas par expérience.

La splendeur de Notre-Seigneur est comme une lumière infuse, comme celle d'un soleil recouvert d'un voile aussi transparent qu'un diamant qu'on pourrait polir. Son vêtement semble comme une toile très fine de Hollande. Presque chaque fois qu'il accorde cette faveur à une âme, elle tombe en extase; elle ne peut dans sa bassesse supporter une vue qui cause tant de terreur. Je dis terreur; bien que cette vue soit plus belle et plus délicieuse qu'on ne pourrait l'imaginer après mille ans d'efforts, elle dépasse de beaucoup la portée de notre imagination et de notre entendement. Elle se manifeste avec une incomparable majesté. L'âme est saisie d'une profonde terreur, et il n'est pas besoin de l'interroger pour qu'elle dise comment elle connaît, sans qu'on le lui ait dit, quel est le personnage qui apparaît dans la vision, car il se manifeste bien comme le Maître du ciel et de la terre. Quant aux rois de ce monde, ils ont peu de chose par eux-mêmes pour relever leur prestige : il faut qu'ils se présentent avec leur suite, ou qu'on annonce ce qu'ils sont.

O Seigneur! comme nous autres, chrétiens, nous savons peu vous connaître! Que sera-ce le jour où vous viendrez nous juger, puisque votre vue inspire tant de terreur quand vous venez visiter avec tant d'amitié votre Épouse! O mes filles, que sera-ce quand il dira d'une voix si courroucée : *Allez, maudits de mon Père!* Maintenant, plaise à Dieu que le souvenir de la grâce que le Seigneur fait à l'âme et dont nous parlons se grave dans notre esprit! Ce ne sera pas un bien de peu d'importance. Un saint Jérôme, malgré toute sa sainteté, n'éloignait pas cette pensée de son souvenir.

Imitons-le, et nous trouverons légères toutes les austérités de la règle que nous professons; mais alors même qu'elles dureraient de longues années, ce n'est qu'un moment comparé à l'éternité. Pour moi, je vous le dis en toute vérité, malgré mon extrême misère, la crainte des tourments de l'enfer ne m'a jamais paru qu'un rien en comparaison de la pensée que les damnés verraient un jour pleins de courroux ces yeux si beaux, si doux et si compatissants de Notre-Seigneur; mon cœur, ce me semble, était incapable de le souffrir, et il en a été ainsi toute ma vie. Quel ne doit donc pas être l'effroi de la personne à qui Notre-Seigneur accordait la vision dont je parle, puisque l'émotion qu'elle en ressent est telle qu'elle en perd le sentiment? C'est pour cela sans doute que Notre-Seigneur suspend alors les puissances de cette âme et vient au secours de sa faiblesse, afin qu'elle s'unisse à sa grandeur dans cette communication divine si élevée.

Si l'âme pouvait rester longtemps à fixer ce divin Seigneur qu'elle voit, je ne crois pas que la vision fût surnaturelle; ce serait plutôt une représentation très vive, ou quelque figure fabriquée par l'imagination, mais ce ne serait que comme une chose morte en comparaison de la vision dont je parle. Il y a des personnes, et je puis l'assurer non seulement de trois ou quatre, mais d'un grand nombre, puisqu'elles ont traité avec moi, qui, par suite de la faiblesse de l'imagination, de l'acuité de leur intelligence ou d'une autre cause que j'ignore, s'enivrent tellement l'esprit qu'elles se figurent voir clairement tout ce qu'elles pensent. Si elles avaient eu une véritable vision, elles comprendraient leur erreur sans l'ombre d'un doute. Ce sont elles-mêmes qui forgent avec l'imagination ce qu'elles pensent voir, et il n'en résulte aucun bon effet. Elles restent, au contraire, beaucoup plus froides qu'elles ne le seraient à la vue d'une pieuse image.

Il est clair que l'on ne doit en faire aucun cas ; d'ailleurs, le souvenir s'en efface plus rapidement que celui d'un songe.

Dans la véritable vision dont je parle, il n'en est pas ainsi. L'âme est loin de s'attendre à avoir une vision, elle n'en a même pas la moindre pensée, quand soudain l'image de Notre-Seigneur se montre complètement ; elle bouleverse toutes les puissances et les sens et les remplit de crainte et de trouble pour les établir aussitôt dans une paix délicieuse. De même que, au moment où saint Paul fut terrassé, il y eut une tempête et une forte agitation dans l'air[1], de même dans ce monde intérieur dont nous parlons, il se produit d'abord une grande secousse, puis en un instant, comme je l'ai dit, tout rentre dans la paix ; l'âme alors est tellement bien instruite de certaines grandes vérités qu'elle n'a pas besoin d'un autre maître. La véritable Sagesse lui a enlevé sa torpeur d'esprit sans le moindre travail de sa part. Elle garde durant quelque temps une telle certitude que c'est là une faveur de Dieu, que, malgré toutes les assertions contraires, on ne réussirait pas alors à lui faire redouter qu'il puisse y avoir illusion. Mais ensuite, lorsque le confesseur lui suggère quelque crainte, Dieu la laisse dans l'hésitation afin qu'elle se demande si, vu ses péchés passés, l'illusion ne serait pas possible. Cependant elle ne cesse pas d'y croire, mais, je le répète, elle agit alors comme dans les tentations contre la foi, car le démon peut, il est vrai, jeter le trouble dans l'âme, mais non l'empêcher de demeurer ferme dans l'attachement aux vérités révélées. Plus même les assauts qui lui sont livrés sont terribles, plus elle acquiert la certitude que le démon est impuissant à produire en elle tant de bienfaits,

1. Actes des Apôtres, IX, 3.

comme c'est la vérité. Son pouvoir en effet n'est pas si grand sur l'intérieur de l'âme. Il pourra seulement lui représenter quelque image, mais cette image ne portera ni le cachet de vérité, ni la majesté, ni les heureux fruits de la véritable vision.

Comme les confesseurs ne peuvent voir tout cela, et que peut-être l'âme à qui Dieu accorde cette faveur ne sait pas en rendre compte, ils craignent, et à bien juste titre. Ils doivent agir avec prudence, attendre que le temps manifeste les fruits de ces apparitions, et considérer peu à peu quelle humilité elles produisent dans l'âme et quelle force elles lui donnent pour la pratique des vertus. Lorsque c'est le démon qui agit, il ne tarde pas à se trahir par les innombrables mensonges où on le surprend. Si le confesseur a de l'expérience et s'il a été favorisé de ces visions véritables, il met peu de temps à découvrir la vérité; il voit tout de suite à la relation qu'on lui fait, quand ces visions viennent de Dieu, de l'imagination ou du démon. Il le voit spécialement lorsqu'il a reçu de Sa Majesté le don de discernement des esprits. Possède-t-il ce don et la science, il s'en rendra parfaitement compte, alors même qu'il n'aurait pas d'expérience.

Ce qui est de la plus haute importance, mes Sœurs, c'est de vous ouvrir au confesseur en toute simplicité et en toute sincérité. Je ne parle pas de vos péchés; il est clair que vous devez les dire, mais du rapport exact que vous lui ferez de votre oraison. Sans cela, je ne vous garantis pas que vous suivez une bonne voie, ni que c'est Dieu qui vous instruit; car il aime beaucoup que nous ayons avec ses représentants cette sincérité et cette clarté que nous avons avec lui-même, comme aussi que nous désirions leur faire connaître jusqu'à nos moindres pensées, et à plus forte raison, nos œuvres. Agissez de la sorte, et alors ne vous troublez et ne vous inquiétez point. Quand bien même ces

visions ne viendraient pas de Dieu, vous n'en recevrez aucun préjudice, si vous avez de l'humilité et une bonne conscience. Sa Majesté sait tirer le bien du mal; et le chemin par lequel le démon voudrait vous perdre vous servira à gagner de nouveaux mérites. En songeant aux si hautes faveurs dont Notre-Seigneur vous a comblées, vous vous efforcerez de lui plaire de plus en plus et d'avoir toujours le regard de votre pensée fixé sur son image. Un homme très instruit[1] a dit que si le démon, qui est un grand peintre, lui représentait bien au vif l'image de Notre-Seigneur, il ne s'en attristerait point; il s'en servirait pour aviver sa dévotion, et ferait ainsi la guerre au démon avec ses propres armes. Bien que le peintre soit plein de malice, nous ne devons pas pour cela manquer de révérer l'image qu'il nous présente, si elle représente Celui qui est pour nous la source de tous les biens. Il trouvait très mauvais le conseil donné par quelques-uns de faire des gestes de mépris à ces images; car, d'après lui, nous devons révérer celle de notre Roi partout où nous la voyons. Je vois qu'il avait raison. Nous y serions nous-mêmes sensibles. Voyez plutôt. Quelqu'un de nous vient-il à voir que l'on fait de semblables outrages au portrait de son ami, il en sera fort mécontent. A combien plus forte raison devons-nous toujours respecter le Crucifix partout où nous le voyons, ainsi que tout autre tableau de notre Souverain. Bien que j'aie traité de ce point ailleurs[2], je me réjouis d'en avoir parlé ici; j'ai connu, en effet, une personne qui s'est trouvée dans une profonde affliction, parce qu'on lui avait commandé ce geste de mépris. Je ne sais

1. Elle fait allusion au P. Dominique Bagnès et au P. Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu. — *Vie*, ch. XXIX. — *Fondations*, ch. VIII.

2. Cf. *Vie*, ch. XXIII.

qui a inventé ce moyen si bien de nature à tourmenter une âme qui ne pouvait moins faire que d'obéir au confesseur et qui se croyait perdue si elle ne suivait pas son conseil. Mais viendrait-il à vous le donner, mon avis est que, après lui avoir exposé en toute humilité la raison que je viens de donner, vous ne le suiviez pas. Pour moi, je fus extrêmement satisfaite des raisons qui me furent données par le confesseur qui me les exposa alors.

L'âme tire un profit considérable de cette faveur de Notre-Seigneur. Lorsqu'elle pense à Lui, à sa vie ou à sa Passion, elle se rappelle son visage si doux et si beau, et elle en éprouve une consolation très vive; c'est ainsi que sur la terre nous goûtons plus de joie d'avoir vu une personne qui nous fait beaucoup de bien, que si nous ne l'avions jamais connue. Voilà pourquoi je vous assure que ce souvenir si délicieux de l'image du Sauveur me procure une consolation profonde et de précieux avantages. Cette faveur est encore la source de beaucoup d'autres profits. Mais, comme j'ai déjà tant parlé des effets de ces visions et que je dois encore en parler, je ne veux ni me fatiguer ni vous fatiguer non plus. Aussi vais-je vous donner un avis très important.

Lorsque vous savez ou que vous entendez dire que Dieu accorde de telles faveurs à certaines âmes, ne lui demandez jamais de vous mener par cette voie et ne le désirez point. Cette voie peut vous paraître très bonne, et il faut avoir pour elle beaucoup d'estime et de respect; mais il ne convient pas de la demander ou de la désirer, et cela pour plusieurs raisons.

Premièrement, c'est un manque d'humilité que de vouloir qu'on vous donne ce que vous n'avez jamais mérité. Voilà pourquoi je crois qu'elle n'aura pas beaucoup d'humilité celle qui aura ce désir. De même qu'un pauvre laboureur est loin de désirer être roi,

parce que cela lui paraît impossible, vu qu'il ne l'a pas mérité, ainsi l'âme qui est humble est-elle loin de convoiter de telles faveurs. Pour moi, je crois que Notre-Seigneur ne les lui accordera jamais, sans lui donner tout d'abord une profonde connaissance d'elle-même. Mais comment avec de tels désirs comprendra-t-elle que c'est vraiment une très insigne faveur pour elle de n'être pas encore en enfer?

En second lieu, il est très certain que l'âme est déjà trompée ou très exposée à l'être, car le démon n'a besoin que de voir une petite porte entr'ouverte pour nous tendre toutes sortes de pièges.

Troisièmement, une fois l'imagination placée sous l'influence d'un désir ardent, on se figure voir et entendre ce que l'on veut, comme les personnes qui désirent vivement un objet : elles y pensent beaucoup durant le jour et y songent encore la nuit.

Quatrièmement, c'est une hardiesse excessive que de prétendre choisir nous-mêmes notre voie, sans savoir celle qui nous convient le mieux. Laissons le Seigneur, qui nous connaît, nous conduire par celle qu'il nous faut, afin que sa volonté s'accomplisse en tout.

Cinquièmement, croyez-vous que les croix endurées par les âmes qui sont l'objet de ces hautes faveurs soient légères? Non, certes; elles sont, au contraire, très lourdes et de beaucoup de sortes. Savez-vous si vous pourriez les porter?

Sixièmement, on ignore si l'on ne perdra pas là où l'on croyait trouver un gain, comme il arriva à Saül quand il fut roi.

Enfin, mes Sœurs, outre ces raisons, il y en a encore d'autres. Mais croyez-moi, le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut; il nous connaît mieux que nous-mêmes, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains, pour que sa volonté s'accomplisse en nous. Nous ne saurions nous tromper, si nous avons toujours la

volonté bien arrêtée de nous conformer à cette ligne de conduite. Vous devez remarquer que l'on ne mérite pas une gloire plus haute parce que l'on reçoit beaucoup de faveurs de cette sorte; mais on contracte une plus stricte obligation de servir Dieu, dès lors que l'on reçoit de lui davantage. Quant à la faculté de gagner des mérites, Dieu ne nous en prive pas; elle est entre nos mains. Ainsi il y a beaucoup de personnes qui sont saintes et qui n'ont jamais su ce que c'est que d'avoir une seule de ces visions, tandis qu'au contraire d'autres personnes qui les reçoivent ne le sont pas. Ne vous imaginez pas, non plus, que ces visions sont continuelles. Pour une seule que Dieu accorde, il envoie une foule de croix; aussi l'âme ne songe point à recevoir d'autres visions de cette sorte, mais bien à correspondre à celles qu'elle a reçues.

Ces faveurs doivent être, il est vrai, d'un très grand secours pour acquérir les vertus dans une très haute perfection. Toutefois celui qui les possède parce qu'il les a gagnées par son travail a beaucoup plus de mérites. Je connais une personne et même deux, dont l'une était un homme, à qui Dieu avait accordé quelques-unes de ces visions[1]. Elles brûlaient d'un désir ardent de servir Sa Majesté à leurs propres dépens et sans les délices profondes qui accompagnent ces visions; elles avaient une telle soif de souffrances qu'elles se plaignaient à Notre-Seigneur de ce qu'il leur donnait ces joies, et que, si elles l'avaient pu, elles les auraient refusées. Je parle des délices que le Seigneur donne dans la contemplation, et non des visions elles-mêmes, car enfin ces personnes voyaient quel fruit elles en retiraient

1. La Sainte fait ici allusion à elle-même et à saint Jean de la Croix. A l'époque où elle écrivait ces lignes, novembre 1577, le Saint était encore confesseur des Carmélites de l'Incarnation d'Avila. Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il fut emmené prisonnier au Carmel de Tolède.

et quelle estime elles devaient en avoir. Il est vrai, ces désirs qui les animent sont également, à mon avis, surnaturels; ils sont le propre d'âmes très embrasées d'amour qui voudraient montrer au Seigneur qu'elles ne le servent pas en vue d'un salaire. Aussi, je le répète, elles ne songent jamais à la récompense qu'elles peuvent mériter dans le but de s'exciter à le servir plus fidèlement. Elles veulent contenter leur amour, dont la nature est d'agir toujours et de mille manières. Si elles le pouvaient, elles chercheraient des moyens de se consumer en Dieu; et s'il fallait pour sa plus grande gloire qu'elles fussent pour toujours anéanties, elles y consentiraient de tout leur cœur. Béni soit à jamais le Seigneur! Ainsi soit-il! Il ne s'abaisse jusqu'à traiter avec de si misérables créatures que pour montrer sa grandeur.

CHAPITRE X

Elle expose d'autres faveurs que Dieu accorde à l'âme par des modes différents des précédents, et parle du grand profit qui en résulte.

Le Seigneur se communique de beaucoup de manières à l'âme dans ces apparitions. Il se montre à elle quand elle est affligée; ou sur le point d'avoir quelque lourde croix; d'autres fois Sa Majesté veut simplement prendre ses délices en sa compagnie et la combler de faveurs. Il n'y a pas lieu d'entrer dans le détail de chacune de ces visions. Mon but, en effet, est seulement de faire comprendre la différence qu'il y a entre elles dans cette voie spirituelle, jusqu'au point où cela me sera possible, afin que vous voyiez, mes Sœurs, quelle est leur nature et quels sont leurs effets. De la sorte vous ne regarderez pas chaque imagination comme une vision. Dans le cas où il y aurait vision, vous saurez que, la chose étant possible, vous ne devez pas vous en troubler ni vous en affliger; car le démon gagnerait beaucoup par là. Il prend un très grand plaisir à voir l'âme dans la désolation et l'inquiétude, car, alors, comme il le constate, il l'empêche de s'employer tout entière à aimer et à glorifier Dieu.

Il y a encore d'autres voies par lesquelles Sa Majesté se communique aux âmes. Elles sont beaucoup plus élevées et moins dangereuses que celles dont nous avons parlé, parce que, à mon avis, le démon ne pourra les contrefaire; toutefois il est plus difficile d'en donner une idée que des visions imaginaires dont il a été question, parce que ce sont des faveurs très cachées.

Lorsque l'âme est en oraison et en pleine possession de ses sens, il arrive que Notre-Seigneur daigne la faire entrer tout à coup dans une extase et lui découvrir de profonds secrets; il lui semble qu'elle les voit en Dieu lui-même. Ce n'est point une vision de la très sainte Humanité; et bien que j'aie dit que l'âme voit, elle ne voit rien; ce n'est pas, en effet, une vision imaginaire, mais une vision intellectuelle très élevée, où on lui découvre comment toutes les créatures se voient en Dieu, et comment il les renferme toutes en Lui. Cette faveur est extrêmement utile. Bien qu'elle ne dure qu'un moment, elle imprime une très forte empreinte; l'âme en demeure toute confuse; elle voit très clairement quelle malice il y a à offenser Dieu. Car nous l'offensons en lui-même; oui, c'est en lui que nous commettons les offenses les plus graves.

Je veux vous donner une comparaison pour vous le faire comprendre, si je le puis. Bien que cette vérité soit incontestable et que nous en entendions parler souvent, ou bien nous n'y portons pas notre attention, ou bien nous ne voulons pas la comprendre. Si, en effet, nous la comprenions comme elle est, il ne serait pas possible, à mon avis, que nous eussions tant d'audace.

Considérons donc en ce moment que Dieu est comme une demeure ou un palais immense et de toute beauté. Or ce palais, je le répète, étant Dieu lui-même, le pécheur, pour accomplir ses méfaits, pourrait-il par hasard s'en éloigner? Non certes; c'est donc dans ce palais qui est Dieu lui-même qu'il commet ses abominations, ses impuretés et ses malices. Oh! quelle chose effroyable et digne d'une considération profonde! Quelle pensée plus utile pour nous qui savons peu et qui n'arrivons point à comprendre cette vérité! Si nous la comprenions bien, il nous serait impossible de tomber dans une hardiesse aussi insensée que celle d'offenser Dieu.

Considérons, mes Sœurs, la grandeur de la miséricorde et de la patience de Dieu qui ne nous confond pas immédiatement sur place; rendons-lui-en les plus vives actions de grâces, et soyons remplies de confusion de ce que nous sommes sensibles à la moindre chose qui se fait ou qui se dit contre nous. C'est la chose la plus révoltante du monde que quand Dieu, notre Créateur, souffre tant d'injures de la part de ses créatures au-dedans de lui-même, nous soyons nous-mêmes sensibles parfois à une parole dite en notre absence et peut-être sans mauvaise intention. O misère humaine! Jusques à quand, mes filles, tarderons-nous donc à imiter quelque peu ce grand Dieu? Oh! n'allez pas vous figurer que vous faites beaucoup en souffrant des injures. Néanmoins, supportons-les toutes de bon cœur; aimons celui de qui elles nous viennent ; car ce grand Dieu n'a pas laissé de nous aimer nous-mêmes, malgré nos fautes nombreuses; aussi a-t-il vraiment raison de vouloir que nous pardonnions tous, quelles que soient les injures dont nous soyons victimes. Je vous l'assure, mes filles, cette vision, bien qu'elle passe vite, est une insigne faveur pour l'âme à qui Dieu l'accorde, si elle veut s'en servir, en la tenant très souvent présente à son esprit.

Il arrive encore que tout à coup, et d'une manière qu'on ne peut exprimer, Dieu montre en lui-même une vérité qui semble surpasser toutes celles qu'il y a dans les créatures. Il donne clairement à entendre à l'âme que Lui seul est vérité et qu'il ne peut mentir. Elle comprend bien alors ce que dit David dans un psaume : *Tout homme est menteur*[1]; elle n'aurait jamais pu sans cela avoir une intelligence aussi parfaite de cette parole, alors même qu'elle l'eût entendue souvent : Dieu est une vérité qui ne peut faillir. Je me rappelle à ce sujet

1. Ps. CXV, 11.

combien était important ce que Pilate demandait à Notre-Seigneur à l'heure de sa Passion quand il lui disait : *Qu'est-ce que la vérité?*[1] et combien peu nous comprenons sur la terre cette suprême Vérité. Je voudrais bien vous en donner une plus ample explication; mais il est impossible de l'exprimer.

Concluons de là, mes Sœurs, que pour nous conformer quelque peu à notre Dieu et Époux, il sera bon de veiller toujours soigneusement à marcher selon cette vérité. Je ne dis pas seulement que nous devions éviter le mensonge; car, grâce à Dieu, je vois que dans tous nos monastères vous avez un soin spécial de ne jamais en faire pour quelque motif que ce soit; mais je dis que nous devons marcher selon la vérité devant Dieu et devant les hommes, de toutes les manières que nous pourrons. Il faut en particulier ne point désirer que l'on nous estime meilleures que nous ne sommes. Agissons de façon à donner à Dieu ce qui est à lui, et à nous ce qui nous appartient, afin qu'en tout nous fassions triompher la vérité. De la sorte, nous n'aurons guère d'estime pour ce monde qui n'est que mensonge ou fausseté et, comme tel, n'a pas de durée.

Je me demandais un jour pour quelle raison Notre-Seigneur était si ami de la vertu d'humilité. Et, à un moment où je n'y pensais plus, ce me semble, il me vint tout à coup la suivante c'est parce que Dieu est la suprême Vérité, et que l'humilité consiste à marcher selon la vérité. Or c'est une très haute vérité que de nous-mêmes nous n'avons rien de bon, mais plutôt la misère et le néant. Quiconque ne le comprend pas marche dans le mensonge; mais plus on le comprend, plus on se rend agréable à la souveraine Vérité, parce que l'on marche dans ses sentiers. Plaise à Dieu,

1. Evangile selon S. Jean, XVIII, 38.

mes Sœurs, de nous faire la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-mêmes ! Ainsi soit-il !

Ces grâces dont je viens de parler, Notre-Seigneur les accorde à l'âme qu'il considère comme sa véritable Épouse. Dès lors qu'elle est bien résolue à accomplir en tout sa volonté, il veut lui donner quelque connaissance de ce en quoi elle doit lui plaire et de ses propres grandeurs. Je ne crois pas nécessaire de traiter plus longuement de ces faveurs. J'ai parlé de ces deux en particulier, parce qu'elles me paraissent très utiles. Quand il s'agit de semblables grâces, il n'y a rien à craindre ; on n'a qu'à en bénir le Seigneur qui les donne ; et comme, à mon avis, le démon et notre imagination y ont peu d'accès, l'âme est tout inondée de consolation.

CHAPITRE XI

Elle traite de certains désirs si grands et si impétueux que Dieu donne à l'âme de jouir de lui, qu'ils mettent sa vie en danger. Elle parle, en outre, des avantages qu'on retire de cette faveur divine.

Toutes ces faveurs que l'Époux fait à l'âme seront-elles suffisantes pour que la petite colombe, que j'appelle aussi le petit papillon, car ne croyez pas que je l'aie perdue de vue, soit satisfaite et s'arrête enfin là où elle doit mourir? Non certes. Bien au contraire; elle souffre plus encore qu'auparavant. Quoiqu'elle reçoive ces faveurs depuis de longues années, elle gémit toujours et elle pleure, parce que chaque faveur nouvelle augmente sa douleur. Comme, en effet, elle connaît toujours mieux les grandeurs de son Dieu, que, de plus, elle se voit si loin de lui et rencontre tant d'obstacles à en jouir, le désir de le posséder devient de plus en plus vif. Son amour grandit également au fur et à mesure qu'elle découvre mieux combien mérite d'être aimé ce souverain Maître et Seigneur. Voilà pourquoi, après s'être élevé durant plusieurs années, ce désir arrive à la peine excessive dont je vais parler.

J'ai dit plusieurs années, pour me conformer à ce qui s'est passé dans la personne dont il a été question dans cet écrit[1]. Je sais très bien, en effet, que nous n'avons pas à fixer de limites à Dieu. Dans un instant,

1. La Sainte elle-même.

il peut élever une âme à l'état le plus élevé de la faveur dont nous traitons. Sa Majesté est toute-puissante; elle peut tout ce qu'elle veut, et son désir est de faire beaucoup pour nous.

Il arrive parfois que ces angoisses de l'âme, ces larmes, ces soupirs, ces grands élans dont il a été question, semblent tous provenir de notre amour et sont accompagnés d'une vive souffrance; mais tout cela n'est rien auprès du tourment dont je veux parler; car ce n'est que comme un feu qui fume encore, et qu'on peut supporter, bien qu'avec peine. Tandis que l'âme est en cet état et que le feu de son amour s'embrase de plus en plus en elle-même, il lui arrive très souvent que, à la plus simple pensée ou à une parole qui lui rappelle que la mort tarde à venir, il lui vient par ailleurs, sans qu'elle sache d'où ni comment, un coup, ou comme une flèche de feu. Je ne dis pas que c'est une flèche, mais, quoi que ce soit, on voit clairement que cela ne vient pas de nous. Ce n'est pas non plus un coup, bien que j'emploie ce terme, car la blessure est très sensible; et cette blessure n'est point faite, ce me semble, à cet endroit où nous sentons les peines ordinaires de la vie, mais au plus profond et au plus intime de l'âme; là, ce rayon de feu, qui passe en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il trouve de notre terrestre nature. Durant le temps que dure ce tourment, il est impossible à l'âme d'avoir le moindre souvenir de son être; car ses puissances sont liées tout à coup de telle sorte qu'elles n'ont plus de liberté si ce n'est pour ce qui doit augmenter son tourment.

Je ne voudrais pas paraître exagérer, et vraiment je vois que j'en suis loin, vu l'impossibilité de pouvoir m'exprimer. C'est un ravissement des sens et des puissances, à l'égard de tout ce qui ne contribue pas, comme je l'ai dit, à faire sentir cette douleur. L'entendement, en effet, comprend d'une manière très vive

pourquoi l'âme souffre de se voir loin de Dieu. Sa Majesté, de son côté, lui donne alors la plus haute connaissance de ses perfections et augmente ainsi son tourment à un tel point qu'elle pousse de hauts cris. Bien que la personne dont je parle soit patiente et habituée à endurer de vives douleurs, elle ne peut alors comprimer ces cris; car cette douleur, je le répète, se fait sentir, non dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme. Aussi cette personne comprit alors combien les tourments de l'âme surpassent ceux du corps. Elle vit, en outre, que ceux du purgatoire sont de cette sorte, et que l'âme, bien que séparée de son corps, y souffre beaucoup plus que tous ceux qui gémissent ici-bas dans leur corps.

Pour moi, j'ai vu une personne en cet état, et j'ai cru véritablement qu'elle allait mourir. Il n'y aurait eu rien d'étonnant à cela, car évidemment le danger de mort est très grand. Ainsi, bien que cet état soit de courte durée, il laisse le corps absolument brisé; le pouls est alors si lent que l'on semble vraiment sur le point de rendre l'âme à Dieu, ni plus, ni moins. Le corps perd sa chaleur naturelle; mais le feu intérieur qui consume l'âme est tellement ardent, que s'il augmentait quelque peu, Dieu la mettrait au comble de ses désirs. On ne sent point alors de douleur dans le corps, bien que, je le répète, il soit brisé et que, durant les deux ou trois jours qui suivent, il reste sans force même pour écrire et tout endolori. Il me semble même qu'il sort toujours de là plus affaibli qu'auparavant. Si l'on ne sent rien alors des souffrances du corps, ce doit être parce que les souffrances intérieures sont tellement excessives que l'âme ne fait plus aucun cas de son corps. Nous voyons, en effet, d'ordinaire que si on a une douleur très aiguë quelque part, les autres douleurs nombreuses que l'on peut avoir se sentent peu, comme j'en ai très bien fait l'expérience.

Dans le cas présent on ne sent rien, et je crois que si l'on venait à réduire son corps en pièces, on ne le sentirait pas.

Vous me direz peut-être que ces désirs sont une imperfection, et vous ajouterez : Pourquoi l'âme ne se conforme-t-elle pas à la volonté de Dieu, puisqu'elle lui est si soumise? Jusqu'à présent elle pouvait s'y conformer, et elle passait ainsi la vie. Maintenant elle ne le peut plus; sa raison est de telle sorte qu'elle n'en est plus maîtresse; elle ne peut, non plus, penser à autre chose qu'à la cause de son tourment; car elle est loin de son Bien; d'ailleurs, pourquoi voudrait-elle vivre? Elle sent une solitude extrême; elle ne trouve aucune compagnie dans les créatures d'ici-bas; elle n'en trouverait même pas, je crois, dans les habitants du ciel, si elle ne voyait celui qu'elle aime; tout lui est, au contraire, un tourment. Elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut se reposer sur rien de la terre, ni monter au ciel. Embrasée de la soif de voir Dieu, elle ne peut arriver jusqu'à l'eau qui la désaltérerait; mais ce n'est pas une soif qu'elle puisse supporter; cette soif est désormais tellement excessive qu'elle ne peut être éteinte par aucune eau; d'un autre côté, l'âme ne veut l'éteindre qu'avec l'eau dont Notre-Seigneur parla à la Samaritaine; et cette eau, on ne la lui donne pas.

O mon Seigneur et mon Dieu, de quels tourments vous affligez vos amis! Néanmoins toutes ces souffrances, que sont-elles en comparaison des grâces dont vous les comblez ensuite? Et il est juste que ce qui vaut beaucoup coûte beaucoup, surtout quand il s'agit de se purifier pour être apte à entrer dans la septième Demeure; c'est de la sorte que l'on se purifie dans le Purgatoire avant d'entrer au ciel; mais la souffrance qui étreint l'âme est si peu de chose auprès des faveurs dont elle est enrichie, que c'est à peine

une goutte d'eau comparée à l'océan. Il y a plus : bien que ce tourment et cette affliction dépassent, à mon avis, tout ce que l'on peut souffrir sur la terre, et la personne dont je parle avait enduré beaucoup de maux corporels et spirituels, tout cela n'est rien à côté de la récompense qui est donnée. L'âme sent que cette peine est d'un si haut prix qu'elle voit parfaitement combien elle était impuissante à la mériter; cette souffrance, en outre, est de telle nature que rien sur la terre ne peut l'adoucir; l'âme cependant l'accepte de très bon cœur; elle serait même prête à la supporter toute sa vie si telle était la volonté de Dieu; à la vérité ce ne serait pas mourir une seule fois, mais mourir sans cesse.

Eh bien, mes Sœurs, considérons maintenant ceux qui sont en enfer. Ils n'ont point cette conformité à la volonté de Dieu, ni ce contentement, ni cette suavité dont Dieu inonde l'âme; ils ne voient point de mérités à leurs supplices; mais ils souffrent toujours de nouveaux tourments, je veux dire de nouvelles peines accidentelles. Or si les tourments de l'âme sont beaucoup plus terribles que ceux du corps, et ceux des damnés incomparablement plus affreux que les peines dont nous avons parlé, quel supplice sera-ce pour ces infortunés de voir que de pareilles tortures n'auront jamais de fin! Que pouvons-nous faire ou souffrir dans cette vie si fugitive qui puisse nous mériter d'être préservés de tourments si terribles et éternels? Je vous l'assure, il est impossible de faire comprendre combien les souffrances de l'âme sont sensibles et combien elles sont différentes de celles du corps; il faudrait en avoir fait l'expérience. Le Seigneur lui-même veut que nous comprenions cette vérité pour que nous reconnaissions mieux combien nous lui sommes redevables de ce qu'il nous a appelées à un état où nous avons l'espoir qu'il daignera dans sa miséricorde nous pré-

server de pareils supplices et nous pardonner nos péchés.

Revenons à notre sujet. Nous avons laissé l'âme dans une peine extrême. Sa peine néanmoins ne dure pas longtemps dans cet excès; à mon avis, elle dure trois ou quatre heures au plus; si elle durait longtemps, la faiblesse de sa nature ne pourrait la supporter sans un miracle. Il est arrivé à cette personne dont j'ai parlé de l'avoir ressentie un quart d'heure seulement, et elle en demeura toute brisée. Il est vrai que cette fois elle en perdit complètement l'usage des sens, tant le coup l'avait frappée avec rigueur. Elle était en conversation le dernier jour des fêtes de Pâques, et avait passé tous ces jours de la Résurrection dans une telle aridité qu'elle ne comprenait pour ainsi dire point qu'il s'agissait de pareille solennité; or il lui suffit d'entendre une seule parole sur la longueur de la vie pour tomber en extase[1]. Inutile de songer à résister à cette extase; c'est tout aussi impossible que de précipiter quelqu'un dans le feu et de vouloir que la flamme ne le brûle pas. Ce n'est pas, non plus, une souffrance que l'on puisse dissimuler; les personnes présentes comprennent même le danger imminent où l'on est de perdre la vie, bien qu'elles ne puissent être témoins des souffrances intérieures de cette âme. Sans doute, elles tiennent alors à l'âme une certaine compagnie; mais elles ne sont pour elle que comme des ombres; c'est ainsi d'ailleurs que lui paraissent toutes les autres créatures.

Si vous êtes un jour élevées à cet état, il est bon que vous sachiez que la faiblesse de notre nature peut s'y mêler. Il arrive parfois que l'âme, se mourant,

1. Il s'agit de l'extase qu'elle eut à Salamanque en 1571, lorsqu'elle entendit chanter la Sœur Isabelle de Jésus. — Cf. *Relations spirituelles, Rel.* IV.

comme vous l'avez vu, du désir de mourir, est tellement oppressée qu'elle semble sur le point de se séparer de son corps, et éprouve cependant une vraie crainte de mourir; elle voudrait voir sa peine diminuer, pour ne pas mourir encore. Il est clair que cette crainte vient de la faiblesse de la nature. D'un autre côté, son désir de mourir ne la quitte pas, et il n'est pas possible de trouver un remède à cette peine jusqu'à ce que le Seigneur lui-même le veuille. De fait, il la plonge d'ordinaire dans un profond ravissement ou quelque vision. C'est par là que le vrai Consolateur la console et la fortifie pour qu'elle consente à vivre tant qu'il voudra.

Ces souffrances sont vives, mais l'âme en retire les plus précieux avantages. Elle ne redoute plus les croix qui peuvent fondre sur elle, car ces croix ne lui paraissent rien en comparaison des souffrances si excessives qu'elle a endurées. Elle en est même sortie tellement améliorée qu'elle serait heureuse de les endurer souvent. Cela toutefois n'est nullement en son pouvoir; elle n'a aucun moyen de se procurer ce tourment, tant que Notre-Seigneur ne l'envoie pas, et lorsqu'il vient, elle ne saurait y résister ou le faire disparaître à son gré. Son mépris du monde a grandi, parce qu'elle comprend que rien ici-bas n'a pu lui être utile dans son tourment. Son détachement des créatures est beaucoup plus profond parce qu'elle constate maintenant que seul le Créateur peut la consoler et la satisfaire. Elle veille avec plus de crainte et de soin à ne pas offenser Dieu, parce qu'elle voit qu'il peut la châtier, comme la consoler.

Il y a, à mon avis, deux choses dans cette voie spirituelle qui exposent au danger de mort. L'une, c'est la souffrance dont je viens de parler, et qui constitue vraiment un danger même très grave. L'autre, c'est la joie si excessive et la consolation si extraor-

dinaire que l'âme éprouve : il semble réellement que l'on se meurt, et qu'il ne manque plus qu'un rien à l'âme pour se séparer du corps. A la vérité, s'il en était ainsi, son bonheur serait grand. Vous voyez par là, mes Sœurs, si je n'avais pas raison de dire qu'il faut du courage, et si Notre-Seigneur, quand nous lui demanderons de telles faveurs, ne pourrait pas, à juste titre, nous répondre comme aux fils de Zébédée : *Pouvez-vous boire le calice*?[1] Je crois, mes Sœurs, que vous lui répondriez toutes que oui, et ce serait fort bien. Car Sa Majesté donne du courage aux âmes, quand Elle voit que c'est nécessaire. Ce divin Maître les protège en toutes circonstances : lorsqu'elles sont persécutées ou calomniées, il prend leur défense, comme il le fit pour Madeleine[2]; et, si ce n'est pas par des paroles, c'est du moins par des œuvres. Enfin, enfin, avant de les retirer de ce monde, il leur donne en une seule fois tout leur salaire, comme vous allez le voir maintenant. Qu'il soit béni à jamais et que toutes les créatures chantent ses louanges! Ainsi soit-il!

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Matthieu, XXII, 22.
2. Réminiscence de l'Evangile selon S. Luc, VII, 44.

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite des faveurs insignes que Dieu accorde aux âmes parvenues aux septièmes Demeures. Elle montre comment, à son avis, il y a quelque différence entre l'âme et l'esprit, bien qu'ils soient une même chose. Elle recommande plusieurs points importants.

Il vous semblera, mes Sœurs, qu'après vous avoir exposé tant de particularités de cette voie spirituelle, il n'en reste plus aucune à ajouter. Ce serait une insigne folie de se l'imaginer. Les grandeurs de Dieu n'ayant point de limites ses œuvres, non plus, n'en sauraient avoir. Qui pourrait nous raconter toutes ses miséricordes et toutes ses magnificences? Personne évidemment. Aussi ne vous étonnez point de ce que j'en ai dit et de ce que j'en dirai encore; c'est un rien auprès de ce qu'il y aurait à ajouter. Mais Dieu nous fait une miséricorde spéciale quand il comble des faveurs dont nous parlons une personne de qui nous pouvons les connaître; car plus nous saurons combien il se communique à ses créatures, plus aussi nous louerons ses grandeurs et plus nous nous efforcerons d'avoir une haute estime pour l'âme en qui il met tant de complaisances. Chacune de nous, il est vrai, a une âme; mais, comme nous n'avons pas pour elle l'estime que mérite

une créature faite à l'image de Dieu, nous ne comprenons point les profonds secrets qu'elle renferme.

Plaise à Sa Majesté de daigner diriger ma plume, et de me faire comprendre comment je dois vous exposer quelques-unes des merveilles qu'il y aurait à raconter et qu'Elle révèle à l'âme dans cette demeure! Je l'en ai ardemment suppliée. D'ailleurs ce divin Maître le sait, mon unique ambition est de publier ses miséricordes, afin que son nom soit loué et glorifié davantage. J'espère qu'il m'accordera cette grâce, non par égard pour moi, mais par amour pour vous, mes Sœurs. Vous comprendrez alors combien il est important que vous ne négligiez rien de ce qui est en votre pouvoir pour que votre Époux célèbre avec vos âmes ce mariage spirituel, qui, comme vous le verrez, est la source de tant de biens.

O grand Dieu, me voilà, ce me semble, toute tremblante, misérable créature que je suis, d'avoir à traiter un sujet que je suis si indigne de comprendre! A la vérité, ma confusion a été profonde; je me suis demandé s'il ne serait pas mieux de ne dire que peu de mots de cette Demeure. Car, me semblait-il, on s'imaginerait que j'en parle d'après mon expérience personnelle; cette pensée me jetait dans une confusion extrême; et c'était une chose terrible pour moi, dès lors que j'ai la connaissance de ce que je suis. D'un autre côté il m'a semblé que tout cela n'était qu'une tentation et une faiblesse, alors même que vous fissiez beaucoup d'autres jugements de cette sorte. Pourvu que Dieu soit glorifié et connu seulement un peu plus, peu m'importe que le monde tout entier s'élève contre moi, surtout quand je songe que je serai peut-être morte lorsque cet écrit verra le jour. Qu'il soit béni, Celui qui vit et vivra éternellement! Ainsi soit-il!

Lorsque Notre-Seigneur daigne enfin avoir pitié de ce que l'âme qu'il s'est déjà choisie pour Épouse a

souffert et souffre à cause de son désir de s'unir à Lui, il l'introduit, avant de contracter avec elle le mariage spirituel, dans sa demeure qui est la septième dont nous parlons. Car s'il a sa demeure au ciel, il doit avoir aussi dans l'âme une autre demeure où lui seul habite, et disons-le un autre ciel. Il nous importe, en effet, beaucoup, mes Sœurs, de comprendre que l'âme n'est pas quelque chose d'obscur; comme nous ne la voyons pas, nous devons nous imaginer ordinairement qu'il n'y a pas une lumière intérieure distincte de celle qui frappe nos regards, et qu'au dedans de notre âme il règne quelque obscurité. Quant à celle qui est privée de la grâce, j'avoue qu'elle est dans les ténèbres; ce n'est pas la faute du Soleil de justice qui est au-dedans d'elle pour lui donner l'être s'il ne l'éclaire pas, mais elle est incapable de recevoir sa lumière. Je crois l'avoir dit dans la première Demeure, une personne avait compris que cette âme infortunée est comme dans une prison obscure, liée par les pieds et par les mains, incapable d'accomplir un seul acte méritoire, aveugle enfin et muette. Aussi est-ce à juste titre que nous pouvons en avoir compassion. Considérant qu'il fut un temps où nous nous sommes vues dans le même état, et que le Seigneur peut aussi leur faire miséricorde comme à nous, ayons, mes Sœurs, un soin particulier de lui demander cette grâce, ne négligeons point de l'en conjurer. C'est faire une aumône splendide que de prier pour ceux qui sont en état de péché mortel. Elle est plus importante que celle que vous feriez dans le cas suivant. Vous voyez un chrétien qui a les mains liées derrière le dos avec une forte chaîne et est attaché à un poteau; or, il se meurt de faim, non parce qu'il manque de vivres, car il en a près de lui d'excellents, mais parce qu'il ne peut les prendre pour les porter à sa bouche, et qu'il en a même un extrême dégoût; il se voit sur le point d'expirer et de perdre

non seulement la vie du temps, mais encore celle de l'éternité. Ne serait-ce pas une cruauté atroce de rester là à regarder cet homme, sans porter à sa bouche l'aliment qui le sustente? Mais quelle charité ne serait pas la vôtre, si, grâce à vos prières, on le délivrait de ses chaînes! Vous m'avez comprise. Aussi, je vous en supplie pour l'amour de Dieu, souvenez-vous toujours de recommander ces âmes à Dieu dans vos prières. Ce n'est point à elles que je m'adresse en ce moment, mais à celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont déjà fait pénitence de leurs péchés et sont en état de grâce.

Nous pouvons considérer l'âme non comme une chose qui est dans un coin et à l'étroit, mais comme un monde intérieur où trouvent place ces demeures si nombreuses et si resplendissantes que vous avez vues; il en doit être précisément de la sorte, puisque au-dedans de cette âme il y a une demeure pour Dieu. Or lorsque Sa Majesté daigne lui accorder la faveur du divin mariage dont il est question, Elle commence par l'introduire dans sa demeure. Sa Majesté veut lui accorder une faveur qui ne soit point comme les ravissements par lesquels je crois bien pourtant qu'Elle se l'unit alors, ni comme l'oraison d'union dont nous avons parlé et dans laquelle l'âme, ce semble, n'est pas appelée si fortement à entrer dans son centre qu'elle l'est dans cette demeure. Car la partie supérieure d'elle-même était seule attirée. Peu importe d'ailleurs que ce soit d'une manière ou d'une autre que le Seigneur l'unisse à Lui. En tout cas, il la rendait alors aveugle et muette comme saint Paul lors de sa conversion[1]. Il lui enlevait la faculté de connaître comment et de quelle manière était la faveur dont elle jouissait, car la joie profonde que l'âme éprouvait alors était de se

1. Réminiscence des *Actes des Apôtres*, IX, 8.

voir près de Dieu. Mais quand Dieu l'unissait à lui, elle ne comprenait plus rien, vu que toutes ses puissances étaient suspendues. Ici, il en est autrement. Notre Dieu de bonté veut que les écailles des yeux de l'âme tombent enfin pour qu'elle voie et comprenne par un mode extraordinaire quelque chose de la faveur qu'il lui accorde. Dès qu'elle est introduite dans cette demeure, les trois Personnes de la très sainte Trinité se montrent à elle par une vision intellectuelle, ou une certaine représentation de la vérité, à la lumière d'une flamme qui éclaire d'abord son esprit, comme une nuée d'une incomparable splendeur. Elle voit que ces trois Personnes sont distinctes; puis, par une connaissance admirable qui lui est donnée, elle comprend avec la plus complète certitude que ces trois Personnes sont une seule substance, un seul pouvoir, une seule sagesse et un seul Dieu. Ce que nous connaissons par la foi, l'âme le comprend on peut le dire, par la vue; néanmoins, elle ne voit rien, ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, car ce n'est pas une vision imaginaire. Les trois Personnes se communiquent alors à elle, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles par lesquelles Notre-Seigneur dit dans le saint Évangile qu'il viendra lui-même avec le Père et le Saint-Esprit habiter dans l'âme qui l'aime et qui garde ses commandements[1].

O grand Dieu, combien il est différent d'entendre ces paroles et de les croire, ou de comprendre à la lumière que je viens de dire jusqu'à quel point elles sont vraies! Chaque jour l'âme est ravie davantage; il lui semble que depuis lors ces trois adorables Personnes ne se sont plus éloignées; elle voit même avec évidence, par le mode dont j'ai parlé, qu'elles sont dans

1. Evangile selon S. Jean, XIV, 23.

son intérieur, dans cette partie la plus intime d'elle-même; c'est dans cette partie la plus profonde qu'elle sent cette divine compagnie, ce que, faute de science, elle ne saurait exprimer.

Il vous semblera, d'après cela qu'elle est tout en dehors d'elle-même et tellement absorbée, qu'elle ne peut plus s'occuper de rien. C'est une erreur; elle est beaucoup plus apte qu'auparavant pour tout ce qui concerne le service de Dieu; dès que ses occupations le lui permettent, elle se retrouve dans cette agréable compagnie. Si elle n'est pas infidèle à Dieu, jamais, à mon avis, Dieu ne manquera de lui donner cette connaissance si claire de sa présence. Elle a, d'ailleurs, la ferme confiance que Dieu ne l'abandonnera pas et ne permettra pas qu'elle perde la faveur qu'il lui a accordée; et elle peut bien avoir cette persuasion. Néanmoins elle n'omet pas d'être plus vigilante que jamais afin de ne lui déplaire en rien.

Remarquons-le pourtant, cette présence habituelle des trois divines Personnes n'est pas toujours aussi parfaite, ni, disons-le, aussi claire que la première fois, et les quelques autres circonstances où Dieu daigne accorder à l'âme cette faveur; car s'il en était ainsi, il serait impossible à l'âme de s'occuper d'autre chose, et même de vivre au milieu du monde. Mais bien qu'elle n'ait pas habituellement cette vue aussi claire des trois Personnes divines, elle n'a qu'à y réfléchir, pour se retrouver avec elles. Je vous dirai qu'il en est d'elle comme d'une personne qui, étant en compagnie de plusieurs autres dans un appartement très éclairé, cesse de les voir parce que l'on a fermé les fenêtres et que l'on se trouve dans l'obscurité. Tant que la lumière ne revient pas, elle ne cesse point cependant d'être assurée de leur présence. Mais, me direz-vous, si la lumière revient et que l'âme veut revoir les trois Personnes, est-ce qu'elle le peut? Je réponds qu'il n'est

pas en son pouvoir que cette lumière revienne. Elle doit attendre qu'il plaise à Notre-Seigneur d'ouvrir la fenêtre de son entendement. Dès lors qu'il ne se sépare jamais d'elle, et qu'il veut lui en donner une assurance si ferme, il lui fait déjà une insigne miséricorde.

Il semble que Sa Majesté veut par cette admirable compagnie préparer l'âme à des faveurs plus hautes encore. Il n'y a aucun doute en effet qu'elle sera bien secondée pour réaliser sur tous les points des progrès dans la perfection, et se délivrer de la crainte qu'elle avait parfois, comme nous l'avons vu, des autres grâces dont elle était favorisée. Ainsi en a-t-il été de la personne dont je parle[1]. Elle remarquait les progrès qu'elle réalisait en tout; il lui semblait que, malgré tous les travaux et toutes les occupations, l'essentiel de son âme ne s'éloignait jamais de cette demeure où étaient les trois Personnes divines, et qu'il y avait comme une sorte de division dans son âme. S'étant trouvée, en effet, au milieu de rudes épreuves, peu de temps après avoir reçu cette faveur, elle se plaignait de son âme, comme Marthe de Marie, et lui reprochait parfois d'être toujours occupée à jouir à son gré de cette quiétude divine, et de la laisser au milieu de tant de croix et d'occupations qu'elle ne pouvait lui tenir compagnie. Ce langage, mes filles, vous paraîtra étrange; et cependant il en est vraiment de la sorte. Comme nous le savons, l'âme est une; mais ce que j'ai dit n'est point une imagination; c'est ce qui se passe habituellement dans l'âme en cet état. Aussi, je le répète, on voit des choses intérieures qui montrent d'une façon sûre qu'il y a sous un certain rapport une différence évidente entre l'âme et l'esprit, bien qu'ils ne soient qu'une seule chose. On reconnaît même une

1. La Sainte elle-même.

division si délicate que parfois le premier paraît agir d'une façon différente de l'autre, suivant l'attrait que le Seigneur daigne leur donner. Il me semble, en outre, que l'âme est une chose différente des puissances, et que tout cela n'est pas une seule chose. Enfin, il y a des différences si nombreuses et si délicates dans notre intérieur, qu'il y aurait une témérité de ma part à vouloir vous les exposer. Nous verrons ces merveilles dans ce séjour où, si le Seigneur plein de miséricorde nous fait la grâce de nous introduire, nous aurons l'intelligence de tous ces secrets.

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet, expose la différence qu'il y a entre l'union spirituelle et le mariage spirituel; elle l'explique par des comparaisons ingénieuses.

Commençons donc maintenant à parler du mariage divin et spirituel, bien que cette insigne faveur ne doive pas avoir sa perfection complète tant que nous vivons sur la terre; car, supposé que l'âme vienne à s'éloigner de Dieu, elle perd un bien si précieux.

La première fois que Notre-Seigneur accorde cette faveur à l'âme, il veut lui montrer par une vision imaginaire sa très sainte Humanité, pour qu'elle en ait une pleine connaissance et n'ignore point la faveur si souveraine dont elle est l'objet. Il se manifestera peut-être à d'autres personnes sous une autre forme. Mais à celle dont je parle Notre-Seigneur apparut au moment où elle venait de communier avec cette splendeur, cette beauté et cette majesté incomparables qu'il avait après sa résurrection. Il lui dit que l'heure était enfin arrivée où elle devait regarder ses intérêts à lui comme les siens propres, et que lui prendrait soin de ses intérêts à elle[1]. Il lui adressa encore d'autres

1. Cf. *Relations spirituelles*, Rel. XXVIII, où la Sainte raconte cette faveur qui lui fut accordée au monastère de l'Incarnation à Avila lorsqu'elle venait de recevoir la communion des mains de saint Jean de la Croix.

paroles qui sont plus faciles à sentir qu'à exprimer.

Il vous semblera que cette faveur n'avait rien d'extraordinaire, dès lors que Notre-Seigneur s'était déjà manifesté d'autres fois à cette personne de la même manière. Néanmoins cette vision était tellement différente des précédentes, que cette personne en fut toute hors d'elle-même et remplie d'effroi, d'abord à cause de la force spéciale de cette vision, ensuite à cause des paroles que Notre-Seigneur lui fit entendre, et enfin parce que, à part la vision précédente, elle n'avait pas vu d'autres visions se manifester dans l'intérieur de son âme. Vous saurez, en effet, qu'il y a une différence très marquée entre toutes les faveurs passées et celles de cette Demeure. Ainsi entre les fiançailles spirituelles et le mariage spirituel il y a autant de différence qu'entre ceux qui sont fiancés et ceux qui sont liés à jamais par le mariage.

Je me sers de ces comparaisons parce que, comme je l'ai dit, je n'en trouve pas de meilleures; mais vous devez savoir que dans cette faveur l'âme ne se souvient pas plus de son corps que si elle en était séparée et qu'elle fût un pur esprit. Elle s'en souvient moins encore dans le mariage spirituel, parce que cette union secrète se contracte au centre le plus intime de l'âme, qui doit être la demeure où Dieu lui-même habite, et où, ce me semble, il entre sans qu'il ait besoin de passer par aucune porte. Je dis qu'il n'est pas besoin de porte, parce que, dans tout ce que j'ai exposé jusqu'à présent, il semble que Notre-Seigneur agit par le moyen des sens et des puissances, et il devait en être ainsi de l'apparition de sa sainte Humanité; mais ce qui se passe dans l'union du mariage spirituel est tout différent. Le Seigneur se montre au centre de l'âme non dans une vision imaginaire, mais dans une vision intellectuelle beaucoup plus délicate encore que les précédentes. C'est ainsi qu'il apparut à ses apôtres,

sans entrer par la porte, et qu'il leur dit : *Que la paix soit avec vous!*[1]

Cette faveur que Dieu communique alors à l'âme en un instant est un secret si profond, une grâce si élevée, une jubilation si intense, que je ne sais à quoi la comparer. Notre-Seigneur veut, ce me semble, lui manifester en ce moment la *gloire* du ciel par un mode supérieur à toutes les visions et à tous les goûts spirituels. Ce qu'on en peut dire, autant qu'on est capable de le comprendre, c'est que l'âme, ou mieux, l'esprit de l'âme est devenu une seule chose avec Dieu. Dieu, qui est esprit lui aussi, veut montrer l'amour qu'il nous porte ; il fait comprendre à certaines âmes jusqu'où va cet amour, et nous porter par là à chanter ses grandeurs. Car il s'unit d'une façon tellement intime à sa créature, que, suivant l'exemple de ceux qui sur la terre sont unis pour toujours, il ne veut plus se séparer d'elle.

Les fiançailles spirituelles sont toutes différentes. Une fois qu'elles ont été célébrées, il y a souvent séparation. L'union aussi est différente, car bien que l'union soit la jonction de deux choses en une seule, ces deux choses peuvent se séparer et subsister chacune de son côté ; on voit ordinairement, en effet, que cette faveur de l'union que Notre-Seigneur accorde passe promptement, et que l'âme reste ensuite privée de cette compagnie ; du moins, dis-je, elle ne la sent pas. Dans cette autre faveur, ou mariage spirituel, il n'en est pas de même. L'âme demeure toujours avec Dieu dans ce centre dont nous avons parlé.

Je dirai que l'union dont il s'agit peut être comparée à celle de deux cierges de cire qui sont si bien unis que leur lumière n'en est plus qu'une ; ou bien à la mèche,

1. Evangile selon saint Jean, XX, 21.

à la lumière et à la cire qui ne sont qu'un seul cierge. Néanmoins on pourrait très bien ensuite séparer un cierge de l'autre, et ainsi il y aurait deux cierges; on pourrait également séparer la mèche de la cire. Le mariage spirituel est encore semblable à l'eau qui, tombant du ciel, se mêle si bien à celle d'un ruisseau ou d'une source qu'on ne peut plus les diviser ni mettre à part celle du ruisseau et celle qui est tombée du ciel. Il ressemble, en outre, à un tout petit filet d'eau qui se perd dans la mer, sans qu'il soit plus possible de l'en séparer, ou à une grande lumière qui pénètre dans un appartement par deux fenêtres, et qui, quoique partagée à son entrée, se réunit pour ne faire plus qu'une lumière. Quand saint Paul a dit : *Celui qui s'approche de Dieu et s'attache à lui devient un même esprit avec lui*[1], il a peut-être voulu faire allusion à cet incomparable mariage qui suppose que Sa Majesté s'est déjà attachée à l'âme par l'union. Peut-être a-t-il eu aussi la même intention, quand il a dit : *Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain*[2]. Voilà, à mon avis, ce que l'âme peut dire dans le mariage spirituel. C'est ici, en effet, que le petit papillon dont nous avons parlé meurt avec une indicible joie, parce que le Christ est devenu désormais sa vie.

Cette faveur se comprend mieux encore dans la suite par les effets qu'elle produit. L'âme voit clairement que c'est Dieu qui lui donne la vie, car elle éprouve souvent de ces aspirations mystérieuses tellement ardentes qu'elle ne peut avoir le moindre doute sur ce point. Elle les sent très vivement, mais elle ne saurait les exprimer. Parfois les sentiments qu'elle éprouve ont tant de force qu'ils s'échappent en paroles pleines d'amour, et elle ne peut s'empêcher de dire : O vie

1. I Cor., VI, 17.
2. Phil., I, 21.

de ma vie ! ô soutien qui me protégez ! ou autres paroles de ce genre. De ce sein divin où, ce semble, le Seigneur sustente l'âme continuellement, sortent des ruisseaux de lait qui vont fortifier tous les habitants du château. On dirait que le Seigneur veut les faire participer en quelque manière à la joie intense de l'âme. Ce grand fleuve de vie où s'est perdue la petite fontaine lance parfois quelque flot de cette eau qui fortifie ceux de la partie corporelle qui doivent servir ces deux Époux. De même qu'une personne qui serait plongée dans l'eau à l'improviste ne pourrait s'empêcher de sentir l'eau, de même l'âme comprend avec plus de certitude encore les opérations divines dont je parle; et de même que les flots d'eau ne peuvent nous inonder sans qu'il y ait une source d'où ils découlent, de même aussi l'âme comprend clairement qu'il y a dans son intérieur quelqu'un qui lui lance ces flèches dont elle est blessée et qui donne la vie à cette vie où elle est élevée; qu'il y a, en outre, un soleil d'où procède cette éclatante lumière qui de son intérieur est envoyée à ses puissances. Quant à elle, comme je l'ai dit, elle ne se meut point de ce centre où elle est; elle ne perd point la paix; car Celui-là même qui la donnait aux Apôtres lorsqu'ils étaient réunis[1] peut également la lui donner.

Il m'est venu à la pensée que le salut adressé par le Sauveur aux Apôtres dut être beaucoup plus efficace qu'il ne semble l'indiquer. J'en dis tout autant de cette parole qu'il adressa à la glorieuse Madeleine : *Allez en paix*[2]. Comme, en effet, pour le Sauveur, parler c'est agir en nous, ses paroles durent opérer avec la plus grande efficacité dans ces âmes déjà bien disposées, en bannir tout ce qu'il y avait de corporel, et n'y laisser que le pur esprit, pour qu'il pût s'at-

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Jean, XX, 19.
2. Evangile selon S. Luc, VII, 50.

tacher par cette union céleste dont nous parlons à l'Esprit incréé. Il est absolument certain, en effet, que si nous bannissons de nous tout ce qui est créé et que nous nous en détachons pour l'amour de Dieu, ce divin Maître doit alors nous remplir de lui-même; Ainsi, un jour que Notre-Seigneur Jésus-Christ priait pour ses Apôtres, il demandait, je ne sais plus où, *qu'ils fussent un avec lui et le Père, comme lui est dans le Père et le Père en lui*[1].

Je ne vois pas qu'il puisse y avoir un amour plus grand que celui-là. Ne manquons pas d'entrer toutes dans cet amour, car Sa Majesté a ajouté : *Je ne prie pas seulement pour eux, mais aussi pour tous ceux qui doivent croire en moi*[2]. Elle a dit encore : *Je suis en eux*. O grand Dieu ! comme ces paroles sont vraies ! et comme elle les comprend bien, l'âme qui, élevée à l'oraison dont nous parlons, les voit s'accomplir en elle ! Quelle intelligence claire nous en aurions toutes, si nous n'y mettions pas obstacle par notre faute ! Car les paroles de Jésus-Christ, notre Roi et Seigneur, ne peuvent manquer d'être vraies. Hélas ! nous ne savons pas nous préparer à ses faveurs et nous ne nous éloignons pas de ce qui peut obscurcir sa lumière; voilà pourquoi nous ne nous voyons pas dans ce miroir divin que nous contemplons, et où cependant notre image est représentée.

Revenons à notre sujet. Le Seigneur vient de placer l'âme dans sa demeure à lui, qui est le centre de l'âme. Or, de même que le ciel empyrée où Notre-Seigneur habite ne se meut pas, dit-on, comme les autres, de même l'âme, à peine entrée dans ce centre, n'éprouve plus, ce semble, les agitations qu'elle ressent d'ordinaire dans les puissances et l'imagination; du moins elle

1. Evangile selon S. Jean, XVII, 21.
2. Ibid., XVII, 20.

n'en reçoit plus aucun préjudice, et sa paix n'en est pas altérée.

Voudrais-je dire par là que, une fois élevée à cette faveur, l'âme est assurée de son salut, et ne peut plus tomber? Je n'affirme rien de semblable; partout où je traiterai de ce point, et de la sécurité où l'âme semble se trouver, cela doit s'entendre pour le temps où elle sera soutenue par Sa divine Majesté et où elle ne l'offensera pas. Du moins, je sais d'une manière certaine que la personne dont il s'agit, bien qu'élevée à cet état où elle persévère depuis plusieurs années, ne se regarde pas comme assurée de son salut[1]; elle a, au contraire, une crainte plus vive qu'auparavant de tomber dans la moindre faute contre Dieu; elle s'anime de ces désirs si ardents de le servir, dont nous parlerons plus loin; d'ordinaire elle est peinée et confuse de voir le peu qui est en son pouvoir pour répondre à toutes ses obligations envers Lui; et ce n'est pas là une croix légère, mais plutôt une terrible pénitence Quant aux mortifications, plus elle en fait de grandes, plus elle est contente. C'est une vraie pénitence qu'elle fait déjà, lorsque Dieu lui enlève la santé et les forces qui lui permettraient d'accomplir des austérités. J'ai parlé ailleurs, il est vrai, de la peine profonde que cette impuissance lui cause; mais sa peine est beaucoup plus vive ici; tout cela doit venir du sol où elle est plantée. Si l'arbre qui se trouve sur le bord des eaux est plus vert et donne une plus grande abondance de fruits, quoi d'étonnant qu'il y ait de tels désirs dans cette âme dont le véritable esprit ne fait plus qu'un avec l'eau céleste dont nous avons parlé?

Pour revenir à ce que je disais, il ne faut pas croire que les puissances, les sens et les passions soient toujours dans cette paix. L'âme seule s'y maintient. Mais dans

1. La Sainte elle-même, qui depuis cinq ans avait reçu cette faveur. — Cf. *Relation* XXVIII.

les autres demeures elle ne manque pas d'avoir des époques de combats, de croix et de fatigues qui cependant ne sauraient lui enlever sa paix à elle, ou l'arracher au poste qu'elle occupe; c'est là du moins ce qui se passe ordinairement.

Quant à ce centre ou à cet esprit de notre âme, c'est une chose tellement difficile à dire et même à croire, que, faute de savoir vous l'expliquer, mes Sœurs, je crains de vous donner la tentation de ne pas ajouter foi à mes paroles. Il n'est pas aisé de comprendre, en effet, comment l'âme, tout en se trouvant au milieu des croix et des chagrins, puisse conserver la paix. Je veux donc vous donner une comparaison ou deux. Plaise à Dieu qu'elles me servent à m'expliquer quelque peu! mais, si je n'y réussis pas, je sais du moins que ce que je dis est la vérité.

Représentez-vous un roi dans son palais. Malgré les guerres nombreuses et les multiples chagrins qu'il a dans son royaume, il ne laisse pas d'être dans son palais. Ainsi en est-il de l'âme; bien que dans les autres demeures il y ait beaucoup de confusion, de bêtes venimeuses et de bruit, personne n'ose entrer dans cette septième Demeure pour en faire sortir l'âme. Si le bruit qu'elle entend lui cause quelque peine, il ne saurait toutefois la troubler elle-même ou lui enlever la paix; car les passions sont désormais vaincues; elles craignent de pénétrer dans cette demeure, parce qu'elles en sortiraient plus confuses. Représentez-vous également que le corps tout entier souffre, tandis que la tête reste saine; or, ce n'est pas, en effet, parce que le corps souffre que la tête doive souffrir. Je ris moi-même de ces comparaisons, car elles ne me satisfont point; que faire? je n'en trouve pas d'autres. Vous en penserez ce que vous voudrez; en tout cas, ce que j'ai dit est la vérité.

CHAPITRE III

Elle parle des grands effets de cette oraison qu'il faut examiner avec autant d'attention que de sagesse, car il y a une différence admirable entre ces effets et ceux des oraisons précédentes.

Nous disons donc maintenant que notre petit papillon est mort dans une allégresse indicible. Il a trouvé son repos, et le Christ vit en lui. Voyons quelle est cette vie, ou comment elle diffère de celle qu'il avait auparavant. Les effets nous montreront si ce que nous avons dit est vrai. D'après ce que je puis comprendre, ces effets sont les suivants :

Le premier est un tel oubli de soi que l'âme semble véritablement n'avoir plus d'être, comme je l'ai dit. Elle est tellement transformée qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne songe plus s'il doit y avoir pour elle un ciel, une vie, un honneur propre, parce qu'elle est tout entière occupée à la gloire de Dieu. Il lui semble que la parole que Notre-Seigneur lui a dite [1] *Qu'elle eut soin de ses intérêts à lui, et que lui veillerait sur les siens à elle,* a opéré ce qu'elle signifiait. Ainsi non seulement, elle ne se préoccupe pas de ce qui peut arriver, mais elle est sous ce rapport dans un oubli tellement étrange que, je répète, il semble qu'elle n'est et qu'elle voudrait n'être rien en rien, excepté lorsqu'elle comprend qu'elle peut contribuer à accroître,

1. *Relation* XXVIII. C'était en 1572, c'est-à-dire cinq ans auparavant.

ne serait-ce que d'un degré, l'honneur et la gloire de Dieu; car alors elle donnerait bien volontiers sa vie. Ne croyez pas cependant, mes filles, qu'elle néglige pour cela de manger ou de dormir, malgré tout le tourment qu'elle en éprouve, ou d'accomplir chacune des obligations de son état. Mais nous parlons de ce qui concerne l'intérieur. D'un autre côté, il y a peu à dire de ses œuvres extérieures. Si elle a une peine à leur égard, c'est de voir que ce que lui permettent ses forces n'est rien. Voilà pourquoi aucune considération humaine ne la ferait négliger la moindre chose qui fût en son pouvoir, si elle croyait par là procurer la gloire de Notre-Seigneur.

Le second effet est une soif de souffrir très ardente, qui cependant ne la trouble plus comme précédemment. L'âme en cet état est embrasée d'un tel désir que la volonté de Dieu s'accomplisse en elle, qu'elle trouve bon tout ce qu'il ordonne. S'il veut qu'elle souffre, elle est contente; s'il ne le veut pas, elle ne s'en tourmente plus comme elle le faisait.

De plus, ces âmes goûtent une joie intérieure très vive, lorsqu'elles sont persécutées; leur paix est beaucoup plus profonde que celle dont j'ai parlé; elles n'ont aucune amertume contre ceux qui leur font ou leur souhaitent du mal; au contraire, elles conçoivent pour eux un amour spécial; quand elles les voient dans quelque peine, elles en sont tendrement affectées, et il n'est rien qu'elles ne soient prêtes à endurer pour les en délivrer; c'est de tout leur cœur qu'elles les recommandent à Dieu, elles seraient même heureuses d'être privées en leur faveur de quelques-unes des grâces qu'elles reçoivent de Sa Majesté pour qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur.

Mais voici ce qui excite le plus mon étonnement. Vous avez déjà vu quelles sont leurs angoisses et leurs afflictions de ne pouvoir mourir pour jouir de Notre-

Seigneur. Or maintenant, elles ont un tel désir de le servir et de le faire glorifier, d'être utiles, si elles le peuvent, à quelque âme, que non seulement elles n'ont plus le désir de mourir, mais qu'elles voudraient vivre de longues années encore au milieu des plus terribles tourments, afin de procurer ne serait-ce qu'un tout petit peu de gloire à Notre-Seigneur. Alors même qu'elles auraient la certitude d'aller, au sortir du corps, jouir de Dieu immédiatement, elles y seraient indifférentes. Elles ne sont point touchées, non plus, à la pensée de la gloire des Saints; elles ne la désirent pas alors. Toute leur *gloire* à elles est d'aider en quelque chose le divin Crucifié, si elles le peuvent, surtout quand elles voient combien il est offensé, et combien est restreint le nombre de ceux qui s'occupent vraiment de sa gloire dans un parfait détachement de tout.

Parfois, il est vrai, elles perdent de vue ce souvenir de la gloire de Dieu; et alors leurs tendres désirs de jouir de lui reviennent; aussi elles souhaitent de nouveau quitter cet exil, surtout quand elles voient le peu qu'elles font pour Sa Majesté. Mais elles ne tardent pas à revenir à leur précédente disposition, et à considérer que Dieu ne se sépare jamais d'elles. Avec cela, elles sont contentes et offrent à Sa Majesté leur désir de vivre comme le sacrifice le plus sensible qu'elles puissent lui faire. Elles n'ont pas plus d'appréhension de la mort que d'un suave ravissement. La raison, c'est que Celui qui leur donnait ces désirs accompagnés d'un tourment si excessif leur donne à présent ceux dont nous parlons. Qu'Il soit loué et béni à jamais!

Ces âmes, en effet, ne désirent plus ni joies ni goûts comme autrefois, dès lors qu'elles ont en elles le Seigneur lui-même; c'est Sa Majesté qui vit maintenant en elles. Or, il est clair que la vie de ce divin Maître n'a été qu'un tourment continuel. Aussi il agit de telle sorte que la leur ressemble à la sienne, au moins

par les désirs; du reste, il sait ménager leur faiblesse, bien qu'il leur communique sa force, lorsqu'il voit qu'elles en ont besoin.

Ces âmes sont profondément détachées de tout, et n'aspirent plus jamais qu'à être dans la solitude, ou occupées à rendre service à quelque âme. Elles n'éprouvent plus ni sécheresses ni peines intérieures; leur vie s'écoule dans le souvenir et l'amour tendre de Notre-Seigneur; elles voudraient ne jamais cesser de chanter ses louanges. Viennent-elles à s'oublier, le Seigneur lui-même les réveille de la manière que j'ai déjà racontée. On voit très clairement que cette impulsion, je ne sais quel autre nom lui donner, vient de l'intérieur de l'âme à la façon des transports dont j'ai parlé. Cette impulsion se produit avec une profonde suavité; mais elle ne procède ni de l'esprit, ni de la mémoire, ni d'une autre source qui laisse supposer le moindre concours de l'âme. Cette faveur est tellement ordinaire et fréquente qu'on a pu l'observer à loisir. De même qu'un feu, si ardent qu'il soit, ne lance jamais sa flamme en bas, mais toujours en haut, de même, cette impulsion intérieure procède, comme on le comprend alors, du centre de l'âme et va réveiller les puissances.

A coup sûr, quand il n'y aurait pas d'autre profit dans cette voie de l'oraison que celui de nous rendre compte du soin particulier que Dieu montre pour se communiquer à nous, et nous supplier (car il ne fait pas autre chose, ce me semble) de lui tenir compagnie, je considérerais comme bien employés tous les travaux que l'on pourrait endurer pour jouir de ces touches de son amour si suaves et si pénétrantes. Vous en aurez fait l'expérience, mes Sœurs, parce que l'âme est à peine arrivée à l'oraison d'union, que le Seigneur, ce semble, montre cette sollicitude à son égard, pourvu qu'elle ne manque point d'observer ses commandements.

Lorsque vous sentirez ces impulsions, rappelez-

vous qu'elles partent de cette demeure intérieure de l'âme où Dieu habite ; et rendez-en à ce divin Maître les plus vives actions de grâces, car certainement c'est lui l'auteur de ce message : c'est lui qui a écrit ce billet avec tant d'amour ; il veut même que vous soyez seules à en comprendre l'écriture et la demande qu'il vous y adresse. Ne manquez donc en aucune manière de répondre à Sa Majesté, malgré toutes les occupations extérieures que vous pouvez avoir, ou quelles que soient vos conversations avec d'autres personnes. Il arrivera très souvent que ce sera en public que Notre-Seigneur daignera vous accorder cette faveur secrète. Comme la réponse doit être intérieure, il vous sera facile de suivre ma recommandation. Vous ferez un acte d'amour, ou vous direz comme saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?*[1] Sa Majesté vous enseignera alors beaucoup de moyens de lui être agréable. C'est un temps propice, car on comprend, ce semble, que Notre-Seigneur nous écoute, et presque toujours cette touche si délicate dispose l'âme à réaliser ce que nous avons dit avec une volonté pleine de générosité.

La différence qu'il y a ici entre cette demeure et les autres, c'est, je le répète, que l'âme n'y éprouve presque jamais de sécheresse, ni de ces troubles intérieurs où elle se trouvait parfois dans les autres demeures. Elle est pour ainsi dire toujours dans la quiétude. Elle n'a aucune crainte que le démon puisse contrefaire une faveur si élevée ; elle a, au contraire, une assurance complète que c'est un don de Dieu. Les sens, je le répète, et les puissances n'ont rien à voir ici. Sa Majesté se manifeste à l'âme ; il la met à ses côtés, là où, à mon avis, le démon n'osera pas entrer, et où le Seigneur ne le laissera pas pénétrer. Toutes les faveurs dont Dieu

1. *Actes des Apôtres*, IX, 6.

la comble ici, il les lui fait, sans qu'elle y apporte d'autre coopération que celle par laquelle elle s'est déjà donnée tout entière à lui. Il y a tant de quiétude et de paix dans tout ce que le Seigneur accomplit pour l'enrichir et l'éclairer, que cela semble rappeler la construction du temple de Salomon durant laquelle on ne devait entendre aucun bruit[1]. Il en est de même dans ce temple de Dieu, dans cette demeure qui est la sienne. Lui seul et l'âme jouissent mutuellement l'un de l'autre dans un silence très profond. L'entendement n'a plus à s'agiter ni à chercher; le Seigneur, qui l'a créé, veut le tenir ici dans le repos, et il lui permet de regarder comme par une petite tente ce qui se passe. Si parfois il perd cette vue ou qu'on l'empêche de regarder, ce n'est qu'à de très courts intervalles, car, à mon avis, les puissances ne sont pas suspendues ici, mais elles n'opèrent pas : elles sont comme étonnées de ce qui se passe.

Pour moi, je suis étonnée de voir que l'âme, une fois parvenue à cet état, n'a plus de ravissements, si ce n'est que de temps en temps, et encore ces ravissements ne sont pas accompagnés d'extase ou de vol d'esprit; de plus, ces circonstances sont très rares et n'arrivent presque jamais en public, quand cela était ordinaire précédemment. Ils ne sont pas provoqués, non plus, de la même manière qu'autrefois, au sujet de grandes occasions qui réveillent la dévotion, telles que la vue d'une image pieuse, un sermon même à peine entendu ou quelque chant; dès lors que le pauvre petit papillon était si embrasé de désir de s'unir à Dieu, tout le ravissait et lui faisait prendre son vol. Maintenant, l'âme ne s'étonne de rien, soit parce qu'elle a vu tant de choses dans cette demeure, soit parce qu'elle n'est plus dans la solitude où elle était, puisqu'elle jouit d'une telle

1. Réminiscence du IIIe livre des Rois, VI, 7.

compagnie. Enfin, mes Sœurs, je n'en sais pas la cause; mais dès que Notre-Seigneur lui montre ce qu'il y a dans cette demeure où il l'introduit, elle voit disparaître cette faiblesse extrême qui lui était si pénible et dont elle n'était pas encore délivrée. Cela vient peut-être de ce que le Seigneur l'a fortifiée, agrandie et rendue apte à recevoir ces faveurs. Peut-être encore voulait-il manifester en public les faveurs qu'il lui accordait en secret, pour des fins qu'il connaît; car ses jugements sont au-dessus de tout ce que nous pourrions imaginer.

Ces effets sont bons comme tous les autres qui découlent des différents degrés d'oraison dont nous avons parlé. Dieu les produit dans l'âme lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser qu'elle lui a demandé à l'exemple de l'Épouse des Cantiques[1]. Car pour moi, je suis persuadée que c'est ici qu'il exauce cette demande. C'est ici que l'on donne à cette biche mystique blessée d'amour les eaux vives en abondance pour s'y désaltérer; c'est ici dans ce tabernacle de Dieu que l'âme se voit comblée de délices[2]. C'est ici que la colombe, comme celle que Noé avait lâchée pour voir si le déluge avait cessé[3], trouve le rameau d'olivier, c'est-à-dire le signe qu'elle a enfin rencontré la terre ferme au milieu des eaux et des tempêtes de ce monde. O Jésus! que ne connaissons-nous tous les trésors que doit renfermer la sainte Écriture et qui nous feraient comprendre cette paix de l'âme! O mon Dieu, vous qui voyez combien cette paix nous est nécessaire, faites que les chrétiens s'appliquent à la rechercher, et dans votre miséricorde, ne l'enlevez pas à ceux qui l'ont reçue de votre libéralité; car enfin, jusqu'à ce que vous leur accordiez la véritable paix et les établissiez dans ce séjour où elle durera sans fin,

1. Réminiscence du livre des Cantiques, I, 1.
2. Réminiscence de l'Apocalypse, XXI, 3.
3. Réminiscence de la Genèse, VIII, 8.

nous devons toujours vivre dans la crainte. Quand je parle de la véritable paix, je ne veux pas dire que celle dont nous nous occupons ne soit pas véritable, mais que nous pourrions retomber dans les combats précédents, si nous venions à nous éloigner de Dieu.

Que ne doivent pas éprouver ces âmes à la pensée qu'elles peuvent perdre un bien si élevé! Cette considération les porte à exercer plus de vigilance sur elles-mêmes et à tirer des forces de leur faiblesse même pour ne point laisser s'échapper par leur faute la plus petite occasion de plaire à Dieu davantage. Plus elles sont favorisées de Sa Majesté, et plus elles sont craintives et défiantes d'elles-mêmes. Comme à la lumière des grâces élevées qu'elles reçoivent, elles connaissent mieux leur propre misère, et découvrent mieux la gravité de leurs péchés, il leur arrive très souvent, comme au publicain, de n'oser élever leurs regards vers le ciel[1]. Parfois elles souhaitent d'être délivrées de cette vie pour se voir enfin en sûreté; elles ne tardent pas, néanmoins, tant est vif leur amour pour Dieu, à désirer de nouveau vivre encore pour travailler à sa gloire, comme je l'ai dit, et à se confier en sa miséricorde pour tout ce qui les concerne. Parfois, à la vue des hautes faveurs dont elles sont comblées, elles se trouvent plus anéanties, et elles craignent de subir le sort d'un navire trop chargé qui coule au fond de la mer. Je vous assure, mes Sœurs, que les croix ne leur manquent pas; mais ces croix ne les troublent point et ne leur font point perdre la paix : elles passent promptement comme une vague ou quelque tempête, et le calme revient. La présence de Notre-Seigneur, qui habite au-dedans de ces âmes, leur fait oublier aussitôt tout le reste. Que ce divin Maître soit à jamais béni et loué par toutes ses créatures! Ainsi soit-il!

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Luc, XVIII, 13.

CHAPITRE IV

Elle achève d'expliquer dans ce chapitre le but que, d'après elle, poursuit Notre-Seigneur en accordant à l'âme de si hautes faveurs. Elle montre combien il est nécessaire que Marthe et Marie soient unies Ce chapitre est très utile

Vous ne devez pas croire, mes Sœurs, que ces effets dont nous avons parlé se manifestent constamment au même degré dans les âmes. Voilà pourquoi je dis, lorsque je m'en souviens, que c'est là leur état ordinaire. Parfois, en effet, Notre-Seigneur les laisse à leurs propres forces naturelles. Il semble alors que toutes les bêtes venimeuses qui sont dans les alentours dans les demeures du château se conjurent contre ces âmes pour se venger du temps où elles n'ont pu les avoir sous la main. Il est vrai que cet état dure peu, tout au plus un jour ou à peu près. Cette grande agitation, qui vient ordinairement de quelque circonstance extérieure, montre à l'âme ce qu'elle gagne dans la bonne compagnie où elle vit. Le Seigneur, en effet, lui donne un courage magnanime pour qu'elle ne néglige rien de ce qui est de son service et se conforme à ses bonnes résolutions. Il la fortifie, ce semble, dans ces résolutions. Aussi elle ne s'éloigne pas de son devoir, même par un premier mouvement, si petit qu'il soit. Cette tempête, je le répète, est rare. Mais Notre-Seigneur la permet pour que l'âme ne perde pas de vue ce qu'elle est et reste toujours humble. Il le veut aussi pour qu'elle comprenne davantage la reconnaissance qu'elle lui doit

comme la grandeur de la grâce qu'elle en reçoit et ne manque pas d'en louer Sa Majesté.

Ne vous imaginez pas, non plus, que, malgré ces désirs si intenses et cette résolution de ne commettre pour rien au monde la moindre imperfection, ces âmes ne tombent souvent et même ne commettent des péchés. Sans doute, elles ne s'y laissent pas aller volontairement, car le Seigneur doit accorder un secours très particulier à ces âmes élevées pour les en préserver. Je parle des péchés véniels. Quant aux péchés mortels évidents, elles en sont préservées; mais elles ne sont pas certaines qu'il n'y en ait aucun de caché à leur regard, et ce n'est pas pour elles un petit tourment. Une autre affliction pour ces âmes, c'est la vue de ceux qui se perdent; bien que, sous certain rapport, elles aient la ferme confiance de n'être point de ce nombre, néanmoins, quand elles se rappellent ceux qui, au dire de la sainte Écriture elle-même, semblaient favorisés de Dieu comme un Salomon qui a eu tant de rapports intimes avec Sa Majesté[1], elles ne peuvent, je le répète, s'empêcher de trembler. Ainsi donc, que celle d'entre vous qui trouvera en elle le plus de motifs de sécurité craigne davantage, car, dit David : *Bienheureux l'homme qui craint Dieu !*[2] Plaise à Sa Majesté de nous soutenir toujours de sa main ! Demandons-lui de nous accorder cette grâce, pour que nous ne l'offensions point; telle est la plus grande sécurité que nous puissions avoir. Que la louange lui soit rendue à jamais ! Ainsi soit-il !

Il sera bon maintenant, mes Sœurs, de vous dire le but pour lequel Notre-Seigneur accorde tant de faveurs en ce monde. Quoique les effets qu'elles produisent vous l'aient déjà fait comprendre, si vous y avez réfléchi, je

1. IIIe livre des Rois, XI.
2. Psaume CXI, 1.

veux vous le marquer ici. Aucune d'entre vous ne doit s'imaginer qu'il veut seulement combler l'âme de délices; ce serait une erreur profonde. Sa Majesté ne saurait nous faire une plus haute faveur que celle de nous donner une vie qui soit semblable à celle que son Fils bien-aimé a menée sur la terre. Aussi je regarde comme certain que ces faveurs ont pour but de fortifier notre faiblesse, comme je l'ai dit plusieurs fois dans cet écrit, afin de pouvoir endurer à son exemple beaucoup de souffrances. N'avons-nous pas vu toujours que ceux qui ont approché de plus près Jésus-Christ Notre-Seigneur ont été ceux qui ont subi les plus grandes épreuves? Considérons ce qu'ont enduré sa glorieuse Mère et ses glorieux Apôtres. Et comment saint Paul aurait-il pu supporter de si rudes tribulations? Nous pouvons voir en lui quels effets produisent les visions et les contemplations, quand elles viennent véritablement de Notre-Seigneur, et non de l'imagination ou des ruses du démon. Est-ce que, par hasard, il est allé se cacher dans la solitude pour jouir des délices de ces visions et ne plus s'occuper d'autre chose? Vous le voyez, d'après ce que nous pouvons comprendre, il n'eut jamais de repos durant le jour; et il n'en avait pas davantage la nuit, puisqu'il l'employait pour gagner sa vie[1]. J'aime beaucoup me rappeler saint Pierre, qui fuyait la prison lorsque Notre-Seigneur lui apparut et lui dit qu'il allait à Rome pour y être crucifié de nouveau. Je ne récite jamais l'office de la fête où ce trait est rapporté sans éprouver une consolation spéciale. Or quelles furent les dispositions de saint Pierre après cette faveur de Notre-Seigneur? Que fit-il? Il alla immédiatement au-devant de la mort, et ce ne fut pas une petite miséricorde de Dieu pour lui de trouver quelqu'un qui la lui donnât.

1. Ier aux Thessaloniciens, I, 9.

O mes Sœurs, comme elle néglige son propre repos, comme elle est indifférente aux honneurs et éloignée de rechercher l'estime, l'âme en qui le Seigneur habite d'une manière si particulière ! Dès lors qu'elle se tient constamment en sa compagnie, comme il convient, elle doit songer bien peu à elle-même. Toute sa pensée est de chercher comment elle lui plaira de plus en plus, en quoi et par quel moyen elle lui témoignera son amour. Tel est le but de l'oraison, mes filles ; voilà à quoi sert le mariage spirituel qui doit toujours produire des œuvres, et encore des œuvres. Telle est la vraie marque à laquelle nous pouvons reconnaître que ces grâces et ces faveurs viennent de Dieu, comme je vous l'ai déjà dit. Quel pauvre avantage y aurait-il, en effet, à être très recueilli dans la solitude, à produire des actes d'amour aux pieds de Notre-Seigneur, en se proposant et en promettant même d'accomplir des merveilles à son service, si aussitôt après et à la moindre occasion, on faisait tout le contraire ? Je dis mal, en disant quel pauvre avantage ; car tout le temps que nous passons avec Dieu nous est très utile ; et, bien que nous soyons faibles ensuite pour accomplir nos résolutions, Notre-Seigneur cependant nous donne parfois la grâce de nous y conformer. Peut-être ira-t-il contre nos répugnances, comme il le fait souvent. Quand, en effet, il voit une âme très lâche, il lui envoie une très rude épreuve absolument contraire à ses désirs, et il l'en fait sortir avec profit ; l'âme qui le comprend a beaucoup moins de crainte ensuite, et elle s'offre à lui avec plus d'abandon.

J'ai voulu dire que les actes intérieurs et les paroles sont peu de chose par eux-mêmes, en comparaison de tout le mérite qu'il y a à y conformer nos œuvres. Que celle d'entre vous qui ne pourra réussir à faire l'un et l'autre immédiatement s'y exerce peu à peu. Qu'elle sache plier sa volonté, si elle veut que l'oraison lui profite ; les occasions où elle pourra s'y exercer ne lui

manqueront pas dans le petit coin de nos solitudes. Considérez que cela est beaucoup plus important que je ne saurais le dire. Jetez les yeux sur le Crucifié, et toutes les difficultés vous paraîtront peu de chose. Quand Sa Majesté nous montre son amour par des œuvres si étonnantes et des tourments si épouvantables, comment prétendrait-on lui plaire par de simples paroles? Savez-vous quand on est vraiment spirituel? C'est quand on se fait l'esclave de Dieu et que, à ce titre, non seulement on porte son empreinte qui est celle de la Croix, mais qu'on lui remet sa liberté, afin qu'il puisse nous vendre comme les esclaves de l'univers tout entier, ainsi qu'il l'a été lui-même. D'ailleurs si nous étions traités ainsi, il n'y aurait aucune injustice pour nous, mais au contraire une très haute faveur. Dès lors que l'on n'est pas déterminé à ce sacrifice, on n'a pas, croyez-moi, réalisé beaucoup de progrès. Car tout cet édifice, je le répète, a pour fondement l'humilité. Tant qu'il n'y a pas une humilité vraie, Notre-Seigneur, même dans votre avantage, ne l'élèvera pas très haut, pour ne pas l'exposer à crouler.

Ainsi donc, mes Sœurs, pour que cet édifice ait des fondements solides, chacune d'entre vous doit s'appliquer à être la plus petite de toutes et l'esclave de toutes. Vous examinerez bien, en outre, comment et par quel moyen vous pouvez leur être agréables et leur rendre service. Tout ce que vous ferez de la sorte vous procurera en réalité plus d'avantage qu'à elles et sera comme autant de pierres si fermes qu'il n'y aura pas à craindre que le Château vienne à s'écrouler. Pour atteindre ce but, je le répète, le fondement de votre édifice ne doit pas reposer uniquement sur la prière et la contemplation. Si vous ne cherchez pas à acquérir les vertus, et si vous ne vous y exercez pas, vous resterez toujours comme des naines; et encore plaise à Dieu que votre état soit seulement de ne pas

grandir, car, vous le savez, celui qui n'avance pas recule ! Pour moi, je regarde comme impossible que l'amour, là où il est, se contente de rester dans le même état.

Il vous semblera que je m'adresse aux commençants, et que l'âme, après avoir franchi les débuts de la vie spirituelle, peut se reposer. Je vous l'ai déjà dit, si les âmes élevées dont nous parlons possèdent le repos dans leur intérieur, c'est pour en avoir beaucoup moins et même n'en point désirer à l'extérieur. Dans quel but croyez-vous que ces inspirations dont il a été question, ou mieux ces aspirations, et ces messages sont envoyés par l'âme de son propre centre, aux gens qui sont au haut du Château et aux demeures qui sont en dehors de celle où elle se trouve ? Est-ce pour les inviter à dormir ? Non, non, non. Elle fait de là une guerre plus terrible aux puissances, aux sens et à tout ce qui est corporel, pour les empêcher d'être dans l'oisiveté, que quand elle souffrait avec eux. Car alors elle ne comprenait pas quels avantages il y a dans les croix dont le Seigneur a peut-être voulu se servir pour l'introduire là où elle est. En outre, la compagnie où elle se trouve lui donne des forces beaucoup plus grandes que jamais. Si David dit qu'en ce monde on devient saint avec les Saints[1], il n'y a pas de doute que cette âme qui est devenue une seule chose avec le Dieu fort, par l'union si souveraine d'esprit à esprit, ne participe à sa force. Nous pouvons voir par là quelle force les Saints ont dû avoir pour affronter les souffrances et la mort même. Il est très certain que l'âme, après l'avoir reçue dans cette union, la communique à tous les habitants du Château et au corps lui-même, qui souvent semble ne rien sentir. La vigueur qu'elle puise

1. Réminiscence du Ps. XVII, 26.

à boire le vin de cette cave mystique où l'a introduite son Époux, et d'où il ne la laisse pas sortir, rejaillit jusque sur le faible corps; il en est alors comme des aliments que reçoit l'estomac : ils portent la force à la tête et à tous les membres du corps. Le corps a donc une très mauvaise fortune, tant qu'il est sur la terre; malgré tout ce qu'il peut faire, la force de l'âme aspire toujours à exiger de lui de plus grands sacrifices. Elle lui fait une guerre acharnée ,et encore cela ne semble rien à ses yeux.

C'est de là que devaient provenir les rudes pénitences auxquelles se sont livrés beaucoup de saints, en particulier la glorieuse Madeleine qui avait toujours vécu au milieu de tant de délices : de là ce zèle si ardent de notre Père saint Élie pour la gloire de Dieu[1]; de là encore ce zèle dont brûlaient saint Dominique et saint François pour ramener des âmes à Dieu et les porter à le louer. Je vous assure que, dans l'oubli d'eux-mêmes où ils étaient, ils n'ont pas dû avoir peu de souffrances à endurer.

Ce que je voudrais, mes Sœurs, c'est que nous travaillions à acquérir ce zèle et que nos désirs comme nos oraisons aient pour but, non de nous faire goûter des jouissances, mais de nous procurer plus de force au service de Dieu. Ne cherchons point à suivre une voie qui n'est pas frayée, sous peine de nous égarer au moment le plus favorable. Il serait étrange de nous imaginer que nous allons obtenir ces faveurs de Dieu par une autre voie que celle qu'a suivie Notre-Seigneur et avec lui tous ses Saints. Loin de nous une pareille pensée! Croyez-moi, Marthe et Marie doivent aller ensemble pour donner l'hospitalité à Notre-Seigneur, l'avoir toujours en leur compagnie, et ne pas lui réserver

1. Réminiscence du IIIe livre des Rois, XIX, 10.

un mauvais accueil, en ne lui donnant point à manger. Mais comment Marie lui eût-elle rendu ce service, dès lors qu'elle se tenait toujours à ses pieds, si sa sœur ne s'en était chargée? Sa nourriture est que nous prenions tous les moyens possibles pour lui amener des âmes, afin qu'elles se sauvent et chantent à jamais ses louanges.

Vous m'objecterez peut-être deux choses. La première, c'est que, d'après Notre-Seigneur, Marie avait choisi la meilleure part[1], Mais le fait est qu'elle avait déjà rempli l'office de Marthe, quand elle avait rendu à Notre-Seigneur le service de lui laver les pieds et de les essuyer avec ses cheveux[2]. Croyez-vous que ce fût une petite mortification pour une dame de son rang, de s'en aller par les rues et peut-être seule (tant la ferveur l'empêchait de se préoccuper de quelle façon elle allait), d'entrer ensuite dans une demeure où elle ne s'était jamais présentée et de souffrir les murmures du Pharisien ainsi que tout ce qu'on devait dire contre elle? Mais quel spectacle pour les gens de la ville que celui d'un tel changement opéré chez une femme de cette qualité, qui évidemment avait transformé aussitôt son costume et renoncé à toutes les vanités! Aussi il suffisait à ces gens pervers, comme nous le savons, de constater l'amour qu'elle portait à Notre-Seigneur dont ils avaient horreur, pour lui reprocher sa vie antérieure et la blâmer de vouloir faire la sainte. Tel est le reproche que l'on adresse aujourd'hui à des personnes beaucoup moins célèbres. Mais que ne dut-on pas dire alors contre elle? Je vous l'assure, mes Sœurs, sa meilleure part lui est venue lorsqu'elle eut souffert beaucoup de croix et de mortifications. Alors même qu'elle n'en eût pas eu d'autre que celle de voir son

1. Réminiscence de l'Evangile selon S. Luc, x, 42.
2. Luc, vii, 37.

Maître si abhorré, que c'eût été un supplice intolérable. Que ne dut-elle pas endurer ensuite à la mort du Sauveur? Pour moi, je crois que si elle n'a pas été martyrisée, c'est parce qu'elle avait enduré le martyre en voyant mourir Notre-Seigneur. Et si vous considérez encore le terrible tourment qu'elle a dû endurer pendant les années qu'elle a vécu sur la terre, parce qu'elle était privée de sa présence, vous verrez qu'elle n'était pas toujours dans les délices de la contemplation aux pieds de Notre-Seigneur.

La seconde chose que vous m'objectez, c'est que vous n'avez ni le pouvoir ni les moyens de ramener des âmes à Dieu; que vous y travailleriez de bon cœur, mais, que n'ayant point mission d'enseigner ni de prêcher comme les Apôtres, vous ne savez comment faire. J'ai déjà répondu plusieurs fois par écrit à cette difficulté, et peut-être même dans ce Château[1]. Mais, parce que c'est une pensée qui vous vient, je crois, avec ces bons désirs que Notre-Seigneur vous donne, je ne manquerai pas d'y répondre encore maintenant. Je vous ai déjà dit ailleurs que le démon nous suggère parfois des désirs ardents pour nous faire négliger de servir actuellement Notre-Seigneur dans des choses qui sont en notre pouvoir et pour nous laisser satisfaites parce que nous aurons désiré des choses impossibles. Sans parler du bien considérable que vous pouvez faire aux âmes par l'oraison, veuillez ne pas chercher à être utiles à tout le monde, mais aux personnes au milieu desquelles vous vivez; vous n'en aurez que plus de mérite, parce que vous avez plus d'obligations envers elles qu'envers les autres. Pensez-vous qu'il y en ait peu à vous montrer vraiment humbles et mortifiées, à rendre service à toutes vos sœurs en leur témoignant

1. Cf. *Chemin de la Perfection*, ch. I et III — et *Pensées sur l'amour de Dieu*, ch. II et VII.

la plus profonde charité, à brûler d'un tel amour pour Notre-Seigneur que le feu de votre amour les embrase à leur tour, et enfin à les stimuler sans cesse par la pratique des autres vertus à marcher sur vos traces? Certes, le mérite ne peut manquer d'être considérable, et par là vous rendrez un service très agréable à Notre-Seigneur. Faites ce qui dépend de vous; et Sa Majesté comprendra alors que vous feriez beaucoup plus si vous le pouviez et vous récompensera comme si vous lui aviez gagné beaucoup d'âmes. Vous me direz que ce n'est pas là convertir les âmes, puisque toutes vos Sœurs sont bonnes. Mais quelle réflexion que celle-là! Songez donc que plus elles seront vertueuses, plus aussi leurs louanges seront agréables à Dieu et plus leur oraison sera profitable au prochain.

Enfin, mes Sœurs, je vous dirai, pour conclure, que nous ne devons pas élever de tours sans fondement. Notre-Seigneur ne regarde pas tant à la grandeur de nos œuvres, qu'à l'amour avec lequel nous les accomplissons. Faisons ce que nous pouvons, et Sa Majesté nous aidera pour que nous puissions faire chaque jour davantage. Ne nous laissons donc point aller à la lassitude après avoir réalisé quelques efforts; mais que tout le temps de notre vie, qui sera peut-être beaucoup plus courte que chacune de nous l'imagine, nous fassions à Notre-Seigneur tous les sacrifices intérieurs et extérieurs qui dépendent de nous. Il les unira à celui qu'il a offert pour nous sur la Croix à son Père, et leur donnera une valeur qui corresponde, non à la petitesse de nos œuvres, mais au mérite de notre amour.

Plaise à Sa Majesté, mes Sœurs et mes filles, que nous nous voyions toutes réunies dans ce séjour où nous chanterons éternellement ses louanges! Que le Seigneur daigne m'accorder la grâce d'accomplir quel-

que chose de ce que je vous recommande dans cet écrit, comme je l'en conjure par les mérites de son Fils qui vit et règne à jamais ! Ainsi soit-il ! Car, je vous l'assure, je me sens toute couverte de confusion. Aussi, je vous demande par le même Notre-Seigneur de ne point oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

JÉSUS!

J'ai dit au début de l'écrit ci-joint avec quelle répugnance je l'ai commencé; mais depuis qu'il est terminé, il me cause la joie la plus vive. Je regarde, en effet, comme bien employée la peine d'ailleurs très légère, je le reconnais, qu'il m'a coûté. Quand je considère, mes Sœurs, l'étroite clôture où vous êtes, le peu d'agrément qui s'y trouve et l'insuffisance si manifeste du local qui serait nécessaire pour quelques-uns de nos monastères, il me semble que ce sera une consolation pour vous de vous délecter dans ce *Château* intérieur; car vous pourrez y entrer et vous y promener à toute heure, sans avoir besoin d'en demander la permission à vos supérieurs. Sans doute, il vous sera impossible d'arriver à toutes ses demeures par vos propres forces, quelque grandes qu'elles vous paraissent; c'est le Maître du château lui-même qui peut vous y introduire. Voilà pourquoi je vous préviens de ne pas insister pour y pénétrer, s'il vous oppose quelque résistance; vous le fâcheriez tellement qu'il ne vous laisserait jamais plus y entrer. Ce qu'il aime surtout, c'est l'humilité. Soyez donc bien humbles et considérez-vous comme indignes d'arriver même aux troisièmes demeures. De la sorte, vous toucherez plus tôt son cœur; vous l'inclinerez à vous ouvrir les cinquièmes demeures, et si vous persévérez à y revenir souvent, vous pouvez le servir de là avec tant de fidélité qu'il vous introduira dans celle qu'il s'est réservée pour lui-même.

Une fois dans cette demeure, n'en sortez jamais plus,

à moins que vous ne soyez appelées par la prieure, à qui ce Maître souverain veut que vous obéissiez comme à un autre lui-même ; et si longtemps que l'obéissance vous en tienne éloignées, il vous ouvrira toujours la porte à votre retour. Quand vous serez habituées à goûter les délices de ce *château*, vous trouverez le repos en tout, même dans les épreuves les plus pénibles ; car vous garderez l'espoir d'y retourner, et cet espoir, personne ne pourra vous le ravir.

J'ai parlé de sept demeures seulement. Mais chacune d'elles en contient beaucoup d'autres : il s'en trouve en bas, en haut et sur les côtés, avec de splendides jardins, des fontaines et des choses tellement ravissantes que vous désirerez vous consumer dans la louange de ce grand Dieu qui a créé un pareil *château* à son image et à sa ressemblance. Si vous trouvez quelque chose de bon dans cet écrit que j'ai composé pour vous en donner connaissance, soyez bien persuadées que c'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a voulu pour votre satisfaction ; quant aux défauts que vous y découvrirez, ils sont de moi.

Et maintenant, en retour de ce désir profond que j'ai de vous aider quelque peu à glorifier ce Dieu et Seigneur de mon âme, je vous adresse une supplique. Chaque fois que vous lirez cet écrit, rendez en mon nom les louanges les plus vives à Sa Majesté ; demandez-lui l'augmentation de son Église, la lumière pour les luthériens, et enfin pour moi le pardon de mes péchés, ainsi que la délivrance du purgatoire ; c'est là que je serai peut-être par la miséricorde de Dieu, lorsque l'on vous donnera à lire ces pages, pourvu toutefois que, après avoir été examinées par des hommes doctes, elles soient jugées dignes de voir le jour. S'il s'y rencontre quelque erreur, il faudra l'attribuer au peu de lumière de mon intelligence. Je me soumets d'ailleurs pour tout à l'enseignement de la sainte Église catho-

lique et romaine; c'est dans ces sentiments que je vis, que je proteste et promets de vivre et mourir. Que Dieu Notre-Seigneur soit loué et béni à jamais! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Cet écrit à été achevé au monastère de Saint-Joseph d'Avila, en 1577, la veille de saint André, à la gloire de Dieu qui vit et règne à jamais. Ainsi soit-il!

LES FONDATIONS

PROLOGUE[1]

Jésus ! L'expérience, sans parler de mes nombreuses lectures, m'a appris quel avantage immense il y a pour une âme à ne point s'écarter de l'obéissance. C'est par elle, je le comprends, que l'on grandit peu à peu dans la vertu et que l'on acquiert l'humilité. Elle est une sécurité contre la crainte, salutaire d'ailleurs, tant que dure cette vie, de nous tromper dans le chemin du ciel. Elle procure la paix si précieuse pour les âmes dont le désir est de plaire à Dieu. Dès lors que l'on s'est vraiment abandonné à la sainte obéissance, qu'on lui a soumis son jugement, qu'on veut se conduire

---

1. Dès le 7 février 1570, la Sainte avait reçu de Notre-Seigneur l'ordre de faire le récit de ses fondations. Néanmoins, elle ne le commença que sur l'ordre du P. Ripalda, S. J., à Salamanque, en 1573, et elle le continua jusqu'au chapitre IX inclusivement. Tout le reste a été écrit sur l'ordre du P. Gratien, son propre Supérieur. Étant à Tolède en 1576, elle y composa depuis le chapitre X jusqu'au chapitre XXVII inclusivement. Au mois d'avril 1581, elle composait à Palencia le récit de la fondation des monastères de Villeneuve de la Xara et de Palencia. Celui de la fondation du monastère de Soria dut être achevé avant la fin de la même année et peut-être à Avila. Enfin celui de la fondation du monastère de Burgos fut fait à Burgos même en 1582.

Il ne fut terminé que quelques jours avant la mort de la Sainte à Albe de Tormès, et c'est de là qu'il prit le chemin d'Avila. C'est à Saint-Joseph d'Avila qu'il se trouvait en 1586, lorsque la Vén. Anne de Jésus, qui venait de faire une fondation à Madrid, le réclama. Elle le confia à Louis de Léon, qui le garda près de lui jusqu'à sa mort, 23 août 1591. Le précieux manuscrit tomba alors entre les mains du docteur Sobrino, et le 18 août 1592 il était remis, sur l'ordre de Philippe II, à la Bibliothèque de l'Escurial, où il se trouve encore actuellement. La traduction est faite sur l'original.

uniquement d'après les vues du confesseur, ou, si l'on est religieux, d'après celles du supérieur, le démon, dont le but constant est de troubler les âmes, cesse de les attaquer, car il voit qu'il y perd au lieu d'y gagner. Quant à ces mouvements impétueux de notre nature qui cherchent leur propre satisfaction et voudraient même courber la raison devant leur bon plaisir, ils sont apaisés. On se rappelle que l'on a fait un don total de sa volonté à celle de Dieu, le jour où l'on s'est engagé à dépendre de son représentant.

Sa Majesté a daigné dans sa bonté me montrer quel grand trésor se trouve renfermé dans cette précieuse vertu. Aussi me suis-je appliquée, bien que d'une manière faible et imparfaite, à la mettre en pratique. Il est vrai que l'obstacle est venu bien souvent du peu de vertu que je découvre en moi, car je me sens trop lâche pour exécuter certaines choses qui me sont commandées. Plaise à la divine Majesté de suppléer à ce qui me manque pour composer le présent écrit!

Je me trouvais à Saint-Joseph d'Avila, en 1562, l'année même où fut établi ce monastère, quand le P. Garcia de Toledo, dominicain, qui était alors mon confesseur, me commanda d'écrire la fondation de cette maison et plusieurs autres particularités qu'on pourra lire si cette relation voit le jour. Nous sommes actuellement en 1573; voilà donc onze années écoulées depuis lors, et je me trouve à Salamanque. Mon confesseur est le Père recteur de la Compagnie de Jésus, Maître Ripalda. Ayant lu le récit de la première fondation, il a cru bon pour la gloire de Notre-Seigneur que j'écrive l'histoire des sept autres monastères qui depuis lors se sont établis avec la grâce de Dieu, ainsi que les commencements des monastères des Pères Carmes déchaussés de la régle primitive; voilà pourquoi il me l'a commandé. Cela me paraissait impossible à cause de mes nombreuses occupations, des

lettres à écrire et autres affaires dont je ne pouvais me dispenser, parce qu'elles m'étaient commandées par les supérieurs. Je recourus à Dieu, tout affligée de me voir si peu capable de quoi que ce soit, et si peu favorisée du côté de la santé; car, sans parler de ce que l'on me prescrivait, mon travail ordinaire me semblait souvent au-dessus des forces de ma pauvre nature. Le Seigneur me dit : *Ma fille, l'obéissance donne des forces.* Plaise à Sa Majesté qu'il en soit ainsi, et qu'Elle me donne la grâce de réussir à raconter pour sa plus grande gloire les faveurs qu'Elle a accordées dans ces fondations!

Mon récit, on peut en avoir la certitude, sera absolument conforme à la vérité et ne renfermera aucune exagération volontaire. Ce sera un simple exposé des faits. Dans les choses de très peu d'importance je ne voudrais pour rien au monde dire un mensonge; à plus forte raison m'appliquerai-je en toute conscience à l'éviter dans cet écrit où je ne cherche que la gloire de Dieu. Sans cela, je croirais non seulement perdre le temps, mais encore tromper les autres à l'aide de choses saintes. Au lieu de procurer de la gloire à Dieu, je l'offenserais, et ce serait une grande trahison de ma part. Plaise à Sa Majesté de ne pas m'abandonner de sa main et de me préserver d'une telle faute!

Je parlerai de chaque fondation à part, et je m'appliquerai à être brève si je le puis; car mon style est tellement lourd que je crains, malgré mes efforts, de fatiguer le lecteur tout en me fatiguant moi-même. Heureusement, mes filles, à qui cet écrit doit être remis à ma mort, le supporteront à cause de leur affection pour moi. Je n'ai en le composant aucune vue personnelle et il n'y a aucun motif d'en avoir. Je ne recherche que l'honneur et la gloire de Dieu; et on verra d'ailleurs les nombreuses raisons que nous avons de le louer. Mais qu'il ne vienne jamais au lecteur la

pensée même de m'en attribuer la moindre part ! ce serait contre la vérité. Qu'on demande, au contraire, à Sa Majesté qu'elle me pardonne d'avoir si mal profité de toutes ses faveurs. Quant à mes filles, elles ont beaucoup plus de raison de se plaindre de moi, sur ce point, que de me savoir gré de ce que j'ai fait dans ces fondations. Aussi, mes filles, remercions toutes ensemble la divine bonté des grâces si nombreuses dont elle nous a comblées. Je demande pour l'amour de Dieu un *Ave Maria* à quiconque lira cet écrit, afin qu'il m'aide à sortir du purgatoire et à aller voir Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui vit et règne avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

Comme j'ai peu de mémoire, j'oublierai sans doute beaucoup de choses très importantes et j'en rapporterai d'autres qu'on pourrait passer sous silence. Enfin je ferai selon mon peu de talent et d'habileté, comme aussi selon le peu de loisir dont je dispose.

On me commande, en outre, de traiter, lorsque l'occasion s'en présentera, de certains points d'oraison comme aussi des illusions où peuvent tomber les âmes qui y sont adonnées, et qui les empêchent d'y faire des progrès.

Je me soumets en tout à l'enseignement de notre Mère la sainte Église romaine. Je veux aussi que cet écrit, avant d'être remis entre vos mains, mes sœurs et mes filles, soit examiné par des théologiens et des hommes spirituels.

Je commence au nom du Seigneur, avec le secours de sa glorieuse Mère dont je porte l'habit, tout indigne que j'en suis. J'implore également l'assistance de mon glorieux père et protecteur saint Joseph, dont j'habite la maison, puisque ce monastère de Carmélites déchaussées est placé sous son vocable, et dont les prières m'ont toujours assistée. Ce 24 août 1573, fête de saint Louis, roi de France. Dieu soit loué !

CHAPITRE I

Voies par lesquelles on a été amené à s'occuper de la fondation du Carmel de St-Joseph de Médina del Campo et des autres.

Je suis restée au monastère de Saint-Joseph les cinq années qui en ont suivi la fondation. D'après ce que je crois comprendre maintenant, elles seront les plus tranquilles de ma vie; et bien souvent mon âme se prend à regretter la paix et la quiétude dont elle y jouissait alors.

Dans cet intervalle, nous avons reçu plusieurs jeunes demoiselles que le monde, semblait-il, était déjà assuré de posséder, tant elles étaient adonnées au luxe et aux parures. Mais le Seigneur se hâta de les arracher à ces vanités; il les introduisit dans sa demeure et les enrichit d'une si haute perfection que j'en étais même toute confuse. Nous arrivâmes au nombre de treize que nous avions résolu de ne point dépasser.

Grande était ma joie de me trouver au milieu d'âmes si saintes et si pures qui n'avaient d'autre ambition que celle de servir et de louer Notre-Seigneur. Sa Majesté nous envoyait ce qui nous était nécessaire, sans même que nous demandions l'aumône. Lorsque ce nécessaire venait à manquer, ce qui fut très rare, la joie des Sœurs n'en était que plus grande. Je bénissais Notre-Seigneur en voyant en elles des vertus si élevées et en particulier l'oubli de tout, excepté de ce qui concerne sa gloire. Quant à moi, qui étais leur

supérieure, je ne me souviens pas de m'être jamais préoccupée du temporel.

Notre-Seigneur, j'en avais l'assurance, ne manquerait pas d'assister des âmes dont l'unique souci était de lui plaire. S'il arrivait parfois que les vivres n'étaient pas suffisants pour toutes, je recommandais de les distribuer à celles qui en avaient le plus besoin; mais aucune d'elles ne se croyait de ce nombre; aussi on n'en prenait point jusqu'à ce que Dieu en eût envoyé pour toutes.

Quant à l'obéissance, qui m'est si chère, j'en ignorais la pratique jusqu'au jour où ces fidèles servantes de Dieu me l'ont enseignée de façon à ce qu'il m'eût été impossible de l'oublier s'il y avait eu un peu de vertu en moi. Elles m'en ont donné beaucoup d'exemples que je pourrais raconter. Voici un trait qui se présente à mon esprit. On nous servit un jour au réfectoire des concombres; celui qu'on me donna était très petit et pourri à l'intérieur. Sans en rien manifester, j'appelle une des Sœurs qui avaient le plus d'intelligence et de jugement[1]. Je lui dis, pour éprouver son obéissance, d'aller semer ce concombre dans le petit jardin que nous avions. Elle me demanda s'il fallait le placer droit ou couché. Je lui répondis de le mettre couché. Elle partit et le mit couché; il ne lui vint même pas à la pensée que ce concombre devait nécessairement sécher; mais l'obéissance lui fit laisser de côté ses lumières naturelles, et elle crut qu'il n'y avait rien de mieux que ce qui avait été commandé.

Il m'arrivait parfois de donner à une Sœur six ou sept offices incompatibles; elle les acceptait tous sans mot dire, persuadée qu'elle pouvait les remplir.

Nous avions un puits dont l'eau, disaient ceux qui

1. Marie de Saint-Jean-Baptiste, cousine de la Sainte, qui fut plus tard prieure du couvent de Valladolid.

l'avaient goûtée, était très mauvaise. Comme ce puits était profond, il semblait impossible d'en faire couler l'eau. J'appelle des ouvriers pour tenter un essai; ils se moquent de moi et me disent que c'est dépenser inutilement de l'argent. M'adressant aux Sœurs, je demande leur avis. L'une d'elles répond : Il faut réaliser ce projet. Notre-Seigneur doit nous trouver des personnes qui nous apportent l'eau de dehors et nous procurer en outre de quoi les nourrir; Sa Majesté s'en tirera à meilleur compte, en nous donnant de l'eau dans le monastère et partant elle n'y manquera pas. En voyant la grande foi et le ton résolu de cette Sœur, je regarde la chose comme assurée, et contre l'avis du fontainier qui s'y entendait pourtant, je fais commencer les travaux. Grâce à Dieu nous tirâmes de ce puits un filet d'eau potable très suffisant pour nous; c'est le même qui sert encore aujourd'hui.

Mon but n'est pas de raconter ce fait comme un miracle; car j'aurais sur ce point bien d'autres choses à dire. Je veux uniquement montrer la foi de ces religieuses, en exposant le fait comme il s'est passé. D'ailleurs mon premier dessein n'est pas de louer les religieuses de ces monastères qui toutes, par la bonté du Seigneur, ont marché jusqu'à ce jour dans ces mêmes voies de perfection. Je pourrais citer des faits semblables à celui dont je viens de parler et beaucoup d'autres encore; mais ce serait trop long, sans être cependant inutile. De tels exemples, en effet, portent souvent celles qui entrent à imiter leurs devancières. S'il plaît à Dieu de les faire connaître, les supérieurs pourront commander aux prieures d'en faire le récit.

Une misérable comme moi se trouvait donc au milieu de ces âmes angéliques, car elles ne me semblaient pas autre chose. Elles me révélaient toutes leurs fautes, même intérieures, ainsi que les faveurs,

les désirs ardents et le complet détachement que leur accordait le Seigneur, toutes grâces qui étaient extraordinaires. Leur consolation était de vivre dans leur solitude. Aussi, elles m'assuraient qu'elles ne se lassaient jamais d'être seules; voilà pourquoi elles éprouvaient un vrai tourment quand elles recevaient des visites, même de leurs frères. Celle-là se regardait comme la plus privilégiée qui avait le plus de temps à passer dans un ermitage.

En voyant la haute vertu de ces âmes et le courage dont Dieu les animait pour souffrir et travailler à sa gloire, courage qui certes n'avait rien de la femme, il me semblait souvent que, si le Seigneur les enrichissait de tels trésors, il devait se proposer quelque grand dessein. Je ne songeais pas, il est vrai, à ce qui s'est réalisé depuis. Une telle entreprise d'ailleurs m'eût paru alors impossible, et je n'avais nulle raison d'en concevoir même l'idée. Cependant, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, s'allumaient en moi les plus ardents désirs de contribuer au salut de quelques âmes. Il me semblait souvent que j'étais comme une personne qui, ayant un riche trésor en réserve et voulant en faire part à tout le monde, se trouverait les mains liées, sans pouvoir le distribuer. Mon âme me semblait donc ainsi enchaînée. Les grâces dont le Seigneur la favorisait à cette époque étaient très élevées, mais, demeurant en moi seule, elles me paraissaient mal employées. Je ne cessais de travailler à la gloire de Dieu par mes pauvres prières, et je portais les Sœurs à faire de même. Je stimulais leur zèle pour le salut des âmes et l'augmentation de l'Église. Tous ceux qui s'entretenaient avec elles se retiraient toujours édifiés. C'est de la sorte que je contentais les vifs désirs dont j'étais embrasée.

Au bout de quatre ans et un peu plus, ce me semble, je reçus la visite d'un religieux franciscain. C'était le

P. Alphonse Maldonado, grand serviteur de Dieu. Il était embrasé du même désir que moi de sauver les âmes; mais ce désir, il pouvait le mettre en pratique, et voilà pourquoi je lui portais grande envie. Ce Père n'était arrivé des Indes que depuis peu. Il me raconta combien de millions d'âmes s'y perdaient faute d'instruction religieuse. Il nous adressa ensuite à toutes un sermon pour nous exhorter à la pénitence; puis il partit. Je fus si affligée de la perte de tant d'âmes que je ne savais que devenir. Je me retirai dans un ermitage où je répandis des larmes en abondance. Je suppliai Notre-Seigneur à grands cris de me procurer le moyen de travailler un peu à lui gagner quelques âmes, puisque le démon lui en ravissait un si grand nombre, et de donner quelque valeur à mes prières, dès lors que je ne pouvais rien plus. Je portais beaucoup d'envie à ceux qui, animés de son amour, avaient la liberté de se consacrer à cette œuvre, même au prix de mille morts. Aussi les conversions opérées par les saints dont nous lisons la vie excitent beaucoup plus ma dévotion, mes larmes, mes désirs, que tous les martyres qu'ils endurent. Telle est la disposition que Notre-Seigneur a mise en moi. Il estime plus, ce me semble, une âme que notre industrie et notre oraison lui attirent avec l'aide de sa miséricorde, que tous les services que nous pouvons lui rendre.

Je me trouvais plongée dans ce profond chagrin dont je viens de parler, quand, un soir, étant en oraison, je vis Notre-Seigneur m'apparaître sous la forme ordinaire. Il me témoigna beaucoup d'amour; puis, comme s'il voulait me consoler, il me dit : *Attends un peu, ma fille, et tu verras de grandes choses.* Ces paroles restèrent gravées si profondément dans mon cœur, que je ne pouvais les perdre de vue. Sans doute, il m'était impossible, malgré tous mes efforts, de comprendre ce qu'elles annonçaient, et je ne voyais aucun

moyen d'y réussir. Néanmoins, elles m'avaient procuré une vive consolation, et j'avais une grande certitude qu'elles se vérifieraient un jour. Quant au moyen dont elles devaient s'accomplir, il ne se présenta jamais à ma pensée. Six mois, ce me semble, s'écoulèrent dans l'attente; puis, ce temps passé, il arriva ce que je vais dire [1].

1. Comme elle va parler de l'arrivée du R. P. Général à Avila, en avril 1567, le fait dont il s'agit doit remonter au mois de novembre précédent.

CHAPITRE II

Arrivée de notre Père Général à Avila; événements qui en furent la conséquence.

Nos supérieurs généraux ont toujours leur résidence fixée à Rome, et aucun d'eux n'était encore venu en Espagne. Il semblait donc impossible que le Général actuel vînt alors. Mais quand Notre-Seigneur le veut, tous les obstacles disparaissent. Sa Majesté daigna donc réaliser ce qui ne s'était jamais vu. Dès que j'eus connaissance de cette nouvelle, j'éprouvais, ce me semble, de la peine. Car, ainsi que je l'ai raconté dans le récit de la fondation de Saint-Joseph, ce monastère n'était pas sous la juridiction des religieux pour les motifs dont j'ai parlé [1]. Je redoutais deux choses :

1. Cf. *Vie*, chap. 26. — Elle avait obtenu un Bref de Sa Sainteté pour changer de juridiction et se soumettre à celle de l'Ordinaire... Mais celui qui le lui avait procuré à Rome n'avait pas fait toutes les démarches suffisantes pour que le Bref fût valide. La Mère n'en savait rien, et cependant sa conscience était préoccupée : il lui semblait que le Bref n'était pas assez sûr, bien qu'elle ne comprît pas en quoi. Enfin arriva à Avila le T. R. P. Général de son Ordre. C'est le saint Évêque don Alvaro de Mendoza qui le lui conduisit en personne, persuadé qu'il serait heureux de voir des religieuses de son Ordre, si humbles, si mortifiées, si adonnées à l'oraison et à la perfection. Le Général, en effet, fut si heureux de voir ces nouveaux rejetons qui commençaient à resplendir dans son Ordre que, tout en interrogeant la sainte Mère sur le changement de juridiction, il découvrit la lacune du Bref. Il eût été nécessaire de citer le Général et de lui notifier le Bref. Cette formalité n'ayant pas été faite, le Bref n'avait pas de valeur. Aussi le Général très content lui dit : Vous êtes sous ma juridiction : *dijo que are suya*; il lui donna des patentes pour pouvoir sortir et faire d'autres monastères de cette sorte en aussi grand nombre qu'elle pourrait, pourvu qu'elles fussent sous l'Ordre, et il le lui commanda... *Déposition de Julien d'Avila, 24 avril 1596. Avila.*

la première, que notre Père Général fût mécontent de moi; et il aurait eu raison, vu qu'il ignorait la façon dont les choses s'étaient passées; la seconde, qu'il me commandât de retourner au monastère de l'Incarnation, où l'on suit la règle mitigée; et cette mesure m'eût profondément affligée pour beaucoup de raisons que je n'ai pas à raconter. Une seule suffisait : je n'aurais pu y garder dans toute sa rigueur la règle primitive; en outre, on y comptait plus de cent cinquante religieuses; et là où les Sœurs sont peu nombreuses, il y a plus d'union et de paix. Mais Notre-Seigneur disposa toutes choses beaucoup mieux que je ne prévoyais. Le Général est en effet un si grand serviteur de Dieu, si prudent et si instruit, qu'il a regardé la fondation comme une œuvre bonne; pour tout le reste, il ne me témoigna aucun mécontentement. Il s'appelle le Père Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne et jouit à juste titre de la plus haute considération dans tout l'Ordre.

Dès qu'il arriva à Avila, je fis en sorte qu'il vînt à Saint-Joseph, et l'évêque trouva bon qu'on le reçût comme lui-même. Je lui rendis compte de ce qui s'était passé en toute simplicité et franchise. Je suis portée d'ailleurs à traiter de la sorte avec les supérieurs, sans me préoccuper de ce qui pourra arriver, puisqu'ils tiennent vis-à-vis de moi la place de Dieu. J'en use de même avec les confesseurs; sans cela, mon âme ne serait pas, ce me semble, en sûreté complète. Je lui découvris, en outre, les secrets de mon âme et de presque toute ma vie, qui a été bien infidèle. Il me procura une vive consolation et me donna l'assurance qu'il ne m'obligerait pas à quitter mon monastère. Il se réjouissait à la vue de notre manière de vivre; car il trouvait en nous une image, quoique imparfaite, des débuts de notre Ordre et considérait comment nous gardions la règle primitive dans toute sa rigueur, tandis

que dans tous les autres monastères de l'Ordre on suivait la règle mitigée. Aussi, désireux comme il l'était de voir se propager notre genre de vie, il me donna les patentes les plus amples pour fonder d'autres monastères, en menaçant de censurer tout provincial qui tenterait de s'y opposer. Je ne lui avais point demandé de tels pouvoirs; mais il avait compris ma manière de procéder dans l'oraison et les grands désirs qui me pressaient de travailler à ramener quelques âmes à Dieu.

Je ne recherchais pas moi-même les moyens de réaliser mes vœux; cela me semblait d'ailleurs une folie; car, je le comprenais bien, une pauvre petite femme, aussi dépourvue que moi d'autorité, que pouvait-elle faire? Mais quand l'âme est enflammée de ces désirs, il ne dépend plus d'elle de les repousser. Son zèle pour la gloire de Dieu et sa foi lui rendent possible ce qui ne l'est pas pour les lumières de la raison. Aussi, en considérant combien notre très révérend Père général souhaitait que je fisse de nouvelles fondations, je les regardais comme réalisées. Me rappelant alors les paroles que Notre-Seigneur m'avait dites, je me représentai déjà quelque commencement de ce que je n'avais pu encore soupçonner.

Ma peine fut très vive, quand je vis que notre Père général partait pour retourner à Rome, parce que je lui avais voué la plus profonde affection et que je me voyais privée d'un grand appui. Pour lui, il me montrait le plus sincère amour et m'obligeait de toutes manières. Chaque fois que ses occupations le lui permettaient, il venait traiter avec nous de choses spirituelles, et il le faisait comme quelqu'un à qui le Seigneur devait accorder de hautes faveurs; aussi éprouvions-nous de la consolation à l'entendre.

Il n'était pas encore parti que notre évêque, don Alvaro de Mendoza, toujours prêt à favoriser les âmes

qu'il voit désireuses de servir Dieu avec plus de perfection, le pria de lui accorder l'autorisation de fonder dans son diocèse quelques monastères de Carmes déchaussés de la régle primitive. Plusieurs autres personnes lui adressèrent la même supplique[1]. Notre Père général le voulait également; mais il trouva de l'opposition dans l'Ordre; aussi, pour ne point troubler la province, il ne donna pas pour lors la permission.

Quelques jours après, je considérais combien il serait nécessaire, si je fondais des monastères de religieuses, qu'il y eût aussi des religieux suivant la même règle. Voyant que ceux de cette province étaient en très petit nombre, et même sur le point de s'éteindre, je recommandai instamment le projet à Notre-Seigneur; puis, j'écrivis à notre Père général et le suppliai de mon mieux de m'exaucer. Je lui exposai, en outre, les motifs pour lesquels cette œuvre serait très agréable à Dieu. Quant aux inconvénients qu'il pouvait y avoir je les lui représentai comme n'étant pas suffisants pour empêcher une si bonne œuvre; enfin je lui parlai de la gloire qu'il rendrait à Notre-Dame pour laquelle il avait la dévotion la plus vive. La Sainte Vierge dut sûrement prendre en main les négociations; car notre Père général, ayant reçu ma lettre à Valence, m'envoya de là l'autorisation de fonder deux monastères de Carmes déchaussés; il montrait ainsi quel désir il avait de la prospérité de l'Ordre. Afin qu'il n'y eût pas d'opposition, il remit cette affaire au provincial d'alors et à son prédécesseur. Ce n'était pas chose facile d'avoir leur adhésion. Mais dès lors que le principal était fait, j'avais confiance qu'avec l'aide de Dieu, le reste se réaliserait, et il en fut ainsi. Monseigneur l'évêque,

1. Maître Daza, François de Salcedo, Gonzalez de Aranda, Julien d'Avila et quelques religieux de différents Ordres.

regardant cette œuvre comme sienne, amena les deux provinciaux à donner leur consentement.

J'étais donc au comble de la joie d'avoir obtenu l'autorisation. Néanmoins mes préoccupations grandissaient; je ne voyais ni religieux dans la province qui, à mon avis, fût capable d'exécuter une telle œuvre, ni séculier qui voulût l'entreprendre. Aussi je ne cessais de supplier Notre-Seigneur de susciter au moins un homme de son choix. Je n'avais d'ailleurs ni maison, ni rien pour en acheter. Voilà donc une pauvre religieuse déchaussée, qui n'a d'autre secours que celui de Dieu, et qui toute chargée qu'elle est de patentes et de bons désirs, se trouve dans l'impossibilité de réaliser son projet. Toutefois le courage et l'espoir ne m'abandonnaient pas; le Seigneur, après avoir accordé la première faveur, devait accorder la seconde. Tout cela me semblait désormais très possible; voilà pourquoi je commençai à mettre la main à l'œuvre.

O Majesté de Dieu! Comme vous manifestez bien votre puissance, en donnant de la hardiesse à une petite fourmi comme moi! Non, Seigneur, il ne dépend pas de vous que ceux qui vous aiment n'exécutent pas de grandes choses. L'obstacle vient de notre lâcheté et de notre pusillanimité. Nous ne nous déterminons jamais à agir sans y apporter mille craintes et mille considérations humaines. Tel est le motif pour lequel, ô mon Dieu, vous n'accomplissez point vos merveilles et vos grandeurs. Qui donc plus que vous aime à donner, lorsque vous trouvez à qui départir vos faveurs? ou à recevoir des services à ses dépens? Plaise à Votre Majesté que je vous aie procuré quelque gloire et que je n'aie pas un plus grand compte à vous rendre pour tant de bienfaits dont vous m'avez comblée! Ainsi soit-il!

CHAPITRE III

Voies par lesquelles on commença à s'occuper de la fondation du monastère de Saint-Joseph, à Médina del Campo.

Telles étaient mes préoccupations quand la pensée me vint de me servir, pour réaliser mon dessein, des Pères de la Compagnie de Jésus, qui étaient très bien vus à Médina. Ainsi que je l'ai dit dans le récit de la première fondation, je traitai avec eux des affaires de mon âme durant de nombreuses années, et ils me firent beaucoup de bien. Voilà pourquoi je leur ai toujours gardé une affection spéciale. J'écrivis donc au recteur ce que notre Père général m'avait commandé. C'était précisément celui-là même à qui je m'étais confessée pendant beaucoup d'années, comme je l'ai rapporté, sans le nommer. Il s'appelle le Père Balthasar Alvarez, et exerce actuellement la charge de provincial. Ce Père et ses religieux me répondirent qu'ils ne négligeraient rien pour seconder mon dessein. Ils travaillèrent avec zèle pour obtenir la permission de la ville et celle du supérieur ecclésiastique. Mais, la fondation d'un monastère qui doit vivre d'aumône étant partout chose difficile, les négociations traînèrent quelques jours. Pour les activer, j'envoyai à cette localité un ecclésiastique, grand serviteur de Dieu, profondément détaché de toutes les choses de ce monde et très adonné à l'oraison. C'était le chapelain du monastère où j'habitais. Il a reçu de Dieu les mêmes désirs que moi, et il m'a été d'un secours précieux,

ainsi qu'on le verra par la suite de ce récit; il s'appelle Julien d'Avila.

La permission obtenue, je n'avais encore ni maison, ni le moindre argent pour en acheter. Quant au crédit pour trouver à emprunter, si le Seigneur ne me venait en aide, comment aurait pu en avoir une pauvre coureuse comme moi?

Le Seigneur voulut qu'une jeune demoiselle très vertueuse, que nous n'avions pu recevoir à Saint-Joseph[1], faute de place, ayant entendu parler de notre projet de fondation, vînt me supplier de l'admettre dans le futur monastère. Quelques petites pièces, mais très peu, tel était son avoir. C'était suffisant non pour acheter mais pour louer une maison, comme nous le fîmes en effet, et payer les frais du voyage[2]. Sans autres ressources que celle-là, nous partîmes d'Avila, deux religieuses du monastère de Saint-Joseph et moi, avec quatre Sœurs de l'Incarnation, monastère de la règle mitigée où je me trouvais avant la fondation de Saint-Joseph; notre Père chapelain, Julien d'Avila, nous accompagnait.

Dès que la nouvelle de notre départ se répandit en ville, les conversations marchèrent leur train. Les uns disaient que j'étais folle, les autres voulaient voir l'issue de ce projet insensé. L'évêque lui-même, ainsi qu'il me l'a raconté depuis, le regardait comme une grande folie; cependant il ne m'en fit rien comprendre alors, et à cause de sa vive affection pour moi, il ne voulut pas me détourner de la fondation, ni me causer de la peine. Mes amis ne m'avaient pas épargné leurs

1. Isabelle Fontecha, fille de François Fontecha et de Marie de Villalba, native d'Avila, porta en religion le nom d'Isabelle de Jésus. Elle fut la première novice du couvent de Médina *Rib*, I. II, c. 7.
2. A Avila.

critiques, mais je n'en fis aucun cas. L'entreprise qu'ils regardaient comme risquée me paraissait tellement facile que je ne pouvais douter du succès.

Avant de sortir d'Avila, j'avais déjà écrit à un religieux de notre Ordre, appelé le Père Antoine de Hérédia, pour le prier de m'acheter une maison. Il était alors prieur du monastère de Sainte-Anne que notre Ordre possède à Médina. Il en parla à une dame qui lui portait de l'intérêt. Or cette dame possédait une maison toute démolie, à l'exception d'un appartement, mais dans un beau site. Elle se montra extrêmement bonne; elle promit de la lui vendre, et elle passa le contrat sans exiger d'autre gage ou garantie que sa parole; d'ailleurs, si elle eût demandé une caution, nous étions dans l'impossibilité d'en fournir. Mais le Seigneur daignait lui-même tout disposer. La maison était même tellement délabrée qu'en attendant qu'elle fût réparée, nous dûmes en louer une autre, et certes il y avait beaucoup à faire.

Notre première journée de voyage fut très fatigante à cause de nos mauvais chariots. Nous étions sur le point d'entrer à Arévalo, vers le soir, quand nous rencontrâmes un ecclésiastique de nos amis, qui nous avait préparé un logement chez des femmes très pieuses. Il me dit en secret que nous n'avions pas de maison à Médina; celle qu'on avait louée était près d'un monastère d'Augustins, et ceux-ci se refusaient à nous y laisser entrer; il y aurait donc forcément un procès. Mais, ô mon Dieu! que peuvent toutes les contradictions, quand vous daignez nous donner du courage? Il me sembla que cette nouvelle m'animait. Dès lors, en effet, que le démon commençait à s'agiter, je pensai que cette fondation devait contribuer à la gloire de Notre-Seigneur. Cependant je recommandai à cet ecclésiastique de ne point parler de ce qu'il venait de me dire pour ne point troubler mes compagnes, et

surtout les deux de l'Incarnation; quant aux autres, elles étaient prêtes à endurer tous les tourments par amour pour moi. L'une de ces deux Sœurs avait rencontré beaucoup d'obstacles pour quitter le monastère dont elle était même sous-prieure; de plus, sa compagne et elle étaient de bonne famille et venaient contre la volonté de leurs parents. Tous d'ailleurs regardaient notre projet comme une véritable folie. Je vis plus tard que l'on avait raison; mais lorsque le Seigneur veut que je fonde un monastère, aucun obstacle ne me semble capable de m'arrêter jusqu'à ce que la fondation ait été menée à bonne fin. C'est quand la fondation est faite, que toutes les difficultés se présentent à mon esprit, comme on le verra plus tard.

A peine arrivée à notre logement, j'appris la présence, dans la localité, d'un religieux dominicain, très grand serviteur de Dieu à qui je m'étais confessée pendant que j'étais à Saint-Joseph. Comme j'ai beaucoup parlé de ses vertus dans le récit de cette première fondation[1], je ne mentionnerai ici que son nom; c'était le Père maître Dominique Bagnès. A une science profonde il unissait une rare prudence, et je me dirigeais d'après ses conseils. La fondation n'était pas à ses yeux aussi difficile que tous les autres se l'imaginaient. Celui, en effet, qui a une connaissance de Dieu plus élevée trouve plus facile l'accomplissement de ses œuvres. Or, ce Père connaissait quelques-unes des grâces dont Sa Majesté m'avait favorisée et ce qu'il avait vu à la fondation de Saint-Joseph; aussi notre projet lui paraissait très possible. Ce fut une vive consolation pour moi de le voir. Une fois assurée de son approbation, je m'imaginai que tout irait bien. Je lui exposai de suite en secret ce qu'on venait de m'annoncer. Il pensa que nous terminerions promptement notre dif-

1. En particulier au ch. 26 du livre de sa *Vie*.

ficulté avec les Augustins; mais le moindre retard me paraissait terrible parce que je n'aurais su que faire de tant de religieuses. Voilà pourquoi nous passâmes toutes la nuit dans une grande préoccupation, car on avait mis immédiatement tout le monde de la maison où nous étions au courant de nos difficultés.

Dès le lendemain de bonne heure, arriva le Père Antoine, prieur du monastère de nos Pères à Médina. Il nous annonça que la maison qu'il avait pris l'engagement d'acheter se trouvait suffisante pour nous loger et qu'elle renfermait un vestibule où nous pourrions faire une petite église, en l'ornant de quelques draperies. Ce plan fut accepté; pour moi du moins, je l'approuvais complètement, car ce qui nous convenait le mieux était d'agir le plus promptement possible, puisque nous étions hors de nos monastères. Mais je redoutais aussi quelque obstacle, comme à la première fondation. Aussi je voulais qu'avant que la nouvelle de notre dessein ne s'ébruitât, nous eussions déjà pris possession du monastère. Il fut donc décidé qu'on agirait immédiatement. Le Père maître Dominique Bagnès fut du même avis.

Nous arrivons à Médina del Campo la veille de Notre-Dame d'août à minuit. Pour ne point faire de bruit, nous descendons de nos chariots au monastère de Sainte-Anne, et de là nous nous rendons à pied à notre maison. C'est par une grâce spéciale de Dieu qu'à cette heure où l'on renfermait les taureaux qui devaient courir le lendemain, nous n'en ayons rencontré aucun. D'ailleurs, recueillies comme nous l'étions à la pensée de notre œuvre, nous n'avions aucun autre souci. Le Seigneur, qui veille sur les âmes dont l'unique ambition est de travailler à sa gloire, daigna nous préserver de tout danger; et certes nous n'avions pas d'autre but que celui de le servir.

Nous arrivons à la maison et nous pénétrons dans

la cour. Les murs me parurent très délabrés, mais pas autant cependant que je le constatai lorsque le jour parut. Le Seigneur, ce semble, avait aveuglé ce bon Père Antoine de Hérédia et l'avait empêché de voir que cet endroit n'était pas convenable pour y mettre le très saint Sacrement.

En examinant le vestibule, je vis qu'il y avait beaucoup de terre à enlever, que le toit était sans plafond et les murs non crépis. Cependant la nuit s'avançait; nous n'avions que quelques couvertures, trois je crois; ce n'était rien pour couvrir toute la longueur du vestibule. Je ne savais que faire, parce que je ne trouvais pas qu'il fût convenable de mettre là un autel. Notre-Seigneur cependant voulait que la fondation se fît immédiatement. Or la dame qui nous vendait la maison y avait beaucoup de tapis, et une couverture en damas bleu. Comme elle était très vertueuse, elle avait recommandé à son majordome de nous remettre tout ce que nous voudrions. Quand je vis tant d'objets excellents à ma disposition, je ne pus m'empêcher d'en bénir le Seigneur, et mes compagnes durent faire de même. Mais les clous nous manquaient, et ce n'était pas l'heure d'aller en acheter! On se mit à en chercher aux murailles et après beaucoup de peine on finit par en trouver. On travailla si bien, les hommes[1] à tapisser les murs et nous à nettoyer le sol, qu'à l'aube du jour l'autel était en place et la petite cloche dans un corridor. Aussitôt la messe était célébrée et cela était suffisant pour la prise de possession[2]. Mais comme cette

1. Il y avait là Julien d'Avila, le chapelain de l'évêque Muñoz, le chapelain de l'évêque d'Avila, le P. Antoine de Hérédia et deux ou trois religieux du couvent de Sainte-Anne. Rib., II, 8.

2. La Sainte croyait alors que le Monastère n'était pas érigé si l'on ne plaçait pas le Saint-Sacrement dans le tabernacle. Au chapitre XIX, elle dit que le monastère de Salamanque est le premier qu'elle a érigé sans y mettre le Saint-Sacrement, en 1570.

particularité nous échappait, on plaça le très saint Sacrement dans le tabernacle. C'est par les fentes d'une porte placée en face de l'autel que nous suivions la messe, car il n'y avait pas d'autre endroit pour nous.

Ma joie fut extrême jusqu'à la fin de la cérémonie. C'est pour moi, d'ailleurs, une consolation très vive de voir une église de plus où se trouve le très saint Sacrement. Toutefois mon contentement fut de courte durée. A peine la messe était-elle terminée, que j'allais à une fenêtre entr'ouverte pour regarder la cour; je vis que toutes les murailles étaient en partie renversées et que le travail pour les relever nécessiterait bien des jours.

O grand Dieu! quand je vis Sa Majesté dans la rue, en un temps aussi dangereux que le nôtre à cause de ces malheureux luthériens, quelles ne furent pas les angoisses de mon cœur! A cela s'ajoutait la pensée de toutes les difficultés que pourraient nous faire ceux qui s'étaient déjà tant opposés à notre dessein, et je voyais clairement qu'ils auraient raison. Il me semblait impossible de mener à bonne fin l'œuvre commencée. Si avant de l'entreprendre elle me paraissait facile, parce que je n'avais en vue que la gloire de Dieu, la tentation me montrait alors sa puissance tellement resserrée que je perdis le souvenir de toutes les faveurs qu'il m'avait accordées. Mon abjection et ma faiblesse frappaient seules mes regards. Appuyée sur un si misérable fondement, quel succès pouvais-je espérer? Si j'avais été seule, l'épreuve m'eût paru plus supportable; mais la pensée que mes compagnes devraient retourner à leur monastère, après avoir surmonté tant de contradictions pour me suivre, me brisait de douleur. De plus, il me semblait que, après ces errements du début, s'évanouissait tout ce que j'avais compris au sujet des secours que Notre-Seigneur devait me donner dans l'avenir. A tout cela, s'ajouta aussitôt

une crainte. Je me demandais si ce que j'avais entendu dans l'oraison n'était pas une illusion; et cette crainte n'était pas la moindre de mes souffrances. C'était même la plus poignante; j'avais une peur extrême d'être trompée par le démon.

O mon Dieu, quel spectacle que celui d'une âme que vous voulez laisser dans la peine! En vérité, quand je me rappelle cette épreuve et quelques autres dont j'ai été affligée dans ces fondations, il n'y a pas à faire cas, ce me semble, des souffrances corporelles, et cependant j'en ai enduré de bien grandes; mais elles ne sont rien en comparaison des souffrances morales.

Malgré toutes les angoisses de mon âme, je dissimulai ma peine à mes compagnes, pour ne point augmenter leur chagrin. Je passai ainsi toute la journée. Le soir, le Père recteur de la Compagnie de Jésus m'envoya un de ses religieux qui m'encouragea et me donna beaucoup de consolation. Je ne lui parlai pas cependant de toutes mes peines, mais seulement de celle où j'étais de nous voir pour ainsi dire dans la rue.

Je commençai à m'occuper sans retard de faire chercher, à quelque prix que ce fût, une maison à louer où nous irions durant le temps qu'on réparerait la nôtre. Par ailleurs, je commençai aussi à goûter quelque consolation en voyant les nombreuses personnes qui venaient dans notre chapelle. Aucune ne remarqua combien nous avions été insensées de mettre le saint Sacrement dans un tel endroit; ce fut là une miséricorde de Dieu, car c'eût été très sage de nous obliger à l'enlever. Je vois aujourd'hui ma naïveté et je me demande comment personne ne songea qu'on aurait dû consommer les saintes espèces. Il me semblait toutefois que si cela avait eu lieu, c'en était fait de la fondation.

Malgré toutes les recherches, on ne trouva aucune maison à louer dans toute la localité. J'étais le jour et

la nuit dans les plus grandes anxiétés. J'avais chargé, il est vrai, des hommes de veiller toujours à la garde du Saint Sacrement; mais je craignais qu'ils ne vinssent à s'endormir. Je me levais la nuit, et par une fenêtre je pouvais me rendre compte de tout, à la faveur d'un beau clair de lune. Durant tout ce temps, les fidèles venaient en foule adorer le Saint Sacrement; non seulement ils n'étaient point choqués de l'état délabré de la chapelle, mais ils étaient au contraire pénétrés de dévotion en voyant Notre-Seigneur reposer pour ainsi dire dans une nouvelle étable. Sa Majesté, qui ne se lasse jamais de s'humilier par amour pour nous, ne semblait pas vouloir en sortir.

Au bout de huit jours, un marchand[1] vit notre embarras. Comme il habitait une très bonne maison, il mit à notre disposition tout l'étage supérieur et nous laissa libres d'y demeurer à notre gré. Il nous donna même une grande salle dorée qui nous servit d'église. D'un autre côté, une dame, fidèle servante de Dieu, appelée doña Hélène de Quiroga, qui habitait la maison voisine de celle que nous avions achetée, s'engagea à nous aider pour construire immédiatement une chapelle où reposerait le très Saint Sacrement et aménager les bâtisses où nous pourrions vivre en clôture. Enfin, d'autres personnes nous donnaient d'abondantes aumônes pour notre nourriture. Toutefois la dame dont je viens de parler est celle qui m'assista davantage.

Avec tous ces secours nous pûmes enfin goûter du repos. Nous trouvant dans la maison du marchand comme dans une clôture parfaite, nous commençâmes à y réciter l'office. Quant à notre maison, le bon Père prieur de Sainte-Anne en activait les travaux le plus possible. Il se donna même beaucoup de peine pour

1. Il s'appelait Blaise de Médina et habitait près de la collégiale. — Rib., II, 9. — Mir., II, 4.

cela. Malgré tout, les réparations durèrent environ deux mois; l'habitation fut arrangée de telle sorte que nous y eûmes plusieurs années un logement convenable Plus tard, Notre-Seigneur voulut qu'elle fût encore améliorée.

Durant mon séjour à Médina, je continuais à me préoccuper de la fondation de monastères pour les religieux. N'ayant aucun sujet sous la main, comme je l'ai dit, je ne savais quel parti prendre. Je résolus donc d'en parler bien confidentiellement au prieur de Sainte-Anne, pour voir ce qu'il me conseillerait; et c'est ce que je fis. Il fut tout heureux de cette ouverture, et me promit qu'il serait le premier religieux de la réforme. Je pris sa réponse pour une plaisanterie et je le lui déclarai. Sans doute, il avait toujours été un religieux exemplaire, recueilli, très studieux et ami de la retraite; de plus, il était instruit; mais il ne me semblait pas qu'il fût apte à une telle œuvre ni qu'il en eût l'esprit, ni qu'il pût en promouvoir l'austérité nécessaire. D'ailleurs il n'y était pas habitué, et sa santé était délicate. Toutefois, il me donna les plus grandes assurances de sa bonne volonté; il m'affirma que depuis longtemps le Seigneur l'appelait à une vie plus austère; qu'il avait pris le parti d'aller chez les Chartreux et que déjà ceux-ci lui avaient promis de le recevoir parmi eux. Malgré tout, je n'étais pas complètement satisfaite; et cependant je me réjouissais de ce qu'il me disait. Je le priai donc d'attendre quelque temps et de s'exercer à la règle dont il devrait faire profession. C'est ce qu'il fit. Durant un an il eut à souffrir tant de travaux et de calomnies, que Dieu semblait bien vouloir l'éprouver. Il supporta cette croix d'une manière si parfaite, et réalisa de si magnifiques progrès, que j'en bénissais Notre-Seigneur. Il me semblait que Sa Majesté le préparait à l'exécution de notre dessein.

Peu de temps après arrivait à Médina un jeune Père appelé Jean de la Croix, qui était étudiant à Salamanque; il était en compagnie d'un autre religieux[1] qui me raconta de lui des choses admirables. A cette nouvelle, je rendis grâces à Dieu. Je parlai à ce Père, et son entretien me combla de joie. J'appris de lui-même qu'il voulait, comme le Père Antoine, se faire Chartreux. Je lui communiquai alors mon projet, et le priai instamment d'attendre que le Seigneur nous donnât un monastère. Je lui représentai, en outre, quel bien considérable il ferait en travaillant à se sanctifier dans son Ordre plutôt que dans un autre et quelle gloire il rendrait par là à Notre-Seigneur. Il me promit d'attendre, pourvu que ce ne fût pas longtemps. Quand je vis qu'il y avait déjà deux religieux pour commencer, je regardai la réforme comme accomplie. Toutefois n'étant pas encore satisfaite du Père prieur, je résolus d'attendre quelque temps. Il nous fallait d'ailleurs chercher une maison où la réforme serait inaugurée.

Quant aux religieuses, elles gagnaient tous les jours dans l'estime et l'affection du public, et certes à juste titre, ce me semble; car la seule ambition de chacune d'elles était de glorifier de plus en plus Notre-Seigneur. Elles suivaient en tout le genre de vie des Sœurs de Saint-Joseph d'Avila; c'était la même règle et les mêmes constitutions. Le Seigneur commença à nous amener peu à peu plusieurs postulantes qui prirent l'habit religieux. Il les comblait de tant de grâces que j'en étais dans l'admiration. Qu'il en soit béni à jamais! Ainsi soit-il! Il n'attend, ce semble, que d'être aimé de nous, pour nous payer de retour.

---

1. Maître Pierre Orosco qui venait d'être comme lui ordonné prêtre. — *Hist. Gén.*, I. II, c. 9.

CHAPITRE IV

On raconte quelques faveurs que le Seigneur a accordées aux religieuses de ces monastères ; et on prévient les prieures de la conduite qu'elles doivent tenir à leur égard.

Comme j'ignore ce que le Seigneur me donnera de vie et de loisir, et que j'ai ce semble, un peu de liberté en ce moment, j'ai cru bon, avant de continuer mon récit, de donner quelques avis aux prieures. Elles s'en serviront pour se bien connaître, et diriger leurs inférieures plutôt dans la voie du progrès spirituel que dans celle de leurs goûts personnels.

Il faut remarquer que, le jour où l'on m'a commandé le récit de ces fondations, sans parler de celle de Saint-Joseph d'Avila qui fut écrite de suite, il y avait déjà sept autres monastères d'établis avec la grâce de Dieu, jusqu'à celui d'Albe de Tormès qui est le dernier[1]. Si le nombre n'en a pas été plus grand, c'est que mes supérieurs m'ont imposé d'autres obligations, comme on le verra plus loin[2].

Ayant donc constaté les faveurs spirituelles que le Seigneur a répandues dans ces monastères durant ce laps de temps, j'ai vu la nécessité de donner les

1. Les monastères déjà fondés étaient ceux de Médina 1567, Malagon et Valladolid 1568, Tolède et Pastrane 1569, Salamanque 1570, et Albe de Tormès 1571.

2. Elle avait été nommée prieure du monastère des Carmélites de l'Incarnation, à Avila, par le P. Fernandez, O. P., visiteur apostolique.

avis dont je vais parler. Plaise à Notre-Seigneur de m'aider à m'exprimer comme je vois qu'il le faut. Dès lors que ces faveurs ne sont point des illusions, l'esprit ne doit pas en être effrayé. Comme je l'ai dit autre part, en écrivant quelques petits conseils pour les Sœurs[1], quand on a la conscience pure et qu'on obéit, le Seigneur ne permet jamais au démon de nous tromper au point de nuire à notre âme; c'est le démon, au contraire, qui se trouve pris dans ses propres pièges; il ne l'ignore pas. Aussi il nous cause moins de mal, à mon avis, que notre imagination et nos humeurs mauvaises, surtout s'il y a mélancolie; car nous autres femmes nous avons une nature faible, et l'amour-propre qui règne en nous est très subtil. Beaucoup de personnes, hommes et femmes surtout, sont venues s'entretenir avec moi; j'ai vu les Sœurs de nos monastères; j'ai donc reconnu clairement que ces personnes se trompaient souvent elles-mêmes, sans le vouloir. Sans doute, le démon doit se remuer pour se jouer de nous. Mais parmi le nombre considérable d'âmes que j'ai connues, je n'ai pas compris que le Seigneur en ait abandonné une seule. Peut-être veut-il néanmoins dans sa bonté se servir de ces épreuves pour les fortifier et leur donner de l'expérience.

Quant à l'oraison et à la perfection, le monde, sans doute à cause de nos péchés, en a si peu d'estime, qu'il faut donner maintenant des explications. Les âmes craignent de se lancer dans cette voie, même quand elles n'y découvrent aucun danger. Que serait-ce donc si nous disions qu'il y en a? A la vérité, il s'en trouve partout; aussi nous devons toute notre vie marcher avec crainte, en demandant au Seigneur de nous éclairer et de ne point nous délaisser. Mais, comme

1. *Chemin de la Perfection*, ch. XL.

il me semble l'avoir déjà dit, s'il est des âmes qui ne courent que très peu de danger, ce sont celles qui s'appliquent le plus à penser à Dieu et travaillent à perfectionner leur vie.

Eh quoi, ô mon Seigneur! quand nous voyons que vous nous délivrez souvent des dangers où nous nous jetons, même pour vous offenser, comment pourrions-nous songer que vous ne nous assisterez pas, quand notre unique but est de vous plaire et de trouver notre joie en vous? Non, jamais, je ne pourrai le croire. Il peut se faire que Dieu dans ses secrets jugements permette certaines choses qui en d'autres circonstances seraient également arrivées; mais le bien n'a jamais causé de mal. Cela doit donc nous aider à mieux poursuivre notre route pour plaire davantage à notre Époux et le trouver plus tôt; mais ne nous arrêtons pas. Animons-nous au contraire à parcourir vaillamment des sentiers aussi difficiles que ceux de la vie, sans redouter à l'avenir les difficultés du chemin; car, enfin, si nous avançons avec humilité, nous arriverons par la miséricorde de Dieu à cette cité sainte de Jérusalem, où toutes les souffrances passées nous paraîtront peu de chose, ou plutôt ne nous paraîtront rien en comparaison des biens dont nous jouirons.

Ces petits colombiers de la Vierge, Notre-Dame, commençaient donc à se peupler, tandis que la divine Majesté se plaisait à y manifester les prodiges de sa grâce. De simples femmes, faibles par nature, devenaient fortes par les désirs et le détachement de tout le créé, détachement qui doit être ce qui unit le plus l'âme à son Créateur quand elle a soin d'avoir une conscience pure. Je n'avais pas besoin d'ajouter cette dernière réflexion. Quand, en effet. on possède un détachement profond, il me semble impossible d'offenser Dieu. On ne parle et on ne s'occupe que de lui. Aussi Sa Majesté semble ne pas vouloir s'éloigner de

telles âmes. Voilà ce que je constate aujourd'hui et ce que je puis affirmer en toute vérité.

Que celles donc qui viendront après nous et qui liront cette page, tremblent si elles ne trouvent pas alors dans nos monastères ce qui existe aujourd'hui. Qu'elles ne l'attribuent pas au temps, car Dieu accorde en tous temps des grâces signalées aux âmes qui le servent fidèlement. Qu'elles examinent plutôt si elles n'ont point perdu de leur ferveur et qu'elles travaillent à s'amender.

J'entends dire parfois que le Seigneur a accordé de plus grandes grâces aux saints qui ont vécu autrefois, parce qu'ils étaient les fondements de leur Ordre. Et cela doit être vrai. Mais il faudrait toujours considérer que l'on est comme un fondement par rapport à ceux qui viendront dans la suite. Si nous qui vivons maintenant nous n'avons pas abandonné la voie de la perfection tracée par nos ancêtres, et si nos successeurs faisaient de même, l'édifice demeurerait toujours ferme. De quoi me sert que les saints d'autrefois aient été vraiment parfaits, si je ruine l'édifice par mon peu de vertu et mes mauvais exemples? Il est bien clair, en effet, que ceux qui arrivent sont moins touchés des exemples de religieux morts depuis longtemps, que de ceux qu'ils ont sous les yeux. Quelle plaisanterie! Comment! je prétends que la cause de mon relâchement vient de ce que je ne vis pas au temps des fondateurs! Ne devrais-je pas considérer plutôt combien je suis loin d'imiter la vie et les vertus de ceux que Dieu a comblés de si hautes faveurs?

O grand Dieu! que ces excuses sont tortueuses, et que l'illusion est manifeste! Je ne parle pas des fondateurs d'Ordres; Dieu, en effet, les a choisis pour remplir une haute mission, et leur a donné des grâces plus abondantes. Pour moi, je suis confuse, ô mon Dieu, d'être si imparfaite et si peu capable de travailler à

votre gloire. Si vous ne m'accordez pas les mêmes grâces qu'à mes devanciers, la faute, je le sais, en est à moi. Voilà pourquoi je déplore ma vie, ô Seigneur, quand je la compare à la leur, et je ne puis le confesser sans répandre des larmes. Je le vois, j'ai perdu le fruit de leurs travaux, et je ne puis nullement me plaindre de vous. Aucune religieuse d'ailleurs n'a de motif de le faire. Si on voit l'Ordre perdre quelque chose de sa ferveur primitive, on doit travailler à être comme une pierre fondamentale sur laquelle sera rebâti l'édifice, et le Seigneur donnera son secours pour nous amener à réussir.

Je reviens à mon sujet dont je me suis bien éloignée. Les grâces que le Seigneur répand dans ces monastères sont tellement grandes que si on trouve dans chaque maison une Sœur ou deux qu'il conduise encore par la voie de simple méditation, toutes les autres arrivent à la contemplation parfaite. Quelques-unes vont même si loin qu'elles ont des ravissements. D'autres reçoivent du Seigneur des faveurs d'un genre différent, auxquelles il ajoute des révélations et des visions qui portent avec évidence le cachet divin. De celles-là, il n'y a pas en ce moment un seul de nos monastères qui n'en compte une ou deux, ou même trois. La sainteté, je le sais, ne consiste point dans ces faveurs; aussi mon but n'est pas seulement de louer les Sœurs qui les reçoivent, mais de faire comprendre l'utilité des avis que je vais donner.

CHAPITRE V

On donne quelques avis sur l'oraison et les révélations. Ils sont très utiles pour ceux qui mènent la vie active.

Mon but et ma pensée ne sont point de donner ici des avis tellement précis qu'on doive les regarder comme une règle infaillible; ce serait une folie de le prétendre, quand il s'agit de choses si difficiles. Mais, comme il y a beaucoup de chemins dans la vie spirituelle, peut-être réussirai-je à dire quelque chose qui convienne à quelqu'un d'entre eux. Ceux qui ne comprendraient pas mes explications sauront qu'ils suivent un autre chemin que celui dont je parle. Si personne n'en retire de profit, le Seigneur aura pour agréable ma bonne volonté. Il sait, en effet, que si je ne connais pas par une expérience personnelle tout ce que je vais dire, je l'ai du moins constaté en d'autres.

Je veux déclarer tout d'abord, selon mon peu de capacité, en quoi consiste la substance de la parfaite oraison. J'ai rencontré, en effet, des âmes pour qui il semble que l'oraison n'est qu'un exercice de l'entendement. Et si elles peuvent tenir longtemps leur esprit fixé en Dieu, serait-ce même au prix des plus grands efforts, elles s'imaginent aussitôt qu'elles mènent une vie spirituelle. En sont-elles détournées involontairement, même pour s'occuper de bonnes œuvres, qu'elles en sont désolées et se croient perdues. Les savants ne tombent point dans cette méprise et cette erreur, bien

que j'en aie rencontré dans ce cas. Mais nous autres femmes, nous devons nous prémunir contre toutes les illusions de cette sorte. Je ne prétends point que ce n'est pas une grâce de pouvoir méditer sans cesse les œuvres de Dieu ; il est même bon d'y tendre ; néanmoins, qu'on le sache bien, toutes les imaginations n'y sont pas aptes par leur nature, tandis que toutes les âmes sont capables d'aimer.

J'ai déjà dit ailleurs[1] les motifs pour lesquels notre imagination s'égare. Je me suis contentée d'en signaler quelques-uns, ce me semble; car les énumérer tous serait impossible; je ne reviens donc pas sur ce sujet maintenant. Je voudrais seulement donner à entendre comment l'âme n'est pas la pensée, et que celle-ci ne doit pas commander à la volonté, sans quoi l'âme serait bien malheureuse. Son progrès ne consiste donc pas à penser beaucoup, mais à aimer beaucoup. Or, comment s'acquiert l'amour? En prenant la ferme résolution de travailler et de souffrir, et en s'y conformant, lorsque l'occasion s'en présente. A la vérité, cette résolution s'acquiert quand on médite sur ce que l'on doit à Dieu, sur ce qu'il est et sur ce que nous sommes. Cette pratique est très nécessaire et très utile pour les commençants. Bien entendu, elle doit céder devant les devoirs qui nous sont imposés par l'obéissance et l'utilité du prochain. Il faut à l'occasion employer à l'une et à l'autre le temps que nous désirons si vivement consacrer à Dieu, et qui consiste, ce nous semble, à demeurer dans la solitude pour penser à lui et jouir de ses délices. Le sacrifice que l'on accomplit dans les deux cas lui plaît; car on travaille pour lui. Il a dit en effet : *Ce que vous ferez à l'un de ces petits, je le regarderai comme fait à moi-même.*

Quant à ce qui concerne l'obéissance, le Seigneur

1. Livre de la *Vie*, ch. XI.

ne voudra pas laisser un de ses vrais serviteurs s'engager dans une voie différente de celle qu'il a suivie lui-même en obéissant jusqu'à la mort. Si cela est vrai, d'où vient donc le chagrin qu'on éprouve généralement lorsqu'on n'a pu rester la plus grande partie du jour dans une solitude profonde et tout perdu en Dieu, bien que l'on ait été occupé à des œuvres d'obéissance et de charité? Il vient, à mon avis, de deux causes. La première et la principale est l'amour-propre, qui se cache d'une manière très subtile et ne nous laisse pas voir que nous recherchons notre contentement plutôt que celui de Dieu. Il est clair, en effet, qu'une fois que l'âme commence à goûter combien le Seigneur est doux, sa plus grande joie est de tenir son corps dans le repos exempt de tout travail extérieur, et de savourer elle-même les délices divines.

O charité, comme tu embrases ceux qui aiment véritablement le Seigneur et connaissent la disposition de son cœur! Quel repos pourraient-ils prendre, lorsqu'ils croient pouvoir contribuer tant soit peu au bien d'une seule âme, lui faire aimer Dieu davantage, lui procurer quelque consolation ou la délivrer de quelque danger! Quel repos pourraient-ils goûter s'ils recherchaient leur repos personnel! Quand ils ne peuvent servir le prochain par leurs œuvres, ils ont recours à la prière. Ils pressent le Seigneur de sauver les âmes qu'ils ont la douleur de voir se perdre en grand nombre. Ils font le sacrifice de leur joie personnelle et ils le font de bon cœur. Ils méprisent leur propre repos pour ne songer qu'à mieux accomplir la volonté du Seigneur.

Il en est de même de l'obéissance. Ce serait vraiment plaisant, quand Dieu nous dit clairement d'accomplir une œuvre importante pour sa gloire, que nous voulions rester à le contempler, parce que cela nous plaît davantage! Quel étrange moyen d'avancer dans

son amour que celui de lui lier les mains, et de nous imaginer qu'il n'a qu'un seul moyen pour nous faire du bien?

Je ne veux point parler, je le répète, de ce que mon expérience m'a appris, mais plusieurs personnes que j'ai eu l'occasion de voir m'ont fait entendre cette vérité. Lorsque je me trouvais profondément affligée d'avoir moi-même peu de temps à consacrer à l'oraison, je les plaignais de les voir toujours au milieu des exercices extérieurs et des œuvres prescrites par l'obéissance. Je pensais en moi-même, et je le leur disais, qu'elles ne pouvaient pas au milieu de tant de tracas avancer dans la vie intérieure et, de fait, elles ne l'étaient pas beaucoup alors. Mais, ô Seigneur, que vos voies sont différentes de nos pauvres jugements! Vous ne demandez qu'une chose à l'âme qui est résolue de vous aimer et s'abandonne entre vos mains, c'est qu'elle obéisse, qu'elle examine consciencieusement ce qui contribuera le plus à votre gloire et le désire. Elle n'a pas besoin de chercher sa voie ni de la choisir; sa volonté est désormais la vôtre. Pour vous, ô mon Seigneur, vous prenez soin de la conduire par le sentier qui lui sera le plus profitable. Le Supérieur n'aura peut-être pas pour but l'avancement spirituel de cette âme et se proposera seulement les travaux qu'il juge nécessaires pour la Communauté; mais vous, ô mon Dieu, vous l'avez; vous disposez peu à peu l'âme et ses occupations de telle sorte que nous nous trouvons ensuite, sans savoir comment, en possession d'un grand esprit d'oraison, et nous sommes nous-mêmes étonnés de nos progrès.

Tel est le cas d'une personne avec qui je m'entretenais, il y a peu de jours. Durant quinze ans environ, l'obéissance l'avait tellement occupée dans les emplois et les charges, qu'elle ne se rappelait pas avoir eu dans cet intervalle un seul jour de disponible pour elle-

même. Elle s'appliquait cependant de son mieux à trouver chaque jour quelques instants pour faire oraison et veillait avec soin à la pureté de sa conscience. C'est une âme des plus fidèles à l'obéissance que j'aie jamais vue, et elle y porte tous ceux qui s'entretiennent avec elle. Le Seigneur l'a bien récompensée; car elle a acquis, sans savoir comment, cette liberté d'esprit si précieuse et si digne d'envie, où sont parvenus les parfaits, et où l'on goûte toute la félicité à laquelle on puisse aspirer ici-bas. C'est d'ailleurs en n'ayant d'attache pour rien, que l'on possède tout. On ne redoute, on ne désire rien de la terre; on ne se laisse point troubler par les épreuves ni exalter par les joies. Personne ne saurait nous enlever la paix, car elle dépend de Dieu seul; comme nul ne peut la ravir, la crainte seule de la perdre est pour les âmes de cette sorte un sujet de peine. Tout le reste ici-bas est, à leurs yeux, comme s'il n'existait pas : le monde entier, en effet, est impuissant à leur procurer ou à leur enlever leur joie. O heureuse obéissance ! heureuses distractions auxquelles on se livre par amour pour elle, puisqu'on en retire tant d'avantages !

Outre la personne dont je viens de parler, j'en ai connu d'autres qui avaient réalisé les plus sensibles progrès. Je ne les avais pas vues les unes depuis quelques années, les autres depuis longtemps. Leur ayant demandé ce qu'elles avaient fait dans cet intervalle, j'appris qu'elles avaient été constamment employées à des œuvres commandées par l'obéissance et la charité; par ailleurs je les voyais si avancées dans les choses spirituelles que j'en étais tout étonnée. Aussi, mes filles, ne nous décourageons point. Quand l'obéissance nous imposera des œuvres extérieures, serait-ce même à la cuisine, sachez que le Seigneur est là au milieu des marmites et qu'il nous aide à l'intérieur et à l'extérieur.

Je me rappelle en ce moment ce que m'a raconté un religieux. Il avait pris la ferme résolution de ne jamais refuser d'obéir, coûte que coûte, au supérieur. Or un soir qu'il était brisé de fatigue et ne pouvait plus se tenir debout, il allait s'asseoir pour se reposer un peu. Le supérieur, l'ayant rencontré, lui commande de prendre une bêche et d'aller travailler au jardin. Il se tait, mais sa nature était bien affligée; néanmoins, malgré la fatigue extrême dont il est accablé, il prend la bêche; or il allait passer à un détour du jardin que j'ai vu bien des années après ce récit qu'il m'en fit parce que je fondai un monastère dans cette localité, quand Notre-Seigneur lui apparut chargé de la Croix, mais si abattu et si fatigué, qu'il lui faisait bien comprendre par là que ce qu'il souffrait n'était rien en comparaison.

Le démon voit avec évidence, j'en suis persuadée, que le chemin le plus rapide pour arriver au sommet de la perfection est celui de l'obéissance ; aussi cherche-t-il, sous de beaux prétextes, à nous en détourner par toutes sortes de dégoûts et de difficultés. Qu'on veuille bien y faire attention, et on verra clairement que je dis vrai.

La souveraine perfection ne consiste pas évidemment dans les joies intérieures, ni dans les grandes extases, ni dans les visions, ni dans l'esprit de prophétie. Elle consiste à rendre notre volonté tellement conforme à celle de Dieu que nous embrassions de tout notre cœur ce que nous croyons qu'il veut, et que nous acceptions avec la même allégresse ce qui est amer et ce qui est doux, dès que nous comprenons que Sa Majesté[1] le veut. Il paraît très difficile, non pas précisément de faire une chose extrêmement contraire à notre nature, mais d'en avoir de la joie; et il en est vraiment de la

1. Cf. *Château de l'âme. Demeure* V, ch. 3.

sorte. Toutefois l'amour, quand il est parfait, possède assez de force pour oublier son propre contentement et ne songer qu'à être agréable à celui qui nous aime. Et, en vérité, quand nous avons l'assurance de faire plaisir à Dieu, tous les travaux, quelque pénibles qu'ils soient, nous semblent doux. Voilà comment aiment, au milieu des persécutions, des humiliations et des ignominies, ceux qui sont arrivés au sommet de la perfection.

Cela est tellement certain, connu et évident, que je n'ai pas à m'y arrêter. Je veux seulement montrer le motif pour lequel l'obéissance est, à mon avis, le plus court chemin et le moyen le plus puissant pour arriver à un si heureux état. Ce motif, je vais le dire. Pour employer purement et simplement toute notre volonté au service de Dieu, nous devons d'abord en être maîtres; mais nous ne le sommes nullement tant que nous ne l'avons pas soumise à la raison; or l'obéissance est le vrai moyen de l'assujettir. Ce n'est pas par de bonnes raisons que nous pourrions réussir; car notre nature et notre amour-propre nous en fourniraient tant, que nous n'arriverions jamais au but. Souvent même une chose très raisonnable nous paraît une folie, parce que nous n'avons pas envie de la faire.

Il y aurait tant à dire sur ce point que nous n'en finirions plus si nous voulions décrire ces combats intérieurs et tous les obstacles que nous opposent le démon, le monde et notre sensualité pour nous détourner des lumières de la raison. Mais alors quel remède employer? Le voici. Quand il y a parmi les hommes un procès très douteux et que les parties sont lasses de plaider, elles choisissent un arbitre et s'en remettent à sa décision. Que notre âme prenne, elle aussi, un arbitre, son supérieur ou son confesseur, qu'elle se décide à ne plus plaider et à ne plus songer à sa cause; qu'elle se fixe à cette parole du Seigneur : *Qui vous*

écoute, c'est moi-même qu'il écoute, et qu'elle ne s'occupe plus alors de sa volonté propre. Notre Seigneur estime au plus haut point cet abandon, et à bon droit, puisque par là nous le rendons maître du libre arbitre qu'il nous a donné Aussi; lorsque nous nous exerçons à cet abandon, tantôt en nous renonçant nous-mêmes, tantôt en soutenant mille combats pour accepter le jugement qu'on porte sur notre cause et qui nous paraît insensé, nous arrivons après beaucoup de peine à nous conformer à ce qu'on nous commande. Mais qu'il y ait peine ou non, nous finissons par nous soumettre. Le Seigneur, de son côté, nous soutient puissamment, et si nous soumettons par amour pour lui notre volonté et notre raison, il nous rend maîtres de l'une et de l'autre.

Une fois en possession de cet empire sur nous-mêmes, nous pouvons nous consacrer avec perfection au service de Dieu. Nous lui offrons une volonté pure, afin qu'il l'unisse à la sienne, et nous le prions d'envoyer du ciel le feu de son amour qui consume ce sacrifice et fasse disparaître tout ce qui peut lui déplaire. Il ne tient donc plus à nous que ce sacrifice ne s'achève; car après beaucoup de travaux, nous avons placé la victime sur l'autel, et, autant qu'il a dépendu de nous, elle ne touche plus à la terre.

Évidemment personne ne peut donner ce qu'il n'a pas; pour donner, il faut avoir. Eh bien, croyez-moi, pour acquérir ce trésor dont je parle, il n'y a pas de meilleur moyen que de creuser et de travailler pour le tirer de cette mine de l'obéissance. Plus nous la creuserons, et plus nous nous enrichirons. Plus nous nous soumettrons aux hommes, sans avoir d'autre volonté que celle de nos supérieurs, et plus nous serons maîtres de cette volonté pour la conformer à celle de Dieu. Voyez, mes Sœurs, si vous ne serez pas bien récompensées d'avoir abandonné les douceurs de la solitude. Je

vous l'assure, ce n'est pas parce que vous ne serez pas dans la solitude que vous ne pourrez vous préparer à cette véritable union dont j'ai parlé et qui consiste à n'avoir d'autre volonté que celle de Dieu. Voilà celle que je désire pour moi et que je voudrais pour vous toutes, et non ces extases pleines de suavité auxquelles on donne le nom d'union et qui sont telles quand elles suivent celle dont je viens de parler. Or si au sortir de ces extases il y a peu d'obéissance, mais de la volonté propre, on demeurera, ce me semble, uni à son amour-propre, et non à la volonté de Dieu. Plaise à Sa Majesté de m'aider à mettre en pratique ces conseils aussi bien que je les comprends !

Le second motif pour lequel, ce me semble, nous quittons avec peine la solitude, c'est que nous y trouvons moins d'occasions d'offenser Dieu, bien qu'il y en ait toujours quelques-unes; les démons, en effet, sont partout, et partout nous nous trouvons nous-mêmes. Toutefois l'âme qui est retirée mène, ce semble, une vie plus pure. Si elle porte en elle la crainte de Dieu, elle goûte une grande consolation à se voir éloignée des dangers. A coup sûr, cette raison qui nous porte à fuir tout commerce avec les créatures me paraît plus importante que celle des grandes faveurs et des suavités divines.

C'est ici, mes filles, que doit se montrer votre amour pour Dieu; vous le prouverez mieux au milieu des occasions que dans les recoins de la solitude. Croyez-moi, viendriez-vous à commettre plus de fautes et même à faire quelques petites chutes, vous gagneriez d'un autre côté incomparablement plus. Quand je m'exprime ainsi, je suppose toujours que si nous nous livrons aux œuvres extérieures, c'est par obéissance ou par charité; sans cela, j'estime que la solitude est préférable. Je dis plus. Nous devons même en avoir le désir, quand nous nous livrons aux œuvres extérieures; et, en réalité

ce désir ne cesse jamais d'animer les âmes qui aiment vraiment Dieu.

Quand je dis que nous tirons profit de l'action, c'est qu'elle nous fait connaître ce que nous sommes et jusqu'où va notre vertu. Une personne qui vit toujours dans la solitude, quelque sainte qu'elle soit à ses propres yeux, ne sait pas si elle possède la patience et l'humilité; elle n'a pas de moyen de s'en rendre compte. Voilà un homme très valeureux; comment le connaîtrez-vous, tant que vous ne l'aurez pas vu sur le champ de bataille? Saint Pierre croyait être très courageux; voyez ce qu'il est devenu dans l'épreuve. Mais il se releva de cette chute, sans mettre plus la moindre confiance en lui-même. Il la reporta alors tout entière en Dieu et endura plus tard le martyre que nous savons.

O grand Dieu, que ne pouvons-nous comprendre la profondeur de notre misère! C'est parce que nous ne la comprenons pas, qu'il y a partout des dangers pour nous. Aussi est-ce un grand bien qu'on nous commande des actes extérieurs qui nous font constater notre bassesse. A mon avis, un seul jour passé dans la connaissance bien humble de nous-mêmes, au prix de beaucoup d'afflictions et de travaux, est une grâce plus insigne de Dieu que plusieurs jours passés dans l'oraison; d'autant plus que le véritable amant aime partout son Bien-Aimé et ne perd jamais son souvenir. Ce serait bien malheureux, si nous ne pouvions faire oraison que dans les recoins de la solitude. Je sais bien que je ne puis y consacrer de longues heures; mais, ô mon Seigneur, quelle puissance n'a pas auprès de vous un soupir qui jaillit du fond du cœur, parce que nous sommes attristés non seulement de nous trouver en cet exil, mais encore d'être privés du temps où nous pourrions être avec vous et jouir de vous dans la solitude!

Cela montre bien alors que nous sommes les esclaves du Seigneur, et que nous sommes volontairement vendus par amour pour lui à la vertu d'obéissance, puisqu'elle nous fait abandonner d'une certaine manière la jouissance de Dieu même. Cela toutefois n'est rien quand nous considérons que le Seigneur est venu par obéissance du sein de son Père pour se faire notre esclave. Comment pourrons-nous lui savoir gré d'une telle grâce et le payer de retour ? Nous devrons veiller avec soin sur nous-mêmes et ne point oublier, au milieu même des œuvres commandées par l'obéissance et la charité, de recourir souvent à Dieu au plus intime de notre âme. Croyez-moi, mes filles, ce n'est pas de la longueur du temps consacré à l'oraison que dépend le progrès de l'âme. Quand elle l'emploie si bien aux œuvres extérieures, elle y trouve un secours précieux et se dispose mieux en très peu de temps à s'embraser d'amour que par de longues heures de considération. Tout doit lui venir de la main de Dieu. Qu'Il soit béni à jamais !

CHAPITRE VI

On montre quels dommages peuvent éprouver les personnes spirituelles, lorsqu'elles ignorent quand elles doivent résister à leur ferveur. On traite des désirs que l'âme a de communier et de l'illusion qu'il peut y avoir en cela. On donne quelques avis importants pour les Sœurs qui dirigent ces monastères.

J'ai cherché avec soin à comprendre d'où vient un grand transport que j'ai vu chez certaines personnes, que le Seigneur comble de grâces dans l'oraison et qui ne négligent rien pour les recevoir. Je ne m'occupe pas ici de l'extase et du ravissement où Sa Majesté élève une âme. J'en ai parlé ailleurs[1]. Et il n'y a rien à dire sur ce point. Quand, en effet, il s'agit d'un véritable ravissement, nous ne pouvons pas, malgré tous nos efforts, y résister. Je ferai remarquer cependant que la force qui nous enlève alors toute emprise sur nous-mêmes est de courte durée. Mais il arrive souvent que l'on commence une oraison de quiétude, qui est comme une sorte de sommeil spirituel. L'âme y est tellement absorbée que nous ignorons la conduite à tenir alors, nous pouvons perdre beaucoup de temps, épuiser nos forces par notre faute et ne gagner que peu de mérites.

Je voudrais bien arriver à me faire comprendre. Mais c'est tellement difficile que je ne sais si j'y parviendrai. Néanmoins, comme je le sais parfaitement,

1. Livre de sa *Vie*, ch. XX.

que les âmes victimes de l'illusion dont je parle veuillent m'en croire, et elles me comprendront.

Je connais quelques âmes de réelle vertu qui demeuraient absorbées durant sept ou huit heures et s'imaginaient que c'était là un ravissement. Le moindre exercice de piété produisait en elles une impression tellement forte qu'aussitôt elles se laissaient aller, persuadées qu'il n'était pas bien de résister à Dieu. Mais une pareille conduite conduirait peu à peu au tombeau, ou à la folie, si on n'y apportait remède.

Je dirai ce que je comprends de cet état. Nous sommes tellement portés par nature au plaisir, que, si le Seigneur commence à nous accorder une faveur, nous en savourons la joie au point de ne vouloir plus ni remuer, ni rien faire dans la crainte de la perdre; et à la vérité, sa douceur surpasse celle de tous les plaisirs du monde. Supposez que cela se produise chez une personne d'une complexion faible, dont l'esprit ou mieux dont l'imagination vive s'est à peine portée vers un objet qu'elle s'y arrête et ne s'en détourne plus. Elle ressemble à beaucoup d'autres personnes qui demeurent absorbées quand elles pensent à une chose, n'ayant même aucun rapport avec Dieu, et fixent un objet sans remarquer ce qu'elles regardent; ce sont des personnes d'une nature paresseuse; il semble que la distraction leur fait oublier ce qu'elles voulaient dire. Ainsi en est-il dans le cas présent selon le caractère, la complexion, ou le degré de faiblesse. Que serait-ce donc s'il y avait de la mélancolie? Elle leur suggérerait mille illusions agréables.

Je ne m'arrête pas à traiter ici de l'humeur mélancolique dont je dois parler un peu plus loin; mais quand bien même elle ne se trouverait pas dans le cas présent, ce que je viens de dire arrive aux personnes dont il est question et à celles qui sont épuisées par la pénitence; car, je le répète, dès qu'elles commencent à goûter

d'une manière sensible la faveur de l'amour, elles s'y laissent aller avec l'excès dont j'ai parlé. Pour moi, leur amour serait beaucoup plus élevé si elles ne se laissaient point absorber; car, arrivées à ce degré d'oraison, elles peuvent fort bien résister. Quand on a une complexion faible, on éprouve une syncope qui ne permet ni de parler ni de remuer, ainsi en est-il dans le cas présent, quand on ne résiste pas; la force du transport domine cette nature faible et l'assujettit.

Vous pourrez me dire : Mais quelle différence y a-t-il donc entre un transport de ce genre et un ravissement? N'est-ce pas la même chose, du moins en apparence? J'accorde qu'ils sont semblables selon les apparences, mais non selon la réalité. Le ravissement, ou l'union de toutes les puissances de l'âme à Dieu, est de courte durée et produit de grands effets, une lumière intérieure et beaucoup d'autres avantages. Quant à l'entendement, il n'agit plus; c'est le Seigneur lui-même qui agit dans la volonté. Les transports dont je parle sont très différents. Car bien que le corps soit enchaîné, la volonté, la mémoire et l'entendement ne le sont pas; mais ces facultés agissent sans règle aucune; et si par hasard elles sont impressionnées par un objet, elles y concentrent leurs forces.

Pour moi, je ne vois aucun avantage dans cette faiblesse naturelle, car ce n'est pas autre chose, bien qu'elle procède sans doute d'un bon principe; mais ce bon principe devrait nous servir à bien employer ce temps, et non à rester de longues heures dans ces transports. On peut mériter beaucoup plus en accomplissant un seul acte de vertu et en stimulant fréquemment la volonté à aimer Dieu davantage, qu'en la laissant inactive.

Je conseille donc aux prieures d'apporter toute la diligence possible à faire disparaître ces spasmes de si longue durée, dont le seul résultat, à mon avis, est

d'atrophier les puissances et les sens eux-mêmes et de les rendre incapables d'obéir à l'âme. Ces défaillances privent ainsi l'âme du mérite que les puissances ont coutume de lui apporter quand elles recherchent soigneusement le bon plaisir de Dieu.

Dès que les prieures reconnaîtront que ces spasmes viennent de la faiblesse du corps, elles obligeront les Sœurs à cesser les jeûnes et les disciplines; je parle des jeûnes qui ne sont pas d'obligation; et, le cas échéant, elles pourront même, en toute sûreté de conscience, les leur retrancher tous. Elles leur donneront en outre quelques emplois pour les distraire.

Cette ligne de conduite s'impose également aux Sœurs qui, sans avoir de spasmes, appliquent trop leur imagination même à des choses d'oraison très relevées; car, comme il arrive parfois, elles ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes, surtout quand elles ont reçu de Dieu quelque grâce extraordinaire, ou quelque vision. Elles en sont tellement frappées qu'elles s'imaginent avoir toujours la vision devant elles; et cependant elles ne l'ont eue qu'une seule fois. Les âmes qui se trouveront depuis de longs jours dans ce transport doivent s'appliquer à changer le sujet de leur méditation. Pourvu qu'on s'occupe des choses de Dieu, il n'y a aucun inconvénient à méditer l'une plutôt que l'autre; il suffit que ce soit de lui. Parfois même on lui plaît tout autant par la considération de ses créatures et du pouvoir qu'il a manifesté en les tirant du néant, que par celle du Créateur lui-même.

Oh! quelle infortune et quelle misère que celle où l'homme a été réduit par le péché! Nous devons, même dans la pratique du bien, user de modération et de mesure, sous peine de ruiner notre santé et de ne pouvoir jouir de ce bien même. Il est vraiment convenable et même nécessaire à un grand nombre de personnes de se bien connaître, surtout à celles dont la

tête ou l'imagination est faible; par là elles rendront plus de gloire à Notre-Seigneur.

Quand une Sœur aura l'imagination vivement frappée par un mystère de la Passion, par la gloire du ciel, ou tout autre sujet de ce genre, et que durant de longs jours elle ne pourra, malgré ses efforts, changer le sujet de sa méditation ni sortir de ce transport où elle est, qu'elle sache qu'il lui convient de se distraire de son mieux; sans cela, on comprendra avec le temps les inconvénients de cet état, et on verra que tout cela procède, comme je l'ai dit, ou d'une grande faiblesse corporelle, ou, ce qui est pire encore, de l'imagination. Voyez un fou : s'il a l'esprit frappé par un objet, il n'est plus maître de lui-même; il ne peut pas se distraire de cet objet ni penser à un autre; tous les raisonnements sont impuissants à l'y déterminer, car il n'a aucun empire sur sa raison. Ainsi en serait-il des personnes dont je parle, bien que leur folie ait des charmes pour elles. Mais quand elles sont atteintes de mélancolie, qui dira les dommages qui peuvent en résulter pour leur âme?

Pour moi, je ne vois rien de bon dans ces transports. L'âme n'est-elle pas capable de jouir de Dieu lui-même? Or si elle n'est pas occupée, je le répète, à des œuvres commandées par l'obéissance ou la charité pourquoi, dès lors que Dieu est infini, demeure-t-elle enchaînée à la méditation d'une seule de ses grandeurs ou d'un seul de ses mystères? N'y a-t-il pas en lui une foule de choses qui appellent notre attention? Plus nous méditerons de choses en lui, plus nous découvrirons ses grandeurs.

Je ne prétends pas dire toutefois qu'en une heure ni même qu'en un seul jour on médite beaucoup de sujets; ce serait peut-être s'exposer à ne tirer profit d'aucun d'eux. Je voudrais que, dans ces questions si délicates, on ne s'imagine pas des choses que je n'ai

pas l'intention de dire, et que l'on ne comprenne pas une chose pour une autre. A la vérité, il est tellement important de bien comprendre ce chapitre, que, malgré la fatigue qu'on aura à le lire, je ne regrette pas de l'avoir écrit. Mais je voudrais, en outre, qu'on ne craigne pas la peine de le relire souvent quand une première fois on ne l'a pas compris. Je m'adresse spécialement aux prieures et aux maîtresses des novices qui doivent guider les Sœurs dans les voies de l'oraison. Elles doivent y veiller dès le début; sans cela, elles verront ensuite combien de temps il faudra pour remédier à des spasmes de cette sorte.

Si je devais en exposer tous les inconvénients dont j'ai eu connaissance, on verrait que j'ai raison de tant insister sur ce point. Je n'en veux rapporter qu'un; il servira à donner une idée des autres.

Dans un de nos monastères, se trouvent une religieuse de chœur et une Sœur converse, élevées toutes les deux à une très haute oraison, adonnées à la mortification, à l'humilité, à la pratique des vertus; elles reçoivent des grâces spéciales du Seigneur qui leur manifeste ses grandeurs; elles sont en particulier tellement détachées de tout et remplies de l'amour de Dieu, que, d'après l'examen le plus attentif, elles ne manquent pas de correspondre autant que le permet la faiblesse humaine aux grâces dont Notre-Seigneur les comble. J'insiste tant sur leurs vertus, précisément pour que celles qui sont moins parfaites se tiennent davantage dans la crainte. Ces deux religieuses commencèrent à avoir des désirs tellement ardents de recevoir Notre-Seigneur, qu'elles ne savaient que devenir. Il leur semblait que la communion les apaisait; aussi elles s'appliquaient à obtenir des confesseurs la permission de la faire souvent. Leur désir de la communion en vint à ce point que si elles ne la recevaient pas tous les jours, il leur semblait qu'elles allaient mourir. Les confes-

seurs, dont l'un était cependant très versé dans l'oraison, voyant de telles âmes embrasées de si ardents désirs, pensèrent que c'était là le remède à leur mal. Ce n'est pas tout. L'une de ces Sœurs désirait la communion avec tant de véhémence qu'on devait la lui donner de bon matin, sans quoi, il lui semblait qu'elle ne pourrait pas vivre. Elles étaient l'une et l'autre incapables de la moindre feinte et pour rien au monde elles n'auraient voulu proférer un mensonge. Je n'étais pas alors dans leur monastère, mais la prieure m'écrivit ce qui se passait ; elle m'annonça qu'elle ne savait comment les contenir, vu que les confesseurs eux-mêmes leur conseillaient ce remède, puisqu'elles ne pouvaient s'en priver. Notre-Seigneur m'accorda la grâce de comprendre aussitôt ce que c'était. Néanmoins je gardai le silence jusqu'à ce que je fusse dans ce monastère, parce que je craignais de me tromper et que par ailleurs il ne convenait pas de contredire celui qui approuvait tout cela, avant de lui avoir exposé mes raisons. Il était si humble qu'il partagea mon avis, dès que je lui eus parlé à mon arrivée. Quant à l'autre confesseur, qui était loin d'être aussi spirituel et qui ne l'était même presque point en comparaison, il me fut impossible de l'amener à mon sentiment ; mais je m'en préoccupai peu, car je n'avais pas autant d'obligation à son égard.

Je parlai ensuite aux deux Sœurs ; je leur exposai les nombreuses raisons qui me paraissaient de nature à leur faire comprendre que la pensée qu'elles allaient mourir si elles ne communiaient pas était une illusion, mais elles étaient tellement fixées dans leur idée que je ne pus les convaincre. Je vis que tout raisonnement était inutile, et qu'il n'y avait pas à insister. Je leur dis alors que je me sentais pressée du même désir qu'elles, mais que je me priverais de la communion, pour leur persuader qu'elles ne devaient la faire qu'avec

la Communauté; que, s'il le fallait, nous mourrions toutes les trois ensemble; que cela me semblait mieux que d'introduire une telle coutume dans nos monastères, où d'autres Sœurs, embrasées autant qu'elles d'amour de Dieu, réclameraient la même faveur.

La pratique de ces deux religieuses, à laquelle le démon ne devait pas être étranger, avait déjà causé un tel préjudice que, le jour où elles cessèrent de faire la communion, il semblait vraiment qu'elles allaient mourir. Je montrai alors une grande sévérité; plus je voyais ces deux Sœurs rebelles à l'obéissance, parce qu'elles s'imaginaient ne pouvoir faire autrement, plus la tentation se manifestait avec évidence à mes yeux. Elles passèrent la journée dans le plus profond chagrin; le jour suivant elles en avaient un peu moins; peu à peu leur peine diminua si bien, que je pouvais communier seule sans qu'elles en fussent troublées; on me l'avait, il est vrai, commandé; car de moi-même je ne l'aurais pas osé, par égard pour leur faiblesse. Au bout de quelques jours elles comprirent, elles et leurs compagnes, que c'était une tentation, et reconnurent quel bienfait c'était d'y avoir remédié à temps. Peu après en effet, bien qu'il n'y eût aucune faute de leur part, elles eurent avec les Supérieurs quelques difficultés, dont je dirai peut-être un mot plus tard; et à coup sûr, ils n'eussent point approuvé de telles coutumes et ne les eussent point tolérées.

Que de faits semblables je pourrais citer! Je n'en veux rapporter qu'un. Il se passa non dans un monastère de notre Ordre, mais dans une maison de Bernardines. Là vivait une religieuse non moins vertueuse que celles dont je viens de parler. Ses fréquentes disciplines et ses jeûnes l'avaient rendue si faible que, chaque fois qu'elle communiait ou qu'elle avait l'occasion d'exciter sa dévotion, elle tombait aussitôt évanouie par terre et restait huit ou neuf heures en cet

état. Elle s'imaginait, comme toutes ses compagnes, que c'était un ravissement. Cette défaillance était tellement fréquente que, si on n'y avait remédié, il aurait pu en résulter un mal considérable. Toute la ville parlait de ces ravissements. Pour moi, j'en étais peinée, car le Seigneur avait daigné me faire comprendre ce que c'était, et j'en craignais les suites.

Le confesseur de cette religieuse, qui m'était très dévoué, vint me raconter toute cette affaire. Je lui dis ce que je pensais. A mon avis, cette religieuse perdait son temps; ce qu'elle éprouvait ne pouvait être des ravissements, mais des défaillances. Il fallait lui défendre les jeûnes et les disciplines et la contraindre à faire diversion. Comme elle était obéissante, elle se soumit. Au bout de peu de temps, elle reprit des forces, et il ne fut plus question de ravissements. Si au contraire ils eussent été véritables, aucun moyen n'aurait pu les lui enlever, tant que Dieu ne l'aurait pas jugé bon. La force du ravissement véritable est telle que toute résistance de notre part est inutile; de plus, comme je l'ai dit, il opère dans l'âme des effets merveilleux. Le faux ravissement, au contraire, n'opère pas plus en elle que s'il n'avait pas existé; ce qu'il produit, c'est une fatigue dans le corps.

Il demeure établi par là que tout ce qui nous assujettit de telle manière que nous comprenions que la raison n'est pas libre doit nous paraître suspect; car on n'acquerra jamais par ce moyen la liberté d'esprit dont l'une des propriétés est de nous aider à trouver Dieu en toutes choses et de pouvoir penser à un objet quelconque. Tout le reste est un esclavage de l'esprit qui non seulement nuit à la santé, mais tient l'âme enchaînée et l'empêche de réaliser des progrès. Elle est à peu près comme celui qui entreprend un voyage et s'enfonce dans un marais ou un bourbier, d'où il ne peut sortir; et cependant, pour avancer dans la per-

fection, il faut non seulement qu'elle marche, mais qu'elle vole.

Que répondrons-nous aux personnes qui sont, disent-elles, ou se croient toutes ravies en Dieu, qui ne peuvent résister au transport, tant il est violent, ni y faire diversion, comme il arrive souvent? Sachez bien, je le répète, que si cela dure un jour, ou quatre jours, ou huit, il n'y a pas à se préoccuper; rien d'étonnant qu'une nature faible reste durant ce temps, je veux dire quelquefois, sous le coup de l'émotion; mais si cela dure davantage, il faut y apporter remède. Ce qu'il y a de bon en tout cela, c'est que l'âme ne commet pas de péché et ne laisse pas de mériter; il y a néanmoins les inconvénients dont j'ai parlé et beaucoup d'autres encore. Pour ce qui regarde la communion, c'en serait un très grand, si une âme, quel que soit son désir d'approcher de la sainte table, ne se soumettait sur ce point ni à son confesseur ni à la prieure. Malgré la solitude où elle tombera si on lui refuse la communion, il ne faut pas la traiter avec rigueur; mais pour ne pas en venir à des extrêmes, on doit, sur ce point comme sur les autres, la mortifier peu à peu et lui faire comprendre qu'il lui est plus avantageux de renoncer à sa volonté que de rechercher sa consolation.

Notre amour-propre peut encore se glisser en cela. Voici ce que j'ai éprouvé moi-même quelquefois. Quand je venais de communier et que l'hostie devait être encore presque tout entière en moi, j'aurais voulu, en voyant les autres Sœurs communier, ne pas l'avoir fait pour le faire de nouveau. Ce désir se reproduisait fréquemment; dans les débuts je n'y voyais rien de répréhensible; mais je finis par remarquer qu'il y avait là plus de satisfaction personnelle que d'amour de Dieu. Quand, en effet, nous allons communier, nous éprouvons en général de la douceur et de la tendresse;

et c'est cela qui m'attirait. Si je voulais par là posséder Dieu dans mon âme, je l'avais déjà; si c'était pour accomplir l'ordre des supérieurs, je l'avais déjà accompli; si c'était pour recevoir les grâces qui accompagnent la sainte communion, je les avais déjà reçues. Enfin, j'ai vu clairement que je n'avais d'autre motif que celui de rechercher de nouveau un plaisir sensible.

Je me souviens que, dans une localité où se trouvait un monastère de notre Ordre, j'ai connu une dame qui, au dire de tout le monde, était une très grande servante de Dieu, et elle devait l'être. Elle communiait tous les jours; comme elle n'avait point de confesseur arrêté, elle allait faire la communion tantôt dans une église tantôt dans une autre. Voyant cela, j'aurais mieux aimé qu'elle se soumît à un directeur et ne fît pas tant de communions. Elle habitait une maison à elle et, si je ne me trompe, elle y agissait à sa guise Comme elle était bonne, tout ce qu'elle faisait était bon. A plusieurs reprises, je lui donnai quelques conseils, mais elle n'en tenait pas compte; et elle avait raison, car elle était bien meilleure que moi. Cependant il me semblait qu'en suivant mes avis sur ce point, elle ne se serait pas trompée. Le saint religieux, Pierre d'Alcantara, étant arrivé dans cette localité[1], je l'engageai à lui parler; mais je ne fus nullement satisfaite de la relation qu'elle lui fit. Cela venait sans doute de ce que, vu notre misère extrême, nous ne réservons jamais notre approbation qu'à ceux qui marchent par le même chemin que nous. Je crois en effet qu'elle avait mieux servi Dieu et fait plus de pénitences en une année que moi en beaucoup d'années. Enfin elle fut frappée de la maladie dont elle mourut; et c'est là que je voulais en venir. Elle obtint qu'on allât

1. Probablement Avila.

chaque jour célébrer la messe dans sa maison et lui donner la sainte communion. Or, la maladie se prolongeant, un ecclésiastique, grand serviteur de Dieu, qui lui disait souvent la messe, crut qu'on ne devait pas lui donner ainsi la communion tous les jours dans sa maison. Ce devait être une tentation du démon, car cela arriva le jour même où elle mourut. Voyant que la messe était finie et qu'on ne lui avait pas donné la communion, elle se fâcha tellement et se mit tellement en colère contre le prêtre que celui-ci s'en vint tout scandalisé me raconter le fait. J'en fus vivement peinée, car je ne sais même pas si elle eut le temps de se réconcilier; elle mourut, ce me semble, aussitôt après.

Ce fait me montra l'inconvénient qu'il y a à faire notre volonté propre en quoi que ce soit, et surtout en une action de cette importance. Quand une âme s'approche si souvent de la sainte table, il est juste qu'elle comprenne à quel point elle en est indigne, qu'elle ne la fasse point de son propre mouvement; et ce qui lui manque pour recevoir un si grand Seigneur, ce qui est forcément beaucoup, sera suppléé par l'obéissance. La bonne dame dont je viens de parler avait une occasion de s'humilier profondément; elle eût peut-être mérité davantage par cet acte que par la communion. Elle devait supposer qu'il n'y avait pas de faute de la part de l'ecclésiastique, que le Seigneur l'avait ordonné ainsi et que, vu sa propre misère, elle était profondément indigne de recevoir son Dieu dans une si méchante hôtellerie. C'est ce que faisait une autre personne que des confesseurs prudents privaient très souvent de la communion, après lui avoir permis de la recevoir fréquemment. Elle y était très sensible; mais, d'un autre côté, elle désirait plus la gloire de Dieu que la sienne propre; elle ne cessait de bénir le Seigneur d'avoir suggéré au confesseur la pensée de prendre ses intérêts

et de ne pas permettre que Sa Majesté descendît dans une si triste habitation que celle de son âme. Ces considérations l'aidaient à obéir avec le calme le plus parfait. Sans doute, elle ressentait une peine pleine de tendresse et d'amour; mais pour rien au monde elle n'eût voulu aller contre l'obéissance[1].

Croyez-moi, si l'amour de Dieu, ou plutôt ce qui nous semble tel, excite nos passions de façon à nous faire tomber dans quelque faute, à troubler la paix de l'âme éprise d'amour ou à nous empêcher d'écouter la raison, il est clair que nous nous recherchons nous-mêmes. Le démon, bien loin de s'endormir, nous tendra de nouveaux pièges, au moment où il croira nous nuire davantage, comme il l'a fait pour cette pauvre femme dont je parlais plus haut. Ce qui se passa alors me jeta dans une frayeur extrême, bien que j'aie toujours cru que cela n'entraînerait pas la perte de son âme, car la miséricorde de Dieu est infinie; mais la tentation lui est venue à un moment terrible.

J'ai voulu rapporter cet exemple ici, afin que les prieures se tiennent sur leurs gardes, que les Sœurs vivent dans la crainte, soient vigilantes et examinent comment elles se préparent à une faveur telle que la communion. Veulent-elles contenter Dieu : elles savent déjà qu'il préfère l'obéissance au sacrifice. Or si cela est vrai, et si nous méritons davantage en obéissant, pourquoi nous laissons-nous aller au trouble? Je ne dis pas qu'elles ne doivent point éprouver une peine humble, car toutes ne sont pas assez parfaites pour n'en ressentir aucune et accomplir seulement ce qu'elles croiront le plus agréable à Dieu. Quand la volonté est très détachée de tout intérêt propre, évidemment elle

1. Cette personne n'est autre que la Sainte elle-même. *Vie*, ch. 25

n'a nul chagrin ; au contraire, elle se réjouit d'avoir une occasion de contenter Dieu dans une chose si coûteuse ; elle s'humilie, et se trouve également satisfaite de ne communier que spirituellement. Dans les commencements, ces grands désirs de recevoir Notre-Seigneur sont une grâce ; ils en sont également une à la fin ; mais si je parle des commencements, c'est qu'il faut alors en faire plus de cas et que l'âme n'est pas encore très affermie dans la perfection dont je viens de parler. On peut donc bien tolérer qu'elle éprouve de la tendresse et de la peine quand on la prive de la communion, à la condition qu'elle ne perde point pour cela la paix et produise des actes d'humilité. Vient-elle, au contraire, à manifester du trouble, de la passion, ou quelque ressentiment contre la prieure ou le confesseur, c'est, on peut m'en croire, une tentation manifeste. Si néanmoins quelqu'une osait s'approcher de la table sainte, malgré la défense du confesseur, je ne voudrais point du mérite d'une telle communion. Dans des choses de ce genre, nous ne devons pas être nos propres juges. Celui qui doit l'être est celui qui a le pouvoir de lier et de délier. Plaise au Seigneur de nous donner sa lumière, pour que nous sachions nous guider dans des questions de cette importance ! Que sa grâce ne nous manque point, afin que ses faveurs ne soient pas pour nous l'occasion de lui déplaire !

CHAPITRE VII

Conduite à tenir vis-à-vis des mélancoliques. Avis nécessaires aux Supérieures.

Mes chères sœurs du monastère de Saint-Joseph de Salamanque, où j'écris ceci, m'ont suppliée de leur donner quelques avis sur la conduite à tenir vis-à-vis des mélancoliques. Malgré tout le soin que nous avons de ne point recevoir de telles personnes parmi nous, le mal dont elles sont atteintes est tellement subtil qu'il fait le mort à l'occasion, et nous ne le découvrons que le jour où on ne peut plus y remédier.

Il me semble en avoir parlé sommairement dans un petit livre[1]; mais je ne m'en souviens pas bien. En tout cas il n'y aura rien de perdu à en dire quelques mots maintenant, s'il plaît à Dieu que je réussisse. Il peut se faire qu'il y ait des redites; mais je répèterais cent fois la même chose si je croyais être une fois seulement de quelque utilité.

Les inventions que recherche la mélancolie pour suivre ses caprices sont innombrables. Il faut s'en rendre compte pour savoir comment on doit supporter les personnes atteintes de ce mal, les diriger et les empêcher de nuire aux autres. Je ferai remarquer que toutes les mélancoliques ne sont pas également difficiles. Si elles sont humbles et d'un caractère doux, elles pourront souffrir, mais elles ne nuiront pas aux autres,

1. Ce petit traité n'a pas été retrouvé, à moins que la Sainte ne veuille désigner son *Chemin de la Perfection*, c. 24, comme on le croit communément.

surtout quand elles ont un bon jugement. Il y a, de plus, divers degrés dans cette humeur. Pour moi, j'en suis persuadée, le démon s'en sert dans le but de chercher à séduire les âmes, et, à moins d'une extrême vigilance de notre part, il y parvient. Le principal effet de cette humeur est d'obscurcir la raison; et quand la raison est obscurcie, que ne feront pas les passions? Il semble que là où il n'y a plus de raison, il y a la folie; et c'est la vérité. Les mélancoliques dont je parle n'en sont pas encore là; et cependant ce serait un moindre mal. Mais considérer comme raisonnables et traiter comme telles des personnes qui ne le sont pas, c'est vraiment intolérable.

Ceux qui sont complètement sous l'empire de la mélancolie nous inspirent de la compassion mais du moins ils ne nuisent à personne; et, s'il y a un moyen de les maîtriser, c'est de leur inspirer de la crainte. On en trouve chez qui ce mal si pernicieux ne fait que commencer. Bien que cette humeur ne soit pas encore très développée en eux, elle a la même racine et provient de la même souche. Lorsque tous les moyens qu'on a employés pour la faire disparaître n'auront pas réussi, on se servira du remède précédent. Les prieures imposeront aux Sœurs mélancoliques les pénitences fixées dans l'Ordre; elles s'appliqueront à les assujettir et leur donneront à entendre qu'on ne les laissera suivre leurs caprices en rien. Quand, en effet, ces mélancoliques s'aperçoivent qu'elles ont obtenu quelque chose par leurs cris et les accents de désespoir que le démon leur inspire, pour tâcher de les séduire, c'en est fait; elles sont perdues; et une seule suffit pour troubler tout le monastère. Comme la pauvre petite est impuissante par elle-même à se défendre contre les illusions du démon, la prieure doit veiller avec un soin extrême à la bien diriger intérieurement et extérieurement. Plus la raison de la malade

est obscurcie, plus celle de la prieure doit être éclairée, afin d'empêcher que le démon ne commence à s'assujettir cette âme par l'intermédiaire de ce mal. Car c'est là un mal dangereux.

Parfois cette humeur exerce tant d'empire qu'elle obscurcit la raison, et alors on ne pèche pas plus que les fous, à quelque extravagance qu'ils se livrent. Parfois la raison n'est pas obscurcie, mais seulement affaiblie; les mélancoliques ont des intervalles lucides et conservent encore quelque lumière. Aussi il faut les empêcher de commencer à prendre la moindre liberté dans le temps où elles souffrent de la mélancolie, de peur que, dans le temps où elles en sont exemptes, elles ne soient plus maîtresses d'elles-mêmes. Car c'est là une terrible ruse du démon. Et si nous y regardons de près, nous verrons que ce qu'elles recherchent le plus, c'est de faire leur volonté, de dire tout ce qui leur vient à l'esprit, de découvrir chez les autres des fautes pour cacher les leurs, de se délecter dans ce qui leur plaît; enfin elles agissent comme des personnes impuissantes à se diriger. Dès lors que les passions ne sont point mortifiées, et que chacune d'elles veut suivre ses caprices, que n'adviendra-t-il pas, s'il n'y a personne pour les maîtriser?

J'ai vu et connu beaucoup de personnes atteintes de ce mal; aussi, je le répète, le seul remède capable de les guérir est de les soumettre par toutes les voies et les moyens possibles. Si les paroles ne suffisent pas, qu'on en vienne aux châtiments; si les petits châtiments sont inefficaces, qu'on en vienne aux sévères; si ce n'est pas assez d'un mois de prison, qu'on leur en inflige quatre. On ne saurait faire de plus grand bien à leurs âmes, comme je l'ai déjà dit et je le redis encore, tant il est important pour elles-mêmes de le bien comprendre. Quelquefois et même souvent elles ne sont pas maîtresses d'elles-mêmes; néanmoins ce

n'est pas une folie complète, et si elles sont souvent exemptes de faute, elles peuvent ne l'être pas toujours; à moins que leur raison ne soit tout à fait obscurcie, elles sont exposées au grand danger de continuer à agir et parler comme à l'époque où elles n'étaient pas maîtresses d'elles-mêmes. Dieu fait une grande miséricorde aux personnes atteintes de ce mal lorsqu'elles se soumettent à quelqu'un qui les dirige; c'est là toute leur ressource dans le danger en question. Lorsque quelqu'une d'entre elles viendra à lire ces lignes, je la conjure pour l'amour de Dieu de considérer qu'il y va peut-être de son salut.

Je connais plusieurs personnes qui ont presque perdu tout jugement; mais elles sont humbles et craignent la moindre offense de Dieu; malgré toutes les larmes qu'elles répandent en secret, elles se conforment strictement à l'obéissance et souffrent en patience leur mal, comme d'autres le leur. Sans doute leur martyre est plus grand, mais leur récompense au ciel n'en sera que plus belle; elles font leur purgatoire sur la terre et n'auront pas à le faire dans l'autre monde.

Quand la prieure, je le répète, verra qu'une Sœur ne se soumet pas de bon gré à l'obéissance, elle devra l'y contraindre, et ne pas user à son égard d'une compassion imprudente, afin de l'empêcher de troubler tout le monastère par ses extravagances; car, sans parler du danger auquel cette Sœur est exposé, il y en a un autre très considérable. Ses compagnes, la croyant en bonne santé et ne soupçonnant pas le mal violent dont elle souffre intérieurement, s'imagineront, tant notre nature est misérable, qu'elles sont, elles aussi, atteintes de mélancolie, et doivent être également prises en pitié. De fait, le démon les confirmera dans cette idée et causera un tel ravage, que, le jour où l'on viendra à le découvrir, il sera très difficile d'y

remédier. Cet avis est tellement important qu'il ne souffre aucune négligence. Quand donc, une mélancolique résistera à la prieure, elle doit être châtiée, comme si elle était bien portante; on ne doit rien lui laisser passer; adresse-t-elle une parole blessante à une compagne, qu'on la punisse; et ainsi de tout le reste.

Il semblera injuste de traiter une malade qui ne peut faire autrement avec autant de rigueur que celle qui est bien portante; mais alors il serait injuste aussi de lier les fous et de les frapper du fouet; il faudrait donc les laisser assommer tout le monde. Qu'on veuille bien m'en croire, j'en ai fait l'expérience : de tous les nombreux moyens que j'ai employés, celui-là seul est efficace. La prieure qui par compassion laissera ces mélancoliques prendre une certaine liberté ne pourra plus à la fin les supporter, et quand elle voudra y porter remède, elle verra quel dommage a été causé à la communauté. On lie les fous et on les châtie pour les empêcher de tuer quelqu'un; or si une pareille conduite est louable, malgré la pitié qu'ils semblent inspirer puisqu'ils sont irresponsables, à plus forte raison doit-on veiller à ce que les âmes mélancoliques ne nuisent pas aux autres par leurs caprices. Bien souvent, j'en suis persuadée, elles sont indépendantes par nature, peu humbles et mal domptées, et c'est là le mal dont quelques-unes sont atteintes plus encore que de la mélancolie. En présence d'une personne qui leur inspire de la crainte, il y en a, je l'ai vu et je le sais par expérience, qui se retiennent et peuvent faire quelque effort; pourquoi alors ne pourraient-elles rien dans le but de plaire à Dieu? Je crains bien, je le répète, que le démon ne tire prétexte de cette humeur pour chercher à perdre beaucoup d'âmes. Je vois, en effet, qu'on la met plus que jamais en avant; et en réalité, c'est notre propre volonté et

notre indépendance que nous appelons mélancolie. Voilà pourquoi, à mon avis, il faudrait, dans nos monastères comme dans toute maison religieuse, ne pas même prononcer ce mot qui semble entraîner avec lui une idée d'indépendance. On devrait qualifier cette humeur de maladie grave (et qui pourra dire combien elle l'est?) et la traiter comme telle. Il est nécessaire de temps en temps de calmer cette humeur à l'aide de quelque médecine pour la rendre supportable; on mettra la Sœur malade à l'infirmerie, et on lui fera comprendre que, quand elle reviendra avec la communauté, elle devra être humble et obéissante comme les autres; dans le cas contraire, son humeur ne lui servira pas d'excuse. Cela convient pour les raisons que j'ai dites; mais je pourrais en ajouter d'autres.

La prieure doit, sans toutefois le leur donner à entendre, les diriger avec la plus profonde compassion, se conduire avec elles comme une véritable mère et rechercher tous les moyens possibles pour les guérir. Il semblerait que je me contredis; car jusqu'à présent, j'ai soutenu qu'on doit traiter ces Sœurs avec rigueur. Je le répète donc : il faut que les mélancoliques sachent qu'elles ne doivent jamais suivre leurs caprices et qu'elles ne les suivront pas; mais que, le moment venu, elles devront obéir; car le malheur pour elles est de se croire indépendantes. Toutefois la prieure peut ne point leur commander, quand elle prévoit de la résistance de leur part, puisqu'elles n'ont pas en elles-mêmes la force de se surmonter; elle les dirigera avec toute l'habileté et l'affection nécessaires pour les amener, s'il est possible, à se soumettre par amour. Ce moyen serait bien préférable. Il est généralement efficace, quand on leur montre beaucoup d'amour et qu'on le leur prouve par des œuvres et par des paroles. Mais, qu'on le sache bien, le meilleur moyen est de

les occuper beaucoup dans les divers travaux du monastère pour leur enlever le temps de se laisser aller à leur imagination; car c'est là tout leur mal. Si elles ne s'acquittent pas de leurs emplois avec toute la perfection désirable, on leur passera quelques fautes pour leur en faire éviter d'autres plus grandes qu'elles commettraient, dans le cas où elles auraient perdu le sens. C'est là, à mon avis, le remède le plus efficace qu'on puisse leur appliquer. On veillera à ne pas les laisser faire de longues oraisons, et on leur supprimera même une partie du temps fixé pour cet exercice; car cela leur causerait beaucoup de mal, dès lors qu'elles ont en général l'imagination faible. Elles ne manqueront pas encore en dehors de là de se forger des pensées vaines que ni elles ni celles qui les écouteront ne parviendront à comprendre. On aura soin de ne leur donner du poisson que très rarement. Quant aux jeûnes, elles ne doivent pas les observer d'une manière aussi continue que les autres.

Il semble superflu de donner tant de conseils contre ce mal, et de ne rien dire sur les autres, quand il y en a de si graves en notre misérable vie, surtout chez les femmes qui sont d'une condition si faible. Je l'ai fait pour deux raisons. La première, c'est que les mélancoliques paraissent en bonne santé et ne veulent pas se reconnaître atteintes de ce mal. Comme par ailleurs ce mal ne les force pas à garder le lit, parce qu'elles n'ont pas de fièvre, ni à appeler le médecin, c'est la prieure qui doit les soigner; car leur mal est plus préjudiciable à l'œuvre entière de la perfection que celui qui met la vie en danger et oblige à rester au lit. La seconde raison, c'est que, quand il s'agit des autres maladies, on en guérit ou on meurt; il est rare, au contraire, que l'on guérisse de celle-ci, et on n'en meurt pas non plus; mais on arrive à perdre entièrement la raison, et c'est là une épreuve mortelle pour toute la

communauté. Les mélancoliques sont vraiment torturées par leurs afflictions intérieures, leurs imaginations et leurs scrupules; elles gagneront même de grands mérites à les supporter, bien qu'elles les appellent toujours des tentations. Si encore elles pouvaient se rendre compte que cet état vient de leur mal, et si elles n'en faisaient pas cas, ce serait pour elles un profond soulagement. A la vérité, je leur porte la plus vive compassion. Il est juste aussi que toutes leurs compagnes soient animées de ce même sentiment à leur endroit. Qu'elles considèrent que le Seigneur pourrait les affliger du même mal et qu'elles supportent patiemment leurs Sœurs, sans cependant le leur donner à entendre, comme je l'ai dit. Plaise au Seigneur que j'aie réussi à exposer ce qui est nécessaire pour porter remède à un mal d'une telle gravité!

CHAPITRE VIII

Quelques avis au sujet des révélations et des visions.

Il semble que certaines personnes sont effrayées dès qu'elles entendent seulement le nom de visions et de révélations. Pour moi, je ne sais pourquoi on considère comme exposée aux plus graves dangers l'âme que Dieu conduit par cette voie; je ne comprends pas, non plus, d'où vient une telle frayeur.

Mon but en ce moment n'est pas d'exposer quelles sont les vraies et les fausses visions ou révélations, ni d'indiquer les signes que m'ont donnés des hommes très instruits pour les discerner les unes des autres, mais de dire ce qu'il serait bon de faire aux âmes qui s'en voient l'objet; car elles rencontreront peu de confesseurs qui ne les laissent dans la crainte. Et à la vérité, ils sont moins effrayés quand nous leur disons que le démon nous a représenté toutes sortes de tentations, de pensées de blasphème, de choses extravagantes et déshonnêtes, qu'ils ne sont scandalisés lorsque nous leur déclarons que nous avons vu un ange avec lequel nous nous sommes entretenus, ou que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous est apparu attaché à la Croix.

Mon intention n'est pas, non plus, de dire quand les révélations viennent de Dieu; on sait d'ailleurs les biens précieux qu'elles produisent dans l'âme. Je voudrais seulement indiquer quelles sont les représentations que le démon produit pour nous tromper en

nous apparaissant sous l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ ou de ses saints. Pour moi, je crois que Sa Majesté ne permettra pas et ne donnera pas pouvoir au démon de tromper par ce moyen une âme, si elle n'y donne lieu par sa faute. C'est le démon, au contraire qui sera déçu. L'âme véritablement humble ne tombera point dans ses pièges. Elle ne doit donc pas s'effrayer, mais placer toute sa confiance dans le Seigneur; elle méprisera tous les efforts de l'ennemi, et en tirera occasion de louer Dieu davantage.

Je connais une personne que ses confesseurs avaient jetée dans les plus vives alarmes pour des visions de cette sorte[1]; or plus tard, comme on put s'en convaincre par les grands effets et les œuvres de vertu qui suivirent, on reconnut que Dieu lui-même agissait en elle. Mais lorsque l'image de son Dieu se représentait à elle dans quelque vision, elle devait, pour obéir à l'ordre de ses confesseurs, faire une foule de signes de croix et de gestes de mépris. Elle eut l'occasion plus tard d'en parler à un théologien émérite de l'Ordre de Saint-Dominique, maître Dominique Bagnès. Il lui répondit que c'était mal, que personne ne devait agir ainsi; car partout où nous trouvons l'image de Notre-Seigneur, nous devons la respecter, alors même qu'elle serait l'œuvre du démon, qui est d'ailleurs un grand peintre. Le démon, ajouta-t-il, bien loin de nous nuire, comme il le prétend, nous rend au contraire service, quand il nous peint un crucifix ou une autre image d'une manière si vive qu'il en laisse l'empreinte dans notre cœur. Cette raison était loin de me déplaire. Chaque fois, en effet, que nous voyons une belle image, nous ne lui refusons pas notre estime, même dans le cas où nous savons qu'elle est l'œuvre d'un homme mauvais. Nous

1. La Sainte elle-même. Cf. *Vie*, c. 29, et *Château de l'âme, Dem.* 6, c. 9.

ne nous préoccupons pas du peintre pour ne pas nous priver de la dévotion que nous cause l'image. Le bien ou le mal ne se trouve pas dans la vision de l'image, elle-même, mais dans celui qui la regarde et n'en tire pas profit faute d'humilité. Si nous sommes humbles, la vision serait-elle l'œuvre du démon, ne nous causera aucun mal; si, au contraire, nous ne le sommes pas, la vision, aurait-elle Dieu pour auteur, ne produira aucun bon fruit en nous. Quand, en effet, au lieu de nous reconnaître indignes d'une faveur destinée à nous rendre humbles, nous nous en glorifions, nous imitons l'araignée qui convertit en poison tout ce qu'elle mange, et non l'abeille qui convertit tout en miel.

Je veux donner plus de clarté à ma pensée. Notre-Seigneur dans sa miséricorde veut se manifester à une âme pour qu'elle le connaisse et l'aime davantage. Il lui découvre quelques-uns de ses secrets, ou lui accorde quelques grâces ou faveurs spéciales. Mais si l'âme, je le répète, considérant ce qui devrait la rendre toute confuse et lui faire reconnaître combien, dans sa bassesse, elle est indigne d'une telle faveur, se croit aussitôt une sainte; s'il lui semble que cette grâce est la récompense de quelque service qu'elle a rendu, il est évident que le grand bien qu'elle aurait pu tirer de la vision, elle le convertit en mal; en un mot, elle ressemble à l'araignée. Supposons maintenant que le démon produise ces visions pour nous faire tomber dans l'orgueil. Si l'âme, qui les regarde comme venant de Dieu, s'humilie, reconnaît qu'elle n'a point mérité une telle grâce, et s'efforce d'être plus fidèle à servir Sa Majesté, parce qu'elle se voit enrichie quand elle n'est pas même digne de manger les miettes qui tombent de la table où sont assises les personnes qu'elle sait ainsi favorisées, je veux dire, d'être la servante de ces âmes; si elle se confond, commence à embrasser

généreusement la pénitence, s'adonne davantage à l'oraison, veille avec plus de soin à ne pas offenser ce Seigneur de qui elle croit recevoir cette faveur; si enfin elle obéit avec plus de perfection, je l'affirme, le démon ne reviendra plus la tenter, mais il s'enfuira tout honteux, sans lui avoir causé aucun mal.

Lorsque la vision commande d'accomplir quelque chose ou annonce quelque événement futur, il faut s'en ouvrir à un confesseur prudent et éclairé, et ne rien faire, ni croire que ce qu'il aura dit. On pourra en parler à la prieure et lui demander un confesseur doué de ces qualités. Mais qu'on le sache, si on n'obéit pas à ses conseils, si on ne se laisse pas guider par lui, on est sous l'empire de l'esprit mauvais ou d'une terrible mélancolie. Et supposez que le confesseur se trompe, le chemin le plus sûr pour nous est de ne point nous écarter de sa direction, alors même que ce serait un ange du ciel qui nous parlerait dans ces visions. Sa Majesté donnera sa lumière à son représentant ou bien disposera les choses de façon à nous faire accomplir sa volonté. Cette ligne de conduite ne présente aucun danger. Toute autre, au contraire, serait pleine de périls et d'inconvénients.

Il ne faut pas oublier que la faiblesse de notre nature est très grande, surtout chez nous autres femmes, et qu'elle se manifeste spécialement dans ces voies de l'oraison. Voilà pourquoi nous devons ne point nous presser à regarder comme une vision la moindre chose que nous nous imaginons. On peut m'en croire, une véritable vision se fait bien connaître. Mais quand on a un peu de mélancolie, on doit se tenir encore plus en garde. J'ai eu connaissance de certaines illusions, dont j'ai été vraiment stupéfaite. Je me suis demandé comment on pouvait avoir l'assurance si profonde de voir ce qu'on ne voyait pas.

Un jour, un ecclésiastique vint me trouver. Il

était dans l'admiration au sujet d'une personne qu'il confessait. Celle-ci affirmait que la sainte Vierge venait souvent la trouver, s'asseyait sur son lit, s'entretenait avec elle plus d'une heure, lui annonçait l'avenir et lui communiquait beaucoup d'autres choses. Comme elle avait dit certaines vérités au milieu de tant de rêveries, on regardait tout le reste comme certain. Je vis immédiatement ce qu'il fallait en penser; je me gardai bien toutefois d'exprimer ma manière de voir; car nous vivons dans un monde où nous devons songer à l'opinion qu'on aura de nous, afin que nos paroles produisent de l'effet. Je répondis donc à l'ecclésiastique qu'on devait attendre la réalisation des prophéties de cette personne, pour savoir si elles étaient vraies, qu'on devait exiger d'autres preuves de sa sainteté et s'informer de son genre de vie. Enfin on comprit que tout cela était de la folie.

Je pourrais citer une foule d'autres exemples de cette sorte et prouver surabondamment ce que j'ai avancé. Une âme ne doit donc point se presser à croire aux visions, mais attendre patiemment qu'elle s'en soit bien rendu compte avant d'en parler, afin de ne point jeter, involontairement sans doute, le confesseur dans l'illusion. Quand, en effet, il n'a pas l'expérience de ces choses extraordinaires, il sera, avec toute sa science, dans l'impossibilité d'en porter un jugement exact.

Il n'y a pas de longues années, il y a même très peu de temps, un homme trompa d'une manière complète des gens très instruits et très adonnés à la spiritualité, jusqu'au jour où il alla parler de ses visions à une personne qui connaissait par expérience celles dont Dieu est l'auteur. Cette personne[1] vit clairement

1. La Sainte elle-même.

que tout cela était folie et illusion. Ce n'était pas encore apparent, il est vrai, mais plutôt très difficile à découvrir. Peu de temps après cependant, le Seigneur le manifesta au grand jour; quant à la personne qui avait tout compris, elle eut beaucoup à souffrir au début, parce qu'on ne voulait pas ajouter foi à ses paroles.

Pour ces motifs et beaucoup d'autres semblables, il convient grandement à chaque Sœur d'exposer en toute clarté son genre d'oraison à la prieure. Celle-ci, à son tour, s'appliquera avec beaucoup de soin à connaître le tempérament et la vertu de la Sœur; elle pourra alors prévenir le confesseur afin qu'il s'en rende mieux compte; et, si le confesseur ordinaire n'est pas assez expérimenté pour les choses de cette sorte, elle en choisira un qui ait les aptitudes voulues.

La prieure veillera, en outre, à ce que ces visions, bien qu'étant vraiment de Dieu et évidemment miraculeuses, ne soient point connues des personnes du dehors. On n'en parlera point, non plus, aux confesseurs qui n'auraient pas la prudence de se taire. Cet avis est très important; il l'est même beaucoup plus qu'on ne saurait l'imaginer. Les Sœurs ne doivent pas, non plus, s'en entretenir les unes avec les autres. Quant à la prieure, elle doit être très prudente, pour leur faire comprendre qu'elle est plus portée à louer celle dont la vie se distingue par des actes d'humilité, de mortification et d'obéissance, que celles que Dieu dirige par ces voies d'oraison très surnaturelle, fussent-elles en même temps ornées de toutes ces vertus. Quand, en effet, l'esprit du Seigneur guide une âme, il met en elle de l'humilité et la porte à se réjouir d'être humiliée. Cela ne nuira point à son avancement personnel et sera utile aux autres, qui, ne pouvant arriver si haut, puisque Dieu accorde ces faveurs à qui il veut, se décourageraient. Les autres vertus dont je viens de parler sont également, il est vrai, un don de Dieu,

mais elles s'acquièrent plus facilement et elles sont d'un grand prix pour la vie religieuse. Plaise à Sa Majesté de les mettre en nous ! Si nous les recherchons par de pieux exercices, par la vigilance sur nous-mêmes, par l'oraison, par la confiance en la miséricorde infinie, le Seigneur ne nous les refusera pas.

CHAPITRE IX

Elle raconte comment elle quitta Médina del Campo pour aller fonder le monastère de Saint-Joseph, à Malagon.

Oh ! comme je me suis éloignée de mon sujet ! Peut-être cependant quelques-uns de ces avis dont je viens de parler seront plus utiles que le récit même des fondations.

Je me trouvais donc au monastère de Saint-Joseph de Médina del Campo. Grande était ma joie en voyant les Sœurs de cette maison marcher sur les traces des religieuses de Saint-Joseph d'Avila ; c'était la même application à la règle, la même charité fraternelle, la même ferveur. Notre-Seigneur dans sa bonté veillait à tout ; il procurait ce qui était nécessaire pour l'église et pour les Sœurs. Nous reçûmes plusieurs postulantes que le Seigneur semblait avoir choisies lui-même, comme il les fallait pour le fondement d'un pareil édifice. Car c'est de ces commencements que dépend, à mon avis, tout le bien de l'avenir ; les Sœurs qui arrivent ensuite ne font que suivre le chemin tel qu'il leur est ouvert.

Or, il y avait alors à Tolède une dame qui était la sœur du duc de Médina Cœli[1]. Je m'étais trouvée quelque temps chez elle par ordre de mes supérieurs,

1. Louise de la Cerda, qui avait perdu son mari Arias Pardo le 13 janvier 1561 ; elle possédait la seigneurie de Malagon ; et c'est là qu'elle voulait fonder un monastère de Carmélites.

comme je l'ai raconté tout au long dans le récit de la fondation de Saint-Joseph d'Avila[1]. Elle m'avait voué dès lors une affection spéciale qui devait lui suggérer le dessein qu'elle exécuta plus tard. Sa Majesté emploie souvent ces moyens qui nous semblent insignifiants, parce que l'avenir nous est inconnu. Cette dame, ayant appris que j'étais autorisée à fonder des monastères, commença à me presser vivement d'aller en fonder un dans une ville de ses domaines appelée Malagon. Mon intention n'était nullement d'accéder à cette demande, parce que, la localité étant très petite, le monastère pour se maintenir devait nécessairement avoir des rentes, et j'y étais tout à fait opposée.

J'en parlai à des théologiens et à mon confesseur[2], ils me répondirent que je faisais mal de ne pas accepter cette fondation. Dès lors, en effet, que le saint Concile de Trente autorisait les rentes, je ne devais pas, pour suivre ma manière de voir, omettre une fondation où Notre-Seigeur pouvait être servi très fidèlement. Comme d'un autre côté, cette dame ne cessait d'insister, je ne pus me dispenser de répondre à son désir; car la rente qu'elle donnait était suffisante. D'ailleurs, mon avis a toujours été ou que les monastères ne vivent que d'aumônes, ou qu'ils aient le nécessaire, et que les Sœurs ne soient pas obligées d'importuner qui que ce soit pour tout ce dont elles ont besoin. Je ne négligeai rien cependant pour que les Sœurs ne possédassent rien en leur particulier et que l'on gardât en tout les Constitutions, comme dans les monastères pauvres.

Une fois tous les contrats passés, je fis venir quelques religieuses pour la nouvelle fondation, et nous nous rendîmes en compagnie de cette dame à Malagon.

1. Cf. *Vie*, c. 34.
2. Le P. Dominique Bagnès, O. P.

Comme le monastère n'était pas encore prêt pour notre installation, nous restâmes plus de huit jours dans un appartement du château.

Le dimanche des Rameaux de l'année 1568, les habitants de la ville vinrent nous chercher en procession. Nous nous dirigeâmes, avec nos voiles baissés et nos manteaux blancs, à l'église de la localité, où il y eut un sermon. C'est là qu'on prit le Saint-Sacrement pour le porter à notre monastère. Cette cérémonie toucha le peuple de la piété la plus vive.

Je ne restai que peu de temps à Malagon. Or, un jour que je me trouvais en oraison après avoir communié, Notre-Seigneur m'assura qu'il serait très fidèlement servi dans ce monastère. Il me semble que mon séjour en cette localité ne fut pas tout à fait de deux mois; car je me sentais intérieurement pressée de fonder un monastère à Valladolid pour la raison dont je vais parler maintenant.

CHAPITRE X

Elle raconte la fondation du monastère de Valladolid, qui porte le titre de monastère de la Conception de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Quatre ou cinq mois avant de fonder ce monastère de Saint-Joseph à Malagon dont je viens de parler, je rencontrai un jeune gentilhomme, de haute naissance. Il me dit que si je voulais établir un monastère à Valladolid, il me donnerait très volontiers une maison qu'il y possédait avec un grand et beau jardin ainsi qu'un magnifique enclos de vigne. Il voulut me faire immédiatement la cession de cette propriété qui était d'une haute valeur. J'acceptai l'offre. Je ne me sentais guère portée à fonder en cet endroit, parce qu'il était éloigné environ d'un quart de lieue de la ville. Néanmoins, me semblait-il, une fois en possession de la maison, on pourrait plus tard s'établir en ville. Comme l'offre m'était faite de si bon cœur, je ne voulus pas manquer de réaliser la belle œuvre de ce gentilhomme, ni m'opposer à sa dévotion.

Deux mois plus tard environ, il fut pris d'un mal si subit qu'il perdit l'usage de la parole, et ne put pas se bien confesser; mais il donna des marques nombreuses de repentir et mourut au bout de très peu de temps dans une localité[1] très éloignée de l'endroit où

1. Il mourut à Ubède, en Andalousie, lorsque la Sainte était encore occupée au couvent de la *Imagen*, à Alcala, avant la fondation de Malagon.

je me trouvais. Le Seigneur me dit alors que son salut avait été en très grand danger; mais que, vu le service qu'il avait rendu à sa Mère, lorsqu'il avait donné cette maison pour y établir un monastère de son Ordre, il avait eu pitié de lui; que son âme toutefois attendrait jusqu'au jour où l'on y célébrerait la première messe pour être délivrée du purgatoire, et qu'elle en sortirait alors.

Les souffrances extrêmes de cette âme m'étaient tellement présentes, que j'abandonnai pour lors mon désir de faire une fondation à Tolède, et ne négligeai rien pour réaliser, comme je pourrais, celle de Valladolid.

Il ne me fut pas possible de l'exécuter aussi promptement que je le souhaitais, car je dus m'arrêter assez longtemps à Saint-Joseph d'Avila, dont j'avais la charge, et ensuite à Saint-Joseph de Médina, par où je passais. Or, me trouvant un jour en oraison dans ce dernier monastère, Notre-Seigneur me dit : « Hâte-toi, parce que cette âme souffre beaucoup. » Bien qu'il n'y eût que peu de choses de préparées, je partis aussitôt et j'arrivai à Valladolid le jour de la fête de saint Laurent[1]. La seule vue de la maison qu'on nous avait donnée me jeta dans les plus vives angoisses. C'était, à mon avis, une folie d'y installer des religieuses avant d'avoir fait des réparations très coûteuses. Sans doute, le site était agréable à cause du jardin qui était fort beau, mais, se trouvant sur le bord de la rivière, il ne pouvait manquer d'être malsain.

Quelque fatiguées que nous étions, il nous fallut, pour entendre la messe, aller à un monastère de notre Ordre qui était situé à l'entrée de la ville. La course fut si longue, qu'elle augmenta encore mon chagrin. Toutefois je n'en parlai point à mes compagnes, pour

1. Le 10 août 1568.

ne pas les décourager. Ma foi était faible, et cependant, comme Notre-Seigneur m'avait dit ce que j'ai raconté, j'avais quelque espoir qu'il remédierait à tout. Je fis venir dans le plus grand secret des ouvriers; ils commencèrent aussitôt les murs et tout ce qui était nécessaire pour notre clôture.

Nous étions accompagnées de Julien d'Avila, l'ecclésiastique dont j'ai parlé, et de l'un des deux religieux qui, comme je l'ai dit, voulaient se faire Carmes déchaussés. Ce dernier étudiait le genre de vie que nous menions dans nos monastères. Julien d'Avila s'occupait de nous obtenir la permission de l'Ordinaire, qui, avant mon départ, m'avait donné de bonnes espérances. Mais les négociations ne purent aboutir si promptement que le dimanche ne survînt avant que l'autorisation ne fût accordée. Cependant on nous permit de faire célébrer la messe dans le local destiné à l'église; on l'y célébra en effet. J'étais loin de songer alors que Notre-Seigneur dût accomplir à ce moment ce qu'il m'avait dit de l'âme du gentilhomme. Il m'avait dit, il est vrai, qu'elle serait délivrée à la première messe qui se célébrerait là; mais j'avais compris que ce serait à celle où l'on placerait le très saint Sacrement dans notre église. Comme le prêtre tenant en main le très saint Sacrement se dirigeait à l'endroit où nous devions communier et que je m'approchais pour recevoir la sainte hostie, je vis à côté de lui le gentilhomme dont j'ai parlé, le visage resplendissant et plein de joie. Il tenait les mains jointes, et, me remerciant de ce que j'avais fait pour le délivrer du purgatoire, il s'éleva au ciel.

A la vérité, la première fois que j'avais entendu qu'il était en voie de salut, j'étais bien éloignée d'y croire. Ma peine était grande à son sujet. Après la vie qu'il avait menée, il me semblait qu'il lui eût fallu un autre genre de mort. Sans doute, il y avait en lui de bonnes

qualités, mais il était bien lancé dans les choses de ce monde. Par ailleurs, il avait dit à mes compagnes qu'il ne cessait de songer à la mort. Oh ! comme Notre-Seigneur a pour agréable tout service, quel qu'il soit, que nous rendons à sa Mère ! Comme sa miséricorde est grande ! Qu'il soit loué et béni, lui qui récompense par une vie et une gloire éternelles des œuvres aussi basses que les nôtres, et qui leur donne de la valeur quand elle en ont si peu !

Le 15 août 1568, fête de l'Assomption de Notre-Dame, étant arrivé, nous prîmes possession du monastère. Mais nous demeurâmes peu de temps en cet endroit, parce que nous tombâmes presque toutes malades. Une dame de la localité, appelée doña Marie de Mendoza, en eut connaissance. C'était la femme du commandeur Cobos et la mère du marquis de Camarasa. Elle était très chrétienne et fort charitable, comme ses nombreuses aumônes le prouvaient. Avant même que je n'eusse des relations avec elle, elle m'avait prêté largement son concours, parce qu'elle était sœur de l'évêque d'Avila qui nous avait beaucoup favorisées lors de la fondation de notre premier monastère et dans toutes les affaires de l'Ordre. Comme elle était si charitable et qu'elle voyait combien nous aurions à souffrir en cet endroit, non seulement parce qu'il était trop écarté pour qu'on nous y fît des aumônes, mais aussi parce qu'il était malsain, elle nous demanda de lui céder notre maison en échange d'une autre qu'elle nous achèterait, et il fut fait ainsi. Elle nous donna une maison d'une valeur bien supérieure à la première ; de plus, elle a fourni jusqu'à ce jour tout ce qui nous était nécessaire et elle continuera tant qu'elle vivra.

Le jour de la fête de saint Blaise[1] nous nous ren-

1. Le 3 février 1569.

dîmes en grande procession à notre nouveau monastère. Le peuple manifesta la plus vive piété, et cette piété continue toujours; car le Seigneur est prodigue de ses miséricordes pour cette maison. Il y a appelé des âmes dont on racontera plus tard la sainteté. Ce récit fera bénir Dieu d'avoir voulu par de tels moyens exalter ses œuvres et combler de grâces ses créatures.

Il entra, en effet, dans ce monastère une postulante qui montra bien ce qu'est le monde, en le foulant aux pieds toute jeune encore. J'ai cru bon d'en parler ici pour confondre ceux qui aiment le monde et encourager par là les jeunes personnes à réaliser les bons désirs et les généreuses inspirations que le Seigneur leur enverra.

Il réside dans cette ville une dame, appelée dona Marie de Acuña, sœur du comte de Buendia. L'*adelantado* de Castille, à qui elle s'était mariée, étant mort, elle se trouva, jeune encore, avec un fils et deux filles. Aussitôt elle commença à mener une vie si sainte et à élever si bien ses enfants dans la pratique de la vertu, qu'elle mérita de voir le Seigneur les choisir pour lui-même. Je me suis trompée en disant qu'elle avait deux filles; je devais dire trois. L'une se fit de bonne heure religieuse; la seconde n'a point voulu se marier et a continué à mener en compagnie de sa mère une vie très édifiante. Quant au fils, il comprit dès son jeune âge ce que c'était que le monde. Il se sentit tellement attiré par Dieu à la vie religieuse, que personne ne put le détourner de son dessein. Sa mère s'en réjouissait au plus haut point et elle l'aidait de ses prières aux pieds de Notre-Seigneur. Toutefois elle n'en manifestait rien au dehors, à cause de l'opposition des parents. Mais quand le Seigneur veut une âme à son service, il l'attire à lui malgré toutes les résistances des créatures. C'est ce qui arriva en cette circonstance. Durant trois ans, on usa de tous les moyens de persuasion pour

retenir ce jeune homme dans le monde; mais enfin il entra dans la Compagnie de Jésus. Le jour où il fit profession, sa mère goûta une joie si douce pour son cœur qu'elle n'en avait jamais eue de pareille en sa vie : c'est ce qu'elle a raconté elle-même à son confesseur de qui je tiens le renseignement[1].

O Seigneur! quelle grâce vous accordez aux enfants, lorsque vous leur donnez de tels parents! D'un autre côté, comme ils aiment véritablement leurs enfants, ces parents qui ne veulent leur assurer des principautès, des majorats, des richesses, que dans ce séjour bienheureux qui n'aura point de fin! Mais, hélas! quelle n'est pas aujourd'hui l'infortune du monde! Quel n'est pas son aveuglement, quand les parents mettent leur honneur à perpétuer le souvenir de ce fumier des biens de la terre! Ils ne songent pas que, tôt ou tard, cet honneur disparaît, que tout ce qui a une fin, si longue soit sa durée, nous échappe et ne mérite pas notre estime. Ils ne voient pas que s'ils veulent soutenir leurs vanités, c'est au détriment de leurs pauvres enfants. Ils ont l'audace de disputer à Dieu les âmes appelées à son service. Ils privent ces âmes du plus précieux des biens. Car, sans parler du bonheur éternel auquel Dieu convie les siens par la vie religieuse; n'y a-t-il pas le bonheur profond de se voir affranchi des sujétions et des lois du monde, et d'un esclavage d'autant plus triste que l'on possède de plus riches domaines? O mon Dieu! ouvrez-leur les yeux! Faites-leur comprendre l'amour dont ils doivent être animés envers leurs enfants, pour ne point leur causer un malheur si affreux et ne point entendre les reproches qu'ils leur adresseront devant vous au jugement dernier;

1. Le P. Jérôme Ripalda, supérieur de la maison professe des Jésuites, à Valladolid; il mourut à Valladolid, plein de vertus, le 29 novembre 1611.

car ils verront alors, qu'ils le veuillent ou non, quelle est la valeur de chaque chose.

Comme par la miséricorde de Dieu, ce gentilhomme appelé don Antoine de Padilla, fils de doña Marie de Acuña, avait quitté le monde vers l'âge de dix-sept ans, les biens de la famille passèrent aux mains de la fille aînée, appelée doña Louise de Padilla, car, le comte de Buendia n'ayant pas eu d'enfants, c'est don Antoine qui héritait du comté et du titre d'*adelantado* de Castille. Je passe comme étranger à mon sujet tout ce que ce gentilhomme eut à souffrir de la part de ses proches parents jusqu'au jour où il put suivre sa vocation. Mais on le comprendra aisément quand on sait combien les gens du monde ont à cœur de laisser un héritier de leur maison.

O Fils du Père Éternel, Jésus-Christ Notre-Seigneur, vrai Roi de l'univers entier! que nous avez-vous laissé en ce monde en héritage à nous, vos descendants? Qu'avez-vous possédé, ô mon Maître, si ce n'est des travaux, des douleurs et des affronts? Qu'avez-vous eu pour endurer les affres indicibles de la mort, si ce n'est le bois de la Croix? Enfin, ô mon Dieu, si nous voulons être vos véritables enfants et ne point renoncer à l'héritage que vous nous avez laissé, nous ne devons point fuir la souffrance. Vos armes, ce sont vos cinq plaies. Eh bien, mes filles, tel doit être notre blason. Voulons-nous avoir son royaume pour héritage? ce n'est ni par le repos, les plaisirs, les honneurs, ou les richesses que nous obtiendrons ce qu'il a acheté au prix de tant de sang. O vous, qui êtes d'une naissance illustre, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, ouvrez donc les yeux. Considérez que les vrais chevaliers de Jésus-Christ, les princes de son Église, un saint Pierre et un saint Paul, suivaient un autre chemin que vous. Pensez-vous par hasard qu'il doive y avoir une voie nouvelle pour nous? Ne le croyez pas. Je vous le dis, le

Seigneur commence à vous montrer le vrai chemin par l'exemple de ces personnes si jeunes dont nous parlons maintenant.

Plusieurs fois j'ai eu l'occasion de voir ce don Antoine et de m'entretenir avec lui. Il aurait voulu avoir beaucoup plus de richesses pour en faire le sacrifice complet. Heureux jeune homme! Heureuse également sa sœur! Que de mérites n'ont-ils pas gagnés devant Dieu, en foulant le monde aux pieds, à cet âge où le monde règne en maître sur ceux qui y demeurent! Béni soit Celui qui leur a accordé une telle grâce!

La sœur aînée avait donc hérité de tous les biens de la famille; mais elle en fit le même cas que son frère. Dès la plus tendre enfance, elle s'était tellement adonnée à l'oraison, où le Seigneur répand sa lumière pour nous donner l'intelligence des vérités éternelles, que, à l'exemple de son frère, elle méprisa toutes ces richesses. O grand Dieu! combien d'autres auraient affronté travaux, tourments, procès, et exposé même leur vie et leur bonheur pour obtenir cet héritage! Quant à eux, ils n'eurent pas peu à souffrir; mais ce fut pour être libres d'en faire l'abandon. Voilà ce qu'est le monde. Si nous n'étions aveuglés, nous verrions clairement ses folies.

Cette demoiselle se dépouilla de cet héritage et y renonça de grand cœur en faveur de sa sœur, la seule qui lui restait dans le monde, et qui était âgée de dix ou onze ans. Aussitôt les parents, pour ne point laisser perdre le misérable souvenir du nom, formèrent le dessein de marier cette enfant à un de ses oncles, frère de son père. Ils obtinrent du Souverain Pontife les dispenses nécessaires, et les fiançailles eurent lieu.

Mais le Seigneur ne voulut pas que la fille d'une telle mère, qui, de plus, avait un tel frère et de telles sœurs, fût moins éclairée qu'eux. Il arriva donc ce que je vais dire maintenant. Elle commença à porter les

vêtements de luxe et les parures du monde; ce qui devait être séduisant pour une personne de son rang si jeune encore. Or, il y avait à peine deux mois qu'elle était fiancée, que le Seigneur commença à lui envoyer sa lumière, sans qu'elle le comprît pour lors. Après avoir passé une journée entière dans la joie la plus vive en compagnie de son fiancé, qu'elle aimait plus que son âge ne le demandait, elle se trouvait prise d'une profonde tristesse en voyant que ce jour s'était écoulé et que tous les autres s'écouleraient de même. O Dieu infiniment grand! C'est dans la joie même que lui procuraient les choses périssables, qu'elle a trouvé l'horreur du monde. Elle commença à tomber dans une telle tristesse, qu'elle ne parvenait pas à la cacher en présence de son fiancé. Celui-ci en demandait la cause; et elle ne savait que répondre, car elle l'ignorait encore. A cette époque, son fiancé dut entreprendre un voyage qui l'obligeait à aller fort loin de la localité. Comme elle l'aimait beaucoup, elle fut extrêmement sensible à son départ. Mais aussitôt le Seigneur lui découvrit que la cause de son chagrin venait de ce que son âme se tournait déjà vers les choses éternelles. Elle se mit alors à considérer que son frère et ses sœurs avaient pris le chemin le plus sûr et qu'ils l'avaient laissée au milieu des dangers du monde. Elle fut troublée à cette vue comme aussi à la pensée qu'elle ne pouvait plus fuir le monde, car tant qu'elle n'eut pas demandé quelques éclaircissements, elle ignorait encore qu'une simple fiancée peut se faire religieuse. Mais le principal obstacle, c'était l'amour qu'elle portait à son fiancé. Aussi sa perplexité était grande. Comme le Seigneur voulait cette âme pour lui, il lui enleva peu à peu cet amour et fit grandir en elle le désir de renoncer complètement au monde. Son unique mobile alors était le désir de se sauver et de prendre les moyens les plus sûrs pour y arriver. Il lui semblait

que plus elle serait plongée dans les choses du monde, plus aussi elle oublierait de rechercher ce qui est éternel. Telle est la sagesse que Dieu infusait à cette âme si jeune encore pour lui apprendre à conquérir les biens qui ne passent pas. Bienheureuse âme qui sortit de si bonne heure de l'aveuglement où périssent tant de vieillards ! Son cœur une fois libre, elle prit le parti de le consacrer tout entier à Dieu. Jusqu'alors elle avait gardé le silence sur son projet ; mais dès ce moment, elle en parla à sa sœur. Celle-ci, croyant à un enfantillage, la détournait de son projet, et lui donnait entre autres raisons qu'elle pouvait bien se sauver dans le mariage. L'enfant répliqua : *Pourquoi donc l'avez-vous fui ?* Quelques jours se passèrent ainsi et son désir de la vie religieuse allait toujours grandissant ; malgré tout elle n'osait s'en ouvrir à sa mère, et c'était peut-être sa mère qui provoquait en elle de tels combats par ses saintes prières.

CHAPITRE XI

Elle continue à raconter comment doña Casilde de Padilla a réalisé ses saints désirs d'entrer en religion.

A cette époque, on donna dans ce monastère de la Conception[1] l'habit religieux à une Sœur converse dont je raconterai peut-être la vocation au Carmel. Sans doute, elle est d'une condition bien différente de celle dont je viens de parler, puisqu'elle est la fille d'un laboureur. Mais les grâces dont le Seigneur l'a favorisée l'ont tellement ennoblie, qu'elle mérite, pour la gloire de Sa Majesté, qu'on en fasse mention.

Doña Casilde, tel est le nom de cette bien-aimée du Seigneur, assista à la prise d'habit de cette Sœur en compagnie d'une de ses aïeules qui était en même temps la mère de son futur époux[2]. Dès ce moment, elle voua la plus vive affection à ce monastère. Comme on y était en petit nombre et pauvre, il lui semblait qu'il serait plus facile d'y bien servir Dieu. Néanmoins elle n'était pas encore déterminée à laisser son fiancé; et c'était là, comme je l'ai dit, ce qui la retenait le plus. Elle se rappelait qu'avant ses fiançailles elle avait habituellement des moments fixés pour l'oraison. Sa bonne et sainte mère en effet avait formé à cet exercice ses filles et leur frère. Elle les conduisait dès l'âge de sept ans, à des heures réglées, dans un oratoire, leur

1. A Valladolid.
2. Doña Louise de Padilla, qui avait été mariée à don Antoine Manrique, grand *adelantado* de Castille, mort en 1560.

enseignait la manière de méditer la Passion de Notre-Seigneur, et les conduisait souvent à confesse. Aussi a-t-elle vu ses désirs pleinement exaucés quand elle les a vus se consacrer à Dieu. Elle m'a raconté elle-même qu'elle ne cessait de les lui offrir et le suppliait de les retirer de ce monde, si peu digne d'estime, comme elle l'avait compris. Je songe parfois au jour où ces enfants goûteront les joies éternelles et verront qu'ils les doivent à leur mère; et je me dis : Quelle actions de grâces ne lui rendront-ils pas? Quelle augmentation de gloire accidentelle ne recevra-t-elle pas elle-même, en contemplant leur bonheur? Mais d'un autre côté quelle infortune pour ceux qui n'auront pas été élevés par leurs parents comme les enfants de Dieu, car ils le sont plus encore que de leurs parents, quand ils se verront dans leur compagnie en enfer? Que de malédictions ne se lanceront-ils pas les uns aux autres! Quel ne sera pas leur désespoir!

Je reviens à mon sujet. Casilde, voyant donc qu'elle ne récitait plus même son chapelet qu'avec ennui, craignit beaucoup de voir ces dispositions empirer toujours plus. Il lui semblait évident qu'en entrant dans ce monastère, elle assurait son salut; aussi prit-elle la ferme résolution de s'y renfermer. Or, un matin, elle arrive avec sa mère et sa sœur, quand une occasion se présente de les introduire dans le monastère : mais on était loin de se douter de ce qu'elle ferait. Dès qu'elle se vit à l'intérieur, personne ne pouvait la déterminer à en sortir. Elle répandait tant de larmes pour qu'on la laissât, elle faisait des réflexions si élevées que toutes les Sœurs en étaient dans l'admiration. Sa mère se réjouissait sans doute dans son cœur, mais, comme elle redoutait les proches parents, elle ne voulait pas que sa fille restât, car on n'eût pas manqué de dire qu'elle avait elle-même suggéré cette démarche. Tel était aussi l'avis de la prieure. A ses

yeux, l'enfant était trop jeune et sa vocation avait besoin d'être éprouvée quelque temps. Tout cela se passait dans la matinée; mais on dut rester là jusqu'au soir et appeler son confesseur. On fit venir aussi le mien qui était le père maître Dominique, dont j'ai déjà parlé au début, bien que je ne fusse pas alors dans ce monastère[1]. Ce Père comprit immédiatement que l'esprit du Seigneur animait Casilde et il l'encouragea vivement, malgré tout ce qu'il eut à souffrir de la part des parents. C'est ainsi que devraient agir tous ceux qui prétendent travailler à la gloire de Dieu, quand ils voient une âme appelée à le servir, et ne pas se laisser conduire autant qu'ils le font par des vues humaines. Ce Père promit à Casilde de lui prêter son concours et de la faire rentrer au monastère un autre jour.

Se laissant enfin persuader par les nombreuses raisons qu'on lui donnait pour ne point faire retomber la faute sur sa mère, elle sortit pour cette fois du couvent. Or comme ses désirs de la vie du Carmel allaient toujours grandissant, sa mère commença à en parler aux proches parents. Elle le fit dans le plus grand secret, pour n'en rien laisser savoir au fiancé. Mais on répondait que c'était un enfantillage, que Casilde devait attendre d'ailleurs l'âge requis, car elle n'avait pas encore douze ans. Elle répliquait de son côté : « Puisque l'on me trouve assez âgée pour me marier et me laisser dans le monde, pourquoi ne le serais-je pas pour me donner à Dieu? » Ses réflexions manifestaient clairement que ce n'était point elle qui parlait.

Tout cela ne put demeurer si secret que le fiancé n'en eût connaissance. Dès qu'elle le sut, il lui sembla qu'elle ne pouvait pas attendre son retour. Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, se trouvant chez

1. C'était en 1573. La Sainte se trouvait alors à Salamanque. — Il s'agit du P. Dominique Bagnès.

son aïeule qui était aussi sa future belle-mère et qui ignorait son projet, elle la pria avec instances de la laisser aller avec sa gouvernante prendre un peu de récréation à la campagne. L'aïeule y consentit pour lui faire plaisir; elle voulut même que ce fût en voiture et en compagnie de ses domestiques. Doña Casilde donna alors à l'un d'eux un peu d'argent, en lui recommandant d'aller porter des fagots ou des sarments à la porte du monastère et de l'y attendre. Puis elle fit faire beaucoup de détours à la voiture, de telle sorte que l'on passât près du couvent. Dès qu'elle fut en face de la porte, elle chargea un domestique d'aller au tour demander un verre d'eau sans dire pour qui c'était, et elle s'empressa alors de descendre. On lui dit qu'on lui apporterait là le verre d'eau, mais elle ne le voulut pas. Comme les sarments étaient déjà à la porte, elle fit dire aux Sœurs de venir les prendre et se tint tout auprès. Dès que la porte s'ouvrit, elle entra et alla embrasser une statue de Notre-Dame, en répandant des larmes et en conjurant la prieure de ne pas la renvoyer. Durant ce temps, les serviteurs jetaient les hauts cris et frappaient la porte à coups redoublés. Casilde alla leur parler à la grille du parloir, leur déclara que pour rien au monde elle ne voulait sortir et leur dit d'aller en prévenir sa mère. Les femmes qui l'avaient accompagnée lui manifestaient leur désolation, mais tout cela la touchait peu. Sa grand'mère, informée de l'événement, voulut sans retard se rendre au monastère. Mais en définitive ni elle, ni l'oncle de Casilde, ni son fiancé qui, à son retour, insista beaucoup pour lui parler à la grille, ne purent rien obtenir; leur présence n'était pour elle qu'un tourment; et quand ils étaient partis, elle se trouvait plus ferme dans son dessein. Son fiancé, après toutes sortes de lamentations, lui représentait qu'elle pourrait mieux servir Dieu en répandant des aumônes. A cela elle répondait

qu'il les fît lui-même ; et à toutes ses autres raisons, elle répliquait qu'elle était obligée avant tout de sauver son âme ; qu'elle se reconnaissait faible ; qu'au milieu des dangers du monde elle compromettrait son salut ; enfin qu'il n'avait pas à se plaindre d'elle, car si elle le laissait, c'était pour servir Dieu, et que par conséquent, elle ne lui faisait point injure. Voyant qu'il n'était nullement satisfait de toutes ces réponses, elle se leva et le laissa là. Elle n'avait nullement été impressionnée par lui ; au contraire, elle en fut complètement dégoûtée. Quand, en effet, une âme voit la vérité à la lumière divine, elle se sent stimulée contre les tentations et les entraves du démon. C'est Sa Majesté qui combat pour elle, et dans cette circonstance on vit bien clairement que ce n'était point elle qui parlait.

Son fiancé et ses proches parents, voyant donc combien ils avaient peu réussi à vouloir l'emmener de bon gré, songèrent à employer la force. Ils obtinrent un ordre du roi pour la tirer du monastère et la mettre en liberté. Durant le temps qu'elle fut au couvent, c'est-à-dire depuis la fête de l'Immaculée Conception jusqu'à celle des Saints Innocents[1], jour où on la fit sortir, elle ne portait point l'habit religieux ; mais elle s'acquittait de tous les exercices de la communauté, comme si elle en avait été revêtue, et sa joie était très grande. Ce jour-là donc, ses parents vinrent accompagnés des gens de la justice et la conduisirent dans la maison d'un gentilhomme. Elle disait, toute baignée de larmes : « Pourquoi me tourmentez-vous ainsi, puisque cette mesure ne vous servira de rien ? » Elle reçut alors divers assauts soit de religieux, soit d'autres personnes qui cherchaient à la dissuader de son projet : les uns semblaient voir dans

1. Du 8 au 28 décembre 1573.

sa conduite un enfantillage, les autres voulaient qu'elle gardât sa situation. Je serais trop longue si je racontais toutes les discussions qui eurent lieu alors et la manière dont elle sut en triompher. Elle étonnait tout le monde par ses reparties.

Voyant tous leurs efforts inutiles, les proches parents la conduisirent dans la maison de sa mère pour l'y retenir quelque temps. Celle-ci, fatiguée de toute cette agitation, ne la soutenait en rien; elle semblait plutôt lui être opposée. Mais peut-être voulait-elle par là l'éprouver davantage; c'est d'ailleurs ce qu'elle m'a affirmé depuis; et elle est si sainte qu'on ne peut manquer d'ajouter foi à sa parole. L'enfant cependant ne comprenait pas l'attitude de sa mère. Quant à son confesseur, il lui était complètement opposé. Elle n'avait donc pour appui que Dieu et une demoiselle de compagnie de sa mère. Aussi, elle vécut dans le chagrin et les épreuves jusqu'à ce qu'elle eut terminé ses douze ans. Elle comprit alors que ses parents, ne pouvant lui enlever son idée d'être religieuse, songeaient à la faire entrer dans le monastère où était sa sœur, parce que l'austérité y était moins grande que chez nous[1]. Aussitôt, elle résolut de ne négliger aucun moyen de réaliser son dessein. Or voici ce qui arriva.

Un jour qu'elle était allée entendre la messe avec sa mère, une fois à l'église elle voit sa mère entrer au confessionnal; elle prie aussitôt sa gouvernante d'aller demander à l'un des Pères qui desservaient cette église de célébrer une messe à ses intentions. Dès qu'elle la voit partir, elle met ses pantoufles dans sa manche, relève un peu sa robe et court à toutes jambes à notre monastère qui était assez loin. La gouvernante, ne la retrouvant pas, se précipite à sa

1. Doña Marie qui était chez les dominicaines.

recherche; elle s'en approchait déjà quand elle pria un homme de l'arrêter; mais celui-ci s'étant senti retenu, comme il l'a déclaré ensuite, la laissa passer. Casilde, à peine arrivée au monastère, ferma la première porte et appela au tour. Elle était déjà dans la clôture quand la gouvernante se présenta. On lui donna immédiatement l'habit religieux, et ainsi furent couronnées de succès les dispositions si heureuses qu'elle avait reçues de Dieu.

Sa Majesté commença aussitôt à la récompenser par des faveurs spirituelles; et elle le servait avec la joie la plus vive, l'humilité la plus profonde et un détachement complet. Béni soit à jamais Celui qui donna tant de paix sous les pauvres vêtements de bure à celle qui était si attachée aux parures les plus rares et les plus riches! Ces nouveaux vêtements ne lui enlevaient pas toutefois les grâces naturelles dont le Seigneur l'avait douée tout en l'enrichissant de grâces spirituelles. Son caractère, son intelligence, avaient tant de charmes, que toutes les Sœurs en étaient portées à bénir Dieu. Plaise à Sa Majesté qu'il y ait beaucoup d'âmes qui répondent ainsi à son appel[1].

1. Doña Casilde prit l'habit de la *réforme* sous le nom de Casilde-Julienne de la Conception. Elle fit profession le 13 janvier 1577, sortit avec un bref du Pape de la *réforme* en 1581 pour des raisons qui ne sont pas encore éclaircies. Elle devint abbesse de Sainte-Gadée du Cid, près de Burgos, — couvent des Franciscaines déchaussées qu'elle gouverna longtemps.

CHAPITRE XII

Elle raconte la vie et la mort d'une religieuse que Notre-Seigneur amena à ce même monastère, et qui s'appelait Béatrix de l'Incarnation. La vie de cette religieuse a été parfaite et sa mort si sainte qu'il est juste d'en rappeler le souvenir.

Une demoiselle, appelée doña Béatrix Ognez, qui avait des liens de parenté avec doña Casilde, était entrée quelques années avant elle dans ce monastère. Les rares vertus dont le Seigneur ornait son âme causaient l'admiration de toute la communauté. Les Sœurs et la prieure attestent qu'elles n'ont jamais rien remarqué qui indiquât la moindre imperfection dans tout le cours de sa vie, ou altérât la sérénité de son visage. On voyait en elle une joie modeste qui indiquait visiblement la douce paix de son âme. Le silence qu'elle gardait n'avait rien d'ennuyeux pour les autres. Si elle était extrêmement fidèle à l'observer, elle le faisait d'une manière qui n'avait rien de singulier. On ne l'a jamais entendue prononcer une parole qui pût lui être reprochée. Jamais elle n'a dit un mot de contestation ou d'excuse; et cependant la prieure pour l'éprouver, comme c'est l'usage dans nos monastères, ne manquait pas de l'accuser de choses qu'elle n'avait pas faites. Elle ne se plaignit jamais de rien, ni d'aucune Sœur. Elle ne causa d'ennui à personne, ni par ses manières, ni par ses paroles, dans quelque emploi qu'elle se trouvât. Elle ne donna point l'occasion de remarquer en elle une seule imperfection. On ne trou-

vait jamais de motif pour la reprendre d'une faute au chapitre, et cependant les manquements que les zélatrices y font remarquer sont bien minimes. Il régnait en elle une harmonie admirable tant pour l'intérieur que pour l'extérieur; cette sérénité lui venait de ce qu'elle ne cessait de songer à l'éternité et au but pour lequel Dieu nous a créés. Ses paroles ne respiraient que la louange de Dieu et les plus vives actions de grâces. Enfin son oraison était continuelle.

Quant à l'obéissance, elle n'y manqua jamais. Elle exécutait avec promptitude, perfection et allégresse, tout ce qu'on lui commandait. Sa charité pour le prochain était très vive. Aussi disait-elle qu'elle se laisserait volontiers mettre en pièces pour chacun des hommes pourvu qu'à ce prix ils ne perdissent pas leur âme et eussent le bonheur de posséder au ciel son frère Jésus-Christ : c'est ainsi qu'elle appelait Notre-Seigneur. Ses souffrances, qui furent très grandes par suite de maladies terribles dont je parlerai plus loin et de douleurs très vives, elles les endura avec autant de joie et de contentement que si elle avait été comblée de faveurs et de délices. Notre-Seigneur devait évidemment lui faire sentir cette joie au plus intime de son âme; sans cela, elle n'aurait pu les supporter avec tant d'allégresse.

Or, un jour, à Valladolid même, on conduisait au supplice du feu quelques grands criminels. Elle devait savoir qu'ils ne s'étaient pas préparés à la mort comme il convenait. Elle en fut tellement affligée qu'elle s'en alla tout en larmes se jeter aux pieds de Notre-Seigneur et le supplier avec les plus vives instances de sauver les âmes de ces infortunés. En échange de ce qu'ils méritaient ou afin d'obtenir leur salut éternel, car je ne me rappelle pas exactement les paroles qu'elle prononça, elle lui demandait pour le reste de sa vie tous les travaux et toutes les peines qu'elle pourrait

supporter. Or, cette nuit-là même, elle sentit la fièvre pour la première fois, et elle ne cessa plus de souffrir jusqu'à sa dernière heure. Quant aux criminels, ils firent une sainte mort. Il semble donc bien que Dieu avait exaucé sa prière. Elle ne tarda pas à avoir dans les intestins un abcès qui lui causait des souffrances si aiguës qu'elle avait bien besoin, pour les supporter avec patience, de toutes les grâces dont le Seigneur l'avait comblée. Cet abcès se trouvait à l'intérieur, de telle sorte que les remèdes, ne pouvant l'atteindre étaient inutiles. Le Seigneur voulut qu'il s'ouvrît de lui-même et rejetât son pus; la malade se trouva alors un peu mieux de ce mal. Mais altérée de souffrances comme elle l'était, elle ne se contentait plus de maux ordinaires. Un jour de fête de la Sainte Croix, elle se sentit tellement dévorée du désir de souffrir en entendant un sermon, qu'aussitôt la cérémonie terminée, elle s'en allait, tout en sanglots, se jeter sur son lit. Comme on lui demandait ce qu'elle avait, elle répondit : « Suppliez Dieu de m'envoyer beaucoup de travaux, et avec cela je serai contente. »

Elle s'ouvrait à la prieure de toutes les affaires de son âme et y trouvait de la consolation. Dans tout le cours de sa maladie, elle ne donna jamais la moindre peine à personne. Elle se soumettait strictement à l'infirmière et n'aurait pas voulu même boire un peu d'eau sans sa permission. Que des âmes adonnées à l'oraison demandent des travaux, quand elles n'en ont point, cela est très ordinaire; mais ils ne sont pas nombreux ceux qui, s'en voyant envahis, se réjouissent de les endurer. Le mal de cette Sœur était si violent qu'elle vécut peu de temps. Ses douleurs étaient devenues excessives. Il se forma un abcès au fond de la gorge qui ne lui permettait plus de rien avaler. Comme la prieure la consolait sans doute en présence de plusieurs Sœurs et l'encourageait à supporter de

telles souffrances, elle répondit qu'elle n'avait aucune peine de souffrir et qu'elle ne changerait pas son état pour celui des Sœurs qui jouissaient d'une santé excellente. Elle se tenait si bien en la présence de ce souverain Seigneur pour l'amour duquel elle souffrait, qu'elle veillait le plus possible à ne point laisser soupçonner toutes les tortures qu'elle endurait; c'était seulement quand la douleur était excessive, qu'elle laissait échapper quelque plainte légère.

Elle était à ses yeux la créature la plus misérable qu'il y eût sur la terre. Aussi dans toute sa conduite elle manifestait une humilité profonde. Lorsqu'elle entendait parler des vertus des autres, elle éprouvait une vive allégresse. Sa mortification était extraordinaire; elle mettait tant d'adresse à se priver de toute satisfaction, qu'on ne s'en apercevait pas, à moins d'y regarder de bien près. Elle semblait ne plus vivre et ne plus converser avec les créatures, tant elle était indifférente à tout. Elle gardait toujours la même paix au milieu de toutes les difficultés; et on ne la vit jamais perdre sa sérénité. Aussi une Sœur lui dit un jour qu'elle ressemblait à ces personnes tellement attachées à leur honneur qu'elles préfèrent mourir de faim plutôt que de faire connaître leur pénurie au dehors. Les religieuses ne pouvaient croire qu'elle fût insensible à certaines choses malgré tout son calme apparent. Chaque fois qu'elle s'acquittait de son travail et de son emploi, c'était avec une telle pureté d'intention qu'elle n'en laissait point perdre le mérite. Elle disait aux Sœurs : *La plus petite chose est d'un prix inestimable quand on la fait par amour pour Dieu. Nous ne devrions pas faire un mouvement des yeux, mes Sœurs, si ce n'est par amour pour Lui et dans le but de Lui plaire.*

Elle ne se mêlait jamais de ce dont elle n'était point chargée; voilà pourquoi elle ne voyait point les fautes des autres, mais seulement les siennes. Le moindre

éloge qu'on lui adressait lui causait tant de peine, que, pour ne point chagriner les autres, elle veillait avec soin à ne pas parler de leurs vertus en leur présence.

Elle ne recherchait jamais le moindre délassement par une promenade au jardin, et ne demandait aucune distraction aux choses créées. C'eût été, disait-elle, une indélicatesse de procurer quelque allégement aux douleurs que Notre-Seigneur lui envoyait. Aussi ne demandait-elle jamais rien pour elle-même, mais elle se contentait de ce qu'on lui donnait. Ce lui eût été, affirmait-elle encore, un tourment de chercher une consolation en dehors de Dieu. J'ai voulu me renseigner sur son genre de vie près des Sœurs du monastère, et aucune n'a jamais rien vu en elle qui n'indiquât une âme d'une haute perfection.

Enfin arriva le temps où Notre-Seigneur voulut la retirer de ce monde. Comme les douleurs augmentaient et que ses maux se multipliaient, les Sœurs allaient de temps en temps la visiter dans le but de louer Notre-Seigneur en voyant son contentement. Le chapelain surtout, qui confessait les Sœurs du monastère, et qui était un grand serviteur de Dieu, manifesta le plus vif désir de se trouver à sa mort. Étant son confesseur, il la considérait comme une sainte. Dieu daigna exaucer son désir. La malade avait reçu l'extrême-onction et conservait une complète lucidité d'esprit quand on le fit venir pour la réconcilier, cette nuit-là, s'il en était besoin, et l'aider à bien mourir. Or, un peu avant 9 heures, et un quart d'heure environ avant d'expirer, elle fut, en sa présence et celle de toutes les Sœurs, entièrement délivrée de ses douleurs. Elle leva les yeux avec une paix ineffable; une telle allégresse se répandit sur son visage qu'il était resplendissant. Elle semblait fixer quelque objet qui causait en elle cette jubilation, car elle sourit par deux fois. Toutes les Sœurs et le prêtre qui se

trouvaient là éprouvèrent une telle joie et une telle allégresse spirituelles, qu'ils ne savaient comment l'exprimer si ce n'est en disant qu'ils se croyaient au ciel. Elle était donc inondée de ce bonheur dont je viens de parler, et ne cessait d'avoir les yeux élevés vers le ciel quand elle expira, tandis que son corps prenait une beauté angélique. Nous pouvons bien croire, d'après les lumières de la foi et la sainteté de sa vie, que Dieu l'a introduite dans le repos éternel en retour du désir si ardent qu'elle avait eu de souffrir pour lui.

Le chapelain affirme, et il l'a dit à beaucoup de personnes, qu'au moment où on déposa le corps dans la sépulture, il sentit s'en exhaler un parfum très pénétrant et très suave. La sacristine assure, de son côté, qu'elle n'a trouvé aucune diminution dans la cire qui brûla à l'enterrement et à l'office funèbre. Tout cela peut bien se croire, si nous considérons la miséricorde de Dieu. Je racontais un jour ces choses à un Père de la Compagnie de Jésus à qui cette Sœur s'était confessée durant beaucoup d'années et avait ouvert son âme. Il me répondit que tout cela ne lui paraissait pas exagéré et qu'il ne s'en étonnait point, car il savait combien Notre-Seigneur se communiquait à cette âme. Plaise à Sa Majesté mes filles, que nous sachions profiter des exemples d'une Sœur si sainte et de ceux d'autres compagnes en grand nombre que Dieu nous donne dans nos monastères! Peut-être je raconterai quelques faits de ces ferventes religieuses, afin d'encourager à marcher sur leurs traces celles dont la générosité est faible et de nous stimuler toutes à bénir le Seigneur, qui fait resplendir sa grandeur dans de pauvres petites femmes.

CHAPITRE XIII

Elle raconte comment et par qui fut fondé le premier monastère des Carmes déchaussés de la règle primitive en 1568.

Comme je l'ai dit[1], le Père Antoine de Jésus, prieur du couvent de Sainte-Anne à Médina, et le Père Jean de la Croix avaient convenu avec moi que, si l'on érigeait un monastère de Carmes déchaussés vivant sous la règle primitive, ils seraient les premiers à y entrer. C'était avant mon départ pour la fondation de Valladolid. Ne trouvant aucun moyen d'avoir une maison, je ne cessais de recommander ce projet à Notre-Seigneur. J'ai déjà raconté que j'étais satisfaite de ces deux Pères. Le Père Antoine de Jésus avait enduré, dans le cours de l'année qui venait de s'écouler depuis que nous ne nous étions vus, diverses sortes de travaux; et il les avait supportés avec beaucoup de perfection. Quant au Père Jean de la Croix, il n'avait pas besoin d'une nouvelle épreuve, car même durant son séjour au milieu des Pères mitigés[2], il n'avait cessé de mener une vie très parfaite et très religieuse.

Notre-Seigneur, qui m'avait donné le principal, en me donnant ces religieux pour commencer l'œuvre, daigna m'accorder tout le reste. Un gentilhomme

1. Cf. les ch. II et III.

2. La Sainte dit *los del paño, calzados : les pères du drap, chaussés*, pour bien les distinguer des nouveaux Pères de la réforme qui, au lieu de porter des habits de drap, étaient vêtus de bure et déchaussés.

d'Avila, nommé don Raphaël, à qui je n'avais jamais parlé, apprit, je ne sais comment, car je ne me le rappelle pas, que l'on voulait fonder un monastère de Carmes déchaussés. Il vint m'offrir une maison qu'il possédait dans une petite localité où il y avait très peu d'habitants, pas même vingt, mais je n'en suis pas sûre maintenant. C'est là que logeait un fermier qui y recueillait les revenus de ses propriétés. Je vis bien ce qu'elle devait être ; cependant j'en bénis Notre-Seigneur, et je remerciai le gentilhomme. Il me dit que cette maison se trouvait sur la route de Médina del Campo, par où je devais passer pour me rendre à la fondation de Valladolid ; et puisque c'était mon chemin direct, je pourrais la voir. Je le lui promis et je visitai en effet la maison.

Je partis d'Avila de grand matin au mois de juin avec une Sœur[1] et le Père Julien d'Avila, l'ecclésiastique dont j'ai parlé, qui était le chapelain de Saint-Joseph d'Avila et qui m'assistait dans toutes mes courses. Comme nous ne savions pas le chemin, nous nous égarâmes. La localité étant peu connue, on ne pouvait guère nous renseigner. Nous marchâmes ainsi tout le jour ; aussi la fatigue fut grande, parce que le soleil était très ardent. Quand nous pensions être sur le point d'arriver, on nous disait qu'il y avait encore autant de chemin à faire. Je n'oublierai jamais la fatigue et les ennuis de ce voyage. Enfin nous arrivâmes peu avant la nuit. En entrant dans la maison, je vis qu'elle était si malpropre et encombrée de moissonneurs, que nous n'osâmes pas nous y arrêter pour passer

1. Au mois de juin 1568. Il s'agit de la Sœur Antoinette du Saint-Esprit, l'une des quatre premières religieuses de la Réforme. Cette Sœur accompagna la Sainte dans ses voyages à Médina, Malagon, Valladolid et Tolède. Elle fut à la fondation de Grenade et de Malaga. Elle mourut saintement le 7 juillet 1595.

la nuit. Elle se composait d'un porche passable, d'une chambre avec son alcôve, d'un galetas et d'une petite cuisine. Voilà tout l'édifice qui devait servir de monastère. Il me sembla que l'on pouvait faire du porche une église; le galetas s'adaptait bien pour un chœur, et la chambre servirait de dortoir.

Ma compagne, qui était pourtant bien meilleure que moi et très adonnée à la pénitence, ne pouvait s'imaginer que je voulusse établir là un monastère; aussi elle me dit : « En vérité, ma Mère, vous ne trouverez personne, si fervent qu'il soit, qui puisse supporter cela; veuillez donc renoncer à votre projet. »

Le Père Julien, qui était avec moi, pensait comme ma compagne; néanmoins il n'osa pas me contredire quand je lui eus manifesté mes plans. Nous allâmes ensuite à l'église pour y passer la nuit : mais, je l'avoue, fatigués comme nous l'étions, nous eussions bien désiré ne pas la passer à veiller.

Dès notre arrivée à Médina, je parlai au Père Antoine et lui racontai ce qui en était. Je lui demandai s'il se sentait le courage d'aller passer quelque temps dans cette localité, et l'assurai que Dieu ne tarderait pas à tout arranger; car l'important était de commencer. Je contemplais alors, ce semble, d'une manière claire ce que le Seigneur a réalisé depuis; je le voyais avec la même certitude pour ainsi dire qu'aujourd'hui. Beaucoup d'autres choses qui ne se sont pas encore accomplies m'ont été montrées; du moins, à l'heure où j'écris ces lignes, on a déjà, grâce à la bonté de Dieu, érigé dix monastères de Carmes déchaussés[1].

Je fis remarquer, en outre, au Père Antoine qu'il

1. Ces monastères sont ceux de Durvelo 1568, transféré à Mancéra 1570, Pastrana 1569, Alcala de Hénarès 1570, Altomira 1571, La Roda 1572, Grenade 1573, La Peñuela 1573, Séville 1574, Almodovar 1575.

ne devait point s'imaginer obtenir la permission du provincial sortant[1] et celle du provincial en charge[2], dont nous avions besoin, comme je l'ai dit au début, s'ils nous voyaient dans une belle maison. D'ailleurs nous ne pouvions nous la procurer. De plus, une fondation dans cette petite localité et cette demeure n'avaient rien qui fût de nature à éveiller les susceptibilités.

Ce Père avait reçu de Dieu plus de courage que moi. Aussi il me répondit que non seulement il était prêt à aller vivre là, mais encore dans une vile étable. Quant au Père Jean de la Croix, il était animé des mêmes sentiments. Il nous restait donc à obtenir l'autorisation des deux provinciaux dont j'ai parlé, puisque c'était à cette condition que Notre Père général avait permis de fonder[3]. J'espérais bien que Notre-Seigneur nous aiderait à l'obtenir. Aussi je priai le Père Antoine de ne rien négliger pour trouver quelques aumônes afin de réparer la maison, et je partis en compagnie du Père Jean de la Croix à la fondation de Valladolid, dont j'ai fait le récit. Comme nous demeurâmes plusieurs jours sans clôture à cause des ouvriers qui disposaient la maison en monastère, j'eus le loisir d'informer ce Père de tout notre genre de vie, de telle sorte qu'il comprit parfaitement chacune de nos pratiques, celles qui concernent les mortifications, comme celles qui regardent la charité et nos récréations en commun. Tout se passe avec tant de mesure dans nos récréations, qu'elles servent à découvrir nos fautes et à prendre un peu de repos pour supporter la rigueur de la règle. Ce Père était si parfait que pour ma part j'avais beaucoup plus à apprendre de

1. Le P. Ange de Salazar.
2. Le P. Alphonse Gonzalez.
3. Le T. R. P. Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne.

lui, que lui de moi. Mais tel n'était pas le but que je poursuivais alors; je ne songeais qu'à l'instruire de notre genre de vie.

Il plut à Dieu que le provincial de notre Ordre, à qui je devais demander l'autorisation de fonder un monastère de Carmes déchaussés, se trouvât à Valladolid. Il s'appelait le Père Alphonse Gonzalez; c'était un vieillard très recommandable et sans malice aucune. Quand je lui présentai ma requête, je lui exposai toutes sortes de raisons, et lui parlai du compte qu'il aurait à rendre à Dieu s'il empêchait une œuvre de cette excellence. D'un autre côté, Sa divine Majesté, qui voulait qu'elle se réalisât, l'inclinait fortement à nous être favorable. Madame doña Marie de Mendoza et son frère, l'évêque d'Avila, qui nous a toujours encouragés et soutenus, arrivèrent sur ces entrefaites. Ils finirent par déterminer ce Père et son prédécesseur, le P. Ange de Salazar, dont je redoutais le plus la résistance. Il se trouva que ce dernier avait alors besoin de la protection de doña Marie de Mendoza pour une affaire importante. Cette circonstance, je crois, dut l'influencer beaucoup; néanmoins alors même qu'elle n'eût pas existé, Notre-Seigneur lui eût inspiré de nous seconder, comme il l'avait fait pour notre Père général, qui cependant en était bien éloigné.

O grand Dieu! que de choses j'ai vues dans ces fondations qui paraissaient impossibles! Mais comme Sa Majesté les aplanissait facilement! Quelle n'est pas ma confusion après tout ce que j'ai vu, de n'être pas meilleure! J'en suis épouvantée, en écrivant ces lignes. Je souhaite que Notre-Seigneur manifeste à tout l'univers que nous, ses créatures, nous n'avons presque rien fait pour réaliser ces fondations. C'est lui qui a tout disposé. Lui seul pouvait, en partant de débuts si humbles, élever l'édifice à la hauteur où nous le voyons maintenant. Qu'Il en soit à jamais béni! Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIV

Elle continue le récit de la fondation du premier monastère des Carmes déchaussés. Elle donne quelques détails sur la vie qu'on y mena et raconte le bien spirituel que Notre-Seigneur opéra dans tous les environs pour son bonheur et sa gloire.

L'autorisation des deux provinciaux une fois obtenue, il me sembla qu'il ne me manquait plus rien. Il fut donc décidé que le P. Jean de la Croix se rendrait à la maison dont j'ai parlé[1] et l'arrangerait de façon à la rendre quelque peu habitable. Toute ma préoccupation était que l'on commençât sans retard, tant je craignais de nouveaux obstacles. Et c'est ce qu'on fit.

Le P. Antoine avait déjà recueilli quelque chose de ce qui était nécessaire. Nous lui donnions ce que nous pouvions; mais c'était peu de chose. Il vint me voir plein de joie à Valladolid, et m'annonça les aumônes qu'il avait reçues; et c'était très peu. Néanmoins il était bien pourvu d'horloges; il en avait cinq. Comme je trouvais cela très charmant, il me dit qu'il voulait avoir les heures bien réglées et ne pas se trouver pris au dépourvu. Or je crois qu'il n'avait pas même de quoi se coucher. Faute d'argent, on mit peu de temps aux réparations de la maison, malgré tout ce qu'on

1. Ceci se passait à la fin de sept. 1.568.

aurait voulu faire. Une fois les travaux terminés, le P. Antoine se démit plein de joie de sa charge de prieur et fit profession de la règle primitive. On lui disait, il est vrai, de tenter d'abord un essai, mais il n'écouta pas ce conseil. C'est avec le plus grand contentement du monde qu'il partit vers sa maisonnette, où se trouvait déjà le P. Jean.

Il m'a raconté qu'en arrivant en vue de cette localité, il avait ressenti une joie intérieure très vive. Il lui semblait avoir enfin rompu pour toujours avec le monde, en renonçant à tout et en se réfugiant dans cette solitude. Mais ni lui ni le P. Jean de la Croix, ne se troublèrent du mauvais état de la maison; l'un et l'autre, au contraire, s'y considéraient comme au milieu des plus pures délices[1]. O grand Dieu ! comme la paix de l'âme dépend peu des beaux édifices et des joies du dehors ! Aussi je vous le demande pour l'amour de Notre-Seigneur, mes Sœurs et mes Pères, veillez avec soin à ne jamais rechercher des maisons vastes et somptueuses. Considérons nos vrais fondateurs, ces saints religieux dont nous descendons. Nous le savons, c'est par le chemin de la pauvreté et de l'humilité qu'ils sont parvenus à la possession de Dieu.

Pour moi j'ai constaté qu'il y a, en vérité, plus d'esprit intérieur et même de joie intime, quand le corps ne semble pas avoir tout à souhait, que lorsqu'il est dans une vaste habitation et à l'aise. Quel avantage pouvons-nous tirer d'un édifice, si grand qu'il soit? Est-ce que notre demeure habituelle n'est pas une cellule? Qu'elle soit spacieuse et bien ornée, que nous

1. Il avait déjà 58 ans lorsqu'il entreprit la Réforme avec saint Jean de la Croix.

C'est à Médina qu'il renonça entre les mains du P. Provincial à la mitigation d'Eugène IV et à son office de Prieur, et depuis ce jour il ne voulut plus manger de viande. Il partit pour Durvelo le 27 novembre. — *Reforma*, l. II, c. 20.

importe? Nous n'avons pas à en contempler les murailles! Considérons que nous ne resterons pas toujours dans cette demeure, mais seulement le peu de temps que durera cette vie, si longue qu'elle soit. Tout nous deviendra suave, quand nous verrons que moins nous posséderons ici-bas, plus nous aurons de quoi jouir dans cette éternité où les demeures sont conformes à l'amour avec lequel nous aurons imité la vie de notre bon Jésus .Si, comme nous le disons, de tels débuts sont destinés à ramener à son observance primitive l'Ordre de la Vierge, sa Mère, notre Souveraine et notre Patronne, ne lui faisons pas, à elle et aux saints religieux nos devanciers, l'injure de ne point marcher sur leurs traces. Et si notre faiblesse ne nous permet pas de les imiter en tout, nous devons au moins veiller avec soin à les suivre dans les choses qui sont indifférentes à notre santé. Tout cela demande de nous un peu de sacrifice, mais ce sacrifice est doux, comme il le fut pour ces deux Pères; et une fois que nous nous sommes déterminés à l'accomplir, les difficultés cessent; il n'y a que le commencement qui coûte un peu.

Le premier ou le second dimanche de l'Avent de l'année 1568, je ne me rappelle pas lequel des deux, on célébra la première messe dans ce petit porche aussi pauvre, à mon avis, que l'étable de Bethléem[1].

Le Carême suivant, je passai par là en me rendant à la fondation de Tolède. J'y arrivai dans la matinée. Le P. Antoine de Jésus balayait le devant de la porte de l'église. Il avait l'air gai comme toujours. « Qu'est-ce que cela, mon Père, lui dis-je? qu'avez-vous fait du

1. C'était le 28 nov., premier dimanche de l'Avent, comme le prouve une copie que le P. Jérôme de Saint-Joseph fit du livre des professions et élections de Durvelo. Au début les religieux s'appelaient *frères*; mais peu après on donna le nom de pères aux prêtres et celui de frères aux autres. — *Reforma*, l. II, c. 20.

point d'honneur? » — Il me répondit, en me montrant la grande joie dont il jouissait : « Maudit soit le temps où j'en ai fait cas ! » — En entrant dans la petite église, je fus ravie de voir l'esprit de dévotion que le Seigneur y avait répandu. Je n'étais pas seule à partager ce sentiment ; deux marchands, de mes amis, qui m'avaient accompagnée de Médina, ne cessaient de pleurer. Il y avait là, en effet, tant de croix et tant de têtes de morts !

Je n'oublierai jamais une petite croix de bois placée au bénitier et sur laquelle était collée une image en papier représentant un Christ. Elle me donnait vraiment plus de dévotion que si elle eût été d'une matière artistement travaillée. L'ancien galetas servait de chœur ; comme il était élevé vers le milieu, on y pouvait réciter les heures, mais on devait se baisser beaucoup pour y entrer ; de là on entendait la messe ; aux deux angles de ce chœur donnant sur l'église, se trouvaient deux petits ermitages où l'on ne pouvait se tenir que couché ou assis ; ils étaient garnis de foin, parce que la localité est très froide. Le toit touchait presque la tête des Pères. On avait pratiqué à chacun de ces ermitages une petite lucarne d'où l'on voyait l'autel. Là, les Pères avaient deux pierres en guise d'oreillers, puis leurs croix et leurs têtes de morts. J'appris qu'après Matines ils n'allaient point prendre de repos, mais qu'ils restaient jusqu'à Prime en adoration. Leur oraison était tellement élevée qu'en se rendant à Prime, ils se trouvaient parfois tout couverts de neige sans avoir rien senti. Ils récitaient les Heures avec un autre Père mitigé qui les avait accompagnés sans cependant changer l'habit religieux à cause de ses grandes infirmités et un jeune profès qui n'était pas encore dans les ordres sacrés.

Ils allaient évangéliser beaucoup de localités environnantes qui étaient dans une ignorance profonde des vérités de la religion ; ce qui fut aussi pour moi

un motif de joie que le monastère fût établi en cet endroit; car il n'y en avait, me dit-on, aucun autre dans la région ni aucune ressource spirituelle ce qui me causait un chagrin profond. En très peu de temps, les Pères avaient déjà acquis un tel prestige que mon âme éprouva une très vive consolation à l'apprendre. Ils allaient donc prêcher à une lieue et demie et deux lieues, les pieds absolument déchaussés, sans avoir d'alpargates comme on les oblige depuis à en porter, malgré une couche épaisse de neige et les froids rigoureux de l'hiver. Après avoir prêché et entendu les confessions, ils revenaient fort tard prendre leur repas au monastère; mais ils étaient contents et toutes ces fatigues leur paraissaient peu de chose.

Leurs vivres étaient assez abondants; car on leur apportait des environs plus de provisions qu'ils n'en avaient besoin. Quelques gentilshommes de la région venaient se confesser à eux et leur offraient déjà des maisons plus vastes et un meilleur site. Parmi eux se trouva don Louis, seigneur de Cinq-Villes. Ce gentilhomme avait bâti une église pour y mettre un tableau représentant Notre-Dame, qui certes méritait bien d'être exposé à la vénération des fidèles, et que son père avait, par l'intermédiaire d'un marchand, envoyé de Flandre, je ne me souviens plus si c'est à son aïeule, ou à sa mère. Le marchand s'y était tellement affectionné, qu'il le garda de longues années et le fit rendre à l'heure de la mort. C'est un grand retable. De ma vie, je n'ai rien vu de plus beau, et beaucoup de personnes pensent de même.

Le P. Antoine de Jésus se rendit, sur la demande du gentilhomme, à cette localité. Il se sentit, à juste titre, tellement touché de dévotion en voyant le tableau qu'il accepta d'y transférer le monastère, bien qu'il n'y eût point d'eau de puits, et qu'il semblât absolument impossible d'en avoir. Cette localité s'appelle

Mancéra. Le gentilhomme bâtit donc pour les Pères un monastère conforme à leur profession, et petit; il leur donna, de plus, des ornements d'église. En un mot, il fit tout très bien.

Je ne veux pas omettre de raconter la manière dont le Seigneur donna de l'eau aux religieux; car elle a été regardée comme miraculeuse.

Le P. Antoine, prieur du monastère, se trouvant un jour après le dîner dans le cloître avec les religieux, parlait de la nécessité où l'on était d'avoir de l'eau. Se levant tout à coup, il prit le bâton dont il se servait d'ordinaire; puis, arrivé à un certain endroit du cloître, il fit, ce me semble, le signe de la croix; toutefois je ne me rappelle pas exactement ce détail du signe de la Croix, mais enfin il indiqua un endroit avec son bâton et dit : « Maintenant, creusez ici. » On avait à peine creusé quelque peu, qu'il jaillit une quantité d'eau si grande qu'on a même peine à vider le puits quand on veut le nettoyer. Cette eau est très bonne à boire. On en a puisé pour tous les travaux du monastère et, je le répète, elle n'a jamais tari. Plus tard, on a entouré le jardin d'un mur de clôture; on a cherché à y avoir de l'eau; on y a même installé une *noria* et dépensé beaucoup d'argent; mais jusqu'à présent on n'a rien trouvé qui vaille.

Je voyais donc cette maisonnette[1] qui naguère était inhabitable. Il y avait partout, ce me semble, un esprit de dévotion qui m'édifiait. Je fus mise au courant du genre de vie des religieux, de leurs mortifications, de leur oraison et du bon exemple qu'ils donnaient, par un gentilhomme et sa femme que je connaissais. Étant venus me voir de la localité voisine où ils habitaient, ils ne cessaient de me parler de leur sainteté et du grand bien qu'ils faisaient dans la région.

1. De Durvelo.

Aussi je ne me lassais pas d'en bénir Notre-Seigneur et j'éprouvais une joie intérieure très vive. Il me semblait voir inauguré un genre de vie qui devait contribuer largement à la prospérité de notre Ordre et à la gloire de Dieu. Plaise à Sa Majesté de le maintenir à cet état de perfection où il est aujourd'hui ! et alors mes vœux seront pleinement réalisés.

Les deux marchands qui m'avaient accompagnée me disaient que pour rien au monde ils n'auraient voulu avoir manqué de venir. Quel pouvoir que celui de la vertu ! Ils furent plus ravis de la pauvreté de ce monastère que de toutes leurs richesses personnelles. Leur âme en fut pleinement satisfaite et consolée.

Après avoir traité avec les Pères de plusieurs points, je les priai spécialement, faible et imparfaite comme je le suis, de modérer la rigueur de leurs pénitences : car elle était très grande. Il m'en avait coûté tant de désirs et de prières pour obtenir de Notre-Seigneur des religieux capables d'entreprendre une telle œuvre, je la voyais inaugurée sur des bases si parfaites, que je craignais de voir le démon chercher à ruiner leur santé avant la réalisation de mes espérances. Vu mon imperfection et mon peu de foi, je ne considérais pas que c'était là l'œuvre de Dieu et que Sa Majesté devait la faire prospérer. Quant aux Pères, comme ils possédaient les vertus qui me font défaut, ils firent peu de cas de mes paroles et ne se relâchèrent point de leurs austérités. Je partis donc inondée de consolation. Toutefois j'étais loin de rendre à Dieu de dignes actions de grâces pour une si haute faveur. Plaise à Sa Majesté que, par sa bonté, je sois digne de la glorifier en quelque chose et que je la paye de retour pour les bienfaits sans nombre dont je lui suis redevable ! Ainsi soit-il. Car, je le comprenais bien, c'était là une faveur beaucoup plus grande que celle qu'elle m'accordait de fonder des monastères de religieuses.

CHAPITRE XV

Elle raconte la fondation du monastère du glorieux Saint-Joseph, à Tolède en 1569.

Il y avait à Tolède un marchand respectable et vrai serviteur de Dieu, qui n'avait jamais voulu se marier. Sa vie était celle d'un catholique parfait. Il se distinguait par la sincérité de ses paroles et la pureté de ses mœurs. Il augmentait son bien à l'aide d'un commerce honnête, dans le but de faire une bonne œuvre qui serait très agréable à Dieu, quand il fut pris d'un mal mortel. Son nom était Martin Ramirez.

Un Père de la Compagnie de Jésus, appelé Paul Hernandez, à qui je m'étais confessée à l'époque où je me trouvais à Tolède pour traiter de la fondation de Malagon, eut connaissance de son état. Comme il désirait ardemment la fondation d'un de nos monastères dans cette ville, il alla le trouver. Il lui représenta la gloire immense de cette œuvre devant Dieu. Il lui montra, en outre, que les fondations de messes et les chapellenies qu'il voulait établir pouvaient être affectées au monastère; là on ferait certaines solennités et toutes les œuvres pies qu'il avait projeté de réserver à une paroisse de la ville. Le marchand, se voyant déjà très mal, comprit qu'il n'avait pas le temps de régler cette affaire. Il la remit donc entièrement entre les mains de son frère, Alphonse Alvarez Ramirez, et, cela fait, il rendit son âme à Dieu. Son choix était bon, car cet Alphonse Alvarez est un homme fort prudent, crai-

gnant Dieu, très véridique, charitable pour les pauvres, enfin un homme de beaucoup de bon sens. Je puis en parler de la sorte en toute vérité, parce que je l'ai vu et que j'ai souvent traité avec lui.

A la mort de Martin Ramirez, je me trouvais encore à la fondation de Valladolid. Le P. Paul Hernandez, de la Compagnie de Jésus, et Alphonse Alvarez m'écrivirent pour me rendre compte de ce qui se passait et me prier, si j'acceptais la fondation, de m'y rendre au plus tôt. Aussi je partis, peu après avoir mis en bon état notre maison de Valladolid. J'arrivai à Tolède la veille de la fête de Notre-Dame de l'Incarnation[1], et je me rendis à la maison de doña Louise, fondatrice de notre monastère de Malagon, chez laquelle j'avais logé d'autres fois. Cette dame me reçut avec la plus vive allégresse, à cause de l'affection profonde qu'elle me porte. J'avais amené avec moi deux Sœurs de Saint-Joseph d'Avila, grandes servantes de Dieu. On nous donna de suite, comme de coutume, un appartement où nous pouvions demeurer aussi recueillies que dans un monastère. Je me mis sans retard à traiter de nos affaires avec Alphonse Alvarez et son gendre, nommé Diégo Ortiz. Celui-ci, quoique très vertueux et théologien, était plus attaché à son sentiment qu'Alphonse Alvarez, et ne se rendait pas si facilement à la raison. Ils commencèrent à me demander beaucoup de conditions auxquelles je ne croyais pas pouvoir souscrire. Durant ces pourparlers, on cherchait à louer une maison pour la prise de possession du monastère; or, après avoir bien cherché, on n'en trouva aucune de convenable. D'un autre côté, je ne pouvais obtenir l'autorisation du gouverneur, auquel nous nous étions adressées, parce qu'il n'y avait pas d'archevêque. Cependant la dame qui nous donnait l'hospitalité ne

1. Le 24 mars 1569.

négligeait rien dans ce but, ainsi qu'un gentilhomme, chanoine de la cathédrale, nommé don Pierre Manrique, fils de l'*adelantado* de Castille. Ce chanoine était et est toujours un grand serviteur de Dieu; car il vit encore. Malgré son peu de santé, il entra quelques années après la fondation de ce monastère, dans la Compagnie de Jésus, où il se trouve encore actuellement. Il jouissait d'une grande autorité dans la ville, à cause de sa haute intelligence et de son mérite. Malgré tout, il ne pouvait m'obtenir la permission désirée. Quand on avait un peu calmé le gouverneur, on se heurtait à l'opposition des membres du Conseil. Par ailleurs, nous n'arrivions pas à nous entendre, Alphonse Alvarez et moi, à cause de son gendre dont il subissait l'influence. Aussi nous finîmes par rompre complètement.

Je ne savais plus que faire. Je n'étais venue à Tolède que pour la fondation, et je voyais que ce serait d'un effet très fâcheux que de partir sans la réaliser. Cependant le refus du gouverneur de me donner la permission me causait plus de peine que tout le reste. J'avais l'assurance que, si la prise de possession pouvait se réaliser, Notre-Seigneur pourvoirait à tout, comme il l'avait fait dans les autres fondations. Je pris donc le parti de m'adresser moi-même au gouverneur. Me rendant à une église située près de sa maison, je le fis prier d'avoir pour agréable de m'écouter. Plus de deux mois déjà s'étaient écoulés depuis que nous lui demandions la permission, et chaque jour il s'y montrait plus opposé. Lorsque je me trouvai en sa présence, je lui dis : « C'est une chose étrange que, tandis que des femmes veulent mener une vie de grande austérité et de perfection dans une clôture, il y ait des hommes qui, ne faisant aucune pénitence de ce genre et passant leur existence au milieu des plaisirs, mettent obstacle à des œuvres si agréables à Dieu. »

Je lui dis ces choses et beaucoup d'autres encore avec ce grand courage que le Seigneur mettait en moi. Son cœur fut touché, et avant de me retirer la permission m'était accordée. Je m'en allai très contente. Il me semblait qu'avec cela j'avais tout le reste, et cependant je n'avais encore rien plus. Toute ma richesse consistait en trois ou quatre ducats. Ils me servirent à acheter deux toiles peintes, parce que je n'avais pas de statue à placer au-dessus de l'autel ; à l'aide de cette somme je me procurai, en outre, deux paillasses et une couverture. Quant à la maison, on n'en parlait plus, dès lors que j'avais déjà rompu avec Alphonse Alvarez.

Un marchand de la ville, de mes amis, nommé Alphonse de Avila, qui n'avait jamais voulu se marier, qui se consacre à une foule de bonne œuvres, et en particulier à l'assistance des prisonniers, me dit de ne point me tourmenter ; il me chercherait lui-même une maison. Malheureusement il tomba malade.

Quelque temps auparavant, un religieux franciscain très saint, nommé le P. Martin de la Croix, était venu dans cette ville. Après y avoir séjourné peu de jours, il m'avait, en partant, adressé un jeune homme nommé Andrada qu'il confessait, et qui certes était loin d'être riche, mais bien pauvre au contraire. Il lui avait recommandé de faire tout ce que je lui dirais. Or un jour ce jeune homme vint me trouver au moment où j'entendais la messe dans une église et me raconta ce que lui avait dit le saint religieux ; je devais être certaine, ajouta-t-il, qu'il ferait pour moi tout ce qui dépendrait de lui, mais il ne pouvait nous aider que de sa personne. Je lui exprimai ma reconnaissance. Toutefois je trouvai plaisant, et mes compagnes surtout, que le saint nous eût envoyé un tel aide, car il ne semblait guère apte à traiter avec des Carmélites déchaussées.

La permission de fonder était donc obtenue, et je n'avais personne pour m'aider ; je ne savais que faire, ni à qui m'adresser pour nous trouver une maison à louer. Je me souvins alors du jeune homme que m'avait envoyé le P. Martin de la Croix, et j'en parlai à mes compagnes. Elles se mirent à rire beaucoup de moi. Leur avis était que je ne devais pas me servir de lui, car cela n'aboutirait qu'à divulguer l'affaire. Je refusai de les écouter. Ce n'était pas, selon moi, sans quelque mystère que ce jeune homme m'avait été envoyé par le serviteur de Dieu. J'avais donc confiance qu'il ferait quelque chose. Aussi, je l'envoyai chercher. Je lui racontai, sous le plus grand secret, ce qui se passait et le priai de me chercher une maison à louer, en ajoutant que je fournirais une caution pour la location. Celui qui devait me servir de caution était le bon Alphonse de Avila, qui, comme je l'ai dit, était tombé malade. Andrada trouva la chose très facile et m'assura qu'il allait me chercher une maison. Dès le matin du jour suivant, il vint me trouver dans l'église de la Compagnie de Jésus où j'entendais la messe et m'annonça qu'il avait trouvé la maison, dont il me présentait les clés, qu'elle était proche et que nous pouvions aller la visiter. Nous nous y rendîmes en effet et elle était si commode que nous y restâmes presqu'une année[1].

Bien souvent, quand je me rappelle cette fondation, je suis ravie en considérant les voies de Dieu. Il y avait presque trois mois, au moins il y en avait plus de deux, car je ne puis préciser, que des personnes riches ne cessaient de parcourir la ville de Tolède pour nous trouver une maison, et elles n'avaient pu réussir dans leurs recherches, comme si en réalité il

1. Depuis le 14 mai 1569 jusque vers le commencement de juin de 1570. Cette maison se trouvait près de Saint-Benoît.

n'y en avait pas. Et voilà ce jeune homme qui se présente à moi; il n'est point riche certes, mais très pauvre au contraire, et le Seigneur veut qu'il en trouve une aussitôt. En outre, cette fondation aurait pu se faire sans difficulté, si nous nous étions entendues avec Alphonse Alvarez. Dieu ne permit pas que nous fussions d'accord avec lui, loin de là. Il voulait que la fondation se fît dans la pauvreté et l'épreuve.

Comme la maison nous convenait, je voulus, avant même d'y faire la moindre réparation, tout régler pour la prise de possession, dans la crainte de quelque nouvelle difficulté. Presque aussitôt Andrada nous annonçait que la maison serait libre le jour même et que nous pouvions y porter nos meubles. Je lui répondis que ce serait bientôt fait, puisque nous n'avions que deux paillasses et une couverture. Cela aurait dû l'étonner; mes compagnes n'étaient pas contentes que je lui eusse parlé ainsi et me firent remarquer que, nous voyant si pauvres, il ne voudrait peut-être plus nous aider. Je n'avais pas songé à cela; quant à lui, il ne s'en troubla guère. Celui qui lui donnait la bonne volonté de nous servir devait la lui conserver jusqu'à ce que son œuvre fût achevée. Ce jeune homme, en effet, montra tant d'empressement à mettre la maison en ordre et à amener des ouvriers qu'il me semble que son activité ne le cédait en rien à la nôtre.

Nous empruntons donc tout ce qui est nécessaire pour la célébration de la messe; puis à la tombée de la nuit nous allons avec un ouvrier vers la maison. Nous apportions, pour prendre possession du monastère, une de ces clochettes dont on se sert à l'élévation de la messe, car nous n'en avions pas d'autre. Toute la nuit se passa au milieu de nos préparatifs, tant je craignais que l'on ne vînt à découvrir notre projet. Le seul endroit convenable pour l'église était une pièce où l'on entrait par une petite maison adjacente

que la propriétaire nous avait louée également, mais qui était encore occupée par quelques femmes. Tous nos préparatifs étaient terminés avant le point du jour, et nous n'avions rien osé dire à ces femmes, dans la crainte qu'elles n'allassent divulguer notre dessein. Nous nous mettons alors à faire tomber une cloison qui masquait une porte donnant sur une toute petite cour. Ces femmes, qui étaient encore au lit, eurent à peine entendu les coups, qu'elles se levèrent effrayées; ce ne fut pas une petite affaire de les calmer. Mais c'était déjà l'heure de la messe, qui fut célébrée sans retard. Aussi quel qu'eût été leur mécontentement, ces femmes ne pouvaient plus nous causer aucun préjudice. Elles comprirent d'ailleurs ce qu'on voulait faire, et, grâce à Dieu, elles se calmèrent.

Je ne tardai pas à voir combien nous avions été imprudentes. Absorbées par ce zèle dont le Seigneur nous animait pour l'exécution de notre dessein, nous n'avions pas prévu, en effet, les inconvénients auxquels nous nous exposions. Lorsque la propriétaire de la maison apprit qu'on y avait fait une église, elle manifesta tout son mécontentement contre nous. Comme son mari était à la tête d'un majorat, elle nous le faisait sentir. Mais à la pensée que, si la maison nous convenait, nous la lui achèterions à bon prix, elle s'apaisa grâce à Dieu.

D'un autre côté, quand les membres du conseil qui n'avaient jamais voulu nous donner la permission, apprirent que le monastère était fondé, ils se montrèrent très irrités. Ils allèrent trouver un dignitaire ecclésiastique que j'avais déjà prévenu en secret et lui dirent qu'ils voulaient se venger. S'ils s'étaient adressés à lui, c'est que le gouverneur, ayant eu l'occasion d'entreprendre un voyage après m'avoir donné la permission, était encore absent. Ils étaient stupéfaits de l'audace d'une petite femme qui érigeait chez eux

un monastère contre leur volonté. Cet ecclésiastique fit semblant de tout ignorer; il les calma de son mieux et leur représenta que j'avais déjà fondé dans d'autres localités et que vraisemblablement je ne devais pas être sans les autorisations requises. Quant aux membres du conseil, ils nous envoyèrent, je ne sais plus combien de jours après, une défense, sous peine d'excommunication de faire célébrer la messe, tant que je n'aurais pas montré en vertu de quels pouvoirs avait été érigé le monastère. Je leur répondis avec la plus grande douceur, que je ferais ce qu'ils demandaient, bien qu'en réalité je ne fusse pas obligée de leur obéir sur ce point. Puis, je priai don Pierre Manrique, le gentilhomme dont j'ai parlé, d'aller les trouver et de leur montrer mes pouvoirs. Il les apaisa en leur montrant que c'était chose faite; mais si la fondation n'avait pas été accomplie, nous aurions eu de la peine à la mener à bonne fin.

Nous restâmes quelque temps sans avoir autre chose que nos deux paillasses et notre couverture. Le jour de notre installation, nous n'avions même pas le moindre morceau de bois pour griller une sardine; mais le Seigneur inspira à je ne sais quelle personne de déposer dans notre église un tout petit fagot qui nous tira d'embarras. Pendant les nuits, nous souffrions un peu du froid qui était assez vif. Nous nous abritions cependant de notre mieux avec la couverture et nos manteaux de bure qui nous rendent souvent de grands services[1].

Il semblera impossible qu'au sortir de la maison

1. Une nuit que le froid était très vif, la Sainte demanda qu'on la couvrît un peu. Ses compagnes lui répondirent en riant qu'il n'y avait plus rien et qu'elle portait sur elle toutes les couvertures du monastère. Quand elle s'aperçut de la chose, elle fut la première à en rire. — *Ribéra*, t. II, 14.

de cette dame qui m'était si attachée, nous nous soyons trouvées dans une telle pauvreté. Je n'en sais pas d'autre raison, sinon que Dieu voulait nous faire connaître, par expérience, le prix de cette vertu. Je ne demandai rien à cette dame, tant par nature je crains d'être à charge; peut-être aussi qu'elle ne soupçonnait pas dans quel dénûment nous étions, je lui dois d'ailleurs beaucoup plus que ce qu'elle aurait pu nous donner alors.

Cette épreuve fut excellente pour nous. Grande était notre consolation intérieure et notre allégresse; et bien souvent quand je m'en souviens, je songe aux trésors que le Seigneur renferme dans les vertus. Ce dénûment nous tenait, ce semble, dans une contemplation très suave. Mais cela ne fut pas de longue durée. Car nous ne tardâmes pas à être pourvues au-delà de ce que nous aurions désiré, par Alphonse Alvarez et par d'autres personnes. J'en fus extrêmement affligée; il me semblait qu'on m'enlevait de nombreux joyaux d'or et qu'on me laissait dans la pauvreté; aussi j'éprouvais une peine très vive de ce que nous n'étions plus dans l'indigence; mes compagnes partageaient les mêmes sentiments. Les voyant tristes, je leur demandai ce qu'elles avaient. Elles me répondirent « Comment ne serions-nous pas tristes, ma mère? Il nous semble que nous ne sommes plus pauvres. »

Depuis lors, le désir de l'être beaucoup s'est accru en moi et je me sens assez d'empire pour mépriser les biens temporels. C'est, en effet, quand on en est privé, que l'on acquiert les biens spirituels; et ceux-ci, à coup sûr, nous procurent un autre rassasiement et une autre paix.

A l'époque où je traitais de la fondation avec Alphonse Alvarez, beaucoup de personnes n'approuvaient pas mes démarches et me le disaient. Cette famille, à leurs yeux, n'avait rien d'illustre; ce mon-

sieur et les siens n'étaient pas même gentilshommes bien qu'ils fussent très honorables dans leur condition, comme je l'ai dit. Or, pensait-on, dans une ville aussi importante que Tolède, je ne manquerais pas de trouver des personnes de qualité. Ces réflexions, grâce à Dieu, me touchaient peu; de fait, j'ai toujours plus estimé la vertu que la noblesse; mais on avait tant parlé sur ce point au gouverneur, qu'il ne nous avait autorisées à nous établir qu'à la condition de suivre la ligne de conduite tenue dans les autres fondations. Je ne savais que faire: car, une fois le monastère établi, Alphonse Alvarez et son gendre vinrent de nouveau traiter avec moi. Comme la fondation était déjà achevée, je pris le parti de leur donner la grande chapelle, en leur refusant tout droit sur le monastère lui-même, ainsi que cela existe encore maintenant. Une personne de qualité aurait voulu, il est vrai, cette grande chapelle, et comme il y avait de nombreux avis sur ce point, je me demandais quel parti il fallait prendre. Notre-Seigneur daigna lui-même m'éclairer. Il me dit un jour combien peu serviraient au jugement de Dieu ces titres de noblesse et ces hautes situations. Il me reprocha ensuite avec sévérité d'avoir prêté l'oreille à de tels discours; cela ne convenait pas à des personnes qui avaient déjà foulé le monde aux pieds.

Ces raisons et beaucoup d'autres me jetèrent dans une profonde confusion; aussi je me déterminai à conclure définitivement l'arrangement avec Alphonse Alvarez et les siens, et à leur donner la grande chapelle. Je n'ai jamais eu à m'en repentir, car nous avons vu clairement combien il nous eût été difficile, sans eux, d'acheter la maison où nous sommes maintenant. Nous l'avons acquise avec leur concours; et c'est une des bonnes de Tolède; elle nous a coûté douze mille ducats. Vu le nombre considérable de messes et de fêtes qu'on célèbre dans l'église, les religieuses et les fidèles goûtent

une vive consolation. Si j'avais voulu tenir compte des vaines opinions du monde, il nous eût été impossible, ce semble, de nous établir avec tant de commodité; c'eût été, en outre, un affront pour celui qui nous faisait cette charité de si bon cœur.

CHAPITRE XVI

Elle raconte pour l'honneur et la gloire de Dieu quelques faits qui se sont passés dans ce monastère de Saint-Joseph, à Tolède.

Il m'a paru bon de raconter ici plusieurs faits qui montreront comment certaines religieuses travaillaient à la gloire de Notre-Seigneur, afin que celles qui viendront dans la suite s'appliquent toujours à imiter de si beaux commencements.

L'une de ces religieuses, appelée Anne de la Mère de Dieu, était entrée chez nous avant que la maison ne fût achetée. Elle avait quarante ans et s'était toujours appliquée à servir la divine Majesté. Comme elle était seule et favorisée de la fortune, elle ne manquait chez elle d'aucune des commodités de la vie. Elle préféra néanmoins embrasser la pauvreté et la soumission qui se pratiquent dans notre Ordre; elle vint donc me trouver. Découvrant en elle une âme pleine de bonté et de courage, il me sembla que, malgré une santé très délicate, elle serait un bon fondement pour la fondation, et je l'admis. Dieu daigna lui donner beaucoup plus de santé au milieu des austérités et de l'obéissance religieuses qu'elle n'en avait lorsqu'elle jouissait de sa liberté et des biens d'ici-bas. Ce qui m'a touchée de dévotion et ce qui m'oblige à parler d'elle ici, c'est qu'avant de prononcer ses vœux, elle fit le sacrifice de tous ses biens, qui étaient considérables, et les remit en aumône au monastère. J'en avais de la peine et ne voulais pas y consentir. Je lui représentais que

peut-être elle pourrait regretter cet acte, ou que nous ne l'admettrions pas à la profession, et que c'était une affaire bien grave. Cependant, si elle fût sortie, nous n'aurions pas manqué de lui remettre ce qu'elle nous donnait. Mais je voulais lui montrer toutes les conséquences de son acte, d'abord pour lui ôter tout sujet de tentation sur ce point, et ensuite pour éprouver davantage l'esprit dont elle était animée. Elle me répondit que si cela arrivait, elle demanderait l'aumône pour l'amour de Dieu; et je ne pus jamais obtenir d'elle autre chose. Elle a vécu très contente et jouit d'une bien meilleure santé qu'auparavant.

On s'exerçait beaucoup dans ce monastère à la mortification et à l'obéissance. Aussi, durant le peu de temps que j'y demeurai, la supérieure devait bien veiller sur ses paroles, car au moindre mot dit par mégarde les Sœurs agissaient immédiatement. Un jour, elles regardaient une mare qu'il y avait dans le jardin, et la prieure, s'adressant à l'une des religieuses qui se trouvaient là, lui dit : « Que feriez-vous, si je vous disais de vous y jeter? » Elle avait à peine achevé, que la Sœur était déjà dans l'eau et si bien trempée qu'elle dut changer tous ses habits.

Voici un autre fait qui se passa en ma présence. Un jour où les Sœurs se confessaient, l'une d'elles, qui attendait son tour, s'approchant de la prieure pour lui parler, celle-ci lui dit : « Qu'est-ce que vous faites là? Voila une belle manière de se recueillir! allez donc mettre votre tête dans le puits qui est là, et songez à vos péchés. » Le Sœur comprit qu'elle devait se jeter dans le puits et elle s'empressait tellement d'exécuter cet ordre, que si l'on n'était accouru à temps, elle s'y serait précipitée, persuadée qu'elle rendait à Dieu la plus grande gloire du monde.

Je pourrais raconter d'autres choses de ce genre et des actes de mortification, où il y avait excès. On fut

même obligé de leur faire expliquer par des hommes instruits les points sur lesquels elles devaient obéissance et contenir leur ferveur; car elles accomplissaient certaines choses bien imprudentes; et, si l'intention ne les avait excusées, elles auraient perdu des mérites au lieu d'en gagner.

Si j'ai raconté ces faits, c'est que l'occasion s'en est présentée; toutefois j'en ai vu tant de ce genre non seulement dans ce monastère mais dans tous les autres, que je voudrais n'y avoir eu aucune part pour en exposer quelques-uns afin de louer Notre-Seigneur dans ses fidèles servantes.

Comme je me trouvais dans ce monastère, une Sœur fut atteinte du mal dont elle mourut. Après avoir reçu les sacrements de pénitence et d'eucharistie puis l'extrême-onction, elle se trouva dans l'allégresse et la joie la plus vive. Nous pouvions lui parler librement; nous la chargions de présenter, lorsqu'elle serait au ciel, nos recommandations à Dieu et aux saints auxquels nous avions une dévotion particulière, on aurait dit qu'elle allait entreprendre un voyage ordinaire. Un peu avant qu'elle n'expirât, j'entrai dans sa cellule en revenant de prier devant le Saint-Sacrement où j'avais supplié Notre-Seigneur de lui accorder une bonne mort. En entrant, je vis Sa Majesté au milieu du chevet de la mourante. Le bon Maître tenait les bras un peu ouverts comme pour la protéger. Il me dit de regarder comme certain qu'il protégerait ainsi toutes les Sœurs qui mourraient dans ces monastères, et qu'elles ne devaient avoir aucune crainte des tentations à l'heure de la mort. A cette parole mon âme fut remplie de consolation et j'entrai dans un profond recueillement. Quelques instants après, je m'approchai de la Sœur pour lui parler. Elle me dit : « Oh ! ma Mère, que de grandes choses je vais voir ! » Et elle mourut comme un ange.

Depuis lors, j'ai vu mourir plusieurs autres Sœurs, et j'ai remarqué en elles une paix et un calme parfaits; on eût dit qu'elles entraient dans un ravissement ou dans l'oraison de quiétude. Il n'y avait aucun indice qu'elles fussent troublées par la moindre tentation. Aussi, j'espère que Dieu, dans sa bonté, nous accordera la même grâce, par les mérites de son Fils et de sa glorieuse Mère, dont nous portons l'habit. Voilà pourquoi, mes filles, nous devons nous appliquer à être de vraies Carmélites. L'épreuve d'ici-bas sera bientôt terminée. Si nous pouvions avoir une idée des angoisses où sont un grand nombre à ce moment décisif, ou des ruses et des pièges dont le démon se sert pour les tenter, nous aurions la plus haute estime pour la faveur que le Seigneur nous promet.

Voici un exemple de ces tentations qui se présente à ma pensée et que je vais vous raconter. Je veux parler d'un homme que j'ai connu; il était un peu parent de ma famille et très adonné au jeu. Il avait fait quelques études; or le démon profita de cette instruction elle-même pour le tenter et lui persuader que la conversion à l'heure de la mort n'avait aucune valeur. Le pauvre homme était tellement fixé dans cette idée qu'on ne pouvait en aucune manière l'amener à se confesser. Tout raisonnement était inutile. Sans doute il était extrêmement affligé et contrit de sa mauvaise vie. Mais, disait-il, à quoi bon me confesser, puisque je suis voué à l'enfer? Son confesseur, un religieux dominicain très savant, ne cessait de chercher à l'éclairer, mais tous ses efforts étaient inutiles, tant le démon suggérait de subtilités à cet infortuné. Quelques jours se passèrent ainsi. Le confesseur ne savait plus que faire; mais sans doute il dut, lui et plusieurs autres personnes, le recommander instamment à Dieu, car le Seigneur en eut enfin pitié. La pleurésie dont il souffrait avait déjà fait de rapides progrès, quand le con-

fesseur retourna le voir; il devait sans doute apporter des arguments plus convaincants; mais tout cela eût servi de bien peu, si le Seigneur ne l'eût pris en pitié et ne lui eût touché le cœur. Le confesseur avait à peine commencé de parler et d'exposer ses raisons, que le malade, s'asseyant sur son lit, comme s'il n'eût eu aucun mal, lui dit : « Enfin, puisque vous me dites que la confession peut m'être utile, je veux la faire. » Il donna ordre pour qu'on appelât un greffier ou un notaire, je ne saurais préciser lequel des deux, fit le serment solennel de ne jamais plus jouer à l'avenir et de changer de vie. Il voulut que l'acte en fût dressé devant témoins. Il se confessa très bien et reçut les derniers sacrements avec tant de ferveur que, d'après les lumières de la foi, nous avons tout lieu de croire qu'il est sauvé.

Plaise à Notre-Seigneur, mes Sœurs, que nous menions nous-mêmes une vie telle qu'il convient aux vraies filles de la Vierge, et que nous soyons fidèles aux devoirs de notre profession, afin que Notre-Seigneur nous accorde la récompense qu'il nous a promise! Ainsi soit-il!

CHAPITRE XVII

Elle raconte la fondation d'un monastère des religieux et d'un autre de religieuses à Pastrane, en la même année 1579, *je veux dire* 1569.

Dès que le monastère de Tolède fut fondé, nous passâmes les quinze jours qui suivirent jusqu'à la veille de la Pentecôte[1] à arranger la petite église, à placer les grilles, et à mettre tout en état. Le travail ne manquait pas dans cette maison, où, comme je l'ai dit, nous sommes restées environ un an. J'étais lasse de me trouver au milieu des ouvriers. Mais enfin tout était terminé. Ce matin-là, au moment où l'on s'asseyait au réfectoire pour le repas, j'éprouvai une très sensible consolation à la pensée que le travail était fini et que je pourrais le jour de la fête me réjouir avec Notre-Seigneur durant quelques instants. J'avais peine à manger, tant la joie de mon âme était vive.

Mais je ne méritais pas de goûter longtemps cette consolation. J'étais encore occupée de cette pensée, quand on m'annonça qu'un serviteur de la princesse d'Eboli, femme de Ruy Gomez de Silva, demandait à me parler. J'allai le trouver; c'était la princesse qui l'envoyait me chercher; car depuis longtemps nous avions décidé toutes les deux la fondation d'un monastère à Pastrane; mais je ne songeais pas que ce

1. Le 28 mai 1569.

serait si tôt. J'avoue que je fus affligée; le monastère de Tolède venant d'être fondé si récemment et malgré les contradictions dont j'ai parlé, c'était une grande imprudence pour moi de l'abandonner. Aussi je me décidai sur-le-champ à rester et je le dis au serviteur. Il me répliqua que c'était impossible, que déjà la princesse était arrivée à Pastrane, qu'elle n'y était allée que pour la fondation, que je lui ferais injure en ne m'y rendant pas. Malgré toutes ces raisons, je ne pouvais me faire à l'idée de partir, aussi je le priai d'aller prendre son repas, ajoutant que je préparerais ma réponse à la princesse et qu'il s'en irait ensuite.

Ce serviteur était un homme très honorable; aussi, en entendant mes raisons, il se rendit malgré la peine qu'il éprouvait. Je ne voyais pas, en effet, comment je pourrais me séparer si promptement des religieuses qui venaient d'arriver pour former le nouveau monastère.

Je m'en allai donc devant le très saint Sacrement supplier Notre-Seigneur de m'accorder la grâce d'écrire à la princesse de façon à ce qu'elle ne fût point offensée. Car c'eût été très fâcheux pour nous, vu que nos Pères commençaient alors à s'établir et que, pour toutes nos affaires, nous avions besoin de Ruy Gomez dont le crédit était si grand auprès du roi et de tout le monde. Néanmoins, je ne me rappelle pas si cette pensée me vint à l'esprit; ce que je sais fort bien, c'est que mon désir était de ne pas désobliger la princesse.

Telles étaient mes préoccupations, lorsqu'il me fut dit, de la part de Notre-Seigneur, de ne pas manquer de partir; qu'il y avait à s'occuper de quelque chose de plus que de cette fondation et que je devais emporter la règle et les constitutions. A ces paroles, je n'osai pas, malgré les fortes raisons qui me poussaient à rester, me détourner de ma ligne de conduite habituelle en pareilles circonstances et de me diriger d'après les

conseils de mon confesseur. Je l'envoyai donc chercher, mais je ne lui parlai point de ce que j'avais entendu dans l'oraison. En agissant de la sorte je suis toujours plus tranquille; je me contente de supplier le Seigneur d'éclairer les guides de mon âme, afin qu'ils me dirigent d'après leurs lumières naturelles, et quand la divine Majesté veut qu'une chose se fasse, elle la leur met au cœur. C'est ce que j'ai souvent constaté. Il en fut ainsi dans cette circonstance. Après avoir tout examiné, le confesseur fut d'avis que je devais partir. Voilà pourquoi je me déterminai à entreprendre ce voyage.

Je partis de Tolède le lundi de la Pentecôte[1]. Devant passer par Madrid, nous allâmes, mes compagnes et moi, à un monastère de religieuses franciscaines, où nous fûmes reçues par une dame qui en était la fondatrice et qui y habitait. Cette dame, appelée doña Eléonore Mascareñas, avait été gouvernante du roi; c'était une grande servante de Dieu; j'avais déjà eu d'autres fois l'occasion de lui demander l'hospitalité en passant par Madrid; et elle m'avait toujours fait le meilleur accueil.

Elle me dit toute sa joie de me voir arriver si fort à propos. Il y avait là un ermite qui désirait beaucoup faire ma connaissance et croyait que son genre de vie et celui de ses compagnons avait beaucoup de rapport avec notre règle. Pour moi, je m'imaginai que, n'ayant que deux religieux, si je pouvais leur adjoindre cet ermite, ce serait un grand point. Je suppliai donc cette dame de me ménager un entretien avec lui. Il habitait un appartement qu'elle lui avait donné, et avait pour compagnon un jeune frère, nommé Jean de la Misère, qui était un grand serviteur de Dieu, mais fort simple dans les choses du monde. Comme je m'entre-

1. Le 30 mai 1569.

tenais avec lui, il en vint à me dire qu'il voulait aller à Rome.

Mais avant de poursuivre mon récit, je veux raconter ce que je sais de ce Père appelé Mariano de Saint-Benoît. Il était italien et avait gagné le grade de docteur. Il se distinguait par l'élévation de son esprit et sa dextérité dans les affaires. Durant son séjour près de la reine de Pologne, il avait été l'intendant de toute sa maison. Il ne s'était jamais senti porté au mariage, il possédait une commanderie de Saint-Jean, lorsqu'il fut appelé par Notre-Seigneur à laisser tous les biens de ce monde pour travailler plus efficacement à son salut. Il passa par plusieurs épreuves quand on l'accusa faussement d'avoir coopéré à un meurtre. Durant deux ans il resta en prison, sans vouloir prendre ni avocat ni personne pour sa défense; il s'en remettait uniquement à Dieu et à la justice de sa cause. Deux faux témoins l'accusaient de les avoir appelés à commettre le crime. Mais il leur arriva à peu près comme aux vieillards qui avaient calomnié sainte Suzanne. On leur demanda où il était alors; l'un répondit qu'il était assis sur son lit, l'autre qu'il était à la fenêtre; enfin ils avouèrent leur calomnie. Ce Père m'assura qu'il avait dépensé beaucoup d'argent pour les délivrer à leur tour et les empêcher d'être châtiés. Il me raconta, en outre, que celui qui lui faisait la guerre vint à tomber entre ses mains, alors qu'il était chargé de prendre des informations contre lui et qu'il n'avait négligé aucun moyen pour le délivrer.

Par ces vertus et d'autres encore, cet homme pur, chaste, qui fuyait tout commerce avec les femmes, dut mériter de Notre-Seigneur la grâce de comprendre les vanités du monde et de chercher à s'en séparer. Il commença dès lors à songer dans quel Ordre religieux il entrerait. Après les avoir examinés les uns et les autres, il trouvait en tous, m'a-t-il raconté, des points

qui gênaient son attrait. Il vint à apprendre que dans un désert, appelé le Tardon, près de Séville, vivaient réunis plusieurs ermites dont le supérieur était un homme très saint, nommé le Père Mathieu. Ces ermites habitaient des cellules séparées. Ils ne récitaient pas l'office divin, mais se réunissaient dans un oratoire pour entendre la messe. Ils ne possédaient aucune rente, ne voulaient recevoir aucune aumône et effectivement n'en recevaient pas; ils vivaient du travail de leurs mains, et chacun d'eux prenait à part une nourriture très pauvre. A ce récit, je croyais voir un portrait de la sainteté de nos Pères d'autrefois. Tel fut le genre de vie que mena durant huit années le P. Mariano. Mais le Concile de Trente venait de prescrire à tous les ermites d'embrasser un Ordre religieux; aussi le P. Mariano voulait aller à Rome pour demander en faveur des religieux du Tardon une exemption qui leur permettrait de continuer la vie érémitique. Il était dans ces intentions, lorsque j'eus mon entrevue avec lui. Dès qu'il m'eut raconté son genre de vie, je lui remis notre règle primitive. Je lui dis qu'il pouvait, sans se donner tant de soucis, le continuer, puisque notre règle renfermait tous les points dont il venait de parler, et en particulier l'obligation de vivre du travail des mains, pour lequel il avait beaucoup d'attrait. Car, me disait-il, c'est la cupidité qui perd le monde et qui jette le mépris sur les religieux. Comme je partageais la même manière de voir, nous fûmes tout de suite d'accord sur ce point et même sur tout le reste. Je lui exposai les raisons pour lesquelles il pourrait rendre beaucoup de gloire à Dieu, en revêtant l'habit du Carmel; il me répondit qu'il y songerait la nuit suivante. Je le voyais à peu près déterminé et je compris alors cette parole que j'avais entendue dans l'oraison, que *j'avais à m'occuper de quelque chose de plus que de la fondation d'un monastère de religieuses.*

J'éprouvais une joie très vive, à la pensée que Notre-Seigneur serait grandement glorifié, si cet ermite entrait dans notre Ordre. Sa Majesté, qui le voulait ainsi, lui toucha le cœur de telle sorte pendant la nuit, que le jour suivant il me faisait appeler. Il m'annonçait qu'il était tout à fait décidé à entrer dans la réforme, et qu'il était étonné de se voir changé si promptement, surtout par une femme, ainsi qu'il me le rappelle encore quelquefois, comme si j'en étais la cause, et non le Seigneur qui seul peut changer les cœurs! Que ses jugements sont insondables! Depuis de longues années, ce Père ne savait à quelle vocation se déterminer; car l'état où il se trouvait n'était pas une vie religieuse; on n'y prononçait aucun vœu et on n'y avait d'autre obligation que celle de vivre dans la solitude. Tout à coup Dieu l'éclaire et lui donne à entendre combien il doit le servir dans l'Ordre du Carmel et qu'il a besoin de lui pour travailler au développement de la réforme naissante. Ce Père, en effet, nous a déjà rendu beaucoup de services et a supporté de rudes épreuves pour nous. Mais il en aura d'autres encore à supporter, jusqu'à ce que la réforme soit affermie, s'il faut en juger par les contradictions que rencontre aujourd'hui la règle primitive. Par son habileté, par son intelligence et sa sainteté, il est en faveur auprès d'un grand nombre de personnes, qui nous soutiennent et nous favorisent.

Ce Père me dit que Ruy Gomez lui avait donné à Pastrane même, où je me rendais, un bon ermitage et un terrain pour un établissement d'ermites, mais que son intention était d'y ériger un monastère de notre Ordre et d'y prendre l'habit. Je le remerciai, mais je rendis aussi les plus vives actions de grâces à Notre-Seigneur, car des deux monastères que notre très révérend Père général m'avait autorisée à fonder, il n'y en avait encore qu'un d'établi. J'envoyai donc de

Madrid un messager aux deux Pères dont j'ai parlé, c'est-à-dire au provincial et à son prédécesseur, en les suppliant instamment d'accorder leur permission, car je ne pouvais rien faire sans leur consentement[1]. Je priai en même temps l'évêque d'Avila, don Alvaro de Mendoza, qui nous était très favorable, de les amener à me l'accorder. Grâce à Dieu, ils approuvèrent la fondation, à la pensée sans doute qu'un monastère dans une localité si retirée ne leur porterait pas beaucoup de préjudice.

Le P. Mariano me donna sa parole qu'aussitôt la permission obtenue il se rendrait à Pastrane. Je quittai donc Madrid toute heureuse. Arrivée à Pastrane, je trouve la princesse et le prince Ruy Gomez, qui me font le meilleur accueil. Ils nous donnent, à mes compagnes et à moi, un appartement séparé où nous sommes restées plus longtemps que je ne pensais. La maison qui devait nous servir de monastère étant trop petite, la princesse dut la faire démolir en grande partie; on ne conserva que les murs, et tout le reste fut rebâti à neuf.

Nous restâmes là trois mois environ. Mais les épreuves ne manquèrent pas; car la princesse me demandait certaines choses contraires à notre genre de vie; aussi plutôt que d'y consentir j'étais résolue à m'en retourner sans réaliser la fondation. Le prince Ruy Gomez, qui était d'une très haute sagesse et plein de bon sens, arriva à faire céder sa femme de ses prétentions. De mon côté je cédai en certains points, car je désirais plus encore la fondation d'un monastère de religieux, que de religieuses. Je comprenais combien elle était importante, comme on l'a vu dans la suite.

1. Les PP. Alphonse Gonzalez et Ange de Salazar.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les deux ermites dont j'ai parlé, Mariano et son compagnon, ainsi que la permission de fonder. Le prince Ruy-Gomez et sa femme approuvèrent que l'ermitage dont ils avaient fait cession au P. Mariano servît de monastère aux Carmes déchaussés. J'envoyai un exprès au P. Antoine de Jésus, celui qui fut le premier des religieux et qui se trouvait à Mancéra, et le priai de venir inaugurer le nouveau monastère. En attendant, je préparai aux futurs religieux l'habit et le manteau et ne négligeai rien pour qu'ils en fussent revêtus au plus tôt.

A cette même époque j'envoyai chercher au monastère de Médina del Campo d'autres religieuses, car je n'en avais amené que deux avec moi. Or, il y avait là un Père déjà sur l'âge; il n'était pas très vieux, mais il n'était plus jeune; c'était un excellent prédicateur. Il s'appelait le P. Balthasar de Jésus. Ayant appris qu'un monastère de Carmes déchaussés se fondait à Pastrane, il vint avec les religieuses, dans le but d'embrasser la réforme. C'est ce qu'il fit à son arrivée. Dès qu'il s'en ouvrit à moi, je ne pus m'empêcher d'en rendre grâces à Dieu. C'est lui qui donna au P. Mariano et à son compagnon l'habit de frères convers. Car le P. Mariano ne voulait pas aspirer au sacerdoce; il n'entrait dans la réforme que pour être le dernier de tous; et je ne pus jamais le faire changer de décision. Plus tard cependant un ordre de notre très révérend Père Général l'obligea à recevoir la prêtrise.

Les deux monastères de religieux et de religieuses étant inaugurés et le P. Antoine de Jésus arrivé, des novices commencèrent à entrer dans celui des religieux. Ils étaient d'une si haute sainteté qu'on parlera plus tard de quelques-uns d'entre eux; leur perfection était tellement élevée que, s'il plaît à Dieu, quelqu'un de plus habile que moi écrira leur vie, car je déclare sincèrement que je m'en sens incapable.

Quant aux religieuses, elle virent leur monastère s'établir à la pleine satisfaction du prince et de la princesse. Celle-ci veilla avec soin à les pourvoir de tout et à les entourer de ses bontés jusqu'à la mort du prince Ruy Gomez[1]. Mais alors, soit par suite d'une ruse du démon, soit par une permission du Seigneur dont lui seul a le secret, elle ne laissa pas le temps à sa douleur de se calmer et entra comme religieuse dans le monastère. Le chagrin où elle était plongée ne pouvait lui faire trouver très agréables les observances de la clôture auxquelles elle n'était pas habituée; et d'un autre côté, la prieure, se trouvant liée par les lois du saint Concile de Trente, ne pouvait pas lui donner les libertés qu'elle réclamait. La princesse conçut une telle antipathie contre elle et toutes les Sœurs, que, même après avoir quitté l'habit du Carmel et être retournée dans son palais, elle se mettait en colère contre elles. Les pauvres religieuses étaient dans un tel trouble que je ne négligeai rien vis-à-vis de nos Supérieurs pour obtenir la suppression de ce monastère. On en fondait un d'ailleurs à Ségovie; c'est là, comme je le dirai plus loin, que les Sœurs se rendirent. Elles laissèrent à la princesse tout ce qu'elles en avaient reçu et emmenèrent avec elles plusieurs religieuses que cette dame les avait obligées à recevoir sans dot. Quant aux lits et à plusieurs autres petits objets qu'elles avaient apportés, elles les reprirent; mais leur départ causa un très vif chagrin à tous les habitants de la localité. Pour moi, j'étais la plus heureuse du monde de les voir enfin goûter la paix. Je savais d'ailleurs d'une manière certaine qu'aucune d'elles n'avait donné le moindre sujet de déplaisir à la princesse. Elles l'avaient entourée d'égards après sa prise d'habit

1. Le 29 juillet 1573.

comme auparavant. Le seul motif de son changement est dans ce que j'ai dit et dans la peine extrême ou elle se trouvait; j'ajoute aussi que, d'après ce qui me semble, toute la faute retombe sur une servante qu'elle avait amenée avec elle. Enfin, le Seigneur, qui a permis tout cela, devait voir qu'un monastère ne convenait pas dans cette localité. Ses jugements sont profonds et vont à l'encontre de toutes nos pensées. Toutefois je n'aurais pas osé me guider d'après mes seules lumières pour prendre une telle détermination; mais je suivis celle de personnes recommandables par la science et la sainteté.

CHAPITRE XVIII

Fondation du monastère de Saint-Joseph à Salamanque en 1570. Quelques avis importants pour les prieures.

Les deux fondations de Pastrane terminées, je retournai à Tolède[1]. J'y restai plusieurs mois pour acheter la maison dont j'ai parlé[2] et mettre tout en ordre. C'est alors que m'écrivit le recteur du collège de la Compagnie de Jésus, à Salamanque[3]. Il me disait qu'il serait très utile de fonder dans cette localité un de nos monastères, et il m'en exposait les raisons. Comme cette ville est très pauvre, j'avais toujours hésité à y faire une fondation sans revenus. Mais considérant qu'Avila est tout aussi pauvre et que cependant nos Sœurs n'y manquent de rien, je crus que Dieu ne délaisse jamais ceux qui le servent fidèlement. D'ailleurs, comme tout est si bien ordonné dans nos monastères, que les Sœurs y sont en très petit nombre et s'aident, pour vivre, du travail des mains, je pris le parti de réaliser cette fondation.

Je me rendis donc de Tolède à Avila ; c'est de cette dernière ville que je demandai la permission de celui qui était alors évêque de Salamanque ; comme le Père recteur lui avait fourni des renseignements sur notre Ordre et lui avait montré la gloire que ce monas-

1. Le 21 juillet 1569.
2. Au chap. 15.
3. Le P. Martin Gutierrez, très saint religieux.

tère rendrait à Dieu, il donna immédiatement son autorisation, et il le fit avec la plus grande bienveillance.

Dès que la permission de l'Ordinaire fut obtenue, il me sembla que le monastère était déjà fondé, tant la chose me paraissait facile. Je m'appliquai donc immédiatement à louer une maison que me fit trouver une dame de ma connaissance. Il y eut quelque difficulté, parce que ce n'était pas l'époque des locations et que la maison était occupée par des étudiants. On finit cependant par obtenir qu'ils la céderaient, dès l'arrivée de ceux qui devaient y entrer. Ils ignoraient à quel usage elle était destinée, car j'avais un soin tout spécial de veiller à ce détail, et je gardais le plus profond secret jusqu'à la prise de possession. L'expérience m'avait appris, en effet, quels obstacles le démon suscite pour empêcher la fondation d'un seul de nos monastères. Dieu, qui voulait que celle-ci fût réalisée, ne lui permit pas de nous troubler au début. Mais depuis lors nous avons éprouvé tant de travaux et de contradictions, que toutes les difficultés ne sont même pas encore terminées. Et cependant, au moment où j'écris ces lignes, plusieurs années se sont écoulées depuis la fondation. Aussi, je crois que Dieu y est grandement glorifié, dès lors que le démon ne la peut souffrir.

Quand j'eus en main la permission et que je fus assurée d'une maison, je mis toute ma confiance dans la miséricorde de Dieu; car je ne connaissais personne à Salamanque qui pût m'aider tant soit peu; et pourtant il y avait beaucoup à faire pour accommoder la maison à notre usage.

Je partis donc, mais n'emmenai avec moi qu'une seule compagne, afin de passer plus inaperçue. Je trouvais que c'était mieux de ne faire venir les Sœurs qu'à la prise de possession. Je savais par expérience

ce qui m'était arrivé à Médina del Campo, où je m'étais vue dans le plus grand embarras. Si j'avais encore des difficultés, je serais seule à les endurer avec l'unique Sœur que je ne pouvais me dispenser d'avoir avec moi. Nous arrivâmes la veille de la Toussaint, après avoir fait beaucoup de chemin la nuit précédente par un froid très vif. Je m'étais même trouvée fort malade dans un endroit ou nous avions couché.

Je ne parle pas, dans le récit de ces fondations, de toutes les souffrances qui nous viennent de nos courses, du froid, du soleil, ou de la neige qui parfois ne cessait de tomber sur nous toute la journée. Tantôt nous perdions notre chemin tantôt nous étions très souffrantes et la fièvre nous visitait. Pour moi, grâce à Dieu, je n'ai d'ordinaire que bien peu de santé, mais il est clair que Notre-Seigneur me donnait de la force. Il m'est arrivé à plusieurs reprises, quand on traitait d'une fondation, de me trouver affligée de tant de maux et de douleurs que j'étais dans les plus vives angoisses. Il me semblait même impossible de rester dans la cellule, si ce n'est couchée. Me tournant alors vers Notre-Seigneur, je me plaignais à Sa Majesté et je lui demandais comment Elle m'obligeait à faire plus que je ne pouvais. Et Sa Majesté, sans m'exempter de la souffrance, me donnait des forces. Puis, vu la ferveur dont il m'animait et le souci où j'étais de la fondation, je m'oubliais en quelque sorte moi-même.

Autant que je puis m'en souvenir présentement, je n'ai jamais omis une fondation par crainte du travail; et cependant il me répugne beaucoup de faire des voyages, surtout lorsqu'ils sont longs; mais à peine mise en route, toutes les fatigues me paraissent peu de chose; je considère celui pour la gloire de qui je travaille; je songe que dans la nouvelle fondation le Seigneur sera fidèlement servi, et que le très saint Sacrement y résidera. C'est toujours une consolation

spéciale pour moi, de voir s'élever une église de plus, surtout quand je songe qu'il y en a tant d'autres qui sont détruites par les luthériens. Je ne sais quels tourments, si cruels qu'ils soient, on pourrait redouter, lorsqu'il s'agit de procurer un tel bienfait à la chrétienté. Beaucoup sans doute ne songent pas que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, se trouve réellement présent au très saint Sacrement de l'autel dans une foule d'endroits; et cependant ce devrait être là pour nous un grand sujet de consolation. Et certes j'en éprouve souvent une très vive, quand je suis au chœur et que je considère ces âmes si pures tout occupées de la louange de Dieu, car leur vertu éclate d'une foule de manières, soit dans leur obéissance, soit dans la joie qu'elle ont de se trouver au milieu d'une si étroite clôture et d'une solitude si profonde, soit dans l'allégresse qu'elles éprouvent lorsqu'il se présente quelque occasion de pratiquer la mortification. Et là où Notre-Seigneur donne grâce à la prieure pour leur demander un sacrifice, là surtout, je les vois contentes. Aussi la prieure se lasse plus tôt de les exercer à la mortification, qu'elles de la pratiquer. Celles-ci sont insatiables sur ce point.

Et maintenant, mes filles, laissez-moi suspendre le récit des *Fondations* que j'ai commencé. Il se présente à mon esprit, sur ce point de la mortification, plusieurs pensées qui peuvent être utiles aux prieures. Je les expose ici pour ne pas les oublier.

Les Supérieures, n'ayant pas reçu les mêmes talents ni les mêmes vertus, prétendent conduire leurs religieuses par le chemin qu'elles suivent elles-mêmes. Une prieure est-elle très adonnée à la mortification, elle s'imagine qu'il est facile d'exécuter tout ce qu'elle commande pour plier la volonté, comme cela le serait pour elle; mais peut-être y trouverait-elle beaucoup de difficulté. Ayons donc un soin particulier de consi-

dérer que nous ne devons point commander aux autres ce qui serait difficile pour nous. La discrétion est une grande chose pour bien gouverner; aussi est-elle très nécessaire dans nos monastères. Je serais même tentée de dire qu'elle est plus nécessaire chez nous qu'ailleurs, parce que les prieures ont une plus stricte obligation de s'occuper de ce qui concerne l'intérieur et l'extérieur des religieuses.

Il y a d'autres prieures qui sont pleines de ferveur; elles voudraient qu'on fût toujours en oraison. En définitive, le Seigneur conduit les âmes par des voies différentes. Les prieures doivent donc se rappeler qu'elles n'ont pas été investies de l'autorité pour choisir le chemin qui leur plaît, mais pour diriger les Sœurs par celui de la règle et de la constitution, malgré leurs répugnances et leurs désirs personnels.

Je me suis trouvée dans un de nos monastères avec une prieure qui aimait beaucoup la pénitence; c'est par cette voie qu'elle dirigeait toutes les Sœurs. Quelquefois la communauté entière prenait la discipline durant les sept psaumes de la pénitence et les oraisons qui les suivent; on pratiquait encore d'autres exercices de cette sorte. Il y a le même inconvénient quand la prieure se porte avec excès à l'oraison. Elle y retient après Matines toutes les Sœurs, bien que ce ne soit pas l'heure. Il vaudrait bien mieux que toutes s'en aillent dormir. Si, je le répète, une prieure est portée à la mortification, elle oblige, bon gré mal gré, les Sœurs à l'imiter, et ces petites brebis de la Vierge ne soufflent mot : ce sont de vrais agneaux. Leur soumission me touche assurément et me couvre de confusion. Mais parfois aussi elle est pour moi un sujet de grande tentation. Comme ces Sœurs sont tout absorbées en Dieu, elle ne voient pas l'imprudence qui est commise; et je crains pour leur santé. Mon désir est qu'elles accomplissent la règle, et ce sera déjà

beaucoup qu'on la suive. Pour le reste, il faut agir avec suavité, surtout dans ce qui concerne la mortification. Ce point est très important. Aussi pour l'amour de Notre-Seigneur, je supplie les prieures d'y prendre garde. Il leur est très nécessaire de se conduire avec discrétion sur ces divers points et de bien connaître les dispositions intérieures des Sœurs. Si elles n'y veillent avec un soin extrême, au lieu d'être utiles à leurs inférieures, elles leur causeront beaucoup de préjudice et les jetteront dans le trouble.

Qu'elles sachent que ces mortifications qu'on ajoute à la règle ne sont pas obligatoires. C'est là une vérité dont elles doivent tout d'abord se bien pénétrer. Sans doute la mortification est très nécessaire à l'âme qui veut posséder la vraie liberté et parvenir à une haute perfection; mais ce n'est pas en quelques jours qu'on y arrive. Les prieures devront aider chaque Sœur à avancer peu à peu d'après les grâces de lumière et d'esprit intérieur que Dieu lui donne. Elles s'imaginent peut-être que l'avancement d'une Sœur n'a aucun rapport avec sa capacité intellectuelle, et elles se trompent. Il y a des Sœurs qui, avant d'arriver à comprendre ce que c'est que la perfection, et même l'esprit de notre règle, passeront beaucoup de temps, et qui peut-être seront ensuite les plus saintes. En attendant, elles ne savent pas quand il faut s'excuser ou non. J'en dis autant de certaines petites observances qu'elles accompliraient peut-être avec facilité, si elles les comprenaient; mais elles n'y parviennent pas, et, ce qui est pire encore, elles ne les croient même pas conformes à la perfection.

Je connais une religieuse qui est, d'après ce que je puis en juger, une des plus grandes servantes de Dieu que nous ayons dans nos monastères. Elle se distingue par un très haut esprit d'oraison, par les grâces dont la comble Sa Majesté, par sa pénitence et

par son humilité. Et elle n'arrive pas à comprendre certains points des Constitutions. Ainsi, par exemple, accuser les Sœurs de certaines fautes au Chapitre lui paraît peu charitable, et elle dit : Comment peut-on mal parler des Sœurs? Il y a plusieurs choses de ce genre que je pourrais raconter de quelques-unes d'entre elles, qui sont cependant de grandes servantes de Dieu et sous certains rapports l'emportent sur celles qui comprennent très bien la constitution.

La prieure ne doit pas s'imaginer qu'elle va connaître immédiatement les âmes. Qu'elle laisse ce soin à Dieu, qui seul en est capable. Elle se contentera d'aider chaque Sœur à suivre le chemin par lequel Sa Majesté la conduit, quand d'ailleurs cette Sœur, bien entendu, ne manque nullement à l'obéissance, ni aux points essentiels de la règle et de la constitution. Celle des onze mille vierges qui se cacha n'en fut pas moins sainte et martyre. Peut-être même a-t-elle eu à souffrir plus que les autres, en s'offrant ensuite toute seule au martyre.

Je reviens maintenant à la mortification. La prieure, pour exercer une Sœur à la vertu, lui commande une chose petite en soi, mais qui lui est très pénible. La Sœur obéit; elle est toutefois tellement inquiète et troublée qu'évidemment il eût été préférable de ne pas la lui commander. La prieure doit voir par là que ce n'est pas à force de bras qu'elle procurera son avancement; elle doit patienter pour la conduire doucement jusqu'à ce que le Seigneur l'ait rendue plus forte; sans cela ce que l'on ferait pour qu'elle atteigne cette perfection, sans laquelle elle peut être une très bonne religieuse, ne servirait qu'à lui causer de l'inquiétude et de l'affliction; ce qui serait une chose vraiment terrible. C'est en voyant ce que font les autres qu'elle arrivera peu à peu à suivre leur exemple, comme l'expérience l'a démontré. Si elle ne les imite

pas, elle pourra néanmoins se sauver sans cette vertu.

Pour moi, je connais une de nos Sœurs qui a été très vertueuse toute sa vie. Il y a de longues années qu'elle sert Notre-Seigneur de bien des manières; cependant elle a encore des imperfections et éprouve même souvent certains sentiments qu'elle ne peut dominer. Elle le reconnaît et elle vient me conter son chagrin. A mon avis, Dieu la laisse tomber dans ces fautes, où il n'y a pas de péché, pour qu'elle s'humilie et comprenne bien qu'elle n'est pas absolument parfaite. Ainsi donc les unes acceptent de grandes mortifications; et plus ce qu'on leur commande est difficile, plus elles sont heureuses; car le Seigneur leur a donné la force de travailler à briser leur volonté. D'autres, au contraire, ne pourront supporter des mortifications même légères; elles seront comme un enfant que l'on chargerait de deux mesures[1] de blé, et qui non seulement ne pourrait pas les porter, mais en serait accablé et tomberait. Ainsi donc, mes filles, c'est aux prieures que je m'adresse, veuillez me pardonner si les choses que j'ai remarquées en plusieurs d'entre vous m'ont amenée à parler si longuement de ce sujet.

Voici encore un autre avis, et il est très important. N'allez pas, sous prétexte d'éprouver l'obéissance des Sœurs, leur commander une chose qui serait un péché, même véniel. Quelques-unes, comme je l'ai appris, ont commandé des choses qui eussent été péché mortel si on eût obéi. Du moins, les inférieurs pourront peut-être avoir une excuse à cause de leur simplicité, mais non la prieure qui sait que tous ses ordres sont exécutés immédiatement. Comme les Sœurs lisent ou entendent raconter les exemples des saints du désert,

1. Le mesure dont parle la Sainte est le *fanega*, qui est d'une contenance de 60 litres environ.

elles regardent comme bon tout ce qu'on leur commande, ou du moins tout ce qu'elles font par obéissance. Les inférieures sauront qu'elles ne doivent pas faire une chose commandée quand cette chose, indépendamment du précepte, constitue un péché mortel. J'excepte le cas où on leur commanderait de laisser la messe, les jeûnes d'église ou autres obligations de ce genre, car la prieure peut avoir des raisons d'en dispenser. Mais aller se jeter dans le puits ou faire une chose de cette sorte, c'est mal; car aucune d'entre nous ne doit s'imaginer que Dieu va faire des miracles pour elle comme il en a fait pour les saints. Il y a assez d'autres moyens d'exercer les Sœurs à l'obéissance parfaite; et tout ce qui peut être accompli sans les dangers dont je viens de parler, je l'approuve volontiers.

Voici par exemple ce que fit une Sœur à Malagon. Elle demanda la permission de prendre la discipline. La prieure, à qui elle avait sans doute fait plusieurs fois cette demande, lui dit : « Laissez-moi. » Et, se voyant encore importunée, elle ajouta : « Allez vous promener et laissez-moi tranquille. » La Sœur s'en alla avec une parfaite simplicité se promener durant plusieurs heures. Enfin, une compagne lui adressa ces mots ou une parole de ce genre : « Pourquoi vous promenez-vous tant? » La Sœur répondit : « C'est parce qu'on me l'a commandé. » Or, à ce moment même on sonna pour les matines; la prieure demanda pourquoi la Sœur dont il est question n'y venait pas; alors l'autre Sœur lui raconta ce qui se passait.

Ainsi donc, je le répète, les prieures doivent agir avec beaucoup de prudence quand elles parlent à des Sœurs qu'elles savent si obéissantes, et bien prendre garde à ce qu'elles font.

Une autre Sœur montre un jour à la prieure un grand ver du jardin et lui dit : « Voyez s'il n'est pas joli. » La prieure lui répond en riant : « Eh bien, man-

gez-le. » La Sœur part et va le faire frire. Comme la cuisinière lui demandait pourquoi elle le faisait frire, elle répondit que c'était pour le manger. C'est ce qu'elle avait l'intention de faire, bien à l'encontre des intentions de la prieure, et elle aurait pu s'exposer à beaucoup de mal.

Pour moi, je me réjouis plutôt de voir les Sœurs excéder dans l'obéissance, parce que j'ai pour cette vertu une dévotion particulière. Aussi je n'ai rien négligé pour l'implanter dans leurs âmes. Cela toutefois eût servi de peu si le Seigneur dans sa miséricorde infinie n'avait accordé sa grâce à toutes les Sœurs en général pour les porter à la pratique de cette vertu. Plaise à Sa Majesté de la rendre très parfaite parmi nous ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XIX

Suite du récit de la fondation du monastère de Saint-Joseph à Salamanque.

Je me suis bien éloignée de mon sujet; mais quand il se présente une chose sur laquelle le Seigneur a voulu me donner la lumière de l'expérience, il m'en coûterait de ne pas en parler. Et peut-être que ce que je crois devoir condamner est bon.

Aussi, mes filles, prenez toujours conseil d'un homme de doctrine; c'est la doctrine qui nous fait trouver en toute prudence et vérité le chemin de la perfection. Quant aux prieures, si elles veulent bien s'acquitter de leur charge, elles ont grand besoin d'avoir un confesseur instruit; sans cela, elles tomberont dans une foule de méprises, et s'imagineront accomplir des actes de sainteté. Elles devront, en outre, procurer à leurs religieuses des confesseurs éclairés.

La veille de la Toussaint, de l'année dont j'ai parlé[1], nous arrivâmes donc à midi à Salamanque. Une fois arrivée à une hôtellerie, j'envoyai chercher un excellent homme de la ville que j'avais chargé de nous tenir la maison libre; il s'appelait Nicolas Gutierrez. C'était un vrai serviteur de Dieu. Par la sainteté de sa vie il avait obtenu de la divine Majesté une paix et une joie très profondes au milieu d'épreuves terribles

1. L'année 1570.

qui ne lui avaient pas manqué. Après s'être vu dans la prospérité, il était tombé dans une profonde pauvreté et il y goûtait autant de bonheur qu'au sein de la richesse. Il travailla beaucoup à notre fondation, et ce fut toujours avec une vraie dévotion et de très bon cœur.

Dès son arrivée, il m'annonce que la maison n'est pas libre et qu'il n'a pu arriver à en faire sortir les étudiants. Je lui fais remarquer combien il nous importe qu'on nous y laisse entrer immédiatement, avant même que ma présence à Salamanque ne soit connue. Car je redoute toujours quelque obstacle, comme je l'ai dit déjà. Il s'en va trouver le propriétaire de la maison, et il s'arrange si bien que le soir même, le local étant évacué, nous y entrons à la nuit tombante. Ce monastère est le premier que j'aie fondé sans y mettre le très saint Sacrement. Jusqu'alors j'avais pensé que cela était requis pour inaugurer le monastère; mais je savais déjà que non; et ce fut dans la circonstance une vive consolation pour moi, tant les étudiants avaient laissé la maison en désordre. Sans doute ils ne se souciaient guère de la propreté; car nous n'eûmes pas peu à travailler toute la nuit pour la mettre en état.

Le lendemain matin on célébra la première messe, et je me hâtai d'envoyer chercher les religieuses qui devaient venir de Médina del Campo. La nuit de la Toussaint, ma compagne et moi, nous demeurâmes seules. Je vous assure, mes filles, que j'ai envie de rire chaque fois que je me rappelle les craintes de ma compagne, Marie du Saint-Sacrement, religieuse plus âgée que moi et grande servante de Dieu. Comme la maison était grande et tout en désordre, que de plus, il y avait beaucoup de galetas, ma compagne ne pouvait s'ôter de l'idée les étudiants. Comme ils avaient manifesté tant de mécontentement d'être obligés de sortir, il lui semblait que quelqu'un d'entre eux y

était resté caché; et certes c'eût été très facile, tant il y avait de place. Nous nous enfermâmes donc dans une pièce, là où il y avait de la paille; c'était d'ailleurs la première chose que je me procurais quand j'allais fonder un monastère; avec cela, nous avions du moins un lit. Nous passâmes la nuit sur cette paille, en nous abritant des deux couvertures qu'on nous avait prêtées.

Le lendemain, des religieuses qui habitaient près de nous, et que nous redoutions d'avoir fort mécontentées par notre fondation, nous prêtèrent d'autres couvertures pour nos compagnes qui devaient venir et nous envoyèrent des vivres. Ces religieuses portent le nom de Sainte-Élisabeth. Tout le temps que nous demeurâmes dans cette maison, elles nous ont rendu des services signalés et fait beaucoup d'aumônes.

Quand ma compagne se vit enfermée dans la chambre dont j'ai parlé, elle parut perdre un peu de sa peur des étudiants; cependant elle regardait à tout instant de côté et d'autre; elle était toujours dans les craintes. Le démon devait aussi s'en mêler, en lui représentant des dangers imaginaires pour chercher à me troubler moi-même. J'avoue qu'avec le mal de cœur dont je souffre habituellement, il me fallait bien peu de chose pour m'effrayer. Je demandai à la Sœur ce qu'elle regardait, puisque personne ne pouvait entrer. Elle me répondit : « Je songe, ma Mère, à ce que vous feriez toute seule, si je venais à mourir ici en ce moment. » Si cela était arrivé, il me semble que j'eusse été fort en peine. J'y réfléchis un instant, et je ne pus m'empêcher d'avoir un peu de crainte; car, bien que je n'aie pas peur des corps morts, ils me causent une défaillance de cœur, alors même que je ne suis pas seule en leur présence. Le glas funèbre que nous entendions, puisque c'était, comme je l'ai dit, la veille des Morts, favorisait, lui aussi, cette impres-

sion. Le démon avait une belle occasion de chercher à nous troubler par des craintes puériles. Quand, en effet, ils s'aperçoit qu'on n'a pas peur de lui, il emploie d'autres ruses. Je répondis donc à ma compagne : « Ma Sœur, si cela arrive, je verrai ce que j'aurai à faire; pour le moment, laissez-moi dormir. » Comme nous avions passé déjà deux mauvaises nuits, le sommeil ne tarda pas à nous délivrer de nos frayeurs. Le jour suivant, l'arrivée des autres religieuses les dissipa entièrement.

Cette maison nous servit de monastère près de trois ans, peut-être même quatre; je ne saurais préciser; mais durant ce temps les Sœurs passèrent bien inaperçues. Pour moi, je reçus l'ordre de me rendre à l'Incarnation d'Avila. J'ajoute que je ne voudrais jamais de moi-même quitter un monastère sans laisser aux Sœurs une maison à elles qui fût propre au recueillement et adaptée selon mes désirs; et de fait, j'ai toujours agi ainsi. Le Seigneur m'a accordé une grande grâce dans ces fondations; j'étais heureuse d'être la première au travail; je procurais aux Sœurs tout ce qui était nécessaire pour leur repos et leur commodité. Je ne négligeais aucun petit détail et je disposais toutes choses comme si j'avais dû passer là le reste de mes jours. Aussi était-ce une grande joie pour moi quand enfin je laissais tout en très bon état. Je souffrais donc beaucoup de ce que les Sœurs de Salamanque avaient à endurer. Certes, elles ne manquaient pas de quoi vivre, car j'avais soin d'y veiller de l'endroit où je me trouvais, vu que leur maison était très écartée pour recevoir des aumônes. Mais elles furent éprouvées du côté de la santé, parce que la maison était humide, très froide et tellement vaste qu'on ne pouvait pas y remédier. Ce qui m'affligeait surtout, c'est qu'elles n'avaient pas le saint Sacrement; c'est là une privation très sensible quand on vit dans

une si étroite clôture. Cependant les Sœurs ne s'en troublaient pas; elles supportaient toutes leurs croix avec tant de contentement qu'il y avait lieu d'en bénir le Seigneur. Quelques-unes me disaient même qu'elles auraient cru commettre une imperfection si elles avaient désiré une autre maison, et qu'elles auraient été très heureuses dans celle-là si elles avaient eu le saint Sacrement.

A la vue de leurs vertus et de leurs épreuves, notre supérieur[1], touché de compassion, me commanda de laisser le couvent de l'Incarnation d'Avila pour aller les trouver. Elles s'étaient déjà entendues au sujet d'une maison avec un gentilhomme de la ville. Cette maison se trouvait dans un tel état, qu'il nous fallut dépenser plus de mille ducats avant de pouvoir y entrer. Elle faisait partie d'un majorat. Or le gentilhomme, sans attendre la permission du Roi, nous permit de nous y transférer et même d'y élever les murailles nécessaires. Je priai de m'accompagner le P. Julien d'Avila, qui, comme je l'ai dit, me suivait dans les fondations, et il vint avec moi. Nous visitâmes la maison pour commander ce qu'il y avait à faire; car, grâce à mon expérience, je m'entendais bien dans ces sortes de choses. Nous étions arrivés, au mois d'août. Or, malgré toute la diligence possible, les travaux durèrent jusqu'à la Saint-Michel, époque où on renouvelle les loyers à Salamanque, et la maison était loin d'être réparée. Quant à celle où nous étions, elle était déjà louée à un autre, parce que nous n'avions pas renouvelé le bail pour l'année suivante, et on nous pressait d'en sortir. L'église venait d'être crépie, et le gentilhomme qui nous avait vendu la maison se trouvait absent. D'après l'avis de plusieurs personnes qui

1. Le P. Pierre Fernandez.

nous étaient dévouées, nous faisions mal d'y aller si tôt. Mais quand la nécessité devient pressante, on n'écoute guère les conseils, s'ils ne sont accompagnés de remèdes.

Nous nous rendîmes donc à cette nouvelle maison, la veille de saint Michel, un peu avant le lever du jour. Déjà on avait publié que, le jour de la fête, le saint Sacrement serait placé dans l'église et qu'il y aurait sermon. Or, le jour même de notre entrée, par une permission spéciale de Dieu, la pluie tombait vers le soir avec une telle abondance que nous avions peine à transporter les choses necessaires. La chapelle était toute neuve, mais le toit était si mal fermé que l'eau y tombait presque partout. Je vous assure, mes filles, que je me trouvai bien imparfaite ce jour-là. On avait annoncé la cérémonie pour le lendemain, et je ne savais quelle disposition prendre; j'étais désolée. Je me tournai alors vers Notre-Seigneur et lui dis, presque en me plaignant, *ou de ne plus me commander de telles entreprises, ou de me tirer de cet embarras.*

Quant au bon Nicolas Gutierrez, il gardait son calme habituel, comme s'il n'y avait eu aucune difficulté. Il me disait avec la plus grande douceur de ne pas avoir de peine, et que Dieu remédierait à tout. C'est ce qui arriva. Le jour de saint Michel, au moment où les fidèles devaient venir à la cérémonie, le soleil commença à se montrer. J'étais vraiment touchée de dévotion, et je vis combien ce saint homme avait mieux fait de mettre sa confiance en Notre-Seigneur, que moi de me désoler.

Il y eut un grand concours de fidèles et de la musique; enfin le saint Sacrement fut placé dans notre église avec beaucoup de solennité. Comme le monastère est bien situé, on ne tarda pas à le connaître et à l'apprécier. Parmi les personnes qui nous favorisent le plus, je dois citer surtout la comtesse de Monterey, doña

Marie Pimentel, ainsi qu'une dame dont le mari était le corregidor de la ville, et qui s'appelait doña Marianne.

Dès le jour suivant, la joie où nous étions de posséder le très saint Sacrement devait se trouver tempérée. Le gentilhomme, à qui appartenait la maison, nous arrivait et manifestait tant de mécontentement que je ne savais comment traiter avec lui. Le démon l'empêchait d'entendre raison; nous nous étions cependant strictement conformées à nos engagements envers lui; c'était inutile de vouloir le lui rappeler. Quelques personnes allèrent lui parler; il s'apaisa un peu, mais il ne tarda pas à changer encore de sentiment.

Je pris le parti de lui abandonner la maison; il s'y opposa. Ce qu'il voulait, c'était d'être payé immédiatement. Sa femme, à qui était la maison, avait voulu la vendre pour établir deux de ses filles. C'est pour ce motif qu'il avait demandé la permission du roi dont j'ai parlé. Quant à l'argent, je l'avais déposé entre les mains de celui qu'il avait lui-même désigné. Enfin, voilà plus de trois ans écoulés depuis lors, et le contrat n'est pas encore conclu. Je ne sais même pas si le monastère restera là, je veux dire si les Sœurs resteront dans cette maison comme j'ignore aussi à quoi tout cela aboutira. Voilà pourquoi j'ai voulu raconter ce qui précède. Ce que je sais bien, c'est que, de tous les monastères de la règle primitive que Notre-Seigneur a fondés jusqu'à ce jour, il n'en est aucun où les religieuses aient eu à beaucoup près tant d'épreuves. Mais par la miséricorde de Dieu, elles sont si vertueuses qu'elles supportent tout avec joie. Plaise à sa Majesté de les aider à progresser encore! Qu'elles aient une maison commode ou non, il importe peu; c'est même une grande joie pour nous de nous voir dans une habitation d'où l'on peut nous chasser; nous nous rappelons alors que le Seigneur du monde n'en eut point à lui sur la terre. Comme on le voit par le récit de ces fon-

dations, il nous est arrivé plusieurs fois de loger dans une maison qui ne nous appartenait pas; et, je puis l'affirmer, je n'ai jamais vu une Sœur en avoir de la peine. Plaise à la divine Majesté, comme je l'en supplie par son infinie bonté et sa miséricorde, que les demeures éternelles ne nous manquent point! Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

CHAPITRE XX

Elle raconte la fondation du monastère de Notre-Dame de l'Annonciation à Albe de Tormès en 1571.

Il n'y avait pas encore deux mois que j'avais pris possession, le jour de la Toussaint, de notre maison de Salamanque, lorsque je fus instamment priée de la part de l'intendant du duc d'Albe et de sa femme[1] de faire une fondation dans cette dernière ville. Je n'en avais pas grande envie ; car la localité étant petite, il fallait que le monastère eût des rentes, et mon désir était qu'il n'en eût point du tout. Le Père maître Dominique Bagnès, mon confesseur, dont j'ai parlé au commencement de ces fondations, se trouvant alors à Salamanque, me gronda. Il me dit que, puisque le Concile de Trente permettait d'avoir des rentes, ce ne serait pas bien de refuser pour ce motif une fondation. Il ajouta que je ne comprenais pas pareille question et que les revenus n'étaient d'aucun obstacle à ce que les Sœurs fussent pauvres et très parfaites.

Avant de passer outre, je veux dire ce qu'était la fondatrice et comment le Seigneur l'amena à établir le monastère.

1. François Velazquez et Thérèse de Layz, sa femme, avaient eu en 1569 des pourparlers avec la Fondatrice qui s'était même rendue à Albe. Mais la Sainte n'avait pu pour lors s'entendre avec les fondateurs.

Jésus !

La fondatrice du monastère de Notre-Dame de l'Annonciation à Albe de Tormès fut Thérèse de Layz. Elle naquit de parents nobles et des plus distingués entre les gentilshommes par la pureté de leurs alliances[1]. Son père et sa mère, n'étant pas aussi riches que le demandait leur rang, s'étaient fixés dans une localité appelée Tordillos[2], à deux lieues de la ville d'Albe. Je ne puis considérer sans être touchée de compassion dans quel excès de vanité se trouve le monde. On préfère vivre isolé dans de petites localités où l'on sera privé de l'instruction chrétienne et de beaucoup d'autres moyens qui servent à éclairer les âmes plutôt que de paraître perdre tant soit peu de ce qu'on appelle l'honneur du monde. Les parents de Thérèse de Layz avaient déjà eu quatre filles quand elle naquit ; aussi eurent-ils beaucoup de chagrin d'en avoir une de plus. En vérité, il y a de quoi gémir profondément en voyant que les mortels ne comprennent pas ce qui leur est le plus avantageux. Semblables à ceux qui ignorent complètement les desseins de Dieu, ils ne savent pas les biens immenses qui peuvent venir de leurs filles, et les maux nombreux dont leurs fils peuvent être la cause. Ils semblent ne pas vouloir laisser gouverner Celui qui sait tout et qui a tout créé ; voilà pourquoi ils tombent dans la désolation pour des choses qui devraient leur donner de l'allégresse. Ils sont comme des gens dont la foi est endormie ; ils n'élèvent point leur pensées ; ils oublient que Dieu lui-même dispose

1. L'expression de la Sainte, *de limpia sangre*, signifie qu'il n'y avait dans sa famille ni Mores, ni Juifs. Son père s'appelait Diego de Layz, et sa mère doña Béatrice de Aponte.
2. Localité peu distante d'Albe.

toutes choses et qu'il faut tout abandonner entre ses mains. Quand on s'est montré assez aveugle pour ne pas reconnaître sa providence, on fait ensuite preuve d'une ignorance insigne si l'on ne comprend pas combien sont inutiles de tels chagrins. O grand Dieu! Qu'il sera différent le jugement que nous porterons sur toutes ces ignorances, le jour où nous comprendrons la vérité de toutes choses! Combien de pères se verront tomber en enfer pour avoir eu des fils, et combien de mères se verront au ciel par le moyen de leurs filles!

Je reviens à mon récit. Les choses en arrivèrent à tel point, que les parents, comme s'ils se souciaient peu de la vie de cette enfant, la laissèrent complètement seule le troisième jour après sa naissance. Personne ne s'occupa d'elle depuis le matin jusqu'au soir. Cependant on avait rempli un grand devoir; on l'avait fait baptiser par un prêtre aussitôt sa venue en ce monde. Or une femme qui était chargée d'elle arriva le soir; et quand elle sut ce qui s'était passé, elle courut voir si l'enfant était morte. Elle fut suivie de plusieurs autres personnes qui étaient venues faire visite à la mère et qui ont été témoins de ce que je vais raconter. Cette femme tout en larmes prend l'enfant dans ses bras et lui dit : « Eh quoi! ma fille, n'êtes-vous pas chrétienne? » manifestant par là qu'on avait agi avec cruauté à son égard. La petite releva alors la tête et répondit : « Oui, je le suis. » Et elle ne parla plus jusqu'à l'âge où les enfants ont coutume de parler. Ceux qui l'entendirent étaient dans le ravissement. Quant à la mère, elle commença à l'aimer et à l'entourer de sollicitude; elle répétait souvent qu'elle voudrait vivre jusqu'au jour où elle verrait ce que Dieu en ferait. Elle l'éleva, ainsi que ses autres filles, d'une manière très chrétienne et les forma à la pratique de toutes les vertus.

Quand arriva l'époque où on voulut la marier, elle

s'y refusa, car elle n'en avait même aucun désir. Mais venant à apprendre qu'elle était demandée par François Vélazquez, qui est devenu son mari et a fondé avec elle ce monastère, elle l'eut à peine entendu nommer qu'elle prit le parti de se marier si c'était avec lui; et cependant elle ne l'avait jamais vu, mais le Seigneur voyait que cette union convenait pour l'exécution de la bonne œuvre que l'un et l'autre ont réalisée à la gloire de Sa Majesté. François Vélazquez, qui est un homme vertueux et riche, a tant d'affection pour sa femme, qu'il s'applique, et avec raison, à lui plaire en tout; car le Seigneur l'a comblée de toutes les qualités qu'on peut désirer chez une femme mariée. A sa sollicitude pour l'entretien de sa maison, elle allie une bonté parfaite. Comme son mari la conduisait à Albe, d'où il était natif, il dut, par ordre des officiers du duc, loger dans sa maison un jeune gentilhomme. Elle en fut très troublée, et dès lors elle eut en horreur ce séjour. Étant jeune et d'une rare beauté, elle aurait pu, malgré sa haute vertu, courir quelque danger, tant le démon commença à travailler de mauvaises pensées l'esprit de ce gentilhomme. Dès qu'elle s'en aperçut, elle pria son mari, sans rien lui dire du motif de sa supplique, de choisir un autre séjour. Il y consentit volontiers et l'emmena à Salamanque, où l'un et l'autre vécurent très heureux. François Vélazquez possédait une grande fortune et remplissait, en outre, une charge qui lui attirait l'estime et la considération de tout le monde. Ils n'avaient qu'une peine : Notre-Seigneur ne leur donnait pas d'enfants. Pour en obtenir, Thérèse se livrait à toutes sortes de dévotions et de prières son unique supplique à Dieu était d'avoir des enfants qui, après sa mort, glorifieraient Sa Majesté. Il lui semblait pénible de voir sa famille s'éteindre avec elle et de n'avoir pas de descendants qui serviraient Dieu fidèlement. Elle m'a affirmé à moi-même que jamais

la pensée ne lui est venue de désirer autre chose. Or, c'est une femme qui pour rien au monde ne voudrait mentir. Elle possède tant de piété et de vertu, comme je l'ai déjà dit, que bien souvent je me sens portée à bénir Dieu, quand je vois ses œuvres, ainsi que ce désir si grand qu'elle a de plaire toujours à Notre-Seigneur et de bien employer tout son temps.

Il y avait déjà plusieurs années qu'elle entretenait ce désir. Mais après avoir fait beaucoup de dévotions pour obtenir de le voir réalisé, elle ne cessait de s'adresser à saint André, qu'on lui avait désigné comme l'avocat spécial de cette cause. Or, une nuit qu'elle était couchée, elle entendit ces paroles : « Ne désire pas avoir des enfants; tu te damnerais. » Elle fut remplie d'étonnement et de crainte, mais elle ne cessa pas pour cela de poursuivre son désir. Le but qu'elle se proposait était si louable; qu'avait-elle à craindre d'être damnée? Elle continuait donc à supplier Notre-Seigneur de lui donner des enfants en se recommandant d'une manière spéciale à saint André. Or, un jour qu'elle était poursuivie par le même désir, sans qu'elle puisse préciser si elle était éveillée ou endormie, ce qui importe peu, elle eut une vision dont la provenance céleste lui est prouvée par les effets. Il lui semblait qu'elle se trouvait dans une maison et que dans le préau de cette maison il y avait un puits sous la galerie. Elle voyait là une verte prairie, tout émaillée de fleurs blanches, d'une beauté dont elle ne saurait donner l'idée. Saint André lui apparut près du puits, sous des traits si vénérables et si beaux qu'elle en était dans la jubilation. Il lui dit : « Voilà d'autres enfants que ceux que tu désires. » Elle aurait voulu ne point voir la fin de la consolation profonde dont elle jouissait en ce lieu; mais tout disparut aussitôt. Elle comprit néanmoins, sans que personne le lui dise, que c'était saint André qui lui était apparu et, de plus, que Notre-Seigneur lui deman-

dait de bâtir un monastère. Cela démontre que la vision fut à la fois intellectuelle et imaginaire, et ne pouvait être ni une illusion personnelle, ni un jeu du démon. Tout d'abord, ce ne fut pas une illusion personnelle, vu le grand effet produit; car cette dame n'a jamais depuis lors désiré d'avoir des enfants. Sa conviction que telle était la volonté de Dieu était si profonde qu'elle n'en a plus demandé ni désiré. Elle commença même à examiner par quels moyens elle réaliserait ce que Dieu lui demandait. Ce ne fut pas, non plus, un jeu du démon, si on en juge par le résultat; car premièrement ce qui vient de lui ne peut pas produire un bien; or il y a un monastère d'érigé où Notre-Seigneur est fidèlement servi; en outre, cette vision eut lieu plus de six ans avant la fondation, et le démon ne peut pas connaître l'avenir.

Tout impressionnée de cette vision, Thérèse dit à son mari : « Puisqu'il plaît à Dieu de ne point nous donner d'enfants, nous bâtirons un monastère de religieuses. » Comme il est si bon et qu'il aime tant sa femme, il accepta avec joie la proposition, et aussitôt ils s'occupèrent l'un et l'autre de l'endroit où aurait lieu la fondation. Thérèse eût bien voulu que ce fût dans la localité où elle était née, mais son mari lui démontra par des raisons très justes que la fondation n'y serait pas bien.

Tel était le dessein dont il s'occupait, quand la duchesse d'Albe le fit appeler pour le prier d'accepter une charge et un office dans sa maison. Il alla donc voir ce dont il s'agissait, et quand on le lui eut dit, il accepta l'emploi, bien qu'il lui rapportât beaucoup moins que celui de Salamanque. Sa femme, à cette nouvelle, tomba dans une profonde affliction, car, elle avait, comme je l'ai déjà dit, de l'horreur pour le séjour d'Albe. Quand François Vélazquez lui eut donné l'assurance qu'on ne logerait plus d'hôtes, elle se

tranquillisa un peu. Néanmoins, elle ne pouvait s'empêcher de regretter vivement Salamanque, où elle se trouvait plus à son goût. François Vélazquez, ayant donc acheté une maison, y fit venir Thérèse. Elle arriva toute désolée. Son chagrin augmenta encore quand elle vit une maison bien située, il est vrai, et très vaste, mais manquant d'appartements; aussi elle y passa la première nuit très triste. Le jour suivant, au matin, en entrant dans le préau, elle reconnaît, à la même place où elle l'avait vu, le puits près duquel lui était apparu saint André, et tout le reste ni plus ni moins tel que la vision le lui avait montré. Je parle de l'emplacement, car elle ne vit là ni le saint, ni la prairie, ni les fleurs, bien que tout cela fût et soit encore bien gravé dans sa mémoire. A ce spectacle, elle est tout émue et complètement décidée à bâtir le monastère à cet endroit. Elle se trouve donc consolée, tranquillisée et résolue à ne plus chercher ailleurs. On acheta plusieurs maisons voisines et on eut bientôt un local très suffisant pour un monastère.

Mais Thérèse se demandait avec sollicitude à quel Ordre il serait confié. Elle voulait que les Sœurs y fussent en petit nombre et dans une très étroite clôture. Deux religieux de différents Ordres, fort pieux et très instruits, auxquels elle communiqua son dessein, lui répondirent qu'il valait mieux faire d'autres bonnes œuvres, parce que les religieuses vivaient pour la plupart mécontentes; ils ajoutèrent encore plusieurs réflexions de ce genre qui leur paraissaient fort justes, car le démon, qui voyait avec déplaisir cette fondation, cherchait à l'empêcher. Comme ils insistèrent tant à désapprouver le projet, et que le démon travaillait davantage encore à le faire échouer, Thérèse commença à être remplie de crainte et de trouble. Aussi elle se détermina à l'abandonner et s'en ouvrit à son mari; l'un et l'autre crurent devoir y renoncer, puisque des

personnes d'un tel mérite ne l'approuvaient pas, et que leur but était avant tout de servir Notre-Seigneur. Thérèse résolut donc de marier le fils d'une de ses sœurs, jeune encore mais très vertueux, et qu'elle aimait beaucoup, à une nièce de François Vélazquez. Une grande partie de la fortune leur serait donnée; le reste serait consacré à de bonnes œuvres pour le repos de leurs âmes.

Tel fut donc le projet auquel les deux époux s'arrêtèrent, bien résolus à l'exécuter. Mais comme Notre-Seigneur avait d'autres vues, leur arrangement servit de peu. Quinze jours ne s'étaient pas écoulés, que le neveu se trouvait atteint d'un mal terrible et qu'en très peu de temps Notre-Seigneur le rappelait à lui. Thérèse, intimement persuadée que la cause de cette mort venait de ce qu'elle avait abandonné une œuvre voulue de Dieu pour donner ses biens à son neveu, tomba dans un véritable effroi. Elle se souvint de ce qui était arrivé au prophète Jonas, qui n'avait pas voulu obéir à Dieu. Il lui semblait même que c'était pour la punir que Dieu lui avait enlevé ce neveu qu'elle aimait tant. Depuis lors, elle résolut de ne négliger pour rien au monde la fondation d'un monastère; son mari entra dans ses vues; mais ils ne savaient ni l'un ni l'autre comment la réaliser. Quant à Thérèse, il lui semblait que Dieu inspirait déjà à son cœur ce qui est maintenant accompli. Toutefois ceux à qui elle en parlait et à qui elle indiquait comment elle voulait le monastère riaient de son projet, persuadés qu'elle ne trouverait pas ce qu'elle désirait. Son confesseur surtout était de cet avis; et, comme c'était un religieux franciscain, qui unissait la science à beaucoup d'autres qualités, elle tombait dans une profonde affliction.

Vers cette époque, ce même religieux vint à passer dans une localité où il entendit parler de nos monas-

tères de Notre-Dame du Mont-Carmel que l'on fondait. Après avoir pris des renseignements bien précis, il alla voir Thérèse et lui dit qu'il avait trouvé ce qu'elle voulait, et pourrait bâtir un monastère conforme à ses désirs. Il lui raconta, en outre, ce qui se passait dans nos maisons et la pria de traiter l'affaire avec moi. C'est ce qu'elle fit. Nous eûmes beaucoup de peine à tomber d'accord. Mon intention a toujours été que les monastères qui auraient des revenus les eussent suffisants afin que les Sœurs ne soient pas obligées de demander l'aumône à leurs parents, ni à qui que ce soit, mais que la maison leur fournisse tout ce dont elles auraient besoin pour la nourriture, le vêtement et le soin particulier des malades. Car si les religieuses n'ont pas le nécessaire, il en résulte de nombreux inconvénients. S'agit-il d'ériger des monastères sans revenus et même d'en fonder beaucoup, je ne manque ni de courage, ni de confiance; je suis presuadée que Dieu veillera sur les Sœurs. Au contraire, tout me manque s'il faut fonder un monastère avec des revenus insuffisants; je préfère alors n'en pas fonder du tout.

Enfin, les deux époux comprirent mes raisons, et offrirent une rente convenable pour le nombre des religieuses. Ce qui me toucha beaucoup, c'est qu'ils nous abandonnèrent leur propre maison, pour aller loger dans une autre qui était très incommode. Le saint Sacrement fut donc placé dans la chapelle du nouveau monastère, et la fondation eut lieu le jour de la Conversion de saint Paul, en 1571, pour l'honneur et la gloire de Dieu, qui, à mon avis, y est très fidèlement servi. Plaise à Sa Majesté qu'elle le soit toujours plus!

J'avais commencé à raconter certains faits de quelques Sœurs de ces monastères. Je pensais que, quand on viendrait à les lire, celles dont je parle ne seraient plus de ce monde, et que celles qui leur succéderaient seraient encouragées à imiter les exemples si

beaux de ces débuts. Mais je me suis dit que d'autres s'en acquitteraient mieux que moi, entreraient dans plus de détails et ne craindraient pas, comme moi, de paraître avoir pris quelque part à ces faits. Aussi j'ai omis bien des traits vraiment surnaturels; tous ceux qui en furent témoins ou en ont entendu parler, ne peuvent s'empêcher de les regarder comme miraculeux. Je ne parle donc nullement de ceux-là, ni des grâces manifestes que Notre-Seigneur a accordées à la prière des Sœurs.

Je crains d'avoir commis quelque erreur en indiquant la date des diverses fondations, malgré le soin que j'apporte à me la rappeler. Mais cela n'importe pas beaucoup et on peut le corriger ensuite. Je mets donc la date comme elle se présente à ma mémoire; et s'il y a erreur, l'erreur ne sera pas grande.

CHAPITRE XXI

Elle raconte la fondation du Carmel du glorieux Saint-Joseph, à Ségovie, le jour même de la fête de ce Saint en 1574.

Les fondations de Salamanque et d'Albe étaient déjà réalisées, sans qu'il m'eût été possible de procurer aux premières une maison à elles, quand je reçus, comme je l'ai raconté, du P. maître Pierre Fernandez, pour lors commissaire apostolique, l'ordre d'aller à l'Incarnation d'Avila pour trois ans. J'ai dit, en outre, que ce Père, voyant la gêne où se trouvait le monastère de Salamanque, m'avait commandé d'y retourner pour installer les Sœurs dans une maison dont elles seraient propriétaires. J'étais donc là un jour en oraison, quand Notre-Seigneur me dit d'aller fonder à Ségovie. La chose me paraissait impossible. D'abord je ne pouvais m'y rendre sans un ordre exprès; et, de plus, je savais très bien que le Père commissaire apostolique, maître Pierre Fernandez, n'avait pas envie que l'on fît de nouvelles fondations. Je voyais, par ailleurs, que, tant que je n'aurais pas achevé mes trois ans au monastère de l'Incarnation, il avait grandement raison.

Telles étaient mes réflexions, quand le Seigneur me dit de lui en parler, et que lui-même arrangerait tout. Ce Père se trouvait alors à Salamanque. Je lui écrivis qu'il n'ignorait pas que j'avais reçu de notre révérendissime Père général l'ordre de n'omettre aucune fondation qui me paraîtrait avantageuse; qu'à Ségovie,

nous étions demandées par la ville et par l'évêque; que si sa paternité m'envoyait un commandement, j'irais faire la fondation; que d'ailleurs si je lui parlais de ce projet, c'était pour l'acquit de ma conscience; et qu'en somme, quelle que fût sa décision, je serais tranquille et contente. Tels furent à peu près les termes de ma lettre. J'ajoutai cependant que la fondation, à mon avis, devait contribuer à la gloire de Dieu. Il semble bien que Sa Majesté la voulait; car ce Père me répondit aussitôt d'aller fonder et me donna sa permission. J'en fus tout étonnée après ce que j'avais entendu de lui sur ce point.

De Salamanque même, je fis louer une maison, car, depuis les fondations de Tolède et de Valladolid, je voyais qu'il était mieux de ne chercher la maison qu'après la prise de possession. J'avais plusieurs raisons pour cela. La principale, c'est que l'argent manquait complètement pour en acheter; mais une fois que la prise de possession a eu lieu, le Seigneur pourvoit à tout et, de plus, nous pouvons alors choisir un site plus conforme à nos goûts.

Il y avait alors à Ségovie une dame dont le mari, possesseur d'un majorat, était mort. Elle s'appelait doña Anne de Ximène, et était venue me voir une fois à Avila. Grande servante de Dieu, elle s'était toujours sentie appelée à la vie religieuse. A peine le monastère fut-il fondé, qu'elle y entra avec une de ses filles dont la piété était exemplaire. Aussitôt Dieu fit succéder la joie la plus vive au chagrin qu'elle avait éprouvé dans les liens du mariage et depuis qu'elle était veuve. La mère et la fille avaient toujours mené une vie très recueillie, et servi le Seigneur très fidèlement.

Cette vertueuse dame s'occupa de nous louer une maison et nous procura tout ce qu'elle crut nécessaire pour l'église et pour notre entretien; aussi je n'eus pas beaucoup de préoccupations sur ce point. Mais

il ne devait pas y avoir de fondation sans quelque épreuve. En partant pour Ségovie, non seulement j'avais une forte fièvre, du dégoût et des maux intérieurs causés par la sécheresse et l'obscurité profonde où était mon âme, mais j'endurais encore diverses sortes de souffrances corporelles qui furent excessives environ trois mois. De plus, les six mois que je restai à cette fondation, je fus toujours malade.

C'est le jour de la fête de saint Joseph que le saint Sacrement fut placé dans l'église. Je n'avais voulu faire mon entrée que la veille au soir en secret, bien que l'évêque et la ville m'eussent donné leur permission. Il y avait longtemps, il est vrai, que je l'avais obtenue; mais comme j'étais alors à l'Incarnation d'Avila, et que je devais obéissance à un autre supérieur que notre très révérend Père général, je n'avais pu faire la fondation plus tôt. En outre; l'évêque, qui était à Ségovie quand la ville acceptait la fondation, n'en avait donné qu'une autorisation verbale à un gentilhomme appelé André de Ximène qui l'avait demandée pour nous. Celui-ci ne s'était pas préoccupé d'avoir cette permission par écrit, et de mon côté je crus que cela importait peu. Mais je m'étais trompée. Dès que le proviseur apprit l'érection du monastère, il arriva fort mécontent et défendit de continuer à célébrer la messe. Il voulait même emmener prisonnier le Carme déchaussé[1] qui l'avait dite et qui nous avait accompagnées avec le P. Julien d'Avila et un autre serviteur de Dieu, nommé Antoine Gaïtan.

Ce dernier était un gentilhomme d'Albe, plongé quelques années auparavant dans la vanité du monde, et que Notre-Seigneur avait appelé à son service. Il foulait si généreusement le monde aux pieds,

1. Saint Jean de la Croix, qui avait célébré la *première* messe de la fondation.

qu'il ne cherchait qu'à glorifier Dieu le plus possible. Comme j'aurai encore à parler de lui dans le récit de ces fondations, où il m'a beaucoup aidée et où il a beaucoup travaillé, j'ai voulu dire qui il est. Mais si je devais raconter ses vertus, je ne finirais pas de sitôt. Celle qui nous a été le plus utile, c'est sa mortification; parmi tous les serviteurs dont nous étions accompagnées, il n'en est aucun qui se dévouât comme lui, pour tout ce qui était nécessaire. Il était élevé à une haute oraison, et Notre-Seigneur l'y comblait de tant de grâces que ce qui eût rebuté les autres lui causait de la joie et lui était facile. Toute la peine qu'il se donne dans ces fondations lui est douce. On voit bien que Dieu l'a appelé à nous aider. Il faut en dire autant du P. Julien d'Avila, dont le dévouement date de la fondation du premier monastère. C'est évidemment à cause de tels compagnons que Notre-Seigneur m'a fait réussir en tout. Leur conversation dans les voyages roulait toujours sur Dieu; ils expliquaient la religion à ceux qui nous accompagnaient et à ceux qu'ils rencontraient sur le chemin; en un mot, ils ne négligeaient aucun moyen de travailler à la gloire de Sa Majesté.

Aussi, mes filles, il est bon que vous qui lirez ces fondations, vous sachiez combien vous leur êtes redevables. Puisque sans aucun intérêt personnel ils ont tant travaillé à vous procurer le bienfait de vivre dans ces monastères, vous devez les recommander à Notre-Seigneur et leur être de quelque utilité par vos prières. Et vous le feriez de grand cœur, si vous saviez comme moi les mauvaises nuits et les journées pénibles qu'ils ont passées, ainsi que les fatigues qu'ils ont endurées dans les voyages.

Le proviseur ecclésiastique ne voulut pas sortir de notre église sans laisser un garde à la porte. J'avoue que je ne sais pas pourquoi il prit cette mesure. Cela effraya un peu ceux qui étaient là. Pour moi, je n'avais

pas coutume de me préoccuper de ce qui pouvait arriver après la prise de possession; c'est auparavant que j'avais des craintes. Je fis appeler plusieurs personnes, parentes d'une des Sœurs que j'avais amenées avec moi et qui étaient des plus qualifiées de la ville; je les priai d'aller prévenir le proviseur que j'avais la permission de l'évêque. Il le savait très bien, comme il l'a avoué depuis. Mais il aurait voulu en être prévenu par nous. Pour moi, je crois que c'eût été bien pire. Enfin on obtint de lui qu'il nous laissât dans le monastère; néanmoins il nous enleva le très saint Sacrement. Cette épreuve ne nous troubla nullement.

Telle fut la situation durant plusieurs mois. Enfin nous pûmes acheter une maison, et avec elle nous vinrent beaucoup de procès. Nous en avions déjà eu un grand avec les religieux franciscains au sujet d'une autre maison voisine de la leur que nous voulions acheter. Mais il nous fallut en soutenir encore un autre avec les religieux de la Merci, ainsi qu'avec le chapitre qui avait une rente sur la maison dont je parle. O Jésus! quel chagrin de se trouver au milieu de tant de contestations! Quand les difficultés semblaient terminées d'un côté, elles recommençaient de l'autre; ce n'était pas assez de donner ce qu'on demandait; on montrait sans cesse de nouvelles prétentions. Cette épreuve ainsi racontée ne semble rien; elle fut néanmoins trés pénible.

Un neveu de l'évêque, prieur et chanoine de cette église, ne négligeait aucune démarche en notre faveur, ainsi que le licencié Herrera, grand serviteur de Dieu. Enfin, avec beaucoup d'argent, nous vînmes à bout de l'affaire du chapitre. Il nous restait encore le procès avec les religieux de la Merci. Aussi nous dûmes nous rendre dans le plus profond secret à notre nouvelle maison, un jour ou deux avant la fête de saint Michel; dès qu'ils nous y virent installées, ils trouvèrent bon

de s'entendre avec nous moyennant une somme d'argent.

Ma plus grande peine au milieu de tant de soucis c'est que je n'avais plus que sept ou huit jours pour terminer mes trois ans à l'Incarnation d'Avila, et je devais forcément y être de retour pour cette époque.

Notre-Seigneur permit que tout s'arrangeât si bien qu'il ne resta plus aucun sujet de contestation; et au bout de deux ou trois jours après, je me rendais au monastère de l'Incarnation. Béni soit à jamais le nom de Celui qui m'a toujours accordé tant de grâces! Que toutes les créatures chantent ses louanges! Ainsi soit-il!

CHAPITRE XXII

Fondation du monastère du glorieux saint Joseph du Sauveur, à Véas, le jour de saint Mathias en 1575.

L'obéissance m'avait commandé, comme je l'ai dit, de me rendre de l'Incarnation d'Avila à Salamanque[1]. Or, à l'époque où je me trouvais dans ce monastère, je reçus la visite d'un messager de Véas. Il m'apportait des lettres d'une dame de cette ville, du curé et de quelques autres personnes; ils me priaient d'aller y fonder un monastère chez eux; la maison était toute prête; on n'avait plus qu'à s'y rendre pour faire la fondation.

Je pris bien mes informations près du messager. Il me fit les plus grands éloges du pays qui, en effet, est délicieux, et de son climat, qui est excellent. Mais, considérant que cette ville se trouvait à une grande distance, je regardai comme une folie le projet d'aller y faire une fondation. D'ailleurs je ne pouvais l'accepter sans un ordre du Commissaire apostolique[2]. Or, comme je l'ai dit déjà, il était ennemi de toute nouvelle fondation; ou du moins, il y était peu disposé. Je voulais donc refuser, sans lui en rien dire. Mais ensuite, réfléchissant qu'il était alors à Salamanque, il ne me parut pas prudent de prendre une pareille décision sans avoir son avis, car notre très révérend Père géné-

1. En 1573, vers le milieu de juillet.
2. Le P. Pierre Fernandez, O. P.

ral m'avait donné l'ordre de ne refuser aucune fondation.

Quand le Père commissaire vit les lettres de Véas, il me fit dire qu'il lui semblait bon de ne pas mécontenter les personnes qui les avaient envoyées; car leur dévotion l'avait édifié; il me recommandait, en outre, de les aviser qu'aussitôt qu'elles auraient la permission de leur Ordre, on songerait à la fondation. Je pouvais être assurée, ajoutait-il, qu'on ne donnerait pas l'autorisation; il savait que les Commandeurs de l'Ordre avaient refusé ailleurs des autorisations sollicitées pendant de nombreuses années. Je devais néanmoins donner une réponse favorable. Ce souvenir me revient parfois à la pensée. Je considère comment nous devenons, sans nous en douter, les instruments de la Providence, quand Notre-Seigneur veut une chose, alors même que nous la voulions pas. C'est ce qui arriva au P. maître Pierre Fernandez, qui était commissaire apostolique. La permission de l'Ordre ayant été obtenue, il ne put refuser la sienne, et la fondation eut lieu comme je vais le raconter[1].

Le monastère du bienheureux saint Joseph de Véas fut fondé le jour de saint Mathias, 1575. Je vais dire pour l'honneur et la gloire de Dieu quelle en a été l'origine.

Il y avait dans cette ville un gentilhomme nommé Sanche Rodriguez de Sandoval, qui appartenait à une famille noble et qui possédait une grande fortune. Il s'était marié à une demoiselle appelée doña Catherine Godinez. Entre autres enfants Notre-Seigneur leur donna deux filles qui furent les fondatrices du monastère ; l'aînée s'appelait doña Catherine Godinez, et la plus jeune doña Marie de Sandoval. La première

1. Le 24 février.

avait environ quatorze ans, quand Notre-Seigneur l'appela à son service. Jusqu'alors elle avait été bien éloignée de quitter le monde; son estime d'elle-même arrivait à tel point qu'elle méprisait toutes les alliances que son père lui proposait.

Un jour qu'elle se trouvait dans une chambre voisine de celle où son père reposait encore, ses regards tombèrent par hasard sur un crucifix qui était là. Elle lut le titre que l'on met d'ordinaire au-dessus de la croix; et aussitôt elle fut complètement transformée par la grâce de Dieu. Or son esprit était précisément occupé d'un mariage très avantageux qu'on lui proposait. Elle se disait en elle-même : « Que mon père se contente de peu! il lui suffit d'un gentilhomme qui ait un majorat! Pour moi, je veux que ma noblesse commence en ma personne. » Elle n'avait d'ailleurs aucune inclination pour le mariage; c'était, à ses yeux, une bassesse que de s'assujettir à quelqu'un. Elle ne comprenait pas d'où lui venait cette fierté. Mais le Seigneur savait le moyen de l'en guérir. Qu'Il soit béni de sa miséricorde!

A peine a-t-elle lu le titre de la croix, qu'il lui semble voir son âme toute pénétrée d'une lumière où elle découvre la vérité; c'était comme si le soleil entrait tout à coup dans une chambre obscure. A l'aide de cette lumière elle considère le Seigneur répandant son sang sur la Croix; elle songe aux cruels traitements dont il a été victime, et, en voyant son humilité, elle découvre combien est différent le chemin de l'orgueil où elle marche. Elle dut rester assez longtemps dans cette considération, car le Seigneur l'avait ravie hors d'elle-même. Elle reçut alors de Sa Majesté une connaissance si profonde de sa propre misère qu'elle eût voulu en faire part à tout le monde. Elle se trouva embrasée d'un désir tellement vif de souffrir pour Dieu, qu'elle ambitionnait d'endurer toutes les tortures des

martyrs. Ajoutez à cela une confusion provenant d'une humilité profonde et la plus grande horreur d'elle-même. Et si cela eût pu se faire sans offense de Dieu, elle eût été contente de passer pour une femme perdue, afin d'être un objet d'horreur pour tout le monde. Aussi elle commença à s'animer d'une sainte haine contre elle-même et de ces véhéments désirs de pénitence qu'elle a ensuite mis en œuvre. A ce moment, elle fit le vœu de vivre dans la chasteté et la pauvreté; elle ne demandait qu'à vivre dans une telle sujétion que c'eût été alors une joie pour elle d'être emmenée comme esclave au pays des Maures.

Toutes ces vertus, elle les a si bien conservées, qu'on y a vu clairement une faveur surnaturelle de Notre-Seigneur. Je le raconterai d'ailleurs plus loin, afin que tous en glorifient la divine Majesté. Oui, soyez à jamais béni, ô mon Dieu, de ce qu'en un instant vous terrassez une âme et la relevez transformée! Quel est ce mystère, ô Seigneur! quand vous avez guéri l'aveugle-né, les Apôtres vous demandèrent s'il était venu ainsi en ce monde à cause des péchés de ses parents. Je vous demande à mon tour au sujet de cette personne : Qui donc lui a mérité une telle grâce? Ce n'est pas elle-même, à coup sûr. Car j'ai déjà dit de quelles pensées vous l'avez tirée quand vous la lui avez accordée. O Seigneur, comme vos jugements sont profonds! Vous savez ce que vous faites; pour moi, je ne sais même pas ce que je dis. Vos œuvres et vos jugements sont incompréhensibles. Soyez glorifié à jamais; car vous pouvez réaliser des œuvres plus merveilleuses encore. Et s'il n'en était ainsi, que serais-je devenue moi-même! Mais peut-être que la mère de cette enfant, dont la piété était si grande, lui a mérité quelque chose d'une telle faveur. Dans votre bonté et votre miséricorde vous avez voulu la récompenser en lui montrant de son vivant une si haute piété dans ses filles. Je me

représente parfois que vous faites de semblables grâces à ceux qui vous aiment, et vous leur accordez la haute faveur de vous glorifier encore dans les enfants que vous leur donnez.

Tandis que Catherine était occupée de ces pensées, elle entendit au sommet de son appartement un bruit si terrible qu'elle crut que toute la chambre s'écroulait. Ce bruit lui semblait descendre par l'un des angles de la chambre où elle était, et fut suivi d'affreux rugissements qui durèrent quelques instants. Le père de Catherine, qui, comme je l'ai dit, n'était pas encore levé, en fut saisi d'une telle frayeur, que, tremblant et comme hors de lui, il prit sa robe de chambre et son épée, entra dans l'appartement de sa fille et, tout ému, demanda ce qu'il y avait. Catherine lui répondit qu'elle n'avait rien vu. Il visita la chambre voisine et n'y découvrant rien, recommanda à Catherine d'aller trouver sa mère, pria celle-ci de ne pas la laisser seule et lui raconta ce qu'il venait d'entendre. Cet événement montre bien la rage où est le démon quand il voit s'échapper de ses mains une âme dont il se croyait assuré. Comme il est l'ennemi juré de notre bien, je ne m'étonne pas que, voyant le Seigneur accorder dans sa miséricorde tant de grâces réunies à cette âme, il en fut effrayé et donna de telles marques de mécontentement. Il comprenait surtout qu'une âme ainsi enrichie de dons célestes lui en arracherait plusieurs autres qu'il regardait déjà comme siennes. Car, à mon avis, Notre-Seigneur n'accorde pas une faveur si spéciale à une âme, sans que d'autres n'y aient quelque part. Quant à Catherine, elle ne dit jamais mot de tout cela; mais elle sentit en elle un désir irrésistible de la vie religieuse; elle conjura ses parents de la laisser le réaliser, mais ils ne voulaient jamais y consentir.

Au bout de trois ans, voyant que toutes ses supplications étaient inutiles, elle se revêt d'un habit simple,

le jour de saint Joseph. Elle avait mis sa mère seule dans le confidence, parce qu'il lui eût été facile d'en obtenir la permission d'être religieuse; mais elle n'avait pas osé en parler à son père. Elle se rend donc à l'église dans son modeste costume, avec l'espoir qu'après l'avoir porté dans le bourg, on ne lui commandera pas de le changer; c'est ce qui eut lieu; son père la laissa faire.

Durant ces trois années, elle avait ses heures d'oraison et se mortifiait en tout ce qu'elle pouvait selon les inspirations qu'elle recevait de Notre-Seigneur. Elle allait fréquemment dans une cour se mouiller le visage; elle s'exposait ensuite au soleil pour s'enlaidir et par là se délivrer de toutes les propositions de mariage dont on l'importunait encore.

Toute pénétrée du désir de ne commander à personne, il lui arrivait, vu la charge de diriger la maison dont l'avaient investie ses parents, de ne pouvoir s'empêcher de donner quelques ordres aux femmes de service; mais quand elles étaient endormies, elle allait leur baiser les pieds, et se confondait d'être servie par des personnes qui valaient mieux qu'elle. Après avoir passé toute la journée occupée avec ses parents, elle se mettait le soir en oraison au lieu d'aller dormir et la continuait toute la nuit. Pendant longtemps, elle se contenta de si peu de sommeil, que, sans une faveur surnaturelle, il semblait impossible qu'elle pût continuer. Ses pénitences et ses disciplines étaient fréquentes, parce qu'elle n'avait personne pour la diriger, et qu'elle gardait sur ce point un secret absolu. Entre autres pénitences, il lui arriva de porter tout un Carême une cotte de mailles de son père sur la chair nue. Elle s'en allait faire ses dévotions dans un endroit solitaire, où le démon la harcelait des moqueries les plus insidieuses. Il lui arrivait souvent de commencer son oraison à 10 heures du soir, et de ne revenir à elle-même qu'au lever du jour.

Quatre années environ s'écoulèrent dans ces exercices, lorsque le Seigneur l'appela à la pratique de plus hautes vertus. Il lui envoya des maladies très graves et très pénibles : une fièvre constante, une hydropisie, une maladie de cœur, et un cancer qu'on dut lui enlever; enfin ces maladies durèrent environ dix-sept ans, durant lesquels elle passa peu de jours sans souffrance.

Cinq ans après avoir reçu la faveur dont j'ai parlé, elle perdit son père[1]. Il y avait une année qu'elle avait changé son costume, quand sa sœur âgée de quatorze ans, très adonnée à la parure jusqu'alors, se revêtit, elle aussi, d'un habit simple, et commença à pratiquer l'exercice de l'oraison. Leur mère d'ailleurs favorisait tous leurs exercices de piété et leurs désirs de perfection. Aussi elle les vit avec plaisir s'occuper l'une et l'autre d'un acte bien méritoire mais bien étrange à leur condition, celui d'apprendre aux petites filles à travailler à l'aiguille et à lire, sans aucun intérêt humain, mais dans le but unique de les instruire de leurs prières et des vérités chrétiennes. Les résultats furent immenses, car les petites filles accouraient en grand nombre, et on voit encore aujourd'hui en elles les bonnes coutumes qu'elles ont reçues dans leur enfance. Cela ne dura pas longtemps, car le démon, mécontent de la bonne œuvre, suggéra aux parents que ce n'était pas honorable pour eux de faire instruire leurs filles gratuitement. Voilà pourquoi Catherine, qui commençait à être affligée par les maladies, fut contrainte de cesser la bonne œuvre.

Il y avait cinq années que le père était mort, lorsque la mère mourut également. Aussitôt doña Catherine, qui avait toujours eu la vocation à la vie religieuse, mais n'avait pu la suivre à cause de l'oppo-

1. C'était en 1560.

sition de ses parents, voulut enfin s'en aller la chercher ailleurs, dès lors qu'il n'y avait à Véas aucun monastère. Les membres de sa famille lui conseillèrent, à elle et à sa sœur, d'en fonder un dans leur propre localité, puisqu'elles avaient les ressources suffisantes pour cela. Ils ajoutaient qu'elles procureraient par là plus de gloire à Notre-Seigneur. La localité dépendant de la Commanderie de Saint-Jacques, on devait préalablement obtenir la permission du Conseil des Ordres. Catherine s'empressa de la demander. Les difficultés ne manquèrent pas. Durant l'espace de quatre ans, on s'épuisa en fatigues et en frais de toute sorte. Enfin, comme aucune démarche ne pouvait aboutir, on adressa une pétition au roi lui-même. Voici ce qui arriva. Il y avait tant d'obstacles à surmonter, que les membres de sa famille traitaient son projet de folie et lui disaient qu'il fallait y renoncer. Comme elle était presque toujours retenue au lit par de grandes souffrances, ainsi que je l'ai dit, ils lui représentaient qu'on ne la recevrait dans aucun monastère. Elle répondit : « Si dans un mois Notre-Seigneur me rend la santé, vous comprendrez que cette fondation est pour sa gloire, et j'irai moi-même la négocier à la Cour[1]. » Quand elle prononça ces paroles, il y avait plus de six mois qu'elle ne sortait pas de son lit, et environ huit ans qu'elle ne le quittait presque pas. Depuis huit ans également elle avait constamment la fièvre, elle était atteinte de consomption phtisique, hydropique, embrasée d'un tel feu au foie que la chaleur se sentait à travers les couvertures et brûlait sa chemise. Cela ne paraît pas croyable; mais j'ai voulu moi-même m'assurer près du médecin des infirmités dont elle fut alors affligée, et il m'a répondu qu'il en était dans

1. C'était en décembre 1573.

l'étonnement. J'ajoute qu'elle avait encore une goutte arthritique et la sciatique.

Or, un samedi, veille de la fête de saint Sébastien[1], Notre-Seigneur lui rendit si complètement la santé qu'elle ne savait comment dissimuler le fait pour qu'on n'y vît pas un miracle. Quand Notre-Seigneur voulut la guérir, a-t-elle raconté, elle ressentit un tel frisson intérieur que sa sœur la crut sur le point d'expirer. Elle, au contraire, sentait en elle-même un changement profond, et son âme se trouvait tout autre, tant elle était admirablement transformée. Ce qui la réjouissait surtout de sa guérison, c'était qu'elle pourrait enfin s'occuper de la fondation du monastère; car la souffrance ne l'effrayait pas. D'ailleurs, dès le jour où Dieu l'avait appelée à son service, elle avait une telle horreur d'elle-même qu'elle faisait bien peu de cas de toutes les choses d'ici-bas. Elle fut depuis lors, dit-elle, si désireuse de souffrances, qu'elle suppliait Dieu du fond du cœur de l'éprouver par toute sorte de maux. Sa Majesté ne manqua pas d'exaucer un tel désir. Dans l'espace de ces huit ans, on lui fit plus de cinq cents saignées; on lui appliqua une foule de ventouses scarifiées dont son corps porte toujours les marques; on injectait même plusieurs fois du sel dans les plaies, car, au dire du médecin, ce moyen était excellent pour faire sortir le venin qui lui causait un point de côté; et ce remède fut employé plus de vingt fois. Chose plus admirable encore, loin d'appréhender les remèdes dont le médecin lui parlait, elle attendait avec impatience le moment où on les emploierait. Elle stimulait elle-même les médecins à lui ordonner des cautères nombreux, qu'on devait lui appliquer pour guérir son cancer et plusieurs autres maux. Le motif

1. Le 19 jnvier 1574.

pour lequel elle appelait la souffrance, c'était, disait-elle pour voir si ses désirs du martyre étaient véritables.

Catherine, se voyant donc guérie subitement, pria son confesseur et le médecin de la laisser aller dans une autre localité pour que l'on pût attribuer sa guérison à ce changement. Mais ils s'y refusèrent. Bien plus, les médecins s'empressèrent de publier le miracle; car, après l'avoir vue jeter par la bouche un sang extrêmement corrompu, qui, d'après eux, n'était que ses propres poumons, ils avaient regardé son mal comme incurable.

Elle resta encore trois jours au lit sans oser se lever, dans la crainte qu'on ne reconnût la guérison; mais, comme la santé était aussi évidente que l'avait été la maladie, ce moyen fut inutile.

Voici ce qu'elle m'a raconté à moi-même. Un jour du mois d'août précédent, elle avait demandé à Notre-Seigneur ou de lui ôter ce désir si vif de la vie religieuse et de la fondation d'un monastère, ou de lui donner le moyen de le réaliser. Et elle avait reçu l'assurance absolue d'être guérie à temps pour partir au Carême suivant solliciter la permission nécessaire. Durant ce temps, a-t-elle ajouté, malgré l'aggravation notable de ses maux, elle n'a jamais perdu l'assurance que Notre-Seigneur devait lui accorder cette grâce. Elle reçut l'extrême-onction deux fois; mais à l'une des deux fois elle était si mal que c'était inutile, au dire du médecin, d'aller chercher les saintes huiles; elle serait morte avant qu'on ne les eût apportées. Malgré cela, elle ne cessa d'avoir confiance que le Seigneur lui accorderait la grâce de mourir religieuse. Je ne dis pas qu'elle a reçu l'extrême-onction deux fois depuis le mois d'août jusqu'à la fête de saint Sébastien; cela avait eu lieu précédemment.

Ses frères et ses proches, témoins de la grâce dont elle était l'objet et du miracle opéré par Notre-Seigneur

qui l'avait guérie subitement, tout en traitant son voyage à Madrid de véritable folie, n'osèrent pas cependant s'y opposer. Catherine resta trois mois à la cour, sans pouvoir obtenir la permission désirée. Mais dès qu'elle eut présenté sa supplique au roi et que celui-ci eut appris qu'on voulait bâtir un monastère de religieuses Carmélites déchaussées, il fit donner sur-le-champ la permission.

Quand on traita de réaliser la fondation d'un monastère, on vit bien que Catherine avait traité cette affaire avec Dieu ; car les supérieurs l'acceptèrent malgré l'éloignement de la localité et la modicité des revenus. D'ailleurs, ce que Sa Majesté veut ne saurait manquer de se réaliser.

Les religieuses fondatrices arrivèrent donc au commencement du Carême de l'année 1575. La population alla les recevoir en procession avec beaucoup de solennité et de joie ; le contentement en général fut grand ; les enfants eux-mêmes manifestaient bien que cette œuvre était voulue de Dieu. Ce monastère fut fondé sous le vocable de Saint-Joseph du Sauveur, durant ce Carême le jour de Saint Mathias[1].

Le même jour, les deux sœurs y reçurent le saint habit avec une joie profonde. La santé de doña Catherine s'est fortifiée ; son humilité, son obéissance et sa soif des mépris manifestent clairement combien était véritable son désir de servir Notre-Seigneur. Qu'Il en soit à jamais glorifié !

Entre autres choses, cette Sœur m'a raconté ce qui suit. Il y a environ vingt ans, elle se couchait, un soir, tout éprise du désir de trouver l'Ordre le plus parfait qu'il y avait sur la terre afin d'y entrer comme religieuse. Elle commença alors, lui semble-t-il, à

1. Le 24 février 1575.

rêver qu'elle s'avançait par un chemin très étroit et très resserré où il y avait un danger extrême de tomber dans d'affreux précipices. Elle vit alors un religieux déchaussé qu'elle reconnut plus tard pour être Jean de la Misère, lui-même humble frère convers de notre Ordre qui arriva à Véas à l'époque où je m'y trouvais. Ce frère lui dit : « Venez avec moi, ma Sœur », et il la conduisit à un monastère où vivaient un grand nombre de religieuses, et où l'unique lumière était celle des cierges que les Sœurs tenaient à la main. Catherine leur demanda à quel Ordre elles appartenaient. Toutes les religieuses gardèrent le silence; mais elles levèrent leur voile et montrèrent un visage souriant et plein d'allégresse. Catherine m'a certifié que c'était les visages mêmes des Sœurs qu'elle voit aujourd'hui. La prieure, l'ayant prise par la main, lui dit : « *Ma fille, c'est pour cette maison que je vous veux* »; et elle lui montra ensuite les Constitutions et la règle[1]. Lorsque Catherine sortit de ce songe, elle éprouva une telle joie qu'il lui semblait s'être trouvée au ciel. Elle mit immédiatement par écrit les points de la règle dont elle gardait le souvenir. Elle demeura longtemps sans rien dire de cette vision à son confessseur ni à qui que ce soit, et personne ne pouvait lui fournir de renseignements sur l'Ordre religieux dont il s'agissait.

Or, un Père de la Compagnie de Jésus qui avait eu connaissance de ses désirs, vint à passer[2]. Elle lui montra son écrit et lui dit que si elle pouvait trouver cet Ordre religieux, elle serait contente et y entrerait immédiatement. Comme ce Père avait entendu parler de nos monastères, il lui répondit que cette règle était celle de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel, sans toutefois lui donner d'autres détails; il lui dit seule-

1. C'était en 1555.
2. Le P. Barth. Bustamonte.

ment que je fondais des monastères. Aussitôt Catherine m'envoya le messager dont j'ai parlé.

Quand on lui apporta ma réponse, elle était si mal que son confesseur lui recommanda de renoncer à son projet, car, vu l'état de votre santé, disait-il, le monastère où vous seriez ne vous garderait pas; à plus forte raison, ne voudrait-on pas vous y recevoir. Ces paroles lui causèrent une affliction profonde. Elle se tourna vers Notre-Seigneur et lui dit avec toute l'ardeur de son âme : « Mon Seigneur et mon Dieu, je sais par la foi que vous êtes celui qui peut tout. Eh bien, ô vie de mon âme, enlevez-moi ces désirs de la vie religieuse, ou donnez-moi le moyen de les réaliser. » Après cette prière animée de la plus vive confiance, elle suppliait Notre-Dame, par les douleurs qu'elle endura lorsqu'elle reçut son Fils inanimé dans ses bras, d'intercéder pour elle. Elle entendit alors au dedans d'elle-même une voix qui lui disait : « *Crois et espère; je suis Celui qui peut tout; tu recouvreras la santé; celui qui a pu t'empêcher de succomber à tant de maladies qui devaient toutes te conduire au tombeau, et en a suspendu le cours ordinaire, pourra plus facilement encore te les enlever.* » Catherine m'a affirmé que ces paroles furent prononcées avec tant de force et lui donnèrent une telle assurance, que malgré l'aggravation de ses maux elle ne pouvait douter de voir un jour ses désirs se réaliser, jusqu'au moment où, comme je l'ai dit, il plut au Seigneur de lui rendre la santé.

En vérité toute cette histoire paraît incroyable. Si je n'avais pris moi-même des renseignements près du médecin et près de plusieurs personnes, soit de la maison soit du dehors, je n'aurais pas été éloignée, vu ma misère, d'y voir un peu d'exagération.

Catherine, sans être forte, a désormais assez de santé pour garder la règle; c'est un sujet excellent; sa joie est profonde et, comme je l'ai dit, elle manifeste en tout

une humilité qui est pour nous un motif de louer Dieu.

Les deux Sœurs donnèrent sans condition aucune tous leurs biens à l'Ordre, de sorte que si nous n'avions pas voulu les recevoir parmi nous, elles n'auraient pu nous réclamer quoi que ce soit.

Catherine est très détachée de sa famille et de son pays. Animée du désir constant de s'en éloigner, elle supplie les supérieurs de déférer à ses vœux; mais comme elle est d'une obéissance parfaite, elle goûte encore une certaine joie à rester là. C'est, en outre, par obéissance qu'elle a pris le voile noir : elle ne voulait à aucun prix être Sœur de chœur, mais bien Sœur converse. Je dus, pour vaincre ses répugnances, lui exposer plusieurs raisons et la réprimander sévèrement de ce qu'elle ne se rendait pas à la volonté du Père provincial, et lui représenter que par une telle conduite elle n'augmentait pas ses mérites; j'ajoutai encore plusieurs autres réflexions très fermes. Elle est très heureuse d'ailleurs quand on lui parle ainsi. Enfin, malgré ses répugnances, elle s'est soumise. Je ne vois rien dans cette âme qui ne soit de nature à être agréable à Dieu. Aussi toutes les Sœurs en sont ravies. Plaise à Sa Majesté de la tenir de sa main ! Qu'Elle daigne, en outre, augmenter les vertus et la grâce dont Elle a comblé cette âme et l'aider à travailler toujours plus à son honneur et à sa gloire ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXIII

Elle raconte la fondation du Carmel du glorieux saint Joseph, à Séville. La première messe y fut célébrée le jour de la fête de la très sainte Trinité 1575.

Je me trouvais encore à Véas et j'attendais du Conseil des Ordres l'autorisation de fonder un monastère à Caravaca, lorsque je reçus la visite d'un de nos Pères Carmes déchaussés. C'était le Père maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, qui avait pris l'habit de la Réforme depuis quelques années. Il possédait beaucoup de savoir, d'intelligence et de modestie. Toute sa vie s'était passée dans la pratique des plus solides vertus. Aussi il semble que Notre-Dame l'a choisi pour le bien de notre Réforme naissante.

Il était à Alcala, bien éloigné de songer à revêtir l'habit du Carmel, mais non de se faire religieux. Ses parents, qui jouissaient d'un grand crédit après du roi et découvraient ses rares talents, avaient d'autres vues sur lui. Néanmoins il y demeurait très étranger. Son père voulait que, dès le début de ses cours, il étudiât le droit. Gratien, quoique bien jeune encore, en fut si affligé, qu'il finit par obtenir à force de larmes la permission d'étudier la théologie. Lorsqu'il eut conquis son titre de maître, il voulut entrer dans la compagnie de Jésus. Il y était déjà admis, lorsque, par suite d'une circonstance qui se présenta, on le pria d'attendre quelques jours.

Ce Père m'a assuré que tout le bien-être dont il jouissait alors lui était un tourment; ce n'était point là, à ses yeux, un bon chemin pour aller au ciel. Il avait chaque jour ses heures fixées pour l'oraison; il vivait dans un recueillement profond et dans une grande pureté de mœurs.

A cette époque entra dans notre Ordre, au monastère de Pastrane, un de ses plus intimes amis, le P. Jean de Jésus, comme lui maître en théologie. Je ne sais si c'est une lettre que lui écrivit ce religieux sur l'excellence et l'antiquité de notre Ordre, ou une autre cause qui fut le point de départ de sa vocation au Carmel. Mais il goûtait un tel bonheur à lire tout ce qui concerne les gloires de notre famille religieuse et à les prouver par de solides autorités, que bien souvent, comme il l'avoue, il avait scrupule de laisser ses autres études, parce qu'il ne pouvait s'arracher à celle-là; il y consacrait même ses heures de récréation. O sagesse, ô pouvoir de Dieu! Comme nous sommes incapables de nous soustraire à votre volonté! Notre-Seigneur voyait clairement combien l'œuvre de la réforme qu'il avait plu à Sa Majesté. de commencer, avait besoin d'un homme d'un tel mérite. Je le remercie souvent de la faveur qu'il nous fit en nous le donnant. Si j'avais voulu moi-même solliciter de sa bonté quelqu'un qui fût capable de mettre tout en ordre dans ces débuts de la réforme, jamais je n'aurais su demander autant que Sa Majesté nous a donné. Qu'Elle en soit éternellement bénie!

Gratien était donc loin de songer à revêtir l'habit de la Réforme du Carmel, quand on le pria d'aller à notre monastère de Pastrane, qui n'avait pas encore été supprimé[2], et de traiter avec la prieure de l'entrée

1. Il fut supprimé en mars 1574, comme nous l'avons vu au chap. XVII.

d'une postulante. Qu'ils sont admirables les moyens que prend la divine Majesté pour arriver à ses fins! Si Gratien avait voulu entreprendre ce voyage pour prendre le saint habit, il aurait peut-être rencontré une foule de personnes qui se seraient opposées à son dessein, et il n'aurait jamais pu le réaliser. Mais la Vierge, Notre-Dame, pour laquelle il a la plus tendre dévotion, voulut le récompenser en lui donnant son habit. Aussi je me plais à penser qu'elle a intercédé auprès de Dieu pour lui obtenir cette faveur. C'est même cette glorieuse Vierge qui fut la cause pour laquelle il a prit l'habit et a porté tant d'affection à l'Ordre. Elle ne voulut pas que celui qui désirait tant la servir manquât l'occasion d'exécuter son dessein; car elle a coutume de favoriser ceux qui se mettent sous sa protection.

Étant encore enfant à Madrid, il allait souvent s'agenouiller au pied d'une statue de Notre-Dame, à laquelle il avait une grande dévotion. Je ne me rappelle plus où elle était. Il s'y rendait très régulièrement et appelait la sainte Vierge sa Bien-Aimée. Aussi elle dut lui obtenir de son divin Fils cette pureté où il a toujours vécu. Parfois, m'a-t-il raconté, il lui semblait qu'elle avait les yeux tout gonflés par suite des larmes qu'elle répandait à la vue des nombreuses offenses commises contre son Fils. De là lui est venu ce désir si impétueux, ce zèle de travailler au salut du prochain; de là encore ce chagrin si profond de l'offense de Dieu. Il a, en effet, un si vif attrait pour la sanctification des âmes, que tous les travaux ne lui sont rien dès lors qu'il croit pouvoir leur être utile. Je l'ai constaté moi-même dans une foule de circonstances où les épreuves ne lui ont pas manqué.

La sainte Vierge le conduisit donc à Pastrane comme par surprise. Il croyait n'y aller que pour faire donner le saint habit à une postulante, et Dieu l'y conduisait

pour le lui donner à lui-même. Oh ! comme les secrets de Dieu sont profonds ! Comme il sait, sans que nous le voulions, nous préparer à recevoir ses faveurs ! Comme il récompensa largement cette âme de ses bonnes œuvres, du bon exemple qu'elle avait toujours donné, et de l'ardent désir dont elle était embrasée pour la gloire de sa glorieuse Mère. Sa Majesté, en effet, doit toujours payer de tels mérites par de grandes récompenses.

Arrivé à Pastrane, Gratien parla à la prieure de la réception de cette postulante, et il semble plutôt que ce fut pour qu'elle obtînt de Notre-Seigneur qu'il entrât lui-même dans notre réforme. C'est ce qu'elle fit dès qu'elle l'eut vu.

Notre-Seigneur, en effet, lui a accordé un don spécial. Sa conversation est tellement agréable qu'il gagne l'affection de presque tous ceux avec qui il entre en rapports. Aussi est-il très aimé de tous les religieux et de toutes les religieuses qui sont sous sa juridiction. Il ne laisse cependant aucune faute impunie ; car il a un respect extrême pour la règle, et il veille avec soin à la prospérité de la réforme ; mais il agit avec une suavité tellement pleine d'attrait, que personne, ce semble, ne doive se plaindre de lui.

Il arriva donc à cette prieure[1] ce qui est arrivé à tous les autres ; voilà pourquoi elle eut un extrême désir de le voir entrer dans l'Ordre. Elle s'en ouvrit aux Sœurs et leur représenta combien il leur serait important d'avoir un homme d'un tel mérite, car il n'y en avait alors que très peu. ou presque aucun, qui pût lui être comparé. Elle recommanda donc à toutes les Sœurs de supplier instamment Notre-Seigneur de ne pas le laisser partir, mais de l'amener à prendre l'habit.

1. La Mère Isabelle de Saint-Dominique.

Or, cette prieure est une très grande servante de Dieu. Elle seule par ses prières eût mérité d'être exaucée de Sa Majesté; à plus forte raison, celles de toutes les âmes si saintes de sa communauté devaient-elles être efficaces. Toutes prirent l'affaire très à cœur. Par des jeûnes, des disciplines et l'oraison, elles ne cessèrent de la recommander à Sa Majesté, qui daigna nous accorder la grâce désirée. Quand Gratien alla visiter le monastère des religieux, il découvrit une régularité admirable et les plus grandes facilités pour servir Notre-Seigneur. Il vit surtout que cet Ordre était celui de la glorieuse Mère de Dieu qu'il voulait tant glorifier. Aussi il commença à sentir dans son cœur le désir de ne plus retourner dans le monde. Le démon cependant ne manquait pas de lui représenter les difficultés nombreuses qui s'opposaient à un tel dessein, surtout le chagrin où seraient ses parents qui l'aimaient tendrement et comptaient sur lui pour l'entretien de leurs fils et de leurs filles qui étaient nombreux. Gratien abandonna ce soin à Dieu, pour l'amour duquel il renonçait à tout. Il résolut d'être religieux de l'Ordre de la Vierge et de revêtir son habit. Il le reçut au grand contentement de tous, mais surtout de la prieure et des Sœurs, qui, persuadées que Notre-Seigneur avait exaucé leurs prières, lui en rendaient de particulières actions de grâces.

Durant l'année de son noviciat il fut aussi humble que le dernier des novices. Sa vertu se manifesta surtout à une époque où le prieur, étant absent, fut remplacé à la tête du monastère par un religieux très jeune, sans intruction, de très peu de talent et prudence pour gouverner. Quant à l'expérience, ce religieux ne pouvait en avoir; car il était tout nouveau dans l'Ordre. Il se montrait excessif dans sa manière de conduire les autres et de leur imposer des mortifications. Chaque fois que j'y pense, je me demande comment ses infé-

rieurs, et surtout des hommes comme le P. Gratien, pouvaient le souffrir. Ce dernier avait bien besoin de tout l'esprit surnaturel dont il était animé, pour accepter l'épreuve. Ce supérieur, l'expérience l'a montré plus tard, était très mélancolique; partout où il s'est trouvé, même comme simple religieux, on a eu de la peine à vivre avec lui, tant cette humeur le domine; qu'était-ce donc quand il commandait? C'est par ailleurs un bon religieux. Mais Dieu permet parfois qu'on se trompe en remettant l'autorité à des gens de cette sorte; il doit vouloir par là sans doute perfectionner l'obéissance de ceux qu'il aime. C'est ce qui dut avoir lieu dans le cas présent. Dieu récompensa le Père Jérôme de la Mère de Dieu en lui donnant les lumières les plus vives sur tout ce qui concerne cette vertu. Après l'avoir si bien pratiquée dès le début de sa vie religieuse, ce Père devait être apte à l'enseigner à ses inférieurs. Et pour que rien ne manquât à l'expérience dont il avait besoin pour nous bien gouverner, il fut assailli des plus violentes tentations, trois mois avant de prononcer ses vœux. Mais, comme un vaillant capitaine qui devait être à la tête des fils de la Vierge, il les surmontait sans défaillance. Quand il était le plus sollicité par le démon de laisser l'habit, il promettait de ne le point quitter et de prononcer ses vœux. Voilà comment il triomphait des tentations. Il m'a remis un écrit qu'il a composé au milieu de ces terribles épreuves et qui m'a causé la plus vive dévotion; ces pages montrent avec évidence quel courage le Seigneur lui avait donné.

Il pourra paraître étrange ce que Père m'ait communiqué tant de particularités sur son âme; mais peut-être le Seigneur l'a permis ainsi, pour que je les consigne en cet écrit et que lui-même soit loué dans ses créatures. Je sais que ce Père n'en a jamais dit autant à un confesseur quelconque ni à personne. Parfois.

il s'ouvrait ainsi à la pensée que mon âge et les choses qu'il avait apprises sur moi m'avaient donné quelque expérience. Parfois, dans le cours de nos entretiens, il en arrivait à me confier ces détails et d'autres encore que je ne saurais rapporter ici et qui m'entraîneraient trop loin. J'ai dû même user d'une très grande réserve au sujet de ce que je viens de dire pour ne point lui causer de peine dans le cas où cet écrit tomberait un jour entre ses mains. Mais je n'ai pu m'en empêcher, j'ai même cru bon, si cet écrit voit le jour, ce qui ne sera pas de sitôt, de faire mention de celui qui a tant contribué au relèvement de la règle primitive. Il n'a pas été, sans doute, le premier à commencer la Réforme, toutefois il est venu à un moment où j'aurais éprouvé parfois des regrets de l'avoir entreprise, si je n'avais eu une confiance sans borne en la miséricorde de Dieu. Je veux parler ici des maisons des religieux; car celles des religieuses, grâce à la bonté divine, ont toujours très bien marché jusqu'à ce jour. Je ne dis pas que celles des religieux allaient mal. Mais il y avait en elles un principe de très prochaine décadence. Comme elles ne formaient point de province à part, elles étaient gouvernées par les Pères chaussés. Ceux qui auraient pu être à leur tête, comme le Père Antoine de Jésus, le premier Carme de la réforme, ne recevaient point ce pouvoir. De plus, notre très révérend Père général ne leur avait pas encore donné de constitutions spéciales. Dans chaque monastère on agissait comme on le jugeait à propos. Aussi, avant de recevoir ces constitutions ou de posséder un gouvernement propre, ils auraient eu bien des difficultés, car les uns pensaient d'une manière, les autres d'une autre. Parfois, je l'avoue, tout cela me donnait de grands soucis. Notre-Seigneur daigna y remédier par l'intermédiaire du Père maître Jérôme de la Mère de Dieu. Ce Père fut nommé Commissaire Apostolique, et reçut pouvoir et autorité

sur les religieux et les religieuses de la réforme. Il fit des Constitutions pour les religieux, mais il n'en rédigea point pour nous religieuses, car nous avions déjà reçu les nôtres de notre révérendissime Père général. S'il fit celles des religieux, ce fut en vertu du pouvoir apostolique dont il était revêtu, il employa à les rédiger les rares talents dont, comme je l'ai dit, le Seigneur l'avait enrichi. La première fois qu'il fit la visite chez eux, il régla toutes choses avec tant de sagesse et d'ordre qu'on voyait clairement que la divine Majesté l'assistait et que Notre-Dame l'avait choisi pour relever son Ordre. Je la supplie instamment d'obtenir de son divin Fils qu'Il le favorise toujours et lui accorde la grâce de réaliser les plus grands progrès à son service. *Ainsi soit-il!*

CHAPITRE XXIV

Elle continue le récit de la fondation du Carmel de Saint-Joseph, à Séville.

J'ai dit que le Père maître Jérôme Gratien était venu me trouver à Véas; mais nous ne nous étions encore jamais vus, malgré le vif désir que j'en avais. Néanmoins nous nous étions écrit quelquefois. Grande fut ma joie en apprenant son arrivée, car je souhaitais ardemment faire sa connaissance depuis qu'on m'avait donné sur lui les renseignements des plus élogieux. Ma joie fut encore beaucoup plus vive lorsque je commençai à traiter avec lui. J'en fus tellement satisfaite, qu'à mon avis ceux qui m'en avaient parlé avec avantage, n'avaient pas connu tout son mérite. J'étais alors fort préoccupée de la réforme; mais dès que je l'eus vu, il me sembla que Notre-Seigneur me représentait tout le bien dont il allait être pour nous l'instrument. Je goûtais durant son séjour tant de consolation et de bonheur qu'en vérité j'étais étonnée de moi-même. Sa commission ne s'étendait alors qu'aux monastères d'Andalousie; mais durant son séjour à Véas, il fut appelé par le Nonce et reçut alors la charge de visiter les monastères des religieux et des religieuses de la réforme dans la Castille. Tant qu'il resta à Véas, mon âme, tout inondée de joie, ne cessait de remercier Notre-Seigneur et j'aurais voulu ne point faire autre chose.

A cette époque on m'apporta la permission de fon-

der à Caravaca. Comme elle renfermait une clause bien différente de ce qu'il fallait, il était nécessaire de la renvoyer à la cour; j'écrivis aux fondatrices que la fondation serait absolument impossible, tant qu'on n'aurait pas obtenu une certaine condition qui manquait[1]; on fut donc obligé de s'adresser de nouveau à la Cour.

Pour moi, j'étais très peinée d'attendre si longtemps la réponse à Véas, et j'aurais voulu m'en retourner en Castille. Mais comme il y avait là le P. Jérôme qui avait déjà autorité sur ce monastère en tant que commissaire apostolique de toute la province de Castille, je ne pouvais rien entreprendre sans sa permission. Aussi je lui communiquai mon dessein. Il lui sembla que si je venais à partir, la fondation de Caravaca était manquée, et que par ailleurs ce serait rendre une grande gloire à Dieu que d'aller fonder à Séville. Ce projet lui paraissait très facile; plusieurs personnes riches le lui avaient demandé et elles pouvaient nous donner immédiatement une maison. De plus, l'archevêque de Séville favorisait tellement notre Ordre, que le P. J. Gratien croyait lui faire par là le plus sensible plaisir. Il fut donc décidé que la prieure et les Sœurs que je destinais à Caravaca se rendraient à Séville.

J'avais toujours éprouvé beaucoup de répugnance à fonder en Andalousie, pour plusieurs motifs. Si je fis la fondation de Véas, c'est que j'ignorais alors que cette localité appartenait à la province d'Andalousie, sans cela je n'y serais pas allée. Ce qui m'induisit en erreur, c'est que le pays n'est pas sur le territoire de l'Andalousie, puisqu'il en est distant, je crois, de

1. Cf. ch. XXVII. Caravaca appartenait au conseil des Ordres; et c'est à lui que devait être soumis le monastère. Or la sainte voulait qu'il fût soumis à l'Ordre du Carmel. C'est à cette condition qu'elle était autorisée à fonder par le T.R.P. Général.

quatre ou cinq lieues, mais il dépend de cette province. Toutefois dès que je connus le désir de mon supérieur, je me rangeai aussitôt à sa manière de voir. Notre-Seigneur, en effet, m'a accordé cette grâce de trouver juste tout ce que mes supérieurs me commandent. Je me soumis donc, bien que je fusse déterminée d'aller à une autre fondation et même malgré les motifs vraiment graves que j'avais pour ne pas me rendre à Séville.

Aussitôt nous préparâmes notre voyage, car les fortes chaleurs commençaient déjà. Le P. Gratien, commissaire apostolique, se rendit près du Nonce qui l'appelait[1]. Quant à nous, nous partîmes pour Séville avec mes bons compagnons de voyage, le P. Julien d'Avila, Antoine Gaïtan et un Père Carme déchaussé. Nous allions dans des chariots bien couverts; car c'est toujours ainsi que nous faisions nos voyages. Quand nous arrivions à une hôtellerie, nous prenions l'appartement bon ou mauvais qui était disponible; une Sœur se tenait à la porte pour recevoir ce dont nous avions besoin; ceux même qui nous accompagnaient n'entraient pas là où nous étions. Nous eûmes beau nous presser, nous n'arrivâmes à Séville que le jeudi avant la fête de la très sainte Trinité[2], après avoir souffert durant le voyage une chaleur excessive. Il est vrai, nous interrompions notre voyage les après-midi; mais je vous l'assure, mes Sœurs, quand nous entrions dans nos chariots qui n'avaient cessé d'être chauffés par le soleil, il nous semblait que nous tombions dans un purgatoire. Mes compagnes pensaient alors aux tourments de l'enfer, ou songeaient qu'elles faisaient quelque chose pour Dieu et souffraient pour sa gloire; aussi elles goûtaient une joie et une allégresse

1. A Madrid.
2. Le 26 mai 1575.

indicibles[1]. Elles étaient au nombre de six; mais vu leur vertu, je les aurais suivies volontiers jusqu'au pays des Turcs; elles auraient eu la force de souffrir pour lui, ou plutôt Notre-Seigneur la leur eût donnée. Tels étaient d'ailleurs leurs désirs. Leur conversation n'avait pas d'autre objet, tant elles s'adonnaient à l'oraison et à la mortification. Comme elles devaient rester dans un pays si éloigné, j'avais choisi celles qui me semblaient le plus à propos. Il leur fallait bien toute leur vertu pour supporter tous les travaux qu'elles eurent à endurer. J'en passerai quelques-uns sous silence et les plus grands, pour ne pas offenser quelques personnes.

La veille de la Pentecôte, Dieu les soumit à une rude épreuve, en m'envoyant à moi-même une fièvre très violente. Leurs supplications, j'en suis persuadée, obtinrent de Dieu que le mal s'arrêtât, car jamais de la vie je n'avais eu une fièvre si terrible qui ne durât beaucoup plus longtemps. J'arrivai à tel point que je semblais tombée en léthargie, tant j'avais perdu la connaissance. On me jetait de l'eau sur le visage, mais cette eau était si échauffée par le soleil que j'en recevais peu de soulagement. Je ne puis omettre de vous dire quelle méchante hôtellerie nous trouvâmes dans une pareille nécessité. On nous donna un petit réduit sous un toit sans plafond. Il n'avait pas de fenêtre, et, quand on ouvrait la porte, le soleil y donnait en plein. Je vous ferai remarquer que le soleil en Andalousie n'est pas comme celui de Castille, mais beaucoup plus incommode. On me coucha sur un lit; j'avoue que j'aurais bien mieux aimé être étendue par terre; ce lit était si haut d'un côté et si bas de l'autre que je ne savais comment m'y tenir; il me semblait que mon

1. Elle composait de pieux cantiques à l'occasion du moindre incident de voyage. (Marie de Saint-Joseph.)

corps reposait sur des pierres pointues. Quelle chose étrange que la maladie ! Tant que l'on est en santé, tout est facile à supporter. Enfin je crus préférable de me lever et de partir : j'aurais moins à souffrir du soleil de la campagne que de celui de cette chambrette. Quel supplice ne doivent donc pas endurer les infortunés qui sont en enfer et qui ne peuvent se procurer de changement durant toute l'éternité ! Car le changement, ne fût-il que d'une souffrance pour une autre, apporte, ce semble, quelque soulagement. J'avais eu dans une circonstance une douleur très intense, et, bien qu'en changeant de place je ressentisse dans une autre partie du corps une autre douleur non moins pénible, il me semblait que j'éprouvais un léger adoucissement à mon mal. Il en fut de même ce jour-là. Je n'avais, autant du moins que je puis m'en souvenir, aucune peine de me voir malade, tandis que mes compagnes en souffraient plus que moi. Grâce à Dieu, cette fièvre ne dura avec la même intensité que ce jour-là.

Un peu auparavant, deux jours, si je ne me trompe, il nous arriva un autre incident qui nous donna quelque frayeur. C'était au passage du Guadalquivir. Lorsqu'il fallut passer les chariots sur le bac, on ne le pouvait plus à l'endroit où le câble était tendu ; on devait prendre le cours d'eau en biais, tout en s'aidant encore un peu du câble en le tenant également en biais. Mais ceux qui le tenaient le lâchèrent, ou je ne sais ce qui se passa ; toujours est-il que le bac, n'étant plus dirigé par le câble ni par les rames, s'en allait à la dérive avec nos chariots. J'étais beaucoup plus touchée des angoisses du batelier que du péril où nous étions ; aussitôt nous nous mîmes à prier, mes compagnes et moi, tandis que tous les autres poussaient de grands cris. Un gentilhomme, qui nous voyait de son château situé tout près, fut touché de compassion et nous envoya quelqu'un pour nous porter secours.

C'était au moment où l'on n'avait pas encore lâché le câble. Nos compagnons[1] aidaient de toutes leurs forces à le tenir; mais la violence du courant les entraînait tous, et plusieurs même furent renversés. Je fus vivement émue par un fils du batelier, qui pouvait avoir dix ou onze ans; je n'oublierai jamais le chagrin qu'il éprouvait de l'angoisse où se trouvait son père; aussi je ne pouvais m'empêcher d'en bénir Notre-Seigneur. Cependant, comme la divine Majesté n'envoie jamais les épreuves sans montrer sa miséricorde, elle en agit de même alors. Le bac s'arrêta contre un banc de sable où l'eau était assez basse d'un côté; et il fut facile alors de nous tirer d'affaire. La nuit étant déjà venue, nous aurions eu de grandes difficultés pour continuer notre route, si l'homme qui était accouru du château ne nous avait servi de guide. Mon intention n'était pas de raconter ces particularités qui sont de peu d'importance; sans cela j'aurais eu à faire le récit de beaucoup d'autres incidents de voyages. Si je me suis étendue sur celui-ci, c'est qu'on m'en a priée avec instances.

Un incident plus pénible pour moi que ceux dont je viens de parler est celui qui nous arriva le mardi de la Pentecôte. Nous nous étions empressés d'arriver de très bonne heure à Cordoue pour y entendre la messe sans être vus de personne. On nous conduisit à une église située de l'autre côté du pont afin d'y trouver plus de solitude. Arrivés au pont, nous n'avions pas la permission d'y faire passer nos chariots; et cette permission devait être donnée par le corrégidor. Avant de l'obtenir, il se passa plus de deux heures, car le corrégidor n'était pas encore levé. Durant ce temps les

1. La Sainte a mis nos *frères*. Ses compagnons de voyage étaient Julien d'Avila, Antoine Gaitan et le P. Grégoire de Nazianze qui venait de recevoir l'habit religieux à Véas comme nous l'avons vu, et se rendait au noviciat de Notre-Dame-des-Remèdes, à Séville.

foules qui passaient cherchaient à savoir quelles étaient les personnes qui voyageaient dans ces chariots; cela ne nous préoccupait pas beaucoup; car les chariots étaient bien fermés, et on ne pouvait pas nous voir. Quand la permission arriva, on s'aperçut que les chariots étaient trop larges pour passer par la porte du pont[1]; il fallut les scier ou faire je ne sais quoi, ce qui demanda encore du temps[2]. Enfin lorsque nous arrivâmes à l'église où le P. Julien d'Avila devait célébrer la messe, nous la trouvâmes pleine de monde; elle était dédiée au Saint-Esprit, ce que nous ignorions; et précisément ce jour-là il y avait une grande solennité et sermon. Profonde fut ma peine de me trouver au milieu de tant de monde. Il me semblait qu'il valait mieux partir sans entendre la messe que de nous mêler à cette foule. Le P. Julien d'Avila fut d'un avis contraire, et, comme il est théologien, nous dûmes toutes nous ranger à son avis. Quant à nos autres compagnons, ils auraient volontiers suivi mon sentiment; et c'eût été une faute; d'ailleurs je ne sais si j'aurais voulu m'en rapporter à moi seule sur ce point.

Nous descendons de nos chariots près de l'église. Nos grands voiles étaient baissés comme toujours pour que personne ne pût voir nos visages; mais la simple vue de ces grands voiles, de nos manteaux blancs de grosse bure et de nos alpargates suffisait pour exciter la curiosité de tout le monde. Et c'est ce qui eut lieu. Quant à moi, je fus tellement impressionnée que la fièvre me quitta complètement. L'émotion, en effet, avait été vive chez moi comme chez tous.

Au moment où nous allions entrer dans l'église, un homme de bien vint à moi et nous ouvrit un passage à travers la foule. Je le suppliai instamment de

1. La porte du pont, l'une des treize portes de la ville.
2. Julien d'Avila dit qu'il fallut scier les essieux.

nous conduire dans une chapelle ; c'est ce qu'il fit ; puis il ferma la porte de la chapelle et ne nous abandonna pas jusqu'à ce qu'il nous eût reconduites hors de l'église. Peu de jours après il se rendait à Séville et racontait à un Père de notre Ordre qu'il croyait que cet acte de charité lui avait valu devant Dieu une grâce précieuse ; on venait de lui donner ou il avait reçu en héritage une grande propriété sur laquelle il ne comptait pas.

L'incident dont je viens de parler, mes filles, ne vous paraîtra peut-être rien ; mais, je vous l'assure, ce fut pour moi l'un des moments les plus pénibles de ma vie ; l'agitation de la foule n'était pas moindre que s'il se fût agi d'une entrée de taureaux. Aussi il me tardait de sortir de là, bien qu'il n'y eût pas dans les environs d'endroit propice pour y demeurer pendant la forte chaleur du jour ; nous allâmes nous abriter sous un pont.

A notre arrivée à Séville, nous descendîmes dans une maison que le P. Mariano, qui nous attendait, avait louée pour nous. Je croyais que la fondation allait se faire sans difficulté. L'archevêque, comme je l'ai déjà dit, favorisait beaucoup les Carmes déchaussés ; il m'avait même écrit plusieurs fois et manifestait beaucoup d'intérêt ; mais cela, par une permission de Dieu, ne l'empêcha pas de me causer des ennuis sérieux. Il est très opposé à l'établissement des monastères de religieuses qui vivent d'aumônes, et il avait des raisons pour cela. Ce qui nous nuisit, ou mieux, ce qui favorisa notre œuvre, c'est qu'il n'avait pas été prévenu. Car si on avait dit, avant mon départ, que je voulais fonder un monastère sans revenus, jamais, j'en suis certaine, il n'y aurait consenti. Mais le Père commissaire[1] et

1. Le P. Jérôme Gratien.

le P. Mariano, qui lui aussi était très content de mon arrivée, ne lui en avaient rien dit, persuadés que je lui rendais un très grand service. Et je l'avoue, ils auraient commis une grave imprudence, tout en croyant bien faire, s'ils n'avaient pas tenu cette ligne de conduite. Dans la fondation des autres monastères, mon premier soin était toujours d'obtenir la permission de l'Ordinaire, comme le veut le saint Concile de Trente. Dans la circonstance présente, non seulement nous la considérions comme déjà donnée, mais, je le répète, nous pensions rendre un réel service à l'archevêque, et c'était la vérité, comme il l'a reconnu depuis. Le Seigneur toutefois ne voulait pas qu'une seule fondation se fît sans que j'eusse beaucoup à souffrir, soit d'une manière soit d'une autre.

Arrivées à la maison qu'on avait louée pour nous, comme je l'ai dit, mon intention était, selon ma coutume, de prendre immédiatement possession du monastère, afin de pouvoir y réciter l'office divin. Or le P. Mariano, celui-là même qui était à Séville, commença à me parler de délais. Il ne voulait pas me dire toute la vérité, pour ne point me causer de peine. Comme les raisons qu'il me donnait n'étaient pas suffisantes, je compris que la difficutlté venait de ce que l'archevêque n'avait point donné la permission. Il me conseilla donc de fonder le monastère avec des revenus, ou de faire une chose de ce genre, dont je ne me souviens plus. Enfin il me déclara que l'archevêque n'aimait pas à autoriser l'établissement de monastères de religieuses; que depuis les nombreuses années qu'il avait exercé son autorité, soit à Séville, soit à Cordoue, il n'avait jamais donné une semblable permission, bien que ce fût un grand serviteur de Dieu; qu'il la donnerait encore moins pour un monastère sans revenus. C'était me dire qu'il ne fallait pas songer à la fondation. Car alors même que j'aurais pu faire

la fondation avec des revenus, j'en aurais été fort peinée, vu que Séville est une grande ville, et je n'ai jamais admis de fondations de cette sorte que dans les petites localités. Car ou bien il ne faut pas fonder dans les petites localités, ou bien il faut assigner au monastère des revenus suffisants pour l'entretien des Sœurs. De plus, après avoir payé tous les frais du voyage, il ne me restait plus qu'une seule pièce d'argent. Nous n'avions rien apporté avec nous, si ce n'est nos habits, quelques tuniques, quelques toques et la toile qui avait servi à bien couvrir nos chariots; nous avions même dû emprunter pour payer leur retour à ceux qui nous avaient accompagnées. Un ami d'Antoine Gaitan qui habitait Séville nous avait avancé la somme nécessaire. Le P. Mariano avait dû, en outre, chercher de l'argent pour nous tenir la maison toute prête. Enfin nous n'avions point de maison en propre. La fondation était donc impossible.

Cédant évidemment aux instances réitérées du Père dont je viens de parler, l'archevêque permit que nous eussions une messe le jour de la très sainte Trinité; c'était la première. Il nous faisait dire en même temps de ne point sonner la cloche, et de ne pas même l'installer, mais déjà nous l'avions placée. Plus de quinze jours se passèrent à attendre; si je n'avais eu égard au Père commissaire et au P. Mariano, j'étais bien décidée à reprendre sans beaucoup de peine le chemin de Véas avec mes religieuses pour nous rendre de là à la fondation de Caravaca. J'eus beaucoup plus à souffrir pendant ce temps qui, je n'ose préciser à cause de ma mauvaise mémoire, dura, je crois, plus d'un mois. Mais alors notre départ était plus fâcheux que s'il avait eu lieu dès notre arrivée, car déjà on commençait à parler de notre fondation.

Le P. Mariano ne me laissa jamais écrire à l'archevêque; il voulait le gagner peu à peu par lui-même et

par les lettres que le Père commissaire lui envoyait de Madrid.

Une chose tranquillisait ma conscience, c'était que la messe avait été célébrée avec sa permission et que nous pouvions toujours réciter l'office divin au chœur. Par ailleurs, l'archevêque ne manquait pas, non plus, de m'envoyer quelqu'un me voir de sa part et me faisait dire qu'il ne tarderait pas à venir lui-même bientôt; de plus, c'était un ecclésiastique de son entourage qu'il avait chargé de nous dire la première messe. Ces considérations me montraient donc clairement que les difficultés présentes n'avaient pour but que de me donner de la peine. Néanmoins si je souffrais, ce n'était pas à cause de moi, ou de mes compagnes, mais à cause du chagrin que devait ressentir le Père commissaire. Comme c'était lui qui m'avait envoyée à Séville, il était fort contrarié, et son chagrin eût été extrême s'il était survenu quelque incident fâcheux, comme on avait beaucoup de raisons de le craindre.

Vers cette époque, les Pères mitigés vinrent demander en vertu de quels pouvoirs s'était faite la fondation. Je leur montrai les patentes que m'avait données notre très révérend Père général; et ils se tinrent tranquilles. Cela néanmoins ne leur eût point suffi, à mon avis, s'ils avaient su les difficultés que nous faisait l'archevêque. Mais on les ignorait; tout le monde, au contraire, s'imaginait qu'il était très satisfait et très content de la fondation. Je lui représentai le tort qu'il nous faisait; il me dit enfin de réaliser ce que je voulais et comme je le voulais. Depuis lors il nous a soutenues et favorisées dans toutes les circonstances qui se sont présentées.

CHAPITRE XXV

Elle continue le récit de la fondation du monastère du glorieux saint Joseph à Séville, et raconte les difficultés qu'il y eut pour se procurer une maison en propre.

Personne ne pourra s'imaginer que, dans une ville aussi importante et aussi riche que Séville, j'aie trouvé moins de facilité pour faire une fondation que partout ailleurs. Il y en eut même si peu, que l'idée m'est venue plusieurs fois qu'il ne nous convenait pas d'y avoir un monastère. Je ne sais si je ne subissais pas l'influence du climat. Mais les démons, comme je l'ai toujours entendu dire, y exercent, sans doute par une permission de Dieu, leur pouvoir plus qu'en d'autres endroits. Et, à coup sûr, ils l'ont montré vis-à-vis de moi; car jamais je ne m'étais vue si pusillanime et si lâche. Je ne me reconnaissais plus. Certes, je ne perdais pas ma confiance habituelle en Notre-Seigneur; mais je me trouvais toute différente de ce que je suis ordinairement depuis que je m'occupe de ces fondations; le Seigneur me retirait évidemment quelque peu sa main, pour me laisser à ma propre faiblesse, et me montrer que le courage dont j'étais animée précédemment ne venait pas de moi.

Nous étions donc à Séville depuis l'époque dont j'ai parlé[1], et le Carême était proche. Mais nous n'avions encore aucun espoir de nous procurer une maison. Je

1. Le 26 mai 1575.

n'avais pas d'argent, et je ne trouvais personne pour nous servir de caution, comme ailleurs. Les postulantes qui avaient tant promis au Père visiteur apostolique d'entrer dans le nouveau monastère et l'avaient prié d'envoyer des religieuses pour la fondation, durent trouver ensuite notre genre de vie trop austère et se croire incapables de le supporter; il n'y en a qu'une seule, dont je parlerai plus loin, qui soit entrée chez nous[1]. Or il était déjà temps de me rappeler de l'Andalousie; car d'autres affaires m'attendaient par ici. Une peine profonde cependant s'emparait de moi, à la pensée de laisser les Sœurs sans maison à elles. D'un autre côté je n'y faisais rien, car Dieu ne m'accordait pas, comme dans ce pays-ci, la faveur de trouver des bienfaiteurs pour m'aider.

Grâce à sa bonté, arriva alors, après un séjour de plus de trente-quatre ans aux Indes, un de mes frères, nommé Laurent de Cépéda .Il était encore plus affligé que moi de voir les Sœurs sans maison à elles. Son aide nous fut d'un grand secours, surtout en nous faisant prendre la demeure où elles sont actuellement installées. J'avais déjà supplié avec plus d'instances que jamais Notre-Seigneur de ne pas me laisser partir sans leur laisser une maison en propre. Je les avais engagées elles-mêmes à le prier de leur côté, ainsi que le glorieux saint Joseph. De plus nous faisions beaucoup de processions et de prières à Notre-Dame. Munie de tels secours et voyant mon frère bien résolu de nous aider, je me mis à traiter l'achat de plusieurs maisons; mais quand il semblait qu'on allait passer le contrat, toutes les combinaisons se dérangeaient. Or, un jour que j'étais en oraison, je suppliai Dieu que, puisque les Sœurs étaient ses

1. La sœur Béatrix de la Mère de Dieu, dont il sera question au chapitre suivant.

épouses et avaient un si grand désir de l'honorer, il daignât leur donner une maison. Il me répondit : *Je vous ai déjà exaucées; laisse-moi faire.* Ces paroles me procurèrent une vive consolation; je me croyais déjà en possession de la maison. Nous ne tardâmes pas à l'avoir en effet. Sa Majesté nous empêcha d'en acheter une qui était au goût de tous, parce qu'elle était bien située, mais elle était si vieille et en si mauvais état que nous n'achetions que l'emplacement seul; encore était-elle presque au prix de celle où les Sœurs sont maintenant. Toutes les conventions étaient arrêtées de part et d'autre; il n'y avait plus qu'à passer le contrat, et cependant je n'étais nullement satisfaite. Cette maison ne semblait pas répondre à la dernière parole que j'avais entendue dans l'oraison, et qui, selon moi, indiquait que Notre-Seigneur nous procurerait une bonne maison. Il permit que le vendeur, qui cependant aurait gagné beaucoup à cette affaire, mît une difficulté lorsqu'il devait passer le contrat au moment fixé. Nous pûmes alors, sans faute de notre part, nous dégager de notre parole. Ce fut là une grâce spéciale de Notre-Seigneur, car les religieuses d'alors n'auraient jamais pu de leur vivant achever toutes les réparations nécessaires à la maison; elles auraient eu beaucoup à faire et peu d'argent pour cela.

Nous fûmes bien assistées dans cette circonstance par un serviteur de Dieu. Il avait appris, presque aussitôt notre arrivée à Séville, que nous n'avions pas de messe; aussi il venait chaque jour nous la célébrer, bien que sa maison fût fort éloignée et les chaleurs excessives. Il s'appelle Garci-Alvarez; c'est un prêtre de grande vertu, et très estimé dans la ville pour ses bonnes œuvres; il ne s'occupe d'ailleurs jamais qu'à faire du bien autour de lui; s'il avait eu de la fortune, il ne nous aurait laissé manquer de rien. Or la maison lui était parfaitement connue; c'était, à ses yeux, une

grande folie de la payer si cher, et il ne cessait de nous le redire chaque jour. Il fit si bien qu'on n'en parla plus. Mon frère et lui visitèrent alors celle où sont actuellement les Sœurs; ils en revinrent ravis et à juste titre; et comme Notre-Seigneur la voulait pour nous, le contrat fut signé au bout de deux ou trois jours. Nous eûmes néanmoins assez de peine pour y entrer. Celui qui l'avait louée ne voulait pas en sortir. De plus, les franciscains qui habitaient auprès vinrent aussitôt nous défendre absolument d'aller l'habiter. Si le contrat n'avait déjà été passé en bonne et due forme, j'aurais béni Dieu de le résilier; nous nous sommes vues, en effet, sur le point de payer six mille ducats cette maison, sans pouvoir y entrer. La prieure n'était pas de mon avis. Elle bénissait Dieu de ce qu'on ne pouvait pas revenir sur le contrat. Sa Majesté lui donnait beaucoup plus de foi et de courage qu'à moi dans ce qui concerne cette maison, comme en tout le reste vraisemblablement, car elle a bien plus de vertu que moi. Nous restâmes plus d'un mois aux prises avec cette difficulté. Enfin, Notre-Seigneur daigna mettre un terme à notre épreuve. Nous allâmes nous installer, la prieure, deux autres religieuses et moi, dans cette maison, à la faveur de la nuit pour ne rien laisser soupçonner aux religieux jusqu'à la prise de possession. Nous n'étions pas sans éprouver de vives craintes. Ceux qui nous accompagnaient croyaient, nous disaient-ils, que chaque ombre leur semblait un religieux.

Dès le point du jour, le bon Garci-Alvarez, qui nous avait accompagnées, célébra la première messe, et dès lors toutes nos craintes s'évanouirent. O Jésus! par quelles angoisses je suis passée dans ces prises de possession! Or, si quand on ne veut pas faire le mal, mais au contraire travailler à la gloire de Dieu, on éprouve tant de frayeur, que sera-ce, je me le demande, de ceux qui vont commettre le péché et offenser Dieu et le

prochain? Je ne sais quel profit ni quelle joie ils peuvent trouver avec un tel contrepoids.

Mon frère, qui avait dû se cacher, n'était pas encore de retour pour cette cérémonie. Le contrat, rédigé trop à la hâte, contenait une erreur qui était très préjudiciable au monastère. Comme il était caution, on voulait le mettre en prison; sa qualité d'étranger pouvait nous occasionner de très graves difficultés qui, sans cela d'ailleurs ne manquèrent pas. Elles durèrent jusqu'à ce qu'il pût donner aux réclamants des garanties sur ses propriétés; ensuite l'affaire se négocia très bien. Néanmoins, pour que l'épreuve fût plus longue, il nous fallut encore soutenir un procès durant quelque temps.

Au début de notre installation, nous vivions en clôture dans quelques pièces du rez-de-chaussée; mon frère passait la journée dans le reste de la maison pour surveiller les travaux et nous soutenait de ses aumônes, ainsi qu'il l'a fait depuis assez longtemps. Comme nous étions dans une maison particulière et que tous les fidèles ne voyaient point là un monastère, les aumônes étaient rares. Elles nous venaient seulement d'un saint vieillard, prieur de la chartreuse de Notre-Dame des Grottes, vrai serviteur de Dieu, qui était originaire d'Avila et de la famille des Pantoja. Il avait reçu de Dieu un grand dévoûment pour nous dès notre arrivée; et il continuera, j'en ai l'assurance, à nous favoriser de toutes sortes de manières, jusqu'à la fin de sa vie. J'en parle ici, parce qu'il est juste, mes Sœurs, que, si vous venez à lire cette page, vous recommandiez à Dieu celui dont le concours nous a été si précieux, comme nous devons le faire pour nos bienfaiteurs vivants ou décédés; nous avons, en effet, de grandes obligations à ce saint.

Les travaux durèrent, ce me semble, un peu plus d'un mois. Comme la mémoire me sert mal pour retenir le nombre de jours, il est possible que je me trompe;

mais vous comprendrez qu'il ne s'agit jamais que d'un temps approximatif; en tout cas, ce détail importe peu. Durant ce temps, mon frère travailla beaucoup pour faire de plusieurs chambres une église et accommoder tout le reste de la maison. Quant à nous, nous n'avions à ne nous occuper de rien.

Lorsque tout fut achevé, mon désir était que l'on ne fît aucun bruit pour placer le très saint Sacrement dans l'église; car il me répugne beaucoup de causer de la peine aux autres, lorsque je puis l'éviter. J'en parlai donc au P. Garci-Alvarez, qui en parla à son tour au Père prieur de Notre-Dame des Grottes; et tous les deux examinèrent l'affaire avec autant d'intérêt que s'il s'était agi d'eux-mêmes. Ils pensèrent que pour faire connaître notre monastère dans Séville, on ne devait pas suivre mon avis, mais placer le saint Sacrement avec solennité; aussi ils allèrent trouver l'archevêque. On décida que le très saint Sacrement serait pris dans une paroisse et apporté très solennellement. L'archevêque prescrivit, en outre, au clergé et à quelques confréries de se joindre à la procession et commanda en même temps de bien orner les rues sur le parcours que l'on devait suivre.

Le bon Garci-Alvarez se chargea de la décoration de notre cloître, qui, comme je l'ai dit, servait alors de passage; il exécuta celle de l'église avec un goût parfait, plaça de très beaux autels et sut trouver des moyens ingénieux de relever l'éclat de la fête. Entre autres choses, il avait établi dans l'église une fontaine d'où jaillissait de l'eau de fleur d'oranger; et cela sans notre concours et même contre notre volonté, bien qu'ensuite nous en ayons été touchées de dévotion. Ce fut une grande consolation pour nous qu'il y eût une fête ordonnée avec tant de solennité, des rues si bien ornées, tant de chants et tant de musique. D'après le saint prieur de Notre-Dame des Grottes, on n'avait

jamais vu rien de tel à Séville, on reconnaissait avec évidence que c'était à l'œuvre même de Dieu. Contre sa coutume, il avait assisté à la procession, et l'archevêque lui-même avait placé le très saint Sacrement dans notre église. Vous voyez par là, mes filles, quels honneurs toute une ville a rendus à de pauvres Carmélites déchaussées ; et cependant, peu auparavant, il semblait qu'il n'y eût pas pour elles un verre d'eau quand il en coule tant dans le fleuve. J'ajoute que la foule qui assista à la cérémonie fut considérable.

Il arriva un fait digne d'être noté, au dire de tous les témoins. Une fois la procession terminée, on ne cessa pas de tirer des coups de canon et de lancer des fusées. La nuit était déjà arrivée, et on voulait continuer, quand tout à coup le feu prit, je ne sais comment, à un paquet de poudre que portait un homme. C'est un miracle que cet homme ne fut pas tué. Une grande flamme s'éleva jusqu'au sommet du cloître, dont les arceaux étaient tapissés de taffetas jaune et cramoisi. On pensait que ce taffetas était réduit en cendres, mais la flamme le laissa absolument intact. Ce qu'il y a de plus merveilleux encore c'est que la pierre des arceaux qui en était recouverte se trouvait noircie par la fumée, tandis que le taffetas lui-même n'était pas plus endommagé que si le feu n'était pas passé là. Tous les témoins de ce fait étaient dans l'admiration. Quant aux Sœurs, elles rendirent grâces à Dieu, car elles n'avaient pas de quoi payer d'autre taffetas. Le démon, sans doute, furieux de la solennité de cette fête et de l'érection d'une nouvelle maison de Dieu, avait voulu se venger de quelque manière. Mais Sa Majesté ne le lui permit pas. Qu'Elle en soit bénie à jamais ! Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXVI

Elle continue le récit de la même fondation du monastère de Saint-Joseph, à Séville, et rapporte quelques faits merveilleux concernant la première novice de ce monastère.

Vous pouvez bien vous imaginer, mes filles, quelle fut notre consolation en ce jour dont je viens de parler. Quant à la mienne, je vous l'assure, elle fut des plus vives. Elle venait spécialement de la pensée que je laissais les Sœurs dans une maison très commode et bien située, que le monastère était connu, et qu'il renfermait déjà des religieuses ayant de quoi payer la plus grande partie des dettes. Aussi les novices qui entreraient pour compléter le nombre des Sœurs achèveraient de tout payer avec leurs dots, si modiques qu'elles fussent. Ma joie néanmoins venait surtout de ce qu'après avoir savouré les épreuves passées, il me fallait partir quand j'aurais eu besoin de prendre quelque repos.

La cérémonie de la fondation ayant eu lieu le dimanche[1] avant la Pentecôte, en 1576, je m'en allai dès le lendemain lundi, car les fortes chaleurs arrivaient et je désirais, autant que possible, n'être pas en route pendant les fêtes afin de les passer à Malagon où j'aurais bien voulu rester quelques jours; c'est même pour cela que je m'étais tant pressée. Ainsi donc, le Seigneur

1. Le 3 juin. La Sainte partit donc le 4 juin. Marie de Saint-Joseph dit qu'elle partit à deux heures du matin.

ne permit pas que j'entendisse une seule fois la messe dans notre église.

Mon départ diminua beaucoup la joie des religieuses; elles y furent très sensibles, car nous avions vécu ensemble toute cette année au milieu des plus grandes difficultés; et cependant, comme je l'ai dit, je ne parle pas des plus pénibles[1]. Mais à part la première fondation, celle d'Avila qui fut certainement de beaucoup la plus douloureuse, aucune autre, ce me semble, ne m'a autant coûté que celle de Séville, parce que la plupart des épreuves furent intérieures. Je souhaite que la divine Majesté y soit toujours fidèlement servie. S'il en est ainsi, je ne compte pour rien ce que j'y ai enduré. Oui, il en sera ainsi, je l'espère. Le Seigneur y a déjà appelé des âmes vertueuses. Quant aux cinq que j'y ai laissées, et que j'y avais emmenées, j'ai déjà dit combien elles étaient parfaites quoique ce ne soit que bien peu de chose auprès de la réalité.

Je veux maintenant vous parler de la première novice qui entra dans ce monastère, persuadée que mon récit vous fera plaisir. Cette jeune fille naquit de parents très chrétiens. Son père était originaire de la montagne. Elle était toute jeune encore et dans sa septième année environ, quand une de ses tantes qui n'avait point d'enfant la demanda à sa mère, pour la garder auprès d'elle. Arrivée chez sa tante, elle dut en recevoir, comme c'était naturel, des marques d'estime et d'amour. Mais plusieurs servantes qui avaient compté sur l'héritage

1. Outre les souffrances intérieures qu'elle dut endurer, nous savons qu'elle eut beaucoup à souffrir en apprenant que le T.R.P. Rubéo était indisposé contre elle. De plus, elle redoutait les agissements des ennemis de la Réforme en Andalousie; elle passa par les craintes les plus vives au sujet du P. Gratien, qui se trouva dans le plus grand danger; elle gémit en voyant les principaux chefs de la Réforme incarcérés. Cf. *Lettres de Sainte Thérèse* du 18 juin 1575 au 15 juin 1576.

de cette dame avant l'arrivée de l'enfant, voyaient évidemment leurs espérances déçues. Si, en effet, la tante tournait ses affections vers sa nièce, elle voudrait lui laisser ses biens à elle plutôt qu'à tout autre. Ces personnes complotèrent d'employer un moyen vraiment diabolique pour arriver à leur but; ce fut d'accuser l'enfant de vouloir tuer sa tante et d'avoir pour cela donné à l'une d'elles je ne sais combien de maravédis afin d'acheter de l'arsenic. Comme les trois servantes assuraient la même chose, leur maîtresse les crut aussitôt. La mère, qui est une femme très vertueuse, ajouta foi, elle aussi, à la calomnie et ramena sa fille à la maison, persuadée qu'elle serait un jour une très mauvaise femme. Béatrix de la Mère de Dieu, tel est le nom de cette enfant, m'a assuré que chaque jour depuis lors, pendant plus d'une année, sa mère la fouettait, la tourmentait et la faisait dormir sur la terre nue, afin de l'obliger à avouer son infâme projet. L'enfant continuait à le nier, et assurait qu'elle ignorait même ce que c'était que de l'arsenic, mais on ne la jugeait que plus coupable, puisqu'elle persistait à ne pas avouer sa faute. La pauvre mère, la voyant si obstinée dans ses dénégations, désespérait de jamais la corriger. Il est vraiment merveilleux que la petite n'ait pas fait un mensonge pour se délivrer de tant de tourments. Mais comme elle était innocente, Dieu lui donna le courage de dire toujours la vérité. Et lui qui prend en mains la défense des justes, châtia deux de ces femmes d'un mal si terrible qu'elles semblaient avoir la rage; elles prièrent la tante d'envoyer secrètement chercher l'enfant pour lui demander pardon. Se voyant sur le point de mourir, elles se rétractèrent. La troisième servante en fit autant et mourut en couches. En un mot les trois calomniatrices expirèrent dans de violentes souffrances en punition de ce qu'elles avaient fait endurer à une innocente. Ces détails, je les tiens non

seulement de la fille, mais encore de la mère. Celle-ci, voyant plus tard sa fille religieuse, et désolée de tous les mauvais traitements dont elle l'avait accablée, me raconta ces détails et plusieurs autres qui montrent de combien de manières elle la martyrisait. C'était cependant une excellente chrétienne et elle n'avait pas d'autre enfant. Mais, par une permission de Dieu, elle en était devenue le bourreau, malgré tout l'amour qu'elle lui portait. Or, c'est une femme très sincère et très vertueuse.

Béatrix devait avoir un peu plus de douze ans, quand elle lut la vie de sainte Anne. Elle apprit là que la mère de sainte Anne, qui s'appelait je crois, sainte Emérentienne, allait souvent visiter les saints ermites du Mont-Carmel. Elle conçut dès lors la plus grande dévotion pour eux ; elle sentit aussi en elle un vif amour pour l'ordre de Notre-Dame. Sur-le-champ elle promit d'y entrer comme religieuse et fit vœu de chasteté. Elle passait de longues heures dans la solitude, quand elle le pouvait, et s'y livrait à l'oraison. Le Seigneur et Notre-Dame l'y comblaient de grâces élevées et de faveurs toutes spéciales. Son désir eût été d'entrer immédiatement dans un monastère ; mais elle n'osait pas à cause de ses parents ; elle ne savait pas, non plus, où elle pourrait trouver un couvent du Carmel. Chose vraiment extraordinaire ! il y avait à Séville une maison du Carmel où l'on suivait la règle mitigée ; et jamais elle n'en avait entendu parler ; elle ne le sut qu'après avoir connu ceux de la réforme, et par conséquent, bien des années plus tard.

Ses parents la voyant en âge d'être mariée, toute jeune qu'elle était, songèrent à l'établir ; elle était la seule enfant qui leur restât ; tous ses frères étaient morts et elle, la moins chérie de tous, leur survivait. Mais quand elle fut victime de la calomnie dont j'ai parlé, l'un d'eux l'avait soutenue et avait déclaré qu'il ne

fallait pas croire à ce qu'on disait contre elle. Ses parents, ayant donc pris tous les arrangements pour un mariage, pensaient qu'elle ne manquerait pas de l'accepter; mais quand ils le lui proposèrent, elle leur répondit qu'elle avait fait vœu de ne pas se marier, et qu'elle était prête à souffrir toutes sortes de tourments, à mourir même, plutôt que de le violer. Soit que le démon les aveuglât, soit que Dieu le permît ainsi, pour que cette enfant fût martyre, les parents s'imaginèrent qu'elle avait commis quelque faute grave et que pour ce motif elle ne voulait pas se marier. Voyant quel affront c'était pour celui à qui ils avaient déjà donné leur parole, ils l'accablèrent de tant de coups, et la traitèrent avec tant de cruauté qu'ils voulaient même la pendre, et que déjà ils l'étranglaient. C'est un miracle qu'elle ait échappé à la mort. Dieu, qui l'appelait à de plus hautes destinées, lui conserva la vie. Elle m'a raconté à moi-même qu'à la fin elle ne sentait presque plus ses tourments, car le Seigneur lui avait fait la grâce de se rappeler le supplice de sainte Agnès; aussi elle se réjouissait de souffrir quelque chose par amour pour lui et ne cessait de le prier d'agréer l'offrande qu'elle lui faisait de ses tortures. On pensait qu'elle en mourrait; elle resta trois mois au lit sans pouvoir se remuer.

Il paraît étrange qu'une jeune demoiselle qui ne quittait jamais sa mère, et qui, comme je l'ai appris, avait un père très prudent, ait pu paraître si coupable à leurs yeux. Elle avait toujours été un modèle de vertu et de pudeur; elle était si charitable, qu'elle distribuait en aumônes tout ce qu'elle pouvait se procurer. Mais quand Notre-Seigneur veut accorder à une âme la grâce de souffrir, il ne manque pas de moyens d'atteindre ce but. Quelques années après cependant, il ouvrait les yeux aux parents sur la vertu de leur fille; on lui laissait le liberté de faire toutes les aumônes

qu'elle voulait; les persécutions s'étaient changées en marques d'amour. Mais tout lui était une croix, tant elle était poursuivie par le désir d'être religieuse. Aussi menait-elle une vie triste et pénible, comme elle me l'a raconté.

Voici ce qui arriva treize ou quatorze ans avant l'arrivée du Père Gratien à Séville, quand encore il n'était pas même question de Carmes déchaussés. Elle se trouvait en compagnie de son père, de sa mère et de deux personnes voisines lorsqu'entra un religieux vêtu d'une robe de bure semblable à celle de nos Pères de la réforme et déchaussé comme eux. Son visage, dit-on, respirait la fraîcheur et la vertu; et cependant il était si vieux que sa longue barbe paraissait blanche comme des fils d'argent. Il s'approcha de Béatrix et se mit à lui parler dans une langue que ni elle ni personne ne comprit. Quant il eut achevé, il fit trois fois le signe de la croix sur elle en disant : *Béatrix, Dieu te rende forte!* puis il sortit. Tous étaient restés immobiles en sa présence, et comme ravis. Le père demanda alors à Béatrix quel était ce vieillard. Elle, de son côté, pensait que son père le connaissait. Tous se levèrent aussitôt pour aller le chercher; mais on ne le revit plus. Cette visite procura les consolations les plus vives à Béatrix. Quant aux témoins de cette scène, ils étaient ravis; ils reconnurent que c'était là une grâce que Dieu accordait à cette enfant et ils lui vouèrent la plus haute estime, comme je l'ai déjà dit. Durant les quatorze années, je crois, qui s'écoulèrent depuis lors, elle ne cessa de servir fidèlement Notre-Seigneur et de le conjurer d'exaucer ses vœux. Une si longue attente lui semblait bien dure, quand enfin, le Père maître Jérôme Gratien arriva à Séville. Un jour, elle allait entendre le sermon dans une église de Triana qui était la paroisse de son père, sans savoir quel serait le prédicateur; or, c'était précisément le Père maître Gratien. Dès qu'elle l'aper-

çut s'avancer pour demander la bénédiction avant de prêcher, elle fut frappée à la vue de son habit et de ses pieds nus; aussitôt elle se rappela le vieillard et sa visite; l'habit était le même, mais le visage et l'âge étaient différents, car le Père Gratien n'avait pas alors trente ans. Sa joie fut si grande à ce moment, m'a-t-elle raconté, qu'elle crut s'évanouir. Elle avait, il est vrai, entendu parler de l'établissement d'un monastère de religieux à Triana, mais elle n'avait pas compris qu'il s'agissait des Carmes déchaussés. A partir de ce moment, elle chercha à se confesser au Père Gratien, mais Dieu voulut qu'il lui en coûtât beaucoup avant de réussir. Elle se présenta à lui au moins douze fois, sinon plus, sans qu'il voulût jamais l'entendre, parce qu'elle était jeune et d'un extérieur agréable. Elle ne devait pas encore avoir vingt-sept ans, et le Père, d'ailleurs, réservé comme il l'est évitait tous rapports avec des personnes semblables. Elle, qui était de son côté très timide, pleurait un jour dans l'église, quand une femme lui demanda ce qu'elle avait. Béatrix lui répondit qu'il y avait tant de fois qu'elle voulait parler à ce Père qui confessait, mais qu'elle n'avait pu y parvenir. Cette femme la conduisit au Père Gratien et le pria de l'entendre; c'est ainsi que Béatrix parvint à lui faire une confession générale de toute sa vie. Il fut extrêmement consolé en voyant une âme si enrichie des dons de la grâce. Par ailleurs, il la tranquillisa en lui disant qu'il était possible que les Carmélites déchaussées vinssent à Séville et qu'il les prierait de l'admettre de suite; c'est ce qui eut lieu en effet. Ce qu'il me commanda tout d'abord fut de la recevoir la première, parce qu'il était satisfait de ses dispositions. Il le lui avait annoncé lui-même, tandis que nous étions encore en chemin. Mais, de son côté, elle veilla avec soin à ne rien laisser soupçonner de son projet à ses parents, parce qu'il lui eût été impossible d'entrer

chez nous. Voici ce qu'elle fit le jour même de la fête de la Sainte Trinité[1]. Comme le couvent des Carmes déchaussés où elle se confessait toujours et où elle faisait de nombreuses aumônes, ainsi que ses parents d'ailleurs à cause d'elle, était éloigné, et que sa mère ne l'y accompagnait pas, mais laissait ce soin à quelques servantes, elle pria celles-ci de rester à la maison. Elle leur dit qu'elle s'était entendue avec une grande chrétienne très connue dans Séville par sa haute vertu et ses bonnes œuvres, qui viendrait la chercher et ne tarderait pas d'arriver. On la laissa donc libre. Aussitôt Béatrix prend son habit et son manteau de bure. Comment pouvait-elle se remuer avec un pareil fardeau, je l'ignore; mais la joie de son âme l'aidait à trouver tout facile. Sa seule crainte était que si on venait à voir de quelle façon elle était chargée, contre toutes ses habitudes, on ne l'empêchât de continuer son chemin. Que ne fait pas l'amour de Dieu! Béatrix, foulant aux pieds l'honneur du monde, n'avait qu'une crainte, celle qu'on l'empêchât de réaliser son désir! Dès son arrivée, nous lui ouvrîmes la porte. J'envoyai aussitôt prévenir sa mère, qui accourut comme hors d'elle-même. Néanmoins elle m'avoua qu'elle comprenait la grâce que Dieu accordait à sa fille; et, malgré les cris de la nature, elle se soumit : elle ne tomba point dans ces extrémités auxquelles se laissent aller d'autres mères, et ne discontinua pas pour cela de lui parler. Elle nous faisait au contraire très volontiers d'abondantes aumônes.

La nouvelle épouse de Jésus-Christ commença à goûter la joie désirée depuis si longtemps. Elle était si humble et si empressée au travail du monastère que nous avions de la peine à lui enlever le balai des mains.

1. C'est le jeudi précédent que la Sainte était arrivée à Séville, comme nous l'avons vu au chapitre XXIV.

Elle, qui dans la maison de ses parents était traitée avec tant de délicatesse, ne trouvait plus de repos que dans le travail. Elle éprouvait tant de joie qu'elle ne tarda pas à prendre beaucoup d'embonpoint. Ses parents en furent extrêmement consolés et ils s'estimèrent heureux de la voir parmi nous.

Un bonheur si profond devait être traversé par l'épreuve. Deux ou trois mois avant la profession, Béatrix fut assaillie des plus violentes tentations. Elle ne refusait pas de la faire, mais elle trouvait cela terrible. Le souvenir de tout ce qu'elle avait enduré pour obtenir la grâce dont elle jouissait s'était effacé de sa mémoire. Le démon lui causait un tel tourment qu'elle ne savait que devenir. Néanmoins elle fit sur elle-même un très grand effort et elle triompha si bien du tentateur, qu'au milieu même de ses angoisses, elle prit ses dispositions pour la profession. Notre-Seigneur, qui vraisemblablement n'attendait que cette preuve de son courage, daigna la visiter trois jours avant qu'elle ne prononçât ses vœux. Il la consola d'une manière toute spéciale et mit en fuite le démon. Béatrix goûta une paix si profonde, durant ces trois jours, qu'elle semblait comme hors d'elle-même, tant son bonheur était profond, et certes, ce n'est pas sans motif, car la grâce dont elle avait été favorisée était vraiment éminente.

Peu de jours après son entrée au Carmel, elle perdait son père ; aussitôt sa mère prenait l'habit religieux dans le même monastère de Séville et nous donnait en aumône tous ses biens. La mère et la fille goûtent la joie la plus pure ; elles sont l'édification de toutes les Sœurs, et servent fidèlement Celui qui leur a accordé une si grande grâce.

Une année ne s'était pas encore écoulée depuis la fondation, qu'une autre demoiselle entra au monastère, malgré la plus vive opposition de ses parents. Le

Seigneur peuple ainsi peu à peu cette maison, qui est à lui, d'âmes si désireuses de le servir, qu'elles ne s'effraient ni des austérités de notre genre de vie ni de notre clôture. Qu'Il en soit à jamais béni ! Qu'Il en soit loué dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

CHAPITRE XXVII

Elle raconte la fondation du monastère de Caravaca sous le vocable du glorieux saint Joseph; le Saint-Sacrement y est placé le premier jour de l'année 1576.

Etant sur le point de partir de Saint-Joseph d'Avila pour la fondation de Véas dont j'ai parlé[1], et de préparer nos moyens de transport, il me vint un exprès de la part d'une dame de Caracava, nommée doña Catherine. Cette dame me mandait que trois demoiselles, après avoir entendu un sermon d'un Père de la Compagnie de Jésus, s'étaient retirées dans sa propre demeure, avec l'intention de n'en plus sortir, jusqu'à ce que l'on fondât un de nos monastères dans la localité. Elles avaient dû s'entendre avec cette dame, puisque celle-ci les aida pour la fondation. Elles appartenaient aux familles des premiers gentilshommes de la ville. L'une d'elles avait pour père un très grand serviteur de Dieu, nommé Rodrigue de Moya, qui se distinguait par une rare prudence. Leurs ressources réunies étaient suffisantes pour réaliser l'œuvre désirée. Elles étaient au courant de ce que Notre-Seigneur avait fait pour l'établissement de nos monastères. Les renseignements leur en avaient été fournis par les Pères de la Compagnie de Jésus qui ont toujours favorisé et aidé le développement de la réforme.

La vue des bons désirs et de la ferveur de ces âmes

1. Chap. XXI.

qui envoyaient de si loin un messager nous demander un établissement de l'Ordre de Notre-Dame, me toucha de dévotion. Aussitôt je conçus le projet de seconder de si bonnes intentions. Je pris des renseignements, et apprenant que Caravaca n'était pas très loin de Véas[1], j'emmenai un plus grand nombre de religieuses que je n'avais songé tout d'abord ; car d'après les lettres qu'on m'avait apportées, je croyais que la fondation n'offrirait aucune difficulté et que je pourrais la réaliser immédiatement après celle de Véas.

Cependant le Seigneur avait d'autres vues. Aussi mes plans servirent de peu, comme je l'ai raconté dans la fondation de Séville. On obtint, il est vrai, la permission du Conseil des Ordres ; mais elle était conçue de telle sorte que je ne pus en profiter, malgré mon désir de fonder à Caravaca. A la vérité, ayant demandé à Véas même à quel endroit se trouvait cette localité, je vis qu'elle était très écartée, que les chemins pour s'y rendre étaient tellement mauvais, que ceux qui y iraient faire la visite des religieuses auraient beaucoup de fatigue à endurer et que les supérieurs ne verraient pas cette fondation d'un bon œil. Aussi je n'avais guère envie de la réaliser. Néanmoins, comme j'avais déjà donné de bonnes espérances, je priai le Père Julien d'Avila et Antoine Gaïtan de s'y rendre pour tout examiner et rompre le projet, s'ils le croyaient à propos. L'affaire leur parut bien mollement poursuivie, non par celles qui devaient être religieuses, mais par dona Catherine, qui était l'âme de l'entreprise, et qui logeait ces demoiselles chez elle, dans un appartement séparé et pour ainsi dire dans une clôture. Celles-ci demeuraient fermes dans leurs résolution ; je parle surtout des deux qui devaient entrer dans le futur

1. Caravaca se trouve à l'est de Véas.

monastère. Elles surent si bien persuader le Père d'Avila et Antoine Gaïtan qu'ils passèrent avant de partir tous les actes nécessaires. Ils laissèrent ces demoiselles au comble de la joie et revinrent tellement satisfaits d'elles et du pays qu'ils ne tarissaient pas à nous en faire l'éloge, comme aussi à nous avouer que les chemins étaient très mauvais.

Voyant que tout était préparé, et que cependant la permission tardait à venir, j'envoyai de nouveau à Caravaca le bon Antoine Gaïtan, qui, par amour pour moi, acceptait volontiers toutes ces fatigues. D'ailleurs, lui et Julien d'Avila avait à cœur la réalisation de cette fondation; et, à la vérité, on peut bien leur en attribuer le mérite; car s'ils ne s'étaient rendus eux-mêmes dans cette localité, et s'ils n'avaient tout réglé, j'aurais peu fait de mon côté pour réussir.

Je donnai donc à Antoine Gaïtan de quoi faire le voyage; il devait, en outre, placer le tour et les grilles dans la maison où devait avoir lieu la prise de possession et où les religieuses resteraient en attendant qu'on trouvât une demeure convenable. Il resta assez longtemps pour leur préparer un logement chez Rodrigue de Moya, qui, je le répète, était le père de l'une de ces demoiselles et qui cédait très volontiers une partie de sa maison pour cette bonne œuvre. L'autorisation était arrivée et je me trouvais sur le point d'aller à Caravaca, quand j'appris que l'autorisation portait comme condition que le monastère serait sous la dépendance des Commandeurs et que les religieuses leur promettraient obéissance. Or, cette condition, je ne pouvais l'accepter, puisqu'il s'agissait d'ériger un monastère de l'Ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il fallut donc demander une nouvelle permission. Mais jamais on ne l'aurait obtenue, ni pour Caravaca, ni pour Véas, si je n'avais écrit au roi actuel, don Philippe. Il me fit une si grande faveur qu'il commanda

de la donner immédiatement. Il tient d'ailleurs à seconder les religieux qu'il sait fidèles à leur profession. Dès le jour où il a connu le genre de vie de nos monastères, et appris que nous suivions la règle primitive, il n'a cessé de nous favoriser en tout. Voilà pourquoi, mes filles, je vous conjure instamment de prier toujours d'une manière spéciale pour Sa Majesté, ainsi que nous le faisons maintenant.

Comme il fallut demander une nouvelle permission, je dus partir pour Séville sur l'ordre du Père maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, qui, je le répète, était provincial alors et l'est encore aujourd'hui. Quant aux pauvres demoiselles, elles demeurèrent dans leur clôture jusqu'au premier jour de l'année suivante, alors que leur message m'était arrivé à Avila dès le courant de février. La permission, expédiée sans délai, arriva promptement. Mais comme j'étais alors si éloignée de Caravaca et au milieu de tant de travaux, je ne pouvais remédier à leurs peines et j'en étais touchée de compassion. Elles m'écrivaient souvent pour me dire leur chagrin ; aussi il devenait nécessaire de mettre fin à une si longue attente. Aller moi-même à Caravaca, c'était impossible ; j'en étais trop éloignée ; de plus je n'avais pas encore achevé la fondation de Séville. Le Père maître Jérôme Gratien, qui était, comme je l'ai dit, visiteur apostolique, décida que, lors même que je n'irais pas à Caravaca, les religieuses qui avaient été choisies pour cette fondation et qui étaient restées à Saint-Joseph de Malagon, devaient s'y rendre.

Je veillai à désigner pour prieure une religieuse sur laquelle je comptais pour s'acquitter très bien de cette charge, car elle est bien meilleure que moi[1]. Les Sœurs prirent toutes leurs bagages et partirent en com-

1. La Mère Anne de Saint-Albert.

pagnie de deux de nos Pères carmes déchaussés, car le Père Julien d'Avila et Antoine Gaïtan étaient déjà retournés chez eux depuis longtemps; d'un autre côté, je ne voulais pas leur demander encore un voyage si long, à la fin de décembre, où la saison est très rigoureuse.

Les religieuses, à leur arrivée, furent accueillies avec la joie la plus vive par toute la population et surtout par les demoiselles qui étaient en clôture. Le monastère fut érigé et le très saint Sacrement placé dans l'église le jour du Saint Nom de Jésus de l'année 1576.

Deux des demoiselles dont j'ai parlé prirent l'habit aussitôt; la troisième, qui était très mélancolique, devait se trouver déjà mal de la clôture où elle vivait. Que n'eût-elle pas enduré avec la nôtre et nos pénitences? Elle se décida à rentrer chez elle pour y vivre avec une de ses sœurs. Considérez, mes filles, la profondeur des jugements de Dieu et l'obligation où nous sommes de le servir, puisqu'il nous a accordé la grâce de persévérer jusqu'à la profession, et de demeurer pour le reste de nos jours dans sa maison à titre d'enfants de la Vierge. Il s'est servi de la bonne volonté et de la dot de cette demoiselle pour la fondation; et, au moment où elle devait jouir de la grâce après laquelle elle avait tant soupiré, le courage lui a manqué, et sa mélancolie a triomphé. C'est là une humeur, mes filles, qui nous sert bien souvent de prétexte pour couvrir nos imperfections et nos inconstances.

Plaise à Sa Majesté de nous donner abondamment sa grâce! et alors rien ne pourra entraver notre marche et nous empêcher d'avancer toujours dans son service. Je la supplie de nous assister toutes et de nous protéger pour que nous ne venions point par notre faiblesse à ruiner cette réforme si belle qu'Elle a daigné inaugurer à l'aide de femmes aussi misérables que nous. Je vous le demande en son Nom mes Sœurs et

mes filles, ne cessez jamais de demander cette grâce à Notre-Seigneur. De plus, que chacune de celles qui viendront, considère que c'est par elle que commence à revivre cette règle primitive de l'Ordre de la Vierge, Notre-Dame, et pour aucun motif on y tolère le moindre relâchement. Sachez-le, les petits manquements ouvrent la porte aux plus grands, et sans nous en apercevoir, nous laisserions l'esprit du monde nous envahir.

Rappelez-vous au milieu de quelle pauvreté et de quelles épreuves a commencé l'œuvre dont vous jouissez dans la paix. Si vous y faites bien attention, vous verrez que la plupart de nos monastères ont été fondés non par les hommes mais par la main toute-puissante de Dieu. Or, Sa Majesté met un soin jaloux à perfectionner ses œuvres, quand nous n'y mettons aucun obstacle de notre part. D'où pensez-vous qu'une pauvre petite femme comme moi, sous la dépendance de supérieurs, sans denier aucun, ni personne pour l'assister en rien, a reçu le pouvoir d'accomplir de si grandes œuvres? Mon frère, il est vrai, m'a aidé dans la fondation de Séville; il avait quelque bien, du dévoûment et un désir sincère de nous secourir un peu. Mais précédemment il était aux Indes. Voyez, mes filles, voyez la main de Dieu se manifester en tout cela. Mais serait-ce parce que je suis d'un rang illustre que l'on m'a honorée? Non. De quelque côté que vous considériez la réforme, vous comprendrez qu'elle est l'œuvre de Dieu. N'est-il pas juste, par conséquent, de la soutenir en tout, dussions-nous y perdre la vie, l'honneur et le repos, et à plus forte raison quand nous possédons ici tous ces biens réunis? Car la véritable vie consiste à ne point redouter la mort, ni les événements d'ici-bas, à posséder constamment cette allégresse où vous êtes toutes et cette prospérité sans égale qui consiste non à redouter la pauvreté, mais à la désirer. A quoi pourrais-je comparer la paix intérieure

dont vous êtes sans cesse inondées? Il dépend de vous de la conserver toute la vie et même de l'avoir à l'heure de la mort, comme vous l'avez constaté que l'ont celles qui meurent dans nos monastères. Si donc vous la demandez toujours à Dieu et si vous mettez toute votre confiance non en vous mais en Lui, il ne vous refusera pas sa miséricorde. Animez-vous d'un vrai courage, car cela plaît extrêmement à la divine Majesté. Ne craignez pas que rien vienne à vous manquer. Ne laissez jamais de recevoir parmi vous les postulantes, dès lors que vous êtes satisfaites de leurs bons désirs et de leurs qualités, ou qu'elles viennent non pour sortir de la gêne, mais pour servir Dieu avec plus de perfection. Peu importe qu'elles soient pauvres des biens de la fortune, si elles sont riches en vertu. Dieu vous donnera par ailleurs le double de ce que vous devriez recevoir alors. J'ai beaucoup d'expérience sur ce point. Sa Majesté le sait bien, jamais, autant que je puis m'en souvenir, je n'ai refusé une postulante pauvre, quand j'étais satisfaite de ses qualités. Vous en avez pour témoins celles en grand nombre qui ont été reçues uniquement par amour pour Dieu, comme vous ne l'ignorez pas. Et je puis bien vous l'assurer, mon allégresse était plus vive en recevant celles-ci que les autres qui apportaient de riches dots. Ces dernières m'inspiraient plutôt de la crainte; les pauvres me dilataient le cœur et me procuraient un tel honneur que j'en versais des larmes de joie; c'est la pure vérité. Eh bien, si quand nous agissions de la sorte, alors qu'il fallait acheter et bâtir, Dieu a pourvu à tout, devrions-nous, maintenant que nous avons des monastères, tenir une autre ligne de conduite? Croyez-m'en, mes filles, si vous ne voulez perdre, là où vous penseriez trouver un gain. Mais il se présentera peut-être une postulante riche qui est libre de disposer de ses biens; comme elle doit s'en dépouiller, mieux vaut qu'elle

vous en fasse l'aumône, plutôt que de les donner à des personnes qui n'en auraient pas besoin. Sans cela, je vous le déclare, elle ne vous montrerait pas d'affection. Mais veillez bien à ce qu'elle dispose de sa fortune d'après ce que les théologiens lui auront déclaré plus conforme à la gloire de Dieu. Car ce serait très mal de prétendre à la fortune même d'une seule, sans vous proposer ce but. Sa fidélité à remplir ses devoirs envers Dieu avec perfection, bien entendu, nous sera beaucoup plus utile que tout ce qu'elle pourrait nous apporter. Telle est d'ailleurs l'unique ambition de nous toutes. Plaise à Dieu que nous n'en ayons jamais d'autre que celle de le glorifier en tout et pour tout ! Bien que je sois très misérable et très mauvaise, je vous certifie pour son honneur et pour sa gloire que vous vous réjouirez d'apprendre comment se sont établis ces monastères qui sont à lui. Si, au milieu de ces fondations et des affaires qui les concernent, il avait fallu, pour réussir même une fois, me détourner tant soit peu de cette pureté d'intention, je ne l'eusse jamais fait. Non, dans ces fondations, je n'ai rien fait, à ma connaissance, pour m'écarter d'un seul point de la volonté de Dieu. J'ai suivi en tout les conseils de mes confesseurs qui, depuis l'époque où je m'occupe de ces fondations, ont toujours été, comme vous le savez, des savants éminents et de vrais serviteurs de Dieu. Je ne me souviens même pas qu'il me soit jamais venu à la pensée de me départir de cette ligne de conduite. Je me trompe peut-être, et j'ai sans doute, à mon insu, commis beaucoup de fautes et des imperfections sans nombre; Notre-Seigneur connaît tout et c'est lui le vrai juge; mais je parle d'après le témoignage de ma conscience. De telles dispositions, je le vois très bien, ne venaient pas de moi. C'est lui qui, voulant ces fondations, m'accordait une telle grâce, comme à l'instrument de son choix. Je vous le dis, mes filles, pour vous montrer combien

vous lui devez de reconnaissance. Vous saurez aussi que jusqu'à ce jour l'établissement de nos monastères n'a porté préjudice à personne. Béni soit celui qui a tout fait, et a suscité la charité de nos bienfaiteurs! Plaise à Sa Majesté de nous donner toujours son secours et sa grâce, afin que nous ne répondions pas par l'ingratitude à tant de faveurs! Ainsi soit-il!

Vous avez déjà vu, mes filles, quelques-unes des épreuves par lesquelles nous sommes passées dans ces fondations. Mais celles dont j'ai parlé me semblent encore les moindres. Si je devais les rapporter toutes dans le détail, ce serait une grande fatigue pour moi. Imaginez que nous voyagions sous la pluie et sous la neige, que nous perdions notre route, et surtout que bien souvent je n'avais que très peu de santé. Voici un fait qui m'est arrivé : je ne sais plus si j'en ai parlé. C'était le premier jour de notre sortie de Malagon pour Véas. J'avais la fièvre et une foule d'autres maux réunis. Considérant la longueur du chemin que nous avions à parcourir et me voyant si malade, je me rappelai notre père saint Élie fuyant devant Jézabel, et je fis cette prière : « *Seigneur, comment pourrai-je supporter cette fatigue? A vous d'y veiller.* » La vérité est que Sa Majesté, me voyant si faible, me délivra sur-le-champ de la fièvre et de mes autres maux. En y réfléchissant plus tard, la pensée me vint qu'il fallait attribuer ma guérison à un ecclésiastique, grand serviteur de Dieu, qui survint alors. Et il pourrait bien en être ainsi; du moins c'est en un instant que tous mes maux intérieurs et extérieurs avaient disparu.

Quand j'avais de la santé, je supportais avec joie les fatigues corporelles. C'était néanmoins une épreuve très pénible que d'avoir à supporter l'humeur d'une foule de personnes dans les localités où nous passions. Ajoutez-y celle de quitter mes filles et mes Sœurs, quand je m'en allais d'un monastère à un autre. Les aimant

comme je les aime, ce n'était pas, je vous l'assure, la plus petite croix que d'avoir à m'en séparer. Je souffrais surtout quand je pensais que je ne devais plus les revoir et que j'étais témoin de leur chagrin et de leurs larmes. Bien qu'elles soient détachées sur tous les autres points, Dieu ne leur a pas accordé la grâce de l'être sur celui-là; il le permet peut-être pour augmenter mon tourment, car de mon côté je ne suis point détachée d'elles; je faisais, il est vrai, tous mes efforts pour ne pas leur montrer mon émotion et je les grondais; mais cela servait de peu, vu le profond amour qu'elles me portent; et j'ai des preuves nombreuses que cet amour est sincère.

Vous avez appris aussi que ces fondations ont été faites d'abord avec la permission de notre très révérend Père général, et plus tard par son ordre et son commandement formel. Je dis plus : après chacune des fondations dont j'ai parlé il m'écrivait toujours pour me dire combien il en était heureux, et, certes, le plus grand soulagement que j'aie eu au milieu de tant de travaux a été de voir la joie qu'il éprouvait. il me semblait que je servais ainsi Notre-Seigneur lui-même dans mon supérieur pour qui d'ailleurs j'ai la plus profonde affection.

Or, soit que la divine Majesté voulût me donner quelque repos, soit que le démon fût irrité de l'érection de tant de monastères où Notre-Seigneur était fidèlement servi, les fondations cessèrent. On a parfaitement compris que la cause n'en doit pas être attribuée à notre Père général. Comme en effet peu d'années auparavant je lui écrivais pour le supplier de ne plus me commander de nouvelles fondations, il m'avait répondu que non seulement il n'accédait pas à cette prière, mais que son désir était de me voir fonder autant de couvents que j'ai de cheveux sur la tête. Or, avant mon départ de Séville, on avait tenu un

chapitre général, où, semble-t-il, on aurait dû considérer comme un service rendu à l'Ordre ce qui avait été fait pour l'augmenter. Au lieu de cela, on me communiquait un précepte donné par le définitoire en vertu duquel, non seulement je ne devais plus faire de fondation, mais pas même sortir sous aucun prétexte du monastère que j'aurais choisi pour résidence; c'était une manière de me mettre en prison. Car il n'y a pas de religieuses que le provincial ne puisse envoyer d'un endroit à un autre, je veux dire d'un monastère à un autre, lorsque le bien de l'Ordre l'exige. Ce qui m'affligeait le plus et me causait le plus de chagrin c'est que notre Père général était fâché contre moi; je n'avais, il est vrai, nullement donné lieu à son mécontentement, mais des personnes aveuglées par la passion lui avaient fait de faux rapports sur mon compte. Ajoutez à cela que j'étais sous le coup de la calomnie et qu'on m'accusait de deux fautes très graves.

Or, mes Sœurs, je puis vous l'assurer, pour vous montrer combien Notre-Seigneur est miséricordieux et combien il veille sur ceux dont l'unique ambition est de le servir, non seulement ces calomnies ne me causèrent aucune peine, mais j'en éprouvai une telle joie que je ne me contenais pas. Aussi, bien loin de m'étonner de ce que faisait le roi David quand il précédait l'arche du Seigneur[1], je n'aurais pas voulu moi-même faire autre chose, et je ne pouvais m'empêcher de manifester à l'extérieur l'excès de ma joie. La cause, je ne la comprends pas, surtout quand l'une de ces calomnies était très grave. Dans d'autres occasions, j'avais eu à subir les critiques acerbes et la contradiction, mais mon âme n'avait pas éprouvé un tel bonheur, et cependant l'une de ces calomnies dont j'ai parlé était des plus graves.

1. II Reg., VI.

Quant à la défense qui me fut faite de ne plus fonder, elle m'eût procuré un repos profond, si par ailleurs je n'avais été sensible au mécontentement de notre très révérend Père général. Bien souvent, en effet, j'avais conçu le désir d'achever ma vie dans une retraite paisible. Ce n'était point, il est vrai, le but poursuivi par ceux qui me procuraient ce repos; ils croyaient, au contraire, me causer la plus sensible peine du monde; mais qui sait? ils avaient peut-être eu d'autres intentions qui étaient bonnes.

Parfois dans le cours de ces fondations, j'ai eu à supporter de terribles contradictions et des critiques qui venaient soit d'une bonne intention, soit d'un autre mobile, et j'éprouvais une vraie joie, mais je ne me souviens pas avoir goûté dans mes plus grands travaux une allégresse comparable à celle d'alors. Dans un autre temps, je l'avoue, l'une de ces trois épreuves qui me vinrent à la fois, eût été fort pénible pour moi. Ce qui surtout me rendait heureuse, c'était, je crois la pensée que si les créatures me récompensaient de la sorte, mon Créateur du moins était content de moi. J'en suis intimement persuadée, celui qui voudra mettre son bonheur dans les choses d'ici-bas ou les louanges des hommes, non seulement en retirera peu de profit mais se trouvera dans une erreur profonde. Le monde dit une chose aujourd'hui et demain une autre; il ne tarde pas à médire de ce qu'il avait précédemment approuvé. Soyez béni, vous, ô mon Dieu, ô mon Seigneur, car vous êtes immuable, vous ne changez jamais. Ainsi soit-il! Celui qui vous sera fidèle jusqu'à son dernier soupir vivra sans fin dans votre éternité!

Le récit de ces fondations, comme je l'ai dit au début, a été commencé par ordre du Père maître Ripalda de la Compagnie de Jésus, qui était alors recteur du collège de Salamanque et mon confesseur. Tandis que j'étais au monastère du glorieux saint Joseph de cette

ville, en 1573, j'en écrivis quelques-unes[1]. Mais de nombreuses occupations m'avaient obligée ensuite à suspendre ce travail. D'un autre côté je ne voulais plus le poursuivre, parce que, obligée de voyager en différents endroits je ne m'adressais plus au confesseur dont je viens de parler; ce récit, en outre, m'avait coûté beaucoup de fatigues et d'ennuis, quoique je les regarde comme bien employés puisque j'agissais toujours par obéissance. Mon intention était donc d'en rester là. Néanmoins le Commissaire apostolique, qui est actuellement le Père maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, m'a donné l'ordre d'achever mon récit. Je lui objectai, imparfaite comme je le suis à obéir, le peu de temps dont je pouvais disposer pour cela; je lui exposai, en outre, plusieurs raisons qui se présentaient à mon esprit, et en particulier la fatigue extrême qui viendrait s'ajouter à tant d'autres. Malgré tout il m'ordonna d'achever ce récit peu à peu; et comme je pourrais. C'est ce que j'ai fait. Maintenant donc, je me soumets à tout ce que des gens entendus voudront supprimer; et peut-être ce que j'estime le meilleur leur paraîtra mal. J'ai achevé ce récit aujourd'hui, veille de la fête de saint Eugène, le 14 du mois de novembre de l'année 1576, au monastère de Saint-Joseph de Tolède, où je suis présentement par ordre du Père commissaire apostolique, maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, supérieur actuel des Carmes et des Carmélites de la règle primitive et visiteur des Carmes mitigés de l'Andalousie. Puisse cet écrit contribuer à la gloire et à l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui règne et régnera à jamais! Ainsi soit-il!

Pour l'amour de Dieu, je vous prie, mes sœurs et mes frères qui lirez ces pages, de conjurer Notre-Sei-

1. Elle écrivit alors les neuf premiers chapitres de ce livre des *Fondations*.

gneur d'avoir pitié de moi, de me délivrer des feux du purgatoire, si je mérite d'y aller, et de me permettre de jouir de Lui-même. Vous ne devez pas voir ce livre de mon vivant, mais si après ma mort on juge à propos de vous le laisser lire, je souhaite au moins retirer quelque profit de la peine qu'il m'a coûtée et du désir que j'ai eu de vous donner de la consolation.

JÉSUS !

CHAPITRE XXVIII[1]

Fondation du monastère de Villeneuve de la Xara.

Une fois le monastère de Séville achevé, les fondations cessèrent durant plus de quatre ans. Ce qui en fut la cause, ce sont les grandes persécutions qui vinrent s'abattre tout à coup sur les Carmes et les Carmélites de la réforme. Les uns et les autres en avaient déjà essuyé de nombreuses, qui cependant n'avaient pas été aussi violentes. Nous fûmes sur le point d'être anéantis complètement. On vit clairement tout le dépit que causaient au démon les saints débuts de cette réforme que l'on devait à Notre-Seigneur; et jusqu'à quel point elle était l'œuvre de Dieu, puisqu'elle a continué à prospérer.

Les Carmes déchaussés, et surtout les chefs, eurent à subir de graves calomnies et une forte contradiction de la part de presque tous les Pères mitigés. Ceux-ci écrivirent même des rapports contre nous à notre très révérend Père général. Or, ce Père était très saint. Il avait donné la permission de fonder tous ces monastères, sauf le premier, celui de Saint-Joseph d'Avila qui avait été érigé avec l'autorité du Pape; mais il

1. Cette fondation et les suivantes ne portent plus le mot *chapitre*, ce qui prouve qu'elles furent écrites au fur et à mesure, afin de pouvoir les ajouter selon leur ordre au livre des *Fondations*.

fut tellement circonvenu qu'il s'opposa fortement aux Carmes déchaussés pour les empêcher de passer outre. Il ne cessa pas toutefois de regarder avec bonté les monastères des Carmélites. Mais comme je ne favorisais point l'opposition faite à nos Pères de la réforme, on s'appliqua à tourner sa colère contre moi. J'ai passé par beaucoup d'épreuves dans ces fondations; celle-ci néanmoins fut la plus pénible. Des hommes très instruits auxquels je m'adressais pour me confesser et pour demander conseil, ne voulaient pas m'autoriser à abandonner une œuvre où je voyais clairement la gloire de Notre-Seigneur et la prospérité de notre Ordre. D'un autre côté c'était pour moi une souffrance mortelle que d'aller contre la volonté manifeste de mon supérieur; sans parler des égards que je lui devais comme tel, je l'aimais d'un amour très profond et je le lui devais bien. A la vérité, malgré mon désir de le contenter sur le point dont je viens de parler, je ne le pouvais pas, car nous avions des visiteurs apostoliques auxquels je devais nécessairement obéir.

Un nonce très saint, qui favorisait beaucoup la vertu et pour ce motif estimait les Carmes déchaussés, vint alors à mourir. Son successeur sembla envoyé de Dieu pour nous exercer à la souffrance. Il était quelque peu parent du Pape[1]. C'était sans doute un vrai serviteur de Dieu, mais il eut absolument à cœur de favoriser de suite les Pères mitigés. D'après les informations qu'on lui avait faites sur la réforme, il ne négligea rien pour en arrêter les progrès. Aussi il commença à agir avec la dernière rigueur; il condamna même ceux qui semblaient pouvoir lui résister à la prison ou à l'exil.

Ceux qui eurent le plus à souffrir furent le Père Antoine de Jésus, qui avait inauguré le premier monastère des Carmes déchaussés, et le Père Jérôme Gra-

1. Grégoire XIII.

tien, que le nonce précédent avait nommé Visiteur apostolique des mitigés. C'est contre ce dernier surtout que le nouveau nonce manifestait son mécontentement et contre le Père Mariano de Saint-Benoît. J'ai déjà fait connaître leurs vertus dans les fondations antérieures. D'autres Pères de la réforme et des plus graves ne furent pas non plus épargnés, mais ils eurent à subir une épreuve moins rude. Quant aux trois dont je viens de parler, le nonce leur défendit, sous peine d'encourir une foule de censures, de se mêler d'aucune affaire. On voyait bien que tout cela venait d'une disposition de Dieu et que Sa Majesté le permettait pour un plus grand bien. Notre-Seigneur voulait manifester la vertu de ces Pères, comme la suite l'a montré. En outre, le nonce nomma un supérieur des Mitigés pour visiter nos monastères de religieux et de religieuses. Il nous eût par là terriblement éprouvées, si nous avions été ce qu'il s'imaginait. Nos souffrances néanmoins furent grandes, comme le racontera quelqu'un de plus habile que moi. Je ne fais que toucher ce point, pour montrer aux religieuses qui viendront plus tard combien elles sont obligées d'aspirer toujours davantage à la perfection, car elles trouveront une voie qui a été aplanie au prix de mille fatigues par les Sœurs d'aujourd'hui. Quelques-unes d'entre elles ont subi de très rudes épreuves à cette époque et ont été victimes de la calomnie. Leurs souffrances me touchaient beaucoup plus encore que les miennes; car les miennes me donnaient au contraire une joie profonde. Il me semblait que j'étais la cause de cette tourmente, et que si l'on m'avait jetée à la mer comme Jonas, la tempête eût cessé. Mais béni soit Dieu, qui sait défendre la vérité! Il le montra bien en cette occasion. Notre roi catholique, don Philippe, qui connaissait le genre de vie et la haute vertu des Carmes déchaussés, apprit ce qui se passait et eut à cœur de prendre en mains notre défense. Il ne

voulut pas laisser le nonce seul juge de notre cause; il lui donna donc quatre assesseurs, tous hommes éminents, dont trois étaient religieux, afin que l'on examinât bien nos droits. L'un d'eux était le Père maître Pierre Fernandez, qui à une vie très sainte alliait la plus haute doctrine et une grande prudence. Il avait exercé la charge de commissaire apostolique et de visiteur des Pères mitigés de la province de Castille, et nous autres de la réforme nous lui avions été également soumis; il connaissait donc bien le genre de vie des uns et des autres; et notre désir à tous était que la vérité fût clairement manifestée. Aussi, quand j'appris que le roi l'avait nommé, je regardai l'affaire comme déjà terminée; et elle l'est en effet par la miséricorde de Dieu. Plaise à Sa Majesté que ce soit pour son honneur et sa gloire.

Beaucoup de grands seigneurs du royaume et d'évêques s'étaient, il est vrai, empressés de manifester au nonce la vérité. Mais toutes leurs démarches eussent été peu efficaces si Dieu ne s'était servi du roi. Voilà pourquoi, mes Sœurs, nous avons toutes une grave obligation de le recommander sans cesse à Notre-Seigneur dans nos prières, ainsi que ceux qui ont soutenu avec lui la cause de Dieu et de la Vierge Notre-Dame. J'insiste beaucoup sur cette recommandation.

Vous voyez par là, mes Sœurs, s'il y avait moyen de fonder. Nous étions sans cesse occupées à prier et à offrir à Dieu nos pénitences, pour la prospérité de nos fondations s'il devait en retirer sa gloire.

Ces grandes épreuves racontées si sommairement vous paraîtront peu de chose, mais en réalité, elles ont duré très longtemps et ont été terribles. Or elles venaient de commencer quand je me trouvai à Tolède en 1576, à mon retour de Séville. C'est alors qu'un ecclésiastique de Villeneuve de la Xara m'apporta des lettres du conseil municipal de cette localité. Il

venait négocier avec moi la fondation d'un monastère où seraient admises neuf demoiselles qui, depuis plusieurs années, se trouvaient réunies dans une modeste maison de cet endroit, attenante à un ermitage de la glorieuse sainte Anne. Leur genre de vie était si recueilli et si saint que toute la population voulait favoriser leur désir d'être religieuses. Je reçus également à ce sujet une lettre de leur curé, docteur en théologie, nommé Augustin de Ervias. C'était un homme très instruit et d'une haute piété. Sa vertu le portait à favoriser de tout son pouvoir cette sainte œuvre. Mais il me semblait impossible de me rendre à toutes ces suppliques pour les raisons suivantes. Tout d'abord ces demoiselles étaient en trop grand nombre. Habituées comme elles l'étaient à leur genre de vie, elles se plieraient, selon moi, très difficilement au nôtre. En second lieu, elles n'avaient presque rien pour leur subsistance et, dans une localité d'un peu plus de mille habitants, les aumônes seraient insuffisantes. Sans doute, le conseil municipal promettait de leur procurer le nécessaire; mais cette promesse n'offrait rien de stable à mes yeux; troisièmement ces demoiselles n'avaient pas de maison pour un monastère, et quatrièmement cette localité était très éloignée de nos autres monastères[1]. On me représentait, il est vrai, ces postulantes comme très vertueuses; mais ne les ayant pas vues, je ne pouvais pas savoir si elles possèdaient les qualités que nous voulons pour nos religieuses. Je pris donc le parti de donner un refus absolu. Je voulus néanmoins prendre tout d'abord l'avis de mon confesseur, le docteur Vélasquez, chanoine de la cathédrale, professeur à Tolède même, homme éminent par sa science et par sa vertu et aujourd'hui

1. Villeneuve de la Xara se trouve presque à égale distance de Tolède et de Valence.

évêque d'Osma. J'ai d'ailleurs la coutume de ne jamais me guider d'après mes vues personnelles, mais d'après celles de personnes de cette qualité. Ce confesseur lut attentivement les lettres qu'on avait envoyées, et après s'être rendu compte du projet, il me conseilla de ne pas y opposer un refus et de donner une réponse favorable. Quand Dieu, ajouta-t-il, unit tant de cœurs pour une même œuvre, il veut évidemment en retirer sa gloire. Je me conformai donc à son avis. Je n'acceptai pas d'une manière formelle, mais je ne refusai pas complètement. Jusqu'en 1580 on ne cessa de me presser de réaliser cette fondation et de m'envoyer des personnes pour me décider à l'accepter. Bien qu'elle me parût toujours une folie, je ne pouvais jamais la refuser complètement.

Or il arriva que le Père Antoine de Jésus passa son temps d'exil au monastère de Notre-Dame du Secours situé à trois lieues de Villeneuve où il allait prêcher quelquefois. Le prieur de ce monastère qui est aujourd'hui le Père Gabriel de l'Assomption, religieux d'une rare prudence et grand serviteur de Dieu, se rendait souvent, lui aussi, à cette localité. Tous les deux, étant intimes amis du docteur Ervias, commencèrent à entrer en relation avec ces saintes filles. Édifiés de leurs vertus et gagnés à leur cause par la population et le docteur, ils s'occupèrent du projet comme d'une affaire personnelle, et m'écrivirent les lettres les plus persuasives pour me déterminer à faire la fondation.

Or je me trouvais au monastère de Saint-Joseph de Malagon, situé à plus de vingt-six lieues de Villeneuve, quand le Père prieur dont je viens de parler arriva pour me parler de ce projet et m'indiqua ce qu'on pourrait faire. Il me dit que le docteur Ervias donnerait, aussitôt la fondation terminée, trois cents ducats de rente qu'il prendrait sur son bénéfice, mais

qu'il devait préalablement avoir l'autorisation de Rome. Cela me parut très incertain; il me semblait qu'une fois la fondation faite on pourrait se refroidir; cette considération jointe au peu d'avoir de ces filles était bien suffisante pour m'arrêter. J'exposai donc au Père prieur beaucoup de raisons très capables de lui démontrer qu'il ne convenait pas de réaliser cette fondation. Je le priai, en outre, d'examiner très attentivement l'affaire avec le Père Antoine; je la laissais d'ailleurs sur leur conscience. Tout ce que je leur disais devait suffire, me semblait-il, pour les détourner de l'entreprise. Quand le Père prieur fut parti, je pensai que, disposé comme il l'était pour la fondation, il prierait le Père maître Ange de Salazar, notre supérieur actuel, de l'autoriser. Je m'empressai, de mon côté, d'écrire à ce dernier, et le conjurai de ne pas donner sa permission; je lui en exposai en même temps les raisons. D'après ce qu'il m'écrivait depuis, il avait déjà répondu qu'il ne voulait point en effet l'accorder, si je ne l'avais pour agréable.

Un mois et demi, peut-être plus, s'était écoulé sans que j'entendisse parler de cette affaire; je la croyais abandonnée, quand un exprès m'apporta des lettres par lesquelles la municipalité s'engageait à fournir le nécessaire au nouveau monastère et le docteur Ervias à tenir la promesse dont j'ai parlé. Les deux révérends Pères m'écrivaient, eux aussi, pour réitérer leurs plus vives instances! Pour moi, j'avais une crainte extrême de recevoir tant de filles; il me semblait qu'elles formeraient un parti contre les religieuses qui arriveraient pour la fondation, comme cela a coutume d'arriver; de plus, leur subsistance ne me paraissait pas assurée; car les ressources qu'on offrait ne reposaient pas sur des garanties solides. Je me vis donc dans un trouble profond. Je compris ensuite que le démon en était la cause. Malgré tout le courage que le Seigneur me donne d'or-

dinaire, il me tenait alors dans une telle pusillanimité que je semblais avoir perdu toute confiance en lui. Mais enfin les prières de ces âmes bénies triomphèrent de tous les obstacles.

Voici, en effet, ce qui m'arriva un jour que je venais de communier. J'avais recommandé cette affaire à Notre-Seigneur, comme je le faisais très souvent d'ailleurs. Si je donnais toujours une réponse plutôt favorable à ces filles, c'était par crainte d'empêcher l'avancement de quelques âmes ; car j'ai toujours désiré travailler à la gloire de Dieu et augmenter le nombre de ses fidèles serviteurs. Or Sa Majesté me dit sur un ton très sévère : *Avec quels trésors as-tu bâti les monastères qui se sont fondés jusqu'à ce jour ? N'hésite plus à accepter cette fondation. Elle contribuera beaucoup à ma gloire et à l'avancement des âmes.* Quel pouvoir que celui des paroles de Dieu ! Non seulement elles frappent l'entendement, mais elles l'éclairent pour qu'il comprenne la vérité, et elles inclinent la volonté à accomplir ce qu'elles commandent. C'est ce qui arriva pour moi. J'acceptai aussitôt la fondation avec joie. Il me semblait même que j'étais coupable de l'avoir retardée si longtemps, et d'être restée si attachée à des considérations humaines, quand j'avais vu Sa Majesté opérer des merveilles bien au-dessus de la raison en faveur de notre saint Ordre.

Ma détermination une fois prise, il me sembla nécessaire, pour plusieurs motifs, d'accompagner moi-même les Sœurs qui seraient destinées au nouveau monastère. Ma nature, je l'avoue, éprouvait une grande répugnance à entreprendre ce voyage, car j'étais arrivée bien souffrante à Malagon et je l'étais encore. Mais comme, à mes yeux, il y allait de la gloire de Notre-Seigneur, j'écrivis à mon supérieur et le priai de me commander ce qu'il jugerait le plus convenable. Il m'envoya aussitôt la permission de faire la fondation avec l'ordre

formel de m'y rendre en personne et d'y mener les religieuses que je voudrais. Cette dernière disposition me mit dans un grand embarras, parce que les religieuses que je choisirais étaient destinées à vivre avec les postulantes qui nous attendaient. Après avoir instamment recommandé cette affaire à Notre-Seigneur, je pris au monastère de Saint-Joseph de Tolède deux religieuses dont l'une serait prieure, et deux au monastère de Malagon dont l'une serait sous-prieure. Comme on avait fait tant de prières, le choix fut très heureux, et je le considère comme une faveur insigne de Sa Majesté, car dans les fondations où nous sommes seules à commencer, toutes les Sœurs, s'entendent fort bien.

Le Père Antoine de Jésus et le Père Gabriel de l'Assomption, prieur de Notre-Dame de Bon-Secours[1], vinrent nous chercher; déjà la municipalité de Villeneuve de la Xara avait donné tout ce qu'il fallait. Nous partîmes de Malagon le samedi d'avant le Carême, 13 février 1580. Grâce à Dieu, le temps fut très beau et ma santé si florissante que je paraissais n'avoir jamais été malade. J'étais étonnée de moi-même, et je considérais combien il est important de ne pas nous laisser arrêter par nos infirmités, ni par les obstacles du monde, quand il s'agit de la gloire de Dieu. Il est tout-puissant, en effet, pour changer la faiblesse en force et la maladie en santé; et quand il ne le fait pas, c'est que la souffrance nous convient mieux. Nous devons donc nous oublier nous-mêmes et avoir toujours en vue son honneur et sa gloire. Quel plus noble usage pouvons-nous faire de la vie et de la santé que de les sacrifier au service d'un si grand Roi, d'un Maître si

1. Ce monastère avait été fondé en 1572 par la Vén. Catherine de Cardone, dans une vaste solitude entre Vala de Rey et la Roda. — *Reforma*, t. IV, c. 16-17.

souverain? Croyez-moi, mes Sœurs, vous n'aurez jamais à regretter d'avoir suivi ce chemin. Je vous le confesse, ma misère et ma faiblesse m'ont souvent portée à la crainte et au doute, mais depuis le jour où le Seigneur m'a donné l'habit de Carmélite déchaussée, et même depuis les quelques années qui ont précédé, il n'a pas manqué une seule fois, si je m'en souviens bien, de m'accorder par sa seule miséricorde la grâce de surmonter ces tentations, et de me lancer tête baissée, malgré tous les obstacles, au-devant de ce qui me semblait le plus conforme à sa gloire. Ce que je faisais était peu de chose, je le vois bien clairement. Mais le Seigneur n'attend de nous que cette marque de générosité pour faire tout par lui-même ensuite. Qu'Il en soit béni et loué à jamais! Ainsi soit-il!

Nous devions passer par le monastère de Notre-Dame de Bon-Secours, situé, comme je l'ai déjà dit, à trois lieues de Villeneuve de la Xara, et nous y arrêter pour donner le temps d'annoncer notre arrivée. C'est ainsi que l'avaient réglé les deux Pères qui nous accompagnaient; et il était juste de leur obéir en tout. Ce monastère est situé dans un désert, au milieu d'une solitude délicieuse. Nous en approchions quand les religieux sortirent en bon ordre à la rencontre de leur prieur pour le recevoir. La vue de leurs pieds nus et de leurs pauvres manteaux de grosse bure nous pénétra toutes de dévotion. Pour moi, j'étais extrêmement émue. Je me croyais transportée à ces temps primitifs où nos Pères donnaient tant de fleurs de sainteté. Ces religieux me semblaient en effet au milieu de cette solitude comme de blanches fleurs d'un parfum délicieux, et ils le sont, à mon avis, devant Dieu, car, si je ne me trompe, ils servent le Seigneur d'une manière vraiment parfaite. Ils se rendirent à l'église en chantant un *Te Deum*, avec des voix qui manifestaient leur grande austérité. L'entrée de cette église est sous terre comme

celle d'une caverne. Cela me faisait penser à la grotte de notre Père saint Élie. Tandis que j'avançais, ma joie intérieure était si grande, qu'elle m'eût largement payée d'une course plus longue encore. Et cependant mon chagrin fut très profond en songeant que la Sainte dont Notre-Seigneur s'était servi pour bâtir ce monastère n'était plus de ce monde. J'avais eu le plus vif désir de la voir, mais je n'ai pas mérité cette faveur.

Il ne sera pas inutile, ce me semble, de raconter ici quelques traits de sa vie et de vous dire par quelles voies Notre-Seigneur l'amena à fonder ce monastère, qui, d'après tout ce que l'on m'a raconté, a été si utile à une foule d'âmes des localités environnantes. En apprenant quelle vie austère pratiqua cette sainte, vous verrez, mes Sœurs, combien nous sommes loin de l'imiter, et vous réaliserez de nouveaux efforts pour mieux servir Notre-Seigneur. Nous n'avons pas de motif pour nous montrer moins courageuses qu'elle. Nous ne descendons pas d'une famille aussi aisée et aussi noble. Cela, je le sais, importe peu. Mais si j'en parle. c'est parce que cette femme avait vécu dans l'opulence, comme il convenait à sa condition. Elle descendait des ducs de Cardone et elle s'appelait doña Catherine de Cardone. Après m'avoir écrit plusieurs fois sous ce nom, elle ne signait plus ensuite que : *la pécheresse.* D'autres raconteront sa vie depuis son enfance jusqu'à l'époque où elle fut comblée de grâces si extraordinaires, et diront surtout dans le détail les traits nombreux qui méritent d'être connus.

Mais dans le cas où vous ne verriez pas de pareils écrits, je veux rapporter ici ce que m'ont dit des personnes vraiment dignes de foi qui l'ont connue.

Dans le temps où cette sainte se trouvait au milieu de dames et de seigneurs de la plus haute qualité, elle veillait toujours avec un soin extrême sur la pureté de son âme et se livrait à de rudes austérités. Elle

sentit croître en elle un tel désir de mener une vie pénitente, qu'elle aspirait à s'en aller dans une solitude complète où elle pourrait jouir de Dieu et pratiquer des macérations, sans que personne pût l'en empêcher. Elle en parlait à ses confesseurs qui ne voulurent point l'autoriser[1]. Un tel dessein leur parut une folie, et je ne m'en étonne pas ; car le monde aujourd'hui veut agir avec une extrême prudence ; il a complètement oublié les faveurs insignes dont Dieu a comblé les saints et les saintes qui l'ont servi dans les déserts. Sa Majesté néanmoins ne manque jamais de seconder les vrais désirs et d'aider l'âme à les réaliser. Par une disposition spéciale de la Providence, Catherine alla un jour se confesser à un Père franciscain, nommé François de Torrès, que je connais très bien et que je considère comme un saint. Depuis de longues années ce religieux est rempli de ferveur pour la pénitence et l'oraison ; il a souffert beaucoup de persécutions ; il doit donc connaître la faveur que Dieu accorde à ceux qui s'efforcent de les bien recevoir. Aussi, il dit à Catherine de ne pas hésiter plus longtemps, et de suivre l'appel de Sa Majesté. Je ne sais si ce furent là ses propres paroles, mais j'ai tout lieu de le croire, puisque Catherine mit aussitôt son projet à exécution.

Elle s'entendit pour cela avec un ermite d'Alcala et le pria de l'accompagner en lui demandant un secret absolu. Ils arrivèrent à l'endroit où s'élève aujourd'hui le monastère de Notre-Dame du Secours. Catherine ayant trouvé là une petite grotte où elle pouvait à peine tenir, en fit sa demeure et l'ermite prit congé d'elle. Mais, de quel amour cette sainte ne devait-elle pas être embrasée, puisqu'elle ne se préoccupait ni de sa nourriture, ni des dangers qu'elle pouvait courir, ni

1. Cf., *Relation* 17.

de l'infamie qui pouvait rejaillir sur son nom, si on ne la voyait plus reparaître! Quelle ivresse! Quel transport en elle pour ne vouloir être troublée par aucune créature dans la jouissance de son céleste Époux! Quelle générosité pour fouler le monde aux pieds, puisqu'elle fuyait ainsi tous ses plaisirs! O mes Sœurs, considérons bien cet exemple et voyons comment, d'un seul coup, elle a renoncé à toutes les joies de la terre. Sans doute, vous n'avez pas moins fait quand vous êtes entrées dans ce saint Ordre du Carmel, quand vous avez offert à Dieu le sacrifice de votre volonté et que vous avez promis une clôture perpétuelle; mais je ne sais si la ferveur des commencements ne s'est pas ralentie dans quelques-unes, et si nous ne devenons pas en certains cas les esclaves de notre amour-propre. Plaise à la divine Majesté qu'il n'en soit pas ainsi! Puisque nous avons imité cette sainte en fuyant le monde, imitons-la encore en nous détachant complètement de tout objet créé.

On m'a raconté beaucoup de traits de l'austérité de sa vie; mais on n'en connaît sans doute que la plus petite partie. Embrasée, comme elle l'était, du désir de la pénitence, elle a dû, au cours de tant d'années passées dans la solitude et sans guide pour modérer sa ferveur, torturer terriblement son corps. Je rapporterai seulement ce qu'ont appris d'elle-même plusieurs personnes et en particulier les Carmélites de Saint-Joseph de Tolède. Étant entrée dans leur monastère pour leur faire une visite, et les regardant comme des sœurs, elle leur parlait avec beaucoup d'ouverture de cœur; c'est ainsi d'ailleurs qu'elle agissait vis-à-vis d'autres personnes car elle était d'une simplicité admirable; mais son humilité devait être également profonde. Bien persuadée qu'elle n'avait rien par elle-même, elle était très éloignée de la vaine gloire; elle racontait avec bonheur les grâces dont le Seigneur la

comblait, pour qu'on en tirât un motif de louer et de glorifier son saint nom. Cette conduite pourrait être pleine de dangers pour les âmes qui ne seraient pas arrivées à cet état de perfection; on les accuserait au moins de rechercher leur propre gloire. Mais la franchise et la simplicité vraiment saintes de Catherine durent la préserver de cette accusation, Je n'ai jamais entendu dire qu'on lui eût adressé un tel reproche!

Elle a raconté à nos Sœurs de Tolède qu'elle est restée dans sa grotte durant huit années et que bien souvent elle n'avait pour nourriture que l'herbe des champs et des racines. Quand elle eut achevé les trois pains apportés par l'ermite qui l'avait accompagnée, elle n'en mangea pas d'autre jusqu'au jour où un pauvre berger vint à découvrir sa retraite. Il lui procurait ensuite du pain et de la farine ainsi que de petites tourtes cuites au feu; c'était là toute sa nourriture; et elle ne la prenait que tous les trois jours.

Voici un autre fait très authentique dont les religieux du monastère de Notre-Dame du Secours sont témoins. Catherine était déjà épuisée par les austérités, quand elle commença à s'occuper de la fondation du monastère; or parfois on voulait l'obliger à manger une sardine ou autre chose et elle s'en trouvait plutôt mal que bien. Elle n'a jamais bu de vin, que je sache; elle prenait la discipline avec une grande chaîne; parfois elle la prenait durant une heure et demie et souvent deux heures. Ses cilices étaient extrêmement rudes. Une femme lui ayant demandé, au retour d'un pèlerinage, l'hospitalité pour la nuit, m'a raconté qu'ayant fait semblant de dormir, elle l'avait vue quitter ses cilices pleins de sang et les laver.

Mais comme elle l'a avoué à nos Sœurs de Tolède, elle eut à souffrir davantage encore de la part des démons; ils lui apparaissaient sous la forme de grands dogues qui se jetaient sur ses épaules, ou sous la forme

de couleuvres. Néanmoins, elle n'en avait jamais peur.

Quand elle eut fondé le monastère, elle continua encore à habiter et à dormir dans sa grotte; elle n'en sortait que pour se rendre aux offices divins. Avant cette époque, elle allait entendre la messe à l'église d'un monastère de religieux de la Merci situé à un quart de lieue, et quelquefois elle faisait ce chemin à genoux. Elle portait une tunique de serge et un habit de grosse bure fait de telle sorte qu'on la prenait pour un homme.

Lorsqu'elle eut passé plusieurs années dans une solitude si profonde, le Seigneur voulut que le bruit de sa vertu se répandit. On l'entoura dès lors de tant de vénération qu'elle ne savait plus comment fuir les foules. Elle parlait d'ailleurs à tous avec beaucoup de charité et de bienveillance. Cependant le concours du peuple allait toujours grandissant, et quiconque pouvait s'entretenir avec elle se regardait comme très favorisé. Une telle affluence la fatiguait; elle disait qu'on la faisait mourir. A certains jours, la campagne était presque toute couverte de chariots remplis de pèlerins, qui venaient la voir. Presque aussitôt après leur établissement dans cette localité, les religieux, pour remédier à cette affluence, n'avaient pas d'autre moyen que de placer Catherine sur un lieu élevé au-dessus de la foule pour qu'elle donnât sa bénédiction; c'est ainsi qu'ils se tiraient d'embarras.

Sa grotte fut agrandie par ceux qui s'y rendaient en pèlerinage. Elle y avait passé huit ans, lorsqu'elle tomba tellement malade qu'elle se crut sur le point de mourir; néanmoins, elle ne voulut jamais quitter sa grotte.

Elle sentit alors naître en elle le désir d'élever en cet endroit un monastère de religieux; mais elle en demeura là quelque temps parce qu'elle ne savait quel Ordre elle devait choisir. Or, un jour, tandis qu'elle

priait devant un crucifix qu'elle portait constamment sur elle, Notre-Seigneur lui montra un manteau blanc; elle comprit que c'était l'habit des Carmes déchaussés; or elle n'avait jamais entendu parler de l'existence de ces religieux; d'ailleurs ils ne possédaient encore que deux monastères, celui de Mancère et celui de Pastrane. Elle dut prendre alors des renseignements, et entendit parler de ce dernier. Comme elle avait été intimement liée autrefois avec la princesse d'Eboli, femme du prince Ruy Gomez, seigneur de Pastrane, elle alla la trouver, pour régler avec elle le moyen de réaliser un vœu qui lui était si cher. Elle revêtit l'habit de Notre-Dame dans l'église de notre monastère de Pastrane dédiée à saint Pierre; son intention toutefois n'était point par là de se faire religieuse ni de prononcer des vœux; car elle ne s'y sentit jamais portée. Dieu d'ailleurs la conduisait par une autre voie. Il lui semblait que si elle était religieuse on l'obligerait par obéissance à abandonner ses austérités et la solitude. C'est en présence de tous les religieux du monastère qu'elle reçut l'habit de Notre-Dame du Mont-Carmel. Parmi eux, se trouvait le Père Mariano, dont j'ai déjà parlé dans ces fondations. Il m'a raconté à moi-même qu'il avait eu à ce moment une extase ou un ravissement qui lui avait enlevé entièrement l'usage de ses sens. Comme il était en cet état, il vit un grand nombre de religieux et de religieuses que l'on avait mis à mort : les uns avaient la tête tranchée, les autres les jambes et les bras coupés : c'était comme une scène de martyre que lui donnait à entendre la vision. Or c'est un homme qui ne voudrait pas dire ce qu'il n'a pas vu; il n'est pas habitué à avoir des extases, car Dieu ne le conduit point par cette voie. Ainsi donc, mes Sœurs priez pour que cette vision se réalise, que nous méritions de contempler de notre vivant un si beau spectacle et d'être nous-mêmes du nombre de ces religieuses.

La sainte Catherine de Cardone commença donc à Pastrane à chercher des ressources pour fonder son monastère. Elle alla dans le même but à la Cour qu'elle avait quittée autrefois avec tant de bonheur. Ce ne dut pas être pour elle une petite épreuve, car les critiques et les mortifications ne lui furent pas épargnées; d'ailleurs dès qu'elle sortait de sa demeure, elle se voyait, partout où elle passait, entourée par la foule; les uns lui coupaient un morceau de son habit, les autres de son manteau. Elle se rendit ensuite à Tolède et reçut l'hospitalité dans le monastère de nos Sœurs. Celles-ci ont été unanimes à m'affirmer qu'un parfum très fort, semblable à celui des reliques, s'exhalait non seulement de sa personne mais encore de sa ceinture et de son habit, même après qu'elle le leur eut laissé en échange d'un autre, et que ce parfum portait à louer Notre-Seigneur; plus on s'approchait d'elle, plus on sentait le parfum; et cependant ses vêtements étaient de telle sorte et la chaleur si intense qu'on aurait dû éprouver une sensation tout opposée. Je sais que nos Sœurs de Tolède ne m'ont dit que la vérité. Elle ont gardé une sainte vénération pour la solitaire.

Catherine reçut à la Cour et ailleurs les secours suffisants pour bâtir son monastère, et dès que l'autorisation fut obtenue, la fondation fut réalisée. L'église s'élève à l'endroit même où était sa grotte. On lui en avait creusé tout près de là une autre où elle plaça une statue représentant Notre-Seigneur au tombeau. C'est là qu'elle passait la nuit et la plus grande partie du jour. Cela fut de courte durée; car elle ne vécut plus que cinq ans et demi environ après la fondation du monastère. Mais on regarde comme un miracle, qu'avec une vie si rigide, elle ait pu vivre encore si longtemps. Sa mort arriva, si je ne me trompe, en l'année 1577. Ses obsèques furent très solennelles, grâce au zèle d'un gentilhomme, nommé le père Jean de Léon qui lui

portait la plus profonde vénération. C'est dans une chapelle de Notre-Dame qu'elle servait avec tant de piété durant sa vie que repose Catherine, en attendant qu'on bâtisse une église plus vaste pour recevoir comme il convient sa dépouille bénie. La dévotion qu'on a pour ce monastère est très grande à cause du souvenir qu'elle y a laissé. Il semble qu'elle est toujours là ainsi que dans toute la région, surtout lorsque l'on considère cette solitude et cette grotte où elle a vécu.

On m'a assuré que, même avant de se décider à fonder le monastère, elle était tellement fatiguée et affligée de recevoir tant de visites qu'elle eût voulu s'en aller dans un endroit où elle fût demeurée absolument inconnue. Elle envoya même chercher l'ermite qui l'avait accompagnée là pour le prier de l'emmener ailleurs. Mais il était déjà mort. Notre-Seigneur ne lui donna pas les moyens de s'en aller; il voulait voir en cet endroit un monastère de Notre-Dame où, comme je l'ai dit, je suis persuadée qu'il est très fidèlement servi. Les religieux y jouissent de grands avantages. A la sérénité de leur physionomie, on voit bien quel bonheur ils goûtent de s'être séparés du monde. Cela est vrai surtout du prieur. Il vivait au milieu de toutes les commodités de la vie, quand le Seigneur l'a appelé à revêtir l'habit de l'Ordre et l'a récompensé largement de tous ses sacrifices par les faveurs spirituelles dont il l'a comblé. Ce Père se montra très charitable pour moi. Lui et les religieux me remirent des ornements pour l'église que nous allions bâtir; car la leur en était abondamment pourvue à cause de la vénération qu'une foule de personnes de qualité portaient à la sainte fondatrice.

Durant mon séjour en cette localité, je goûtai une très vive consolation, bien que j'y aie éprouvé une confusion qui me dure encore. Celle qui y avait pratiqué la pénitence, je le voyais, était femme comme

moi, mais élevée avec plus de délicatesse à cause de sa condition, et incomparablement moins pécheresse que moi; et cependant elle n'avait pas été favorisée comme moi de grâces exceptionnelles de toute sorte, dont l'une d'elles, c'est que je ne sois pas déjà en enfer, ainsi que mes grands péchés me l'auraient mérité. Une seule chose me consolait, c'est que je désirais l'imiter, si je le pouvais, mais cette consolation était faible; toute ma vie d'ailleurs s'est consumée en désirs et je n'en viens jamais aux œuvres. Ah! plaise à Dieu de m'assister de sa miséricorde! j'ai toujours eu confiance en sa bonté par les mérites de son très saint Fils et la protection de la Vierge, Notre-Dame, dont il m'a fait la grâce de porter l'habit.

Un jour que je venais de communier dans cette église vénérée, je fus saisie par un recueillement très profond; il était accompagné d'une suspension qui m'enleva l'usage des sens. Cette sainte femme m'apparut alors dans une vision intellectuelle sous la forme d'un corps glorieux; elle était entourée de quelques anges. *Ne te lasse pas*, me dit-elle, *et continue à faire de nouvelles fondations*. Je comprends, quoiqu'elle ne m'en ait rien manifesté, qu'elle intercède pour moi auprès de Dieu. Elle me dit encore une autre chose qu'il n'y a pas lieu de rapporter ici. Cette vision me procura une consolation très vive et un grand désir de travailler à la gloire de Dieu. J'espère de sa bonté qu'ayant un aussi précieux secours que les prières de cette sainte, je pourrai faire quelque chose pour sa gloire.

Vous voyez par ce récit, mes Sœurs, que toutes les souffrances de cette bienheureuse Catherine ont fini, tandis que la gloire dont elle jouit ne finira jamais. Je vous en conjure par amour pour Notre-Seigneur, efforçons-nous de marcher sur les traces de celle qui fut notre sœur; c'est en ayant, comme elle, une sainte

horreur de nous-mêmes que nous devons achever notre pèlerinage; car nous passons avec rapidité; d'ailleurs tout a une fin ici-bas.

Nous arrivâmes à Villeneuve de la Xara le premier dimanche de Carême, veille de la chaire de saint Pierre, jour de saint Barbatien en 1580. Ce jour-là même le très Saint-Sacrement fut placé dans l'église de la glorieuse sainte Anne, à l'heure de la grand'messe. A notre rencontre étaient venus tous les membres de la municipalité, quelques autres personnes et le docteur Ervias. Nous descendîmes de nos chariots à la porte de l'église paroissiale qui était assez éloignée de celle de Sainte-Anne. Tout le peuple manifestait la plus vive allégresse. Ce fut pour moi une consolation profonde de voir avec quelle joie on accueillait les religieuses de l'ordre de la très sainte Vierge, Notre-Dame. Nous entendîmes de loin des cloches sonner à toute volée. Dès que nous fûmes entrées dans l'église, on entonna le *Te Deum* qui fut exécuté alternativement par la maîtrise et par l'orgue. Ce chant terminé, le très Saint-Sacrement fut placé sur un brancard et la statue de la sainte Vierge sur un autre; puis la procession se mit en marche avec beaucoup de pompe à la suite des croix et des bannières. Nous étions au milieu du cortège, près du Saint-Sacrement avec nos manteaux blancs et nos voiles baissés. Derrière nous, marchaient nos Pères Carmes déchaussés, qui étaient venus en grand nombre de leur monastère, et les religieux franciscains qui avaient un couvent dans la localité. Il y avait aussi parmi eux un dominicain qui se trouvait là de passage; bien qu'il fût seul, j'eus une joie spéciale de voir figurer à cette cérémonie l'habit de saint Dominique.

Comme le trajet était long, on avait élevé sur le parcours beaucoup d'autels, où l'on s'arrêtait et où l'on chantait quelques strophes à la louange de Notre

Ordre. Nous en étions vraiment touchées de dévotion. Ce qui ne nous touchait pas moins, c'était de voir comment tout ce peuple célébrait la magnificence de ce grand Dieu que l'on portait devant nous et comment par amour pour lui on faisait tant de cas de sept pauvres petites Carmélites. Malgré ce spectacle, j'étais vraiment confuse quand je voyais que j'étais au milieu de ces saintes filles, et que si l'on m'avait traitée comme je le méritais, tous se seraient tournés contre moi.

Si je vous ai donné, mes filles, tant de détails sur les honneurs qui furent rendus à l'habit de la Vierge, c'est pour vous engager à en remercier Notre-Seigneur et à le supplier de faire tourner cette maison à sa gloire. Car je vous l'avoue, je suis contente quand une de ces fondations coûte beaucoup de persécutions et de souffrances; je la raconte plus volontiers. A la vérité, les Sœurs de cette maison avaient bien enduré ces souffrances depuis près de six ans et demi ou, du moins, plus de cinq ans qu'elles s'étaient renfermées dans cette maison de la glorieuse sainte Anne. Je ne parle pas de leur extrême pauvreté et de la peine qu'elles avaient à gagner leur vie, car elles n'ont jamais voulu demander l'aumône, afin de ne pas paraître s'être réunies pour qu'on leur donne de quoi vivre. Je ne parle pas, non plus, de leur pénitence qui était grande; elles jeûnaient souvent, mangeaient peu, et n'avaient que de mauvais lits. Leur maison était très étroite, ce qui était très pénible vu la clôture rigoureuse qu'elles ont toujours gardée. Toutefois, leur plus grande souffrance, comme elles me l'ont raconté, venait du désir extrême qu'elles avaient de revêtir l'habit de Carmélite déchaussée; nuit et jour elles en étaient grandement tourmentées, tant elles craignaient de n'avoir jamais ce bonheur. Aussi leur unique prière, accompagnée ordinairement de grosses larmes, n'avait d'autre but que de conjurer le Seigneur de leur accorder cette grâce. Dès qu'un

obstacle survenait, elles en étaient vivement affligées et redoublaient leurs pénitences. Elles prélevaient quelque chose sur le revenu de leur travail et retranchaient de leur nourriture afin de payer les messagers qu'elles m'envoyaient et de donner, autant que le permettait leur pauvreté, des gratifications à ceux qui pouvaient les favoriser dans leur dessein. Après avoir traité avec elles et vu leur sainteté, je comprends très bien que par leurs prières et leurs larmes elles aient obtenu la grâce d'entrer dans notre Ordre. De telles âmes sont, à mes yeux, un plus grand trésor pour lui que les plus belles dots. Aussi j'espère que ce couvent deviendra très prospère.

Quand nous entrâmes dans la maison, nous les trouvâmes toutes qui nous attendaient à la porte intérieure; chacune avait gardé l'habit spécial qu'elle portait à son entrée; elles n'avaient pas voulu revêtir le costume des béates, car elles espéraient toujours prendre le nôtre. Celui qu'elles avaient était cependant très convenable; mais il était si mal ajusté qu'il laissait bien voir le peu de soin qu'elles prenaient de leur personne. Presque toutes montraient, par leur extrême maigreur, quelle vie de pénitence elles avaient menée. D'abondantes larmes coulèrent de leurs yeux en nous recevant, et la suite a bien prouvé que ces larmes n'étaient pas feintes. Leur vertu se manifeste par l'allégresse où elles sont, par leur humilité, par leur obéissance à la prieure et l'empressement qu'elles mettent à contenter toutes celles qui sont allées à la fondation. Leur seule crainte était que la vue de leur pauvreté et d'une si étroite maison nous portât à nous en retourner. Aucune d'elles n'avait voulu commander; elles vivaient dans l'union la plus intime, et chacune d'elles travaillait le plus qu'elle pouvait. Deux des plus anciennes s'occupaient de leurs affaires quand il le fallait; les autres ne parlaient ni ne voulaient parler à personne. La porte

de la maison n'avait pas de clé, mais un simple verrou; nulle d'entre elles ne s'en approchait, si ce n'est la plus ancienne, pour répondre aux personnes du dehors. Elles dormaient très peu, afin de pouvoir gagner de quoi vivre sans rien perdre de l'oraison qui durait de longues heures; quand c'était fête, l'oraison durait toute la journée. Les livres du Père Louis de Grenade et du Père Pierre d'Alcantara leur servaient de guide. Avec le peu qu'elles savaient lire, elles employaient la plus grande partie du temps à réciter l'office divin, car il n'y en a qu'une seule qui lise bien. Leurs bréviaires n'étaient pas uniformes; les uns étaient d'anciens bréviaires romains que leur avaient donnés des ecclésiastiques qui ne s'en servaient plus; les autres, elles se les étaient procurés comme elles avaient pu. Dès lors qu'elles ne savaient pas bien lire, elles passaient de longues heures à réciter l'office; elles le disaient dans une pièce d'où elles ne pouvaient être entendues des personnes du dehors. Sans doute, Dieu avait égard à leur intention et à leurs efforts; car je m'imagine qu'elles disaient souvent un mot pour un autre.

Dès que le Père Antoine de Jésus commença à s'occuper d'elles, il ne leur permit plus de réciter d'autre office que celui de Notre-Dame.

Elles avaient un four où elles cuisaient elles-mêmes leur pain. Tout se passait avec la même régularité que si elles avaient eu une supérieure pour les commander. J'en bénissais Notre-Seigneur. Plus je traitais avec elles, plus je me félicitais d'être venue, volontiers j'aurais accepté même de grandes épreuves pour ne pas manquer de consoler enfin ces saintes âmes. Mes compagnes ont bien éprouvé quelque peine au début, comme elles me l'ont avoué; mais quand elles les eurent mieux connues, elles purent apprécier leur vertu; aussi elles étaient très heureuses de rester en leur compagnie et elles leur portaient la plus vive

affection. Vous voyez par là quel est l'ascendant de la sainteté et de la vertu. A la vérité, les Sœurs que j'avais amenées étaient tellement parfaites, qu'avec la grâce de Dieu elles eussent affronté toutes sortes de difficultés et de travaux; leur seul désir était de se sacrifier pour sa gloire. D'ailleurs la religieuse qui ne se sentirait pas animée de ce désir ne devrait pas se considérer comme une vraie Carmélite déchaussée. Ce qu'il nous faut rechercher en effet, ce n'est point le repos, mais la souffrance, afin d'imiter en quelque chose le véritable Époux de nos âmes. Plaise à Sa Majesté de nous accorder cette grâce! Ainsi soit-il!

Voici quelle fut l'origine de cet ermitage de sainte Anne. Un ecclésiastique de Zamora, qui avait été quelque temps religieux dans l'Ordre des Carmes, avait établi sa demeure en cet endroit. Il s'appelait Jacques de Guadalaxara. Comme il avait une grande dévotion pour la glorieuse sainte Anne, il avait bâti en son honneur près de sa maison un ermitage où il pouvait entendre la messe. Il entreprit même le voyage de Rome et en rapporta une bulle en vertu de laquelle de nombreuses indulgences étaient accordées à cette église, ou à cet ermitage. Cet homme vraiment vertueux et très intérieur laissa à sa mort un testament par lequel il stipulait que sa maison et tout son avoir serviraient à fonder un monastère de religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel; si la fondation ne pouvait se réaliser, tout son avoir passerait à un chapelain qui devait célébrer la sainte messe à l'ermitage plusieurs fois chaque semaine; mais dès le jour où il y aurait un monastère de fondé, l'obligation des messes cesserait. C'est ainsi qu'un chapelain fut chargé de l'ermitage durant plus de vingt ans. Mais dans cet intervalle, le bien de l'ermitage diminua beaucoup. Les postulantes n'avaient pour elles que la maison du donateur qu'elles occupaient. Le chapelain habitait une autre maison

dépendant du même bénéfice. Il va la mettre à notre disposition, ainsi que tout le reste, ce qui est bien peu de chose en réalité. Mais la miséricorde de Dieu est si grande, qu'il ne manquera de soutenir cette demeure de sa glorieuse aïeule. Que Sa Majesté soit toujours glorifiée, et que toutes les créatures célèbrent éternellement ses louanges! Ainsi soit-il.

JÉSUS !

CHAPITRE XXIX

Fondation du monastère de Saint-Joseph de Notre-Dame de la Rue, à Palencia, le jour de la fête du saint roi David, en 1580.

Une fois de retour de la fondation de Villeneuve de la Xara, je reçus de mon supérieur[1] l'ordre de me rendre à Valladolid, où me demandait l'évêque de Palencia, don Alvaro de Mendoza. C'est ce prélat qui avait accepté sous sa juridiction le monastère de Saint-Joseph d'Avila, le premier de la réforme, et l'avait toujours favorisé. Depuis lors, il n'a cessé de s'intéresser au progrès de notre saint Ordre. A peine eut-il été transféré du siège d'Avila à celui de Palencia, qu'il se sentit inspiré par Notre-Seigneur de fonder un de nos monastères dans cette dernière ville. Arrivée à Valladolid, je tombai si malade que l'on me crut sur le point de mourir. J'éprouvai alors la plus vive répugnance à faire cette fondation ; d'ailleurs j'étais bien éloignée de me croire capable de quoi que ce soit. Toutes les instances de la prieure de Valladolid, qui la désirait ardemment, ne parvenaient pas à m'y déterminer. Je ne voyais aucun moyen de réussir. Le monastère ne devait pas avoir de revenus et les Sœurs, me disait-on, ne trouveraient

1. Le P. Ange de Salazar.

pas de quoi vivre dans une localité aussi pauvre que celle-là.

Depuis près d'un an on parlait de cette fondation et de celle de Burgos, et jusqu'à ce moment, je n'avais pas été éloignée de les accepter. Mais alors il se présentait à mon esprit toute sorte d'inconvénients; et cependant je n'étais venue que pour cela à Valladolid. Je me demande si cette disposition venait de toutes les souffrances que j'avais endurées et de la faiblesse qui s'ensuivit, ou du démon qui cherchait à entraver le bien immense dont ces fondations ont été la source. Mais, en vérité, je suis étonnée et touchée de compassion, comme je m'en plains souvent à Notre-Seigneur, quand je vois combien notre pauvre âme se ressent des maladies du corps. On dirait qu'elle n'a qu'à obéir à ses lois au milieu des maux et des nécessités qu'il lui représente. Aussi quand elle n'a pas assez de ferveur pour l'assujettir, elle éprouve, à mon avis, l'une des souffrances et des misères les plus pénibles de cette vie. Sans doute, la maladie et les douleurs aiguës sont pénibles, mais tout cela n'est rien, à mes yeux, quand l'âme demeure libre, car elle continue à louer son Dieu, et considère ces maux comme venant de sa main. Mais c'est une chose terrible que le corps souffre, et que l'âme, de son côté, soit inerte, surtout quand cette âme s'est vue embrasée du désir de sacrifier tout repos intérieur et extérieur, afin de se dévouer entièrement au service de ce grand Dieu. Son seul remède alors est la patience, la connaissance de sa propre misère et l'abandon total à la volonté de Dieu qui se sert d'elle pour accomplir ce qu'il veut et comme il le veut.

Telle était alors la disposition de mon âme. La convalescence avait déjà commencé, mais la faiblesse était extrême. Quant à la confiance que le Seigneur me donne ordinairement pour commencer ces fondations, je l'avais perdue. Tout me semblait impossible. Si quel-

qu'un était venu alors relever mon courage, il m'eût rendu un service signalé, mais les uns ne faisaient qu'augmenter mes craintes, et si les autres me donnaient quelque espérance, ils n'arrivaient pas à me relever de ma pusillanimité.

Or un Père de la Compagnie de Jésus, grand serviteur de Dieu, nommé maître Ripalda, que j'avais eu pour confesseur à une certaine époque, vint à passer à Valladolid. Après lui avoir exposé mon état, je lui déclarai que je lui demandais comme à Dieu même de me dire ce qu'il jugerait convenable. Il se mit à m'encourager beaucoup et me déclara que ma pusillanimité venait de mon grand âge. Pour moi, je voyais bien que ce n'était pas cela. Je suis plus vieille aujourd'hui et cependant je me sens plus de courage. Lui-même, sans doute, était de mon avis; mais il s'exprimait de la sorte pour me gronder et me donner à entendre que cela ne venait pas de Dieu. Je m'occupais alors à la fois des deux fondations de Palencia et de Burgos; je n'avais, il est vrai, aucune ressource ni pour l'une ni pour l'autre; mais ce ne pouvait être là non plus le motif de mes hésitations, car d'ordinaire je commençais avec moins encore. Toutefois l'avis de ce Père fut qu'il ne fallait nullement abandonner ces deux projets.

La même réponse m'avait été donnée peu auparavant, à Tolède, par un provincial de la Compagnie de Jésus, nommé le Père Balthasar Alvarez;[1] ma santé était bonne alors, et cette réponse n'avait pas suffi pour me déterminer. Sans doute l'avis de ces deux Pères était d'un grand poids à mes yeux; néanmoins, à l'époque dont je parle, je ne parvenais pas à sortir

1. Le P. Balthazar Alvarez était mort depuis peu. C'est à son passage à Médina que la Sainte avait appris sa mort. — Cf. Lettre du 4 mars 1581 à doña Anna Henriquez.

de mes hésitations. Le démon, ou, comme je l'ai dit, la maladie, me tenait comme liée. Toutefois je me sentais bien mieux disposée. La prieure de Palencia, me stimulait de tout son pouvoir; et cependant la vue de ma lâcheté lui laissait des craintes. Mais que la véritable chaleur vienne réchauffer mon âme, puisque les hommes et même les vrais serviteurs de Dieu n'y peuvent rien! On comprendra alors que très souvent je ne suis pour rien dans ces fondations; elles sont uniquement l'œuvre de Celui qui peut tout.

Voici ce qui m'arriva un jour que je venais de communier. Comme j'étais toujours dans les mêmes hésitations, et que je ne me déterminais point à faire ces fondations, je demandai à Notre-Seigneur de me donner sa lumière pour accomplir en tout sa volonté; car, en réalité, ma pusillanimité n'était jamais arrivée au point de me faire abandonner un seul instant le désir de m'y conformer. Notre-Seigneur me dit alors sur un ton de reproche : *Que crains-tu? Quand est-ce que je t'ai manqué? Je suis le même aujourd'hui que j'ai toujours été ; ne laisse pas de faire ces deux fondations.* O grand Dieu! que vos paroles sont différentes de celles des hommes! A l'instant même, j'étais décidée à réaliser ce projet. Je me sentais un courage si ferme que je ne redoutais plus les contradictions du monde tout entier. Je me mis donc aussitôt à l'œuvre et Notre-Seigneur me donna les moyens de la réaliser.

Je pris avec moi deux religieuses dont les dots suffiraient pour acheter une maison. On me disait, il est vrai, que nous ne pourrions pas vivre d'aumônes à Palencia, mais c'était comme si on ne m'eût rien dit. Faire une fondation rentée, c'était, je le voyais, impossible pour lors. Mais puisque Dieu me commandait de la faire, Sa Majesté y pourvoirait. Ainsi, bien que je ne fusse pas encore complètement rétablie, je me mis en route, malgré les rigueurs de la saison. Nous par-

tîmes de Valladolid le jour des Saints Innocents de l'année indiquée plus haut[1].

Une maison était mise à notre disposition jusqu'à la Saint-Jean de l'année suivante par un gentilhomme de la localité qui, après l'avoir louée, s'en était allé ailleurs. J'avais écrit déjà à un chanoine de la ville. Je ne le connaissais pas, il est vrai, mais comme un de ses amis m'avait dit que c'était un fidèle serviteur de Dieu, je me plaisais à croire qu'il nous serait d'un grand secours. Le Seigneur, ainsi que l'avaient prouvé les autres fondations, voyant le peu dont je suis capable, sait trouver partout des aides précieux. Je fis donc prier ce chanoine de s'appliquer le plus secrètement possible à faire sortir de la maison dont j'ai parlé celui qui l'habitait encore, sans dire toutefois dans quel but on voulait s'en servir. Plusieurs personnes des plus qualifiées de la ville avaient, il est vrai, déjà manifesté leur désir de cette fondation, et, de son côté, l'évêque l'avait grandement à cœur; mais le plus sûr, à mon avis, était de ne rien dire de toutes nos démarches.

Le chanoine Reinoso, tel est le nom de celui auquel j'écrivis, arrangea tout si bien que non seulement la maison était libre à notre arrivée, mais que nous avions des lits tout préparés et que nous fûmes comblées de toutes sortes d'attentions les plus délicates, ce qui était vraiment nécessaire; le froid, en effet, était intense, et le jour précédent avait été des plus pénibles par suite d'un brouillard si épais que nous avions de la peine à nous voir. A la vérité, nous eûmes peu de temps pour nous reposer; car il nous fallut tout d'abord préparer la chambre où la sainte messe devait être célébrée le lendemain. Nous voulions d'ailleurs

1. En 1580.

prendre possession du monastère avant qu'on apprit notre arrivée. L'expérience m'a appris que telle doit être la conduite à tenir dans les fondations. Sans cela si chacun commence à donner son avis, le démon trouble tout; sans doute cela ne lui sert de rien; mais, en définitive, il cause de l'inquiétude. Nous suivîmes donc notre plan; et dès le lendemain, un peu avant le lever du jour, la messe fut célébrée par un ecclésiastique nommé Porras; c'était un grand serviteur de Dieu qui nous avait accompagnées avec un autre ami de nos Sœurs de Valladolid, nommé Augustin de Vitoria; ce dernier m'avait avancé de l'argent pour préparer la maison, et nous avait rendu de précieux services durant le voyage.

Nous arrivâmes cinq religieuses. Il y avait aussi avec nous celle qui depuis quelque temps m'accompagnait dans mes courses. C'était une simple Sœur converse mais si grande servante de Dieu et si prudente qu'elle m'est plus utile que d'autres qui sont Sœurs de chœur.

La première nuit de notre arrivée, nous dormîmes peu; et cependant, je le répète, nous avions éprouvé des fatigues excessives à voyager sous la pluie. Mais profonde fut ma joie d'avoir pu réaliser la fondation le jour même où nous faisions l'office du saint roi David pour lequel j'ai une dévotion spéciale[1]. Dans la matinée même je fis prévenir Monseigneur l'évêque, qui ignorait le jour de mon arrivée. Il s'empressa de venir nous voir et de nous montrer tout son dévouement, comme il l'a d'ailleurs toujours fait. Il s'engagea à nous donner tout le pain dont nous aurions besoin et commanda à son proviseur de nous apporter beaucoup d'autres choses. Notre Ordre a les plus grandes obliga-

1. Le 29 décembre 1580. Le monastère fut érigé sous le vocable de Saint-Joseph.

tions envers ce prélat; aussi quand vous lirez ces fondations, mes filles, vous saurez combien vous êtes tenues de le recommander à Notre-Seigneur, qu'il soit mort ou encore en vie. Je vous demande cela par charité.

Notre arrivée causa la joie la plus vive dans toute la population. C'était un contentement général et vraiment extraordinaire. Il n'y avait pas une seule personne qui désapprouvât l'érection de notre monastère. Ce qui y contribua beaucoup, c'est qu'on la savait agréable à l'évêque, pour qui on a la plus haute estime. Mais, je l'avoue, je n'avais jamais vu un peuple si bon et si noble de sentiments. Chaque jour je me félicite davantage d'avoir fait cette fondation.

La maison où nous étions ne nous appartenait pas. Elle était à vendre, mais nous la trouvions très mal située; aussi nous nous empressâmes de chercher à en acheter une autre. La dot de deux religieuses que je destinais à ce monastère devait, semblait-il, me permettre d'entrer en pourparlers dans ce but. Cette somme, bien que paraissant modique en soi, était importante pour la localité. Tout cela néanmoins n'était rien, si Dieu ne nous avait donné des personnes vraiment dévouées. Le bon chanoine Reinoso nous amena un de ses amis, nommé le chanoine Salinas, homme très charitable et de grand bon sens. Tous les deux prirent notre affaire à cœur comme la leur propre, et y apportèrent même, je crois, plus de zèle encore. J'ajoute que l'un et l'autre ont toujours montré à cette maison le plus parfait dévoûment.

Il y a dans cette ville une église de Notre-Dame ou ermitage dédié à Notre-Dame de la Rue qui est l'objet de la plus grande dévotion. On y va en foule, non seulement de la ville, mais de tous les environs, et on y manifeste la piété la plus sincère. L'évêque et tous nos amis crurent que nous serions bien auprès de cette église. Elle n'avait pas de maison attenante, il est

vrai, mais en achetant les deux qui étaient auprès, nous aurions un local qui nous suffirait avec l'église. Celle-ci dépendait du chapitre et d'une Confrérie; nous demandâmes à en acquérir la propriété. Aussitôt le Chapitre nous céda ses droits; les membres de la Confrérie, après des résistances sérieuses, s'exécutèrent de très bonne grâce; car le peuple de cette localité, comme je l'ai dit, est le plus vertueux que j'aie vu de ma vie. Quand les propriétaires voisins virent que nous voulions acheter leurs maisons, ils en élevèrent le prix et nous ne devons pas nous en étonner. Je résolus d'aller voir dans quel état elles se trouvaient; elles me parurent si mal que je n'avais nul désir de les acquérir; ceux qui m'accompagnaient furent de mon avis. Depuis lors, on a vu clairement que cette impression défavorable venait en grande partie du démon qui redoutait de nous voir fonder un monastère en cet endroit. Les deux chanoines pensaient, en outre, que nous serions éloignées de la cathédrale, ce qui est vrai, bien que ce fût dans le quartier le plus populeux de la ville. Enfin nous décidâmes tous, puisque cette maison ne nous convenait pas, d'en chercher une autre. Nos deux amis les chanoines montrèrent alors tant de sollicitude et de dévoûment que je ne pouvais m'empêcher d'en bénir Notre-Seigneur. Ils visitaient toutes les maisons qu'ils croyaient pouvoir nous convenir. Enfin ils en trouvèrent une dont ils furent satisfaits. Elle appartenait à un homme nommé Tamayo; elle contenait plusieurs pièces fort bien disposées pour nous, et se trouvait près de la maison d'un gentilhomme de haut rang, nommé Suero de la Véga, qui nous favorise beaucoup et désirait vivement, comme d'autres personnes du quartier, voir notre monastère en cet endroit. Cette maison n'était pas assez grande, on nous en offrait une autre à côté; néanmoins il nous était difficile de faire des deux réunies une habitation commode. Enfin,

d'après les renseignements qu'on me donnait, je manifeste le désir de l'acheter. Nos deux amis veulent tout d'abord que j'aille la voir; mais je ne pouvais m'y résigner à cause de ma répugnance à circuler dans les localités et de la confiance que j'avais en eux; à la fin, cependant, je dus céder.

Je commence par aller voir les maisons voisines de l'ermitage de Notre-Dame de la Rue. Mon but n'était pas de les acheter, mais de laisser croire à l'autre vendeur que nous pouvions nous passer de la sienne. Elles nous paraissent si peu convenables, à mes compagnes et à moi, que nous en sommes aujourd'hui tout étonnées. Nous allons ensuite voir l'autre, bien décidées à l'acquérir. Les graves inconvénients que nous y découvrons ne nous arrêtent pas. Et cependant il était très difficile d'y remédier; car, pour faire une église, même peu commode, il fallait sacrifier toute la partie habitable de la maison. C'est une chose étrange que de s'engager ainsi dans une affaire quand on a un parti pris d'avance. A la vérité, cette illusion, que je n'étais pas seule à partager, me servit à avoir peu de confiance en moi. Enfin, nous rentrons, bien décidées à ne pas prendre d'autre maison, à payer le prix demandé, qui était très élevé, et à écrire au propriétaire qui n'habitait pas là, mais tout près de la ville.

Il vous paraîtra hors de propos, mes filles, que je me sois arrêtée si longtemps à vous parler de l'achat d'une maison. Mais vous verrez que le but du démon était d'empêcher notre établissement à Notre-Dame de la Rue. Je ne puis jamais y songer sans être saisie de frayeur.

Nous étions donc tous bien décidés, comme je l'ai dit, à ne pas acheter d'autre maison. Or, dès le lendemain je commençai à me demander, pendant la messe, si ce parti nous convenait; la préoccupation s'empara de moi et ne me laissa pour ainsi dire aucun repos durant

tout le temps de la messe. J'allai recevoir la sainte communion, et, aussitôt après, j'entendis ces paroles qui me déterminèrent à ne pas acheter la maison que je pensais, mais celle de Notre-Dame de la Rue : « *Celle-ci te convient.* » Comme je songeais aux difficultés qu'il y aurait d'arrêter une affaire si avancée et si désirée par nos amis les plus dévoués, le Seigneur me répondit : *Ils ne savent pas combien je suis offensé en ce lieu; cette fondation y apportera un grand remède.* Il me vint à la pensée que c'était peut-être une illusion, mais je ne le crus pas; car, à en juger par ce qui se passait en moi, je reconnaissais bien l'esprit d'en haut. Notre-Seigneur en effet me dit aussitôt : *C'est moi.* A l'instant, mon âme recouvra une paix profonde; mes troubles précédents avaient disparu. Toutefois je ne voyais pas comment il serait possible de revenir sur ma détermination ni sur tout le mal que j'avais dit de cette maison, en particulier à mes Sœurs à qui je l'avais représentée comme très peu convenable; j'avais même ajouté qu'après l'avoir vue je n'aurais voulu pour rien au monde aller l'habiter. Je m'arrêtais peu cependant à cette considération; car mes Sœurs approuveraient, j'en étais assurée, tout ce que je ferais; mais qu'allaient dire de moi ceux qui voulaient l'autre maison? Il me semblait, puisque je changeais si promptement d'avis, que j'allais passer à leurs yeux pour inconstante et mobile, chose que j'ai en horreur. Toutes ces pensées néanmoins ne parvenaient à m'émouvoir ni peu ni beaucoup. Je demeurais ferme dans le dessein d'acheter la maison de Notre-Dame de la Rue. Je ne pensais plus qu'elle n'était pas convenable; tout le reste était peu de chose, si les religieuses pouvaient par leur présence y faire éviter un seul péché véniel; chacune d'elles eût partagé ce sentiment. si elle avait été au courant de ce que je savais.

Voici donc quel fut mon parti. Mon confesseur était

le chanoine Reinoso, l'un des deux amis qui nous étaient si dévoués. Jusqu'alors je ne lui avais rien dit des faveurs extraordinaires, dans le genre de la dernière, dont le Seigneur me favorisait, car je n'en avais pas vu encore la nécessité. Mais comme dans les circonstances de cette sorte j'ai toujours pour coutume de suivre l'avis de mon confesseur afin de prendre le chemin le plus sûr, je me déterminai à lui exposer, sous le sceau d'un secret absolu, ce que Notre-Seigneur m'avait dit. Ma peine eût été extrême, je l'avoue, si le confesseur m'avait défendu de m'y conformer. Mais j'aurais obéi; et j'aurais attendu avec confiance que Sa Majesté, comme je l'ai vu d'autres fois, changeât les dispositions du confesseur et l'amenât à accomplir sa divine volonté.

Je commençai donc par lui dire que Notre-Seigneur m'enseignait très souvent de la sorte et que beaucoup de choses qui s'étaient réalisées jusqu'alors manifestaient clairement que c'était lui qui avait parlé. Je lui racontai alors ce qui s'était passé, et j'ajoutai que je me conformerais à sa manière de voir, quoi qu'il pût m'en coûter. Ce chanoine, qui est un homme très prudent et très saint, est, tout jeune qu'il est, capable de donner un excellent conseil dans toutes les difficultés. Il vit bien que mon changement de détermination serait remarqué du public, mais il ne me défendit pas de me conformer à la parole que j'avais entendue. Je lui dis alors que nous pouvions attendre le retour du messager que nous avions envoyé au propriétaire de la maison; et il y consentit. Pour moi, j'espérais fermement que Dieu arrangerait tout. Et c'est ce qui eut lieu. Nous avions cédé au vendeur tout ce qu'il voulait et ce qu'il avait lui-même fixé; or, il nous demandait encore trois cents ducats. Une telle exigence paraissait insensée; car la maison était déjà payée trop cher. La main de Dieu se manifestait. Le vendeur, en effet, avait tout

avantage à nous céder sa maison, et il n'était pas admissible qu'il crût en augmenter le prix une fois le marché conclu. L'occasion était très favorable pour rompre le contrat en prétextant que nous n'en finirions jamais avec lui; mais elle ne pouvait nous disculper entièrement, car il est clair que, pour trois cents ducats de plus, nous n'aurions pas dû laisser une maison qui nous eût paru convenable pour un monastère. Je dis alors à mon confesseur de ne pas se préoccuper de ce qu'on penserait de moi en me voyant changer d'avis; dès lors qu'il me laissait libre d'agir, cela me suffisait. Je le priai en même temps de prévenir son ami que j'étais décidée à acheter la maison de Notre-Dame de la Rue, qu'elle fût chère ou bon marché, bonne ou mauvaise. Celui-ci, doué comme il l'est, d'une intelligence très vive, devina, je crois, le motif d'un changement si subit, bien qu'on ne lui en eût rien dit; aussi il n'insista plus.

Depuis lors, nous avons vu tous clairement combien nous nous serions trompés en achetant l'autre maison. Car celle de Notre-Dame a tant d'avantages que nous en sommes dans le ravissement. Tout d'abord, le point principal, c'est qu'on y sert fidèlement Notre-Seigneur et sa glorieuse Mère; de plus, notre établissement a supprimé une foule d'occasions de pécher; car cet endroit n'étant qu'un simple ermitage, on y passait souvent les nuits, et on pouvait y faire beaucoup de choses que le démon avait tout intérêt à voir continuer. Aussi notre joie est-elle grande de pouvoir rendre quelque service à notre Mère, notre souveraine et patronne. Il est bien regrettable que nous n'ayons pas établi là plus tôt notre monastère; nous n'aurions pas dû avoir d'autre considération. Mais, nous le voyons clairement aujourd'hui, le démon nous tenait dans l'illusion sur beaucoup de points. Cette maison où nous sommes renferme, en effet, une foule d'avan-

tages que nous ne trouverions nulle part ailleurs. En outre, toute la population est heureuse de nous y voir, parce qu'elle le désirait. Ceux-là même qui nous voulaient dans l'autre maison ont reconnu depuis les avantages de celle-ci. Béni soit à jamais Celui qui m'a donné sa lumière en cette circonstance ! D'ailleurs c'est lui qui me la donne quand je réussis à faire quelque bien, car chaque jour je suis plus stupéfaite de mon peu de talent pour quoi que ce soit. Et qu'on ne s'imagine pas que je m'exprime ainsi pour faire de l'humilité; car tous les jours je comprends mieux cette vérité. Notre-Seigneur, ce me semble, veut manifester à tout le monde, comme à moi, que lui seul est l'auteur de toutes ces fondations, et que de même qu'avec un peu de boue il a donné la vue à l'aveugle-né, de même il veut donner à une âme aussi aveugle que la mienne de quoi accomplir des œuvres qui ne sont point des œuvres de ténèbres. Certes dans la circonstance présente, nous étions, je le répète, dans une illusion profonde sur plusieurs points; aussi, chaque fois que je me rappelle comment il y a remédié, je voudrais l'en bénir de nouveau. Mais je suis même impuissante à le remercier comme je le devrais. Je ne sais en vérité comment il peut me souffrir. Bénie soit sa miséricorde ! Ainsi soit-il !

Les deux saints amis de la Vierge s'empressèrent donc d'acheter les deux maisons voisines de l'ermitage; et, à mon avis, ils les eurent à bon compte. Par ailleurs, le travail ne leur manqua pas. Dieu, en effet, fournit toujours des occasions de mérite à ceux qui nous aident dans ces fondations. Je suis la seule qui ne fasse rien, comme je l'ai dit d'autres fois et ne voudrais cesser de le redire, parce que c'est la vérité. Quant aux deux chanoines, ils eurent un travail énorme pour mettre les maisons en état de nous recevoir. Comme je n'avais pas d'argent pour payer ces

frais, ils le donnèrent. De plus, ils me servirent de caution vis-à-vis du vendeur. Mon grand souci dans les autres fondations était toujours de trouver une caution, même pour une somme inférieure. Et, à moins qu'on ne se reposât entièrement sur Dieu, on avait raison d'hésiter à répondre pour moi, dès lors que je n'avais pas même un denier. Mais Sa Majesté m'a toujours accordé une grâce que j'estime au plus haut prix. Ceux qui m'ont fait la charité non seulement n'ont rien perdu mais ont été, au contraire, très bien remboursés. Comme les propriétaires des maisons ne se contentaient pas de la caution de nos deux amis, ceux-ci s'en allèrent trouver le proviseur ecclésiastique qui s'appelait Prudencio, si je ne me trompe. On m'assure, en ce moment, que c'est là son nom; pour moi, je n'en étais pas sûre car nous ne l'appelions jamais que le *Proviseur*. Il est si charitable pour nous qu'il nous a rendu et nous rend les plus signalés services. Ayant rencontré les deux chanoines, il leur demanda où ils allaient. Ceux-ci lui répondirent : « Nous allions chez vous pour vous prier de signer ce cautionnement. » Il se mit à rire et répliqua : « C'est de cette manière que vous me demandez de répondre pour une telle somme ! » Et aussitôt, sans même descendre de mule, il donna la signature demandée. Voilà un acte de charité qui est bien digne de remarque à l'époque où nous sommes. Toutefois j'aurais beaucoup d'autres louanges à dire sur la charité que j'ai trouvée à Palencia chez les particuliers et dans la ville. En vérité, je me croyais transportée au temps de la primitive Église; du moins un tel spectacle n'est pas commun aujourd'hui dans le monde. Ce peuple savait que nous n'avions aucun revenu et qu'il devait nous donner de quoi vivre. Or, non seulement il ne refusait pas de nous assister mais il proclamait que Dieu lui accordait une grâce insigne. En considérant la chose à la lumière

de la foi, il avait raison, car sans parler des autres avantages, c'était une haute faveur de posséder une église de plus où le Saint-Sacrement est honoré. Que Dieu en soit béni à jamais ! Ainsi soit-il.

Tout le monde comprend de mieux en mieux que le Seigneur a voulu habiter là pour mettre fin à certains désordres qui ont disparu aujourd'hui. Comme cet ermitage était solitaire, beaucoup de personnes venaient y passer la nuit, et elles n'y étaient pas toutes attirées par la dévotion. Tous ces abus vont en diminuant. Quant à la statue de Notre-Dame, elle n'avait pas, tant s'en faut, une place honorable. Mais aujourd'hui, elle est dans une chapelle spéciale que l'évêque, don Alvaro de Mendoza, lui a érigée. Peu à peu, on fait quelque chose pour l'honneur et la gloire de cette glorieuse Vierge et de son divin Fils. Que le Seigneur en soit béni à jamais ! Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Quand la maison fut prête et que le moment de l'habiter fut venu, l'évêque voulut que nous y fussions transférées d'une manière très solennelle. Il fixa pour la cérémonie un jour de l'octave du très saint Sacre-Sacrement. Puis revenant de Valladolid, il se mit à la tête du Chapitre et des Ordres religieux. Presque toute la population assista à la fête où l'on fit entendre beaucoup de musique. Nous allâmes toutes en procession avec nos manteaux blancs et nos voiles baissés, de la maison où nous étions restées jusqu'alors, à une paroisse qui était voisine de la maison de Notre-Dame de la Rue. La statue elle-même de Notre-Dame vint nous y chercher. C'est là qu'on prit le très saint Sacrement, qui fut placé dans notre église avec beaucoup de solennité et de recueillement. Cette cérémonie fut vraiment touchante. Outre les Sœurs de Palencia, assistaient à cette procession celles qui étaient venues me rejoindre pour la fondation de Soria. Nous portions toutes des cierges à la main. Le Seigneur, ce me semble,

fut vraiment glorifié ce jour-là dans cette localité. Qu'il lui plaise d'être loué à jamais par toutes les créatures ! Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

J'étais à Palencia quand Dieu nous accorda la grâce de voir les Carmes déchaussés séparés des Carmes mitigés et constitués en province séparée. C'était tout ce que nous désirions pour notre paix et notre repos. Notre roi catholique, don Philippe, nous prêta alors tout son appui, comme il l'avait fait dès le début. Il avait demandé et obtenu de Rome un Bref très ample pour consommer la séparation. Un chapitre s'était tenu à Alcala sur l'ordre du révérend Père dominicain, Jean de las Cuevas, prieur de Talavera. Ce Père, nommé par Rome, sur les indications du Roi, était un religieux très saint et doué d'une grande prudence comme le réclamait une affaire de cette importance. Le roi paya lui-même tous les frais du Chapitre, et sur son ordre, l'université tout entière d'Alcala prêta son concours aux religieux. Le Chapitre se tint dans notre collège des Carmes déchaussés de Saint-Cyrille de la ville. Tout s'y passa dans la paix et la concorde la plus parfaite, et on nomma provincial le Père maître Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

Comme ces Pères doivent eux-mêmes écrire tout ce qui s'est fait dans ce Chapitre, il n'y avait pas, ce semble, de raison d'en parler. Si j'en ai dit un mot, c'est parce que ce fut lors de cette fondation de Palencia, que Notre-Seigneur mit la dernière main à cette œuvre si importante pour la gloire et l'honneur de sa glorieuse Mère ; car cet ordre est le sien. Elle est notre Reine et notre Patronne. J'éprouvai alors l'une des plus douces joies et des plus vives consolations que je pusse recevoir en cette vie. Depuis plus de vingt-cinq ans, j'avais passé par toutes sortes de travaux, de persécutions et d'afflictions qu'il serait trop long de raconter ; et que Notre-Seigneur seul peut connaître. Je voyais

enfin tous mes efforts couronnés de succès ! Celui qui ignorera tout ce que j'ai souffert durant ce temps ne pourra pas se faire une idée de la jubilation dont mon cœur fut alors inondé. J'aurais voulu que l'univers tout entier rendît grâces à Notre-Seigneur et s'unît à moi pour le prier de bénir notre saint roi don Philippe. Car c'est lui qui fut choisi par Dieu pour amener un résultat si heureux. Le démon s'était déchaîné avec une telle fureur que, sans l'appui de ce monarque, tout l'édifice de la réforme aurait croulé.

A l'heure où j'écris ces lignes, nous sommes tous en paix dans la mitigation et dans la réforme, et personne ne nous empêche de servir Notre-Seigneur. Aussi, mes frères et mes Sœurs, puisqu'il a si bien exaucé nos prières, hâtons-nous de travailler à la gloire de Sa Majesté. Que les membres actuels de l'Ordre qui ont été les témoins oculaires de ce qui s'est passé considèrent les grâces que le divin Maître nous a accordées ainsi que les travaux et les troubles dont il nous a délivrés. Quant à ceux qui viendront plus tard, et qui trouveront le terrain aplani, je les en supplie tous pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'ils ne laissent jamais rien déchoir de ce qui concerne la perfection. Qu'ils ne donnent pas lieu de dire un jour ce qu'on dit de quelques familles religieuses dont on se contente de louer les commencements. Nous commençons maintenant, mais ne négligeons rien pour commencer toujours et aller de mieux en mieux. Sachez-le, c'est par de très petites brèches à la régularité que le démon parvient à introduire les plus grands abus. Qu'il ne vous arrive jamais de dire : *Ceci n'est rien ; ce sont là des exagérations.* O mes filles, toute chose est grave, dès lors qu'elle nous empêche d'avancer. Je vous en conjure, pour l'amour de Notre-Seigneur, n'oubliez jamais la rapidité avec laquelle tout passe, ni la grâce dont Dieu vous a favorisées en vous amenant dans cet Ordre. Consi-

dérez quel châtiment serait réservé à celle qui introduirait quelque relâchement. Jetez toujours les yeux sur la race des saints prophètes dont nous descendons. Que de saints n'avons-nous pas au ciel qui ont porté notre habit? Ayons la sainte présomption de leur ressembler avec la grâce de Dieu. La bataille sera de courte durée, mes Sœurs, mais la récompense est éternelle. Méprisons les choses de ce monde qui en définitive ne sont que néant. Attachons-nous à ce qui peut nous procurer la béatitude sans fin pour mieux aimer et servir Celui qui doit régner dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il! Ainsi soit-il!

Grâces soient rendues à Dieu!

JÉSUS !

CHAPITRE XXX

Fondation du monastère de la Très Sainte Trinité à Soria, en 1581. La première messe y fut célébrée le jour de la fête de notre père saint Elisée.

J'étais occupée à la fondation de Palencia dont je viens de parler, quand on me remit une lettre du docteur Vélasquez, évêque d'Osma. Alors qu'il était chanoine et théologal de la cathédrale de Tolède je m'étais adressée à lui pour le consulter sur quelques troubles où était encore mon âme. Je le savais profond théologien et grand serviteur de Dieu; aussi je lui avais écrit en le priant instamment de se charger de la direction de mon âme et d'être mon confesseur. A la vue de la supplique que je lui adressai au nom de Notre-Seigneur, et de la nécessité où je me trouvais, il accepta si volontiers, malgré ses nombreuses occupations, que j'en fus étonnée. Je me confessai à lui et le consultai durant le temps assez long de mon séjour à Tolède[1]. Je lui découvris tous les replis de mon âme en toute simplicité et sa direction me procura le plus grand bien; car,

1. Cf. *Relation* LV, où la Sainte raconte comment elle le choisit pour confesseur à la suite d'une recommandation de Notre-Seigneur lui-même.

depuis cette époque, je n'ai plus eu autant de frayeur d'être trompée par le démon. A la vérité, il y eut aussi à cela un autre motif que je n'ai pas à dire ici, mais en définitive, il m'aida beaucoup; car il me tranquillisait, en s'appuyant sur des textes de la sainte Écriture; et c'est toujours ce qui me rassure le plus, quand j'ai la certitude, comme je l'avais, que celui qui la cite, la possède bien et est un homme de vertu.

Il m'écrivit donc de Soria où il était alors. Une dame de la localité, qu'il confessait, lui avait parlé, me disait-il, de fonder un de nos monastères. Il approuvait ce projet et avait même assuré à cette dame qu'il obtiendrait de moi que j'allasse faire la fondation. Il me suppliait de ne pas tromper son attente et de lui faire savoir si le projet me paraissait convenable afin qu'il m'envoyât chercher. Cette nouvelle me causa une joie profonde; car, sans parler de la fondation qui était avantageuse, j'avais le plus vif désir de communiquer à ce prélat certaines choses de mon âme, et de le voir; d'ailleurs depuis qu'il m'avait fait tant de bien, je lui avais voué la plus sincère affection.

La dame fondatrice s'appelle doña Béatrix de Beaumont et Navarre, parce qu'elle descend des rois de Navarre. Elle est la fille de don Francis de Beaumont, d'une famille illustre et des plus glorieuses. Après quelques années de mariage, elle resta veuve sans enfants et se trouva à la tête d'une fortune considérable. Il y avait déjà longtemps qu'elle songeait à la fondation d'un monastère de religieuses. L'évêque à qui elle s'en ouvrit lui parla de notre Ordre, qui est l'Ordre de Notre-Dame. Elle fut tellement satisfaite qu'elle le pressa d'exécuter le projet. C'est une dame qui est douce de caractère, généreuse, pénitente; c'est en un mot une grande servante de Dieu. Elle possédait à Soria une maison fort belle, très solidement bâtie et très bien située. Elle promit de nous la donner avec

tout ce qui était nécessaire pour une fondation; elle y ajoutait cinq cents ducats de rente à vingt-cinq pour mille. L'évêque de son côté nous offrait une très belle église toute voûtée, et proche de cette maison à laquelle nous pouvions la relier par un petit passage. Elle servait, il est vrai, de paroisse, mais comme elle était pauvre, et que les églises sont nombreuses dans la localité, il pouvait bien nous la donner, et transférer la paroisse ailleurs. L'évêque me parlait de tout cela dans sa lettre. J'en fis part à notre Père provincial, qui arrivait alors près de nous. Comme la fondation de Palencia était achevée, son avis et celui de nos amis fut que je devais répondre à l'évêque par un exprès et le prier de m'envoyer chercher. Cette décision me causa une joie très vive pour les motifs dont j'ai déjà parlé.

Je fis venir les religieuses que je voulais emmener. Comme la fondatrice en désirait plutôt plus que moins, j'en avais choisi sept ainsi qu'une Sœur converse; c'est avec elles que nous devions faire le voyage, ma compagne et moi. Dès la réception de ma lettre, l'évêque nous envoya un homme qui avait toutes les qualités voulues pour nous conduire. J'avais prévenu que deux Carmes déchaussés iraient avec moi. C'est ainsi que j'emmenai le Père Nicolas de Jésus-Marie, homme de beaucoup de perfection et de prudence et Génois d'origine. Quand il prit l'habit, il avait déjà plus de quarante ans, ce me semble; du moins, il doit les avoir maintenant. Bien qu'entré dans l'Ordre depuis quelques années seulement, il a fait tant de progrès en peu de temps que Notre-Seigneur semble bien l'avoir appelé à nous aider au milieu de nos grandes épreuves. Son concours nous a été d'autant plus précieux à cette époque que ceux qui auraient pu nous aider se trouvaient ou en exil ou en prison. Quant à lui, comme il n'avait aucune charge, et que, je le

répète, il était depuis peu dans l'Ordre, il passait plus inaperçu. Dieu avait disposé les choses ainsi pour me permettre de profiter d'un tel soutien. Il est si prudent qu'il a pu loger à Madrid chez les Pères mitigés, comme s'il y eût été pour d'autres affaires. Il a usé de tant d'habileté qu'il ne laissa jamais soupçonner que c'était pour s'occuper des intérêts de la réforme; aussi on lui laissait toute liberté. Je me trouvais alors au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Nous nous écrivions souvent, et nous traitions des choses qu'il convenait de faire; c'était là une consolation pour lui. On peut voir dès lors à quelle extrémité notre Ordre était réduit, puisque, à défaut d'hommes capables, on faisait tant de cas de moi. Durant toute cette période, j'ai pu me rendre compte de sa perfection et de sa sagesse. Voilà pourquoi c'est un des religieux de la réforme que j'aime et que j'estime beaucoup dans le Seigneur.

Ce Père et un Frère convers[1] vinrent donc avec nous à Soria. Nous eûmes peu à souffrir durant le voyage. Celui que l'évêque avait envoyé pour nous chercher, nous conduisit avec toutes sortes d'égards et veilla à nous procurer des logements dans de bonnes hôtelleries. Quand nous entrâmes dans le diocèse d'Osma, où le prélat est tant aimé, il suffisait de dire qu'il nous était tout dévoué pour trouver bon accueil. Le temps était beau, et nous ne marchions qu'à petites journées. Aussi il y eut peu de fatigue dans ce voyage. J'y goûtai au contraire la joie la plus grande en entendant tout ce qu'on disait de la sainteté de l'évêque.

Nous arrivâmes à Burgo de Osma le mercredi veille de l'octave du très saint Sacrement; le lendemain de notre arrivée, jeudi, jour de l'octave, nous y fîmes la communion et nous y prîmes notre dîner, parce que

1. Le frère Elisée de la Mère de Dieu.

nous ne pouvions pas être à Soria le jour même. La nuit suivante se passa dans l'église, car il n'y avait point d'hôtellerie, et celle-là ne nous déplut pas. Le lendemain, nous y entendîmes la messe, et enfin nous étions à Soria vers les cinq heures du soir. Le saint évêque se trouvait à une des fenêtres de sa maison devant laquelle nous passions, et de là nous donna sa bénédiction, ce qui ne fut pas une petite consolation pour moi; car la bénédiction d'un prélat et d'un saint est digne d'une grande estime.

Notre dame fondatrice nous attendait à la porte de sa maison où devait être érigé le monastère. Il nous tardait d'y entrer, tant était considérable la foule qui nous entourait. Cela n'avait rien d'insolite pour moi; car, partout où nous allons, la foule se presse tellement autour de nous tant on est avide de nouveautés, que si nous n'avions nos voiles baissés, ce serait un terrible tourment; mais, grâce à nos voiles, l'épreuve est moins pénible.

Cette dame avait très bien préparé une magnifique salle où l'on devait nous dire la messe jusqu'à ce que l'on eût fait le petit passage conduisant à l'église que l'évêque nous avait donnée. Un autre jour, fête de notre Père saint Elisée, on y célébra la messe. Notre bienfaitrice nous avait pourvues abondamment de tout ce dont nous avions besoin; elle nous installa dans des appartements où nous vivions très recueillies, jusqu'à l'achèvement du passage, c'est-à-dire jusqu'à la fête de la Transfiguration. Ce jour-là la messe fut célébrée dans l'église avec beaucoup de solennité et au milieu d'un grand concours de monde. Un Père de la Compagnie de Jésus donna le sermon.

L'évêque était déjà retourné à Burgo de Osma, car il ne passe pas un seul jour ni même une seule heure sans travailler : et cependant il n'était pas bien portant par suite de la perte récente d'un œil. Cette infirmité

me fut une cause de chagrin à Soria. J'étais touchée de la plus vive compassion en considérant la perte d'une vue si utile à la gloire de Notre-Seigneur. Mais les jugements de Dieu sont impénétrables. Peut-être Sa Majesté le voulait-elle ainsi pour lui donner l'occasion de gagner plus de mérites et de se conformer à sa divine volonté, car son fidèle serviteur n'en continua pas moins ses occupations comme précédemment. Il me disait que cette épreuve ne le touchait pas plus que s'il s'était agi de son voisin. Parfois même, il pensait que s'il perdait l'autre l'œil, il n'en éprouverait aucune peine et qu'il se retirerait alors dans quelque ermitage où il n'aurait plus d'autre obligation que celle de servir Dieu. Il avait d'ailleurs toujours eu cet attrait, bien avant d'être évêque, et il m'en parlait quelquefois. Il fut même sur le point de tout laisser et de se retirer dans la solitude. Pour moi, je ne pouvais me faire à cette idée; il me semblait qu'il pourrait rendre d'importants services à l'Église de Dieu et je souhaitais le voir élevé à la dignité dont il est investi aujourd'hui Néanmoins, le jour où il fut nommé, la nouvelle qu'il m'en communiqua immédiatement me jeta dans un trouble profond. Je ne pouvais me tranquilliser ni trouver de repos en le voyant chargé d'un si lourd fardeau. J'allai au chœur le recommander à Notre-Seigneur. Sa Majesté me rassura aussitôt en me disant que cette nomination contribuerait beaucoup à sa gloire, comme on le voit bien tous les jours. Malgré la souffrance qu'il endure dans l'œil qui lui reste, malgré plusieurs autres maux très pénibles et un travail continuel, il jeûne quatre fois la semaine et se livre encore à diverses austérités. Sa nourriture est très frugale. Il fait à pied les visites du diocèse, et ses domestiques, pour qui cela est trop pénible, sont venus me confier leurs plaintes à ce sujet. Ceux-ci doivent être vertueux, sans quoi ils ne restent pas chez

lui. Il ne confie guère les affaires importantes à ses vicaires généraux; je crois même qu'il veut que toutes passent par ses mains. Les deux premières années de son séjour à Osma, il a souffert de terribles persécutions. J'étais étonnée qu'on le calomniât de la sorte; car je sais avec quelle intégrité et quelle droiture il rend la justice. La persécution déchaînée contre lui allait en diminuant lorsque j'étais à Soria. Néanmoins, ses ennemis étaient allés à la Cour et là où ils comptaient pouvoir lui porter tort; mais ces calmonies ont trouvé peu d'écho, parce que tous les jours on découvre le bien qu'il a opéré dans son diocèse. Pour lui, il a tout supporté avec une telle perfection qu'il a confondu ses ennemis en leur faisant du bien quand il les savait appliqués à lui nuire. Enfin, malgré ses occupations multiples, il ne manque jamais de trouver le temps de faire oraison.

Il semble que je me laisse aller au plaisir de parler des vertus de ce saint; et cependant, ce que j'en ai dit est peu de chose. Mais je voulais faire connaître celui qui a été la cause de la fondation du monastère de la très sainte Trinité de Soria et procurer un motif de consolation aux Sœurs qui devront l'habiter. Je n'ai donc pas perdu mon temps à ce récit. Quant à celles qui y vivent actuellement, elles n'ignorent pas quelle est sa sainteté. Ce n'est pas lui, il est vrai, qui donna la rente, mais c'est lui qui donna l'église et qui, de plus, a suggéré à doña Béatrix l'idée de fonder ce monastère. Cette dame elle-même est, comme je l'ai déjà dit, très adonnée à la piété, à la vertu et à la pénitence.

Lorsque nous eûmes pris possession de l'église et terminé tout ce qui était nécessaire pour la clôture, je dus retourner au monastère de Saint-Joseph d'Avila. Je partis donc promptement malgré une chaleur excessive, et par des chemins très mauvais pour nos chariots.

J'étais accompagnée d'un prébendier de Palencia nommé Ribéra. Cet ecclésiastique nous avait rendu les plus grands services pour la construction du passage du couvent à l'église, et pour tout ce dont nous avions besoin, car, le Père Nicolas de Jésus-Marie, dont la présence ailleurs était très nécessaire, nous avait quittées aussitôt après la signature des contrats relatifs à la fondation. Ce Ribéra avait été appelé à Soria pour affaires à l'époque où nous y allions; il était donc venu avec nous. Dieu l'avait animé d'un tel dévoûment pour nous, qu'on peut bien le recommander à Dieu comme les autres bienfaiteurs de l'Ordre. Je ne voulus avoir que lui pour venir avec ma compagne[1] et moi; car il veillait si bien à tout que je n'avais pas besoin d'un autre aide; et moins il y a de bruit, mieux je me trouve dans les voyages.

A mon retour de Soria, je payai bien les avantages dont j'avais joui pour m'y rendre. Notre conducteur savait, il est vrai, le chemin jusqu'à Ségovie, mais il ne connaissait pas celui que doivent suivre les chariots; aussi, le brave garçon nous menait par des endroits où nous étions souvent obligés de mettre pied à terre, et par des roches escarpées où le chariot semblait comme suspendu en l'air. Lorsque nous prenions des guides, ils nous accompagnaient tant que le chemin était bon; mais, un peu avant d'arriver à l'endroit où ils savaient que le chemin était difficile, ils nous laissaient, en prétextant qu'ils avaient affaire ailleurs. Nous ne savions pas quand nous rencontrerions une hôtellerie; aussi devions-nous supporter des chaleurs excessives avant d'y arriver, et courir souvent les risques de voir notre chariot se renverser. J'étais affligée pour celui qui nous accompagnait, car il nous

1. La Bse Anne de Saint-Barthélémy.

arrivait parfois d'être obligés de revenir sur nos pas quand on nous avait déjà dit que nous suivions un bon chemin ; mais cet homme possédait un vertu si solide que je ne l'ai jamais vu se fâcher. J'en étais ravie, et j'en bénissais Notre-Seigneur. D'ailleurs là où la vertu est profonde, les occasions fâcheuses ont peu de prise. Enfin je remercie Dieu de la façon dont il a daigné nous tirer de pareils chemins.

Nous arrivâmes au monastère de Saint-Joseph de Ségovie la veille de la fête de saint Barthélemy. Nos Sœurs étaient préoccupées de notre retard ; et en réalité le retard avait été considérable à cause des mauvais chemins. On nous donna tout ce qui était nécessaire pour nous délasser. Dieu d'ailleurs ne m'envoie jamais de travaux sans m'en récompenser aussitôt. Je me reposai là huit jours et même davantage. Comme cette fondation de Soria s'était faite sans la moindre difficulté, je ne compte pour rien les fatigues du retour. Je revenais très contente. Il me semblait que Dieu dans sa miséricorde daignerait tirer sa gloire d'une fondation dans cette région, comme on le voit déjà. Qu'il soit béni et loué dans les siècles des siècles ! Ainsi soit-il ! Grâces lui soient rendues !

CHAPITRE XXXI

Fondation du monastère du glorieux Saint-Joseph de Sainte-Anne, à Burgos. La sainte Messe y fut célébrée pour la première fois un jour de l'octave de Pâques, le 19 avril 1582.

Il y avait plus de six ans que quelques Pères de la Compagnie de Jésus, religieux très fervents, anciens, instruits et adonnés à la spiritualité, me disaient qu'une maison de notre saint Ordre à Burgos contribuerait beaucoup à la gloire de Notre-Seigneur. Ils m'en donnaient certaines raisons qui m'inclinaient à ce projet. Mais au milieu des grandes épreuves de l'Ordre et des autres fondations, il m'avait été impossible de le réaliser.

Or en 1580, je me trouvais à Valladolid, quand vint à passer par là l'évêque des Canaries, qui, nommé depuis peu archevêque de Burgos, se rendait à son nouveau siège. Je suppliai l'évêque de Palencia, don Alvaro de Mendoza, de lui demander pour nous l'autorisation de fonder un de nos monastères à Burgos. J'ai déjà dit combien ce prélat soutenait la réforme. C'est lui qui le premier avait admis sous sa juridiction le monastère de Saint-Joseph à Avila où il était alors évêque. Depuis cette époque, il n'a cessé de nous favoriser beaucoup et il s'occupe des affaires de l'Ordre comme des siennes propres, surtout quand c'est moi qui l'en supplie. Il me répondit donc qu'il se chargeait très volontiers de ma requête, car il voit que Notre-Seigneur est fidèlement servi dans nos monastères;

aussi chaque nouvelle fondation lui cause une joie très vive.

L'archevêque ne voulut pas entrer à Valladolid, mais descendit au monastère de Saint-Jérôme. L'évêque de Palencia le reçut solennellement, dîna avec lui et lui remit le *pallium;* on fit je ne sais quelle autre cérémonie qui l'instituait évêque de Burgos. C'est alors qu'il demanda pour moi l'autorisation dont j'ai parlé. L'archevêque répondit qu'il la donnerait d'autant plus volontiers, qu'étant encore aux Canaries il aurait voulu y avoir un de nos monastères et avait désiré exécuter ce projet; il savait avec quelle perfection Notre-Seigneur est servi dans nos maisons, parce qu'il est natif d'une localité où nous en avons une; enfin il me connaissait beaucoup. L'évêque de Palencia m'assura donc que je n'avais plus à me préoccuper de la permission, dès lors que notre projet avait causé une grande joie à l'archevêque; et, comme le Concile de Trente exige que l'on ait la permission de l'Ordinaire, mais ne stipule pas qu'elle soit accordée par écrit, je pouvais la considérer comme donnée.

J'ai déjà raconté, à propos de la fondation précédente de Palencia, la terrible répugnance que j'éprouvais alors à en faire de nouvelles. Je sortais à peine d'une grande maladie que l'on avait crue mortelle, et je n'étais pas encore complètement rétablie. Je ne m'étais jamais vue si abattue quand la gloire de Dieu est en jeu; je n'en comprenais pas la cause, et je ne pouvais l'attribuer au peu de facilité qu'offrait la fondation, car j'en avais eu moins pour d'autres. Mais, après tout ce que j'ai vu, je suis persuadée que le démon était l'auteur de ma pusillanimité. Voici ce qui arrive. Notre-Seigneur, qui connaît la profondeur de ma misère, me soutient toujours de ses paroles et de ses œuvres, chaque fois qu'il s'agit d'une fondation difficile. A part cela, ainsi que j'en ai fait quelquefois la

remarque, Sa Majesté ne me dit rien. Mais comme ce divin Maître savait ce que j'aurais à souffrir dans celle-ci, il s'empressa de me donner du courage. Qu'Il soit béni de tous ses dons!

En parlant de la fondation de Palencia dont je m'occupais en même temps, j'ai déjà dit qu'il m'adressa sur un ton de reproche les paroles suivantes : *Que crains-tu? Quand est-ce que je t'ai manqué? Je suis toujours le même. Ne manque pas de faire ces deux fondations.* Inutile de rappeler le courage dont je me sentis alors animée. En un instant, toute ma lâcheté avait disparu; aussi est-ce pour moi une preuve qu'elle ne venait ni de la maladie, ni de l'âge. Je me mis donc sans retard à m'occuper des deux fondations, comme je l'ai raconté[1].

Il me sembla préférable de commencer par celle de Palencia, car cette localité était plus rapprochée, et le temps très rude; de la sorte j'éviterais le froid excessif de Burgos, et je contenterais l'excellent évêque de Palencia. C'est le plan qui fut suivi, comme on l'a vu.

Je me trouvais donc à Palencia quand on m'offrit la fondation de Soria. Puisque celle-là était achevée, il me sembla bon d'aller tout d'abord et directement à Soria. L'évêque de Palencia fut d'avis qu'il fallait informer l'archevêque[2] de ce qui se passait, et je le priai de s'en charger. Aussi après mon départ pour Soria, il lui envoya uniquement dans ce but un chanoine nommé Jean Alphonse. L'archevêque m'écrivit alors qu'il désirait de tout son cœur mon arrivée. Il s'entretint avec le chanoine et fit dire à l'évêque de Palencia qu'il lui remettait la conduite de cette affaire, et que s'il agissait ainsi, c'est qu'il connaissait la ville de Burgos, et que nous devions nécessairement en

1. Chap. XXIX.
2. Celui de Burgos.

avoir le consentement. En conséquence je devais me rendre à Burgos et obtenir tout d'abord l'autorisation de la ville. Si la ville la refusait, elle ne lui enlevait pas le pouvoir de donner la sienne. Il s'était trouvé à Avila lors de la fondation de notre premier monastère, et il n'avait pas oublié quels troubles et quelles oppositions avaient eu lieu alors. Il voulait prévenir toutes les difficultés. Il ne convenait donc pas de bâtir un monastère, s'il n'était pas renté ou si la ville n'y consentait pas. Je ne m'en trouverais pas bien : voilà pourquoi il me prévenait.

L'évêque de Palencia considéra la chose comme faite, et il avait raison, puisqu'on me disait de partir: aussi il me fit dire de me mettre en route pour Burgos. Pour moi, je crus voir un manque d'énergie dans l'archevêque. Je lui écrivis cependant pour le remercier de la faveur qu'il me faisait, mais je lui exposai qu'il me semblait pire de fonder contre le gré de la ville, si elle refusait, qu'à son insu, et que ce serait exposer Sa Seigneurie à de très graves ennuis. Je soupçonnais déjà, ce semble, le peu d'appui que nous trouverions en lui, s'il survenait quelque opposition. J'ajoutai donc que je ferais moi-même les démarches nécessaires pour avoir le consentement de la ville. Le succès par ailleurs me semblait difficile à cause des opinions contraires qui ont coutume de se manifester dans de semblables circonstances. J'écrivis également à l'évêque de Palencia et le priai de trouver bon que notre projet fût remis à plus tard, dès lors que l'été était très avancé et que mes nombreuses infirmités me faisaient redouter le froid si excessif de Burgos. Je ne lui parlai point de mes doutes sur les dispositions de l'archevêque. Il était déjà fort mécontent de tous les obstacles que ce dernier me suscitait après lui avoir manifesté tant de bonne volonté. Ils étaient d'ailleurs amis l'un et l'autre, et je ne voulais pas mettre quelque sujet de

discorde entre eux. Je partis donc de Soria pour Avila, mais j'étais loin de penser que je viendrais sitôt à Burgos. Quant à ma présence au monastère de Saint-Joseph d'Avila, elle était bien nécessaire pour plusieurs affaires importantes.

Il y avait dans cette ville de Burgos une sainte veuve, nommée Catherine de Tolosa, qui était originaire de la Biscaye. J'aurais beaucoup à raconter si je devais dire ses vertus et parler de ses pénitences, de son oraison, de ses nombreuses aumônes, de sa charité, de son bon jugement et de son courage. Elle avait mis depuis quatre ans, je crois, deux de ses filles dans notre monastère de la Conception à Valladolid. Elle avait attendu la fondation de Palencia pour en mettre deux autres dans ce monastère où je me trouvais encore quand elle me les amena. Toutes les quatre ont répondu aux enseignements d'une telle mère; on dirait des anges. Doña Catherine leur donna une belle dot; comme c'est une personne accomplie, elle dispose tout d'une manière parfaite. D'ailleurs elle fait les choses grandement, et elle le peut, car elle est fort riche.

Lorsqu'elle arriva à Palencia, nous regardions la permission de l'archevêque[1] comme si assurée qu'il ne semblait pas possible d'en douter. Aussi je priai cette dame de me louer une maison où aurait lieu la prise de possession, d'y placer des grilles et des tours et de mettre les frais à mon compte. Il ne me venait pas même l'idée de lui occasionner la moindre dépense; je lui demandais seulement de m'avancer la somme nécessaire pour tous ces travaux. Elle avait tant à cœur la fondation, qu'elle eut un profond chagrin de la voir retardée. Voilà pourquoi, une fois même que je fus de retour à Avila, comme je l'ai dit, sans plus me

1. Celui de Burgos.

préoccuper pour lors de notre projet, elle ne resta point inactive. Il lui semblait qu'il n'y avait qu'à obtenir le consentement de la ville, et, sans m'en rien dire, elle fit des démarches pour l'obtenir. Elle avait pour voisines deux dames de qualité et grandes servantes de Dieu, la mère et la fille, qui désiraient beaucoup la fondation. La mère s'appelait doña Marie Manrique. Elle avait un fils, Alphonse de Santo Domingo Manrique, qui était précisément *regidor*. Elle s'entendit avec sa fille doña Catherine pour engager ce dernier à demander le consentement à la municipalité. Don Alphonse, s'adressant alors à Catherine de Tolosa, lui demanda sur quel fondement nous basions notre requête qu'il devait présenter, car si nous ne possédions pas de revenus, on n'autoriserait pas le monastère. Elle répondit qu'elle s'engagerait, comme elle le fit d'ailleurs, à nous donner une maison, si nous n'en avions pas, et, de plus, à pourvoir à notre entretien. Elle remit alors une pétition signée de sa main, où elle formulait ces engagements. Don Alphonse s'y prit avec tant d'habileté qu'il obtint le consentement de tous les régidors, et, après leur avoir fait signer l'autorisation, il la porta à l'archevêque. Catherine de Tolosa avait à peine commencé les négociations, qu'elle m'en donnait avis. Je ne pris pas la chose au sérieux; car je sais quelles difficultés on soulève contre l'établissement de monastères non rentés. J'ignorais alors les engagements qu'elle avait pris, et l'idée ne m'en était même pas venue; aussi il me semblait qu'il fallait encore bien autre chose pour la réussite de notre projet.

Cependant, un jour de l'octave de saint Martin, comme je recommandais cette affaire à Notre-Seigneur, je me mis à réfléchir sur ce que je ferais, si la permission était accordée. Il ne me semblait pas possible, avec toutes mes infirmités, d'aller personnellement à Burgos,

où le froid est si vif et par suite si contraire à mes maux. En outre, un si long voyage me paraissait téméraire aussitôt après les rudes fatigues endurées, comme je l'ai dit, lorsque je revenais de Soria. Enfin le Père provincial[1] ne me laisserait pas partir. D'ailleurs la prieure de Palencia[2] pourrait me remplacer; et si toutes les difficultés étaient aplanies, il y aurait peu à faire. J'en étais donc là, et ma résolution était prise de ne pas aller à cette fondation, lorsque le Seigneur m'adressa ces paroles qui me firent connaître que le consentement de la ville était déjà donné : *Ne te préoccupe pas de ces froids; je suis la vraie chaleur. Le démon ne néglige rien pour empêcher cette fondation. Toi, fais de ma part tous tes efforts pour la réaliser. Ne laisse pas d'y aller en personne. Il s'y fera un grand bien.* A ces paroles, je changeai d'avis; sans doute la nature ressent parfois quelque répugnance, à la vue des travaux qui se présentent, mais mon désir de souffrir pour ce grand Dieu demeure toujours ferme. Aussi je lui dis alors : *Ne tenez aucun compte de ces répugnances de ma faiblesse; commandez-moi ce que vous voudrez, et avec votre grâce je l'accomplirai.* Sans doute il y avait beaucoup de neige et le froid était vif, mais ce que je redoutais le plus, c'était le mauvais état de ma santé. Quand elle est bonne, il me semble que tout le reste n'est rien. Mais le peu de santé a été pour moi une rude épreuve presque tout le cours de cette fondation. Le froid ne fut pas rigoureux; et il me semble vraiment que je ne l'ai pas plus senti qu'à Tolède : Notre-Seigneur a bien tenu sa parole.

Peu de jours après, on m'apportait la permission de la ville avec des lettres de Catherine de Tolosa et de son amie doña Catherine. L'une et l'autre me pres-

1. Le P. Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu.
2. La Mère Agnès de Jésus.

saient de me rendre à Burgos; elles redoutaient quelque contre-temps; car les Victorins venaient d'arriver alors pour faire une fondation. Depuis longtemps déjà les Carmes mitigés cherchaient à s'y établir; après eux étaient venus les Basiliens. Malgré les graves inconvénients qui pouvaient en résulter pour nous, j'admirais comment tant de familles religieuses avaient conçu en même temps le même dessein. Je bénissais Notre-Seigneur en voyant quelle charité avait cette ville, pour donner très volontiers à ces religieux la permission de s'établir, bien qu'elle eût perdu sa prospérité d'autrefois. J'avais toujours entendu parler avec éloge de la générosité de ses habitants; mais je ne la croyais pas aussi grande. Ceux-ci favorisaient un Ordre religieux, et ceux-là un autre. Quant à l'archevêque, il examinait tous les inconvénients qui pouvaient en résulter, et il se refusait à autoriser de nouvelles fondations; car elles auraient fait tort, croyait-il, aux Ordres mendiants qui n'auraient pu se maintenir. Peut-être même ceux-ci étaient-ils allés se plaindre à lui, ou bien était-ce le démon qui insinuait cette crainte pour empêcher tous les avantages que Dieu accorde là où se trouvent de nombreux monastères; car le Seigneur est tout-puissant; il peut en maintenir beaucoup aussi bien qu'un petit nombre.

Tel est le motif pour lequel ces saintes femmes me pressaient; et, je l'avoue, si je n'avais pas eu d'autres affaires, je serais partie très volontiers sur-le-champ. Je considérais, en voyant ces dames déployer tant d'activité, que j'étais plus obligée qu'elles à ne pas perdre par ma faute une occasion si favorable. D'après les paroles que m'avait dites Notre-Seigneur, je m'attendais à une vive opposition; et cependant je ne pouvais pas savoir de qui elle me viendrait ni par quelle voie. Catherine de Tolosa m'avait écrit, en effet, que la maison où elle habitait nous était assurée pour la

prise de possession, que la ville était bien disposée en notre faveur et l'évêque aussi. Je n'arrivais pas à comprendre d'où pourraient venir les obstacles que le démon allait susciter. Quant aux paroles que j'avais entendues, elles venaient sûrement de Dieu; je ne pouvais en douter. D'un autre côté, Sa Majesté donne aux supérieurs une lumière spéciale. Après avoir écrit au Père provincial pour savoir si je devais aller en personne à cette fondation, comme je l'avais entendu dans la vision, il me le permit sans difficulté. Mais il me demanda si j'avais par écrit la permission de l'archevêque. Ayant recouru à Burgos pour avoir des renseignements, il me fut répondu que l'on s'était entretenu avec le prélat de la façon dont la supplique avait été faite à la ville, et qu'il l'avait approuvée; cela joint à tout ce qu'il avait dit de notre projet semblait ne laisser aucun doute.

Le Père provincial voulut nous accompagner lui-même à cette fondation. D'abord, il en avait le loisir, puisqu'il venait de terminer ses prédications de l'Avent. De plus, il voulait aller à Soria, où il n'avait pas encore fait la visite depuis la fondation du monastère, et le détour était peu de chose. Enfin, comme le temps était très rude, qu'il me voyait si âgée et malade, et que ma vie semblait être de quelque utilité à la réforme, il voulait veiller lui-même sur ma santé.

Ce fut évidemment par une disposition spéciale de Dieu qu'il vint. Car les chemins étaient tels par suite de la crue des eaux qu'il devait nous précéder avec ses compagnons pour voir par où nous pourrions passer et ensuite aider à tirer les chariots des bourbiers. Mais ce fut pire encore entre Palencia et Burgos; il fallait être bien téméraire pour continuer alors notre voyage. Notre-Seigneur, il est vrai, m'avait dit : *Vous pouvez partir; ne crains rien; je serai avec vous.* Pour lors je n'avais pas encore communiqué cette

parole au Père provincial; mais elle me consolait au milieu des difficultés et des dangers où nous nous trouvions, et surtout à un endroit près de Burgos qu'on appelle les *Pontons*. Les eaux étaient si hautes, et en beaucoup d'endroits elles dépassaient tellement les ponts qu'on ne les voyait plus, et que nous ne savions par où passer. Nous ne voyions qu'une nappe d'eau très profonde de part et d'autre. Enfin, ce n'était pas une petite témérité de notre part de passer par là, surtout avec des chariots; car pour peu qu'ils vinssent à s'écarter à droite ou à gauche, tout était perdu; l'un d'eux fut même dans un danger imminent d'être englouti.

Nous avions pris à une hôtellerie qui précède les *Pontons* un guide qui connaissait parfaitement le passage; néanmoins, c'était bien dangereux de le franchir. Je viens de parler d'une hôtellerie. Mais nous ne pouvions régler nos étapes à cause des mauvais chemins; à chaque instant, nos chariots s'enfonçaient dans la boue, et pour en dégager un, il fallait se servir des mules des autres. Les Pères qui nous accompagnaient passèrent par une rude épreuve, avec les conducteurs jeunes et peu soigneux que nous avions. Mais la présence du Père provincial était pour nous un grand soulagement. Il pourvoyait à tout; son caractère si calme semble ne s'émouvoir d'aucun obstacle; les plus graves difficultés paraissaient peu de chose, tant il savait les aplanir. Cependant au passage des *pontons* il ne put maîtriser ses craintes, lorsqu'il se vit au milieu de cette nappe d'eau immense sans chemin et sans barque. Moi-même, malgré tout le courage que m'avait donné Notre-Seigneur, je ne laissais pas de craindre. Que dire de mes compagnes? Car nous étions huit religieuses, deux qui doivent repartir avec moi, et cinq rester à Burgos; parmi ces dernières il y a quatre Sœurs de chœur et une Sœur converse.

Je ne crois pas avoir encore dit le nom de notre Père provincial; c'est le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu dont j'ai déjà fait mention plusieurs fois. Pour moi, je souffrais durant le voyage d'un mal de gorge très violent qui me prit avant notre arrivée à Valladolid. Quant à la fièvre, je l'eus sans discontinuer. Manger même me causait la souffrance la plus vive; aussi je ne pus pas jouir autant que je l'aurais voulu des incidents du voyage; et si je souffre encore maintenant que nous sommes à la fin de juin, le mal n'est plus aussi violent; mais il est toujours très pénible. Toutes les Sœurs ont fait le voyage très contentes; car une fois le danger passé, c'était une récréation pour elles d'en parler. C'est une grande chose que de souffrir par obéissance, quand on est aussi bien habitué que le sont ces religieuses à la pratique de cette vertu.

Après avoir parcouru ces mauvais chemins, nous traversâmes la large rivière qui se trouve avant Burgos, et enfin nous arrivâmes à cette ville. Notre Père voulut tout d'abord qu'on allât adorer le saint crucifix, pour lui recommander notre fondation, et attendre l'entrée de la nuit, car nous étions arrivés de bonne heure. C'était un vendredi, 26 janvier, le lendemain de la fête de la Conversion de saint-Paul. Nous étions déterminés à faire immédiatement la fondation. J'avais apporté beaucoup de lettres du chanoine Salinas, dont j'ai parlé à la fondation de Palencia, qui était originaire de Burgos, et qui nous montra autant de dévouement ici que là. J'en avais aussi de personnes de qualité qui engageaient fortement leurs parents et leurs amis à favoriser notre projet. Toutes ces personnes, en effet, vinrent me voir dès le lendemain. On m'assura au nom de la municipalité que les membres du conseil, loin de revenir sur leur décision, se réjouissaient de mon arrivée et me priaient d'examiner

ce en quoi je pourrais avoir besoin de leurs services. Comme nous n'avions redouté quelque opposition que de la part de ces derniers, nous pensâmes en voyant leurs dispositions que toutes les difficultés étaient aplanies. Et, si nous n'avions pas eu une pluie torrentielle en arrivant à la maison de la bonne Catherine de Tolosa, notre intention était de prévenir immédiatement l'archevêque de notre arrivée, sans que personne n'en sût rien, et de lui demander la permission d'avoir la messe chez nous immédiatement, comme je le fais presque partout. Mais le temps était si affreux qu'il nous fallut différer. Grâce à toutes les attentions de cette sainte femme, nous pûmes passer une bonne nuit et nous délasser des fatigues du voyage. Quant à moi, je payai bien cher toutes ses attentions. Elle avait fait préparer un grand feu de cheminée pour sécher nos habits, mais je m'en trouvai tellement incommodée que le lendemain je ne pouvais plus lever la tête; on approcha mon lit d'une fenêtre où l'on avait placé une grille et un voile; et c'est de là que je parlais à ceux qui venaient me voir. Ce fut très pénible pour moi; mais c'était un jour où je ne pouvais me dispenser de traiter de nos affaires.

Dès le matin, le Père provincial allait demander pour nous la bénédiction de l'archevêque. Nous étions tous bien persuadés que nous n'avions pas d'autre formalité à remplir. Or il le trouva très mécontent et très fâché; car j'étais venue, disait ce prélat, sans sa permission, comme s'il ne me l'avait pas lui-même commandé, et comme si on n'avait encore jamais traité de la fondation. Il manifesta donc au Père provincial combien il était indisposé contre moi. Il dut convenir néanmoins qu'il m'avait commandé de venir; mais, ajouta-t-il, je devais venir seule pour traiter cette affaire avec lui. Or voilà que j'amenais avec moi une troupe de religieuses. Que Dieu nous pardonne la peine

que nous lui avons occasionnée! Le Père provincial répliqua que nous avions déjà la permission de la ville, comme Sa Seigneurie l'avait exigé, qu'il n'y avait plus à traiter de rien, mais à faire la fondation. Il ajouta que l'évêque de Palencia, à qui j'avais demandé si nous pouvions venir sans en prévenir Sa Seigneurie, avait répondu qu'il n'y avait aucun motif de le faire, parce qu'elle avait manifesté combien elle désirait cette fondation. Toutes ces raisons furent inutiles. Les choses s'étaient pourtant passées de la sorte et sans doute par une permission spéciale de Dieu qui voulait la fondation. Depuis lors l'archevêque a avoué lui-même que si nous l'avions prévenu il nous aurait dit de ne pas venir. Il congédia donc le Père provincial en lui disant que, tant que nous n'aurions pas de revenus et une maison en propre, il ne nous donnerait nullement la permission; que d'ailleurs nous pouvions bien nous en retourner. Ah oui! les chemins étaient beaux, et le temps magnifique pour nous remettre en route! O mon Seigneur, il est donc bien vrai que tous ceux qui vous rendent un léger service s'en voient aussitôt récompensés par de rudes épreuves! Et quel salaire plus précieux pour les âmes qui vous aiment véritablement quand elles savent en reconnaître aussitôt toute la valeur! J'avoue que pour lors nous n'aurions pas voulu d'un pareil salaire, car il semblait rendre notre projet impossible. L'archevêque avait même exigé que l'argent nécessaire pour nous procurer des revenus et acheter notre maison ne serait pas pris sur les dots des religieuses. Or une telle clause à l'époque où nous sommes était impossible. Il était donc clair que notre projet n'avait pas d'issue. Néanmoins, je demeurais toujours certaine que tout cela servirait à notre avantage, que ces entraves venaient du démon dont le but était d'empêcher la fondation, mais que Dieu mènerait son œuvre à bonne fin.

Le provincial ne se troubla point pour lors de la réponse de l'archevêque, et il vint me la communiquer d'un visage gai. Dieu le voulut ainsi, afin qu'il ne me reprochât pas de n'avoir point demandé, comme il me l'avait dit, la permission écrite du prélat.

Plusieurs des amis du chanoine Salinas auxquels il avait écrit, comme je l'ai dit, étaient venus me voir. Ils revinrent aussitôt. Ils furent d'avis, eux et ses parents, d'aller demander à l'archevêque la permission de faire célébrer la messe chez nous. Il ne convenait pas que, religieuses déchaussées, nous allions par des rues pleines de boue. D'ailleurs, la maison où nous étions renfermait une belle salle qui avait servi d'église aux Pères de la Compagnie de Jésus, les premières années de leur séjour à Burgos, et ils y étaient restés plus de dix ans. Il n'y avait donc pas d'inconvénient, pensions-nous, à y réaliser la prise de possession, en attendant que nous trouvions à acheter une maison. Mais l'archevêque ne voulut jamais permettre qu'on nous y dise la messe, malgré les instances de deux chanoines. Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'une fois nos revenus assurés, nous y pourrions faire la fondation et y demeurer jusqu'à ce que nous eussions une maison en propre; mais nous devions prendre l'engagement sur cautions de l'acheter, et de plus de quitter celle où nous étions.

Nous trouvâmes aussitôt les cautions, car les amis du chanoine Salinas s'offrirent d'eux-mêmes pour cela; en outre, Catherine de Tolosa s'engagea à nous fournir les revenus nécessaires. Mais avant d'avoir déterminé la nature, le montant des sommes, la manière de les assurer et leur provenance, il devait se passer plus de trois semaines. Durant ce temps nous n'entendions la messe que les jours de fête et de très bonne heure. Pour moi, j'étais très malade et la fièvre ne me quittait pas. Catherine de Tolosa était pleine d'attentions pour

me donner les soins les plus empressés. Pendant un mois entier elle pourvut à notre subsistance avec autant de dévouement que si elle avait été la mère de chacune d'entre nous. Elle avait mis à notre disposition un appartement où nous vivions séparées. Le Père provincial logeait avec ses compagnons dans la maison d'un de ses amis, ancien collègue d'études, nommé le docteur Manso, chanoine magistral de la cathédrale. Il était fort ennuyé que l'affaire en restât là si longtemps, et d'un autre côté il ne voulait pas nous délaisser.

Quand toutes les difficultés relatives aux cautions et à la rente furent réglées, l'archevêque nous renvoya à son proviseur pour l'expédition immédiate des pièces. Mais le démon ne manquait pas évidemment de suggérer de nouveaux obstacles. Nous pensions, après avoir bien tout examiné, qu'il n'y aurait plus d'entraves, et quand nous avions déjà passé un mois environ pour arriver à satisfaire les désirs de l'archevêque, son proviseur m'envoyait un mémoire. Il me disait que la permission ne serait pas accordée tant que nous n'aurions pas une maison en propre. L'archevêque ne voulait plus que nous fissions la fondation dans celle où nous étions, parce qu'elle était humide et qu'elle donnait sur une rue très bruyante; quant à l'assurance concernant nos revenus, il émettait je ne sais plus quelles difficultés. Il ajoutait encore d'autres prétextes; on aurait dit qu'alors seulement nous commencions à traiter de cette affaire; enfin, il disait qu'il était inutile d'insister davantage et que le choix de la maison devait avoir l'approbation de l'archevêque.

Grand fut le mécontentement du Père provincial et de nous toutes en voyant ce qu'on exigeait; car pour acheter une maison apte à devenir un monastère, on sait qu'il faut du temps. Le Père provincial était désolé

de nous voir obligées de sortir pour aller à la messe. L'église, il est vrai, était proche, et nous allions entendre la messe dans une chapelle, sans être vues de personne, mais cette situation se prolongeait tant qu'elle constituait une rude épreuve pour Sa Révérence et pour nous. Il eut, dès lors, je crois, l'intention de nous faire quitter Burgos. Pour moi, je ne pouvais m'y résigner. Je me rappelais que Notre-Seigneur m'avait dit de travailler de sa part à cette fondation. J'avais une telle conviction qu'elle devait aboutir que je ne ressentais presque aucune peine de rien. Mon seul chagrin était de voir notre Père provincial dans la désolation, et je regrettais vivement qu'il fût venu avec nous. Je ne savais pas encore tous les services que devaient nous rendre ses amis, comme je le dirai plus loin. L'affliction de mes compagnes était extrême, mais je ne m'en troublais nullement. Ce qui me chagrinait, c'était celle du Père provincial.

Telle était notre épreuve. Or, à un moment où je n'étais pas en oraison, Notre-Seigneur me dit : *A présent, Thérèse, sois ferme.* A ces paroles, je me sentis encouragée à dire au Père provincial de partir et de nous laisser seules, car il devait aller prêcher le Carême qui approchait. Sans doute la divine Majesté dut lui donner la même idée. Il s'appliqua avec ses amis à nous procurer quelques pièces dans l'hôpital de la Conception. Là, du moins, il y avait le très saint Sacrement et la messe se disait tous les jours. Cette disposition lui procura quelque contentement; mais il n'en coûta pas peu de réussir. Une veuve de la ville avait loué là une belle chambre qu'elle ne devait occuper que dans six mois; et non seulement elle ne voulut pas nous la prêter, mais elle fut extrêmement fâchée qu'on nous eût donné plusieurs pièces d'en haut, placées immédiatement sous le toit et dont l'une communiquait à sa chambre; elle ne se contenta pas de fermer

la porte à clé, mais elle la cloua en dedans.

Voici encore une autre épreuve. Les confrères de l'hôpital, s'imaginèrent sans fondement aucun, que nous voulions nous emparer de l'établissement. Dieu sans doute le permettait ainsi pour nous donner une occasion de mériter; car les confrères nous firent promettre devant notaire, au Père provincial et à moi, de nous retirer dès qu'on nous le dirait, c'était ce qui me coûtait le plus. Je redoutais la dame veuve; elle était riche et à l'aide de sa famille elle pouvait à la première fantaisie nous obliger à sortir. Mais le Père provincial, plus avisé que moi, pensa qu'il fallait accepter tout ce qu'on exigeait, afin de nous établir au plutôt dans nos appartements qui consistaient en deux pièces et une cuisine. L'administrateur de l'hôpital, nommé Ferdinand de Matanzas, était un grand serviteur de Dieu. Il nous donna deux autres chambres pour le parloir; il s'est montré très charitable pour nous; il l'est d'ailleurs pour tous et est très dévoué aux pauvres. Nous reçûmes aussi des aumônes de François de Cuevas, maître des postes de la ville, qui avait à cœur les intérêts de l'hôpital. Il n'a jamais manqué de nous faire du bien dans toutes les circonstances qui se sont présentées.

Je nomme nos premiers bienfaiteurs pour que les religieuses présentes et à venir se fassent un devoir de ne point les oublier dans leurs prières. Cette obligation est plus étroite encore vis-à-vis de nos fondateurs. Ma première pensée n'avait pas été que Catherine de Tolosa fût de ce nombre; je n'y avais même pas songé. Mais sa sainte vie lui a mérité cette grâce; car Notre-Seigneur a disposé les choses de telle sorte qu'on ne peut lui refuser ce titre. C'est elle qui a payé la maison que nous n'aurions pu acheter sans son secours. De plus, on ne saurait dire ce qu'elle a souffert des difficultés soulevées par l'achevêque. Elle était

dans une affliction profonde à la pensée que la fondation n'aurait pas lieu, et elle ne s'est jamais lassée de nous faire du bien. Malgré la distance qui séparait sa maison de l'hôpital, elle venait presque tous les jours nous voir avec la plus vive affection. Elle nous envoyait tout ce dont nous avions besoin; et cependant on ne cessa jamais de la critiquer d'une telle charité; si elle n'avait eu le courage dont elle est animée, il y avait de quoi tout abandonner. Pour moi, j'étais désolée en voyant tout ce qu'elle souffrait. Elle me le cachait ordinairement, mais parfois elle ne pouvait me le dissimuler, surtout quand on s'attaquait à sa conscience.

Elle l'a si pure que, malgré les grandes épreuves qui lui sont venues de plusieurs personnes, je ne lui ai jamais entendu prononcer une parole qui fût offense de Dieu. On lui disait qu'elle prenait le chemin de l'enfer; on ne comprenait pas qu'elle pût agir comme elle le faisait, quand elle avait des enfants. Or elle suivait en tout les conseils d'hommes instruits; sans cela, je n'aurais voulu pour rien au monde la voir agir contre son devoir; j'eusse plutôt sacrifié mille monastères, et à plus forte raison un seul. Mais comme la conduite de cette affaire était secrète, je ne m'étonne pas qu'on imaginât beaucoup plus de choses qu'il n'y en avait. Elle répondait avec cette rare sagesse qui la caractérise; à la façon dont elle surmontait l'épreuve on voyait clairement que Dieu lui enseignait à contenter les uns et à supporter les autres; il lui donnait, en effet, un courage capable de tout endurer. Oh, combien le courage des serviteurs de Dieu pour les grandes choses est supérieur à celui des personnes de ce monde qui n'ont point de vertu mais seulement des titres de noblesse! Quant à Catherine de Tolosa, elle possédait la vertu et la noblesse du sang, car elle est vraiment fille de gentilhomme.

Je reviens à ce que je disais. Lorsque le Père provincial nous eut installées dans un logement où nous pouvions entendre la messe, et vivre en clôture, il reprit courage pour se rendre à Valladolid, où il devait prêcher. Néanmoins, il était fort peiné de voir que l'archevêque ne laissait guère espérer sa permission. Malgré mes efforts constants pour le ramener à la confiance, il ne pouvait pas me croire. A la vérité il ne manquait pas pour cela de motifs qu'il n'y a pas lieu de rapporter ici; mais s'il avait peu d'espoir, ses amis en avaient encore moins et lui déchiraient encore le cœur. Son départ me soulagea un peu; car, ainsi que je l'ai dit, ma plus grande peine venait de la sienne. Il nous avait laissé l'ordre de nous procurer une maison qui nous appartînt en propre; or, ce n'était pas chose facile. Jusqu'alors nous n'en avions trouvé à acheter. Nos amis, et surtout les deux du Père provincial, se montrèrent plus dévoués que jamais pour nous. Ils résolurent tous d'un commun accord de ne plus dire un seul mot à l'archevêque, jusqu'à ce que nous eussions une maison à nous. Ce prélat ne cessait de répéter qu'il désirait cette fondation plus que personne, et je le crois; il est si bon chrétien, en effet, qu'il ne dira que la vérité. Mais il ne le montrait pas par les œuvres; car il nous demandait des choses qui nous paraissaient impossibles, vu l'insuffisance de nos ressources. Telle était la trame ourdie par le démon pour empêcher la fondation. Mais, ô Seigneur, comme on voit bien que vous êtes le tout-puissant! puisque les moyens employés par le démon pour l'entraver vous ont servi à la faire mieux réussir. Soyez-en béni à jamais!

Nous étions entrées à l'hôpital la veille de saint Mathias, et nous y restâmes jusqu'à la veille de saint Joseph. Durant ce temps on cherchait à acheter tantôt une maison, tantôt une autre; mais on ne pouvait ache-

ter aucune de celles qui étaient à vendre, tant elles avaient d'inconvénients. Cependant on vint me parler d'une maison d'un gentilhomme. Depuis longtemps elle était en vente. Plusieurs religieux qui cherchaient eux aussi, à s'en procurer une, l'avaient vue, mais par une permission spéciale de Dieu, ils n'en avaient pas été contents, et aujourd'hui tous sont étonnés de ne pas l'avoir achetée et quelques-uns s'en repentent. Deux personnes m'en avaient parlé avec avantage; mais tant d'autres la trouvaient mal, que je crus qu'elle ne nous convenait pas, et je ne m'en occupais plus. Or un jour, je me trouvais avec le licencié Aguiar, qui était, comme je l'ai dit, un ami de notre Père, et qui s'était beaucoup remué pour nous trouver une maison. Il me racontait qu'il en avait visité quelques-unes, mais qu'il n'en voyait pas de convenable dans toute la ville. Et, en effet, d'après ce qu'on m'affirmait, c'était impossible. Je songeai alors à celle du gentilhomme à laquelle, je le répète, nous avions renoncé. Malgré tout le mal qu'on m'en avait dit, elle nous aiderait, me semblait-il, à sortir de la difficulté où nous étions, et nous pourrions ensuite la revendre. J'en parlai donc au licencié Aguiar et le priai de me rendre le service d'aller la voir. Cette idée ne lui parut pas mauvaise. Il n'avait pas encore vu cette maison; mais il voulut s'y rendre aussitôt, malgré la tempête et un temps des plus rudes. Celui qui l'habitait se souciait fort peu qu'on la vendît et ne voulut pas la laisser visiter. Mais le licencié fut content de l'emplacement et de tout ce qu'il put voir. Aussi nous résolûmes de l'acheter. Le gentilhomme à qui elle appartenait n'était pas à Burgos, mais il avait chargé de la vendre un ecclésiastique[1], vrai serviteur de Dieu à qui Sa Majesté inspira le désir de nous la vendre et de venir traiter

1. Don Diego Ruiz de Ayala.

simplement avec nous. Il fut décidé que j'irais la voir; j'en revins extrêmement satisfaite; et si l'on m'avait réclamé le double du prix que l'on voulait me demander, j'aurais cru encore l'avoir à bon marché. Rien d'étonnant à cela, car deux années auparavant, on en avait offrt le double au propriétaire, et il n'avait pas voulu la céder.

Dès le jour suivant l'ecclésiastique vint me trouver accompagné du licencié. Ce dernier, voyant le peu qu'on demandait de cette maison, voulait conclure le marché aussitôt. J'en avais déjà parlé à quelques amis; et comme ils m'avaient dit que je l'achetais trop cher de cinq cents ducats, je le fis observer à l'ecclésiastique. Celui-ci répliqua qu'il lui semblait au contraire qu'elle était à bon marché, même au prix demandé. C'était aussi mon avis; et, je l'avoue, je ne me serais pas laissée arrêter par cette somme requise, car on semblait, à mes yeux, la donner pour rien. Néanmoins, je voulais agir avec prudence, parce qu'il s'agissait de dépenser l'argent de l'Ordre. Cette réunion avait lieu la veille de la fête de notre glorieux Père saint Joseph, avant la messe. Je dis donc à ces messieurs qu'une fois la messe terminée, nous nous réunirions de nouveau pour arriver à une conclusion. Le licencié, qui est homme d'un très bon jugement, vit clairement que, si l'affaire venait à se divulguer, nous paierions la maison beaucoup plus cher, ou que nous serions dans l'impossibilité de l'avoir. Il voulait en finir au plus tôt. Il fit donc promettre à l'ecclésiastique de revenir immédiatement après la messe. Je m'en allai de mon côté, avec les Sœurs recommander cette affaire à Dieu. Le Seigneur me dit : *Eh quoi! pour un peu d'argent, tu hésites!* Il me donnait à entendre que la maison nous convenait. Les Sœurs avaient supplié instamment saint Joseph de leur donner une maison pour le jour de sa fête, et il les exauçait lorsque rien

ne faisait prévoir que leurs vœux seraient sitôt accomplis. Toutes me pressèrent de conclure le marché, et il fut fait ainsi. Le licencié trouva en sortant un notaire, qui semblait n'être là que par une providence de Dieu. Il l'amena et dit qu'il fallait conclure. Il alla ensuite chercher un témoin, puis ferma à clé la porte de la salle, tant il craignait qu'on ne vînt à savoir ce qui se passait. La vente se fit donc selon toutes les formalités requises, la veille, comme je l'ai dit, de la fête du glorieux saint Joseph, grâce au dévoûment et à l'intelligence de notre bon ami.

Personne ne pouvait supposer que cette maison se serait vendue à si bas prix. Voilà pourquoi, dès que notre contrat fut connu, des acheteurs se présentèrent; on disait que l'ecclésiastique l'avait vendue pour rien, que le marché devait être rompu, parce qu'il y avait une erreur trop considérable. Aussi le bon ecclésiastique passa par bien des ennuis. On prévint immédiatement les propriétaires; c'était, comme je l'ai dit, un gentilhomme et sa femme, qui appartenaient tous les deux à de très bonnes familles. L'un et l'autre étaient si contents de voir leur maison devenir un monastère, qu'ils approuvèrent le contrat. D'ailleurs ils ne pouvaient plus y rien changer. Un autre jour on acheva les autres formalités, et nous payâmes le tiers du prix demandé. Nous fîmes tout ce que demandait l'ecclésiastique. Sans doute il nous imposait certaines charges dont on n'était point convenu précédemment; mais, à cause de lui, nous n'opposâmes aucune difficulté.

Il semblera hors de propos que je me sois arrêtée si longtemps à raconter l'achat de cette maison. Mais en vérité, ceux qui en ont suivi de près tous les détails n'ont vu rien moins qu'un miracle, soit dans la modicité du prix, soit dans l'aveuglement de toutes les personnes religieuses qui avaient jeté les yeux sur cette maison et n'en avaient point voulu. Les habitants de la ville

étaient tout étonnés en la voyant, comme si elle n'avait pas existé encore ; ils blâmaient ceux qui l'avaient refusée et les traitaient d'insensés. Elle venait d'être laissée par des religieuses d'un certain monastère qui en cherchaient une à cette même époque, et même de deux communautés dont l'une s'était établie depuis peu à Burgos et dont l'autre était venue d'une localité voisine après avoir eu son immeuble brûlé. Enfin une dame riche, désireuse de bâtir un monastère, l'avait vue récemment et n'en avait point voulu. Aujourd'hui toutes ces personnes regrettent vivement de ne l'avoir pas achetée.

A la rumeur que cela fit en ville, nous comprîmes clairement combien le bon licencié avait eu raison de tenir l'affaire secrète et de se presser. Nous pouvons bien le dire en toute vérité, c'est à lui après Dieu que nous devons cette maison. C'est une grande chose pour tout que d'être doué d'un bon esprit. Or celui du licencié est très lucide, et Dieu, qui lui a donné le plus profond dévouement pour nous, s'en est servi pour terminer cette œuvre. Le licencié resta plus d'un mois à nous aider. Il donnait des ordres pour que tout fût bien arrangé et à peu de frais. On voyait clairement que Notre-Seigneur s'était réservé cette maison pour lui-même, car elle semblait presque toute prête à nous recevoir. A la vérité, dès que je la vis organisée en si peu de temps et que je la trouvai toute disposée comme si on l'avait faite pour nous, je croyais rêver. Notre-Seigneur nous dédommageait largement de nos souffrances passées. Il nous introduisait dans un lieu de délices ; car il l'est, en effet, avec son jardin, sa vue et ses eaux. Que Sa Majesté en soit bénie à jamais ! Ainsi soit-il !

L'archevêque fut prévenu aussitôt. Grande fut sa joie de ce que nous avions si bien rencontré. Il lui semblait que son opiniâtreté en avait été la cause,

et en cela il avait parfaitement raison. Je lui écrivis pour lui dire combien j'étais heureuse de le savoir satisfait. J'ajoutai que je m'empresserais d'accommoder la maison, afin que de son côté il pût enfin mettre le comble à tous nos vœux. Je me hâtai alors de passer à notre nouvelle maison; car on m'avait prévenue qu'on voulait m'en empêcher jusqu'à ce qu'on eût signé je ne sais plus quels actes. Et ainsi, bien que le locataire de la maison n'en fût pas encore sorti, il nous en a coûté de le déloger. Nous allâmes nous y installer dans un appartement séparé. Aussitôt on m'annonça que l'archevêque en était très mécontent. Je l'apaisai de mon mieux, car s'il se fâche, il est bon cependant, et sa colère passe vite. Il se fâcha de nouveau quand il apprit que nous avions placé des grilles et un tour. Il lui semblait que je voulais tout faire par moi-même, sans son autorisation. Je lui écrivis que telle n'avait pas été ma pensée; mais qu'on faisait ainsi dans les maisons où l'on mène une vie retirée comme la nôtre; que d'ailleurs, pour ne pas paraître agir de ma propre autorité, je n'avais pas même osé placer une croix, ce qui était vrai. Avec toute la bonne volonté qu'il nous montrait, nous ne pouvions pas l'amener à donner sa permission.

Il vint voir la maison et en fut très content. Il se montra très aimable, mais il ne le fut pas au point de donner enfin l'autorisation. Toutefois il nous donna un peu plus d'espoir. Mais comme il fallait passer je ne sais plus quels actes avec Catherine de Tolosa, on avait grand peur qu'il refusât la permission. Le docteur Manso, cet autre ami du Père provincial dont j'ai déjà parlé, et qui était très intime avec lui, saisissait toutes les occasions pour lui rappeler notre affaire et le presser de la terminer. Il souffrait beaucoup de nous voir sortir dans la rue dès lors que nous avions même une chapelle qui n'avait servi qu'à y dire la messe pour

les maîtres de la maison. Malgré tout, l'archevêque ne voulut jamais permettre qu'on la célébrât chez nous. Nous devions sortir les dimanches et les fêtes pour aller l'entendre dans une église qui heureusement se trouvait tout près. Depuis le jour où nous nous installâmes jusqu'à la prise de possession, il s'écoula un mois plus ou moins. Tous les théologiens voyaient là un motif suffisant pour laisser dire la messe chez nous. L'archevêque, qui est lui-même très instruit, le voyait comme eux. Il semble donc bien que la cause de tout cela venait de Dieu lui-même, qui voulait nous éprouver. Pour moi, je supportais assez bien cette souffrance; mais il y avait une de nos Sœurs, qui, chaque fois qu'elle mettait le pied dans la rue, tremblait de tous ses membres, tant elle en avait de chagrin.

Nous n'eûmes pas peu à souffrir pour achever de passer tous les actes. Tantôt on se contentait des cautions, tantôt on nous demandait de l'argent comptant; enfin on ne cessait de nous causer des ennuis. La principale cause de tout cela ne venait pas tant de l'archevêque lui-même que d'un de ses *proviseurs*, qui nous fit une guerre acharnée. Et si Dieu à cette époque n'avait permis qu'il fît un voyage et fût remplacé, je crois que nous ne serions jamais venues à bout de cette affaire. Oh! que ne souffrit pas alors Catherine de Tolosa! On ne saurait en donner une idée. Elle supportait tout avec une patience qui me ravissait, et ne discontinuait pas de pourvoir à nos besoins. Elle nous fournit tout l'ameublement nécessaire pour monter une maison; elle nous donna des lits et beaucoup d'autres choses dont elle était abondamment pourvue chez elle; en un mot elle nous procura tout ce qui était nécessaire. On aurait dit qu'il lui importait peu de manquer de quelque chose, pourvu qu'il ne nous manquât rien. D'autres fondatrices de nos maisons ont pu nous donner beaucoup plus de bien, mais

aucune n'a souffert pour nous la dixième partie de ce que doña Catherine a enduré. Si elle n'avait pas eu d'enfants, elle nous aurait donné tout ce qu'elle aurait pu. Elle désirait tant voir la fondation achevée, que tout ce qu'elle faisait pour y arriver lui semblait encore peu de chose.

Quand je vis de nouveaux délais, j'écrivis à l'évêque de Palencia et le suppliai d'écrire encore à l'archevêque dont les lenteurs l'avaient fort mécontenté car tout ce qu'il entreprenait en notre faveur, il le regardait comme une affaire personnelle, et par ailleurs l'archevêque, à notre grand étonnement, ne parut jamais se douter qu'il nous faisait tort. Je demandai donc à l'évêque de Palencia de vouloir bien lui écrire et de lui dire que, puisque nous possédions une maison à nous et que nous avions réalisé ce qu'il désirait, il daignât enfin donner sa permission. Il m'envoya pour lui une lettre ouverte; mais elle était conçue en des termes tels que si je la lui avais remise, tout était perdu. Aussi le docteur Manso, mon confesseur et mon conseiller, ne me le permit pas. Elle était sans doute très respectueuse; mais elle renfermait quelques vérités dont l'archevêque, vu son caractère, aurait été extrêmement froissé. Il était déjà fort mécontent de plusieurs choses que l'évêque de Palencia lui avait fait dire. Et cependant ils étaient très amis. Aussi l'archevêque me dit un jour que si la mort de Notre-Seigneur avait rendu amis ceux qui étaient ennemis, moi je l'avais brouillé avec son ami. Je lui répondis qu'il pouvait voir par là ce que je suis. Je m'étais pourtant appliquée avec le plus grand soin, ce me semble, à prévenir un tel refroidissement entre eux.

J'écrivis encore à l'évêque de Palencia et le suppliai de mon mieux d'envoyer à l'archevêque une autre lettre qui serait conçue dans des termes pleins d'amitié et manifesterait qu'il s'agissait de la gloire de Dieu.

Il déféra à cette supplique, ce qui n'était pas peu de chose. Mais voyant qu'il y allait de la gloire de Dieu, et tenant à me faire plaisir comme il n'y a jamais manqué, il s'y décida enfin. Il me répondit en même temps que tout ce qu'il avait fait pour l'Ordre n'était rien en comparaison de cette lettre. Elle était conçue en termes si heureux, et le docteur Manso la présenta si bien que l'archevêque donna enfin la permission. Il chargea de nous l'apporter l'excellent Ferdinand de Matanza, qui nous arriva tout rempli d'une joie peu commune. Ce jour-là même nos Sœurs étaient plus tristes que jamais. Quant à la bonne Catherine de Tolosa, elle était inconsolable. Le Seigneur voulait, ce semble, nous tenir plus que jamais sous le pressoir de la douleur, au moment où il allait combler tous nos vœux. Moi-même, j'avais perdu la nuit précédente toute la confiance que j'avais eue jusqu'alors. Que le nom du Seigneur soit toujours béni! Qu'Il soit loué à jamais! Ainsi soit-il!

L'archevêque permit au docteur Manso de nous dire la messe le jour suivant[1] et de placer le très saint Sacrement dans l'église. C'est donc lui qui célébra la première messe. La grand'messe fut chantée par le prieur du couvent Saint-Paul, de l'Ordre de Saint-Dominique, envers lequel la réforme a toujours les plus grandes obligations, comme aussi envers les religieux de la Compagnie de Jésus. La solennité fut splendide; des musiciens venus d'eux-mêmes prêtèrent leur concours à la cérémonie. Enfin tous nos amis étaient au comble de la joie; et cette joie se communiqua pour ainsi dire à toute la ville, car les habitants étaient touchés de la plus vive compassion, en nous voyant obligées de sortir dans la rue; on trouvait si mal ce

1. Le jeudi de Pâques, 19 avril. — Cf. déposition de Teresita, 1610.

que faisait l'archevêque que parfois je souffrais plus de ce qu'on disait de lui que de toutes nos épreuves. L'allégresse de la bonne Catherine de Tolosa et des Sœurs était telle que j'en étais remplie de dévotion. J'adressai alors à Dieu ces paroles : *Seigneur, que prétendent vos servantes, si ce n'est de vous servir et de se voir, par amour pour vous, prisonnières dans cet asile d'où elles ne sortiront plus?*

On ne saurait s'imaginer, à moins de l'avoir éprouvé, le bonheur dont nous sommes inondées, lorsqu'une fondation est achevée et que nous nous voyons dans notre clôture où ne peuvent pénétrer les personnes du monde. Notre affection pour elles quelle qu'elle soit n'est rien auprès de la consolation profonde que nous avons de nous trouver seules avec Dieu. Voyez ces poissons qu'un coup de filet a tirés du fleuve; ils ne peuvent vivre si on ne les rejette à l'eau. Ainsi en est-il des âmes habituées à se désaltérer au courant des eaux vives de leur Époux. Si vous les tirez de là pour leur montrer les vanités de ce monde qui sont pour elles comme des filets, elles ne vivent plus en vérité, tant qu'elles ne retournent pas dans leur saint élément. Voilà ce que j'ai toujours constaté dans toutes nos Sœurs, comme l'expérience me l'a appris. Quant aux religieuses qui éprouvent en elles le désir de sortir de leur monastère pour aller voir les personnes du dehors, ou s'entretenir souvent avec elles, elles doivent craindre de n'avoir point goûté de cette eau vive dont Notre-Seigneur parle à la Samaritaine. L'Époux a dû se cacher d'elles, et ce n'est que justice, puisqu'elles ne sont pas contentes d'être en sa compagnie. Je crains de deux choses l'une : ou bien elles n'ont pas embrassé leur saint état par pur amour pour Dieu, ou bien elles n'ont pas compris la grâce insigne que le Seigneur leur a accordée en les choisissant pour Lui, et en les délivrant de cette sujétion à un époux mortel, dans laquelle

des femmes rencontrent très souvent la mort. Et plaise à Dieu qu'elles n'y trouvent pas la perte de leur âme ! O mon Époux, vrai Dieu et vrai Homme, comment pourrions-nous estimer peu de chose la grâce que vous nous faites ! Chantons ses louanges, mes Sœurs, puisqu'Il a daigné nous l'accorder ! Ne nous lassons jamais d'exalter un si grand Roi, un si souverain Maître ! Ne nous prépare-t-il pas un royaume sans fin pour quelques petites épreuves qui sont adoucies par mille joies et qui finiront demain ? Qu'Il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il ! Ainsi soit-il !

Quelques jours après la fondation, il nous sembla, au Père provincial et à moi, que la rente assignée par Catherine de Tolosa au monastère était sujette à certains inconvénients qui pourraient nous attirer un procès et lui causer du désagrément. Nous préférâmes mettre toute notre confiance en Dieu, plutôt que de rester dans l'occasion de lui donner la moindre peine. Pour ce motif et plusieurs autres, nous renonçâmes toutes, avec sa permission et par-devant notaire, à la donation que doña Catherine nous avait faite et nous lui en remîmes tous les actes. Ceci se passait dans le plus grand secret, pour que l'archevêque n'en sût rien, car il en eût été offensé, bien que la renonciation ne fût un inconvénient que pour nous. Quand, en effet, on sait qu'un monastère vit d'aumônes, on n'a nul motif de craindre pour sa subsistance ; tous les fidèles l'assistent ; mais comme nous devions laisser croire que le nôtre était renté, nous semblions nous exposer à manquer de pain, du moins pour lors. Catherine de Tolosa, en effet, a pris ses dispositions pour que nous soyons pourvues après sa mort. Deux de ses filles qui devaient faire leur profession cette année à notre monastère de Palencia avaient cédé tous leurs biens à leur mère. Elle leur fit annuler cette disposition à l'époque des vœux en faveur du monastère de Burgos. De plus,

une autre de ses filles, qui a voulu prendre l'habit ici, laisse la part légitime qu'elle tient du père et de la mère et qui égale la rente que Catherine nous donnait. L'inconvénient, c'est que nos Sœurs n'en jouissent pas pour le moment. Néanmoins j'ai toujours pensé qu'elles ne manqueraient de rien. Comme le Seigneur envoie des aumônes à nos autres monastères fondés sans revenus, il suscitera des âmes qui secourront nos Sœurs d'ici ou trouvera d'autres moyens de pourvoir à leur subsistance. Comme aucun monastère n'avait été établi dans de telles conditions, je suppliais souvent Notre-Seigneur, qui l'avait ainsi voulu, d'y apporter quelque remède et de nous procurer le nécessaire ; aussi, je n'avais pas envie de partir avant d'avoir reçu une novice dont la dot nous aiderait. Or un jour, après avoir communié, j'étais occupée de cette pensée, quand Notre-Seigneur me dit : *De quoi t'inquiètes-tu ? C'est déjà fait ; tu peux bien partir.* Il me donnait à entendre que les Sœurs ne manqueraient point du nécessaire. Je conçus autant d'assurance que si elles avaient eu déjà une très belle rente, et je ne m'en préoccupai plus. Je me décidai donc aussitôt à partir ; car il me semblait que je n'avais plus rien à faire là, si ce n'est à jouir des délices de cette maison qui est tout à fait à mon goût. Si j'avais quelques travaux de plus dans nos autres monastères, je pourrais au moins leur être utile.

L'archevêque de Burgos resta très ami de l'évêque de Palencia. Une fois la fondation achevée, il s'est empressé de nous montrer la plus grande bienveillance Il a donné lui-même l'habit à la fille de Catherine de Tolosa et peu de jours après à une autre demoiselle. Plusieurs personnes n'ont cessé jusqu'à ce jour de nous assister de leurs aumônes. Notre-Seigneur ne laissera pas d'ailleurs ses épouses manquer du nécessaire, si elles le servent, comme elles y sont obligées.

Que Sa Majesté, dans sa miséricorde et sa bonté infinie, leur en accorde la grâce !

JÉSUS !

Il m'a semblé bon de dire ici comment le premier monastère de Saint-Joseph d'Avila, dont j'ai raconté la fondation ailleurs que dans ce livre, est passé de la juridiction de l'Ordinaire sous laquelle il avait été établi, à celle de l'Ordre.

Quand il fut fondé, l'évêque actuel de Palencia, don Alvaro de Mendoza, l'était alors d'Avila. Durant tout le temps de son séjour dans cette dernière ville, il se montra extrêmement dévoué pour nous. Lorsque le monastère fut mis sous sa juridiction, j'avais entendu Notre-Seigneur me dire que cela convenait. La suite le prouva bien en effet, car il nous a été d'un très grand secours au milieu de toutes les difficultés de l'Ordre, comme aussi dans beaucoup de circonstances qui se sont présentées. Il ne voulut jamais confier à un ecclésiastique la visite régulière du monastère, et il n'y faisait rien que ce que je l'avais moi-même prié de régler.

Dix-sept ans, plus ou moins, car je ne me souviens pas exactement, se passèrent de la sorte, et je ne songeais nullement à faire passer à d'autres mains la juridiction du monastère. Au bout de ce laps de temps, le siège de Palencia fut donné à l'évêque d'Avila. A cette époque je me trouvais à notre monastère de Tolède. Notre-Seigneur me dit alors *qu'il convenait que les religieuses de Saint-Joseph se missent sous la juridiction de l'Ordre, que je devais régler cette affaire, car, sans cela, le relâchement serait bientôt dans cette maison.*

Cette parole semblait en contradiction avec ce que j'avais entendu autrefois, car on m'avait dit alors

qu'il était bon de soumettre ce monastère à l'Ordinaire. Aussi je ne savais que faire. J'en parlai donc à mon confesseur, qui est aujourd'hui évêque d'Osma et qui est un homme très instruit. Il me répondit : qu'il n'y avait point de contradiction; que la première disposition devait être nécessaire alors, et que la dernière l'était maintenant; et déjà une foule de circonstances ont montré très clairement la vérité de ces paroles. Il ajouta qu'il croyait mieux pour ce monastère d'être uni aux autres que de rester isolé. Il me fit donc aller à Avila pour traiter de cette affaire. Mais je trouvai l'évêque d'un avis tout opposé; il ne voulait en aucune manière consentir à ce changement. Je lui parlai alors de certains inconvénients qui en résulteraient pour les religieuses qu'il aimait beaucoup, et il examina mes raisons. Comme il a un fort bon jugement, que, d'un autre côté, Dieu y mettait la main, il trouva même en faveur de mon projet d'autres raisons plus fortes encore que les miennes, et il se décida à faire ce que je lui demandais. Plusieurs ecclésiastiques lui représentèrent, il est vrai, que cela ne convenait pas; mais toutes leurs démarches furent inutiles. Cependant il fallait le vote des religieuses. Plusieurs d'entre elles éprouvaient une vive répugnance à le donner. Comme elles m'aimaient beaucoup, elles se rendirent à mes raisons. Ce qui fit le plus d'impression sur leur esprit, c'est que, après le départ de l'évêque, à qui l'Ordre était si redevable et à qui je portais tant d'affection, elles ne m'auraient plus avec elles. Cette raison fut très efficace. Ainsi se termina cette affaire si importante. Depuis lors, toutes les religieuses et tout le monde avec elles ont vu clairement dans quel relâchement serait tombé le monastère, si l'on n'avait pas agi de la sorte. Oh ! béni soit le Seigneur, qui veille avec tant de bonté sur les intérêts de ses fidèles servantes ! Qu'il soit béni à jamais ! Ainsi soit-il !

OPUSCULES DE LA SAINTE

PENSÉES
SUR L'AMOUR DE DIEU

Prologue[1]

Il m'a été donné de constater les miséricordes de Notre-Seigneur envers les âmes qu'il a amenées dans ces monastères, où sa Majesté a daigné établir la règle primitive de Notre-Dame du Mont-Carmel. Quelques-unes de ces âmes reçoivent même des faveurs très hautes. Celles-là seules qui comprennent la nécessité d'un guide pour expliquer certaines choses qui se passent entre elles et Notre-Seigneur, peuvent avoir une idée des souffrances qu'on endure, quand on est privé de lumière. Pour moi, je reçois depuis plusieurs années une très vive consolation de Notre-Seigneur, chaque fois que j'entends ou que je lis certaines paroles des *Cantiques* de Salomon. Cette consolation est telle que, sans comprendre clairement quel en est le sens en langue castillane, mon âme se recueille et s'attendrit beaucoup plus que si je lisais des livres très pieux dont j'ai l'intelligence. Cette grâce est presque ordinaire; et cependant on avait beau m'expliquer ces paroles en langue vulgaire, je ne les comprenais pas davantage...

---

1. C'est à la demande de ses confesseurs que la Sainte a composé ce traité. L'autographe n'existe plus. La Sainte elle-même l'a brûlé pour obéir à un de ses confesseurs. Heureusement plusieurs copies ont été sauvées.
La traduction est faite d'après la copie d'Albe, la plus complète, et qui fut approuvée par le P. Bagnès.

Il y a deux ans, plus ou moins, que Notre-Seigneur, voulant, ce semble, favoriser mon désir de vous entretenir de ces paroles, me donne quelque intelligence du sens de certaines d'entre elles. Cela me servira, je crois, à consoler les sœurs qu'il conduit par cette voie, et à me consoler moi-même, car il me donnait parfois tant de choses à comprendre que je désirais ne les point oublier. Mais je n'osais pas en rien mettre par écrit. Maintenant, d'après l'avis de personnes auxquelles je dois obéissance, j'écrirai quelque chose des sens divers que Notre-Seigneur me découvre dans ces paroles qui réjouissent mon âme. J'éclairerai ainsi cette voie de l'oraison par laquelle le Seigneur, comme je l'ai dit, conduit les sœurs de ces monastères, qui sont aussi mes sœurs. Si cet écrit est digne que vous le voyiez, vous le recevrez comme le faible présent de celle qui vous désire tous les dons du Saint-Esprit, aussi bien qu'à elle-même. C'est en son nom que je commence. Si je dis bien, le mérite n'en viendra pas de moi. Plaise à la divine Majesté que je réussisse !

CHAPITRE I

Difficulté qu'il y a à comprendre le sens des paroles de la sainte Ecriture, et en particulier les Cantiques *de Salomon.*

Que le Seigneur me donne un baiser de sa bouche, car vos mamelles sont meilleures que le vin[1].

Ce texte m'a beaucoup frappée. L'âme, en effet, d'après ce qu'elle fait comprendre, semble parler à une personne et demander à une autre la paix. Après avoir dit : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche,* elle paraît aussitôt s'adresser à celui avec qui elle se trouve, et lui dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* J'avoue que je ne comprends pas cela ; et ce m'est une grande joie de ne pas en avoir l'intelligence. Car, en vérité, mes filles, notre âme ne doit pas admirer autant les choses de la terre auxquelles, semble-t-il, nous pouvons atteindre avec notre entendement si bas, que celles qui le dépassent absolument ; celles-là, en effet, lui inspirent moins d'admiration et moins de respect pour son Dieu. Aussi veillez bien à la recommandation que je vais vous faire. Lorsque vous lirez un livre, ou que vous entendrez un sermon, ou que vous méditerez sur les mystères de notre sainte foi, et qu'il se présentera des choses que vous ne pourrez pas bonnement comprendre, ne vous fatiguez pas, n'épuisez pas votre esprit à vouloir les pénétrer. Car il y a beaucoup de

1. Cant. des Cant. I.

choses qui ne sont pas pour les femmes ni même pour les hommes.

Lorsqu'il plaît au Seigneur de nous en donner l'intelligence, il le fait sans aucun travail de notre part. Ceci soit dit pour les femmes et aussi pour les hommes qui n'ont pas reçu mission de soutenir la vérité par leur science; car ceux que le Seigneur destine à nous éclairer de leurs lumières doivent évidemment travailler à pénétrer la vérité, et ces études leur sont fort utiles. Aussi nous devons recevoir avec simplicité ce que le Seigneur nous donne. Quant aux autres choses dont il nous refusera la connaissance, ne nous en préoccupons point; mais réjouissons-nous et considérons que notre Dieu et Seigneur est si grand qu'une seule de ses paroles renferme en soi mille mystères et nous autres, nous n'en comprenons pas même les éléments. Si cette parole était en latin, en hébreu ou en grec, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner. Mais même dans les Psaumes du glorieux roi David qui ont été traduits dans notre langue, que de passages qui sont pour nous aussi obscurs que le latin! Aussi gardez-vous bien de fatiguer votre esprit et de faire des efforts inutiles pour les comprendre. Les femmes n'ont besoin que de ce qui peut suffire à leur entendement; avec cela, Dieu nous comblera de ses dons.

Quand il plaira à sa Majesté de nous les faire comprendre, ce sera sans préoccupation ni travail de notre part, que nous en aurons l'intelligence, Pour le reste, nous n'avons qu'à nous humilier, et, comme je l'ai dit, à nous réjouir. Le Seigneur que nous servons est si grand que ses paroles même traduites en notre langue sont encore obscures pour nous.

Il vous semblera peut-être que certaines paroles des *Cantiques* pourraient être dites dans un autre style; et notre bassesse est telle que je n'en serais point étonnée. J'ai même entendu des personnes

avouer qu'elles évitaient plutôt de les écouter. O mon Dieu, quelle misère que la nôtre ! Nous ressemblons à ces animaux venimeux qui changent en poison tout ce qu'ils mangent. Quelles grâces merveilleuses Dieu ne nous accorde-t-il pas ici en nous faisant comprendre le bonheur de l'âme qui l'aime et en nous encourageant à lui parler et à mettre en lui notre joie ! Malgré cela, nous aurons peur et nous donnerons à ses paroles un sens conforme au peu d'amour que nous ressentons pour lui.

O mon Seigneur, que nous profitons mal de tous les biens que vous nous avez accordés ! Votre Majesté cherche mille moyens, mille voies, mille inventions pour nous montrer l'amour qu'elle nous porte. Et nous, si peu exercés à vous aimer, nous en faisons peu de cas. Peu habitués à cet exercice de l'amour, nos pensées s'envolent là où elles sont toujours, et nous omettons de méditer les profonds mystères que renferment ces paroles de l'Esprit-Saint. Que fallait-il donc de plus pour nous embraser de son amour ? Est-ce que nous ne savons pas que si Dieu a employé ce langage, ce n'est que pour une raison profonde ? Oui certes, je me souviens du sermon vraiment admirable d'un religieux, qui roula presque tout entier sur les délices que l'Épouse goûte à traiter avec Dieu. Comme il parlait d'amour au sujet du *Mandatum*[1], et il n'avait pas à parler d'autre chose, il y eut un tel éclat de rire dans l'auditoire et son sermon fut si mal interprété, que j'en fus stupéfaite. Il est clair pour moi, comme je l'ai dit, que notre exercice dans l'amour de Dieu est si imparfait qu'une âme ne peut pas, ce semble, en user de la sorte avec Dieu. Si les personnes dont je parle n'en retirèrent pas de profit, c'est évidemment

1. On appelle ainsi la cérémonie du lavement des pieds qui se fait le Jeudi-Saint, ou le sermon qui se prêche alors.

qu'elles ne comprirent pas le sermon, et, à mon avis, elles ne s'imaginèrent pas autre chose si ce n'est que le prédicateur tirait cela de sa tête. Pour moi, je connais plusieurs personnes qui en ont, au contraire, tiré un si grand bien, de si profondes délices et une telle sécurité contre leurs craintes antérieures que bien souvent elles devaient adresser des louanges particulières à Notre-Seigneur pour avoir donné un remède si salutaire aux âmes qui l'aiment d'un fervent amour. Elles comprenaient et voyaient qu'il est possible que Dieu s'humilie à ce point. Leur expérience ne suffisait pas à bannir toute crainte quand le Seigneur leur accordait de hautes faveurs. Mais à la lumière de ces paroles des *Cantiques* elles se voyaient en sécurité. J'en connais une en particulier[1] qui passa bien des années dans de grandes angoisses ; rien ne pouvait la tranquilliser. Or un jour le Seigneur daigna lui donner l'intelligence de quelques paroles des *Cantiques*; elle comprit alors que son âme était bien guidée. Le motif est celui-ci. C'est que, comme je l'ai déjà dit, elle comprit que l'âme embrasée d'amour pour son céleste Époux, peut éprouver en sa compagnie toutes ces délices, défaillances, morts, afflictions, joies et jouissances quand elle a laissé par amour pour Lui toutes les satisfactions de ce monde, qu'elle s'est remise et abandonnée tout entière entre ses mains, et cela non en paroles seulement, comme il arrive pour quelques-uns, mais avec un amour sincère et confirmé par les œuvres.

O mes filles, que Dieu est un bon payeur! Quel Seigneur et quel Époux vous possédez! Rien ne lui échappe; il voit tout; il entend tout! Aussi, quelque petits que soient les services que vous puissiez lui rendre ne laissez pas de les accomplir par amour pour lui. Sa

1. La Sainte elle-même.

Majesté vous les paiera, car elle ne regarde que l'amour qui vous anime à les accomplir.

Je conclus par ces paroles : lorsque vous trouverez, soit dans la sainte Écriture, soit dans les mystères de notre foi, des choses que vous ne comprendrez pas, ne vous y arrêtez pas plus que je l'ai déjà dit. Si vous entendez des paroles de tendresse sur les rapports intimes de Dieu avec l'âme, ne vous en étonnez pas. L'amour que Dieu a eu, et a pour nous malgré notre faiblesse, m'étonne bien davantage et me jette dans le ravissement. A la vue de cet amour, je comprends que les paroles dont Dieu se sert pour nous le montrer ne sont point exagérées : ses œuvres nous en manifestent davantage encore.

Quand vous serez arrivées ici, je vous en prie pour l'amour de moi, arrêtez-vous un peu et considérez ces témoignages d'amour qu'il nous a donnés et ce qu'il a réalisé pour nous. Vous verrez clairement que cet amour est si puissant et si fort qu'il l'a jeté dans un abîme de souffrances. Et quelle paroles pourraient manifester cet amour et nous étonner encore !

Je reviens donc à ce que j'avais commencé à dire. Il doit y avoir dans ces paroles de grandes choses, de profonds mystères ! Elles doivent renfermer des trésors inestimables. J'ai consulté des savants; je les ai priés de m'expliquer ce que le Saint-Esprit avait voulu dire, et quel est le véritable sens de ces paroles. Or ils m'ont répondu que les docteurs en avaient fait beaucoup de commentaires et que, malgré cela, ils n'avaient pu donner tous les éclaircissements désirables.

Cela étant, vous trouverez que c'est un excès d'orgueil de ma part, que de vouloir vous en donner quelque explication. Or tel n'est point mon dessein. Malgré mon peu d'humilité, je n'ai jamais cru que cela me serait possible.

Mon dessein, le voici. De même que je trouve mes

délices dans ce que le Seigneur me fait comprendre lorsque j'entends quelques-unes de ces paroles, de même y trouverez-vous peut-être comme moi de la consolation, lorsque je vous les redirai. Et si je n'atteins pas le sens qu'il a voulu donner à ces paroles, j'atteindrai cependant le mien, pourvu que je ne m'écarte pas de l'enseignement de l'Église et des Saints. Aussi des gens doctes et capables de comprendre cet écrit, l'examineront tout d'abord avec soin avant de vous le laisser lire. Notre-Seigneur, à ce que je pense, nous le permet. Il nous autorise en effet, quand nous méditons sa Passion bénie, à nous représenter qu'il dut endurer beaucoup plus de souffrances et de tourments que n'en ont raconté les Évangélistes. De même, ici, pourvu qu'il n'y ait point de curiosité de notre part, comme je l'ai dit au début, mais que nous prenions simplement ce que sa Majesté daigne nous faire comprendre, je tiens pour certain qu'il n'est pas fâché que nous cherchions notre consolation et nos délices dans ses paroles et dans ses œuvres. Ainsi serait content et heureux le Roi qui épris d'amour pour un pauvre petit berger qui lui plaît, le verrait regarder tout interdit le manteau de brocard dont il est revêtu et se demander à lui-même : Qu'est-ce ceci? comment a-t-on pu le faire? De même, nous ne devons pas, non plus, nous autres femmes, nous priver absolument des jouissances que l'on goûte dans les biens du Seigneur. Quant à en discuter et à en donner des leçons, en nous imaginant que nous avons raison et que nous n'avons pas besoin des théologiens, voilà ce qui nous est interdit.

Ainsi donc, je suis bien loin de m'imaginer que je vais réussir dans cet écrit, et Notre-Seigneur le sait bien. Mais je ferai comme ce petit berger dont j'ai parlé. Ce m'est une consolation de vous faire part comme à mes filles de mes méditations, où il y aura sans doute beaucoup de petites folies.

Je commence donc avec l'aide de ce divin Roi de mon âme et aussi avec la permission de mon confesseur. Plaise à mon divin Maître, qui a bien voulu que je réussisse dans d'autres écrits que je vous ai adressés (et peut-être c'est sa Majesté qui a parlé par mon intermédiaire, sans doute parce que ces écrits étaient pour vous), qu'il lui plaise, dis-je, de m'aider encore maintenant ! En tout cas, je regarderai comme bien employé le temps que j'aurai passé à écrire en occupant mon esprit d'un sujet si divin que je ne méritais même pas d'en entendre parler.

Il me semble que, dans ce texte que j'ai cité au début, l'Épouse parlait à une troisième personne qui est la même que celle dont elle parle. Elle nous donne à entendre par là qu'il y a deux natures dans le Christ, l'une divine, et l'autre humaine. Mais je ne m'arrête pas à cette considération. Mon dessein, en effet, est de ne parler que de ce qui me paraîtra pouvoir nous profiter, à nous qui nous occupons d'oraison. En réalité, tout sert à animer et à remplir d'admiration une âme qui aime passionnément le Seigneur. Sa Majesté n'ignore pas que, si parfois j'ai entendu l'explication de quelques-unes de ces paroles, ou si on me l'a donnée lorsque je la demandais, ç'a été bien rarement. D'ailleurs je ne me rappelle ni peu ni beaucoup de ce qui m'a été dit ; car j'ai une très mauvaise mémoire. Aussi je ne pourrai dire que ce que le Seigneur daignera m'enseigner et ce qui conviendra à mon sujet. Quant aux paroles du commencement du livre des *Cantiques*, je ne me souviens nullement d'en avoir entendu des explications.

Qu'il me donne un baiser de sa bouche. O mon Seigneur et mon Dieu, quelles paroles que celles-là pour qu'un ver de terre ose les adresser à son Créateur ! Soyez béni, Seigneur, ô vous qui avez tant de moyens de nous enseigner ! Mais qui osera, ô mon Roi, pro-

noncer ces paroles, sans votre permission? C'est là une chose qui effraie, aussi sera-t-on stupéfait que je conseille de les prononcer.

On dira que je suis une ignorante, que ce n'est point là ce qu'on veut dire, que ces paroles ont beaucoup de significations, qu'il est clair que nous ne devons point les adresser à Dieu, et que par conséquent il est bon que les gens simples ne lisent pas ces choses. J'avoue que ces paroles renferment plusieurs sens. Mais l'âme embrasée d'un amour qui la ravit ne veut aucun de ces sens. Elle n'aspire qu'à prononcer ces paroles, puisque le Seigneur ne l'en empêche pas. Mais, mon Dieu, qu'est-ce donc qui nous effraie dans ces paroles? Ne faudrait-il pas plutôt admirer l'œuvre elle-même? Est-ce que nous ne nous approchons pas du très saint Sacrement?

Je pensais même que l'Épouse demandait peut-être cette faveur que le Christ nous a accordée plus tard en demeurant au milieu de nous sous la forme d'un aliment. Je pensais, en outre, qu'elle demandait peut-être cette union si grande que Dieu a réalisée en se faisant homme, cette amitié qu'il a contractée avec le genre humain. Car il est évident que le baiser est un signe de paix et de grande amitié entre deux personnes. Mais combien de sortes de paix y a-t-il? Que le Seigneur veuille bien lui-même nous le faire comprendre!

Avant de passer outre, je veux dire une chose, qu'il me semble bon de noter. Il serait peut-être mieux de la dire plus tard; mais je craindrais de l'oublier. Je regarde comme une chose certaine, et plaise à Dieu que je me trompe! que beaucoup de personnes s'approchent du très saint Sacrement avec de gros péchés mortels sur la conscience. Et si ces personnes entendaient une âme morte d'amour pour son Dieu prononcer ces paroles, elles seraient dans l'étonnement, et ne verraient là qu'une insigne audace. Je suis certaine, du

moins, que ces personnes ne prononceraient point ces paroles, ni d'autres semblables qui se trouvent dans le livre des *Cantiques*. C'est l'amour qui les prononce, et comme elles ne possèdent pas l'amour, elles pourront bien lire tous les jours le livre des *Cantiques*, mais elles ne prononceront point ces paroles ; elles n'oseront pas les avoir sur les lèvres. Et en vérité, rien que de les entendre, on est saisi, tant est grande la majesté qu'elles portent avec elles. Ah ! Seigneur, cette majesté qui vous accompagne dans le très saint Sacrement est immense. Et comme ces personnes dont je viens de parler n'ont pas une foi vive mais morte, vous voient si humble sous les espèces du pain et considèrent que vous ne leur dites rien, parce qu'elles ne méritent pas de vous entendre, elles en arrivent à avoir si peu de respect pour vous.

Ainsi donc ces paroles prises à la lettre porteraient véritablement la crainte, si on venait à les prononcer de sang-froid. Mais il n'en va pas ainsi pour celui que votre amour, ô Seigneur, a ravi hors de lui, vous lui pardonnerez bien qu'il dise ces paroles et d'autres encore, quand même il y aurait de l'audace de sa part. O mon Seigneur, si *baiser* signifie paix et amitié, pourquoi les âmes ne vous demanderaient-elles pas de leur accorder cette faveur ? Quelle chose meilleure pouvons-nous vous demander ? Ce que je vous demande, ô mon Dieu, c'est que vous me donniez cette paix *avec un baiser de votre bouche*. C'est là, mes filles, une très haute demande, comme je vous le dirai dans la suite.

CHAPITRE II

La fausse paix et la paix véritable.

Dieu nous préserve de ces nombreuses sortes de paix qui se trouvent chez les mondains ! Qu'il ne nous laisse jamais en faire expérience, puisqu'elles n'apportent qu'une guerre qui ne finit plus ! Voyez l'un de ces mondains : il s'en va très tranquille, malgré ses énormes péchés, et il est si calme malgré les vices où il est plongé, qu'il n'éprouve plus les remords de la conscience. Or cette paix, vous l'avez déjà lu, est un signe que le démon et lui sont amis. Tant que ce mondain vivra, le démon ne veut pas lui faire la guerre. Il y a des gens si pervers qui, pour éviter cette guerre, et non pour témoigner leur amour de Dieu, se tournent un peu vers lui. Mais ceux qui agissent de la sorte ne persévéreront pas longtemps dans son service. Dès que le démon s'aperçoit de leurs sentiments, il leur donne de nouveau les plaisirs de leur goût, il les ramène à son amitié, jusqu'à ce qu'il les tienne là où il leur donne à entendre combien fausse était leur paix. De ceux-là, nous n'avons pas à parler, qu'ils s'arrangent avec le démon, là où ils se trouvent ! Pour moi, j'espère dans le Seigneur, qu'il n'y aura point parmi vous un mal si grand. Il est vrai, le démon pourrait commencer par suggérer une autre paix dans des choses de peu d'importance ; aussi tant que nous vivrons, mes filles, nous devons craindre.

Lorsqu'une religieuse commence à se relâcher dans

certaines choses qui en soi paraissent peu graves, et qu'elle y persévère longtemps, sans éprouver les remords de la conscience, c'est une mauvaise paix, et le démon peut l'entraîner par là à toutes sortes de maux. Les petites choses de ce genre sont quelque manquement à la Constitution, ce qui en soi n'est pas un péché, le peu de soin qu'on apporte à accomplir les ordres du Supérieur, bien que ce soit sans malice de notre part, mais enfin il tient la place de Dieu; nous devons toujours bien considérer quelle est sa volonté; c'est pour cela que nous sommes venues ici. Il se présente encore beaucoup d'autres petites choses qui en soi ne paraissent pas péché, et qui sont cependant des fautes. Nous y tomberons sans doute, car nous sommes remplies de misères, je ne le conteste pas. Mais je dis qu'il faut les regretter lorsqu'on y tombe et comprendre que l'on a fait un manquement. Sans quoi, le démon je le répète, peut s'en réjouir et peu à peu il rend l'âme insensible à ces petites choses. Je vous déclare donc, mes filles, que si le démon en arrive là, il n'aura pas fait peu de chose; ma crainte est qu'il n'aille plus loin encore. Aussi, pour l'amour de Dieu, veillez très attentivement sur vous-mêmes. Nous devons lutter ici-bas. Au milieu de tant d'ennemis qui nous entourent, nous ne pouvons pas rester les bras croisés; il faut toujours veiller et examiner comment nous allons à l'intérieur et à l'extérieur. Voilà pourquoi je vous dis que malgré certaines faveurs que le Seigneur pourra vous accorder au temps de l'oraison, et les grâces dont nous parlerons plus loin, vous ne manquerez pas de rencontrer, au sortir de là mille petits obstacles et petites occasions. Ainsi par exemple, on manque à un point par négligence; on n'en fait pas bien un autre; on est dans des troubles intérieurs, ou dans des tentations. Je ne dis pas que cela arrivera toujours, ou très souvent, mais c'est une grande grâce que le Seigneur nous accorde

alors : car toutes ces épreuves font faire à l'âme des progrès. Il ne nous est pas possible d'ailleurs d'être ici-bas des anges; ce n'est point notre nature.

Aussi je ne me trouble pas quand je vois une âme aux prises à des tentations très violentes. Car si elle a l'amour et la crainte de Dieu, elle en sortira avec de grands profits, j'en ai la ferme conviction. Mais si je vois des âmes toujours paisibles et sans guerre aucune, comme j'en ai rencontré quelques-unes, je tremble toujours et je ne puis me rassurer sur leur état, alors même qu'elles n'offensent point Notre-Seigneur. Aussi je les éprouve et je les tente moi-même, si je le puis, dès lors que le démon ne le fait pas. Il faut qu'elles voient ce qu'elles sont. J'en ai vu peu d'exemples. Il est possible néanmoins qu'une âme élevée à une haute contemplation soit dans un contentement intérieur ordinaire, car les voies de Dieu sont diverses. Mais, à mon avis, ces âmes ne se comprennent pas; après les avoir examinées, je vois bien qu'elles ont parfois leurs petites guerres, quoique ce soit rare.

Pour moi, je ne porte nulle envie à ces âmes. J'y ai réfléchi avec soin, et je vois que celles qui soutiennent la guerre dont j'ai parlé, font beaucoup plus de progrès dans toutes ces choses de perfection que nous pouvons comprendre, sans posséder pourtant une aussi haute oraison que les autres.

Je ne parle pas de ces âmes qui sont déjà très avancées et très mortifiées; elles ont passé de longues années dans cette guerre, et comme elles sont mortes au monde, Notre-Seigneur leur donne ordinairement la paix; mais cela ne les empêche pas de sentir vivement les fautes qu'elles commettent et d'en éprouver une peine profonde.

Ainsi donc, mes filles, le Seigneur conduit les âmes par beaucoup de voies; mais tremblez si, comme je l'ai dit, vous ne regrettez pas les fautes que vous com-

mettez, car il est évident qu'après le péché, même véniel, vous devez être pénétrées de douleur jusqu'au plus intime, et, grâce à Dieu, je crois et je vois que ce sont là vos sentiments à l'heure actuelle.

Remarquez bien une chose et souvenez-vous-en par amour pour moi. Une personne vivante, ne sent-elle pas la moindre piqûre d'une aiguille, ou d'une épine si petite qu'elle soit? Or, si l'âme n'est pas morte, et si l'amour de Dieu est vif en elle, n'est-ce pas une grande faveur que le Seigneur lui accorde, de ressentir la plus petite défaillance qui est en opposition avec notre profession et nos obligations? Oh oui, sa Majesté se prépare un lit de roses et de fleurs dans cette âme, quand il lui inspire cette délicatesse, et il est impossible qu'il ne vienne pas prendre ses délices avec elle, alors même qu'il tarderait un peu.

O mon Dieu! que faisons-nous, nous, personnes religieuses, dans nos monastères? Pourquoi avons-nous quitté le monde? Que sommes-nous venues faire ici? Que pouvons-nous faire de mieux que de préparer dans nos âmes une demeure pour notre Époux, et d'arriver enfin au jour où nous puissions lui dire qu'il nous donne *un baiser de sa bouche?*

Bienheureuse l'âme qui lui fera cette demande, et qui, lorsque le Seigneur viendra, n'aura pas sa lampe éteinte, ou lorsqu'elle se sera fatiguée à l'appeler, ne sera pas obligée de s'en retourner! O mes filles, combien notre vocation est élevée! Et qui donc pourrait nous empêcher d'adresser cette parole à notre Époux, puisque nous l'avons choisi pour tel, quand nous avons fait profession! Il n'y a que nous-mêmes à pouvoir y mettre obstacle.

Que les âmes qui seraient scrupuleuses me comprennent bien. Je ne parle pas d'une faute qui se commet en passant, ni de ces fautes que nous ne pouvons pas toujours connaître ni même regretter.

Je m'adresse aux âmes qui commettent ces fautes très ordinairement sans en faire cas, ni y attacher d'importance, qui n'en éprouvent point de remords et ne font aucun effort pour s'en corriger. Je le répète, c'est là une paix dangereuse; veillez à vous en préserver.

Mais que dirai-je des âmes qui vivent en paix quoiqu'elles soient très relâchées dans l'accomplissement de leur règle! Ah! plaise à Dieu qu'il n'y en ait aucune! Le démon doit procurer cette paix de bien des manières, Dieu le permettant ainsi à cause de nos péchés. Comme je n'ai pas à traiter ce sujet, je ne veux pas en dire davantage.

Arrivons à l'amitié et à la paix que le Seigneur commence à nous montrer dans l'oraison. J'en dirai ce que sa Majesté daignera m'en faire connaître. Il m'a paru bon toutefois de vous dire quelques mots de la paix que donne le monde et de celle que nous donne notre propre sensualité. Vous pourriez trouver ce sujet traité dans un grand nombre de livres, beaucoup mieux que je ne le ferai; néanmoins comme vous êtes pauvres, vous n'auriez peut-être pas le moyen de vous procurer ces livres, et peut-être que personne ne vous en fera l'aumône, tandis que cet écrit restera ici et vous y trouverez tout ce que ces livres enseignent.

On pourrait se faire illusion sur plusieurs sortes de paix que donne le monde. De celles que je vais signaler, vous déduirez les autres. Serait-ce avec des richesses qu'on se les procure? Quand on ne manque de rien, qu'on a beaucoup d'argent dans le coffre, et qu'on évite les péchés graves, il semble que tout est fait. On se réjouit d'avoir de la fortune; on fait l'aumône de temps en temps; on ne considère pas que ces biens ne nous appartiennent pas, que Dieu ne nous les a donnés que comme à ses intendants, pour les distribuer aux pauvres; or, il faudra lui rendre un compte exact de tout le temps qu'on les aura gardés inutilement dans

le coffre, sans en faire profiter les pauvres qui pouvaient souffrir. Ces réflexions n'ont pas d'autre but que de nous stimuler à conjurer le Seigneur d'éclairer ces personnes, afin qu'elles sortent de leur rêverie et ne soient pas châtiées comme le riche avare. Elles vous serviront aussi à louer sa Majesté qui vous a voulues pauvres, et à reconnaître que c'est là un grand bienfait de sa part.

O mes filles, quelle paix profonde que de n'avoir point toutes ces charges, même pour se reposer ici-bas ! mais vous ne sauriez concevoir la joie que cette pauvreté nous réserve pour le dernier dè nos jours. Les riches sont des esclaves ; vous, vous êtes les maîtresses, vous allez le comprendre par un exemple. Quel est celui qui a le plus de repos, du gentilhomme à qui l'on sert à table tout ce qu'il faut pour la nourriture, et à qui l'on apporte tout ce qui doit le vêtir, ou de son majordome qui est tenu de lui rendre compte même d'un maradévis? Celui-là dépense sans mesure car il s'agit de ses biens personnels ; quant au pauvre majordome, c'est lui qui a toute la peine, et plus il y a de biens, plus il doit être sur ses gardes. Il doit être attentif lorsqu'il s'agit de présenter les comptes, surtout quand les comptes embrassent plusieurs années ; s'il est un peu distrait, l'écart est considérable ; je ne sais comment il peut vivre en paix.

Ne passez pas plus loin, mes filles, sans louer beaucoup Notre-Seigneur, et sans faire toujours des progrès dans ce genre de vie, que vous menez maintenant, qui consiste à ne rien posséder en particulier. Nous allons, sans nous préoccuper, prendre la nourriture que le Seigneur nous envoie, et de même que sa Majesté a soin de ne nous laisser manquer de rien, de même nous n'avons aucun compte à rendre de ce qui nous reste. D'ailleurs, il veille à ce que ce qui reste ne soit pas une chose qui nous oblige à en faire la répartition.

Ce qui est nécessaire, mes filles, c'est de nous contenter de peu. Nous ne devons pas avoir les soucis de ceux qui ont à rendre un compte exact de leurs biens, comme le devra tout riche quel qu'il soit. Sans doute il n'a pas à en rendre compte ici-bas; ce sont ses majordomes qui ont cette obligation, mais quel compte rigoureux n'aura-t-il pas à rendre un jour! Ah! s'il le comprenait, il ne prendrait pas sa nourriture avec tant de paix, et il ne dissiperait pas ses biens en choses inutiles et vaines. Aussi, mes filles, ayez toujours soin de vivre dans la plus grande pauvreté qu'il vous sera possible, qu'il s'agisse du vêtement, ou de la nourriture. Sans cela, vous seriez dans l'illusion; Dieu ne vous donnerait rien et vous n'auriez point la paix. Veillez toujours à servir si bien sa Majesté que vous ne mangiez pas le bien des pauvres, sans avoir travaillé à la glorifier. Sans doute il est difficile de mériter par nos œuvres le calme et le repos qu'elle nous procure quand elle nous dispense d'avoir à rendre compte des richesses. Je sais que vous comprenez ces vérités; mais il faut de temps en temps en rendre à sa Majesté de particulières actions de grâces.

Quant à la paix que donne le monde en distribuant ses honneurs, je n'ai rien à vous en dire; les pauvres ne sont jamais très honorés. Mais le monde peut vous causer de très graves préjudices, par ses louanges, si vous n'y prenez garde. Une fois qu'il a commencé, il ne s'arrête pas à vous abaisser ensuite davantage, comme cela a lieu ordinairement. Il vous dit que vous êtes des saintes, et il emploie des termes si exagérés qu'on dirait vraiment que c'est le démon qui les dicte; et il en doit être ainsi parfois. Si on les disait en votre absence, passe! mais, en votre présence! Quel but poursuit-il, en effet, si ce n'est celui de vous nuire, dans le cas où vous ne seriez pas sur vos gardes? Pour l'amour de Dieu, je vous conjure de ne jamais accueillir

pacifiquement ces paroles; elles pourraient peu à peu vous porter préjudice. Vous vous imagineriez qu'on dit vrai. Vous seriez tentées de croire que tout est fini et que vous avez assez travaillé. Pour vous, ne laissez jamais passer une seule de ces paroles sans vous mortifier intérieurement; vous y arriverez facilement, si vous en prenez l'habitude. Rappelez-vous comment le monde a traité le Christ Notre-Seigneur, quand il l'avait tant exalté le jour des Rameaux. Considérez l'estime qu'on avait pour Jean-Baptiste puisqu'on voulait le faire passer pour le Messie; et voyez pour quel motif et avec quelle cruauté on lui trancha la tête. Le monde ne loue jamais que pour rabaisser, quand ceux qu'il loue sont les enfants de Dieu. Je sais par une longue expérience ce que je dis. Je m'affligeais beaucoup autrefois en voyant tant d'aveuglement dans ces louanges; aujourd'hui j'en ris, comme je le ferais du langage d'un insensé. Supposé que les louanges que l'on vous adresse soient vraies sur quelque point, ne vous en attribuez nullement le mérite; pensez à vos péchés et travaillez à acquérir une perfection plus haute Réveillez en vous la crainte, pour que votre âme ne s'endorme pas dans le baiser de cette paix si funeste que donne le monde. Croyez que c'est là la paix de Judas. Peut-être que plusieurs ne vous adresseront pas des louanges dans ce but, mais le démon est attentif pour emporter son butin si vous ne vous défendez. Croyez bien qu'il faut ici avoir l'épée à la main et veiller. Il vous semblera peut-être qu'on ne vous cause aucun préjudice; mais ne vous y fiez pas. Rappelez-vous tous ceux qui, après être montés très haut, sont tombés dans les abîmes. Il n'y a pas de sécurité pour nous ici-bas. Aussi, mes sœurs, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, luttez toujours intérieurement contre ces louanges. Par là vous grandirez dans l'humilité, tandis que le monde ainsi que le démon qui ne

cesse de vous épier, demeureront tout confus.

Quant à la paix qui vient de la chair et au dommage qui peut en résulter, j'aurais beaucoup à dire. Mais, comme je l'ai annoncé, je ne toucherai que quelques points, et cela vous suffira pour deviner le reste. La chair est très amie de ses aises, vous le savez, et il y a un grand danger à faire la paix avec elle. Oh! si nous le comprenions bien! J'y pense souvent et je ne puis encore comprendre comment il y a tant de calme et de paix chez les personnes qui vivent au milieu des jouissances. Est-ce que par hasard le corps adorable de Celui qui est notre modèle et notre guide méritait moins d'attentions que le nôtre? Qu'avait-il donc fait pour endurer tant de tourments? Est-ce que nous avons lu que les saints qui sont déjà certainement au ciel, nous le savons, aient mené une vie facile? D'où vient donc qu'on mène une vie si douce? Qui nous a dit que cette vie était bonne? Pourquoi donc certaines personnes passent-elles si tranquillement les jours à bien manger et dormir, à s'amuser et se divertir autant qu'elles le peuvent? J'avoue que je n'en reviens pas. Il semblerait à les voir qu'il n'y a pas un autre monde, et que cette façon d'agir est celle où il y a le moins à le redouter. O mes filles, si vous saviez quel grand mal il y a là! Le corps se fortifie, tandis que l'âme se débilite. Si nous pouvions la voir, il nous semblerait qu'elle va expirer.

Vous verrez dans beaucoup de livres les grands maux qui résultent de cette paix. Si encore on comprenait que cette paix est funeste, il y aurait quelque espoir de retour. Mais je crains bien qu'on n'y songe même pas. Et comme cette disposition est si générale, je ne m'en étonne pas.

Je vous dis donc que, malgré cette paix où se trouve la chair, il faut lutter de bien des manières, si l'on veut se sauver. Il serait mieux de se connaître et

de s'adonner peu à peu à la pénitence que d'attendre qu'elle soit imposée tout d'un coup.

Je vous ai entretenues de ce point, mes filles, afin que vous rendiez les plus vives actions de grâces à Dieu, qui vous a placées en un lieu où votre chair ne pourra, malgré ses efforts, trouver le moindre repos sur ce point. Toutefois elle pourrait vous causer insensiblement quelque préjudice, sous prétexte de maladie, et vous devez y veiller avec beaucoup de soin. La discipline vous fait mal aujourd'hui. Mais peut-être que d'ici à huit jours il n'en sera plus de même. Une autre fois vous souffrez de ne pas porter du linge, mais pour une nécessité passagère n'allez pas en porter toujours. Vous ne pouvez manger le poisson, mais peu à peu votre estomac s'y fera et n'en sera pas dérangé. Il vous semblera que vous êtes très fatiguées, mais je sais par expérience toutes ces choses et beaucoup d'autres encore. Or on ne comprend pas combien il est important d'agir ainsi, alors même que la nécessité de ces choses ne serait pas très grande. Ce que je veux dire, c'est que nous ne devons pas nous reposer dans les dispenses mais essayer quelquefois nos forces. Je sais combien la chair est trompeuse, et il est nécessaire de la bien connaître. Que le Seigneur, dans sa bonté, daigne nous éclairer en tout ! C'est une grande chose que d'agir avec prudence, et de se fier non à soi-même mais aux supérieurs.

Je reviens donc à mon sujet. Puisque l'Épouse indique la paix qu'elle demande par ces mots : *qu'il me baise d'un baiser de sa bouche,* il est clair que le Seigneur a d'autres manières de nous donner la paix et de nous montrer son amitié. Je vais maintenant vous en indiquer quelques-unes, et vous verrez combien cette demande est élevée, et quelle différence il y a entre les diverses sortes de paix.

O grand Dieu, ô Seigneur de nos âmes ! quel abîme

que votre sagesse ! L'Épouse pourrait bien dire seulement : *qu'il me baise*, et ainsi sa demande, paraît-il, serait formulée en moins de mots. Pourquoi donc ajoute-t-elle : *d'un baiser de sa bouche*? A coup sûr, il n'y a pas une parole de trop. Le pourquoi, je ne le comprends pas; mais j'en dirai cependant quelque chose. Peu importe que cela ne convienne pas à mon sujet, si, comme je l'ai dit, nous pouvons en tirer profit. Ainsi donc notre Roi a plusieurs manières de donner sa paix et de montrer son amitié aux âmes. Nous le voyons chaque jour, soit dans l'oraison, soit en dehors de l'oraison, tandis que nous, nous n'avons avec sa Majesté qu'une paix de cérémonie, comme on dit. Veuillez considérer, mes filles, en quoi consiste la disposition nécessaire pour pouvoir faire la même demande que l'Épouse si le Seigneur vous approche de lui; sinon ne perdez pas courage, car quel que soit le degré d'amitié où vous soyez parvenues avec Dieu, vous serez toujours très riches, pourvu qu'il n'y ait pas de votre faute.

Mais il est triste et lamentable que par notre faute nous n'arrivions pas à une amitié si excellente avec Dieu et que nous nous contentions d'une amitié faible.

O mon Dieu, nous ne pourrions donc pas nous rappeler que votre récompense est grande, éternelle, et que même dès ici-bas vous nous l'accordez, si nous parvenons à une amitié intime avec vous ! Mais qu'ils sont nombreux ceux qui s'arrêtent au pied de la montagne, et qui pourraient arriver à son sommet ! Dans d'autres petits conseils que j'ai écrits pour vous, je vous ai déjà exprimé souvent cette pensée[1]; mais je la répète de nouveau, et je vous supplie d'avoir toujours des pensées généreuses, car c'est par là que le Seigneur

1. Chemin, chap. 4, 15, 20, 21, 23, 28.

vous donnera grâce pour que vos œuvres le soient aussi ; et croyez que c'est là un point important.

Il y a des personnes qui, après avoir obtenu l'amitié du Seigneur par une bonne confession de leurs péchés et un sincère repentir, ne passent pas deux jours sans retomber de nouveau dans ces mêmes fautes. Ce n'est point là, à coup sûr, l'amitié que demande l'Épouse. Pour vous, mes filles, faites des efforts pour ne pas aller toujours déclarer la même faute au confesseur. J'avoue que nous ne pouvons pas en être exemptes; mais au moins qu'il y ait du changement, sans quoi, ces fautes pousseraient des racines qu'il serait très difficile d'arracher; et ces racines pourraient en faire naître beaucoup d'autres. Voilà une plante ou un arbrisseau que vous plantez; si vous avez soin de les arroser chaque jour, ils grandiront si bien que, pour les arracher, il faudra employer la pelle et la pioche. C'est ainsi, je crois, que nous faisons, quand nous commettons chaque jour la même faute, si petite qu'elle soit, et que nous n'avons pas soin de nous en corriger. Mais si on la commet une fois ou même dix fois, et qu'on l'arrache aussitôt, on en viendra facilement à bout. Vous devez toutefois demander cette grâce au Seigneur dans l'oraison; car de nous-mêmes nous pouvons peu de chose; nous sommes plus capables d'augmenter le nombre de nos fautes que de les diminuer. N'oubliez pas qu'à ce jugement redoutable qui suivra l'heure de la mort, nous ne regarderons pas la question comme de minime importance, nous surtout que le juge a choisies ici-bas pour épouses. Oh! qu'elle est grande cette dignité! comme elle doit nous stimuler et nous faire marcher dans la ferveur, afin de contenter ce Seigneur, ce Roi de nos âmes!

Mais comme les personnes dont j'ai parlé paient mal son amitié, puisqu'elles redeviennent si promptement ses mortels ennemis! Sans doute la miséricorde

de Dieu est grande, et quel ami plus patient pourrions-nous trouver? Si pareille chose arrivait une seule fois entre deux amis, ils ne pourraient plus l'oublier et ils ne renoueraient jamais cette amitié étroite qui les unissait précédemment. Mais que de fois les personnes dont je parle ne manquent-elles pas de cette manière à l'amitié de Notre-Seigneur? et pendant combien d'années lui, de son côté, ne nous attend-il pas? Soyez béni, ô Seigneur mon Dieu, de ce que vous nous supportez avec une si tendre compassion. On dirait que vous oubliez votre grandeur, pour ne point châtier, comme il serait juste, une trahison aussi perfide que celle-là. Cet état cependant me paraît dangereux. Car bien que la miséricorde de Dieu soit telle que nous la constatons, nous voyons souvent aussi que beaucoup de ces personnes dont nous parlons meurent sans confession. Que sa Majesté daigne user de son pouvoir, mes filles, pour nous préserver d'un état si dangereux!

Il y a une autre sorte d'amitié qui est au-dessus de celle dont nous nous occupons. C'est celle des personnes qui veillent à ne pas offenser Dieu mortellement. C'est déjà un grand progrès que d'en être arrivé là, vu l'état du monde. Mais ces personnes, tout en se gardant de tomber dans le péché mortel, ne manquent pas, si je ne me trompe, d'y tomber de temps en temps. C'est qu'elles ne font aucun cas des péchés véniels, bien qu'elles en commettent un grand nombre tous les jours; aussi sont-elle bien près des péchés mortels. Elles vous disent : Comment! vous faites cas de ceci? J'en ai entendu beaucoup qui ajoutaient : Mais pour effacer ces fautes, il suffit d'un peu d'eau bénite et des remèdes que possède notre Mère la sainte Église! N'est-ce pas là une conduite déplorable? Aussi, mes filles, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, veillez bien à ne jamais vous laisser aller au péché véniel, si petit qu'il soit, avec la pensée que vous avez ce remède,

car le bien ne doit pas être une occasion de faire le mal. Mais s'il vous est arrivé de commettre une faute, oui, alors je comprends que vous vous souveniez de ce remède et que vous l'employiez aussitôt.

C'est un point fort important d'avoir la conscience si pure qu'aucun obstacle ne vous empêche de solliciter de Notre-Seigneur cette amitié parfaite que lui demande l'Épouse. Au moins, cette amitié n'est pas celle dont nous venons de parler. Car celle-là est bien suspecte pour plusieurs motifs. Elle recherche sa propre satisfaction et se trouve sur la voie d'une grande tiédeur; elle ne sait plus distinguer si elle commet un péché véniel ou un péché mortel. Dieu nous préserve de cette amitié! Il semble à ces personnes qu'elles ne tombent pas dans de grands péchés comme d'autres; mais ce n'est pas là un état de parfaite humilité que de juger les autres très coupables. Ces pécheurs, en effet, sont peut-être bien meilleurs qu'elles, parce qu'ils pleurent leurs péchés, qu'ils les regrettent sincèrement, qu'ils ont un plus ferme propos de s'en corriger, et qu'ainsi ils arriveront à ne plus offenser Dieu ni en de petites choses ni en de grandes. Quant à ces personnes dont je parle, comme il leur semble qu'elles ne commettent aucune des fautes de ce genre, elles se donnent du large pour leurs plaisirs et, en général, elles s'acquitteront mal de leurs prières vocales, car elles n'y regardent pas de si près.

Il y a une autre sorte d'amitié et de paix que Notre-Seigneur commence à donner à quelques personnes qui voudraient résolument ne l'offenser en rien. Ces personnes, il est vrai, ne se tiennent pas suffisamment à l'abri des occasions dangereuses. Elles ont leurs moments fixés pour l'oraison, et Notre-Seigneur leur donne des sentiments de tendresse et des larmes. Elles voudraient, sans se priver des joies de cette vie, mener une existence vertueuse et bien réglée, car il leur semble

que cet état est bon pour être tranquilles ici-bas.

Comme la vie est sujette à une foule de changements, ce sera beaucoup si ces personnes persévèrent dans la vertu. Comme elles ne s'éloignent pas des contentements et des joies de ce monde, elles ne tarderont pas à se ralentir dans le chemin du Seigneur; car il y a des ennemis redoutables pour nous en disputer le passage.

Ce n'est point là, mes filles, l'amitié que demande l'Épouse. Ce n'est point là, non plus, celle que vous devez demander. Tenez-vous toujours à l'écart de toute occasion dangereuse, quelque petite qu'elle soit, si vous voulez que votre âme grandisse et vive en sécurité. Je ne sais pourquoi je vous tiens ce langage. C'est, sans doute, afin que vous compreniez bien les dangers qu'il y a à ne pas s'écarter généreusement de toutes les choses du monde. Par là nous éviterions bien des fautes et bien des peines.

Les voies par lesquelles Notre-Seigneur commence à montrer son amitié aux âmes sont si nombreuses, que je n'en finirais pas, ce me semble, si je voulais raconter toutes celles que j'ai entendues. Et cependant je ne suis qu'une femme. Que ne pourraient pas dire les confesseurs et ceux qui s'occupent plus spécialement des âmes! J'avoue que quelques-unes de ces âmes me donnent de l'inquiétude, car il ne leur manque rien, ce semble, pour être des amies de Dieu. Je vous parlerai en particulier de l'une d'elles avec laquelle j'ai eu, il y a peu de temps, des rapports très intimes. Elle aimait à communier très souvent. Elle ne disait jamais de mal de personne. Elle avait beaucoup de dévotion dans l'oraison; elle gardait toujours la solitude, car elle possédait une maison à elle, elle était si douce de caractère que rien de ce qu'on pouvait lui dire ne la mettait en colère, ce qui était une assez grande perfection. Elle ne prononçait jamais une parole répréhensible. Cette femme ne s'était point mariée, et elle n'était

plus en âge de contracter une alliance. Elle avait passé par beaucoup d'épreuves sans jamais perdre cette paix. Voyant en elle tant de qualités, je crus y voir les marques d'une âme très avancée et de grande oraison. J'en faisais beaucoup de cas au début ; car je ne remarquais en elle aucune offense de Dieu et je croyais qu'elle l'évitait. Je fis sa connaissance et alors je commençai à m'apercevoir que tout en elle était en paix, tant qu'on ne touchait pas à son intérêt ; car sur ce point, sa conscience n'était plus si délicate, mais bien large au contraire. Je compris que, malgré la patience avec laquelle elle supportait tout ce qu'on lui disait, elle tenait si fort au point d'honneur qu'elle n'aurait pas voulu par sa faute perdre tant soit peu de son honneur et de sa réputation. Elle était tellement pénétrée de ce misérable sentiment et si curieuse d'entendre et de savoir ceci ou cela, que je me demandais avec étonnement comment elle pouvait demeurer une seule heure dans la solitude. Elle était aussi très amie de ses aises. Tout cela elle le faisait et dorait si bien qu'elle l'exemptait de toute faute. Et d'après les raisons qu'elles donnait sur certaines choses, je lui aurais, ce me semble, fait injure d'en juger autrement ; car pour d'autres choses il était bien notoire qu'il y avait péché. Mais peut-être elle ne se connaissait pas bien. Pour moi, j'étais stupéfaite, quand presque tout le monde la regardait comme une sainte. Car je vis que toutes les persécutions qu'elle disait avoir endurées, avaient dû lui venir de quelque faute de sa part. Aussi je n'ai plus porté envie ni à sa manière de vivre, ni à sa sainteté. Cette âme, ainsi que deux autres que j'ai vues en ma vie, et dont le souvenir se présente à moi en ce moment, saintes aussi à leurs propres yeux, m'ont inspiré, quand j'ai traité avec elles, plus de frayeur que toutes les pécheresses que j'ai rencontrées depuis. Aussi je supplie davantage le Seigneur de vous donner sa lumière. Remerciez-le beaucoup,

mes filles, de vous avoir amenées dans un monastère, où le démon, quelque effort qu'il fasse, ne pourra vous tromper aussi facilement que celles qui demeurent dans leurs maisons. Il y a en effet des âmes auxquelles rien ne semble manquer pour voler jusqu'au ciel, parce qu'elles suivent en tout la perfection, mais à leur manière. Et il n'y a personne qui les connaisse à fond. Dans les monastères, au contraire, je n'ai jamais vu qu'on ne les comprît pas, parce qu'elles ne doivent pas faire ce qu'elles veulent, mais ce qu'on leur commande. Les âmes qui vivent dans le monde, voudraient-elles bien sincèrement se connaître parce qu'elles désirent plaire à Dieu, qu'elles ne le pourraient pas. Car enfin dans tout ce qu'elles font, elles suivent leur propre volonté. Et si parfois la contradiction les éprouve, elles ne s'exercent pas cependant à la mortification comme dans un monastère. Je ne parle pas de certaines personnes auxquelles Notre-Seigneur a accordé pendant de longues années ses lumières. Celles-là savent trouver un directeur qui les connaisse, et elles lui obéissent, car une humilité profonde porte les âmes, si savantes qu'elles soient, à se défier de leurs propres lumières.

Il y en a d'autres qui ont tout abandonné pour Dieu. Elles n'ont ni demeure, ni bien, elles ne goûtent aucun plaisir, elles mènent même une vie pénitente, et ne se soucient point des choses de ce monde, car le Seigneur leur a montré la vanité de tout ce qu'il y a ici-bas. Et cependant elles tiennent beaucoup à l'honneur; elles voudraient ne rien faire qui ne fût pas aussi bien accepté des hommes que de Dieu. Aussi quelle discrétion et quelle prudence! Ces deux tendances ne peuvent jamais que s'accorder très mal entre elles. Et le pire, c'est que, sans que ces âmes comprennent leur imperfection, c'est presque toujours le parti du monde qui l'emporte sur celui de Dieu. Ces âmes, en général, sont désolées de la moindre des choses qu'on

dit à leur désavantage ; au lieu d'embrasser la croix, elles la traînent ; aussi la croix les blesse, les fatigue et les met en pièces ; quand, au contraire, la croix est aimée, elle est suave à celui qui la porte, cela est certain.

Ce n'est donc point là, non plus, l'amitié que demande l'Épouse. Aussi, mes filles, veillez bien, dès lors que vous avez fait les premiers sacrifices dont j'ai parlé, à ne pas omettre les suivants par votre faute. Est-ce que toutes les satisfactions du monde ne sont pas un fardeau pour nous ? Si vous avez fait ce qu'il y a de plus considérable, si vous avez laissé le monde, ses fêtes, ses joies, ses richesses, biens qui, tout trompeurs qu'ils soient, causent en définitive du plaisir, que craignez-vous ? Considérez bien que vous ne comprenez pas cette vérité. Pour vous délivrer d'un ennui que le monde pourrait vous occasionner par une parole, vous vous chargez de mille soucis et obligations. Et elles sont si nombreuses, ces obligations, si nous voulons plaire aux yeux de ce monde, qu'il m'est impossible de m'attarder à les énumérer, d'ailleurs je n'y arriverais pas.

Il y a d'autres âmes dont je veux vous parler, et je termine. Si vous les étudiez de près, vous découvrirez en elles beaucoup de signes qui vous indiqueront qu'elles commencent à faire des progrès, et cependant elles s'arrêtent en chemin. Il y a, je le répète, d'autres âmes qui font peu de cas, elles aussi, des appréciations du monde et de l'honneur, mais elles ne sont pas exercées ni dans la mortification, ni dans l'abnégation de leur propre volonté. Aussi on dirait que la crainte ne les quitte pas. Vous les voyez disposées à tout souffrir ; et avec cela il leur semble n'avoir plus rien à faire ; mais se présente-t-il des affaires importantes concernant la gloire de Dieu, le sentiment de leur gloire personnelle se réveille et elles ne le comprennent pas. Elles s'imaginent qu'elles n'ont plus la crainte du monde mais celle de

Dieu seul. Elles redoutent cependant ce qui peut arriver, et craignent qu'un acte de vertu ne soit le principe d'un grand mal. On dirait que le démon les enseigne, et, s'il est nécessaire, elles prophétisent mille ans à l'avance les maux à venir. Ce ne sont pas ces âmes qui imiteront saint Pierre se jetant à la mer, ou tant d'autres saints. Elles veulent bien ramener des âmes à Dieu, mais en gardant leur repos, et non en s'exposant au danger. Leur foi n'agit pas beaucoup sur leurs propres déterminations.

Voici une chose que j'ai remarquée. On voit peu de personnes, non pas dans la religion, mais dans le monde, qui attendent de Dieu leur subsistance. Je n'en connais que deux qui aient cette confiance. Car, dans la religion, on sait que le nécessaire ne manquera pas, et encore je crois que les âmes qui y entrent uniquement pour servir Dieu n'auront même pas ce souci.

Combien y en a-t-il cependant, mes filles, qui n'auraient point abandonné leurs biens, sans cette sécurité dont je parle! Mais, comme dans plusieurs endroits[1] où je vous ai donné des avis, j'ai beaucoup parlé de ces âmes pusillanimes et indiqué le tort qu'elles se font, comme je vous ai montré, en outre, le grand bien qu'il y a pour nous à avoir de grands désirs, alors même que nos œuvres ne peuvent l'être, je n'en dis pas davantage maintenant sur ces âmes, bien que je ne me lasserais jamais d'en parler.

Puisque le Seigneur les élève à un état si sublime, qu'elles le servent donc d'une manière conforme à cet état, et qu'elles n'aillent pas s'ensevelir dans un coin. Car bien qu'on soit en religion et qu'on ne puisse travailler au salut du prochain, comme nous autres religieuses en particulier, il faut, au moins, concevoir de

1. *Chemin*, chap. 2, 4, 34, 38.

grandes déterminations et avoir les plus vifs désirs du salut des âmes. Avec cela notre oraison sera puissante; et peut-être que le Seigneur daignera nous rendre utiles au prochain pendant notre vie, et même après notre mort, comme il le fait maintenant pour le saint frère Diégo[1]. Ce n'était qu'un simple frère convers, il n'avait d'autre office que celui de servir les autres. Et après tant d'années écoulées depuis sa mort, le Seigneur ressuscite sa mémoire pour nous servir d'exemple. Louange en soit rendue à la divine Majesté!

Si donc, mes filles, le Seigneur vous a élevées à cet état, il vous manque peu de chose pour obtenir cette paix et cette amitié que demande l'Épouse. Ne cessez jamais de la demander par vos larmes et par vos désirs. Faites tout ce qui dépendra de vous pour l'obtenir. Car il est clair qu'on ne possède pas encore dans cet état la paix et l'amitié que demande l'Épouse. Mais le Seigneur nous accorde déjà une grande grâce en nous y élevant. Et pour arriver à cette paix il faut s'adonner généreusement à l'oraison, à la pénitence, à l'humilité et à la pratique de beaucoup d'autres vertus! Loué soit à jamais le Seigneur de qui découlent tous les dons! Ainsi soit-il!

1. Saint Diego naquit en Andalousie au commencement du XV^e siècle, et entra comme frère convers dans l'Ordre de Saint-François. Il se distingua par son humilité, son esprit d'oraison et son ardente charité pour le prochain. Il mourut en 1463 et fut canonisé en 1588.

CHAPITRE III

La véritable paix provient de l'oraison; l'Epouse l'appelle un baiser de la bouche de Dieu.

Qu'il me donne un baiser de sa bouche!

O sainte Épouse, arrivons à ce que vous demandez, c'est-à-dire à cette sainte paix qui fait que l'âme ne redoute pas de se mettre en guerre contre tous les mondains, tout en demeurant elle-même complètement rassurée et pacifique! Quel bonheur incomparable que celui d'obtenir cette faveur! Car l'âme s'unit alors d'une manière si étroite à la volonté de Dieu, qu'il n'y a pas de division entre Lui et elle. Il n'y a plus qu'une seule et même volonté, manifestée non par des paroles ou par des désirs seulement, mais par des œuvres. Aussi, dès qu'elle comprend qu'elle sert mieux son Époux en quelque chose, elle éprouve un tel amour pour lui, elle brûle d'un si grand désir de le contenter, qu'elle n'écoute point les raisons que l'entendement lui fournit pour l'en détourner ni les craintes qu'il lui suggère; elle laisse seulement agir la foi sans considérer ni son intérêt ni son repos; car elle a enfin fini de comprendre que c'est là qu'elle trouvera tout bien.

Il vous semblera, mes filles, que cette conduite n'est pas raisonnable, car c'est une chose si louable que d'âgir avec discrétion! Mais considérez, je vous prie, ce point. Vous reconnaissez que le Seigneur d'après ce qu'il vous semble (car vous ne pourrez en avoir la certitude), a exaucé votre demande de *vous donner un baiser de sa bouche,* vous le comprenez par les effets;

alors vous ne devez plus vous arrêter à rien, mais vous oublier vous-mêmes pour contenter un si doux Époux.

Sa Majesté se fait connaître à ceux qui jouissent de cette faveur, par beaucoup de signes. L'un d'eux, c'est de mépriser toutes les choses de la terre et de ne les estimer que le peu qu'elles valent; de ne rechercher aucun des biens d'ici-bas, puisqu'on en a déjà compris la vanité; de ne se réjouir qu'avec ceux qui aiment le Seigneur; d'avoir la vie en dégoût; de n'accorder aux richesses que l'estime qu'elles méritent, et autres choses semblables. Voilà ce que leur enseigne Celui qui les a élevés à cet état. Dès qu'une âme y est parvenue, elle n'a plus rien à craindre, si ce n'est de n'avoir plus à mériter que Dieu daigne se servir d'elle, en lui donnant des épreuves et des occasions de pouvoir travailler à sa gloire quoi qu'il doive lui en coûter. Ici donc, comme je l'ai dit, l'amour et la foi agissent, et l'âme ne veut plus mettre à profit ce que lui enseigne l'entendement, car cette union qu'il y a entre l'Époux et l'Épouse lui a enseigné d'autres vérités que l'entendement ne peut saisir; voilà pourquoi elle le tient sous les pieds.

Voici une comparaison qui nous le fera comprendre. Un homme est captif au pays des Maures. Cet homme a un père pauvre ou un ami dévoué; si ce dernier ne le rachète pas, nul espoir pour lui de se sauver; mais pour le racheter, l'avoir de cet ami est insuffisant; il faut qu'il aille lui-même servir à la place du captif. Le grand amour qu'il lui porte exige qu'il sacrifie sa propre liberté pour lui. Mais aussitôt la discrétion arrive avec des raisons nombreuses. Elle dit qu'il a de plus grandes obligations envers lui-même; que peut-être il aura moins de force que l'autre; qu'on lui fera perdre la foi et qu'il n'est pas bien de s'exposer à ce danger, et beaucoup d'autres considérations de cette sorte.

O amour puissant de mon Dieu! comme il paraît

bien qu'il n'y a rien d'impossible à celui qui aime! Heureuse l'âme qui a pu obtenir cette paix de son Dieu! elle exerce son empire sur toutes les souffrances et sur tous les dangers du monde. Elle n'en redoute aucun, dès lors qu'il s'agit de servir un si bon Époux et Seigneur; et elle a raison; quant à ce parent, à cet ami dont nous avons parlé, il suit la raison humaine.

Vous avez déjà lu, mes filles, l'exemple d'un Saint qui ne s'est dévoué ni pour un fils ni pour un ami. Mais il devait être arrivé à ce bonheur incomparable que Notre-Seigneur donne avec cette paix. Aussi pour plaire à sa Majesté et imiter en quelque chose celui qui a tant fait pour nous, il s'en alla aux pays des Maures; il se constitua captif à la place du fils d'une veuve qui lui avait fait part de sa désolation. Vous avez lu quel fut le succès de son dévoûment, et avec quels avantages il s'en retourna[1].

Je m'imagine cependant que son entendement dut lui objecter d'autres raisons que celles dont j'ai parlé. Il était évêque; il allait quitter ses ouailles et peut-être avait-il encore d'autres inconvénients à redouter. Mais voici une pensée qui se présente maintenant à mon esprit. Elle me paraît bien à propos pour ceux qui de leur nature sont pusillanimes et craintifs, comme le sont en général les femmes. Bien que leur âme soit parvenue à cet état de paix, leur nature faible ne laisse pas de craindre. Il faut se tenir en garde contre cette faiblesse naturelle parce qu'elle pourrait nous faire perdre une belle couronne. Lorsque vous éprouvez ces sentiments de pusillanimité, recourez à la foi et à l'humilité : ne manquez pas d'agir avec cette assurance que Dieu peut tout. N'a-t-il pas donné à beaucoup de

1. Saint Paulin naquit à Bordeaux en 353. Après avoir renoncé à tous ses biens, il devint prêtre puis évêque de Nole. Les barbares, pleins d'admiration pour son acte héroïque, lui rendirent la liberté ainsi qu'aux captifs de son diocèse.

saintes toutes jeunes le courage d'affronter les plus grands tourments, qu'elles ont voulu en effet endurer par amour pour Lui ! C'est de cette détermination et de ce libre arbitre que l'âme veut le constituer maître, car il n'a pas besoin de nos efforts pour quoi que ce soit. Sa Majesté se plaît, au contraire, à faire resplendir ses œuvres dans la faiblesse de ses créatures, parce qu'alors Elle fait mieux éclater sa puissance et réalise mieux le désir qu'elle a de nous accorder ses faveurs. Aussi il vous faut mettre à profit les vertus que Dieu vous a données pour agir généreusement, et rejeter les raisons que vous fournissent votre entendement et votre faiblesse, ne pas donner l'occasion d'augmenter cette dernière en vous demandant si telle chose sera ou ne sera pas, si c'est oui ou non à cause de vos péchés que vous n'obtenez pas du Seigneur la même force que les autres. Ce n'est pas le moment de penser à vos péchés ; laissez-les de côté. Cette humilité n'est pas de mise ici ; elle se présente dans une mauvaise conjoncture. Si on vient à vous donner quelque chose qui vous honore, ou si le démon vous pousse vers une vie facile ou autres choses semblables, craignez que par vos péchés vous ne puissiez vous conduire avec rectitude. Mais lorsque vous aurez à souffrir quelque chose pour Notre-Seigneur ou pour le prochain, n'ayez aucune crainte de vos péchés. Vous pouvez apporter à accomplir une de ces actions une charité si grande qu'elle suffira à effacer tous vos péchés ; c'est là ce que le démon redoute et voilà pourquoi il vous rappelle à ce moment vos péchés à la mémoire. Soyez certaines que le Seigneur n'abandonne jamais les âmes qui l'aiment quand c'est pour Lui seul qu'elles s'exposent. Mais examinez bien si vous n'avez pas d'autres vues, comme celles d'un intérêt personnel, car je ne m'adresse qu'à celles qui veulent contenter le Seigneur dans la plus grande perfection possible.

Je connais actuellement, ou plutôt j'ai connu de nos jours quelqu'un, que vous avez vu vous-mêmes quand il vint me voir. Notre-Seigneur l'embrasait d'une charité si grande qu'il lui coûta beaucoup de larmes de ce qu'il ne pouvait aller se donner en échange d'un captif. Il appartenait à l'ordre des déchaussés du P. Pierre d'Alcantara. Il vint me parler de son dessein, et, après beaucoup d'instances, il obtint l'autorisation de son général. Il n'était plus qu'à quatre lieues d'Alger et il allait enfin réaliser ses vœux les plus chers, lorsque Dieu le rappela à lui[1]. Je ne doute pas que sa récompense ne soit grande. Et cependant combien de gens discrets qui lui disaient que c'était une folie ! Et il nous semble qu'il en est ainsi, à nous qui n'avons pas un amour aussi grand pour Notre-Seigneur. Mais quelle folie plus grande que d'achever le songe de notre vie avec tant de sagesse ! Ah ! plaise à Dieu que nous méritions d'entrer un jour au ciel, et surtout d'être du nombre de ceux qui sont parvenus si haut dans son amour !

Je vois bien qu'il faut un grand secours de Dieu pour accomplir de tels actes. Voilà pourquoi je vous conseille, mes filles, de demander toujours avec l'Épouse cette paix si intime, car alors vous dominerez toutes ces petites frayeurs du monde, et, tout en demeurant dans une tranquillité et dans une quiétude parfaite, vous le tiendrez en respect. N'est-il pas évident que si Dieu accorde à une âme une faveur si haute que celle de l'unir à lui par une amitié si étroite, c'est pour la rendre très riche de ses biens ? De telles faveurs ne viennent pas de nous, à coup sûr. Ce qui est en notre

1. Il s'agit du Vén. fr. Jean de Cordobilla. Il s'était embarqué a Gibraltar, lorsque, sur le point d'arriver à Alger, il fut pris d'une très forte fièvre, tandis que la tempête l'obligeait de retourner à Gibraltar. C'est là qu'il mourut le 28 octobre 1566.

pouvoir, c'est de demander et désirer que Dieu nous accorde cette grâce; et encore même pour cela nous faut-il son secours. Pour arriver plus haut, que peut bien faire un ver de terre comme nous? Car le péché nous a rendus si lâches et si misérables que nous mesurons toutes les vertus à la bassesse de notre nature. Quel remède y a-t-il donc, mes filles? Celui de demander comme l'Épouse : *Que le Seigneur nous donne un baiser de sa bouche!*

Si la fille d'un pauvre laboureur se mariait avec un roi et qu'elle en eût des enfants, est-ce que ces enfants ne seraient pas de sang royal? Eh bien, si Notre-Seigneur accorde à une âme cette faveur si haute de s'unir à elle sans qu'il n'y ait plus de division entre elle et lui, quels désirs, quels effets, quelles œuvres héroïques pourront naître de cette union, pourvu que l'âme n'y mette pas obstacle par sa faute!

Voilà pourquoi je vous le répète, mes filles, si le Seigneur daigne dans sa miséricorde vous fournir l'occasion d'accomplir par amour pour lui ces actes dont nous parlons, ne vous préoccupez pas d'avoir été pécheresses. Il faut que la foi domine alors votre misère. Mais ne vous étonnez pas si, sur le point de prendre votre détermination et même après, vous éprouvez de la crainte et de la faiblesse. N'en faites pas cas, à moins que ce ne soit pour vous tenir davantage sur vos gardes. Laissez la chair se plaindre, c'est son office. Considérez ce que dit notre bon Jésus dans la prière qu'il fit au jardin des Olives : *la chair est faible*; souvenez-vous de cette sueur si extraordinaire et si pénible dont il fut baigné. Or, si cette chair divine et immaculée est faible, au dire de sa Majesté, comment voulons-nous que la nôtre soit assez forte pour ne pas sentir ici-bas la persécution et les travaux qui peuvent venir l'affliger? Mais au plus fort des tourments, la chair sera déjà comme assujettie à l'esprit. Elle unit

alors sa volonté à celle de Dieu et ne se plaint pas. Je me représente maintenant comment notre bon Jésus montre la faiblesse de son humanité avant ses souffrances, et une si grande force lorsqu'il y est plongé. Non seulement il ne se plaint pas, mais extérieurement il ne fait rien qui montre de la faiblesse au milieu de ses souffrances. En se rendant au jardin des Oliviers, il dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort*, et lorsqu'il est attaché à la Croix, où il est déjà mourant, il ne se plaint pas. Quand il prie au Jardin, il va réveiller ses Apôtres. Mais n'avait-il pas plus de raison de se plaindre à sa Mère et Notre-Dame, lorsqu'elle était au pied de la Croix, qui ne dormait pas certes, mais qui souffrait dans sa très sainte âme et endurait une cruelle mort? Car nous trouvons toujours plus de consolations à confier nos peines à ceux qui, nous le savons comprennent nos épreuves et nous aiment davantage. Ainsi donc ne nous plaignons pas de nos craintes, ne perdons pas courage en voyant la faiblesse de nos efforts. Mais travaillons à nous fortifier dans l'humilité; comprenons clairement le peu que nous pouvons par nous-mêmes, car sans le secours de Dieu nous ne pouvons rien. Nous devons mettre notre confiance en sa miséricorde, mais n'en mettre aucune en nos forces; tant que nous n'en serons pas là, nous serons dans la faiblesse. Ce n'est pas sans une profonde raison que Notre-Seigneur nous l'a montrée. Il est clair qu'il ne craignait pas la faiblesse de la nature, puisqu'il est la force même. Il a voulu nous consoler et nous donner à entendre combien il nous convient d'exercer nos désirs par des œuvres; il a voulu aussi nous faire considérer qu'au début de la mortification tout est pénible pour l'âme. Si elle commence à renoncer à ses aises, elle en éprouve de la peine. Quand elle foule aux pieds le point d'honneur, c'est un tourment. Si elle entend une parole déplaisante, c'est un supplice intolérable. Enfin

elle se trouve abreuvée de tristesses mortelles. Mais dès le moment où elle se sera complètement déterminée à mourir au monde, elle sera délivrée de toutes ces angoisses. Et même soyez assurées qu'elle ne se plaindra plus, car elle a déjà trouvé la paix que demande l'Épouse.

Je regarde comme certain que si nous nous approchions du très saint Sacrement avec un grand esprit de foi et d'amour, une seule communion suffirait pour nous enrichir. Aussi quels biens ne doivent pas nous procurer les communions si nombreuses que nous faisons! Mais il semble que nous ne nous approchons de la sainte communion que par cérémonie, et voilà pourquoi nous en retirons si peu de fruit. O monde, que tu es misérable, pour aveugler ainsi ceux qui vivent sous ton empire, et les empêcher de considérer ces trésors avec lesquels ils pourraient amasser des richesses éternelles!

Mais, ô Seigneur du ciel et de la terre, est-il bien vrai que, même dès cette vie mortelle, on puisse jouir de vous dans une amitié si intime? Oh! comme le Saint-Esprit le dit clairement par les paroles du livre des Cantiques! Et cependant nous ne voulons pas le comprendre. Ne nous révèlent-elles pas les délices que vous réservez aux âmes? Quelles caresses! quelle suavité! Une seule de ces paroles devrait suffire pour nous transformer en Vous! Soyez béni, Seigneur, car s'il ne tient qu'à vous, nous ne perdrons rien. Par combien de voies, de manières, ou de modes divers ne nous montrez-vous pas votre amour? C'est par des travaux, par une mort des plus cruelles, par des tourments; c'est en souffrant chaque jour des injures et en les pardonnant. Il y a plus; vous le montrez encore par des paroles que vous adressez dans ces Cantiques à l'âme qui vous aime, en lui enseignant à vous les redire. Or ces paroles lui font de si vives blessures que si vous

ne veniez alors à son secours pour qu'elle puisse les supporter, je ne vois pas comment on pourrait les sentir, non certes comme elles méritent de l'être, mais conformément à la faiblesse de la nature. Ainsi, ô mon Seigneur, je ne vous demande pas autre chose en cette vie, si ce n'est *que vous me donniez un baiser de votre bouche*; mais que ce soit de telle sorte que, voudrais-je m'éloigner de cette amitié et de cette union, ma volonté, ô Maître de ma vie, ne se sépare plus de la vôtre, et que rien ne puisse m'empêcher de vous dire en toute vérité, ô mon Dieu et ma Gloire, *que vos mamelles sont meilleures et plus savoureuses que le vin*[1].

1. *Cantique*, I, 1.

CHAPITRE IV

L'amour suave et rempli de délices. Il provient de l'oraison de quiétude.

Vos mamelles sont meilleures que le vin; elles ont les senteurs des parfums les plus précieux.

O mes filles, que de secrets profonds renferment ces paroles! Plaise à Notre-Seigneur de nous les faire goûter! car il est assez difficile de les expliquer. Lorsque sa Majesté veut bien dans sa miséricorde exaucer la demande de l'Épouse, il commence à montrer à l'âme une amitié si grande qu'elle ne peut être comprise que de celles-là seules qui parmi vous en ont fait l'expérience. J'ai déjà écrit amplement, je le répète, sur cette amitié dans deux livres, que vous verrez après ma mort s'il plaît à Dieu[1]. J'en ai parlé fort en détail et avec beaucoup d'étendue, parce que je vois que vous en aurez besoin, aussi je n'en dirai qu'un mot maintenant. Je ne sais si j'arriverai à me servir des mêmes expressions qu'il plut alors au Seigneur de me fournir pour expliquer cette amitié.

On sent alors dans l'intérieur de l'âme une telle suavité que l'on comprend bien que Notre-Seigneur y habite. Ce n'est point là seulement une dévotion qui la pousse à répandre des larmes abondantes, des larmes de tendresse sur la Passion du Sauveur ou sur nos

1. Le livre de la *Vie*, chap. XIV, XV, XVIII, XIX — et *Chemin de la Perfection*, chap. XXXI.

péchés. Cette tendresse n'est rien auprès de celle de l'oraison dont je parle et que j'appelle oraison de quiétude, à cause de la paix qu'elle produit dans toutes les puissances. Il semble que l'âme jouit alors de tout ce qu'elle peut désirer. Quelquefois cependant, quand l'âme par exemple n'est pas entièrement perdue en Dieu, elle se fait sentir d'une autre manière. Mais lorsqu'on goûte cette suavité, il semble que tout l'homme intérieur et extérieur se fortifie, comme si on répandait jusque dans la moelle de l'âme une onction très suave, semblable à un parfum exquis. Cet effet ressemble encore à celui qu'on éprouve quand on entre subitement dans un appartement qui aurait été embaumé non d'un seul parfum. mais d'un grand nombre de parfums. On ne sait ce que c'est, ni d'où vient ce parfum, et cependant on en est tout pénétré.

Il en est ainsi, ce me semble, de cet amour très suave de notre Dieu. Il pénètre dans l'âme avec cette douceur si grande qui la contente et la satisfait, et cependant elle ne peut pas comprendre comment ni par où ce bien a pénétré en elle. Sa volonté est de ne le point perdre; voilà pourquoi elle ne voudrait ni remuer, ni parler, ni même regarder pour qu'il ne lui échappe pas. Comme j'ai déjà dit, à l'endroit que j'ai rappelé, ce que l'âme doit faire alors pour avancer, mon but en ce moment n'est que de vous donner quelque idée du sujet dont je traite. Aussi je veux seulement vous dire que par cette amitié le Seigneur montre déjà à l'âme qu'il veut avoir avec elle une union tellement intime qu'à l'avenir tout soit en commun entre eux deux. De grandes vérités sont communiquées à l'âme. Cette lumière qui l'éblouit de telle sorte qu'elle ne comprend pas ce que c'est, lui montre pourtant la vanité du monde; si elle ne voit pas le bon Maître qui lui donne ces enseignements, elle comprend qu'il est avec elle. Elle demeure si éclairée, elle découvre en

elle des effets si merveilleux, et se voit si affermie dans la vertu qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne voudrait ni faire ni dire autre chose que louer le Seigneur. Quand elle est dans cette joie, elle est si enivrée et absorbée, qu'elle semble n'être plus en elle-même; c'est une sorte d'ivresse divine. Elle ne sait ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit, ni ce qu'elle demande. Enfin, elle ne sait plus ce qu'elle est devenue; toutefois si elle est hors d'elle-même, ce n'est pas au point qu'elle ne comprenne quelque chose de ce qui se passe.

Mais lorsque ce très riche Époux veut la combler de ses biens et lui accorder des présents plus précieux, il l'attire si fortement à lui qu'elle ressemble à une personne qu'une grande joie et une grande jubilation font défaillir; il lui semble qu'elle demeure suspendue dans ces bras divins, collée à ce côté sacré, à ces mamelles divines. Elle ne sait plus que goûter son bonheur, soutenue qu'elle est par ce lait divin avec lequel son Époux l'alimente et la perfectionne pour pouvoir lui accorder ses faveurs et l'aider à en mériter chaque jour de nouvelles.

Lorsque l'âme revient de ce sommeil et de cette ivresse céleste, elle est comme étonnée et stupéfaite, ou en proie à un saint délire. Il me semble qu'elle peut dire cette parole : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* En effet, lorsqu'elle était dans cette ivresse dont j'ai parlé, il lui semblait qu'elle ne pouvait monter plus haut, mais lorsqu'elle s'est vue ravie à un degré plus élevé et toute plongée dans cette incomparable grandeur de Dieu, où elle est si sustentée, elle fait délicatement cette comparaison des mamelles et elle dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* En effet de même que le petit enfant ne comprend pas comment il grandit, et ne sait pas comment il tette, que même bien souvent sans qu'il tette ni fasse rien pour cela, on lui met du lait dans la bouche, de même ici l'âme

ne sait rien de ce qui passe en elle; elle n'agit pas; elle ignore en outre comment et par où lui est venue une faveur si précieuse; elle ne peut le comprendre; elle sait seulement que c'est là le plus grand bonheur que l'on puisse goûter sur cette terre, quand même on réunirait toutes les joies et toutes les délices du monde. L'âme se voit agrandie et fortifiée, sans savoir quand elle a pu mériter une telle faveur. Elle se reconnaît instruite des plus grandes vérités, sans voir le Maître qui les lui a enseignées. Elle se trouve fortifiée dans la vertu et comblée des caresses de celui qui sait si bien le faire et qui le peut. Elle ne sait à quoi comparer ce bonheur, si ce n'est à la joie de la mère qui aime tendrement son enfant, qui le nourrit et le comble de caresses.

Cette comparaison est fort juste car l'âme ainsi élevée sans se servir en aucune manière des lumières de son entendement, ressemble en partie à un petit enfant; elle reçoit cette faveur et y met ses délices, mais elle n'a pas d'entendement pour comprendre comment lui vient un bien si élevé. Toutefois dans cet assoupissement de l'ivresse dont j'ai parlé, l'âme n'est pas si complètement inactive qu'elle n'entende et n'accomplisse quelque chose; elle comprend, en effet, qu'elle est près de Dieu; aussi est-ce avec raison qu'elle dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* C'est là, ô mon divin Époux, une grande faveur, un festin exquis; vous me donnez un vin précieux! Une seule goutte me fait oublier tout le créé, m'élève au-dessus de toutes les créatures et au-dessus de moi, afin que je n'ambitionne plus les joies et les plaisirs que réclamait ma sensualité. Quelle faveur! et comme j'étais loin de la mériter! Mais depuis que sa Majesté a accordé à cette âme une grâce plus élevée, et qu'il l'a attirée plus près de lui, elle dit avec raison : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* La faveur précédente

était grande déjà, ô mon Dieu; mais plus sublime encore est celle-ci, car il y a moins de mon propre fonds et c'est beaucoup mieux de tous points. Quelle joie et quelles délices incomparables l'âme goûte quand elle arrive à cet état!

O mes filles, plaise à Notre-Seigneur de vous faire comprendre, ou mieux encore, de vous faire goûter, car on ne comprend pas bien autrement, quelle est la joie de l'âme en cet état! Ah! que les gens du monde s'arrangent avec toutes leurs richesses et tous leurs biens, avec leurs plaisirs, leurs honneurs, et leurs festins! Supposez, ce qui est impossible, qu'ils puissent jouir de tous ces biens sans éprouver l'amertume qui en est inséparable, ils n'arriveront pas en mille ans à goûter cette joie qui, dans un seul instant, inonde l'âme que le Seigneur élève à cet état. Si saint Paul a dit que *toutes les souffrances du monde n'ont aucune proportion avec la gloire que nous espérons*, je dis, moi, qu'ils ne méritent pas et ne peuvent pas mériter une seule heure de cette satisfaction, de ces douceurs et de ces délices que Dieu donne à l'âme en cet état. A mon avis, il n'y a pas de comparaison possible entre ces faveurs et les choses de ce monde qui ne sont que bassesse. On ne saurait, à mon avis, mériter une faveur si insigne de Notre-Seigneur, ni une union aussi étroite, ni un amour qui se donne si bien à comprendre et à goûter. Il est plaisant de comparer les épreuves du monde à cette faveur! Si elles ne sont pas endurées pour Dieu, elles n'ont aucune valeur. Si on les endure pour lui, sa Majesté sait encore les proportionner à notre faiblesse; mais c'est parce que nous sommes faibles et pusillanimes que nous les craignons tant.

O chrétiens, ô mes filles, pour l'amour de Dieu, sortons de notre sommeil et considérons que le Seigneur n'attend même pas l'autre vie pour récompenser l'amour que nous avons pour lui. Dès ici-bas, il com-

mence à nous donner notre salaire. O Jésus mon Bien! Qui pourrait faire comprendre le profit qu'il y a à nous jeter dans vos bras et à faire un pacte avec votre Majesté en ces termes : *Je regarderai mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé me regardera! Il veillera à mes intérêts, et je veillerai aux siens!* Mais n'allons pas concevoir pour nous-mêmes un amour qui, comme on dit, nous aveugle. O mon Dieu, je vous adresse donc de nouveau cette prière, et je vous supplie par le sang de votre Fils de m'accorder cette faveur, que j'obtienne *qu'il me donne un baiser de sa bouche*; car, sans vous, que suis-je, ô Seigneur? Si je ne vous suis pas unie, que puis-je? et si je m'écarte tant soit peu de votre Majesté, où vais-je aboutir, ô mon Seigneur, ma miséricorde et mon bien?

Et que puis-je désirer de mieux en cette vie que d'être tellement unie à vous qu'il n'y ait pas de division entre vous et moi? En votre compagnie, que peut-il y avoir de difficile? Que ne peut-on pas entreprendre pour vous, quand on vous a si près? Mais qu'y a-t-il en moi, ô mon Dieu, qui attire vos faveurs? Ne doit-on pas plutôt me blâmer sévèrement de ce que je vous sers si peu? Aussi je vous supplie dans toute la sincérité de mon cœur, avec saint Augustin, *de me donner d'accomplir ce que vous me commanderez, et de me commander ce que vous voudrez*[1]. Avec votre faveur et votre secours je ne vous abandonnerai jamais plus.

Maintenant, ô mon Époux, je vois bien que vous êtes tout à moi; je ne saurais le méconnaître. Pour moi, vous êtes venu en ce monde; pour moi, vous avez enduré les plus grands travaux; pour moi, vous avez souffert les coups nombreux de la flagellation; pour moi, vous avez voulu demeurer dans le très saint Sacre-

1. S. Aug., *Confessions*, liv. 10, ch. 29 : *Da quod jubes, et jube quod vis.*

ment, et maintenant vous m'accordez les plus grandes faveurs. Eh bien, moi l'Épouse sainte, car c'est ainsi que vous m'appelez, je l'ai déjà dit, que puis-je faire pour mon Époux? En vérité, mes sœurs, je ne sais comment je pourrai continuer. En quoi serais-je pour vous, ô mon Dieu? Que peut faire pour vous une âme qui a été si tristement habile à vous offenser? Je ne suis capable que de perdre les faveurs dont vous m'avez comblée! Que pouvez-vous attendre de mes services? Et maintenant si, aidée de votre secours, je puis faire quelque chose, considérez ce que peut bien accomplir un petit ver de terre! pour quel but serait-il nécessaire à un Dieu tout-puissant? O Amour, ô nom que je voudrais redire en beaucoup d'endroits, parce que seul il peut oser dire avec l'Épouse : J'ai aimé mon Bien-Aimé! Il nous autorise à croire qu'il a besoin de nous, lui, le véritable amant des âmes, mon Époux, mon Bien. Puisqu'il nous y autorise, disons-lui donc de nouveau, mes filles : Mon Bien-Aimé est à moi, et moi, je suis à mon Bien-Aimé, Vous à moi, ô Seigneur! Et puisque vous venez à moi, pourrais-je douter que je sois capable de grandes choses à votre service? Eh bien, ô Seigneur, dès ce moment, je veux m'oublier et ne considérer que ce en quoi je pourrai vous servir. Désormais je ne veux avoir d'autre volonté que la vôtre. Hélas! mon pouvoir n'est pas grand. Vous, ô mon Dieu, vous êtes Tout-puissant. Mais ce que je peux, c'est-à-dire prendre une détermination de me mettre à l'œuvre, je le fais dès ce moment.

CHAPITRE V

L'amour ferme, sûr et stable. Ses avantages.

Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais.

Interrogeons maintenant l'Épouse, demandons à cette âme bénie, honorée du baiser de la bouche divine, et sustentée à ces mamelles célestes, ce que nous devons faire, s'il plaît au Seigneur de nous accorder un jour cette faveur insigne. Demandons-lui quelle doit être notre attitude et ce que nous devons dire. Voici ce qu'elle nous répond : *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais. Le Roi m'a introduite dans le cellier du vin et il a ordonné en moi la charité*[1].

Elle dit : *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré.* O mon Dieu ! Comme cette âme est plongée dans le soleil même de la Divinité ! comme elle en est embrasée ! Elle dit qu'elle s'est assise à l'ombre de celui qu'elle avait désiré. Ici elle l'appelle seulement pommier, et elle ajoute que son fruit est doux à son palais. O âmes qui êtes parvenues à cette oraison, goûtez chacune de ces paroles. De combien de manières pouvons-nous considérer notre Dieu ! combien de sortes de nourritures ne trouvons-nous pas en Lui ! C'est une manne qui a tous les goûts que nous voulons.

1. *Cant.*, II, 3, 4.

O quelle ombre! Qu'elle est céleste! Qui pourrait exprimer ce que le Seigneur y fait connaître! Je me souviens que l'ange salua la très Sainte Vierge notre Reine, en ces termes : *La vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre.* Comme une âme doit se trouver à l'abri lorsque le Seigneur l'élève à cette dignité! Oui, c'est à bon droit qu'elle peut s'asseoir et se considérer en sûreté.

Notez bien cependant ce qui arrive en général et presque toujours. Notre-Seigneur appelle quelquefois une personne à une vocation extraordinaire, comme saint Paul, qu'il place en un instant au sommet de la contemplation; il lui apparaît, et lui parle de telle sorte qu'il l'élève de suite à une sainteté éminente. Mais ordinairement il accorde des faveurs si élevées et des grâces si hautes aux âmes qui ont beaucoup souffert pour son service, désiré son amour et fait les plus sérieux efforts pour être agréables en tout à sa divine Majesté; or ces âmes se sont depuis des années fatiguées à la méditation et à la recherche de cet Époux; elles éprouvent le plus profond dégoût pour toutes les choses du monde. Aussi elles trouvent leur repos dans la vérité. Elles ne cherchent plus leur consolation, leur paix et leur repos que là où elles savent qu'elles peuvent le trouver véritablement. Elles se placent sous la protection même du Seigneur sans en chercher d'autre. Oh! qu'elles font bien de mettre leur confiance en sa Majesté! Tous leurs vœux se trouvent ainsi accomplis! Qu'heureuse est l'âme qui mérite d'être protégée par cette ombre, même pour les choses que l'on peut voir ici-bas! Car pour celles que l'âme seule peut comprendre, comme je l'ai constaté souvent, c'est bien différent. Il semble, quand l'âme jouit de ce bonheur dont j'ai parlé, qu'elle se sent tout enveloppée et protégée par une ombre, qui est comme une nuée de la Divinité. De là découlent pour elle des influences et

une rosée si délicieuse qu'elle lui enlève très justement la fatigue que lui avaient causée les choses du monde. L'âme sent alors une sorte de repos qui est de telle nature que même la nécessité de respirer lui est pénible. Ses puissances sont si reposées et si calmes que la volonté ne voudrait admettre aucune pensée, quelque bonne qu'elle soit; et de fait, elle n'en admet point par voie de recherche ou d'étude. Elle n'a pas besoin ni de remuer la main, ni de se lever pour quoi que ce soit, je veux dire, de réfléchir, car Notre-Seigneur lui donne un fruit qui est déjà détaché de l'arbre, préparé et même mangé; c'est le fruit du pommier auquel elle compare son Bien-Aimé; aussi elle dit que *son fruit est doux à son palais.* Car ici, l'âme n'a qu'à savourer, sans qu'il y ait aucun travail des puissances.

Quant à cette ombre de la Divinité, comme c'est bien à juste titre qu'elle est appelée ombre! Car nous ne pouvons pas voir clairement la Divinité ici-bas, mais seulement sous la nuée; c'est dans cette ombre qu'est le Soleil resplendissant. Il nous fait connaître, par le moyen de l'amour, que sa Majesté est unie à nous d'une manière si intime qu'on ne saurait l'exprimer. Pour moi, je sais que quiconque aura passé par cet état comprendra combien c'est à bon droit qu'on peut donner ce sens à ces paroles que prononce ici l'Épouse.

Il me semble, à moi, que le Saint-Esprit doit servir de médiateur entre Dieu et l'âme. Il la meut par des désirs si ardents qu'il l'embrase à ce feu souverain qui est si près d'elle. O mon Dieu, qu'elles sont grandes les miséricordes que vous accordez ici à l'âme! Soyez béni et loué à jamais, de ce que vous lui portez tant d'amour! O mon Dieu et mon Créateur, est-il possible qu'il y ait quelqu'un qui ne vous aime point! Infortunée que je suis! hélas! ne suis-je pas restée moi-même longtemps sans vous aimer! Pourquoi n'ai-je pas mérité

de vous connaître? Voyez comme ce divin pommier incline ses branches, afin que l'âme aille parfois y cueillir les pommes, en considérant ses grandeurs et la multitude des miséricordes qu'il a eues pour elle, afin qu'elle voie et goûte le fruit que Notre-Seigneur Jésus-Christ a tiré de sa Passion, lorsqu'il a arrosé cet arbre de son sang précieux avec un amour si admirable.

CHAPITRE VI

L'amour fort d'extase et de ravissement

Précédemment l'âme exprimait la joie qu'elle éprouvait à puiser un aliment aux divines mamelles. Comme elle ne faisait que commencer à recevoir de telles faveurs, le divin Époux la soutenait ainsi. Mais maintenant qu'elle a grandi; il la prépare peu à peu à recevoir des grâces plus élevées : il la soutient avec les pommes; il veut qu'elle arrive à comprendre peu à peu l'obligation où elle est de le servir et de souffrir pour lui. Mais il ne se contente pas encore de tout cela. Chose merveilleuse et bien digne de remarque! Quand le Seigneur voit qu'une âme est tout à fait à lui et qu'elle le sert sans aucun intérêt ou motif personnel, mais seulement parce qu'il est son Dieu et qu'elle l'aime, alors il ne cesse jamais de se communiquer à elle; et il le fait par une foule de moyens et de manières, comme il convient à celui qui est la Sagesse même. Il semble qu'il n'avait rien plus à donner après sa première paix, et cependant il y a la faveur que je viens de dire qui est beaucoup plus élevée encore. Je n'en ai parlé que très imparfaitement, car je n'ai fait que toucher légèrement le sujet. Mais dans le livre dont je vous ai parlé, mes filles, vous trouverez cette faveur exposée avec beaucoup plus de clarté, s'il plaît au Seigneur qu'il voie le jour[1].

1. Le livre de sa *Vie*.

Mais que pourrions-nous désirer encore après ce qui vient d'être dit? O grand Dieu, qu'ils sont faibles nos désirs, pour s'élever à vos grandeurs, ô Seigneur! et dans quelle bassesse nous resterions si vos dons se mesuraient sur nos demandes!

Considérons maintenant ce que l'Épouse dit ensuite.

Lorsque l'Épouse se repose à cette ombre qu'elle a tant désirée à juste titre, que lui reste-t-il à souhaiter encore, si ce n'est de ne jamais perdre un tel bien? Il lui semble, à elle, qu'il n'y a plus rien à désirer, mais notre divin Roi a encore beaucoup à donner, et il ne voudrait faire autre chose, s'il trouvait des âmes pour recevoir ses dons. Je vous l'ai déjà dit souvent, mes filles, je voudrais que vous n'oubliiez jamais que le Seigneur ne se contente pas de mesurer ses dons sur la faiblesse de nos désirs; j'en ai eu la preuve en plusieurs circonstances. Quelqu'un commence à demander au Seigneur certaines occasions de gagner des mérites et de souffrir quelque chose par amour pour lui; mais son intention ne va pas au-delà de ce qu'il croit pouvoir faire. Or, considérez comment sa Majesté peut fortifier ses dispositions. En récompense d'une pareille détermination, il lui envoie tant de travaux, de persécutions et d'infirmités que le pauvre homme ne sait que devenir. Ceci m'est arrivé à moi-même, lorsque j'étais encore bien jeune. Je répétais parfois ces paroles : ô Seigneur, je n'en demandais pas tant! Mais sa Majesté me donnait un tel courage et une telle patience, que même aujourd'hui je me demande comment je pouvais tant souffrir. Aussi je n'échangerais pas ces travaux pour tous les trésors du monde.

L'Épouse dit : *le Roi m'a introduite.* Oh! comme l'Épouse exalte ce nom de Roi puissant, qui n'a point de supérieur et dont le règne n'aura point de fin! Quand l'âme est en cet état, en vérité, il lui manque bien peu de chose pour connaître la grandeur de ce

Roi, car connaître tout ce qu'il est, c'est impossible en cette vie mortelle.

L'Épouse dit : *Il m'a introduite dans le cellier du vin et il a réglé en moi la charité.* Ces paroles me donnent lieu de croire que la grandeur de cette faveur est vraiment merveilleuse. De même qu'on peut donner à boire une quantité de vin plus ou moins grande, un vin bon, puis un autre meilleur, et qu'on peut ainsi enivrer quelqu'un plus ou moins, de même en est-il des grâces du Seigneur. Il accorde à l'un une petite quantité du vin de la dévotion, à l'autre une plus grande; à celui-ci il augmente la mesure de telle sorte qu'il le tire de lui-même, de sa sensualité et de toutes les choses de la terre; à ceux-là il donne une grande ferveur pour le servir, ou bien de grands élans d'amour, ou encore une grande charité pour le prochain, de telle sorte que, tout enivrés de ce vin, ils ne sentent pas les grands travaux par lesquels ils passent. Mais ce que dit l'Épouse indique une mesure abondante. Elle dit que le Roi l'a introduite dans le cellier, pour qu'elle puisse s'y enrichir sans mesure.

Il ne semble pas, en effet, que le Roi veuille mettre des bornes à ses dons. Il veut, au contraire, que l'Épouse boive selon ses désirs, qu'elle s'enivre bien en buvant de tous ces vins qu'il y a dans le cellier du Seigneur. Qu'elle goûte donc de toutes ces joies! Qu'elle soit dans l'admiration de toutes ces merveilles! qu'elle ne craigne point de perdre la vie en buvant à un tel excès qu'elle dépasse la faiblesse de sa nature! qu'elle meure dans ce paradis de délices! O la bienheureuse mort que celle-là qui donne une telle vie! Oui, en vérité, il en est ainsi. Ces merveilles que l'âme comprend, sans savoir comme elle les comprend, sont si élevées qu'elle en est complètement ravie, comme elle dit elle-même par ces paroles : *Il a réglé en moi la charité.*

O paroles que ne devrait jamais oublier l'âme à qui

le Seigneur accorde de tels bienfaits! O souveraine faveur! comme on est loin de pouvoir la mériter, si le Seigneur ne nous prête son secours!

Il est vrai toutefois que l'âme alors n'est pas éveillée même pour aimer. Mais, ô bienheureux sommeil, ô délicieuse ivresse, qui porte l'Époux lui-même à suppléer ce que l'âme ne peut faire. Il établit en elle un ordre si merveilleux que, toutes les puissances étant mortes ou endormies, l'amour reste vivant sans comprendre cependant comment il opère; par la volonté de Dieu, il opère d'une manière si extraordinaire qu'il devient une seule chose avec le Seigneur même de l'amour, qui est Dieu. Il opère avec une pureté très grande; rien ne le trouble, ni les sens, ni les puissances, je veux dire l'entendement, et la mémoire; la volonté n'a pas, non plus, conscience d'elle-même.

Je me pose maintenant une question : N'y a-t-il pas quelque différence entre la volonté et l'amour? Et il me semble qu'il y en a une; je ne sais cependant si je ne dis pas une folie. L'amour, à mon avis, est comme une flèche que lance la volonté. Si cette flèche part avec toute la force que possède la volonté délivrée déjà de toutes les choses de la terre et occupée de Dieu seul, elle doit très certainement faire une blessure à sa Majesté. Aussi, enfoncée en Dieu lui-même qui est amour, elle en revient avec les plus grands profits, comme je vais le dire. Et il en est vraiment ainsi. Je le sais de quelques personnes à qui Notre-Seigneur a accordé une si haute faveur dans l'oraison. Quand elles entrent dans cette sainte ivresse, toutes leurs puissances sont suspendues; à en juger même par leur extérieur, on voit clairement qu'elles ne sont plus en elles-mêmes. Vous leur demandez ce qu'elles éprouvent, et il leur est absolument impossible de le dire. Elles n'ont pas su ni pu comprendre quoi que ce soit de la manière dont l'amour agit alors.

Ce que l'âme comprend bien, ce sont les avantages immenses qu'elle retire de là ; elle le voit par les effets, par les vertus et la foi vive qui lui restent, et par le mépris qu'elle a pour le monde. Mais comment ces biens lui ont-ils été accordés? quelle jouissance éprouve-t-elle alors? elle ne saurait le dire. Elle sait seulement qu'au début de cette faveur, elle éprouve la suavité la plus grande. Aussi il est bien clair que c'est là ce que veut dire l'Épouse. La sagesse de Dieu supplée à l'impuissance de l'âme en cet état, et règle tout pour qu'elle puisse obtenir durant ce temps les faveurs les plus signalées.

Mais si l'âme est tellement hors de soi et perdue en Dieu qu'elle ne peut produire aucun acte par l'exercice de ses puissances, comment peut-elle mériter? D'un autre coté, est-il possible que Dieu lui accorde une si haute faveur, pour qu'elle perde son temps et ne gagne rien? Cela n'est pas croyable. O secrets divins! Nous n'avons ici qu'à courber notre entendement, et à considérer qu'il est impuissant à comprendre les grandeurs de Dieu. Il est bon de nous rappeler ici ce que fit la Vierge, notre Reine. Malgré toute la sagesse dont elle était remplie, elle adressa cette demande à l'ange : *Comment cela se fera-t-il?* Et dès que l'ange lui a répondu : *Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre,* elle n'a garde de discuter plus longtemps. Comme elle possédait la foi la plus vive et la sagesse la plus grande, elle comprit aussitôt que, ces deux choses intervenant, il n'y avait plus rien à savoir, il n'y avait plus à douter.

Ce n'est point là ce que font certains savants, que le Seigneur ne conduit pas par ce genre d'oraison et qui n'ont pas la première idée de la vie spirituelle. Ils veulent tellement soumettre ces choses à leur raison et les mesurer d'après leur faible vue, qu'on dirait vraiment qu'avec leur science ils doivent comprendre

toutes les grandeurs de Dieu. Ah! s'ils pouvaient apprendre un peu de l'humilité de la très sainte Vierge! O ma Reine, n'est-ce pas de vous qu'on peut apprendre parfaitement ce qui se passe entre Dieu et l'Épouse, selon ce qu'elle dit dans les *Cantiques*? Aussi, mes filles, vous pouvez voir dans l'office de Notre-Dame que nous récitons chaque semaine les nombreuses paroles des *Cantiques* que renferment les antiennes et les leçons. Quant aux autres âmes, elles pourront comprendre ce langage selon les lumières que Dieu leur donnera. Chacune d'elles pourra voir clairement si elle est arrivée à recevoir quelques-unes de ces faveurs dont parle l'Épouse, quand elle dit : *Il a réglé en moi la charité.* Mais elles ne sauraient dire où elles ont été, ni comment dans une faveur si élevée elles ont contenté le Seigneur, ni ce qu'elles sont devenues, puisqu'elles n'ont pas même remercié Dieu d'une telle grâce.

O âme aimée de Dieu, ne te désole pas, s'il plaît à sa Majesté de t'élever à cet état et de te parler avec autant d'amour qu'il le fait en beaucoup d'endroits des *Cantiques*, lorsqu'il s'adresse à l'Épouse, comme quand il lui dit : *Tu es toute belle, ô mon amie*, et d'autres choses où il lui montre le contentement qu'il reçoit d'elle, il est à croire qu'il ne consentira pas à ce que tu lui déplaises à un tel moment, mais qu'il t'aidera à accomplir ce que tu ne saurais faire, car il veut recevoir de toi plus de contentement encore.

Il voit l'âme toute ravie et hors d'elle-même pour l'aimer. Il voit que la force même de l'amour lui a enlevé de l'entendement la faculté de discourir, pour qu'elle puisse l'aimer davantage; va-t-il maintenant refuser de se donner à cette âme qui se livre à lui tout entière? Sa Majesté n'a pas coutume d'agir de la sorte, elle ne le pourrait pas.

Il me semble que le Seigneur recouvre peu à peu d'émail cet or qu'il a déjà préparé par ses dons, et

qu'il a éprouvé pour voir de quelle qualité est l'amour de l'âme. Il le travaille de mille moyens et manières, et l'âme, arrivée à cet état, pourrait nous en parler. Elle est l'or dont je parle. Elle ne fait, durant ce temps, aucun mouvement et n'agit pas plus par elle-même que ne le ferait l'or lui-même. Elle est entièrement soumise à ce que voudra faire d'elle le divin orfèvre. La divine Sagesse, contente de trouver en elle de telles dispositions, vu qu'il y en a si peu qui l'aiment avec cette force, apporte les soins les plus délicats à enchâsser peu à peu dans cet or une foule de pierres précieuses et d'émaux.

Mais l'âme, que fait-elle durant ce temps? C'est là ce que l'on ne saurait comprendre. On ne peut pas en savoir plus que ce que l'Épouse nous en dit par ces paroles : *Il a réglé en moi la charité.* Du moins si elle aime, elle ne sait pas comment elle aime et elle ne comprend pas ce qu'elle aime. L'amour si grand que lui porte le Roi qui l'a élevée à un état si glorieux, doit s'être uni l'amour de cette âme, de telle sorte que l'entendement ne mérite pas de le comprendre. Et si ces deux amours n'en font plus qu'un, si celui de l'âme est totalement uni à celui de Dieu et établi en lui, comment l'entendement pourrait-il arriver à le comprendre? Il le perd de vue, durant ce temps qui est d'ailleurs très court et jamais de longue durée. Dieu règle alors cet amour de telle sorte que l'âme sait très bien contenter la divine Majesté, et durant ce temps et même après cette faveur, sans que l'entendement puisse le comprendre, comme je l'ai déjà dit. Mais il le comprend très bien plus tard, lorsqu'il voit que cette âme est tout émaillée et enrichie des pierres précieuses et des perles des vertus. Il en est dans l'étonnement et il peut dire : *Quelle est celle-ci qui est restée éclatante comme le soleil?*[1]

1. *Cant.*, VI, 9.

O véritable Roi ! Comme l'Épouse a raison de vous donner ce nom ! puisque dans un instant vous pouvez répandre des richesses, et en combler une âme qui en jouira toujours ! comme l'amour demeure réglé dans cette âme !

Je pourrais vous en donner des preuves évidentes, car j'en ai vu plusieurs exemples. Je me rappelle en ce moment une âme qui en trois jours a reçu de Notre-Seigneur une très grande abondance de biens, que si une expérience de plusieurs années et des progrès constants ne me le faisaient croire, la chose ne me semblerait pas possible. Je connais une autre personne qui en trois mois reçut la même grâce. Et toutes les deux étaient jeunes encore[1]. J'en ai vu d'autres aussi à qui Dieu a accordé la même grâce, mais après beaucoup de temps.

J'ai parlé de ces deux âmes, mais je pourrais dire la même chose de quelques autres encore, car si j'ai dit déjà qu'il y en a peu à qui Notre-Seigneur réserve cette faveur à moins qu'elles n'aient passé de longues années dans les souffrances, il y en a cependant quelques-unes. On ne saurait fixer une mesure à un Maître si grand et si désireux de répandre ses dons.

Voici un effet qui se produit assez ordinairement, quand le Seigneur élève une âme à cette faveur. Je suppose qu'il s'agit d'une faveur de Dieu, et non pas de quelque illusion, mélancolie ou effort de la nature elle-même, c'est ce que l'on découvre avec le temps, comme il manifeste bien aussi les vraies faveurs. Quand ces faveurs viennent de Dieu, les vertus demeurent si affermies, et l'amour si embrasé, que l'âme ne peut les cacher parce que, même à son insu, elle fait du bien à d'autres âmes. Aussi l'Épouse dit-elle : *Il a réglé en moi la charité.*

1. *Vie*, ch. XXXIX.

Le charité est si bien réglée, que l'amour qu'elle avait pour le monde disparaît; celui qu'elle avait pour elle-même se change en haine; celui qu'elle portait à ses proches demeure de telle sorte qu'elle ne les aime plus que pour Dieu. Quant à l'amour qu'elle porte au prochain et à ses ennemis, on ne pourra le croire si on n'en voit pas la preuve. Son amour pour Dieu est si grand, si excessif qu'il la presse quelquefois au-delà de ce que peut supporter sa faible nature; comme elle voit qu'elle va défaillir et mourir, elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes, car je me sens défaillir d'amour*[1].

1. *Cant.*, II, 5.

CHAPITRE VII

De l'amour utile, c'est le plus haut degré de l'amour.

Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des pommes; car je languis d'amour.

Oh! quel langage divin pour le sujet qui m'occupe! Comment, ô Épouse sainte, la suavité peut-elle vous donner la mort? Parfois, il est vrai, comme je l'ai appris, la suavité est si excessive qu'elle tire l'âme hors d'elle-même, de telle sorte qu'elle ne semble plus pouvoir supporter la vie! Mais pourquoi donc demandez-vous des fleurs? Et quelles sont donc ces fleurs? Ce n'est pas là le remède qu'il vous faut, à moins que vous ne les demandiez pour achever de vous donner la mort; et à la vérité, elle ne désire rien plus, l'âme qui est arrivée à cet état. Mais ce n'est pas ce qu'elle signifie, puisqu'elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs.* Dès lors qu'elle dit : *soutenez-moi,* il me semble qu'elle ne demande pas la mort. Elle veut, au contraire, la vie, pour rendre quelque service à celui envers qui elle se reconnaît si obligée.

Ne croyez pas, mes filles, que j'exagère en vous disant qu'elle se meurt. Comme je vous l'ai déjà dit, cela se passe vraiment ainsi. L'amour agit parfois avec tant de force qu'il s'empare d'une manière absolue de notre faible nature.

Je connais une personne qui, étant élevée à une oraison de ce genre, entendit chanter une voix harmonieuse. Or il lui semblait, assure-t-elle, que, si le chant n'avait

cessé, son âme allait s'envoler, tant était grande la jouissance et la suavité que Notre-Seigneur lui faisait goûter. Mais sa Majesté y pourvut en faisant cesser le chant de cette voix; car la personne qui était ainsi ravie pouvait bien en mourir, mais il lui était impossible de prononcer une parole pour faire cesser le chant. Tous ses mouvements extérieurs étaient enchaînés et ne pouvaient donner aucun signe. Elle voyait bien le danger où elle se trouvait, mais elle était comme une personne qui dans un profond sommeil rêve à un danger dont elle voudrait sortir, et qui se trouve dans l'impuissance de proférer une parole, alors même qu'elle le voudrait. Ici, au contraire, l'âme ne désire pas sortir de cet état; il ne lui serait pas pénible de mourir, ce serait plutôt une grande joie; puisque c'est là ce qu'elle appelle de tous ses vœux[1].

Je sais d'une manière certaine qu'une personne qui, je puis l'affirmer, ne ment pas, a été quelquefois sur le point de mourir par suite de son grand désir de voir Dieu et de la joie extrême de son âme qui étant ainsi favorisée se mourait de son amour. Dans ces délices où elle était, elle n'aurait pas voulu sortir de là, et il ne lui eût pas été pénible de mourir; elle en eût éprouvé, au contraire, une joie très vive. Elle n'est pas alors dépourvue de ce désir, mais elle en vit; car la joie qu'elle éprouve dans cette haute oraison et à ce degré d'amour, n'admet aucune peine.

Oh! quelle mort heureuse que celle qui viendrait des mains de cet amour! Sa Majesté néanmoins lui envoie parfois sa lumière pour lui montrer qu'il est bon qu'elle vive encore. Mais elle voit que sa faible nature ne pourra résister à une telle faveur si elle dure longtemps; aussi elle lui demande un autre bien pour

1. La Sainte parle ici d'elle-même. — Cf. *Relation* IV et *Château de l'âme, VI^e Demeure*, chap. XI.

sortir de cette grâce si excessive, et elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs*

Ces fleurs ont un parfum tout autre que celui des fleurs que nous respirons ici-bas. Par ces paroles, l'Épouse, à mon avis, demande d'accomplir de grandes œuvres au service de Notre-Seigneur et du prochain. Et pour cela elle renonce volontiers à ces joies et à ces délices. Ces fleurs, il est vrai, appartiennent plutôt à la vie active qu'à la vie contemplative, et l'âme semble devoir perdre si sa demande est exaucée; cependant, quand elle est ainsi favorisée, Marthe et Marie ne cessent, pour ainsi dire, jamais plus d'agir ensemble. L'intérieur exerce alors son influence sur la vie active et extérieure. De plus, quand les œuvres extérieures viennent de cette racine, ce sont des fleurs admirables et d'un parfum des plus suaves. Elles procèdent de cet arbre qui est l'amour de Dieu; elles sont accomplies pour Dieu seul, sans aucun intérêt personnel. Le parfum de ces fleurs se répand au loin pour le profit spirituel d'un grand nombre d'âmes. C'est un parfum qui demeure au lieu de passer promptement, et qui produit de profonds effets.

Je veux m'expliquer plus longuement, pour que vous compreniez ce que je veux dire. Un prédicateur donne un sermon dans le but de faire du bien aux âmes. Mais il n'est pas tellement détaché de tout intérêt humain qu'il n'ait aussi quelque prétention de plaire afin de se procurer de la gloire ou du crédit, ou même, s'il prêche bien, quelque canonicat. Il en est ainsi de beaucoup d'autres choses que l'on fait pour l'utilité du prochain et avec une bonne intention. Mais on a grand soin de ne rien perdre par là et de ne point déplaire aux hommes. On a peur de la persécution; on tient à avoir les bonnes grâces des rois, des grands et du peuple. On agit avec cette discrétion que le monde estime tant et qui couvre tant d'imperfections, parce

qu'on lui donne précisément le nom de discrétion, et plaise à Dieu qu'elle soit telle!

Ces personnes, évidemment, rendent gloire à sa Majesté et font beaucoup de bien, mais ce ne sont point là, à mon avis, les œuvres ni les fleurs que demande l'Épouse. Car l'Épouse ne recherche que l'honneur et la gloire de Dieu en tout. Or je crois vraiment que les âmes que Dieu élève à cet état, d'après ce que j'ai compris de plusieurs d'entre elles, ne se souviennent pas plus d'elles-mêmes que si elles n'existaient pas. Elles ne considèrent point s'il y aura pour elles une perte ou un gain, elles n'ont d'autre but que celui de servir et de contenter le Seigneur. Elles savent l'amour que Dieu porte à ses fidèles serviteurs; aussi elles sont heureuses de se priver de ses douceurs et de ses biens pour lui plaire en servant le prochain et en lui annonçant de leur mieux des vérités qui lui feront du bien. Je le répète, elles ne se préoccupent pas des pertes qu'elles peuvent subir personnellement. Le profit spirituel du prochain est leur objectif, et rien de plus. Pour contenter Dieu davantage, elles s'oublient elles-mêmes au service des âmes, et vont même, comme beaucoup de martyrs, jusqu'à sacrifier leur vie dans cette entreprise. Leurs paroles respirent cet amour de Dieu si élevé qui les embrase. Enivrées de ce vin céleste, elles n'ont pas la pensée qu'elles peuvent déplaire aux hommes, ou si elles l'ont, elles ne s'en préoccupent pas. Ces âmes font le plus grand bien.

Je me rappelle maintenant ce que j'ai souvent pensé de cette sainte Samaritaine, qui évidemment dut être blessée, elle aussi, de l'amour du prochain. Comme elle avait bien compris dans son cœur les paroles du Seigneur! Elle quitte le Seigneur lui-même pour procurer le gain et le profit des gens de sa localité. Et comme sa conduite vient confirmer ce que j'avance! Aussi, en

récompense d'une telle charité, elle mérite qu'on ajoute foi à sa parole, et elle peut voir les grands biens que Notre-Seigneur a accordés à ce peuple. Il me semble qu'une des plus grandes consolations qu'il y ait sur la terre doit être de voir que nous sommes utiles aux âmes. Alors, on déguste, à mon avis, le fruit savoureux de ces fleurs. Heureux ceux que le Seigneur comble de telles grâces ! Oh ! comme ils sont obligés à le servir !

La sainte Samaritaine, dans l'ivresse divine où elle se trouve, parcourt les rues, en annonçant à haute voix le Messie. Ce qui me ravit, c'est de voir comment on ajoute foi à la parole d'une femme, et encore elle ne devait pas être d'une condition élevée, puisqu'elle allait elle-même puiser de l'eau. Mais qu'elle devait être humble ! Quand, en effet, le Seigneur lui découvre ses fautes, elle ne s'en offense point, comme le fait aujourd'hui le monde qui ne supporte pas qu'on lui dise la vérité, mais elle répond qu'il doit être un prophète. Enfin, on la crut, et sur sa parole, une grande foule sortit de la ville pour aller voir le Seigneur.

Je dis qu'ils font le plus grand bien aux âmes ceux qui, après avoir passé plusieurs années dans un commerce intime avec sa Majesté, où ils ont reçu ses faveurs et ses délices, ne veulent pas manquer de le servir dans les choses pénibles, malgré la privation de leurs joies et de leurs contentements. Je dis, en outre, que ces fleurs et ces œuvres que produit et donne l'arbre d'un si fervent amour, répandent un parfum qui dure beaucoup plus longtemps que les autres. Une seule de ces âmes zélées fait, par ses paroles et par ses œuvres, plus de bien qu'un grand nombre d'autres qui mêlent toujours à leurs paroles et à leurs œuvres la poussière de leur sensualité ou un intérêt personnel.

De ces fleurs viennent ensuite les fruits, et ces fruits sont les pommes dont parle aussitôt l'Épouse, quand elle dit : *Fortifiez-moi avec des pommes.* Donnez-moi,

Seigneur, des travaux, donnez-moi des persécutions. Et, en vérité, elle les appelle de tous ses vœux, et elle en tire les plus grands avantages. Comme elle ne cherche plus son contentement personnel, mais celui de Dieu, son ambition est d'imiter en quelque chose la vie très douloureuse que le Christ a menée ici-bas.

J'entends par pommier l'arbre de la Croix, parce que l'Époux dit dans un autre passage du livre des *Cantiques* : *C'est sous cet arbre, sous le pommier, que je vous ai ressuscitée*[1]. Or, c'est pour l'âme un profond soulagement d'être environnée de croix, de travaux et de persécutions, afin de n'être pas toujours dans les délices de la contemplation. C'est une grande joie pour elle de souffrir; ces souffrances d'ailleurs ne la consument point et ne débilitent point ses forces, comme cela aurait lieu si la suspension des puissances dans la contemplation était très fréquente. Elle a donc raison de demander des croix, car elle ne doit pas être toujours à jouir sans rendre des services à son Dieu et sans endurer quelques souffrances pour lui. Pour moi, voici ce que je découvre en certaines personnes qui malheureusement à cause de nos péchés, ne sont pas nombreuses. Plus elles sont avancées dans cette oraison, et favorisées des joies de Notre-Seigneur, plus elles se dévouent aux nécessités du prochain, et surtout à celles des âmes. Aussi, pour en tirer une seule du péché mortel, elles donneraient, ce semble, mille vies, comme je l'ai dit au commencement.

Mais qui fera croire cette vérité à ceux que Notre-Seigneur commence à favoriser de ces grâces? Il leur semblera peut-être que de telles âmes ont une vie mal employée, et qu'il est plus avantageux de rester dans son coin à jouir de faveurs si élevées. Je crois que c'est

1. *Cant.*, VIII, 5.

par un effet de la miséricorde de Dieu que ceux-là ne comprennent pas le degré de perfection où sont parvenues de telles âmes; car avec la ferveur qui les anime dans ces débuts, ils voudraient aussitôt arriver d'un bond à la même hauteur, et cela ne leur convient pas. Ils ne sont pas suffisamment formés; ils doivent se fortifier plus longtemps avec le lait dont j'ai parlé au commencement. Qu'ils se tiennent donc près des divines mamelles, et le Seigneur aura soin, dès qu'ils auront les forces suffisantes, de les élever plus haut. Sans cela, ils ne feraient pas aux autres le bien qu'ils s'imaginent, mais se nuiraient plutôt à eux-mêmes.

Dans le livre dont je vous ai déjà parlé[1], vous verrez que j'expose longuement à quelle époque l'âme doit désirer sortir de sa solitude pour faire du bien au prochain, et quel danger elle court si elle se livre trop tôt à son zèle, aussi je n'en veux rien dire ici, ni m'étendre davantage sur ce point.

Mon but a été, en commençant cet écrit, de vous faire connaître comment vous pouvez goûter des délices lorsque vous entendez certaines paroles du livre des *Cantiques*, et de vous engager à méditer les grands mystères qu'elles renferment, tout obscures qu'elles vous paraissent. Je ne m'étends pas davantage; ce serait témérité de ma part. Plaise au Seigneur qu'il n'y en ait pas eu dans cet écrit! bien que je n'aie voulu qu'obéir à celui qui me le commandait. Que sa Majesté retire sa gloire de tout! S'il y a quelque chose de bon dans cet écrit, vous serez bien persuadées que cela ne vient pas de moi. Les religieuses qui vivent avec moi sont témoins du peu de temps que mes nombreuses occupations m'ont laissé pour le composer. Suppliez sa Majesté de me faire connaître par expérience ce

1. *Vie*, chap. XIII.

que je vous ai dit. Que celle d'entre vous qui croira posséder quelqu'une de ces faveurs en loue le Seigneur, et lui demande de m'accorder la dernière grâce dont je viens de parler, afin que le profit ne soit pas pour elle seule. Plaise à Notre-Seigneur de nous tenir de sa main et de nous enseigner toujours à accomplir sa volonté! Ainsi soit-il.

II

O ma vie, ô ma vie, comment peux-tu te souvenir, étant loin de ta Vie ! Dans une si profonde solitude, de quoi t'occupes-tu ? Que fais-tu, puisque toutes tes œuvres sont imparfaites et défectueuses ? Qu'est-ce qui peut te consoler, ô mon âme, au milieu de cette mer bouleversée par les tempêtes ? Je pleure sur moi, et mes larmes coulent plus abondantes, quand je songe au temps où j'ai vécu sans pleurer. O Seigneur ! comme vos voies sont pleines de douceur ! Mais qui donc oserait y marcher sans crainte ? Je redoute de vivre sans vous servir, et quand je travaille à vous servir, je ne trouve rien qui soit capable de me satisfaire et de vous payer quelque chose de ce que je vous dois. Il semble que je voudrais me consacrer tout entière à vous glorifier, et lorsque je considère bien ma misère, je vois que je ne puis rien de bon, si vous ne me donnez de l'accomplir.

O mon Dieu, ô ma miséricorde ! que ferai-je pour ne point défaire les magnificences que vous opérez en moi ? Vos œuvres sont saintes, elles sont justes ; elles sont d'une valeur inestimable ; elles sont d'une sagesse profonde, car vous êtes, Seigneur, la sagesse même. Si mon esprit s'occupe à la considérer, ma volonté se plaint, parce qu'elle voudrait que personne ne vînt l'empêcher de vous aimer. L'entendement, en effet, en contemplant de telles grandeurs, ne peut comprendre

1. Il existe deux copies de ces *Exclamations*. Elles furent composées probablement en 1569, dans les heureux moments qui suivaient la communion.

ce qu'est son Dieu; mais la volonté désire en jouir; et elle ne voit pas le moyen d'y arriver, enchaînée comme elle est dans la prison si pénible de cette vie mortelle. Tout lui est obstacle; et cependant elle a été tout d'abord secondée par la considération de vos grandeurs; c'est alors que j'ai le mieux compris mes innombrables bassesses. Mais pourquoi parler ainsi, ô mon Dieu? A qui donc osé-je me plaindre? Quel est celui qui m'écoute, sinon vous, mon Père et mon Créateur? Quelle nécessité ai-je de parler, pour que vous connaissiez ma peine, quand je vois si clairement que vous êtes au-dedans de moi? C'est là une folie de ma part. Mais, hélas! mon Dieu, comment puis-je savoir sûrement que je ne suis pas séparée de vous? O ma vie, faut-il donc que tu vives avec si peu de sécurité sur un point d'une telle importance! Qui donc pourrait te désirer, quand le seul avantage qu'on puisse tirer ou espérer de toi, et qui consiste à contenter Dieu en tout, est si incertain et si plein de dangers!

II

O mon Seigneur, je considère bien souvent que si quelque chose peut aider l'âme à supporter la vie loin de vous, c'est la solitude, parce qu'elle s'y repose près de Celui qui est son repos. Mais comme elle n'en jouit pas avec une entière liberté, le tourment redouble très fréquemment pour elle; toutefois ce tourment ne lui semble que délices quand elle le compare à celui où elle est de traiter avec les créatures et de cesser de s'entretenir seule à seul avec son Créateur.

Mais qu'est-ce que cela signifie, ô mon Dieu? Comment le repos peut-il fatiguer une âme qui n'aspire

qu'à vous contenter? O amour puissant de Dieu, que tes effets sont différents de ceux de l'amour du monde! Celui-ci ne veut pas de compagnie, car il lui semble qu'elle va lui enlever le bien qu'il possède. Il n'en est pas de même de celui de mon Dieu; plus il comprend que ceux qui l'aiment sont nombreux, plus il s'enflamme; voilà pourquoi ses joies sont diminuées quand il voit que toutes les âmes ne goûtent pas les douceurs de ce trésor. O mon Bien, c'est là le motif pour lequel, au milieu de toutes les délices et de tous les contentements qu'elle trouve en Vous, l'âme s'attriste à la pensée du grand nombre de ceux qui ne veulent pas de ces joies, et de ceux qui en seront privés toute une éternité. Elle cherche alors les moyens de vous procurer des amis; et elle sacrifie volontiers sa tranquillité personnelle, quand elle croit contribuer à ce que d'autres recherchent ce bonheur dont elle jouit.

Mais, ô mon céleste Père, ne vaudrait-il pas mieux que l'âme réserve ce zèle pour le moment où elle est moins inondée de vos consolations, et pour lors s'emploie tout entière à jouir de vous? O mon Jésus, comme il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes! Le plus signalé service que l'on puisse vous rendre est de vous abandonner par amour pour eux et de travailler à leur bien spirituel. Et alors nous vous possédons d'une manière plus parfaite. Notre cœur, il est vrai, ressent moins la satisfaction de la jouissance, mais l'âme met son bonheur à vous contenter; car elle le voit, les joies d'ici-bas, alors même qu'elles sembleraient venir de votre main, sont incertaines, tant que nous vivons sur cette misérable terre, si elles ne sont accompagnées de l'amour du prochain. Celui qui ne l'aime pas, ne vous aime pas, ô mon Seigneur, puisque, comme nous le voyons, vous montrez par l'effusion de tout votre sang l'amour si grand que vous portez aux enfants d'Adam.

III

Quand je considère, ô mon Dieu, la gloire que vous avez préparée à ceux qui persévèrent dans l'accomplissement de votre volonté; quand je vois au prix de quelles souffrances et de quelles douleurs votre Fils nous l'a méritée, et combien nous nous en étions rendus indignes; quand je constate combien il est juste de ne pas payer par l'ingratitude un amour si grand qui a fait tant de sacrifices pour nous enseigner à l'aimer, mon âme tombe dans une affliction profonde. Comment est-il possible, Seigneur, qu'on perde le souvenir de tant de bienfaits, et que les mortels vous oublient jusqu'à vous offenser? O mon Rédempteur, comment encore peuvent-ils à ce point oublier leurs propres intérêts? Comment votre bonté est-elle si grande, que même alors vous vous souveniez encore de nous? Nous sommes tombés parce que nous avons voulu vous blesser d'un coup mortel; et vous, oubliant notre malice, vous venez de nouveau nous tendre la main et nous réveiller de cette frénésie si incurable pour que nous recherchions notre guérison et que nous vous la demandions. Béni soit un tel Seigneur! Bénie soit une si grande miséricorde! Louanges sans fin à une compassion si pleine de tendresse!

O mon âme, bénis à jamais un Dieu si grand! Comment peut-on s'insurger contre lui? Oh! de quelle infortune sera aux ingrats la grandeur même du bienfait! Apportez-y un remède, vous-même, ô mon Dieu. O enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur endurci, et vous en servirez-vous pour lutter contre ce très doux Jésus? Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que, par hasard, notre malice prévaudrait contre lui? Non certes; la vie de l'homme passe comme la fleur des champs, et le Fils de la Vierge doit venir

un jour prononcer la terrible sentence. O mon Dieu, ô vous le Tout-Puissant, puisque, quand même nous ne le voudrions pas, .vous devez nous juger, pourquoi donc ne considérons-nous pas combien il nous importe que vous nous soyez favorable à cette heure solennelle? Mais qui donc, qui donc ne voudrait pas d'un si juste Juge? Bienheureux ceux qui, en ce moment terrible, se réjouiront avec vous, ô mon Dieu, ô mon Seigneur!

Je considère celui que vous avez relevé, et qui a reconnu combien il s'était misérablement perdu pour se procurer une bien courte satisfaction; il est décidé à vous contenter toujours, avec votre secours, car vous ne refusez jamais votre grâce, ô Bien de mon âme, à ceux qui vous aiment, et vous ne manquez jamais de répondre à l'appel de celui qui crie vers vous. Mais quel remède, Seigneur, aura-t-il pour vivre ensuite? Ne sera-t-il pas dans une mort continuelle au souvenir d'avoir perdu un bien aussi grand que celui de l'innocence du baptême? La meilleure vie qu'il puisse mener, c'est d'en mourir sans cesse de regret. Quant à l'âme qui vous aime tendrement, comment pourra-t-elle supporter cette peine? Mais, ô mon Seigneur, quelle demande insensée est la mienne! Il semble que j'aie oublié vos grandeurs et vos miséricordes! On dirait que je ne me souviens plus que vous êtes venu au monde pour les pécheurs. Ne nous avez-vous pas rachetés à un si haut prix, que vous avez payé nos faux plaisirs par les plus cruels tourments et la plus terrible flagellation? N'avez-vous pas porté remède à mon aveuglement, en laissant bander vos yeux divins, et ma vanité, en permettant qu'on ceignît votre tête d'une si cruelle couronne d'épines? O Seigneur, ô Seigneur, tout cela ajoute encore à la douleur de l'âme qui vous aime. Une seule chose la console, c'est que votre miséricorde sera louée à jamais, quand on con-

naîtra ma malice; toutefois je ne sais si ma peine disparaîtra sur la terre, et si elle ne durera pas jusqu'au jour où, vous contemplant face à face, je serai délivrée de toutes les misères de cette vie.

IV

Il me semble, ô mon Seigneur, que mon âme trouve du repos, en songeant à la joie qui l'inondera, si par votre miséricorde elle obtient la grâce de vous posséder. Mais elle voudrait tout d'abord vous servir, puisqu'elle doit jouir du bonheur que vous lui avez mérité en la servant elle-même. Que ferai-je, ô mon Seigneur? que ferai-je, ô mon Dieu? Oh! comme mes désirs ont tardé à s'enflammer, et comme vous avez commencé de bonne heure, ô Seigneur, à m'amener à vous et à m'appeler, pour que je me consacre à vous tout entière! Est-ce que par hasard, ô Seigneur, vous abandonneriez le misérable, ou bien éloigneriez-vous le pauvre mendiant, quand il veut se rapprocher de vous? Est-ce que par hasard, ô Seigneur, il y aurait des limites à vos grandeurs et à la magnificence de vos œuvres? O mon Dieu et ma miséricorde, comme il vous serait facile de manifester aujourd'hui en votre servante les trésors de votre amour! Vous êtes tout-puissant, ô grand Dieu! Montrez donc maintenant si mon âme se comprend bien, quand elle considère le temps qu'elle a perdu, et affirme que vous pouvez en un instant, ô Seigneur, le lui faire regagner. Mais il semble que je déraisonne, car le temps perdu ne saurait, dit-on, se recouvrer.

Mais béni soit mon Dieu! O Seigneur, je confesse votre grand pouvoir. Si vous êtes tout-puissant, et vous l'êtes certainement, qu'y a-t-il d'impossible à

celui qui peut tout? Veuillez donc, ô mon Seigneur, veuillez donc. Toute misérable que je suis, je crois fermement que vous pouvez tout ce que vous voulez; et plus les merveilles que j'entends dire de vous sont grandes, plus je considère que vous pouvez les surpasser encore, et par suite plus ma foi se fortifie, et plus je crois fermement que vous ferez ce que je demande. Et pourquoi m'étonnerai-je de ce que fait le Tout-Puissant? Vous le savez bien, ô mon Dieu, malgré toutes mes misères, je n'ai jamais cessé de reconnaître la grandeur de votre pouvoir et de votre miséricorde. En cela, je ne vous ai point offensé; ô Seigneur, que ce me soit un titre auprès de votre bonté! Réparez donc, ô mon Dieu, le temps que j'ai perdu, et pour cela donnez-moi votre grâce pour le présent et pour l'avenir, afin que je paraisse devant vous, revêtue de la robe nuptiale. Si vous le voulez, vous le pouvez.

V

O mon Seigneur, comment ose-t-elle vous demander des faveurs, l'âme qui vous a si mal servi et qui a si mal gardé les trésors que vous lui aviez donnés? Comment pouvez-vous avoir confiance en elle, dès lors qu'elle vous a déjà souvent trahi? Que ferai-je donc, ô consolation des affligés, ô remède de ceux qui vous demandent la guérison? Serait-il mieux, par hasard, de taire mes nécessités et d'attendre que vous y apportiez un remède? Non certes, car vous, mon Seigneur et ma jubilation, sachant combien elles devaient être nombreuses, et la consolation que nous aurions à vous les exposer, vous nous avez dit de demander, car vous ne manqueriez pas de donner.

Je me rappelle parfois la plainte de cette sainte femme, nommée Marthe. Elle ne se plaignait pas seulement de sa sœur, mais je tiens pour certain que sa plus grande peine venait de ce que vous ne sembliez pas, Seigneur, vous préoccuper de la fatigue qu'elle prenait, et que vous n'étiez pas touché de la voir près de vous. Peut-être s'est-elle imaginé que vous n'aviez pas autant d'amour pour elle que pour sa sœur; et cela dut lui être plus sensible que de servir celui qu'elle aimait tant, car l'amour fait considérer le travail comme un repos. Cela semble résulter de ce qu'elle ne dit rien à sa sœur. Toute sa plainte s'adresse à vous, ô Seigneur; et vu l'amour qu'elle vous porte, elle s'enhardit à vous demander pourquoi vous ne vous préoccupiez pas d'elle. Ce qui manifeste bien que sa plainte venait de ce que je dis, c'est votre réponse, à savoir que l'amour seul donne de la valeur à toutes choses; et qu'il doit être assez fort pour surmonter tout ce qui l'empêche de s'exercer; c'est là la chose la plus nécessaire.

Mais comment, ô mon Dieu, pourrons-nous avoir un amour digne du Bien-Aimé, si vous ne l'unissez à celui que vous avez pour nous? Me plaindrai-je donc comme cette sainte femme? Non, certes! Je n'en ai nul motif; car j'ai toujours trouvé dans mon Dieu des marques d'amour beaucoup plus grandes et plus marquées que je n'aurais su demander ou désirer. Je n'ai aucun sujet de me plaindre, à moins que ce ne soit de l'excès de votre bonté à me souffrir. Mais alors, que pourra donc vous demander une créature aussi vile que moi? Je vous dirai comme saint Augustin : Donnez-moi, mon Dieu, de quoi vous donner, afin que je paye quelque chose de ma dette immense envers vous. Souvenez vous que je suis l'œuvre de vos mains; mais puissé-je bien connaître ce qu'est mon Créateur, afin que je l'aime!

VI

O Délices de mon âme! ô Seigneur de toutes les créatures! ô mon Dieu! jusques à quand dois-je attendre pour contempler votre présence? Quel remède donnez-vous à celle qui en a si peu sur la terre, pour trouver un peu de repos hors de vous? O vie longue! ô vie pénible! ô vie où l'on ne vit pas! Oh! que cette solitude est profonde! et comme elle est sans remède! Mais quand donc, Seigneur? quand, jusqu'à quand? que ferai-je, ô mon Bien, que dois-je faire? Faut-il donc par hasard que je désire de ne plus vous désirer?

O mon Dieu et mon Créateur, vous blessez et vous ne nous donnez pas de remède! Vous blessez, et la blessure est invisible! Vous tuez, mais en laissant plus de vie! Enfin, ô mon Seigneur, vous faites ce que vous voulez, parce que vous êtes tout-puissant. Et c'est à un ver de terre aussi méprisable que moi, ô mon Dieu, que vous faites éprouver des sentiments si contraires! Qu'il en soit ainsi, ô mon Dieu, puisque vous le voulez. Pour moi je n'ai d'autre volonté que de vous aimer. Mais ahi! ahi! ô mon Créateur, l'excès de la douleur m'arrache ces plaintes et m'oblige à reconnaître qu'elle est sans remède, jusqu'à ce qu'il vous plaise d'y mettre un terme. Mon âme est dans une si étroite prison qu'elle désire sa liberté ; mais elle ne voudrait pas l'obtenir en s'éloignant tant soit peu de votre volonté. Daignez donc vouloir, ô ma Gloire, que son tourment grandisse encore, ou bien apportez-y un remède complet! O mort, ô mort, je ne sais comment on peut te redouter, puisque c'est en toi qu'est la vie! mais, d'un autre côté, comment ne pas la craindre, quand on a passé une partie de son existence à ne pas aimer son Dieu? Et puisque je suis dans ce cas, qu'est-ce que je demande?

qu'est-ce que je désire? Serait-ce par hasard la punition si justement méritée de mes fautes? Oh! ne le permettez pas, vous, mon Bien; il vous a tant coûté de me racheter! O mon âme, laisse donc s'accomplir en toi la volonté de ton Dieu; voilà ce qui te convient. Sers-le et espère en sa miséricorde. Il saura remédier à ta peine, lorsque, par la pénitence de tes fautes, tu auras quelque peu mérité d'en obtenir le pardon. Ne cherche donc point la jouissance, avant d'avoir souffert. O mon vrai Maître, ô mon Roi, je ne puis même rien pour cela, si je ne suis assistée de votre main souveraine et de votre grandeur. Mais avec cela, je pourrai tout!

VII

O mon espérance! ô mon Père! ô mon Créateur! ô mon vrai Maître! ô mon Frère! quand je songe que vous avez dit que vos délices sont d'être avec les enfants des hommes, mon âme est dans la plus vive allégresse. O Seigneur du ciel et de la terre, quelles paroles que celles-là pour qu'aucun pécheur ne perde confiance! Mais, ô Seigneur, n'auriez-vous pas, par hasard, où prendre vos délices, pour les chercher près d'un petit ver de terre aussi rebutant que moi? quand votre divin Fils reçut le baptême, vous avez fait entendre cette parole, que vous mettiez en lui vos complaisances. Mais, Seigneur, est-ce que nous devons lui être tous égaux? O miséricorde sans bornes! ô faveur si élevée au-dessus de nos mérites! Comment, nous autres mortels, oublions-nous tout cela? Vous, ô mon Dieu, souvenez-vous de l'extrême misère où nous sommes, et jetez vos regards sur notre faiblesse, car vous savez tout.

O mon âme, considère avec quelle joie et quel amour le Père connaît son Fils, et le Fils connaît son Père; contemple avec quelle ardeur le Saint-Esprit s'unit à eux, et comment aucune de ces trois Personnes ne peut se départir de cet amour ni de cette connaissance, parce qu'elles ne sont toutes les trois qu'une seule et même chose. Ces trois Personnes souveraines se connaissent, elles s'aiment et elles sont les unes pour les autres une source de délices. Quelle nécessité ont-elles donc de mon amour? Pourquoi le désirez-vous, ô mon Dieu? Quel intérêt vous en revient-il? Oh! soyez béni, soyez béni, vous, ô mon Dieu, à jamais! Que toutes les créatures célèbrent vos louanges, et que leurs louanges soient éternelles comme vous! Réjouis-toi, ô mon âme, de ce qu'il y ait quelqu'un qui aime Dieu comme il mérite de l'être. Réjouis-toi de ce qu'il y ait quelqu'un qui connaisse sa bonté et sa puissance. Fais monter vers lui tes actions de grâce, de ce qu'il nous a donné ici-bas quelqu'un qui le connaît aussi parfaitement que le connaît son Fils unique. Avec un tel soutien, tu pourras t'approcher de ton Dieu et lui présenter tes suppliques; et puisque sa Majesté prend en toi ses délices, que toutes les créatures d'ici-bas ne puissent jamais t'empêcher de mettre à ton tour tes délices et tes joies dans les grandeurs de ton Dieu, en voyant combien il mérite notre amour et nos louanges. Demande-lui de t'aider afin que tu puisses contribuer quelque peu à ce que son nom soit béni et que tu puisses dire avec vérité : *Mon âme chante les grandeurs et célèbre les louanges du Seigneur.*

VIII

O Seigneur, ô mon Dieu! qu'il est bien vrai que

vous possédez les paroles de vie, où tous les mortels trouveraient, s'ils voulaient l'y chercher, le bonheur auquel ils aspirent ! Mais quoi d'étonnant, ô mon Dieu, que par suite de la folie et de l'infirmité que nous causent nos œuvres coupables, nous venions à oublier vos paroles ? O mon Dieu, mon Dieu ! ô Dieu Créateur de tout l'univers ! qu'est-ce donc que tout le créé, si vous vouliez, ô Seigneur, créer encore ? Vous êtes le Tout-Puissant et vos œuvres sont incompréhensibles. Faites donc, Seigneur, que ma pensée ne s'éloigne jamais de vos paroles.

Vous dites : *Venez à moi, vous tous qui souffrez et pliez sous le fardeau, et je vous consolerai.* Que désirons-nous de plus, Seigneur ? Que demandons-nous ? Que cherchons-nous ? Pourquoi les esclaves du monde se perdent-ils, si ce n'est parce qu'ils sont à la recherche du repos ? O grand Dieu, ô grand Dieu, qu'est-ce que cela signifie, Seigneur ? Quelle pitié ! quel profond aveuglement que de chercher le bonheur là où il est impossible de le trouver ! O Créateur, ayez compassion de vos créatures ! Considérez que nous ne nous comprenons pas nous-mêmes ; nous ne savons pas ce que nous désirons et nous n'arrivons pas à trouver ce que nous demandons. Donnez-nous, ô Seigneur, votre lumière. Considérez qu'elle nous est plus nécessaire encore qu'à l'aveugle-né. Celui-ci désirait voir la lumière et il ne le pouvait pas ; et maintenant, Seigneur, on ne veut pas voir. Est-il mal plus incurable que celui-là ! C'est ici, mon Dieu, que doit se montrer votre pouvoir, ici que vous devez manifester votre miséricorde. Oh ! quelle grâce élevée je vous demande, ô vrai Dieu, ô mon Dieu, quand je vous conjure d'aimer ceux qui ne vous aiment pas, d'ouvrir à ceux qui ne vous appellent pas, de rendre la santé à ceux qui prennent plaisir à être malades et à rechercher la maladie ! Vous dites, ô mon Seigneur, que vous êtes

venu chercher les pécheurs. Eh bien, les voilà, ô Seigneur, les véritables pécheurs! Ne considérez pas, mon Dieu, notre aveuglement, mais plutôt le sang que votre Fils a répandu abondamment pour nous. Faites resplendir votre miséricorde au milieu d'une si insigne malice, N'oubliez point, Seigneur, que nous sommes votre ouvrage. Répandez sur nous vos bontés et vos miséricordes.

IX

O Seigneur de mon âme! vous qui êtes la miséricorde et l'amour! vous avez dit encore : *Venez à moi, vous tous qui avez soif, et je vous donnerai à boire.* Mais comment ne souffriraient-ils pas une soif dévorante ceux que la convoitise des choses misérables d'ici-bas consume de ses flammes ardentes! Ah! quelle nécessité ils ont de votre eau, pour n'être point complètement consumés! Je le sais, ô mon Seigneur, votre bonté ne la leur refusera pas. Vous l'avez dit vous-même, et vos paroles ne peuvent manquer de se réaliser. Mais s'ils sont habitués à vivre dans ce feu, s'ils y ont été élevés et que, par suite, ils ne le sentent plus et ne peuvent, tant est grande leur folie, découvrir l'excès de leur infortune, quel remède y a-t-il pour eux, ô mon Dieu? Et cependant c'est pour remédier à de si grands maux que vous êtes venu en ce monde. Commencez donc, Seigneur! C'est dans les œuvres les plus difficiles que votre compassion doit se manifester.

Considérez, ô mon Dieu, que vos ennemis progressent tous les jours. Ayez pitié de ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes; et puisque leur infortune les a placés dans un tel état qu'ils ne veulent pas aller à vous, allez

vous-même à eux, ô mon Dieu ! je vous le demande en leur nom. Et je le sais, dès qu'ils commenceront à se connaître, à rentrer en eux-mêmes et à vous goûter, ces morts ressusciteront enfin.

O vie, qui donnez la vie à tous les hommes, ne me refusez pas, à moi, cette eau si douce, que vous promettez à ceux qui la désirent. Pour moi, Seigneur, je la désire, je la demande, et je viens à vous. Ne vous cachez pas de moi, Seigneur. Vous connaissez ma nécessité, et vous savez que cette eau est le vrai remède de l'âme que vous avez blessée.

O Seigneur, que de feux différents il y a en cette vie ! et comme on a raison de se tenir dans la crainte ! les uns consument l'âme, les autres la purifient afin qu'elle vive et jouisse éternellement de vous. O fontaines vivifiantes qui jaillissez des plaies de mon Dieu, qui pourra dire comme vous coulerez toujours en flots abondants pour nous soutenir ! Oh ! comme elle triomphera sûrement des périls de cette triste existence, l'âme qui s'appliquera à se soutenir avec cette divine liqueur !

X

O Dieu de mon âme, comme nous sommes prompts à vous offenser ! Mais comme vous l'êtes davantage à nous pardonner ! D'où nous vient donc, ô Seigneur, une si folle audace, si ce n'est de ce que, voyant l'étendue de votre grande miséricorde, nous oublions l'équité de votre justice ? *Les douleurs de la mort m'ont environné,* dites-vous. Oh ! Oh ! Oh ! que le péché est un grand mal, puisqu'il a pu donner la mort à un Dieu au

milieu des plus poignantes douleurs! Et comme ces douleurs vous environnent encore aujourd'hui, ô mon Dieu! Où pouvez-vous aller, que vous ne soyez tourmenté? De toutes parts les mortels vous font des blessures.

O chrétiens, il est temps de défendre votre Roi et de lui tenir compagnie dans l'isolement profond où il se trouve. Ils sont rares les vassaux qui lui restent fidèles! c'est le grand nombre qui marche à la suite de Lucifer. Le pire, c'est qu'il y en a qui en public se montrent ses amis, et qui en secret le vendent. Il ne trouve presque plus personne à qui il puisse se fier. O ami véritable, qu'il vous paye mal celui qui vous trahit! O véritables chrétiens, venez donc pleurer en compagnie de votre Dieu! ce n'est pas seulement sur Lazare qu'il a répandu des larmes pleines de compassion, mais sur ceux qui, malgré les cris répétés de sa Majesté, devaient ne pas vouloir ressusciter.

O mon Bien, comme vous aviez présentes les fautes que j'ai commises contre vous! Qu'elles ne se renouvellent jamais, ô Seigneur, qu'elles ne se renouvellent jamais, ni celles de tous les pécheurs! Ressuscitez ces morts; que vos cris, Seigneur, soient si puissants que vous leur donniez la vie, bien qu'ils ne vous la demandent pas, afin qu'ensuite, ô mon Dieu, ils sortent de l'abîme de leurs fausses délices. Lazare ne vous demande pas de le ressusciter; et cependant vous lui avez rendu la vie à la prière d'une femme pécheresse. Or en voici une à vos pieds, ô mon Dieu, et bien plus coupable encore. Daignez donc faire resplendir votre miséricorde. Malgré ma misère, je vous le demande pour les âmes qui ne veulent pas vous le demander. Vous voyez bien, ô mon Roi, quel tourment j'endure quand je vois les pécheurs songer si peu aux supplices affreux qu'ils endureront toute une éternité, s'ils ne reviennent à vous.

O vous qui êtes habitués à vivre dans les délices, les joies et les plaïsirs, et à faire toujours votre volonté propre, ayez donc pitié de vous-mêmes. N'oubliez donc pas que vous devez être condamnés pour toujours, toujours, pour une éternité, aux furies infernales. Considérez, considérez que celui qui vous supplie maintenant est le juge même qui doit vous condamner, et que vous n'avez pas un seul instant de vie assuré. Pourquoi ne voulez-vous pas vivre toute l'éternité? O dureté des cœurs humains! Que votre immense miséricorde, ô mon Dieu, les attendrisse!

XI

O mon Dieu, ô mon Dieu! quel terrible tourment est le mien, quand je considère ce qu'éprouvera une âme qui a toujours été ici-bas honorée, aimée, servie, estimée, fêtée, et qui, aussitôt après la mort, se voit perdue pour toujours et comprend clairement que ses supplices seront sans fin! Il ne lui servira de rien alors de vouloir, comme sur la terre, détourner sa pensée des vérités de la foi. Elle se verra à jamais séparée de ces plaisirs qu'il lui semblait n'avoir pas même commencé à goûter. Et en effet, tout ce qui passe avec la vie n'est qu'un souffle. Elle se trouvera entourée d'une société hideuse et sans pitié, avec laquelle elle devra souffrir éternellement. Elle sera jetée dans ce lac infect, rempli de serpents qui rivaliseront pour lui faire les plus cruelles morsures. Enfin elle tombera dans cette affreuse obscurité où elle ne découvrira que ce qui peut lui donner des tourments et de la peine; sans autre lumière, que celle d'une flamme ténébreuse. Oh! comme tout cela est loin encore de la réalité!

O Seigneur, qui donc a tant aveuglé cette âme, pour qu'elle n'ait connu ces vérité qu'au moment où elle s'est vue perdue à jamais? O Seigneur, qui donc lui a fermé les oreilles pour l'empêcher d'entendre ce qu'on lui disait si souvent sur l'enfer et l'éternité des supplices qu'on y endure! O existence qui n'aura jamais de terme! O tourments sans fin! ô tourments sans fin! Comment ne vous redoutent-ils pas ceux qui, pour ne point fatiguer leur corps, craignent de dormir sur un lit un peu dur!

O Seigneur, mon Dieu! je pleure le temps que je n'ai pas compris cette vérité. Mais puisque vous savez, ô mon Dieu, quel chagrin j'éprouve quand je vois tant d'insensés qui ne veulent pas la comprendre, je vous conjure en ce moment, ô Seigneur, d'éclairer de votre lumière au moins une âme, oui, au moins une qui serait capable d'en éclairer beaucoup d'autres. Je ne vous le demande pas en mon nom, Seigneur; je ne le mérite pas; mais je vous le demande par les mérites de votre Fils. Voyez ses plaies, Seigneur. Il a pardonné à ceux mêmes qui les lui ont faites; pardonnez-nous, vous aussi.

XII

O mon Dieu et ma vraie force, qu'est ceci, Seigneur? Nous sommes lâches pour tout, excepté pour nous tourner contre vous! Voilà à quoi servent toutes les forces des enfants d'Adam. Et si leur raison n'était plongée dans le plus profond aveuglement, ils comprendraient que les forces réunies de tous les hommes ne sont rien pour oser prendre les armes contre le Créateur, et faire sans cesse la guerre à celui qui peut en un ins-

tant les précipiter au fond des abîmes. Mais, leur raison étant aveuglée, ils agissent comme des insensés, et cherchent la mort, parce qu'ils s'imaginent y trouver la vie; enfin ils se conduisent comme des gens sans raison. Que pouvons-nous faire, mon Dieu, pour ceux qui sont malades d'une telle folie? On dit que la folie donne beaucoup de forces; c'est bien là ce qui a lieu pour ceux qui se séparent de vous, ô Dieu; malades comme ils sont, ils tournent toute leur furie contre vous, qui les comblez le plus de biens.

O sagesse que nous ne saurions comprendre! Comme il vous fallait bien tout l'amour que vous portez à vos créatures pour supporter tant de démence, attendre notre guérison, et même travailler à nous la procurer par toutes sortes de moyens et de remèdes! Voici une chose étrange à mes yeux; nous manquons de courage pour surmonter les obstacles les plus simples, et nous nous persuadons véritablement à nous-mêmes que, malgré notre bonne volonté, nous ne pouvons pas soit quitter une occasion de vous offenser, soit nous éloigner d'un danger où notre âme court à sa perte quand d'un autre côté nous avons des forces et du courage pour nous élever contre une Majesté aussi redoutable que la vôtre! Qu'est ceci, ô mon Bien? qu'est ceci? Qui donc donne ces forces? Est-ce que par hasard le chef à la suite duquel marchent les pécheurs, dans ce combat qu'ils vous livrent, n'est pas votre esclave? n'est-il pas rivé aux feux éternels? Mais pourquoi se lève-t-il contre vous? Comment un vaincu peut-il donner du courage? Comment suit-on un misérieux que l'on a dépouillé des richesses éternelles? Que peut donner celui qui n'a rien pour lui-même, sinon l'infortune suprême? Qu'est ceci, mon Dieu, qu'est ceci, mon Créateur? D'où vient qu'on a tant de hardiesse contre vous, et tant de lâcheté en face du démon? Alors même, ô mon souverain Maître, que vous n'accor-

deriez pas de faveurs aux vôtres, et que nous aurions quelque obligation à ce prince des ténèbres, une telle conduite serait encore insensée; car, vous nous réservez pour l'éternité des biens infinis, tandis que lui, après nous avoir montré ses faux plaisirs, ne nous fait que des promesses trompeuses pour nous trahir. Quel bien d'ailleurs peut-il nous procurer, celui qui a été traître envers vous?

Quel aveuglement profond, ô mon Dieu! quelle ingratitude immense, ô mon Roi! Oh! quelle incurable folie! Nous servons le démon avec vos propres dons, ô mon Dieu! nous nous payons de votre amour infini pour nous, en aimant celui qui vous hait et doit vous haïr toute l'éternité! Je considère le sang que vous avez répandu pour nous, la cruelle flagellation que vous avez subie, les immenses douleurs que vous avez souffertes, et les tourments inouïs que vous avez endurés; et, au lieu de venger votre Père Éternel des outrages dont on vous a accablé, vous son divin Fils (car pour vous, vous ne voulez point de vengeance et vous pardonnez tout), voilà que nous prenons pour compagnons et pour amis ceux qui vous ont ainsi traité, puisque nous suivons leur infernal capitaine. Il est donc clair que nous devons être ensemble, et que nous serons éternellement dans sa compagnie, si vous ne venez dans votre miséricorde nous guérir, en nous faisant rentrer en nous-mêmes et en nous pardonnant le passé.

O mortels, revenez, revenez à vous. Jetez les yeux sur votre Roi. En ce moment, vous le trouverez plein de mansuétude. Mais cessez pour toujours de montrer tant de malice. Tournez votre fureur et vos forces contre celui qui vous fait la guerre et veut vous enlever votre majorat. Rentrez, rentrez en vous-mêmes. Ouvrez les yeux! Poussez de grands cris et répandez d'abondantes larmes pour demander la lumière à Celui

qui la donna au monde. Comprenez-vous vous-mêmes pour l'amour de Dieu; car vous vous servez de toutes vos forces pour donner de nouveau la mort à celui qui, pour vous donner la vie, a sacrifié la sienne. Considérez que c'est lui qui vous défend de vos ennemis. Si tout cela ne suffit pas pour vous retenir, sachez que vous ne pouvez rien contre son pouvoir, et que tôt ou tard vous devez expier dans un feu éternel cet excès d'audace et de hardiesse. Mais pourquoi agissez-vous ainsi? Est-ce parce que vous voyez sa Majesté enchaînée et liée par son amour pour nous? Et que faisaient de plus ceux qui ont donné la mort au Sauveur? Après l'avoir lié, ne l'ont-ils pas accablé de coups et de blessures? O mon Dieu, comme vous souffrez pour ceux qui sont si peu touchés de vos angoisses! Mais il viendra un temps, ô Seigneur, ou votre justice devra se manifester et montrer si elle est égale à votre miséricorde. Voyez chrétiens, et considérez attentivement cette vérité, jamais nous ne pourrons arriver à comprendre tous les bienfaits dont nous sommes redevables au Seigneur, notre Dieu, ni les magnificences de ses miséricordes. Mais si sa justice est aussi grande que son amour, hélas! hélas! qu'adviendra-t-il de ceux qui auront mérité qu'elle s'exécute et resplendisse en eux!

XIII

O âmes, qui jouissez sans crainte de votre bonheur et qui vivez toujours plongées dans les louanges de mon Dieu, que votre sort est heureux! Que vous avez raison de ne point discontinuer ces louanges! quelle envie vous porte mon âme! Vous êtes désormais affranchies de la douleur que me causent dans ces

temps malheureux les offenses si graves faites à mon Dieu, les ingratitudes si noires dont on paye son amour, et cet aveuglement qui ne veut pas voir quelle multitude d'âmes Satan entraîne à sa suite ! O bienheureuses âmes du ciel, venez au secours de notre misère, intercédez pour nous auprès de la divine miséricorde, afin qu'elle nous donne quelque part à votre félicité et à la claire connaissance dont vous jouissez. Donnez-nous, vous-même, ô mon Dieu, de comprendre quelle récompense vous réservez à ceux qui luttent avec virilité durant le rêve de cette triste vie. Obtenez-nous, ô âmes aimantes, de comprendre le bonheur dont vous êtes inondées, en voyant que votre félicité sera éternelle, et les délices dont vous êtes enivrées par la certitude qu'un tel bonheur n'aura jamais de fin. O infortunés que nous sommes, ô mon Seigneur ! Toutes ces vérités, nous les connaissons, nous les croyons ; mais nous sommes si habitués à en détourner les yeux, et par suite elles sont devenues si étrangères à nos âmes, que nous ne les connaissons plus et que nous ne voulons point les connaître.

O mortels intéressés, qui recherchez vos goûts et vos plaisirs ! vous ne voulez pas attendre un peu de temps pour jouir d'une félicité infinie, vous ne voulez pas attendre un an, vous ne voulez pas attendre un jour, une heure, peut-être même ne s'agit-il que d'un instant, et vous perdez tout, parce que vous avez recherché ces misérables plaisirs que vous avez sous les yeux. Oh ! Oh ! Oh ! que nous avons peu de confiance en vous, Seigneur ! Mais vous, ne nous avez-vous pas confié les plus grandes richesses et les plus précieux trésors ? Vous nous avez confié en effet les trente-trois années de souffrances indicibles endurées par votre divin Fils ; vous nous avez confié en outre sa mort si cruelle et si touchante ! vous nous l'avez donné lui-même. Vous nous avez fait ce don tant d'années

avant notre naissance ! Vous saviez cependant que nous ne vous payerions pas de retour. Mais vous n'avez pas voulu omettre de nous confier un trésor si inestimable, pour qu'il ne dépendît pas de vous que nous puissions, en gagnant avec lui, gagner aussi avec vous, ô Père plein de miséricorde.

O âmes bienheureuses, qui avez su si bien profiter de ce trésor précieux et acheter un héritage de délices éternelles, dites-nous comment vous vous en êtes servi pour acquérir le Bien si durable ! Daignez nous aider ; puisque vous êtes si près de la source, daignez y puiser de l'eau pour nous qui mourons de soif ici-bas.

XIV

O Seigneur ! ô mon vrai Dieu ! celui qui ne vous connaît pas ne vous aime pas. Ah ! quelle grande vérité que celle-là ! Mais, quelle infortune, quelle infortune, Seigneur, pour ceux qui ne veulent pas vous connaître ! Quelle heure redoutable que celle de la mort ! Hélas ! hélas ! mon Créateur, qu'il sera terrible le jour où devra s'exécuter votre justice ! Je songe souvent, ô mon Christ, quels yeux pleins de douceur et de délices vous montrez à celui qui vous aime et que vous voulez, ô mon Bien, regarder avec amour. Un seul de ces regards si suaves que vous daignez jeter sur les âmes, que vous considérez comme vôtres, suffit, ce me semble, pour les récompenser de longues années de service. O Dieu, daignez m'assister ! Qu'il est difficile de faire comprendre cette vérité, si ce n'est à ceux qui savent déjà combien le Seigneur est doux ! O Chrétiens ! chrétiens, considérez que vous êtes les frères de ce grand Dieu. Connaissez-le. Ne le méprisez pas. Car si son regard

est doux pour ceux qui l'aiment, il est terrible et plein d'une épouvantable fureur pour ceux qui le persécutent. Oh! comme nous comprenons mal que le péché est une guerre ouverte, une guerre de tous nos sens et de toutes les puissances de notre âme contre Dieu! Celui qui est le plus puissant est celui qui ourdit les plus noires trahisons contre son souverain Roi.

Vous savez bien, ô mon Seigneur, que souvent la seule pensée de voir votre divin visage courroucé contre moi en ce terrible jour du jugement dernier, me donnait plus de frayeur que celle de toutes les peines et de toutes les furies infernales qui pouvaient m'être représentées. Je vous suppliais de daigner, dans votre miséricorde, me préserver d'une infortune si affreuse, et je vous en supplie encore maintenant, ô Seigneur. Quel malheur peut-il m'arriver sur la terre qui soit comparable à celui-là? Tous les maux d'ici-bas, je les accepte, ô mon Dieu, mais préservez-moi de l'éternel désespoir. Ah! que je n'abandonne pas mon Dieu, et que je ne cesse jamais de jouir en paix de sa beauté infinie! Votre Père vous a donné à nous. Que je ne perde pas, ô mon Seigneur, un joyau si précieux! J'avoue, ô Père éternel, que je l'ai mal gardé. Mais il y a encore un remède, oui, Seigneur, il y a un remède, tant que nous sommes dans cet exil.

O mes frères, ô mes frères, vous qui êtes les enfants de ce Dieu, confiance, confiance! Sa Majesté a dit, vous le savez, que si nous nous repentons des offenses que nous lui avons causées, Elle ne se souviendra plus de nos fautes et de nos malices. O miséricorde vraiment sans mesure! que peut-on désirer de plus? se trouverait-il quelqu'un par hasard qui pût sans honte en demander autant? C'est maintenant le moment favorable pour recevoir ce que nous donne ce Seigneur compatissant, notre Dieu. Il veut notre amitié! qui donc la refusera à celui qui n'a pas hésité à répandre

tout son sang et à sacrifier sa vie pour nous? Considérez donc que ce qu'il nous demande n'est rien, et que notre intérêt est de déférer à son désir. O grand Dieu! O Seigneur! Quelle dureté de cœur! quelle folie! quel aveuglement! Vient-on à perdre un objet quelconque, une aiguille par exemple, ou un épervier qui ne saurait que donner la légère satisfaction de le voir planer dans les airs, on est dans la peine. Et nous n'en avons pas de perdre cet aigle puissant qui est le Dieu souverain, ni son royaume dont la félicité sera sans fin! Qu'est-ce que cela? Qu'est-ce que cela? Pour moi, je ne le comprends pas. Daignez, ô mon Dieu, apporter un remède à tant de démence et d'aveuglement.

XV

Hélas! Hélas! Seigneur, qu'il est long cet exil! et comme ils sont cruels les tourments que cause la soif de mon Dieu! O Seigneur, que peut faire une âme captive dans cette prison! O Jésus, qu'elle est longue la vie de l'homme! et cependant on dit qu'elle est courte. Sans doute, elle est courte, ô mon Dieu, puisqu'il s'agit de gagner avec elle une vie sans fin; mais elle est très longue pour l'âme qui aspire à voir son Dieu. Quel remède donnez-vous à cette souffrance? Il n'y en a point d'autre que de l'endurer par amour pour vous. Oh! qu'il m'est suave ce repos des amants de mon Dieu! Ne manquez pas à qui vous aime, puisque c'est par vous que doit grandir et s'apaiser le tourment que le Bien-Aimé cause à l'âme qui soupire vers Lui. Mon désir, Seigneur, est de vous contenter; mais mon contentement, je le sais bien, ne se trouve dans aucun des mortels; aussi vous ne blâmerez pas mon

désir. Me voici à vos pieds, Seigneur. S'il est nécessaire que je vive pour vous rendre quelque gloire, je ne refuse aucun des travaux d'ici-bas, comme le disait votre ami saint Martin. Mais, hélas ! hélas ! quel n'est pas mon chagrin ô mon Seigneur ! Il avait des œuvres, et moi, je n'ai que des paroles. Voilà tout ce que je puis. Que mes désirs du moins, ô mon Dieu, aient quelque valeur en votre adorable présence, et ne considérez pas mon peu de mérite. Que tous nous méritions de vous aimer, Seigneur ; mais puisque nous devons vivre, que nous vivions pour vous, et qu'il n'y ait plus en nous de désirs et d'intérêts personnels ! quel plus précieux trésor peut-on se procurer, que celui de vous contenter ! O vous qui êtes ma joie, ô mon Dieu, que ferai-je pour vous plaire ? Bien pauvres sont mes services, alors même que je vous en rendrais de nombreux, ô mon Dieu. Mais pourquoi donc resterais-je dans ce triste exil ? Pour accomplir la volonté du Seigneur. Quel plus grand profit, ô mon âme ! Espère, espère, car tu ne sais ni le jour, ni l'heure, veille donc avec sollicitude ; tout passe rapidement, bien que ton désir rende douteux ce qui est certain, et long un temps qui est court. Considère que plus tu combattras, plus tu donneras de preuves d'amour à ton Dieu, et plus ensuite tu jouiras de ton Bien-Aimé dans un bonheur et une félicité sans fin.

XVI

O vrai Dieu ! ô mon Seigneur ! C'est une vive consolation pour l'âme qui souffre de la solitude où la laisse votre absence, de considérer que vous êtes en tous lieux. Mais quand la violence de l'amour et l'impétuosité

excessive de ce tourment viennent à grandir, de quoi lui sert une telle pensée, ô mon Dieu? L'entendement se trouble, la raison se dérobe devant cette vérité, de telle sorte qu'elle ne peut ni la comprendre ni l'approfondir. Elle sait seulement qu'elle est loin de vous et elle ne veut aucun remède; car le cœur embrasé de votre amour ne reçoit ni conseil ni consolation, si ce n'est de celui-là même qui l'a blessé, et il attend de lui seul le remède à son mal. Quand vous le voulez, Seigneur, vous guérissez aussitôt la blessure que vous avez faite. Jusqu'alors, il n'y a pas à attendre de guérison ni même de joie, si ce n'est celle qui découle d'une souffrance si bien employée.

O véritable Amant, avec quelle miséricorde, quelle suavité, quelles délices, quelle félicité et quelles marques d'amour vous guérissez les plaies que les flèches mêmes de votre amour ont faites! O mon Dieu, ô repos de toutes les peines, que je suis insensée! Peut-il d'ailleurs y avoir des remèdes humains pour guérir ceux qui sont malades du feu divin! Qui sait jusqu'où va la profondeur de cette blessure? d'où vient-elle? Comment peut-on soulager un tourment tout à la fois si pénible et si plein de délices? Comment d'ailleurs un mal de ce prix pourrait-il être apaisé par des moyens aussi vils que ceux qui sont d'invention humaine?

Comme elle a raison de dire l'Épouse des *Cantiques* : *Mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à lui!* Elle s'écrie : *Mon Bien-Aimé est à moi!* car un tel amour ne saurait commencer par une chose aussi basse que le mien. Mais dès lors que mon amour est si bas, ô mon Époux, comment ne peut-il s'arrêter à rien de créé et monte-t-il jusqu'à son Créateur? O mon Dieu, pourquoi suis-je à mon Bien-Aimé? C'est Vous, mon véritable Amant, qui commencez cette guerre d'amour. Elle semble n'être autre chose qu'un trouble, un délais-

sement de toutes les puissances, ainsi que des gens qui s'en vont par les places publiques et les faubourgs, demandant aux filles de Jérusalem de leur donner des nouvelles de leur Dieu. Or cette guerre une fois commencée, qui iront-elles combattre, ô Seigneur? Ce sera celui qui s'est rendu maître de la forteresse où elles habitaient, c'est-à-dire de la partie supérieure de l'âme. Il s'y est installé à leur place, pour qu'elles conquièrent leur conquérant lui-même. Dès qu'elles sont fatiguées de se voir sans lui, elles se hâtent de s'avouer vaincues. Qu'elles luttent donc jusqu'à l'épuisement de toutes leurs forces, qu'elles combattent mieux et que, reconnaissant enfin leur défaite, elles triomphent de leur vainqueur. O mon âme, quel admirable combat tu as soutenu, quand tu étais dans ce tourment! comme le récit que tu en as fait est exact! Oui, mon Bien-Aimé est à moi, et moi je suis à mon Bien-Aimé! Qui donc oserait entreprendre de séparer ou d'éteindre deux feux si embrasés? Ce serait travailler en vain, parce que désormais ces deux feux n'en font plus qu'un.

XVII

O mon Dieu! ô ma Sagesse infinie! O vous qui êtes sans limites et sans bornes, au-dessus de toutes les intelligences angéliques et humaines! O amour, qui m'aimez plus que je ne puis m'aimer et que je ne saurais comprendre!

Pourquoi, Seigneur, désirerais-je plus que vous ne voudriez me donner? Pourquoi me fatiguerais-je à vous demander une chose conforme à mes vues? Vous savez déjà où doit aboutir tout ce que mon entendement peut

concevoir et mon cœur souhaiter; et moi j'ignore comment cela peut m'être utile. Là où mon âme croit trouver un gain, elle trouvera peut-être une perte. Si je vous supplie de me délivrer d'une peine dont le but est d'établir en moi une mortification complète, qu'est-ce que je vous demande, ô mon Dieu? Si je vous supplie de m'envoyer cette peine, peut-être cela ne convient pas à ma patience trop faible encore et incapable de supporter une si lourde épreuve. Supposé que je la supporte, mais que mon humilité ne soit pas assez profonde, je m'imaginerais peut-être avoir fait quelque chose, quand c'est vous, ô mon Dieu, qui faites tout. Si je recherche de nouvelles souffrances, je ne voudrais pas que ce fût en des choses où il semble que la perte de ma réputation ne convient pas à votre gloire, et en cela je ne croirais pas obéir à un sentiment d'honneur; mais peut-être que là même où je crois voir une perte, il y aura un gain pour votre gloire même, et c'est en définitive ce que je désire.

Je pourrais, Seigneur, ajouter beaucoup d'autres réflexions sur ce point, pour me donner à entendre que je ne me comprends pas moi-même. Mais comme je sais que vous les connaissez, pourquoi parler encore? C'est, ô mon Dieu, afin qu'aux heures où je sens davantage ma misère, et où ma raison se voile, je puisse retrouver ma raison ici même, dans cet écrit de ma main. Bien souvent, ô mon Dieu, je me vois si misérable, si faible et si pusillanime, que je cherche ce qu'est devenue votre servante, elle qui s'imaginait déjà avoir reçu de vous assez de grâces pour tenir tête à tous les assauts du monde. Non, mon Dieu, non, je ne mettrai plus la moindre confiance dans une chose que je pourrais désirer pour moi. Daignez vouloir vous-même pour moi, comme bon vous semblera; voilà ce que je veux, dès lors que tout mon bien consiste à vous contenter. Et si vous, ô mon Dieu, vous vouliez me contenter en

accomplissant tout ce que je vous demande, je vois que je serais perdue.

Qu'elle est misérable la sagesse des mortels, et combien incertaine leur prévoyance ! Disposez Vous-même dans votre providence les moyens qui sont nécessaires pour que mon âme travaille à votre gloire comme vous le voulez, et non comme je le veux. Ne me châtiez pas en accomplissant ma volonté et mes désirs, si votre amour ne l'approuve pas, et que cet amour vive toujours en moi. Qu il meure donc enfin, ce moi, et qu'un autre qui est plus puissant que moi et meilleur pour moi que moi-même, vive en moi, afin que je puisse le servir ! Que celui-là vive et me donne la vie ! Qu'il règne et que je sois sa captive ! Mon âme n'ambitionne aucune autre liberté. Comment en effet serait-il libre celui qui est étranger au souverain Maître? Quel esclavage plus grand et plus affreux pour une âme que de n'être plus dans la dépendance de son Créateur ! Heureux ceux qui, liés et enchaînés fortement par les bienfaits de la miséricorde divine, se voient captifs et impuissants à recouvrer leur indépendance ! *L'amour est fort comme la mort et dur comme l'enfer.*

Heureux celui qui recevrait de ses mains le coup de mort et serait précipité dans ce divin enfer, d'où il n'aurait plus l'espoir de sortir, et pour mieux dire, d'où il ne craindrait plus d'être rejeté ! Mais hélas ! Seigneur, tant que nous jouissons de cette vie mortelle, nous sommes toujours en danger de perdre la vie éternelle. O vie ennemie de mon Bien, que ne m'est-il permis d'en finir avec toi ! Je te supporte, parce que Dieu te supporte. J'ai soin de toi, parce que tu lui appartiens. Ne me trahis pas, ne sois pas ingrate envers moi. Mais hélas ! Seigneur, que mon exil est long ! Je le sais, tout ce temps passé sur la terre est court pour gagner votre éternité ! mais qu'un seul jour, une seule heure semblent durer à une âme qui ignore si elle ne vous offensera

pas encore et qui le redoute ! O libre arbitre, comme tu es esclave de ta liberté, si tu ne veux pas vivre enchaîné par la crainte et l'amour de celui qui t'a créé ! Quand donc arrivera-t-il cet heureux jour où tu te verras abîmé dans cette mer infinie de la souveraine vérité ? Là tu ne seras plus libre de pécher, et tu ne le voudras plus, parce que tu seras à l'abri de toutes les misères d'ici-bas et naturalisé avec la vie de ton Dieu. Lui, il est bienheureux, parce qu'il se connaît, s'aime et jouit de lui-même, sans qu'il puisse faire autre chose. Il n'a pas, il ne peut avoir, ce serait même une imperfection qu'il pût avoir la liberté de s'oublier lui-même et de cesser de s'aimer. O mon âme, tu entreras donc dans ton repos, quand tu t'abîmeras dans ce souverain Bien, que tu connaîtras ce qu'il connaît, que tu aimeras ce qu'il aime et que tu jouiras de sa félicité. Alors ta volonté ne sera plus changeante ; alors, il n'y aura plus de changement ; car la grâce de Dieu aura été tellement forte qu'elle te rendra participante de la nature divine à une très haute perfection ; tu ne pourras plus alors et ne désireras plus pouvoir oublier le Souverain Bien, ni cesser de jouir de lui et de son amour.

Bienheureux ceux dont le nom est écrit dans le livre de cette vie divine ! Mais toi, ô mon âme, si le tien s'y trouve, pourquoi es-tu triste, pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu. Maintenant encore, je veux lui confesser mes péchés et proclamer ses miséricordes. Par là, je lui composerai un cantique de louanges et je ne cesserai jamais de faire monter mes soupirs vers mon Sauveur et mon Dieu. Il viendra peut-être le jour où ma gloire le chantera, sans que ma conscience ressente les douleurs de la componction dans ce séjour où toutes les larmes et toutes les craintes auront cessé pour jamais. Jusqu'alors c'est dans l'espérance et dans le silence que sera ma force. Aussi j'aime mieux vivre et, mourir en recherchant et en espérant la vie éternelle,

que de posséder toutes les créatures et leurs biens périssables. Ne m'abandonnez pas, Seigneur, car j'espère en vous; que mon espérance ne soit pas confondue! que je vous serve toujours, et disposez de moi comme il vous plaira!

AVIS

1. La terre, si fertile qu'elle soit, ne produit que des ronces et des épines, quand elle n'est pas travaillée. Ainsi en est-il de l'esprit de l'homme.

2. Parlez avantageusement de toutes les personnes spirituelles, comme les religieux, les prêtres et les ermites.

3. Quand vous serez avec beaucoup de personnes, parlez toujours peu.

4. Gardez la modestie dans toutes vos actions et dans vos rapports avec le prochain.

5. Ne contestez jamais beaucoup, surtout quand il s'agit de choses de peu d'importance.

6. Parlez à tout le monde avec une joie modérée.

7. Ne vous moquez d'aucune chose.

8. Ne reprenez jamais personne qu'avec discrétion, humilité et confusion sincère de vous-même.

9. Accommodez-vous à l'humeur des personnes avec qui vous êtes; soyez joyeuses avec celles qui sont joyeuses, et tristes avec celles qui sont tristes, enfin, faites-vous tout à tous, pour les gagner tous.

10. Ne parlez jamais sans avoir bien réfléchi à ce que vous allez dire, et l'avoir beaucoup recommandé

---

1. Ces *Avis* passent pour avoir été composés par la Sainte. Ils furent publiés en 1583, à Evora, par Don Teutonio de Bragance. Nous suivons l'édition du P. Gratien, qui parut en 1585, à Salamanque.

à Notre-Seigneur, pour ne rien dire qui puisse l'offenser.

11. Ne vous excusez jamais, s'il n'y a pas un motif très sérieux de le faire.

12. Ne dites jamais rien de vous-mêmes qui puisse vous attirer des louanges : comme de votre savoir, de vos vertus, de votre naissance, si vous n'avez pas l'espoir que cela sera utile ; mais encore devez-vous le faire avec humilité, et considérer que ce sont là des dons qui viennent de la main de Dieu.

13. N'exagérez jamais les choses, mais que votre sentiment soit exposé avec modération.

14. Dans tous vos discours et conversations mêlez toujours quelques mots de spiritualité ; par là vous éviterez les paroles inutiles et les médisances.

15. N'affirmez jamais une chose avant de la savoir.

16. Ne vous mêlez pas de donner votre avis en toutes choses. Faites-le seulement quand on vous le demande ou que la charité l'exige.

17. Si quelqu'un parle de choses de spiritualité, écoutez-le avec humilité, comme si vous étiez son disciple, et prenez pour vous ce qu'il dira de bon.

18. Découvrez à votre supérieur et à votre confesseur toutes vos tentations, imperfections et répugnances, afin de recevoir un conseil et un remède pour les surmonter.

19. Ne demeurez point en dehors de la cellule et n'en sortez point sans motif. Quand vous en sortez, demandez à Dieu son secours pour ne le point offenser.

20. Ne mangez et ne buvez qu'aux heures ordinaires ; et alors rendez à Dieu les plus vives actions de grâces.

21. Accomplissez toutes vos actions comme si vous voyiez réellement la divine Majesté présente; par ce moyen l'âme fait de grands progrès.

22. N'écoutez jamais le mal qu'on dit du prochain, et n'en dites point si ce n'est de vous-même; et quand vous vous réjouirez d'agir ainsi, vous avancerez beaucoup.

23. Dirigez vers Dieu chacune de vos actions, offrez-les-lui, et demandez-lui qu'elle tourne à son honneur et à sa gloire.

24. Quand vous êtes dans la joie, ne vous laissez pas aller à des rires immodérés; mais que votre joie soit humble, modeste, affable et édifiante.

25. Considérez-vous comme la servante de tous, voyez en tous le Christ, Notre-Seigneur. Par là, vous serez pleine de respect et de vénération pour les autres.

26. Soyez toujours disposée à faire l'obéissance, comme si Jésus-Christ lui-même vous commandait par la bouche de votre prieure ou supérieure.

27. Examinez votre conscience à chacune de vos œuvres et à toute heure du jour. Après avoir vu vos fautes, appliquez-vous à vous en corriger avec le secours de Dieu. Par ce chemin vous arriverez à la perfection.

28. Ne vous occupez pas des fautes du prochain, mais de ses vertus et de vos fautes personnelles.

29. Ayez toujours de grands désirs de souffrir pour le Christ en toutes choses et en toutes occasions.

30. Faites chaque jour cinquante offrandes de vous-même à Dieu; et faites-les avec une grande ferveur et un grand désir de posséder Dieu.

31. Ce que vous avez médité le matin, gardez-le présent tout le jour; apportez une grande diligence à

cette pratique; elle procure de précieux avantages.

32. Conservez avec soin les sentiments que le Seigneur vous aura communiqués, et mettez en pratique les désirs qu'il vous aura suggérés à l'oraison.

33. Fuyez toujours autant que possible la singularité ; car c'est un mal très grand dans une communauté.

34. Relisez souvent les statuts et la Règle de votre Ordre, et observez-les exactement.

35. Considérez dans toutes les créatures la providence et la sagesse de Dieu, et tirez de chacune d'elles un motif de le louer.

36. Détachez votre cœur de toutes choses; puis cherchez Dieu et vous le trouverez.

37. Ne montrez jamais à l'extérieur une dévotion qui n'est pas dans votre intérieur; mais vous pouvez ne pas manifester votre dévotion.

38. Ne faites pas paraître votre dévotion intérieure, sans une grande nécessité. *Mon secret est à moi*, disent saint François et saint Bernard.

39. Que la nourriture soit bien ou mal apprêtée, ne vous en plaignez pas; souvenez-vous du fiel et du vinaigre que l'on présenta à Jésus-Christ.

40. Quand vous êtes à table, ne parlez à personne; ne levez pas les yeux pour regarder les autres.

41. Pensez à la table du ciel, à la nourriture qu'on y sert, qui est Dieu lui-même, et aux convives, qui sont les anges. Élevez les yeux vers cette table et désirez vous y voir occuper une place.

42. Devant votre supérieur, en qui vous devez voir Jésus-Christ lui-même, ne parlez jamais si ce n'est pour les choses nécessaires, et alors faites-le avec un profond respect.

43. Ne faites jamais une chose que vous n'oseriez pas faire en présence de tout le monde.

44. Ne faites jamais de comparaison entre une personne et une autre, c'est là une chose odieuse.

45. Quand on vous fera une réprimande, recevez-la avec une humilité intérieure et extérieure; et priez Dieu pour celui qui vous reprend.

46. Quand un supérieur vous commande une chose, ne dites pas qu'un autre vous a commandé le contraire. Pensez que tous ont de saintes intentions et obéissez à celui qui vous commande.

47. Dans les choses qui ne vous regardent pas, n'apportez aucune curiosité pour en parler ou vous en informer.

48. Souvenez-vous de votre vie passée pour la pleurer. Ne perdez point de vue votre faiblesse présente, ni ce qui vous manque pour parvenir de la terre au ciel, afin de vivre dans la crainte; c'est là une source de grands biens.

49. Accomplissez toujours ce que vous demandent les personnes du monastère, quand ce n'est point contre l'obéissance; répondez-leur avec humilité et douceur.

50. Ne demandez rien de particulier soit pour la nourriture, soit pour le vêtement, à moins d'une grande nécessité.

51. N'oubliez jamais de vous humilier et de vous mortifier en toutes choses jusqu'à la mort.

52. Habituez-vous à faire toujours beaucoup d'actes d'amour, car ils enflamment et attendrissent l'ame.

53. Faites aussi les actes de toutes les autres vertus.

54. Offrez toutes choses au Père Éternel, en union avec les mérites de son Fils, Jésus-Christ.

55. Soyez douce envers tout le monde, et sévère pour vous-même.

56. Aux fêtes des Saints, pensez à leurs vertus, et demandez au Seigneur de vous les accorder.

57. Apportez tous les soirs un grand soin à votre examen.

58. Le jour où vous communiez, considérez à votre oraison du matin que, malgré votre indignité, vous allez recevoir votre Dieu, et à l'oraison du soir, que vous l'avez reçu.

59. Si vous êtes supérieure, ne reprenez jamais personne avec colère; attendez que la colère soit passée, et alors votre correction portera des fruits.

60. Apportez le plus grand soin à acquérir la perfection et la dévotion, et que ces deux qualités se retrouvent dans toutes vos œuvres.

61. Exercez-vous beaucoup dans la crainte du Seigneur, elle maintient l'âme dans la componction et l'humilité.

62. Considérez attentivement combien les personnes sont changeantes, et le peu de motifs que nous avons de mettre en elles notre confiance. Et ainsi vous vous attacherez intimement à Dieu, qui ne change point.

63. Faites en sorte de traiter les choses de votre âme avec votre confesseur; s'il est docte et adonné à la spiritualité, ouvrez-vous à lui et suivez en tout ses conseils.

64. Chaque fois que vous communiez, demandez à Dieu, par cette miséricorde avec laquelle il se donne à votre pauvre âme, quelque faveur particulière.

65. Bien que vous ayez beaucoup de saints pour avocats, adressez-vous surtout à saint Joseph, car il a beaucoup de crédit auprès de Dieu.

66. Lorsque vous êtes dans la tristesse ou dans le trouble, ne cessez point les bonnes œuvres que vous aviez coutume d'accomplir, ni l'oraison, ni les pénitences; le démon ne cherche à vous troubler que pour vous les faire abandonner. Appliquez-vous-y au contraire plus que d'ordinaire, et vous verrez avec quelle promptitude le Seigneur vous comblera de ses grâces.

67. Ne parlez point de vos tentations et imperfections aux religieuses du monastère qui sont le moins avancées; vous nuiriez à vous-même et aux autres; n'en parlez qu'aux religieuses les plus parfaites.

68. N'oubliez point que vous n'avez qu'une âme; que vous ne mourrez qu'une fois; que vous n'avez qu'une vie bien courte, et une vie qui vous est propre; qu'il n'y a qu'une gloire, et qu'elle est éternelle; et alors vous serez détachée de bien des choses.

69. Que votre désir soit de voir Dieu, votre crainte de le perdre, votre douleur de ne pas le posséder, votre joie de ce qui peut vous élever vers lui, et vous vivrez dans une grande paix.

PENSÉES DIVERSES[1]

I

« Apprenez de moi que je suis doux et humble. »

Saint Jean Chrysostome dit : Le véritable martyre ne consiste pas seulement à répandre le sang, mais aussi à fuir constamment le péché, à accomplir et garder les commandements de Dieu. La véritable patience au milieu des adversités est, en outre, un martyre.

Ce qui donne de la valeur à notre volonté, c'est son union à celle de Dieu, de telle sorte qu'elle ne veuille que ce que veut sa Majesté. C'est une gloire que de posséder la charité dans la perfection.

II

Pensées pour tirer profit des persécutions.

Pour que les persécutions et les injures procurent à l'âme quelque profit et avantage, il faut considérer qu'elles atteignent Dieu avant nous; quand en effet je reçois le coup, sa Majesté a été déjà blessée par le péché.

---

1. *Pour faire suite aux Avis, nous publions ici diverses pensées de la Sainte.* Cf. Silverio, t. VI.

Considérons aussi que celui qui aime véritablement l'Époux céleste doit s'être engagé à être tout à Lui et à ne rien vouloir pour soi; or si l'Époux supporte l'injure, pourquoi ne la supporterions-nous pas? Ce qui devrait nous toucher, c'est l'offense faite à sa Majesté, car l'outrage n'atteint pas notre âme, mais seulement cette boue qui s'appelle notre corps et qui mérite à tant de titres la souffrance.

Ou mourir ou souffrir, tels doivent être nos désirs.

Personne n'est tenté au-delà de ce qu'il peut souffrir.

Rien ne se fait sans la volonté de Dieu. Mon Père, vous êtes le char d'Israël et son guide, dit Élisée à Élie.

III

Pensées diverses.

Antiochus répandait une odeur tellement fétide, en punition de ses nombreux péchés, qu'il ne pouvait se supporter lui-même, et que ses courtisans ne pouvaient demeurer près de lui.

En confession on ne doit dire que ses fautes et ses péchés. Il ne faut parler de ses vertus ou des choses d'oraison qu'en dehors de là, à quelqu'un d'entendu. La prieure jugera de la nécessité qui lui sera exposée par la religieuse, et elle décidera ce qu'il y a à faire; car, dit Cassien, celui qui ignore les choses spirituelles est semblable à celui qui ne sait pas que les hommes peuvent nager, comme il ne les a jamais vus nager, il n'y comprend rien, et quand il les voit se jeter à l'eau, il s'imagine qu'ils vont se noyer.

Le Seigneur a voulu que Joseph parlât à ses frères de la vision qu'il avait eue et la leur fît connaître, malgré les terribles épreuves qui devaient en résulter pour lui.

La crainte que l'âme éprouve quand Dieu va lui accorder quelque faveur de choix, n'est évidemment qu'une crainte révérentielle qui s'empare de l'esprit, comme celle des quatre (vingt-quatre) vieillards dont parle la sainte Écriture.

On ne pèche que quand on a la connaissance du mal. Le Seigneur ne laissa pas pécher le roi d'Égypte avec la femme d'Abraham; ce roi ne pensait pas que c'était la femme de ce patriarche, mais sa sœur.

IV

Quand les passions de l'âme sont suspendues dans l'extase, et que certaines nécessités lui sont représentées pour qu'elle les recommande à Dieu, on peut penser que c'est un ange qui les lui représente; car, dit la sainte Écriture, l'ange se tient devant Dieu pour l'encenser et lui offrir nos prières.

Prière de sainte Thérèse[1].

O mon Dieu qui êtes la charité et l'amour, faites que cette vertu se perfectionne si bien en moi que son

1. L'autographe de cette prière, qui se trouve au couvent des Carmélites de Sainte-Anne à Madrid, n'est pas de la Sainte; il est composé avec des lettres découpées de ses écrits. Aussi, tout en publiant ce document, notre intention n'est pas d'en garantir l'authenticité.

feu consume tous les retours de mon amour-propre. O mon unique Trésor, ô ma gloire complète, faites que je vous aime au-dessus de toutes les créatures, que je m'aime en vous, à cause de vous et pour vous. Faites que j'aime de même mon prochain, que je porte ses fardeaux comme je veux qu'il porte les miens. Faites que j'aime tout ce qui est en dehors de vous, mais seulement autant qu'il m'aidera à aller vers vous. Faites que je me réjouisse, comme je me réjouis déjà, de ce que vous vous aimiez parfaitement, et de ce que vous soyez aimé continuellement de vos anges et des bienheureux qui vous voient dans la gloire sans voile et face et face, ainsi que des justes de la terre qui vous connaissent par la lumière de foi, et vous regardent comme leur unique et souverain Bien, la fin, le centre de leur affection et de leur amour. Je voudrais que tous les imparfaits et pécheurs du monde fissent de même. Avec votre secours je les aiderai à vous aimer ainsi.

LES CONSTITUTIONS[1]

De l'ordre à suivre dans les choses spirituelles

Les Matines se réciteront après neuf heures, non avant, mais non tellement après, qu'on ne puisse faire ensuite, durant un quart d'heure, l'examen sur les actions de la journée. On sonnera la cloche des offices pour cet examen, après lequel, la religieuse désignée par la mère prieure, lira quelques lignes en langue vulgaire sur le mystère qui doit faire l'objet de la méditation le lendemain. Le temps employé à tout cela sera distribué de telle sorte qu'à onze heures précises[2] on sonne la cloche pour donner le signal d'aller prendre le repos. Au temps de l'examen et de l'oraison, toutes les Sœurs seront réunies au chœur; aucune d'elles n'en sortira sans permission, une fois les offices commencés.

Elles se lèveront l'été à cinq heures, et feront oraison jusqu'à six; l'hiver, elles se lèveront à six heures et resteront en oraison jusqu'à sept. Aussitôt après l'oraison, elles réciteront les Petites Heures jusqu'à None, excepté les jours solennels, ou quand ce sera la fête d'un saint auquel elles auront une dévotion particulière. Dans ce cas, elles chanteront None avant

1. Ces Constitutions furent composées par la Sainte et remises au T.R.P. Général des Carmes en avril 1567. Elles ont été en vigueur jusqu'au Chapitre d'Alcala, 1581.

2. Les constitutions de 1581 : « onze heures plus ou moins ».

la Messe[1]. Les dimanches et jours de fête, on chantera la Messe, les Vêpres et les Matines; on pourra chanter les Laudes les premiers jours après Pâques et autres jours de solennité, et surtout le jour de la fête du glorieux saint Joseph[2]. Le chant ne sera jamais sur plusieurs notes, mais sur une seule et à l'unisson. Les autre jours, l'office sera psalmodié et on entendra une messe basse; puis le Seigneur daignera nous donner du temps pour gagner le nécessaire.

Toutes les Sœurs veilleront à ne point sortir du chœur pour une cause futile; quand elles auront achevé les Petites Heures, elles se rendront chacune à son office. Elles entendront la messe à huit heures en été et à neuf heures en hiver; celles qui feront la communion resteront ensuite quelques instants au chœur.

On communiera tous les dimanches et jours de fêtes, ainsi que ceux de Notre-Dame, de Notre-Seigneur, de saint Albert, de saint Joseph et ceux que le confesseur décidera selon la dévotion et les dispositions de chaque sœur, avec la permission de la Mère prieure; on communiera aussi le jour de la fête du saint auquel le monastère est dédié.

Un peu avant le dîner, on sonnera la cloche des offices pour l'examen de tout ce qu'on a fait jusqu'à cette heure. Les Sœurs s'appliqueront à se corriger de la plus grande faute qu'elles auront découverte en elles, et réciteront un *Pater*, pour que Dieu leur donne la grâce d'y réussir. Chacune se mettra à genoux, à l'endroit même où elle sera, quand on sonnera, et elle fera son examen en peu de temps.

A deux heures précises, on dira les Vêpres, excepté

1. Les Constitutions de 1581 ont supprimé le chant de None.
2. Les Constitutions imprimées en 1581 et en 1588 par les soins du P. Gratien conservent également le chant des Matines tous les dimanches.

en Carême où elles se diront à onze heures. Après les Vêpres, quand elles sont à deux heures, les Sœurs feront une lecture durant une heure. En Carême, cette lecture commencera à deux heures. Il est entendu qu'au coup de deux heures on sonnera pour les Vêpres. L'heure de lecture aura lieu, les veilles de fêtes, après Complies. Les Complies se diront l'été à six heures, et l'hiver à cinq.

A huit heures, en hiver et en été, on sonnera le silence, qu'on gardera jusqu'après Prime du jour suivant; on observera ce point avec le plus grand soin. En dehors de ce temps, les Sœurs ne se parleront pas sans permission, excepté les officières et pour des choses nécessaires. Cette permission, la prieure l'accordera quand une Sœur veut s'entretenir avec une autre, afin de rendre plus ardent son amour pour le divin Époux, ou de se consoler dans quelque nécessité spirituelle ou tentation. Cela ne s'entend pas d'une parole, d'une demande, ou d'une réponse; dans ce cas on n'a pas besoin de permission.

Une heure avant Matines on sonnera l'oraison. Durant cette heure d'oraison, on pourra faire une lecture indépendamment de celle qui suit les Vêpres; mais si les Sœurs se sentent alors intérieurement disposées à l'oraison, qu'elles la fassent; elles choisiront l'exercice qui leur semblera le plus propre à les recueillir.

La Mère prieure veillera à avoir de bons livres, et spécialement *les Chartreux*[1], les *Fleurs des saints*, le *Mépris du monde*[2], l'*Oratoire des religieux*, le *Père Louis de Grenade* et le *Père Pierre d'Alcantara*; car c'est là, en partie, une nourriture aussi nécessaire à l'âme que l'aliment matériel l'est au corps.

1. Ce sont les ouvrages de Ludolphe de Saxe et de Denis le Chartreux que la Sainte désigne ici.
2. Elle signifie par là l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Le temps que les Sœurs ne seront pas avec la communauté, ou à un office de communauté, elles le passeront tout entier dans leurs cellules respectives, ou dans l'ermitage que la prieure leur aura désigné; dans le lieu de leur retraite, elles feront quelque travail, quand ce n'est pas un jour de fête, et se conformeront par cette solitude à ce que prescrit la règle, quand elle dit que chacune demeure chez soi.

Nulle Sœur ne peut entrer dans la cellule d'une autre, sans la permission de la prieure, sous peine grave.

Il n'y aura pas de salle commune de travail.

Du temporel

On doit vivre toujours d'aumônes et ne posséder aucune rente; tant qu'on pourra le supporter, on ne demandera rien, et les Sœurs s'aideront du travail de leurs mains, comme le faisait saint Paul. Le Seigneur les pourvoiera du nécessaire, pourvu qu'elles ne désirent rien de plus et en soient contentes bien qu'elles n'aient rien de superflu. Elles ne manqueront pas de ce qu'il faut pour vivre; si elles s'appliquent de toutes leurs forces à contenter le Seigneur, Sa Majesté aura soin qu'il ne leur manque rien.

Pour gagner leur vie, elles ne se livreront point à des travaux délicats, mais à filer, à coudre, ou à faire des choses qui ne soient pas tellement compliquées qu'elles absorbent l'attention et empêchent l'esprit de se fixer en Notre-Seigneur. Elles ne feront point non plus de travaux d'or ou d'argent. Elles n'insisteront pas sur ce qu'on doit payer pour le travail; mais elles prendront bonnement ce qu'on leur donnera : si

le prix ne semble pas leur convenir, elles ne se chargeront plus d'un pareil travail.

Elles ne pourront en aucune manière posséder quelque chose en particulier, et on ne le leur permettra ni pour la nourriture, ni pour le vêtement. Elles n'auront ni coffre, ni cassette, ni malle, ni armoire, excepté celles qui sont chargées des offices de la Communauté, ni aucune autre chose en particulier, mais tout sera mis en commun. Ce point est très important, car le démon peut, par de petites choses, amener le relâchement dans la perfection de la pauvreté; aussi quand la prieure verra une Sœur s'attacher à quelque chose, livre, cellule, ou quoi que ce soit, elle aura grand soin de le lui enlever.

Des jeûnes

On jeûnera depuis le jour de l'Exaltation de la Croix, qui tombe en septembre, jusqu'à Pâques, excepté les dimanches : on ne mangera jamais de viande, si ce n'est dans le cas de nécessité, quand la règle le prescrit.

Le vêtement sera de serge ou de bure noire; on emploiera le moins d'étoffe possible pour l'habit. Les manches seront étroites et pas plus larges à l'ouverture qu'au sommet. L'habit sera sans plis, rond, pas plus long derrière que devant; il descendra jusqu'aux pieds. Le scapulaire sera de la même étoffe et quatre doigts plus court que l'habit. Le manteau de chœur sera aussi en serge, mais blanc et de la même longueur que le scapulaire; on y emploiera le moins d'étoffe possible, en veillant au nécessaire sans superflu. On portera toujours le scapulaire sur les toques.

Les toques seront de chanvre et sans plis les tuniques, en étamine, et les draps de lit aussi. Pour chaussures, les Sœurs auront des alpargates et, par décence, elles porteront des chausses de serge ou de gros brin; les oreillers seront en étamine, sauf le cas de nécessité, où ils pourront être en toile.

Les lits n'auront point de matelas, mais une paillasse; l'expérience a prouvé que des personnes faibles et maladives pouvaient supporter cela. On n'y suspendra rien à l'entour; mais en cas de nécessité, on aura une natte de jonc ou un paravent formé, soit d'une couverture, soit d'un morceau de bure, soit de quelque autre chose pauvre. Chaque Sœur aura son lit à part. On n'aura ni tapis, si ce n'est à l'église, ni coussins.

Tout cela est de l'état religieux et doit être ainsi; il en est fait mention expresse, parce que, quand on se relâche, on oublie parfois ce qui est de l'état religieux et d'obligation.

Les Sœurs n'auront à leurs vêtements et à leurs lits aucune chose de couleur, quand même ce serait une chose aussi minime qu'un ruban. Elles ne porteront point d'habits fourrés; mais si quelqu'une est malade, elle peut avoir une robe de serge.

Leurs cheveux seront coupés afin qu'elles ne perdent pas de temps à les peigner, elles n'auront point de miroirs ni aucun objet curieux; mais elles vivront dans un complet oubli d'elles-mêmes.

De la Clôture

Elles ne verront personne sans être voilées, si ce n'est le père, la mère, les sœurs, excepté le cas où la chose serait convenable pour quelque fin, et cela à

l'égard de personnes qui peuvent plutôt nous édifier et nous aider dans nos exercices d'oraison, ou nous procurer quelque consolation spirituelle, et non être pour nous un sujet de pure récréation; elles seront toujours accompagnées d'une tierce, sauf quand elles s'entretiennent des affaires de l'âme.

La prieure gardera la clé de la grille et celle de la porte; lorsque le médecin ou le chirurgien et autres personnes dont on a besoin dans la maison, ou le confesseur, entreront, ils seront toujours accompagnés de deux tierces qui les précéderont; quand une malade se confessera, une tierce se tiendra à une certaine distance, mais de façon cependant à voir le confesseur auquel ne parlera que la malade, à moins qu'il ne s'agisse de ne répondre que quelques mots.

Dans les monastères où il y aura un chœur pour que l'on y ait le Saint-Sacrement, ainsi que des chapelains et commodité pour orner l'église, on n'aura pas de porte donnant entrée à l'église. Là où il n'y a pas cette commodité, et s'il faut avoir une porte donnant entrée à l'église, la prieure en aura la clé; cette porte ne pourra s'ouvrir qu'en présence de deux Sœurs, et quand on ne pourra faire autrement. Mais si l'on peut faire autrement, alors même qu'il y aurait une porte, on la tiendra fermée.

Il sera permis aux novices, comme aux professes elles-mêmes, de recevoir des visites, afin que si elles ont quelque mécontentement, on sache que ce que nous prétendons, c'est qu'elles soient parmi nous de leur plein gré, et aient toute liberté de dire qu'elles ne veulent pas rester.

Les Sœurs ne se mêleront point des affaires du monde et n'en traiteront point, quand il ne s'agit pas de choses où elles peuvent aider les personnes qui leur en parlent, les mettre dans la vérité et les consoler dans quelque épreuve. Mais si elles ne comptent pas

tirer quelque fruit de l'entretien, elles y couperont court, comme il a été dit. Il est très important, en effet, que les personnes qui nous visitent s'en retournent avec quelque profit, et non avec perte de temps, et que nous-mêmes nous en retirions de l'avantage. La tierce veillera à ce que ce point soit observé. Elle est obligée de prévenir la prieure si on ne le garde pas; et quand elle ne la préviendra pas, elle encourra la même peine que celle qui aura transgressé ce point. Cela s'entend lorsqu'on l'aura avertie deux fois; à la troisième fois, elle sera enfermée durant neuf jours; et le troisième jour, on lui donnera la discipline au réfectoire; parce que le point dont je parle est très important pour la religion.

Les Sœurs éviteront le plus possible les entretiens avec leurs parents; car non seulement leurs affaires nous touchent vivement, mais il sera difficile de ne point mêler à la conversation plusieurs choses du siècle. On veillera bien aux conversations que l'on aura avec les personnes du dehors, alors même qu'il s'agirait de proches parents. S'il ne s'agit pas de personnes qui prennent plaisir à parler des choses de Dieu, on les verra très rarement, et l'entretien sera de courte durée.

De la réception des Novices

On tiendra beaucoup à ce que celles que l'on recevra soient des personnes d'oraison et aient pour but une entière perfection et le mépris du monde. Elles n'auront pas moins de dix-sept ans. Si elles ne viennent pas déjà détachées du monde, elles supporteront difficilement ce qui se pratique chez nous; et mieux vaut tout d'abord user de circonspection que d'avoir à les renvoyer ensuite.

Il faut qu'elles aient de la santé, du jugement, et de l'aptitude pour réciter l'office divin et aider au chœur. On ne les admettra pas à la profession si on comprend dans l'année de leur noviciat qu'elles n'ont pas un caractère ferme et les autres qualités nécessaires pour suivre ce qui doit se pratiquer chez nous. Si quelqu'une de ces choses leur manque, on ne les recevra pas. Il faut excepter le cas où il s'agit d'une personne grande servante de Dieu et très utile au monastère; quand on voit qu'elle ne causera aucune inquiétude et qu'on rend service à Notre-Seigneur, on condescendra à ses pieux désirs. Mais quand ces désirs ne sont pas assez grands pour montrer que le Seigneur l'appelle à cet état, il ne faut nullement la recevoir.

Lorsqu'une postulante n'aura aucune aumône à donner au monastère, on ne laissera pour cela de l'admettre, si par ailleurs on est content d'elle, comme nous l'avons fait jusqu'à ce moment. Si la novice veut donner ce qu'elle possède, et qu'ensuite quelque motif vienne l'en empêcher, on ne fera pas de procès pour le réclamer et ce ne sera pas un motif pour refuser de recevoir la novice à la profession.

On veillera avec le plus grand soin à ne point se laisser guider par des vues d'intérêt, car la convoitise pourrait s'insinuer peu à peu, de telle sorte que l'on regarderait plus aux aumônes qu'à la bonté et à la qualité de la personne. Cela ne doit être en aucune manière; ce serait un grand mal. Les Sœurs auront toujours devant les yeux la pauvreté dont elles font profession pour en répandre partout les parfums. Elles considéreront que ce n'est point là ce qui doit les sustenter, mais bien la foi, la perfection et la confiance en Dieu seul. Elles veilleront avec soin à ce point de constitution et y seront fidèles, car cela convient; on le lira aux Sœurs.

Quand on recevra une novice. ce sera toujours de

l'avis de la plus grande partie de la Communauté; il en sera de même pour l'admission à la profession.

Les converses que l'on recevra doivent être robustes. Ce seront des personnes que l'on jugera animées d'un vrai désir de servir Dieu. Elles resteront une année avant de prendre l'habit de l'Ordre, afin qu'on voie si elles sont aptes à remplir le but pour lequel on les reçoit, et qu'elles s'assurent elles-mêmes si elles auront assez de force; elles ne porteront point de voile devant la figure; et on ne leur donnera pas le voile noir; mais, deux ans après la prise d'habit elles feront profession, à moins qu'elles n'aient mérité par leur grande vertu d'être admises plus tôt. Elles seront traitées avec charité et fraternité; on veillera à leur nourriture et à leur vêtement, comme pour les autres.

Des offices humbles

Le tableau du balayage portera tout d'abord le nom de la Mère prieure, afin qu'en tout elle donne le bon exemple.

On veillera soigneusement à ce que celles qui ont les offices de robière et d'économe pourvoient avec charité aux besoins des Sœurs, qu'il s'agisse de la nourriture, ou de tout le reste. On ne fera rien davantage pour la prieure et les anciennes que pour toutes les autres, comme la Règle le prescrit. On aura égard aux nécessités et à l'âge, mais plus encore à la nécessité qu'à l'âge, parce que parfois une Sœur plus âgée a moins de besoins qu'une autre moins âgée. On veillera attentivement à ce que ce point soit généralement observé, parce que cela convient pour beaucoup de motifs.

Aucune Sœur ne s'entretiendra de la nourriture, et ne dira que c'est peu ou beaucoup, bien ou mal préparé. La prieure ou l'économe aura soin qu'on s'arrange avec ce que le Seigneur aura envoyé, et que ce soit bien préparé, pour qu'on puisse se contenter de ce qui est donné, car les Sœurs ne possèdent pas autre chose.

Les Sœurs seront obligées de dire à la Mère prieure, et les novices à leur maîtresse, ce dont elles ont besoin pour le vêtement et pour la nourriture; et si elles ont besoin de plus que de l'ordinaire, alors même qu'il ne s'agirait pas d'une grande nécessité, elles recommanderont d'abord la chose à Notre-Seigneur; car notre nature demande souvent plus que le nécessaire, et parfois le démon contribue à nous suggérer des craintes au sujet de la pénitence et du jeûne.

Des Sœurs malades

Les malades seront soignées en toute charité et compassion et avec tout le régal conforme à notre pauvreté; elles loueront Dieu, Notre-Seigneur, quand il pourvoiera abondamment à leurs besoins, et si elles n'ont pas ces adoucissements que se procurent les riches dans leurs souffrances, elles ne s'en affligeront pas; elles ont dû être déterminées à cela en entrant chez nous; et c'est être pauvre que de manquer de quelque chose, au moment où la nécessité est peut-être la plus grande. La Mère prieure aura grand soin que le nécessaire manque plutôt aux bien portantes que quelques soulagements aux malades.

Celles-ci seront visitées et consolées par les Sœurs. On désignera une infirmière qui ait l'habileté et la charité que réclame cet office. Les malades s'applique-

ront alors à donner des preuves de la perfection qu'elles ont acquise, quand elles se portaient bien. Elles seront patientes; elles se montreront aussi peu importunes que possible, lorsque le mal se sera pas grand; elles obéiront à l'infirmière, afin de tirer profit de la maladie, d'en sortir avec un gain spirituel et d'édifier les Sœurs. Elles porteront du linge et auront de bons lits, je veux dire de bons matelas, et seront traitées avec beaucoup de propreté et de charité.

On ne taxera jamais le travail aux Sœurs; mais chacune s'efforcera de travailler pour subvenir à la nourriture des autres. On attachera une grande importance à ce point de la Règle : quiconque veut manger doit travailler, comme le faisait saint Paul. Si quelquefois une Sœur veut, d'elle-même, se charger d'un travail déterminé pour chaque jour, elle le peut; mais on ne lui imposera pas de pénitence si elle ne l'achève pas.

Chaque jour, après le dîner ou la collation, quand les Sœurs sont assemblées, la tourière dira ce qui aura été donné en aumône ce jour-là, et nommera les personnes qui l'ont faite, pour que toutes aient soin de prier Dieu qu'il daigne les récompenser.

Quant à l'heure du repas, nous ne la pouvons fixer; cela dépendra de ce que le Seigneur nous enverra. Lorsqu'il y aura de quoi, le dîner sera à onze heures et demie les jours de jeûne d'Église; quand ce sera jeûne de l'Ordre, on dînera à onze heures; mais en été on sonnera le repas à dix heures.

Si, avant qu'on se mette à table, Notre-Seigneur inspire à une Sœur de faire quelque mortification, elle en demandera la permission; on ne laissera point tomver cette bonne dévotion d'où découlent de précieux fruits; mais on s'en acquittera rapidement, pour ne point empêcher la lecture. En dehors du déjeuner et du dîner, aucune Sœur ne mangera ni ne boira sans permission.

A la sortie du repas, la Mère prieure pourra permettre aux Sœurs de s'entretenir en commun de ce qui leur sera le plus agréable, pourvu que ce ne soit pas étranger à la conversation qu'une bonne religieuse doit tenir, et que chacune ait alors sa quenouille.

Les jeux sont absolument défendus; le Seigneur donnera grâce à quelques-unes pour récréer les autres, et le temps qu'on y passera ainsi sera bien employé.

Les Sœurs s'appliqueront à ne point se causer de peine les unes aux autres; leurs plaisanteries et leurs paroles seront pleines de discrétion. Après cette heure de récréation passée ensemble, elles dormiront une heure l'été; si quelqu'une ne veut pas dormir, elle gardera le silence. A la suite des Complies et de l'oraison, comme il a été dit plus haut, la Mère prieure pourra, en hiver et en été, permettre aux Sœurs de s'entretenir toutes ensemble; elles auront leurs travaux, comme nous l'avons dit, et la durée de ce temps sera laissée au jugement de la Mère prieure.

Aucune Sœur n'en embrassera une autre, ni ne la touchera au visage ou aux mains. Elles n'entretiendront point d'amitiés particulières, mais elles s'aimeront toutes en général, comme Jésus-Christ le recommande souvent à ses apôtres. Dès lors qu'elles sont en si petit nombre, cela sera facile; et elles fixeront les yeux sur leur Époux qui a donné sa vie pour nous. Cet amour qu'elles auront les unes pour les autres en général, et non pour une Sœur en particulier, est très important.

Aucune Sœur ne reprendra une autre des fautes qu'elle lui verra commettre. Si ces fautes sont considérables, elle avertira la Sœur en particulier avec charité; si, après trois avertissements, il n'y a pas d'amendement, elle en parlera à la Mère prieure; mais elle n'en dira rien à aucune autre Sœur. Il y a en effet des zélatrices qui sont chargées de remarquer les fautes; aussi

les autres Sœurs ne s'en occuperont pas, et laisseront passer celles qu'elles verront; elles veilleront seulement à leurs propres fautes; elles ne se mêleront point de celles que les autres feront dans leurs offices, à moins qu'il ne s'agisse d'une chose grave; car alors elles devront prévenir, comme nous l'avons dit.

Elles auront grand soin de ne pas se disculper, si ce n'est dans le cas où il serait nécessaire de le faire, parce que c'est une pratique dont elles retireront beaucoup de profit.

Les zélatrices veilleront attentivement à remarquer les fautes, et quelquefois, sur l'ordre de la prieure, elles les reprendront en public, quand même il s'agirait de Sœurs plus anciennes, afin qu'on s'exerce dans l'humilité; ainsi les Sœurs qui seront reprises ne répondront rien, alors même qu'elles se reconnaîtraient sans faute.

Les Sœurs ne pourront rien donner, même à leurs parents, ni en rien recevoir, sans la permission de la prieure, à qui on montrera tout ce qui sera apporté en aumônes.

Jamais la prieure, ni aucune autre Sœur, ne pourra s'appeler *dame*.

Comme presque tout est ordonné conformément à notre règle, le châtiment des coulpes et des fautes par rapport à ce qui a été dit, consistera dans les peines de coulpes plus ou moins grandes signalées à la fin de ces Constitutions. Dans tout ce qui précède, la Mère prieure pourra, selon qu'il lui paraîtra juste, dispenser avec discrétion et charité. Néanmoins elle n'obligera point à garder ces Constitutions sous peine de péché, mais à subir une peine corporelle.

Les bâtisses du monastère n'auront aucune ornementation, excepté celles de l'église. Il n'y aura non plus rien de recherché; la boiserie sera grossière, la maison petite, et les pièces basses. La maison devra

répondre au nécessaire et non au superflu, et sera bâtie le plus solidement possible ; le mur de clôture sera élevé ; il y aura un enclos pour y construire des ermitages, où les Sœurs pourront se retirer et s'adonner à l'oraison, comme le faisaient nos saints Pères.

Des défuntes

Les sacrements seront administrés de la manière prescrite dans l'Ordinaire. Quand une religieuse sera morte, on fera les obsèques et l'enterrement ; et il y aura une vigile et une messe chantée ; au bout de l'an, il y aura encore une vigile et une messe chantée. Si c'est possible, on fera dire les messes de saint Grégoire ; dans le cas contraire, toutes les Sœurs réciteront un office des morts pour celles qui meurent dans le monastère ; mais pour les autres, il y aura un office des morts, et si on le peut, une messe chantée ; tout cela est pour les Sœurs de la règle primitive, tandis que pour les Sœurs de la règle mitigée, on récitera un office des morts.

Des obligations des Sœurs dans leurs offices respectifs

L'office de la Mère prieure est d'avoir grand soin que l'on garde en tout la Règle et les Constitutions, de veiller avec zèle au bon renom et au recueillement du monastère, d'examiner comment toutes les Sœurs s'acquittent de leurs offices, de pourvoir à leurs nécessités, soit spirituelles, soit temporelles, avec le dévoû-

ment d'une mère; qu'elle veille aussi à être aimée pour être obéie.

La prieure nommera la portière et la sacristine; elle choisira celles en qui on puisse avoir confiance; elle pourra les changer quand bon lui semblera, afin de ne pas donner lieu à une Sœur de s'attacher à un emploi.

Elle nommera encore toutes les autres officières, excepté la sous-prieure et les clavières qui seront élues aux voix; ces dernières doivent savoir écrire et compter, au moins deux d'entre elles.

L'office de la sous-prieure est d'avoir soin du chœur et de diriger la psalmodie et le chant pour qu'il s'exécute convenablement et avec pause; ce point mérite la plus grande attention. Elle doit présider quand la prieure est absente, et être toujours avec la Communauté; de plus, elle reprendra les fautes qui se commettent au chœur et au réfectoire quand la prieure n'est pas là.

Les clavières doivent, tous les mois, demander les comptes à la receveuse, en présence de la prieure qui prendra leur avis dans les choses importantes. Il y aura un coffre à trois clés pour les écritures et le dépôt du monastère. La prieure aura une de ces clés, et les deux autres seront gardées par les deux clavières plus anciennes.

L'office de la sacristine est d'avoir soin de tous les objets de l'église, et de veiller à ce que le Seigneur y soit servi avec le plus profond respect, et que tout y soit très propre. Elle sera chargée d'appeler avec ordre les Sœurs au confessionnal; elle n'y laissera aller personne sans permission, sous peine de faute grave, si ce n'est pour se confesser à celui qui est désigné pour cela.

L'office de la receveuse ou grande portière, ce qui est tout un, est de veiller à pourvoir à temps la maison de tout le nécessaire si le Seigneur donne de quoi. Quand

elle sera au tour, elle parlera doucement et de manière à édifier. Elle s'occupera avec charité de ce dont les Sœurs ont besoin; elle n'oubliera point de marquer les dépenses et les recettes. Elle ne contestera pas et ne marchandera pas, quand elle achètera quelque chose; mais après avoir dit deux fois ce qu'elle veut en donner, elle prendra l'objet ou le laissera. Elle ne laissera venir aucune Sœur au tour sans permission. Quand on ira à la grille, elle appellera immédiatement la tierce. Elle ne soufflera mot à personne de ce qui se passe au tour, si ce n'est à la supérieure; elle ne donnera pas les lettres aux Sœurs, mais à la prieure qui les lira tout d'abord; elle ne leur portera jamais de message sans l'avoir prévenue; elle n'en fera point à ceux du dehors, sous peine de coulpe grave.

Les zélatrices dont l'office est important auront soin de remarquer les fautes qui se commettent et les signaleront à la prieure, comme il a été dit.

La Maîtresse des novices sera une personne de grande prudence, d'oraison et d'esprit intérieur. Elle aura grand soin de lire les Constitutions aux novices, de leur enseigner tout ce qu'elles doivent faire, soit les cérémonies, soit les mortifications, et de s'appliquer plus à perfectionner en elles l'intérieur que l'extérieur; chaque jour elle leur demandera quel progrès elles ont réalisé dans l'oraison, comment elles se trouvent du mystère qu'elles doivent méditer, quel profit elles en retirent. Elle leur enseignera, en outre, la manière de se conduire dans cet exercice et dans le temps de sécheresse, comme aussi de briser leur volonté, même dans les plus petites choses.

La Sœur chargée de cet office aura soin de ne s'oublier en rien; car elle forme des âmes pour que le Seigneur y établisse sa demeure; elle les traitera avec bonté et amour, ne s'étonnera point de leurs fautes, les fera avancer peu à peu et les mortifiera selon le degré de

vertu où elle les croira parvenues. Elle veillera à ce qu'on ait plus de soin de ne point manquer à la pratique des vertus qu'à la rigueur de la pénitence.

La prieure la fera aider pour apprendre aux novices à lire.

Toutes les Sœurs iront une fois le mois rendre compte à la prieure de leurs progrès dans l'oraison, ainsi que de la manière dont le Seigneur les conduit, et sa Majesté lui donnera sa lumière pour les guider si elles ne vont pas bien. On accomplit par là un acte d'humilité et de mortification dont on retirera un grand profit.

Quand la prieure verra qu'elle n'a pas une Sœur qui convienne pour maîtresse des novices, elle le sera elle-même; elle se chargera de cet office si important et se fera aider par une Sœur.

Lorsque les Sœurs qui ont des offices ne peuvent faire l'oraison aux heures marquées, elles choisiront une heure ou elles seront moins occupées; cela s'entend quand elles auront été empêchées durant l'heure entière ou la plus grande partie de l'heure.

L'argent que le Seigneur donnera en aumône se mettra toujours aussitôt dans le coffre à trois clés, à moins qu'il ne s'agisse d'une petite somme; on pourra alors la remettre à la clavière; chaque soir, avant que le silence soit sonné, la portière rendra un compte détaillé à la prieure ou à la dite clavière; une fois le compte fait, il sera porté sur le livre du couvent pour le montrer chaque année au Visiteur.

Du chapitre des coulpes graves

Le chapitre des coulpes graves aura lieu une fois chaque semaine, comme la règle le prescrit. Les fautes des Sœurs y seront corrigées avec charité; on le tiendra

toujours à jeun. Au signal de la cloche, toutes les Sœurs se réuniront au chapitre, et alors, au signal de la prieure ou de la présidente, la Sœur qui remplit l'office de lectrice lira ces Constitutions et la Règle. Avant de lire, elle dira : *Jube, domne, benedicere...* et celle qui préside répondra : *Regularibus disciplinis nos instruere dignetur, Magister cœlestis.* Et toutes les Sœurs répondront : *Amen.* Et alors, si la Mère prieure juge bon de leur adresser quelques mots sur la lecture, ou pour leur correction, elle commencera par dire : *Benedicite,* et les Sœurs diront : *Dominus,* puis se prosterneront et attendront, pour se relever, que le signal leur en soit donné de se relever. Elles s'assiéront ensuite. Enfin elles viendront deux à deux au milieu du chapitre, en commençant par les novices, les Sœurs converses et les plus anciennes, et diront leurs fautes et leurs négligences manifestes à la présidente; mais quand viendra le tour des anciennes, on fera sortir les novices, les converses et celles qui n'ont ni voix, ni rang au chapitre.

Les Sœurs ne parleront point au chapitre, si ce n est dans deux cas : pour dire simplement leurs fautes personnelles et celles des Sœurs, et pour répondre aux questions de la présidente; celle qui sera accusée se gardera bien d'accuser une autre Sœur sur un simple soupçon qu'elle aura d'elle. Si elle le fait, elle subira la peine du délit dont elle l'accuse; il en sera de même à l'égard de celle qui l'accuserait d'une faute dont elle a déjà subi la peine. Mais, pour que les vices et les défauts ne demeurent pas cachés, la Sœur pourra dire à la Mère prieure ou au Visiteur ce qu'elle a vu ou entendu.

On châtiera de même celle qui aura accusé faussement une autre Sœur, et de plus elle sera contrainte de réparer, autant que possible, la réputation lésée. Quant à l'accusée, elle ne répondra rien, à moins qu'on

ne lui commande de le faire; et alors elle dira humblement : *Benedicite.* Mais si elle répondait avec impatience, elle serait punie plus rigoureusement, selon que le jugera à propos la présidente, qui attendra pour cela que la passion soit apaisée.

Les Sœurs se garderont de divulguer et de publier, de quelque manière que ce soit, les délibérations qui auront été prises et les secrets des divers chapitres.

Quand la Mère prieure aura corrigé quelques fautes, ou réglé certaines choses en chapitre, les Sœurs n'en parleront point en dehors par manière de murmure; ce serait une source de discordes; le couvent perdrait la paix; il s'y formerait des partis et on usurperait par là l'office des supérieures.

La Mère prieure ou la présidente sera animée du zèle de la charité et de l'amour de la justice; elle agira sans dissimulation pour corriger légitimement les fautes qui auront été reconnues avec évidence ou celles dont les Sœurs s'accuseront, comme il a été déclaré.

La Mère prieure pourra adoucir ou abréger la peine due pour une faute commise sans malice, et cela au moins la première, la seconde ou la troisième fois. Mais si elle voit une Sœur manquer avec une certaine malice ou habitude vicieuse, elle devra augmenter les peines précédentes, et ne les diminuera ni relâchera sans l'autorité du Visiteur. S'il s'agit de Sœurs qui ont la coutume de tomber dans des fautes légères, elle leur donnera la pénitence de la faute plus grande. On traitera de même les autres qui commettront des fautes par habitude, et on augmentera les peines fixées.

Une fois les coulpes entendues et la correction faite, les Sœurs diront les Psaumes : *Miserere mei* et *Deus misereatur nostri*, comme le prescrit l'Ordinaire; et le chapitre terminé, la présidente dira : *Sit nomen Domini benedictum*; on répondra : *Ex hoc nunc et usque in sæculum.*

De la coulpe légère

Il y a coulpe légère si, aussitôt après le signal, la Sœur ne met pas l'empressement et la diligence qu'il faut pour venir au chœur convenablement et modestement ajustée.

Si on entre au chœur, l'office déjà commencé;

Si on lit ou on chante mal; ou si, après avoir commis une faute, on ne s'en humilie pas immédiatement en présence de toutes les Sœurs.

Si on n'a pas prévu la lecture en temps voulu.

Si on n'a pas, par négligence, le bréviaire ou le livre avec lequel on doit réciter.

Si on rit au chœur ou si on fait rire les autres.

Si on arrive trop tard aux offices divins ou au travail.

Si on méprise ou si on n'observe pas convenablement les prostrations, les inclinations ou autres cérémonies.

Si on cause quelque trouble ou on fait quelque bruit au chœur, au dortoir ou dans la cellule.

Si on tarde à venir à l'heure voulue, au chapitre, au réfectoire ou au travail.

Si on parle de choses oiseuses, si on en fait ou si on s'en occupe.

Si on fait beaucoup de tapage.

Si on traite avec négligence les livres, les vêtements ou autres objets du monastère, si on brise ou si on perd des choses qui sont au service de la maison.

Si on mange ou si on boit sans permission.

A celles qui seront accusées ou s'accuseront de ces fautes ou fautes semblables, on imposera et donnera pour pénitence une oraison, ou des oraisons selon la gravité de la coulpe, ou une œuvre humble, ou bien la garde du silence, surtout quand on aura manqué au

silence de l'Ordre, ou la privation de quelque aliment à tel ou tel repas.

De la coulpe moyenne

Il y a coulpe moyenne, si on entre au chœur après la récitation du premier psaume; et si on arrive en retard, on doit se prosterner et attendre que la prieure donne le signal de se relever.

Quand on a la présomption de chanter ou de lire d'une manière différente de celle qui est en usage,

Quand on n'est pas attentif à l'Office divin, que l'on n'y a pas les yeux baissés et qu'on montre de la légèreté d'esprit.

Quand on traite sans révérence les ornements de l'autel.

Quand on ne se rend pas au chapitre, au travail ou au sermon, ou qu'on ne se trouve pas au réfectoire avec la Communauté.

Quand on omet de propos délibéré ce qui est commandé à toutes.

Quand on montre de la négligence à remplir l'office dont on a la charge.

Quand on parle au chapitre sans permission.

Quand on se disculpe d'une accusation en élevant la voix.

Quand, par esprit de vengeance, on a la présomption d'accuser une Sœur d'une faute qui nous a été reprochée le jour même.

Quand on montre du désordre dans les gestes ou dans les habits.

Quand on jure ou qu'on parle d'une manière peu convenable, et quand, chose plus grave, on fait cela par habitude.

Quand on se dispute ou qu'on profère des paroles qui soient de nature à offenser les Sœurs.

Quand on refuse le pardon à celle qui nous a fait une offense et qui le demande.

Quand on entre dans les officines du monastère sans permission.

Ces fautes et autres semblables seront punies au chapitre par une discipline que donnera la présidente ou celle qu'elle désignera pour cela. Celle qui a accusé la Sœur coupable ne lui infligera pas le châtiment, ni les jeunes aux plus anciennes.

De la coulpe grave

La coulpe est grave, si une Sœur se querelle d'une manière malhonnête avec une autre.

Si quelqu'une est surprise exprimant des injures ou proférant des malédictions ou paroles désordonnées et indignes d'une religieuse, ou si elle s'est mise en colère contre une autre.

Si quelqu'une jure ou reproche avec injure à une Sœur une faute passée dont elle a déjà fait pénitence, ou ses défauts naturels ou ceux de ses parents.

Si quelqu'une défend sa propre faute ou celle d'une autre.

Si quelqu'une est convaincue d'avoir dit un mensonge et affirmé, de propos délibéré, ce qui est faux.

Si quelqu'une, par habitude, n'observe pas le silence.

Si quelqu'une a coutume, au travail ou ailleurs, de conter des nouvelles du siècle.

Si quelqu'une, sans cause et sans permission, rompt les jeûnes de l'Ordre et surtout ceux que prescrit l'Église;

Si quelqu'une prend quelque chose à une Sœur ou à la Communauté.

Si quelqu'une change avec une autre la cellule ou le vêtement qui est à son usage.

Si quelqu'une entre à l'heure du repos ou à un autre moment dans la cellule d'une Sœur sans permission ou sans nécessité évidente.

Si quelqu'une se trouve au tour ou au parloir, ou à un endroit où sont des personnes du dehors, sans une permission spéciale de la prieure;

Si une Sœur en menace une autre en face avec colère, si elle lève la main ou fait autre chose pour la frapper, la peine de la coulpe grave lui sera doubiée.

Les Sœurs qui demanderont pardon pour des fautes de ce genre, ou qui s'en seront accusées, recevront deux corrections au chapitre, jeûneront deux jours au pain et à l'eau, mangeront une fois au fond du réfectoire, en présence de la Communauté, sans table et sans appareil aucun. Quant à celles qui en seront accusées, on leur infligera en plus une correction et on les mettra un jour au pain et à l'eau.

De la coulpe plus grave

Il y a coulpe plus grave, si quelqu'une ose contester avec colère contre la Mère prieure ou la présidente, ou manquer par ses paroles au respect qui leur est dû;

Si quelqu'une frappe avec malice une Sœur; par le fait même, elle encourt la sentence d'excommunication, et doit être évitée de toutes les autres.

Si quelqu'une est convaincue de semer la zizanie ou la discorde entre les Sœurs, ou d'avoir la coutume de pratiquer la détraction et la médisance en secret.

Si quelqu'une a la présomption de parler aux personnes du dehors sans la permission de la Mère prieure, ou sans une compagne qui soit témoin de tout et l'entende clairement.

Celles qui seront accusées et convaincues de fautes de ce genre, se prosterneront aussitôt et demanderont humblement pardon, elles découvriront les épaules pour recevoir le châtiment mérité; et on leur infligera une discipline durant le temps que la Mère prieure jugera bon; quand on lui aura dit de se relever, elle s'en ira à la cellule que lui aura désignée la Mère prieure; aucune Sœur n'osera approcher d'elle, ni lui parler, ni lui rien envoyer; on lui fera connaître ainsi qu'elle a été séparée de la communauté et qu'elle est privée de la compagnie des Anges. Tout le temps qu'elle sera en pénitence, elle ne fera pas la communion, on ne lui assignera aucun office, on ne lui donnera aucune obédience, on ne lui commandera rien. Bien plus, elle sera privée de l'office qu'elle avait précédemment; elle n'aura ni voix ni rang au chapitre, mais elle pourra s'y accuser. Elle sera à la dernière place jusqu'à ce qu'elle ait pleinement satisfait. Pendant les repas, elle ne prendra point place avec les autres, mais s'assiéra au milieu du réfectoire sur le sol nu, couverte de son grand voile, et ne prendra que du pain et de l'eau, à moins que par miséricorde la Mère prieure ne lui fasse donner quelque chose. Cette dernière se montrera pleine de compassion à son égard et lui enverra quelque Sœur pour la consoler. S'il y a dans la coupable de l'humilité de cœur, on favorisera ses bons désirs. De plus, toute la communauté lui donnera aide et faveur, et la Mère prieure ne s'opposera pas à lui faire miséricorde tôt ou tard, plus ou moins, selon que le caractère du délit le requiert.

Si quelqu'une se révolte ouvertement contre la Mère prieure ou contre les Supérieurs, si elle invente

contre eux quelque chose qui ne soit ni licite ni honnête, elle fera la pénitence indiquée ci-dessus durant quarante jours et sera privée de voix et de rang au chapitre et de tous les offices qu'elle avait. Si, par quelque conspiration de cette sorte ou par un malicieux complot, des personnes séculières s'ingèrent d'une façon quelconque dans les affaires de l'intérieur pour la honte, le déshonneur du monastère, les Sœurs coupables seront enfermées ou détenues plus ou moins longtemps selon la gravité du scandale qui aura été donné. Et si les complots donnent naissance à des partis et à des divisions dans le monastère, celles qui les font et celles qui les favorisent encourent, par le fait même, l'excommunication et seront enfermées.

Si quelqu'une met obstacle au rétablissement de la paix ou à la correction des abus en accusant les Supérieurs d'agir par haine ou avec partialité, ou pour des motifs semblables, elle sera punie de la même peine que celles qui conspirent contre la Mère prieure.

Si quelqu'une ose recevoir, remettre ou lire des lettres sans la permission de la Mère prieure, ou envoyer quelque chose au dehors, ou retenir ce qui lui aura été donné; de même, si par ses fautes elles scandalise quelque personne du dehors, non seulement elle sera passible des peines fixées par ces Constitutions, mais de plus elle se tiendra prosternée devant la porte du chœur lorsque les Sœurs y passent pour la récitation des Heures canoniales, et pour les grâces après dîner.

De la coulpe très grave

La coulpe est très grave quand il y a incorrigibilité de la part de celle qui ne craint pas de commettre les fautes et qui refuse d'en faire pénitence :

Si une Sœur se rend coupable d'apostasie ou franchit la clôture du monastère, elle doit savoir qu'elle encourt par le fait même l'excommunication.

Il y a une coulpe très grave quand une Sœur désobéit et, par une rébellion ouverte, refuse de se soumettre au commandement que le Prélat ou Supérieur lui aura fait à elle en particulier, ou à toutes en général.

De même, si quelqu'une (ce qu'à Dieu ne plaise, puisqu'il est la force de ceux qui espèrent en lui!) tombe dans le péché de la sensualité dont on l'aurait convaincue; mais cela s'entend si elle en est soupçonnée gravement.

Si quelqu'une possède quelque chose en propre, sans permission et sera trouvée telle à la mort, elle sera privée de la sépulture ecclésiastique; si elle porte violemment les mains sur la Mère prieure ou sur une autre Sœur; si elle révèle, de quelque manière que ce soit, aux personnes du dehors ou étrangères la faute d'une Sœur ou de la Communauté, ou les secrets du monastère, et qu'il en résulte de la diffamation; si, par ambition, elle brigue pour soi, ou pour d'autres, des offices ou autres choses contre les Constitutions de l'Ordre;

Les Sœurs coupables de ces sortes de fautes seront mises en prison ou seront dans le même lieu condamnées au jeûne et à l'abstinence plus ou moins longtemps, selon la nature et la gravité du délit, et comme le jugera bon la Mère prieure ou le Visiteur. Quelle que soit la coupable, les autres Sœurs sont tenues, sous peine de rébellion, de la mener en prison dès que la prieure en aura donné l'ordre. Personne ne lui parlera, à l'exception de celles qui la gardent. Personne ne lui enverra quoi que ce soit, sous peine d'encourir le même châtiment. Si la Sœur emprisonnée parvient à s'évader, celle qui est chargée de la garder, ou celle

qui lui aura fourni le moyen de s'enfuir sera, si on la convainc de l'avoir fait, mise dans la même prison et y restera le temps proportionné à la gravité de la faute de la fugitive.

Il y aura une prison destinée à ces sortes de coupables, et celles qui y seront détenues pour des motifs de scandales n'en pourront être délivrées que par le prélat supérieur. Seront condamnées perpétuellement à la prison : l'apostate; celle qui sera tombée dans le péché de la chair; celle qui commettra un crime qui dans le siècle est puni de la peine de mort; celles qui ne veulent pas être humbles ni reconnaître leurs fautes, excepté si durant ce temps de pénitence, leur amendement et leur patience ne soient si manifestes que, d'après l'avis et sur l'intercession de toutes les Sœurs et le consentement de la Mère prieure, elles ne méritent d'être délivrées de la prison. Toute religieuse qui aura subi cette peine de l'emprisonnement doit savoir qu'elle reste privée de la voix active et de la voix passive, ainsi que du rang; elle ne pourra, non plus, accomplir aucun acte légal, ni remplir aucun office. Aussi, bien qu'elle soit délivrée de la prison, elle n'est pas pour cela rétablie dans les droits susdits, à moins que cette grâce ne lui ait été explicitement accordée; et quoiqu'on lui rende le rang, il ne s'ensuit pas qu'elle recouvre la voix au chapitre, ni qu'elle recouvre la voix passive si on lui a rendu la voix active, à moins, encore une fois, que cela lui soit expressément accordé. Toutefois, la religieuse qui sera tombée dans les fautes susdites ne pourra jamais être réhabilitée au point de pouvoir être élue à quelque office, ou accompagner les Sœurs comme tierce au tour, ou ailleurs. Celle qui sera tombée dans le péché de la chair, alors même que, repentante de sa faute, elle demande pardon et miséricorde, ne sera jamais plus reçue au chapitre, à moins d'un motif raisonnable et de l'avis du Visiteur. Si une

Sœur est convaincue devant la prieure d'avoir porté un faux témoignage, ou si elle a l'habitude de diffamer les Sœurs, elle en sera punie de la manière suivante : A l'heure du repas, elle se présentera sans le voile, et portera un scapulaire sur lequel on aura cousu deux langues de bure en couleurs rouge et blanche, l'une par devant, l'autre par derrière ; elle mangera par terre au milieu du réfectoire, au pain et à l'eau, afin que l'on reconnaisse qu'elle est ainsi punie pour avoir péché gravement par la langue ; après quoi elle sera mise en prison, et, si un jour elle en est délivrée, elle n'aura ni la voix ni le rang. Si la prieure elle-même (ce qu'à Dieu ne plaise !) vient à tomber dans quelqu'une de ces fautes, elle sera déposée sur-le-champ et punie ensuite très sévèrement.

Chaque monastère aura un exemplaire de ces Constitutions qui sera placé dans le coffre à trois clés ; mais il y aura d'autres exemplaires, pour qu'on les lise une fois la semaine à toutes les Sœurs réunies, au temps que la Mère prieure ordonnera, et que chaque Sœur puisse bien les savoir par cœur ; c'est là, en effet, ce qui doit leur rendre les plus grands services, avec l'aide de Dieu. On fera en sorte de les lire de temps en temps et, pour cela, il y en aura encore d'autres dans le monastère, afin que chaque Sœur puisse, quand elle le voudra, avoir ces Constitutions dans sa cellule.

L'aumône que le Seigneur nous enverra en argent se mettra toujours immédiatement dans le coffre à trois clés, à moins qu'il ne s'agisse que d'une somme qui ne dépasse pas de neuf à dix ducats, que l'on remettra à la clavière qu'il plaira à la prieure de désigner, et celle-ci les remettra à l'économe pour qu'elle fasse les dépenses fixées par la prieure. Chaque soir, avant qu'on ne sonne le silence, celle-ci rendra compte en détail des dépenses à la prieure ou à la dite clavière. Le compte vérifié, on marquera dans le livre du couvent la somme

dont on rendra compte chaque année au Visiteur. *Deo gratias!*

Les diciplines qu'on prendra sont fixées en partie par l'Ordinaire qui les prescrit quand on récite l'office de la férie; mais en Carême et en Avent, ce sera chaque fois que l'office est de la férie; et le reste du temps, le lundi, le mercredi et le vendredi, quand ces jours-là on récite l'office de la férie. Néanmoins on la prendra, en outre, tous les vendredis de l'année pour l'augmentation de la foi, pour les bienfaiteurs, pour les âmes du purgatoire, pour les captifs et pour ceux qui sont en péché mortel; elle durera pendant un *Miserere* auquel on ajoutera les oraisons pour l'Église et les intentions susdites. Chaque Sœur se donnera elle-même ces dernières disciplines au chœur après Matines. Les autres disciplines se prendront avec des verges, comme le prescrit l'Ordinaire. Aucune Sœur ne pourra, sans permission, prendre d'autres disciplines ou faire d'autres pénitences.

MANIÈRE DE VISITER LES MONASTÈRES DES RELIGIEUSES DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU MONT CARMEL [1]

JÉSUS!

Tout d'abord, je confesse l'imperfection de mon obéissance au début de ce livre. Voilà une vertu que je désire pratiquer au-dessus de tout, et pourtant c'est pour moi une très grande mortification de m'y conformer; j'y trouve même une très vive répugnance. Plaise à Notre-Seigneur que j'écrive d'une façon quelque peu utile, car je ne compte que sur sa miséricorde, et sur l'humilité de celui qui me commande, humilité qui inclinera Dieu à manifester en moi son pouvoir, sans s'arrêter à ma misère.

Il semble qu'il ne convient peut-être pas de commencer par parler du temporel, et pourtant je le regarde comme de la plus haute importance pour donner une impulsion toujours plus grande au spirituel. Il peut se faire qu'on ne le considère pas ainsi dans les monastères qui ne possèdent pas de revenus. Néanmoins, la bonne harmonie entre ces deux points

1. La sainte a dû composer ce petit Manuel après le mois de Janvier 1580, sur la demande du P. Gratien. L'autographe est conservé à la bibliothèque de l'Escurial.

est nécessaire, et nous devons en tenir compte pour le bon gouvernement et la bonne direction.

Je suppose, en premier lieu, qu'il convient souverainement au Supérieur de se conduire de telle sorte avec les religieuses qui lui sont soumises que, tout en se montrant affable pour elles et en leur témoignant un amour vrai, il leur donne à entendre que dans les choses substantielles il sera inflexible et ne cédera jamais à la flatterie. Il n'y a rien au monde qui nuise plus, selon moi, à un Supérieur que de laisser croire à ses inférieurs qu'ils peuvent le traiter d'égal à égal, surtout quand il s'agit de femmes; car, si une fois elles viennent à comprendre que le Supérieur, vu sa bonté, passera par-dessus leurs fautes, ou changera d'avis pour ne pas leur causer de la peine, il lui sera bien difficile de les gouverner.

Il est très important qu'elles sachent qu'il y a un chef qui ne transige pas sur des points qui seraient la destruction de la vie religieuse, et un juge d'une telle rectitude qu'il leur donnera à entendre qu'il ne faiblira pas quand il s'agira de la plus grande gloire de Dieu et de la plus haute perfection, dût le monde s'anéantir. Il se montrera affable et bon tant qu'il comprendra qu'elles ne manquent pas sur ce point. S'il doit se montrer plein de compassion et les aimer comme il convient à un père, ce qui contribue beaucoup à les consoler et à ne pas les éloigner de lui, il doit aussi être ce que je viens de dire. Et si l'une de ces deux qualités venait à faire défaut, il vaudrait incomparablement mieux que le prélat manque de cette dernière que de la première.

Comme, en effet, les visites ne se font qu'une fois l'an, dans le but de corriger les Sœurs avec amour et de faire disparaître peu à peu les manquements, si les coupables comprennent qu'au bout de l'année elles ne seront ni reprises ni punies, elles continueront ainsi

une année, puis une autre ; la Règle viendra à se relâcher de telle sorte qu'on ne pourra plus y remédier, quand on le voudra.

Sans doute la prieure peut être coupable, mais quand les Sœurs sont portées au relâchement, on aura beau en nommer une autre à sa place, on verra combien la pente de notre nature est chose difficile à réformer. C'est ainsi qu'on arrive peu à peu et par de petits manquements à causer à l'Ordre un mal irrémédiable ; et le prélat qui n'y veillera pas à temps, aura un compte terrible à rendre à Dieu.

Mais je fais injure, ce semble, à ces monastères de la Vierge Notre-Dame, quand je parle ainsi ; car, par la bonté de Dieu, ils sont bien éloignés de mériter cette rigueur. Toutefois, si je m'exprime de la sorte, c'est dans la crainte que le relâchement ne se glisse avec le temps, quand on ne considère plus la ferveur des commencements. Je vois par ailleurs que chaque jour, grâce à Dieu, les Sœurs font des progrès ; cependant, il y aurait peut-être dans quelque monastère un peu de relâchement, si les prélats n'avaient fait ce que je viens de dire, en usant de sévérité pour remédier à certaines petites choses et déposer les prieures qu'ils voyaient négligentes dans leurs offices.

C'est en particulier sur ce point qu'il faut laisser de côté toute compassion. Beaucoup de Sœurs seront très saintes, tout en étant incapables d'être prieures, et il est nécessaire d'y remédier promptement. On ne sera pas offensé de cette mesure, là où l'on s'applique tant à la mortification et à l'humilité. Mais si on l'était, ce serait une preuve évidente que l'on n'est pas apte à cet office. On ne saurait diriger des âmes dont l'unique but est de tendre à la perfection, quand on a soi-même si peu de vertu qu'on désire la charge de prieure.

Le Visiteur, après s'être bien mis en présence de Dieu, considérera la grâce qu'il apporte à ces monas-

tères, et veillera à ce qu'il ne s'en perde rien par sa faute. Il rejettera loin de lui tous ces sentiments de pitié qui seront presque toujours suggérés par le démon pour faire beaucoup de mal. De tels sentiments seraient la plus grande cruauté dont on puisse user vis-à-vis des inférieures.

Il n'est pas possible que toutes les Sœurs qui seront élues prieures aient les qualités requises pour cette charge. Dès que le Visiteur en aura connaissance, il ne laissera nullement s'écouler une année sans les déposer. Dans le courant de l'année elles ne pourront faire beaucoup de mal; mais si on les laissait trois ans, elles pourraient bouleverser tout le monastère et habituer les Sœurs à de grandes imperfections. La mesure dont je parle est extrêmement importante. Malgré la peine que le Visiteur peut avoir à la prendre, parce que la prieure lui semble une sainte, et que ses intentions ne sont pas mauvaises, il fera effort sur lui-même pour ne pas la laisser dans son office. Je lui demande seulement cela pour l'amour de Notre-Seigneur. Quand il verra les Sœurs qui vont procéder à l'élection agir avec quelque prétention ou passion (plaise à Dieu qu'il n'en soit jamais ainsi!), il cassera l'élection et donnera à choisir pour prieure une Sœur d'un autre monastère; car une élection faite avec passion ne pourra jamais porter d'heureux fruits.

Je ne sais si ce dont je viens de parler est quelque chose de temporel ou de spirituel. Le point par lequel je voulais commencer à traiter, c'est qu'on examine avec beaucoup de soin et d'attention le livre des dépenses et qu'on ne passe pas légèrement là-dessus. Il est surtout très important, dans les monastères qui ont des rentes, de régler les dépenses d'après les revenus, alors même qu'il y aurait un peu de gêne. Grâce à Dieu, tous ceux qui sont dans ce cas ont des revenus suffisants, et ils peuvent très bien marcher, si on

dépense avec mesure. Sans cela, on commence à s'endetter et on court peu à peu à la ruine. Il pourra paraître inhumain aux Visiteurs, s'il s'agit d'une grande nécessité, de ne pas laisser chaque Sœur jouir du fruit de son travail, ni recevoir de ses parents quelques secours ou choses de ce genre. Ces abus n'existent pas maintenant, mais j'aimerais incomparablement mieux que le monastère où cela se passerait soit détruit, que de le voir en arriver là. Voilà pourquoi j'ai dit que le temporel occasionne ordinairement de grands dommages au spirituel. Aussi ce point est-il très important.

Le Visiteur veillera avec soin à ce que les monastères qui vivent d'aumônes ne fassent pas de dettes. Si les Sœurs agissent avec foi et servent Dieu généreusement, elles ne manqueront de rien, pourvu qu'elles ne fassent pas de dépenses excessives.

Il examinera bien dans les uns et les autres la ration qu'on donne aux Sœurs, la manière dont on les traite et dont on a soin des malades. Il veillera à ce qu'on serve convenablement le nécessaire, car le Seigneur ne manquera jamais de le fournir, si la prieure a du courage et du savoir-faire, comme l'expérience l'a démontré.

Il examinera aussi dans les uns et dans les autres quel est le travail des Sœurs, et comptera ce qu'il leur rapporte. Cela lui servira pour un double but. D'abord pour les encourager et féliciter celles qui ont travaillé beaucoup, en second lieu pour raconter ce qu'elles gagnent aux autres monastères où l'on ne travaille pas autant parce que la nécessité est moindre. Car cette estime que l'on fait du travail, non seulement apporte un profit temporel, mais est très utile pour tout. Les Sœurs sont contentes de travailler, quand elles songent que le supérieur se rendra compte de ce qu'elles ont fait; et si cette considération n'est pas

très importante, il faut la passer à des femmes qui vivent dans une si étroite clôture. Leur unique consolation, en effet, est de faire plaisir à leur supérieur, qui parfois doit se montrer plein de condescendance pour leurs faiblesses.

Il s'informera s'il y a des approvisionnements superflus. Cela est surtout nécessaire dans les monastères qui ont des rentes et qui peuvent en faire plus que les autres. Des choses de ce genre, qui semblent de peu d'importance, sont généralement une cause de ruine pour les monastères. Quand les prieures aiment à dépenser et à faire des dons, elles s'exposent par leurs libéralités à laisser les Sœurs manquer du nécessaire pour vivre, comme on le voit dans certaines maisons. Il faut donc que les dépenses et les aumônes qu'on peut donner soient en rapport avec la rente, comme aussi fixer une règle et une mesure en tout.

On ne doit pas laisser bâtir des monastères somptueux, ni permettre qu'on s'endette pour faire de nouveaux travaux en agrandissements, à moins d'une grande nécessité. On devrait pour cela commander qu'on ne fasse rien sans en aviser le Supérieur et lui exposer de quelles ressources on dispose. Il verrait alors s'il doit accorder la permission ou la refuser. Ceci ne s'entend pas des choses de peu d'importance qui ne peuvent amener de grands inconvénients. Mais il est mieux de souffrir l'incommodité d'une maison qui n'est pas parfaite, que de perdre la paix, de mal édifier le prochain en contractant des dettes et de manquer de quoi vivre.

Il importe beaucoup de ne jamais omettre de visiter tout le monastère pour se rendre compte du recueillement qui y règne. Il est bon, en effet, d'éloigner les dangers et de ne pas se fier aux marques extérieures de sainteté, si grandes qu'elles soient, car on ne sait pas l'avenir. Ainsi il faut prévoir tout le mal qui pour-

rait arriver, afin, je le répète, de se prémunir contre les occasions. Le visiteur examinera en particulier si le parloir a ses deux grilles, l'une en dedans, l'autre en dehors, et si elles sont de telle sorte l'une et l'autre que la main ne puisse y passer; cela est très important. Il examinera, en outre, les confessionnaux, qui doivent avoir des toiles clouées, la fenêtre de communion, qui doit être petite; quant à la porterie, elle doit avoir deux verrous et la porte de clôture deux clés, comme le prescrivent les actes, l'une gardée par la portière et l'autre par la prieure. Je sais que les choses se passent partout de la sorte; mais j'en parle ici, pour qu'on ne l'oublie point. Ce sont là des choses auxquelles il faut toujours veiller; les Sœurs verront qu'on y fait attention et s'appliqueront à ne pas y apporter de négligence.

Il importe beaucoup de prendre des informations sur le chapelain et sur le confesseur. Il demandera s'ils n'ont avec les Sœurs que les rapports nécessaires. Il interrogera très particulièrement sur ce point les religieuses et se rendra compte du recueillement où est le monastère. Si une Sœur a quelque tentation, il l'entendra volontiers, bien qu'elle s'imagine souvent ce qui n'est pas et l'exagère; mais il peut consulter les autres pour savoir la vérité et leur imposer le précepte de répondre. Il corrigera alors sévèrement la faute, et cette leçon empêchera toutes les autres d'y tomber dans la suite.

Lorsqu'une Sœur dénoncera des minuties, où la prieure n'est nullement en faute, ou usera d'exagération dans ses dépositions, on devra la punir sévèrement; on lui donnera à entendre l'aveuglement où elle est afin que la communauté ne soit pas dans le trouble. Si elle voit que sa démarche ne lui sert de rien et qu'on sait à quoi s'en tenir sur son compte, elle restera tranquille, Quand, en effet, il s'agit de choses légères, il faut toujours prendre le parti de la Supérieure, tout

en corrigeant les fautes qu'on découvre. C'est un grand point pour la quiétude des inférieures de leur inspirer la simplicité d'une parfaite obéissance. Le démon pourrait tenter quelqu'une d'entre elles et lui faire croire qu'elle s'y entend mieux que la prieure; elle s'attacherait toujours à remarquer des choses de peu d'importance et se causerait à elle-même un préjudice grave. Un Supérieur prudent saura découvrir ce point pour faire du bien aux Sœurs. Toutefois, si elles sont mélancoliques, il ne manquera pas de difficultés. Avec celles-là, il ne montrera point de condescendance; car si elles s'imaginent obtenir de lui quelque chose, elles ne cesseront de l'importuner et n'auront point de repos pour cela. Il doit toujours leur faire comprendre qu'elles seront punies. Aussi faut-il pour cela qu'il favorise la prieure.

Si par hasard quelque Sœur parle de changer de monastère, il lui répondra de manière à lui faire comprendre que cela ne lui sera jamais possible, ni à elle ni aux autres. Personne ne s'imaginera, s'il ne les a vus de ses yeux, les graves inconvénients qu'il y a et toutes les tentations auxquelles le démon est capable de les porter quand elles croient pouvoir changer de monastère, à cause des grandes raisons qu'elles veulent donner pour cela. S'il a besoin de les changer de monastère, il ne leur en dira rien; il ne leur laissera pas croire, non plus, qu'il les change parce qu'elles l'ont voulu. Il saura mettre en avant d'autres prétextes, car ces religieuses ne seront en paix nulle part et causeront un grand tort aux autres. Il les préviendra que le Supérieur n'aura jamais confiance, pour quoi que ce soit, dans une religieuse qui veut changer de monastère, et que, malgré les raisons qu'il aurait de la changer, soit à cause d'une nécessité ou d'une fondation, il ne le ferait pas, pour ce seul motif qu'elle le désire. Ce serait même bien d'agir ainsi; car ces tentations ne

viennent qu'aux mélancoliques ou aux Sœurs d'une humeur telle qu'elles ne peuvent rendre beaucoup de services. Il devrait peut-être même, avant qu'aucune Sœur ne manifeste un désir de cette sorte, montrer dans quelque instruction combien cette disposition est défectueuse, et la mauvaise impression qu'il éprouverait s'il voyait cette tentation chez l'une d'elles. Il leur en exposerait les motifs et leur dirait que désormais aucune Sœur ne peut changer de monastère, car les raisons qu'il y avait pour cela n'existent plus.

Il cherchera à savoir si la prieure n'a pas quelque amitié particulière pour une Sœur et fait plus pour elle que pour les autres. Toutefois il ne s'en préoccupera pas s'il n'y a pas d'excès, car les prieures ont toujours besoin de traiter davantage avec celles qui sont plus entendues et ont plus de prudence. Mais comme notre nature ne nous laisse pas nous connaître pour ce que nous sommes, chaque Sœur s'imagine avoir assez de qualités pour aider la prieure. Le démon peut ainsi en tenter quelques-unes. Là où les rapports avec le dehors ne fournissent pas de grandes occasions, il leur suscitera les petites difficultés du dedans pour y entretenir toujours la guerre. Elles auraient du mérite à résister, mais elles croiront que celle-ci ou celle-là dirige la prieure. Il faut veiller à modérer de tels rapports s'il y a quelque excès, car c'est là une grande tentation pour les faibles. On ne peut pas cependant l'empêcher d'avoir des rapports spéciaux avec les Sœurs qu'il lui sera nécessaire de consulter. De son côté, elle devra toujours prendre un grand soin de n'avoir rien de particulier avec aucune d'entre elles. D'ailleurs cette ligne de conduite se voit tout de suite.

Il y a des Sœurs tellement parfaites, selon leur sens, qu'elles voient des fautes partout chez les autres ; or ce sont toujours celles qui en ont le plus, mais elles ne le reconnaissent pas. Elles font tout retomber sur la

pauvre prieure ou leurs compagnes; aussi elles peuvent égarer un Supérieur et le pousser à corriger une chose qui est bien. Il ne faut donc pas s'en rapporter à une seule, comme je l'ai dit, quand il s'agit de réformer quelque point, mais prendre des informations auprès des autres. Là où la vie est si austère, ce serait une chose insupportable, si tous les Supérieurs venaient à chaque visite imposer de nouveaux préceptes. C'est là un point très important.

Voilà pourquoi le prélat ne laissera aucun règlement nouveau, à moins qu'il ne s'agisse de chose grave, et encore devra-t-il préalablement bien prendre ses informations près de la prieure elle-même et des autres Sœurs sur ce qu'il veut corriger; il leur demandera préalablement comment la chose se passe et pourquoi elle se passe ainsi; sans cela on arriverait à tant les surcharger qu'elles se trouveraient impuissantes à porter le fardeau et laisseraient les points importants de la Règle.

Le point sur lequel le Supérieur doit insister est celui qui concerne la fidélité à garder les Constitutions. Si une prieure ose les violer pour des motifs futiles, ou s'en faire une habitude, parce que ceci ou cela lui paraît de peu d'importance, elle causera, je puis l'assurer, un très grand tort au monastère comme l'expérience le montrera, bien que cela ne paraisse pas au début. C'est là le motif pour lequel il y a des monastères, et même des ordres religieux, qui sont si relâchés dans certaines contrées. Ils ont attaché peu d'importance à de petites choses et ils sont tombés insensiblement dans de très grands abus.

Le Visiteur recommandera avec soin à toutes les Sœurs en commun de le prévenir quand il y aura, dans le monastère, des fautes de ce genre. Une fois instruit de ces fautes, il punira sévèrement la Sœur qui ne l'aura pas prévenu. Par ce moyen, on inspirera de la

crainte aux prieures, et elles se tiendront sur leurs gardes. Il est nécessaire de ne pas se montrer faible avec elles, qu'elles en éprouvent de l'ennui ou non, et de leur donner à entendre qu'on en usera toujours ainsi; car le but principal pour lequel elles ont été nommées prieures est de faire observer la Règle et les Constitutions, et non d'en retrancher ou d'y ajouter quoi que ce soit à leur fantaisie. Elles sauront qu'il y a des Sœurs qui la surveillent et qui sont prêtes à prévenir le Supérieur. Je regarde comme impossible qu'une prieure qui est peinée de voir ses démarches connues du Supérieur puisse bien remplir son office. C'est un signe qu'elle ne va pas très droit dans le service de Dieu, si elle ne veut pas être connue de celui qui en tient la place. Voilà pourquoi le Supérieur examinera avec soin s'il y a de la simplicité et de la candeur dans les rapports qui lui sont faits. S'il n'en trouvait pas, il donnerait un blâme sévère, s'appliquerait à suggérer les dispositions dont je viens de parler à la prieure et aux autres officières, ou bien il prendrait d'autres moyens pour cela. Bien que les Sœurs, en effet, ne disent pas de mensonges, elles peuvent cacher certaines choses; or il n'est pas juste que le Supérieur qui doit diriger notre vie, ne soit pas au courant de tout. Le corps aurait beaucoup de peine à bien agir sans la tête; il en serait de même d'une communauté qui n'indiquerait pas au Supérieur quel mal il doit corriger.

Je termine ces réflexions en disant que, si on garde bien les Constitutions, tout marchera sans difficulté. Si, au contraire, on n'y veille pas avec soin, comme à la Règle, les visites dont le but est de les maintenir serviront de peu, ou bien il faudrait changer les prieures et même les Sœurs, dans le cas où une coutume opposée se serait déjà introduite, ce qu'à Dieu ne plaise ! on mettrait à leur place des religieuses fidèles à accom-

plir leurs saints engagements. Ce serait un nouveau monastère, ni plus ni moins, qu'on fonderait; on placerait chaque Sœur dans une maison à part. Une ou deux d'entre elles ne pourraient pas faire grand tort à un couvent bien régulier.

Voici une remarque nécessaire. On pourra rencontrer des prieures qui demandent des permissions pour des choses opposées aux Constitutions. Elles appuieront leurs suppliques sur des raisons qui, à leur point de vue, seront excellentes; car elles ne verront peut-être pas plus loin, ou bien elles voudront donner à entendre au Supérieur que cela convient. Il s'agira encore de choses qui, sans être contre la Constitution, seraient cependant de nature à causer du préjudice si on les approuvait. Comme le Supérieur n'est pas là, il ne voit pas les inconvénients de ce qu'on lui demande; et nous savons bien faire valoir les raisons de ce que nous désirons obtenir. Aussi, le mieux est de n'ouvrir la porte à aucune nouveauté et de se conformer à la manière dont les choses vont maintenant; car elles vont bien, comme on le constate et comme l'expérience le montre. Le certain vaut mieux que l'incertain. Aussi, dans les cas de cette sorte, le Visiteur doit montrer de la fermeté, ne pas se troubler s'il refuse son consentement, garder cette liberté dont j'ai parlé au début et un saint empire sur lui-même, ne se soucier pas plus de contenter que de mécontenter les prieures et les Sœurs dans les points qui pourraient avec le temps amener quelque inconvénient; il suffit qu'il s'agisse d'une nouveauté, pour ne pas l'introduire.

Quant aux permissions de recevoir les postulantes, il est extrêmement important que le Supérieur ne les donne pas sans s'être fait remettre un rapport détaillé et sans prendre par lui-même, si c'est possible, des informations sur les sujets. Car il pourra se trouver des prieures si désireuses de les recevoir qu'elles se con-

tentent de peu. Comme elles en veulent et se disent bien informées, les inférieures se rangent presque toujours à leur avis; or, l'amitié, la parenté ou d'autres vues humaines, peuvent incliner la prieure vers une postulante; elle s'imaginera bien faire, tout en étant dans l'erreur.

C'est avant de recevoir les sujets qu'on peut prévenir tout abus. Une très grande prudence est nécessaire aussi pour les admettre à la profession. Durant la visite, le Supérieur demandera s'il y a des novices et ce qu'elles sont, afin de savoir, au temps voulu, s il doit ou non autoriser la profession. Il pourrait arriver, en effet, que la prieure fût bien avec la novice, ou qu'elle fût même de sa parenté, et les Sœurs n'oseraient pas lui dire leur manière de voir, tandis qu'elles s'en ouvriraient au Supérieur. Voilà pourquoi il sera bon, quand on le pourra, de retarder la profession jusqu'à l'époque de la visite, si elle n'est pas éloignée. Le Supérieur pourrait même, s'il le juge bon, dire aux Sœurs de lui envoyer leur vote secret comme pour une élection. Il est tellement important de ne rien laisser au monastère qui soit capable de les troubler ou inquiéter pour le reste de leur vie, que toutes les diligences pour atteindre ce but seront bien employées.

Quant aux Sœurs converses, il faut bien prendre garde à ce que l'on fait lorsqu'on les reçoit. Presque toutes les prieures sont désireuses d'en avoir beaucoup. Elles chargent ainsi le monastère et prennent même parfois des sujets qui ne peuvent guère travailler. Il est donc indispensable de ne pas céder immédiatement aux prieures, à moins d'une notable nécessité, et de prendre des renseignements sur les converses du monastère; comme, en effet, le nombre n'en est pas fixé[1],

1. Ce nombre a été fixé plus tard par la Constitution.

on pourrait causer un grand préjudice si on n'agissait pas avec prudence.

On devrait toujours veiller à ne pas compléter le nombre des Sœurs dans chaque monastère, mais à laisser quelques places libres. Sans cela on ne pourrait recevoir une postulante dont l'admission serait avantageuse. Quant à dépasser le nombre, il n'y faut consentir en aucune manière; ce serait ouvrir la porte à des abus, et il ne s'agit de rien moins que de la ruine de nos maisons. Aussi mieux vaut sacrifier le bien de l'une d'elles que de nuire à toutes les autres. On pourrait faire passer une Sœur à un monastère où le nombre n'est pas complet, afin de laisser sa place libre pour une postulante, et si cette Sœur avait apporté quelque dot ou aumône, on la lui remettrait, puisqu'elle s'en va pour toujours; de la sorte tout s'arrangerait. Mais, en dehors de cette combinaison, qu'on ne se préoccupe pas de la perte qu'on fera, et qu'on n'introduise pas un abus si préjudiciable pour toutes les Sœurs. Voilà pourquoi, quand on lui demandera une permission, le Supérieur devra s'informer du nombre des Sœurs, pour voir ce qu'il convient de faire. Dans une question de cette importance, il ne doit pas se fier aux prieures.

Il devra demander, en outre, si les prieures augmentent les prières et les pénitences qui sont déjà prescrites; car chacune d'elles pourrait ajouter à sa fantaisie des choses spéciales et se rendre par là si ennuyeuse, que les Sœurs, étant surchargées, viendraient à en perdre la santé et seraient incapables de remplir ce à quoi elles sont obligées. Je ne parle pas ici des circonstances nécessaires qui se présenteraient un jour ou l'autre; mais quelques prieures pourraient manquer tellement de prudence qu'elles s'en feraient pour ainsi dire une coutume, comme cela arrive ordinairement, et les Sœurs n'oseraient rien dire, parce qu'elles croiraient montrer peu de dévotion. D'ailleurs

il ne leur convient pas de s'en ouvrir, si ce n'est au Supérieur.

Le Visiteur examinera ce qu'on récite et ce qu'on chante au chœur. Il demandera si l'office se dit posément et si le chant est exécuté sur un ton bas, comme il convient à notre profession, et est de nature à édifier les fidèles. Le chant exécuté sur un ton élevé donne lieu à deux inconvénients : l'un de paraître disgracieux, quand on ne va pas en mesure; l'autre de faire perdre la simplicité et l'esprit de notre manière de vivre. Si on n'insiste pas sur ce point, il y aura de l'excès et on ne donnera pas de dévotion aux fidèles qui écoutent. Il vaut mieux manifester de la mortification par nos voix que de donner à supposer que nous recherchons à nous faire remarquer des auditeurs. Ce défaut est presque général et il semble déjà impossible d'y remédier, tant la coutume est introduite. Aussi est-il nécessaire d'appuyer fortement sur ce point.

Lorsque le Visiteur prescrira certaines choses importantes, il sera très utile qu'il commande au nom de l'obéissance à une Sœur, en présence de la prieure, de lui écrire si ses ordres ne sont pas exécutés. La prieure saura ainsi que la Sœur ne peut pas se dispenser d'obéir. De la sorte le Supérieur serait pour ainsi dire présent, et la prieure veillerait avec plus de soin et d'attention à ne tomber dans aucun excès.

Ce serait une excellente chose, avant de commencer la visite, de bien expliquer quel grand mal c'est pour les prieures de montrer mauvaise grâce aux Sœurs qui révéleront au Supérieur les fautes dont elles la croient responsable, alors même qu'elles n'en auraient pas l'assurance; elles sont d'ailleurs obligées en conscience de dire ce qu'elles croient; et là où règne la mortification, si ce qui devrait contenter la prieure, parce qu'on l'aide, ainsi, mieux à remplir son office et à bien servir Notre-Seigneur, est cause, au contraire, qu'elle regarde

les Sœurs d'un mauvais œil, c'est un signe évident qu'elle n'est pas faite pour les diriger. Ses inférieures n'oseront plus rien dire une autre fois, elles s'imagineront qu'après le départ du Visiteur, elles seront dans la peine, et ainsi le relâchement pourra se généraliser. Pour veiller à ce point, il ne se fiera pas aux prieures, si saintes qu'elles soient. Vu la faiblesse de notre nature, le démon, n'ayant point d'autre moyen de nous nuire, redoublera d'audace, afin d'essayer de gagner par ici ce qu'il perd par ailleurs.

Il convient extrêmement au Visiteur de garder le plus grand secret en tout, afin que celle qui l'a prévenu ne soit point connue de la prieure; car, comme je l'ai dit, elles sont encore sur la terre; n'aurait-on point d'autre motif pour cela, on épargnerait quelque tentation; mais à plus forte raison doit-on agir ainsi quand on peut éviter de nombreux inconvénients.

Si ce qu'on dit sur le compte de la prieure n'a pas d'importance, le Visiteur peut, par quelque moyen habile, donner son avis sans laisser soupçonner que les Sœurs lui en ont parlé. Plus il pourra donner à entendre que les Sœurs ne lui disent rien, mieux ce sera. Cependant quand il s'agit de choses importantes, mieux vaut y apporter remède que de ne point déplaire à la prieure.

Il est très important que le Visiteur s'informe s'il arrive quelque argent à la prieure à l'insu des clavières, car elle pourrait en garder sans qu'on le sache, et cependant elle ne doit rien avoir, et se conformer à la Constitution. On devra aussi veiller à cela dans les monastères qui vivent d'aumônes, j'ai dû en parler déjà et bien d'autres choses se trouvent répétées; mais comme plusieurs jours se sont écoulés depuis lors, j'en ai perdu le souvenir et, pour ne point perdre le temps à me relire, j'en parle de nouveau ici.

C'est une grande fatigue pour le Supérieur de s'occuper de tant de petits détails; mais ce serait un

plus terrible chagrin pour lui si, après ne l'avoir pas fait, il constatait des abus. Cette ligne de conduite, je le répète, est nécessaire, quelque saintes que soient les Sœurs. Néanmoins la chose principale, comme je l'ai dit au commencement, pour gouverner des femmes, est de leur faire comprendre qu'elles ont un chef qui ne se laissera influencer par aucune considération humaine, mais qui veillera avec soin au maintien et à la pratique de tout ce qui concerne notre sainte profession, et qui punira les fautes. On doit constater qu'il s'occupe de cela avec zèle dans chaque monastère. Non seulement il doit faire la visite chaque année, mais être au courant de ce que les Sœurs font chaque jour. A cette condition la perfection, loin de diminuer, ira au contraire en augmentant, car les femmes en général aiment à être bien vues et sont craintives.

Ce que je viens de dire est important pour qu'on se tienne sur ses gardes. Parfois, quand cela est nécessaire, il ne faudra pas se contenter de paroles, mais agir ; et alors la leçon donnée à une Sœur servira à toutes les autres. Si, par pitié, ou d'autres considérations, on suivait une ligne de conduite opposée dans ces commencements où il y aura peu à sévir, on serait forcé plus tard d'user de plus de rigueur ; cette bonté deviendrait une très grande cruauté, et le Supérieur aurait un terrible compte à rendre à Dieu, Notre-Seigneur.

Il y a des Sœurs tellement simples qu'elles se croiront très coupables si elles dévoilent les fautes de leurs prieures dans des choses qu'il faut corriger. Bien qu'elles regardent cela comme un acte répréhensible, il faut les instruire de ce qu'elles doivent faire. On leur recommandera aussi de prévenir d'abord en toute humilité la prieure, quand elles la voient manquer à la Constitution ou à certaines choses importantes. Il se peut qu'elle n'ait commis aucune faute, et que ces mêmes Sœurs, par suite d'un mécontentement, aillent ensuite

l'accuser. Il y a beaucoup d'ignorance chez les Sœurs. Elles ne savent pas comment se diriger lors de la visite; voilà pourquoi le Supérieur est tenu d'être prudent pour leur donner des avis et les instruire.

Il devra nécessairement s'informer de ce qui se passe avec le confesseur, non pas seulement près d'une Sœur ou de deux, mais près de toutes, et savoir l'autorité qu'on lui donne; car le confesseur n'est pas vicaire [1] du monastère et il ne doit pas l'être, et si on ne lui a pas donné cette charge, c'est pour qu'il n'en ait pas l'autorité. Les Sœurs n'auront avec lui que des rapports très modérés; moins elles en auront, mieux ce sera. Quant aux présents et aux paroles de compliment, on lui en adressera très peu, et qu'on y veille bien; car on ne pourra pas toujours s'en dispenser mieux vaut lui payer un peu plus que l'office de chapelain, que d'avoir un tel souci et de donner entrée à une foule d'inconvénients.

Le Visiteur devra aussi prévenir les prieures de n'être pas trop libérales ni trop généreuses, et de considérer qu'elles sont tenues de regarder aux dépenses; car elles ne sont pas plus qu'un majordome. Elles ne doivent pas dépenser comme s'il s'agissait d'un bien propre, mais raisonnablement, avec soin et sans excès. Si, d'un côté elles ne doivent pas mal édifier, de l'autre elles sont tenues en conscience de se conduire ainsi pour veiller à la garde du temporel, et de ne rien s'attribuer de plus que toutes les autres; j'excepte quelque clé pour les écritures, et un bureau pour y mettre leurs papiers ou leurs lettres, surtout les lettres où sont renfermés les avis des Supérieurs ou choses semblables; il est juste qu'on tienne cela secret.

1. C'est-à-dire *Supérieur*.

Le Supérieur examinera si l'habit et la coiffure sont conformes à la Constitution. S'il arrive un jour, ce qu'à Dieu ne plaise ! qu'il découvre quelque chose qui sente la recherche ou ne soit pas d'une grande édification, il le fera brûler en sa présence. Par là il inspirera aux Sœurs une crainte salutaire; elles se corrigeront et transmettront le souvenir de ce fait à celles qui viendront dans la suite.

Il examinera, en outre, si leur conversation est simple, ouverte et religieuse, plus conforme à la vie des ermites et des personnes retirées dans la solitude qu'à celle qui reproduit ce qu'on appelle, je crois, les nouvelles et les minauderies qu'emploient toujours les gens du monde. Qu'elles se glorifient même d'avoir un langage imparfait plutôt que recherché.

Il s'appliquera, autant que possible, à ce qu'elles n'aient pas de procès; le Seigneur lui donnera par ailleurs ce qu'elles perdraient en cédant de leurs droits. Il les stimulera toujours à accomplir ce qu'il y a de plus parfait, et ordonnera qu'on ne commence ni ne poursuive aucun procès, sans en aviser le Supérieur et sans avoir sa permission spéciale.

Il leur recommandera de regarder, quand elles reçoivent des postulantes, plutôt à leurs qualités qu'à leur dot, de ne se laisser guider par aucun intérêt humain, de se conformer aux Constitutions et de veiller en particulier à ce qu'il n'y ait pas de défaut extérieur.

Les Supérieurs qui viendront plus tard devront imiter nécessairement ce que fait maintenant le prélat [1] que le Seigneur nous a donné. Je lui ai emprunté bien des réflexions que je marque ici, et surtout la suivante, en voyant comment il s'acquitte de la visite de nos-

1. Le Père Gratien.

monastères. Le Supérieur n'aura pas plus de rapports avec une Sœur en particulier qu'avec toutes, soit pour lui parler seul à seule, soit pour lui écrire. Il montrera à toutes une même affection, comme le doit un vrai père. Car le jour où il aurait une amitié particulière pour une Sœur, cette amitié serait-elle comme celle de saint Jérôme et de sainte Paule, il n'échapperait pas plus qu'eux à la critique; il porterait tort non seulement au monastère de cette Sœur mais à tous les autres. Le démon le ferait aussitôt divulguer pour en tirer quelque profit. D'un autre côté, vu nos péchés, le monde est si méchant sur ce point qu'il en résulterait de nombreux inconvénients, comme on le voit maintenant. Par là même aussi, le supérieur est moins estimé, on lui refuse cette affection que toutes auront toujours pour lui s'il est tel qu'il faut, comme celui que nous avons maintenant; car elles s'imaginent alors qu'il réserve la sienne pour un seul monastère. C'est un grand avantage pour lui d'être très aimé de toutes. Ce que je viens de dire ne s'entend pas de certaines occasions nécessaires qui peuvent se présenter, mais de choses notables et excessives.

Il veillera, quand il entrera dans la maison, je veux dire le monastère, pour visiter la clôture, comme il doit le faire toujours, à bien examiner, je le répète, tout l'intérieur et à être constamment avec son compagnon, la prieure et quelques Sœurs. Il ne restera point à prendre son repas dans le monastère, même le matin, malgré toutes les supplications des religieuses; mais il s'appliquera à remplir le but pour lequel il est entré, et sortira aussitôt. S'il faut parler, il est mieux qu'il aille à la grille. Bien que cela pût se faire en toute bonté et simplicité, ce serait ouvrir la porte aux inconvénients qui arriveraient peut-être plus tard avec un autre, auquel il ne conviendrait pas de donner autant de liberté ou qui en voudrait davantage. Plaise à Notre-

Seigneur de ne pas le permettre, et que ce point, ainsi que tous les autres, soient toujours observés avec autant d'édification que maintenant ! *Amen. Amen.*

Le Visiteur ne permettra pas d'excès dans les mets qu'on lui donnera les jours où il fera la visite. On lui servira ce qui est convenable. S'il voit autre chose, il en fera sévèrement la réprimande. L'excès ne convient pas à la profession du Supérieur qui est d'être pauvre, ni à celle des religieuses. Cela d'ailleurs ne servirait de rien, puisque les Supérieurs mangent seulement ce qui leur suffit, et ne serait pas édifiant de la part des Sœurs.

Pour le moment, y aurait-il de l'excès sur ce point, qu'il serait difficile, à mon avis, d'y remédier. Car le Supérieur que nous avons ne remarque pas si on lui donne peu ou beaucoup, bon ou mauvais ; je ne sais s'il s'en apercevrait, à moins qu'il n'y apporte un soin tout particulier. Il veille beaucoup à être seul, et sans son compagnon, pour entendre les Sœurs au scrutin ; car il ne veut pas lui laisser connaître les fautes qu'elles auraient peut-être commises. Cette conduite est excellente pour qu'on ne sache pas les petites imperfections des religieuses, s'il y en a quelqu'une. A l'heure présente, grâce à Dieu, les inconvénients seraient peu de chose, car notre prélat regarde tout comme un père, et comme tel il le garde pour lui. Dieu lui découvre l'importance de l'affaire, parce qu'il tient sa place. Celui qui ne la tient pas donnerait peut-être une grande importance à ce qui n'est rien ; comme cela le touche moins, il ne veillerait pas autant à garder le secret, et ainsi le monastère viendrait à perdre de sa bonne réputation sans raison aucune. Plaise à Notre-Seigneur que les Supérieurs pèsent bien les motifs qu'ils ont d'agir toujours comme je l'ai dit !

Il ne convient pas au Supérieur de montrer qu'il aime beaucoup la prieure, ni qu'il est bien avec elle,

au moins en présence de toutes les Sœurs, car cela pourrait les intimider et elles n'oseraient lui dévoiler ses fautes. Qu'il sache combien il lui est nécessaire de leur faire comprendre qu'il ne la disculpera pas, et qu'il lui adressera des réprimandes, s'il y a lieu. Il n'y a pas, en effet, de désolation plus grande pour une âme qui a le zèle de la gloire de Dieu et de son Ordre, qui souffre de le voir pencher vers sa ruine et attend la visite du prélat afin d'y remédier, que de constater ensuite que les choses demeurent dans le même état. Elle se tourne alors vers Dieu et prend le parti de ne plus rien dire, alors même que tout viendrait à s'écrouler, puisque ses démarches servent de si peu. Les pauvres Sœurs ne sont entendues qu'une fois quand on les appelle au scrutin de la visite. Les prieures, au contraire, ont beaucoup de temps pour se disculper, faire valoir leurs raisons et dissimuler le nombre de leurs manquements, faire passer peut-être pour passionnée la pauvre Sœur qui les a accusées. Elles arrivent en effet à comprendre à peu près quelle est celle qui a fait le rapport au Supérieur, bien que celui-ci ne le dise pas. Comme le Supérieur ne saurait être témoin de cela, il ne peut, ce semble, à la façon dont la prieure lui explique les choses, s'empêcher de les croire; et tout demeure comme c'était avant la visite. S'il lui était donné d'en être témoin, il arriverait à la longue à connaître la vérité. Les prieures ne croient pas mentir, mais vu notre amour-propre, il est bien rare que nous nous rejetions la faute et que nous nous connaissions. Je l'ai constaté plusieurs fois chez des prieures qui étaient de grandes servantes de Dieu. Je leur donnais tant de crédit que je ne pouvais m'empêcher d'ajouter foi à leurs paroles. Après avoir passé quelques jours dans leur monastère, j'étais étonnée de constater, en certaines choses importantes, tout le contraire de ce qu'elles m'avaient dit. Je vis qu'il y avait de la passion,

et presque la moitié des Sœurs étaient de mon avis; c'était la prieure qui ne se comprenait pas elle-même, comme elle en convenait ensuite.

Le démon, n'ayant pas beaucoup d'occasions de tenter les Sœurs, tente, je pense, la prieure pour lui donner quelque opinion défavorable de ses inférieures. Il y a vraiment de quoi louer Notre-Seigneur en voyant comment celles-ci supportent tout. Aussi j'ai pris le parti de ne croire à aucune prieure jusqu'à ce que je sois bien informée, afin de détromper celle qui est dans l'illusion; sans cela on apporte difficilement un remède efficace. Il ne s'agit pas toujours de choses graves, mais les petites choses conduiraient aux grandes si l'on n'y veillait avec prudence.

Je suis étonnée quand je vois avec quelle habileté le démon fait croire à chaque Sœur qu'elle dit la plus grande vérité du monde. Voilà pourquoi, je le répète, le Supérieur ne doit ajouter une foi entière ni à la prieure, ni à une Sœur en particulier, mais prendre de plus amples informations, quand il s'agit d'une chose importante, afin de bien réussir à tout arranger. Plaise au Seigneur d'y pourvoir de son côté, en nous donnant toujours un Supérieur prudent et saint ! Si le Supérieur est tel, sa Majesté lui donnera la lumière pour réussir en tout et nous connaître. Alors tous nos monastères seront bien gouvernés, et les âmes grandiront en perfection à l'honneur et à la gloire de Dieu.

Je vous supplie, mon Père, en retour de la mortification que j'ai eue à composer ce travail, de vous imposer celle d'écrire quelques avis pour les Visiteurs. Si j'ai réussi à en donner de bons, vous pourriez les disposer avec plus d'ordre, et cela serait utile. Je vais me mettre à achever le récit des *Fondations* auquel on joindrait ces avis qui rendraient un très grand service. Cependant, il ne se rencontrera pas, je le crains, un autre Supérieur aussi humble que celui qui

m'a commandé de les écrire et qui veuille s'en servir. Mais il ne pourra s'en dispenser, si Dieu le veut, car la visite de nos monastères qu'il ferait, comme c'est la coutume dans l'Ordre, ne porterait sans cela que bien peu de fruit. Peut-être même serait-elle dans ce cas plus nuisible que profitable. D'ailleurs il y a bien d'autres conseils à suivre que ceux-ci, conseils dont je n'ai pas l'intelligence ou le souvenir. C'est au début seulement qu'il faudrait procéder avec la plus grande prudence; car on verrait comment la visite doit se faire, et le gouvernement des monastères deviendrait facile.

Veuillez, mon Père, ne rien négliger de ce qui dépend de vous pour écrire ces avis dont j'ai parlé, conformément à la manière dont vous procédez en ce moment. Notre-Seigneur dans sa miséricorde pourvoira au reste, et tiendra compte du mérite de ses fidèles servantes; car leur but est de réussir à le glorifier en tout; et elles ne demandent pour cela qu'à être éclairées.

POÉSIES

I[1]

Je vis, mais sans vivre en moi,
Et mon espérance est de telle sorte,
Que je me meurs de ne point mourir!
Je vis désormais hors de moi,
Depuis que je me meurs d'amour,
Parce que je vis dans le Seigneur
Qui m'a voulue pour lui;
Quand je lui donnai mon cœur,
Il y grava cette devise :
Je me meurs de ne point mourir!
Cette divine prison
De l'amour par lequel je vis
A fait Dieu mon captif
Et rendu libre mon cœur,
Mais j'éprouve un tel martyre
De voir Dieu mon prisonnier

1. Sainte Thérèse a composé des poésies, ainsi qu'elle le déclare au livre de sa *Vie* et dans sa lettre du 2 janvier 1577 à son frère, don Laurent. C'est au sortir de l'oraison, à la récréation ou en voyage qu'elle les improvise avec la plus grande facilité. Malheureusement il ne nous en est parvenu aucun autographe. Et encore celles dont nous sommes en possession sont-elles en très petit nombre.

La Sainte était à la récréation le soir du mardi de Pâques 1572, lorsqu'une novice, Isabelle de Jésus, chanta le petit cantique : *Veante mis ojos...* (*Que mes yeux vous voient...*). Aussitôt elle entra en extase. Comme le ravissement durait, quelques religieuses la transportèrent à sa cellule. Le lendemain après dîner, tout absorbée qu'elle était encore, elle composa cette glose.

Que je me meurs de ne point mourir !
Oh ! qu'elle est longue cette vie !
Qu'ils sont durs cet exil,
Cette prison et ces fers
Où mon âme est enchaînée !
La seule espérance d'être délivrée
Me cause un tourment si cruel
Que je me meurs de ne point mourir !
Oh ! quelle est amère cette vie,
Où l'on ne jouit pas du Seigneur !
Car si l'amour est suave,
La longue espérance ne l'est pas.
Que Dieu m'enlève ce fardeau,
Plus pesant que l'acier !
Je me meurs de ne point mourir !
Seule la confiance
Que j'ai de mourir m'aide à vivre,
Car la mort sera pour moi la vie,
Comme me l'assure mon espérance.
O mort, où l'on trouve la vie,
Ne tarde pas; je t'attends !
Je me meurs de ne point mourir !
Considère que l'amour est fort;
O vie, ne me sois plus à charge;
Considère que je n'ai plus
Qu'à te perdre pour te gagner !
Qu'elle vienne donc la douce mort !
Qu'elle vienne la mort si suave !
Je me meurs de ne point mourir !
C'est cette vie d'en haut
Qui est la vie véritable.
Mais jusqu'à ce que la vie d'ici-bas meure,
On ne peut la posséder.
O mort, ne te dérobe plus.
Que je meure tout d'abord et que je vive !
Je me meurs de ne point mourir !

O vie, que puis-je donner
A mon Dieu qui vit en moi,
Si ce n'est te perdre,
Pour mieux jouir de toi ?
Je veux en mourant te conquérir,
Puisque Dieu est le seul que j'aime.
Je me meurs de ne point mourir !

II

Continuation de la glose.
d'après Yépès

Étant absente de toi, ô mon Dieu,
Quelle vie puis-je avoir ici-bas !
N'est-ce pas une agonie,
Et la plus terrible que j'aie jamais vue ?
Je suis touchée de compassion sur mon sort,
Car mon mal est si cruel,
Que je me meurs de ne point mourir !
Le poisson qu'on tire hors de l'eau
Trouve du moins un soulagement
A souffrir la mort,
Car la mort est sa délivrance.
Mais quelle mort est comparable
A une vie aussi cruelle que la mienne ?
Je me meurs de ne point mourir !
Quand je commence à trouver quelque soulagement
En t'adorant au Saint-Sacrement
Je sens mon tourment s'aviver
De ne pouvoir jouir de ta vue
Tout est pour moi un sujet de peines nouvelles
Parce que je ne contemple pas, comme je voudrais.

Je me meurs de ne point mourir !
Si je me réjouis, ô Seigneur,
De l'espérance de te voir,
La pensée que je puis te perdre
Vient redoubler mes larmes.
Vivant au milieu de tant de crainte
Et espérant comme j'espère,
Je me meurs de ne point mourir !
Délivre-moi de cette mort,
O mon Dieu, et donne-moi la vie,
Ne me retiens plus captive
Dans ces liens si forts,
Considère que je me meurs pour te voir,
Et que je ne puis vivre sans toi :
Je me meurs de ne point mourir !
Je pleurerai désormais sur ma mort
Et je gémirai sur ma vie.
Tant qu'elle sera retenue captive
A cause de mes péchés.
O mon Dieu, quand sera-ce
Que je pourrai dire en vérité,
Je me meurs de ne point mourir !

Autre strophe, qui, d'après le ms. 5492 de la Bibl. Nat. de Madrid, serait la 4e et dernière de la glose première.

Achève donc enfin de me quitter,
O vie, et ne me sois plus un fardeau.
Car si je meurs, quel autre sort pour moi,
Que celui de vivre et de posséder la félicité?
Ne manque donc pas de me consoler,
O mort; viens donc; je t'en supplie.
Je me meurs de ne point mourir!

III [1]

Je suis vôtre; pour vous je suis née,
Que voulez-vous faire de moi?
Souveraine Majesté,
Éternelle Sagesse,
Bonté qui vous répandez sur mon âme,
Dieu, Souveraineté, Être unique, Miséricorde,
Voyez combien est vil l'être
Qui aujourd'hui proclame votre amour en ces termes:
Que voulez-vous de moi, Seigneur?
Je suis vôtre, puisque vous m'avez créée;
Vôtre, puisque vous m'avez rachetée;
Vôtre, puisque vous me supportez;
Vôtre, puisque vous m'avez appelée;
Vôtre, puisque vous m'avez attendue;
Vôtre, puisque je ne me suis pas perdue.

1. Julien d'Avila aimait à chanter cette poésie, quand il accompagnait la Sainte dans ses fondations.

Que voulez-vous faire de moi ?
Que commandez-vous donc, ô bon Maître,
Que fasse un si vil serviteur ?
Quelle mission avez-vous donnée
A ce pécheur esclave ?
Vous me voyez à vos pieds, ô mon tendre Amour,
O mon tendre Amour, vous me voyez à vos pieds;
Que voulez-vous faire de moi ?
Voici mon cœur :
Je le remets entre vos mains.
Voici mon corps, ma vie et mon âme,
Mon amour et mon affection.
O doux Époux, ô ma Rédemption,
Puisqu'à vous je me suis consacrée,
Que voulez-vous faire de moi ?
Donnez-moi la mort ou la vie,
Donnez-moi la santé ou la maladie,
Donnez-moi la gloire ou le mépris,
Donnez-moi les combats ou une paix parfaite,
Donnez à ma vie la faiblesse ou la force;
A tout je dis oui;
Que voulez-vous faire de moi ?
Donnez-moi les richesses ou la pauvreté;
Donnez-moi des consolations ou des désolations;
Donnez-moi de la joie ou de la tristesse;
Donnez-moi l'enfer ou donnez-moi le ciel,
Ma douce vie, ô soleil sans nuage,
Puisque je me suis remise à vous tout entière,
Que voulez-vous faire de moi ?
Si vous le voulez, donnez-moi l'oraison,
Sinon, donnez-moi les sécheresses;
Si vous le voulez, donnez-moi l'abondance de vos biens, et la dévotion,
Sinon, la disette
O souveraine Majesté,
Là seulement je trouve la paix,

Que voulez-vous faire de moi ?
Donnez-moi donc la sagesse,
Ou si vous ne le voulez pas, par amour pour vous, j'accepte l'ignorance;
Donnez-moi des années d'abondance,
Ou de famine et de disette;
Donnez-moi les ténèbres ou la clarté du jour;
Retournez-moi ici ou là;
Que voulez-vous faire de moi ?
Si vous me voulez dans la joie,
Par amour pour vous je veux me réjouir.
Si vous me commandez des travaux,
Je veux mourir à la peine.
Dites-moi seulement : où, comment, et quand ?
Parlez, ô doux Amour, parlez.
Que voulez-vous faire de moi ?
Donnez-moi le Calvaire ou le Thabor,
Le désert ou la terre d'abondance;
Que je sois comme Job dans la douleur,
Ou que je repose comme Jean sur votre cœur;
Que je sois une vigne abondante,
Ou stérile, qu'importe ? si j'accomplis votre volonté,
Que voulez-vous faire de moi ?
Que je sois comme Joseph jeté dans les fers,
Ou comme lui l'Intendant de l'Égypte;
Que je sois comme David dans les épreuves,
Ou comme lui au comble de la gloire;
Que je sois comme Jonas englouti dans les flots,
Ou comme lui rejeté sur le rivage,
Que demandez-vous de moi ?
Que je me taise ou que je parle,
Que je fasse du bien ou que je n'en fasse pas,
Que la Loi ancienne me découvre mes plaies,
Ou que je goûte les douceurs de l'Évangile,
Que je sois dans la peine ou dans la joie,
Pourvu seulement que vous viviez en moi

Que voulez-vous faire de moi?
Je suis vôtre; pour vous je suis née;
Que voulez-vous faire de moi?

IV

Je me suis déjà livrée et donnée tout entière,
Et j'ai fait un tel échange,
Que mon Bien-Aimé est à moi
Et que je suis à mon Bien-Aimé.
Quand le doux chasseur
A tiré sur moi et m'a laissée épuisée,
Dans les bras de l'amour
Mon âme est tombée.
Et trouvant une vie nouvelle,
J'ai fait un tel échange,
Que mon Bien-Aimé est à moi
Et que je suis à mon Bien-Aimé.
Il m'a lancé une flèche
Tout embrasée d'amour;
Et mon âme a contracté
Une union intime avec son Créateur.
Désormais je ne veux plus d'autre amour;
Puisque je me suis livrée à mon Dieu,
Mon Bien-Aimé est à moi
Et je suis à mon Bien-Aimé.

V

Si l'amour que vous avez pour moi,
O mon Dieu, est comme celui que j'ai pour vous,
Dites-moi, à quoi est-ce que je m'arrête?

Et vous, à quoi vous arrêtez-vous?
— Ame, que demandes-tu de moi?
— Mon Dieu, une seule chose, vous voir.
— Et, que crains-tu le plus pour toi?
— Ce que je crains le plus, c'est de vous perdre.
Une âme cachée en Dieu
Que peut-elle désirer encore,
Sinon aimer et aimer toujours plus,
Et, tout embrasée par l'amour,
Vous aimer d'un amour toujours nouveau?
Je vous demande un amour sincère;
O mon Dieu, que mon âme vous possède,
Pour se faire un doux nid,
Là où elle se plaira davantage.

VI

Bienheureux le cœur embrasé d'amour
Qui en Dieu seul a fixé son regard!
Par amour pour lui il est détaché de tout le créé,
Et en lui il trouve sa gloire et sa joie,
Il vit même dans l'oubli de soi,
Parce que toutes ses aspirations sont pour Dieu,
Aussi est-ce dans l'allégresse et la joie la plus vive
Qu'il fend les ondes de cette mer orageuse.

VII [1]

O beauté qui surpassez

1. Cette poésie a été faite par la Sainte au sortir d'une oraison profonde, comme elle le déclare, en la transcrivant dans la lettre du 2 janvier 1577 à son frère Don Laurent. Elle ajoute même qu'elle ne se souvient plus du reste.

Toutes les beautés,
Sans blesser, vous causez de la douleur,
Et sans douleur, vous nous arrachez
Notre amour des créatures,
O nœud qui joignez ainsi
Deux objets si distants,
Je ne sais pourquoi vous vous défaites,
Puisque, quand vous existez, vous donnez la force
De regarder les maux comme des biens.
Le rien vous l'unissez
A l'être infini
Et, sans le faire disparaître, vous le transformez,
Ne trouvant rien en lui qui soit digne de votre amour, vous l'aimez,
Par vous, notre néant devient grandeur.

VIII

Quelle est triste, ô mon Dieu,
La vie sans vous !
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
Carrière très longue
Est celle d'ici-bas,
C'est une demeure pénible,
Un très dur exil !
O Maître adoré,
Sortez-moi d'ici.
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
Lugubre est la vie,
Amère à l'extrême.

Elle ne vit pas, l'âme
Qui est loin de vous.
O mon doux Bien,
Que je suis infortunée !
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
O mort bénigne,
Délivre-moi de mes peines.
Tes coups sont doux,
Puisqu'ils délivrent l'âme.
Quel bonheur, ô mon Bien-Aimé,
D'être uni à vous !
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
L'amour mondain
Nous attache à cette vie,
L'Amour divin
Soupire après l'autre vie.
Sans vous, Dieu éternel.
Qui pourrait vivre ?
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
La vie terrestre
Est un dueil constant,
La vie veritable
Est seulement au ciel.
Permettez, mon Dieu,
Que j'y aille vivre.
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
Quel est celui qui redoute
La mort du corps,
Si par elle il acquiert
Une félicité sans borne ?
Oh ! oui, celle de vous aimer
O mon Dieu, sans fin.

Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
Mon âme affligée
Gémit et défaille.
Hélas ! qui de son Bien-Aimé
Peut supporter l'absence !
Qu'il cesse enfin, qu'il cesse,
Ce cruel tourment !
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
Le barbeau pris
A l'hameçon perfide
Trouve dans la mort
Le fin de son tourment.
Hélas ! moi aussi, je souffre,
O mon Bien, sans vous !
Et anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
En vain mon âme
Vous cherche, ô mon Maître ;
Vous êtes toujours invisible
Et vous ne soulagez pas son attente.
Oh ! cela même l'enflamme
Jusqu'à s'écrier :
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
Oh ! quand vous daignez
Entrer dans mon cœur,
O mon Dieu, aussitôt
Je crains de vous perdre.
Une telle peine m'afflige,
Qu'elle me fait dire :
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.
Mettez fin, Seigneur,
A une si longue agonie,

Secourez votre servante
Qui après vous soupire,
Brisez ses chaînes,
Et elle sera heureuse.
Anxieuse de vous voir.
Je désire mourir.
Mais non, Maître Bien-Aimé;
Il est juste que je souffre,
Que j'expie mes errements
Et mes fautes innombrables.
Oh! puissent mes larmes obtenir
Que vous exauciez cette prière.
Anxieuse de vous voir,
Je désire mourir.

IX[1]

O âme, tu dois te chercher en Moi
Et me chercher en toi.
L'amour a su si bien,
O âme, te représenter en Moi,
Qu'aucun peintre, si habile qu'il soit,
Ne saurait avec tant de perfection
Reproduire une telle image.
Tu as été créée par amour
Belle et splendide; voilà pourquoi
Étant peinte dans mon cœur,
Si tu te perds, ma bien-aimée,

1. Cette poésie est le commentaire de la parole entendue un jour par la Sainte dans l'oraison. Elle donna lieu à la lettre du *vejamen* ou *défi* que demanda don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. Lettre du 27 janvier 1577 à ce prélat.

O âme, tu dois te chercher en Moi.
Je sais bien que tu te verras
Représentée en mon cœur,
Et peinte si au naturel
Que si tu te voyais, tu te réjouirais
De te voir si bien représentée
Si par hasard tu ne savais plus
Où pouvoir me trouver,
Ne me cherche pas à droite et à gauche,
Mais, si tu veux me trouver,
Moi-même, tu dois me chercher en toi.
Puisque tu es le lieu de mon repos,
Tu es ma maison et ma demeure;
Aussi je frappe en tout temps à la porte
Si dans ta pensée je trouve
La porte fermée.
Tu ne dois pas me chercher en dehors de toi,
Parce que, pour me trouver,
Tu n'auras qu'à m'appeler;
Et sans retard je viendrai à toi,
Et tu dois me chercher en toi.

X[1]

Que rien ne te trouble,
Que rien ne t'épouvante,
Tout passe.
Dieu ne change pas.
La patience obtient tout.

1. Le P. Gratien atteste que la Sainte en mourant portait ces sentences dans son bréviaire.

Celui qui possède Dieu
Ne manque de rien
Dieu seul suffit.

XI

Acheminons-nous vers le ciel,
Religieuses du Carmel.
Marchons bien mortifiées,
Humbles et méprisées,
Sans recevoir de consolation,
Religieuses du Carmel.
Le vœu d'obéissance,
Suivons-le, sans résistance :
C'est notre but, notre consolation,
Religieuses du Carmel.
La pauvreté est la voie,
La voie même qu'a suivie
Notre Monarque du Ciel,
Religieuses du Carmel.
Il ne manque pas de nous aimer,
Notre Dieu, et de nous appeler.
Suivons-le sans détour,
Religieuses du Carmel.
Il s'embrase peu à peu d'amour,
Celui qui est né dans la crainte,
Enveloppé d'un voile humain,
Religieuses du Carmel.
Allons nous enrichir
Là où il ne peut y avoir
Ni pauvreté ni désolation,
Religieuses du Carmel.
Imitons notre Père saint Élie.

En luttant contre nous-mêmes.
Animons-nous de sa force et de son zèle.
Religieuses du Carmel.
Renonçons à notre volonté propre
Et procurons-nous le double
Esprit d'Élisée,
Religieuses du Carmel.

XII[1]

Pour la fête de Noel

O pasteurs qui veillez
A la garde de votre troupeau,
Considérez qu'il vous est né un Agneau.
C'est le Fils du Dieu souverain!
Il vient pauvre et méprisé,
Mettez-vous donc à le garder,
Car le loup nous le ravira
Avant que nous ayons pu en jouir.
Gilles, donne-moi cette houlette
Que je tiendrai toujours à la main
Afin qu'on ne vienne pas nous ravir l'Agneau;
Ne vois-tu pas que c'est le Dieu Souverain?
Songe que je suis hors de moi,
Tant je ressens de joie et de peine tout à la fois,
S'il est Dieu celui qui aujourd'hui nous est né,
Comment peut-il être déjà mort?
Ah! s'il est homme en même temps,
Il possède en mains la source de la vie,

1. M. de la Fuente la regarde comme douteuse. Il en est de même pour les XIII, XV, XVI, XVII, XVIII.

Considère que cet Agneau
Est le Fils du Dieu souverain.
Je ne sais pourquoi on le réclame,
Puisqu'on lui fait ensuite une telle guerre.
— Ma foi, ô Gilles, mieux vaudrait
Qu'Il retournât dans son pays,
Puisque c'est le péché qui nous exile,
Et que dans ses mains sont tous les biens.
Mais, puisqu'il est venu, qu'il souffre,
Ce Dieu si souverain.
— Tu es bien peu touché de ses souffrances.
Oh ! qu'il est bien vrai que si un homme
Nous procure des avantages,
Le mal d'autrui disparaît à nos yeux !
Ne vois-tu pas que cet Agneau acquiert la gloire
De Pasteur d'un grand troupeau ?
— Malgré tout, c'est une chose inouïe
Que meure le Dieu souverain !

XIII

Pour la fête de Noel

Aujourd'hui vient pour vous racheter
Un berger notre parent,
O Gilles, c'est le Dieu Tout-Puissant.
C'est pour cela qu'il nous a délivrés
De la prison de Satan.
Il est parent de Blaise,
De Menga et de Llorent.
Oh ! oui, c'est le Dieu Tout-Puissant.
Mais s'il est Dieu, comment est-il vendu,
Et meurt-il crucifié ?

Ne vois-tu pas qu'il a détruit le péché
Par ses souffrances, lui l'innocent ?
O Gilles, c'est le Dieu Tout-Puissant.
Ma foi, je l'ai vu déjà né
Ainsi qu'une bergère de toute beauté.
— Mais s'il est Dieu, comment a-t-il voulu
Se trouver chez un peuple si pauvre ?
— Ne vois-tu pas qu'il est Tout-Puissant ?
Laisse donc ces questions,
Appliquons-nous à le servir.
Et puisqu'il vient pour mourir,
Mourons avec lui, Llorent,
Car il est le Dieu Tout-Puissant

XIV

Pour la fête de Noel

Puisque c'est l'amour
Que Dieu nous a donné,
Nous n'avons désormais rien à craindre.
Mourons tous les deux [1].
Le Père nous donne
Son Fils unique
Qui vient aujourd'hui au monde
Dans une pauvre étable.
Oh ! l'indicible joie !
Désormais l'homme est Dieu !
Nous n'avons rien à craindre,

1. Elle s'adresse à celui qu'elle appelle Llorent.

Mourons tous les deux.
Considère, ô Llorent,
Combien est profond cet amour.
Il vient l'innocent,
Pour souffrir du froid !
Il laisse un empire
Qui en somme est celui de Dieu !
Nous n'avons désormais rien à craindre.
Mourons tous les deux.
Mais comment Pascal[1]
Nous fait-il cette miséricorde ?
Pourquoi se revêt-il d'un habit de bure
Et laisse-t-il la richesse ?
— C'est qu'il préfère la pauvreté.
Marchons donc à sa suite
Puisqu'il est venu se faire homme.
Mourons tous les deux.
Mais que lui donnera-t-on
En retour de cette largesse ?
— De grand coups,
Une cruelle flagellation.
— Oh ! quelle tristesse profonde
Nous en devons concevoir !
Si cela est vrai,
Mourons tous les deux.
Mais comment a-t-on tant d'audace,
Puisqu'il est le Tout-Puissant ?
— C'est qu'il doit mourir
Sous les coups d'un peuple perfide.
— S'il en est ainsi Llorent,
Tâchons de le soustraire à ce supplice.
— Mais ne vois-tu pas qu'il veut ces tortures ?
Mourons tous les deux.

1. Notre-Seigneur.

XV

Pour la fête de Noel

— Mon portier, regarde qui appelle,
— Ce sont les Anges; voici déjà l'aube du jour.
J'ai entendu un grand fredonnement
Qui me semblait une belle mélodie.
Regarde, Blaise, il fait déjà jour.
Allons voir la jeune Bergère.
— Mon portier, regarde qui appelle.
— Ce sont les Anges; voici déjà l'aube du jour.
— Est-elle parente de l'alcade?
Quelle est cette Vierge?
— C'est la fille de Dieu le Père,
Elle resplendit comme une étoile.
— Mon portier, regarde qui appelle.
— Ce sont les Anges; voici déjà l'aube du jour.

XVI

Pour la fête de la Circoncision

Il répand son sang,
N'est-ce pas, mon petit Dominique?
Et je ne sais pas pourquoi.
Pourquoi, je te le demande,
La justice s'exerce-t-elle sur lui?
Puisqu'il est innocent,
Et qu'il n'a point de malice.
Il a été embrasé de désir,
Je ne sais pas pourquoi,

De m'aimer beaucoup.
N'est-ce pas, mon petit Dominique?
— Et comment, aussitôt après sa naissance,
On va le faire souffrir!
— Oui, déjà il se meurt
De me délivrer du mal.
Oh! quel grand Pasteur
Il sera en vérité!
Qu'en penses-tu, mon petit Dominique?
Tu n'y as pas fait attention.
Mais cet enfant n'est-il pas innocent,
— Si, ils me l'ont déjà dit,
Petit Blaise et Llorent.
Grand malheur
Ce serait de ne pas l'aimer!
N'est-ce pas, mon petit Dominique?

XVII

Pour la fête de la Circoncision

Cet enfant vient à nous dans les pleurs,
Considère-le bien, Gilles, car il t'appelle
Il est venu du ciel sur la terre,
Pour nous aider à triompher de nos ennemis.
Déjà, il commence la lutte,
Car il répand son sang.
Considère-le bien, Gilles, car il t'appelle.
Son amour pour nous est si grand
Que ce n'est pas beaucoup qu'il pleure,
Qu'il commence déjà à montrer sa valeur;
Un jour il prendra le commandement.
Considère-le bien, Gilles, car il t'appelle.

Il doit nous en coûter de souffrir,
Puisqu'il commence si tôt
A répandre son sang,
Nous devrons gémir.
Considère-le bien, Gilles, car il t'appelle.
N'est-il pas venu mourir,
Quand il pouvait rester dans son nid?
Ne vois-tu pas, Gilles, que s'il est venu,
C'est comme un lion rugissant.
Considère-le bien, Gilles, car il t'appelle.
Dis-moi, Pascal, que me demandes-tu?
Que signifient tous ces cris?
— Il faut que tu l'aimes, puisqu'il t'aime,
Et que, par amour pour toi, il grelotte de froid.
Considère-le bien, Gilles, car il t'appelle.

XVIII

Pour la fête de l'Épiphanie

Puisque l'étoile
Est déjà arrivée,
Qu'elle suive les Rois
Ma petite troupe.
Allons tous ensemble
Voir le Messie,
Nous voyons accomplies
Enfin les prophéties,
Puisqu'en nos jours
L'étoile est déjà arrivée,
Qu'elle suive les Rois
Ma petite troupe!
Allons lui présenter des dons

De grande valeur,
Puisque les rois viennent,
Animés de tant de ferveur,
Qu'elle soit aujourd'hui remplie d'allégresse
Notre grande Bergère,
Qu'elle suive les Rois,
Ma petite troupe !
Ne te préoccupe pas, Llorent,
De chercher des raisons,
Pour voir qu'il est Dieu,
Ce petit enfant.
Donne-lui ton cœur.
Que je sois moi-même tout à lui.
Qu'elle suive les Rois,
Ma petite troupe !

XIX

A la Croix

O Croix, repos délicieux de ma vie,
Soyez la bienvenue.
O bannière, sous ton égide
Le plus faible deviendra fort.
O vie de notre mort,
Comme vous l'avez bien ressuscitée !
Vous avez adouci le lion,
Puisque par vous il sacrifia sa vie.
Soyez la bienvenue.
Celui qui ne vous aime pas est captif,
Il ne connaît pas la liberté.
Celui qui veut s'approcher de vous,
Ne s'égarera jamais.

O bienheureuse puissance,
Où aucun mal ne trouve de place,
Sóyez la bienvenue.
Vous avez été la liberté,
Pour notre profond esclavage.
Par vous a été réparée ma faute
Au prix de remèdes si coûteux,
Pour Dieu vous avez été l'instrument
D'une gloire infinie
Soyez la bienvenue.

XX[1]

Dans la Croix est la vie
Et la consolation;
Elle seule est le chemin
Qui conduit au ciel.
Sur la Croix est le Seigneur
Du ciel et de la terre,
C'est là que l'on jouit d'une paix profonde,
Même au milieu des combats.
Tous les maux elle les dissipe,
Ici-bas.
Elle seule est le chemin
Qui conduit au ciel.
De la Croix l'Épouse dit
A son Bien-Aimé
Qu'elle est l'arbre précieux
Sur lequel il est monté,

1. D'après une tradition du monastère de Soria, cette poésie a été composée par la Sainte lorsqu'elle était à cette fondation, afin qu'on pût la chanter le 14 septembre.

Et dont le fruit a été savoureux
Au Dieu du ciel.
Elle seule est le chemin
Qui conduit au ciel.
Elle est un olivier précieux,
La sainte Croix,
Qui de son huile nous oint
Et nous éclaire.
Mon âme, prends la Croix
Avec une grande joie.
Elle seule est le chemin
Qui conduit au ciel.
La Croix est cet arbre vert
Et tant désiré
De l'Épouse qui à son ombre,
S'est assise,
Pour jouir de son Bien-Aimé,
Le Roi du ciel.
Elle seule est le chemin
Qui conduit au ciel.
L'âme qui à Dieu est
Entièrement soumise
Et est véritablement du monde
Détachée,
La Croix est pour elle un arbre de vie
Et de consolation,
Et un chemin délicieux
Qui conduit au ciel.
Depuis que sur la Croix est monté
Le Sauveur,
En la Croix est la gloire
Et l'honneur.
Et dans le support des souffrances
Se trouvent la vie et les consolations;
C'est là le chemin le plus sûr;
Il conduit au ciel.

XXI[1]

Dirigeons-nous vers le ciel

Religieuses du Carmel,
Embrassons étroitement la Croix
Et suivons Jésus
Qui est notre voie et notre lumière,
Et la source de toute consolation,
Religieuses du Carmel.
Si vous gardez plus précieusement que vos yeux
Les engagements de vos trois vœux,
Ils vous délivreront de mille ennuis,
De la tristesse et de la désolation,
Religieuses du Carmel.
Le vœu d'obéissance,
Bien qu'il soit d'une très haute science,
N'est jamais lésé,
Si ce n'est quand il y a résistance.
Mais que de cela vous préserve le Dieu du ciel,
Religieuses du Carmel!
Le vœu de chasteté,
Gardez-le avec grand soin.
Ne désirez que Dieu;
Renfermez-vous en lui-même
Sans jeter un regard sur les choses d'ici-bas,
Religieuses du Carmel.
Le vœu qu'on appelle de pauvreté,
Si on le garde avec pureté,
Est plein de richesses,
Et ouvre les portes du ciel,
Religieuses du Carmel.

---

1. C'est à Soria même que la Sainte composa cette poésie, en 1581, d'après la tradition du monastère.

Si nous agissons de la sorte,
De nos ennemis nous triompherons,
Et à la fin nous nous reposerons
Avec le Créateur de la terre et du ciel,
Religieuses du Carmel,

XXII

A saint André

Si la souffrance endurée avec amour,
Peut procurer tant de délices,
Quelle félicité ne goûterons-nous pas à te voir !
Que sera-ce quand nous verrons
La Majesté éternelle,
Puisque André, à la seule vue de la Croix,
Fut si rempli d'allégresse !
Oh ! qu'il est bien vrai qu'on ne peut manquer
De trouver des délices à souffrir !
Mais quelle félicité ne goûterons-nous pas à te voir !
Quand l'amour est intense,
Il ne peut rester sans agir.
S'il est fort, il ne manque pas de lutter
Par amour pour son Bien-Aimé.
Et après l'avoir ainsi conquis
Il veut réussir en tout.
Quelle félicité ne goûterons-nous pas à te voir !
Quand tous redoutent la mort,
Comment t'est-il doux de mourir ?
Tu me réponds, que c'est pour aller vivre
D'une vie plus élevée,
O mon Dieu, par ta mort
Tu rends forts les plus faibles

Quelle félicité ne goûterons-nous pas à te voir !
O Croix... bois précieux,
Tu resplendis de la plus haute Majesté
Puisque, tout indigne que tu sois,
Tu as pris Dieu pour Époux.
A toi, je viens plein de joie
Sans avoir mérité de t'aimer.
Mais ce m'est un bonheur indicible de te voir !

XXIII[1]

A saint Hilarion

Un guerrier a triomphé aujourd'hui
Du monde et de ses partisans ;
Revenez, revenez, pécheurs,
Prenons le même sentier.
Suivons- le dans la solitude,
Et ne souhaitons pas de mourir,
Avant d'avoir mérité de vivre
Dans une pauvreté aussi parfaite que la sienne.
Oh ! qu'elle est grande l'habileté
De notre guerrier !
Revenez, revenez, pécheurs,
Prenons le même sentier.
Avec les armes de la pénitence
Il a triomphé de Lucifer,
Il lutte avec patience,
Et maintenant il n'a plus rien à craindre.

1. La Sainte avait une dévotion spéciale à saint Hilarion. Elle en parle au ch. 27 de sa *Vie*. Elle bâtit en son honneur un ermitage au monastère de Saint-Joseph. *Déposit. de Teresita.*

Nous pouvons tous être vaillants,
Si nous suivons ce chevalier.
Revenez, revenez, pécheurs,
Prenons le même sentier.
Sans avoir eu de soutien,
Il a embrassé la Croix.
En elle nous trouverons toujours la lumière
Qu'elle répand sur les pécheurs.
Oh ! quel heureux amour
Embrasa notre guerrier !
Revenez, revenez, pécheurs,
Prenons le même sentier.
Il a déjà gagné la couronne.
Toutes ses souffrances ont cessé.
Il jouit désormais de ses mérites
Au sein d'une gloire immense.
O heureuse victoire
De notre vaillant guerrier !
Revenez, revenez, pécheurs,
Prenons le même sentier.

XXIV

A sainte Catherine, martyre

O grande Amante
Du Dieu éternel,
Étoile resplendissante,
Sois notre secours.
Dès la plus tendre enfance
Tu choisis ton Époux,
Ton amour fut si grand
Qu'il ne te laisse pas de repos.

Le pusillanime
Ne doit pas te suivre,
S'il tient à la vie,
Et craint de mourir pour Dieu.
Ames craintives, regardez
Cette jeune vierge.
Elle ne fait aucun cas de son or,
Ni de sa grande beauté,
La voilà dans le combat
De la persécution
Disposée à souffrir
Avec un mâle courage.
Mais elle a de la peine
De vivre loin de son Époux,
Aussi les tortures
Sont pour elle un repos
Et lui procurent toute joie,
Son unique désir est de mourir.
Car avec la vie d'ici-bas,
Elle ne peut plus vivre.
Nous religieuses qui aspirons
A goûter la même félicité,
Ne nous lassons jamais
De tendre au vrai repos.
O folie, ô illusion!
De ne point aimer,
C'est vouloir guérir
Tout en gardant son mal.

XXV

Jeune fille, qui vous a amenée ici,

Et tirée de la vallée des larmes?
— C'est Dieu et ma bonne fortune.

XXVI

Pour la prise de voile de la Sœur Isabelle des Anges

Ma sœur, c'est pour que vous soyez sur vos gardes,
Qu'on vous a donné aujourd'hui ce voile.
Il ne s'agit de rien moins que de gagner le ciel,
Aussi ne vous négligez point.
Ce voile gracieux
Vous dit que vous êtes dans l'attente,
Que vous êtes en sentinelle,
Jusqu'à ce que vienne l'Époux;
Car, semblable à un voleur fameux,
Il viendra au moment où vous n'y penserez pas.
Aussi ne vous négligez point.
Personne ne sait l'heure de sa venue.
Sera-ce à la première veille,
A la seconde, ou à la troisième?
Tout chrétien l'ignore.
Veillez donc, veillez, ma Sœur,
Afin qu'on ne vous vole pas votre bien;
Aussi ne vous négligez point.
Ayez toujours à la main
La lampe allumée,
Et sous votre voile veillez.
Que vos reins soient bien ceints;
Ne soyez pas toujours somnolente.

Sachez que vous pourriez courir des dangers,
Aussi ne vous négligez point.
Entretenez dans l'urne l'huile
Des bonnes œuvres et des mérites,
Pour pouvoir garnir
Votre lampe, et que sa lumière ne s'éteigne pas,
Car vous resteriez à la porte
Si, quand viendra l'Époux, votre lampe n'était pas allumée.
Aussi ne vous négligez point.
Personne ne nous donnera de l'huile sur caution;
Et si vous allez en acheter,
Vous pouvez tarder longtemps;
Et l'Époux entrerait à ce moment;
Et, une fois la porte fermée,
On ne peut plus entrer, malgré les suppliques,
Aussi, ne vous négligez point.
Ayez donc un soin constant
D'accomplir comme une âme forte
Jusqu'au jour de la mort
L'engagement qu'aujourd'hui vous avez pris.
Et après avoir ainsi veillé,
Avec l'Époux vous entrerez,
Aussi ne vous négligez point.

XXVII

Pour la profession d'Isabelle des Anges

Que ma joie soit dans les pleurs,
Mon repos dans les craintes,
Ma quiétude dans les douleurs,
Et mon calme dans l'apaisement.

1582

Que mon amour soit dans les tempêtes,
Ma satisfaction dans les souffrances.
Que ma vie soit dans la mort,
Et mon honneur dans les mépris.
Que mon trésor soit dans la pauvreté,
Mon triomphe dans les combats,
Mon repos dans le travail,
Et mon contentement dans la tristesse.
Que ma lumière soit dans les ténèbres,
Ma grandeur dans la bassesse,
Que mon droit chemin
Et ma gloire soient la Croix.
Que mon honneur soit dans les abaissements,
Et ma palme dans la souffrance;
Dans les pertes mon accroissement,
Et dans les diminutions mon augmentation.
Que mon rassasiement soit dans la faim,
Mon espérance dans la crainte,
Ma satisfaction dans la peur,
Mes complaisances dans l'amertume.
Que ma mémoire soit dans l'oubli,
Ma grandeur dans l'humiliation,
Ma gloire dans l'abjection,
Ma victoire dans les affronts!
Que ma couronne soit dans le mépris,
Mon affection dans les peines,
Que ma dignité soit d'être dans un coin!
Et que la solitude ait mon estime!
Dans le Christ est ma confiance;
A lui seul j'appartiens,
Il est mon réconfort dans les fatigues,
Et l'imiter est mon passe-temps.
C'est là que repose ma force;
Là aussi, ma sécurité;
La preuve de ma sincérité,
La marque de ma constance.

XXVIII

Pour une profession

O fortunée bergère,
Qui s'est donnée aujourd'hui à un tel Berger,
Qui règne et régnera à jamais !
Heureux fut son sort,
Puisqu'elle a mérité un tel Époux !
Pour moi, ô Gilles, je suis saisie de respect,
Je n'oserai plus la regarder,
Puisqu'elle a pris un Époux,
Qui règne et régnera à jamais
Demandez-lui ce qu'elle a donné à son Époux
A emporter jusqu'à sa campagne?
Elle lui a donné son cœur,
Et l'a donné généreusement.
— Ma foi ! c'est peu le payer,
Car il est très beau, ce Berger,
Il règne et régnera à jamais.
Si elle avait eu davantage, davantage elle eût donné.
Por que le avisas, carillo?
Tomemos el cobanillo.
Sirva nos deja sacar[1]
Puisqu'elle a pris un Époux
Qui règne et régnera à jamais.
Nous voyons donc ce qu'elle a donné.
Mais que va lui donner le Berger?
— Il l'a rachetée de son sang.
— Oh ! quel don précieux !
Heureuse la bergère !
Qui a su contenter un tel Berger !

---

1. Nous ne traduisons pas ces trois vers qui ne présentent pas un sens obvie comme M. de la Fuente l'a reconnu.

Il devait lui porter un grand amour
Pour lui donner un si riche trésor.
— Ne voyez-vous pas qu'il lui a tout donné
Jusqu'au vêtement et à la chaussure?
Mais aussi, considérez qu'il est désormais son Époux,
Qui règne et régnera à jamais.
Il sera bien que nous la recevions
Dans notre bercail,
Et que nous l'entourions de prévenances
Pour gagner son amitié
Puisqu'elle a pris un Époux,
Qui doit régner sans fin.

XXIX

Pour une profession

Oh! quelle faveur sans égale!
Oh! quel mariage sacré!
Le Roi de toute Majesté
Est devenu son Époux!
Oh! quel heureux sort
Vous était réservé!
Dieu vous a choisie pour sa bien-aimée,
Et vous a rachetée par sa mort!
A le servir soyez très vaillante,
Puisque vous en avez pris l'engagement.
Le Roi de toute Majesté
Est désormais votre Époux.
Il vous donnera de précieux joyaux,
Cet Époux, Roi du ciel.
Il vous donnera de grandes consolations
Que personne ne pourra vous ravir.
Mais surtout il vous donnera

Un esprit humble.
Il est Roi; il peut faire ces présents
Puisqu'il veut aujourd'hui devenir votre Époux.
Ce Seigneur vous donnera encore
Un amour si saint et si pur
Que vous pourrez, je vous l'assure,
Ne plus redouter le monde,
Moins encore le démon,
Qu'il a aujourd'hui enchaîné.
Car le Roi de toute Majesté
Est devenu aujourd'hui votre Époux.

XXX

Pour une profession

Vous tous qui combattez
A l'ombre de ce drapeau,
Ne dormez plus, ne dormez plus,
Puisqu'il n'y a point de paix sur la terre.
Semblable à un vaillant capitaine,
Notre Dieu voulut affronter la mort.
Commençons à le suivre,
Car c'est nous qui l'avons fait mourir.
Oh! quel heureux sort
Cette guerre lui procura!
Ne dormez plus, ne dormez plus,
Car un Dieu manque à la terre.
C'est avec un grand contentement
Qu'il s'est offert à mourir sur la croix,
Pour nous donner à tous sa lumière
Au milieu des plus grandes souffrances.
Oh! quel glorieux triomphe!
Quelle bienheureuse guerre!

Ne dormez plus, ne dormez plus,
Car un Dieu manque à la terre.
Qu'il n'y ait point de lâches parmi nous;
Ne craignons pas pour notre vie.
Personne n'en prend mieux les intérêts
Que celui qui la méprise,
Puisque Jésus est notre guide,
Et la récompense de nos combats.
Ne dormez plus, ne dormez plus,
Parce qu'il n'y a pas de paix sur la terre.
Offrons-nous sincèrement
A mourir toutes pour le Christ;
Et aux noces célestes
Nous serons enivrées de bonheur.
Suivons cette bannière
Puisque le Christ nous précède.
Il n'y a pas à craindre; ne dormez point;
Puisqu'il n'y a pas de paix sur la terre.

XXXI

Puisque notre Époux
Nous veut dans cette prison,
Soyons en joie, en joie
Dans la religion!
Oh! quelle noces somptueuses
Jésus a préparées!
Il est plein d'amour pour nous toutes!
Il nous donne sa lumière!
Suivons la croix
Avec beaucoup de perfection.
Soyons en joie, en joie
Dans la religion!
Voilà l'état

Choisi de Dieu,
Où du péché
Il nous tient à l'abri.
Il nous a promis
La consolation
Si nous mettons notre bonheur
A demeurer dans cette prison.
Il nous donnera des grandeurs
Dans l'éternelle gloire,
Si pour acquérir ses richesses,
Nous méprisons les scories
Qu'il y a en ce monde,
Ainsi que la malice du siècle.
Soyons en joie, en joie
Dans la religion !
Oh ! quel esclavage
Où règne une liberté complète !
Oh ! l'heureuse vie
Pour préparer l'éternité !
Je ne veux plus en délivrer
Désormais mon cœur,
Soyons en joie, en joie
Dans la religion !

XXXII[1]

Le Chœur

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,

1. Les Carmélites déchaussées de Saint-Joseph d'Avila, se voyant molestées par la vermine qui provenait de leur serge grossière, organisèrent une procession pour supplier Dieu de les en délivrer. Elles prirent une croix et se dirigèrent à l'endroit où était la Sainte, en chantant une poésie de leur composition. C'est alors que la Sainte improvisa les trois strophes que nous traduisons.

O Roi du ciel
Délivrez de la gent incivile
Cet habit de bure

La Sainte

Mes filles, prenez donc la Croix;
Ayez courage;
Et à Jésus, qui est votre lumière,
Demandez faveur.
Il sera, lui, votre défenseur
Dans une telle épreuve.

Le Chœur

Délivrez de la gent incivile
Cet habit de bure.

La Sainte

Ce méchant troupeau inquiète,
A l'oraison,
Une âme peu assise
Dans la dévotion.
Mais qu'en Dieu votre cœur
Goûte toujours le calme!

Le Chœur

Délivrez de la gent incivile
Cet habit de bure.

La Sainte

Puisque vous êtes venues pour mourir,
Ne vous découragez pas!
Et de la gent si incivile
Ne redoutez rien.
Vous trouverez en Dieu le remède
A un si grand mal.

Le Chœur

Puisque vous nous donnez un vêtement nouveau,
O Roi du ciel,
Délivrez de la gent incivile
Cet habit de bure.

XXXIII

Au plus profond de mon cœur,
J'ai senti un coup subit :
Le dard était divin,
Car il a opéré de grandes merveilles;
Par le coup je fus blessée,
Et bien que la blessure soit mortelle,
Et cause une douleur sans égale,
C'est une mort qui donne la vie.
Si elle tue, comment donne-t-elle la vie?
Et si elle donne la vie, comment fait-elle mourir?
Comment guérit-elle, quand elle blesse,
Et se voit-elle unie au dard?
Ce dard a des artifices si divins,
Que dans une si cruelle agonie
Il sort triomphant de la blessure
Et accomplit de grandes œuvres.

APPENDICE

I[1]

O mon souverain Époux,
Je viens, laissez-moi m'approcher;
Ne me laissez pas faire fausse route;
Et que dans votre océan entre
Ce tout petit ruisseau.

1. Ms. de Bibl. Nat. de Madrid, X, 395. Cette poésie a dû être composée par la Sainte à Soria, en 1581. Le P. Silv. ne la regarde pas comme authentique, VI, cap. CXX.

Secourez-moi, ô doux Époux,
Donnez-moi la palme qui est due
A mon zèle plein d'amour,
Et que mon âme repose
Dans les bras de son Époux.
Vous m'ouvrirez vos bras;
Si j'ose vous en supplier,
C'est parce que vous ne regarderez pas
La dette énorme que j'ai contractée vis-à-vis de vous,
Et le peu que vous me devez.
Accomplissez, ô mon Époux, les conventions;
Mon âme libre de ses liens
Est sûre de vos embrassements.
Car pour lui donner vos embrassements
Vous m'ouvrez vos bras.
Si vous m'ouvrez vos bras,
Je vous donne mon âme comme butin.
Et dès lors que vous me l'avez prise,
Tournez vos yeux, ô mon Christ,
Vers celle à qui vous l'avez enlevée.
Dès lors que je vous ai donné mon cœur,
Que vos plaies soient ma consolation;
Qu'elles servent d'entrée à mon âme,
Car elles sont les portes du ciel,
Qui ont été ouvertes pour moi.
Vous y avez des hôtes qui sont tels,
Que je ne sais si je trouverai place parmi eux.
Mais, me tenant au seuil,
Que je puisse, moi, pauvre femme,
Être dans la compagnie de tant d'illustres personnages!
Mon âme vit de telle sorte,
En gardant les lois de l'amour,
Qu'elle attend de vous son remède.
Puisqu'elle a un tel Agneau de Dieu
Attaché à son chevet.
Prenez-moi pour vôtre,

Sans regarder ma pauvreté.
Dites-moi si je suis un chemin sûr.
Mais, puisque vous inclinez la tête,
Vous me dites que oui.
Il est temps de voir maintenant
Jusqu'où va l'amour,
S'il est vrai que nous nous aimons.
Car je viens me cacher
Entre cet arbre et ses branches.
Et alors, ô saint Époux,
Votre amour infini
Veillera sur moi,
Puisque je me cramponne aux verrous
Afin d'être dans votre sanctuaire.
Du dernier adieu
Je ne redoute pas les grandes souffrances;
Si, attachée à vous, ô mon Christ,
A l'heure de la mort
J'ai dans mes mains la vie.
Si je vous ai dans les mains
Avec vos grâces souveraines,
Nous sommes désormais unis tous les deux.
Un Dieu est en mes mains!
Et moi je suis dans les mains de Dieu!

II[1]

Quand Dieu corrige,
Grandement il afflige,

1. Bibl. Nat. de Madrid, Ms. 6. — La Fuente, II, Ap. Sec. 2, n. 4. — Le P. Silv. n'en admet pas l'authenticité, VI, Introd. LXIX.

Mais après une tempête,
Il envoie un jour serein.
Celui qui se confie en Dieu
N'aura point de soucis.
Celui qui cherche un soutien sur la terre,
N'aura point de consolation.
Celui qui laisse de côté son jugement propre
Trouve promptement la paix.
La bonne discipline
Consiste à régler la volonté.
Si j'aime quelqu'un,
Ma vie est une mort.
Si je ne désire rien,
Ma vie est un repos.
Il n'y a pas de plus grande joie
Que de n'avoir pas de volonté propre.
C'est une croix amère,
Que cette volonté toujours insatiable.
Elle n'est pas la plus lourde,
La croix qu'on embrasse.
Si tu te fais des croix pour des riens,
Tu seras toujours crucifiée.
Que rien ne te trouble
De ce qui ici-bas a une fin.
Celui qui a des défauts,
S'il se mortifie, les fait disparaître.
L'amour fort et courageux
Est celui qui est mis à l'épreuve.
L'âme qui est patiente
Supporte tout facilement.
Celle qui ne sait pas souffrir
Sera toujours dans des angoisses mortelles.
Celui qui vit dans le renoncement
Trouve tout à souhait.
Celui qui cherche ce qui lui plaît
Trouve partout des difficultés.

La mortification (ou l'esprit mortifié)
Atténue l'affliction.
Celui qui aime Dieu sans ressentir la souffrance
A peu à faire.
Recherchez toujours le moyen
De vous trouver bien de tout.
Mais il est très bien d'avoir
Mauvaise opinion de vous-même.
Celui qui veut vivre heureux dans la religion
Doit faire taire ses passions.
Dieu nous paye un service en nous donnant l'occasion
De lui en rendre un plus grand.
Qu'il ne nous vienne aucun bien
Si nous allons contre la volonté de notre Bien !
Que Dieu nous préserve
D'avoir besoin des créatures !
Qu'Il lui plaise que nous arrivions
A n'avoir besoin que de lui seul.
On n'obtient jamais une fin
Qui est recherchée par des vues humaines.

III[1]

Qu'est-ce que l'amour?

Écoute, mon cœur,
Je te dirai ce que c'est que l'amour.
Quand l'amour accomplit
Ce à quoi il est obligé,

1. La Fuente, t. II, Apend, Sec. 2, nº 5. — Le P. Silv., t. VI, Introd. LXIX et ap. CXXIII, ne regarde pas cette poésie comme authentique.

S'il montre de la faiblesse, s'il se fatigue,
S'il se décourage, ce n'est pas l'amour,
Quand l'amour prie
Avec une douce attention,
S'il fléchit, s'il perd sa ferveur,
S'il s'inquiète, ce n'est pas l'amour.
Quand il endure dans l'aridité
Le tourment qui l'oppresse;
S'il ne patiente pas, s'il n'est pas ferme,
S'il se plaint, ce n'est pas l'amour.
Quand le Bien-Aimé s'absente,
Et le laisse dans l'affliction,
S'il se montre lâche, s'il se trouble,
S'il tombe dans l'abattement, ce n'est pas l'amour.
Quand la Bonté divine
Diffère d'exaucer la prière,
S'il ne croit pas, s'il n'espère pas,
S'il n'attend pas, ce n'est pas l'amour.
Quand l'amour
Est satisfait de lui-même
Parce qu'il aime, parce qu'il adore,
Parce qu'il sert Dieu, ce n'est pas l'amour.
Quand dans l'adversité
Et dans une tribulation quelconque
Il n'est ni humble, ni joyeux,
Ni affable, ce n'est pas l'amour.
Quand il est l'objet de faveurs
D'un prix plus ou moins grand,
S'il s'y affectionne, s'il s'y attache,
S'il en est rempli, ce n'est pas l'amour.

RÉPONSE A LA QUESTION : *Qu'est-ce que l'amour?*

Puisque rien de ce qui est dit
Ne peut à juste titre s'appeler amour,

Je vous le demande, mon cœur,
Ne me direz-vous pas ce que c'est que l'amour?
L'amour est une douce affection
De l'âme envers Dieu;
Il aboutit à la charité,
Après avoir commencé par la dilection.
Si vous désirez souffrir
Pour qui a tant souffert pour vous;
Si vous vous réjouissez dans la souffrance,
Et dans la croix, voilà l'amour.
Si vous souhaitez en ce monde
Vivre humilié
Et être méprisé de tous,
Pour Jésus, voilà l'amour.
Si vous ne recherchez point les louanges,
Si, quand on vous fait des éloges,
Vous les rapportez tout confus
A votre Bien-Aimé, voilà l'amour.
Si, au milieu des adversités,
Le cœur persévère
Dans la sérénité, la joie,
Et la paix, voilà l'amour.
Si ta volonté en tout
Tu contredis avec énergie,
Pour donner la préférence à une volonté étrangère,
Par obéissance, voilà l'amour.
Si quand tu médites,
Tu n'attaches point ton cœur
Aux consolations qui découlent
De la prière, voilà l'amour.
Si aux douceurs que tu éprouves
Quand tu es en contemplation,
Persuadée que tu ne le mérites pas,
Tu renonces, voilà l'amour.
Si tu reconnais ta bassesse
Et la grandeur de Dieu,

Si, te méprisant toi-même,
Tu exaltes Dieu, voilà l'amour.
Si ton allégresse est la même
Dans la joie et dans l'affliction,
Si les peines et les contentements
Ne nuisent point à la ferveur, voilà l'amour.
Si tu te trouves transpercée
D'une douleur très aiguë,
En voyant ton Bien-Aimé
Offensé, voilà l'amour.
Si tu désires efficacement
Que toutes les âmes créées
Par la Toute-Puissance divine
Se sauvent, voilà l'amour.
Enfin, si toutes
Tes pensées, œuvres, paroles,
Tu les offres en hommage
A ton Bien-Aimé, voilà l'amour.

IV[1]

Sonnet a Jésus crucifié

Ce qui fait, ô mon Dieu, que je vous aime,
Ce n'est point le ciel que vous m'avez promis,
Par ailleurs, ce n'est point la crainte d'un enfer si redoutable
Qui me fera éviter de vous offenser.
Ce qui fait, mon Dieu, que je vous aime, c'est vous, c'est de vous voir

1. Il n'est pas vraisemblable que ce sonnet soit de la Sainte.

Cloué à cette Croix et tout ensanglanté;
Ce qui le fait, c'est de voir votre corps si déchiré par les coups;
Ce qui le fait, c'est de voir vos opprobres et votre mort.
Ce qui le fait enfin, c'est votre amour, et cela de telle sorte
Que, n'y eût-il pas de ciel, je vous aimerais,
Et n'y eût-il pas d'enfer, je vous craindrais.
Ce n'est nullement à cause de vos dons que je vous aime,
Car, alors même que ce que j'espère, je ne l'espérerais pas,
L'amour que je vous porte, je vous le porterais encore.

TABLES

A

Abandon, 57, 681, 710, 749, 750; dans l'oraison, 228-229, 884; dans l'oraison d'union, 908; dans le vol de l'esprit, 967.

Abécédaire, 38.

Action, profit à en tirer, 1107; conduite dans —, 1108, 1488; — divine : ses signes, 259 *(v. faveurs divines, oraison de quiétude, ravissements, union, etc.).*

Agonie de N.-S., méditée par la Sainte, 89, 990; notre modèle, 713, 1423, 1424.

Amitié divine, ses degrés, 1408-1417; ce qui s'y oppose, 1409; Dieu la veut, 1477.

Amitiés particulières, leurs dangers, 602, 603; y résister, 604; leur nature et leur remède, 604; dans les monastères, 1509, 1546.

Amour de Dieu, *sa nature,* 112, 868, 1594, 1595-1597; comparé à une flèche, 1441. — *comment il s'acquiert,* 1099; par l'humilité, 655, 656; par le recueillement, 725; par les actes, 1108, 1490 — *ses propriétés :* donne être et vie, 838; universel, 281, 294, 963; croît sans arrêt, 265, 1018; jamais oisif, 925, 1012, 1577; sans limites, 817; seul il mérite, 1059, 1161, 1462; — et connaissance, 225, 734. — *ses effets :* pousse au sacrifice, 227, 747, 767; au renoncement, 392, 638; à l' — du prochain, 616, 1457; ne peut demeurer caché, 216, 268, 269, 324, 794; résiste aux tentations, 791; affermit la volonté, 851; maître du monde, 675; consume nos misères, 458; prépare et donne la mort, 428, 679; diffère de la dévotion sensible, 307; touché par ce qui atteint Dieu, 1494.

Amour du prochain, son importance, 602, 612; obligatoire, 915, 1509; — licite, 605, 618; — spirituel, 605, 612-619; vis-à-

vis des parents, 628, 643, 686-688; 799-801. — et amour de Dieu, 616, 916; moyens de l'acquérir, 619; exercice d' — mutuel, 620-622, 774, 816, 861, 917-919, 1058, 1100, 1295, 1509. — *Fautes contre l' —:* 622, 623, 914.

Amour - propre, ses marques, 1121; chez les femmes, 1094; met dans l'illusion, 1106, 1118; se défendre contre l' —, 1312, 1548, 1549.

Apostolat et oraison, 165; quand il est permis, 183, 799, 1452; indiscret, 191, 1453; utile, 912.

Appels de Dieu, 836-837, 938.

Augustin (saint), 91.

Aumône, comment la faire, 588; ses avantages, 588; ses effets, 591; *v. pauvreté et réforme.*

Auxiliaires de l'oraison, campagne, 90; livre, 90, 716; images, 715.

Aveuglement, des âmes imparfaites, 1533-1536; des pécheurs, 1466-1478.

B

Baiser de l'âme à Dieu, 1048, 1396-1397, 1401, 1407, 1423, 1426, 1432; ses effets, 1418, 1419.

Beauté de Dieu, 698; du Christ et des corps glorifiés, 288; de l'âme, 815.

Blessure d'amour, 307, 939, 1019, 1038, 1463, 1480; causée par parole d'amour, 1425, 1426.

C

Ciel, ses joies et celles de l'oraison, 96, 139, 893, 1565, 1576; chemin du —, 281, gloire du —, 288; différents degrés au —, 96, 282, 416, 1479; amour au —, 734; différence entre le — et la terre, 804; pensée du — stimule, 1095, 1171, 1297, 1342, 1380; le désirer, 1489 *(v. désirs).*

Clôture, ses avantages, 64; amour de la —, 1379; ses lois, 1502, 1503, 1533, 1546.

Communion, dispositions après la —, 762-764, 1491; ses effets, 760-762, 765; une seule peut sanctifier, 1425; — spirituelle, 766, 1122; désirs immo-

dérés de la —, 1114-1122.

Compagnies, bonnes, 25, 28, 31, 470; mauvaises, 24, 25.

Confession, son efficacité, 1409.

Confiance en Dieu, 229, 1203, 1292, 1380, 1435, 1477; sa nécessité, 857; ses effets, 1420-1421. — *et défiance de soi*, 87, 799, 1095, 1424, 1464; leur importance, 336-339; leurs effets, 1049-1051.

Confus (connaissance, amour), 172, 200, 322.

Connaissance *de Dieu*, acquise, 1113; ses effets, 734, 875, 1085, 1476; dans les faveurs mystiques, 973, 997. — *de soi*, nécessaire, 131, 820, 826, 827, 830, 844, 854, 872, 911, 1017, 1112; grande grâce, 1107; à l'oraison, 789; son acquisition, 433, 827, 828; dans le vol de l'esprit, 973; ne pas s'y renfermer, 131-132, 826-828.

Considération, dans toute prière, 819.

Consolations, ne pas les chercher, 226, 227, 241; ne pas y prétendre, 850-852, 878; leurs effets, 250, 860, 934; — par l'Écriture, 1387, 1388, 1394.

Contemplation, sa nature, 95, 119, 322, 708-709, 1052; donnée par Dieu, 30, 378, 663, 710; entrée dans la —, 724; impossible d'y rester toujours, 987. *Appel à la* —, 682-685, 710, 893. *Dispositions à la* —, 656, 666, 668, 671, 750, 751. *Ses effets*, 775, 776, 777, 781, 1052. *Ses épreuves*, 667-668. Illusions possibles, 601, 672.

Contrainte, il faut l'éviter, 799-800.

Conversations, mondaines, 66, 68; leurs thèmes, 798; qualités, 1503, 1504, 1545; effets, 470, 1499.

Corps, prison de l'âme, 680, 734, 752; enceinte du Château, 816; le — et l'âme, 724, 1055, 1056; dans sa collaboration avec l'âme, 113, 114, 760; dans la quiétude, 738; s'en détacher, 632-637, 857.

Correction fraternelle, modalités et effets, 620, 833, 1504, 1509, 1543.

Crainte de Dieu, est une vertu, 796-798, nécessaire, 301, 845-846, 848, 1049, 1094, 1114, 1398, 1405, 1490, 1491; filiale, 155; révérentielle, 1121, 1495; vaine, 378;

des pusillanimes, 336, 337, 828, 1081, 1420; son acquisition, 798, 977; ses effets, 791.

Croissance de l'âme diffère de celle du corps, 153.

Croix, ne pas les redouter, 115, 1415; les embrasser, 226, 644, 714, 749; leurs avantages, 1055; — et les contemplatifs, 429, 669, 774, 906, 1049, 1452.

D

Débutants, description, 108, 116, 338; leurs dispositions, 105, 113, 122, 128, 861; leurs difficultés, 108, 113; leurs tentations, 110; dans l'oraison, 116, 118, 119, 120.

Défiance de soi, effets, 154, 260, 779; y persévérer, 339.

Démon, se trouve partout, 1106; *son habileté*, 790, 1549; séduit sous l'apparence du bien, 259, 261, 922, 1120; varie ses artifices, 829, 861, 1215; agit de façon cachée, 620, 782, 906; s'insinue, 831, 832; lime sourde, 832; choisit les moments favorables, 1121; contrefait les faveurs divines, 922, 953; mêle son action aux faveurs divines, 152, 490. *Ses attaques*, contre les débutants, 83, 105, 114; contre les âmes d'oraison, 790, 888; contre les cloîtrées, 582; contre les mélancoliques, 945; contre la foi, 948; contre l'humilité, 261, 316, 317, 828; contre l'oraison, 692; *inspire :* un faux zèle, 620, 832, soins excessifs du corps, 632, mortifications indiscrètes, 680, 832, amour-propre, 999, désobéissance, 1103, point d'honneur, 772, relâchement, 1341, 1399, découragement, 788, craintes vaines, 393, 400, 634; trompe sur nos vertus, 783, 785, 789, 916; suscite obstacles partout, 235, 350, 360, 371, 766, 837, 948, 1226, 1300. *Relativement aux visions*, 275, 277, 289, 294. *Signes de son action*, trouble, 152, 258, 259, 261, 294, 316, 317, 941, 953, 1013; acharnement, 408, 1084; contraire à l'Écriture, 260, 261. *Limites de son action*, ne peut rien sans la permission de Dieu, 332; redoute la science, 133, les âmes vaillantes, 702, 840, les âmes fidèles, 239, 292, 333, 797, 999, les âmes parfaites, 790; recule devant l'humilité, 152, 266, 631, 641, 788, 1132 - 1134, l'obéissance, 297, 1068, 1094, la

pureté de conscience, 263; n'atteint pas le fond de l'âme, 895, 896, 1006, 1046; ne lie pas les puissances, 936; ne peut procurer lumière et quiétude, 459. *Résistance au* —, par la lutte, 1399, la foi, 838, l'obéissance, 261, le recueillement, 843, l'oraison, 620, le silence, 833, en se tenant sur ses gardes, 261, 682, 702, 780, 783, 789, 801, 831, 834, 840, 922, 954, 999.

Désirs (grands) nature, 122, 124, 682, 1058; importance, 1416; objet, 803, 974, 1024, 1463; effets, 376, 682, 928; — imparfaits, 679, 977, 978; conduite à tenir, 680, 681; — venant du démon, 261, 1058; illusions dans les —, 1114, 1116.

Détachement, des biens extérieurs, 153, 588; des parents, 626 - 629; du corps, 632 - 637, 857 - 858; des contentements, 152; de soi-même, 631. — *Ses qualités :* intérieur, 646; pratiqué partout, 640; progressif, 238; produit par Dieu, 250, 251, 340, 428; absolu, 231, 1045; imparfait, 820, 830, 831, 854, 855, 857; *effets et nécessité*, 424, 619, 659, 744, 856, 879, 894, 906, 1095, 1102, 1489; — illusoire, 340, 879.

Dieu, preuves de son amour, 264, 716-719, 726, 756-757, 794, 802, 909-910, 1045, 1054, 1391, 1393, 1425, 1432-1433; *Il se donne*, 139, 281, 751, 752, 926, 1439, 1440, 1445; pardonne sans se lasser, 192, 598, 773, 776, 969, 1015, 1121, 1459, 1464, 1468, 1471, 1473, 1477.

Directeur, est nécessaire, 130, 192, 261, 861; ses avantages, 38, 41; bien le choisir, 123, 860, avec liberté, 134, 609-611, 1000; il lui faut la science, 45, 133, 609, 899, 1212, 1494; les demi-savants, 45, 56, 897, 898, 932, 933, 1001; l'expérience, 131-132. *Conduite à son égard*, 261, 270, 315, 950, 951, 975, 1007, 1119, 1122, 1134, 1491.

Discernement, nécessaire pour gouverner, 1206-1209.

Distractions, leurs remèdes, 90, 169, 707, 711, 721.

Don de soi, sa nature, 104, 164; doit être absolu, 727, 748-752, 894, 903; manifesté par les œuvres, 751, 752; difficile, 103, 104; condition du don de Dieu, 104.

Dons de Dieu, entièrement libres, 804, 864, 878, 1439; utile de les connaître 97, 99.

E

Eaux, les quatre —, 107; explication, 109; première, 108; deuxième, 137; troisième, 157; quatrième, 171; remplacer l'une par l'autre, 176. — vive, 674; ses propriétés, 675-680. — et feu, 676, 677. Appel universel à l' — vive, 682-685.

Église, soumission à l' —, 693, 734, 1062, 1070.

Embrasement de l'âme purifiée, 957.

Enfer, vision de l' —, 344-349; supplices de l' —, 795, 935, 1005, 1262; l' — et le péché, 823.

Entendement, ce qu'il est, 838; — et volonté, 1099; — et imagination, 868; dans la méditation, 677, 678; dans l'oraison surnaturelle, 878, 881; il ne faut pas l'arrêter, 883-885. *Son agitation*, 322, 674, 706; les remèdes, 228, 721. *Suspendu* dans la contemplation, 708; dans l'oraison de recueillement, 725; la quiétude, 738, 741-743, 868-871; l'oraison d'union, 165, 678, 899; le ravissement, 1111; au mariage spirituel, 1047; entend alors sans comprendre comment, 179, 182, 200. *L' — et la vision imaginaire*, 290, 293, 300.

Entretiens spirituels, nécessaires aux débutants, 76; leurs buts, 201, 686, 1499.

Ermitages, leur utilité, 591.

Ermites, leur pauvreté, 646.

Éternité en général, 588, 795, 838, 962, 1005, 1152, 1297, 1342, 1475-1479, 1492; — des peines, 823, 1022, 1469-1471, 1474.

Examen de conscience, 711, 1488, 1491

Extase, *v. ravissement.*

F

Faveurs divines, Dieu prêt à les donner, 963, 1039; variétés, 1013-1017, 1029-1033; leurs effets, 969, 1024, 1053; les recevoir, les comprendre, les expliquer, 167, 1026; ne pas les rechercher, 1009-1011.

Fiançailles spirituelles, leur préparation, 921-922, 927-928; leur conclusion, 956, 957, 962. *V. ravissement.*

Foi, infusée, fortifiée par Dieu, 260, 265; empêche le trouble, 404, 418, 803; sa nécessité, 279; sa croissance, 378; — faible, 733, 1416; — attaquée par le démon, 318, 398.

Folie de l'amour, 160, 161; — divine et sagesse humaine, 161, 162, 1418-1422.

G

Goûts spirituels, intermittents, 858; — et consolations, 858, 859, 865, 866, 867, 873-876; ne constituent pas la perfection, 859; *oraison des — divins*, 873, 886; ses effets, 886, 887, 1428; ses signes, 889; conduite à tenir, 887, 888.

H

Habitation divine, *v. présence de Dieu dans l'âme juste.*

Honneur, faux — du monde, 649, 719, 771-773, 1146, 1185; — véritable, 208, 589-590; *attache au point d' —*, 1413-1415; ses effets, 340, 341, 622, 640, 642-645; s'y opposer, 623, 774; point d' — et oraison d'union, 930.

Humanité (du Christ), son rôle dans la sanctification, 224, 293; ne jamais s'en écarter, 219-222, 225, 993; s'en éloigner est dangereux, 226, 986, 987; vivre avec elle est efficace, 994; comment vivre avec elle, 990-992.

Humilité sa nature, 97, 155, 669, 1016, 1490; excellence de la vraie —, 118, 119, 124, 293, 317, 662, 744, 788, 852, 1054, 1136; sa nécessité, 301, 378, 393, 670, 858. *Ses avantages*, elle mérite, 238, 239, 1058; met en sécurité, 664, 1095; obtient tout, 753; disposition pour les faveurs divines, 878, 970, 997; tire profit de tout, 1133; marque les progrès, 641; signe

de l'Esprit de Dieu, 997, 1136; *son acquisition*, par la vue de nos fautes, 854, par l'obéissance, 1067, par la tentation, 1050, par le regard sur le Christ, 645, 651, 652, 828, 1054, infusée par Dieu, 434, 973; grandit par les désirs généreux, 661. *Sa pratique*, ne pas s'excuser, 651, 652, 654; se défier de ses propres lumières, 1414; à l'égard du prochain, 1487; pardonne, 771; s'appuie sur Dieu, 785; pratiquée partout, 640; à l'égard des dons de Dieu, 722; remplit les bas offices, 228, dans l'oraison, 664 - 666, 669 - 672, 681, 690, 783, 827, 850, 851, 859, 877, 878, 1009, 1010, 1061; dans le gouvernement, 1529, 1542, 1543.

I

Images aident l'oraison, 715, 764; — du Christ, doit être respectée, 1132, 1133.

Imitation du Christ, ses avantages, 1100, 1108, 1147, 1171, 1218, 1238, 1323, 1406, 1423, 1424, 1452, 1583.

Impossibilité de méditer, 40, 114, 129; d'acquérir soi-même vérités infuses, 428; de se procurer oraison infuse, 878, 881, *v. entendement, oraison*; dans la vision... *v. vision*.

Intelligence et esprit, 172.

J

Jeûnes, à pratiquer, 124, 1112, 1117, 1501.

Joies de l'oraison, 97, 743, 1429, 1431, 1438, 1448; dans l'affliction, 729; dans le renoncement, 1170; dans la Religion, 1587, 1588.

Jubilation spirituelle, 979-982; à la mort, 1162, 1189, 1190.

Jugement dernier, 1146, 1185, 1409, 1459, 1477.

L

Larmes, acquises avec l'aide de Dieu, 517; don de Dieu, 676, 677. *Espèces*, — de repentir, 1473, de supplication , 376, 386, 598, 1159, 1320, 1321, sur les maux de ce monde, 393, sur les âmes, 907, du Christ, 1469, de dévotion sensible, 259, 867, 1411, de mélancolie 1126; *effets* des —venant de Dieu, 979; illusions sur les —, 978, 979; ne pas les provoquer, 979.

Lectures (bonnes) importance et nécessité, 40, 669, 1499; leurs effets, 837, 903; directives pour les —, 691, 1389, 1390.

Liberté d'esprit, ses effets, 1117; chez les parfaits, 1102.

Livre, à l'oraison, 40, 673, 716; devient inutile, 690; — et le *Pater*, 778.

M

Madeleine (sainte) son amour, 88, 1025, 1056-1058.

Mariage, conduite dans le — 125.

Mariage spirituel, description, 1030, 1034; différences avec les fiançailles, 1035, 1036; ses effets, 1027, 1030, 1031, 1032, 1036, 1037-1041, 1042-1052, 1053-1056.

Marie, protectrice, 829, 1252; ne jamais s'en éloigner, 986; la rechercher, 992; l'imiter, 847; zèle pour sa gloire, 1339, 1340. Dieu récompense tout service rendu à —, 1144-1253.

Méditation, utile aux commençants, 129, son but, 987; sa nature, 989; aidée par la lecture, 673, 716; par les paroles divines, 716; en trouvant Dieu en soi, 881; quand il faut la cesser, 867, 886, 991, changer le sujet, 1112; en garder le fruit, 1488. *Ses effets*, 656, 686, 903, 1113, 1435, 1453.

Mélancolie, ses manifestations et conduite à tenir, 1123-1130; neutralisée par l'humilité, 1126,

1130; le démon l'utilise, 1124; ses effets dangereux, 1094, 1110, 1113, 1134, 1290.

Méthodes d'oraison, leur usage, 117, 129, 130, 135, 706, 711-716, 721-723.

Mortification, sa nécessité, 244, 638-647; — intérieure, 638; pénible au début, 1424. *v. détachement, humilité, point d'honneur.*

N

Novices, leur réception 1504, 1505, 1506; comment les choisir, 648-649.

O

Obéissance, sa nature, 638, 748; son importance, 671, 860, 1105, 1121, 1211. *Ses qualités,* 1399, 1489, 1490, 1528, 1529, 1530, 1534; *ses avantages,* 890, 912, 1062, 1067, 1094, 1104-1106, 1108; *sa pratique,* 620, 789, 1099, 1100; *tentations contre l'* —, 1103, 1255, 1362; *exemples d'* —, 1072, 1101-1103; indiscrète, 1188, 1209-1211.

Occasions, dangereuses, 836; comment s'en préserver, 86, 122, 789, 861, 922, 1412.

Oraison, excellence et nécessité, 69, 81. 82, 103, 111, 692, 818-819; son but, 1053-1056, — *vocale,* nature, 704, 890; peut conduire à la contemplation, 708, 722, 735, 736; sa pratique, 744, 745; — *mentale,* 706-709; — vocale et — mentale, 692, 709; *dispositions à l'* —, humilité, 227, détachement, 231, 248, 390, 727, bonne conscience 609, 841, mortification, 244, vertus, 655-658, liberté d'esprit, 228, 701, 1117, volonté de persévérer, 689, 700, 701, 702; *ses qualités,* humble, 454, suppliante, 596-599; continuelle, 600, 694, au carmel, 599, 686; *conseils pour les premières* —, respect, 695-697, 819, chercher le Christ, 711, 712; lui parler, 714, 715, chercher Dieu en soi, 715, 721, 723, 725, 726, 729,

731, 766, 818, 881, se recueillir, 729, 730, tendre à aimer, 867, 868, 1098, 1099, progresser par l'amour, 1099 et l'obéissance, 1101; *ses effets*, en général, 83, 84, console, 85, 426, 669, fortifie, 451, rend humble, 640, change la vie, 877, sauve, 184; est puissante, 331, 1417, en raison de l'amour, 1108; *sa pratique*, ne jamais la cesser, 85, 110, 147, 184, 189, 244, 888; quand on peut l'abréger, 682, 701, 706: *v. quiétude, ravissement, recueillement, union.*

P

Paix, *trompeuse,* venant du démon, 1398, ou du relâchement, 1402, 1410-1414, conçue par le monde, 1402, 1405, 1406; — *véritable*, sa nécessité, 687, 1417, 1418; moyens de l'obtenir, 855, 913, 1067, 1102, 1184, 1417; doit être cherchée au dedans, 842, 843, par tous, 1048; *ses effets*, dans l'union, 1418-1422; au mariage spirituel, 1038, 1040, 1043, 1047-1049.

Paroles intérieures, divines, 944, 946, 949, 951-955; de l'entendement 253-257; de l'imagination, 950; du démon, 258, 259, 950, 953; conduite à tenir, 950, 951, 953. *v. démon.*

Passion du Christ, la méditer, 991, 1394; avantages de cette méditation, 1437, 1459, 1467, 1468, 1473-1475, 1477, 1478, 1584, 1597.

Pauvreté, appel à la —, 587-592; sa pratique, 627, 636, 755, 760, 1404; ses avantages, 649, 650, 1071, 1072, 1184, 1403.

Pauvreté spirituelle, sa nature, 227, 786.

Péché, sa gravité, 798, 823, 1334, 1410, 1477; vue de l'âme en —, 821-824, 1028, 1029; *conduite à l'égard du* —, en tirer profit, 963, le reconnaître, 652, le regretter, 797, 983-985, le fuir, 609, 797, 1409, en rejeter le souvenir, 1421, 1423; — est possible au mariage spirituel, 1051.

Peines, à la quatrième eau, 199; à l'union, 908; aux sixièmes *demeures*, 928-937, elles sont suaves, 939-941 et extrêmes, 1018-

1025; leurs avantages, 1024 1025.

Pénitences corporelles, 857, 858, aident l'oraison, 600; éviter l'excès, 1540; — et coulpes, 1510, 1514-1525.

Pensées généreuses, 600 1408.

Perfection, 832 - 833, voulue par Dieu, 915.

Présence de Dieu dans le juste, 180, 814-816, 825, 839, 1028, 1029; au mariage spirituel, 1030.

Q

Quatrième eau (oraison), description, 172, 177; autorise l'apostolat, 174; quand elle est accordée, 176; sa durée, 178; sa gratuité, 182, rôle des facultés, 178; ses effets, 181-182; — et le péché, 184, 185, 192.

Quiétude, description, 137, 145, 873-886; son excellence, 146, 148; — et union, 742; ses signes, 152, 154, 155, 886, 887; rôle des puissances, 138, 145, 148, 886; conduite à tenir, 148, 149, 150, 740-743, 745, 887-890; écueils, 889, 890, 922, le péché, 143, 147, la tentation, 154, l'aridité, 141, 142; ses effets 139, 148, 737, 738, 739, 1428, 1429, 1430; sa fréquence, 90, 146; beaucoup ne la dépassent pas, 147, 148, 744, 745, 887, 888. *v. goûts divins.*

R

Ravissement, description, 194, 203, 959-965; rôle des puissances, 204; sa force, 195, irrésistible, 1109; espèces, 957-959; synonymes 193; au mariage spirituel, 1047; *ses effets*, 196-199, 208-218, 1443-1446; *faux* —, ses marques, 864, 961, 962, 1111, 1117; ses résultats, 1110, 1111, 1112, 1113, 1117; conduite à tenir, 1111-1114, 1117, 1118.

Recueillement (oraison de —) description, 722-725; moyens d'y arri-

ver, 729-731; —*surnaturel*, 880; conduite à tenir, 881-889.

Réforme, origine, 349; *son but :* Règle primitive, 349, non modifiée, 600, 601 et le zèle pour l'Eglise, 510, 583-585, 593-596, 599; *œuvre de Dieu*, 1290, 1291, 1307, 1328 et faite dans l'obéissance, 1295, 1300; *Notre-Seigneur* l'ordonne, 350, 351, encourage, 352, 356, 359, 364, 368, 371, 535, 597, prédit l'extension, 538, la sainteté, 351, rassure la Sainte, 572; — *et pauvreté*, 592, 627, 1184, 1218, qui peut admettre des revenus, 1139, 1220, 1228, 1267; *sa réalisation*, préliminaires, 349-356; difficultés, 357, le premier monastère, 396; début de l'extension, 1075-1081; perfection des premières religieuses, 1071-1074, 1092, 1095, 1097, 1138, 1158, 1218, 1219, 1249, 1261; la juridiction de l'Ordre, 1382-1383; rapports avec Dominicains ou Jésuites, 1082, 1378.

Réforme des Carmes, les premiers carmes, 1164-1168, 1169-1175, 1195-1199; leurs vertus, 1172-1175, 1300-1303, 1309; grâces de Dieu sur cette —, 1250-1258; N.-S. demande quatre choses, 575, 576.

Régularité, sa nécessité, 66, 600, 601, 1341, 1489, 1530.

Renoncement, ses fruits, 216, 266, 282, 341, 392.

Reptiles, symbole, 837; aux premières demeures, 820, 830, 831, 836, 839, 842; limites de leur puissance, 843; occasion de mérites, 864, 869.

Réveils de l'âme par le Christ, 938, 942-944, 1045, 1046.

Rosaire, s'y recueillir, 696.

S

Sainteté, la désirer vivement, 660; ne consiste pas dans les faveurs, 1097.

Saint-Sacrement, son excellence, 598, 756-759, 765, 766, 1205.

Science, utile pour l'oraison, 118, 132, 151;

non dans l'oraison, 150.

Sécheresses, à l'oraison, 40, 293, 933; dans les débuts, 109; leurs causes, 183, 232, 316, 849, 850; leurs avantages, 110, 852; conduite dans les —, 112, 115, 227, 228, 988.

Secours général et — particulier, 140, 141, 1051, 1441.

Silence favorise l'oraison, 125, 604.

Solitude, dépend de nous, 705; ses effets, 125, 604, 1106; dans la quiétude, 741, l'union, 927; dans les aridités, 936, les maladies, 890; pratique de la — 1099, 1106; N.-S. l'a pratiquée 705.

Sujets d'oraison, 130, 713-715, 990, 1113.

T

Tentations, *leurs espèces :* cachées, 782, 790, à l'égard du prochain 800, contre la foi, 946, l'humilité, 828; de crainte, 793, d'inertie, 1326, de fausse sécurité, 789; à la mort, 1190; *conduite à tenir,* résistance, 641, 1255, prière, 783-791, amour et crainte, 791, 801, patience, 1326; vérité, 1155, 1492, 1534, 1535; profits à en tirer, 642, mérites, 864, progrès, 1399, 1400.

Thérèse (sainte) ses parents, 17, 18, 21, 24; son père, 17, 18, 69, 72; sa mère, 18, 20, 22; ses frères et sœurs, 18; sa sœur dona Maria, 24, 30; ses cousins, 23. *Ses dons naturels,* 21, 23, 27, 31, 84, 90; aime (dire) le chapelet, 20; pensionnaire, 26; désir de la vie religieuse, 30, 32; son entrée, 34, 35; ses maladies, 30, 37, 49, 53, 59, 70; *ses dispositions* à l'égard du ciel, 19, 29, de ses péchés, 15, 20, 21, 27, 28, 36, 42, 47, 52, 63, 75; de l'oraison, 72, 80. *Ses luttes et tentations,* 27, 62, 69, 70, 74, 79, 126, 128, 154, 188; *ses ouvrages,* composés par obéissance, 15, 16; comment, 100, 101, 156; veut l'anonymat, 100; ses sources, 102; part de Dieu, 176. *Ses progrès dans l'oraison,* 263, 479, 487, 488, 492, 518, 527, 532.

Ses vertus, abandon, 483, 496, 532, 1482-1485, 1555-1558; amour de Dieu, 463, 470, 497, 530, 531,

547, 552, 567, 1463, 1464, 1465, 1466-1469, 1473, 1474, 1477, 1480, 1481, 1484, 1496, 1558, 1560, 1563, 1564; amour du prochain, 486, 493, 494, 496, 512, 562, 931, 1295; confiance en Dieu, 456, 495, 499, 508, 513, 514, 530, 554, 558, 569, 846, 847; désirs généreux, 472, 480, 512, 524, 525, 542, 554, 1478, 1483, 1551, 1560, 1563, 1577; don d'elle-même, 748; foi, 260; humilité, 434, 463, 502, 507, 547, 653, 1062, 1296, 1297; larmes, 471, 524, 847; obéissance, 271, 297, 303, 304, 351, 352, 357, 359-361, 363-365, 370, 371, 377, 388, 396, 405, 415, 418, 511-513, 511, 512, 543, 805, 811, 812, 1068, 1078, 1194, 1260, 1298, 1301, 1309, 1527; pauvreté, 483, 492, 493, 1292; reconnaissance, 98, 556; repentir, 464, 465, 467, 468, 482, 483, 485, 486, 490, 498, 505, 514, 555, 568, 847, 848; soumission à l'Eglise, 510, 511, 812; zèle, 469, 473, 474, 480, 481, 484, 489, 494, 497, 498, 507, 508, 514, 521, 524, 528, 529-533, 542, 544, 556, 560, 580-585, 593, 594, 596-598, 1040, 1062, 1307, 1308, 1341, 1358, 1457, 1460, 1479.

Ses grâces extraordinaires, blessure d'amour, 524-525; extases et ravissements, 482, 488, 517-527; *paroles intérieures*, 250, 264, 270-272, 274, 321, 349, 361, 362, 376, 382, 383, 391, 405, 456, 459; *visions*, première, 67, du crapaud, 68, du Christ flagellé, 88, du Christ souffrant, 302, 433, 502, 535, 545, 553; des Trois Personnes, 526, 529, 538-540, 549, 543, de l'âme juste, 543, 566, de l'âme pécheresse, 464, 544; du clou et de la bague, 552, 554, de Dieu dans les créatures, 562, du Christ glorifié, 434, de Notre-Dame, 460, 544, 563, de l'enfer, 344-349; *transverbération*, 308-310.

En butte au démon, 317, 318, 319, 327-329, 330, 400, 407-409.

Travail des mains, 1196, 1202, 1320, 1321, 1508, 1531.

U

Union, description, 157, 171, 172, 895; espèces, 167; — de volonté, 912-914, 1103, 1104, 1418 — d'es-

prit à esprit, 1055; rôle des puissances, 158, 166, 168, 751, 752, 895, de la volonté, 519, 1436; ses signes, 898, 899, 1106; son acquisition, 901-904, 918, 919, 925, 1104; ses effets, 164, 165, 170, 904-909; conduite à tenir, 924, 925.

V

Ver a soie (oraison d'union), 901-904.

Vertus, excellence, 670, 671, 1001, 1011, 1136; acquises, 615, 621, 826, 856; infuses, 624; vraies ou fausses, 917; leur connexion, 340; nécessité, 656-658; pratique, 1490, 1054.

Vigilance, sa nécessité, 1399, 1405-1407, 1581, 1586, 1587.

Visions, discernement des —, 259, 289-291, 296, 297, 301; imaginaires, 293; non imaginaires, 274.

Vol d'esprit, description, 175, 967, 968, 971, 972; effets, 969, 972, 973, 975; dispositions requises, 967, 969, 970, 973.

Volonté, Dieu ne la force pas, 727; il faut la contredire, 638-640, 904, 1120, 1415, 1418, la purifier, 1105, la stimuler 1111; son rôle à l'oraison, 729, dans la contemplation, 740, 750, 751, 753, dans la quiétude, 738, 742, 743, 868-871, dans l'oraison d'union, 164, dans la quatrième eau, 178, dans le ravissement, 964; aime sans savoir comment, 179, 200, 886.

Z

Zèle, description, 745, 1011, 1012; discernement dans le —, 1550; son acquisition, 1056; effets des oraisons mystiques, 887, 905, 907, 909, 943, 975, 976, 980, 998, 1028, 1029, 1100, 1417, 1450-1452; faux —, 620, 832, 833, 862.

VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

Le livre des miséricordes de Dieu 15

CHAPITRE I

Où l'on montre comment le Seigneur commença à porter cette âme dès l'enfance vers la vertu, et quel secours on trouve, pour la pratiquer, dans les bons exemples des parents. 17

CHAPITRE II

Elle montre comment elle perdit peu à peu ces vertus, et combien il est important de fréquenter dès l'enfance des personnes vertueuses. 22

CHAPITRE III

Elle raconte comment une sainte compagnie a réveillé ses bons désirs d'autrefois et par quels moyens le Seigneur commença à l'éclairer et à lui montrer l'illusion où elle se trouvait. 29

CHAPITRE IV

Elle raconte les moyens que le Seigneur a pris pour l'aider à triompher d'elle-même et à revêtir le saint habit, ainsi que les grandes infirmités que Sa Majesté a commencé à lui envoyer. 34

CHAPITRE V

Elle continue le récit de ses grandes maladies et de la patience que le Seigneur lui a donnée pour les supporter. Elle montre comment Dieu tire le bien du mal, ainsi qu'on le verra d'après un fait qui lui arriva dans cette localité où elle était allée pour se soigner. 43

CHAPITRE VI

Elle parle de la gratitude immense qu'elle doit au Seigneur pour sa résignation parfaite au milieu de si grandes souffrances. Elle montre comment elle prit le glorieux saint Joseph pour médiateur et avocat, et quels avantages elle en retira. 53

CHAPITRE VII

Elle montre comment elle perdit peu à peu les faveurs dont le Seigneur l'avait comblée et combien fut infidèle la vie qu'elle commença à suivre. Elle raconte les dangers où sont les monastères de religieuses qui ne gardent pas une très étroite clôture. 62

CHAPITRE VIII

Elle traite du grand bonheur qu'elle eut de ne pas abandonner entièrement l'oraison, et par suite de ne point perdre son âme. Elle montre quel remède excellent est l'oraison pour réparer le temps perdu. Elle exhorte toutes les âmes à s'y adonner. Elle en expose tant d'avantages que, viendrait-on à l'abandonner, ce serait encore un bien considérable d'avoir profité pendant quelque temps d'une source de grâces si abondante. 79

CHAPITRE IX

Elle raconte par quels moyens le Seigneur commença à réveiller son âme, à l'éclairer au milieu de si épaisses ténèbres et à fortifier ses vertus pour la préserver du péché. 88

CHAPITRE X

Elle commence à raconter les faveurs que le Seigneur lui a accordées dans l'oraison, les moyens par lesquels nous pouvons y donner notre concours, et l'importance qu'il y a à bien comprendre les grâces divines. Elle supplie celui à qui elle destine ces pages de tenir secret le récit qui va suivre, puisqu'on lui commande d'exposer avec tant de détails les faveurs reçues de Dieu. . . 96

CHAPITRE XI

Elle montre pour quel motif nous n'arrivons pas en peu de temps à la perfection de l'amour de Dieu. Elle commence à expliquer par une comparaison quatre degrés d'oraison. Elle traite ici du premier; c'est un point très important pour ceux qui débutent et pour ceux qui ne goûtent pas les douceurs de l'oraison. 103

CHAPITRE XII

Elle continue à expliquer ce premier degré d'oraison; elle expose jusqu'où nous pouvons arriver par nous-mêmes avec l'aide de Dieu; elle montre les dangers qu'il y a à vouloir élever l'esprit à des choses surnaturelles et extraordinaires, avant que le Seigneur nous en fasse la grâce. 116

CHAPITRE XIII

Elle continue l'explication du premier degré d'oraison, et donne des avis pour se prémunir contre quelques tentations que suscite parfois le démon. Ce chapitre contient une doctrine de la plus haute importance. 122

CHAPITRE XIV

Elle commence à expliquer le second degré d'oraison, dans lequel le Seigneur fait déjà goûter à l'âme des consolations plus spéciales. Elle montre comment ce sont des faveurs surnaturelles. C'est un point important à noter. 137

CHAPITRE XV

Elle continue le même sujet et donne quelques avis sur la conduite à tenir dans cette oraison de quiétude. Elle expose comment il y a beaucoup d'âmes qui arrivent à ce degré d'oraison et montre que bien peu montent plus haut. Les points dont il est question sont très utiles et très nécessaires. 145

CHAPITRE XVI

Elle traite du troisième degré d'oraison et de choses très relevées. Elle montre ce que peut l'âme parvenue à cet état et quels effets produisent ces faveurs si hautes du Seigneur. Cette doctrine est très propre à porter notre esprit aux louanges de Dieu et à consoler beaucoup l'âme ainsi favorisée. 157

CHAPITRE XVII

Elle continue l'explication de ce troisième degré d'oraison, achève d'en exposer les effets et montre les obstacles causés ici par l'imagination et la mémoire. 164

CHAPITRE XVIII

Elle traite, dans ce chapitre, du quatrième degré d'oraison; elle commence à exposer d'une manière excellente la haute dignité à laquelle le Seigneur élève l'âme en cet état. Cette doctrine est de nature à donner le plus grand courage aux personnes qui s'adonnent à l'oraison, pour qu'elles s'efforcent d'arriver à un état si sublime auquel on peut parvenir dès ici-bas, non par nos mérites, mais par la bonté de Dieu. Il faut lire ce chapitre avec attention, car le sujet y est traité d'une manière très élevée et il renferme des points très importants 171

CHAPITRE XIX

Elle continue le même sujet, et commence à expliquer les effets que ce degré d'oraison produit dans l'âme. Elle exhorte vivement à ne point retourner en arrière et à ne point abandonner l'oraison, alors même que ces faveurs seraient suivies de chutes. Elle montre les dangers qu'il y aurait à ne pas suivre ce conseil. Cette doctrine est très importante et sera d'une grande consolation pour les faibles et les pécheurs. . . . 181

CHAPITRE XX

Ce chapitre montre la différence qu'il y a entre l'union et le ravissement; il donne un aperçu du bonheur de l'âme, quand le Seigneur dans sa bonté l'élève à cet état; il en montre enfin les effets. Cela est digne de beaucoup d'admiration. 193

CHAPITRE XXI

Elle continue et achève ce dernier degré d'oraison Elle montre combien l'âme arrivée à cet état souffre d'être obligée de vivre encore en ce monde, et comment le Seigneur l'éclaire sur les illusions d'ici-bas. Ce chapitre renferme une doctrine excellente. 211

CHAPITRE XXII

Elle déclare combien c'est un chemin sûr pour les contemplatifs de ne point élever leur esprit à des choses sublimes, si le Seigneur lui-même ne l'élève. Elle montre comment l'Humanité du Christ doit être la voie de la plus haute contemplation. Elle rapporte une illusion où elle a été quelque temps. Ce chapitre est très utile 219

CHAPITRE XXIII

Elle reprend le récit de sa vie, et montre comment et par quels moyens elle a commencé à s'élever à une plus haute perfection, et il est utile, pour ceux qui dirigent des âmes d'oraison de savoir ce qu'il faut faire au début. Elle indique le profit qu'elle retira d'avoir été bien dirigée. 233

CHAPITRE XXIV

Elle continue le même sujet, et montre quels progrès son âme a réalisés après avoir commencé à obéir. Elle dit aussi combien peu lui a servi sa résistance aux faveurs divines, et comment Sa Majesté lui en accordait toujours de plus élevées. 246

CHAPITRE XXV

Elle expose de quel mode et de quelle manière le Seigneur fait entendre ces paroles, sans qu'elles frappent les oreilles. Elle montre quelques illusions qui peuvent s'y rencontrer et le moyen de les reconnaître. Ce chapitre est très important pour celui qui est arrivé à ce degré d'oraison, parce que ce sujet y est bien exposé et renferme une doctrine excellente. 252

CHAPITRE XXVI

Elle poursuit le même sujet. Elle raconte et expose ce qui lui est arrivé, ce qui lui a fait bannir la crainte et affirmer que le Bon Esprit lui-même lui parlait. 268

CHAPITRE XXVII

Elle expose un autre moyen dont le Seigneur se sert pour instruire l'âme et lui faire comprendre d'une manière admirable sa propre volonté, sans même lui adresser une parole. Elle raconte aussi une grande faveur dont elle a été favorisée et une vision qui n'était point imaginaire. Ce chapitre est très important. . . . 273

CHAPITRE XXVIII

Elle parle des grandes grâces dont le Seigneur l'a comblée, et de la manière dont il lui apparut la première fois. Elle explique ce qu'il faut entendre par VISION IMAGINAIRE, et montre quels sont les effets et les signes de cette faveur quand elle vient de Dieu. Ce chapitre est très utile et très important. 287

CHAPITRE XXIX

Elle continue le même récit. Elle raconte quelques faveurs insignes dont le Seigneur l'a comblée ainsi que les paroles que Sa Majesté lui adressait pour la rassurer et lui permettre de répondre à ses contradicteurs. 300

CHAPITRE XXX

Elle reprend le récit de sa vie et montre comment le Seigneur remédia en grande partie à ses peines, en amenant dans la ville où elle était le P. Pierre d'Alcantara, saint religieux de l'Ordre de Saint-François. Elle explique les grandes tentations et les peines intérieures qu'elle endura à plusieurs reprises. 311

CHAPITRE XXXI

Elle parle de quelques tentations extérieures, apparitions et tourments qui lui venaient du démon. Elle explique en même temps certaines choses très utiles pour les âmes qui suivent le chemin de la perfection 327

CHAPITRE XXXII

Elle expose comment le Seigneur voulut la transporter en esprit dans un endroit de l'enfer qu'elle avait mérité par ses péchés. Elle raconte sommairement ce qui lui fut représenté alors. Elle commence à rapporter les différentes voies par lesquelles se fonda le monastère de Saint-Joseph, où elle se trouve actuellement. . . 344

CHAPITRE XXXIII

Elle continue le récit de la fondation du monastère du glorieux saint Joseph. Elle dit comment on lui commanda de ne plus s'en occuper, et pendant combien de temps elle l'abandonna. Elle raconte aussi quelques épreuves qu'elle endura alors et les consolations dont le Seigneur la favorisa. 357

CHAPITRE XXXIV

Elle montre comment il était convenable qu'elle s'absentât de cette localité à cette époque, elle en indique le motif et expose pourquoi son supérieur lui commanda d'aller consoler une dame de haut rang qui était très affligée. Elle commence à faire le récit de ce qui lui arriva alors, et de la grande grâce dont le Seigneur la favorisa en se servant d'elle pour porter à une grande perfection un personnage de naissance illustre en qui elle devait trouver ensuite un soutien et un appui. Ce chapitre est très important. 370

CHAPITRE XXXV

Elle continue le récit de la fondation de ce couvent de notre glorieux Père saint Joseph. Elle raconte les moyens dont le Seigneur se servit pour lui commander d'y garder la sainte pauvreté, et expose le motif qui lui fit prendre congé de la dame chez qui elle était, ainsi que plusieurs autres événements. 384

CHAPITRE XXXVI

Elle continue le même sujet. Elle raconte comment se termina l'affaire et comment se fit la fondation de ce monastère du glorieux saint Joseph; elle parle des violentes contradictions et persécutions qui s'élevèrent après la prise d'habit des religieuses, ainsi que des grandes épreuves et tentations dont elle souffrit elle-même; elle montre de quelle manière le Seigneur la fit sortir victorieuse de tous les obstacles, à la gloire et à la louange de son nom. 394

CHAPITRE XXXVII

Elle traite des effets produits en elle par certaines faveurs divines et ajoute une doctrine solide. Elle expose comment il faut rechercher et estimer beaucoup l'acquisition de quelque degré de gloire de plus, et ne reculer devant aucune souffrance quand il s'agit d'acquérir des biens qui sont éternels. 415

CHAPITRE XXXVIII

Elle parle de plusieurs grandes grâces que le Seigneur lui a accordées en lui découvrant quelques secrets du ciel et en la favorisant d'autres visions et révélations très élevées. Elle raconte les effets et les fruits précieux qui en résultèrent pour son âme. 425

CHAPITRE XXXIX

Elle continue le même sujet, et montre les grandes grâces que le Seigneur lui a faites. Elle raconte comment Sa Majesté lui promit de bénir les personnes pour lesquelles elle prierait. Elle expose plusieurs circonstances merveilleuses où cette faveur lui a été accordée. 444

CHAPITRE XL

Elle continue le récit des hautes faveurs que le Seigneur lui a faites. On peut tirer de quelques-unes une doctrine très solide; d'ailleurs, comme elle l'a dit son but principal, après celui de l'obéissance, a été de raconter celles qui peuvent être utiles aux âmes. Avec ce chapitre, s'achève le récit de sa VIE qu'elle a écrit. Que ce soit pour la gloire de Dieu ! Ainsi soit-il !. . 461

RELATIONS SPIRITUELLES

RELATIONS ADRESSÉES A SES CONFESSEURS

I. 1560. Incarnation d'Avila. 479

II. Janvier-Juillet 1562. Du palais de Doña Louise de la Cerda à Tolède. 492

III. 1563. Du monastère de Saint-Joseph d'Avila. 495

IV. 1571. 18 Avril. Salamanque. . . . 500

V. 1572. Monastère de l'Incarnation, Avila 503

VI. Février ou Mars 1576. Séville. . . . 505

VII. Mars ou Avril 1576. Séville. . . . 517

VIII. 1581. Mai. Palencia. 528

RELATIONS DIVERSES 535

LE CHEMIN DE LA PERFECTION

Livre appelé *Chemin de la Perfection*. 579

Protestation. 580

Prologue 581

CHAPITRE I

Du motif pour lequel j'ai établi ce monastère dans une si étroite clôture. 583

CHAPITRE II

Ce chapitre montre comment on ne doit pas se préoccuper des nécessités temporelles et quels sont les avantages de la pauvreté. 587

CHAPITRE III

Ce chapitre continue le sujet commencé dans le chapitre premier, et exhorte les Sœurs à prier toujours Dieu de secourir ceux qui défendent son Église; il se termine par une exclamation. 593

CHAPITRE IV

Ce chapitre exhorte à garder la règle et parle de trois choses importantes pour la vie spirituelle. 600

CHAPITRE V

Ce chapitre expose la première de ces trois choses, à savoir : l'amour du prochain et le danger des amitiés particulières. 602

CHAPITRE VI

Ce chapitre continue la question des confesseurs, et expose combien il importe qu'ils soient instruits. 608

CHAPITRE VII

Ce chapitre revient à l'amour parfait dont on avait commencé à parler. 612

CHAPITRE VIII

Où l'on traite du même sujet, c'est-à-dire de l'amour spirituel, et où l'on donne quelques avis pour l'obtenir 617

CHAPITRE IX

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à se détacher intérieurement et extérieurement de tout le créé 624

CHAPITRE X

Ce chapitre parle des grands biens qu'il y a à fuir les parents quand on a quitté le monde et montre quels amis plus sincères on trouve alors. 627

CHAPITRE XI

Ce chapitre montre comment il ne suffit pas de se détacher des proches, si nous ne nous détachons de nous-mêmes, et comment le détachement et l'humilité vont ensemble 630

CHAPITRE XII

Ce chapitre continue à traiter de la mortification et expose celle qu'il faut acquérir dans les maladies. 635

CHAPITRE XIII

Ce chapitre montre comment celui qui aime vraiment Dieu doit faire peu de cas de la vie et de l'honneur 638

CHAPITRE XIV

Ce chapitre continue à traiter de la mortification, et montre comment il faut fuir le point d'honneur et les principes du monde pour arriver à la véritable sagesse 644

CHAPITRE XV

Où l'on montre combien il est important de ne jamais admettre à la profession une personne dont les dispositions intérieures sont opposées à ce qui vient d'être dit. 648

CHAPITRE XVI

Ce chapitre traite du grand bien qu'il y a à ne point s'excuser même quand on se voit condamné sans être coupable 651

CHAPITRE XVII 655

CHAPITRE XVIII

Différence qu'il doit y avoir entre la vie parfaite des contemplatifs et ceux qui se contentent de l'Oraison mentale. Dieu peut élever quelquefois une âme dissipée à la contemplation parfaite; motif pour lequel il agit ainsi. Importance de ce chapitre et du suivant. 657

CHAPITRE XIX

Ce chapitre montre comment toutes les âmes ne sont pas appelées à la contemplation, comment quelques-unes y arrivent tard, et comment celle qui est véritablement humble doit s'avancer avec joie par le chemin où le Seigneur la conduit. 662

CHAPITRE XX

Ce chapitre continue le même sujet; il montre combien les travaux des contemplatifs surpassent ceux des âmes qui sont dans la vie active, ce qui est pour elles un grand sujet de consolation. 667

CHAPITRE XXI

Ce chapitre commence à traiter de l'oraison, et s'adresse aux âmes qui ne peuvent discourir avec l'entendement 673

CHAPITRE XXII

Ce chapitre expose comment, bien qu'il y ait des voies différentes, la consolation ne manque jamais dans le chemin de l'oraison. On conseille aux sœurs de s'entretenir toujours de ce sujet. 684

CHAPITRE XXIII

Ce chapitre expose combien il est important de s'armer d'un grand courage, quand on commence à s'adonner à l'oraison, et de mépriser tous les inconvénients que suggère le démon. 689

CHAPITRE XXIV

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison mentale. 695

CHAPITRE XXV

Ce chapitre montre combien il est important de ne pas retourner en arrière, quand on a commencé à parcourir ce chemin de l'oraison; il traite de nouveau de l'importance qu'il y a à y marcher avec courage. 700

CHAPITRE XXVI

Ce chapitre montre comment il faut faire la prière vocale avec perfection et comment la prière vocale est unie à l'oraison mentale. 704

CHAPITRE XXVII

Où l'on montre combien une âme profite à réciter avec perfection les prières vocales, et comment Dieu parfois l'élève de là à des faveurs surnaturelles. 708

CHAPITRE XXVIII

Ce chapitre expose la manière de recueillir l'entendement et donne les moyens d'y réussir. Il est très important pour ceux qui commencent à s'exercer à l'oraison. 711

CHAPITRE XXIX

Ce chapitre expose quel grand amour le Seigneur nous a montré dès les premières paroles du *Pater*, et combien il importe de ne tenir aucun compte des avantages de la naissance, si nous voulons être les véritables filles de Dieu. 717

CHAPITRE XXX

Où l'on expose ce que c'est que l'oraison de recueillement et où l'on indique quelques moyens pour s'y habituer 721

CHAPITRE XXXI

Ce chapitre continue à donner des conseils pour arriver à l'oraison de recueillement et dit combien nous devons nous mettre peu en peine d'avoir les bonnes grâces des Supérieurs. 728

CHAPITRE XXXII

Ce chapitre expose combien il est important de comprendre ce que l'on demande dans l'oraison; il traite de ces paroles du *Pater* : *Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum,* et les applique à l'oraison de quiétude dont il commence à parler. 732

CHAPITRE XXXIII

Ce chapitre continue le même sujet, expose ce que c'est que l'oraison de quiétude et donne quelques avis pour les âmes qui en sont favorisées. Ce chapitre est très important. 737

CHAPITRE XXXIV

Ce chapitre traite de ces paroles du *Pater* : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel »; il montre quel mérite il y a à réciter ces paroles avec un détachement de soi absolu, et quelle magnifique récompense on reçoit alors de Dieu. 746

CHAPITRE XXXV

Où l'on montre combien nous avons besoin que le Seigneur nous donne ce que nous lui demandons par ces paroles du *Pater* : *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie* 754

CHAPITRE XXXVI

Ce chapitre continue le même sujet, qui est très important pour le moment qui suit la réception du Très Saint-Sacrement 759

CHAPITRE XXXVII

Ce chapitre achève le sujet précédent par une exclamation au Père éternel. 766

CHAPITRE XXXVIII

Ce chapitre explique ces paroles du *Notre Père* : « Pardonnez-nous nos offenses ». 770

CHAPITRE XXXIX

Ce chapitre expose l'excellence du *Notre Père* et la manière d'y trouver une foule de consolations. 778

CHAPITRE XL

Ce chapitre expose le besoin extrême que nous avons de supplier le Père éternel de daigner nous accorder ce que nous lui demandons par ces paroles : « Et ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal », et explique quelques tentations. C'est une doctrine importante 781

CHAPITRE XLI

Ce chapitre continue le même sujet, donne des avis sur diverses sortes de tentations et sur les moyens de s'en délivrer. 787

CHAPITRE XLII

Ce chapitre explique comment, en nous efforçant de marcher toujours dans l'amour et la crainte de Dieu, nous serons en sécurité contre toutes ces tentations. 791

CHAPITRE XLIII

Ce chapitre traite de la crainte de Dieu et des moyens que nous devons employer pour nous préserver des péchés véniels. 796

CHAPITRE XLIV

Où l'on traite de ces dernières paroles du *Pater* : « Mais délivrez-nous du mal Ainsi soit-il! ». . . . 802

LE CHATEAU DE L'AME OU LE LIVRE DES DEMEURES

PREMIÈRES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite de la beauté et de la dignité de nos âmes; elle en donne une comparaison pour le faire comprendre; elle montre quel profit apportent cette connaissance ainsi que le goût des faveurs que nous recevons de Dieu; elle explique enfin comment l'oraison est la porte de ce château dont elle parle. 814

CHAPITRE II

Elle parle de la laideur de l'âme qui est en état de péché mortel et de la manière dont Dieu a voulu en donner quelque idée à une personne. Elle expose également quelques pensées diverses sur la connaissance de nous-mêmes; cette doctrine est avantageuse parce qu'elle renferme plusieurs points importants. Elle dit comment il faut comprendre ces demeures. . . . 821

DEUXIÈMES DEMEURES

CHAPITRE UNIQUE

Elle montre combien il est important de persévérer pour arriver aux dernières demeures, quels combats terribles sont livrés à l'âme par le démon, et de quelle nécessité il est de ne point s'égarer dès le début, si l'on veut réussir. Elle indique un moyen qui, d'après son expérience personnelle, est très efficace. 835

TROISIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite du peu de sécurité que nous pouvons posséder tant que nous vivons dans cet exil, malgré l'état élevé où nous serons parvenus. Elle montre comment il convient de marcher toujours avec crainte et donne quelques avis utiles. 845

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet; elle parle des sécheresses qu'on éprouve dans l'oraison, et de ce qui, à son avis, peut arriver alors, comme aussi de la nécessité de nous éprouver nous-mêmes et d'être éprouvés par Dieu, quand on est dans ces demeures. 853

QUATRIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite de la différence qu'il y a entre les contentements, la tendresse dans l'oraison et les goûts; elle dit quel fut son contentement quand il lui fut donné de comprendre que l'imagination et l'entendement sont deux choses différentes. Cette doctrine est profitable aux personnes qui sont très distraites dans l'oraison 863

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet, et montre par une comparaison ce que sont les goûts et comment on les acquiert sans les rechercher. 873

CHAPITRE III

Elle dit ce qu'est l'oraison de recueillement que le Seigneur accorde d'ordinaire avant celle dont il vient d'être question. Elle en montre les effets et achève d'exposer ceux de l'oraison précédente, où il a été traité des goûts que le Seigneur donne. 880

CINQUIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle commence à traiter de la manière dont l'âme s'unit à Dieu dans l'oraison et expose les signes auxquels on reconnaît qu'il n'y a pas d'illusion.. 892

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet; elle explique l'oraison d'union par une comparaison très ingénieuse, et indique ses effets dans l'âme; c'est une doctrine très importante 901

CHAPITRE III

Elle continue le même sujet. Elle parle d'une autre sorte d'union à laquelle l'âme peut arriver avec la grâce de Dieu, et de l'importance de l'amour du prochain pour atteindre ce but. Cette doctrine est très utile. 911

CHAPITRE IV

Elle poursuit le même sujet et donne de nouvelles explications de cette sorte d'oraison. Elle dit combien il nous est important d'être sur nos gardes, parce que le démon travaille beaucoup pour que l'âme abandonne l'œuvre qu'elle a commencée. 920

SIXIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle montre comment, à mesure qu'il accorde de plus hautes faveurs, le Seigneur envoie également de plus rudes épreuves. Elle en indique quelques-unes, ainsi que la manière dont les supportent ceux qui sont déjà parvenus à cette demeure. Cette doctrine est excellente pour les âmes qui endurent des peines intérieures 927

CHAPITRE II

Elle traite de certains moyens par lesquels Notre-Seigneur réveille l'âme; et où il semble qu'il n'y ait rien à craindre, bien qu'il s'agisse d'une faveur très élevée. Ce sont là de grandes grâces accordées à l'âme. 938

CHAPITRE III

Elle traite du même sujet et montre comment Dieu parle à l'âme, quand il veut. Elle indique comment cette âme doit se conduire alors et ne point suivre sa propre manière de voir. Elle expose certains signes à l'aide desquels elle reconnaîtra s'il y a illusion ou non. Cette doctrine est très importante. 944

CHAPITRE IV

Elle montre quand Dieu suspend l'âme dans l'oraison par le ravissement, l'extase ou le rapt, ce qui est une même chose, à son avis. Elle montre également quel grand courage il faut pour recevoir les hautes grâces de Sa Majesté. 956

CHAPITRE V

Elle continue le même sujet et indique de quelle manière Dieu transporte l'âme par un vol d'esprit, mais d'une façon différente de celle qui a été dite. Elle expose quelques motifs pour lesquels il faut avoir du courage, et donne quelques explications de cette faveur que Dieu accorde d'une façon savoureuse. C'est une doctrine très profitable 967

CHAPITRE VI

Elle parle ici d'un autre effet de l'oraison dont il a été question au chapitre précédent et qui fera comprendre que cette oraison est véritable et non une illusion. Elle parle aussi d'une autre faveur que le Seigneur accorde à l'âme pour qu'elle travaille à le louer. . 974

CHAPITRE VII

Elle montre quelle peine éprouvent de leurs péchés les âmes auxquelles Dieu accorde les grâces dont il a été parlé. Elle expose dans quelle grande erreur on se trouve quand on ne s'exerce pas, si élevé qu'on soit en spiritualité, à se rappeler l'Humanité de Notre-Seigneur et Sauveur, Jésus-Chrsit, sa très sainte Passion et sa vie, comme aussi sa glorieuse Mère et les Saints. Cette doctrine est très profitable. 983

CHAPITRE VIII

Elle traite de la manière dont Dieu se communique à l'âme par vision intellectuelle, et donne quelques avis. Elle expose quels sont les effets de cette vision quand Dieu en est l'auteur. Elle recommande le secret sur ces faveurs. 994

CHAPITRE IX

Elle montre comment le Seigneur se communique à l'âme dans la vision imaginaire. Elle insiste beaucoup pour que l'on ne désire pas être conduit par cette voie et en donne plusieurs raisons. Ce chapitre est très utile 1002

CHAPITRE X

Elle expose d'autres faveurs que Dieu accorde à l'âme par des modes différents des précédents, et parle du grand profit qui en résulte. 1013

CHAPITRE XI

Elle traite de certains désirs si grands et si impétueux que Dieu donne à l'âme de jouir de lui, qu'ils mettent sa vie en danger. Elle parle, en outre, des avantages qu'on retire de cette faveur divine. 1018

SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE I

Elle traite des faveurs insignes que Dieu accorde aux âmes parvenues aux septièmes Demeures. Elle montre comment, à son avis, il y a quelque différence entre l'âme et l'esprit, bien qu'ils soient une même chose. Elle recommande plusieurs points importants. . 1026

CHAPITRE II

Elle continue le même sujet, expose la différence qu'il y a entre l'union spirituelle et le mariage spirituel; elle l'explique par des comparaisons ingénieuses. 1034

CHAPITRE III

Elle parle des grands effets de cette oraison qu'il faut examiner avec autant d'attention que de sagesse, car il y a une différence admirable entre ces effets et ceux des oraisons précédentes. 1042

CHAPITRE IV

Elle achève d'expliquer dans ce chapitre le but que, d'après elle, poursuit Notre-Seigneur en accordant à l'âme de si hautes faveurs. Elle montre combien il est nécessaire que Marthe et Marie soient unies. Ce chapitre est très utile. 1050

LES FONDATIONS

Prologue 1067

CHAPITRE I

Voies par lesquelles on a été amené à s'occuper de la fondation du Carmel de Saint-Joseph de Médina del Campo et des autres 1071

CHAPITRE II

Arrivée de notre Père Général à Avila; événements qui en furent la conséquence. 1077

CHAPITRE III

Voies par lesquelles on commença à s'occuper de la fondation du monastère de Saint-Joseph à Médina del Campo 1082

CHAPITRE IV

On raconte quelques faveurs que le Seigneur a accordées aux religieuses de ces monastères; et on prévient les prieures de la conduite qu'elles doivent tenir à leur égard. 1093

CHAPITRE V

On donne quelques avis sur l'oraison et les révélations. Ils sont très utiles pour ceux qui mènent la vie active. 1098

CHAPITRE VI

On montre quels dommages peuvent éprouver les personnes spirituelles, lorsqu'elles ignorent quand elles doivent résister à leur ferveur. On traite des désirs que l'âme a de communier et de l'illusion qu'il peut y avoir en cela. On donne quelques avis importants pour les Sœurs qui dirigent ces monastères. 1109

CHAPITRE VII

Conduite à tenir vis-à-vis des mélancoliques. Avis nécessaires aux Supérieures. 1123

CHAPITRE VIII

Quelques avis au sujet des révélations et des visions 1131

CHAPITRE IX

Elle raconte comment elle quitta Médina del Campo pour aller fonder le monastère de Saint-Joseph à Malagon. 1138

CHAPITRE X

Elle raconte la fondation du monastère de Valladolid, qui porte le titre de monastère de la Conception de Notre-Dame du Mont-Carmel. 1141

CHAPITRE XI

Elle continue à raconter comment dona Casilde de Padilla a réalisé ses saints désirs d'entrer en religion 1151

CHAPITRE XII

Elle raconte la vie et la mort d'une religieuse que Notre-Seigneur amena à ce même monastère, et qui s'appelait Béatrix de l'Incarnation. La vie de cette religieuse a été parfaite et sa mort si sainte qu'il est juste d'en rappeler le souvenir. 1158

CHAPITRE XIII

Elle raconte comment et par qui fut fondé le premier monastère des Carmes déchaussés de la règle primitive en 1568. 1164

CHAPITRE XIV

Elle continue le récit de la fondation du premier monastère des Carmes déchaussés. Elle donne quelques détails sur la vie qu'on y mena et raconte le bien spirituel que Notre-Seigneur opéra dans tous les environs pour son bonheur et sa gloire. 1169

CHAPITRE XV

Elle raconte la fondation du monastère du glorieux Saint-Joseph, à Tolède en 1569. 1176

CHAPITRE XVI

Elle raconte pour l'honneur et la gloire de Dieu quelques faits qui se sont passés dans ce monastère de Saint-Joseph, à Tolède. 1187

CHAPITRE XVII

Elle raconte la fondation d'un monastère de religieux et d'un autre de religieuses à Pastrane, en la même année 1579, je veux dire 1569. 1192

CHAPITRE XVIII

Fondation du monastère de Saint-Joseph à Salamanque en 1570. Quelques avis importants pour les prieures. 1202

CHAPITRE XIX

Suite du récit de la fondation du monastère de Saint-Joseph à Salamanque. 1212

CHAPITRE XX

Elle raconte la fondation du monastère de Notre-Dame de l'Annonciation à Albe de Tormès en 1571 1220

CHAPITRE XXI

Elle raconte la fondation du Carmel du glorieux saint Joseph, à Ségovie, le jour même de la fête de ce Saint en 1574. 1230

CHAPITRE XXII

Fondation du monastère du glorieux Saint-Joseph du Sauveur, à Véas, le jour de saint-Mathias en 1575 1236

CHAPITRE XXIII

Elle raconte la fondation du Carmel du glorieux Saint-Joseph, à Séville. La première messe y fut célébrée le jour de la fête de la très sainte Trinité 1575. . . 1250

CHAPITRE XXIV

Elle continue le récit de la fondation du Carmel de Saint-Joseph, à Séville. 1258

CHAPITRE XXV

Elle continue le récit de la fondation du monastère du glorieux Saint-Joseph à Séville, et raconte les difficultés qu'il y eut pour se procurer une maison en propre 1269

CHAPITRE XXVI

Elle continue le récit de la même fondation du monastère de Saint-Joseph, à Séville, et rapporte quelques faits merveilleux concernant la première novice de ce monastère. 1276

CHAPITRE XXVII

Elle raconte la fondation du monastère de Caravaca sous le vocable du glorieux Saint-Joseph; le Saint-Sacrement y est placé le premier jour de l'année 1576 1286

CHAPITRE XXVIII

Fondation du monastère de Villeneuve de la Xara 1300

CHAPITRE XXIX

Fondation du monastère de Saint-Joseph de Notre-Damé de la Rue, à Palencia, le jour de la fête du saint roi David, en 1580. 1325

CHAPITRE XXX

Fondation du monastère de la Très Sainte Trinité à Soria, en 1581. La première messe y fut célébrée le jour de la fête de notre père saint Elisée. 1343

CHAPITRE XXXI

Fondation du monastère du glorieux Saint-Joseph de Sainte-Anne, à Burgos. La sainte Messe y fut célébrée pour la première fois un jour de l'octave de Pâques, le 19 avril 1582. 1352

OPUSCULES DE LA SAINTE

PENSÉES SUR L'AMOUR DE DIEU

Prologue 1387

CHAPITRE I

Difficulté qu'il y a à comprendre le sens des paroles de la Sainte Écriture, et en particulier les *Cantiques* de Salomon. 1389

CHAPITRE II

La fausse paix et la paix véritable. . . . 1398

CHAPITRE III

La véritable paix provient de l'oraison; l'Epouse l'appelle *un baiser de la bouche de Dieu* 1418

CHAPITRE IV

L'amour suave et rempli de délices. Il provient de l'oraison de quiétude. 1427

CHAPITRE V

L'amour ferme, sûr et stable. Ses avantages. 1434

CHAPITRE VI

L'amour fort d'extase et de ravissement. . 1438

CHAPITRE VII

De l'amour utile, c'est le plus haut degré de l'amour. 1447

EXCLAMATIONS. 1455

AVIS. 1486

PENSÉES DIVERSES 1493

LES CONSTITUTIONS 1497

MANIÈRE DE VISITER LES MONASTÈRES. 1527

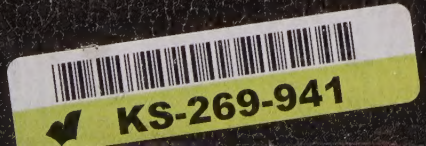
POÉSIES. 1551

Table analytique 1601

Table des matières 1617

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN 1980 PAR
L'IMPRIMERIE
TARDY QUERCY S.A.
BOURGES

D. L. 1949. N° 338.10 — Imp. 9563.


KS-269-941